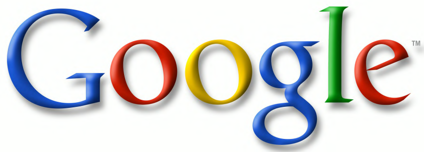


LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUINZIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1908

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1908

MESSIEURS LES GENS DE MORLAIX[1]

I

Le 23 août 1569, lorsque M. de Boiséon se mit à table pour dîner en compagnie de « vingt et ung aultres gentilshommes » ; il y avait dans ce repas, offert par la ville de Morlaix, bien mieux qu'un des gros festins dont l'époque était coutumière. M. de Boiséon lui-même le comprenait de façon profonde : ses déclarations à l'enquête de la veille et de l'avant-veille sont toutes là pour le prouver... Et les vingt et un « aultres gentilshommes » le sentaient également.

Gentilshommes? Ainsi les désigne le mémoire des fournitures du *Cheval-Blanc*, auberge quasi-municipale. A cette table, près de noble et puissant Claude, sire de Boiséon (commissaire des guerres pour le Roi, commissaire élu de la noblesse en l'évêché de Léon), se trouvent son troisième fils,

1. Sources : *Archives de Morlaix*. — *Archives départementales du Finistère, des Côtes-du-Nord et de la Loire-Inférieure*. — *Archives nationales*. — *Chartriers particuliers*. — *Écrits des contemporains*. — *Histoire de Morlaix*, par Daumesnil, maire en 1733, publiée par A. Allier. — *Bulletins* des Sociétés savantes de Bretagne. — Travaux et communications personnelles de M. l'abbé Favé, secrétaire de la Société archéologique de Quimper; de M. H. Bourde de la Rogerie; de M. D. Tempier. — Recherches, généalogies, reconstitutions, notices de M. Louis le Guennec.

Guillaume, sieur de Chef-du-Bois-Gondelin, et noble Jean Fleuriot de Kersaliou, et noble Philippe de Cremeur, seigneur du Quistilic — et plusieurs encore, tous *escuyers*, d'aristocratie certaine, parmi lesquels Jehan de Kersaintgilly — et d'autres, *nobles-bourgeois* (ceux-là qui, depuis deux siècles, étaient Morlaix incarné), nobles-bourgeois, nobles-marchands « de marchandise en gros », patriciens si l'on regarde le costume et les allures, possesseurs par héritage et par acquêt de terres, de manoirs, de fiefs à haubert, comme ici noble messire Yves le Barbu « le vieil », seigneur de Kermoyec. Visage vénérable, prud'homme, excellent homme. D'ailleurs ayant eu des ancêtres aux combats les plus anciens, et l'un d'eux, Jean, « chevalier » en l'an de grâce 1420... Commerçant pourtant jusqu'à l'âme, M. le Barbu le vieil — négociant, trafiquant — et de même ses voisins d'assiette et de gobelet, « emmy lesquels se reconnoissent maîtres de nefs et vesseaux ». Par exemple sire Robert Morvan, beau buveur, ou M. Guillaume Guillauré, tous deux possesseurs de fiefs, tous deux « capitaines de mer »; ou M. Jacques Symon, parent de M. le Barbu, descendant d'Alain Symon, l'un des meilleurs nobles de la paroisse Saint-Martin, et, de son chef, bon négociant, fournisseur d'artillerie, scopetterie et « aultres munitions de guerre », brave corsaire au repos maintenant, que le procès-verbal de cette enquête qui s'achève, coudes sur la nappe, qualifie fort dignement de « seigneur-propriétaire du navyre nommé *le Lion* ».

Les trois derniers personnages — Symon, Guillauré, Morvan — ont avant-hier déclaré (bien que natifs de Morlaix) domicile au port de Roscoff. C'est à cause du *Lion* et « aultres ». Et puis Roscoff, surtout lorsqu'on a « choppe de commerce » à Morlaix, ne peut bien représenter qu'une annexe, un bassin d'embarquement supplémentaire. Et quand même... n'est-il pas bon que les témoignages à l'enquête (celle qui se nommera dans les souvenirs la Grande Enquête) ne soient pas étroitement locaux? Pour éviter toute accusation de coterie, on a prié de déposer — et de prendre place ensuite autour de la vaste étendue de toile blanche, aux plis nets et symétriques formant des carreaux parfaits — M. Hervé Hamon, *escuyer*, capitaine-gouverneur de Saint-Pol-du-Léon, et MM. les capitaines des

villes de Lannion et Lantréguier[1]. C'est le coup d'épaule des amis à la plus grande voisine, à la cité florissante et communauté magnanime de Morlaix : Morlaix aux trois collines, aux trois rivières, marché de trois évêchés.

Chacun avait agi de son mieux depuis deux jours, et chacun maintenant continuait. D'après les chiffres inscrits sur les registres de Ville, il fut bu à ces agapes 123 quartes[2] de vin d'Anjou, sans compter le vin de Guyenne, voire le vin d'Espagne, sec ou doux. La bonne conscience évidemment soutenait le bon appétit, car il fut consommé pour 6 livres 10 sols de pain; or, si l'on veut bien remarquer qu'alors un veau sur pied valait 20 sols (dans cette région du moins) et qu'un goret gras et douillet, « bête porchine » nourrie à lard, se payait 30 sols, nos 6 livres 10 sols de pain, dont nous ignorons le poids, paraissent tout de suite pantagruéliques, d'autant qu'en ces années « le blé ne fut pas fort cher ».

Le reste est à l'avenant; je ne crains pas que M. de Boiséon souffre « de ce mauvais mal qu'on appelle le ventre vide »... Les fournitures mentionnent, *pour ce seul et unique dîner*, un mouton et demi, deux veaux entiers, quatre grandes pièces de bœuf salé « propres à servir d'entrées de table », trois chevreuils trois lièvres et quatre couples de pigeons (ces dernières petites pièces, en contribution à certain « plat garny et tout extraordinaire » qui figure à cette époque dans beaucoup de mémoires, d'hôtelier), quatre grands pâtés de venaison, six langues de bœuf, trois têtes de veau (en plus des deux veaux), des pieds de mouton et « aultres choses pour faire fricasser », quantité de *poulailles* et poulets, et ceci encore, ce mets savoureux que j'ai gardé pour la bonne bouche : quatre gros cochons entiers! ce qui n'empêche point, à part, deux jambons fumés, et des saucisses, et « 45 sols de lard à larder ou à mettre dans le pot »!

Il va sans dire que n'y faillirent pas les soupes[3], ni les « agréments de table », assiettes de beurre épicé, saulces-

1. Tréguier.

2. La quarte ou quart de pot, au XVIe siècle en Basse-Bretagne, équivalait à peu près, en général, au contenu de la « bouteille bordelaise » actuelle. Mais le pot « mesure de Morlaix » était sensiblement plus grand.

3. Le dîner, précédé de potages, se servait à nos heures actuelles du déjeuner, comme partout en France à cette époque, et comme l'usage en est resté jusqu'aujourd'hui dans la contrée.

gelées, « anchoys de Lichebonne », andouilles froides et autres amusettes, câpres au vinaigre, gingembre bouilli, angélique candie, frangipanes « cuites à croûte » et nommées *far blanc*, petites fouaces, grands massepains, confitures et dragées à quoi nous voyons partout se joindre les fruits variés de la saison, et les figues, raisins secs, pommes d'orange, *cédrons* juteux qu'on rapporte à profusion d'Andalousie, comme fret de retour après la vente des toiles de Morlaix qu'appréciaient tant les Espagnes. Et je pourrais citer, en outre, nombre de *plats* fort substantiels, accommodés pour le mieux selon leur genre, soit « bien miellés », soit « bien gras ». Bien gras surtout. O robustes nerfs de la Renaissance, époque pourtant névrosée! robustes nerfs qui ne craigniez ni le bruit dans l'air concentré des salles basses, ni les estocades à la sortie, ni l'odeur des immondices, ni la vue des cadavres mutilés ou pendus, ni (bien moins encore) le poids de ces rôtis gargantuesques, des ragoûts, des épices, des salaisons, des sucreries accumulés dans l'estomac pendant plusieurs heures, et qui saviez garder au cerveau, à travers toutes les fumées, la ruse des conceptions et la subtilité de l'esprit!

Circonstance un peu allégeante, M. de Boiséon et les vingt et un gentilshommes ont à leur table, pour les aider, les deux informateurs de l'Enquête (celle que ce festin termine en gastronomique point final) : nommément M. Guillaume du Chastel, seigneur de Kersimon, de la famille des La Motte-Tanguy et Trémazan, et M. Le Rouge, noble homme, sénéchal de Lantréguier, tous deux *commissaires en cette partie*, assistés, aux bouteilles comme à l'écritoire, de l'avocat Claude Ménerer, « greffier de cette dicte commission ».

Cela fait donc vingt-cinq assiettes, soit d'argent, soit d'étain, ou même doubles, « l'une sorte posée sur l'autre ». L'expression vingt-cinq fourchettes serait un anachronisme. Pourtant, vu la solennité, peut-être en a-t-on mis une au couvert de M. de Boiséon, et même à celui de deux ou trois personnages; les plus riches habitants du pays s'en enorgueillissent depuis peu, comme d'une rareté nouvelle et bizarre; M. de Kernévénou[1], certains gentilshommes encore, « bien

1. Celui que les Parisiens nommaient (et nomment encore, à cause de la demeure historique acquise par sa veuve en 1578) M. de Carnavalet.

à la Cour », voire de riches marchands d'ici, qui fréquentent Paris « plus souvent qu'à leur goût », en ont rapporté la mode singulière, et c'est un amusement, une espèce de jeu d'adresse, ou même une affectation de propreté et d'élégance lorsqu'on tire de l'étui de velours vert-chypre la petite fourche ciselée, en acier damasquiné.

Toi forchette,
Jolyette
Et bravette,
Foible engin...

Toujours est-il que le couvert adorné par les soins du *Cheval-Blanc* paraît d'un luxe fort honnête. Les saulnières d'orfèvrerie, remplies du sel particulièrement fin, « salutaire », qu'on fabrique dans les couvents à chaudière privilégiée, jouent agréable figure entre les plats d'argent « bien larges », les escuelles et saulcières, les tasses dorées et les aiguières à petit couvercle ou non. Et les notables du Corps de Ville firent apporter dès hier, pour l'honneur à rendre aux hôtes, « des garnitures d'argent propres à couvrir deux dressoërs de parade, et plusieurs bacins massifs, envermeillés au-dedans, d'un poids tel que, pour chascun soulever, deux bras robustes ne sont pas de trop ».

M. de Boiséon préside, portant beau ses soixante-six ans. Il reçoit la première part que lui fait présenter le tranchant, — comme la veille il a très honorablement, lui premier, invité au branle la plume du greffier Ménerer pour qu'elle recueille ses nettes paroles, son réquisitoire, presque, contre l'ennemi du bien commun. Et dans cette heure actuelle de bombance, son opinion peut se déclarer encore, âpre, précise. Rien à ménager. Car, pour son entourage, il est *monsieur de Boiséon*, dont le père, seigneur respectable, qui ne quittait point sa Basse-Bretagne, fut néanmoins fait gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy. Et pour la ville, pour Morlaix, mêmement il est *monsieur de Boiséon*, des meilleurs de la contrée avec les Goezbriand et les Barbier de Kerjean, — et il est d'autre noblesse, juge-t-il, que ces derniers, Dieu les garde! Il peut parler à ce repas, « et d'ailleurs chascun tout ainsy », sans compromettre personne, puisque nul membre du Conseil

de Ville n'assiste au banquet des témoins, ne voulant pas « sembler d'influence » sur le procès-verbal à peine arrêté...

Donc, franchise ouverte, et foin des oreilles d'espions! Qui, du reste, espionnerait? M. Le Rouge, sénéchal, et le greffier Ménerer — selon l'usage des gens de robe qui supportent moins les pleins flacons que les nobles ou « nobles-bourgeois » — commencent à branler du torse et dodeliner de la tête... Par un effet tout semblable bien que procédant d'une cause contraire, M. du Chastel de Kersimon, vieux capitaine, ayant trop bu dans sa vie, et trop fêté ce jour, dès la soupe, son ancienne victoire du Conquet[1], se trouve tout de suite alourdi. Et quant aux *servants* du dîner, point de danger, point de crainte. Le sergent ou hérault de Ville, les deux pages de M. de Boiséon, les « suivants » de quelques autres, les tranchants, les panetiers, comme le moindre valet de bras, le moindre « myrmidon » des cuisines, tous assurément blâment, abhorrent, vilipendent sous leur barrette ou chapeau, ce Troïlus du Mesgouez, sieur de la Roche et d'autres lieux, l'amant que la reine Catherine, par une fantaisie très offensante, avait l'an dernier « fait » gouverneur de la libre cité de Morlaix!



Pendant qu'on apportait les « saulces de relevés », dont la saveur était digne de la réputation du *Cheval-Blanc*, pendant que MM. de Kermabon, de Cremeur et de Kersaliou faisaient raison d'un rouge-bord au respectable Yves le Barbu (doyen de cette assemblée avec ses « septante-sept ans » qui

1. Étant capitaine de Brest en 1558, M. Guillaume du Chastel de Kersimou, quoique « un peu blanchi et considéré comme une vieille bête », avait battu les Anglais débarqués au Conquet, venus là au compte de Philippe II, mari de leur reine, en compagnie de Hollandais et de quelques Flamands. Ce fait d'armes (que François de Rabutin a consigné dans le détail) avait mis le brave homme en vedette. Probablement (pour *notre* enquête à couleur d'arbitrage du mois d'août 1569) pensa-t-on que ses capacités, soutenues de celles de M. Le Rouge, « juge-royal », pourraient être suffisantes à ne pas débrouiller les choses — comme il sied en beaucoup d'arbitrages et d'enquêtes, même ailleurs qu'à Morlaix, même depuis 1569...

s'égayaient devant les bons pots), M. de Boiséon pouvait-il effacer de son esprit telle impression d'amertume, que révèlent ses attestations?...

Car les documents sont là, le procès-verbal de la Grande Enquête où fut inscrit « tout chauld », par le greffier Ménerer, en tête de « la mémoration et record » des vingt et un gentilshommes, l'avis de M. de Boiséon. A tourner lentement les feuilles d'un semblable témoignage, il semble que ressuscite pour nous l'hostilité méprisante, la haine très excusable, la rancune rageuse qu'inspirait Troïlus du Mesgouez. Mais il s'en exhale aussi l'essence des pensées morlaisiennes, ressouvenirs, revendications, allusions au « temps des ducs », des vieilles années prospères, « alors que le Troïlus, sieur de la Roche, heureusement pour le monde, n'estoit point encore procréé dans le sein de madame sa mère[1] »; allusions pareillement à la période moins *faste* de l'annexion de la Bretagne devenue province française parce qu'une femme — une femme déjà! cette engeance fantasque et perfide! — avait choisi le nez d'un souverain plutôt que celui d'un autre!...

« Les Morlaisiens, dit un rapport au commencement du XVIe siècle, n'aiment la France qu'un peu juste. »

Les choses s'étaient arrangées sous la « bonne manière »

1. Petit hobereau d'origine, ce Troïlus, prévaricateur des libertés de Morlaix, naquit vers 1530, dans une situation assez voisine de la misère, n'eût été la générosité (motivée?) de son parrain Troïlus de Mondragon. Les maigres terres de la famille Mesgouez se situaient en pays de Léon, les unes vers Saint-Pol, les autres entre Morlaix et Landerneau. Or, voici — « sans que se trouvât satisfaite son insatiable ambition » — ce qu'il fut officiellement en sa vieillesse, et le résultat de ses chasses acharnées tant à la fortune qu'aux honneurs :

DU MESGOUEZ (Troïlus), seigneur du dit lieu en bas-Léon, marquis de la Roche-Helgomarc'h et de Coatarmoal, comte de Kermoalec, de Gournoy et de la Joyeuse-Garde (*a*), vicomte de Trévarez, baron de Laz et de Carentan, seigneur de Boligneau, de Lescoat, etc. — Abbé séculier de Landévennec, etc. — Chevalier de l'Ordre du Roy, Gentilhomme de la Chambre, Conseiller du Roy en son Conseil privé, etc. — Page de Catherine de Médicis en 1545. — Capitaine de 50 hommes d'ordonnance du Roy en 1551. — Gouverneur de Morlaix (contre les Privilèges de cette ville) en 1568, et muni « en poche » d'un brevet de *capitaine* (commandant d'armes) du même Morlaix depuis 1560. — Président de la Noblesse aux États de Nantes en 1574. — Vice-roy des *Terres-Neuves* (Canada, Labrador, Nouvelle-Écosse, Floride, Terre-Neuve) en 1578. — Gouverneur de Fougères en 1584. — Gouverneur (en cumul) de Saint-Lô et Carentan en 1578. Mort sans enfants en 1606 (après s'être fort richement marié deux fois).

(*a*) C'est sur l'emplacement du domaine de la Joyeuse-Garde que la tradition place la légende de Tristan et d'Yseult, — de Lancelot du Lac et de Ginèvra.

du roi Louis XII; mais que dire de François, de Henri, bien que celui-ci, dauphin, ait été gouvernant de Bretagne? Mieux valait se taire apparemment. « Un peu juste »... On le supportait, ce frein léger, grâce aux privilèges *anticques* renouvelés sous Henri II, un peu meilleur toutefois que ses prédécesseur et successeur; on l'oubliait même au besoin, mais sans infidélité, pourtant, sans aucune tache de trahison. Les Morlaisiens aimaient la France comme font les époux vertueux assez près de se détester, mais n'ayant à s'adresser aucun reproche de conscience.

Ce qu'ils aimaient « d'amytié vraie », c'était surtout leur commerce et ces grandes affaires de mer par quoi leur fortune se consolidait. Et mieux, et plus, « devant que toute liaison aultre », leur Communauté dont la prospérité libre était si bien liée à la leur propre qu'ils combattaient pour eux, luttant pour elle!... A force d'effleurer, au cours des transactions négociantes, l'idée flamande, frisonne, allemande, scandinave et les doctrines hanséatiques qu'avaient portées jusqu'à Morlaix même les courtiers en graines de lin de Lübeck; à force de rencontrer, dans les mers méridionales ou sur les foires de terre ferme, les Portugais, les Arabes, les Génois, les Florentins, les marchands de Venise ou des « isles du Levant », ils avaient fondu toutes ces *étrangetés* pour en faire un idéal moyen qu'ils réalisaient intensément. Jusqu'à un peu de rudesse anglaise, jusqu'à quelque « souplesse fière » andaloso-castillane se retrouvent en traces sensibles dans cette mixture de principes, dans ce vouloir savamment, patiemment tenace de la richesse par le trafic, du « confort » moral dans la liberté. Et le résultat, c'était depuis deux cents ans une véritable république, au sens italien du *quattro cento*. Même avant qu'un duc de Bretagne renouvelât par ses Lettres patentes de 1448, « aux ville et faulx bourgz de Mourlaix », l'affranchissement des impôts, d'autres Lettres plus anciennes (1381, 1350) avaient exonéré « le dict Mourlaix » de toute redevance, taille ou corvée, de toute contribution, de tout service des armes. Déjà, vers l'an 1305, c'était l'autonomie d'une cité prudente, avisée, ardente à sa manière, qualifiée depuis le XIIe siècle : « bonne et grande ville de cette duché »[1].

1. Et, par le fait, au XIIe siècle comme au XVIe, le seul centre commercial

Cet ancien petit « morceau » de Bretagne avait obtenu de ses Ducs, par des moyens qu'on ignore, une indépendance qu'on ne s'explique guère[1], qui semble même contraire aux intérêts de ces souverains, « lesquelz estimèrent toujours la ville comme fille émancipée, aînée ». La *Communauté* morlaisienne n'avait pas, semble-t-il, cherché la base de son organisation dans les restes plus ou moins informes des institutions romaines... Le souvenir des municipes avait été balayé si complètement, dès le VIe siècle, par les divers flots, brites, francs ou frisons, puis remplacé au VIIe siècle par la notion gaëlique toute différente — je dirai toute contraire — du clan!... Et le clan mourait à son tour, vers 1350, abandonné d'une race têtue qui volontiers se cramponne à quelque idée générale, mais en change selon les temps avec une brusque décision.

A défaut de modèle immédiat ou voisin, la cité croissante jeta ses regards ailleurs, vers les villes franches d'Allemagne, dont le renom commercial était propre à captiver des âmes intelligentes de marchands. Il faut remonter aux traces du passé à Brême, à Francfort, à Lübeck, à Nuremberg, pour sentir tout ce que Morlaix (dc 1440) offre d'identique....

Non point pareil toutefois, même en y joignant les changements accomplis jusqu'à l'an 1500 ou les progrès, les reculs, les reprises, de 1500 à 1569. Et ce qui caractérise dans la seconde moitié du XVIe siècle la ville bretonne, ce qui la distingue aussi d'autres cités de sa région qui n'en furent que des reflets, c'est son cosmopolitisme peut-être, ce contact de chaque jour avec les peuples « baltiques » ou « nordiques », avec les « maurisques » ou les latins. Mais c'est, davantage encore, son adresse heureuse d'avoir su « gagner »

pouvant compter en Basse-Armorique. Et la Basse-Armorique, à son tour, territoire presque isolé, se trouvait être une province beaucoup plus productive, beaucoup plus industrieuse, plus « avancée » qu'on ne le croit généralement.

1. Les plus anciennes *Chartres* d'indépendance morlaisienne rappellent l'existence de *Chartres* ou *Lettres* précédentes, obtenues de longue date, sans qu'on puisse remonter à un point de départ certain, et sans qu'on découvre aucune trace de compensation pécuniaire sérieuse exigée par les Ducs ou prélevée pour eux. Le seul « devoir d'Aoust », sorte de don annuel collectif des bourgeois au XVe siècle, serait peut-être un symbole, une trace de rachat.

l'ancienne aristocratie du pays, extrêmement nombreuse, pullulante — d'avoir su *rendre connexes aux intérêts de la Communauté marchande* les intérêts des terres-nobles, en faisant exempter ces terres, « à la fois que la ville », des redevances les plus lourdes, « tant celles de l'argent que du sang ». Sur trois lieues à la ronde nul possesseur de ces fiefs, dont la simple nomenclature tiendrait plusieurs pages, ne doit au souverain ni l'impôt du fouage ni le service des armes[1]. Si bien que le « premier État », malgré sa morgue foncière, se distingue ici moins qu'ailleurs des têtes du « tiers » dont l'orgueil n'était pas moindre, et ces deux puissances[2] fusionnaient sur un pied d'égalité dans les réunions communales ou commerciales, soit publiques, soit privées, dans les dîners politiques, les collations de « commissaires », dans les rencontres d'auberge pareillement.

Et voirre s'il n'y a là que carpe, tanche ou merluche à manger ou toute aultre pitance aussi médiocre, l'on se la partage sans faire d'embarras, se rattrapant ensemble comme il se peut sur le boyre; l'on se donne les nouvelles, tandis que d'aucuns lutinent la servante; et sauff aux accompagnements par écuyer, page et valets qui ne sont point du commun, vous connoistriez mal aysément lequel donc est le marchand, lequel le juge-bourgeois, lequel le haut gentilhomme.

Généralement, le « haut gentilhomme » occupe les charges militaires. Quant aux fils des « bonnes familles nobles » (c'est-à-dire la majorité) ceux-ci font comme les nobles-bourgeois le « négoce de mer qui ne desroge pas »; les cadets « se marchandent » ouvertement: les aînés de façon moins avérée, ou bien, portés vers un commerce plus immédiat, plus matériellement visible, ils laissent dormir leur noblesse, quitte

1. Lettres patentes du duc Jean, 13 octobre 1384. — Cahiers des « Montres » ou revues d'armes de 1503 et de 1548. — Lettres patentes de « confirmation » du roi de France Henri II, 1554. — *Item*, de Henri IV, 1610.

2. Le « second État » ou clergé se recrutait exclusivement, ou presque, dans les meilleures maisons morlaisiennes de noblesse et de bourgeoisie; à cause de cela peut-être il ne comptait guère *en tant que caste*, étant plus naturellement « bourgeoisie » ou « noblesse ». Quant à son influence, considérable après l'an Mil, elle avait diminué à partir de 1365, et perdu toute son importance à l'aurore du XVI[e] siècle, pour ne devoir la retrouver qu'en 1589 et surtout aux années suivantes, quand la guerre civile eut bouleversé les fortunes et les âmes.

à la réveiller le temps venu... Ainsi l'aristocratie s'était rapprochée des marchands, lesquels formaient un patriciat soutenu par les bonnes affaires. Ainsi la ceinture de « terres-nobles », autour de la Ville trafiquante, était pour cette patrie un joyau d'élégance sociale, une sauvegarde en temps de males attaques, une augmentation des forces de trafic. Et ces fiefs représentaient encore, pour les marchands enrichis, pour les nobles plus ou moins actifs, la hausse et la baisse, la cote des fortunes, avec la possibilité constante d'acquérir de nouveaux manoirs : cinq chez les nobles-marchands Coroller, sept dans la famille Le Gac, je ne sais combien chez Jean le Lévyer, négociant, gentilhomme de souche mi-bourgeoise, qui par-dessus toutes ses terres devait mettre un jour les châteaux d'une grande maison noble, celle des Carné de Rosampoul....

Toute cette préoccupation commerciale valait bien l'oisiveté des bas plaisirs, et d'ailleurs ne les empêchait pas. « Il y avait maints débordements, et du maître jusqu'aux serviteurs se jugeoient efféminés s'ils n'ornoient leurs discours de tous les genres de blasphèmes, de *sang-Dieu*, *mort-Dieu*, *tête-Dieu*, et les plus gros que se pouvoient trouver. » Habitudes de l'époque, ici moins violentes et agressives que dans certaines provinces, et qui rapprochaient encore les distances de rang. On « mettait son homme par terre à coups de verres », parfois — rarement — à coups d'arquebusade ou d'épée, entre nobles de premier rang, nobles-bourgeois, et même simples gros-marchands. Et « les aultres débauches à l'avenant », selon l'usage...

« Cela fesait des amis le landemain. » Cela mêlait. Des mariages d'une caste à l'autre n'étaient pas rares non plus, j'entends mariages légitimes. Et les nobles-bourgeois, même « ayant preuves », s'alliaient tant et quant aux riches « négocians tout court », francs roturiers dont l'espèce peu à peu disparaissait par l'acquêt de terres-nobles. D'ailleurs, noble ou non, la ville est bourgeoise, et toute cette société. Le titre de bourgeois de Morlaix se revendique. C'est comme bourgeois qu'on a droit aux avantages de Communauté, aux exemptions particulières à ce groupe commercial. Et je n'en veux pour preuve que la Requête de Jean le Jeune en 1545, dont les

termes sont fidèlement repris aux plus anciennes chartes de la Ville : *Des bénéfices et privilèges que les bourgeois ont.*

Bourgeois, bourgeois d'excellente race, auxquels se rejoignent (de loin) les *bouttiquiers* de détail, les aubergistes, les artisans. — « Nobles, nobles bourgeois, marchands, manans et habitans dudit Morlaix », précise un acte de 1562. — « Tous ceulx de Morlaix, *nobles* et *ignobles* », va bientôt écrire un vicaire de l'église Saint-Melaine, qui gardera, au second des mots, la simple signification de son étymologie (car c'était une âme fort bonne, ce vicaire Goulfen le Goff, incapable de vouloir peiner ni ravaler qui que ce soit).

Nobles, ignobles, — citadins tous épris de commerce, éléments de la *Congrégation* qu'on rassemblait « à son de campane » sur le perron et parvis de l'église Notre-Dame du Mur, au but d'y procéder annuellement, le jour de la Chandeleur (« ou quand besoing aultrement en estoit »), à l'élection du Conseil de Ville. Vote en demi plein air, à suffrages restreints [1] — large néanmoins, très libéral pour une époque où le bas-peuple ne comptait guère et ne pouvait guère compter... Les artisans établis et honorables, même pauvres, faisaient partie des *congrégés* ; mais non les ouvriers sous un maître. Les lépreux, caqueux, teneurs de métiers infâmes (écorcheurs, cordiers), les mendiants d'habitude, les vagabonds, les truands, les baladins n'existaient pas au point de vue politique. Quant à la *paysantaille* des environs, « autant détestée que détestable ». elle était bonne à fournir le beurre, les raves, choux, oignons, « porreaux », puis à semer, récolter, peigner, filer, blanchir, enfin tisser (« mais avecq bons gros bénéfices ») le lin des *toilles*, des célèbres *toilles* restées depuis trois siècles la branche la plus importante, la plus « nourricière et sacrée » du commerce de Morlaix. Et le commerce demeurait le maître, le dieu de cette communauté toute *libertine* et qui ne connaissait point de chefs, sauf ceux qu'elle créait pour douze mois, tirés de son sein.

Elle admettait pourtant, à l'occasion, quelque supériorité « de parade », nous dirions supériorité mondaine. Par exemple,

1. Ou plus justement à deux degrés, le premier choix sélectionnant cinquante électeurs « des plus notables », entre lesquels se recueillaient les voix du second tour.

celle de M. de Boiséon, seigneur de Coëtinizan, Kérouzéré, Kérimel et vingt autres lieux, qu'on honorait grandement parce que c'était encore un peu s'honorer soi-même, — M. de Boiséon qui présidait le dîner du 23 août 1569 et qui s'était d'autant plus voué à Morlaix, depuis cinq ans, que l'amant de la reine mère du Roy y commençait la tendue de ses embûches, « mettant en jeu les artifices diaboliques de son audace et rapacité » ! Car ce Troïlus du Mesgouez, sieur de la Roche, attaquait, froissait, blessait, heurtait, ravageait — « brigand voulant prendre » — tous les points sensibles de la cité libre : sa fortune, son orgueil, son indépendance et jusqu'à son sentiment quasi-espagnol, c'est-à-dire quasi-arabe, de silence sur certaines liaisons louches, de pudeur secrète, malgré les vices, — bref « d'honnesteté »...



Plusieurs rues entières d'alors sont là, intactes, avec leurs façades d' « images », sans que rien ait changé de leur apparence malgré tant de saisons mortes, malgré tant de jours levés, tant de nuits tombées depuis que vécurent les hommes, témoins de 1569 — et leurs pignons encorbellés semblent garder la vieille rancune poudreuse des choses... De même des papiers nombreux survivent, où frissonnent le blâme et la haine, — pages qui ne représentent guère, en dépit de l'allure calme, de la retenue des phrases, qu'un grand cri d'indignation. L'histoire des cinq ou six années précédentes (1563-1569) palpite et vibre, jetant l'anathème au front de Troïlus du Mesgouez.

Au dehors de Morlaix, les avis contemporains ne m'ont point paru meilleurs : « Le sieur de la Roche estoit fait pour arriver sans vergogne, et ne craignit guère les voies tortues pour accomplir son destin ». La génération suivante se montre plus sévère encore : « Le marquis de la Roche, insatiable, achepta plusieurs nouveaux biens [1] près de ceulx des meilleures familles qui crurent quasi se sentir offensées d'un

1. De Georges de la Trémoïlle, petit-fils de Louise de Coëtivy, dernière du nom. Il s'agit ici de la baronnie du Laz et du comté de Gournoy.

tel voisinage, car c'estoient en somme, et selon le mot des plus chastouilleux, les dons d'une vieille guenon italienne qui payoient le tout ». Lignes expressives, continuant l'hostilité envers l'ancien « gueux » dont les pères, racontait-on, n'avaient pas toujours eu de quoi faire réparer la poignée de leur épée, et devenu pourtant, Dieu et les hommes savent de quelle manière, beau gentilhomme de Cour, grand personnage, comme on devient coupeur de route « ou plus platement encore, ainsy que les soldarts vont courir la poule, sans s'occuper du tout de quelle espine est le buisson ».

Même certains gros volumes de blason, lourds et solennels, jettent leur pointe. Après avoir enseigné que le premier marquis de la Roche portait d'or au *cheuvron* d'azur [1], ils nous donnent gravement, méchamment, parmi les titres honorifiques plus avouables : « favory de la roine de France en 1550 [2] ». Et nous apprenons aussi, par surcroît, la devise d'armes du personnage : RIEN DE TROP!

N'y a-t-il pas quelque saveur en ces trois brèves syllabes dont Troïlus cacheta ses épîtres, d'abord doucereuses, puis bravaches, puis comminatoires, adressées à la ville de Morlaix? *Rien de trop*, ni places ni argent, « pour quel il avoit une inclination très débridée ». L'accroissement rapide de cette fortune était une œuvre assez ardue, à cause du vouloir de la rassembler toute au même coin de la Basse-Bretagne, pays du berceau, où la mauvaise gloire de parvenu se savourait plus délectable. Troïlus du Mesgouez « canalisa vers le Léon » pendant un bon tiers de siècle. Morlaix faisait partie d'une telle entreprise, Morlaix, sorte de capitale, autrement riche et prospère que la vieille agglomération de Saint-Pol-du-Léon tombée dans un lourd sommeil. Morlaix, centre d'abondant luxe, ville libre, « belle à conquester », cité maîtresse chez elle, s'occupant elle-

1. Écu écartelé, aux 1 et 4, d'azur au dextrochère ganté d'argent, supportant un épervier de même, qui est La Roche ; aux 2 et 3, d'azur à deux épées d'argent posées en sautoir, qui est Coat-Armoal ; sur le tout, *or au chevron d'azur, accompagné de trois trèfles de gueules*, qui est Mesgouez.

2. La liaison de Catherine de Médicis et de son page commença plus tôt, en 1546, et peut-être même dans la seconde moitié de 1545 (alors que la future reine de France, qui prend quelque autorité depuis qu'elle n'est plus stérile, montre un goût si vif, si subit et tellement inattendu pour les choses et les produits de Basse-Bretagne).

même du soin de sa défense « et protégeant voyre vingt lieues de costes à droite et gauche et la contrée derrière soy », et qui souffrait une seule sujétion : celle d'accepter en ses murs un capitaine-gouverneur, « *choasy par elle à l'élection* dans le nombre de ses enfants ou meilleurs fidelles », mais pourtant, tripes du diable, *nommé par le Roy sur la présentation de la Communauté*[1]...

Morlaix! nid de marchands habiles, lesquels, logeant ce capitaine-royal dans le vieux château de plaisance des Ducs, sans lui payer jamais nulle solde et sans beaucoup s'occuper de lui en dehors des politesses, s'étaient fait construire à grands frais « un aultre chasteau pour eux », en pleine rade : le *Taureau*... Et, de plus, dans ce château pour eux, forteresse de granit, défense irréductible avec les moyens de l'époque, les gens de la Communauté mettaient en toute indépendance (bien garantis par leurs privilèges) un capitaine-gouverneur à eux, gouverneur du *Taureau* seulement, il est vrai, et non de la ville; mais cette subtilité n'empêchait pas qu'ils fussent maîtres de leur Morlaix, ces faquins! Le pouvoir militaire dudit Capitaine, restreint au *Taureau*, se trouvait abondamment complété par le pouvoir administratif d'un « Commissaire de Ville », pris parmi les *juratz* ou conseillers, — réel commandant d'armes[2] — avec « pouvoir et debvoir d'ordonner tant sur les murailles de ville, fortifications, portes, défenses, munitions de guerre recquises et nécessaires, ponts, voultes et pavés de Ville et des faulx bourgs, que sur les convocations de la milice des trois parouësses et sur l'estat des gens de guerre du chasteau et fort du *Taureau*, signifiant : avoir l'œil aux services et faicts, aux augmentations et retenues de gages concernant le dit fort du *Taureau*, soit du capitaine et des lieutenant, enseignes, sergens, aumosnier, portier, tambour et

1. Le gouverneur de Bretagne transmettait hiérarchiquement cette présentation, c'est-à-dire le procès-verbal du vote, en y joignant son avis « qui n'estoit que d'extresmement petit poids ». Et, de fait, on ne voit point que ce choix de la Ville ait été jamais contrarié, si peu que ce soit, jusqu'au temps qui nous occupe.

2. Les fonctions du « Commissaire », très importantes, très considérées, aux surveillances qui tiendraient aujourd'hui de l'Intendance, du Génie et de la Place, en faisaient un personnage. Il *passait* pourtant après le syndic ou procureur-syndic, véritable incarnation, pour un an, de l'idée morlaisienne.

fifres, canonniers et soldarts, ainsi qu'avoir l'œil aux équipement, approvisionnement et ravitaillement, à l'entretènement et acquêt des armes, etc. ».

Donc, rien que par leur existence et leur voisinage, ce commissaire ainsi défini et ce capitaine fort estimé [1] rendaient assez effacée la situation du capitaine-gouverneur royal. Mais les trois charges réunies, de durée et non plus annuelles, pouvaient faire un bel ensemble, surtout en y joignant du nerf et de l'avidité « rançonnante ». C'est ce que comprenait le sieur de la Roche. Et c'est aussi ce qu'il entreprenait d'obtenir, depuis six ans, poussant son affaire sans barguigner, par la force, la ruse, la félonie, l'horrifique prévarication, l'audacieux viol des droits sacrés... Abominable aventure : comment n'en auraient pas souffert, dans les profondes fibres de leur âme, les vieux nobles et nobles bourgeois ?

Certes, leur pays de Léon, ou les environs de Morlaix du côté Tréguier, du côté Cornouaille, n'ont pas produit que des êtres suaves. Il y naquit, par ci, par là, il y grandit quelques aventuriers, et plus tard on en pourra connaître, au temps de la Ligue « favorable à toutes les sottises ». Mais aucun de ces bandits n'aurait eu si vulpines canailleries que ledit sieur de la Roche, ni si cauteleux débordements; aucun n'aurait pu montrer un esprit tellement sûr de soi dans l'obséquiosité : griffes de fouine sous patte de velours... Leurs âmes à moitié roussies n'eussent pas non plus consenti à l'esclavage que représenta ce « mestier d'amant » d'une reine vieillissante, violente, d'humeur redoutable jusque dans ses cajoleries, et prolongé d'époque en époque au cours de trente-huit ans! Trente-huit ans d'échine ployée, d'agrippement sans défaillance pour la montée de plus en plus certaine, à mesure que les mois passaient!...

Somme toute, s'emparer de Morlaix paraissait moins difficile que de garder la faveur de la reine, mère du roy. Et pour l'heure où nous regardons les choses — août 1569 — Morlaix pouvait sans pusillanimité se croire « presque perdue », tandis qu'au même temps Troïlus pouvait se croire presque victo-

1. La charge de capitaine du Taureau était toujours, par tradition, accordée au procureur-syndic *sortant*, et, conséquemment, se trouvait « d'un an sans plus », comme toutes les fonctions à Morlaix.

rieux. Il triomphait, rajeuni — du reste assez jeune encore — comme en cette phase hardie où sa verdeur de jeune page attirait les trente et un ans de Catherine de Médicis.

Messieurs les gens de Morlaix se sentaient poincts d'une crainte que leur ville ne fût plus leur ville, le diable aidant. L'inquiétude les tiraillait. Pour combattre les effets d'une si infernale exaction, ils en cherchaient les causes premières, tant et si bien que leurs discours, malgré eux, malgré leur coutume, venaient trop souvent à tourner en propos « quasi dévergondés »! et non pas seulement « à la maurisquette », secrètement, mais dans les assemblées plus ouvertes. Et c'est ainsi qu'à ce dîner du 23 août, continuant, ce néanmoins, à faire honneur au veau, « soit rosti, soit saulcé », ils se prenaient à raisonner des divers péchés de luxure et des faiblesses charnelles... Certes, ils ne mettaient pas en doute l'influence du sieur de la Roche sur une *dame* qui comptait quarante-quatre ans au début des misères qu'on avait faites à Morlaix, vers 1563, et cinquante années pour l'heure. Évidemment, puisqu'elle demeurait toujours quelque peu « liée des vieux lacs », en dépit de ses tracas de régente ou conseillère formelle, c'est qu'elle apportait à ces jeux la ténacité italienne, et « parce qu'aussi l'aultre, estant paillard, contentait au mieux la gourmandise qu'elle tenoit de son pays où l'automne est chauld »...

Du reste, l'on recevait sur tout cela des nouvelles. Il y avait lors à la Cour plus d'un noble de Basse-Bretagne, fils ou petit-fils des gardes d'honneur de la feue reine Anne, et quelques autres ayant été pages en leurs jeunes ans de la feue reine Claude ou de son fils le roi Henri; or, ce qu'ils pouvaient raconter, — joint à ce que voyaient à Paris les « envoyés extraordinaires », délégués par Morlaix au Roi pour chaque difficulté administrative, « aussi promptement que si ce fust esté à Saint-Pol, et munis d'un train propre à faire honneur au bon gouvernement de la Ville » — suffisait à bien informer. M. de Boiséon, davantage, se procurait diverses lumières, car mademoiselle sa belle-fille avait été plusieurs ans dame d'honneur de la reine Catherine (et sans doute jugeait-il heureux qu'elle fût revenue, l'endroit n'étant pas trop salubre pour qui veut faire son droit chemin). M. de Cremeur, M. de Kerrochiou et le vénérable Yves le Barbu, seigneur de Ker-

moyec, n'étaient pas non plus sans fréquentes relations avec certains bons personnages du Louvre[1].

De cette sorte, petit à petit, on savait assez et souvent même un peu trop, *pasques Dieu!* que la reine Catherine « fesoit bien les choses » avec le sieur de la Roche, et le pourvoyait du meilleur, mais prudemment, progressivement, — suite de dons calculés qui prouvaient, plus que tout bavardage, son désir de conserver, parmi ses autres *favorys*, dont le compte eût été long, cet amant « pris au haras[2] ». Elle avait vu d'assez bon regard qu'il épousât damoiselle Claude de Juch, veuve de Lezongar, et riche ; elle permettait, ne faisant qu'en rire, « qu'il se divertyt par ailleurs en mainte galante occupation ». La reine, de son côté, « estoit fort gaillarde de nature et cherchait volontiers le fruit vert ». Et son habileté connaissait que l'indulgence et les présents doivent croître avec l'âge de l'amante, et que les profits plus importants font passer les ans plus mûrs.

Pourtant, l'on eût aimé savoir — messieurs les gens de Morlaix se le demandaient de longue date — par quels mérites spéciaux le Troïlus, petit provincial, avait attiré ces largesses et les rendait croissantes maintenant. Un agréable physique justifie tout, mais n'explique rien, car, sur ce point, ni l'amour ni les femmes ne sont logiques. La reine fût-elle amusée d'une

1. Le Louvre symbolisait, depuis que Catherine de Médicis y faisait « retravailler », la résidence royale et le lieu des intrigues de Cour, encore que cette Cour « fust errante de toutes parts ès-entours de Paris et en France », et qu'on ne l'ignorât point.

2. « J'ai ouï conter à M. de Carnavalet qu'un jour l'empereur ayant envoyé vers le roi (Henri II) son grand-écuyer pour quelques affaires, le roi lui-même lui fit voir tous ses grands chevaux... les voyant si beaux qu'*il* (l'ambassadeur) s'étonna, et loua en toute extrémité, et surtout de quoi la plupart des chevaux étaient de son *haras*. « Ce n'est pas tout, dit le roi, car je vous veux montrer encore un plus beau haras » : et lui fit venir tous les pages, qu'il avait déjà commandés d'être prêts, tant de la Chambre que de la petite écurie, de la vénerie et de la fauconnerie que d'ailleurs, qui tous pouvaient bien monter à six ou sept-vingts. « Voilà, dit-il, mon autre *haras* de pages que *j'estime autant que les autres!* car ce sont tous gentilshommes de bonne part de mon royaume, lesquels je nourris.., et tous les ans j'en sors une cinquantaine, lesquels en tournemain, étant ainsi bien nourris, se façonnent... d'autant qu'à même temps et aussitôt j'y en remets d'autres et les renouvelle ainsi, de sorte que je ne perds jamais la race de cet haras, non plus que de mes chevaux ». Ce grand-écuyer ayant entendu tout cela s'en ébahit, et admira et *estima bien autant* cet haras de ces honnêtes pages et jeunes gentilshommes comme celui des chevaux. » — BRANTOME.

jactance vantarde et de ce qu'il y a parfois de Gascon dans le Bas-Breton? ou contente de « la vaillance au combat privé » que signale certain mémoire? ou saisie d'abord par cet art, qu'eut le page préféré, « d'utiliser fort dextrement des propos çà et là surpris pour rabaisser la sénéchalle[1], n'ignorant pas que c'estoit chose merveilleusement agréable à la dauphine, puis reyne, qui l'eust bien voulu voir méprisée d'un chascun »? Un peu de tout cela, autre chose par-dessus, rapprochant la souveraine de son serviteur. Ces deux êtres « faicts pour s'entendre » avaient des instincts du même genre : Catherine, issue des Médicis, « Italiens pourris », et des La Tour d'Auvergne[2], rude race montagnarde; Troïlus, né d'une Bretonne têtue et presque assurément fils, pensaient M. de Boiséon comme M. le Barbu, non point de son père légitime, feu le sire du Mesgouez, mais bien d'un vieux *Grand* espagnol[3] conduit jadis en pays de Léon par la politique et fixé ès la contrée.

« Tout ainsy les anciens disent que les tigres meslés d'aultres bestes recherchent et s'attachent de préférence les chiens qui sortent de mère ayant subi l'assault soit de panthères, soit de lynx. »

Un tel soupçon sur la vertu de feu la dame du Mesgouez, c'était un soulagement pour la conscience publique à Morlaix; car « procréé » grâce à l'Espagnol, le damnable sieur de la Roche devenait tout de suite beaucoup moins enfant du pays. On pouvait d'autant le haïr, comme souventes fois les étrangers le furent en cette ville « d'humeur à part », qui risqua le sac et le feu, la rupture des maisons, le viol des femmes, l'égorgement des enfants pour ne pas recevoir en ses murs les Anglais alliés du Duc, au XIVe siècle, — et qui jamais ne pourra se résoudre, la Ligue venue, à faire belle mine aux troupes de Philippe II.

Mais le dîner continue. Tandis que le hérault de Ville, lequel porte une courte robe verte et tient à la main son bâton

1. Diane de Poitiers.

2. Par sa mère Magdeleine de la Tour d'Auvergne, morte en couches, avril 1519.

3. J'ai déjà cité ce Troïlus de Mondragon ou Montdragon, — seigneur du Hallot, baron d'Auteuil, allié aux Montmorency, capitaine de quatre mille hommes de pied, — qui fut parrain et protecteur de Troïlus du Mesgouez.

de baleine garni d'argent, annonce comme il convient « le plat tout extraordinaire », tandis que l'alléchant fumet du gibier. pigeons-ramiers, lièvres, chevreuils, se joint à l'arome des épices : chacun prépare sur son assiette le large morceau de pain propre à recevoir le jus, et qui fait ressouvenir des *tranches* où l'on déposait, jadis, bonnement les viandes. M. de Kersaintgilly maintenant risque une cinquième explication des rapports qui s'éternisent entre la reine et le Troïlus du Mesgouez... Le plein de cette liaison fut en l'année 1550, et la naissance du duc d'Anjou date de 1551, — et l'on peut faire d'étranges conjectures, si l'on se reporte à la préférence désordonnée de la reine mère du roi, non pour le roi, comme elle devrait, mais pour cet autre de ses fils, déjà pervers, « qu'elle souhaiterait voir régner plutôt que le légitime souverain », et dont elle souffre les lubies dans une dévotion de tendresse, une faiblesse éperdue, une obéissance, pourrait-on dire, si le mot n'était bien fort [1], malgré le jeune âge de ce prince qui se croit supérieur à tous, voire à sa mère, et tient pour sagesse socratique ses débauches de dix-huit ans...

Et si l'on pense, par surcroît, que ledit jeune duc d'Anjou (qui n'a que des insolences envers les chefs de partis, fussent-ils Guise, Andelot ou Condé, même Navarre; qui brave le roi son frère, ne craignant pas, fort souvent, de lui montrer mine froncée et courroucée d'adversaire) ménage à peu près le sieur de la Roche et témoigne à ce dernier une sorte de considération d'amitié, bien remarquable chez un prince capricieux et plutôt mauvais, — n'apparaît-il pas probable que ledit jeune duc d'Anjou a reçu de la reine sa mère quelque monition particulière au sujet dudit sieur de la Roche, à la cour appelé *baron*, depuis dix ans pour le moins? Et puisque la reine, du caractère qu'on la connaît, « se cuyde obligée de donner à ce fils tel advertissement », ne semble-t-il pas bien vrai qu'elle croit le sieur de la Roche de moitié dans le cadeau qu'elle fit au roi son époux, lorsqu'elle mit au monde ce quatrième de ses descendants mâles, vivants ou non [2]?...

1. Les Mémoires du temps sont unanimes, on ne l'ignore pas — et leurs citations, même restreintes, mèneraient trop loin. Plus tard, Marguerite de Valois, fille de Catherine, écrira, parlant de sa mère et du duc d'Anjou (Henri III depuis peu) : « ce fils que d'affection folle elle idolastrait ».

2. Il est terriblement difficile — et les contemporains l'ont senti — de

Questions assez judicieuses, mais pleines de *scabrerie*, pense M. de Boiséon ; et son sourcil se plissotte, et sa main robuste, fort blanche, qu'il soigne avec onguents d'Italie, joue tantôt de sa chaîne d'or et tantôt pince distraitement l'une des boursouflures de soie qui remplissent les taillades de son pourpoint cramoisi. Ce n'est pas qu'il soit, lui, d'un avis beaucoup contraire à celui de Kersaintgilly. Sans aucune hostilité pourtant contre la royauté de France, à laquelle lui comme ses fils donnèrent preuve d'attachement, il distingue entre cette royauté et la reine, entre cette France et la fille des Médicis, fût-elle devenue Française. Comme les meilleurs « citoïens », nobles et bourgeois de Morlaix, le respectable Yves le Barbu de Kermoyec, par exemple, ou comme M. Toulcoët, procureur-syndic cette année 1569, bon amateur de clairet, dont on commence fort à déplorer la trop correcte abstention de cette table, ou

voir Catherine de Médicis dans un rôle sentimental. Sa tendresse passionnée pour le duc d'Anjou pouvait cependant résulter (en plus des préférences aiguës auxquelles s'abandonnent certaines mères) d'une sorte de superstition, très italienne, et tenant du fétichisme, au sujet *des enfants de l'amour*, — la qualité dudit amour ayant ici peu d'importance. En tel cas, une certaine bienveillance, n'allant sans doute pas jusqu'à l'attendrissement, pouvait aussi remonter de cet *enfant de l'amour* à l'homme auquel l'attribuait la reine, — sans en être fort sûre peut-être, car sa correspondance nous la montre extrêmement imaginative, peu fixée au sujet de ses grossesses.

Mais qu'elle se le persuadât, c'est assez dans son caractère, comme aussi de rattacher des obligations à cette idée de son cerveau. Dès que le duc d'Anjou fut roi, même avant le retour de Pologne, la faveur du sieur de la Roche prit un essor renouvelé. C'est de 1576 que date son marquisat (du moins le brevet officiel venant confirmer un titre que notre personnage portait plusieurs années auparavant). C'est de 1577 qu'est cette nomination si caractéristique de M. de la Roche-Mesgouez en tant que *vice roy des Terres-Neufves*, c'est-à-dire de territoires comprenant le cours du Saint-Laurent, le Canada, toutes les parties côtières du Labrador à la Floride, ces parages explorés par Jacques Cartier « sous le roy François », ces îles où les habitants de Batz devant Roscoff s'étaient rendus à la pêche « bien plus ancien que toute mémoire d'homme », et même, vraisemblablement, plusieurs années avant que Colomb touchât l'Amérique centrale. — *Vice-roy* de ces pays nouveaux, « pour icelles terres occuper, tenir et posséder en propre, et en jouir et en user par lui et ses successeurs (héritiers) et ayant cause, perpétuellement et à toujours, comme de leur propre chose et loyal acquet », propriétaire, souverain en somme, c'était un avantage et un risque, plus commercial qu'autre chose ; mais le titre sonore était de gloriole, de vanité fort révélatrice, semble-t-il. Autant que l'édit de *confirmation* de la vice-royauté, l'année suivante — et moins que ce fait que voici, ressemblant à un aveu : — Lorsque Catherine de Médicis, à Blois, après l'assassinat de Guise, fut touchée par l'agonie, Henri III *fit appeler*

comme M. François le Gac, seigneur de Coatlespell, grand marchand, capitaine du *Taureau* également cette année, M. de Boiséon supporte la reine mère du roi. « Encore est-il bien fascheux que de ses enfans soyent d'elle. » Mais enfin, tel entretien, sur la procréation du duc d'Anjou, et devant les serviteurs de chambre et de cuisine, est un peu gênant peut-être pour certains des sieurs qui dînent là, ne comptant pas M. du Chastel de Kersimon, tout à fait « crouslé au sommeil » qu'il interrompt seulement pour boire.... D'autres sujets de discours siéraient mieux, bien qu'on puisse certes causer librement en cette salle, « à la franche marguerite », entre les poulets et les jambons, entre les cochons et les veaux, et, derrière soi, cruches, pots et bouteilles pour bien arroser le tout.

Mais, parce que M. de Boiséon se pique d'être un seigneur « fort poli, courtoys et agréable », son intervention de chef de table se fait à peine remarquer. Il lui suffit d'un petit coup de rênes, d'une allusion aux dépositions d'hier et d'avant-hier, inscrites à l'Enquête. La causerie tourne, et s'il y est toujours sujet du sieur de la Roche, du moins ce ne sera plus de la façon dont il fit l'amour...

M. de Boiséon n'a pas peur d'évoquer son propre témoignage, sévère, mais non par rancune : « simplement qu'à vilaine morsure il faut opposer contre-venin ». Sur le chef de la religion, même, ses paroles avaient été mesurées, « combien que notoirement le sieur de la Roche soit de la religion prétenduë réformée, tel tenu et réputté par tous — et déclare le dict témoin avoir ouy conter par plusyeurs grands person-

expressément le marquis de la Roche au chevet de sa vieille maîtresse, pour ces heures suprêmes où la mort planait...

La situation de cet homme fut d'ailleurs singulière. Une seule lettre de Catherine en dit long, par quelques lignes, rien qu'en laissant voir un peu d'inquiétude de femme au sujet de cet amant bas-breton. Charles IX luimême, qui montrait à l'occasion « cœur venimeux » aux choyés de sa mère, et fit bel et bien tuer Lignerolles à Bourgueil en 1571, « non pas tant parce qu'il plaisoit au duc d'Anjou ou pour motifs de trahison qu'à cause que ce jeune homme entretenoit commerce de galanterie avecque la royne-mère », Charles IX paraît avoir désarmé pour Troïlus, comme s'inclinant devant une situation à laquelle nul ne peut remédier. Et les faveurs, les titres, les Lettres patentes, toutes les paperasses concernant ce que je nommerai la crise morlaisienne du sieur de la Roche, furent presque toutes — successives et tellement nombreuses — signées par ce roi, majeur, peu d'années avant l'affaire Lignerolles.

naiges, que, aux premiers troubles, il portoit les armes contre le Roy »[1].

Accusation? oui, si l'on veut, et qu'a renouvelée, presque dans les mêmes termes, son fils Guillaume de Boiséon, seigneur de Chef-du-Bois-Gondelin, lequel s'en vante. Et là-bas, au côté droit du couvert, M. de Penanru, « douziesme » témoin, revendique également l'honneur d'avoir démoucheté la lame contre ce Mesgouez, « qui feignit, depuis, la vraie religion en ce qu'elle peut servyr à sa fortune ». — *Le sieur de la Roche est notoirement conneu protestant*, a-t-il bien dicté, haut et clair! Il le répète maintenant; et comme le vin d'Anjou lui chauffe quelque peu l'indignation, il en appelle à Claude Ménerer, advocat-greffier, extrêmement absorbé pour l'heure dans une fricassée de tête de veau... La confusion de paroles croît. Plusieurs autres sieurs s'expliquent, renchérissant, chacun voulant plus que l'autre avoir jeté sur Troïlus « ce pavé », — à peine un gros caillou en somme, car, « bien qu'on saigne dans les provinces les réformés comme pourceaux, et par trop inhumainement », n'y a-t-il pas à la Cour même des huguenots de tout pelage, depuis la nourrice du Roi, laquelle bonne femme eut chance de ne jamais déplaire à la reine-mère, jusqu'à de grands officiers, et jusqu'au duc d'Anjou, lequel en fait risée comme de tout?... En tel cas, qu'importe à Catherine — l'on dit « Catherine » *tout brusque*, à Morlaix, depuis 1563 — que son amant sempiternel soit hérétique et souffleté de ce nom dans une enquête de nobles-bourgeois? Tant d'autres de ses « beaux amys » sentent le fagot, et d'ailleurs elle-même, jadis, « en eust l'odeur souventes fois »!...

Au surplus, si les gens de Morlaix tiennent à la religion du pape plutôt « qu'à celle de certains cuistres », c'est affaire de tradition. Ils restent tous, par principe, ce qu'ils furent au temps de la reine Anne, ne voyant pas l'utilité ni le motif de changer. Mais aujourd'hui (1569), et depuis la génération devancière, aucune ardeur de piété, aucune dévotion d'âme, je dirais presque aucune foi, sauf « d'extérieure honnesteté[2] »...

1. Procès-verbal de l'enquête des 20, 21 et 22 août 1569.

2. Période d'indifférence, que la Ligue devait secouer peut-être un peu fort, et pendant laquelle on bâtit néanmoins quelques églises. Et c'étaient

Le gros souffle de Rabelais avait passé sur toute l'Europe — et, dans le Sud-Ouest de la France, entre ces villes d'Agen, Périgueux et Bordeaux où les Morlaisiens « trafiquent ferme », Michel de Montaigne publiait (cette même année 1569) la *Théologie naturelle* de Raymond Sebonde, en pensant à ses *Essais*. Morlaix, philosophe à sa manière et se tracassant pour l'ordinaire assez peu des croyances d'autrui, qu'autrui fût Saintongeois ou Écossais, Allemand ou Maure, accusait surtout le sieur de la Roche *laid ennemy*. Le protestantisme, au fond, n'avait rien pour offusquer cette ville de négoce; les brûlantes questions religieuses ne l'échauffaient guère, et, depuis la fin du xve siècle, les événements locaux s'y déroulaient au milieu d'une paix tranquille, « commerçante », tout comme si France et Bretagne et d'autres contrées, l'Angleterre, la Flandre, l'Espagne, en rapports avec Morlaix, n'eussent pas été dans le vif de cruels conflits... La *Communauté* travaillait à ses affaires; entière à sa tâche, elle « bénissait Dieu » chaque fois que l'ébranlement de l'univers la laissait en repos, libre, sans rumeurs ni effrois sanglants. Seul, un bref épisode populaire — vingt-quatre heures, en 1535 — presque oublié trente années après, avait troublé ce calme voulu. La Saint-Barthélemy, plus tard, n'y devait pas faire davantage, ni sortir cette république trafiquante du chemin qu'elle s'était frayé. Bon sens, libéralisme, grande prudence, détachement d'esprit, dédain parfois, non point lâcheté : car c'était, l'heure sonnée, une cité courageuse et brave : *S'ils te mordent, mords-les* [1] !

Mais elle ne mordait que ceux qui dérangeaient son commerce, ou la molestaient en quelque manière : elle ne combattait que forcée de combattre. Il n'y avait point ignorance des faits ni sauvagerie dans son expectative, car toutes les conflagrations à Paris, tous les épisodes des provinces, et même les incidents des royaumes éloignés, elle les connais-

aussi, sans exagération, des ornements d'autel offerts, des cadeaux de vin ou de friandises à certains prêtres, des « politesses aux moynes amis », et les messes, sonneries et cierges pour les défunts. Bref, on faisait « ce qui se doit faire », selon l'usage, sans étalage de croyances comme sans arrogance de libre-examen.

1. Vieille devise d'armes en jeu de mots, dont la Ville fit une maxime, une loi de conduite, presque un dogme.

sait. Les nouvelles « du monde entier » arrivaient chez elle, par vaisseaux, par chevaux, la poste des lettres et paquets fonctionnant régulièrement depuis 1544 ; mais, à moins que ce ne fussent avis de négoce, ces messages ne captivaient qu'une demi-curiosité, distante en quelque sorte, comme si tout cela se fût passé aux îles indiennes, — encore, à celles dont les épices n'influent pas sur le cours du poivre espagnol! *Chacun chez soi, chacun pour soi.* Mais pour chacun, qu'on y prenne garde, Morlaix faisait partie de soi...

Aussi la richesse n'avait pas fléchi, bien qu'on massacrât ailleurs protestants ou qu'on ruinât catholiques. Aussi la savoureuse et goguenarde joie de vivre s'était prolongée sans alarmes sérieuses, jusqu'à la tentative maudite de ce « beau voleur, fourbe et débauché, Troïlus du Mesgouez, dont l'audace estoit sans nom ».



Le mal remontait en somme à l'année 1560, quand le sieur de la Roche venait déjà « traisner ses grègues dans le païs, sans qu'on sût pourquoi [1] ». Même Guillaume de Boiséon, accompagnant ici monsieur son père, se rappelait un peu trop avoir subi les avances de ce Mesgouez. Subi?... Était-il donc un enfant, parce que le plus jeune aujourd'hui de cette « tablée » du 23 août 1560? Quarante ans pleins, l'Enquête en témoigne. Trente et un dans ce temps-là, et pourtant, pareil à tant d'autres, il avait été dupe de l'écornifleur, — dupe, comme ses frères Pierre et Yves, seigneur l'un de Coëtinisan, l'autre de Kérouzéré, — dupe comme son cousin, Yves de Goezbriand, lequel devait en mourir, sanglante victime.

Le dépit de toute une cité pouvait bien gronder contre le Troïlus, lequel, « non satisfait du Louvre où rien n'estoit plus à vendre parce que tout estoit vendu », se rabattant en

1. Il avait quitté la Cour temporairement, à la suite d'une brouille avec la Reine qui s'en émut plus qu'elle n'avait coutume pour de telles insignifiances, jusqu'à le faire chapitrer par sa bête à tout faire, Antoine de Bourbon : « Ramenez-le en son bon sang, car y me faict pitié ; il est désespéré »... Il voulait absolument, dit-elle, « s'en aller ». Ce fut à Morlaix qu'il alla.

Bretagne, renard quêtant viande, loup flairant curée! Les gens de Morlaix, pourtant sur leurs gardes, n'avaient pas tout de suite compris ses matoises intentions. Ils croyaient à de la faconde un peu méprisable, quand le sire offrait ses bons offices « pour raccommoder les rapports avec le Roy qui s'estoient depuis un petit relaschés ». Le roi!... On entendait la reine-mère, et l'on échangeait des coups d'œil significatifs, sans que la pudeur locale permît de s'expliquer plus loin, sauf entre deux ou trois amis, après boire. Et du reste, il est vraisemblable que ce traître parlait effectivement de Morlaix à sa royale maîtresse; il en parlait, le diable sait comme, dans son envie de réduire un jour ces pendards de nobles marchands — selon l'expression qu'il aimait — et de les « durement traicter, tels que de la vulgaire *herpaille* »! Il trouverait le joint! voire peut-être alors pourrait-il, par la même bonne occasion, s'emparer du « chasteau et fort qu'ils appellent le *Taureau* », bâti sur un rocher, en rade, fière défense solitaire montrant ses canons aux Anglais!....

Cette possession du *Taureau* n'avait point de mobiles guerriers dans l'esprit de M. du Mesgouez, Il voulait surtout la finance, et que les *impôts et billots*[1] qui composaient pour ainsi dire le « bénéfice » de cette forteresse[2] vinssent faire le

1. Les *billots*, droits levés sur la vente du vin au détail, très importante à Morlaix comme on le verra par la suite. Ce que l'on appelait proprement *billot*, c'était le *comptoir* du marchand de vin, tandis que le terme *comptoir* était réservé pour désigner un meuble à tiroirs en usage chez les merciers ou vendeurs d'étoffes, assez semblable à l'objet qui fut nommé depuis *commode*.

2. « Bénéfice » au point de vue de Mesgouez. En réalité ces impôts, touchés directement par la Communauté selon les traditions, n'étaient attribués à l'entretien du *Taureau* que par un arrangement *fictif*, signé du roi Henri II la première année de son règne, et destiné à prolonger l'autonomie de Morlaix. La France, légalement ainsi, en échange de l'entretien et de la défense d'une forteresse utile au royaume, permettait la liberté. Mais en fait la Ville usait de ses fonds comme elle l'entendait, selon ses besoins.

En fait également, le *capitaine* du *Taureau* (fonction élective et annuelle) n'avait rien à voir à ces impôts. Il recevait sa solde, payable en quatre quartiers et dont l'équivalent total serait aujourd'hui 3 800 francs de notre monnaie, des mains du *miseur*, sous la surveillance du *controlleur*, et d'après l'*état* fourni par le *commissaire de Ville*, tout comme pour ses lieutenants, enseignes, sergents, canonniers, *soldarts*. On lui fournissait, au *Taureau*, pour son service, un logement cénobitique. Il recevait l'hommage de quelques « dîners », mais les rendait « de sa poche ». Au résumé, cette charge très honorable était presque désintéressée, de même que celle de

plein de ses poches. — Morlaix n'avait pas deviné d'abord, trop éloignée qu'elle était de la science du « faulx-semblant », de quelle sorte se trouvait le *parlage* de Troïlus. Les offres d'aide du sacripant furent acceptées, vaille que vaille, sans enthousiasme, mais acceptées. « On lui bailla mesme plusieurs disners. » Que semblaient regrettables maintenant ces festins de courtoisie, qui furent sans traîtrise aucune de la part de la Communauté! Et toujours il s'agissait de parler à Sa Majesté. Pour mieux dévorer la ville, ne fallait-il pas bien la dépeindre en haut lieu, sous des couleurs attrayantes : riche, instruite, mi-commerçante, mi-belliqueuse? Et cela ne pouvait manquer de plaire à la reine Catherine, car Morlaix vantée, cela signifiait gloire à Florence, plus artiste et plus belle, plus entêtée de libertés, plus usurière, marchande aussi. Et la reine Catherine, au fur et à mesure, se mettait à chérir Morlaix. « Une telle ville mérite bien une caresse! » avait-elle déclaré en mai 1561.

De cette exclamation d'une saveur très italienne, les nobles bourgeois firent aussitôt, sous la cape, des gorges chaudes. Messieurs les bons compagnons du dîner d'aujourd'hui ont-ils oublié ces gros rires d'il y a huit ans, qui roulaient franchement, secouant les bedaines? — Non, Dieu garde! chacun se ressouvient de la chose, Guillaume Guillauré comme Robert Morvan, capitaines de mer, lesquels s'en étaient gaussés dans leur « choppe » de transactions, à Morlaix, avec des plaisanteries équivoques. Et monsieur le Barbu le vieil, de même, en trouve remembrance, parce que le vin ranime le penser, rend jovial lorsqu'on est triste, et fait rire encore à présent, malgré soi, des malencontreuses gaietés d'alors. Si bien que M. le Barbu, s'étranglant, demande un coup de cet excellent clairet — non, pas Anjou... — de cet Aulnis sans nul mélange...

Et les grands massepains circulent, les petites fouaces aussi. Et les coudes, vêtus de velours brun, rouge, vert sombre ou noir, s'appuient en confiance à la nappe ou sur l'étai des chaises

capitaine-gouverneur de la Ville; toutefois la mainmise, la concussion, le brigandage d'un Mesgouez pouvaient les rendre soudain lucratives jusqu'à l'enrichissement. Il s'agissait d'audace et de dispositions à prendre, analogues à celles dites *coup d'État*.

à dos. Et l'on s'ébat quelque peu. Mais Guillaume de Boiséon pense toujours, l'amour-propre blessé, aux « tendues » de cet infernal sieur de la Roche, à la *caresse* dangereuse de Catherine de Médicis. Il n'est pas le seul mélancolique, croit-il, voyant les yeux de monsieur son père, lequel songe peut-être pareillement à cette pluie de gentillesses qui vinrent tout de suite de la Cour, à ces faveurs, manigances tombant sur Morlaix, Lettres patentes après Lettres patentes [1], les unes données à Blois, les autres à Saint-Germain-en-Laye, — les unes « à sceau de cyre jaune », les autres « à sceau de cyre verte ». — Et tout cela signé du Roi, normalement, et contresigné *de Laubespine*. Et tout cela n'étant rien au fond, rien, que la continuation de Privilèges existant avec certitude depuis plusieurs siècles — ou même (et c'est ici le cas pour les trop fameuses Lettres patentes de septembre 1561 [2]) ou même la diminution très sensible de l'indépendance ancienne, sous le prétexte d'un flatteur changement d'étiquettes : *maire* au lieu de *syndic*, *commune* au lieu de *communauté*. Et de belles phrases en clinquant, qui voulaient flatter, chatouiller, aguicher, provoquer les plus mauvaises petites passions du cru, augmenter les compétitions, mettre davantage en lice les revendications adverses : le sieur de la Roche connaissait son Morlaix... Puis, « tout dessus », des politesses, des messages abondants :

A Messieurs les gens de Morlaix nos fidèles amis...

De toutes ces effusions perfides, de ces considérants au style volontairement enchevêtré, il sort une quintessence de machiavélisme brutal, allègre, et l'on croit entendre le rire caillouteux de Catherine, ces grands éclats qui saluaient à l'ordinaire l'ouvrage dont elle était contente. Et ce sont encore, poudreuses par le temps, des paperasses, et des paperasses, d'importance disproportionnée avec le sujet, — un réseau d'intrigues administratives et judiciaires qui s'est noué là, quand la reine avait tant à faire ailleurs ; des chausse-trapes, des pièges à naïfs semés sur toutes les voies, bref, un monument d'astuce presque admi-

1. « Je retiens toujours la principale autorité, comme de disposer de tous les estats (situations) de ce royaume, pourvoir aux offices et bénéfices, les cachets et les dépesches et le commandement des finances ». (Lettre de Catherine de Médicis à M. de Limoges, mars 1561.)

2. Estimées par dom Morice et par divers historiographes (en une erreur bien excusable) comme l'origine des libertés communales de Morlaix.

rable, mais où cependant le cerveau de la femme, si plein de ruse et de talent qu'il soit, ne peut atteindre la clarté totale, virile, de la vue d'ensemble, ni la suite dans les agissements.

Devant ces bienfaits « en déluge », la Ville s'effara. La méfiance était réveillée, et si quelques-uns des nobles, nobles-bourgeois ou marchands gardaient de leur indifférence, la majorité « dressait l'oreille du côté du vent ». Tant de *cyre jaune* et de *cyre verte*, sans oublier la rouge parfois, c'était trop! « Bien courtois pour être honnête », répète volontiers le Breton. Si peu breton sur tant de points, Morlaix l'était extrêmement dans sa réserve chatouilleuse. L'intervention du sieur de la Roche apparut soudain fort louche, tant, qu'on ne fit même pas enregistrer (les supposant fausses) les dernières *Lettres de jussion* de janvier 1562, négligeant de les présenter au greffe du Parlement, qui siégeait lors « ci à Nantes, ci à Rennes ». On écouta croître la rumeur collective qui servait jadis aux prophètes à connaître l'approche des crises. On guetta la Florentine et ses mauvaisetés.

Car si Morlaix plaisait à la reine Catherine, la reine Catherine n'avait jamais plu à ses amis messieurs les gens de Morlaix. Quelques grands seigneurs du pays, « ès quels » M. de Boiséon, lui reprochaient de ne comprendre ni le caractère de la noblesse de Bretagne ni ses vieilles traditions si loin de l'idée latine. L'argument était spécieux, comme aussi peut-être ceux plus vulgaires, plus terre à terre, des habitants de la rue Saint-Melaine, de la Grand'Rue, de la rue des Nobles, tous issus de bonnes familles : le Bihan, Coroller, le Gac, Quintin, le Barbu, Noblet, Cremeur, Nouël, Tournemouche, le Lévyer, Toulcoët, Balavesne, Kergus et beaucoup d'autres, dont les noms rehaussent et soutiennent la gloire de la Communauté... En ces milieux plus bourgeois, l'opinion se faisait plus hargneuse. La reine Catherine, *maugré Dieu*, qu'était-elle « sinon la nièce de papes fornicans, et la fille de marchands comme nous, nos pareils sauf dols, fraudes, empoisonnemens et tous odieux crimes dont ils se chargèrent »? — D'ailleurs aucun des Florentins, « canaille de toute trempe », venus à la suite de leur princesse sur les bonnes routes de France, n'avait trouvé affaire à Morlaix même. On négociait avec eux aux foires de Noyal, ou par-devant notaire, *pour un peu de seureté*,

à Paris, à Orléans, à Nantes, à Rennes, quand on s'y rendait au but du commerce. « Cela semblait déjà bien bastant »... Race perfide, ces parleurs en *i*, peuple traître « dont chascun homme est aigrefin et chascune femme... » On devine ici l'injure par la rime. La reine mère du roi ne semblait pas mériter d'être exceptée du jugement.

Et voici que dans les jours précédant celui des élections à la Chandeleur de 1563, diverses rumeurs de menace se répandirent furieusement. Des bruits sinistres, contradictoires, troublaient les cervelles. On n'en procéda pas moins, comme chaque année, et dans le calme, aux nominations du Conseil de Ville : celle des *eslus jurés* ou *juratz*, tout d'abord [1]. Ils siégeaient au nombre de douze; « mais en restera toujours six avecque les six aultres, que l'on élira l'an suivant afin qu'il y aye sans cesse au conseil d'anciens juratz nourris et mûris aux affaires de la Ville ». Renouvellement partiel, plein de sagesse comme cette habitude de placer près du procureur-syndic (ou maire) un miseur chargé de l'administration financière des deniers communaux.

Et c'était aussi cette précaution de nommer un « controlleur du miseur » pris, ce « controlleur », parmi les douze juratz, tandis que miseur et syndic venaient s'ajouter au chiffre de douze. Puis le « Commissaire de Ville », jurat également dont les fonctions délicates de chef et surveillant de place avaient si haute importance. Et tous ces fonctionnaires (on le sait déjà) publiquement « choasis sur le perron [2], œuvre et parvis de l'église du Mur », chapelle du Corps de Ville, aux allures de cathédrale, dont le clocher de dentelle dominait la contrée. Voit-on ces formes et ces physionomies de la deuxième Renaissance?... légère barbe en pointe, fine moustache chez les jeunes hommes, et, chez les autres, « la façon de visage du feu

1. Par tradition constante, bien que non prescrite, entraient au Conseil seulement les nobles-bourgeois ou bourgeois, marchands de marchandise en gros, sans tache de malversation, « vivant avec leur femme légitime et non pas aultre que ce soit ». Ainsi voulait-on obtenir, pour les membres de ce *Corps de Ville*, l'aisance, la compétence et la respectabilité.

2. Ce perron, très large, à trente-deux vastes degrés « de belle taille et moulures », avec garde-corps en pierre ajourée, aboutissait à la plateforme et au porche ou parvis dallé, formant deux baies profondes, communiquantes, garnies de bancs de pierre. C'est absolument sans pénétrer dans l'église que se faisaient les élections.

roy Henry »? — et les feutres belliqueux, les barrettes débonnaires, les « salades pour la ville » en soie piquée, les petites toques fringantes, et les cols roulés, les cols froncés, de fine toile ; les pourpoints bas, les vastes hauts-de-chausses, d'aucuns à bandes, d'autres bourrés, parfois « à cropion » ; les mantels courts, les ristres sérieux, fourrés ; les ceintures, les boucles, les riches poignées de dague ou d'épée, les chaînes d'or portant le saint-George, — ce luxe enfin d'une cité riche qui s'est toujours targuée de suivre exactement « les modes de ce Paris », avec convenance et dignité?... Entend-on, s'épandant sur le haut perron — qui dévalait vers la rue des Nobles, aux maisons très serrées dans le rocher, — entend-on les dernières vibrations de la *campane*, cloche de Ville dont les sons se percevaient jusqu'au large de la mer?... Et devine-t-on, surtout, l'anxiété derrière le repos apparent des fronts? — et sous la paisible somptuosité du velours noir tracé d'or, sous la bonhomie cossue du fin drap d'Angleterre couleur tan, à taillades violettes, sent-on le tumulte secret de l'ambition, et, cette année, de la crainte qu'*on* veut croire vaine et qu'*on* sait ne pas être vaine, et qui fait accélérer les battements des cœurs?...

Et l'heure passe, tandis que sur le coin d'un pignon joue le soleil capricieux d'un beau jour de février. De même que ceux du premier tour, ou *choix*, les résultats du second tour s'établissent aux voix, par adhésion collective — sauf en cas de litige ou de doute, car alors il faut la *ballotte*, comme à Sienne ou Gênes d'Italie. — Et voici nommés pour un an les juratz, le procureur-syndic et les autres. On désigne par surplus le « greffier de Communauté », pour un an toujours, « car, s'il y estoit trop longtemps, pourroit-il prendre l'habitude de donner à tout le monde des copies de secrettes délibérations ». Précautions analogues, sinon semblables, se trouvent prises concernant l'*advocat-conseil*, « utile quand faut se desbrouiller sur un terrain de chicane » — non élu, mais désigné le soir ou le lendemain des élections par le syndic « et pris d'entre les advocats nobles, de grande maison parfois, qui ne manquent point dans la ville à cause que le mestier d'advocat, pareillement au commerce de mer, ne desroge pas [1] ».

1. Malgré sa bonne naissance, la situation de cet auxiliaire de marque demeurait fausse, parce que trop nettement définie, comme il suit :

A peine venaient de se terminer ces élections de la Chandeleur 1563, qu'une nouvelle éclata : le sieur de la Roche, « vil coquin de hazard », « cuydait avoir obtenu (son brevet déjà formel, contait-il) la *capitainerie* royale de Morlaix »! ce, en dépit des droits anciens, du fameux « choix libre » de la Ville reconnu par Henri, feu roi! et bien que le capitaine-gouverneur actuel, Yves de Goezbriand, cousin de M. de Boiséon, eût actuellement ce poste « ferme et fixe pour sa vie durant »!...

Cela ne parut pas d'abord croyable, même à ceux qui se « ramentevaient combien le sieur de la Roche laissa toujours apparaître, pour les places et pour l'argent, cet appétit qu'ont pour les veines les bestiolles nommées *sang-sues* ».

« Fin de compte », les optimistes ne savaient plus « quelle consolation filer ». Les pessimistes se lamentaient, semant d'affreuses prédictions. Puis, soudain, le premier choc passé, l'indignation souleva les esprits. Mais devant un simple on-dit, impossible à vérifier, que faire?... La colère dut bien se muer en attente... Même, pour ne laisser nul effroi paraître, les dîners traditionnels s'offrirent tout le long du mois de février et du mois de mars, comme à l'ordinaire, ces festins d'un apparat moins grand que celui dont M. de Boiséon tient aujourd'hui la place d'honneur, mais fort solennels et copieux encore, presque semblables pour le fond, à quelques aiguières en vermeil et quelques pièces de bœuf près. Puisqu'on avait des *eslus*, fermement on les festoya, on les honora, tous individuellement : M. Pierre de Kermerchou, nouveau

« L'advocat-conseil n'aura jamais, en aucun cas, droit, entrée, séance ni voix délibérative en Communauté ; mais il entrera sur l'autorisation et advis des jurats, et *alors seulement* aura voix consultative *si on la lui demande* » Il n'était pas *eslu* : on le lui faisait bien sentir.

Compensation de ces nazardes (d'ailleurs aucunement personnelles), l'avocat-conseil était appointé. Payés aussi ces plus infimes auxiliaires : le « recepveur », les sergents ou héraults de Ville, les scribes « gagés mais non eslus ». Quant aux fonctions électives, elles demeuraient, comme il est bon, toutes gratuites, sauf quelques indemnités de représentation au syndic ou au miseur, parfois au « controlleur », lesquelles firent sans cesse *cryer*. Et l'on avait tort peut-être de crier pour si peu de chose (20 livres 10 sols au syndic pour l'année 1554 ; 25 livres pour l'année 1560). Mais qui sait? l'on avait raison tout de même, parce que c'était en somme, ces *crys*, le meilleur contrôle du public sur le contrôleur, et d'un effet plus immédiat que les épurations jamais achevées de la Chambre des comptes de Bretagne.

procureur-syndic ; M. Auffroy Coail, noble homme, procureur-syndic sortant, nommé selon la tradition constante capitaine du *Taureau*; et les autres[1]; voire, en dehors de la Communauté, le bailli, messire Yves de Lanuzouarn, « avec lequel s'étaient produits certains tiraillements » qui s'effaçâient dans la présente alarme, — et surtout, surtout, si chaleureusement, le capitaine-gouverneur menacé, Yves de Goezbriand, seigneur dudit lieu, de Tryévin et de la Noëverte, gentilhomme de la Chambre du Roi, apparenté non seulement aux Boiséon. mais aux meilleures familles du Léon comme du Tréguier. Assez jeune, vaillant, beau cavalier, fort riche. Morlaix fêtait cet ancien *choasy* de la Ville, celui vers qui s'élançait la sympathie et qui représentait, en somme, l'antique légalité. Morlaix mangeait, comme se faisant les dents pour la vengeance future, les viandes parées, les veaux rôtis, les cochons farcis ou braisés, et vidait à la santé de M. de Goezbriand les tasses d'or ou vermeillées, remplies de vin de Gascogne... La satisfaction bachique ramenait pour quelques heures la quiétude dans les esprits...

Et cela devenait bonne œuvre, presque, ces liesses de bouche, affectueuses ripailles. C'était signe d'entente parfaite, d'amitié ; cela symbolisait le caractère des gens de Morlaix, avec un grain d'orgueil, *grandesa* espagnole, sur du flegme plutôt

1. Dîner « du miseur », dîner du « controlleur », du « commissaire », et jusqu'à certains petits dîners pris au *Cheval-Blanc* « en commission, pour parler et ordonner du préparatif » de tel grand dîner !... Repas, repas, repas... tantôt des *juratz* aux prud'hommes, puis des prud'hommes, bientôt juges-consuls, aux juratz... tantôt du capitaine du *Taureau* au Corps de Ville, et, plus normalement, du Corps de Ville au capitaine du *Taureau*... Et tant de dîners, la plupart aux frais de la Communauté, mais non tous, tant de collations aussi, offertes selon l'occasion au sénéchal, aux officiers du tribunal ; aux moines de Cuburien chez lesquels on installait l'imprimerie officielle ; aux prédicateurs du Mur, payés par la Ville pour « l'enseignement du bon français au peuple » ; aux confréries de métiers aux notables qu'on voulait gagner ; aux docteurs ès médecine ; aux « régens » d'école ; aux procureurs-nobles de l'*hospital*, que sais-je encore ?... — et ceci renouvelé sous des formes ingénieuses, « l'occasion fesant rarement défaut », — tant de réjouissances d'estomac, enfin, pratiquaient une brèche sérieuse dans les revenus de la Ville. Ne nous indignons pas : c'était l'usage absolu. Aux yeux des vrais intéressés (ceux qui payaient ou contribuaient, ou qui, par de telles dépenses, se trouvaient privés de quelque amélioration dans leur ville), ces « nopces et banquets » semblaient civilités naturelles, et qui faisaient alors fort peu *cryer*. La population se sentait flattée dans sa gloriole locale, indulgente à ce *coustage* par quoi se manifestait le bon renom de Morlaix et l'union pour le bien commun.

flamand, une circonspection guetteuse, une patience, une persévérance louables, coupées par des accès d'irritabilité « où tout sort franc-jeu », une pruderie native, et le goût indéfectible du plaisir et des plaisirs, un très vif amour du gain et une large libéralité de dépenses, traduite en luxe peu commun d'argenterie, de meubles, de bijoux, de vêtements, un détachement des dangers, tranquillité d'anciens corsaires qui ne furent point des forbans, probes en tout cas une fois à terre, et très probes dans leur Ville... Il y avait de tous ces traits dans les dîners, et dans l'hommage « qu'on fesoit au capitaine-gouverneur qui bien le méritoit »...

Les choses allèrent ainsi jusqu'au temps de la primevère, doux avril, plus tendre mai. Le sieur de la Roche, invisible, ne sonnait mot. On commençait à douter que, serait-ce de sa part, une telle entreprise fût possible... Yves de Goezbriand lui-même paraissait sûr de son fait, « n'ayant pas jugé tant scélérat M. du Mesgouez de la Roche, quand ce seigneur fort bavard faisait le dameret à Morlaix ». Et d'ailleurs?... si le Troïlus ourdissait quelque « male ruse », il en serait le mauvais marchand, ne pouvant élever avec un faux titre qu'une compétition bien inutile. Qui donc oserait mettre hors la porte un Goezbriand, « lequel oncques n'avoit féloné ni failli, unicquement occupé à servir son Roy, sa Bretagne et sa Ville! »... La mort seule pourrait l'ôter du poste où les nobles-bourgeois l'avaient placé, l'an de grâce 1558, en remplacement de M. François de Goezbriand son père, charge d'honneur pour laquelle il avait prêté serment devant le cardinal-archevêque de Sens, chancelier de France... Il insistait en ses lettres : la mort seule!...

Trois mois après, aux États de Nantes, Yves de Goezbriand était laidement tué en duel par Troïlus du Mezgouez.

La colère de Morlaix fut très digne. Atteinte par ce coup d'épée jusqu'au fond de ses œuvres vives, « consternée dans son affliction », cette Communauté marchande donna le spectacle rare d'une froide et hautaine maîtrise de soi-même. Elle repoussa, comme du bout du pied, le gant ensanglanté que lui jetait de loin le misérable affronteur sieur de la Roche ; et sans chercher à connaître les intentions immédiates de la bête puante, elle engagea rigidement la lutte pour ses lois, par ses lois.

Et c'est ainsi que, le « neufviesme septembre de l'an 1563, passant outre aux menaces grondantes, souffletant de son mépris M. du Mesgouez, et derrière lui « la royne, sa maîtresse », l'assemblée générale des nobles, bourgeois, manans et habitans de la Ville et ses faulx bôurgs » se tenait en réunion extraordinaire « sur l'œuvre et perron de Notre-Dame du Mur, lieu accoustumé de tout temps aux dits bourgeois et habitans pour trecter, délibérer, et ordonner ». On allait élire un autre capitaine-gouverneur sans aucun de ces délais coutumiers sur lesquels comptait Troïlus... Cette place ainsi marquée de rouge ne devait pas rester vide! Et la campane des jours politiques avait sonné ses claires notes, qui s'épandaient au loin sur les flots. Et les vieux usages séculaires pour le choix d'un capitaine de Morlaix, les rites de la cité libre furent observés comme si le son de la cloche n'avait pas eu des résonances de glas...

Acte de l'élection d'Adrien le Borgne, seigneur de Lesquifiou, simple procès-verbal rédigé sur l'heure même, audit lieu de Notre-Dame du Mur : quelle pièce éloquente et mélancolique! Aucun document peut-être ne contient davantage l'âme d'une ville et les frémissements refrénés de cette âme collective, une dans la protestation sans mots : « En présence de... etc..., a esté faict entendre aux assistans le décès advenu puix naguère à feu de Tryévin[1]... » — *Puix naguère*... depuis peu en effet, moins de quinze jours; encore avait-il fallu que la nouvelle en vînt à distance... Une brève mention était introduite pour la première fois après les noms du nouvel élu : « sera pourveu du dit estat de capitaine *de la ville seulement*, sans comprendre la superintendance du *Taureau* ». Réserve nette, non certes contre le seigneur de Lesquiffiou, mais contre les dangers qui rôdaient autour des libertés et des revenus de la Ville... Il y avait dans tout ce drame autre chose qu'une question de lucre ou même d'amour-propre local. Ce conflit signifiait *être ou ne pas être* pour les hommes rassemblés là, frissonnants

1. Tryévin était le nom d'une terre, titre que portait habituellement et qu'avait porté surtout dans sa jeunesse Yves de Goezbriand, pour se distinguer de son père. Le domaine de Tryévin, fief de haute justice, se trouvait dans la famille de Goezbriand par le mariage de Guillaume de Goezbriand avec Marguerite du Coëtanlem, dame de Penanru-Styvel, Kéraudy, Tryévin, etc., fille du célèbre corsaire Nicolas de Coëtanlem.

d'indépendance, sur ce perron du XIV[e] siècle où leurs pères s'étaient groupés : car ceux de ce jour d'action (une cinquantaine, élus d'abord « publicquement et communément » pour élire à leur tour) se trouvaient de même lignée, de même prénom souvent que ceux du plus vieux passé... De 1340 à 1420[1], de 1420 à 1560, elles avaient toujours été l'essence et la gloire de la Communauté, ces familles patriciennes des Kermerchou, des Coroller, des le Gac, des Kerret, le Lévyer, le Blonsard, Toulcoët, la Boyssière, Tournemouche, Botmeur, Noblet, Pinard, Tromelin, Kergus, Jagu, Poulmic, et d'autres qui se pressaient là, tous hommes nobles ou nobles-hommes, bons « négocians » de Morlaix, « congrégés en forme de corps polittique, représentant la plus saine[2] et meilleure partye des dits bourgeois et habitans ».

« *L'impertinence de ces marchands dépasse le croyable* », écrivait à ce sujet un émissaire de Troïlus. Impertinence si l'on veut, mais claire, ouverte, sans « arrière-boutique » de pensée... Et comme cette limpide manière était l'élément primordial de l'habileté morlaisienne, les gens de la Communauté voulurent aussi, à cette heure grave, vérifiant leurs diverses armes, savoir « ce qu'il en estoit » de ces dernières Lettres patentes, celles « au grand sceau de cyre jaune » que, par crainte qu'elles fussent fausses, ils n'avaient pas fait entériner. Il paraissait bon pourtant de connaître leur valeur, « de nombrer par ce moyen l'artillerie chicanière qu'on possédoit, et celle de l'adversaire ». Alors, pour éviter les *traisneries* familières aux parlements[3], on délégua tout de suite à Rennes Jean

1. On a, de 1420, la liste des *chevaliers* de l'amiral Jehan de Penhoët, tous « enfants de familles » de Morlaix, armés pour le combat dans un grand élan « pour leur ville ». La liste de 1340 se rapporte aux chevaliers aidant Bizieu de Keranrais, capitaine de Morlaix.

2. « Plus saine partie »... Terme expressif qui révèle à lui seul quelques défections, et nous savons qu'il y en eut — peu, mais il y en eut, à visage ou non de neutralité. C'est que certaine dose d'énergie civique était nécessaire pour combattre à découvert une reine ou le *favory* d'une reine ; participer à l'élection du successeur de Goezbriand, c'était prendre position vis-à-vis de l'ennemi, juste en face, puisque ce procès-verbal si fier était destiné, par transmission officielle, au secrétaire d'État pour le Roi.

3. « Monsieur, le maire de Morlaix, n'attend personne ! » devait dire par la suite chef de la Communauté à quelqu'un de la famille royale. Le mot, depuis plusieurs siècles, se trouvait dans l'atmosphère entre les trois montagnes, au bord des trois rivières, Dossen, Jarlo et Queffleut.

de Poulmic, jurat, avec mission de « haster les faicts tant que possible sans regarder au coustage ». Si coustage il y eut, bonne distribution d'épices selon l'usage obligatoire, le résultat fut assez prompt : car Jean de Poulmic revint, apportant dans sa *bougette* plate en cuir du « Marrocque », qui battait sur ses hauts-de-chausses à la flamande « plus aysés pour le voyage », copie d'un jugement de la Cour de Bretagne, en date du 19 octobre 1563.

Il apperrait de cette pièce que l'avant-dernière « caresse » à cire jaune, don de la reine Catherine vingt-deux mois plus tôt, pouvait servir quelque peu de munition de défense. Mais la Communauté n'eut pas le temps de s'en prévaloir. La riposte à « l'outrecuydante » élection du 9 septembre tomba de Paris tout d'un coup, comme « un tonnerre ».

En dépit de cette élection « qu'on feignoit au Louvre d'ignorer », Troïlus du Mesgouez, sieur de la Roche, était nommé de par le Roi capitaine-gouverneur de Morlaix, secrètement appointé de fort beaux deniers sur la cassette, et *muny expressément de tous pouvoirs se rattachant à sa charge.* Le sieur de la Roche exulta. Il n'avait pas, ventre-Dieu! « embroché l'alouette pour la bouche d'aultruy, ni dépesché le Tryévin pour le service du Lesquiffiou, ni de quiconque! » Et très vite, il fit savoir ses prétentions qui dépassaient celles qu'on avait flairées d'avance.

Premier : il affranchissait les habitants de l'entretien du *Taureau*, dont, comme commandant d'armes, il supprimait la capitainerie spéciale et dont il prenait la super-intendance.

Second : il s'imposait par dévouement le souci de gérer lui-même les revenus de la Ville, compensation du coût de cette forteresse.

Troisième : il établissait sous ses ordres, dans la Ville et les faubourgs, un guet et une garde continuelle, par temps de paix aussi bien que par temps de guerre, et cette garde serait au coustage des habitants et bien munie d'armes par iceux.

Quatrième : datant de ce jour, il levait sur la dite Ville et ses dits faubourgs un nouvel impôt, tout supplémentaire à ceux actuels, pour l'entretien de la dite garde.

Cinquième : attendant mieux, le capitaine-gouverneur exigeait de la Communauté « un appoinctement » en dehors de

ce que le dit capitaine-gouverneur pouvait recevoir ou non de Sa Majesté.....

Attendant mieux, bref, et tout calcul fait, tant perte que débours, cela représentait pour la Ville une somme annuelle écrasante[1], sans préjudice des vexations, des astreintes et de la souffrance qu'aurait été une reddition du *Taureau* : car il est difficile de concevoir l'âpre amour des gens de Morlaix pour leur château-forteresse. Aussi ne cédèrent-ils point. La Ville, raidie d'orgueil, se refusant le plaisir d'une rébellion armée dont l'éloignaient ses principes et son goût des moyens légaux, laissa le sieur de la Roche s'installer « quand il venoit » dans son logis de fonctionnaire, ès le vieux château des Ducs — « et l'ignora pour le reste ». Ni *Taureau*, ni impôts, ni garde, ni appointements, elle n'accorda rien.

Quand arriva la Chandeleur suivante (février 1564), l'Assemblée « commune et générale » tint ses *fonctions* sur le perron de Notre-Dame du Mur, et nomma sans sourciller Jean le Boullouch (syndic-sortant, chef de la Communauté depuis les cinq derniers mois à cause d'une maladie de Pierre de Kermerchou) pour capitaine du *Taureau*, « comme si nul ennui ne fust esté ». Et Jean le Boullouch, avec le même flegme, prit possession de sa capitainerie en rade, dont la garnison fut renforcée, l'armement en artillerie bien augmenté, « et qui n'estoit pas prenable tant qu'on avoit l'œil et fesoit bon guet ». Puis, la validité de cette dernière élection *entre soy* ayant été contestée par « quelques habitans séduits, acquis on ne savait jusqu'à quel degré au sieur de la Roche[2] », on continua d'avoir l'œil, mais en même temps on députa Jean de Léau et Allain Toulcoët, juratz, au gouverneur de la province « pour en avoir bon advis, appui et conseil, lesquels juratz lui démonstrèrent la bonne raison de la Communauté à son entier contentement ». On savait d'avance que ce gouverneur de Bretagne, Sébastien de Luxembourg, comte de Penthièvre, n'aimait pas beaucoup le sieur de la Roche-Mesgouez, connu

1. Environ 120 000 francs, ramené à la valeur de nos jours.

2. Pour flatter l'intérêt et l'amour-propre du sénéchal et du bailli qu'il espérait en vain opposer à la Communauté, Troïlus fit joindre à la juridiction de Morlaix celle de Lanmeur, « chose assez proufitable ». (Édits signés par le Roy à Troyes en Champagne, le 29 mars 1564, puis à Châteaubriant, août de la même année).

aussi sous le nom d'Helgoumarch et sous celui de M. de la Guarde, quand à la Cour on médisait de lui.....

Les faits morlaisiens en demeuraient là (1565) quand, pensant tourner d'un seul mouvement les positions ennemies, Troïlus conçut l'idée d'envoyer d'office ses soudoyés percevoir les impôts à domicile, chez tout un chacun, de gré ou de force [1] !... M. de Luxembourg, cette fois, n'y entendait et n'y pouvait quoi que ce soit, la question « n'estant militaire du tout ». On se retourna d'autre façon. « Les habitans, écrivit plein de surprise au XVIIIe siècle un historiographe, osèrent porter au Conseil du Roy leurs plaintes, et y plaider contre M. du Mesgouez ! »

Et c'était d'une hardiesse en effet fort peu courante que de passer ainsi par-dessus les intermédiaires, « qui frétilloient de servyr la Royne », pour aller droit devant le Roi, — c'est-à-dire devant cette même reine, la mettre au défi à son tour : car l'alternative, pour elle, consisterait désormais à tourner bride ou prévariquer publiquement. Et comme les frais s'annonçaient fort lourds, et puisque le sieur de la Roche mettait autant qu'il pouvoit l'embargo sur les revenus courants, la Ville ouvrit une *soubzcription*, demande d'aide aux particuliers pour la chose publique. La liste des cotisés nous conserve, à travers le temps, ces mentions jolies : « Guillaume et Guillemette de Botmeur, François et Anne Quintin, Annette le Jeune, Perrine le Premeur, Barbe Permenhéry, A.-Françoise Geffroy, damoiselle Constance le Lagadec, Veuve et enfans « Moricquin ». Le nom de Perrine le Premeur voisine avec celui de monsieur Jean Kergus, seigneur de Mézanbez; celui de damoiselle Constance avec ceux des quatre frères Kerret... Ainsi nous apparaissent côte à côte, soudain, la jupe à bourdon et les chausses garguesques, le corps de robe et le pourpoint taillé, la petite fraise froncillée et le col à rabattu cavalier, hommes et femmes « sur un mesme pied » : Guillaume et Guillemette de Botmeur...

C'est que « d'aspres réflexions traversaient le cœur des habitans ». La seule présence du sieur de la Roche faisait

1. Quoiqu'à la manière douce, les collecteurs de la Ville n'étaient pas sans se rendre aussi parfois chez l'habitant. La notion de « faire se déranger s'il ne le veut » le contribûable n'entra guère dans les esprits avant 1590.

affront, « encore que le syre ne résidât guère, personnage de Cour [1] dont les lieutenans savoient remplyr chasque bonne charge » : l'amant de la reine avait sa place mieux marquée à Moulins qu'aux bords du Dossen, voire du Jarlo ou du Queffleut, — à Moulins, où les bénéfices pleuvaient, « Sa Majesté, mère du roy, se servant désormais uniquement de ceux qui ne dépendent que d'elle [2] ». Et le moment permettait la pêche en eau trouble. Ces épisodes du Bourbonnais d'abord, puis les scènes à Saint-Germain-des-Prés, quand la reine, « assoiffée de tout pour son fils le duc d'Anjou », le dressait, blanc-bec de seize ans, contre les trente-sept ans et les droits acquis de Condé, pouvaient intéresser doublement Troïlus... Mais du *brouillamini* survenait : les amants trop anciens gênent souvent. C'étaient alors les retours brefs de « l'oiseau Mesgouez » à Morlaix, les rôderies de tiercelet qui veut faire viande. Le capitaine-gouverneur arrivait en grand équipage « tel que souventes fois n'ont pas les roys », et la Ville se scandalisait, non de ce luxe peut-être, mais de cette morgue indécente, quand baisser le nez seul eût paru séant. Et l'on « mettoit au mesme tonneau la Reyne, son fils d'Anjou, voire messieurs de Guise et de Chastillon, et messieurs de Bourbon par-dessus puisqu'ils ne savoient estre princes ».

Les débats devant le Conseil du Roi « traisnoient », cela se conçoit. Deux nouveaux essais tentés par l'*Italienne*, l'un à la « câlinière derechef [3], l'autre à l'intimidation [4] », pour obtenir

1. Ce n'était pas toute sinécure, depuis quelques années, cette occupation de rejoindre la Cour tantôt à Nancy, tantôt à Lyon, Avignon, Hyères, Carcassonne, Toulouse, Bordeaux, Bayonne, — ou encore, par suite d'une soudaine combinaison de Catherine, la retrouver en sa fuite de Blois à Moulins, exécutée sous des prétextes fantasques : — « parce que l'Auvergne cette année est la seule province où la récolte ait été bonne ». (*Lettre à l'Ambassadeur de Venise.*)

2. *Tavannes.*

3. Édit royal d'octobre 1566, en forme de Lettres patentes, accordant l'établissement d'un Consulat ou Tribunal de commerce morlaisien, tribunal demandé par la Communauté en 1530, 1545, et maintes fois depuis, comme *réfection* de son très ancien Privilège brûlé en même temps que la Maison de Ville, l'an 1522.

4. Transformation (1568) de la *capitainerie* de Morlaix en *gouvernement*, au bénéfice du sieur de la Roche, avec pouvoirs étendus et « appointement » plus considérable. Le chancelier de l'Hôpital venait d'être puni d'exil « à cause d'un soupir de probité » ; Catherine, plus libre grâce à ce départ, faisait mieux ce qu'elle voulait du roi son fils, sur lequel elle avait encore

de ces marchands le retirement de leur plainte, n'avaient obtenu qu'un haut d'épaules. « On ne peut, mande le sieur de la Roche, faire renoncer ces chiens à leur os... » Pour l'essayer cependant, il proclama l'intention de s'armer contre la Ville, première mise en demeure violente depuis son arrivée. Mais comme, assez bretteur, le sieur de la Roche était surtout vantard, il se rejeta pour un petit temps aux agissements de chicane. Et voici qu'en cet été de l'an 1569, il fit à son tour, ès Conseil du Roi, plainte comme d'abus contre les gens de Morlaix, traités sans ambages d'usurpateurs, — action reconventionnelle, malhonnête mais fort habile, puisque, même absurde, elle paralysait les efforts des députés entretenus à Paris par le persévérant Conseil de Ville.

Non, plaidait en substance le sieur de la Roche, non, le fort et château du *Taureau*, place de guerre, n'avait pu compter, à nulle époque, comme propriété d'une communauté de marchands. — *Item*, ces marchands, contrairement à leurs mauvais dires, ne l'avaient ni construit ni armé de leurs deniers. — *Item*, ils n'avaient oncques possédé pour leur Ville, en aucun temps, droit même relatif d'indépendance. — *Item*, leur prétendu Privilège d'exemption de certains impôts et du service des armes était imaginaire et traître au Roi. — Puis surtout le dernier *item*, par la mort-Dieu! par la tête! par le ventre!.. *item*, les dits marchands, *oultraigeusement*, *en rébellion et lèse-Majesté*, refusaient le debvoir des sommes levées [1] par leur capitaine-gouverneur, ensuite gouverneur, ainsi que l'appoinctement du dit capitaine de 1563 à 1568, ensuite du dit gouverneur de 1568, année dernière, jusqu'à ce jour d'huy.

Et le total des « redus » joint à la requête, naturellement.

Les mots me font ici défaut pour peindre l'exaspération de Morlaix, le sursaut indigné de la communauté, les *crieries* trop motivées dans les cénacles bourgeois, chez Catherine le Briz, cabaretière, ou à l'enseigne du *Griffon*, que fréquentaient

presque complète autorité, « laquelle baisseroit bientôt jusqu'à lui faire tout craindre ».

1. Le tableau des recettes communales en ces années nous montre en effet qu'une bonne partie des imposés demeuraient matériellement fidèles à la Ville, coûte que coûte, et lui réservaient leurs contributions. Courage qui n'allait pas sans luttes assez horrifiques, portes enfoncées, coups de bâton aux collecteurs et « grands ennuys ».

les artisans. Ce furent des heures de fièvre : — convocation des notables, — demande formelle « à qui de droit » d'une information judiciaire pour fournir preuves[1], — obtention d'icelle (ce qui représente un bel effort), — mise en besogne, « les poussant derrière », des Commissaires « en cette partye »... Et nous voilà donc parvenus à cette Enquête, cette Grande Enquête des 20, 21, 22 août 1569, — à l'audition des « vingt et un gentilshommes », plus, M. de Boiséon, plus certaines vieilles braves gens du pays, témoins « tous assez d'aage pour avoir veu, tous de bonne tête et connaissement pour avoir seu, tous honorables pour estre creus ».

Et par-devant messire du Chastel, seigneur de Kersimon (« la vieille beste »), par devant M. le Rouge, moins *atorpi*, les calomnies de Troïlus « estoient mises en pouldre ». Toutes les dépositions, claires, circonstanciées, concordent absolument avec celle de M. de Boiséon, première comme rang d'ordre, comme importance, et prenant surtout son relief du caractère de son auteur... Chaque grief est rejeté par terre. Crime de lèse-Majesté, crime de haute trahison, quelles sornettes! Morlaix, meilleure et sûre défense de cette côte contre l'étranger, fait au contraire, loyalement, le service du Roi avec le sien propre. Tout un pays l'avait toujours vu, toute la Bretagne, et le sieur de la Roche lui-même, qui n'en voulait ignorer que par une feintise digne de sa maîtresse, plus à la florentine qu'à la bretonne assurément! Ainsi déposent nobles, nobles-bourgeois, capitaines de navire. Et ce sont au procès-verbal des explications minutieuses, non seulement sur cette fidélité de Morlaix « qui n'est même pas en doubte », mais sur les origines et fondation du *Taureau*, sur sa construction, son armement, ses « coustages », son utilité notoire. Je ne puis guère transcrire ici (j'y aurais plaisir cependant) ces phrases trop longues, aux méandres abondants, ni reproduire par exemple le discours sans art de M. Guillaume Guillauré, extrêmement bon homme, au sujet de certains *despens* payés

1. Une fois de plus, dans cette phase, Catherine essaya son fameux système de diversion. Des Lettres patentes royales du 7 juillet 1569 accordent à la Ville un droit de péage sur les bœufs, les vaches et les charrettes chargées (!). Il y a quelque chose d'enfantin dans la croyance à ce moyen, — puérilité qu'on retrouve si souvent à travers les « embrouilleries » de la reine Catherine. »

en 1546 par son oncle Keranmunou, *miseur*, au nom du Conseil de Ville; et je ne vois d'un peu concis, dans cette Enquête, qu'une déposition collective, aux termes pesés, apportée par M. de Kermabon tant en son nom qu'en celui de dix-sept absents [1] dont il a mission formelle, — à savoir :

Que le chasteau et fort du *Taureau* fust entièrement basti aux frais des habitans; que ce fort fait la seureté de la ville et des pays circum-voisins, les vesseaux qui entrent en rade estant obligez de le costoyer à demy-traict d'arquebuse..; qu'en d'aultres mains l'entretien du fort et de la garnison cousteroit au Roy plus de 8 000 livres par an [2], et qu'aulcune morte-paie [3] gagée n'y voudroit servir à cause de l'incommodité du lieu; plus, d'aultre part : que la Ville possède pareillement en propriété ses diverses murailles d'enceinte avecque leurs ouvrages et artillerie; qu'on n'a jamais vu jusqu'ici les gouverneurs de ladite ville prétendre sur le *Taureau*, ni lever taxes, ni prendre gages, ni voulloir exiger ou seullement demander aucun appoinctement de la ville, excepté le sieur de la Roche; et que les *capitaines de Morlaix* qu'on a connus avant luy n'ont jamais eu d'aultre sallaire que l'honneur de faire service, etc.

Ainsi, pendant trois jours, au temps chaud, la Communauté outragée reçut l'appui moral de ses voisins, de ses amis, bourgeois, officiers, marchands « très notables, qui, ceste année 1569 ou celles d'avant, n'estoient pas du corps de Ville ». Trois jours, la plume de Claude Ménerer s'escrima sans défaillance, dans quelque salle de l'Auditoire ou de la Maison commune, et même au château du Taureau où s'étaient rendus commissaires et témoins : car nous voyons qu'ils revinrent à Morlaix ensuite, et qu'alors « le disner leur fust baillé ». Certes la Communauté leur devait bien cette bombance, puisque tous avaient refusé taxe, indemnité de déplacement quelconque [4], pour ce motif qu'ils considéraient « ladite Enquête comme nécessaire et louable besogne » de propreté.

Et l'on pouvait maintenant — oui donc! — la chose faite,

1. Dix-sept, « nommés par nom et surnom », des meilleures familles de noblesse bourgeoise, fleur de cette société patricienne « fesant commerce de mer ».

2. Selon les calculs les plus modérés, 90 000 francs, valeur *représentative* actuelle.

3. Vétérans, réengagés à petite solde.

4. La ville, néanmoins, leur fournit logements, et défraya leur train.

bien boire entre bonnes gens, fiants et sûrs. Guillaume de Boiséon puisait dans le vin d'Anjou quelque réconfort. Pareillement M. son père. Les propos de table bourdonnaient, tandis que trois des servants préparaient la salade d'oranges... Quelques-uns des sieurs écoutaient l'honorable le Barbu qui, l'œil un peu émerillonné, affirmait que les droits, devoirs et prérogatives de capitaine (du Taureau) furent « attribués » et fixés *une bonne fois pour n'y plus revenir*, en certaine réunion, au temps de l'élection déjà vieillotte de feu Jean de Kermellec, laquelle « dellibération » eut lieu tout précisément dans le logis de M. de Kérimel, beau-père de M. de Boiséon, — et se trouvaient là présents François le Blonsard, les frères Nouël, Jacques de Tournemouche, et beaucoup d'autres nobles hommes et fort excellents compagnons...

Et l'honorable le Barbu interpelle à ce sujet M. de Boiséon, lequel se dit « mémoratiff » en effet de cette conférence... Non, pas d'hier, Pasques-Dieu! mais bien de 1544, le treizième juillet, — et M. de Kérimel demeurait lors dans la maison de Rolland Lucas... Sur ce, M. de Crémeur, tout en prenant de la cuiller force rondelles d'oranges dans le bassin qu'on lui présente, raisonne sur les tenants et aboutissants de Rolland Lucas, — et M. de Kersaintgilly passe d'iceulx à d'autres Morlaisiens, les Jagu, les Corre, — et M. de Kermabon, d'un détour assez subtil, revient au thème d'entretien qui bien réellement domine les autres, à l'arrogance de ce nobliau du bas-pays, en accointance maléfique avec une reine des Français, « baragouinante estrangère ». Cela passe trop l'entendement qu'un Troïlus ait pu déférer Morlaix comme d'abus!... Les abus? mais c'est de *leur* Louvre plutôt qu'il les faudrait extirper, tel fit Herculès d'après les anciens, arrachant ces têtes renaissantes du dragon surnommé l'Hydre, — ou mieux encore « les nettoïer par un fleuve entourné dedans, si que fist le mesme Herculès des écuries de certain roy... » Les abus! mais le gouvernement du royaume, sauf que la Providence n'y daigne mettre ordre un de ces jours, deviendra tôt un seul grand abus considérable, fait de toutes sortes et pièces d'abus, où rien ne sera plus possible, sauf l'abus!...

Abusus non tollit usum, marmotte d'un ton conciliant la

« saoulerie » de M. le Rouge, ce pendant que M. du Chastel de Kersimon n'est plus capable d'ouïr même le son de ce latin de rencontre. La nappe fine et lustrée se fleurit de taches depuis une heure; les reliefs se mêlent aux mies de pain, le désordre des hanaps et des assiettes va s'accentuant, et sur les flaques de vin trop grandes, le prudent et ménager greffier, Claude Ménerer, frotte le sel des saulnières d'argent vermeil. Sauf en M. de Kermabon, l'optimisme se développe à mesure qu'on rapporte des potées de rouge ou de blanc.

Tue-Dieu! l'on viendrait bien à bout de ce Troïlus d'enfer! S'il armait contre le *Taureau*, on répliquerait : « Venez le prendre! » La place était extrêmement forte. Les capitaines annuels, anciens procureurs-syndics, Guy de la Forest en 1566, Guillaume Moricquin en 1567, Thomas Collin de Poubras en 1568, avaient monté bonne et soigneuse faction; il en allait semblablement de Jean Kergus, seigneur de Mésanbez, nommé très solennellement à cette Chandeleur dernière, an de grâce 1569. Et si « l'oyseau de proie », au contraire, esquivant le siège du Taureau, s'attaquait à la ville même, le syndic actuel Toulcoët appellerait au secours les gentilshommes des environs, MM. de Calloët, de Lanuzouarn *quitté* des fonctions de bailli, de Toulbruno, de Kermadéza et quinze autres, bien pourvus de nombreux gens « d'armes, soldarts, goujarts et serviteurs[1] ». Vraiment ces essais de Troïlus, les

1. Le sieur de la Roche, furieux du résultat de l'Enquête, ayant *armé*, en effet, l'automne suivant, ces gentilshommes *vinrent défendre par la force les privilèges de Morlaix.* Il semble que Troïlus ne fut pas un foudre de guerre, car aussitôt « picques montrées », il entra « en accommodement ». Accommodement par compromis, difficile à établir, et d'autant plus que la Ville ne voulait ni éprouver ni feindre une ombre de bienveillance. « Ennemi envers ennemi ! » Pour en finir, après des conférences sans nombre, la Communauté se décida au versement d'une somme « une fois donnée », en échange de laquelle M. du Mesgouez retirait son opposition devant le Conseil du Roy, et promettait, « à cette noblesse qui tenait ainsi pour la Ville », de rester coi pendant le déroulement du procès plaidé *contre lui*, de faire défaut, en un mot. Comment, par quelles influences la Ville de Morlaix put-elle triompher au Conseil du Roi, et brillamment obtenir, deux mois avant la Saint-Barthélemy, un arrêt qui reconnaissait « *tous ses droits, privilèges et compétences comme par le passé*, notamment sur le château du Taureau », et du même coup supprimait toutes les prétentions de Troïlus ?... Ceci demeure un mystère de diplomatie, ou de famille royale, ou de quelque recoin d'Archives aux liasses inexplorées. Nous n'avons pas davantage le chiffre de la somme qui fut versée par Morlaix, — à peine une indication, dans un compte, d'un paiement de 2 500 livres pour « solde de partye ».

breuvages chauffant de plus en plus les esprits abscons, paraissaient de moins en moins redoutables, quasi « propres à divertyr »... *Res comica*... On n'écoutait plus radoter le sénéchal de Lantréguier : on ne s'entendait plus soi-même...

Et lorsque pourtant, « tous estant à souhait abreuvés », dut s'exécuter la *départye* de table, le cent vingt-troisième *quart* de vin d'Anjou fut vidé droitement par M. de Boiséon. Et je suppose que M. du Chastel de Kersimon resta sous les pans de la nappe et que le vent de la marée montante saisit un peu, à « l'yssue » de la grand'salle prêtée par M. le Blonsard, les têtes plus épargnées... Les hautes maisons à pignons pointus, encorbellés, sculptés paraissaient danser sur leur base; le clocher de Saint-Mélaine se rapprochait aguicheur de la grosse tour Saint-Mahé, puis des découpures ajourées de Notre-Dame du Mur; l'eau frisselait sous les ponts-levis, malgré le flux, en petites vagues moqueuses; le vieux moulin au Duc tournait sa roue, pris de vertige, et les montagnes couronnées d'arbres grandissaient, grandissaient, rapprochant leur étreinte déjà si proche, et faisant de chaque ruelle transversale l'impasse dont les bons buveurs ne peuvent plus sortir!

Tres inter montes jacet urbs in valle,... bredouillait en zig-zag M. le Rouge. Mais s'il avait bu moins assidument, il aurait senti lui-même que le mot *valle* n'est pas exact pour dire ce défilé rocheux, où la ville trafiquante se blottit comme à plaisir. Toutefois il avait bu... Les autres aussi, ce que comprenait bien la foule curieuse qui se pressait sur la Place-au-Lait, la cohue bavarde, animée, grouillante. Un dîner, c'est un dîner! et « ceux-là », qui titubaient, avaient auparavant servi la cause de tous avec un zèle fort dévoué. Les marchands qui revenaient lors de leur choppe, les bourgeois, les membres du Corps de Ville leur vouaient dès cette minute une longue reconnaissance, parce qu'*ils*, les buveurs, « eussent-ils asséché cinq cents bouteilles », comme à l'occasion du reste se réjouirait de le faire un chacun, venaient de noblement servir le principe inscrit dans les âmes de Morlaix aux trois rivières :

Passe avant la Communauté!

JEAN POMMEROL

(A suivre.)

LA TENTATION
DE SAINT ANTOINE[1]

(1849-1856)

DEUXIÈME PARTIE

Saint Antoine est dans la chapelle, entre les trois Vertus théologales.

On entend un grand rire. Le Diable paraît, terrible, hideux, velu, la bouche garnie de défenses comme un sanglier, — et des flammes violettes lui sortent des yeux.

L'Orgueil se redresse, l'Envie siffle, la Luxure se gratte les reins, l'Avarice tend la main, la Colère hurle, la Gourmandise fait claquer ses mâchoires, la Paresse soupire.

LE DIABLE

Ah! je vous enfermerai dans la géhenne et je vous fouetterai avec les cupidités d'un autre monde pour ranimer vos forces éteintes. N'y-a-t-il plus?...

LES PÉCHÉS, *tous à la fois.*

C'est l'Orgueil qui l'a sauvé, nous l'allions prendre!

1. Voir la *Revue* du 15 février.

LUXURE

Elle glace les cœurs sous ses résolutions vertueuses.

AVARICE

Elle jette au vent mes trésors!

COLÈRE

Elle a inventé la clémence!

GOURMANDISE

Elle a institué le jeûne!

PARESSE

Son pied me frappe!

ENVIE

Elle me repousse, je m'agite continuellement à courir dans son ombre!

ORGUEIL *descend une marche de la chapelle, tourne la tête sur l'épaule, entreferme ses paupières et répond :*

T'ai-je jamais suppliée de me suivre, toi, Envie? Pourquoi viens-tu sucer à ma poitrine le venin qui la gonfle? cela te ranime, avoue-le? Tu te délectes, Avarice, à frotter tes regards sur la dorure de mes palais! Et c'est moi, Colère, qui fais sonner tes tambours! Ignores-tu donc, Gourmandise imbécile, les illusions que je te donne? Je cisèle tes plats, je régale tes parasites! A moi les défis de mangeailles, les paris de boire dont on crève, et la cruauté du goinfre qui digère!

LES PÉCHÉS

Ah! comme elle se vante! comme elle bavarde!

ORGUEIL

Mais toi, Luxure, tu me devrais chérir!

J'emplis le cœur des patriciennes, et c'est là ce qui fait à leur sein ce majestueux mouvement si placide et si beau! J'ai la soie qui bruit, le bracelet qui sonne, la chaussure qui craque, la toilette éhontée, l'œil ouvert et l'âpre excitation que vous envoie l'insolence des attitudes. Je suis l'audace! Je te pousse aux aventures! Toutes les ignominies se sèchent à mon foyer. Entends-tu hennir d'orgueil les prostitutions triomphantes?

LES PÉCHÉS

Eh! qu'importe! nous souffrons, nous autres!

ENVIE

Non, père! c'est moi qu'il faut plaindre. Mes ongles sont usés, aiguise-les!

GOURMANDISE

Me voilà pleine jusqu'à la gorge, la peau du ventre me crève! Mais j'ai toujours faim, j'ai toujours soif. Imagine quelque chose qui soit en dehors des nourritures, — et même de la création!...

AVARICE

J'ai pourtant ravagé la terre, percé les montagnes, égorgé les animaux, abattu les forêts et vendu tout ce qu'il y avait à vendre : le corps et l'âme, les pleurs et le rire, le baiser, l'idée! Oh! si je pouvais attraper les rayons du soleil pour les fondre en pièces d'or!

COLÈRE

Frotte-moi, ô père, avec un vinaigre distillé par la haine! Car je tombe en langueur au sourire de la Luxure, ou bien aux séductions de l'Avarice. Que je casse! que je broie! que je tue!... Il me semble que j'ai l'Océan dans ma poitrine. Des fureurs s'y entre-choquent, et je frémis, comme la falaise au battement des marées.

LA PARESSE, *bâillant.*

Sur un mol édredon... au souffle d'une brise... en bateau... ne faisant rien... ah! ah!

Elle s'endort.

LUXURE

Je voudrais jouir, longtemps, éternellement, plus fort, — et, comme dans un gouffre qui n'en finirait pas, sentir que je descends toujours dans la volupté sans fond!... encore, encore! plus loin, plus avant! Où est-elle, cette chose vague qu'il me semble poursuivre à travers la possession même, car le bonheur que j'ai n'est pas le bonheur. Il doit y avoir une autre ivresse dans l'ivresse, et j'entrevois, par les fissures du plaisir, comme par la fente d'une porte, des perspectives prolongées dont les rayonnements m'éblouissent!...

Oh! si j'avais, pour palper, des mains sur tout mon corps! si j'avais, pour baiser, des lèvres au bout des doigts!...

LE DIABLE

Ne criez pas si haut! travaillez toutes ensemble! aidez-moi!

Désignant saint Antoine.

Faites éclore en sa pensée des imaginations nouvelles, et il aura un désespoir atroce, des déchirements de convoitise, des

rages d'ennui! Qu'il passe des langueurs de la Paresse dans les frénésies de la Colère, qu'il s'affame tout à coup devant des festins s'illuminant, qu'il se traîne en rut sur les planches de sa cabane, qu'il se compare aux heureux et qu'il exècre le monde, qu'il s'exalte dans la pénitence et qu'il éclate d'orgueil! Qu'il soit à vous! qu'il soit à moi! Allez! convoquez les démons, vos fils et vos petits-fils, avec toutes les fièvres, les fantaisies délirantes et les vastes amertumes!

Le Diable se retire au fond de la scène, s'assoit sur la Paresse, pose la Luxure entre ses jambes, et déploie, comme une chauve-souris, ses grandes ailes verdâtres, où les autres Péchés viennent s'abriter. L'Orgueil, par derrière, passe la tête sur son épaule et le baise au front.

ANTOINE, *entre les Vertus.*

Reviendront-elles?

L'ESPÉRANCE

Nous sommes là! ne crains rien!

LA FOI, *debout, toute droite et immobile.*

Crois ce que tu ne vois pas, crois ce que tu ne sais pas, et ne demande point à voir ce que tu espères, ni à connaître ce que tu adores. Les profanes n'écoutent que la voix des sens et le témoignage de l'entendement, mais les fils du Christ méprisent leurs sens et s'en rapportent à la parole du Verbe, car le Verbe est éternel, les sens mourront et l'entendement s'évaporera comme l'odeur d'un vin répandu.

Espère la grâce pour l'obtenir, garde-la pour qu'elle s'augmente, n'en désespère pas pour qu'elle revienne!

LA CHARITÉ, *à genoux, comme auprès d'un moribond.*

Jeûne pour les pécheurs, prie pour les idolâtres, macère-toi pour les impurs! Arrache de ton âme toutes les affections du monde. Moins il y en aura, plus elle se tiendra haute, comme les sapins, sur les montagnes, qui vont diminuant de feuillage, à mesure qu'ils se rapprochent des cieux!

ANTOINE

Oh! parlez! parlez! une douceur infinie me pénètre!

L'ESPÉRANCE, *levant vers le ciel ses grands yeux bleus.*

La barque roulait sur les flots, et Jésus dormait.

On entendait dans les ténèbres le vent qui criait, tout en colère : « Levez-vous, maître, dirent-ils, et chassez les vents! »

La barque est ton cœur qui porte la Foi. Ne la laisse pas dormir, car la tempête augmentait parce que le Seigneur dormait. Quand il rouvrit la paupière, elle disparut.

Pour traverser d'un bord à l'autre, n'aie donc souci des éclairs qui t'éblouissent, des vagues qui t'assourdissent, ni de la rame, ni de la voile, ni de la nuit, ni de l'orage! Le Seigneur n'est-il pas là?

ANTOINE, *se serrant contre les Vertus.*

Oh! plus près! plus près!

FOI

Hosannah! gloire à Dieu!

Les Péchés tout à coup se mettent à hurler.

ANTOINE, *en sursaut.*

Ah! sauvez-moi!

LES VERTUS

Courage, Antoine! Les tentations du Diable assailliront toujours la croyance du Seigneur, et les nefs tressailliront d'harmonie sous les rafales de l'ouragan qui flagellera leurs murs.

LES PÉCHÉS

Ils s'écrouleront à la fin, car nous sommes éternellement jeunes comme l'aurore, fortes comme la chair, immobiles comme l'esprit.

LE DIABLE

Oui, allons! entrons! chassons-les!

UNE VOIX D'ENFANT

Mère! mère! attends-moi!

Et l'on voit accourir la Science, enfant en cheveux blancs et aux pieds grêles.

LA SCIENCE, *à l'Orgueil.*

Si tu savais comme je suis malade et quels bourdonnements j'ai dans la tête!... Pourquoi, ô mère, toutes ces écritures que j'épèle? Le vent parfois éteint mon flambeau, et alors je reste seul, pleurant dans les ténèbres.

Se penchant à l'oreille de l'Orgueil.

Et puis, j'ai peur! car je vois passer sur les murs comme des ombres vagues qui m'épouvantent!...

LES PÉCHÉS

Qu'a-t-il donc? que lui faut-il?

AVARICE

Veux-tu venir avec moi?

SCIENCE

Non! j'ai poli tes diamants, j'ai battu tes monnaies, j'ai tissé tes étoffes.

GOURMANDISE

Veux-tu venir avec moi?

SCIENCE

Non! je sais faire pousser la vigne et comment se chassent les bêtes.

ENVIE

Veux-tu venir avec moi?

SCIENCE

Non! je n'ai pas de haine.

COLÈRE

Veux-tu venir avec moi?

SCIENCE

Non! rien ne m'irrite.

PARESSE

Repose-toi!

SCIENCE

Non! comme les astres qu'elle contemple, ma pensée va toujours d'elle-même, accomplissant son irrésistible voyage, et nous décrivons ensemble, dans les cieux, de gigantesques paraboles.

LUXURE

Veux-tu venir avec moi?

SCIENCE

Non! je t'ai harassée d'ardeurs inquisitives, j'ai vu suer ton fard sous les efforts que tu faisais pour avoir du plaisir.

O Luxure! tu circules en liberté, belle et levant la tête! A tous les carrefours de l'âme, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées, comme la courtisane au bout des rues. Mais tu ne dis pas les ulcères qui rongent ton cœur, ni l'immense ennui qui suppure de l'amour! Va-t'en! va-t'en! je suis lasse de ton visage!

J'aime mieux les fucus au flanc des falaises que tes cheveux dénoués! J'aime mieux le clair de lune s'allongeant dans les ondes que ton regard éperdu se noyant dans la tendresse.

J'aime mieux le marbre, la couleur, l'insecte et le caillou! J'aime mieux ma solitude que ta maison et mon désespoir que tes chagrins!

ORGUEIL

Console-toi, petit! tu grandiras! je te ferai boire d'un bon vin amer et coucher sur des herbes sauvages!

Antoine est toujours à genoux entre les trois Vertus théologales, qui étendent devant lui leurs robes blanches pour l'abriter, mais

LE DIABLE *prend la Science par la main, et, lui montrant la Foi dans la chapelle :*

Regarde!... tu l'extermineras!

SCIENCE, *donnant des coups de pied contre la porte.*

Ouvrez-moi! il est temps!

LES PÉCHÉS *grattent le mur avec leurs ongles.*

Oh! le ciel s'ébranle! tout va crouler!

SCIENCE

Je te dirai les origines! je t'étalerai des preuves : tu verras!

FOI

N'importe! continue!

ANTOINE

Père, qui êtes aux cieux!...

Les Péchés hurlent : il se détourne.

Ah! que ferai-je?

FOI

Prie le Fils!

SCIENCE

Origène pourtant l'a défendu!

FOI

Implore les anges!

ORGUEIL

Mais ils ne peuvent, puisqu'ils sont incorporels, participer, comme toi, aux mérites de Jésus-Christ. Ils n'ont pas souffert, ils n'ont pas de vertu, et ils te jalouseraient, s'ils te connaissaient!

CHARITÉ

Pense aux martyrs!

SCIENCE

Mais toutes les religions, tous les amours et tous les vices ont eu leurs martyrs, comme ton Dieu.

ANTOINE

Oh! que je voudrais m'en aller prier sur leurs tombeaux!

GOURMANDISE

La nuit, n'est-ce pas, quand les petites lampes grésillent dans le brouillard, parmi les plats de viande et les coupes qui fument? Les fidèles font des orgies pour le salut des morts, et ils s'en retournent, le matin, en chancelant dans les herbes.

ANTOINE, *tirant les Vertus par leur robe.*

Répondez donc! dites quelque chose! agissez vite!

FOI

Le dogme...

LA LOGIQUE, *l'interrompant.*

Rien ne le prouve!

CHARITÉ

La bonté du Seigneur...

L'ENVIE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ah!

L'ESPÉRANCE

Les joies du paradis...

LOGIQUE

Lequel donc? Est-ce le jardin de Moïse ou la Jérusalem lumineuse, ou le ciel immonde d'Épiphane? Iras-tu dans les planètes de Manès, dans les Champs-Élysées des idolâtres, dans l'Empyrée vague des philosophes? Apporteras-tu avec toi, dans le firmament mystique, ton corps humain ressuscité? mais la chair et le sang n'y entrent pas, disait saint Paul.

Et saint Antoine n'entend plus la voix des Vertus, dont les lèvres continuent à frémir, d'un mouvement rapide et monotone, comme des feuilles d'arbres agitées. Il tend les oreilles et il reste tout béant.

LOGIQUE

Pourquoi tentait-il Judas, en lui confiant la bourse?

ENVIE

Il n'a pas succombé, lui, car un ange le soutenait dans son angoisse.

LOGIQUE

Il n'était point pur du péché, puisqu'il naquit de la femme.

SCIENCE

Il descendait de Rahab la paillarde, de Bethsabé l'adultère, de Thamar l'incestueuse.

LOGIQUE

Pourquoi ne vint-il pas chez Lazare? Pourquoi repoussait-il sa mère? Pourquoi avait-il besoin du baptême? Pourquoi avait-il peur de mourir?

ANTOINE, *aux Vertus.*

Oh! vous pâlissez!

TOUS A LA FOIS

Ah! tu chanteras! tu danseras! tu riras!

Il court, éperdu, pour fuir.

L'ORGUEIL *crie :*

Assez prié, Antoine! Tu as la grâce!

ANTOINE

Comment?... Et les Tentations qui sont là!...

Le Diable fait aux Péchés un signe rapide.

ORGUEIL

Elles n'y sont plus! regarde!

Les Péchés ont disparu.

ANTOINE, *examinant.*

Oui... en effet!

L'Orgueil avec le serpent qu'elle tient dans sa poitrine frappe la Foi au visage, et les Vertus s'en vont, sans que l'hermite s'en aperçoive.

L'ORGUEIL *reprend :*

Sors de ta chapelle! sors donc! hume l'air!

ANTOINE, *dehors.*

Comme la nuit est douce! comme le temps est pur! comme les étoiles scintillent!

Il se promène, les bras pendants; l'Orgueil marche derrière lui, dans son ombre.

Comment les autres hommes peuvent-ils pourvoir à leur salut, avec leur femme, leur métier, tous les tracas de la vie?... Moi, grâce au ciel, rien ne me dérange. Je commence le matin par faire ma prière, ensuite je donne à manger au cochon. Cela m'amuse, puis je balaie ma case, je prends mes paniers. Enfin arrive l'heure de l'oraison. Elle s'écoule doucement et il me semble parfois que le Très-Haut m'écoute!

On entend rire le Diable.

J'ai été bien tourmenté tantôt... oui!... cruellement!... Oh!

je ne laisserai plus les mauvaises pensées revenir! je sais maintenant comme elles s'y prennent.

Son pied heurte quelque chose.

Tiens! une coupe! (*Il la ramasse.*) En argent! Il y a dedans une pièce d'or. Quoi! une seconde! une autre! une autre!... Oh! oh! oh!...

La coupe se remplit de pièces d'or.

Mais quelle couleur! cela change! c'est de l'émeraude! oh! oh!... et elle se fait toute transparente! lumineuse!... c'est du diamant! elle me brûle! ah!...

Des rubis, des turquoises, des onyx, des perles et des topazes débordent de la coupe. Antoine lâche les mains. Elle se tient en l'air, et, allongeant sa tige, s'épanouit par le haut, comme un grand lotus, d'où ruisselle continuellement une cascade de pierres précieuses.

Non! je ne veux pas!

Il donne un coup de pied dans la coupe : la vision disparaît.

Ah! quand donc serai-je tranquille? Quel pécheur je fais! je ne puis avoir une idée sans perdre mon âme!... A moi! à moi, souffrances de la chair!

Il saute sur sa discipline.

LE COCHON *se réveille.*

Quel rêve!

J'étais au bord d'un étang, j'y suis entré, car j'avais soif, et l'onde tout à coup s'est changée en lavure de vaisselle; alors une brise chaude comme une exhalaison de cuisine a poussé vers ma gueule des restes de nourriture qui flottaient au loin, çà et là. Plus j'en mangeais, plus j'en voulais manger, et je m'avançais continuellement, faisant avec mon corps un long sillon dans cette bouillie claire. J'y nageais éperdu. Je me disais : « Dépêchons-nous! » La pourriture de tout un monde s'étalait autour de moi pour satisfaire mon appétit. J'entrevoyais, dans la brume, des caillots de sang noir, des flaques d'huile, des intestins bleus et les excréments de toutes les bêtes, avec le vomissement des orgies et le pus verdâtre qui suinte des plaies. Cela s'épaississait sous moi, j'enfonçais des quatre pattes; une averse nauséabonde, qui tombait menue comme des aiguilles, me piquait les yeux. Mais j'avalais toujours, car c'était bon. Bouillant de plus en plus et me pressant les côtes, le lac

immense me brûlait, m'étouffait. Je voulais fuir, je ne pouvais remuer. Je fermais la bouche, il fallait la rouvrir. Et alors d'autres choses d'elles-mêmes s'y précipitaient. Tout me gargouillait dans le ventre, tout me clapotait aux oreilles. Je hurlais, je râlais, je mangeais! pouah! pouah!... J'ai envie de me briser le crâne contre les pierres, pour me débarrasser de ma pensée!

ANTOINE, *se fustigeant.*

Aïe!... n'importe! pas de lâcheté... Oh là!... tiens, pécheur! tiens! souffre donc! pleure donc! crie donc!... encore, hou!... hou!... eh bien?... Je compterai jusqu'à cent! jusqu'à mille!...

Il s'arrête.

Non! tu ne me vaincras pas, faiblesse de la chair! Saigne! saigne! (*Il recommence.*) Mais... je ne sens plus rien? les piquants, sans doute, s'accrochent à ma tunique?...

Il défait sa robe, qui tombe jusqu'à sa ceinture, il reprend sa flagellation, les coups résonnent.

Bon! sur la poitrine! dans le dos! sur les bras! sur les reins! sur le visage! J'ai besoin de battre! cela m'assouvit! Plus fort donc!... Oh! oh!... mais?... j'ai envie de rire maintenant!... ha! ha! ha!

Je sens comme si des mains me chatouillaient tout le corps... déchirons-le!... Oh là! oh! mes nerfs se rompent!... eh bien? (*Il s'arrête.*) C'est peut-être l'extase qui atténue les souffrances de la chair? je veux l'en écraser, pas de grâce pour elle! va!

Il se fustige avec frénésie : le Diable, placé par derrière, lui a pris le bras et le fait aller d'un mouvement furieux.

Malgré moi, mon bras continue! Qui me pousse?... Quels supplices! quels délices! je n'en puis plus! mon être se fond! je meurs!

Il s'évanouit

et il croit voir

une rue, avec des platanes en fleurs.

A gauche, dans l'angle, une petite maison dont la porte entr'ouverte laisse apercevoir une cour bordée de colonnes doriques supportant les logements du premier étage, — et l'on distingue, entre les colonnes, d'autres portes couvertes d'une laque bleue, et rehaussées par des marqueteries en cuivre. Au milieu de la cour, à genoux, une femme, en tunique jaune, emplit des corbeilles et des boîtes. Debout, près d'elle, appuyée contre une colonne et la

regardant faire, se tient une autre femme, toute en blanc. Son vêtement, fixé sur les épaules par une agrafe d'or, pend à grands plis droits, et le bout de ses pieds nus dépasse, dans des sandales découvertes. Deux larges nattes blondes, tressées en losanges symétriques, s'évasent sur les oreilles, et vont s'attacher, par derrière, à un tortil de perles fines, d'où retombe, en petits boucles, tout le reste de sa chevelure.

Dépêche-toi, Lampito! il faut partir, avant même que les matelots soient éveillés.

La femme à genoux sanglote et l'autre femme reprend :

As-tu mis l'onguent de Délos dans les boîtes de plomb et mes sandales de Patara dans le sachet à poudre d'iris?

LAMPITO

Oui, maîtresse! voici encore la lysimachia pour les cheveux, les pattes de mouche pour les sourcils, les racines d'acanthe pour le visage...

LA COURTISANE

Cache au fond, sous mes robes de Sybaris, les planchettes de sapin qui resserrent la taille, n'oublie pas le calcul d'onagre, que m'a vendu le mage, ni l'ecbolada d'Égypte, qui prévient les accouchements.

LAMPITO

Ah! maîtresse! je ne te reverrai donc plus!

Elle pleure.

Saint Antoine se voit lui-même, voit un autre saint Antoine dans la rue, devant la maison de la courtisane.

LA COURTISANE

Mets encore tout ce que j'ai de nard, de rhodinum, de safran et d'huiles d'amandes surtout, car là-bas, m'a-t-on dit, elles sont mauvaises. Puisqu'il m'aime depuis ce jour où il s'aperçut, au réveil, que sa barbe sentait bon, pour avoir dormi la figure sur ma poitrine, je dois faire que mon corps transpire de molles odeurs.

LAMPITO

Il est donc bien riche, ô maîtresse, ce roi de Pergame?

LA COURTISANE

Oui, Lampito, il est riche, et je ne veux pas, quand je serai vieille, aller mendier chez mes amants d'autrefois, ou devenir la complaisante des matelots. Dans cinq ans, dans dix ans, j'aurai beaucoup d'argent, Lampito, je reviendrai! Et si je ne

puis, comme Lamia, bâtir un portique à Sicyone, ou comme Cleiné, la joueuse de flûte, peupler le Péloponnèse de mes statues d'airain, j'aurai (du moins, je l'espère) de quoi nourrir de gâteaux carthaginois mon roquet de Syracuse. Je prendrai un train de maison à la mode persique, avec des paons dans ma cour et des robes en pourpre d'Hermione brochées de lierre d'or, — et l'on dira : « C'est Démonassa, la Corinthienne, qui est revenue vivre parmi nous : heureux celui qu'elle aime ! » car la femme riche, ô Lampito, est toujours désirée !

LAMPITO

O maîtresse, la jeunesse d'Athènes va dépérir d'ennui.

Saint Antoine s'avance vers la porte.

LA COURTISANE

Qui donc marche dans la rue, Lampito ?

LAMPITO

Maîtresse, c'est sans doute le vent qui souffle dans les platanes.

LA COURTISANE

J'ai peur des Archontes : s'ils savaient que je dois partir, ils m'arrêteraient.

LAMPITO

Mais, au Carrefour-doré, trois mules t'attendent, avec un guide sûr qui connaît les défilés.

LE FAUX ANTOINE, *dans la rue.*

Entrerai-je ? n'entrerai-je pas ?

LAMPITO

Ah ! que les festins seront tristes !... Aucune, comme toi, ne savait, dans la bibasis dorienne, soulever à temps égaux son jupon rayé, ni danser la martypsa d'une façon plus merveilleuse ! Quand tu tournais autour des lits, la taille renversée, les bras droits, étendus, en faisant, dans tes mains, sonner tes crotales noirs, le vent de ton écharpe remuait les cheveux sur le front des convives, qui se penchaient, entre les flambeaux, pour voir passer ta danse.

Le faux Antoine s'arrête.

LA COURTISANE

Qui donc soupire dehors, Lampito ?

LAMPITO

Personne, maîtresse! sans doute, les tourterelles qui roucoulent sur la terrasse...

LE FAUX ANTOINE

Si j'entrais?...

LAMPITO

Tu buvais du mendès dans les coupes carchésiennes, tu t'asseyais sur les genoux des grands, et chacun, te prenant par la taille, voulait que tu dises quelque chose. Les philosophes échauffés dissertaient sur le Beau, les peintres, avec de grands gestes, s'ébahissaient de ton profil, et les poètes, pâlissant, se sentaient frissonner sous leurs tuniques.

Ce ne sont pas des Barbares qui peuvent non plus t'applaudir, lorsque tu t'allonges comme un nageur sur l'épigonion aux quarante cordes d'or, ou quand, sous l'archet d'ivoire, ronfle la cithare creuse, et que ta bouche aux doux accents s'ouvre pour les mélodies de la muse. O Démonassa, toi qui as les sourcils courbes comme l'arc d'Apollon et dont le visage est beau comme la mer tranquille, tu n'auras plus les longues Thesmophories se déroulant, avec des chœurs, sur le chemin d'Eleusis, ni le théâtre de Bacchus qui glapit de la voix des mimes, — ni le port, où l'on se promène, les soirs.

LA COURTISANE

Mais, Lampito, quelqu'un frappe à la porte!

LAMPITO

Non, maîtresse! c'est l'auvent qui bat contre le mur...

LE FAUX ANTOINE, *tenant le marteau.*

Mes genoux tremblent! je n'oserai!

LA COURTISANE, *se promenant sous les colonnes, la tête basse, les bras pendants.*

Hélas! hélas! il faut partir! Adieu les longues causeries de l'atelier avec les bons sculpteurs, au bruit des ciseaux de fer qui sonnaient sur les marbres de Paros! Le maître, nu-bras, pétrissait la brune argile. Du haut de l'escabeau, où je posais debout, je voyais son vaste front se plisser d'inquiétude; il cherchait sur mon corps la forme conçue, et il s'épouvantait, en l'y découvrant tout à coup plus splendide même que l'idéal,

et moi, je riais à voir l'art se désespérer à cause du dessin de ma rotule et des fossettes de mon dos...

Le faux Antoine pousse la porte.

LAMPITO, *se jetant sur Démonassa.*

Maîtresse! maîtresse, c'est l'étranger qui m'avait dit de n'en rien dire!...

Tout disparaît.

ANTOINE *se relève.*

Où étais-je donc?... dans une rue d'Athènes! Je n'y ai jamais été cependant!... N'importe! je suis sûr que les choses s'y trouvent ainsi... D'où vient que j'y pense encore? cela est mal... mais pourquoi? Le moindre de mes désirs est tellement clos d'obstacles que j'y peux circuler tout à mon aise, sans aucune crainte de péril. Si même je n'étais venu dans la solitude qu'après l'exercice des passions, leur rêve maintenant ne me tourmenterait pas, peut-être! je connaîtrais les ivresses qui damnent... le charme des affections maudites... ces férocités du plaisir...

Il se frappe le front.

Ah! encore! encore! où ma pensée court-elle? Je finis par perdre toute possession de moi-même, tant elle se trouve diffuse et répandue.

Il se croise les bras et soupire.

Autrefois pourtant j'étais calme, je vivais dans la simplicité de ma foi et, chaque matin, quand je m'éveillais, je sentais mon âme s'épanouir sous le regard de Dieu, comme une prairie couverte de rosée, qui fume au soleil.

Oui! autrefois! au commencement... je venais de quitter la maison...

LE COCHON

J'ai souvenir d'une basse-cour, entre quatre murs, avec une mare bourbeuse, un large fumier gras et une auge de bois neuf, toujours pleine de son. Je dormais à l'ombre, le groin posé sur des tétines roses, et j'avais continuellement dans la gorge le goût du lait.

ANTOINE

Qui l'habite maintenant, la maison paternelle?... Oh! comme ma mère pleurait quand je suis parti!... Pense-telle à moi

toujours?... vit-elle encore?... elle doit être bien vieille!... bien vieille!

Et, clignant des yeux vers l'horizon, il aperçoit tout au loin, au milieu des sables, de petites cabanes en terre grise, sous un bouquet de palmiers, dont les rameaux se balancent. Des chiens se traînent sur les seuils déserts, un troupeau de buffles passe, — et même il distingue, dans les palissades de roseaux secs, des poules picorant du blé, sous le ventre des ânes.

Mais une vieille femme, qui file au fuseau, sort de sa maison en regardant d'un air inquiet. Elle est toute courbée, ridée, maigre, couverte de haillons et, de temps à autre, pour essuyer ses paupières rouges, elle prend à pleines mains les longs cheveux qui lui pendent sur les épaules pêle-mêle, et plus blancs que le lin de sa quenouille, et elle murmure :

Les publicains ont tout enlevé!... je suis malade... je vais mourir!... Où est-il donc?

ANTOINE

Me voilà, mère! c'est moi! c'est moi! je reviens!

Et, courant les bras tendus, il se heurte contre la roche et s'y ensanglante le visage.

Il regarde autour de lui : la lampe brûle, le cochon sommeille, les bribes des paniers, par terre, se soulèvent au vent.

ANTOINE, *pleurant.*

Ah! je suis blessé!... je souffre!... Je n'ai pourtant jamais fait de mal à personne, moi!... D'où vient tout cela? pourquoi donc?

Silence. Il reprend :

Il faudrait... que je puisse fixer mon attention sur quelque chose d'inébranlable et qu'elle n'en bougeât pas. Mais sur quoi?... Ah! si j'essayais de lire cette vieille bible que l'hermite Paul, en mourant, m'a donnée...

Il va dans sa cabane, en rapporte un livre, s'assoit sur le banc, feuillette d'abord tout au hasard, puis il lit :

« ... après s'être consolé de cette perte, alla à Thamnas, avec Hiras d'Odolla, le pasteur de ses troupeaux... »

Ah!... cela me fait du bien... ma tête se dégage!

« ... pour voir ceux qui tondaient ses brebis. »

Un bêlement part de l'horizon.

C'est comme si j'y étais!... et même il me semble qu'au loin...

Une lueur ardente poudroie dans l'atmosphère, les terrains se haussent et le sable, tout doucement, disparaît sous l'herbe.

« Thamar ayant été avertie que Judas, son beau-père, allait à Thamnas... »

De grandes montagnes découpent, dans un ciel violet, leurs pics bleus escalopés. Il y a des tentes sur les collines, avec des troupeaux de moutons noirs. On entend crier des pasteurs, les clochettes tintent.

« ... allait à Thamnas, pour faire tondre ses brebis, quitta ses habits de veuve... »

Et, continuant à lire, Antoine voit, en face de lui, deux chemins qui s'entre-croisent.

Une femme vient s'asseoir au bord.

Ses prunelles brillent dans la fente de son voile blanc qui lui passe, à plusieurs tours, sur le visage et écarte de sa tête ses gros anneaux d'or, en soulevant le bout de ses oreilles. La brise colle contre son ventre sa robe d'été, qui s'agite derrière elle, en claquant à l'air, comme un drapeau.

Un pasteur s'avance, vêtu d'un manteau jaune, attaché autour de son front par un cercle d'airain. Il porte un bâton recourbé et marche gravement dans des sandales en peau de bouc.

Il s'approche, ils sont face à face, ils parlent bas.

L'homme retire de son doigt une bague d'argent, de sa tête le cercle d'airain, dépose son bâton, — et la femme passe la bague à son doigt, le cercle à son bras, prend le bâton et dit :

Là!

LE PASTEUR

Mais les crottes de bouc abîmeraient ta belle robe!

Ils s'éloignent et le pasteur reprend :

Il doit y avoir, aux environs, quelque citerne abandonnée!

LA FEMME

Tu es sot comme un enfant, pasteur à barbe longue!

LE PASTEUR, *en riant.*

Quelle joyeuse fille tu fais, toi! je voudrais bien voir ta figure!

LA FEMME, *d'un air effrayé.*

Non pas! non pas!

Elle s'accouve, — sa robe jaune s'accroche par la frange aux épines, et le soleil devient si fort, si lumineux qu'ils disparaissent dans un éblouissement. Les rochers se fendent, les herbes s'envmment, toute la vallée fume comme si elle était couverte de

cratères. De grands nuages glissent sur le ciel, pareils à d'immenses voiles de pourpre, emportés par le vent.

ANTOINE, *haletant, laisse tomber la Bible.*

Oh! j'ai soif! ma chair brûle!

Tout disparaît, et, à la lueur oblique de la lune, on aperçoit une onde claire, qui va se perdant sous des troncs d'arbre.

Les grosses racines, hors de l'eau, sont couvertes de mousse.

Les branches supérieures se courbent en dôme, et, çà et là, passe un jour verdâtre qui chatoie sur les feuilles, tremblote à la pointe des herbes, scintille entre les caillous, allonge des moires sur le sable mouillé. Des vapeurs blanches, suspendues, se déchirent lentement. La rosée coule le long des écorces, et un grand saule traverse tout, avec une liane qui retombe, d'un bout à l'autre.

Ah! qu'il fait bon! il pleut! j'entends les gouttes, — et ma poitrine se dilate à des senteurs de verdure... comme autrefois dans ma jeunesse, quand je courais sur les montagnes après les cerfs légers...

Il tombe en rêverie.

... et la voix des chiens m'arrivait, avec le bruit des torrents et le murmure du feuillage!

Deux lévriers accouplés passent leurs museaux par les branches, tout en tirant sur la corde, que retient du doigt une jeune femme court-vêtue.

Elle marche vite, en regardant derrière elle. Un petit carquois lui bat sur le dos. La fraîcheur du matin a rendu rose sa figure ovale couronnée de cheveux bruns humides. — Elle jette sur le gazon ses flèches et son arc, attache à un troëne ses chiens qu'elle apaise, et, s'appuyant sur une seule jambe, se met à défaire le lacet de sa chaussure crétoise.

ANTOINE *s'avance.*

Des fluides de feu me courent sur la chair. Des envies de crier me prennent, — tout mon être rugit, j'ai faim, j'ai soif!

D'autres femmes accourent. — Elles retirent leurs vêtements, qu'elles accrochent aux branches des arbres. Elles frissonnent, entrent dans l'eau, la tâtent avec le pied, s'en jettent au visage, — elles se penchent, — elles rient.

ANTOINE *se penche, il rit.*

Ha! ha! ha! vive la gaîté! — Je barbote, — je bois, — je suis heureux. Il ne me manque plus qu'une table bien servie!...

Alors se découvre, sous un ciel noir, une salle immense, éclairée par des candélabres d'or.

[*Et c'est le festin de Nabuchodonosor*[1]*...*]

Tout à coup, un homme vêtu de peaux de chèvre apparaît : le roi tombe de son trône, les colonnes avec leurs chapiteaux se renversent comme des arbres, les plats s'entre-choquent comme des vagues d'or. Tout le monde se lève, et l'on n'aperçoit plus que des dos qui fuient.

Antoine se relève. Il écoute dans la nuit...

[POÈTES ET BALADINS[2]

Ohé! ohé!..

Nous nous tenons en équilibre au milieu des airs. Nous vagabondons par les chemins, nous nous précipitons, la tête en bas, pour amuser ceux qui nous regardent!... Quelque chose nous pousse à faire ce métier! Nous avalons des lames tranchantes. Nous mettons sur nous des fardeaux qui nous écrasent, nous vivons avec des choses dangereuses.

Il a fallu du temps, pour aller dans les pays éloignés chercher les bêtes féroces, et de la force pour les vaincre, et de la ruse, croyez-nous, pour assouplir leurs bonds aux cadences de la musique, pour les faire rugir à volonté et se traîner sur le ventre.

Tous, peut-être, n'étaient pas nés pour porter sur le front des pyramides humaines et pour avoir à leur chevet, sans cesse, des griffes furieuses qui grattent la cloison!

Comme on fait d'un vaisseau, dans lequel on chasse des pointes à coup de maillet, dont on flambe les bois, que l'on resserre avec des vis, — nous nous sommes enfoncé dans l'âme un tas de choses dures et nous l'avons cerclée avec du fer, pour qu'elle file droite dans ses voyages, que ses mâts élastiques aient une volée plus haute, et que fièrement, au soleil, elle sépare bien les flots de sa carène vernie. Oh! nous avons souffert, dans

1. Cet épisode ayant paru dans l'*Artiste*, en 1857, et subsisté tel quel dans la version de 1874, nous nous bornons à l'indiquer.

2. Cet épisode, qui figure dans le manuscrit de 1849, a été supprimé par Flaubert dans le manuscrit de 1856. Nous nous risquons à le rétablir. On remarquera tout de suite le caractère romantique du morceau, — qui détonne un peu dans cette version plus classique de 1856, — et l'on comprendra le scrupule de goût qui l'a fait supprimer par l'auteur. Nous le publions pour donner une idée de ce qu'était la *Tentation* dans sa toute première forme.

notre jeunesse, et nous nous regardions dans des miroirs pour étudier les grimaces qui font pleurer les multitudes.

Tout en buvant de l'eau, nous ajustons des rimes sur le vin et les festins, et nous n'avons pas d'amour, nous qui faisons pleurer d'amour. Le soldat rubicond braille nos hyperboles, en marchant à la charge. Les libertins naïfs envient notre gaîté, et les femmes abusées, sanglotant sur nos poitrines, nous demandent comment nous fîmes pour exprimer si bien ces tendresses qui les ravagent et que nous ne semblons même pas comprendre!

Ohé! ohé!...

Nous avons des couronnes de papier peint, des sabres de bois, du clinquant sur nos habits... Les faux diamants brillent mieux que les vrais; les maillots roses valent les cuisses blanches. Les perruques sont aussi longues que les chevelures, aussi odorantes, quand on les graisse, aussi gentilles, quand on les frise, aussi chatoyantes de reflets métalliques, quand le soleil passe à travers. Le fard rehausse la joue d'ardeurs insolentes, les appas de coton excitent à l'adultère, et le galon d'or de nos guenilles, qui claque au vent, quand nous dansons dans les carrefours, fait faire des réflexions philosophiques sur la fragilité des choses humaines...

Nous chantons, nous crions, nous pleurons, nous bondissons sur la corde avec de grands balanciers. L'orchestre bruit, la baraque en tremble, des miasmes passent, des couleurs tournent, l'idée se bombe, la foule se presse, — et, palpitants, l'œil au but, absorbés dans notre ouvrage, nous accomplissons la singulière fantaisie qui fera rire de pitié ou crier de terreur.

Assourdis de notre vacarme, assombris par nos joies, ennuyés par nos tristesses... nous en avons des convulsions, des rhumatismes et des cancers!... Y a-t-il assez longtemps que, nous traînant par le monde, nous exhibons éternellement la même facétie! Ce sont toujours des singes, des perroquets, des adjectifs et des rubans, des femmes colosses et des pensées sublimes! Que de fois nous avons regardé les étoiles, en répétant le même refrain! et secoué la rosée d'avril et gazouillé les romances de la fauvette! Avons-nous assez comparé les feuilles aux illusions, les hommes à des grains de sable, les

jeunes filles à des roses! Comme nous avons abusé de la lune! du soleil! de la mer! si bien que la lune en est pâlie, que le soleil en est moins chaud et que, même, l'Océan en semble plus petit!

Nous avons quitté nos familles. Le pays est oublié et nous portons nos dieux dans nos charrettes de voyage. Quand nous passons par les pays, on se met aux fenêtres, on laisse les charrues, et les mères, par la main, retiennent leurs enfants, de peur que nous ne les emportions avec nous.

On a craché sur nos guitares, on a couvert de boue les arabesques de diamants qui chamarraient nos poitrines. La pluie des gouttières a coulé le long de nos dos, tout le désespoir de la vie a ruisselé sur notre âme, et nous avons été dans la campagne pour y pleurer tout seuls...

Ohé! ohé!

Essuyons sur l'herbe la poussière qui salit nos brodequins d'or, relevons la tête, soyons beaux, soyons fiers! Tournons, tournons sur nos chevaux de manège qui galopent sans bride et ruent du sable à la face du peuple applaudissant. L'Idée, comme eux, avec des pompons roses à la crinière, nous porte sur sa croupe où nous restons debout. Humons la fumée de ses naseaux, et claquons des doigts et frappons-la du talon, pour qu'elle coure plus vite encore!...

Ohé! ohé!...]

Le soleil paraît tout à coup, et l'on revoit la demeure d'Antoine, telle qu'elle est. Seulement, la plate-forme est agrandie. Il y a plus d'espace, l'horizon est plus reculé.

Une lumière blanche poudroie dans l'air. Les rochers se fendent de sécheresse, le cochon halète comme s'il allait mourir. Antoine ruisselle de sueur... Il relève la tête, et il voit, en face de lui, trois cavaliers montés sur des onagres, vêtus de robes vertes, tenant des lis à la main et se ressemblant tous de figure...

[*Le cortège de la* REINE DE SABA *se déroule...*

Elle essaie vainement de séduire l'hermite et de l'emmener avec elle. Alors, de désespoir, elle tourne les talons, la figure dans les mains[1].] *Mais sa robe traînante, qui s'allonge par derrière à mesure qu'elle s'en va, arrive comme un flot jusqu'aux sandales de saint Antoine : il pose le pied dessus, — tout disparaît!*

1. Cet épisode ayant paru dans *l'Artiste*, en 1857, et subsisté dans la version de 1874, nous nous bornons à l'indiquer.

ANTOINE.

Qu'ai-je fait, misérable !

Il se désole.

Ah ! comment me débarrasser de l'illusion continuelle qui me persécute ? Les cailloux du désert, l'eau saumâtre que je bois, la bure que je porte se changent pour ma damnation en pavés de mosaïque, en flots de vin, en manteaux de pourpre. Je me roule par le désir dans les prostitutions des capitales et la pénitence s'échappe de mes efforts, comme une poignée de sable, qui vous glisse entre les doigts, plus on serre la main.

Ce qui m'exaspère surtout, c'est la fugacité de cet innombrable ennemi ! où est-il donc ?

Une fureur le prend.

Je vais m'enfoncer dans des idées tragiques, me forcer par mortification à penser à des choses tristes, puisque la pénitence est insuffisante, — me donner des douleurs par la pensée. Mais j'aimerais mieux les souffrances du corps, fussent-elles intolérables !... Oui, plutôt m'étreindre avec des bêtes féroces, voir ma chair voler comme un fruit rouge au tranchant des glaives !... Oh ! j'aimerais mieux cela ! j'aimerais mieux cela !

Et il aperçoit soudain l'intérieur d'une tour.

Elle est percée d'un créneau qui découpe tout en haut, dans la couleur sombre du mur, un étroit carré de ciel bleu, et un filet de sable coule par le créneau, sans bruit, continuellement, de manière à emplir peu à peu la tour. Il y a sur le sol des masses grises d'une forme étrange, vagues comme des statues en ruines. Une sorte de palpitation les agite, et Antoine, à la fin, reconnaît des hommes, tous assis par terre, les deux bras sur les genoux, le poing sous les aisselles, et tenant à leur main droite un couteau, dans une attitude farouche et désespérée. Ils relèvent la tête lentement : leurs cheveux et les poils de leur barbe sont blancs de poussière, leurs prunelles toutes jaunes, leurs pommettes aiguës et leurs narines bordées de noir, comme celles des gens qui vont mourir. Ils viennent, l'un après l'autre, en se traînant, frapper à la même place contre les pierres du mur, ils laissent retomber leurs grands bras maigres, pareils à des ceps de vignes desséchés.

Mais un rat passe vite au milieu d'eux : ils se jettent dessus avec leurs couteaux et Antoine ne distingue plus rien, tant la mêlée devient furieuse.

Il les revoit accroupis tous en rond devant un cadavre mutilé, dont ils prennent avec leurs mains de grands lambeaux. Des perles rouges suintent sur la muraille, leurs yeux roulent effroya-

blement, leurs dents bruissent comme des fers de faux qui s'entrechoquent, et saint Antoine les entend murmurer : « Nos pères ont mangé des raisins verts et nous avons les dents tout agacées. » Mais le sable qui descend par le créneau s'accumule autour d'eux, monte jusqu'à leurs épaules, et ils répètent : « Nos pères ont mangé des raisins verts et nous avons les dents tout agàcées ! » Le sable monte jusqu'à leurs lèvres, jusqu'à leurs yeux, jusqu'à leur front... Le sommet des crânes seul apparaît... Tout est recouvert et l'on n'entend plus rien...

ANTOINE

Horrible !

Il se prend la tête à deux mains.

Oh ! ma pauvre tête ! Comment faire pour en arracher ce qui la remplit et même pour savoir si j'ai réellement vu les choses que j'ai vues !

Si cela, c'était des choses... elles auraient un enchaînement, un motif ! Eh ! non ! non ! je me trompe !... mais je les vois ! elles sont là, je les touche... impossible, pourtant, impossible !

Il me semble que les objets du dehors pénètrent ma personne ou plutôt que mes pensées s'en échappent comme les éclairs d'un nuage, et qu'elles se corporifient d'elles-mêmes, là... devant moi !... C'est peut-être ainsi que Dieu a pensé la création !... Elle n'est pas plus vraie que l'une de ces illusions qui m'éblouissent... Mais pourquoi des illusions ? sais-je d'abord ce qu'est une illusion, moi ? en quoi consiste la réalité ? où commence l'une, où finit l'autre ? De l'onde dans l'onde, des nuages dans la nuit, du vent dans le vent... et puis, comme de vagues courants qui tourbillonnent et vous poussent, des formes incessantes, infinies, qui montent, qui descendent, qui se perdent...

Tiens ! je ne distingue pas, mais on dirait deux bêtes monstrueuses ? l'une rampe, l'autre voltige... ah ! mon Dieu ! elles approchent !...

[*Et, à travers le crépuscule apparaît le Sphinx, puis la Chimère...*

Puis des bêtes et des créatures monstrueuses, les Astomi, les Sciapodes, les Blemmyes, les Cynocéphales, l'Hermaphrodite vautré sur son matelas[1]. *Puis*]

1. Nous résumons ces épisodes, dont une partie a été publiée dans l'*Artiste*, en 1857, et qui ont subsisté, à peu près tels quels, dans la version de 1874.

LES PYGMÉES, *qui chantent, devant saint Antoine :*

Petits bonhommes, nous grouillons sur la terre comme la vermine sur le dos d'un gueux. On a beau nous écraser, nous brûler, nous noyer, nous abattre : nous reparaissons continuellement, toujours plus vivaces et plus nombreux, terribles par la quantité.

[Notre Empire est superbe. Avec bonne chance, on y fait fortune ; avec un caractère, on s'y trouve heureux. Nous avons des penseurs, des vidangeurs, des courtisanes, des naturalistes et des chapeliers. On sort et l'on rentre. On s'attable et l'on rit. On se couche, on se chamaille, et l'on s'aime. On a des idées, on raisonne, on s'exalte. Les coquilles de noix traversent le ruisseau. Les matelots sont pâles, car la tempête est affreuse. Les chasseurs, dans l'herbe, font la chasse aux puces, et, sous l'arbre qui nous abrite, des révolutions se passent, sans troubler le moineau qui chante dans son feuillage ni les fourmis qui se traînent sur son écorce.

Vois-tu nos maisons, nos ports, nos aqueducs, nos régiments, nos forums ?.. Vois-tu, à la classe, les marmots pygmées qui étudient, les maîtres pygmées qui bâillent, les petits livres, les petites plumes ? Vois-tu les Pygmées poètes chantant les Pygmées rois, et les Pygmées voleurs, les Pygmées dédaigneux et les Pygmées sombres, les Pygmées médecins qui vont voir les Pygmées malades. Ils leur tâtent le pouls, ils s'assoient. Le malade tire la langue, le médecin roule des yeux. Il pose un linge, donne une pilule, puis fait la conversation avec les parents, puis il se lève et reçoit une petite pièce d'argent qu'il fourre dans sa petite poche, pour faire bouiller son petit pot-au-feu. Cependant le petit malade regarde d'un air triste partir son petit médecin. Il vient un petit prêtre, — et le petit malade crève, et le petit médecin dîne. Alors on fait un petit coffre, on répand de petites larmes, et, avec une petite pompe, on va, dans un petit coin de terre, mettre pourrir la petite charogne !... [1]]

[*Les Pygmées s'évanouissent, se dispersent comme une poussière... Alors des animaux fabuleux surgissent autour de l'ascète : le Sadhuzag, la Licorne, le Griffon* [2].]

1. Morceau appartenant au manuscrit de 1849.

2. Même observation qu'à la page précédente.

LE PHÉNIX, *qui plane, s'arrête. Il a de grandes ailes d'or, — et des rayons lui sortent des yeux.*

Je traverse les firmaments. J'effleure les plages, où je vais becquetant des étoiles, et je trottine, du bout de mes pattes, sur la voie lactée, comme une poule qui saute parmi des grains d'avoine.

Quand je veux dormir, je me couche dans la lune, en courbant mon corps selon sa forme ovale. D'autres fois, je la prends à mon bec et, à grands coups d'aile, je la traîne à travers les espaces : c'est alors qu'elle court si vite, descendant les vallées, sautant les ruisseaux, cabriolant sur les bois, comme une chèvre qui vagabonde dans la vaste plaine bleue.

Mais, quand la flamme des soleils ne peut plus réchauffer mon sang appauvri, je vais dans l'Yémen prendre de la myrrhe fraîche dont je compose un lit funèbre. Alors je ferme les plumes et je me mets à mourir.

La pluie d'équinoxe qui tombe sur ma cendre la mêle au parfum tiède encore, un ver apparaît, il lui pousse des ailes, il s'envole! C'est le Phénix, fils ressuscité du Père. Des astres nouveaux s'épanouissent, un soleil plus jeune éclate, et les sphères paresseuses recommencent à tourner.

Le Phénix voltige en faisant des cercles enflammés.

Antoine ébloui abaisse ses regards sur la terre et d'autres animaux apparaissent, bêtes cornues, monstres ventrus, [*le Basilic, le Martichoras, le Catoblepas...*[1]].

Antoine voit venir des oursins, des dauphins, des poissons qui marchent droit sur leurs barbes, de grandes huîtres qui bâillent, des sèches crachant une liqueur noire... toutes les bêtes de la mer!... Des phosphorescences scintillent autour des nageoires, au bord des ouïes, sur la crête des dos, encerclent des valves rondes, pendent à la moustache des phoques, ou traînent par terre, comme de grandes lignes d'émeraude qui s'entre-croisent.

Et, à mesure qu'Antoine considère les animaux, il en survient de plus formidables et de plus monstrueux encore...

Tassés, pressés, s'étouffant par leur nombre, se multipliant par leur contact, ils grimpent les uns sur les autres, — et cela monte en pyramide, faisant un tas complexe de corps divers, dont chacun s'agite de son mouvement propre, tandis que l'ensemble oscille,

1. Ces épisodes ayant subsisté dans la version de 1874, nous ne faisons que les indiquer.

bruit et reluit à travers une atmosphère que rayent la grêle, la neige, la pluie, la foudre, où passent des tourbillons de sable, des trombes de vent, des nuages de fumée, et qu'éclairent à la fois des lueurs de lune, des rayons de soleil, des crépuscules verdâtres.

ANTOINE

[Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre]. Mon âme déborde par-dessus moi! Je voudrais m'élancer au dehors, m'enfuir!...

Moi aussi je suis animal! La vie me grouille au ventre, [j'ai envie de voler] dans les airs, [de nager] dans les eaux, de courir dans les bois. Oh! comme je serais heureux si j'avais ces robustes existences, sous leurs cuirs inattaquables, comme je respirerais à l'aise sur ces vastes envergures!...

J'ai besoin [d'aboyer, de beugler, de hurler! je voudrais] vivre dans un antre, [souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous les formes, pénétrer chaque atome], circuler dans la matière, [être matière] moi-même, pour savoir ce qu'elle pense! [1]...

LE DIABLE, *fondant sur saint Antoine, l'accroche aux reins par ses cornes et l'emporte avec lui en criant :*

Tu vas le savoir, je vais te l'apprendre!

LE COCHON, *cabré sur ses pattes, regarde saint Antoine disparaître dans les espaces.*

Oh! que n'ai-je des ailes, comme le cochon de Clazomène!

GUSTAVE FLAUBERT

(A suivre.)

1. Les phrases ou membres de phrase que nous avons mis entre crochets, à cette page-ci, ont subsisté dans la version de 1874, à la toute dernière page de l'œuvre. Nous les avons maintenus, non seulement pour ne pas rompre la suite du dialogue, mais parce qu'ici l'idée est bien différente. Dans la *Tentation* de 1874, saint Antoine aspire, semble-t-il, à replonger, à résoudre sa pensée dans la matière. Ici, c'est le contraire : il ne se plonge dans la matière que pour en dégager la pensée. En 1874, l'anachorète est devenu matérialiste. En 1849 et en 1856, il était idéaliste. — Notons que le membre de phrase « pour savoir ce qu'elle pense » a été supprimé par Flaubert dans la dernière version.

LES PRINCIPES

DE LA MÉTÉOROLOGIE

A mi-chemin du ciel, où les mouvements des astres nous montrent l'ordre le plus parfait qui soit dans le monde, notre atmosphère semble le domaine du chaos et de l'incohérence. Les effets et les causes s'y enchevêtrent à tel point qu'on risque à chaque pas de prendre les unes pour les autres; tout y varie à la fois et en chaque région, pression, température, humidité, force et direction des vents, état électrique. Longtemps les hommes, désespérant d'y trouver l'ordre, n'y ont vu que la fantaisie divine; d'autres explications sont lentes à venir, parce que la complexité des effets tient à la multiplicité des causes; s'il est des facteurs dont on peut étudier l'action, comme les mouvements, l'attraction et le rayonnement des astres, il en est d'autres qui échapperont, peut-être éternellement, à toute prévision, comme les éruptions volcaniques ou l'intervention humaine [1]; et, d'autre part, l'état actuel de l'atmosphère dépend, non seulement des causes actuelles, mais encore de celles qui ont agi depuis l'origine des temps. La météorologie se pose donc un problème dont la solution rigoureuse est impossible. Mais le courant électrique qui parcourt nos canali-

1. Chacun connaît, comme exemples de cette intervention, les perturbations produites par les grandes batailles d'artillerie et l'emploi du canon contre les orages.

sations urbaines dépend, lui aussi, de mille circonstances impossibles à prévoir, par exemple des mouvements que fait, à mille lieues de là, un paysan qui porte un couteau dans sa poche et des clous à ses souliers; cela n'a pas empêché la science de déterminer les lois de ces courants avec une précision, sinon rigoureuse, au moins bien suffisante pour nos besoins. Tous les problèmes que la nature nous pose sont d'une complexité infinie; la méthode pour les résoudre a toujours été la même : d'abord une étude méthodique du phénomène, puis la mise en évidence des lois expérimentales, enfin une classification des causes, qui permet d'établir entre elles une hiérarchie, de discerner celles qui commandent le phénomène et celles qui se contentent de le modifier; alors, des faits observés, les causes premières fournissent une explication approchée qui est comme la trame sur laquelle les autres causes viennent tisser l'étoffe des phénomènes réels.

En météorologie, comme ailleurs, cette méthode d'approximations successives paraît devoir réussir, mais il faut lui faire crédit et lui donner du temps. Il y a des centaines de siècles que les hommes regardent le ciel, interrogent les nuages, le vent et la lune, cherchant des règles pour conduire leurs navires ou préserver leurs moissons; leur empirisme n'a produit que des règles, le plus souvent fausses ou contradictoires et, en tous cas, d'une application très restreinte. Depuis un demi-siècle à peine, Leverrier a créé en France une enquête permanente, bientôt imitée par les autres nations civilisées, et déjà les résultats acquis sont notables : pour n'en citer qu'un exemple, les cartes marines de Maury, en marquant aux navires leur meilleur chemin, ont permis d'abréger de moitié les traversées des grands voiliers; en dehors de l'économie réalisée, combien de tempêtes évitées, que de vies épargnées! Mais ce n'est pas parce qu'elle est utile, c'est parce qu'elle a su déterminer des lois, classer les causes et expliquer dans ses grandes lignes la circulation atmosphérique, que la météorologie commence à prendre rang parmi les sciences.

Il faut voir, d'abord, comment le problème se simplifie. Notre atmosphère s'étend sur une hauteur de cent vingt à cent cinquante kilomètres, c'est-à-dire qu'à ces altitudes existent

encore des traces d'air que nous pouvons reconnaître par l'étude du crépuscule ou par l'irradiation des étoiles filantes; mais l'air devient de moins en moins dense à mesure qu'on s'élève, si bien que les neuf dixièmes de sa masse se tiennent dans les quinze premiers kilomètres; les nuages les plus élevés ne montent jamais plus haut; c'est dans cette pellicule atmosphérique, haute comme deux fois l'Himalaya, que se produisent les vents, les pluies, les orages, que s'agitent toutes nos tempêtes; au-dessus, c'est la sérénité éternelle.

Le facteur prépondérant dans les mouvements de cette pellicule est le rayonnement solaire, agissant différemment suivant les lieux, les heures et les saisons, et c'est par « convection » que l'énergie solaire met l'atmosphère en branle. Plaçons sur un foyer un vase plein d'eau : le liquide inférieur s'échauffe au contact de la flamme; devenu plus léger, il monte à la surface tandis que l'eau froide descend et s'échauffe à son tour; ainsi s'effectue un brassage automatique du liquide, qu'on peut suivre en observant les mouvements des poussières solides qui flottent dans sa masse. Si la nappe fluide est large et peu épaisse, on peut constater que le mouvement convectif se coordonne et s'organise suivant des lois qu'a mises en évidence M. Bénard; le liquide se sépare en cellules juxtaposées dont chacune est le centre d'un mouvement tourbillonnaire continu, sans qu'il y ait échange d'une cellule à l'autre, et le courant ascendant de chaque cellule côtoie, sans s'y mêler, le courant descendant de la cellule voisine.

Il se passe sur notre terre un phénomène analogue : les océans et l'atmosphère sont le siège de mouvements tournants dont chacun a son domaine; c'est ainsi qu'on peut délimiter, dans l'hémisphère nord, une vaste région comprenant la moitié supérieure de l'océan Atlantique, toute l'Europe et les régions limitrophes de l'Afrique et de l'Asie; ce domaine forme une des cellules de notre système convectif et possède ainsi une véritable unité météorologique; comme c'est, d'autre part, la région qui nous intéresse le plus et que nous connaissons le mieux, nous pouvons la prendre comme type et réaliser ainsi une nouvelle simplification.

Lorsque Franklin voulait expliquer à ses auditeurs l'origine convective du vent, il se contentait d'entrebâiller la porte de

communication entre une salle chauffée et une pièce froide, et de promener une bougie allumée le long de la fente de communication; l'inclinaison de la flamme montre, en effet, qu'un courant d'air se dirige, en bas, du côté froid vers le côté chaud, en haut, du chaud vers le froid. Il aurait pu compléter l'expérience en déplaçant un baromètre très sensible comme il avait fait de la bougie; on aurait vu la pression plus grande, en bas du côté froid, en haut du côté chaud, si bien que l'écoulement du gaz se fait, dans les deux cas, suivant le sens où la pression décroît. C'est le premier indice d'une relation entre la direction du vent et le sens de la variation barométrique.

La nature répète sans cesse sous nos yeux l'expérience de Franklin à des échelles de plus en plus grandes : telles les brises qui, aux beaux jours, soufflent le soir de la mer vers le rivage échauffé par le soleil et, le matin, de la terre, refroidie par le rayonnement nocturne, vers la mer, dont la température a peu varié; telles encore les moussons avec leurs alternances saisonnières. Tous ces mouvements convectifs, accidentels ou locaux, sont les diminutifs d'une grande et double convection atlanto-européenne, qui s'accomplit à la fois dans la mer et dans l'atmosphère.

Pour mieux apprécier l'importance de ces deux mouvements convectifs, il faut d'abord faire le bilan de la radiation solaire et voir dans quel rapport elle se partage entre l'air et les eaux. Un centimètre carré, placé à la limite supérieure de notre atmosphère, normalement aux rayons solaires, reçoit de ceux-ci trois calories par minute, c'est-à-dire une chaleur suffisante pour échauffer de trois degrés un gramme d'eau. Douze heures par jour, d'un bout à l'autre de l'année, cette chaleur tombe inexorablement sur le large ruban de terre compris entre les tropiques — sur la zone torride; — à mesure qu'on se rapproche des pôles, les rayons tombant plus obliquement, un même flux solaire se répartit sur une plus large surface et les effets sont moindres et plus irréguliers. La zone torride, qui n'est que les quatre dixièmes de la surface terrestre, reçoit à elle seule les huit dixièmes de la chaleur qui tombe sur notre globe, soit, annuellement, 450 000 calories par centimètre carré.

La majeure partie de cette radiation solaire traverse sans

absorption les couches supérieures de notre atmosphère ; mais, parvenue dans les couches plus denses qui forment les quinze derniers kilomètres, elle subit une absorption notable due surtout à la présence de la vapeur d'eau ; elle échauffe donc sur place l'air qu'elle traverse, et deux cent mille calories sont employées à produire cette variation thermique ; les deux cent cinquante mille autres calories arrivent à la surface de la terre ; si elles tombent sur un continent, elles l'échauffent[1], et le trop-plein de cette chaleur retourne ensuite à l'air ambiant ; si, comme c'est le cas général, elles viennent s'absorber dans la mer, elles y produisent une vaporisation intense : de là les nuages et les chutes de pluie qui ont valu à ces mers tropicales, dans l'argot pittoresque des marins, le nom de *pot au noir*. Ces pluies torrentielles des tropiques ramènent à la mer l'eau évaporée, mais la chaleur absorbée par cette évaporation reste en grande partie dans l'atmosphère. Finalement, notre bilan se liquide ainsi : de la chaleur versée par le soleil entre les tropiques, les deux tiers vont échauffer l'atmosphère et le reste est, en majeure partie, employé à élever la température des océans. Ainsi cette masse énorme de calorique, suffisante pour fondre annuellement une couche de glace épaisse de soixante mètres, va conduire dans la mer et dans l'air deux grands tourbillons convectifs.

Le premier, dans la partie de la surface terrestre que nous avons prise comme exemple, est le Gulf-Stream. Maury, dans son admirable *Physical Geography of the Sea*, le présente au lecteur en termes enthousiastes :

Il est un fleuve dans l'Océan ; dans les plus grandes sécheresses, jamais il ne tarit ; dans les plus grandes crues, jamais il ne déborde. Ses rives et son lit sont des couches d'eau froide entre lesquelles coulent à flots pressés des eaux tièdes et bleues. Nulle part sur le globe il n'existe un courant aussi majestueux ; il est plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississipi et la masse de ces deux fleuves ne représente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace.

1. On sait que la température superficielle du Sahara peut atteindre 80 degrés.

Chacun connaît le trajet du Gulf-Stream : les eaux de l'Atlantique africain, après avoir léché les côtes du Sahara, s'acheminent vers l'Ouest avec une vitesse voisine d'un kilomètre à l'heure; rejetées vers le Nord par la côte du Brésil et de Guyane, elles pénètrent, déjà tièdes, dans le golfe du Mexique, chaudière grande comme la moitié de notre Méditerranée, où, tournoyant longtemps sous l'ardeur du soleil, elles s'échauffent jusqu'à trente degrés; puis elles s'échappent en un jet qui a cinquante kilomètres de large sur quatre cents mètres de profondeur et qui progresse à raison de six kilomètres à l'heure; ce jet se bifurque bientôt : une partie revient à son point de départ après avoir longé les côtes du Portugal et du Maroc; l'autre, la plus importante, traverse en biais notre Atlantique, longe les côtes de Norvège, tournoie longtemps entre la Nouvelle-Zemble et le Groënland; puis, refroidie par les glaces du Pôle, elle retombe en douche glacée le long des côtes du Canada et des États-Unis, où ses eaux vertes et froides serrent de si près les ondes bleues et tièdes du courant chaud qu'un navire peut avoir sa proue dans les unes et sa poupe dans les autres; enfin, parvenu dans des eaux plus légères, il plonge et, par des chemins cachés, va rejoindre le golfe du Mexique où il se réchauffe et recommence son éternel voyage.

Ainsi se propage vers le nord une fraction de la chaleur tombée sur les eaux atlantiques, entre l'équateur et le tropique du Cancer.

Au-dessus du Gulf-Stream se meut un second tourbillon qui transporte par les routes de l'air la chaleur versée aux tropiques. En gros, on peut dire que l'un est l'image de l'autre : même direction générale, même sens de rotation; le courant aérien traverse, d'est en ouest, la bande tropicale de l'Atlantique, s'incurve au voisinage des Antilles, remonte vers le nord-est, reprend l'Atlantique en biais, passe au-dessus de l'Écosse, du Danemark, de la péninsule Scandinave, puis redescend par les plaines russes, la Turquie et le Sahara, formant ainsi un large circuit elliptique, qui enferme, comme une sorte de mer des Sargasses aérienne, une vaste région que les météorologistes nomment souvent l'*îlot des calmes*. Comme le Gulf-

Stream dans la majeure partie de son parcours, ce courant aérien tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, c'est-à-dire de l'ouest à l'est en passant par le nord; comme lui, il est sensiblement parallèle à la surface du sol; la solidarité de ces deux courants est surtout sensible dans les régions tropicales où la continuité des vents, soufflant toujours dans le même sens, semble pousser les eaux et aider à la formation du courant liquide.

Il y a pourtant des différences : le Gulf-Stream est à la fois plus et moins régulier que son émule. Il est plus régulier dans le temps, parce que les masses aquatiques, plus lourdes, plus lentes à s'échauffer et à se refroidir, ne sont pas à la merci des saisons et des heures; aussi, d'un bout à l'autre de l'année, se retrouve-t-il semblable à lui-même, sans que son cours soit pourtant d'une fixité rigoureuse; il flotte sur la mer comme une longue banderolle qui s'infléchit au souffle du vent, mais ses déplacements sont de faible amplitude. En revanche, sa trajectoire est compliquée : c'est qu'il ne dispose pas, comme les vents, d'un espace largement ouvert dans toutes les directions; enfermé dans la cuvette des mers, refoulé par les crêtes sous-marines, arrêté par les continents, coupé en deux par les îles, il doit à ces multiples causes la sinuosité de son parcours.

La convection aérienne, plus régulière dans son parcours moyen, est, en revanche, bien plus variable avec le temps. Sur une terre idéale, immobile et uniformément recouverte par les océans, la forme du courant aérien serait facile à concevoir : échauffé par la radiation solaire, l'air qui ceinture, entre les tropiques, le ventre de la terre, se gonfle et se soulève; il se produit ainsi, non pas un vent superficiel, mais une progression constante des molécules d'air vers le haut; puis l'air se déverse en nappe vers les deux pôles, suivant une direction parallèle aux méridiens, tandis qu'une nappe d'air froid progresse, en sens inverse, à la surface de la terre. Dans cette atmosphère idéale, on aurait ainsi, en chaque point de notre hémisphère, deux courants d'air superposés, l'un, inférieur, dirigé du nord au sud, l'autre, soufflant du sud au nord, dans les régions supérieures de l'atmosphère; entre les courants convectifs des deux hémisphères s'étendrait la zone des calmes tropicaux.

En réalité, la rotation de la terre intervient pour décoller

ces deux rubans aériens superposés et les étaler en une large boucle : sur la terre immobile, le courant descendant glisserait, du nord au sud, suivant un méridien; mais ce méridien est réellement entraîné vers l'est par la rotation terrestre, si bien que, par rapport à la terre, le vent descendant paraît dévié vers l'ouest et d'autant plus dévié qu'il approche davantage de la zone torride[1]. Ce vent, qui souffle au sud-ouest, est l'alizé, que les Anglais appellent *trade-wind*, ou vent du commerce; d'un bout de l'année à l'autre, il progresse à raison de trente à quarante kilomètres à l'heure. Le vent de retour, le contre-alizé, est, par un phénomène analogue, dévié vers l'est et, redescendant dans les couches inférieures de l'atmosphère à mesure qu'il se refroidit, il souffle du sud-ouest au nord-est.

C'est d'après ces causes générales que s'organise le grand circuit atlanto-européen; mais il n'est bien marqué que dans les régions subtropicales; plus au nord, il est souvent masqué par d'autres phénomènes et ce n'est qu'aux périodes de grands calmes, surtout en hiver, qu'on voit nettement se dessiner, autour de « l'îlot des calmes », l'orbe entière du courant. Dans l'un de ces états privilégiés, l'étude simultanée du baromètre et du thermomètre nous montre l'existence d'une aire relativement tranquille (c'est l'îlot des calmes) où la température est basse et la pression élevée; cette large surface, qu'on nomme souvent *anticyclone*, peut se conserver plusieurs semaines de suite et ses mouvements de déformation sont lents; lorsqu'elle progresse du nord au sud, elle cause ces *vagues de froid* qui envahissent progressivement, en hiver, nos climats tempérés,

Autour de l'aire des hautes pressions s'écoule, comme dans un lit de pressions plus faibles, le circuit aérien. Comme dans la vallée d'un fleuve, où le niveau baisse à la fois dans le sens d'écoulement des eaux et dans le sens perpendiculaire du profil, la pression barométrique baisse à la fois dans le sens du courant aérien (qui est celui des aiguilles d'une montre posée sur la carte) et dans le sens, perpendiculaire à celui-là, qui

1. Notre observation personnelle nous montre de pareilles compositions de mouvements : supposons que le vent souffle du nord; au repos, et tournés vers l'est, nous le sentirons à notre gauche; mais, si nous avançons, il nous semble tourner en avant de nous et nous souffler d'autant plus au visage que notre propre vitesse est plus grande.

diverge de l'aire des hautes pressions centrales. Prenons par exemple le cas, qui s'est présenté cet hiver, d'un anticyclone occupant l'Europe centrale; la pression baissera, dans nos régions, à la fois de l'est à l'ouest, en s'éloignant de l'anticyclone, et du sud au nord, dans le sens du courant aérien; finalement, et par la composition de ces deux effets, les basses pressions s'étendront vers le nord-ouest : un observateur qui tourne le dos au vent aura donc les basses pressions en avant de lui et à sa gauche : nous trouvons ainsi, dans un cas particulièrement simple, une règle de portée très générale, qui a été énoncée par Buys-Ballot.

Toutes les grandes nappes océaniennes engendrent pareillement un tourbillon convectif qui entoure une aire de calmes et de hautes pressions; il en existe un dans l'Atlantique sud, entre l'Amérique méridionale et l'Afrique, qui fait le pendant du courant altanto-européen; on en constate un autre au-dessus de la mer des Indes, deux encore dans le Pacifique, de part et d'autre de l'équateur, et tandis que les courants de l'hémisphère boréal circulent tous dans le sens des aiguilles d'une montre, ceux de l'autre hémisphère tournent en sens inverse; résultat qui s'explique pour tous, comme nous l'avons montré pour l'un d'eux, par la rotation de la terre.

***

Dans les périodes de grands calmes, l'équilibre convectif que nous venons de décrire n'est jamais réalisé qu'approximativement : de même que l'Océan est sans cesse traversé par de longues vagues qui élèvent et abaissent régulièrement son niveau, dans l'atmosphère passent de larges ondes et on voit le baromètre osciller lentement, s'élevant au passage de l'onde condensée et s'abaissant sous l'onde dilatée.

Mais d'autres causes interviennent pour causer dans l'atmosphère des perturbations plus violentes; ce sont les cyclones, ou typhons, dans les zones tropicales, les bourrasques dans les régions tempérées. Là encore, nous constatons une analogie frappante entre les phénomènes de l'air et ceux que nous avons si souvent l'occasion d'observer dans les liquides. Tout le

monde a remarqué les tourbillons formés par l'eau d'un fleuve, sur les rives ou derrière les piles d'un pont, chaque fois qu'une masse liquide en mouvement frotte contre un obstacle, paroi solide ou masse liquide animée d'une vitesse différente; le liquide pris entre ces deux milieux s'enroule sur lui-même, comme roulerait une bille coincée entre deux plans qui se déplacent l'un par rapport à l'autre. Ces mouvements tourbillonnaires, qui creusent l'eau en entonnoir, sont emportés par le courant qui les a engendrés et voyagent avec lui jusqu'à ce que, ayant usé leur énergie contre l'inertie du fluide ambiant, ils s'évanouissent, tantôt peu à peu, tantôt brusquement.

Tous ces caractères se retrouvent dans les tourbillons aériens qui se forment, au coin des rues, soulevant au-dessus du sol la poussière et les feuilles mortes qu'on voit animées d'un rapide mouvement tournant. On les reconnaît encore dans les troubles qui se produisent parfois dans les airs et où les nuages, enroulés sur eux-mêmes, descendent comme des suçoirs qui se déplacent en léchant le sol. Mais tout cela n'est rien à côté des grands cyclones des tropiques, qui intéressent une masse d'air haute de quatre à cinq mille mètres, large de plusieurs centaines de kilomètres, tournant autour d'un centre où la dépression barométrique peut atteindre et dépasser cinquante millimètres.

Les cyclones des Antilles sont parmi les plus fréquents et les plus terribles. Leur origine est facilement explicable. Dans cette région, les deux grands courants convectifs atlanto-européen et du Pacifique nord voisinent dans les airs et, tournant chacun dans le sens des aiguilles d'une montre, présentent dans leurs parties en regard des vitesses de sens contraires. En été, par suite de la dilatation de l'air, la zone de hautes pressions qui les sépare s'amincit peu à peu et les deux fleuves arrivent au contact; l'air pris entre les deux courants s'enroule alors sur lui-même d'un mouvement qui, en peu d'heures, atteint une effroyable vitesse; il est projeté en dehors par la force centrifuge, et la baisse barométrique se prononce de plus en plus. L'air humide qui recouvre ces eaux toujours tièdes se dilate par suite de cette baisse de pression; comme conséquence, il se refroidit et l'humidité qui le sature se condense

en nuages épais qui tourbillonnent autour du centre cyclonique, où le ciel reste pur et la mer tranquille. Alors apparaît, suivant la forte expression de Victor Hugo, « au plus noir de la tempête, on ne sait pourquoi, pour espionner l'effarement universel, ce cercle de lueur bleue que les vieux marins espagnols appellent l'œil de la tempête, *el ojo del tempestad* ».

Le sens de rotation des vents dans le typhon est bien tel qu'on peut le conclure des vitesses des courants aériens qui l'ont engendré, c'est-à-dire le sens inverse des aiguilles d'une montre, de telle sorte qu'un observateur placé dans la tourmente n'a, suivant la règle de Buys-Ballot, qu'à tourner le dos au vent et à étendre, un peu en avant, son bras gauche, pour indiquer le sens des pressions décroissantes et, par suite, la direction où se trouve le centre cyclonique.

Comme les tourbillons des cours d'eau, le cyclone ne demeure pas au point où il a pris naissance. Moitié cheminant par sa propre impulsion, moitié entraîné par l'un des grands courants convectifs qui l'ont engendré, il se propage avec une vitesse voisine de trente kilomètres à l'heure; c'est pourquoi les marins distinguent deux parties dans l'aire cyclonique : le *bord dangereux*, où la vitesse de propagation s'ajoute à la vitesse de rotation, et le *bord maniable*, où, les deux vitesses se retranchant, le cyclone est moins redoutable. Un fait remarquable et presque sans exceptions est que les cyclones parcourent, dans leur déplacement, une trajectoire parabolique. Pour les cyclones des Antilles, cette trajectoire coïncide, dans son sens et dans sa direction générale, avec celle du grand courant convectif atlanto-européen. Mais elle se confine aux régions tropicales; usée progressivement par son frottement contre l'air ambiant, la dépression se comble; le mouvement du vent se ralentit et le cyclone disparaît.

Ainsi, toutes les lois expérimentales des cyclones s'expliquent logiquement; l'époque et le lieu de leur naissance, le sens de leur rotation et celui de leur propagation, enfin les variations du baromètre sont conformes à ce que nous pouvions prévoir; la science a mis la main sur les causes premières du phénomène; une étude approfondie permettra d'en préciser les détails.

Les bourrasques des zones tempérées diffèrent des cyclones

comme la variabilité de nos climats s'éloigne de la régularité des climats torrides; pourtant l'explication et l'apparence générale des phénomènes restent les mêmes. Les bourrasques sont encore des mouvements tourbillonnaires, dont le sens est, dans notre hémisphère, inverse de celui des aiguilles sur un cadran. Elles ont pour centre une dépression barométrique et progressent, sur l'Atlantique, dans la direction générale de l'ouest à l'est, entraînées par le grand courant convectif qui traverse l'océan d'une rive à l'autre.

Mais les facteurs secondaires prennent ici une importance plus grande : le contour de la bourrasque n'a plus la régularité géométrique du cyclone : les lignes d'égale pression barométrique ou, comme on dit, les *lignes isobariques* qui dessinent ce contour, au lieu d'être des circonférences concentriques, ont des formes plus irrégulières; la dépression elle-même forme un trou moins profond et plus large, s'étendant souvent sur plus de mille kilomètres en chaque sens. La circulation des vents y est par suite moins rapide et cela nous fait comprendre pourquoi les effets des bourrasques sont moins désastreux et moins localisés que ceux des cyclones et des typhons.

D'autre part, au lieu d'être saisonnières comme les cyclones, les bourrasques sont de toutes les saisons, bien qu'elles soient plus fréquentes au voisinage des équinoxes. En effet, les trajectoires des courants aériens dans les zones tempérées sont très variables; la rencontre de deux courants inverses ou de vitesses très différentes, qui donne naissance aux mouvements tourbillonnaires, dépend ainsi de ce que nous nommons le hasard, c'est-à-dire d'une foule de circonstances dont le jeu échappe à notre analyse. Pour la même raison, les bourrasques ne naissent pas toujours au même point : d'une enquête, continuée pendant vingt et un mois par le capitaine Hofmeyer, il résulte que la partie de l'Altantique comprise dans la zone tempérée a été traversée, pendant ce temps, par 285 dépressions; quarante-cinq pour cent provenaient des États-Unis ou du Canada; quarante pour cent s'étaient formées sur l'Atlantique même; les autres, en petit nombre, émanaient des régions arctiques ou tropicales.

Ces résultats expliquent l'insuccès de l'initiative de M. Gordon Bennett : le directeur de *New-York Herald* câblait en Europe

les dépressions signalées en Amérique; les renseignements ainsi obtenus se trouvèrent peu profitables; le petit nombre des dépressions, qui abordaient l'Europe, pouvait aussi bien l'attaquer par le nord que par le sud; enfin, comme il est de règle que les bourrasques, comme tous les mouvements cycloniques, s'atténuent en progressant, la plupart des dépressions parties d'Amérique et usées par ce long voyage avaient perdu, en abordant nos rivages, leur puissance destructive : sur les 285 dépressions signalées plus haut, 145 seulement ont fait sentir leurs effets en Europe; sur ces dernières, 68 seulement provenaient d'Amérique et se sont éparpillées depuis l'Islande jusqu'aux Açores.

Les bourrasques constituent donc un fait météorologique d'une haute généralité et dont l'explication se rattache aux causes premières que nous avons indiquées. Tout soumis qu'il soit aux influences locales ou saisonnières, il ne nous permet pas moins d'expliquer une loi empirique énoncée, il y a cent ans, par Dove : dans nos pays, on constate que, lorsque la direction du vent varie d'une façon progressive, le sens de rotation des girouettes est celui des aiguilles d'une montre. Ce fait d'observation courante, mais qui n'est pas sans exceptions, s'explique aisément si on applique la loi de Buys-Ballot aux positions successives des bourrasques. La grande majorité des bourrasques passent en effet au-dessus de l'Écosse et de la Baltique, cheminant dans la direction du nord-est. Ce sont pour nous, Européens du centre, les plus violentes, car elles nous attaquent par leur bord dangereux, celui où leur mouvement de translation s'ajoute au mouvement de rotation pour donner au vent une vitesse considérable. Dès lors, si un observateur s'arrange de façon à avoir toujours le centre de dépression en avant de lui et à sa gauche, il aura constamment le dos tourné au vent; et comme il est obligé de pivoter sur lui-même, de gauche à droite, à mesure que la bourrasque progresse vers l'est, le vent devra également tourner dans le même sens; il soufflera donc d'abord du sud-est, puis successivement du sud, du sud-ouest et de l'ouest; tel est le fait constaté expérimentalement par Dove.

Les bourrasques qui passent au sud de l'Europe engendreraient, dans nos pays, une rotation inverse des vents, mais

elles sont moins fréquentes, moins puissantes, et surtout elles abordent l'Europe centrale par leur bord maniable. On voit par ces explications comment, même en nos climats si fantasques, un petit nombre de principes directeurs permet d'expliquer la plupart des mouvements atmosphériques.

Du même coup, un autre fait expérimental s'éclaire en se ramenant aux lois fondamentales de la physique : c'est le refroidissement progressif de l'air à mesure qu'on s'élève dans les couches supérieures de l'atmosphère. C'est là un des facteurs essentiels de la météorologie ; il se traduit par le climat rigoureux des plateaux, par les neiges et les glaciers des hautes cimes. Les nuages les plus élevés dans l'air, les cirrus, formés de fines aiguilles de glace, montrent que l'effet se continue à plus de dix kilomètres au-dessus du sol. D'ailleurs les observations thermométriques faites soit par les aéronautes, soit à l'aide de ballons-sondes munis d'appareils enregistreurs, ont permis d'étudier la marche du refroidissement en altitude. Les effets paraissent tout d'abord d'une complexité inextricable, parce que des couches d'air provenant de régions et de niveaux différents s'embrouillent sans cesse dans notre atmosphère. Mais, soit qu'on observe la loi de variation dans une couche homogène, soit qu'on élimine les variations accidentelles en prenant des moyennes, la loi apparaît dans sa simplicité : la température s'abaisse en moyenne d'un degré quand on s'élève de cent quarante mètres. Jusqu'à dix kilomètres d'altitude, la loi se vérifie ; au delà de douze kilomètres, la décroissance devient moins rapide ou même nulle. La loi s'applique en tous cas aux huit dixièmes de la masse atmosphérique et aux régions de cette atmosphère qui nous intéressent directement. Or, son explication est aisée.

Tout le monde connaît la vieille expérience du *briquet à air* : elle montre qu'un gaz comprimé s'échauffe ; il se refroidit au contraire par la détente ; la chaleur dégagée dans le premier cas est l'équivalent du travail dépensé par la compression ; le refroidissement réalisé dans le second cas est la contre-partie du travail récupéré par la détente. Ce phénomène se ramène donc au principe de l'équivalence de la chaleur et du travail. Dès lors, si notre atmosphère était immobile, il n'y aurait

aucune dépendance entre les températures de ses diverses couches; mais, en fait, une circulation incessante appelle en haut les couches inférieures et ramène en bas les couches superficielles. L'air qui monte se détend, tandis que l'air qui descend se comprime; le premier se refroidit donc, tandis que le second s'échauffe; si on calcule le taux de cette variation, on trouve un degré pour cent mètres dans l'air sec et, dans l'air humide, un degré pour cent cinquante ou deux cents mètres, suivant l'état hygrométique.

Tous ces faits, logiquement enchaînés, en commandent encore un autre dont l'importance est capitale pour la définition des climats : la distribution des nuages et des pluies.

La vapeur d'eau joue, dans notre atmosphère, un rôle passif, mais essentiel; les nuages, seul élément visible dans la transparence de l'air, s'imposent à notre attention et nous ne sommes que trop portés à exagérer leur importance; en fait, la vapeur d'eau n'entre que pour deux ou trois centièmes dans la composition de notre atmosphère; ce n'est pas sa formation et sa condensation qui déterminent les mouvements atmosphériques, c'est au contraire la circulation générale des vents qui détermine la formation des nuages et des pluies. L'air qui a léché la surface des Océans est humide, et d'autant plus qu'il vient de régions plus chaudes. Mais cette humidité fait corps avec les gaz de l'air et ne trouble pas la transparence de l'atmosphère. Le nuage apparaît seulement lorsque, pour une raison quelconque, la masse d'air se refroidit jusqu'à la saturation; alors se forment des gouttelettes liquides, dont le diamètre atteint quelques centièmes de millimètre, si légères par conséquent que la résistance de l'air ralentit leur chute à n'être que de quelques centimètres par seconde. Nuages et brouillards tombent donc lentement vers le sol; mais comme ils rencontrent dans leur chute des couches d'air plus chaudes, ils s'y réduisent en vapeur, de telle sorte que le nuage qui nous donne l'illusion d'être en suspension dans les airs se dissout sans cesse par le bas pour se reformer à sa partie supérieure. Si pourtant il se refroidit assez ou dure assez longtemps pour que les gouttelettes microscopiques se soient fondues en des gouttes plus pesantes, alors le nuage change d'aspect; il devient plus opaque, se rapproche de nous et, finalement, se déverse en pluie.

La formation des nuages et des pluies est donc subordonnée au refroidissement d'une masse d'air chargée de vapeur d'eau. Que le refroidissement ait lieu par contact direct avec le sol glacé des montagnes, ou bien par rencontre de couches d'air plus froid, ou enfin par ascension qui, diminuant sa pression, abaisse sa température par détente, le résultat est toujours le même. Ainsi, l'humidité de nos régions d'Europe occidentale est commandée par la persistance des vents du sud-ouest qui amènent un air saturé par un long voyage sur des mers chaudes; arrivé sur nos côtes, cet air, obligé de les escalader, se refroidit par détente et c'est ce qui explique pourquoi il pleut moins sur la mer que sur le littoral, et moins sur le littoral que sur les collines, les plateaux ou les montagnes qui s'élèvent plus loin du rivage; mais, en continuant sa marche vers l'est, le vent s'est appauvri de toute la pluie qu'il a abandonnée en chemin, et c'est ainsi que, derrière une zone littorale d'humidité croissante du bord à l'intérieur, se trouve une région intérieure de plus en plus sèche.

La Météorologie a franchi le premier stade évolutif de toute science naissante. Elle s'est débarrassée des explications théologiques, d'Éole et de Jupiter assembleur de nuées; elle pourchasse sans cesse le hasard, cette autre divinité de ceux qui ne croient à rien; pour cela, il lui reste à peser l'action des causes secondes, à faire la monographie de chaque région naturelle, de chaque chaîne de montagnes, de chaque vallon. Alors seulement, les explications qualitatives qu'elle donne des phénomènes de l'air pourront être remplacées par des lois quantitatives. Elle saura déduire des causes, non seulement le sens, mais encore la grandeur des effets; sachant expliquer avec précision, elle pourra prévoir avec exactitude; elle publiera des éphémérides météorologiques, sur le modèle des prévisions astronomiques... Mais c'est là un rêve d'avenir très lointain, et il reste encore de beaux jours pour les charlatans, faiseurs de pronostics.

LOUIS HOULLEVIGUE

L'OMBRIE[1]

I

Pérouse.

Sur un roc élevé de deux cents mètres au-dessus du point où le train s'arrête, de trois cents au-dessus du Tibre qui coule à quelques kilomètres de là, sur un roc couvert d'oliviers, de chênes verts, Pérouse regarde grimper l'automobile insolente qui me porte. Par mille circuits, avec précaution, nous approchons cependant, d'autant plus hardis que la ville se cache maintenant à nos yeux, trop rapprochés des murs à pic. Elle ne nous voit pas, sans doute, elle non plus. Nous en profitons et, par surprise, n'osant pas l'aborder de face, nous franchissons la porte ouverte sur son flanc. Elle essaie alors de nous égarer dans quelque ruelle étroite où nous avons peine à passer et où tous ses enfants, bien dressés, barrent, avec l'air de jouer, le chemin.

Sur la haute terrasse, prise d'assaut, Pérouse lance alors sa famille boréenne : « A moi tous les vents!... » Elle a crevé ses outres, et c'est un déchaînement de tempête qui nous accueille. Je la reconnais bien à cette colère-là : Pérouse est une des villes les plus éventées de l'Italie, et rien ne lui va comme cette violence. Paisible, elle serait moins belle; douce, elle serait moins attirante. Cette fureur complète son paysage magnifique; nous prenons aussitôt de sa puissance la plus respectueuse idée. A travers ses rues le vent circule, invisible, mais incontestablement présent; il ne balaie pas, puisqu'il n'y

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : PETITES VILLES D'ITALIE (2e série) — *Émilie, Marches, Ombrie.*

a rien à balayer, pas même de poussière : il se suffit uniquement à lui-même. Il y gagne en éloquence; il devient l'esprit même de la ville, son âme, il en symbolise la force...

J'ai grimpé aussitôt à ma chambre, ouverte sur la campagne. Ce n'est pas une vallée qui s'étend à mes pieds, c'est toute la terre. Ce ne sont pas des arbres, ce sont tous les arbres. Des collines? Il y en a cent. Des fleuves? Il y en a mille. De tout à profusion, étalé, escaladant, infléchi, paressant, plein de frémissement, de lumière, de verdure tendre, de fleurs balancées, de murmures, de joie, de rayonnement. — Eh quoi! ce n'est qu'un paysage de nature : cela vaut-il tant de ravissement, comme aurait un saint homme lorsqu'il entre au paradis? — Songez! Cela, qui se répand aux pieds de Pérouse, c'est l'Ombrie. Moi qui la vois, je comprends et je trouve bien pauvres les poètes qui la chantent. Mais vous, qui ne la connaissez pas, croyez-les. Et magnifiez encore tout ce qu'ils en disent, soyez indulgents au pauvre vocabulaire dont ils ont été et sont encore obligés de se servir. L'Ombrie, la terre la plus fertile et la plus tendre, celle dont on rêve, pour son repos, la langueur! On dit qu'elle est « molle ». Vu d'ensemble, du haut du ciel, dont Pérouse est la première porte, ce paysage est tout ampleur. Ses lignes restent nettes, fermes; tout ce qui le compose et qui, dans le détail, semblerait menu, forme, réuni, la plus orgueilleuse des immensités. Gentilles rivières, épais bocages, prairies délicates, cours sinueux et attardé des grands fleuves, et ces arbres poussés haut, ces prairies, ces villages ombragés, ces petits ruisseaux rieurs, — tout cela devient, des terrasses de Pérouse, une seule et unique nappe de verdure, se roulant voluptueusement, comme une chatte sous le soleil, qui brille de tous ses membres électrisés. A droite, du côté de Florence, une rude montagne ferme nettement la vue. Bienfaisante barre! Elle est là, juste à point, pour conserver à l'ensemble répandu sa réalité : je suis bien devant un spectacle naturel, puisqu'il est limité. Et, sur ma gauche, je puis du moins jouir, mieux encore, de l'infini. C'est toute la plaine, toute la vallée, toutes les vallées de richesse, de grâce opulente et de prodigalité. Le Tibre, Assise, Trevi, Spello, Foligno, le Clitumne deviné et, là-bas, là-bas, Montefalco, Spolète peut-être... Vois-je tout cela? Ah! combien je

le vois! Des taches, des points scintillants? Mais ils sont tout ce peuple qui naît au fond de mes yeux aveuglés! Assise, elle, je la distingue, si noblement posée à mi-côte, sous son rocher protecteur. Le Tibre l'enlace d'un bras solide. Montefalco s'indique à droite. Le reste, je l'évoque, j'enrichis mon bonheur de sa présence. Il n'y a plus de limite à mes désirs. Je franchis toutes les montagnes, je repousse l'horizon. Je me sens capable de voir toute l'Italie!

L'œil cherche où se raccrocher, où se fixer. Il ne le peut. Cela moutonne, ondule : un amas de petites choses jolies, reliées, nouées, amplifiées, grandies. Un bois que perce la rivière, un village au milieu d'une prairie, un coteau au-dessus d'un champ, des clochers blancs çà et là, une ville qui a l'air d'un tas de pierre, à moins qu'elle ne semble une bastille, tout se superpose et, dans sa diversité, se lie par le miracle des trois cents mètres où se perche la ville. La mer est une, et c'est sa grandeur. Ici l'unité naît de l'éparpillement. Ces êtres, en réalité dispersés, ce n'est pas un village, puis un fleuve, puis un bois, c'est l'Ombrie, et l'Ombrie, c'est Pérouse qui la fait du haut de son rocher. Elle en est la cohésion, la créatrice. Grâce à Pérouse, l'Ombrie existe, réalise le miracle d'une trinité multipliée. J'ai cherché longtemps le mot qui pouvait le mieux rendre mon émerveillement devant ce spectacle unique d'un pays joli et parsemé, et qui doit toute son opulence ramassée à cette domination. Ce mot, ce n'est pas splendeur, ce n'est pas magnificence, c'est gloire. La « gloire » de Pérouse! — Comme la couronne enflammée qui brille autour de Dieu et aussi le torrent de rayons qui coule des doigts du Père céleste. — La gloire de Pérouse, c'est-à-dire sa maîtrise de l'Ombrie, de la verte Ombrie, sublimée grâce à celle qui commande à ses plaines, à ses ruisseaux, à ses récoltes, la gloire de Pérouse qui a fait l'Ombrie et la rend chaque jour la plus émouvante de toutes les terres!

Tout rempli du bonheur d'avoir retrouvé ma Pérouse aussi altière et féconde que je l'avais laissée, lors de mon dernier voyage, sans que mes rêves de sept années aient ajouté à sa beauté, je suis allé au jardin des Cassinensi, à l'extrême pointe de la ville, plus près du Tibre, face à Assise souriante, et j'ai savouré ma joie devant le fleuve encore pur des grandeurs

humaines dont il semble, grave, lent, solide, en ses lourdes eaux limoneuses, s'apprêter à porter le poids. Calme, apaisé, je demanderai à la ville son témoignage monumental. Elle ne me le refusera pas. Les beautés accessibles ne peuvent faillir, lorsque les plus inapprochables splendeurs se laissent toucher.

***

Au bout du *Corso Vannucci*, trois monuments. Le premier, le municipe, présente une disposition assez imprévue pour une ville italienne. Il n'est pas isolé sur la place. Il ne forme pas l'axe autour duquel la cité rayonne. Il s'étend à la suite des maisons, soudé à elles, jusqu'à l'angle où il se casse pour présenter alors une seconde façade. Ses deux autres côtés sont perdus dans le noir fouillis des ruelles et des masures. Cette incorporation aux bourgeoises demeures va lui donner du moins un caractère d'intimité citoyenne? Au contraire. Le *Palazzo vecchio* de Florence, le *Pubblico* de Sienne et tant d'autres, par leur présentation, s'accusent le centre de toute la vie qui se dirige droit sur eux et que franchement ils voient venir. Ils ramassent la foule, lui donnent cohésion par le but évident qu'ils sont. Ici, tout rassemblement est impossible. Les manants ne peuvent que s'égailler, sans savoir où se diriger, où cogner. A quelle porte frapper? Sur la place ou sur la rue? Et voilà déjà la foule divisée. L'angle entre dans les groupes, comme un peloton de carabiniers, et les disperse. Le municipe de Pérouse bordant la voie publique, et non la regardant, n'est plus que l'un des membres de la ville : il n'en est pas le cœur. Utile à la vie, il n'en est pas la source, l'indispensable organe. Pérouse faisait trop envie : qui la possédait possédait l'Ombrie; la démocratie n'eut pas le temps d'y développer ses institutions. Les batailles chez elle ne se livrent pas entre le peuple et les maîtres passagers ; elles ont lieu entre ceux-ci seulement. Dès lors le municipe n'est plus qu'un rouage de la machine tyrannique, un joujou, si l'on veut, offert aux illusions du peuple; on se garde de le dresser en symbole communal d'indépendance et de liberté.

On le rendit du moins, afin de masquer d'autant mieux sa superfluité, imposant et noble. C'est en vain cependant

qu'il s'efforce à paraître forteresse. Malgré tout, il est palais, purement décoratif et ornemental. Il est massif, mais voyez son manque d'unité! Deux façades, l'embarras n'en est pas seulement pour l'émeute. Il n'y a pas que la foule qui manque de ralliement; le monument n'en a pas davantage. Sur la rue, ce municipe se montre, à l'étage inférieur, tout avenant, tout fleuri dans sa porte, d'un gothique que l'on appellerait presque « flamboyant », si cet adjectif ne servait à dater une époque de cet art, au lieu de fournir une image. Sur la place, au contraire, une certaine sévérité et des précautions. C'est que, le long du *corso*, la foule passe et, tant qu'elle circule, elle n'est pas dangereuse; d'où prendrait-elle, d'ailleurs, son élan? On ne se rue pas de côté. Il en va autrement quant à la place. La porte est percée au haut des marches bien arrondies et un balcon, d'où l'on peut haranguer, s'étend à droite. Ces garanties prises, le monument se développe selon les deux caractères qu'on lui a donnés, mais ne peut les marier. Au-dessus du premier étage, une frise à colonnes court le long des façades, et une autre, pareille, au-dessus du second. De telle sorte que celui-ci, bien délimité, forme presque un monument à part, nu comme la main. Un grand mur, et rien d'autre. L'épouvantail, c'est lui. D'autant plus terrifiant qu'on a accroché en son milieu, par des crampons qui percent leurs queues, le griffon et le lion pérugins, qui agitent du bout de leurs pattes des chaînes de fer, trophées siennois. Par leur suspension, Baglione disait à ses concitoyens : « Vous êtes terribles et personne ne se moquera de vous. » — On n'en avait pas envie, mais surtout à cause de lui. — Et, cela dit, fait, constaté, le troisième étage, sous sa corniche crénelée que des arcatures, à la base, projettent en avant, le troisième étage se hâte d'atténuer : il n'est plus que sourires. Ces fenêtres ne sont pas d'un *castello*, mais franchement, enfin, d'un palais. Des colonnes ogivales, surmontées de petits trèfles, les composent, encadrées qu'elles sont dans un carré à peine frontonné et qui avance, rejetant dans l'ombre la délicatesse des ogives : un « jeu de construction », bien rangé au fond de sa boîte et qui attend l'enfant qui va l'édifier, offrant déjà l'une de ses combinaisons à dresser. La distribution ajoute, par son irrégularité, à cet effet pacifique, — a distribution de ces fenêtres par deux,

par trois ou par quatre, au petit bonheur, pour la lumière et non pour l'impression. Dans sa conception comme dans ses détails, le municipe reste équivoque. Certes, délicat, charmant et plein de cette élégance extrême qui touche de si près à la grandeur et dont l'Italie possède si naturellement le secret. Mais rien de la sévérité nécessaire au municipe, qui doit synthétiser les graves destinées auxquelles il commande. A regarder son palais, jamais Pérouse ne se croira forte. Elle est belle, elle est grande, mais elle ne s'appartient pas; sa maison est celle d'un riche mais impuissant citoyen.

La cathédrale est gothique aussi. Elle s'étend au fond de la place et son long mur pourrait peut-être devenir le point de direction. Mais elle est romaine : le pape y commande et les os d'Innocent III, qu'elle abrita, disent assez qu'il ne faut pas plaisanter avec l'Église. C'est, d'ailleurs, de côté qu'elle se montre : elle n'appelle pas, elle regarde tout au plus. On peut s'y abriter, jamais l'assaillir. La petite chaire accrochée près de la porte est là, au besoin, pour les bonnes paroles.

Ce n'est point assez encore. A ce peuple artiste il faut opposer un dernier obstacle qui apaisera jusqu'aux velléités. Entre le municipe solennel, mais riant, et l'église peu encourageante, on a placé le plus frêle et précieux joyau. Le peuple ramassé pourrait, un jour, finir par se monter la tête. La *Fonte maggiore* sera là, qui brisera tous les élans. Il faut à Pérouse une fontaine plus belle que toutes les fontaines; il la lui faut pour son orgueil, mais aussi pour répondre de sa sagesse. Commencée avant le municipe, elle fut achevée en même temps que lui, et ceux qui la construisirent savaient bien que des Pérugins n'oseraient jamais se lancer, autour d'elle, des pierres qui pourraient l'atteindre. Niccolo Pisano, le grand Niccolo qui ressuscita l'art sculptural, le Niccolo de la chaire de Pise, de l'arcade San Domenico à Bologne, fut convié à l'ériger. Après lui, Arnolfo di Cambio et Giovanni Pisano la complétèrent. Le parfait bijou! Au-dessus d'un mur rond, quatre marches, et la première vasque, en corbeille, se divise, par le moyen de triples colonnettes, en petits panneaux, deux par deux, séparés par une simple colonne. Au milieu de cette corbeille, des fûts de marbre, dont on n'aperçoit guère que les chapiteaux, supportent une autre corbeille encore, à

petits panneaux, elle aussi, uniques ceux-ci et séparés par des statues. Enfin, une vasque de bronze sur une colonne massive reçoit les sources du Pacciano. Le peuple peut venir maintenant : il n'osera jamais! Un remous de foule causerait le plus irréparable malheur en mutilant cette œuvre qui est déclarée « l'honneur de la cité ». Elle l'est, en effet. La fontaine de Pérouse marque une date dans l'histoire de l'art. Elle émancipe la sculpture. La chaire de Pise est un effort encore enchaîné : la piété l'inspire. Ici l'art existe indépendant, pour le plaisir et l'utilité. Ce n'est plus de la prière, c'est de la vie ménagère, et voici que l'architecture n'est plus seule, comme dans les fontaines de Viterbe par exemple, à interpréter l'âme civique. La sculpture contribue à embellir la cité. Sienne ne s'en avisera que cent ans après; la *Fonte Gaia* est de 1409. Pérouse pourra grogner, elle ne pourra jamais, à l'ombre de son municipe, auprès d'Innocent III, autour de la fontaine délicate, se fâcher tout de bon.

Par des ruelles précipitées, peu favorables aux assauts populaires, j'ai couru — il le fallait bien — vers la vieille porte étrusque, énorme, puissamment dressée sur ce sol culbuté, la voûte étranglée entre deux tours carrées, dont l'une a été enjolivée d'une *loggia* Renaissance. La rue, presque verticale, donne au monument une hauteur invraisemblable. Cette porte est sans bonne grâce. On dirait qu'elle va tomber en avant et son écrasante disposition vous opprime... La pente m'emporte. Je suis entraîné, comme si je voulais fuir l'imminente chute, et une Pérouse toute ravinée fuit sous mes pieds rapides. Ceci n'est pas une ville, mais une montagne russe, aussi cahotée et périculeuse. Un érudit voyageur, historien pittoresque de l'Ombrie, M. René Schneider, compare Pérouse à une main aux doigts ouverts. L'image est des plus justes. La ville est bâtie sur cinq pattes de pieuvre, que des abîmes séparent. Les rues sont tracées à flanc de rocher; elles traversent, ou passent au moyen de ponts, des jardins sauvages, regrimpent, retombent et aboutissent finalement à l'abîme. Les maisons sautent les unes par-dessus les autres; le chemin les transperce, enjambé lui-même par des arcs aussi forts qu'une voûte d'aqueduc. Jamais, sauf Sienne peut-être, je ne vis de ville aussi cabossée, ivre d'ascension et de dégringolade. A Urbin, la cascade est

simple, logique; elle est nette, dirigée vers un seul point. Ici il y a vingt centres pour un et la même rue recommence vingt fois ses bonds et ses affaissements.

Je marche vite. J'ai l'air égaré. Et pourtant je sais fort bien où je vais. Si je me précipite, c'est autant par impatience d'arriver à l'oratoire San Bernardino que par entraînement. Si escarpé que soit le retour, je sais bien que je n'en sentirai pas la sévérité, tout heureux d'avoir revu la fraîche merveille. De mon premier passage, j'ai gardé le plus ravi souvenir de la façade de San Bernardino. M. Robert de Montesquiou aime à raconter cette anecdote : on vantait, un jour, à une grande dame, le charme d'une personne qu'elle ne connaissait pas; elle voulut la rencontrer. « Eh bien? lui demanda-t-on, comme elle revenait de l'entrevue. — Elle est charmante, répondit-elle; je ne la reverrai jamais. » Lorsqu'on veut se garder de la désillusion, il faut savoir ne goûter qu'une fois au fruit savoureux. Mais Agostino di Duccio, lui, exerce un tel empire de douceur plaisante qu'il n'a rien à craindre du revoir. Il triomphe, comme Pérouse, d'une seconde visite.

Un porche creux, écussonné, dont l'arc est formé de petites consoles doubles nouées, au milieu et en haut, par une feuille d'acanthe. Cet arc repose sur des piliers flanqués de deux niches à colonnettes où des saints président aux portes jumelles. Au centre du porche, au-dessus des portes, saint Bernardin dans sa gloire, qu'une troupe d'anges couchés et des têtes d'angelots soutiennent. Au niveau de la courbe, deux autres niches et deux saints, au-dessus des premiers. Puis, de chaque côté, entre les niches et l'arc, le lion et le griffon de Pérouse. Le fronton est formé par un Christ bénissant. Mais si jamais la description littéraire d'une œuvre plastique apparaît vaine, n'est-ce point devant des petites merveilles comme celle-ci? Rien ne m'échappe de la tendresse et de la grâce de ces anges et de toutes ces statuettes où, déjà, la netteté, souvent sèche, de l'art florentin, ne se discerne presque plus. Les angelots sont exquis de jeunesse et de rondeur. Les pilastres et les colonnes sont d'une finesse achevée. Pourtant mon émotion n'est pas due aux détails. Ni le réalisme des figures, ni la mollesse des draperies, ni la variété des physionomies ne me plaisent pour leur propre compte. Ce qui m'enchante, ce n'est pas chaque

sujet, ce sont tous les sujets à la fois, leur harmonie générale, l'irréprochable unité des plus chatoyantes et plus variées couleurs qu'on puisse rassembler. Cette petite façade, toute mignonne et frêle, a l'air d'une palette savamment composée. Il n'est pas un grain de marbre qui ne se distingue de son voisin et ne se confonde avec lui pourtant. Il n'en est pas un qui ne soit taillé pour son propre dessin et qui ne s'unisse à l'autre. Colonnes, chapiteaux, entablements, tout est différent et se répond. Une gamme insensible de tous les tons que le marbre possède, le marbre blanc de Carrare, le marbre vert de Prato, presque noir, et toutes leurs combinaisons, tous leurs intermédiaires. Est-ce tout? Le marbre chante-t-il seul? Dans son hymne toujours solennel un peu, la terre cuite rose, plus discrète et plus tendre, vient s'encadrer, se mélanger, doux violons parmi les cuivres imposants. Et voici la petite flûte qui perce cette plénitude restée naturelle dans ses fonds : la terre cuite peinte dans les figures. Certain vert est le plus tendre qu'on puisse voir, un vert de mer, à marée basse, que le sable clarifie. Des bleus à rendre l'azur de midi jaloux et des rouges dégradés d'une fraîcheur de chair. J'aimais déjà cet art de la terre cuite ornementale. Pavie, Plaisance m'ont laissé à jamais indulgent à sa grâce. Ici j'en suis féru. Le charme qui se dégage de cet ensemble est intense. Jamais œuvre aussi simple ne fut aussi hardiment conçue. Exécutée avec un rien de mauvais goût, elle eût fait hurler. Elle provoque des chants d'extase. Il n'y a pas une tache, pas un trou, pas un manque. Ce n'est pas grand, ce n'est pas puissant, c'est délicieux, uniquement. Il n'y a vraiment qu'un mot pour exprimer ce qu'on éprouve, pour qualifier cette œuvre, et c'est le mot : « adorable ».

Plus que Rimini, Pérouse est la ville d'Agostino di Duccio. Elle est celle de Pietro Vannucci, d'abord, qui domine l'école ombrienne comme Pérouse l'Ombrie; mais elle est aussi celle d'Agostino. A Modène, je vis de lui un petit bas-relief; à Rimini, de gracieux décors. A Pérouse, je vois des œuvres complètes, achevées par lui sans aucun concours : cette façade, le tabernacle de San Domenico, de pierre et de terre cuite peinte, les fragments si émouvants de la *Maesta delle Volte*, au Musée civique, le tombeau — une *pietá* — du cardinal Baglione, au

Dôme, et enfin la porte San Pietro, qui rappelle la façade du *Tempio* de Rimini.

Agostino vint à Pérouse lorsqu'il eut terminé ses travaux malatestiens. Florentin, i avait été élevé à l'école de Donatello — et des Robbia, dont il renouvelait l'art de la terre vernissée, en la peignant, d'abord, au lieu de la vernir, en la mêlant, ensuite, à la pierre et au marbre. Au réalisme de son premier maître, aux procédés de l'atelier des Robbia, Agostino ajoutait par surcroît son divin sourire, sa grâce heureuse et enjouée. Il paraît qu'Agostino dut s'enfuir de Florence parce qu'on l'accusait de vol. Je ne le croirai jamais coupable. L'œuvre de Duccio est de celles qui témoignent pour l'âme de leur auteur, d'une indubitable manière. A la perfection technique près, l'art d'Agostino, c'est le même art de fraîcheur et d'innocence que celui d'Angelico. Duccio n'était pas un saint, comme Fra Angelico; il était sûrement un homme loyal. Voler, avec cette âme-là, si candide et gaie! Interrogez les figures du musée, les anges du tabernacle de San Domenico et les angelots de San Bernardino : ils rougiront pour vous de votre malveillance et de votre légèreté.

* * *

J'ai passé toute mon après-midi avec Pérugin et l'école ombrienne, au Cambio, au Musée, à la cathédrale, et à San Pietro dei Cassinensi. Déjà les caractères principaux de cette fameuse école et de ce maître, illustre autant par son élève Raphaël que par lui-même, se précisent dans mon esprit.

Si, comme je le fis il y a sept ans, je limitais à Pérouse mon voyage ombrien, peut-être tenterais-je de fixer dès aujourd'hui mon jugement. Je dois, cette fois, visiter l'Ombrie à peu près tout entière. Attendons d'avoir passé quelques jours au milieu de la famille pérugine pour juger les enfants et le père. Le paysage de Pérouse est funeste à ce qui manque de vigueur; il faut descendre dans la plaine ombragée et d'effets éparpillés pour comprendre l'école qui y prit naissance et s'y développa. Je ne puis la situer dans son décor familial et naturel du haut de cette terrasse des Cassinensi où, encore une fois, je viens finir ma journée. Lorsque j'aurai pris contact avec cette

campagne qui ne m'apparaît que panoramiquement, immense et large, je saisirai mieux l'âme de ses beaux enfants, candides et célestes, pures fleurs de divins paradis et non poussées dans les jardins, même les plus magnifiques, des hommes...

II

Foligno.

Dans la grasse plaine qui va de Pérouse à Spolète, trois centres principaux s'imposent au voyageur désireux de s'initier à une manière de peindre aussi célèbre par la terre où elle s'est manifestée que par sa propre originalité. Assise, Spello, Montefalco, qui veut comprendre l'Ombrie devra les visiter avec soin. De ces trois centres, Foligno est le lien. Située à vingt-cinq kilomètres d'Assise, à dix de Montefalco, à cinq de Spello, Foligno fournit à celui qui veut réfléchir loin de la cohue et des *snobs* dont une Assise, par exemple, est chaque jour souillée, le plus bienfaisant, en même temps que le plus pratique asile. Voyageurs ombriens, venez à Foligno! Le gîte y est excellent, paternel. La vie y est douce et calme. Répandue le long du Topino, Foligno ne mérite pas de figurer parmi les « villes de collines » dont l'Ombrie est prodigue et dont les Anglais sont friands. Ses rues ne distraient pas le voyageur, qui aime à rêver, le soir, en fumant son cigare, par des perspectives périlleuses. Un beau jardin s'ouvre pour la méditation et le rafraîchissement; entre deux paysages émouvants, sa tranquillité est salutaire. Si l'on considère enfin que Foligno donna le jour à l'Alunno, le père de l'école ombrienne, — dont Ottaviano Nelli est l'ancêtre, — on estimera légitime que le hasard d'un coucher prît bientôt à mes yeux, grâce au repos, à l'enseignement, aux facilités et aux prévenances, allure d'heureuse fortune.

***

J'ai commencé par retourner sur mes pas. Venu, d'un trait, de Pérouse à Foligno, j'ai refait la même route jusqu'à Assise, qui réclamait, de par sa renommée et son excellence, ma première visite. Trois fois, je viens de parcourir la vallée. Mes

regards attentifs ont-ils réussi à en discerner le caractère? Ce qu'elle m'est apparue diffère tellement de ce qu'on s'est habitué à la qualifier, d'autre part l'impression de solennité reçue à Pérouse me domine si fortement encore, peut-être, que je n'ose me livrer à moi-même. Autant que la Toscane, l'Ombrie a subi beaucoup de littérature. La légende de saint François l'aurait rendue fameuse si sa beauté intrinsèque n'y eût pas suffi. Et l'on a composé de ce pays un tableau que l'on jugeait harmonieux, plein de petits oiseaux, de sources et de bocages. Moi-même, à Pérouse, n'ai-je pas résisté quelque peu à la majesté pour chercher la bucolique des prairies où le berger des humbles de cœur paissait son troupeau d'âmes fraîches?

De mon triple parcours, après mon regard pérugin, je ne puis pourtant rapporter une idée conforme à celle-là. L'Ombrie est verte et fraîche, mais elle n'est ni sentimentale ni nonchalante. Les ruisseaux et les rivières, Topino, Clitumne, gazouillent. Les arbres sont hauts. Ils sont nombreux aussi. Les récoltes sont copieuses et variées. Un air de prospérité rayonne sur toutes choses. Mais cette luxuriance n'a rien qui la fasse doucereuse. Au contraire. Les horizons sont larges. Les montagnes d'alentour, et dont la ligne ne cesse de m'accompagner, sont puissantes et nobles; le roc y règne en maître. Le Tibre charrie ses lourdes eaux et il m'est impossible de voir ce que ce long fleuve, abondant, jaunâtre, peut avoir de langoureux. Ne viens-je pas, en gagnant Assise, de traverser le lit à sec du Chiagio? Les cailloux, sur lesquels les eaux précipitées rouleront au prochain orage, ne disent pas la tendresse. L'Ombrie est ombreuse, elle n'est pas voluptueuse pour cela. Pérouse d'abord, les monts ensuite, le Tibre enfin et cette verdure touffue elle-même s'y opposent. On l'a défigurée à vouloir la banaliser. Aimable, certes, au dernier point. Mais non pas par ce sourire à tout faire que possèdent ceux ou celles à qui l'on décerne cette qualité. L'Ombrie a de la personnalité, de la netteté. Elle révèle son caractère d'énergie incontestable par mille détails que la complaisance philosophique et littéraire a pu seule négliger.

Plus je monte vers Assise, plus je me sens disposé à rejeter toute suggestion. De Pérouse, Assise peut apparaître assez paresseusement couchée au flanc du Subasio; à pied d'œuvre,

on la voit qui s'arc-boute au massif rocher et qui le brave. Que font donc ces contreforts infinis du couvent franciscain, si ce n'est résister à la poussée puissante des terres ? Les remparts se déroulent avec solennité et le dôme trapu de San Rufino, la cathédrale, n'est rien moins que souriant. Je puis marcher au milieu des oliviers, la route peut serpenter parmi les plus éclatantes fleurs du printemps et, par ses sinuosités, donner une sensation de flânerie rêvassante, je ne puis faire que le Subasio ne surplombe, que la plaine ne s'étale peu à peu, ouvrant des perspectives aux lignes fermes, qu'Assise elle-même ne grandisse et ne grimpe virilement.

La ville aggrave cette impression. Les rues en sont sévères, étroites et bordées de maisons revêches. De vieux restes antiques ont peu de propension à la mollesse, — fontaine ruinée accompagnée d'un portique affaissé, temple romain d'une distinction et d'une rudesse incomparables, jardins enfin d'où l'Ombrie s'étend en gras sillons, mais non en doux bosquets. En face, la plaine infinie, l'horizon étendu jusqu'aux plus hautes montagnes ; à droite, les rochers de Pérouse, si ardus ; à gauche le cours des petites rivières coulant sans paresser. Santa Maria degli Angeli, au milieu des champs, dresse la pureté de sa Renaissance et il faut, en fin de compte, évoquer la Portioncule, qui se cache sous le dôme, pour se laisser aller, en la regardant, à s'attendrir.

Les hommes, j'en suis sûr maintenant, ont gâté ce paysage et compromis saint François. Pour n'apparaître pas aussi violente que la déformation infligée à saint Antoine de Padoue, la déformation de saint François n'en est pas moins évidente. Les temps qui le virent naître ne se seraient pas accommodés aisément de tant de béatitude. Assise encore moins que ses sœurs italiennes s'y serait prêtée. Sous la main des Allemands, elle se révolta contre le don que Philippe de Souabe voulait faire d'elle à Innocent III et, plutôt que de supporter ce marché, elle appela Pérouse pour la défendre. Un François joli et bécotant y eût suscité toutes les colères, au lieu de soulever l'enthousiasme. Derrière ses manières apaisantes se cachait en réalité un cœur irréductible. Il n'était pas révolté, mais ses conseils ne tendaient pas à la soumission. S'il préférait que les hommes se purifiassent par le cœur plus que par

les œuvres, il n'abdiquait rien de celles-ci et sa volonté restait sans compromission. Il demandait le retour à l'innocence et à la foi spirituelle : Rome en était loin et, si elle tolérait François, c'était bien plus par peur des comparaisons que par acquiescement. L'apôtre poursuivait la corruption, et son exaltation de la nature restait la plus sanglante condamnation des mœurs. Ceux qui le suivaient s'éloignaient du démon ambitieux et avide de richesse, de puissance terrestre. Rome le ménageait, en réalité, pour l'absorber et masquer de son innocence sa propre perversion. Elle le suivait d'un œil soupçonneux, et, s'il traversa indemne le siècle éperdu, c'est parce qu'il se refusait à le connaître et non parce qu'il en était complice. Jamais critique plus cinglante que celle de François ne fut faite contre le pouvoir temporel, qui vécut en ce commencement du XIIIe siècle, la plus belle, peut-être, de ses périodes. François savait bien où il conduisait les hommes, lui si fin ; son âme douce ne pouvait pas ne pas sentir, chaque jour, la contradiction entre ce qu'il prêchait et ce que faisait le pape.

Ce François-là voyait son Ombrie bien-aimée telle qu'elle est, vigoureuse. Il prêchait cette vigueur qu'il souhaitait au fond des cœurs comme elle est derrière les verts rideaux qui la cachent aux yeux hâtifs. Ceux qui, deux ans après la mort de François, édifièrent sur la colline la demeure de ses fils, entendaient garder sous leurs yeux le témoignage puissant d'une Ombrie offerte si souvent en exemple par leur père sans faiblesse. L'Ombrie, pas plus que François, n'est fade. Alors que personne n'avait eu le temps encore de souiller la noble figure de l'apôtre, ses premiers disciples élevèrent, sous son invocation, un asile qui nous dit toute l'austérité spirituelle de sa vie.

Un grand cloître, place publique aujourd'hui, conduit à une plate-forme où sont accotés le porche de l'église basse et la porte du couvent. Celui-ci est formé d'une bâtisse considérable et irrégulière, bâtie à pic sur la vallée et soutenue par des contreforts que l'on aperçoit de tout l'horizon, vraie proue du navire qui porte, selon l'expression de Dante, « celle qui est assise sur les eaux » vers le Tibre familial. L'église basse s'ouvre sur une sorte d'atrium trapu qui communique, à gauche, avec une sombre nef flanquée de deux transepts et de chapelles. Dès qu'on entre sous ces arcs ramassés et qui incli-

nent leurs fortes arêtes pour soutenir l'édifice tout entier, l'impression est d'un colosse aux muscles tendus, le dos arrondi, les jambes écartées et les mains aux genoux. L'église haute, à laquelle on parvient par une forte rampe, se présente au bout d'une large plate-forme. La porte franchie, on se trouve dans une nef unique, vaste, claire et terminée par une abside précédée de deux courts transepts. L'ensemble est majestueux, d'un gothique sans fioritures. C'est en vain que l'on y chercherait ces fines nervures de voûtes que le Nord prodiguera à ses cathédrales; on y éprouve, au contraire, la majesté nue de l'espace par quoi le baroque a racheté ses erreurs et dont il s'est peut-être bien inspiré ici? Assise a réalisé le chef-d'œuvre de cet art gothique où le grandiose le dispute à la simplicité et que le Nord ne saura pas comprendre. Voyons en cette église tout ce que nous voudrons voir de hardiesse et de piété; nous n'y verrons jamais quoi que ce soit qui puisse favoriser la légende ombrienne de mollesse et de gracieuseté.

L'y trouverons-nous du moins dans la décoration? Église basse ou église haute, les peintres s'appelèrent Guido da Siena, Margaritone, Giunta da Pisa, Jacobus, Andrea Tafi, Cimabue, Simone Martini, Pietro Lorenzetti et Giotto, c'est-à-dire ce que Florence et Sienne ont produit de plus rude et de plus humainement durable. Ce que disaient avec tant de bravoure, et même de bravade, les fresques de Cimabue et de ses élèves, qui rejettent enfin les entraves byzantines, cet effort presque rageur pour rompre les chaînes dans lesquelles la peinture agonisait, on le sait. J'ai entendu le même balbutiement au baptistère de Parme, à San Ambrogio de Milan, à San Zeno de Vérone. L'Arena de Padoue m'a montré aussi tout ce que l'art de fixer des formes dans l'espace et la lumière devait à Giotto. Mais où est, dans tout cela, la tendresse dite ombrienne, cette langueur, cette douceur un peu sucrée que l'on vante tant? Je n'y vois que force et grandeur. Je n'y vois qu'un sentiment, celui du véritable François, si ferme, si pénitent, couvert d'un cilice et se mortifiant pour l'amour de Dieu. Oh! tout cela brille, est joyeux, ouvert et franc! Il faut pourtant concevoir la joie autrement que dans l'attendrissement. Elle est aussi, et le plus purement, dans la sérénité d'une âme fière qui s'élève. Être joyeux, au sens vrai du mot, c'est posséder un

cœur sans arrière-pensée et irréductible. C'est être inaccessible aux petitesses humaines, posséder une conscience infrangible, ne pas douter de ses forces résistantes, c'est garder en un mot toute la pureté de son âme. François jouissait, au plus haut point, de cette joie très noble. Son tombeau n'a pas son humilité, il a toute son allégresse victorieuse et sa fierté. Il répond absolument par son aspect, par ceux qui le décorèrent, en parfait accord avec sa relique, il répond à François comme François répond à l'Ombrie. Tous trois se réunissent, l'un apportant la vigueur de son art, l'autre sa foi solide, la troisième sa plantureuse abondance, pour former un tout généreux, fort, sain et puissant, — où nous chercherions en vain la fadeur que l'on voudrait traîtreusement imposer à cette terre, moins mâle peut-être que sa voisine la Toscane, mais aussi valeureuse dans sa toujours noble profusion.



Du haut de Pérouse, du milieu d'Assise, j'ai donc deviné le caractère de l'Ombrie. Il me reste maintenant à connaître l'impression que les artistes en ont reçue. L'école ombrienne justifie-t-elle son nom autrement que par la naissance fortuite de certains peintres au bord de certains fleuves? en était-elle digne par l'identité entre l'art et la patrie?

Ce matin, à Foligno même, cette après-midi à Spello, j'ai poursuivi cette enquête. Deux peintres principaux m'ont répondu, l'Alunno et Pinturicchio, c'est-à-dire le père de l'école et le plus brillant de ses élèves.

Allons vers l'Alunno, tout en flânant un peu : Foligno mérite un coup d'œil. Sur une place que deux vieux palais ennoblissent, la cathédrale dresse le porche de son transept entre deux maisons qui le pressent. Quoique roman, ce portail ne se refuse pas à plaire dans sa sévérité foncière. On y voit le besoin, tant de fois constaté, qui tient l'Italie, de posséder un art autochtone. Bramante le lui donnera bientôt ; il le lui donne à Foligno, par le vaisseau même de cette église où ce porche introduit sans l'annoncer. Longtemps asservie aux formes gothiques et romano-lombardes, l'architecture italienne s'est

dégagée de ses chaînes. L'exemple d'Alberti à Mantoue, à Rimini, a profité, et Bramante invente un style que toute l'Italie adoptera. De beaux espaces, des murs pleins, des voûtes arrondies et non plus coupées d'ogives, des coupoles, des piliers. Plus de dissimulation, tous les membres évidents, accusés et concourant à l'harmonie générale. Le style de Saint-Pierre se répand, et le voici, avec la discrétion qui convient, dans cette petite Foligno, dans cette église où Sangallo le jeune n'a pas dédaigné de venir édifier une chapelle octogone d'une simplicité, d'une franchise surprenantes encore aujourd'hui.

Pourquoi les petits monuments délaissés nous touchent-ils plus que les grands bien entretenus? Nous nous admirons, sans doute, dans notre goût qui nous conduit vers ce que le monde méprise; tout de même, ils ont une modestie qui plaît aux cœurs délicats, à ceux qui veulent aimer les choses pour elles-mêmes et non pour leur renommée. L'Oratorio della Nunziatella, non loin de la cathédrale, n'est plus guère qu'une échoppe. Désaffecté, abandonné, il dépend d'une masure par laquelle il faut passer pour entrer. Ses murs suintants pleurent la faveur qu'il connut. Et leurs larmes entraînent des outremers et des carmins dont Pérugin les orna. Parmi cette misère, au-dessus de cet autel ruiné, sous ce toit bientôt crevé, derrière les barreaux des fenêtres, Pérugin ainsi emprisonné prend un certain rehaut; dans ce baptême du Christ, il m'a paru presque mâle. Mais qu'est donc cette Nunziatella auprès de Santa Maria infra portas! Pour gagner celle-ci j'ai suivi, subtile approche, les remparts, à peu près enfouis dans les terres accumulées par les siècles et les hommes. Çà et là des eaux séjournent encore. Les vieilles maisons baignent leurs arcades et se reflètent dans le marécage. Et voici l'église, si menue et si touchante! Ce n'est pas le temple d'une ville, mais celui d'une bourgade. Une bâtisse carrée, sans style aucun, sauf en son porche, un vieux petit porche du temps des premiers âges chrétiens, sous les quatre colonnes duquel il faut descendre trois marches. Dix personnes s'y serreraient avec peine. C'est le porche, non pas d'une église pour fidèles, mais d'une chapelle pour enfants, une chapelle de catéchisme. La porte poussée, l'impression subsiste semblable : le vaisseau est bas,

étroit, en dépit des trois nefs, et tout blanc, de plâtre bien crépi. La pauvreté même. Ne fuyez pas, pourtant! Et regardez de près : il n'est guère de chapelle, ni même de pilier, qui ne soient émouvants. De toutes parts l'œuvre de l'Alunno vous parlera. Ici, c'est une grande fresque, toute naïve et gauche, mais édifiante pour qui l'interroge. Sur ce pilier, une tête de madone, toute seule, mangée par le plâtre en vain gratté depuis. Plus loin, sur la voûte d'une nef, un cycle entier. Dans une chapelle, un tableau d'autel. L'église ouvre ses fenêtres au soleil d'Ombrie; Santa Maria infra portas reçoit le premier baiser de l'art nouveau.

Niccolo da Liberatore, qu'une distraction de Vasari a nommé l'Alunno, s'essaie, à Foligno, non seulement en cette église, mais aussi sur les murs de Santa Maria in campo et de San Niccolo, dont son œuvre maîtresse est l'orgueil, s'essaie aux premiers mots d'une langue que Pérugin et Pinturicchio parleront purement. C'est de Benozzo Gozzoli, alors occupé à décorer l'église de Montefalco, que l'Alunno reçut ses premières impressions, dont ils devait transmettre la vivacité à ses successeurs. Mais qu'est-ce donc que Benozzo soufflait à Niccolo, si ce n'est la juvénile candeur de son maître Angelico? La première, la foncière qualité de l'art ombrien, c'est de Toscane qu'elle vient, — je veux dire la pureté des types et leur délicatesse. L'Alunno y joint ses propres dons : la fermeté originelle d'abord, puis cette extase que tous ses enfants adopteront mais qu'il retient encore dans les limites les plus strictes et les plus dignes, enfin le ravissement innocent de toute l'école, mais auquel il conserve une pure tendresse. Rapprochez du grand tableau d'autel de San Niccolo, à Foligno, l'*Annonciation* du musée de Pérouse, rapprochez le saint Georges de l'un de l'archange de l'autre, et vous aurez Niccolo tout entier. L'Alunno ouvre à l'école ombrienne une voie solide qui ne se ferme pas à la spiritualité ni à la fraîcheur, mais qui n'exclut pas non plus la fermeté. Sur la noblesse toscane, toujours un peu grave, l'Alunno a greffé son charme, et c'est celui même de l'Ombrie, fait de forte aisance, de noble douceur, d'un peu de rudesse parfois, sans rien de fade ni même de languissant.

Entre Niccolo da Liberatore et Pinturicchio vingt-cinq années s'interposent, et qui voient naître et se développer

Melozzo da Forli, Bonfigli, Fiorenzo di Lorenzo et Pérugin. Pinturicchio, élève de celui-ci, est au bout de la chaîne, — d'où Raphaël s'est déjà détaché. L'a-t-il donc soupçonnée de mauvais métal? Allons à Spello. Si Pinturicchio nous montre ce que l'école pouvait rester, nous serons plus fondés encore à en juger.

Derrière une vieille porte romaine, Spello grimpe à l'assaut d'un petit mamelon, contrefort du Subasio. Mais elle emploie toute sa force à cette escalade, et, lorsque ses mains atteignent le sommet, ses reins restent impuissants à l'y jeter. Le plateau est nu, aucune maison ne l'occupe, et Spello semble une Andromède qui n'a suscité la chevalerie d'aucun Persée. Elle a vieilli, ainsi suspendue, et voici longtemps que, misérable, ruineuse, elle n'excite même pas, à défaut de chevalerie, de la pitié. On la laisse s'épuiser, jour par jour, jusqu'à ce qu'elle s'abîme dans la plaine. La terre, impatiente de ce squelette éternellement pendu, voulut le secouer, voici soixante-dix ans et en fit voler les membres alentour : un tremblement de terre a ajouté à la déchéance de la perle ombrienne. Par habitude, et peut-être aussi par invincible espoir, Spello tient toujours, pourtant, et, de loin, elle paraît encore au passant, qui ne voit que ses lignes, forte et gracieuse. Elle escalade allégrement son cône verdoyant, qu'il faut gravir pour en constater la désolation. L'ascension n'est pas longue à accomplir : une seule rue, partant de la porte, conduit jusqu'en haut où elle vous dépose parmi les champs. Toute bordée de masures de pierres frustes, qu'aucun badigeon ne recouvre, la rue monte entre ces deux rangées de pauvres étables, si rapprochées qu'on les toucherait des coudes. Çà et là, une petite place, une voûte, un arc même, à prétention antique, un renflement du sol, d'où part quelque ruelle et, tous les dix pas, un infect *borgo* plus calamiteux encore. Je regarde l'un deux : il s'appelle *Via della povera vita.* Spello peut revendiquer le nom pour elle tout entière : elle est vraiment la *cittá della povera vita.*

Lorsqu'il eut terminé ses fresques du Vatican et avant qu'il entreprît la *libreria* de Sienne, Pinturicchio passa quelque temps à Pérouse, où il exécuta une Madone trônant que l'on voit aujourd'hui à la galerie du *Municipale.* C'est de Pérouse qu'il vint à Spello, au compte du cardinal Baglione. Celui-ci

traitait la petite ville en grand seigneur : le peintre du pape, que l'on se disputait, que déjà le cardinal Piccolomini guettait pour célébrer Æneas Sylvius, dans cette cité sans faste et sans richesse! Pinturicchio a couvert les murs de la chapelle Baglione de trois grandes fresques : l'*Annonciation*, l'*Adoration des Bergers* et *Jésus parmi les Docteurs*. Du haut des voûtes, par un mélange conforme à la vieille tradition chrétienne, les païennes Sibylles regardent se dérouler les scènes de la sainte légende ; regardons avec elles.

Dans un palais de la plus pure Renaissance, aux colonnes ouvragées, aux panneaux également ornés, — l'un, de portraits, dont celui du peintre, — l'autre, d'une fenêtre grillagée sur le bord de laquelle un vase attend le lis que l'ange à genoux vient présenter, — la Vierge, debout devant un lutrin, reçoit, modeste et craintive, la nouvelle de la douloureuse mission que Dieu lui confie. Au fond, par le portique ouvert, une ville s'indique, avec ses embarras et ses jardins. — En avant d'un temple aux riches colonnes, transformé en étable pour le bœuf et l'âne, Marie est agenouillée auprès de son fils qui lui tend les bras. Deux anges prient à ses côtés et les bergers s'agenouillent dévotement, tandis qu'au flanc d'une montagne le cortège des mages, chevaux et chameaux, seigneurs à longues robes ou à pourpoint, attendent que l'heure de l'audience ait sonné. — Devant un temple à coupole, Jésus foule à ses pieds innocents les saints livres des Docteurs, qui l'écoutent émerveillés, tandis que Joseph et Marie frémissent de trouver leur fils aussi savant, averti de toutes choses.

Telle est, en son aspect, l'œuvre spellienne. Si je la réunis au cycle siennois, dont j'ai gardé le souvenir, je pourrai facilement pénétrer le secret de Pinturicchio et fixer précisément sa manière. Ce qui frappe d'abord, c'est un sentiment très vif du décor : Pinturicchio a la passion des somptueuses demeures et des riches vêtements. Pas plus que tant d'autres, aussi bien dans les Flandres qu'en Italie, — et ce serait son excuse, — Pinturicchio ne cherche à mettre d'accord les lieux et les personnages, le paysage et le sujet. Il est d'usage universel de faire assister de jeunes pages et des dames à hennin à la naissance de Jésus. Les rois mages sont toujours habillés à la grecque, à moins qu'ils ne le soient comme Charlemagne. Il est cepen-

dant moins justifiable de loger Marie dans le palais de Vanozza, la mère des Borgia. Et je ne puis pas ne pas évoquer ici les Pordenone de Plaisance, où une étable couverte de chaume, et non un portique de Sansovino, s'ouvre devant les bergers. C'est que pour Pinturicchio, plus encore que pour tous les autres, la peinture est avant tout un plaisir des yeux. Il la conçoit, non pas à l'exemple des vieux Toscans pour qui elle est un moyen d'édification, mais comme un ornement, la parure des murailles, leur bijou, qui accroît la beauté substantielle, architecturale de l'édifice. Il est, de plus, honnête artiste : la nature lui ayant mis dans les doigts un pinceau élégant et l'ayant doué d'une ordonnance de récit la plus agréable, il prodigue les arabesques, soigne l'anecdote et répand l'or à pleine brosse, en vue d'un effet de richesse digne du donateur, qu'il s'appelle Piccolomini ou Baglione.

C'est en vain pourtant que je cherche dans cette facilité heureuse, spirituelle et cossue, cette mollesse dite ombrienne par où l'on classe les prédécesseurs, les contemporains et les successeurs de Pérugin. S'il faut rattacher Pinturicchio à l'un de ses congénères, ce n'est pas à son maître direct, Pérugin, que je le comparerais, mais bien à l'ancêtre, à l'Alunno de San Niccolo. Liberatore peut retrouver en lui sa fermeté, adoucie peut-être, mais fermeté que l'on ne rencontre en aucune œuvre de Pérugin. Il me suffit d'évoquer le grand et solennel tableau de la petite église San Andrea de Spello pour saisir nettement cette différence et cet atavisme. Sans doute, Pinturicchio, tout comme cet autre Ombrien, Gentile da Fabriano, ne resta pas fixé en Ombrie; de même que Gentile connut Venise, Pinturicchio travailla à Rome. Mais Pérugin, lui aussi, fut appelé par le pape. Pinturicchio, à fréquenter les maîtres siennois, conserva un peu de la vigueur sans dureté, de la grâce sans faiblesse, du *soave austero* — avec plus de *soave* peut-être que d'*austero*, — des grands Toscans. Et si cette fermeté répond à l'idéal de l'Alunno, à l'idéal foncièrement ombrien, tel que l'Ombrie me paraît le posséder à l'encontre de la légende, ne suis-je pas en droit d'affermir mon sentiment par l'exemple continu, de fermer la chaîne ombrienne, — dans laquelle il me reste maintenant à rechercher l'anneau impur ou rouillé?



Il pleut depuis douze heures. Je suis revenu de Spello hier soir par un sirocco brûlant, si douloureux aux nerfs tendus! J'ai béni la pluie de la nuit. Je la maudis pourtant, alors qu'il me faut monter vers Montefalco...

... Sur son pic, entourée de remparts, Montefalco est aussi misérable que la petite Spello, mais comme elle est plus brave! Elle eut la force de gravir jusqu'au sommet et elle s'est carrément assise sur le plateau d'où elle domine les vallées et les monts. Pauvre, sans doute, mais n'implorant aucune charité, aucune pitié. Le mendiant italien qui reçoit l'aumône parce que la courtoisie impose de ne désobliger aucune bonne intention, c'est elle tout entière. Portes ouvertes, rues largement offertes, elle m'accueille parce que je désire entrer. Tout au long de ma visite, elle me dira : « Mes fresques et moi nous suffisons à nous-mêmes; tu me fais honneur en me visitant, je veux te recevoir avec égalité. »

A peine le *vetturino* s'est-il montré qu'une nuée de gamins l'entoure. C'est à qui imposera ses services. Je les envoie tous chercher le gardien du musée.

Quel musée imprévu! Une grande église gothique, désaffectée. Du temps où Montefalco comptait dans l'Ombrie, cette église, San Francesco, était opulente. Benozzo Gozzoli, Pérugin y travaillèrent. Leurs fresques, par hasard, n'ayant pas été détruites, on leur a adjoint quelques reliques découvertes çà et là, et San Francesco est devenu l'un des plus intéressants musées qui soient, le plus intéressant pour l'étude de l'école ombrienne. Les œuvres ne sont pas disposées en ordre rigoureux, bien des attributions sont hasardeuses. On sent que les pourboires des passants, même s'ils sont abondants, restent peu fréquents, et qu'une fois le custode payé, le toit réparé, il ne reste plus grand'chose pour le conservateur ni le catalogue. Ainsi négligé, non abandonné toutefois, San Francesco dégage un charme spécial. Après tout, que me fait que tel panneau soit d'Eusebio San Giorgio, de Bernardino di Marietto ou d'un troisième? J'ai déjà tant de peine, dans ce vaisseau si vaste et silencieux, où pendent des restes de vieilles orgues, de chaire

et d'autels, à ne pas tout embrasser d'une même admiration! L'atmosphère est séduisante au dernier point sous les arceaux de cette nef, enluminés par Benozzo, devant ce pilier où quelque figure a pu enfin percer hors du plâtre qui l'étouffait, au fond de cette chapelle où un vieux panneau reluit de ses ors indélébiles. Et voici, non pas placés, mais suspendus, des fresques transférées, des fragments dépaysés, une pierre où se voit un bras, un morceau de fresque tout mangé, — accrochés au petit bonheur des clous rencontrés, — des copies encore à terre, des puérilités et du beau; quoi encore? de tout un peu, tout ce que la ville contient de vieilles reliques, jeté là sans discernement et avec la plus sainte ignorance de l'arrangement et de la présentation. Dans ce grand temple sonore, je vais de pilier en pilier, de voûte en voûte. J'interroge chacune, et c'est devant une *Adoration* de Pérugin, fresque d'une charmante clarté, que je résiste encore le mieux à leur domination, que je me protège le plus facilement moi-même contre mon abandon. Ici, vraiment, sous ces voûtes, tout ce peuple suave, souriant et tendre, a trop facilement raison de moi!

Il est quelqu'un pourtant dont je puis triompher sans peine, et c'est Benozzo lui-même. Il n'est pas de Montefalco, celui-là. Il n'est pas Ombrien. Et moi qui ai tant aimé, autrefois, à San Gimignano, les fresques de San Agostino, il me faut convoquer le cycle incomparable de Pise pour que je demeure pieux au milieu de cette abside. Oh! voici bien toujours l'exquis Benozzo, bon réaliste comme ses maîtres, c'est-à-dire s'essayant à interpréter les événements surnaturels par les gestes les plus naturels, excellent décorateur et coloriste délicat. Mais ce que je cherche en vain, cette fois, c'est le fond même de Gozzoli, sa marque toute personnelle, — puisque, à tout prendre, son réalisme, il le tenait de Giotto, et son sentiment décoratif d'Angelico, — et je veux dire son imagination variée, riche, inépuisable, l'imagination du *Campo Santo* et du palais Ricciardi. Saint François, tout comme Jésus à Bethléem, à Jérusalem ou dans la gloire de son Père, avait ses canons, des scènes types dont on ne pouvait s'écarter beaucoup. Les crèches de Pordenone, de Filippo Lippi et de Pérugin ne se ressemblent pas pourtant dans leur traitement. J'ai beau ne pas me rendre dès le premier

instant, il faut bien finir par le reconnaître : tout l'effort de Benozzo Gozzoli, à Montefalco, s'est réduit à copier les fresques de Giotto que l'on voit dans l'église supérieure, à Assise. Sans servilité, à moins que ce ne fût par une adroite précaution, il a pu placer, sous cette fenêtre, auprès de Dante et de Pétrarque, le portrait du père des peintres, et rendre ainsi un hommage doublement mérité au modèle plagié.

Par la porte de Spolète, je quitte cet étrange musée et je sors de la ville. La crête sur laquelle Montefalco est située prolonge une pointe devant moi. Une jolie route ombragée sectionne le sommet de cette arête et, sur la gauche, une sorte de hameau, que domine un petit clocher, au-dessus des arbres, apparaît : San Fortunato !

Il est charmant dans sa modestie, ce petit couvent, avec sa petite cour, précédant l'église, — celle-ci si menue et toute fière pourtant, à cause de son Gozzoli de la chapelle de la Vierge, — avec ses bâtiments si pauvres enfin, bien humbles, même au temps où ils étaient peuplés ! Ne souhaitons pas que, par miracle, ou par la munificence de quelque riche pèlerin, il vienne jamais à faire fortune. Qui sait si, dans sa petite chapelle, les fresques de Tiberio d'Assise, celui qui peignit la chapelle des roses à la Portioncule, ne seraient pas éclipsées par la magnificence des restaurations opérées autour d'elle ?



Je veux rester seul, assis sur la pierre du petit cloître, au soleil reparu, dans la simplicité et la ruine du couvent désaffecté. Tiberio, qui était le meilleur élève de Pérugin, rassemble à ses côtés toute l'école. Depuis cinq jours, je vis au milieu de celle-ci ; depuis Pérouse, je ne l'ai pas quittée. Sur la montagne de Montefalco, d'où l'on voit toute l'Ombrie et d'où Gozzoli suscita l'Alunno, le moment est venu de réunir mon troupeau et de savoir enfin nettement quelle est, sur l'art dont Pérugin est le plus fameux représentant, ma pensée, comment je le juge, sans rigueur ni faiblesse.

Un pays fertile et riche, plantureux et fort, sinon puissant. Une terre abondante, généreuse, grâce aux sources qui l'inondent des eaux accumulées par les neiges des Apennins. Une

dépression entre deux chaînes de montagnes, où les fleuves se déversent, s'amusent et engraissent une terre avide. Rien de voluptueux ni de mièvre dans cette profusion ni de petit dans ce décor. Tout, au contraire, musclé et large. L'Ombrie est douce, elle n'est pas efféminée. Parmi cette plénitude naît une âme tendre, mais ferme aussi, l'âme de saint François, — que les hommes ont rabaissé à une fadeur injustifiable, à une fadeur que ses premiers disciples, le couvent d'Assise en témoigne, ne lui ont jamais prêtée. — Lorsque les premiers peintres ombriens apparaissent, rien n'indique que leur art doive s'amollir. Benozzo a apporté en Ombrie le *soave austero* de Florence. Gentile da Fabriano renforce plutôt l'*austero* : sa madone sur un trône orné de myrtes, du musée de Pérouse, est la sœur jumelle des œuvres florentines les plus énergiques. Alunno influence Gentile et adoucit peut-être encore le *soave*, mais à la façon franciscaine : les dessous restent solides. Il ne tombe jamais dans l'abandon de soi. D'ailleurs Piero della Francesca, si rude, si réaliste, se charge de rétablir l'équilibre. Sa madone avec quatre saints, du musée de Pérouse, est dans la manière exacte, franche et même sèche de la fresque de Rimini. L'école ombrienne entre ce jour-là dans la voie harmonieuse de Sienne : Florence et François lui apportent leurs qualités austères et suaves à la fois.

Melozzo da Forli, élève de Piero, et Palmezzano, son élève, ont une certaine sensualité et de la grâce. Ils vécurent loin de la terre natale, et l'on ne peut rien attribuer de leur caractère à celle-ci, qui ne possède d'ailleurs aucune de leurs œuvres.

Giovanni Santi, le père de Raphaël, qui vit en Ombrie, n'indique rien qui permette de prévoir les temps imminents de Pérugin. Ses figures exagèrent la force de Piero, sa lourdeur même. Santi est encore un réaliste qui demeure dans la tradition alunnique. Après lui, Angelo di Baldassare, Giovanni Boccati, dans leurs œuvres du musée de Pérouse, continuent la manière, véritablement ombrienne et que trois générations consacrent. Bonfigli et Fiorenzo y persévèrent à leur tour, lui ajoutant encore de la vivacité et ce goût du décor que Pinturicchio leur devra. L'*Annonciation* de Bonfigli et le *Saint Bernardin* de Fiorenzo, au musée de Pérouse, disent hautement la filiation, très pure.

C'est alors, vers 1480, qu'apparaît Pérugin. Il trouve, en naissant, un idéal précis fait de vigueur et de délicatesse, heureusement ordonnées, distribuées, unies. Au bout de peu de temps, il ne reste presque plus rien de cette féconde alliance; la vigueur a disparu, la délicatesse seule demeure. Elle est exquise. Pérugin l'adopta-t-il au moment précis où saint François commençait à se corrompre dans l'esprit des hommes, devenait le François du jardin des roses de mai et n'était plus celui de l'église basse? En tout cas, il cultive exactement ce que la piété superficielle de son temps réclame. Il en est l'interprète fidèle. Plus d'orgueilleuse dignité, plus de saint orgueil, plus de sécurité de soi ni de confiance en son cœur. Un abandon total, absolu, aux bras de l'amour béat et convenu, une mélancolie pénétrée, une rêverie sommeillante, un attendrissement commode.

Nous sommes incontestablement gagnés par ces joies si calmes ou par ces douleurs si résignées. La couleur, d'ailleurs, en est charmante, des plus caressantes aux yeux. La composition est d'une habileté consommée et les paysages profonds sont d'une langueur infinie. Les premières fois qu'on se trouve soumis à cette grâce-là, on croit avoir rencontré le maître unique, tellement il vous prend par vos fibres les plus faciles à émouvoir. Je me souviens encore de mon ravissement lors de mon premier séjour à Pérouse : au retour, je ne quittais plus le *Saint Sébastien* du Louvre. Les fresques du Cambio vivaient en ma mémoire, intensément. Cette fois, je me les rappelle après une fréquentation plus raisonnée et je ne puis pas ne pas voir ce qu'elles ont de conventionnel et de fade. Que Pérugin fût un artiste de peu de foi, un tâcheron qui exploitait sa vogue, il m'importerait peu si, décidément, il ne voulait pas m'en faire accroire! Je lui reproche de m'avoir pris par des moyens faciles, par mes sentiments, non pas certes les plus bas, les plus superficiels du moins, la béatitude et la complaisance. Ces têtes délicieuses finissent par m'importuner de leur similitude. Sébastien ou Georges, Pierre ou Jérôme, Marie ou Marthe, c'est toujours la même extase. Toutes les têtes sont penchées, tous les regards levés au ciel, toutes les bouches entr'ouvertes pour soupirer. Le roucoulement est continu, expression du mysticisme le plus simple, le plus primitif. Aucun

personnage ne se distingue de l'autre que par ses attributs. Non, il serait impossible de différencier le Christ du Baptiste. Ils ne disent rien que le même rêve paradisiaque. Ils pensent tous à la même chose et de même. Petits enfants à l'école, ils répètent tous ensemble une leçon qu'ils ne comprennent pas. Leurs corps ne sont pas des corps, mais des mannequins. La chair ne palpite pas sous ces vêtements, et, lorsqu'elle n'en porte aucun puisqu'on la supplicie, elle est magnifique de velouté et de lignes, mais elle ne frémit jamais sous les tenailles et les flèches. Et quelle pauvreté, oui, dans la disposition! Qu'est-ce donc que vint faire en ce monde Giotto si nous devons retomber, par ces adorations, ces annonciations ou ces crucifiements, dans la vieille formule ternaire de Margaritone et de Cimabue?

Les fresques du Cambio sont d'une indigence imaginative qui répugne. Elles résument tout Pérugin. Pensez à la « chambre de la Signature » et dites ce qu'on peut obtenir de l'allégorie! *L'École d'Athènes* et *la Dispute* sont l'œuvre d'un élève de Pérugin, Raphaël, qui ne doit rien à son maître. Pérugin avait à représenter les vertus cardinales dans leurs épanouissements divers. Des héros et des saints devaient les symboliser. Toute l'antiquité et toute la catholicité étaient conviées à célébrer la Prudence, la Justice, la Valeur et la Tempérance. Et voici de minces jeunes hommes casqués, élégants et proprets qui s'alignent, enfilés les uns à la suite des autres, la tête enamourée, le geste doucereux, l'air béat. « Sa physionomie grave et vide exprimait des idées convenables, rares et pauvres » : cette phrase de Stendhal s'applique exactement à ce Trajan, à ce Coclès, à ce Scipion et à ce Cincinnatus, fins éphèbes de même âge, de même tournure, coiffés de même et pareillement indifférents. Je vois bien leur mérite, qui est la suavité, je ne vois pas le mérite qu'ils devraient avoir, d'être des héros personnels et non des exemplaires d'un même modèle, — lequel pourrait servir peut-être à la figuration de vertus célestes, mais non de vertus très humaines.

Ne dites pas que Pérugin se rachète de cet excès qui devient sa marque et constitue sa personnalité. Tiberio d'Assise, à Montefalco et à la Portioncule, pourra employer le même procédé; Gianicolo Manni, au Cambio, Berto di Giovanni, au

musée, Adone Doni, à San Pietro, pourront le perpétuer : Raphaël est là pour attester que l'on pouvait le rejeter. Pinturicchio, si l'on objecte le génie de Sanzio, prouve qu'il n'était pas besoin d'être exceptionnel pour rester honnête et mesuré. Le Spagna, à Trevi et à Spolète, proteste de la même virilité.

Giovanni di Pietro, dit le Spagna! Si jamais ma sévérité ombrienne avait besoin de se légitimer davantage, celui-ci suffirait à cette nécessité, par le ferme exemple qu'il m'apporte de ce que l'école aurait été sans la funeste carrière de Pietro Vannucci, — funeste par sa vogue de peintre à la mode. — Le Spagna marche de pair avec Bonfigli, si solide, lui aussi, dans la douceur, comme l'Ombrie; il est l'élève, avec Pinturicchio, de Fiorenzo di Lorenzo, qui lui transmet la forte tradition florentine que Verocchio et Benozzo lui ont donnée. Au musée de Spolète, il triomphe tout autant qu'à Trevi où je craignais son charme, n'ayant sous les yeux personne à qui le comparer. Giovanni di Pietro possède autant de grâce que le Pérugin le plus languissant; mais ses dessous sont d'une vigueur inconnue à Pérugin. Sa manière blanche est, en outre, d'une exquise suavité. Sur ses fonds de lait, s'envolent des chairs roses bien vivantes, en des poses attendries, sans afféterie aucun. Cette figure de Vierge prédit déjà l'humanité idéale de Corrège, tandis que ce saint François témoigne toute la pénétration psychologique d'un quelconque Florentin. On sent des corps musclés sous les plis harmonieux de ces vêtements. Les saintes Catherine et Cécile, les saints Antoine et Jacques sont des figures du plus grand caractère, d'une personnalité exacte. On les distingue toutes les unes des autres, éclatantes et scrupuleuses. Le Spagna, ami de Raphaël, se détache avec celui-ci de l'école; ils nous montrent tous deux la faute que commit Pérugin lorsqu'il affadit l'art ombrien. Le Spagna est, à Spolète, une lumière suprême; il s'impose en souvenir réparateur. Mais, décidément, l'Ombrie et saint François renient Pérugin, l'une de sa vigueur, l'autre de sa force morale.

Hier, à Foligno, je suis entré au palais Trinci, où m'appelait l'œuvre d'Ottaviano Nelli, le précurseur. En effet, s'il faut rattacher Pérugin et ses élèves à quelqu'un de leurs ancêtres ombriens, ce ne peut être à l'Alunno, à Gentile, à Piero, à

Santi lui-même, qui regimbent de toute leur fermeté contre cette fadeur-là ; en revanche, de même que Bernin rejoint Begarelli de Modène, Pérugin rejoint Nelli. Celui-ci a donné par son *Annonciation* du palais Trinci le ton où Pérugin s'obstinera. Dans la maison bien fleurie, Marie reçoit la visite de l'ange qui, afin de lui conter sa mission, tranquillement, en face d'elle, s'est assis... L'Annonciation assise! Il n'y a vraiment qu'un « Ombrien » — pour employer le langage consacré — qui osât l'inventer. La nonchalance pérugine est toute déjà dans la posture de cet ange qui a pris la peine de s'asseoir et attend, sans doute, que Marie l'invite à se rafraîchir.

L'autre jour, à Urbin, j'ai revu une œuvre dont le souvenir me hantait, la *Cène* de Justus van Gent, un Flamand dont ce tableau est le seul, d'origine certaine, que l'on connaisse. « Nelli a innové, dira-t-on; ce n'est pas un crime... » Voyez comme Justus innova! Ainsi que Corrège, à Parme, qui précipite le Christ au-devant de sa mère, enfin rendue à lui dans la gloire de son père. Méprisant toutes les conventions dont Léonard lui-même n'osa pas se libérer, Justus a supprimé la traditionnelle table du repas sacré. Les apôtres sont à genoux sur la terre battue. Et, le ciboire à la main, le Christ va de l'un à l'autre, se penchant, dans une générosité sublime, pour déposer sur leurs lèvres la nourriture céleste. Voilà comme on innove : à la manière héroïque et humaine d'un Corrège ou d'un Justus.

La mansuétude dernière de celui qui va mourir, cette charité suprême d'un corps épuisé et renonçant, je la compare à cette Annonciation assise de Nelli. Je mets celle-ci en pendant à la Cène debout et je me demande où est la puissance, où est le sublime, et, simplement, où est l'idéale vérité? Justus a dressé son Christ, il ne l'a pas couché! Le Christ de François d'Assise, c'est ce Christ-là. Du milieu de cette Ombrie, qui le garde jalousement parmi les montagnes urbinates, il rayonne sur toute cette contrée de noblesse et de fertilité. Pérugin et ses élèves sont le fruit corrompu de cette terre vigoureuse. Ils ne peuvent y plaire, ils finissent par y écœurer.

ANDRÉ MAUREL

LES ALLEMANDS

DANS L'AFRIQUE DU SUD[1]

L'insurrection fournit aux colons l'occasion d'une revanche sur le gouvernement. En Allemagne l'opinion publique, devenue nerveuse aux nouvelles répétées d'assassinats de fermiers, condamna brusquement la douceur qu'elle exigeait la veille des fonctionnaires. Le gouverneur Leutwein, qui avait reçu mission d'appliquer une politique d'ententes et d'amitiés, devint le bouc émissaire des coloniaux ardents; on lui reprocha violemment son humanitairerie (*Oberhumanität*). Il fallut sacrifier et le système et l'homme qui le représentait : en mai 1904 on enleva le commandement des troupes à Leutwein pour le confier au général de Trotha.

Le système n'a peut-être échoué que parce que l'Allemagne a lésiné au début sur les crédits de la colonie. La force militaire qu'elle entretenait sur place n'était pas capable d'assurer partout à la fois le respect du nom allemand. Les indigènes ont été encouragés par la faiblesse des effectifs stationnés dans le pays. Ils pouvaient estimer exactement la valeur de la troupe allemande; les uns ou les autres avaient fait campagne avec elle

1. Voir la *Revue* du 15 février 1908.

dans de petites expéditions à l'intérieur. En revanche, les Allemands avaient une idée très fausse et un trop grand mépris de la force des indigènes. Ils s'étaient arrogé peu à peu une situation de maîtres, qu'ils n'étaient pas en état de défendre le cas échéant. La présence d'une armée dès le début plus forte aurait peut-être prévenu toute explosion : le principe de la douceur n'était pas incompatible avec une occupation militaire sérieuse.

Mais si la faiblesse numérique de la troupe allemande a pu encourager la rébellion, elle ne l'a pas provoquée. Les causes immédiates du soulèvement, nous les avons déjà citées : ce furent l'appauvrissement rapide des propriétaires du sol, l'aliénation constante de leurs terres et de leurs troupeaux, le recouvrement brutal des dettes par les petits trafiquants. Ces peuplades de pasteurs voyaient approcher le moment où elles n'auraient plus à garder que les troupeaux du Blanc. C'en serait fini de l'existence nomade et paresseuse; les anciens maîtres de la brousse seraient parqués dans des réserves étroites, s'ils ne voulaient pas se résoudre à devenir les ouvriers agricoles du Blanc. L'infériorité de leur situation était chaque jour plus évidente. Ils savaient que des traités signés entre leurs chefs et les étrangers reconnaissaient une parfaite égalité des deux races; mais ils voyaient qu'à chaque occasion la justice des Blancs violait ce principe reconnu. Les iniquités légales, les avanies, les mauvais traitements excitaient chez eux une indignation journalière.

A cela s'ajoutait une manière de patriotisme rudimentaire. Les indigènes n'étaient pas insensibles à l'abaissement politique de leur pays et aux empiétements continuels des Allemands sur l'autorité de leurs chefs. Ils en voulaient aux Allemands en particulier, et non pas à tous les étrangers. Il suffisait qu'un trafiquant fût Anglais, ou se fît passer pour Anglais, pour être reçu à bras ouverts dans les campements. Les indigènes avaient des rapports pacifiques et même amicaux avec les Boers. Parmi les Allemands eux-mêmes, ils faisaient une distinction entre les immigrants récemment débarqués et ceux dont l'arrivée était antérieure à l'occupation. Un fermier, du nom de Conrad, qui habitait le pays depuis plus de trente ans et qui s'était d'ailleurs toujours fait estimer des indigènes par son esprit d'équité

et de bienveillance, fut épargné au moment des massacres. Les missionnaires ne furent pas inquiétés.

Dans quelques tribus, il y eut une explosion de fanatisme à la fois religieux et nationaliste. On ne peut guère expliquer autrement que par des motifs religieux la défection subite du vieux Hendrik Witbooi. Les missionnaires américains de l'*Ethiopian Church* avaient apporté aux nègres une doctrine qui fit vite fortune : à chaque race, le pays qu'elle habite; l'Afrique doit appartenir aux nègres. Des pasteurs noirs portèrent aussitôt la doctrine à ses limites extrêmes; ils prêchèrent l'expulsion du Blanc; ils fondèrent dans la colonie du Cap une Église indépendante et un séminaire; ils eurent un journal en langue basouto et menèrent une active propagande en faveur de leurs idées, qui se résument dans cette formule : *South Africa for the Blacks*. Un « prophète » de cette Église séjournait en 1904 près de Hendrik Witbooi qui se crut le chef élu, prédestiné du grand mouvement d'affranchissement. Dieu lui-même le déliait du serment de fidélité et lui mettait les armes en mains : « Les comptes que j'ai à rendre à Dieu le Père, qui est au ciel, sont très grands. Dieu a entendu nos larmes et nos supplications et nos soupirs et nous a délivrés. Car je l'attends et je l'implore, afin qu'il sèche nos larmes et nous délivre en son temps. Dieu a, du haut du ciel, rompu notre traité... » C'est en ces termes qu'il répondait à Leutwein.

Le soulèvement n'avait pas été concerté entre les diverses peuplades. Mais l'excitation des esprits était la même dans le centre et dans le sud, dans le Damaraland et dans le Namaland. Il suffit d'une dispute misérable, provoquée par le vol d'un mouton, pour que la révolte, éclatant sur un point, gagnât de proche en proche. Le *capitaine* des Bondelzwarts, Abraham Christian, avait enlevé à un de ses sujets un mouton et l'avait mangé. Le volé se plaignit au lieutenant allemand, chef du district. Le lieutenant accueillit sa plainte, en violation du traité qui réservait au chef indigène le droit exclusif de rendre la justice dans tous les différends où l'une des parties n'était pas un Blanc. Il exigea du *capitaine* la restitution du mouton. Abraham Christian consentit à verser au plaignant une indemnité de vingt marks. Mais le lieutenant, pour donner une « leçon » à ce chef barbare, exigea qu'il comparût en personne devant

lui. Le *capitaine* répondit qu'il était malade, mais se fit représenter par ses conseillers. Le lieutenant, jugeant l'humiliation insuffisante, se rendit lui-même à la hutte de Christian, pour l'en arracher de force. Il était accompagné de cinq soldats. Christian disposait de plus de cinquante fusils. Deux soldats se saisirent du chef indigène et l'entraînèrent non sans quelque brutalité. A ce moment, les indigènes, affolés et furieux, ouvrirent le feu, tuant d'une même salve leur chef, les deux soldats et le lieutenant allemand (25 octobre 1903).

Le centre de la tribu était Warmbad, dans l'Extrême Sud. La lutte en cet endroit était difficile. Les insurgés pouvaient à leur gré se réfugier dans le massif montagneux du Karras, ou passer l'Orange. Un de leurs chefs les plus fameux, Morenga, s'était établi sur la rive même de l'Orange; en cas de danger, il passait aussitôt en territoire anglais. Le réapprovisionnement en munitions était aisé sur cette frontière. Ce fut une guerre d'embuscades, pénible et peu décisive. Leutwein put néanmoins signer une paix provisoire et obtenir la reddition d'un certain nombre de fusils en janvier 1904. Mais, quelques mois plus tard, Morenga et les frères Morris, bâtards d'un Anglais du Cap et d'une Hottentote, reparurent à la tête de bandes pillardes, qu'il fallut de nouveau poursuivre.

Pour combattre les Bondelzwarts, il avait fallu dégarnir les petites garnisons du centre. Les Hereros se hâtèrent de saisir l'occasion. Le 11 janvier 1904, Samuel Maharero fit parvenir à tous les capitaines la proclamation suivante : « Je suis le chef suprême des Hereros, Samuel Maharero. J'ai promulgué une loi et dit la parole qu'il fallait, et je décrète pour tous mes sujets qu'ils ne devront pas porter la main sur les personnes suivantes : Anglais, Bastards, Damaras des montagnes, Hottentots et Boers. Sur tous ceux-là nous ne porterons pas la main. Et j'ai fait le serment que cette chose resterait secrète, même pour les missionnaires. C'est assez. »

Dans les deux ou trois jours, tous les Allemands, fermiers ou marchands qui se trouvaient isolés à travers le Damaraland, furent massacrés. Ce fut une stupeur. Personne n'avait soupçonné l'approche d'une émeute ou d'un danger. Le secret avait été rigoureusement gardé, même à l'égard des missionnaires qui croyaient avoir la confiance de leurs catéchumènes.

On suppose que les *capitaines* indigènes auraient voulu épargner les femmes et les enfants; mais leurs hommes ne firent point de distinction : cent vingt-trois personnes furent ainsi tuées; quelques-unes subirent un horrible martyre. Mais les nègres n'osèrent pas approcher des agglomérations ou des postes fortifiés; ils ne s'attaquèrent qu'aux personnes isolées.

Au moment même où il lançait sa proclamation, Samuel écrivait au capitaine des Bastards et à Hendrik Witbooi pour les entraîner dans la rébellion. « Empêche la guerre du gouverneur (contre les Bondelzwarts), écrivait-il à Witbooi; fais qu'il ne puisse pas passer par ton pays. Et fais en sorte promptement que nous prenions Windhuk d'assaut; nous aurons alors des munitions. »

Hendrik Wilbooi ne reçut pas cette lettre que les Allemands interceptèrent. Pendant plus de six mois encore, il resta fidèle à la cause des Allemands; ses hommes combattirent dans le sud contre les Bondelzwarts, dans le nord contre les Hereros. Il n'était pas homme d'ailleurs à obéir aux suggestions de ses vieux ennemis les Hereros, pour lesquels il n'avait que mépris. Ce furent, nous l'avons vu, des motifs religieux qui le décidèrent si brusquement qu'il ne prit pas le temps de rappeler ceux de ses hommes qui servaient dans la troupe allemande : on arrêta ces indigènes qui n'avaient commis d'autre faute que de ne pas savoir trahir à temps et on les envoya, pour l'exemple, à Togo, où, dit le général Leutwein (p. 456) « ils succomberont vraisemblablement au climat ». Les fermiers de la région de Gibeon, résidence de Hendrik Witbooi, furent massacrés comme ceux du Damaraland et le vieux capitaine prit la campagne. Il était âgé de quatre-vingts ans environ. Seuls les Bastards demeurèrent jusqu'au bout de fidèles alliés.

La répression dura trois ans. Ce fut une guerre atroce et coûteuse. L'Allemagne, qui prétendait réduire au minimum son budget colonial, dut envoyer 14 000 hommes. En 1906, les dépenses causées à la métropole par son empire colonial dépassaient 180 millions de marks. Souvent les Allemands se sont demandé si leur possession du Sud-Ouest africain valait tous ces sacrifices d'hommes et d'argent. Mais l'amour-propre national était engagé dans cette lutte.

L'histoire de cette guerre, qu'il fallut conduire simultanément en plusieurs lieux, et où les bandes des adversaires, sans cesse dispersées, se reformaient sans cesse dans la brousse ou dans la montagne, est naturellement assez confuse; c'est un émiettement de petites rencontres, de combats de patrouilles, d'embuscades, de surprises. Il y eut, à proprement parler, deux guerres, l'une, assez courte, contre les Hereros, l'autre, interminable, contre les Hottentots.

Les Hereros, soulevés en janvier 1904, parvinrent à réunir jusqu'à 6 ou 7000 fusils. Ils menacèrent au début d'une façon inquiétante les postes militaires et les settlements de la ligne de Swakopmund à Windhuk. Mais, en quelques mois, des renforts importants arrivèrent d'Allemagne. Le général de Trotha refoula peu à peu vers le nord les Hereros qui ne formèrent bientôt plus qu'une confuse masse errante, traînant d'oasis en oasis, de point en point d'eau, ses innombrables troupeaux de moutons et de bœufs. Acculés au massif du Waterberg, les Hereros se virent obligés d'accepter une véritable bataille rangée (10-12 août 1904); pendant deux jours, ils parvinrent à tenir les Allemands en échec; ils obtinrent même, grâce à leurs supériorité numérique, des succès partiels; puis, soudain pris d'une terreur panique, ils s'enfuirent et allèrent se jeter dans le désert de l'Omahéké, où la plupart moururent de faim et de soif.

Les Hottentots n'opposèrent jamais aux Allemands une armée comparable à celle des Hereros. La guerre n'en fut que plus longue, plus malaisée et plus meurtrière. Il fallut poursuivre et réduire successivement des bandes extrêmement mobiles, conduites par des chefs expérimentés, ravitaillées par la contrebande organisée sur la frontière anglaise, dans un pays dépourvu de communications rapides avec la côte et mal connu des troupes. L'ennemi disparaissait pendant des mois sans que l'on pût retrouver sa trace. Les Allemands de leur côté se voyaient forcés de demeurer inactifs pendant de longs intervalles, à cause des préparatifs minutieux et compliqués de chaque expédition. Pendant une année entière, Hendrik Witbooi put harceler impunément les convois de ravitaillement; avec les soixante ou quatre-vingts cavaliers de sa troupe il se glissait sans difficulté entre les lignes allemandes; jamais on ne réussit

à le cerner. Déjà le général de Trotha songeait à réunir des troupes importantes pour s'emparer de lui, lorsque, dans une rencontre avec une patrouille allemande, le vieux chef reçut une blessure mortelle (29 octobre 1905). Privé de son capitaine, la tribu des Witboois se rendit à discrétion.

Les Bondelzwarts résistèrent encore pendant plus d'une année. Ils avaient trouvé en Jacob Morenga un chef énergique, aussi habile que le vieux Hendrik Witbooi et plus entreprenant que lui. Morenga, fils d'un Hottentot et d'une femme herero, avait imposé son autorité aux tribus du sud, malgré le mépris que les Hottentots de race pure portaient aux bâtards de sa sorte. Les officiers allemands qui, à deux ou trois reprises, ont eu l'occasion de négocier avec lui, ont été frappés de son intelligence et de la décision de son caractère. Il avait vécu plusieurs années dans la colonie du Cap et y avait reçu quelque instruction; il parlait couramment le hollandais et l'anglais, et assez bien l'allemand. Jusqu'à la fin de 1906, il opposa, dans le massif du Karras et sur les bords de l'Orange, une résistance désespérée, chevaleresque d'ailleurs, ne s'attaquant qu'aux troupes et épargnant autant que possible les non-combattants. Mais ses partisans finirent par se lasser; le 23 décembre 1906, quinze jours après les grands débats coloniaux qui avaient mis aux prises le gouvernement allemand et le centre et provoqué finalement la dissolution du Reichstag, le *capitaine* des Bondelzwarts, Jean Christian et ses conseillers consentirent à effectuer leur soumission, à la condition toutefois qu'on ne les déportât pas dans une autre région de la colonie. La révolte paraissait vaincue; la cessation de l'état de guerre fut proclamée le 31 mars 1907.

Pourtant les troubles n'étaient pas encore terminés. Morenga n'avait pas voulu se soumettre. Il s'était réfugié en territoire anglais, où peu à peu il put reconstituer une troupe d'environ cent soixante fusils. En septembre 1907, il essaya de franchir la frontière. Le nouveau commandant militaire du *Schutzgebiet*, von Estorff, fit aussitôt interrompre le rapatriement des troupes coloniales, qui déjà avait commencé, et prépara une nouvelle campagne. Mais l'intervention des Anglais rendit cette fois toute expédition inutile. Au cours de la visite que le roi Édouard VII avait rendue, en août 1907, à l'empereur d'Alle-

magne, à Wilhelmshöhe, sir Charles Hardinge et le chancelier de Bülow avaient, selon les communiqués publiés par les journaux, envisagé l'éventualité d'une action commune dans l'Afrique du Sud, pour y assurer d'une façon définitive l'ordre et la paix. L'Allemagne ne devait pas tarder à profiter de cette entente. Morenga, ayant abandonné la résidence qui lui avait été désignée par le gouvernement du Cap, fut considéré comme rebelle : un détachement anglais se mit à sa poursuite, le rejoignit près de la frontière, dans le désert de Kalahari, et le tua (22 septembre 1907).

*
* *

Le grand État-Major a publié un compte rendu minutieux de toutes les opérations de l'armée coloniale[1]. Mais, pour le public allemand, il n'y a qu'un historien de la guerre, c'est le romancier Gustave Frenssen.

Peter Moors Fahrt nach Südwest, ein Feldzugsbericht, « le voyage de Pierre Moor dans le Sud-Ouest africain, récit d'une campagne », tel est le titre d'un petit livre de Frenssen, paru au début de 1906. Ce n'est pas un roman à proprement parler ; la fiction y est réduite à un minimum ; Frenssen se défend même d'avoir rien inventé ; il veut n'avoir été que le simple porte-parole d'un ancien soldat de l'armée coloniale.

Comme je flânais sur le Jungfernstieg (à Hambourg), raconte Pierre Moor, le héros du livre, vêtu encore de mon uniforme usé et sali, le visage tout bruni et brûlé de soleil, un homme d'âge moyen m'accosta, et tout en marchant m'interrogea sur ceci et sur cela. Au cours de la conversation, je m'aperçus que j'avais souvent entendu parler de lui dans la maison de mes parents ; car il connaissait mon père depuis l'enfance. Je lui ai raconté tout ce que j'avais vu, tout ce qui m'était arrivé, et toutes les réflexions que je m'étais faites là-dessus. Et de tout cela il a fait ce livre.

Mais s'il s'est trouvé un Pierre Moor pour fournir à Frenssen la trame de son livre, Frenssen a en revanche organisé, com-

1. *Die Kämpfe der deutschen Truppen in Südwestafrika.* — I. *Der Feldzug gegen die Hereros*, 1906. — II. *Der Hottentotenkrieg*, 1907.

plété et gradué le récit des divers épisodes avec un art qui n'est pas celui d'un homme du peuple. Il a fait un choix parmi les aventures qu'on lui contait ou que rapportaient les journaux; il les a dépouillées de leur caractère personnel ou local; il en a fait des événements représentatifs. Son livre ne contient presque aucun nom propre; il faut savoir qu'il s'agit de la campagne de 1904 qui se termina par l'extermination des Hereros. Chaque épisode garde un caractère indéterminé, général, synthétique. De la confusion des événements, Frenssen a su abstraire un tableau où tout est ordre et clarté. Et c'est ainsi que ce livre, écrit par un homme qui n'a jamais quitté son cabinet de travail, a contribué plus qu'aucun autre à faire connaître au peuple allemand les étendues tristes du Sud-Ouest africain et la nature cruelle de la guerre entre les indigènes et les troupes coloniales.

« Il faudrait, disait M. Dernburg à Halle, dans une fête coloniale[1], que toute femme allemande lût ce nouveau livre d'un homme que l'on comptera plus tard parmi les plus grands écrivains de l'Allemagne. Le poète a su dépeindre là en paroles simples, en même temps que le merveilleux pays sans limites, la douleur et la joie, les fatigues et les privations des Allemands en campagne. » La louange est juste : Gustave Frenssen est dès aujourd'hui l'un des grands noms de la littérature allemande contemporaine, et ce livre ne peut qu'ajouter à sa gloire; il est écrit avec une simplicité et surtout avec une concision qui ne sont pas les qualités ordinaires des romans allemands; et il est exempt de déclamation et de pathétique affecté, bien que l'auteur prétende incliner son lecteur à des réflexions morales.

Frenssen, qui fut pasteur à ses débuts, n'a jamais su dépouiller tout à fait le prédicateur et le directeur de consciences. On sent partout dans ses romans un christianisme libéral, élargi, amoureux de la vie saine, indulgent aux infirmités du cœur humain, soucieux d'exciter chez les lecteurs l'esprit d'initiative, le goût du travail modeste allègrement accompli, le sincère et constant contrôle de l'individu sur lui-même. L'intention moralisatrice ne s'étale pas dans *Peter Moors Fahrt*, mais elle est aisément saisissable. Le livre est

1. Le 28 octobre 1906.

une glorification de l'énergie, de l'abnégation, du courage désintéressé des soldats chargés de la répression. La guerre qu'ils ont menée était cruelle; en un sens même elle était injuste puisqu'on voulait déposséder un peuple de son pays; mais une chose excuse la brutalité et l'iniquité de la conquête : c'est la culture supérieure de l'élément conquérant. La civilisation progresse dans la douleur et dans le sang. Il faut savoir éprouver de la pitié pour les victimes nécessaires de cette évolution meurtrière, mais il faut se fermer aux remords.

Les soldats d'infanterie de marine, ouvriers et paysans, qu'on envoya, à partir de 1904, en Afrique pour renforcer les troupes mercenaires jusqu'alors chargées de protéger la colonie, ne savaient qu'une chose en s'embarquant pour ce lointain pays, c'est qu'il fallait venger l'honneur allemand. De la colonie elle-même et des questions soulevées par l'occupation des Blancs, ils ne soupçonnaient rien :

Le soir du 14 janvier, je passais avec Behrens et un autre camarade rue du Danemark. Nous rencontrâmes Gehlsen qui faisait à ce moment son service comme volontaire d'un an et qui avait été affecté à ma compagnie. Il me dit : « As-tu déjà lu? » Je répondis : « Quoi donc? » Il dit : « Dans le Sud-Ouest africain les Noirs ont massacré tous les fermiers lâchement et traîtreusement, eux, leurs femmes et leurs enfants. » Je connais assez bien ma géographie; au premier moment pourtant je me trouvai tout dérouté et je demandai : « Est-ce que ces gens, qu'on a massacrés étaient des Allemands? — Bien sûr, répondit-il, des Silésiens et des Bavarois, et d'autres encore, tous Allemands; trois ou quatre même sont du Holstein. Et maintenant, hein? qu'en penses-tu? nous autres, de l'infanterie de marine... » Je lus instantanément dans ses yeux ce qu'il voulait dire : « Il faut que nous partions là-bas », dis-je. Il haussa les épaules : « Qui donc, sinon nous? » dit-il. Je restai silencieux un moment; il me passait toutes sortes d'idées en tête. Puis je me ressaisis et je dis : « Eh bien, allons-y! » Et je me sentis joyeux. Et j'examinais en passant les gens qui nous croisaient, pour voir s'ils étaient déjà au courant et s'ils remarquaient, à nous regarder, que nous allions partir pour le Sud-Ouest, afin de faire expier à un sauvage peuple de païens le crime d'avoir répandu du sang allemand.

Personne parmi les soldats, ni même parmi les officiers ne croyait que la révolte fût sérieuse et que la campagne dût durer

longtemps. Aurait-on même l'occasion de débarquer? N'apprendrait-on pas, en arrivant au port, que les insurgés s'étaient soumis? Pourrait-on, au moment du retour, qui ne saurait sans doute guère tarder, se vanter auprès des parents, des amis, des fiancées, d'avoir parcouru cette terre africaine où l'on se plaisait à imaginer, comme dans les histoires enfantines, d'impénétrables forêts vierges, des bandes de singes, des troupeaux d'antilopes et des huttes de paille à l'ombre de hauts palmiers?

Au bout d'un mois de traversée, Svakopmund apparaît : quelques maisons de bois, couvertes de tôle ondulée, sur une côte plate :

Nous avions pensé que tout Swakopmund serait sur le rivage, radieux de voir enfin arriver du secours; mais il n'y avait pas un être humain. Nous passâmes devant quelques maisons isolées, qui se dressaient là dans le sable nu; mais nous ne vîmes personne qui nous envoyât un amical bonjour. Nous aperçûmes, ici ou là, quelques gens à l'ombre des vérandas, mais il nous sembla qu'ils nous regardaient d'un air indifférent et presque moqueur. Derrière nous, nous entendions le pesant fracas de la mer qui se brisait — nous commencions presque à trouver ce bruit agréable, — tout autour de nous, aussi loin que s'étendait la vue, il n'y avait rien que du sable sec et brûlant, sur lequel le soleil tombait avec un miroitement aveuglant. Les yeux se fermaient involontairement; une sensation de chaleur, de sécheresse vous serrait à la gorge. Nous étions passablement silencieux.

C'est ensuite la montée lente, en chemin de fer, vers le haut plateau intérieur. D'abord le désert de sable, puis, dans une montagne sauvage, une vallée desséchée, que suit la ligne, souvent endommagée par les rebelles. A la forteresse de Windhuk on équipe les arrivants. Et sous la conduite de quelques Boers et d'anciens soldats, traînant derrière lui un long convoi de voitures du Cap, le régiment gagne la brousse :

Ce que nous voyions était un immense haut plateau, au sol d'un jaune rougeâtre, où croissait pauvrement une herbe rude, jaunâtre et sèche, qui s'agitait à hauteur du genou comme du seigle clairsemé. Épars dans cette herbe, des buissons épineux et résistants, tantôt écartés les uns des autres, tantôt resserrés, se dressaient, à hauteur d'homme d'abord, ensuite jusqu'à trois et quatre mètres. A la fin ils étaient si pressés, que leurs têtes se touchaient. Dans le lointain on voyait, çà et là, surgir de l'immense plaine de

hauts pics isolés et abrupts ; une ou deux fois, nous aperçûmes devant nous, à une distance infinie, un peu au-dessus de la plaine, dans le miroitement de l'air enflammé et tremblant, ce que nous désirions voir : de hauts arbres couverts de fruits et des étendues bleues semblables à des étangs. Mais cela disparut bientôt; c'étaient des mirages.

Dans cette étendue immense, toujours semblable à elle-même, ces quelques centaines d'hommes essaient de cerner une bande mobile et insaisissable de Hereros. C'est vainement qu'ils cherchent pendant des semaines la trace de l'ennemi; tout le pays est désert. Les vivres s'épuisent, l'eau fait défaut, la brousse met les vêtements en lambeaux, le soleil accable la colonne, les nuits sont glaciales; et lentement la lassitude, le découragement entrent dans les cœurs.

Le soir, au bivouac, Pierre Moor rejoint les vétérans et se fait raconter l'histoire de la colonie et des colons :

Ils en vinrent à parler aussi des causes du soulèvement, et un ancien, qui était déjà depuis longtemps dans le pays, dit : « Voyons, est-ce qu'il pouvait en être autrement? Ils étaient éleveurs et propriétaires, et nous étions en train de les déposséder et de les transformer en manœuvres; alors ils se sont révoltés. Ils ont fait la même chose que l'Allemagne du Nord en 1813. C'est leur guerre de délivrance. — Oui, mais toutes ces cruautés? » dit un autre. Mais le premier répondit avec flegme : « Crois-tu que les choses se passeraient sans cruautés, si le peuple tout entier chez nous se soulevait contre des oppresseurs étrangers? Et est-ce que nous ne sommes pas cruels à leur égard? » Ils parlèrent aussi de ce que venaient faire les Allemands dans ce pays. Ils déclaraient qu'il était nécessaire de bien s'entendre là-dessus : pour l'instant, voici ce qui en était : il y avait d'une part des missionnaires, qui disaient : « Vous êtes nos chers frères dans le Seigneur, et nous voulons vous apporter ces biens : la foi, l'espérance et la charité », et, d'autre part, il y avait des soldats, des fermiers et des trafiquants, qui disaient : « Nous allons vous prendre tout doucement votre pays et votre bétail, et nous ferons de vous des travailleurs privés de tous droits ». Cela ne pouvait pas aller ensemble. C'était une chose ridicule et absurde. Ou bien il était juste et légitime de coloniser, c'est-à-dire d'enlever aux indigènes leurs droits, de les piller et d'en faire des serfs, ou bien il était juste et légitime de christianiser, c'est-à-dire de prêcher la fraternité et d'en donner l'exemple. Mais il fallait se décider pour l'un et rejeter l'autre, il fallait être résolu à asservir ou

résolu à aimer, être pour Jésus ou contre Jésus. Les missionnaires leur prêchaient : Vous êtes nos frères! Et ils leurs brouillaient toutes leurs idées. Non, ils ne sont pas nos frères; ils sont nos serfs, et nous devons les traiter humainement, mais sévèrement. Comment? Ces gens-là seraient nos frères? Peut-être pourront-ils le devenir, après cent ou deux cents ans! Qu'ils commencent d'abord par apprendre ce que nous avons trouvé par nos propres moyens : faire des digues et creuser des puits, bêcher et planter du maïs, bâtir des maisons et tisser des vêtements. Après cela ils pourront peut-être devenir, plus tard, nos frères. Mais on n'accepte personne dans une corporation, avant qu'il n'ait payé son droit d'entrée.

Un vieux conducteur de voiture, qui mêlait à ses paroles un certain nombre de mots anglais et hollandais, dit que le mieux serait de vendre la colonie aux Anglais, que les Allemands étaient sans doute de bons soldats et de bons fermiers, mais qu'ils n'entendaient rien à l'administration des colonies; tantôt ils voulaient ceci, tantôt ils voulaient cela. Un autre, plus jeune, qui n'était dans le pays que depuis trois ans, répliqua : « Il faut d'abord qu'un ou deux milliers de tombes allemandes aient été creusées dans ce pays, et ce sera peut-être pour cette année.

Au bout d'un mois de recherches vaines, une patrouille, dont faisaient partie beaucoup d'officiers, se laisse surprendre. Presque tous sont massacrés. Je remarquai d'une voix forte : « Il y a un nombre incroyable de morts pour si peu de blessés ». Mais Hansen répondit : « Ne dis donc pas de ces bêtises. Ils ne font pas de prisonniers. Nous n'en faisons pas non plus ».

Dépourvu de vivres, isolé et privé de communications avec les autres colonnes, le régiment bat en retraite. Les Noirs, embusqués sur la route, assaillent brusquement, férocement, l'arrière-garde, qui succombe presque tout entière. Pierre Moor, blessé au bras, s'échappe. A partir de ce jour, il suit la colonne avec l'hôpital de campagne; il assiste de près aux souffrances des blessés, forcés de subir les mêmes privations que le reste de la troupe. Les tonneaux d'eau sont vides. On rencontre seulement, à de rares intervalles, des trous bourbeux, où les hommes boivent le miasme de la fièvre typhoïde. A cela s'ajoute la dysenterie, et le régiment n'est bientôt plus qu'une bande de malades et d'estropiés, errant dans la lande hostile.

Or, pendant que les soldats meurent ainsi d'épuisement dans l'Afrique lointaine, que pense la mère-patrie?

Un soir — il y avait déjà des semaines que j'étais dans ce camp de typhiques — l'un de nous reçut une lettre, de Swakopmund je crois; il y avait dedans, entre autres choses, qu'en Allemagne tout le monde parlait de la guerre entre la Russie et le Japon, mais que de nous personne ne soufflait mot, ou bien que l'on se moquait de nous et de notre misère, comme de gens qui combattent pour une cause ridicule et perdue, et que l'on ne voulait pas entendre parler de nous parce que nous ne nous entendions pas à vaincre rapidement. Je voulus d'abord jeter cette lettre loin de moi; mais ensuite je pensai que je ferais bien de la montrer à Heinrich Hansen. Seulement il ne vint pas. Mais le lendemain un autre vétéran vint, et je lui montrai la lettre; car tout mon courage s'en était allé. Il la lut, rit et dit : « Qu'est-ce qui te surprend? Est-ce que ça n'a pas toujours été comme ça? » Combien de femmes a le roi de Siam? Quelle sorte de jarretières porte la reine d'Espagne? Quelle réponse as-tu reçu à la carte postale que tu avais envoyée au général japonais? « cela, vois-tu, ce sont des choses qui intéressent les Allemands. Je voudrais que tu entendisses comme les Anglais se moquent de nous, et de nos commérages et de notre badauderie. Les Anglais se demandent en toute occasion : « Quel profit en retirerai-je, quel profit en retirera l'Angleterre? » Et là-dessus il s'en alla.

L'exemple de l'Angleterre a toujours été invoqué en Allemagne par les écrivains qui font métier d'aiguilloner le sentiment national. Il faut, disent-ils, cultiver, comme les Anglais, ce « gesunder Egoismus », ce bel égoïsme, qui est, en fin de compte, le fondement du patriotisme. Mais, à la différence des nationalistes ordinaires, Frenssen ne prêche pas la haine des Anglais. Il leur rend même, au début de son livre, un témoignage assez inattendu sous la plume d'un Allemand :

Nous autres marins, dit un lieutenant de vaisseau, nous avons des Anglais une autre opinion que les gens de l'intérieur du pays. Nous les rencontrons dans tous les ports du monde, et nous savons qu'il n'y a pas de gens qui s'imposent davantage au respect. Derrière les hautes falaises crayeuses que voilà demeure sans conteste le premier peuple de la terre, peuple de gens bien élevés, prudents dans leur conduite, braves, unis et riches. Tandis que nous...! Il n'y a qu'une de leurs qualités que nous ayons possédée de tous temps : la bravoure. Nous sommes en train d'en acquérir lentement une autre : la richesse. Aurons-nous jamais le reste? c'est une question vitale pour nous.

Pierre Moor, plus heureux que beaucoup de ses camarades,

guérit lentement. On l'attache au service d'un officier chargé d'opérer de longues et périlleuses reconnaissances à travers la brousse. Lui-même dirige une fois une patrouille, au cours de laquelle il découvre, dans un lieu écarté, un campement de plusieurs milliers de femmes et d'enfants fugitifs :

Sur une hauteur qui allait en s'élargissant jusqu'au pied de la montagne, dressée à pic vers le ciel bleu et constellé, des huttes s'entassaient, semblables à de grosses mottes de terre, formes indécises et sombres. On entendait de ce côté l'aboiement des chiens et le mugissement du bétail. Les yeux fixes et grands ouverts, j'épiais dans les ténèbres ce tableau grandiose; je notai soigneusement la position par rapport au pied de la montagne. Pourtant une réflexion me traversa l'esprit : « Voilà un peuple, avec ses enfants et tous ses biens que le plomb menace affreusement, sauvagement, de tous les côtés, un peuple condamné à mort; » et un frisson glacé me passa dans le dos.

C'était bien en effet une condamnation à mort. Et le récit des événements qui suivent — la bataille de Waterberg et la poursuite dans le désert — représente un des plus terribles épisodes de l'histoire coloniale européenne. Les Hereros, réunis en une bande unique, et traînant derrière eux le troupeau lamentable de leurs familles et de leurs bestiaux, sont acculés à la limite de l'Omahéké. Derrière, c'est la solitude, la mort par la soif et la faim. L'armée allemande les cerne presque. Leur défense est désespérée. Les deux armées se fusillent à portée de la voix; quelques indigènes, qui savent l'allemand, répètent moqueusement les commandements qui retentissent dans les lignes ennemies; ils crient aux soldats qu'ils viennent de blesser : « As-tu ton compte, Dutchmen? » Pendant vingt-quatre heures ils tiennent ainsi les Allemands en échec. Puis ils disparaissent soudainement la nuit; ils s'enfuient en déroute dans le désert. Des couvertures, des peaux de bêtes, des plumes d'autruches, toutes sortes d'ustensiles, des cadavres puants de bêtes et d'hommes marquent leur route. Une bande de cavaliers les poursuit dans la chaleur torride :

Plus nous avancions dans le soleil brûlant, plus le chemin devenait lamentable. A quel degré d'humiliation ce peuple orgueilleux, sauvage, méprisant s'était-il abaissé dans sa mortelle angoisse! Partout

où je tournais mes regards, du haut de mon cheval épuisé, gisait par tas tout ce qu'ils avaient possédé : des bœufs et des chevaux, des chèvres et des chiens, des couvertures et des peaux. Un tas de petits enfants était étendu sans force et sans aide auprès de femmes, dont les seins flasques et longs pendaient; d'autres gisaient à l'écart, les yeux et le nez pleins de mouches, bien qu'ils fussent encore vivants. Quelqu'un leur envoya nos charretiers nègres; je pense qu'ils les ont aidés à mourir. A voir ainsi toutes ces créatures vivantes, étendues sur le sol en des positions étranges, toutes, hommes et bêtes, dans l'attitude où elles s'étaient effondrées, abandonnées, pesantes, se convulsant encore, ou déjà immobiles, on eût dit que tout cela s'était abattu du haut du ciel.

Vers midi, nous fîmes halte auprès de trous d'eau, qui étaient remplis jusqu'au bord de cadavres. Nous les en retirâmes avec les attelages des canons; mais il n'y avait au fond qu'un peu d'eau sanguinolente et puante. Nous essayâmes de creuser un peu plus avant dans le sol; mais il ne vint point d'eau. Il n'y avait pas non plus d'herbe pour les chevaux. Le soleil flamboyait de telle sorte sur le sable, que nous ne pouvions pas même nous étendre. Sur des chevaux torturés par la soif et la faim nous continuions d'avancer, torturés nous-mêmes par la soif et la faim. A quelque distance, des vieilles femmes s'étaient accroupies par tas d'un air idiot. Des bœufs, encore debout, çà et là, meuglaient. Plus tard, sans doute, hommes et bêtes se seront précipités à travers la brousse, n'importe où, sans réflexion, dans un dernier accès de désespoir, pour trouver à tout prix de l'eau. Et dans la brousse ils seront morts de soif.

Des milliers de Hereros meurent là. Le reste réussit à découvrir, dans l'est, près de la frontière anglaise, quelques points d'eau, sortes d'oasis misérables, où la vie est encore possible. On les y poursuit impitoyablement. Après avoir tourné le désert, dans une pénible marche qui dure plusieurs semaines, l'armée allemande se prépare à attaquer l'ennemi dans ce suprême retranchement. Mais en approchant des points d'eau, on aperçoit dans la steppe une immense colonne de poussière, qui signale la fuite des Hereros. Trois cavaliers, un lieutenant, un vétéran et Pierre Moor essaient de les rejoindre; ils y parviennent, à demi morts de fatigue, de sommeil et de soif[1]. Des grappes humaines, accroupies sur le sable, les

1. Le fait est historique. Cette reconnaissance aventureuse fut conduite par le capitaine Klein (28 octobre 1904). Cf. *Der Feldzug gegen die Hereros*, p. 205.

regardent passer sans un mouvement. Le peuple noir est à l'agonie. Le vétéran fusille un indigène porteur de cartouches, sans que personne fasse un geste pour le défendre; Pierre Moor proteste contre cette inutile exécution, mais le lieutenant approuve sentencieusement : « Deux certitudes valent mieux qu'une. Celui-là ne pourra plus lever son fusil contre nous, ni engendrer des enfants qui combattent contre nous; la question de savoir si l'Afrique du Sud doit appartenir aux Germains ou aux Nègres entraînera encore bien des cruautés ».

Car c'est ainsi maintenant que le problème des races indigènes se pose pour les Allemands : elles ou nous. C'est une lutte de peuples qui doit avoir pour issue l'extinction de l'un des adversaires. Devant l'amoncellement hideux des Hereros prostrés, moribonds, le lieutenant et Pierre Moor disputent maintenant, froidement, sur la justice de leur cause. Et voici comment s'exprime le chrétien Frenssen par la bouche du lieutenant :

« Ces Noirs ont mérité la mort devant Dieu et devant les hommes, non pas parce qu'ils ont massacré deux cents fermiers et se sont soulevés contre nous, mais parce qu'ils n'ont pas bâti de maisons et parce qu'ils n'ont pas creusé de puits. » Puis il se mit à parler du pays, de ceci, et de cela, et conclut : « Avant-hier, avant le service religieux, nous avons chanté le psaume : « Nous nous présentons pour prier devant Dieu le Juste ». Voici comment je l'interprète : Dieu nous a donné la victoire, parce que nous étions le peuple le plus noble et le plus plein d'initiative. Cela ne veut pas beaucoup dire, lorsqu'on se compare à ce peuple de nègres; mais nous devons faire en sorte de devenir meilleurs et plus actifs que tous les autres peuples de la terre. C'est aux plus nobles, aux plus décidés, que le monde appartient. Telle est la justice de Dieu.

Le vétéran s'était endormi... La lune se leva; la nuit devint froide; le vent se mit à souffler. Après un moment, le lieutenant reprit : « Le missionnaire a pourtant raison, lorsqu'il dit que tous les hommes sont frères. »

Je répondis : « Dans ce cas nous avons tué notre frère, » et je jetai un coup d'œil au cadavre sombre, étendu tout de son long dans l'herbe.

Il leva les yeux et dit de sa voix enrouée, douloureuse : « Nous serons encore forcés d'être cruels et de tuer; mais nous devons cependant, en tant qu'individus et en tant que peuple, diriger tous nos efforts vers de hautes pensées et de nobles actions, afin de contribuer pour notre part à la fraternité future de l'humanité ».



Le livre de Frenssen est le témoignage le plus éloquent d'un état d'esprit aujourd'hui fréquent dans les cercles « nationaux » d'Allemagne. L'ancienne bienveillance à l'égard des indigènes a fait place en peu d'années à une sévérité impitoyable. Il serait puéril de faire un grief aux Allemands de leur mépris de l'indigène ; tous les peuples coloniaux se ressemblent en ce point. Mais le mépris allemand se manifeste actuellement avec une rigueur particulière. La guerre d'extermination contre les Hereros a été froidement voulue et implacablement exécutée. Le récit publié par le grand État-Major général montre quel était l'état d'esprit du général de Trotha après sa grande victoire de Waterberg :

Le commandement en chef eut alors à examiner quelle conduite il convenait de tenir à l'égard des Hereros réfugiés dans le désert de sable, ou passés de l'autre côté de la frontière anglaise, ou encore dispersés à l'intérieur du territoire. La question était devenue brûlante, à cause du soulèvement des Hottentots, survenu sur ces entrefaites. De plus d'un côté il fut suggéré d'amener par des négociations le reste du peuple à faire sa soumission.

Mais le général de Trotha ne crut pas encore le moment venu. Il fit observer dans un rapport au chef de l'État-Major de l'armée, que des négociations avec les Hereros étaient impossibles, parce que les capitaines étaient tous morts ou réfugiés à l'étranger, ou parce qu'ils s'étaient compromis de telle sorte par leurs méfaits, pendant le soulèvement, que le gouvernement allemand ne pouvait pas entrer en pourparlers avec eux. Il considérait d'ailleurs qu'en acceptant une soumission plus ou moins volontaire, qui laisserait la possibilité d'une reconstitution de la vieille organisation par tribus, on commettrait la plus grande des fautes politiques, et qu'on aurait tôt ou tard à l'expier d'une façon sanglante. Il voyait dans tout le mouvement de révolte de la colonie allemande les premiers symptômes d'une lutte de races, avec laquelle toutes les puissances européennes maîtresses de possessions coloniales africaines devraient compter. Dans ces conditions, toute concession du côté allemand ne pouvait que fournir des adeptes nouveaux à la doctrine, connue sous le nom de mouvement éthiopien, selon laquelle l'Afrique appartient uniquement à ses habitants noirs.

Il fallait donc continuer la lutte, aussi longtemps que subsistait pour les Hereros une chance de ranimer leur force de résistance[1].

Mais, dans cette lutte, ni les femmes ni les enfants n'ont trouvé grâce devant les troupes. Et la sentence d'exécution n'a pas été prononcée en expiation des assassinats commis par les indigènes, — cela n'a été qu'un simple prétexte; — elle l'a été au nom des principes supérieurs du christianisme et de la civilisation. Le rappel du gouverneur Leutwein a marqué la défaveur de la politique d'assimilation. On a donné satisfaction aux cercles coloniaux, en faisant anéantir aux deux tiers le peuple des Hereros; le nombre des insurgés en armes ne dépassait guère 6 ou 7000; le nombre des morts a dépassé 40000. Il y a cependant des mécontents qui se plaignent que la besogne est restée inachevée, que le déblaiement n'est pas complet. Un de ces intransigeants, autrefois maître d'école dans la colonie, exprime ainsi son opinion dans une brochure assez prétentieusement rédigée, mais à laquelle on ne peut pas dénier toute influence, puisqu'elle a été citée à la tribune du Reichstag[2], et que le duc Jean Albert de Mecklembourg, leader des coloniaux allemands, en a accepté la dédicace :

La question des indigènes doit être résolue uniquement dans le sens de l'évolution naturelle de l'histoire universelle, c'est-à-dire que la moralité supérieure doit avoir le pas sur la civilisation inférieure. L'État moderne, en tant que puissance coloniale, commet vis-à-vis de ses sujets le plus grand des crimes, lorsque, se laissant hypnotiser et dominer par de confuses idées humanitaires, il épargne aux dépens de ses propres nationaux des races nègres vouées à disparaître, et par conséquent travaille contre lui-même. Or la plus haute obligation morale d'un tel État, c'est de travailler à sa propre conservation. C'est pourquoi il est nécessaire de faire dans le Sud-Ouest table rase[3].

Le gouvernement n'a pas suivi jusqu'au bout les suggestions de la partie la plus exaltée de l'opinion publique. Il ne serait pas seulement inhumain, il serait encore impolitique de vouloir

1. *Der Feldzug gegen die Hereros*, p. 208.
2. Par le député Kopsch; séance du 29 novembre 1906.
3. Carl Otto, *Südwest-Afrika*; *wohin steuern wir?* p. 104.

annihiler entièrement les populations indigènes. Bien que l'on veuille faire du Sud-Ouest africain une colonie de peuplement, il s'écoulera encore de longues années avant qu'on puisse diriger vers ce territoire le flot, d'ailleurs sans cesse diminué, de l'émigration allemande. Pour l'instant, les émigrants, effrayés par la longue révolte, évitent encore cette colonie. Les anciens colons, ruinés, menacent de la quitter, et l'un des soucis les plus pressants de M. Dernburg, à son arrivée aux affaires, a été d'obtenir pour eux des subsides du Reichstag.

La présence d'une main-d'œuvre nombreuse est nécessaire au développement économique de la province. L'exploitation des mines de cuivre, des gisements d'or et de diamants qu'on a découverts çà et là, la surveillance des troupeaux ne pourront pas de longtemps être assurés par des Blancs. Le défaut de travailleurs est plus sensible encore dans le Sud-Ouest allemand que dans la colonie du Cap. Ce n'est pas par humanité, dit Leutwein [1], c'est par intérêt bien entendu qu'il faut ménager les indigènes. Les Anglais, ajoute-t-il, ont eu, tout comme les Allemands, des soulèvements à combattre. En 1896, la révolte des Matabélés a causé, comme celle des Hereros, la mort de plusieurs centaines de colons européens. Les Anglais cependant n'ont pas pris cet événement au tragique; ils savaient que toute entreprise coloniale expose à de tels dangers. Loin d'anéantir les indigènes, ou de les enfermer dans des camps militairement gardés, comme font en ce moment les Allemands pour tous les survivants de la guerre, ils en ont fait de libres citoyens de la colonie; ils leur ont donné le droit de vote. Aussi les Anglais sont-ils généralement estimés, sinon aimés, parmi les peuplades de l'Afrique du Sud. Leur colonie tend à devenir le rendez-vous des indigènes. Leutwein cite la lettre qu'un Herero, employé aux mines de Johannesburg, envoyait à un proche, demeuré dans la colonie allemande :

Je te donne à savoir que le pays des Anglais est vraiment un bon pays; il n'y a pas là de mauvais traitements... Il y a beaucoup de travail et beaucoup d'argent, et même si ton supérieur est là, il ne te frappe pas, ou, s'il te frappe, et outrepasse par conséquent la loi, il est puni comme un autre.

1. *Op. laud*, p. 545.

Les discours de M. Dernburg au Reichstag, particulièrement celui du 28 novembre 1906, consacré presque entièrement au Sud-Ouest africain, laissent pourtant l'impression qu'il compte, pour développer la colonie, sur le seul élément blanc. Il ne croit pas à une pacification prochaine du pays ; il estime que pendant une dizaine d'années encore, ou davantage, la colonie pourra être troublée par des pillages de fermes et des actes isolés de brigandage. Rien n'est en effet plus vraisemblable ; car, à la suite de la révolte, les terres indigènes ont été confisquées ; tous les propriétaires du sol ont été dépossédés, leurs troupeaux sont morts ; ils ne sont plus aujourd'hui que des nomades affamés et prêts à tout. La nouvelle organisation est prévue contre eux et non pas pour eux.

Provisoirement, M. Dernburg ne veut coloniser que les trois huitièmes environ du territoire. Les lignes de chemin de fer seront l'instrument principal de la pénétration allemande. Deux d'entre elles, entièrement construites, conduisent de Swakopmund à Otavi et de Swakopmund à Windhuk ; une troisième, encore inachevée, reliera, vers 1908, la baie de Lüderitz et Keetmanshoop ; on en construira une autre, à travers le Namaland, de Windhuk à Keetmanshoop. Chacune de ces lignes sera comme l'axe d'une région militairement surveillée : à une distance de 100 kilomètres, de côté et d'autre de la voie, les colons blancs pourront compter sur la protection des troupes allemandes ; s'ils préfèrent s'établir en dehors de cette zone protégée, ce sera à leurs risques et périls.

Ces lignes de chemin de fer en outre attireront le colon. M. Dernburg a vécu dans sa jeunesse aux États-Unis ; il sait comment les Américains ont « ouvert » le Far West. Il a cité au Reichstag cet exemple :

Lorsqu'en 1883 la ligne du Northern Pacific fut poussée à travers le Montana, ce territoire était un désert désolé et sans eau. Un grand nombre d'hommes intelligents ont été attirés dans le pays par le chemin de fer. On a apporté de l'argent, des capitaux avec lesquels on a établi des barrages et des élévateurs ; on a créé là en peu de temps de vastes cultures d'orge, et, en fin de compte, on y a découvert ces trésors minéraux, qui mettent aujourd'hui le monde civilisé dans la dépendance du Montana, en ce qui concerne la production du cuivre. Pourra-t-on obtenir les mêmes résultats dans le

Sud-Ouest africain, cela est fort discutable. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que ce grand développement du Montana ne se serait jamais produit, si le chemin de fer n'avait pas été construit.

Or, si cette méthode américaine de colonisation réussit dans le Sud-Ouest africain, si les Allemands parviennent en quelques dizaines d'années à peupler le pays, à y attirer des capitaux, à y effectuer les travaux d'irrigation nécessaires, à y faire naître toute une vie agricole et industrielle, la question indigène n'existera plus à proprement parler; il n'y aura plus de danger indigène. Mais en attendant il est nécessaire que le gouvernement, dans l'intérêt des colons, dans l'intérêt de tous les Européens établis en Afrique, exerce sur les indigènes une stricte surveillance.

Toutes les puissances colonisatrices d'Europe, dit M. Dernburg, sont solidaires dans leur politique à l'égard des indigènes. Elles fondent toutes leur puissance sur les mêmes moyens ou sur le même défaut de moyens, auquel elles suppléent par l'autorité morale. Si donc une puissance comme l'Allemagne, qui est considérée à juste titre dans le monde entier comme une puissance militaire, faiblit devant des Hottentots, il est naturel que la situation de toutes les puissances colonisatrices en Afrique soit ébranlée du même coup. Et vous pouvez penser que nos voisins nous en sauraient assez mauvais gré. Au début de cette session, le chancelier de l'Empire a été interpellé sur la question de savoir si l'Allemagne ne se trouvait pas fortement isolée dans le concert européen; le chancelier a été en mesure de repousser cette crainte pour le présent, mais il n'y a pas de plus sûr moyen d'être isolé, que de se séparer et de s'isoler soi-même dans des questions où les conditions essentielles de l'activité colonisatrice européenne sont en jeu[1].

S'ils poussaient jusqu'au bout ce scrupule de solidarité internationale, les Allemands devraient se faire un devoir de conformer leur politique à celle des Anglais du Cap. Car ils ne peuvent pas exiger que les Anglais reviennent sur les mesures libérales qu'ils ont déjà prises et retirent aux indigènes la capacité électorale ou cessent de tolérer plus longtemps l'existence d'une Église éthiopienne.

Mais, des exemples fournis par l'Angleterre, les Allemands

1. Au Reichstag, 28 novembre 1906.

préfèrent retenir ceux qui autorisent les mesures de rigueur. Un professeur allemand du Cap, le Dr Hahn, présenté par M. Dernburg lui-même à la commission du budget et au gouverneur du Sud-Ouest africain, en décembre 1906[1], a donné le conseil énergique de traiter les Hottentots et les Hereros comme l'Angleterre traite aujourd'hui encore quelques tribus, récemment soulevées : on assigne aux naturels une résidence, hors de laquelle ils ne peuvent pas se montrer sans passeport; la police veille à ce qu'ils soient tous au lit dès neuf heures du soir, et à ce qu'ils ne cessent point de travailler durant le jour.

Mais les indigènes soumis à ce traitement ne représentent qu'une faible minorité de la population, comme le professeur Hahn l'a lui-même reconnu : ce sont les plus intraitables, ceux qui se sont refusés à plusieurs reprises à observer les traités de paix. Lorsque les tribus, au contraire, après avoir été vaincues, demeurent pacifiques et loyales, les Anglais, au lieu de confisquer leur territoire, constituent pour elles une « tribal tenure », une propriété commune inaliénable.

Il n'importe ; ce qui est l'exception chez les Anglais deviendra la règle chez les Allemands. Il n'y a plus aujourd'hui de propriété indigène dans le Sud-Ouest africain; les Allemands ont d'un seul coup confisqué tout le pays. Quant aux habitants, ils les ont pour la plupart parqués dans des camps spéciaux et employés à toutes sortes de travaux publics. A la fin de 1906, il y avait dans le Namaland, au témoignage de l'État-Major[2], 16 000 prisonniers de guerre sur un total approximatif de 31 000 habitants. Mais cette situation pouvait difficilement se prolonger; le service de surveillance immobilisait une grande partie des troupes. Au cours de l'année 1907, le rapatriement de ces troupes ayant commencé, il fallut trouver une organisation nouvelle. M. Dernburg, tout occupé de la colonie de l'Est africain, laissa ce soin à l'un de ses plus proches collaborateurs, M. de Lindequist, sous-secrétaire d'État des colonies, qui, de 1905 à 1907, a rempli les fonctions de gouverneur du Sud-Ouest africain. Le 18 août 1907, M. de Lindequist, avant de transmettre à son successeur les services de la colonie, pro-

1. B. Dernburg, *Zielpunkte des deutschen Kolonialwesens*. Appendice.
2. *Der Hottentottenkrieg*, p. 298.

mulgua, à Windhuk, une ordonnance destinée à entrer en vigueur dès le 1er octobre suivant et qui fixait pour l'avenir la situation légale des indigènes.

Cette ordonnance rend en principe la liberté aux indigènes, mais elle leur refuse tous les moyens d'en profiter.

1° Sauf autorisation spéciale du gouverneur, les indigènes ne pourront à l'avenir acquérir aucune sorte de droits sur les terrains;

2° Sous la même réserve, ils ne pourront pas davantage posséder d'animaux de bât ni de gros bétail;

3° Enfin, ils seront tous soumis à l'obligation du passeport, aussi bien pour séjourner en un même endroit que pour circuler d'un district à l'autre.

Ainsi la prépondérance des Blancs ne sera plus désormais en question. Il faudra bien que les indigènes, pour vivre, se mettent en service, aux conditions mêmes que le colon voudra leur imposer; et, quoi qu'ils fassent, ils resteront toujours misérables, puisqu'il leur est légalement interdit de s'enrichir.. Ce serait presque le rétablissement du servage, si l'ordonnance ne décidait que les contrats de travail conclus pour une durée de plus d'un mois devront être soumis au visa des autorités. Grâce à cette restriction, le gouvernement pourra empêcher les colons d'abuser des avantages de leur situation. Voudra-t-il le faire ? Il ne se contente pas d'assurer aux colons des privilèges économiques; il leur accorde encore un droit officiel de surveillance sur les indigènes. La police, exercée jusqu'ici par les troupes d'occupation, sera confiée à une classe spéciale de fonctionnaires, qui porteront le titre de « commissaires de l'indigénat » (*Eingeborenenkommissaire*). Quel que soit leur nombre, on peut prévoir qu'ils ne parviendront jamais à surveiller simultanément toutes les parties de la colonie. Aussi l'ordonnance de M. de Lindequist désigne-t-elle, comme collaborateurs éventuels de ces commissaires, en première ligne les fermiers, chefs d'exploitation, patrons de toutes sortes et ensuite, si les circonstances l'exigent, tous les Blancs, à quelque profession qu'ils appartiennent. Tout colon pourra donc, à l'occasion, se transformer en policier. Ce sera, si l'ordonnance est strictement appliquée, un véritable régime de terreur.

Les coloniaux louent M. de Lindequist d'avoir su faire une

politique de réalités et non de sentiments. Son prédécesseur, Leutwein, était l'humanitaire et l'utopiste; il songeait à une réconciliation et à une collaboration des races. On sait gré à M. de Lindequist d'avoir introduit dans l'administration de la colonie le principe utilitaire : on colonise pour l'intérêt bien entendu de la mère-patrie, non pour l'amour des indigènes.

Il reste seulement à savoir si les mesures prises sont bien les plus propres à assurer le développement et la prospérité des entreprises allemandes en terre africaine. Les indigènes ne manqueront pas de comparer les rigueurs policières des Allemands avec l'indulgence hautaine que pratiquent les Anglais dans leur colonie du Cap. Ils seront tentés de passer de l'autre côté de la frontière. L'exode a déjà commencé et il sera bien difficile de l'arrêter. Ces gens, qui ne possèdent plus ni terres ni troupeaux, n'ont aucun raison de demeurer dans le plus inhospitalier des pays sud-africains. La main-d'œuvre indigène deviendra de plus de plus rare dans la colonie allemande, qui déjà souffre du manque de travailleurs manuels.

Il faut, pour oser appliquer une telle politique, que les Allemands aient une robuste confiance dans le système de colonisation à l'américaine, préconisé par M. Dernburg, et qu'ils soient bien assurés de pouvoir recruter chez eux un nombre de colons suffisants pour peupler rapidement le Sud-Ouest africain, y cultiver les terres, y développer l'élevage et y exploiter les gisements miniers. C'est aux résultats seulement qu'il sera permis de juger la valeur pratique de la méthode. Mais on en peut contester, dès aujourd'hui, le caractère civilisateur.

ERNEST TONNELAT

CHEZ LES HEUREUX DU MONDE[1]

XXVI

Lily s'arrêta, un moment, au coin, pour regarder le spectacle de l'après-midi dans la Cinquième Avenue.

C'était un des derniers jours d'avril, et la douceur du printemps flottait dans l'air. Elle atténuait la laideur de cette longue voie encombrée, estompait les lignes maigres des toits, couvrait d'un voile mauve la perspective décourageante des rues latérales et donnait un peu de poésie à la délicate vapeur de verdure qui marquait l'entrée du Parc.

Comme Lily se tenait là, elle reconnut plusieurs figures familières dans les voitures qui passaient. La saison finissait et ses forces dirigeantes étaient désorganisées; mais quelques personnes s'attardaient encore, différaient leur départ pour l'Europe ou traversaient la ville en revenant du Midi. De ce nombre était Mrs. Van Osburgh, qui s'avançait majestueusement dans son « huit ressorts », avec Mrs. Percy Gryce à son côté, et le nouvel héritier des millions des Gryce trônant devant elles sur les genoux de la nourrice. Vint ensuite la victoria électrique de Mrs. Hatch, où cette dame reposait dans

Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1907, 1er, 15 janvier, 1er et 15 février 1908.

la solitaire splendeur d'une toilette de printemps évidemment conçue pour avoir de la compagnie; un moment après, ce fut Judy Trenor flanquée de lady Skiddaw, laquelle était venue pour sa pêche annuelle en Floride et pour un coup de filet dans les parages de Wall Street.

Cette vision fugitive de son passé eut pour résultat d'aggraver chez Lily, tandis qu'elle prenait le parti de rentrer chez elle, le sentiment qu'elle éprouvait d'une existence sans but. Elle n'avait rien à faire, tout le reste du jour, ni les jours suivants, car la saison était finie pour les modes aussi bien que pour le monde, et, la semaine d'avant, madame Regina lui avait notifié qu'elle n'avait plus besoin de ses services. Madame Regina réduisait toujours son personnel le 1er mai, et miss Bart, en ces derniers temps, avait été si peu régulière, — elle avait été si souvent souffrante et avait fait si peu de besogne quand elle venait, — que, si elle n'avait pas encore été congédiée, c'était par faveur.

Lily n'avait pas discuté la justice de cette décision. Elle avait conscience d'avoir été oublieuse, gauche et lente à apprendre. Il était dur de confesser son infériorité, même en son for intérieur, mais elle avait reconnu ce fait que, pour gagner sa vie, elle ne pouvait lutter avec des habiletés professionnelles. Puisqu'elle avait été élevée pour être purement décorative, elle pouvait à peine se blâmer de n'avoir pu servir à aucune fin pratique; mais cette découverte ruina l'illusion consolante qu'elle avait de sa capacité universelle.

Comme elle se dirigeait vers sa maison, ses pensées s'assombrirent à l'idée qu'elle n'aurait aucune raison pour se lever le lendemain matin. La volupté de rester tard au lit appartenait à une vie aisée; elle n'avait pas sa place dans l'existence utilitaire de la pension de famille. Lily aimait à quitter sa chambre de bonne heure et à y rentrer aussi tard que possible, et elle ralentissait maintenant le pas pour différer l'approche du seuil détesté.

Mais le seuil, comme elle y arrivait, acquit un intérêt soudain par le fait qu'il était occupé — copieusement occupé — par la personne éminemment visible de M. Rosedale, qui semblait prendre plus d'ampleur par la médiocrité d'un pareil cadre.

Cette vue provoqua chez Lily un irrésistible sentiment de

triomphe. Rosedale avait passé, le lendemain ou le surlendemain de leur rencontre fortuite, pour s'informer si elle était remise de son indisposition; mais, depuis, elle ne l'avait pas vu ni n'avait entendu parler de lui, et son absence semblait indiquer une lutte pour se tenir à l'écart et pour la laisser une fois de plus sortir de sa vie. Si tel était le cas, son retour montrait que la lutte n'avait pas eu de succès : car Lily savait qu'il n'était pas homme à perdre son temps à quelque vain badinage sentimental. Il était trop affairé, trop pratique et, pardessus tout, trop soucieux de son propre avancement pour se permettre de faire sans profit l'école buissonnière.

Dans le parloir bleu paon, avec ses bouquets d'herbes sèches et ses gravures pâlies à sujets touchants, il regarda autour de lui avec un dégoût non dissimulé, posa son chapeau d'une main défiante sur la console poussiéreuse ornée d'une statuette en plâtre colorié.

Lily s'assit sur un des sofas de peluche et de palissandre, et il se laissa choir dans un *rocking-chair* garni d'une têtière empesée qui gratta de façon peu agréable le pli de peau débordant de son col.

— Seigneur! vous ne pouvez pas continuer d'habiter ici! s'écria-t-il.

Lily sourit de l'intonation :

— Je ne suis pas sûre de le pouvoir; mais j'ai revu mon budget soigneusement et je crois que j'y arriverai.

— Que vous y arriverez?... Ce n'est pas ce que je voulais dire... Ce n'est pas ici votre place.

— Mais je sais ce que je dis, moi : car je suis sans travail depuis la semaine dernière.

— « Sans travail... sans travail »!... en voilà, une manière de parler, pour vous!... L'idée que vous ayez à travailler... c'est absurde... (Il émettait ses phrases par secousses violentes, comme si elles jaillissaient d'un profond cratère, d'un volcan d'indignation.) C'est une plaisanterie... une plaisanterie grotesque! — répéta-t-il, en fixant les yeux sur l'image de la pièce reflétée dans le miroir tacheté, entre les fenêtres.

Lily continua de répondre à ses remontrances par un sourire :

— Je ne vois pas pourquoi je me considérerais comme une exception... — commença-t-elle.

— Parce que vous en êtes une... voilà pourquoi!... et c'est un outrage, en vérité, que vous soyez dans un endroit pareil. Je ne puis en parler avec sang-froid.

Elle ne l'avait jamais vu si secoué : il en avait perdu sa volubilité habituelle; et il y avait pour elle quelque chose de presque pathétique dans sa lutte balbutiante contre ses émotions.

Il se leva si brusquement que le *rocking-chair* bascula jusqu'au bout, et il se planta carrément devant elle.

— Écoutez, miss Lily, je vais en Europe, la semaine prochaine; je vais à Londres et à Paris, pour deux mois... je ne peux pas vous laisser ainsi. Je ne le peux pas... Je sais que ce ne sont pas mes affaires, vous me l'avez fait comprendre assez souvent; mais vous êtes dans une plus mauvaise passe que jamais et vous devez voir qu'il vous faut accepter l'aide de quelqu'un. Vous m'avez parlé, l'autre jour, d'une dette envers Trenor. Je sais ce que vous voulez dire... et je respecte le sentiment que vous avez là-dessus.

Une rougeur de surprise monta aux joues pâles de Lily; mais, avant qu'elle pût l'interrompre, il continuait ardemment :

— Eh bien, je vous prêterai de quoi payer Trenor, et je ne veux pas... je... voyons, attendez un peu que j'aie fini... Ce dont je veux parler, c'est un simple arrangement d'affaires, comme on pourrait le faire entre hommes. A présent, qu'avez-vous à objecter?

La rougeur de Lily devint plus vive, par un mélange d'humiliation et de gratitude, et ces deux sentiments se révélèrent dans la douceur inattendue de sa réponse.

— Ceci, tout bonnement : c'est exactement ce que m'avait proposé Gus Trenor, et, dorénavant, je ne peux pas être sûre de comprendre le plus simple arrangement d'affaires.

Puis, considérant que cette réponse contenait un principe d'injustice, elle ajouta plus gentiment :

— Ce n'est pas que je n'apprécie votre bonté, que je ne vous en sois pas reconnaissante... Mais un arrangement d'affaires entre nous serait dans tous les cas impossible, car je n'aurai aucune garantie à vous offrir quand ma dette envers Gus Trenor sera payée.

Rosedale ne répondit rien à cet exposé : il paraissait sentir ce que le ton de Lily avait de décisif, et pourtant ne pouvoir accepter que le débat fût ainsi clos.

Dans ce silence, Lily percevait clairement ce qui lui traversait l'esprit. Quelque perplexité que déterminât chez lui cette inexorable façon d'agir, — et si peu qu'il en pénétrât les causes, — elle vit que son empire sur lui s'en trouverait infailliblement fortifié. C'était comme si tous ses scrupules inexpliqués et ses résistances avaient pour lui la même attraction que la délicatesse de son visage ou ses manières dédaigneuses, qui lui donnaient un aspect de rareté, un air d'objet qui n'a pas son pareil. Comme il faisait des progrès dans l'expérience mondaine, ce caractère d'objet unique avait acquis pour lui une plus grande valeur : on eût dit un collectionneur qui avait appris à discerner les moindres particularités de matière et de dessin dans un bibelot longtemps convoité.

Lily, saisissant tout cela, comprit qu'il l'épouserait aussitôt, à la seule condition qu'elle se réconciliât avec Mrs. Dorset; et la tentation devenait moins facile à repousser parce que, petit à petit, les circonstances dissolvaient son antipathie pour Rosedale. Il en demeurait bien quelque trace, mais avec le sentiment, assez vif, par-ci, par-là, de qualités qui, chez lui, rachetaient le reste : — une certaine bonté grossière, une fidélité de sentiment approchant de la faiblesse, qui semblait se faire jour à travers la dure surface de ses ambitions matérielles.

Lisant son congé dans les yeux de miss Bart, il lui tendit la main avec un geste qui trahissait quelque chose de ce conflit muet :

— Si vous vouliez seulement me laisser faire, je vous mettrais au-dessus de tous ces gens-là... je vous mettrais quelque part où vous pourriez essuyer vos pieds sur leurs têtes! — déclara-t-il.

Et elle éprouva une sensation bizarre en observant que sa nouvelle passion n'avait pas modifié son échelle des valeurs.

Lily ne prit aucun soporifique, ce soir-là. Elle demeura éveillée dans son lit, revoyant la situation sous la lumière crue dont la visite de Rosedale l'avait éclairée. En écartant l'offre

qu'il était si évidemment prêt à renouveler, n'avait-elle pas sacrifié à une de ces notions abstraites de l'honneur qui pourraient être appelées les conventions de la vie morale? Que devait-elle à un ordre social qui l'avait condamnée et bannie sans jugement? On ne lui avait pas permis de se défendre, elle était innocente de la faute dont on l'avait déclarée coupable, et l'irrégularité de sa condamnation semblait justifier l'emploi de méthodes non moins irrégulières pour recouvrer ses droits perdus. Bertha Dorset, pour se tirer d'affaire, n'avait pas hésité à la ruiner par un mensonge public : pourquoi hésiterait-elle à faire un usage privé des réalités que la chance avait mises sur son chemin? Après tout, la moitié de l'opprobre d'un tel acte gît dans le nom que l'on y attache. Appelez-le « chantage », et il devient impossible d'y penser; mais expliquez que cela ne porte préjudice à personne, et que les droits recouvrés par ce moyen avaient été perdus injustement, et celui-là serait bien formaliste qui ne trouverait rien à dire pour sa défense.

Les arguments qui plaidaient pour cette solution étaient les vieux arguments sans réplique du point de vue personnel : le sentiment de l'injure, le sentiment de l'insuccès, le désir passionné de combattre à armes égales contre le despotisme égoïste de la société. Elle avait appris par expérience qu'elle n'avait ni l'aptitude ni la constance morale nécessaires pour refaire sa vie sur de nouvelles bases, pour devenir une travailleuse parmi des travailleurs et laisser le monde du luxe et du plaisir passer à côté d'elle sans y faire attention. Elle ne pouvait se trouver très blâmable pour cette incapacité, et peut-être l'était-elle encore moins qu'elle ne le croyait. Des tendances héréditaires combinées avec sa première éducation avaient fait d'elle le produit hautement spécial qu'elle était : un organisme aussi peu apte à subsister hors de son milieu étroit qu'une anémone de mer détachée de son rocher. Elle avait été façonnée pour être un ornement délicieux : pour quelle autre fin la nature arrondit-elle la feuille de rose ou peint-elle la gorge du colibri? Était-ce sa faute si la mission purement décorative est moins facile à remplir avec harmonie parmi les êtres qui vivent en société que dans le monde de la nature? Était-ce sa faute s'il peut arriver que cette mission soit traversée par des nécessités matérielles ou compliquée par des scrupules moraux?

Ces puissances étaient les deux forces adverses qui se heurtaient en elle pendant sa longue veillée de cette nuit-là, et, le matin, quand elle se leva, elle savait à peine de quel côté était la victoire. Elle était épuisée par la réaction d'une nuit sans sommeil succédant à plusieurs nuits de repos factice, et, sous le jour cruel de la fatigue, l'avenir s'étalait devant elle gris, interminable et désolé.

Elle resta tard au lit, refusant le café et les œufs frits que la servante, une Irlandaise familière, lui passa par la porte, et maudissant les bruits intimes de la maison aussi bien que les cris et les rumeurs de la rue. Sa semaine d'oisiveté lui avait fait sentir avec exagération ces petits désagréments de la pension, et elle languissait de regret en songeant à cet autre monde, à ce monde du luxe où la machinerie est dissimulée avec tant d'art que les changements de scène s'opèrent sans aucune intervention perceptible.

A la fin, elle se leva et s'habilla. Depuis qu'elle avait quitté madame Regina, elle avait passé ses journées dans la rue, moitié pour échapper à l'antipathique promiscuité de la pension, moitié avec l'espoir que la lassitude physique l'aiderait à dormir. Mais, une fois hors de la maison, elle ne put décider où aller : car elle avait évité Gerty depuis son renvoi de chez la modiste et elle n'était sûre d'un bon accueil nulle part ailleurs.

La matinée faisait un dur contraste avec le jour précédent. Un ciel froid et gris annonçait de la pluie, et un vent violent soufflait la poussière en spirales furieuses d'un bout à l'autre des rues. Lily remonta la Cinquième Avenue et se dirigea vers le Parc, espérant y trouver un coin abrité où elle pourrait s'asseoir; mais le vent la glaçait et, après avoir erré pendant une heure sous les branches secouées, elle céda à sa fatigue croissante et chercha un refuge dans un petit restaurant de la Cinquante-neuvième Rue. Elle n'avait-pas faim, et avait eu l'intention de se passer de déjeuner; mais elle était trop lasse pour rentrer à la maison et la longue file de tables blanches apparaissait invitante à travers les fenêtres.

La salle était remplie de femmes et de jeunes filles, toutes trop appliquées à avaler rapidement leur frugal repas pour remarquer son entrée. Un bruit de voix perçantes se répercutait contre le plafond bas; Lily demeurait comme exclue de la foule,

dans un petit cercle de silence. Elle fut saisie tout à coup par une sensation de profond isolement. Elle avait perdu la notion du temps, et il lui semblait qu'elle n'avait parlé à qui que ce fût depuis des jours. Ses yeux cherchaient les figures environnantes, quêtant un regard, quelque signe d'intelligence qui répondît à son tourment. Mais ces femmes blêmes et préoccupées, avec leurs sacs, leurs calepins et leurs rouleaux de musique, étaient trop accaparées par leurs propres affaires, et même celles qui étaient là toutes seules s'absorbaient à revoir des épreuves ou dévoraient des revues entre deux gorgées rapides de thé. Lily, elle, était abandonnée dans un désert d'inaction.

Elle but plusieurs tasses du thé qu'on lui servit avec sa portion d'huîtres cuites : elle se sentait le cerveau plus libre et plus vivant lorsqu'elle sortit et se trouva encore une fois dans la rue. Elle reconnut alors que là, tout à l'heure, assise dans ce restaurant, elle était parvenue, sans le savoir, à une décision finale. La découverte lui donna une immédiate illusion d'activité : c'était un réconfortant de penser qu'elle avait maintenant une raison de rentrer bien vite. Pour prolonger la jouissance de cette sensation, elle résolut de rentrer à pied ; mais la distance était si considérable que, plus d'une fois, en route, elle regarda nerveusement les horloges. Une des surprises de son désœuvrement était de découvrir que le temps, abandonné à lui-même et lorsqu'on ne lui demande rien de précis, ne marche pas à telle ou telle vitesse déterminée : d'ordinaire, il paraît lambin ; mais, lorsqu'on en vient à compter sur sa lenteur, voilà justement qu'il prend tout à coup un absurde et furieux galop.

Elle constata pourtant, lorsqu'elle arriva chez elle, qu'il était encore assez tôt pour qu'elle pût s'asseoir et se reposer quelques minutes avant d'exécuter son plan. Ce délai n'affaiblit pas sensiblement sa résolution. Elle était tout à la fois effrayée et stimulée par la réserve d'énergie qu'elle sentait en elle : ce serait plus facile, elle le voyait, beaucoup plus facile, qu'elle ne l'avait imaginé.

A cinq heures, elle se dressa, ouvrit sa malle et y prit un paquet cacheté qu'elle glissa dans son corsage. Le contact même de ce paquet ne secoua pas ses nerfs comme elle l'avait pensé. Elle semblait bouclée dans une forte armure d'indif-

férence, comme si le vigoureux effort de sa volonté avait engourdi finalement ses sensibilités plus fines.

Elle remit son manteau, ferma sa porte à clef et s'en alla. Quand elle parut sur le trottoir, le jour était encore assez haut, mais la pluie menaçante assombrissait le ciel, des coups de vent froids agitaient les enseignes des boutiques, le long de la rue. Elle atteignit la Cinquième Avenue et se dirigea lentement vers le nord. Elle était assez familière avec les habitudes de Mrs. Dorset pour savoir qu'on la trouvait toujours à la maison après cinq heures. Elle pouvait, à vrai dire, ne pas recevoir, surtout une visite qui serait si peu la bienvenue, et il était parfaitement possible qu'elle se fût gardée en donnant des ordres spéciaux; mais Lily avait écrit un mot qu'elle avait l'intention de lui faire passer avec sa carte, et qui, sans doute, lui assurerait l'accès de Bertha.

Elle s'était accordé le temps de marcher jusque-là, pensant que le mouvement vif, dans la fraîcheur du soir, contribuerait à affermir ses nerfs; mais elle ne sentait réellement nul besoin d'être tranquillisée. Sa vue de la situation restait calme et certaine.

Comme elle atteignait la Cinquième Avenue, les nuages crevèrent brusquement, et l'averse froide lui cingla le visage. Elle n'avait pas de parapluie, et l'humidité pénétra bientôt sa robe légère, une robe de printemps. Elle avait encore un demi-mille à faire : elle voulut gagner l'avenue Madison pour prendre le tramway électrique. Comme elle tournait dans la rue latérale, elle eut une vague réminiscence. La rangée d'arbres bourgeonnant, les façades neuves de brique et de pierre à chaux, la maison de rapport pseudo-XVIIIe siècle avec ses jardinières et ses balcons, tout cela s'unissait pour composer un décor familier. C'était cette rue-là qu'elle avait descendue avec Selden, un jour de septembre, deux ans auparavant; à quelques pas, s'ouvrait le porche qu'ils avaient franchi ensemble. Ce souvenir mit en branle une multitude de sensations engourdies, — désirs, regrets, imaginations, tout le vibrant effet du seul ressort que son cœur eût jamais connu. — Il était bizarre de passer devant sa maison, à lui, en faisant une elle démarche. Elle crut soudain voir cette action comme il la verrait, — et le fait qu'il était mêlé à l'affaire, qu'elle devait,

pour atteindre au but, se servir de son nom et mettre à profit un secret de son passé, lui glaça le sang de honte. Quel long chemin elle avait parcouru depuis leur première causerie! Dès lors elle marchait dans la voie qu'elle suivait maintenant; dès lors elle avait résisté à la main qu'il lui tendait...

Tout le ressentiment de la froideur qu'elle lui avait supposée fut balayé par la puissante marée du souvenir. Deux fois il avait voulu l'aider, — l'aider en l'aimant, comme il avait dit, — et si, la troisième fois, il avait semblé lui faire défaut, qui pouvait-elle en accuser d'autre qu'elle-même?... Cette partie de sa vie était close, elle ne savait pas pourquoi sa pensée s'y attachait encore. Mais le désir soudain de le revoir demeurait; il devint irrésistible comme elle s'arrêtait sur le trottoir, en face de sa porte. La rue était sombre et vide, fouettée par la pluie. Elle eut la vision de cette pièce tranquille, des rayons couverts de livres et du feu dans l'âtre. Elle leva les yeux et vit de la lumière à la fenêtre : alors elle traversa la rue et entra dans la maison.

XXVII

La bibliothèque était bien telle qu'elle se l'était représentée. Les lampes aux abat-jour verts formaient de paisibles cercles de lumière dans l'obscurité qui s'amassait; un petit feu flambait dans l'âtre, et, tout auprès, le fauteuil de Selden avait été poussé de côté quand il s'était levé pour la recevoir.

Il avait réprimé son premier mouvement de surprise, et restait là, debout, silencieux, attendant qu'elle parlât, tandis qu'elle s'arrêtait sur le seuil, assaillie par un flot de souvenirs.

La scène n'avait pas changé : elle reconnaissait le rayon où il avait pris son La Bruyère, et le bras usé du fauteuil contre lequel il s'était appuyé pendant qu'elle examinait le précieux volume. Mais alors l'ample lumière de septembre emplissait la pièce et la reliait au monde extérieur; aujourd'hui les lampes voilées et le foyer la détachaient des ténèbres qui s'épaississaient dans la rue, et lui donnaient une apparence plus douce d'intimité.

Lily peu à peu se rendit compte de la surprise qu'il y avait sous le silence de Selden ; elle se tourna vers lui, et, simplement :

— Je suis venue vous dire que je regrettais la manière dont nous nous sommes quittés... la réponse que je vous ai faite, ce jour-là, chez Mrs. Hatch.

Les mots affluaient spontanément à ses lèvres. Même en montant l'escalier, elle n'avait pas songé à préparer un prétexte pour justifier sa visite; mais, en ce moment, elle éprouvait un désir intense de dissiper le nuage de malentendu qui s'était élevé entre eux.

Selden lui rendit son regard avec un sourire :

— Moi aussi, j'ai regretté que nous nous fussions quittés de cette manière; mais je ne suis pas sûr de ne pas m'être attiré cela... Heureusement, j'avais prévu le risque que je courais...

— De sorte que cela vous était vraiment égal? — interrompit-elle, par un éclair de son ancienne ironie.

— De sorte que j'étais prêt à en subir les conséquences, — corrigea-t-il avec bonne humeur. — Mais nous parlerons de tout cela plus tard. Venez vous asseoir près du feu. Je puis vous recommander ce fauteuil, si vous voulez bien que je vous mette un coussin dans le dos.

Pendant qu'il parlait, elle s'était avancée lentement jusqu'au milieu de la pièce, et s'était arrêtée près du bureau, où la lampe, l'éclairant de bas en haut, jetait des ombres exagérées sur la pâleur de sa figure délicatement creusée.

— Vous avez l'air fatiguée... asseyez-vous, je vous en prie, — répéta-t-il avec douceur.

Elle ne parut pas entendre sa requête.

— Je voulais vous faire savoir que j'ai quitté Mrs. Hatch immédiatement après vous avoir vu... — dit-elle, comme si elle continuait sa confession.

— Oui, oui, je sais, — acquiesça-t-il, avec un peu d'embarras.

— ... et que je l'ai fait parce que vous m'aviez dit de le faire. Avant votre visite, j'avais déjà commencé à voir qu'il me serait impossible de rester avec elle... pour les raisons que vous m'avez données... mais je ne voulais pas l'admettre... je ne

voulais pas vous laisser voir que je comprenais ce que signifiaient vos paroles.

— Ah! ah! oui... j'aurais pu m'en remettre à vous du soin de trouver une porte de sortie... ne m'accablez pas sous le remords d'avoir fait l'officieux.

Le ton léger de Selden, où, si ses nerfs avaient été plus d'aplomb, elle aurait reconnu l'effort qu'il faisait pour franchir un pas difficile, jurait avec son passionné désir, à elle, d'être comprise. Dans l'étrange état d'extra-lucidité qui lui donnait le sentiment d'être déjà au cœur de la place, il lui semblait incroyable qu'on pût estimer nécessaire de s'attarder dans les faubourgs des conventions et les jeux de mots évasifs.

— Non, ce n'était pas cela... Je n'ai pas été ingrate, — reprit-elle.

Mais le pouvoir de s'exprimer lui manqua tout à coup; elle eut un tremblement dans la gorge, et deux larmes grossirent et tombèrent lentement de ses yeux.

Selden s'avança et lui prit la main :

— Vous êtes très fatiguée. Pourquoi ne vous asseyez-vous pas et ne me laissez-vous pas vous installer confortablement?

Il l'entraîna vers le fauteuil voisin du feu, et plaça un coussin derrière ses épaules.

— Et maintenant permettez-moi de vous faire du thé : vous savez, mon hospitalité peut toujours aller jusque-là!...

Elle secoua la tête, et deux autres larmes coulèrent. Mais elle ne pleurait pas facilement, et la longue habitude de se maîtriser reprit le dessus, quoiqu'elle fût encore trop tremblante pour parler.

— Vous savez, il ne me faut que cinq minutes pour faire bouillir l'eau, — continua Selden, qui lui parlait comme à un enfant affligé.

Ces mots ranimèrent en elle la vision de cette autre après-midi où ils avaient causés tous deux par-dessus la table à thé, où ils avaient devisé plaisamment de son avenir. Il y avait des moments où ce jour-là lui semblait plus éloigné que tout autre événement de sa vie; et pourtant elle pouvait toujours le revivre jusqu'en ses moindres détails.

Elle fit un geste de refus :

— Non : je bois trop de thé. Je préfère rester là, bien tran-

quille... Il faut que je m'en aille dans un moment, — ajouta-t-elle, à bâtons rompus.

Selden se tenait toujours debout près d'elle, appuyé à la cheminée. La contrainte commençait à se faire sentir plus distinctement sous l'aisance amicale de ses manières. Les préoccupations personnelles de Lily ne lui avaient pas permis tout d'abord de s'en apercevoir; mais maintenant que sa conscience déployait une fois de plus ses vives antennes, elle reconnut que sa présence devenait un embarras pour lui. Une situation de ce genre ne peut se sauver que par une prompte explosion de sentiments; et, du côté de Selden, l'impulsion déterminante faisait encore défaut.

Cette découverte ne troubla pas Lily comme elle aurait pu faire autrefois : elle avait dépassé cette zone de réciprocité, propre aux gens bien élevés, où toute démonstration doit être scrupuleusement proportionnée à l'émotion qu'elle provoque et où la générosité du sentiment est le seul faste que l'on condamne. Mais la sensation d'isolement lui revint avec une force redoublée quand elle se vit à jamais rejetée de l'être intime de Selden. Elle était venue le trouver sans projet bien défini; le seul désir de le revoir l'avait conduite; mais l'espoir secret qu'elle avait apporté avec elle se révéla dans l'instant même où il agonisait.

— Il faut que je m'en aille, — répéta-t-elle, en faisant un mouvement pour se lever de son fauteuil. — Mais il se peut que je ne vous revoie pas de longtemps, et je voulais vous assurer que je n'ai jamais oublié les choses que vous m'avez dites à Bellomont, et que parfois... dans les moments où je semblais le moins m'en souvenir... elles m'ont aidée, m'ont gardée de certaines erreurs.... elles m'ont empêchée de devenir réellement ce que beaucoup de gens m'ont cru devenue.

Elle avait beau s'efforcer de mettre quelque ordre dans ses pensées, les mots se refusaient à venir plus précis; pourtant elle sentait qu'elle ne pouvait le quitter sans essayer de lui faire comprendre que, dans l'apparente ruine de sa vie, elle s'était sauvée tout entière.

Tandis qu'elle parlait, un changement s'était fait dans la physionomie de Selden. A son air surveillé avait succédé une

expression encore dépourvue d'émotion personnelle, mais qui témoignait d'une douce compréhension.

— Je suis content que vous m'affirmiez cela; mais, en réalité, rien de ce que je vous ai dit n'y a rien fait... Vous-même, vous seule, y avez pu faire quelque chose; vous seule, le pourrez toujours... Et, puisqu'il en est ainsi, que vous importe ce que pensent les autres? Vous êtes bien sûre, n'est-ce pas, que vos amis vous comprendront toujours.

— Ah! ne me dites pas cela... Ne me dites pas que vos paroles n'y ont rien fait. Il me semble que vous me rejetez, que vous m'abandonnez, seule, toute seule avec les autres.

Elle s'était levée et se tenait devant lui, complètement dominée, une fois de plus, par les nécessités pressantes du moment. La répugnance qu'elle soupçonnait chez lui tout à l'heure, elle n'en avait plus l'idée; qu'il le voulût ou non, il lui faudrait la voir, une bonne fois, telle qu'elle était, avant qu'elle partît.

Sa voix avait repris de la force, et elle le regarda gravement dans les yeux en continuant :

— Une fois... deux fois... vous m'avez offert une chance de m'évader de ma vie, et je l'ai refusée... refusée, parce que j'étais lâche. Ensuite j'ai vu mon erreur... j'ai vu que je ne pourrais jamais être heureuse avec ce qui m'avait satisfaite auparavant. Mais il était trop tard : vous m'aviez jugée... j'ai compris. Il était trop tard pour le bonheur... mais pas trop tard pour trouver une aide dans la pensée même de ce que j'avais manqué... C'est de cette pensée seule que j'ai vécu : ne me l'ôtez pas maintenant!... Même dans mes pires moments, cette pensée a été comme une petite lumière au milieu des ténèbres. Il y a des femmes qui sont assez fortes pour valoir quelque chose par elles-mêmes; moi, j'avais besoin d'être soutenue par votre foi en moi. Sans vous, j'aurais peut-être pu résister à une grande tentation, mais les petites m'auraient abattue... Et puis je me rappelais... je me rappelais que vous m'aviez dit qu'une pareille vie ne pourrait jamais me satisfaire; et je ne m'avouais pas sans honte qu'elle me satisfaisait... Voilà ce que vous avez fait pour moi... voilà ce dont je voulais vous remercier. Je voulais vous dire que je n'ai jamais oublié, et que j'ai essayé... essayé de toutes mes forces...

Elle s'interrompit brusquement. Ses pleurs coulaient de nouveau, et, en tirant son mouchoir, ses doigts touchèrent le paquet dissimulé dans les plis de son corsage. Une vive rougeur l'envahit, et les mots expirèrent sur ses lèvres. Puis elle leva les yeux sur ceux de Selden et poursuivit d'une voix altérée :

— J'ai essayé de toutes mes forces... mais la vie est difficile, et je suis un être absolument inutile. On peut à peine dire que j'aie une existence indépendante. Je n'étais tout juste qu'une vis ou un écrou dans la grande machine que j'appelais l'existence, et, quand je suis tombée de là, j'ai découvert que je n'étais d'aucun usage, nulle part ailleurs. Que faire lorsqu'on s'aperçoit qu'on ne peut s'adapter qu'à un seul trou? Il faut ou bien y retourner, ou bien être jeté au rebut... et vous ne savez pas combien c'est dur!...

Ses lèvres esquissèrent un sourire : — elle était distraite par le souvenir capricieux des confidences qu'elle lui avait faites, deux années plus tôt, dans cette même pièce. Alors elle se proposait d'épouser Percy Gryce : quel était son plan aujourd'hui?

Le sang avait paru sous la peau brune de Selden, mais son émotion ne se manifesta que par un redoublement de sérieux.

— Vous avez quelque chose à me dire... Vous voulez vous marier? — dit-il brusquement.

Les yeux de Lily ne se troublèrent point, mais un regard d'étonnement, comme si elle se surprenait à s'interroger elle-même, se forma lentement dans leurs profondeurs. A la lumière de la question posée par Selden, elle s'était arrêtée pour se demander si sa décision avait été vraiment prise avant qu'elle entrât dans cette pièce.

— Vous m'avez toujours dit qu'il me faudrait en venir là tôt ou tard! — fit-elle avec un faible sourire.

— Et vous en êtes là maintenant?

— Il me faudra y venir bientôt. Mais il y a quelque chose d'autre que je dois faire d'abord. (Elle s'arrêta de nouveau, essayant de communiquer à sa voix la fermeté du sourire qu'elle avait retrouvé.) Il y a quelqu'un à qui il faut que je dise adieu. Oh! pas à vous... nous sommes sûrs de nous revoir... mais à la Lily Bart que vous avez connue. Je l'ai

gardée avec moi tout ce temps, mais maintenant nous allons nous séparer... et je vous l'ai ramenée, je vais la laisser ici... Quand je m'en irai, tout à l'heure, elle ne s'en ira pas avec moi. J'aimerai à penser qu'elle est restée avec vous : elle ne vous gênera pas, elle ne prendra pas de place.

Elle s'approcha de lui, et lui tendit la main, toujours souriante :

— Voulez-vous lui permettre de rester avec vous? — demanda-t-elle.

Il saisit sa main, et elle sentit vibrer dans celle de Selden le sentiment qui n'était pas encore monté à ses lèvres.

— Lily... ne puis-je vous aider? — s'écria-t-il.

Elle le regarda doucement :

— Vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit un jour? que vous ne pouviez m'aider qu'en m'aimant? Eh bien... vous m'avez aimée, un moment, et cela m'a aidé. Cela m'a toujours aidée. Mais ce moment est passé... C'est moi qui l'ai laissé passer. Et il faut continuer à vivre. Adieu.

Elle posa son autre main sur la sienne, et ils se regardèrent l'un l'autre avec une sorte de solennité, comme s'ils se trouvaient en présence de la mort. Quelque chose, en vérité, gisait mort entre eux : l'amour qu'elle avait tué en lui et qu'elle ne pouvait plus rappeler à la vie. Mais quelque chose vivait entre eux, et s'élançait en elle comme une flamme impérissable : c'était l'amour que l'amour de cet homme avait éveillé, la passion de son âme, à elle, pour la sienne, à lui.

A la lumière de cette flamme, tout le reste périssait et se détachait d'elle. Elle comprenait maintenant qu'elle ne pouvait pas s'en aller et laisser son ancien « moi » avec lui : ce « moi » en vérité devait continuer de vivre en compagnie de Selden, mais il devait continuer de lui appartenir, à elle.

Selden avait gardé sa main et continuait de scruter son visage avec un étrange pressentiment. Les circonstances extérieures s'étaient évanouies pour lui comme pour elle : il se sentait seulement en présence d'une de ces rares minutes qui soulèvent leurs voiles au passage.

— Lily, — dit-il à voix basse, — il ne faut pas parler ainsi. Je ne puis vous laisser partir sans savoir ce que vous avez l'intention de faire. Les choses peuvent changer... mais elles

ne meurent pas. Vous ne pouvez jamais disparaître de ma vie.

Elle répondit à son regard avec des yeux illuminés.

— Non, — dit-elle, — je le vois maintenant. Soyons toujours amis. Alors je me sentirai en sûreté, quoi qu'il arrive...

— « Quoi qu'il arrive »?... Que voulez-vous dire? que va-t-il arriver?

Elle se retourna lentement et marcha vers le foyer.

— Rien, pour l'instant... si ce n'est que j'ai très froid, et qu'avant de m'en aller je vous serai obligée de ranimer le feu.

Elle s'agenouilla sur le tapis, devant le foyer, tendant ses mains vers la braise. Étonné par le changement soudain de sa voix, il rassembla machinalement une poignée de bois dans le panier et la jeta sur le feu. Ce faisant, il remarqua la maigreur de ses mains contre la lueur montante des flammes. Il vit aussi, sous les lignes lâches de sa robe, comme les courbes de sa taille avaient fondu, comme les angles saillaient; il se rappela longtemps, par la suite, comme les jeux rougeâtres de la flamme aiguisaient la dépression de ses narines, approfondissaient le noir des ombres qui des pommettes gagnaient les yeux. Elle resta là, agenouillée, quelques moments, en silence; — un silence qu'il n'osait rompre. — Quand elle se leva, il crut voir qu'elle retirait quelque chose de son corsage et qu'elle le laissait tomber dans le feu; mais à peine s'il remarqua le geste alors. Ses facultés semblaient en léthargie, et il tâtonnait encore à la recherche du mot qui romprait le sortilège.

Elle alla vers lui et posa les mains sur ses épaules.

— Adieu, — dit-elle.

Et, comme il se penchait vers elle, elle effleura de ses lèvres le front de Selden.

XXVIII

Dans la rue, les réverbères étaient allumés, mais la pluie avait cessé, il y avait un retour momentané de lumière dans le ciel.

Lily marchait sans avoir connaissance de ce qui l'entourait. Elle foulait l'éther élastique qui émane des instants suprêmes

de la vie. Mais, peu à peu, cet éther se dissipa et elle sentit le morne trottoir sous ses pieds. La conscience de sa lassitude lui revint avec une force accumulée; elle sentit alors qu'elle ne pouvait marcher davantage. Elle avait atteint le coin de la Quarante et unième Rue et de la Cinquième Avenue. Elle se rappela que dans le parc Bryant il y avait des sièges où elle pourrait se reposer.

Ce jardin mélancolique était presque désert lorsqu'elle y entra, et elle s'affaissa sur un banc vide, dans la pleine clarté d'un lampadaire électrique.

La chaleur du feu avait fui de ses veines : elle se dit qu'elle ne devait pas rester longtemps assise, exposée à l'humidité pénétrante qui montait de l'asphalte. Mais toute sa puissance de volonté semblait s'être épuisée dans ce dernier grand effort, et elle était perdue dans la réaction d'indifférence qui suit toute dépense inaccoutumée d'énergie. D'ailleurs, qu'y avait-il pour l'attirer à la maison? Rien que le silence de sa triste chambre, ce silence nocturne parfois plus cruel que les bruits les plus discordants pour des nerfs fatigués; ce silence, et la fiole de chloral auprès de son lit. La pensée du chloral était le seul point lumineux de la sombre perspective : Lily se sentait déjà envahie par son influence calmante. Mais elle était troublée à l'idée que cette potion commençait à perdre de son pouvoir : elle n'osait y revenir trop tôt. Le sommeil qu'elle en avait obtenu, ces derniers temps, avait été plus intermittent et moins profond; il y avait eu des nuits où elle remontait sans cesse à l'état conscient. Si l'effet de la drogue s'atténuait peu à peu, comme il arrive, dit-on, de tous les narcotiques? Elle se rappelait l'avertissement du pharmacien : ne pas augmenter la dose. Et elle avait déjà entendu dénoncer auparavant l'action capricieuse, impossible à calculer, de cet expédient-là. Elle redoutait à tel point une nuit d'insomnie qu'elle s'attardait encore, dans l'espoir que l'extrême lassitude renforcerait le pouvoir décroissant du chloral.

La nuit était maintenant tout à fait venue, et le grondement des voitures dans la Quarante-deuxième Rue allait expirant. Comme les ténèbres achevaient de s'abattre sur le square, les quelques personnes attardées sur les bancs se levèrent et se dispersèrent; mais, de temps à autre, une forme errante, se

hâtant vers la maison, prenait par la petite allée où Lily était assise, et se profilait un moment toute noire dans le cercle blanchâtre de lumière électrique. Un ou deux de ces passants ralentirent l'allure pour jeter un coup d'œil intrigué sur cette figure solitaire; mais elle s'apercevait à peine de leur curiosité.

Tout à coup, cependant, elle se rendit compte qu'une de ces ombres passagères demeurait immobile entre son regard et l'asphalte brillant; et, levant les yeux, elle vit une jeune femme qui se penchait sur elle.

— Pardonnez-moi... êtes-vous malade?... Quoi! c'est miss Bart! — s'écria une voix à demi familière.

Lily regarda : la personne qui parlait était une jeune femme pauvrement vêtue, avec un paquet sous le bras. Son visage avait cet air d'affinement maladif que produisent parfois une mauvaise santé et l'excès de travail; ce que sa gentillesse gardait d'un peu vulgaire était racheté par la courbe forte et généreuse des lèvres.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, — continua-t-elle, tout illuminée par la joie de retrouver Lily. — Mais moi, je vous reconnaîtrais n'importe où : j'ai pensé à vous tant de fois!... Tout le monde, autour de moi, sait votre nom par cœur, je vous en réponds!... J'étais une des jeunes filles du Cercle de miss Farish : vous m'avez aidée à m'en aller à la campagne quand j'étais malade de la poitrine. Je m'appelle Nettie Struther. Je m'appelais Nettie Crane, à cette époque... mais je suppose que vous ne vous souvenez pas de cela non plus.

Si! Lily commençait à s'en souvenir... L'épisode de Nettie Crane arrachée à temps à la maladie avait été l'un des incidents les plus satisfaisants de ses rapports avec l'œuvre charitable de Gerty. Elle avait donné à la jeune fille le moyen de se rendre à un sanatorium dans les montagnes : ce qui la frappait maintenant avec une ironie particulière, c'est que l'argent qu'elle y avait employé était celui de Gus Trenor.

Elle voulut répondre, assurer la jeune femme qu'elle ne l'avait pas oubliée; mais sa voix trahit son effort, et elle se sentit sombrer sous une grande vague de faiblesse physique. Nettie Struther poussa un cri de surprise; elle s'assit et glissa un bras pauvrement vêtu derrière le dos de Lily.

— Eh bien! eh bien! miss Bart, vous êtes souffrante... Appuyez-vous sur moi, jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux.

Sous la pression du bras qui la soutenait, un peu de force et de couleur semblait revenir à Lily.

— Je ne suis que fatiguée... Ce n'est rien, — parvint-elle à dire, au bout d'un moment.

Puis, comme elle lisait dans les yeux de sa compagne un timide appel :

— J'ai été malheureuse... j'ai eu de grands ennuis.

— Vous, des ennuis? Je vous voyais toujours là-haut, dans les splendeurs!... Quelquefois, dans mes plus mauvaises passes, quand j'en venais à me demander pourquoi les choses étaient si drôlement arrangées en ce monde, je me souvenais toujours que vous, en tout cas, vous aviez du bon temps, et cela me semblait prouver qu'il y avait une espèce de justice quelque part... Mais il ne faut pas que vous restiez assise ici davantage... il fait horriblement humide. Est-ce que vous ne vous sentez pas assez forte pour marcher un peu, maintenant? — conclut-elle.

— Si, si!... Il faut que je rentre, — murmura Lily en se levant.

Ses yeux restaient fixés avec étonnement sur la maigre et pauvre figure qui se tenait à son côté. Elle avait connu Nettie Crane comme une des victimes découragées faites par l'excès de travail et par l'anémie des parents : un des résidus de la vie destinés à être balayés prématurément, avec tout le rebut social, ainsi que Lily, une heure plus tôt, le disait dans sa terreur. Mais la frêle enveloppe de Nettie Struther semblait maintenant pleine de vie, d'espoir et d'énergie : quelque sort que l'avenir lui réservât, elle ne se laisserait pas jeter au tas sans lutter.

— Je suis bien contente de vous avoir vue, — reprit Lily, forçant à sourire ses lèvres tremblantes. — Ce sera mon tour de penser à votre bonheur... et le monde me semblera moins injuste, à moi aussi.

— Oh! mais je ne peux pas vous laisser comme ça... vous n'êtes pas en état de rentrer chez vous toute seule... Et je ne peux pas non plus aller avec vous! — gémit Nettie Struther en se rappelant soudain quelque chose. — Écoutez, mon mari

est de service, ce soir, au tramway... il est wattman... et l'amie avec laquelle je laisse mon bébé doit remonter chez elle à sept heures pour apprêter le souper de son mari, à elle... Je ne vous ai pas dit que j'avais un bébé, non?... Une petite fille... Elle aura quatre mois après-demain, et, à la voir, vous ne croiriez jamais que j'ai fait un seul jour de maladie... Je donnerais je ne sais quoi pour vous montrer mon bébé, miss Bart, et nous demeurons juste au bout de cette rue... trois pâtés de maisons plus loin...

Elle leva sur Lily des yeux suppliants, et ajouta, dans un élan de courage :

— Pourquoi ne prendrions-nous pas le tramway et ne viendriez-vous pas chez moi pendant que je préparerai le souper de bébé? Il fait bon et chaud dans notre cuisine : vous pourrez vous reposer là et je vous reconduirai chez vous aussitôt que la petite sera endormie.

Il faisait chaud, en effet, dans la cuisine, qui apparut aux yeux de Lily, quand l'allumette de Nettie Struther eut fait flamber le gaz au-dessus de la table, comme extraordinairement petite et miraculeusement propre. Le feu brillait sous les flancs polis du fourneau, et à côté se trouvait un berceau dans lequel un bébé se tenait sur son séant, avec une anxiété commençante qui luttait pour s'exprimer contre un reste de sommeil encore visible.

Après avoir célébré passionnément sa réunion avec son enfant, et s'être excusée auprès de la petite en un langage connu d'elles seules pour sa rentrée tardive, Nettie la remit dans son berceau et invita timidement miss Bart à prendre le *rocking-chair* voisin du fourneau.

— Nous avons aussi un salon, — expliqua-t-elle avec une fierté bien excusable, — mais je crois qu'il fait plus chaud ici, et je ne veux pas vous laisser seule pendant que j'apprête le souper de bébé.

Lily l'ayant assurée qu'elle préférait de beaucoup le voisinage amical du feu de la cuisine, Mrs. Struther se mit à préparer un biberon qu'elle appuya tendrement aux lèvres impatientes du bébé ; et, pendant la dégustation qui suivit, elle s'assit toute rayonnante à côté de sa visiteuse.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je vous fasse

chauffer une goutte de café, miss Bart? Il reste encore un peu du lait de bébé, bien frais... Non?... vous aimez mieux rester tranquille et vous reposer un peu... C'est trop gentil de vous avoir là!... J'y ai si souvent rêvé que je ne peux pas croire que c'est devenu vrai... Combien de fois j'ai dit à George : « Si seulement miss Bart pouvait me voir maintenant!... » et je guettais votre nom dans les journaux, et nous parlions tous les deux de vos faits et gestes, et nous lisions les descriptions de vos toilettes... Je n'ai pas vu votre nom depuis longtemps, pourtant, et je commençais à avoir peur que vous ne soyez malade, et cela me tourmentait tellement que George disait que je finirais par être malade moi-même à force de m'agiter. (A ce souvenir, un sourire se dessina sur ses lèvres.) Mais je ne peux plus me permettre d'être malade, ça c'est sûr : le dernier accès m'a presque achevée. Quand vous m'avez fait partir, la fois que vous savez, je ne pensais guère revenir vivante, et, à vrai dire, je ne m'en souciais guère. Voyez-vous, il n'était question ni de George ni de bébé, dans ce temps-là!

Elle s'arrêta pour rajuster la bouteille à la bouche où paraissaient de petites bulles.

— Mon trésor... ne vous pressez pas tant! Vous étiez fâchée contre maman qui vous faisait attendre votre souper?... Marie-Antoinette... c'est le nom que nous lui avons donné... d'après la reine française, dans cette pièce du Garden... J'ai dit à George que l'actrice me faisait penser à vous, et cela m'a fait aimer ce nom-là... Je n'avais jamais eu l'idée que je me marierais, vous savez, et je n'aurais jamais eu le courage de continuer à travailler pour moi toute seule.

Elle s'interrompit de nouveau, puis, encouragée par le regard de Lily, elle poursuivit, tandis qu'une rougeur montait à sa peau anémique :

— Voyez-vous, je n'étais pas seulement malade, quand vous m'avez fait partir... j'étais aussi très malheureuse. J'avais fait la connaissance d'un monsieur là où j'étais employée... Je ne sais si vous vous rappelez que j'étais dactylographe dans une grande maison d'importation... et... voilà... je croyais qu'il m'épouserait : il m'avait fait la cour pendant six mois et il m'avait donné l'anneau de mariage de sa mère. Mais, sans doute, il était trop chic pour moi : il voyageait pour

la maison et avait beaucoup vu le monde... Les filles qui travaillent ne sont pas gardées comme vous l'êtes; elles ne savent pas toujours se garder elles-mêmes. Je ne l'ai pas su... et cela m'a presque tuée quand il est parti et qu'il a cessé de m'écrire... C'est alors que je suis tombée malade : je croyais que c'était la fin de tout. Et c'était bien cela, oui, si vous ne m'aviez pas envoyée là-bas. Mais, quand je me suis trouvée mieux, j'ai repris malgré moi du cœur à vivre. Et puis alors, quand je suis revenue à New-York, George a tourné autour de moi et m'a demandé de l'épouser. Tout d'abord, cela m'a paru impossible, parce que nous avions été élevés ensemble et que je savais qu'il savait mon histoire. Mais, en y réfléchissant, je me dis que c'était cela qui facilitait la chose. Mon histoire, je n'aurais jamais pu la raconter à un autre homme, et je ne me serais jamais mariée sans la raconter; mais si George tenait assez à moi pour me prendre telle que j'étais, je ne voyais pas pourquoi je ne recommencerais pas ma vie... et je l'ai recommencée.

La force de la victoire émanait d'elle quand, de l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux, elle releva vers Lily son visage radieux.

— Mais, mon Dieu, je ne pensais pas me laisser aller à parler ainsi de moi, avec vous qui êtes là comme rendue... Seulement, c'est un tel plaisir de vous avoir, et de vous montrer combien vous m'avez aidée!

Le bébé, repu, s'était affaissé en arrière avec béatitude, et Mrs. Struther se leva doucement pour ranger la bouteille. Puis elle s'arrêta devant miss Bart.

— Je voudrais tant pouvoir vous aider, vous!... mais je suppose qu'il n'y a rien au monde que je puisse faire, — murmura-t-elle d'un air pensif.

Lily, au lieu de répondre, se dressa, souriante, et ouvrit les bras; et la mère, comprenant le geste, y déposa l'enfant.

Le bébé, se sentant détaché de son ancrage habituel, fit un mouvement instinctif de résistance; mais l'influence apaisante de la digestion prévalut, et Lily sentit le doux fardeau qui s'abandonnait contre sa poitrine. La confiance de l'enfant, sa sécurité firent tressaillir Lily d'un sentiment de chaleur et de vie nouvelle : elle se pencha pour admirer la tache rosée de la petite figure, la limpidité vide des yeux, les vagues mou-

vements grimpants des petits doigts qui se fermaient et se rouvraient. Tout d'abord le fardeau qu'elle portait dans ses bras lui sembla aussi léger qu'un nuage rose ou qu'une boule de duvet; mais, comme elle continuait à le tenir, le poids augmenta, s'enfonça plus profond, et la pénétra d'une étrange faiblesse, comme si l'enfant entrait en elle et devenait une partie d'elle-même.

Elle leva les yeux, et vit le regard de Nettie posé sur elle avec une tendre allégresse.

— Ne serait-ce pas trop beau si, en grandissant, elle devenait comme vous?... Bien entendu, je sais que c'est impossible... mais les mères rêvent toujours les choses les plus folles pour leurs enfants.

Lily serra la petite, étroitement, une seconde, puis elle la reposa dans les bras de sa mère.

— Oh! qu'elle ne fasse pas cela!... j'aurais peur de venir la voir trop souvent! — dit-elle avec un sourire.

Puis, résistant à Mrs. Struther qui lui offrait anxieusement de l'accompagner, et renouvelant sa promesse de revenir bientôt pour faire la connaissance de George et pour voir le bébé dans son bain, elle sortit de la cuisine, et descendit seule l'escalier de la maison.

Une fois dans la rue, elle se rendit compte qu'elle se sentait plus forte et plus heureuse : ce petit épisode lui avait fait du bien. C'était la première fois qu'elle rencontrait un résultat de sa fugitive bienfaisance, et l'étonnement qu'elle éprouva devant la solidarité humaine soulagea son cœur du froid mortel qui l'oppressait.

Ce ne fut qu'en franchissant le seuil de sa porte qu'elle sentit, par réaction, son isolement plus profond. Il était bien plus de sept heures, et la lumière et les odeurs qui venaient du sous-sol prouvaient manifestement que le dîner de la pension avait commencé. Elle s'empressa de gagner sa chambre, alluma le gaz et s'habilla. Elle n'avait pas l'intention de s'écouter plus longtemps, ni de se passer de nourriture parce que l'entourage la lui rendait désagréable. Puisque c'était son destin de vivre dans une pension, il lui fallait apprendre à s'adapter aux conditions de cette existence. Néanmoins, lorsqu'elle descendit

dans la chaleur et la clarté de la salle à manger, elle fut bien aise de constater que le repas était presque fini.

Revenue dans sa chambre, elle fut soudain ressaisie d'une activité fiévreuse. Toutes ces dernières semaines, elle avait été trop indolente et trop indifférente pour mettre en ordre ce qui lui appartenait; mais aujourd'hui elle commença à examiner soigneusement le contenu de ses tiroirs et de son armoire. Il lui restait encore quelques belles robes, — restes de la dernière phase de sa splendeur, sur la *Sabrina* et à Londres; — mais, quand elle avait dû se séparer de sa femme de chambre, elle lui avait donné une bonne part de sa défroque. Les robes qui demeuraient, — bien qu'ayant perdu leur fraîcheur, conservaient encore la sûreté de leurs longues lignes, le mouvement et l'ampleur de traits qui sont la marque du grand artiste, et, comme elle les étalait sur le lit, les scènes où elle les avait portées revivaient devant elle. Un souvenir rôdait dans chaque pli : chaque bout de dentelle, chaque lueur de broderie était comme une lettre dans les annales de son passé. Elle fut surprise de sentir combien l'atmosphère de son ancienne vie l'enveloppait. Mais, après tout, n'était-ce pas la vie pour laquelle on l'avait formée? Toute tendance naissante, en elle, avait été soigneusement dirigée vers ce but, autour duquel on lui avait enseigné à concentrer tout son intérêt, toute son activité. Elle était comme une plante rare qu'on a cultivée pour l'exposer, une plante dont on a supprimé tous les boutons, hormis celui-là dont l'épanouissement doit couronner sa beauté.

Finalement elle tira du fond de sa malle un amas de draperies blanches qui tombèrent sans forme sur son bras. C'était la robe Reynolds qu'elle avait portée, le soir des tableaux vivants, chez les Bry. Il lui avait été impossible de s'en défaire, mais elle ne l'avait jamais revue depuis ce jour-là, et les longs plis flexibles, quand elle les secoua, répandirent une odeur de violette qui lui parut comme un souffle envolé de la fontaine fleurie près de laquelle elle s'était arrêtée avec Lawrence Selden et elle avait renié son destin. Elle replaça les robes, une à une, rentrant avec chacune d'elles quelque rayon de lumière, l'écho de quelque rire, quelque épave errante des

plages rosées du plaisir. Elle était encore dans un état d'extrême impressionnabilité : chaque allusion du passé vibrait au long de ses nerfs.

Elle venait de refermer sa malle sur les draperies blanches de la robe Reynolds quand elle entendit frapper à la porte, et le poing rouge de la servante irlandaise lui fourra sous le nez une lettre tardive. S'approchant de la lumière, Lily lut avec surprise l'en-tête imprimé au coin supérieur de l'enveloppe. C'était une lettre d'affaires venant des exécuteurs testamentaires de sa tante : elle se demanda quel incident inattendu leur avait fait rompre le silence avant l'époque fixée.

Elle ouvrit l'enveloppe, et un chèque voltigea sur le parquet. Comme elle se baissait pour le ramasser, le sang lui affleura au visage. Le chèque représentait la totalité du legs de Mrs. Peniston, et la lettre qui l'accompagnait expliquait que les exécuteurs, ayant réglé les affaires pendantes plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, avaient décidé d'anticiper sur la date marquée pour le payement des legs.

Lily s'assit devant le pupitre placé au pied de son lit, et, étalant le chèque, elle lut et relut les « dix mille dollars » inscrits là par la main dure d'un homme d'affaires. Dix mois plus tôt, cette somme lui eût représenté les profondeurs de la pénurie; mais son échelle des valeurs avait changé dans l'intervalle, et maintenant des visions de richesse rôdaient sous chaque trait de la plume. Comme elle continuait à regarder le chèque, elle sentit que l'éclat de ces visions lui montait au cerveau, et, au bout d'un moment, elle souleva le couvercle du pupitre et glissa dedans la formule magique, hors de sa vue. Il était plus facile de penser sans ces cinq chiffres qui vous dansaient devant les yeux; et Lily avait beaucoup à penser avant de s'endormir.

Elle ouvrit son livre de comptes et son carnet de chèques, et se plongea dans des calculs aussi anxieux que ceux qui avaient prolongé sa veillée à Bellomont, la nuit où elle avait résolu d'épouser Percy Gryce. La pauvreté simplifie la tenue des livres, et sa situation financière était plus facile à établir qu'elle ne l'avait été alors; mais elle n'avait pas encore appris à gouverner son argent, et durant sa courte phase de luxe, à l'Emporium, elle avait de nouveau glissé à des habitudes

d'extravagance qui rompaient encore l'équilibre de son mince budget. Un examen soigneux de son carnet, de son livre et des notes impayées qui étaient là, dans le pupitre, lui apprit que, celles-ci une fois réglées, il lui resterait à peine de quoi vivre pour les trois ou quatre mois suivants; après, si elle persistait dans son présent mode d'existence, sans gagner aucun argent supplémentaire, il lui faudrait réduire toutes les dépenses accidentelles à zéro. Elle se cacha les yeux en frissonnant : elle se voyait à l'entrée de cette impasse toujours plus étroite où elle avait vu s'engager avec découragement ce misérable paquet miss Silverton.

Ce n'était plus toutefois de la vision de la pauvreté matérielle qu'elle se détournait avec le plus d'effroi. Elle avait le sentiment d'un appauvrissement plus profond, d'un dénûment plus intime, auprès duquel les conditions extérieures devenaient insignifiantes. Certes il était pitoyable d'être pauvre, d'entrevoir un âge mûr médiocre et inquiet, qui menait par degrés, par un lugubre progrès dans l'économie et le sacrifice, jusqu'à l'absorption totale dans la vie monotone et collective d'une pension de famille. Mais il y avait quelque chose de plus pitoyable encore, c'était la solitude qui vous saisit le cœur, la sensation d'être emportée comme une tige déracinée, vagabonde, pour descendre le cours indifférent des années. Voilà le sentiment qui la possédait à cette heure, le sentiment qu'elle était quelque chose d'éphémère et sans racine, un objet tournoyant à la surface vertigineuse de la vie, sans rien à quoi les pauvres petits tentacules de la personnalité se pussent raccrocher avant d'être submergés par le terrible flot. Et, jetant un regard en arrière, elle reconnut qu'en aucun temps elle n'avait eu des relations directes avec la réalité. Ses parents, eux aussi, avaient été des déracinés, ballottés çà et là par tous les souffles de la mode, sans existence personnelle pour s'abriter contre les changements de vent. Elle-même avait grandi sans qu'aucun coin de terre lui fût plus cher qu'un autre : il n'y avait pour elle aucun centre de piétés premières, de traditions graves et aimées, où son cœur pût revenir et d'où il pût tirer de la force pour soi et de la tendresse pour les autres. Sous quelque forme que vive dans notre sang un passé lentement accumulé, — sous l'image concrète de la vieille maison peuplée de souvenirs

[illegible] la figure de cette maison que ne bâtissent [illegible] mais qu'élève une suite héréditaire de passions [illegible] ce passé a la même vertu d'élargir et d'appro-[illegible] existence individuelle, de la rattacher par les liens d'une [illegible] mystérieuse à la somme puissante de l'effort humain.

Une telle vision de solidarité ne s'était encore jamais offerte à Lily. Elle en avait eu un pressentiment dans les mouvements aveugles de son jeune instinct; mais là contre avaient prévalu les influences dissolvantes de la vie qu'on menait autour d'elle. Tous les hommes et toutes les femmes qu'elle connaissait ressemblaient à des atomes tourbillonnant loin l'un de l'autre dans quelque folle danse centrifuge : sa première échappée de vue sur la continuité de la vie, elle l'avait eue, ce soir même, dans la cuisine de Nettie Struther.

La pauvre petite ouvrière qui avait trouvé la force de rassembler les morceaux de son existence, et de s'en bâtir un abri, semblait à Lily avoir atteint la vérité centrale. Sans doute, c'était une vie assez maigre, sur les confins hideux de la pauvreté, avec une marge étroite pour les possibilités de maladie ou de malchance, mais cette vie avait toute la frêle et audacieuse permanence d'un nid d'oiseau construit au bord d'une falaise, — rien qu'une touffe de feuilles et de paille, mais disposée de telle façon que les êtres qu'on lui confie demeurent en sûreté suspendus au-dessus de l'abîme.

Oui... mais il avait fallu être deux pour bâtir le nid; il avait fallu la confiance de l'homme aussi bien que le courage de la femme. Lily se rappela les paroles de Nettie : « Je savais qu'il savait mon histoire... » La foi de son mari en elle lui avait rendu possible sa rénovation : il est si facile pour une femme de devenir ce que l'homme qu'elle aime croit qu'elle est!... Eh bien, en deux occasions, Selden avait été prêt à mettre sa foi en Lily Bart; mais la troisième épreuve avait été au-dessus de son endurance. La qualité même de son amour l'avait rendu plus impossible à ressusciter. Si cela n'avait été qu'un simple instinct du sang, le pouvoir de sa beauté aurait pu le raviver. Mais par le fait que cet amour avait poussé plus profond, qu'il était enchevêtré inextricablement à des habitudes héréditaires de pensée et de sentiment, il était aussi peu susceptible d'une seconde croissance que l'est une plante à racines profondes

arrachée du sol. Selden avait donné à Lily ce qu'il avait de meilleur; mais il était aussi incapable qu'elle de retourner sans nul esprit critique à des façons de sentir antérieures.

Il lui restait, à elle, comme elle le lui avait dit, le souvenir exaltant de la foi qu'il avait eue en elle; mais elle n'avait pas atteint l'âge où une femme peut vivre de souvenirs. Tandis qu'elle tenait l'enfant de Nettie Struther dans ses bras, les courants de la jeunesse, glacés naguère en elle, avaient dégelé soudain et couru chaudement au long de ses veines : son ancien appétit de vivre l'avait ressaisie, et tout son être revendiquait hautement sa part de bonheur personnel. Oui, c'était encore le bonheur qu'elle voulait, et, pour l'avoir entrevu, elle considérait tout le reste comme sans importance. Elle s'était détachée successivement de toutes les possibilités plus basses, et maintenant rien ne lui restait plus que le vide du renoncement.

Il se faisait tard, et une immense lassitude l'envahit de nouveau. Ce n'était pas la sensation du sommeil prochain, mais une fatigue éveillée, animée, une lucidité blafarde où toutes les possibilités du futur se projetaient en ombres gigantesques. Elle était épouvantée par l'intense clarté de cette vision; il lui semblait avoir percé le voile miséricordieux qui sépare l'intention de l'acte : elle voyait exactement ce qu'elle ferait dans les longs jours à venir. Le chèque serré dans son pupitre, par exemple, elle entendait bien l'employer à s'acquitter envers Trenor; mais elle prévoyait qu'une fois le matin venu elle remettrait de le faire, et se laisserait aller peu à peu à supporter cette dette. Cette pensée la terrifia : elle tremblait de tomber de la hauteur où l'avait élevée la dernière minute passée avec Lawrence Selden. Mais comment avoir confiance en elle-même, être sûre de tenir bon? Elle connaissait la force des instincts adverses, elle sentait les innombrables mains de l'habitude qui la tiraient en arrière, l'entraînant à quelque nouveau compromis avec la destinée. Elle éprouvait un désir intense de prolonger, de perpétuer l'exaltation momentanée de son esprit. Si seulement la vie pouvait finir maintenant, finir sur cette vision tragique et pourtant douce de possibilités perdues, qui lui donnait le sentiment d'une parenté avec tous ceux qui aiment et qui renoncent en ce monde !...

Elle se pencha brusquement, et, sortant le chèque de son pupitre, elle le mit dans une enveloppe où elle écrivit l'adresse de son banquier. Puis elle fit un chèque au nom de Trenor, le mit sans un mot d'explication dans une autre enveloppe où elle écrivit ce même nom, et posa les deux plis, côte à côte, sur le pupitre. Après quoi, elle resta là, classant ses papiers et griffonnant, jusqu'à ce que le silence absolu de la maison l'avertît de l'heure avancée. Dans la rue, le roulement des voitures avait cessé, et le grondement du métropolitain ne traversait qu'à de longs intervalles ce calme profond et comme hors nature. Dans cette mystérieuse et nocturne séparation de tous les signes extérieurs qui manifestent la vie, elle se sentit confrontée plus étrangement avec son destin. Cette sensation fit osciller son cerveau : elle essaya de chasser la conscience en pressant ses mains contre ses yeux. Mais le terrible silence et le vide étaient comme des symboles de son avenir; il lui semblait que la maison, la rue, le monde, tout était désert, qu'elle seule demeurait douée de sentiment au milieu de l'univers inanimé.

Mais c'était là un état voisin du délire; elle n'avait jamais été si près d'avoir le vertige qui vous saisit au bord de l'irréel... Le sommeil, voilà ce dont elle avait besoin : elle se souvint qu'elle n'avait pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures. La petite fiole était à son chevet, prête à répandre sur elle son charme magique. Elle se dressa et se déshabilla en hâte, ne souhaitant plus que le contact de l'oreiller. Elle ressentait une fatigue si profonde qu'elle pensait s'endormir tout de suite; mais, aussitôt qu'elle fut couchée, chacun de ses nerfs entra en jeu pour veiller isolément. C'était comme si un puissant foyer de lumière électrique avait éclaté dans sa tête, et son pauvre petit être angoissé ne pouvait que tressaillir et se tapir sous cette lumière, sans savoir où se réfugier.

Elle ne s'était pas imaginé qu'une pareille multiplication de l'état de veille fût possible : tout son passé reprenait vie sur mille points divers de sa conscience. Quelle drogue pouvait apaiser cette légion de nerfs insurgés? La sensation d'épuisement eût été douce auprès de ce branle furieux d'activité; mais la lassitude l'avait fuie, comme si quelque cruel stimulant lui avait été injecté dans les veines.

Elle pouvait encore supporter cela... oui, elle le pouvait... mais quelle force lui resterait, le lendemain? Toute perspective avait disparu : demain était là sur elle, et talonné déjà par les jours suivants, qui essaimaient autour d'elle comme une foule hurlante. Il lui fallait les repousser pour quelques heures; il lui fallait prendre un bain d'oubli, si court fût-il. Elle étendit la main, et compta les gouttes qui tombaient dans le verre; mais, tout en le faisant, elle se disait que ces gouttes seraient sans pouvoir contre la lucidité surnaturelle de son cerveau. Depuis longtemps déjà elle avait augmenté la dose jusqu'à l'extrême limite; mais, ce soir, elle sentait qu'il fallait l'augmenter encore. Elle savait qu'elle courait un léger risque en agissant de la sorte : elle se rappelait l'avertissement du pharmacien. Si le sommeil finissait par venir, ce serait peut-être un sommeil sans réveil. Mais, après tout, ce n'était qu'une chance sur cent : l'action de la drogue était incalculable, et l'addition de quelques gouttes à la dose régulière ne ferait probablement que lui procurer le repos dont elle avait si désespérément besoin...

A vrai dire, elle ne considéra pas la question de très près : le désir physique de sommeil était le seul phénomène qui durât chez elle. Son esprit se dérobait devant l'éclat de la pensée aussi instinctivement que les yeux se contractent en présence d'une lumière éblouissante : l'obscurité, l'obscurité, voilà ce qu'il lui fallait à tout prix. Elle se souleva dans son lit et avala le contenu du verre; puis elle souffla la bougie et s'allongea.

Elle ne bougeait pas, guettant avec un plaisir sensuel les premiers effets du soporifique. Elle les connaissait d'avance : la cessation graduelle des battements, la douce approche de l'état passif, comme si au-dessus d'elle une main invisible faisait des passes magiques dans les ténèbres. La lenteur même et l'hésitation de l'effet en accroissaient la fascination : c'était délicieux de se pencher ainsi et de plonger les yeux dans les noirs abîmes de l'inconscient. Ce soir, la drogue semblait agir plus lentement qu'à l'ordinaire : chacune de ces pulsations passionnées dut être calmée à son tour, et le temps fut long avant que Lily les sentît tomber au néant, comme des sentinelles qui s'endorment à leur poste. Mais peu à peu un senti-

ment de soumission complète s'empara d'elle, et elle se demanda languissamment ce qui avait bien pu l'inquiéter et l'exciter à ce point. Elle voyait maintenant qu'il n'y avait pas de raison pour s'exciter ainsi : elle était revenue à sa vision normale de l'existence. Le lendemain ne serait pas si dur, après tout : elle était sûre qu'elle aurait la force de l'affronter. Elle ne se rappelait pas très bien ce qui l'avait effrayée, dans ce lendemain, mais l'incertitude ne la tourmentait plus. Elle avait été malheureuse, et maintenant elle était heureuse; elle s'était sentie seule, et maintenant la sensation de solitude s'était évanouie.

Elle remua, une fois, et se tourna sur le côté : alors elle comprit pourquoi elle ne se sentait plus seule. C'était bizarre... mais l'enfant de Nettie Struther était couché sur son bras : elle sentait la pression de la petite tête contre son épaule. Elle ne savait pas comment l'enfant se trouvait là, mais elle n'en était pas autrement surprise; elle n'éprouvait qu'un doux et pénétrant frémissement de chaleur et de plaisir. Elle prit une position plus commode, pliant son bras pour en faire un oreiller à la rondeur duvetée de cette tête, et retenant sa respiration pour ne pas troubler le sommeil de l'enfant.

Cependant elle songea qu'il y avait quelque chose qu'il fallait qu'elle dît à Selden : elle avait trouvé le mot qui éclaircirait la vie entre eux. Elle essaya de répéter ce mot, qui errait vague et lumineux à la frontière de sa pensée : elle craignait de ne pas s'en souvenir à son réveil... Pourvu qu'elle pût s'en souvenir et le lui dire, elle sentit que tout irait bien...

Peu à peu l'idée du mot s'évanouit, et le sommeil commença de l'envelopper. Elle résista faiblement : ne devait-elle pas rester éveillée à cause du bébé? Mais ce sentiment lui-même se perdit bientôt dans une sensation confuse d'un assoupissement paisible, à travers quoi, tout à coup, jaillit un sombre éclair de terreur et de solitude.

Elle se dressa de nouveau, toute froide et tremblante du choc : un moment, il lui sembla qu'elle avait lâché l'enfant. Mais non... elle se trompait... la tendre pression du petit corps était encore là, contre elle; la chaleur recouvrée circula de nouveau dans ses veines, elle y céda, s'y plongea, s'endormit.

XXIX

Le matin suivant se leva doux et brillant; il y avait une promesse d'été dans l'air. La lumière du soleil enfilait joyeusement la rue de Lily, ravalait la façade lépreuse de sa maison, dorait le grillage dépeint de sa porte, et faisait jouer toutes les gloires du prisme sur les carreaux de sa fenêtre sombre.

Lorsqu'un tel jour coïncide avec notre humeur, il y a comme une griserie dans son haleine, et Selden, qui suivait d'un pas rapide la rue encore malpropre à cette heure, sentait frémir en lui un juvénile esprit d'aventure. Il avait coupé les amarres qui le rattachaient aux plages familières de l'habitude, et s'était lancé sur des mers inexplorées d'émotion; toutes les vieilles méthodes étaient abandonnées, sa course se réglait sur des étoiles nouvelles.

Cette course, pour le moment, n'avait d'autre but que la pension de miss Bart; mais cette misérable porte était devenue soudain le portique de l'Inconnu. En approchant, Selden leva les yeux vers le triple rang de fenêtres : il se demandait comme un enfant laquelle était celle de Lily. Il était neuf heures et la maison, habitée par des travailleurs, montrait déjà une façade éveillée. Il se rappela, par la suite, avoir observé qu'un seul store était baissé. Il remarqua aussi qu'il y avait un pot de pensées à une des fenêtres, et il en conclut aussitôt que cette fenêtre devrait être la sienne : il était inévitable qu'il établît un rapport entre elle et le seul accent de beauté qu'il y eût dans ce médiocre décor.

Neuf heures était une heure matinale pour faire une visite, mais Selden n'en était plus à se préoccuper de ces rites conventionnels. Il ne savait qu'une chose, c'est qu'il lui fallait voir Lily Bart tout de suite : il avait trouvé le mot qu'il voulait lui dire, et ce mot ne pouvait attendre un moment de plus. Il était étrange qu'il ne lui fût pas venu aux lèvres plus tôt, que lui, Selden, eût laissé partir Lily, la veille au soir, sans être capable de le prononcer. Mais qu'importait, maintenant qu'un jour nouveau avait lui? Ce n'était pas un mot de crépuscule, c'était un mot du matin.

Selden allégrement tira la sonnette; et, même dans son état d'absorption, il fut surpris de voir la porte s'ouvrir si promptement. Il fut encore plus surpris de voir, en entrant, qu'elle avait été ouverte par Gerty Farish; — et que, derrière elle, dans une confusion agitée, se profilaient plusieurs autres visages de mauvais augure.

— Lawrence! — cria Gerty d'une voix étrange. — Comment avez-vous pu arriver si vite?

Et la main tremblante qu'elle posa sur lui sembla aussitôt lui serrer le cœur.

Il remarqua les autres figures, vaguement effrayées à la fois et intriguées. Il vit l'imposante personne de la propriétaire qui s'avançait vers lui d'un air professionnel; mais il recula, levant la main, tandis que ses yeux grimpaient machinalement le raide escalier de noyer sombre, en haut duquel il avait l'immédiate certitude que sa cousine voulait le conduire.

Une voix, dans le fond, dit que le docteur pouvait revenir d'un moment à l'autre, et que rien, là-haut, ne devait être dérangé.

Quelqu'un d'autre s'écria :

— C'est encore un bonheur que...

Puis Selden sentit que Gerty lui prenait doucement la main, et qu'on leur permettait de monter seuls.

Il grimpèrent en silence les trois étages et suivirent le couloir jusqu'à une porte fermée. Gerty ouvrit la porte et Selden entra derrière elle. Bien que le store fût baissé, l'irrésistible soleil versait l'or d'une lumière tempérée dans la pièce, et Selden aperçut un lit étroit, le long du mur, et, sur ce lit, des mains immobiles et une figure calme, indifférente, l'image de Lily Bart.

Que ce fût vraiment elle, tout son être, à lui, le niait ardemment. La vraie Lily s'était appuyée, toute chaude, contre son cœur, quelques heures auparavant : qu'avait-il à faire avec cette face étrangère et paisible qui, pour la première fois, ne pâlissait ni ne s'animait à son approche?

Gerty, singulièrement paisible, elle aussi, avec le sang-froid conscient d'une personne qui a assisté bien des souffrances, se tenait près du lit, parlant avec douceur comme si elle transmettait un message suprême.

— Le docteur a trouvé un flacon de chloral... elle dormait mal depuis longtemps, et elle aura pris une dose trop forte, par erreur... Il n'y a aucun doute là-dessus... aucun doute... on ne fera pas d'enquête... le docteur a été très bon. Je lui ai dit que vous et moi nous aimerions bien qu'on nous laisse seuls avec elle... pour examiner ses affaires avant que personne d'autre vienne... Je sais que c'est ce qu'elle aurait désiré.

Selden percevait à peine ce qu'elle disait. Debout, il gardait les yeux baissés vers la figure endormie qui semblait posée comme un masque délicat et subtil sur les traits vivants qu'il avait connus. Il sentait que la Lily véritable était encore là, toute proche de lui, invisible pourtant et inaccessible; et la ténuité même de l'obstacle tendu entre eux le convainquait d'une impuissance dérisoire. Il n'y avait jamais eu rien de plus entre eux qu'un léger, un impalpable obstacle — et pourtant il avait permis que cet obstacle les séparât! Et maintenant, bien qu'il semblât plus mince et plus fragile que jamais, il était devenu soudain aussi dur que le diamant, et lui, Selden, ne pouvait plus qu'y briser vainement sa vie.

Il était tombé à genoux près du lit, mais Gerty le toucha du doigt et il revint à lui. Il se leva, et comme leurs yeux se rencontraient, il fut frappé de l'extraordinaire clarté que dégageait le visage de sa cousine.

— Vous comprenez ce que le médecin est allé faire? Il a promis qu'il n'y aurait pas d'ennuis... mais, bien entendu, il faut que les formalités suivent leur cours. Et je l'ai prié de nous donner le temps de vérifier ses affaires d'abord...

Il acquiesça de la tête, et elle jeta un coup d'œil sur la petite chambre nue.

— Ce ne sera pas long, — conclut-elle.

— Non... ce ne sera pas long.

Elle retint la main de Lawrence dans la sienne, encore un moment; puis, avec un dernier regard du côté du lit, elle se dirigea en silence vers la porte. Sur le seuil, elle s'arrêta pour ajouter :

— Vous me trouverez en bas, si vous avez besoin de moi.

Selden se réveilla pour la retenir :

— Mais pourquoi vous en allez-vous? Elle aurait désiré...

Gerty secoua la tête avec un sourire.

— Non : voilà ce qu'elle aurait désiré.

Et, tandis qu'elle parlait, une lumière se fit jour à travers la dure misère de Selden, et il vit profondément dans les choses cachées de l'amour.

La porte se referma sur Gerty, et il resta seul avec la dormeuse immobile qui gisait là. Son instinct le pressait de retourner auprès d'elle, de s'agenouiller, de reposer sa tête palpitante contre la joue paisible, sur l'oreiller. Ils n'avaient jamais été en paix l'un avec l'autre, eux deux; et maintenant il se sentait attiré par elle dans les étranges et mystérieuses profondeurs de sa tranquillité.

Mais il se rappela l'avertissement de Gerty : bien que le temps se fût arrêté dans cette chambre, il reprenait déjà sa marche impitoyablement. Gerty avait donné à Selden cette demi-heure suprême : il devait l'employer selon ses vœux.

Il se retourna et regarda autour de lui, se contraignant sévèrement à reprendre connaissance du monde extérieur. Il y avait très peu de meubles dans la pièce. Sur la pauvre commode s'étalait une couverture de dentelle, et dessus se trouvaient quelques boîtes et flacons à bouchons dorés, une pelote rose, un plateau de verre jonché d'épingles à cheveux en écaille : il recula devant l'intimité poignante de ces babioles, et devant la surface blême du miroir qui les dominait.

C'était là les seules traces de luxe, de cet attachement à l'observance minutieuse des bienséances personnelles, et ces traces montraient combien les autres renoncements avaient dû lui coûter. Nul autre témoignage de sa personnalité dans cette chambre, sinon la scrupuleuse propreté des quelques meubles : un lavabo, deux fauteuils, un petit bureau à pupitre et la petite table au chevet du lit. Sur cette table, la fiole vide et le verre; et de ces objets encore il détourna les yeux.

Le pupitre était fermé, mais sur le couvercle en pente étaient posées deux lettres dont il s'empara. L'une portait l'adresse d'une banque, et, comme elle était affranchie et cachetée, Selden, après un moment d'hésitation, la mit de côté. Sur l'autre, il lut le nom de Gus Trenor; et l'enveloppe était encore entre-bâillée.

La tentation l'assaillit comme un coup de couteau. Il chancela et dut s'appuyer sur le pupitre. Pourquoi avait-elle écrit

à Trenor?... écrit, sans doute, juste après l'avoir quitté, la veille au soir? Cette pensée profanait le souvenir de la dernière heure qu'ils avaient passée ensemble, tournait en dérision le mot qu'il était venu prononcer, et souillait même le silence de réconciliation où ce mot tombait. Selden se sentit rejeté à toutes les vilaines incertitudes dont il avait cru se délivrer pour toujours. Après tout, que savait-il de sa vie, à elle? Seulement ce qu'elle avait bien voulu lui en montrer, et, mesuré selon la règle du monde, comme c'était peu de chose! De quel droit — la lettre qu'il tenait à la main semblait le lui demander — de quel droit aujourd'hui entrait-il dans sa confidence par la porte que la mort avait laissée ouverte? Son cœur criait que c'était du droit de la dernière heure qu'ils avaient vécue ensemble, cette heure où elle-même lui avait mis la clef en main. Oui... mais si la lettre pour Trenor avait été écrite après?...

Il l'écarta, cette lettre, avec une soudaine horreur, et, serrant les lèvres, il aborda résolument le reste de sa tâche. Après tout, cette tâche serait plus facile, maintenant que son enjeu personnel se trouvait annulé.

Il souleva le couvercle du pupitre, et vit à l'intérieur un livre de comptes, un carnet de chèques et quelques liasses de factures et de lettres rangées avec la précision ordonnée qui caractérisait toutes les habitudes personnelles de miss Bart. Il parcourut d'abord les lettres, parce que c'était là le plus pénible de sa besogne. Elles étaient peu nombreuses et sans importance, mais parmi elles il trouva, avec une étrange palpitation de cœur, le mot qu'il lui avait écrit le lendemain de la fête des Bry.

« Quand puis-je venir vous voir?... » Ces mots l'accablèrent sous le sentiment de la lâcheté qui l'avait éloigné d'elle au moment même où il était tout près de l'atteindre... Oui, il avait toujours eu peur de son destin, et il était trop loyal pour nier sa lâcheté maintenant : tous ses anciens doutes n'étaient-ils pas ressuscités à la seule vue du nom de Trenor?

Il mit le mot dans son porte-cartes, après l'avoir plié soigneusement, comme un objet précieux par le fait qu'elle l'avait tenu pour tel; puis, l'idée lui revenant que le temps passait, il continua l'examen des papiers.

A sa grande surprise, il découvrit sur toutes les factures cette annotation, de la main de Lily : « Payé ». Il ouvrit le livre de comptes et il vit que, la veille au soir, un chèque de dix mille dollars, provenant des exécuteurs testamentaires de Mrs. Peniston, y avait été inscrit. Le legs avait donc été payé plus tôt que Gerty ne le lui avait donné à supposer. Mais, tournant quelques pages, il découvrit avec étonnement que, malgré cette récente rentrée de fonds, la balance était déjà réduite à quelques dollars. Un coup d'œil rapide sur les talons des derniers chèques, qui tous portaient la date de la veille, lui apprit qu'environ quatre ou cinq cents dollars du legs avaient été employés à régler ces factures, tandis que tout le reste était compris en un seul chèque, daté du même jour, au nom de Charles-Augustus Trenor.

Selden mit de côté le livre et le carnet, puis s'affaissa dans le fauteuil. Il appuya ses coudes sur le bureau, et cacha sa figure dans ses mains. Les eaux amères de la vie montaient autour de lui, leur saveur stérile était sur ses lèvres. Le chèque au nom de Trenor expliquait-il le mystère ou ne faisait-il que l'approfondir? Tout d'abord l'esprit de Selden refusait de fonctionner : il ne faisait que sentir la souillure d'une transaction pareille entre un homme comme Trenor et une jeune fille comme Lily Bart. Puis, graduellement, sa vision troublée s'éclaircit; d'anciennes allusions et rumeurs lui revinrent, et, avec les insinuations mêmes qu'il avait craint de contrôler, il réussit à construire une explication du mystère. C'était donc vrai, alors, qu'elle avait accepté de l'argent de Trenor; mais vrai aussi, comme le déclarait le contenu de ce pupitre, que cette obligation lui avait été intolérable, et qu'à la première occasion elle s'en était libérée, bien qu'en agissant de la sorte elle demeurât face à face avec la pauvreté absolue.

C'était tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pouvait espérer débrouiller de l'histoire; les lèvres muettes qu'il voyait là, sur l'oreiller, refusaient d'en livrer davantage, — à moins en vérité qu'elles ne lui eussent dit le reste dans le baiser qu'elles avaient posé sur son front. Oui, il pouvait maintenant lire dans cet adieu tout ce que son cœur aspirait à y trouver; il pouvait même y puiser le courage nécessaire pour ne pas s'accuser de n'avoir pas été à la hauteur de l'occasion qui s'était offerte.

Il voyait que toutes les conditions de la vie avaient conspiré à les tenir séparés, puisque son propre détachement des puissances extérieures qui l'avaient gouvernée, elle, avaient accru ses exigences morales et lui avaient rendu plus difficile de vivre et d'aimer sans esprit critique. Mais du moins il l'avait aimée, il avait été disposé à risquer son avenir sur la foi qu'il avait en elle, et, si le destin avait voulu que l'heure favorable passât sans qu'ils pussent la saisir, il voyait maintenant que, pour tous deux, cette heure était sauve dans la ruine de leurs existences.

C'était cet amour d'une heure, ce triomphe fugitif sur eux-mêmes, qui les avait gardés de l'atrophie et de l'extinction ; qui, chez elle, s'était tourné vers lui dans toutes ses luttes contre l'influence du milieu, et, chez lui, avait maintenu vivante la foi qui le ramenait pénitent et réconcilié à son chevet.

Il s'agenouilla et se pencha sur elle, épuisant jusqu'à la lie ce dernier instant de tête à tête ; et, dans le silence, passa entre eux le mot qui éclaircissait tout.

EDITH WHARTON

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

« AMIRAUTÉ »

ET

« ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL »

« Les grands Conseils doivent être le « cerveau » de l'organisme maritime. » — « Les conceptions militaires ne peuvent prévaloir, si le Chef d'État-Major général n'intervient pas dans les moindres affaires du Ministère. » Toute notre organisation navale repose sur notre foi en ces deux principes qui, malgré tous nos déboires, depuis un siècle, ne s'est pas démentie un seul instant. La vue d'ensemble publiée ici même[1] permet, pourtant, de comprendre pourquoi un « cerveau » ainsi constitué ne saurait exercer une action continue, et comment un Comité des Directeurs offrirait des garanties tout autres si l'on arrivait à composer ce Comité de toutes les personnes et des seules personnes qui, réellement, doivent diriger la Marine : sous la présidence du Ministre civil, le chef de Cabinet, le chef de l'État-Major général, l'inspecteur général, le directeur de la Flotte construite, le commandant en chef des Points d'appuis, le directeur des Constructions navales et le directeur du Contrôle.

Mais on continue de pourvoir, au jour le jour, à des besoins ignorés de nos aînés, en accolant quelques rouages

1. *La Réforme navale* (1er et 15 novembre 1907).

à l'organisation que nous a léguée la marine à voiles, et l'on garde ce dédain des résultats, dont les avatars de notre État-Major général nous fournissaient dernièrement un exemple[1].

L'expérience ne servira-t-elle jamais à rien? Nous avons, cent années durant, impassiblement enregistré une série de mécomptes. Les faits n'ont que trop justifié la clairvoyance de M. Etienne Lamy :

Tout est réuni chez nous pour une action puissante; pourtant, depuis un demi-siècle, cette action ne se produit pas. Quand les services sont organisés avec cette complication, l'administration ne saurait être ni économique, ni simple... Cet état de choses appelle des mesures sérieuses : il faut que les dépenses parasites du personnel et du matériel disparaissent et que les économies réalisées servent à doter largement la flotte. Un mal si persistant dénonce des causes permanentes et accuse l'organisation du service lui-même. Ce n'est pas de réformes de détail qu'il s'agit, la marine exige des mesures d'ensemble.

En 1879, au moment où ces lignes étaient écrites, presque personne, malheureusement, n'était assez documenté pour saisir l'urgence d'une refonte totale, et les amiraux-ministres n'avaient rien à proposer. Quinze ans plus tard, la Commission d'enquête de 1894-97 ne fut pas moins pusillanime. Aujourd'hui la vulgarisation des connaissances maritimes, d'une part, les effets de plus en plus manifestes de nos errements, d'autre part, commencent à éclairer les profanes. Les parlementaires s'émeuvent des dépenses improductives qui grèvent le budget de la marine : ils commencent à dire que les contribuables versent annuellement plus de trois cents millions pour avoir une armée navale, et non pour procurer des rentes à quelque deux cent mille Français; avant peu, la majorité se lassera de s'apitoyer sur des intérêt privés[2]. L'accueil fait aux rapports

1. *Au Ministère de la Marine* (*Revue* du 1er janvier 1908).

2. C'est à eux que nous sommes redevables des dépenses qui expliquent comment, avec des crédits très supérieurs, notre marine a beaucoup moins progressé que celle de l'Allemagne. La contexture des budgets navals des deux pays diffère totalement : comme notre ministre le faisait remarquer au Sénat, dans la dernière discussion budgétaire, des charges spéciales faussent, à notre détriment, toute comparaison entre les résultats obtenus en Allemagne et en France. L'argument est irrésistible. Sa conséquence immédiate est la condamnation de nos errements, la justification des réforma-

de MM. Ernest Monis, Charles Chaumet et A. Poirrier, qui, tour à tour, proclamant l'unité du problème maritime, ont réclamé une refonte systématique et stigmatisé nos gaspillages, autorise cet espoir. Mais, si réconfortante que soit l'unanimité du Parlement, une menace pèse sur nous : nous avons la manie de demander à notre seule imagination la solution des problèmes pratiques. Il n'en faudrait pas davantage pour rendre vains les efforts accumulés depuis une trentaine d'années par tous ceux qui n'ont pas voulu désespérer de l'avenir. Pour l'œuvre de reconstruction, nous devons nous reporter à cet axiome éternel que les idées générales — produit du labeur universel de l'humanité — fécondent les conceptions techniques, mais que celles-ci doivent partir de l'expérience militaire. Or, la faillite de notre organisation invite à examiner les procédés employés avec succès dans le plus parlementaire des pays, à nous demander quel est le « cerveau » de la marine anglaise. Nous le connaissons tous de nom : c'est l' « Amirauté » ; mais, pour le surplus nous nous en tenons à l'opinion exprimée par l'auteur d'un livre sur cette Amirauté anglaise :

Ce n'est pas le produit d'une organisation habile, élaborée par un ou plusieurs individus, ni le résultat exclusif d'une époque. C'est, si j'ose le dire, une plante organique ayant ses racines bien loin dans l'histoire anglaise, qui s'est développée toujours dans de bonnes conditions d'expansion, mais dont l'organisation spéciale est due aux causes particulières qui lui ont fourni la sève...

Ainsi parle sir Vesey Hamilton, ancien Premier Lord de l'Amirauté. S'il a raison, il est trop clair que nous ne pouvons rien emprunter à l'Angleterre, à moins de revivre pour notre compte toute son histoire. Mais l'historique de l'Amirauté peut, seul, nous renseigner, et, comme sir Vesey Hamilton est particulièrement bien documenté, c'est de son livre même que nous extraierons les quelques faits que voici : sous Cromwell,

teurs, qui ne cessent pas de protester contre les crédits extra-militaires dont nous surchargeons notre budget de la Marine. Le trompe-l'œil traditionnel leur paraît intolérable : quand il s'agit de rendement, on ne manque pas — et à bon droit — d'affirmer que nombre de millions doivent être défalqués des crédits alloués à notre marine de guerre ; mais, même dans les milieux parlementaires, on ne tient jamais compte de cette réduction nécessaire, quand on oppose nos charges militaires à nos dépenses civiles.

le commandement de la marine anglaise est exercé par trois colonels de l'armée; il passe, sous Charles II, entre les mains d'un Conseil naval et d'un grand amiral; Guillaume d'Orange substitue un Conseil d'Amirauté au grand amiral; en 1775 et en 1792, deux enquêtes parlementaires constatent le mauvais fonctionnement de l'admininistration centrale et ne découvrent aucun remède; Jervis, appelé à diriger les bureaux de la Marine, les déclare « pourris jusqu'à la moelle » et, malgré toute son énergie, ne parvient pas à mettre un terme au désordre... Peut-être en savons-nous assez pour apprécier l'affirmation de sir Vesey Hamilton : la « plante organique s'est développée toujours dans de bonnes conditions d'expansion... » Mais que faut-il penser de sa négation : « Ce n'est pas l'œuvre d'un individu ou d'une époque »? La suite nous l'apprend aussi : en 1832, sir James Graham abolit le Conseil naval et répartit le travail entre les membres du Conseil d'Amirauté, auxquels il impose l'obligation de se réunir régulièrement pour traiter les affaires générales. Depuis lors, l'ère des révolutions maritimes est close : aujourd'hui encore, cette méthode est appliquée. En 1908, le Conseil d'Amirauté se compose de huit membres : le Premier Lord (personnage politique qui correspond à notre Ministre); les Premier, Deuxième, Troisième et Quatrième Lords navals (tous officiers de marine); le Lord civil (dont les attributions présentent des analogies avec celles de notre inspecteur des travaux maritimes); le secrétaire parlementaire et financier (qui contrôle la gestion financière au nom de la Chambre des Communes); le secrétaire permanent (chef de Cabinet à compétence très étendue, et, contrairement aux autres membres, non atteint par les crises ministérielles).

L'Amirauté, dans le détail, est telle qu'un cerveau français en conçoit difficilement la constitution; le mode d'intervention des Lords choque nos besoins de clarté et d'ordre : seuls chefs responsables des grands services maritimes, ils les dirigent en réalité, bien qu'aucune direction ne leur soit confiée. Mais peu nous importent le fonctionnement pratique de l'Amirauté et les détails qui s'y rapportent : il ne s'agit que de savoir si le principe de cette organisation, — le principe d'un grand Conseil d'Administration dont les grandes entreprises privées

du monde entier et le gouvernement de la France s'accommodent, — n'est pas applicable à notre marine, comme à la marine anglaise.

Gardons-nous en, a-t-on dit parfois : les nécessités du temps de guerre et l'existence d'un « Conseil aulique » sont incompatibles. L'objection porterait, si les attributions des divers Lords n'étaient pas nettement définies et si tous ne bénéficiaient pas d'une très grande indépendance pour exécuter les « directives » arrêtées en Conseil. Mais, bien loin de tendre au chaos, les séances régulières et exceptionnelles empêchent des actions discordantes et permettent au Ministre de prendre des décisions en connaissance de cause. D'aucuns s'imagineront peut-être que le Conseil de l'Amirauté peut avoir la prétention de diriger, à distance, les opérations de son armée navale. En fait, le Premier Lord désigne les chefs d'escadres; l'Amirauté met à profit ses études du temps de paix pour assigner l'objectif à poursuivre dès le début des hostilités; mais, ensuite, elle laisse toute latitude à ses commandants en chef. Jusqu'à la fin de la guerre, elle n'aura que deux soucis : les renseigner de son mieux et pourvoir, au plus tôt, aux besoins matériels de sa flotte. Comment l'Amirauté agirait en temps de guerre, très explicitement lord Selborne s'est chargé de nous le dire :

La tâche de l'État-Major général comporte, en particulier, la préparation à la guerre de l'Amirauté elle-même. La « Naval Intelligence » doit établir des instructions telles qu'au moment même de la mobilisation de la flotte, chaque département de l'Amirauté soit à même de fonctionner immédiatement, suivant les besoins du temps de guerre, et que le plus petit nombre de choses possibles reste à décider après le commencement des hostilités. Il faut que tous les départements puissent agir d'une manière pour ainsi dire automatique et savoir, exactement, comment il convient de procéder, sans avoir besoin de demander des instructions au Conseil d'Amirauté.

Cette conception du « cerveau » naval diffère un peu de celle qui nous a valu, en 1898, de convoquer à Paris nos chefs d'escadres et nos Préfets maritimes, à seule fin de résoudre, sur l'heure, un petit problème : quelles sont les meilleures mesures à prendre en cas de guerre avec l'Angleterre? Cet exemple nous permettrait de nous élever contre toute organisation qui assignera à notre chef d'État-Major général un

rôle de touche-à-tout. Aussi avons-nous déjà conclu qu'il convenait de le désencombrer des mouvements de la flotte en temps de paix et de la préparation des nominations. Aujourd'hui, je voudrais envisager une autre réforme qui ne se recommande que par sa simplicité : puisque l'État-Major général doit imposer à tous les autres services le respect des conceptions militaires, chargeons-le du domaine des conceptions, de toute la besogne théorique, et laissons aux autres Directeurs tout ce qui appartient au domaine de l'application [1].

Personne, sans doute, ne prétendra que des mesures fantaisistes résulteraient de l'indépendance accordée aux Directeurs, qui se réunissent en Comité, pour traiter les affaires communes, sous la présidence d'un Ministre qui a le pouvoir et le devoir d'imposer sa volonté. Imaginons une séance de ce Comité des Directeurs. Chacun signale les principaux actes de sa Direction, au cours de la semaine écoulée : en deux heures, le Ministre en apprend plus sur le fonctionnement de son département qu'il n'aurait pu le faire en compulsant des dossiers vingt-quatre heures durant. Mais, soit que ces exposés aient soulevé des objections ou qu'une question générale se pose, une discussion s'ouvre et le Ministre doit intervenir; son rôle ne cesse pourtant pas d'être simple : après avoir écouté les uns et les autres, il conclut dans le sens préconisé par le Directeur le plus directement intéressé, si les critiques n'ont porté que sur des détails secondaires (n'est-ce pas ce Directeur qui lui inspire le plus de confiance en la

1. Nous avons montré (*Revue* du 1er janvier) que la méthode contraire aboutirait à ceci : l'intervention incessante du chef d'État-Major général entraine des retards considérables dans la solution de toutes les affaires et ne laisse pas le temps de traiter les questions qui sont le plus indiscutablement de son ressort: avec ce système, le sacrifice presque constant des conceptions militaires à des soucis techniques et surtout administratifs a provoqué la crise actuelle. Notre expérience française, déjà si concluante, est encore renforcée par une tentative anglaise. En 1869, un ministre s'était avisé de supprimer les réunions du Conseil d'Amirauté et de confier à un Chef d'État-Major général le soin d'imposer à tous les services des mesures toujours conformes à la doctrine militaire. Aussitôt le désordre commence. Le public s'inquiète et une Commission d'enquête est nommée : en 1872, on supprime le Chef d'État-Major général et on reprend la solution de sir James Graham, en la modernisant. L'Amirauté actuelle n'est, certes, pas parfaite; mais, officiellement, elle répudie l'emploi d'un factotum : les Anglais savent que la quadrature du cercle n'a pas été découverte jusqu'à présent.

matière?), ou en sens inverse, si les contradicteurs ont mis en lumière la gravité de l'une de ces erreurs dont nul n'est exempt. A moins qu'on ne dénie tout bon sens au Ministre, on ne peut pas nous dire qu'il procédera autrement.

L'idée d'obliger des Directeurs à traiter en commun des affaires qui leur sont communes s'est implantée en France, mais difficilement : nous ne l'appliquons que depuis le 18 novembre 1907. Et le Ministre reste dans la coulisse; et les réunions des Directeurs sont irrégulières et ne touchent qu'une partie d'entre eux ; et la préparation du budget, — c'est-à-dire l'acte qui décide de la répartition des forces navales, de la disponibilité militaire des bâtiments, de l'importance des stocks d'approvisionnement, des travaux effectués dans les ports, etc., — n'est pas du ressort de la conférence.

Ne serait-ce que par curiosité, pourquoi n'essayerions-nous pas d'un vrai Comité des Directeurs, avec un État-Major général, qui ne serait que le laboratoire des conceptions militaires et des rouages complémentaires visant à la simplicité et déduits de l'expérience? De tous ces services, l'État-Major général serait le plus important : voyons donc comment il devrait être constitué.

***

L'élaboration des plans de campagne et des instructions qui en découlent revient de droit à l'État-Major général. De même, tous les règlements militaires. De même encore, l'instruction du personnel, aussi bien à terre qu'à bord, sur les bâtiments armés ou en réserve et dans les Écoles. Mais, pour cette tâche, l'État-Major général a besoin de connaître les prévisions générales d'armement et de répartition des forces navales, qui résultent des décisions prises par le Comité des Directeurs lorsqu'il a préparé le budget; les ressources de toute nature des marines étrangères, dont le service des renseignements a pour mission d'établir l'inventaire; l'état descriptif et récapitulatif de nos propres moyens d'action, que les services compétents sont tenus d'établir, à l'appui de leurs propositions budgétaires, et dont ils doivent, par la suite, signaler les

modifications importantes. Il faut aussi que l'État-Major général centralise les rapports de toute provenance sur l'instruction du personnel et les manœuvres du temps de paix; il ne lui importe pas moins d'être fixé sur la valeur du matériel en service par les rapports d'inspection générale et de fin de campagne. Ainsi documenté, l'État-Major général pourra s'acquitter de son rôle [1]. Mais il n'y a pas lieu de le surcharger d'un contrôle militaire plus ou moins illusoire, parce que la préparation à la guerre comporte deux opérations bien distinctes : l'une intellectuelle, l'autre matérielle.

Toutes les marines étrangères pensent ainsi; mais aucune, pourtant, n'a encore compris la généralité de cette idée [2]. Dès qu'on veut travailler pour l'avenir, on ne peut, pourtant, pas ne pas s'adresser à l'État-Major général : c'est donc à lui que reviendrait logiquement le soin de définir les nécessités militaires en matière de constructions navales. Son chef, qui incarne dans l'administration centrale l'esprit de la guerre, serait plus compétent que personne; de tous les Directeurs, il

1. A la condition d'avoir, comme dans l'organisation actuelle, le droit de donner des ordres très généraux à un service hydrographique, dont un chef spécial dirige le fonctionnement et l'administration.

2. Notre marine fut presque toujours l'initiatrice de ses rivales. C'est elle qui a donné au monde le premier vaisseau à vapeur, le *Napoléon*, le premier cuirassé, la *Gloire*, le premier croiseur cuirassé digne de ce nom, le *Dupuy-de-Lome*, le premier sous-marin pratique, le *Gymnote*... Nous ne nous sommes jamais contentés de définir les solutions matérielles : nous avons fait l'effort de les réaliser, — quitte à abandonner immédiatement un admirable prototype, tel que le *Dupuy-de-Lome*, et à tirer ensuite à plusieurs exemplaires des bâtiments très médiocres, tels que le *Pothuau* et le *Desaix*. Dans tous les autres domaines, notre règle de conduite n'est plus la même : il est assez rare de nous voir appliquer des idées d'origine française; il est, je crois, sans exemple que nous ayons daigné en accueillir une sans lui imposer un tour du monde préalable. Tout officier français doit donc commencer par obtenir l'approbation de l'étranger. Il y a déjà longtemps qu'un grand chef — Farragut — proclamait qu'il s'était instruit à l'école française; depuis, nos productions intellectuelles sont, chaque jour, hautement appréciées partout, — en Allemagne et en Angleterre encore plus qu'ailleurs. Hier encore, la « Royal United Service Institution » rendait hommage à M. le capitaine de frégate Daveluy, car la médaille d'or annuelle fut décernée à un mémoire qui reproduit textuellement certains passages et analyse plusieurs pages de « La lutte pour l'Empire de la mer »; mais l'auteur primé oublie de citer le commandant Daveluy. Peut-être lui suffira-t-il de réparer cette omission, sans nulle doute involontaire, pour convaincre les curieux de chez nous que la tactique et la stratégie navales peuvent être étudiées dans une œuvre française.

serait aussi le seul qu'aucun souci matériel ne distrairait de ses recherches sur le rendement maximum à obtenir de notre armée navale : ses décisions vaudraient mieux que celles d'un Conseil supérieur et d'un Comité technique, qui décident de tout, et d'autre chose encore, *à la majorité des voix*; aucun auteur classique n'a jamais attribué à la règle de *la majorité des voix* la valeur d'un principe militaire et ni l'Allemage, ni l'Angleterre ne se soucient d'y recourir.

A l'encontre de nous, qui ne centralisons ni la conception, ni l'exécution, l'Angleterre reconnaît qu'un bâtiment constitue un tout théoriquement indivisible, qui, pratiquement, serait irréalisable par deux ou trois directions indépendantes. Aussi a-t-elle placé les trois services de la flotte en construction — coques, machines, artillerie — sous les ordres d'un chef responsable : le Lord Controller. Pour l'exécution, comme pour la conception, l'unité directrice est ainsi réalisée; elle l'est même, d'un seul coup, dans les deux domaines à la fois. La nature des travaux exigerait, pourtant, l'intervention successive de deux directeurs de spécialité différente : un officier de marine possède bien, par définition, les connaissances voulues pour élaborer le compromis militaire dont sortira le plan d'un bâtiment; il n'a pas du tout le genre de savoir qu'il faudrait pour diriger la construction et les réparations de la flotte. Pourtant, nous entendons soutenir chez nous l'"idée de substituer un officier de marine à un Directeur des constructions navales; et certains vantent, dans l'état actuel, l'autonomie accordée à notre Direction de l'artillerie; mais ils en réclament la supression, au cas où la Direction des constructions navales deviendrait la seconde sous-direction d'une Direction générale du matériel qui serait confiée à un amiral. Des deux rôles dévolus au Lord Controller, celui que cet officier de marine détient indûment a le don de les séduire. Mais, lorsqu'il s'agit d'établir des plans, l'unité de direction leur paraît superflue.

En France, l'unité de conception dépend de trois Directions (État-Major général, Constructions navales, Artillerie), du Conseil supérieur de la Marine (treize membres) et du Comité technique (huit membres dans certains cas, et quinze membres si le président juge utile de réunir le Comité en séance plé-

nière). Avant le 18 novembre 1907, le règlement consacrait l'indépendance des trois Directions : elles fonctionnaient *sous l'autorité directe* du Ministre. Aujourd'hui comme hier, les décisions du Conseil et du Comité sont prises *à la majorité des voix.* Plusieurs pages du *Journal officiel* précisent le mode d'intervention de ces divers organes. Abstraction faite des détails de procédure, on y voit que l'avant-projet d'un bâtiment, qui est issu de l'accord des trois Directions, doit tout d'abord subir l'examen de la section permanente du Conseil supérieur, qui consigne le résultat de ses délibérations dans un rapport que le Conseil supérieur discute en séance plénière. Les caractéristiques du bâtiment sont ainsi déterminées. Il appartient alors au Comité technique, dont les membres n'ont pas participé à la discussion générale du projet (à une exception près, si la section compétente est seule consultée, et à deux exceptions près, si le Comité technique est convoqué tout entier), de faire établir un projet de bâtiment de tous points conforme aux vues du Conseil supérieur. La section technique est alors chargée de dresser des plans qui, après nombre d'allées et venues, sont définitivement approuvés.

Sur des points secondaires, notre procédure a varié depuis l'avènement de la République ; au fond, elle est restée la même. La continuité de nos déboires ne saurait donc nous surprendre : c'est le principe même de nos grands conseils consultatifs que condamnent la raison et l'expérience. Ce principe méconnaît les nécessités militaires et ne tient pas compte des exigences politiques. Les critiques formulées dans la Presse et au Parlement, au sujet des *Danton* et des futurs cuirassés, ne permettent guère d'en douter.

Visiblement, il est des curieux qui voudraient savoir pourquoi le Conseil supérieur a tenu à doter nos *Danton* d'un cuirassement interne et de canons de 75, dont l'immense majorité des officiers ne voulait pas, et quels sont les faits nouveaux, qui, à un an de distance, ont conduit le Conseil à se déjuger. Visiblement, il en est qui ne s'expliquent pas comment la collaboration de nos trois Directions et de nos deux grands Conseils consultatifs a pu produire des cuirassés, dits de 18 000 tonneaux, dont le tonnage atteindra près de 19 500 tonneaux, si ce tonnage est calculé sur le plein des approvisionnements nor-

maux, suivant nos usages traditionnels, et non avec une partie seulement, à l'imitation de la marine italienne. Visiblement, il en est qui ne se contentent pas de vagues explications sur les défectuosités de nos nouvelles unités dans la conduite du tir, sur l'emploi de deux gros calibres, qui ne trouverait problement pas trente défenseurs dans la marine, sur l'adoption de cuirassés de plus de 21 000 tonneaux, au moment même où la « Royal United Service Institution » donne la préférence à un bâtiment de combat de 18 000 tonneaux [1]. Les moins compétents se disent que, si l'on avait prêté quelque attention à l'enseignement de notre École supérieure sur la question du cuirassement interne, le prix de revient de nos six *Danton* eut été allégé d'une trentaine de millions. Le Ministre n'a pas caché, d'ailleurs, au Parlement que les projets établis cette année par les élèves de cette même École ne s'accordent guère avec les propositions du Conseil supérieur : ces travaux très étudiés démontrent la possibilité de construire d'excellents cuirassés, dont la vitesse de 19 nœuds suffirait aux Mahan, aux Brassey, aux Daveluy et qui atteindraient, avec leurs 18 000 tonneaux,

1. On objectera sans doute que, dans plusieurs pays, on construit encore des bâtiments de 20 000 tonneaux et au-dessus. Rien de plus vrai. Mais les Amirautés du monde entier lisent peu, extrêmement peu : les idées exprimées par les personnalités les mieux documentées mettent de deux à dix ans pour parvenir jusqu'à elles. Si l'on voulait s'éclairer plus sérieusement, il faudrait donc rechercher pourquoi le *bluff* du *Dreadnought* a incité l'Allemagne, les Etats-Unis et la France aussi, hélas! à construire le bâtiment le mieux protégé, le plus rapide, le mieux armé. Comment ne voit-on pas que le raisonnement invoqué joue toujours, si grand que devienne le tonnage? On aboutit ainsi à un idéal un peu déconcertant : affecter d'abord le budget total de la marine à un seul bâtiment; emprunter l'année suivante pour pouvoir en construire un encore plus gros... et continuer. Pendant une trentaine d'années, les marines du monde entier ont admis, à des variantes près, une conception absurde : renoncer à la protection relative d'une partie de l'armement, de la quasi totalité de la coque non submergée et de tous les passages de munitions, en vue de réaliser la protection totale des tourelles de la grosse artillerie et d'une *ligne de flottaison*, dont les neuf dixièmes au moins du cuirassement étaient sous l'eau dès que le bâtiment se déplaçait à l'allure de dix nœuds! Partir de *La Gloire*, pour n'en arriver aux *Dupuy-de-Lome*, aux *Brennus* et aux *Patrie* qu'après avoir passé par les *Dévastation*, les *Caïman*, les *Formidable*, les *Magenta*... : voilà ce qu'il en coûte de donner aux officiers de marine une instruction étroitement technique. Ce n'est pas la pratique seule qui leur fera jamais acquérir l'esprit critique : c'est d'un fond de culture générale qu'ils ont également besoin, si l'on veut que l'étude minutieuse et isolée des détails techniques ne leur interdise pas ultérieurement les vues d'ensemble.

le maximum du déplacement désirable. En chiffres, si l'on tient compte des bassins de radoub et des dragages à effectuer à Toulon, cette différence d'appréciation dépasse soixante-dix millions : n'est-il pas excessif d'ajouter ce supplément de dépenses aux trente millions que nous vaut déjà l'adoption du cuirassement interne ?

Sur ces divergences de vues entre le Conseil supérieur et la très grande majorité des officiers, les gens pressés peuvent, avec un minimum de recherches, découvrir un commencement d'explication. Annuaire en main, ils constateront que les programmes de nos *Danton* et des six cuirassés suivants ont été établis par des amiraux qui seront presque tous en retraite au moment où ces deux escadres vogueront sur les flots : quelque prix que le Parlement attache à l'avis de ces prochains retraités, partagerait-il leur indifférence pour l'opinion des officiers qui commanderont effectivement ces bâtiments, ces divisions, ces escadres ?... En vérité, j'espère entendre bientôt le glas de nos grands Conseils consultatifs.

Le Conseil supérieur et le Comité technique supprimés, leur disparition ne saurait entraîner un long désarroi : à la seule condition de ne pas confier au même membre d'un Comité des directeurs — unique Conseil à la fois consultatif et actif — les deux tâches distinctes qui sont assignées au Lord Controller, il nous suffirait de copier la procédure anglaise. Comme le Conseil d'Amirauté, également composé de huit membres, c'est notre Comité des Directeurs[1] qui fixerait les caractéristiques de nos bâtiments et en contrôlerait les plans ; c'est un officier de marine, membre de ce Comité, qui aurait la charge de faire pénétrer dans les détails du projet les idées militaires admises au cours de la discussion ; c'est au Directeur des constructions navales, membre de ce même Comité, qu'in-

1. Ce Comité des Directeurs serait certainement trop absorbé pour entreprendre les longues recherches qui sont parfois nécessaires. Mais, s'il ressent le besoin de s'éclairer sur tel ou tel point, rien ne lui interdit de faire appel à une commission temporaire, de composition variable suivant la question, qui lui fournira une étude complète. Notre marine connaîtra ainsi une pratique d'usage courant à l'étranger et, quel que soit le sujet à traiter, elle trouvera toujours une demi-douzaine d'officiers d'une compétence indiscutable et de grade différent ; dans la marine actuelle, l'officier compétent en toutes matières est un mythe.

comberait le soin d'exécuter les plans des bâtiments construits dans nos arsenaux.

Mais auquel des officiers de marine du Comité doit-on confier la direction du service créateur de la flotte? Au chef d'État-Major général. Impérativement, deux considérations le désignent : les connaissances et les qualités nécessaires en pareil cas sont identiques à celles qui lui sont nécessaires pour remplir son rôle; tout autre Directeur serait, à chaque instant, empêché de prendre une décision avant de l'avoir consulté. Cette extension de ses attributions ne modifierait, d'ailleurs, en rien leur caractère si spécial. Le chef d'État-Major général ne cesserait pas d'être l'homme qui n'exécute pas; il ne serait, encore plus complétement qu'aujourd'hui, que l'homme qui conçoit, à la tête des trois services intellectuels de la préparation à la guerre : l'établissement des plans des bâtiments, l'instruction du personnel qui utilisera ces outils, les règlements et instructions qui déterminent l'emploi de la flotte en temps de guerre. L'exemple de l'Amirauté montre comment on peut obtenir ces résultats. Si donc l'on adopte la même base que l'Angleterre, — constitution de Directions autonomes reliées entre elles par un Comité des Directeurs, — on est amené à placer sous les ordres du chef d'État-Major général : l'État-Major général proprement dit, d'une part, et, d'autre part, une section technique, qui aurait la charge et les moyens d'établir les plans de nos bateaux.

L'État-Major général proprement dit est aujourd'hui constitué : il a trois sections qu'il conviendrait de maintenir dans la nouvelle organisation. Il suffirait de laisser à la première sa tâche actuelle (renseignements sur les marines étrangères), d'assigner à la seconde un rôle analogue pour la marine française (tenue à jour de l'état général de ses ressources) et de charger la troisième de mettre en œuvre la documentation des deux autres (élaboration des règlements militaires et des instructions pour le temps de guerre[1]).

1. La mobilisation de l'armée navale diffère absolument de celle de l'armée de terre. Dans la Marine, tous les bâtiments armés sont mobilisés dès le temps de paix; la mobilisation des autres unités est plus ou moins avancée, suivant leur port d'attache et l'importance de leurs effectifs. De toutes les opé-

Dès maintenant, nous avons aussi une section technique. Mais les changements à y introduire seraient importants. Détachée d'une direction des Constructions navales, dont la mission est d'exécuter des plans, elle passerait sous l'autorité d'un chef militaire, qui devrait à sa connaissance approfondie des qualités, des défauts et des lacunes de notre armée navale, de bien savoir comment il faut organiser les bâtiments de demain. Personne, sans doute, ne prêtera au chef d'État-Major général le ridicule de vouloir apprendre au Directeur des constructions navales ou aux ingénieurs de la section technique à tracer des lignes d'eau, à calculer des épaisseurs de métal appropriées aux diverses parties de la coque, à déterminer les dimensions des pièces de machines... Son rôle est évidemment tout autre.

A chaque instant, les trois ingénieurs de la section technique, respectivement chargés des plans de coque, de machines et de l'installation de l'artillerie, lui proposeront et devront préconiser des solutions contradictoires : après avoir entendu ces défenseurs attitrés des intérêts techniques, le chef d'État-Major général imposera un compromis dicté par l'intérêt militaire. Les plus grosses questions seront ainsi tranchées. Mais il faut pourvoir à d'autres besoins : faire que, par leur simplicité

rations que nécessite le passage du pied de paix au pied de guerre, les plus importantes s'effectuent donc au moment même où le budget est établi : c'est à la suite de délibérations dans lesquelles l'opinion du chef d'État-Major général doit être prépondérante, que le Comité des Directeurs détermine la répartition des bâtiments armés et en réserve, les conditions d'entretien de ces derniers et les groupes tactiques qu'ils formeront après avoir reçu leur complément d'effectif. Le rôle incombant par suite au chef d'État-Major général est des plus évidents : pourvoir les forces navales d'instructions pour le temps de guerre; en adresser d'autres aux Préfets maritimes pour préciser les mesures générales et, en particulier, fixer l'ordre d'armement et le groupement des bâtiments en réserve dans leur port; en adresser d'autres aux commandants des forces de deuxième ligne pour fixer le mode de préparation et l'utilisation ultérieure des groupes constitués; en adresser d'autres aux diverses directions générales, en vue de leur assigner une ligne de conduite au double point de vue du ravitaillement et des réparations de l'armée navale. Que faut-il de plus? Que chaque Préfet maritime connaisse les besoins de son port en personnel de toutes catégories, que le Directeur de la flotte construite sache diriger sur chaque port le nombre d'hommes voulus. Il est permis de penser que, pour copier presque textuellement l'excellente réglementation de la guerre, comme pour vérifier les additions faites dans les ports, point n'est besoin de faire appel aux lumières du chef d'État-Major général.

et leur commodité, nos bâtiments facilitent la tâche des combattants.

A cet égard encore, un chef d'État-Major général, qui discutera souvent et longuement avec les ingénieurs de la section technique et qui suivra l'établissement des plans, pourra obtenir sans peine que les aménagements des nouvelles unités soient exempts des inconvénients qui lui auront été signalés dans les anciennes. Si les ingénieurs sont, pour les détails pratiques, aidés d'un officier canonnier, d'un officier mécanicien et d'un officier torpilleur judicieusement choisis, — l'indépendance de la section technique vis-à-vis du chef d'État-Major général ne comporte pas d'autres réserves, et cette procédure si simple nous évitera les mécomptes des décisions prises *à la majorité des voix* par deux grands Conseils consultatifs dont les discussions ne sont pas moins confidentielles que protocolaires.

Pour tirer un plein profit de la réforme, une condition complémentaire s'impose pourtant : il faut que la section technique établisse, à la fois, les plans généraux et la plupart des plans de détail des bâtiments. A ce prix seulement, on évitera d'avoir, dans plusieurs ports, des dessinateurs dressant, en même temps, un même plan ; à ce prix seulement, il deviendra impossible de construire des bâtiments non moins identiques en principe que différents en fait. La section technique ne saurait donc se passer, non seulement d'un renfort d'auxiliaires, mais aussi d'ingénieurs des trois spécialités — coques, machines, artillerie. Plus tard, quand nous aurons séparé le canon de son support et donné à nos ingénieurs des constructions navales le petit complément d'instruction que nécessitera cette réforme, ceux-ci pourvoiront à tout. Mais, pendant la période transitoire, il faudra leur adjoindre deux ou trois officiers de l'artillerie coloniale.

Ainsi constituée, la section technique pourrait, matériellement, remplir son rôle ; elle n'aurait, pourtant, pas les moyens de le bien remplir. La valeur pratique des bâtiments déjà dessinés ; les progrès métallurgiques et industriels réalisés, tant en France qu'à l'étranger ; les résultats des expériences de toute nature entreprises dans notre marine, — l'ensemble de ces données constitue une documentation sans laquelle les plans ne seraient susceptibles d'aucune amélioration. C'est

dire que la commission permanente des essais des bâtiments doit faire partie intégrante de la section technique[1]; c'est dire aussi qu'en élargissant le rôle de cette commission, les expériences maritimes seraient désormais efficacement centralisées. Une seule commission, qui (en dehors d'un officier de marine, président, des trois officiers de marine spécialistes, déjà indiqués, et d'un nombre suffisant d'ingénieurs) comprendrait trois membres sédentaires (un ingénieur, un administrateur et un officier de marine), cumulerait sans difficulté les trois tâches qui lui incomberaient : direction des essais des bâtiments, préparation et contrôle des autres expériences maritimes, fixation des effectifs et des approvisionnements à allouer à nos unités de combat. Avec ce système, on n'aurait plus ce manque d'entente entre les directions des Constructions navales et de l'Artillerie, auquel nous sommes redevables de n'avoir pas entièrement bénéficié d'expériences non moins nécessaires que coûteuses. Que l'on opère au laboratoire central, à Gavres, à Ruelle, à Indret, à Guerigny, aux commissions d'expériences des torpilles et de l'artillerie navale ou éventuellement dans un port quelconque, — les études tendent, en définitive, à nous doter des meilleurs engins de guerre : la question est une; elle regarde le service créateur de la flotte.

Mais, en dehors de ces expériences effectuées par le Département, les chantiers de construction et les établissements privés en font aussi : leurs résultats ne sont pas moins intéressants pour la section technique. Présentement, les deux directions autonomes des Constructions navales et de l'Artillerie ont, chacune, leur service spécial de surveillance à l'industrie. C'est un des nombreux gaspillages de personnel dans lesquels notre organisation se complaît. Il faut des techniciens d'une première spécialité pour contrôler la fabrication des canons, des munitions et des pièces accessoires, — et des techniciens d'une autre spécialité pour contrôler la fabrication des cuirasses, des tourelles et des machines; mais la surveillance, exercée par ce double jeu de contrôleurs, est identique essen-

1. Mais alors, des officiers de marine seraient placés sous les ordres de l'ingénieur, chef de la section technique? Certainement : suivant leur nature, les services exigent des chefs, officiers de marine ou ingénieurs; si le besoin de leur adjoindre des officiers de l'autre corps se fait sentir, ces derniers ne peuvent être que sous leurs ordres.

tiellement : les uns et les autres doivent, sans plus, s'assurer que les pièces livrées sont, au double point de vue des plans et du traitement métallurgique, strictement conformes aux clauses des marchés. Le maintien d'un contrôle technique des Constructions navales ne conduirait qu'à interposer une boîte à lettres entre les contrôleurs techniques et les directions intéressées. Le service de la surveillance doit correspondre avec la commission permanente des essais, avec l'organe qui doit constituer la documentation de la section technique. C'est par les soins de l'État-Major général que les autres directions recevront communication des faits et des remarques qu'il leur importe de connaître : la direction des Constructions réclamant des expériences pour élucider tel ou tel détail, l'État-Major général lui adressera un double des rapports concernant ces expériences, comme des rapports concernant l'emploi de nouveaux procédés métallurgiques, comme des avis relatifs à la livraison du matériel commandé à l'industrie.

Une fois les ententes préalables réalisées par le Comité des Directeurs, chaque direction poursuivra son œuvre particulière sans que sa voisine ait à intervenir : elles échangeront un minimum de documents, qui ne nécessiteront aucun accord complémentaire. Les sinistres maritimes et les réparations de la flotte n'auront pas davantage à mettre en branle toute l'administration centrale. Un bâtiment s'échoue, coule ou saute : la dépêche qui signale l'accident est apportée au chef du Cabinet technique, administratif et militaire, qui prévient aussitôt le Ministre, puis rédige deux fiches. L'une, épinglée sur la dépêche et adressée au directeur de la Flotte construite, dit : « Préparez des instructions pour les mesures à prendre »; l'autre, destinée au chef d'État-Major général, relate simplement le fait. Le chef d'État-Major général répond : « Mille regrets », s'il s'agit d'un bâtiment sans aucune valeur militaire, et, dans le cas contraire : « J'estime que si le prix de son renflouement doit s'élever au-dessus de telle somme, mieux vaudrait y renoncer ». Au besoin, cette indication permettrait au Ministre d'introduire un correctif dans la dépêche du directeur de la Flotte construite, qui serait assez grand garçon pour découvrir, à lui tout seul, quels ordres on peut envoyer de Paris, et quelles réponses faire aux autres avis expédiés du lieu du sinistre. Mais

l'utilité d'en entretenir le chef d'État-Major général m'échappe totalement. La perte d'un bâtiment et la durée probable de son indisponibilité ont une répercussion plus ou moins grave sur ses prévisions et doivent entraîner des changements dans ses instructions ; mais il faut aussi qu'on ne l'assassine pas de communications qui n'ont rien de commun avec la préparation intellectuelle de la guerre : ainsi, seulement, on ne s'exposera pas aux mêmes mécomptes qu'en 1898.

Il en va de même pour les réparations courantes. Les unes sont prévues au moment du budget : le chef d'État-Major général a uniquement besoin de savoir à quelles dates elles commencent, doivent finir et sont terminées : deux ou trois fiches d'une ligne permettront à la direction de la Flotte construite de le renseigner. Une correspondance de même ordre suffirait encore pour les réparations imprévues. Seules, parmi les refontes décidées en Comité des Directeurs, celles qui entraîneraient une modification dans les plans primitifs motiveraient l'intervention du chef d'État-Major général. En pareil cas, un délégué de la section technique pourrait établir le projet sur place. Après examen et correction éventuelle de la section technique, le chef d'État-Major général transmettrait ce plan, pour exécution, à la direction des Constructions navales.



Dans cette étude de notre administration centrale, je n'ai encore examiné avec quelques détails que trois rouages : le Cabinet, le Comité des Directeurs et l'État-Major général. Mais, si l'on reprend les indications sur les autres services, antérieurement fournies par mon article sur *la Réforme navale*, on reconnaîtra, sans doute, que l'organisation préconisée s'appuie sur l'expérience et n'utilise que des idées fort simples, appliquées à la française. Peut-être en ai-je assez dit pour que le fonctionnement général d'un Ministère de la Marine ainsi constitué paraisse offrir toutes les garanties désirables. S'il en est autrement, je ne désespère pas encore de convaincre les plus sceptiques. Ayant toujours connu et respecté le dicton : « *Un marin ne doit jamais s'embarquer sans biscuit* », je suis sûr d'atteindre le port avant d'avoir épuisé ma provision.

X. X. X.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

DE LONDRES A SALONIQUE

En novembre dernier, comme l'Empereur allemand arrivait à Londres, j'exposais aux lecteurs de cette *Revue*[1] quelques hypothèses (nous n'avons pas d'autres moyens d'enchaîner et de comprendre la plupart des faits contemporains) qui permettaient d'expliquer les relations anglo-allemandes et leur influence sur la diplomatie européenne. Bagdad-Maroc-Macédoine : telle semblait être la négociation « triangulaire » que Guillaume II pouvait offrir à son oncle Édouard VII. Le « Bagdad allemand » avait toujours été l'un des soucis de l'Empereur qui, deux et trois fois déjà, était en personne allé à Constantinople, puis à Londres, pour traiter l'affaire. Après dix années d'efforts, ce « Bagdad allemand » restait impossible sans la collaboration financière de Paris ou de Londres. Paris et Londres voulaient n'entrer qu'ensemble dans la combinaison et y faire entrer, du même coup, leur amie de Pétersbourg. Paris et Londres n'entreraient d'ailleurs que moyennant garantie de leurs droits au Levant et moyennant honnête récompense. La garantie pouvait être discutée entre diplomates; mais la double récompense semblait tout indiquée : mains libres à la coopération franco-espagnole pour la complète et loyale application au Maroc de l'acte d'Algésiras,

1. Voir *la Revue de Paris* du 15 novembre 1907.

voilà ce que demandait la France; mains libres aux ambassadeurs des puissances à Constantinople pour le règlement et l'extension des réformes macédoniennes, voilà ce que souhaitait l'Angleterre, puisque le ministère libéral a mis cette question de Macédoine au premier plan de sa politique extérieure et puisque le prestige anglais au Levant est engagé à la réussite des réformes.

De ces trois affaires, deux semblaient d'un abord assez difficile. On n'imaginait pas Édouard VII acceptant une conversation sur le « Bagdad allemand », si Guillaume II avait la prétention de discuter dans le tête-à-tête seulement et d'obtenir avant de rien promettre. On n'imaginait pas davantage Édouard VII prenant l'initiative de parler du Maroc à l'orateur de Tanger, ni cet orateur de Tanger allant au-devant et lâchant le Marocain avant de bien tenir le Grand Turc. Il était clair cependant que là devait être l'opération principale : Édouard VII croyait de son honneur et de l'intérêt de son peuple de donner à la France une preuve éclatante que la bonne foi anglaise ne peut être suspectée et que l'Entente cordiale n'est ni duperie ni chose vaine ; et ce ne pouvait être l'effet d'une simple coïncidence qu'à la veille des fêtes anglo-allemandes de Londres, on eût organisé en face de Tanger une fête anglo-franco-espagnole, dont, seules, les nécessités de la campagne marocaine avaient au dernier moment compromis le succès ; l'Empereur, débarquant le lundi 11 novembre, pouvait lire dans tous les journaux les toasts du général Walkers à Gibraltar :

Samedi, 9 novembre, à Gibraltar, après les toasts d'usage portés au déjeuner en l'honneur du roi Édouard dont c'était l'anniversaire et du roi Alphonse, le général Walkers a dit qu'il avait reçu de l'amiral Philibert une lettre par laquelle l'amiral désirait s'associer de tout cœur aux honneurs rendus au roi et exprimait ses souhaits, ceux de son état-major et de tous les hommes de sa flotte pour la santé du roi Édouard et pour le bonheur et la prospérité de la nation britannique. L'amiral exprimait sa vive gratitude pour les facilités accordées aux bateaux français de se réapprovisionner à Gibraltar et pour les attentions témoignées par les services navals et militaires de Gibraltar. L'amiral regrettait que les circonstances le retinssent au loin et l'empêchassent de venir présenter personnellement ses souhaits et ses sentiments de courtoisie.

Le général Walkers, après cette lecture, porta un toast au président Fallières.

Si donc Guillaume II avait la ferme intention d'aboutir, il semblait qu'une méthode s'imposât et que les réformes de l'Empire ottoman, prises comme point de départ, dussent amener la conversation sur la Turquie d'Europe d'abord, sur la Turquie d'Asie ensuite, sur les garanties et récompenses enfin que l'Allemagne offrirait aux collaborateurs du « Bagdad allemand ». L'Angleterre accordant aux réformes une attention toute spéciale et l'Allemagne donnant à Abd-ul-Hamid une protection qui ne s'est jamais démentie, il était naturel qu'Édouard VII acceptât là-dessus une conversation particulière qui préparât la négociation générale. Bref, la Macédoine en hors-d'œuvre; le Maroc au dessert; le Bagdad en grosse viande : dans un dîner bien ordonné à la française, tel eût été le menu des deux Majestés.

Les Allemands ont parfois l'appétit brusque : Guillaume II parla tout aussitôt du Bagdad à son oncle. Il lui fut répondu amicalement, mais nettement : Angleterre, France et Russie étaient toutes prêtes à examiner les offres impériales, du jour où ces offres seraient publiques et précises; mais une négociation à quatre devait révéler et contenter les désirs de chacun; jamais plus Londres ne consentirait à un entretien où elle ne pût aussitôt faire entrer ses amis de la Double Alliance. Le ministre impérial des Affaires étrangères, qui accompagnait son maître, M. de Schoen, fit une pareille tentative au *Foreign Office*. Il reçut de sir Edward Grey une réponse encore plus catégorique : toute collaboration anglo-allemande était subordonnée à l'amélioration manifeste et durable des rapports entre Berlin et Paris.

M. de Schoen essaya peut-être de passer outre et de prendre contact sur ce terrain des colonies africaines qui, en 1891 déjà, avait servi à réconcilier le successeur de Bismarck et le *Foreign Office* : la pangermaniste *Gazette du Rhin et de Westphalie* annonçait le 13 novembre que Londres accepterait l'échange de Walfisch Bay contre la « Mèche de Caprivi ». Walfisch Bay est la seule relâche commode sur la côte du Sud-Ouest africain; les Anglais l'avaient occupée avant les entre-

prises de Lüderitz et l'ont toujours conservée sur la façade de cette terre allemande. La « Mèche de Caprivi » est une langue de terre effilée, que ce Sud-Ouest allemand darde vers l'hinterland de l'est, jusqu'au Zambèse, en pleine Rhodésia. La bonne volonté, que l'Angleterre avait témoignée, en septembre 1907, pour la capture de Morenga et pour la soumission dernière des Herreros, semblait permettre à Berlin quelques espérances.

Elles furent aussitôt dissipées : dès le 14 novembre, le *Berliner Tageblatt* déclarait, avec ces métaphores admirables qu'emploient les diplomates en leurs communiqués officieux, que l'échange de Walfisch Bay contre la « Mèche » n'avait été qu'un « ballon d'essai, l'Allemagne attachant peu de prix à cette Baie de la Baleine dont on a appris à se passer, et la Mèche étant si nécessaire aux Anglais qu'ils auraient à la payer fort cher, quand ils voudraient régler la question du Congo ou construire leur *Transafricain* du Cap au Caire ». M. de Schoen dut quitter de Londres sans avoir rien fait.

Mais l'Empereur n'abandonne pas la partie : contre les décisions du Roi et du *Foreign Office*, il sembla vouloir faire appel à l'opinion; il espérait trouver à la ville d'autres sentiments qu'à la Cour : « se rappelant ce qui s'était passé au début de l'Entente cordiale », le Conseil du comté de Londres, en une adresse de bienvenue, souhaitait qu' « une entente fût établie avec l'Allemagne comme avec la France ».

Il semble donc qu'auprès des bourgeois, des impérialistes et de la presse, Guillaume II ait voulu essayer des mêmes phrases qui, en 1899, lui avaient si bien réussi auprès de M. Chamberlain : il fut pacifique; il fut aimable; il fut affectueux. Dans son toast de Windsor, ce petit-fils de la Reine avait revendiqué « les liens de parenté étroite, les nombreux et chers souvenirs des jours disparus »; il avait évoqué « la figure de ma grand'mère vénérée, la Grande Reine dont l'image est ineffaçablement gravée dans mon cœur, et celle de ma mère bien-aimée » et les « jours d'une enfance heureuse dans ce château royal ». Aux gens de la Cité, dont il avait tenu à être l'hôte et dont il acceptait une belle adresse dans un coffret d'or, il avait rappelé les tendres jours de jadis, et ses promesses de 1891 et la façon dont il les avait tenues, dont il les tien-

drait encore ; il avait une telle ferveur d'amour envers sa bonne ville de Londres qu'il se décernait un brevet de bourgeoisie londonienne que jamais la Cité ne lui avait octroyé [1].

A l'occasion de cette bourgeoisie, j'ai dit que ma seule ambition était le maintien de la paix. L'histoire, j'ose l'espérer, me rendra cette justice que depuis lors j'ai poursuivi ce but. La paix du monde dépendant principalement du maintien des bonnes relations entre nos deux pays, je ferai tous mes efforts pour les raffermir. Les vœux de la nation allemande coïncident avec les miens. On verra alors quel brillant avenir de prospérité commerciale s'offre aux nations qui ont appris à avoir confiance les unes dans les autres.

A lord Curzon, chancelier d'Oxford, et à la délégation, qui lui apportait le bonnet de docteur en droit civil, il répondit en « camarade », en fils de bonne famille anglaise et presque en boursier de Cecil Rhodes : il comptait sur cet « esprit de camaraderie » entre universités de langues germaniques pour « aider à créer entre les pays une atmosphère d'amitié et de respect mutuels »; le nom de Cecil Rhodes disait assez par quels moyens cette amitié et ce respect jadis avaient été créés, et la présence de lord Curzon, — l'adversaire déclaré de l'accord anglo-russe, — donnait encore plus de valeur aux paroles impériales. Aux journalistes, il répéta ce que la *Gazette de Cologne*, quelques jours auparavant, avait été chargée de leur dire une fois de plus : « Le Sang est plus épais que l'Eau », et il se félicita que, de leur voyage en Allemagne durant l'été précédent, les représentants de la presse britannique eussent gardé un si cordial souvenir :

La puissance dont vous disposez est grande et son action des plus bienfaisantes lorsqu'elle est mise en action pour développer les sentiments d'amitié parmi les nations. Votre adresse prouve que vous avez cette tâche à cœur. Je vous remercie donc de votre présente

1. Dans ce banquet du Guildhall, Guillaume II ayant prétendu qu'à sa première visite officielle en 1891, il avait reçu le titre de citoyen honoraire de la Cité, les curieux recherchèrent dans les documents de cette époque et ne purent rien découvrir qui rappelât l'octroi de ce titre. L'erreur parut plaisante quand on relut sous quelles conditions Guillaume II aurait pu obtenir ce droit de bourgeoisie ; il aurait eu à prêter le serment traditionnel : « Je veux défendre la paix du roi. Je n'entendrai pas parler de réunions ou de conspirations contre la paix du roi sans les dénoncer au mayor, ni sans les prévenir dans la mesure de mon pouvoir. »

visite. Je suis enchanté de m'être rencontré avec vous, et j'espère que vous continuerez à travailler à développer entre nos deux nations des sentiments d'amitié qui sont si nécessaires à la paix de l'Europe.

Nous appartenons à la même race et à la même religion. Ce sont là des liens qui devraient être assez forts pour maintenir l'harmonie et l'amitié entre nous.

Religion, race, famille, souvenirs d'hier et d'antan, l'Empereur fut un peu déçu de constater que rien ne pouvait prévaloir contre l'idée que le Roi et son peuple se faisaient désormais de leurs intérêts nationaux. L' « homme de la rue » semblait partager l'avis du *Times* : « On peut régler des questions politiques quand il en existe et l'on peut, dans certaines occasions qui sont nécessairement rares, modifier l'orientation de la politique d'un pays; mais on ne peut ni modifier une situation géographique et économique ni rien changer aux faits existants. Tout ce que l'on peut faire c'est de les reconnaître et prendre le parti et la résolution de les envisager sans aigreur. »

Après six ou sept journées (11-18 novembre) de réceptions officielles, de banquets et de discours inutiles, Guillaume II se retira à Highcliffe.

*
* *

Dans ce coin de tranquille Angleterre, au bord de la mer franco-anglaise, il put se recueillir et songer à ses affaires d'homme et de souverain, qui étaient graves et nombreuses, à la plus pressante d'abord, — à sa propre santé, dont il eût vainement essayé de cacher le douloureux état, — à la plus désagréable ensuite, — aux scandales de son armée et de sa cour, que le renouveau du procès de Moltke-Harden allait ramener devant son peuple et devant l'Europe, — enfin aux menaces de crise parlementaire et même nationale, dont les besoins financiers de l'Empire pouvaient être la cause entre M. de Bülow et sa majorité hétéroclite du Bloc, ou que les brouilles du *Flottenverein* pouvaient susciter entre pangermanistes du Nord et du Sud, entre catholiques et protestants, entre Prussiens et Bavarois.

Mais ces affaires personnelles ne suffisaient point, semble-t-il, à remplir ses longues journées[1]; peut-être n'avait-il pas renoncé à tout espoir d'influencer le Roi, sir Edward Grey ou la nation : les bonnes paroles n'avaient pas eu d'effet ; brusquement éclata d'autre musique.

Avant son départ de Berlin, on avait préparé l'opinion allemande à deux politiques, l'une de réconciliation et de paix, l'autre d'armements et de guerre. Un changement dans le personnel diplomatique pouvait amorcer la première ; l'augmentation immédiate de la flotte pouvait installer la seconde.

Depuis l'ouverture de la querelle marocaine, un diplomate, M. le Dr Rosen, avait été l'instrument le plus actif des mauvais rapports entre Paris et Berlin : délégué du gouvernement allemand à Paris pour établir avec M. Revoil le plan de la Conférence, M. Rosen avait donné quelques preuves de la mauvaise foi la plus bismarckienne; nommé ministre d'Allemagne à Tanger, il avait continué et continuait de créer tous les embarras possibles à la police franco-espagnole et d'empiéter sur les droits d'autrui et sur les décisions de la Conférence... Le jour même où l'Empereur arrivait à Londres, les officieux de Berlin apprirent que M. Rosen avait demandé son chan-

1. Les violents maux d'oreille, dont souffrait Guillaume II, l'avaient plongé d'abord dans une crise d'abattement et d'inquiétude et, ne pouvant à son ordinaire supporter l'isolement, il avait fait venir à Highcliffe l'un de ses confidents, le prince de Fürstemberg. Puis le repos, le grand air et, peut-être, quelque opération l'ayant soulagé, il avait repris sa fiévreuse besogne. D'après une correspondance de la *Tribune*, *le Temps* racontait ainsi cette vie d'Highcliffe : « Levé à six heures, l'Empereur, aidé de ses secrétaires, dépouille son courrier auquel il répond immédiatement. Après le déjeuner, promenade en automobile... en principe, car arrive-t-il la moindre dépêche, vite les automobiles sont décommandées, les secrétaires rappelés et le travail reprend de plus belle. Tout un réseau de fils télégraphiques, suspendus aux arbres de la forêt, relie le château avec les stations voisines et, de là, à l'ambassade d'Allemagne à Londres. A cela, est joint comme supplément un système téléphonique avec des employés spéciaux parlant allemand, de sorte que dépêches et messages se succèdent à toute heure du jour et de la nuit. Enfin, vers le soir, quand l'Empereur s'estime suffisamment au courant des événements de la planète, quand il n'y a plus une pièce à examiner ni une lettre à répondre, il se fait servir son dîner, préparé à l'allemande par son propre cuisinier. Il converse ensuite quelques instants avec son entourage dans le salon peuplé de souvenirs de Louis XIV, puis il gagne sa chambre à coucher et s'endort dans un grand lit drapé de pourpre où naguère reposa et rêva Marie-Antoinette. »

gement et que l'on pensait à lui pour la légation en Perse. Mais sitôt que M. de Schoen eut échoué dans ses offres à sir Edward Grey, les mêmes journaux démentirent que M. Rosen eût jamais dû quitter le théâtre de ses exploits.

Et tout aussitôt (17 novembre), comme l'Empereur sortait des banquets municipaux et royaux, la bouche encore pleine de déclarations pacifiques, le Bundesrath votait un projet dont les officieux avaient chuchoté vers le début de novembre, mais que l'on croyait abandonné : il s'agissait de reprendre le programme naval de 1906 et de le majorer de quelque 600 millions de marks répartis sur dix années, afin qu'en 1920 l'Empire eût en ligne 38 cuirassés et 14 grands croiseurs, dont 21 cuirassés supérieurs à ce *Dreadnought* et 14 croiseurs supérieurs à cet *Invincible*, en qui les Anglais voyaient le dernier terme de l'art naval. Dans la crise financière que traversait l'Empire, juste à l'heure où, le déficit de 1907 paraissant impossible à combler, le déficit de 1908 s'annonçait plus grand encore, où le contre-coup des faillites américaines pouvait renouveler en Allemagne les culbutes, qui en 1901 avaient couché bas tant de banques et d'entreprises, — pourquoi découvrir ce nouveau gouffre de dépenses? Si réellement l'augmentation de la flotte était nécessaire, et d'urgente nécessité, si la décision du Bundesrath était réfléchie et, depuis des mois, résolue, encore on pouvait en retarder l'annonce de quelques semaines, ne point en jeter le défi à l'Angleterre, juste au sortir des banquets de réconciliation : pourquoi cette hâte un peu discourtoise?

Les procédés de la diplomatie allemande ne ressemblent pas à ceux des autres diplomaties. Avec aigreur, mais avec justesse, la *National Review* de décembre conseillait à ses lecteurs, par la plume d'*Ignotus*, d'apprendre à « mieux connaître l'âme allemande, généralement méconnue en Angleterre » :

Si le mécanisme psychologique du caractère anglais est relativement simple, celui des Teutons est fort compliqué. A Downing Street, par exemple, « oui » est « oui » et « non » est « non », tandis qu'à la Wilhelmstrasse une synthèse de contradictions s'élabore avec un degré d'ingéniosité et de précision qui aurait réjoui le cœur du philosophe Hegel. La psychologie du politicien allemand lui permet de témoigner une chaude amitié tout en éprouvant une ini-

mitié mortelle. Il peut subordonner ses sentiments au but qu'il veut atteindre et passer sans transition perceptible de l'affection apparente à la haine réelle, au grand ahurissement des spectateurs qui ne sont pas habitués aux réserves mentales. Mais il veut tout cela pour le bien de son pays.

Cette brusque annonce de la flotte augmentée n'était-elle que « le passage sans transition de l'affection à la haine »? la seule humeur du Chancelier se donnait-elle ainsi libre cours? y peut-on voir, au contraire, — simple hypothèse, mais logique et vraisemblable, — une dernière manœuvre et comme un appel direct à la nation anglaise, puisque le Roi, le gouvernement, les politiciens et les journalistes n'avaient pas rendu ce que l'on attendait d'eux? Au lendemain des toasts de Windsor et du Guildhall, vantant le désir de rapprochement qu'avait montré Guillaume II et critiquant la réserve opposée par le Roi aux effusions impériales, le *Berliner Tageblatt* concluait :

Le rapprochement entre les deux pays sera l'œuvre des peuples plus que celle des souverains. Les commerçants ont commencé à dissiper les malentendus; les journalistes y ont aidé; enfin les monarques ont apporté leur contribution à cette réconciliation. Mais tandis que l'Empereur cherche franchement à utiliser le moment et à profiter de l'heure favorable, on ne peut se défendre de l'impression qu'Édouard VII ne suit qu'à contre-cœur la volonté populaire. Il croyait avoir trouvé, nouvel Archimède, le point d'appui pour jeter le jeune empire allemand hors de ses gonds et il constate avec quelque humeur qu'on est occupé à troubler ses plans minutieusement préparés.

La diplomatie allemande est, aussi, un surprenant mélange de science et de maladresse : elle applique à sa façon les méthodes scientifiques de ses érudits, en notant soigneusement les expériences qui lui ont une fois réussi; mais elle les renouvelle ensuite, à propos ou hors de propos, sans trop tenir compte des différences de temps et de lieu. En 1905, elle était venue dire à la France : « Soyons amis ou je déchaîne mon armée » et elle avait triomphé de M. Delcassé. En 1907, crut-elle obtenir semblable fléchissement de la politique anglaise, en criant de la même grosse voix, et en dévoilant brusquement aux contribuables et démocrates anglais en quelle

lutte de dépenses et d'armements la rivalité de l'Allemagne les engageait pour vingt années? peut-être avait-on escompté, contre sir Edward Grey, contre la volonté royale elle-même, les mêmes auxiliaires qu'en France on avait trouvés contre le ministre des Affaires étrangères.

L'Extrême-Gauche, dans tous les pays, sauf en Allemagne, a le culte de Guillaume II, « ange de la paix ». L'Extrême-Gauche anglaise avait fait grand accueil à la venue de cet Empereur « qui aurait été un grand homme, quelle qu'eût été sa naissance », disait le *Daily Chronicle*; sans le savoir, le *Daily Chronicle* copiait Racine, mais habillant son Louis XIV à la mode du jour, il n'en faisait qu'un foudre de bonté :

C'est une superstition que de le considérer comme une menace pour la paix de l'Europe. Si l'Allemagne vit sur le pied de paix armée, c'est que sa position en Europe l'oblige à entretenir une puissante armée, exactement comme l'Angleterre est contrainte d'entretenir la marine la plus puissante qui soit au monde.

Plus enthousiaste encore à prendre la défense de ce méconnu, la *Nation* consacrait à la politique étrangère de la Grande-Bretagne des articles qui, traduits de ce côté du détroit, n'eurent pas détonné dans l'*Humanité* de M. Jaurès : sir Edward Grey y était dénoncé comme « le plus silencieux et le plus autocratique des ministres », qui, méprisant la Chambre des Communes et l'opinion, poussait à l'écart « sa » politique et risquait, par sotte germanophobie, de brouiller les bons peuples d'Allemagne et d'Angleterre.

Dans le Cabinet même, Guillaume II pensait avoir quelques avocats déclarés : lord Salisbury, lord Rosebery ni M. Chamberlain n'étaient plus là pour restaurer la politique germanophile d'antan; du moins on disait que, des manœuvres allemandes où il avait été l'hôte choyé de l'Empereur, le ministre de la Guerre, M. Haldane, était revenu avec des sentiments qui en eussent fait, l'occasion aidant, l'émule de M. Étienne, tandis que le futur *Premier* (déjà l'on parlait de la retraite de M. Campbell-Bannermann), M. Asquith, eût repris le rôle de M. Rouvier...

M. de Bülow, dans son discours au Reichstag du 30 novembre dernier, reconnaissait qu'en 1905 les menaces de guerre à

la France n'avaient jamais traduit de sérieuses intentions. En 1907, il est difficile de croire que l'annonce du programme naval n'ait été qu'un moyen d'éprouver l'opinion anglaise et de forcer, peut-être, l'adhésion du Roi et du gouvernement aux désirs de l'Empereur. Mais, quelque disposé que l'on soit à faire le plus libéral crédit à la maladresse germanique, il est encore plus difficile d'admettre que Berlin n'eût pas attendu quelques semaines encore, si, de ce chantage à la flotte, l'on n'eût pas escompté quelque effet.

L'effet produit ne répondit pas à l'attente : de l'opposition conservatrice aux démocrates germanophiles, l'Angleterre fut unanime à soutenir la politique de son Roi. Tant que l'Empereur resta l'hôte officiel de la nation, une note du *Times* sembla donner le ton à la presse entière :

Nous n'avons ni le droit, ni le désir de critiquer la proportion de puissance navale que l'Allemagne juge nécessaire pour son but soit offensif, soit défensif. Il ne serait guère opportun, au moment où l'empereur allemand est l'hôte honoré de notre souverain et de son peuple, d'examiner en détail la réaction que la croissance des dépenses navales de l'Allemagne produira tôt ou tard sur la politique navale de ce pays. Mais il est peut-être bon qu'en ce moment, grâce au budget de la marine allemande, comme récemment par l'attitude des délégués allemands à la Conférence de la Haye sur toutes les questions navales, il nous soit rappelé une fois de plus que l'Allemagne n'est pas disposée à permettre que sa politique soit affectée ou modifiée par aucune considération de sentiment.

Mais aussitôt que l'Empereur fut entré dans l'*incognito* d'Highcliffe, chacun parla suivant son tempérament, et tous proclamèrent leur défiance des intentions impériales et le devoir qui s'imposait à l'Angleterre. Les *jingoes* de la *National Review* et la pacifiste *Review of Reviews* se trouvèrent d'accord :

Quoi qu'on en dise, — écrivait *Ignotus* dans la *National Review*, — la base inébranlable de la politique étrangère de l'Allemagne est la préparation de la lutte contre l'Angleterre pour la suprématie navale. Le directeur véritable de la politique étrangère allemande n'est ni M. de Tschirschky, ni M. de Schoen, ni le prince de Bülow : c'est le Kaiser en personne. Or, tandis que l'objectif de la politique suivie par Bismarck était l'isolement de la France, celui de Guillaume II est purement et simplement d'isoler la Grande-Bretagne.

Dans la *Review of Reviews*, M. Stead, le fougueux apôtre de la paix universelle, tenait un langage qui désolait le chœur des pacifistes. La *Ligue* anglaise *pour l'Arbitrage international* répudiait « expressément les vues émises par un publiciste qui, après s'être associé aux amis de la paix, revenait maintenant à la politique de panique qu'il avait autrefois soutenue ». Réponse de M. Stead dans la *Daily Mail* :

L'Empire britannique flotte sur la mer. La maîtrise de la mer est la condition de son existence en tant qu'État indépendant. Le maintien d'une irrésistible supériorité maritime est la condition absolue, *sine qua non*, de notre vie nationale. La question essentielle est le maintien de la marine britannique, de son irrésistible supériorité sans laquelle nous n'existerions que par la tolérance de nos voisins.

M. Stead reconnaissait pourtant que « deux écoles » pouvaient se disputer l'opinion anglaise. L'une « fait reposer notre sécurité uniquement sur la marine »; l'autre, pour sauvegarder le royaume, réclame le service obligatoire et l'organisation d'une armée nationale :

Il est clair que, pour la première de ces écoles, le maintien de notre supériorité maritime doit être de beaucoup plus importante que pour l'autre : comme elle met tous nos œufs dans le même panier, c'est une question de vie ou de mort que le panier soit assez solide.

M. Stead n'a jamais voulu qu'un panier. Mais le chef de l'autre école, le grand promoteur du service obligatoire, M. Haldane, n'était pas moins ardent à réclamer que l'on donnât au *Foreign Office* le moyen « de rendre sa politique efficace et d'affirmer la force réelle du pays, sans aucune arrière-pensée d'agression[1] ». Et comme pour ne laisser aucun doute à ceux qui, peut-être, avaient mis quelque espoir en ses sentiments germanophiles, M. Haldane se ralliait à la politique royale avec une déférence qui lui valut de la *Nation* l'épithète de « jacobite attardé » et l'accusation de « favoriser l'absolutisme » : n'avait-il pas déclaré que « la grande qualité du Roi est sa capacité de prendre l'initiative et d'agir en

1. Discours de Stirling, 29 décembre.

complète harmonie non seulement avec ses ministres, mais avec le Parlement et le peuple » ?

Cette complète harmonie du Roi, des ministres, du Parlement et du peuple eut pour conséquence de changer enfin le front de bataille de l'Angleterre. Albion n'avait toujours, en dehors de la Tamise, que les trois grands arsenaux de Plymouth, de Portsmouth et de Devonport, qui faisaient face à la côte française. Depuis 1902, l'Amirauté réclamait sur la mer du Nord une « base navale », arsenal et port militaire, qui regardât le nouvel ennemi. En 1903, elle avait choisi Rosyth sur le Firth of Forth, vers le fond de cet estuaire étroit que bordent usines et houillères écossaises, que ravitaillent de nombreuses lignes ferrées et qui, dans la banlieue d'Édimbourg, est, pour la capitale de l'Écosse, une sorte de Tamise. Mais jetées, quais, bassins à flots, formes de radoub, fortifications, ateliers, magasins et autres bâtisses, c'est 450 millions de francs, au bas mot, qui semblaient nécessaires et le ministère libéral n'avait pas osé soumettre une telle demande de crédits à son Parlement... Au commencement de décembre 1907, on décidait de consacrer tout de suite 125 millions à ce travail urgent : « L'urgente nécessité d'une base navale dans la mer du Nord, — écrivait le *Times*, — ne sera plus contestée par personne : nous aurons à lutter dans la mer du Nord et à y lutter pour notre existence, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! surgissait entre ce pays et l'Allemagne une question qui ne pût être tranchée que par l'épée. »

Si l'Empereur avait voulu « tâter » l'opinion anglaise, il était maintenant renseigné, et l'on dit qu'à son entourage de Highcliffe, comme à lord Rosebery, qui restait son cher confident, il ne laissa que trop voir sa déception :

Actuellement, — disait encore l'*Ignotus* de la *National Review*, — l'Empereur voit le peuple britannique à travers un verre noir et, ce qui est pis, à travers un verre qui déforme. S'il s'était rendu compte que l'Entente anglo-française était quelque chose de plus qu'un parchemin et que le véritable peuple britannique pense ce qu'il dit et ne ressemble en rien aux caricatures dessinées par quelques agents et acceptées comme vraies par leurs nombreuses dupes, il n'y aurait probablement jamais eu ni crise marocaine, ni menace de guerre, ni efforts laborieux pour rompre l'Entente Cordiale, ni sentiment d'insécurité paralysant l'Europe entière.

Du moins, n'ayant rien gagné, il lui restait encore à ne pas tout perdre; ne pouvant pas rapporter de Londres l'amitié et la collaboration britanniques, du moins devait-il n'en pas rapporter la brouille déclarée : depuis trois ans, il constatait chez ses peuples une aversion décidée pour le « splendide isolement ». Aussi, reprenant à son compte les paroles de M. de Bülow, il entreprit de démontrer à la nation anglaise, — ce que le Chancelier avait voulu faire croire au Reichstag (30 novembre), — « qu'en étudiant l'histoire des dix années dernières, on pourrait s'apercevoir que le refroidissement des relations anglo-allemandes n'avait été qu'un vaste malentendu »... ; « pour faire disparaître ce malentendu et dissiper la méfiance, si les efforts des deux gouvernements, même animés de la meilleure volonté, ne pouvaient suffire, il ne fallait que la collaboration de l'opinion publique, de la presse, des gens pondérés et intellectuels dans les deux pays ». Et l'on vit commencer une campagne de presse.

Ce fut d'abord la plaidoirie des circonstances atténuantes; la libérale *Westminster Gazette* voulut convaincre les « intellectuels et gens pondérés » que le nouveau programme naval de l'Allemagne n'était qu'un mauvais relent du passé, un produit de la fatalité et de la nature, non pas une œuvre de l'Empereur et de ses ministres, et Stuart Mill l'avait bien prédit :

Le programme allemand est, à parler net, le résultat naturel des froissements qui ont existé entre les deux puissances. Comme Stuart Mill l'a fait remarquer il y a longtemps, la maxime scientifique qui veut qu'un effet cesse quand une cause cesse, ne s'applique pas à la politique. Dans ce domaine, les effets durent beaucoup plus longtemps que les causes. En Allemagne, nous voyons l'agitation navale, qui a pris sa force pendant les années où Berlin croyait que l'Angleterre méditait contre elle une agression sans provocation et où les Anglais croyaient que l'Allemagne visait leur destruction finale, arriver à son plus haut point juste au moment où les deux parties rougissent de leurs soupçons. L'élan est trop fort pour être arrêté. Mais le programme naval, né dans cette période de défiance, est exposé en des termes qui appartiennent à la période de conciliation.

Puis vint l'apologie de la politique impériale . Guillaume II lui-même, par le canal de son ambassadeur et d'un journal de Manchester, *Daily Dispatch,* s'adressait directement aux

gens du coton et du libre-échange qui détestent les armements et veulent la paix dans le monde. On accusait l'Allemagne de chercher partout la guerre, en Europe et ailleurs, et il se trouvait des gens pour répéter avec la *National Review* : « Le courant de la vie nationale en Allemagne va sans cesse dans la même direction ; un jour il portera les cuirassés, maintenant en construction, et les soldats qu'on exerce, afin de balayer, au loin, l'obstacle se dressant contre la réalisation du rêve de l'Empereur, qui est l'Empire du monde aux Hohenzollern. » « Il n'y a pas de pays en Europe, — répondait l'Empereur, — que nous puissions conquérir sans nous causer préjudice à nous-mêmes » et, nouvel Alexandre, Guillaume II faisait le dénombrement des peuples qu'il pouvait attaquer, au Nord, à l'Ouest, au Sud, à l'Est, mais dont, par avance, il refusait la conquête :

Les pays scandinaves sont très beaux, mais ils sont très pauvres, par conséquent, sans attrait pour nous. Les habitants sont doués des vieilles qualités germaniques, de la force et de la ténacité ; ils n'en seraient que plus difficiles à assimiler.

Le peuple hollandais accuse une ténacité analogue dans le caractère national. Cela est encore plus manifeste en ce qui concerne la Belgique. En ce qui concerne la Suisse, ce pays sert d'État tampon de la façon la plus avantageuse que nous puissions souhaiter : on est en droit de dire que, si la Suisse n'existait pas, il faudrait l'inventer ! La Russie ? Il est tout à fait exact que les provinces de la Baltique ont été allemandes, mais elles ne le sont plus. La russification de ces provinces se poursuit tous les jours, et ce serait une erreur pour nous de croire que nous y serions reçus à bras ouverts. De plus, la conquête de ces provinces nous mettrait en situation difficile : nous ferions de la Russie notre ennemie permanente et irréconciliable, et si nous avions à la combattre, elle adopterait très probablement contre nous les mêmes tactiques militaires que contre Napoléon pendant la guerre de 1812. Non ! nous ne songeons jamais à une telle conquête. Nous avons besoin de la Russie, et la Russie a besoin de nous.

Donc, paix au Continent ! et quant à l'Angleterre, comment croire que « l'Allemagne veuille rien prendre aux Anglais ou que les Anglais désirent et puissent rien prendre à l'Allemagne » ?

L'Angleterre et l'Allemagne ont toutes les raisons de marcher de

front et de s'entr'aider autant que les intérêts vitaux des nations n'obligent pas les gouvernements à entrer dans des controverses. Quel est le différend qui pourrait surgir entre l'Angleterre et l'Allemagne qui ne pût être réglé à l'amiable ou d'une façon amicale?

Sans tenir compte des liens du sang qui nous rattachent à l'Angleterre, nous avons tout intérêt à ce que ce pays soit puissant. Nous nous ressentirions promptement de tout affaiblissement de l'Angleterre. L'homme d'État allemand qui ferait la guerre avec l'Angleterre dans le but d'obtenir peut-être de cette puissance une petite colonie — et ce serait là tout ce que l'on aurait à espérer, même en cas de victoire — ne mériterait pas de diriger les affaires de l'Empire.

L'Empire a besoin d'une flotte; mais c'est pour vivre, et non pour combattre; question de pain quotidien, et non d'hégémonie :

Le sort futur de l'Allemagne exige le maintien d'une puissante marine. Nous nous trouvons dans la nécessité d'assurer à nos industries de nouveaux débouchés. Comme les pays qui offrent ces débouchés sont habités, pour la plupart, par des peuples à moitié civilisés, nous sommes tenus de leur montrer notre puissance. De nouveaux navires de guerre rapporteront à notre commerce des millions, car nous obtiendrons alors des conditions beaucoup plus favorables que celles que nous obtenons à l'heure actuelle.

Et puis, il nous faut nos colonies pour notre population toujours croissante, si nous ne voulons pas perdre des millions de citoyens.

Donc, paix dans les mers civilisées! menaces seulement contre les pays neufs ou décrépits, qui ne voudraient pas s'ouvrir de bonne grâce à l'exploitation germanique! Mais paix encore à ces demi-civilisés dès qu'ils admettent le bienfait de cette exploitation! Et l'Empereur de conclure avec la plus grande énergie (disait le journaliste) : « Tout ce que nous souhaitons, c'est la paix, et encore la paix, pour assurer le progrès de notre commerce et de notre industrie, ainsi que les progrès intellectuels de la nation allemande. »

Ce plaidoyer ne souleva pas l'enthousiasme que l'on espérait. L'agence Reuter fut chargée d'en démentir l'origine. Contre-démenti de la *Daily Dispatch*; arguties de l'ambassade allemande; au bout du compte, il fallut convenir que, si tous les mots n'étaient pas de l'Empereur, le papier lui avait été soumis, que des corrections y avaient été faites et que le journal

ne l'avait accepté qu'après ce voyage à Highcliffe. L'Angleterre entière, prise à témoin, pouvait constater que vraiment, dans une bouche allemande « oui » et « non » ne gardent pas la même valeur que dans une bouche britannique, et les Anglais, gens de parole et de franc jeu, constataient aussi dans ce catalogue de conquêtes refusées quelques oublis trop évidents : pourquoi le silence sur les deux objets principaux des menaces ou des convoitises allemandes? Guillaume II n'avait-il jamais pensé que les frontières de la France et de l'Autriche n'étaient pas immuables et que le Havre, Cherbourg ou Brest, sur l'Atlantique, Trieste ou Salonique, sur la Méditerranée, pouvaient, transformées en succursales de Hambourg, grandement servir le progrès du commerce et de l'industrie germaniques? A s'en tenir même aux mers lointaines et aux peuples non civilisés, l'Empereur oubliait un peu trop de dire comment il entendait concilier les ambitions pacifiques de son peuple et les besoins vitaux de l'Angleterre? Dans leurs entrepôts encombrés de produits allemands, dans leurs faubourgs grouillants d'ouvriers sans travail, les villes anglaises et Manchester elle-même appréciaient déjà les conséquences les plus directes de ce progrès allemand...



Le 12 décembre, en quittant l'Angleterre, Guillaume II aurait pu se rendre cette justice que, plus que personne, il avait contribué à gagner tous les cœurs du Royaume-Uni à la politique du Roi et fortifié l'œuvre de M. Delcassé : après son voyage, l'Entente cordiale apparaissait d'une utilité plus grande à tous les Anglais. Ceux mêmes qui ne doutaient pas qu'aux nouveaux programmes allemands, l'Amirauté pût longtemps encore opposer une augmentation proportionnelle de sa flotte, ceux-là, même les plus *jingoes*, étaient obligés de prévoir un terme à cette course : en matériel, Londres pourrait toujours y subvenir; en personnel, on commençait d'apercevoir le bout des ressources nationales; l'Allemagne, avec ses soixante millions d'habitants, sa natalité expansive et son service obligatoire, recruterait sans peine des équipages toujours

plus nombreux; le Royaume-Uni n'a que quarante-cinq millions d'habitants, et les effectifs de sa flotte sont déjà loin d'être complets. Conclusion de la *Fortnightly Review* (une revue fort modérée et qui jamais ne commit le péché de germanophobie) :

Il serait peu convenable de dénoncer les ambitions de l'Allemagne. Mais ce que l'Amirauté est tenue de nous assurer, à tout prix, c'est une sécurité complète contre toute visée germanique. Nous nous trouvons en présence de la situation la plus grave que nous ayons jamais dû envisager durant toute notre histoire... Les Allemands estiment que le développement continuel et rapide de leur flotte est une nécessité vitale. En dépit de nos assurances que nous nous arrangerons toujours pour lancer deux cuirassés contre un, ils savent bien que, par la création d'un grand personnel naval et d'une grande tradition, ils diminuent pratiquement l'inégalité. Nous devons donc employer toutes nos ressources diplomatiques pour empêcher l'Allemagne de posséder, en plus de sa puissance militaire, une puissance navale décisive. Voilà le grand problème qui se pose pour les années à venir...

Ces « ressources diplomatiques » de l'Angleterre, Guillaume II en faisait sentir à tous la valeur, en même temps qu'il en reconnaissait publiquement l'existence et la légitimité; un personnage anglais, qui volontiers fait ses confidences au journal *le Temps*, voyait en cette reconnaissance l'effet le plus heureux du voyage impérial :

L'Empereur, par le fait même de sa venue ici et par les discours qu'il a prononcés, reconnaît implicitement que nous pouvons être les meilleurs amis du monde avec la France, que nous pouvons entretenir avec la Russie des relations d'amitié qui iront s'améliorant, sans que cela menace en rien la sécurité de l'Allemagne, sans que les Allemands aient le moindre droit d'en prendre ombrage. Nous n'avons jamais demandé autre chose et nous sommes heureux, très heureux qu'on le reconnaisse enfin.

Mais cette reconnaissance faite à Londres, comment penser que Guillaume II n'essaierait pas, dès son retour en Allemagne, d'en supprimer les effets?

Après une courte apparition à Amsterdam, il rentra à Berlin le 14 décembre. Il y trouva son gouvernement en fort mauvaise

passe. M. de Bülow, pour sa politique intérieure et pour sa politique extérieure, était en butte à toutes les attaques de droite et de gauche, de la presse, du parlement et de la cour.

Conservateurs et libéraux refusaient de s'engager dans les réformes financières où les grands projets du Chancelier acculaient l'Empire; membres de la majorité gouvernementale, les radicaux critiquaient âprement la loi sur les réunions qu'on prétendait leur imposer pour lutter contre le socialisme : le Chancelier avait eu besoin des paroles les plus impérieuses pour empêcher dès la rentrée du Reichstag la débandade de cette majorité. L'armée reprochait à M. de Bülow la protection qu'il avait accordée à M. Harden pour compromettre M. d'Eulenbourg, en perdant M. de Moltke et la *camarilla* : tout avait changé dans la procédure et dans le ton des magistrats, quand M. Brandt avait porté contre le Chancelier lui-même les mêmes accusations d'homosexualité. Les gens du Sud, exaspérés déjà par la mise au ban de l'Empire de leur parti du Centre, criaient bien haut que le Chancelier laissait un général prussien manquer de respect aux Princes confédérés dans la crise du *Flottenverein* et que ce général Keim avait été l'agent personnel de M. de Bülow contre le Centre, aux élections dernières; une parole malencontreuse achevait d'aigrir l'humeur des Bavarois; apprenant que le prince Ruprecht de Bavière quittait la Ligue navale, les amis du général Keim avaient répondu sans courtoisie : « Qu'importe qu'il y en ait *un* là-bas à Munich qui ne soit pas content? » Et sudistes, nordistes, civils, militaires et parlementaires, tous de dire à qui mieux mieux que, si l'Empereur rentrait de Londres sans avoir rien obtenu, si l'Entente cordiale était plus solide que jamais, si l'accord anglo-russe était venu en septembre compléter l' « encerclement » de l'Allemagne, si l'Autriche hésitait entre Pétersbourg et Berlin, et l'Italie entre la Triplice et l'Entente cordiale, c'était encore la faute à M. de Bülow, à sa morgue, à sa sotte forfanterie, à sa maladresse, à son ignorance des réalités.

Bref M. de Bülow était chargé de toutes les fautes de l'Empire, et, surtout, l'isolement, le cruel isolement de l'Allemagne apparaissait comme son œuvre néfaste. On parlait déjà de sa retraite; pour lui succéder, deux diplomates

semblaient promettre une conduite moins désastreuse de la politique impériale : M. de Schoen et M. de Maschall.

Relâcher, sinon briser la Double Alliance et l'entente anglo-russe : M. de Schoen, en avait, paraît-il, le pouvoir et les moyens. Ambassadeur d'Allemagne à Pétersbourg, juste au moment où l'ambassade française perdait tout crédit, M. de Schoen avait gagné l'amitié du Tsar; il avait la confiance entière de M. Isvolsky, dont il avait été le collègue auprès de la cour danoise; son grand projet était d'unir les puissances du Nord pour la fermeture de la Baltique. Puisque la France, sans rompre avec son alliée, avait pu conclure une série d'amitiés particulières au sujet de la Méditerranée du Sud, pourquoi la Russie n'aurait-elle pas le droit de chercher pareilles ententes cordiales autour de la Méditerranée du Nord? Le Tsar, à l'entrevue de Swinemünde, avait accepté les premières offres; M. de Schoen n'avait plus qu'à gagner l'adhésion des puissances secondaires, Suède et Danemark; un traité public montrerait au monde que Berlin avait encore des amis.

M. de Marschall rentrait d'une heureuse campagne : au Congrès de la Haye, il était apparu comme le seul diplomate capable de tenir tête aux volontés anglaises, sans trop blesser l'adversaire et tout en gagnant l'estime de presque tous les témoins. La politique de M. de Marschall était d'aller droit aux questions : de sa bouche, à plusieurs reprises, les journalistes avaient recueilli l'opinion que, de Paris à Berlin, le chemin devait passer par Tanger et Constantinople et que l'influence française au Maroc serait compensée par la prépondérance allemande en Asie turque... Déjà, M. de Marschall, regagnant son poste, arrivait à Vienne :

Vienne, 16 décembre.

M. Marschall, arrivé ici depuis deux jours, a conféré avec M. d'Æhrenthal au sujet de la réforme judiciaire en Macédoine. Les ambassadeurs de toutes les puissances à Constantinople étant d'accord sur le projet de réforme, il s'agit maintenant de fixer quelles démarches seront à faire dans le cas fort probable où la Porte s'entêterait dans son refus.

Deux mois plus tard, les officieux devaient ajouter :

Berlin, 14 février.

D'après des renseignements qui nous viennent des milieux finan-

ciers berlinois, on compte sur une exécution assez rapide du chemin de fer de Mitrovitza et l'on est d'avis que le projet vaut bien que l'on risque quelques mécontentements à Saint-Pétersbourg et à Rome, mécontentements qui, croit-on, s'aplaniront sans difficultés insurmontables. Mais on considère avant tout que ce sont les relations avec l'Autriche qui doivent surtout préoccuper l'Allemagne. La nouvelle politique balkanique de l'Autriche a le complet appui de l'Allemagne; elle a été discutée et arrêtée d'un commun accord lors de la rencontre du baron de Marschall avec M. d'Æhrenthal.

On commença par la politique de M. de Schoen. Du milieu de décembre 1907 au milieu de janvier 1908, il ne fut question que du projet baltique et de l'adhésion complète qu'y donnaient Suède et Russie. Mais en cours de route les difficultés surgirent. Signataires du traité de 1856 qui avait installé le présent état de choses dans le Nord, la France et l'Angleterre pouvaient réclamer le droit de donner leur avis, et si l'influence française à Pétersbourg était en pleine décadence, par contre l'ambassadeur anglais y défendait ses positions. Au projet baltique, Londres opposait une négociation plus étendue qui, englobant Baltique et mer du Nord, faisait appel aux signatures d'une moitié de l'Europe et troublait le tête-à-tête russo-allemand dans lequel M. de Schoen n'aurait admis, en confidence, que Danemark et Suède. Enfin, ce projet baltique lui-même devenait impossible par la liberté que réclamait la Russie de fortifier ses îles d'Aland et par l'invincible résistance qu'opposait la Suède à l'octroi de cette permission, contraire au traité de 1856... Le 22 janvier, l'officieuse *Suddeutsche Reichscorrespondenz* avouait l'échec de la diplomatie allemande, qui devait accepter le projet anglais... Le 27 janvier, M. d'Ærenthal annonçait aux Délégations la poussée des rails bosniaques vers Mitrovitza et leur raccordement avec la ligne Uskub-Salonique.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LETTRES A LA FAMILLE CHILDE[1]

I

A madame Childe.

Paris, 52, rue de Lille. — 30 mars 1853.

Madame,

... Il me paraît que vous vous êtes ralliée et que vous voilà impérialiste. Ainsi, nous nous rencontrerons, un de ces jours en culottes courtes chez S. M. (Je veux dire, M. Childe et moi.) Je ne me reconnais pas en ce costume, et je me salue quand je passe devant une glace.

Hier il y avait bal au Corps Législatif[2]. Très belle décora-

Vers 1852, Prosper Mérimée fit la connaissance, à Paris, d'une famille américaine, avec laquelle il se lia bientôt assez intimement et dont il fréquenta le salon. — C'est là qu'il rencontra madame de La Rochejacquelein, qui essaya vainement de le convertir, et à laquelle est adressée *Une Correspondance inédite*. — Madame Childe mourut en 1856, et son mari, ne pouvant dominer ce chagrin, lui survécut peu d'années. Le fils devint l'ami de Mérimée, presque son confident, et c'est à lui qu'est adressée la plus grande partie de la correspondance que nous publions; commencée en 1853, elle ne se termine qu'à la mort de Mérimée.

Trente-sept ans se sont écoulés depuis que cette mort l'a scellée. M. Édouard Lee Childe, qui garde de son ami un souvenir ému, a bien voulu nous confier ces lettres si pieusement conservées. Différentes par le ton de toutes celles qu'on a déjà publiées du même auteur, elles nous paraissent tout aussi intéressantes. Ce n'est pas, bien entendu, un Mérimée inconnu qu'on y trouve, c'est Mérimée sous un autre aspect. — F. Ch.

2. Cf. *Moniteur* du 30 mars 1853.

tion de treilles d'or garnies de véritable lierre, avec fleurs et jets d'eau. Le tout d'un goût parfait, mais ceux qui n'avaient pas de mollets garnis ont tous attrapé des rhumes, et votre serviteur des premiers. Il en est bien payé par un sourire de S. M. adressé à sa propre personne. M. de Boissy, n'ayant pas de quoi s'acheter un habit de sénateur, en avait emprunté un de pair de la Restauration, dont le collet brodé de fleurs de lis faisait scandale. La princesse Mathilde avait une couronne à pointes en diamants, dans le goût de celle de Semiramide, qui faisait jaser, et l'Impératrice était décidément la plus belle personne du bal. J'y ai en vain cherché une veuve. La plupart étaient trop grasses ou trop maigres et n'avaient pas assez de diamants. Où donc pourrai-je en trouver une conforme à mon programme?

La belle-mère de votre nouvel ami[1] m'a donné avant son départ quelques bouteilles de ce vin d'Espagne dont j'ai parlé à M. Childe et qui paraissait exciter sa curiosité. Veuillez lui dire que je lui en garderai une, s'il a le courage de la venir boire chez moi en tête à tête, avec un beefsteak ou un gigot entre nous deux.

Adieu, madame, je souhaite que vous quittiez au plus tôt le pays où vous êtes[2], pour revenir dans le nôtre. Veuillez donner *my best love*[3] à monsieur Childe et agréer, etc.

II

A la même.

Bordeaux, 2 septembre 1853.

Madame,

L'homme propose et Dieu dispose. Je me suis proposé trois ou quatre fois d'aller vous voir (et je vous supplie de croire que l'idée du madère n'entrait pour rien dans ce projet), et, au dernier moment, ce sont des fâcheux ou des affaires qui me sont survenus. Le malheur pour moi a été que j'ai cru avoir trop de temps à ma disposition, et je me suis laissé engager à

1. La comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie.
2. Madame Childe était alors en Suisse.
3. « Mes meilleures amitiés ».

maintes bêtises. Enfin me voici à Bordeaux sans vous avoir dit adieu, non plus qu'à M. Childe. Croyez, madame, à tous mes regrets.

Je pars demain pour Bayonne et, le 5 septembre, je passerai la Bidassoa et mangerai du pain espagnol, qui vaut la peine qu'on sorte de son pays pour y goûter. Je vais dans une maison de campagne[1] où m'attendent cinq ou six demoiselles, qui vont me rendre très malheureux. Aussi je ne pense pas qu'il me soit possible d'endurer ce supplice plus longtemps que le milieu d'octobre. Si la divine Providence écoutait mes vœux, elle ferait crever de choléra tous les jeunes gens.

Quand vous écrirez à M. Childe, dites-lui que j'ai demandé en Portugal, à son intention, du madère rouge qu'il n'a jamais bu, et du vin de Porto, tel que l'on en fait pour la maison de Bragance et le petit nombre d'amateurs illustres qui savent l'apprécier.

Je viens de courir dans tout Bordeaux et je suis éreinté. Les seules observations que j'aie à consigner sur mon journal de voyage sont que les royans, petit poisson du genre de la sardine, sont un manger délicieux[2] et que les femmes sont toutes charmantes, ayant l'air coquin, ce qui vaut mieux que l'air coquines. Cependant la différence n'est pas grande. — Montalembert était dans mon auberge hier; je ne sais si c'est cet air-là qui lui a fait prendre le chemin de fer. — Je compte remanger des royans et m'aller coucher à huit heures après avoir écrit sur mon album que Bordeaux était une ville digne d'intérêt.

Adieu, madame; à bientôt, j'espère, c'est-à-dire dans deux mois. Je vous demande la permission de vous demander de vos nouvelles et de vous donner des miennes quand je serai installé à Carabanchel et en proie aux supplices qu'endura jadis saint Antoine.

Veuillez agréer, etc.

1. A Carabanchel, près Madrid, chez madame de Montijo.

2. Sur la gourmandise de Mérimée, cf. *Lettres inédites de P. Mérimée*, Paris, 1900 [tiré à 42 exemplaires], p. CXXIV; F. Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, Paris, 1903, p. X; Pro Memoria. *Prosper Mérimée, l'homme, l'écrivain, l'artiste*, Paris, 1907, p. 23 et 146.

III

A la même[1].

Carabanchel, 16 octobre 1853.

Madame,

Avez-vous pensé quelquefois au plus humble de vos serviteurs, qui depuis bien longtemps n'a plus l'honneur de vous faire sa cour? Pour moi, au milieu de mon paradis, mes pensées s'échappent bien souvent vers votre lac ou vers la rue de la Ville-l'Évêque. Je crois vous avoir écrit dans les premiers jours de mon arrivée ici; cependant je n'en suis pas très sûr. Le fait est que je suis très distrait et très absorbé par la vie que je mène. Je ne fais rien, et cela occupe beaucoup quand on est entouré par neuf femmes, dont cinq demoiselles très jolies.

Je voudrais être poète pour vous faire leurs portraits. Mais je ne suis qu'un *plain, prosaic, matter of fact man*[2], et je ne trouve d'autre comparaison pour leurs yeux que des portes cochères, de l'encre pour leurs cheveux et des pieds d'enfants — ou les vôtres — pour leurs pieds. Les Espagnoles ont une attitude et une marche qui jettent les étrangers dans une rêverie profonde. La nature a été prodigue de ses biens pour elles, et les a répartis avec tant de précision qu'elles se tiennent fort droites, en vertu d'une loi statique d'après laquelle les corps, sollicités en sens contraires par des poids considérables, demeurent dans un équilibre parfait. Quel dommage d'être vieux!

Tout ce petit monde a de l'esprit, assez peu d'éducation, mais une bonne foi et une bonhomie admirables. Ajoutez encore une coquetterie instinctive et, à ce qu'on dit, des passions ardentes.

On s'y livre beaucoup, malgré les progrès du régime constitutionnel et du romantisme. Chacun a sa chacune à Madrid; ce qui ne veut pas dire que quelques-unes n'aient

1. Cette lettre a été reproduite en fac-similé dans *Prosper Mérimée, l'homme, l'écrivain, l'artiste*, p. 48.

2. « Homme simple, prosaïque, positif ».

plus d'un chacun. On en médit d'une manière atroce, mais cela ne tire pas à conséquence et on permet à chacun de prendre son plaisir où il le trouve. Il me semble qu'on a ici les mœurs de 1750 en France, avec cette différence très importante que l'on y fait l'amour avec le cœur, tandis qu'au milieu du XVIIIe siècle il n'y avait guère que l'esprit qui fût de la partie.

Depuis le mariage que vous savez, toutes les demoiselles espagnoles veulent attraper un emperenr, toutes veulent aller à Paris ou ailleurs où l'on puisse rencontrer quelque couronne. Cela n'empêche pas de se contenter du pain quotidien, tout en cherchant de la brioche. Je suis un sultan jusqu'à six heures du soir dans le harem de Carabanchel, et les mauvaises langues m'appellent « Apollon au milieu des neuf Muses ». Le soir, il arrive des jeunes gens, et mon crédit baisse. Je me résigne d'assez bonne grâce au rôle de confident.

Lorsque je vais à Madrid, je vais dans la mauvaise compagnie faire des études de mœurs. Vous ne sauriez croire, madame, combien les gens du peuple sont aimables dans ce pays, combien d'esprit, de dignité et de grandeur d'âme on trouve dans des endroits où l'on ne s'imaginerait jamais les rencontrer. Il y a près de mon logis de Madrid une jeune fille qui fabrique des cure-dents en bois, à un sou le paquet, et qui est une Cendrillon divine. Il se peut fort bien que je lui offre mon cœur et ma main lorsque j'aurai fait assassiner le porteur d'eau qui est son amant. Le jour où la canaille de ce pays s'apercevra combien elle est supérieure aux gens comme il faut, il y aura un beau tapage et un sens dessus dessous qui ne laissera rien à désirer.

Adieu, madame, je vous quitte pour aller à Madrid voir si malgré le mauvais temps il y a des taureaux. Nous avons depuis trois ou quatre jours un vent du diable et de la pluie. On m'assure que cela ne durera pas et que nous aurons un été de la Saint-Martin. Je compte en profiter pour faire un petit voyage dans les provinces du Nord, que je suis venu pour voir. Mais il y a tant d'attractions ici qu'il est impossible de faire ce qu'on voudrait. J'espère que M. Childe est arrivé en bonne santé à New-York et que votre fils s'habitue à son pays. Veuillez leur dire mille tendresses de ma part. Je

suppose que vers le commencement de novembre, je pourrai mettre à vos pieds mes respectueux hommages.

IV

A la même.

Lundi soir ou mardi matin [1855].

Madame,

Comment aurais-je fait pour aller vous voir ce soir, puisque je ne suis rentré qu'à minuit et demi? Mon ministre m'a mené voir le *Corsaire*, dont je suis encore horrifié. Mais on a tort de laisser toutes les voiles au vent quand vient la tempête. Elle se fait au moyen de trente Savoyards qui se promènent sous une toile peinte. Allez voir cela, si vous ne l'avez jamais vu. Après la mi-carême, je compte me renfermer dans quelque retraite. Quel prédicateur suivez-vous? Le père Lacordaire est bien éloquent, mais je préfère l'onction du père Galinart.

Adieu, madame, je prie mon saint patron de vous préserver des embûches de l'hérésiarque Martin Luther, qui selon de bons auteurs fut un diable déguisé.

V

A la même.

Dimanche soir [1855].

Madame,

Il faut être bien esclave de la mode pour s'en aller à Versailles au moment où Paris est si agréable. Quelle espèce de plaisir avez-vous à voir les lorettes qui viennent dîner le dimanche aux Grands Réservoirs, et les provinciaux qui vont regarder les deux ou trois kilomètres de tableaux des galeries? Si vous étiez à Paris, on vous ferait une cour assidue. Il faut qu'à votre établissement à Versailles se lie quelque mystère que nous essaierons de pénétrer. Mais comment peut-on faire pour aller vous voir? A quelle heure recevez-vous les voyageurs? Les menez-vous dans les bois ou dans le château? Vous

êtes partie si vite, l'autre jour, qu'on n'a pu rien savoir de tout cela...

Je m'en vais à la campagne pour deux ou trois jours, et, si vous m'honorez d'une réponse, attendez-vous à ma visite avant la fin de la semaine. J'irai vous faire mes adieux avant de partir pour Trouville, où j'irai faire la partie du Chancelier[1]. J'ai bien envie d'*avertir* dans les journaux pour trouver un agréable *companion* qui veuille aller quelque part avec moi loin d'un monde pervers que je prends tous les jours plus en horreur. Si je pouvais rassembler assez d'esprits animaux pour travailler un peu, je serais l'homme du monde le plus heureux. Le mal, c'est que la mélancolie et la misanthropie m'ôtent les moyens de faire quoi que ce soit. Je passe mes soirées à lire la vie de Johnson[2] par Boswell. C'était un homme très heureux que ce gros et lourd Johnson. Il s'est fait choyer par les dames et a brutalisé tout le monde jusqu'à sa mort, ce qui doit être très amusant.

Je donne demain soir du thé à une grande quantité de petites *misses*, dont quelques-unes très jolies.

Adieu, madame, je me mets à vos pieds et vous prie de me rappeler au souvenir des deux voyageurs.

VI

A la même.

Trouville, 7 août [1855].

Madame,

L'homme propose et Dieu dispose. J'avais résolu d'aller à Versailles, et me voici dans un affreux port de mer où l'on ne voit que des Parisiennes échinées par le dernier hiver qui s'achèvent en se baignant! Comme la plupart des personnes de votre sexe sont laides en costumes de bain! Je les vois tous les matins en me faisant la barbe et cela me confirme dans ma résolution de garder le célibat.

Une foule de circonstances très graves m'ont empêché, à mon grand regret, madame, d'aller prendre congé de vous.

1. Le chancelier Pasquier.

2. *Life of Samuel Johnson.*

Mais, d'une part, j'aurais craint d'exciter la jalousie de M. Childe et, de l'autre, on ne m'a pas laissé une matinée à moi. Et puis il est arrivé une masse d'Espagnoles à promener, la plupart anciennes passions à moi, à qui je ne pouvais faire moins que d'être leur cornac à l'Exposition[1]. Enfin, craignant pour mon cœur encore combustible, je suis parti pour la Normandie. J'ai essuyé une affreuse tempête entre le Havre et Trouville[2], et sans une intercession toute particulière des saints qui me protègent je ne sais si j'aurais l'honneur de vous écrire. J'ai été malade comme trente mille hommes, et j'ai trouvé comme Don Juan que le mal de mer est un très bon remède contre l'amour. Je n'ai pas pensé du tout à vos cruautés ni à aucune belle pendant toute la traversée.

Il y a ici un certain nombre de lionnes qui s'ennuient beaucoup en apparence. On devient si bête hors de Paris qu'il n'y a pas de petit événement qui n'attire aussitôt tout ce monde si *supercilious*[3] et exclusif ailleurs. Il ne se noie pas un chat dans Trouville que cela ne défraye la conversation pendant deux jours. Croyez qu'il n'y a rien de bon ici que les équilles. C'est un petit poisson qui ressemble au *white bait*[4], mais plus grand. Ce qu'y font la plupart des gens que je rencontre est pour moi un mystère. On y vit d'ailleurs moralement et même conjugalement. On y fait des visites dans une toilette bizarre. On y est fort rouge et échauffé des bains d'eau salée.

Je trouve que si vous aviez le courage de vous mettre au-dessus de l'opinion et de rester à Paris en été, vous auriez la gloire d'introduire une excellente habitude et de détruire un préjugé déplorable. Pour moi, je suis résolu à ne plus voyager que l'hiver afin d'éviter les vents et les brouillards. Si vous voulez établir votre cour à Rome, vous n'avez qu'à parler. Je vous demande à être votre chambellan.

Quand j'aurai mangé encore quelques homards, je reviendrai à Paris et aussitôt à Versailles. Ce sera, je pense, la semaine prochaine.

1. L'Exposition universelle de 1855, ouverte, le 15 mai, par le prince Napoléon.

2. Cf. une lettre de madame de Boigne à Ampère, publiée dans les *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 403.

3. « Hautain ».

4. Sorte d'ablette qui se pêche dans la Tamise.

Adieu, Madame, vous avez, à ce qu'on dit, la satisfaction de voir la reine Victoria[1] passer en personne naturelle sous vos fenêtres. J'ai bien peur qu'elle ne fatigue beaucoup l'Impératrice, ce qui serait mauvais dans la position intéressante où elle est[2].

VII

A monsieur Childe.

Paris, 2 octobre 1855.

Mon cher monsieur,

... Pendant tout ce temps que j'ai passé sans vous voir, j'ai fait très souvent le projet de vous surprendre à Versailles; mais, d'un côté, j'étais très offensé contre madame Childe, qui m'avait promis de me conduire voir madame de Circourt[3], et qui l'avait oublié, et, de l'autre, j'ai été envahi par des amis espagnols au point de n'avoir jamais une demi-journée à moi. Toute l'Andalousie est à Paris, et, si j'avais une douzaine de cœurs, ils seraient tous percés de part en part.

Vous ne me paraissez pas trop convaincu de l'utilité de la prise de Sébastopol. D'abord il n'y a plus de siége à faire et c'est un grand point; 2° les Russes quitteront la Crimée ou bien ils y mourront de faim. S'ils s'en vont, je ne pense pas qu'on aille les suivre. La guerre se réduira à un blocus que pourront faire des frégates, et la paix se fera quand ils seront las de ne plus manger de merlans. Mais ce qui me paraît encore plus avantageux, c'est que les Allemands commencent à n'avoir plus peur des Russes, et qu'ils vont les presser beaucoup de faire la paix. L'intervention de l'Allemagne et ses menaces mêmes pourraient fournir à l'empereur Alexandre l'occasion de s'exécuter. Qu'ainsi soit-il! S'il veut toujours guerroyer, je ne vois qu'une petite mort subite comme celle de Paul Ier qui le ramène à la raison.

1. La reine Victoria était arrivée à Paris le 18 août.

2. La grossesse de l'Impératrice avait été annoncée le 7 août.

3. Madame de Circourt habitait la Celle-Saint-Cloud. — Sur cette grande dame, voyez *Lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené*. Paris, 1904, p. XVII (note).

J'ai vu hier au Cercle Impérial M. Corbin[1], qui m'a dit que vos compatriotes n'avaient pas de prédilection pour la Russie, mais qu'ils voulaient se venger des Anglais qui les appellent « Jonathan ». La conduite de votre gouvernement en cette occasion, et dans l'affaire de Cuba, me semble un peu plus machiavélique qu'il ne convient à un jeune peuple.

Il paraît que les Anglais en attaquant le redan avaient oublié d'emporter des sacs à terre, des pioches et des ingénieurs. Leurs officiers sont des gens trop comme il faut pour savoir leur métier.

J'ai vérifié l'autre jour que j'avais encore deux bouteilles de porto. Nous attendrons que vous soyez remis tout à fait pour les boire. La grande affaire serait que vous fissiez une entreprise pour nous faire venir à frais communs quelques bouteilles de *peach brandy*[2].

Veuillez présenter mes respects à madame Childe. Quand vient-elle à Paris? Je ne comprends pas ce qu'elle peut faire à Versailles. *Moi*, je suis furieux qu'elle ne m'ait pas mené chez madame de Circourt, que je n'irai jamais voir.

VIII

A monsieur Childe.

Samedi soir, 29 juin 1856.

Mon cher monsieur Childe,

Je n'ai jamais vu personne dont la mort ait été si sincèrement et si généralement regrettée[3]. A l'académie, l'autre jour, Mignet, Villemain, Salvandy, Brifaut, Vigny avaient des larmes aux yeux en me questionnant sur elle. Je viens de recevoir une longue lettre de madame de La Rochejacquelein remplie de la plus profonde sympathie[4]. Écrivez-moi quand vous pourrez et dites comment vous allez. Je crois que j'irai en Écosse le 15 du mois prochain[5]. Jusqu'à ce jour disposez

1. Américain, ami de M. Childe.

2. Eau-de-vie de pêches.

3. Madame Childe était morte, le 24 juin.

4. Cf. la longue lettre de Mérimée à madame de La Rochejacquelein, du 28 juin 1856, dans *Une Correspondance inédite* (Paris, Calmann-Lévy, 1895).

5. Chez son ami Ellice.

de mon appartement[1], et même après mon départ. Écrivez-moi, ne fût-ce qu'une ligne.

IX

Au même.

3 août 1856, à la campagne, — près de Glasgow.

Mon cher monsieur Childe,

Je suis depuis une quinzaine de jours en Écosse, allant de château en château et hébergé avec une hospitalité telle que je n'ai pas encore pu trouver le temps de vous écrire un mot[2]. J'espère que vous êtes en bonne santé et que les eaux, surtout que l'air des Pyrénées vous aura fait du bien. Pour moi, je me porte parfaitement. Je n'ai plus de rhumatismes depuis que je vis au grand air. J'ai déjà passablement couru à l'est et à l'ouest. Maintenant je vais au nord, dans le canton le plus sauvage des Highlands, mais on m'y promet du vin de Bordeaux de premier ordre, de la venaison, et des grouses et des *kapper-kaillies* (?).

Depuis mon entrée en Écosse, je mène la vie d'un homme qui a 40 000 livres sterling de rente. Ici je me sens presque humilié de dîner sans un *piper*[3] et une *band*[4], comme j'en avais à Hamilton Palace et à Taymouth Castle. Mais il faut se soumettre à tout quand on voyage. Il me semble que la vie de ces gens si riches est au fond pire que la mienne, en ce qu'ils sont beaucoup moins libres. Ils me semblent autant de maitres d'hôtel qu'on ne paye qu'en admiration, et cette monnaie ne vaut peut-être pas la peine qu'ils se donnent. Quoi qu'il en soit, il est impossible de faire plus galamment les honneurs de leurs châteaux. Sauf l'architecture, qui est toujours exécrable, je n'ai rien vu de plus beau ni de plus grand. J'étais l'autre jour chez le marquis de Breadalbane[5], à qui

1. M. Childe et ses enfants ne voulant plus habiter l'appartement où sa femme était morte, Mérimée mit le sien à leur disposition.

2. Cf. *Une Correspondance inédite*, p. 20.

3. Joueurs de chalumeau.

4. Troupe de musiciens.

5. John Campbell, second marquis de Breadalbane, né en 1796. La Reine avait, en 1842, visité son château de Taymouth Castle. Il mourut

appartient tout le pays depuis le lac de Tay jusqu'à la côte occidentale. Il a là 10 000 *deers* [1] et un assez grand troupeau de *bisons*, je dis de véritables bisons américains, vivant dans une péninsule bien palissadée, presque sauvages et paraissant se trouver à merveille de l'herbe d'Écosse. On en tue un, de temps en temps, et l'on dit que la viande est excellente. Il y a au château de Taymouth des tableaux et des antiquités, encore plus de tableaux et de plus beaux qu'à Hamilton Palace, mais tout cela exposé sans goût et sans soin. Toutes ces belles choses s'enfument et se gâtent sans profit, car personne ne les regarde.

J'entends beaucoup causer de la question américaine. On désirerait beaucoup vous voir au fond de l'Atlantique, mais on ne veut pas vous faire la guerre. Au sujet de l'Espagne on dit les bêtises les plus grosses. Il n'y a personne qui se fasse une idée des hommes et des choses de Madrid.

Adieu, mon cher ami, je serai probablement à Paris du 15 au 20. Écrivez-moi à Paris, quand vous y arriverez, si, comme je l'espère, vous vous y arrêtez quelques jours avant votre voyage en Pologne. Mille amitiés à Édouard. Portez-vous bien et ne m'oubliez pas.

X

Au même.

6 septembre 1856. — 52, rue de Lille.

Mon cher monsieur Childe,

Me voici de retour à Paris depuis trois jours, c'est-à-dire beaucoup plus tard que je n'avais projeté, mais il est fort difficile de s'arracher à l'hospitalité écossaise. J'ai fait un grand nombre de zigzags dans les Highlands, trouvant partout bon gîte et vivres de première qualité, sans parler du *whisky*, qui est une fort agréable boisson, mélangé d'un peu d'eau et de sucre, particulièrement quand on va prendre son bougeoir pour se coucher. J'ai vu des choses assez curieuses dans des cabinets d'amateur, mais pas un monument qui mérite qu'on

à Lausanne, le 8 novembre 1862. — Cf. *Dictionary of national biography*, VIII, p. 386. — Mérimée avait fait sa connaissance à Cannes.

1. Daims.

s'arrête pour le regarder : aussi ma tournée n'a-t-elle eu l'archéologie que pour prétexte ; ma grande occupation a été d'étudier la cuisine et les mœurs des natifs. Je reviens satisfait de l'une et des autres, bien qu'un peu choqué de voir un partage si inégal des biens de ce monde.

J'apprends avec plaisir, par la lettre que je trouve ici, que vous ne faites pas ce long voyage de Cracovie que je redoutais pour votre fille dans une saison où les variations de température sont brusques et tranchées. J'espère aussi que vous serez plus tôt de retour à Paris avant votre grand voyage. Quant à partir sans idée de retour, autant je vous approuve d'aller en Amérique dans ce moment, autant je crois que vous auriez tort de renoncer à un pays où vous avez pris vos habitudes et où vous avez beaucoup d'amis.

Il n'y a personne à Paris en ce moment et je n'en suis pas fâché, car j'avais besoin de solitude et de repos après avoir passé six semaines en continuelles *flirtations*. Je vais m'établir pour une semaine à la campagne chez mon cousin, puis je reviendrai travailler un peu, si j'en ai la force, dans la rue de Lille pour n'en sortir qu'à l'hiver. Mademoiselle Lagden me charge de vous dire mille choses. J'espère que nous pourrons dîner ensemble, à votre retour, et vous faire manger quelque *puchero* ou autre plat sauvage.

Adieu, mon cher monsieur Childe, présentez tous mes compliments à Édouard et à sa sœur. Je suis sûr qu'ils ont bien soin de vous, et vous d'eux. Prévenez-moi par un mot de votre retour à Paris, pour vous empêcher de faire le voyage de la rue de Lille dans le cas où je serais à la campagne.

XI

Au même.

Paris, 52, rue de Lille [1].

Mon cher monsieur Childe,

J'ai reçu votre lettre avec d'autant plus de plaisir que tous ces mauvais temps que nous avons eus me donnaient un peu

1. Pour la date, voir la fin de la lettre.

d'inquiétude. Puisque vous n'avez été que secoués, cela n'est rien, et j'espère que miss Mary n'aura pas été trop malade. Quant à moi, je suis bon à jeter aux chiens. Je ne bois, ne mange ni ne dors. J'ai une douleur dans l'épaule droite et dans un côté de la tête. Bref, l'hiver s'annonce très mal. Comme je n'ai plus trop de temps à perdre pour *vivre*, j'ai résolu de défendre courageusement ma peau et, après avoir pris conseil d'un médecin, je vais partir après-demain pour Nice. Là je m'établirai pour une dizaine de jours chez les Ashburton qui ont une villa sur le bord de la mer, au soleil. Puis je courrai un peu dans la Provence avec miss Lagden et sa sœur à qui j'ai persuadé de ne pas attendre une autre fluxion de poitrine à Paris. Je ne reviendrai que lorsque le sénat me rappellera et, de la sorte, j'éviterai les ennuis d'un jour de l'an et des bals officiels.

Si vous aviez été à Paris, nous vous aurions sans doute débauchés pour être de notre excursion. Je ne puis guère vous donner des nouvelles de vos amis de Paris, car il n'y a encore que peu de monde en ville. Je reçois assez souvent des lettres de madame X. (*sic*)[1], qui travaille toujours à mon salut avec l'enthousiasme que vous lui connaissez. Quel dommage qu'elle n'ait plus trente ans!

Madame de Circourt est toujours à la campagne. On lui a volé quelque argent, l'autre jour, avec des circonstances très désagréables. Elle était dans son petit jardin, à deux pas de sa maison. En rentrant, elle a trouvé son secrétaire ouvert, l'argent parti, mais non les bijoux. Le voleur avait pris sa clef dans un petit panier où elle la met habituellement, avait fait jouer le secret d'un petit meuble, examiné son livre de comptes, ses lettres, en un mot, avait fait un inventaire complet de sa chambre. Point de traces de pas à l'entrée de la chambre, qui donne dans le jardin, pas le moindre indice pour diriger les soupçons. Elle se croit parfaitement sûre de ses domestiques, mais il semble évident que le vol n'a pu être commis que par une personne parfaitement au fait de ses habitudes. Il n'y a rien de plus vexant que de demeurer ainsi avec des soupçons vagues qui ne peuvent s'arrêter sur rien.

1. Madame de La Rochejacquelein, à qui sont adressées les lettres d'*Une Correspondance inédite*.

Je suis content que vous passiez l'hiver à Boston, d'abord parce que je crois que c'est un meilleur pays que le Sud, en second lieu parce que je crois que cet hiver vous fera voir en beau la bonne ville de Paris et que vous y reviendrez transporter vos pénates. Je vous garderai fidèlement la bouteille de porto jusqu'à la fin de l'année prochaine.

Vous feriez une œuvre méritoire en vous informant dans le monde littéraire d'une dame ou demoiselle « Anne Maury » qui a publié à New-York, en 1853, un livre intéressant intitulé *Memoirs of a Huguenot Family, — translated from the french original*[1]. — Il s'agirait d'engager ladite dame à envoyer une copie du manuscrit français original à Paris, pour le publier[2]. Ces mémoires sont assez remarquables et elle pourrait les céder à un libraire.

Adieu, mon cher monsieur Childe, je pars demain. Mon retour dépendra du temps et de la session prochaine, mais très probablement la fin de janvier me verra rue de Lille. Je vous souhaite une bonne année, à vous et aux vôtres. Rappelez-moi au souvenir de miss Mary et d'Édouard. Vous devriez persuader à M. Buchanan de l'envoyer à la légation de Paris. C'est là son fait, jusqu'à ce que je le marie à une femme que je lui chercherai. Je vous serre la main cordialement.

27 novembre 1856.

Commencée il y a trois jours et interrompue par mille fâcheux.

XII

Au même.

Paris, 5 mars 1857.

Mon cher monsieur Childe,

Je réponds tardivement à votre aimable lettre : c'est que je ne l'ai lue qu'à mon retour d'une excursion de trois mois en Provence. Considérant que la vie est courte, et que rien ne

1. « *Mémoires d'une famille huguenote*, traduits de l'original français. »

2. Mérimée avait consacré à cet ouvrage, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1853, un article qui est entré dans les *Mélanges historiques et littéraires*.

l'embellit plus que le soleil, je suis allé à Nice chez lord Ashburton, qui avait déjà été mon hôte en Écosse. J'ai passé chez lui quinze jours dans une villa à un quart de lieue de la ville, dans une situation charmante, ayant sous ma fenêtre des orangers chargés de fruits, et sur ma tête un ciel bénin et pur. Ajoutez à cela un excellent cuisinier et des gens aimables tous les jours à dîner. Cependant, en homme *very acute*[1] que je suis, j'avais bien prévu que le temps viendrait où je trouverais dur de mettre tous les soirs une cravate blanche et de faire de l'esprit en deux langues, dans un salon où défilaient tous les gens notables de Nice. En conséquence, j'avais persuadé à miss Lagden et à sa sœur de s'en venir à Cannes et d'y passer les mois d'hiver au soleil. Elles y sont arrivées sous l'escorte de Jules, apportant le fameux samovar et des boîtes de thé et de cigares. Elles ont préparé les logements, et je suis venu m'y installer, précisément lorsque j'en étais à ma dernière cravate blanche, et que l'impératrice de Russie daignait témoigner le désir de me voir.

Cannes[2] est une petite ville au bord de la mer, dans une situation toute particulière, au fond d'un golfe. A l'ouest, un cap très élevé, qui est la continuation d'une haute chaîne de montagnes le garantissant complètement du *mistral*, c'est-à-dire du vent qui est le fléau de la Provence. D'autres montagnes encore plus élevées, au nord, l'abritent également. Le vent d'est est arrêté par la côte de Nice; enfin il y a au midi deux petites îles qui ferment le golfe au sud. Figurez-vous maintenant les profils les plus nobles pour toutes ces montagnes. Les plus près sont couvertes de bois de pins sous lesquels croissent de très hauts buissons de myrte. Les plus éloignées sont couvertes de neige. On n'en sent pas le froid et on a la satisfaction de penser qu'à cinq ou six heures il y a des imbéciles qui grelottent. Tous les environs sont plantés de fleurs, jasmins, géraniums, cassies, etc. Tout cela fleurit tout l'hiver. Presque tous les arbres gardent leurs feuilles : ce sont des oliviers, des chênes verts, des pins, et cent espèces d'arbustes toujours verts. Avec cela, un soleil admi-

1. « Très fin ».
2. Sur Mérimée à Cannes, cf. *Pro Memoria*, p. 24-40.

rable et un air d'une pureté incroyable. En résumé, et pour vous épargner les descriptions poétiques, sachez qu'en trois mois nous avons eu deux jours de pluie; quelquefois il a gelé la nuit, mais dès que le soleil était sur le haut des montagnes nous sortions sans paletot. Aussi ai-je laissé là le rhumatisme qui me tenait à l'épaule, et j'en suis revenu avec la force d'un lion et demi.

Nous avons trouvé à Cannes une assez agréable société d'Anglais. Un lord Londerborough, très aimable, et, de plus, M. Benoît Fould, le frère de mon ministre, tous les deux munis de bons cuisiniers. Ce dernier surtout en possède un admirable. Nous avons bien souvent parlé de vous et nous vous avons désiré en quatrième dans notre ménage. Nous pensions que vous étiez digne d'apprécier ce pays de féerie et que vous y auriez passé les jours aussi gaiement que nous. Mademoiselle Lagden en est revenue avec une poitrine neuve.

J'ai lu avec admiration la lettre de mademoiselle Maury et je serais tenté de vous prier de lui offrir mon cœur et ma main. Cette demoiselle me paraît un homme d'affaires admirable. Aurez-vous la bonté de lui écrire ou de lui dire que la demande dont vous avez eu la complaisance de vous charger était faite sans but arrêté de ma part; que je supposais qu'elle pourrait peut-être *elle-même* publier en français les mémoires de son arrière-grand-père? Quant à moi, je ne suis pas éditeur. Cependant j'ai communiqué sa lettre à mon libraire et la traduction anglaise de mademoiselle Maury. Il publierait volontiers le texte français. Quant au prix de la copie du manuscrit, point de difficulté! Il ne trouve pas à son goût l'autre condition de cent cinquante exemplaires à donner à mademoiselle Maury, par la raison que, si ces exemplaires ne vont pas en Amérique, ou ne sont pas donnés uniquement à ses amis par elle, c'est un moyen sûr de déprécier son édition, personne ne voulant acheter un livre qu'on peut parvenir à se faire donner. Il serait prêt toutefois à offrir cinquante exemplaires à mademoiselle Maury et même plus, si ces volumes étaient donnés par elle, prudemment et à des intimes. Bien entendu qu'ils ne se vendraient pas. Ce libraire est Jannet[1], rue Richelieu, 15.

1. Sur les relations de Mérimée avec Pierre Jannet, cf. Maurice Tourneux, *Prosper Mérimée, ses portraits, etc.* Paris, Charavay, 1879, p. 83-98.

C'est un homme d'esprit, qui sait bien l'anglais, et qui a publié le *Baron de Fœneste*[1]. Renvoyez-lui mademoiselle Maury, si elle agrée ses conditions. Le livre serait publié dans le format de la Bibliothèque Elzévirienne, et, comme le manuscrit ne suffirait pas pour faire un volume complet, il paraîtrait probablement dans un recueil de pièces. — Il ne s'agit que des mémoires de Jacques Fontaine : le reste n'a pas d'intérêt pour nous autres Français. — Si mademoiselle Maury ne voulait pas accepter cet arrangement, je lui offrirais de proposer l'impression de son manuscrit à la Société de l'Histoire de France, ou à la Société des Bibliophiles, mais, pour la réputation de son aïeul, Jannet me semble le meilleur éditeur qu'elle puisse désirer.

Rien de nouveau en politique, je dis chez nous, que l'envoi d'une escadre avec quelques troupes de la marine en Chine. On dit que si les Anglais prennent un port, nous en prendrons un autre, et que vous autres ne demeurerez pas en arrière. Ce qui m'effraie, c'est qu'à force de bombarder les Chinois on n'arrive à les empêcher de cultiver le thé, et alors que deviendrons-nous ? On est persuadé ici que lord Palmerston dissoudra la Chambre et que de la dissolution ne sortira pas une majorité, la matière éligible manquant. Cependant il est probable qu'il y aura quelques radicaux de plus que dans la dernière session.

Chez nous il est question d'imposer la rente et les valeurs mobilières. On fait encore mystère du *comment*. Notre ami Léon de Laborde est nommé directeur des Archives, très bonne place à laquelle il est très propre et qu'il remplira parfaitement. Nous avons ici un M. Hume, Écossais qui s'est perfectionné en Amérique[2], et qui fait danser les tables et tâter les femmes par des mains invisibles. Les succès de ce farceur sont immenses et montrent bien ce qu'est devenu le peuple le plus spirituel de l'Europe. Si Voltaire vivait, il rirait bien. Je suis chargé par M. Villemain, M. Broët, M. de Kergorlay et bien d'autres de vous dire mille choses. Madame de Circourt est toujours souffreteuse. Je ne vais voir personne.

1. Cf. Louis Audiat, *Prosper Mérimée et son édition de Fœneste*. Saintes, 1893, in-8°.

2. Cf. madame Carette, *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*.

Le monde m'ennuie horriblement. Je trouve qu'il est trop bête.

Adieu, mon cher monsieur Childe; à bientôt, j'espère. Rappelez-moi au souvenir de vos enfants. Je crains qu'à son retour votre fille ne soit trop grande demoiselle et qu'elle ne veuille plus dîner chez moi. La bouteille de porto vous attendra.

XIII

Au même.

Paris, 52, rue de Lille. — 7 mai 1857.

Mon cher monsieur Childe,

Ne croyez pas que ç'ait été chose facile d'obtenir la copie que je vous envoie. On m'a, pendant un mois, renvoyé d'Hérode à Pilate avant de me donner un oui ou un non. Puis l'archiviste est tombé malade. Enfin, après bien des jours d'attente et des lettres de rappel, au lieu de me laisser copier la lettre que vous désiriez, on m'en a envoyé une copie, sur papier doré sur tranche, si pesante et si embarrassante à mettre sous enveloppe que j'ai préféré vous en faire un extrait que vous trouverez ci-joint. La première partie de la dépêche n'a aucun intérêt. Il n'y est question que des affaires de la Hollande avec la Russie et des nouvelles fort peu intéressantes de Saint-Pétersbourg. Au reste, à la première occasion, je vous enverrai la copie du ministère des Affaires Étrangères, qu'ils ont trouvé moyen d'écrire sur quatorze feuilles in-folio. Vous pouvez juger de la beauté de l'écriture en vous représentant que l'article relatif aux États-Unis, copié par miss Lagden et moi, contient sept feuillets et demi du manuscrit des Affaires Étrangères. Cela prouve que leurs copistes sont payés à tant la page.

Point de nouvelles, si ce n'est que j'ai acheté dix bouteilles de vin de Porto de M. de Kergorlay, qui en avait eu une vingtaine à la vente de la duchesse de Montebello [1]. Il vient

1. Madame de Montebello était morte en 1856.

du maréchal[1], qui l'avait eu à Lisbonne en 1807. Ainsi il a au moins cinquante ans. Cela est couleur de rose, très sec et très agréable au goût. Le malheur, c'est que, si j'avais été prévenu à temps, j'aurais pu en avoir cent bouteilles. Il ne m'a coûté, tous frais compris, que cinq francs la bouteille. Le lendemain, la Providence m'a envoyé (gratis) une douzaine de bouteilles de portugal, moins vieux, mais excellent. J'attends enfin douze bouteilles de chypre et douze bouteilles de mastic. J'espère que ces renseignements seront de nature à vous faire sérieusement songer à nous faire une visite.

Lundi dernier, la pauvre lady Ashburton, dont je vous ai souvent parlé, est morte à Paris, où elle était arrivée de Nice bien malade, mais sans qu'on pût prévoir cependant une catastrophe si soudaine. La veille de sa mort, nous avons causé et ri ensemble comme autrefois. Elle avait très bonne mine, seulement ses yeux étaient démesurément grands et brillants. Elle se trouvait très bien et nous l'avons crue hors d'affaire. Nous avons aussi perdu le pauvre Musset[2], qui s'est tué à force de boire de l'absinthe. Ce sera une grosse affaire que son remplacement[3]. L'Académie est divisée en deux partis presque égaux en force, les catholiques et les philosophes, et il y aura bataille acharnée, cet automne, supposé que d'ici là quelque autre fauteuil, le mien par exemple, ne devienne pas vacant. — Je suis assez bien portant, mais triste et ennuyé au possible.

Les rois de l'Europe prennent les Tuileries pour une station de chemin de fer.. La semaine prochaine, viendra le roi de Bavière, pour solliciter la bienveillance de l'Empereur au sujet de la succession du trône de Grèce. Il ne serait pas impossible que l'empereur Alexandre vînt lui-même, cet automne.

Adieu, mon cher monsieur Childe. Mille amitiés à Édouard et à mademoiselle Mary, qui doit avoir crû en beauté comme en sagesse. J'espère vous revoir tous en bonne santé et bientôt.

1. Le maréchal Lannes, duc de Montebello.

2. Sur les relations de Mérimée avec Alfred de Musset, cf. *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 17-19.

3. Laprade fut élu, le 11 février 1858.

XIV

Au même.

Paris, 52, rue de Lille. — 24 novembre 1857.

Mon cher monsieur Childe,

Avant de m'excuser d'avoir été si longtemps sans vous donner signe de vie, je voudrais vous demander comment vous vous portez, et comment vous traitent les méchantes affaires de votre pays? J'ai pensé bien souvent à vous en lisant dans les journaux les détails de cette crise qui pèse maintenant sur le vieux monde comme sur le nouveau. J'espère que vous vous en êtes tiré mieux qu'un autre parce que vous êtes un homme sage et que vous joignez, à l'esprit *very acute* de vos compatriotes le bon sens et la loyauté d'un galant homme.

J'ai entrevu Édouard à son passage à Paris. Il a bien voulu faire un dîner maigre avec moi et m'a longuement parlé de l'état de la société à New-York. Je suppose qu'il a exagéré un peu, en homme qui regrette la vie de Paris; mais en rabattant même beaucoup de ses descriptions, il en reste assez pour que vos amis regrettent doublement votre départ d'Europe. Croyez-moi, mon cher monsieur Childe, vous n'êtes pas fait pour le tourbillon de la vie américaine. Vos habitudes de bonne compagnie et de vie intellectuelle ont trop à souffrir dans votre société américaine où les intérêts matériels ont trop de part. Revenez boire votre bouteille de porto avec mademoiselle Mary, qui trouvera ici des adorateurs comme partout, et même un bon mari si nous nous mettons en peine de lui en chercher un. Quant à Édouard, il est déjà tout Français comme vous, et ailleurs qu'à Paris il me fait l'effet d'un poisson hors de l'eau.

Depuis que je vous ai écrit, il y a un siècle de cela! j'ai beaucoup couru le monde. Je suis allé à Manchester voir l'Exposition [1], j'ai passé la saison à Londres [2], fort dans le tourbillon du *high life*, puis je suis allé me rafraîchir en Suisse dans

1. Cf. son article paru dans le *Moniteur* du 9 juillet 1857.

2. Il en profita pour faire deux articles : — l'un sur la *Nouvelle salle de lecture du British Museum*, publié dans le *Moniteur* du 26 août; l'autre sur les *Beaux-Arts en Angleterre*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre.

l'Oberland. Présentement, je reviens de Compiègne[1] où je ne me suis pas trop mal amusé. Si ce n'était l'obligation de mettre des culottes tous les soirs, je n'aurais que des éloges à donner à ce séjour. On y est très libre. On y mange parfaitement, le pays est beau et il y a des gens fort aimables. Je pars la semaine prochaine pour Cannes, où je vais passer deux ou trois mois comme j'ai fait l'année dernière. J'ai persuadé à miss Lagden et à sa sœur que leurs poitrines exigeaient ce voyage et elles y sont établies. Je vais les rejoindre. A notre âge il faut avoir plusieurs femmes qui prennent soin de vous. Vous savez que ces deux-là sont toutes bonnes et dévouées, et que, de plus, elles n'ont pas peur d'un cigare. Combien je donnerais pour vous avoir en quatrième dans notre installation!

Cannes est un pays charmant où il fait un printemps perpétuel. La mer y est d'un bleu admirable et presque toujours aussi lisse qu'un miroir. Rien ne vous annonce l'hiver. On voit des jasmins en fleurs dans les champs, à ses pieds, et, si on lève la tête, on aperçoit les cimes des Alpes couvertes de neige. Il est assez agréable de savoir qu'il y a du mal en ce monde pour apprécier le bien dont on jouit...

Madame de Circourt est toujours souffreteuse à la campagne. J'ai vu deux ou trois fois son mari, qui est toujours aussi inquiet que vous l'avez connu. J'entretiens une correspondance assez active avec madame de La Rochejacquelein. Elle me parle souvent de vous et s'applique à me convertir. Elle est vraiment très bonne et très aimable. Elle a perdu dernièrement un neveu qu'elle aimait beaucoup. Un autre se meurt chez elle d'une maladie de la moelle épinière. Il n'y a presque personne encore à Paris et je n'y suis presque pas resté cette année, en sorte que je ne saurais vous donner des nouvelles de vos anciens amis.

Adieu, mon cher monsieur Childe; écrivez-moi à Paris et le plus tôt que vous pourrez, vous me ferez un bien grand plaisir. Je dis à Paris, parce que je ne suis pas sûr de la durée de mon séjour à Cannes.

Mille amitiés bien sincères.

PROSPER MÉRIMÉE

(A suivre.)

1. L'Empereur et l'Impératrice y résidaient alors.

HISTOIRE

D'UNE

DEMOISELLE DE MODES

I

Un vent frais soufflait. Le ciel était triste et de lourds nuages pesaient sur la rivière. A l'ouest, une bande orange gardait encore l'éclat du soleil disparu, le grand poudroiement d'or qu'il avait soulevé.

La rivière passait lente et grise entre les roseaux. Et, venue de loin, elle paraissait comme appesantie par la longueur de la route et par tout ce qu'elle avait reflété de rives et de villes, de villages, de clochers, de chaumières et de châteaux, de joies et de deuils, depuis que jour et nuit elle voyageait.

Traversant ce pays de Gascogne, elle coulait maintenant parmi des prés, coupés de plantations d'osiers. Au loin et de tous côtés, la vigne envahissante couvrait la plaine et les coteaux de ses rangs serrés.

Avant d'arriver à Port-Saint-Pierre, la rivière formait un coude, s'en venait d'une grande courbe parmi les hautes herbes et les saules qu'elle baignait. — Et, continuant sa route vers le nord-ouest, elle s'attardait, se jouait en méandres par les cam-

pagnes, arrosait de riches bourgades, traversait Bordeaux aux quais magnifiques, puis, suivant les rives basses du Médoc, traînait dans les vases jusqu'au bec d'Ambez où, lourde, immense, accrue de la Dordogne, elle allait devenir la Gironde...

A Port-Saint-Pierre, au bord de l'eau, une petite fille était arrêtée, coiffée d'un béret blanc d'où coulait une longue natte blonde, son petit cabas au bras, toute claire dans le grand paysage sombre. Et, le regard au loin vers les lueurs du soleil couché, immobile et perdue dans son rêve, elle semblait chercher où pouvait bien mener ce chemin, ce beau chemin d'or entr'ouvert parmi les nuages. Le jour mourait lentement; quelques feux, comme des lumières tombées d'en haut, erraient maintenant à la surface des flots. Un homme de haute taille vint à passer. Il dit :

— C'est toi, Louison? Il faut rentrer.

L'enfant suivit. Quelques pas, et ils s'arrêtèrent devant une maisonnette. Posée le long du chemin de halage, toute petite, elle ressemblait à un jouet fané. Elle était rose clair avec des volets gris et un balcon qui n'avait plus de couleur d'aucune sorte. Trois marches usées, posées de côté, menaient à la porte d'entrée; sur le rebord de pierre qui courait le long de l'étroite terrasse étaient rangés des pots de terre. Flétrie et pauvrette, la demeure modeste se parait de l'éclat riant des fleurs. Des géraniums flamboyaient, des citronniers nains portaient leurs fruits lourds, des œillets à la chair précieuse, aux nuances rares, se dressaient sur leurs longues tiges. Et, le soir, la brise jetait aux passants de la route des parfums de vanille et d'orange que coupait l'odeur fine et aiguë de la feuille de verveine.

L'homme et l'enfant entrèrent dans la petite maison fleurie. Et ce fut le long de l'escalier un bruit de petits pas et de petites voix. Sur la table rustique était préparé le repas du soir, et, sous la lampe allumée, près du feu de cuisine qui flambait, entre sa femme et ses trois filles, Louise, Élise et Marie, Jean Kérouall, charpentier, mangea la soupe en famille.

II

Jean Kérouall avait débarqué un jour sur le quai de Bordeaux, venant d'Audierne à bord du caboteur *Sainte-Anne-d'Auray*, qui transportait de Bretagne en Gironde des sardines conservées dans leurs petites boîtes de fer-blanc. Libéré du service maritime, il s'était engagé chez le patron Lerouzic à raison de soixante-dix francs par mois, plus une part sur la marchandise. Après une rude traversée, il gardait en marchant le balancement de la mer et la griserie du vent et de l'eau salée. Grand et beau, il avait un air de force et d'innocence, des cheveux pâles et des yeux clairs, yeux de marin, lointains, perdus, qui semblaient guetter dans les brumes de l'horizon les formes naissantes et mystérieuses de pays inconnus.

Dans ce temps-là, vers 1866, Bordeaux était encore une ville quasiment maritime; son port, aujourd'hui morne, abandonné et comme enlizé, s'emplissait de beaux navires venus de toutes parts.

La Norvège envoyait, pour en faire des mâts, les troncs de ses sapins géants; les bois d'indigo du Bengale apportaient ce bleu vif que l'on ne savait pas encore fabriquer au moyen de l'aniline, et les épices du Sénégal mêlaient leurs senteurs âcres à l'odeur du goudron. Le quai était plein de monde et de bruit. A partir du cours Napoléon et de la grande porte des Salinières, les maisons s'ennoblissaient, s'alignaient dans ce bel ordre qui fait de l'ancienne capitale de la Guyenne la plus distinguée des villes de France. Sous les balcons en fer forgé, les clefs de voûte, mascarons grimaçants, têtes de dieux et de nymphes, gardaient la symétrie dans leur fantaisie et leur variété. Puis le quai passait devant cette place de la Bourse, chef-d'œuvre de Gabriel formé par les deux hôtels en pendant de la Bourse et de la Douane, opposant leurs frontons décorés des attributs du commerce et de la navigation, — œuvre dernière de l'ancien régime : Bordeaux en conserve la belle tenue et l'élégance hautaine.

Jean Kérouall, venu de pays saumâtres aux villes grises et sans joie, jouissait de ce tumulte, de ces figures riantes, de ces cris qui remplissaient l'air de leurs appels bruyants,

comme ceux qui sortiraient d'un immense bosquet au printemps. Il s'amusait de cette vie largement répandue, mouvante, accueillante, et de l'air de fête de cette cité, vraie porte du Midi, offrant au long de ses étalages les fruits abondants de ses riches campagnes.

En flânant à travers les rues, Jean rencontra son camarade Pierre Leghoët, de Quimper. Pierre connaissait Bordeaux : il en voulut faire les honneurs.

On fréquenta quelques cabarets, on acheta du tabac et on alla fumer « sur Tourny », parmi les beaux cafés, où le haut commerce tient ses assises. Dans le jardin public, on s'étonna de la grandeur des magnolias, aux feuilles vernissées, aux fleurs de porcelaine. Enfin l'on parcourut, effarés et silencieux, les salles du musée sonores et vides.

A la tombée du jour, Jean, resté seul, passa devant une église au porche richement sculpté. Il y entra. L'ombre emplissait déjà la nef, où flottait l'odeur de l'encens et le murmure des prières.

A l'entrée, une vieille vendait des cierges qu'elle allumait ensuite et posait sur un candélabre de fer armé de pointes. Et ces petites flammes vacillantes et brûlant l'une contre l'autre étaient, dans l'obscur vaisseau, le foyer lumineux et ardent d'où montaient les vœux et les vains désirs des hommes.

Comme il allait traverser l'église, brusquement, contre un pilier, il heurta une femme qui venait en sens opposé. Il entendit un léger cri, hâta le pas, et, ayant franchi le porche, sous le demi-jour encore épars et à la lueur des premiers quinquets, elle lui apparut petite, toute jeune et charmante. Son trouble s'en accrut : il était avec les femmes, dont il n'avait jamais fréquenté que les plus infimes, d'une timidité extrême. Il marcha d'abord un peu en arrière d'elle, puis, forçant son courage, il s'excusa très humblement.

La jeune fille était de bonne tenue, et savait qu'il ne convient pas de se laisser aborder par des hommes dans la rue. Mais celui-ci était si poli ! Et puis il portait un jersey et un béret de marin, et elle connaissait bien les marins, qui souvent venaient voir les constructions au chantier où était employé son père. Elle répondit :

— Ce n'est rien, monsieur, ne vous mettez pas en peine.

Elle avait ce parler de Gascogne, qui sembla à Jean musical et délicieux.

Tous deux maintenant suivaient le quai Sainte-Croix.

A l'angle d'une ruelle obscure, une enfant présenta des fleurs dans un panier. Le marin prit deux roses, qu'il offrit. Elle les accepta, disant :

— Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien honnête.

L'audace de Jean s'arrêta là. Il crut devoir disparaître ; mais, de loin, et sans qu'on le pût voir, il continua à suivre. La jeune fille fit quelques pas encore, puis, traversant, s'arrêta devant un chantier fermé de planches. A la vitre d'une maisonnette prise dans la clôture, elle donna deux coups légers. Un vieil homme se montra, et ensemble ils s'éloignèrent en longeant le quai.

Le lendemain matin, Jean alla rôder autour du chantier. Il apprit que c'était là un des ateliers des « Chantiers de l'Océan », qu'on y construisait des navires de guerre et aussi des bâtiments de commerce. Sur un écriteau apposé à la porte il lut : « On demande des ouvriers charpentiers. » Soudain il se mit à réfléchir. — D'ordinaire, il ne réfléchissait guère, il rêvait, et ses rêves avaient les formes indécises des nuages qu'emporte le vent. Cette fois, une idée précise, dominante, lui venait. On cherchait des ouvriers charpentiers ; mais lui, Jean Kérouall, il était charpentier ! Tout jeune, il avait manié la scie et la varlope chez le père Guilleric, près de Quimper. Alors !...

A voyager toujours sur ce caboteur, quel sort l'attendait ? Un maigre salaire, et sa pauvre part toujours contestée par un capitaine avide, brutal et sournois. De famille, de foyer, il ne lui en restait quasi plus. Son père, ses deux frères, péris dans la pêche d'Islande ; la cabane vendue, la mère fuyant cet océan dévoreur qui lui avait pris tous ses hommes, réfugiée dans les terres, auprès de sa fille, mariée à un cultivateur. Rien là-bas ne l'attachait plus. Jean, le cœur battant, frappa à la porte du chantier. Qu'une petite fille invisible et toute-puissante eût mené jusque-là le rude Breton, il n'en savait rien, et n'y pensait pas. Certes il revoyait sans cesse une forme légère et rapide glissant dans l'ombre devant lui. Mais quant à rapprocher les deux choses, à les déduire l'une de l'autre, l'idée ne lui en était même pas venue.

...ait ouvrit. Son béret à la main, très poli, Jean ...a le contremaître.

Monsieur Coste! — dit l'enfant.

Et il montra sous le hangar un gros homme qui donnait des ordres.

Jean le reconnut et perdit contenance. Mais « le père Coste », comme on l'appelait familièrement, affectueusement aussi, était bon enfant. On s'expliqua : on pourrait s'entendre; seulement, il fallait se mettre d'accord avec le patron, ne pas se faire des ennuis avec la marine.

Deux jours après, Jean entrait au chantier.

Quand il revit Marie Coste, elle lui parut tout autre et il s'en troubla. Pourtant sa beauté se précisait mieux encore au grand jour, gagnait en éclat ce qu'elle perdait en mystère. Elle semblait une vraie fleur de son pays : — fine, au profil net, brune et dorée comme ces Maures qui passèrent là jadis en conquérants ravisseurs. Et le mouchoir à la bordelaise, ce turban accommodé spirituellement et qu'importa peut-être jadis quelque voyageuse revenue d'Orient, la coiffait le mieux du monde.

Jean fut reçu chez les Coste. C'étaient de bonnes gens, simples et aisés. La maman Coste apportait sur la table la soupière toute fumante et accueillait d'un sourire.

La fille aînée, Félicité, ambitieuse, très adroite, hantée de rêves de fortune, était depuis deux ans à Paris, dans le commerce.

Six mois après son entrée au chantier, Jean Kérouall épousait Marie Coste. Au bout d'un an de mariage, une fille, une petite Louise, naquit. Le jeune ménage était heureux, lorsque la guerre éclata.

Vers la fin de 1870, Jean fut incorporé dans la 4e division du 21e corps d'armée, sous les ordres du capitaine de frégate Gougeard. Il prit part, dans l'armée de Chanzy, à la bataille du Mans. Quand il rentra à Bordeaux, une seconde petite fille, une Élise, était survenue. Mais la guerre avait porté un coup terrible à la construction maritime. Dans les ateliers, les travaux languissaient, diminuaient de jour en jour. Le père Coste pensait à se retirer, à vivre de son mince avoir dans quelque coin suburbain.

Ce fut vers ce temps que, sa marraine étant morte, Marie

Kérouall hérita d'une maisonnette située à Port-Saint-Pierre, sur la rivière. Le ménage résolut aussitôt de s'y installer. Jean trouverait à exercer dans le pays son métier de charpentier, et la dépense serait bien moindre que dans une grande ville. On partit. Et bientôt vint au monde la troisième et dernière petite fille, Marie.

La vie parut d'abord étroite et monotone, mais on s'y fit peu à peu. Quoique la cage ne fût pas grande pour tant d'oiselets, l'ordre et la propreté la rendaient tout de même plaisante. Jean Kérouall avait gardé son âme rêveuse de Breton, et parfois, la nuit, quand le vent courait sur la berge et agitait en passant les toiles qui séchaient le long du balcon, il croyait naviguer encore et entendre les grandes voiles secouées par la tempête.

III

Port-Saint-Pierre, qui n'était qu'un petit chef-lieu de canton, devait à sa situation riveraine une vie et une animation renouvelées sans cesse. Quatre fois par jour, les bateaux montant et descendant la Garonne déposaient sur la berge allants et venants.

Les vins blancs renommés des coteaux du Haut-Saint-Pierre attiraient aussi beaucoup de négociants et de courtiers.

Vue de la rivière, la petite bourgade se posait assez gracieusement à mi-colline. Quelques maisons et castels s'étageaient au-dessus des carrières blanches, parmi des bouquets d'arbres. Tout en haut du coteau, Château-Gorsac s'élevait, imposant et dominateur.

Mais, pour qui traversait son unique rue coupée de quelques ruelles, Port-Saint-Pierre ne faisait pas très brillante figure. Ses habitations pauvres, usées, jamais repeintes, qui d'ailleurs ne furent guère belles en venant au monde, semblaient avoir pris, en vieillissant, l'insouciance et même le cynisme de leur laideur.

Et sur les petits trottoirs encombrés d'objets de ménage, de chaises d'enfants, de sacs à fourrage, de caisses éventrées, il ne restait de place qu'à peine pour les chats et pour les poulets.

Le soir, l'aspect s'améliorait un peu. Sur la grande place,

le cercle et l'Hôtel du Commerce prenaient sous l'éclairage, derrière les stores baissés, quelque chose de discret, d'intime, d'attirant. Dans la rue, les boutiques, si ternes le jour, avec leurs vitres salies de poussière et de mouches, livraient sous la lumière du gaz tout leur mystère et ressemblaient à de petites chapelles d'Orient pleines de lueurs et d'icônes et d'objets singuliers. Chez le liquoriste, les flacons remplis d'or et de pierreries en fusion jetaient mille feux, et les bocaux du pharmacien, rouges ou violets, avaient un air de dignité cardinalice ou épiscopale. Tout au bout de la rue, la forge apparaissait fantastique, prenait dans l'ombre les proportions étranges, immenses, de quelque gouffre d'enfer.

Sur la maisonnette, au bord de l'eau, les années avaient passé. Jean Kérouall, qui ne s'était jamais fait aux habitudes locales, et ne fréquentait ni le café ni le cercle, où l'on jouait au billard en se contant les nouvelles, avait acheté un petit bateau de pêche. Ce lui fut une grande joie. Il n'aimait que le ciel et l'eau, et, ses filets tendus, il se couchait au fond de sa barque et regardait courir les nuages.

Les trois fillettes avaient grandi. Louise, l'aînée, marchait sur ses dix-neuf ans. C'était une singulière petite fille. Douce et souriante, elle parlait si peu que l'on doutait parfois qu'elle fût du pays et en comprît la langue. Lorsque, devant les portes ou aux sorties d'églises, les babillages commençaient, que tous les petits gosiers lançaient à la fois leurs notes aiguës, concert strident où toutes les voix étaient fraîches, si l'on disait : « Et toi, Louise? » elle répondait : « Moi, j'écoute... ».

Mais sa figure surprenait encore bien plus que ses façons. Quand, fine, svelte et lumineuse, Louise Kérouall traversait Port-Saint-Pierre, il semblait que le cadre ne fût pas en harmonie avec elle, qu'elle aurait dû se mouvoir parmi des choses nobles, sur des fonds d'élégance et de beauté. Et, bien à son insu, elle humiliait en passant la pauvre rue de village malpropre et mal bâtie.

La bonne madame Kérouall s'étonnait elle-même de cette fille qui lui était venue, de cette reine de l'Armorique, nimbée d'or et qui lui ressemblait si peu. Et les garçons s'effarouchaient d'elle, la trouvaient étrange, trop différente des autres, et ne lui disaient rien.

Ce fut à l'automne de 1886 que l'on se prépara chez les Kérouall à recevoir la tante Félicité. On ne s'était pas vu depuis longtemps, depuis la mort des parents Coste, mais on avait gardé des rapports affectueux, et l'on s'écrivait deux fois par an.

Félicité avait prospéré. Dans la grande maison de modes où elle était entrée, elle occupait une place prépondérante. Et l'humble maisonnée attendait avec quelque émoi l'arrivée de la belle dame de Paris.

On renonçait à la prendre à demeure, n'ayant pas pour elle de chambre convenable, mais, à deux pas, chez l'épicier, se trouvait une pièce meublée si richement, avec bandes de tapisserie brodées à la main, glaces aux cadres superbes, vases dorés, que messieurs les conseillers généraux et députés en tournée s'y logeaient, la préférant à l'Hôtel du Commerce. Il avait même été question d'y faire coucher Monseigneur quand il était venu pour la confirmation, mais le presbytère déclara qu'il s'en trouverait mortellement offensé.

Félicité occuperait donc cette belle chambre ; quant aux repas, elle les prendrait chez les Kérouall.

Elle arriva un soir de septembre. Toute la famille attendait, pour la recevoir, au ponton du bateau à vapeur. Lorsqu'elle apparut, souriante, jeune, très élégante dans sa robe bien faite, c'est à peine si sa sœur l'osa reconnaître. Elle se montrait toute chargée de sacs et de petits paniers, — des friandises sans doute, — et deux hommes de peine la suivaient, portant ses « chapelières », comme on dit là-bas. Le luxe de ce bagage causa quelque surprise. On s'embrassa : — Marie, Jean, et puis les petites, en commençant par la dernière... Mais quand elle en vint à Louise, la tante la regarda, et, de surprise, lui prit le visage entre ses deux mains pour la mieux voir.

— Et pourtant, — dit-elle, comme se parlant à elle-même, — je ne m'étonne pas facilement !

Ce fut une immense allégresse pour les petites Kérouall, après la distribution des bonbons fins et autres sucreries, de voir déballer les chapelières de tante Félicité. Que de cadeaux, que d'émerveillements ! D'abord les jolis vêtements, robes, chapeaux, et une toque pour Louise. Une toque de Paris ! Jamais on n'en avait vu, même aux dames des châteaux. Et

puis les colifichets, bagues, colliers, boîtes à broder, boîtes pour fabriquer des fleurs artificielles. Il y avait de quoi se parer et s'amuser toute la vie. Enfin, un beau service à thé en doublé pour Marie et une pipe en écume, une pipe invraisemblable, une pipe d'amiral, pour Jean. Aucune des petites Kérouall ne dormit de toute la nuit.

Les vendanges se faisaient de bonne heure, cette année-là. Sur les routes passaient de lourdes charrettes attelées de chevaux et de bœufs, et chargées de comportes où le raisin s'empilait, se pressait, coulait en gouttes épaisses. La nature entière s'attendrissait et l'odeur de vin fermenté, répandue partout, grisait le pays.

Cette année aussi, le comice agricole se devait réunir à Port-Saint-Pierre. Depuis plusieurs jours l'activité était grande sur la place. On y élevait un hangar où auraient lieu l'exposition et le banquet. Jean Kérouall dirigeait les travaux. Tout autour régnaient des gradins où se placeraient les produits viticoles et agricoles envoyés au concours. On y verrait des pieds de vigne entiers, et l'on pourrait apprécier l'heureux résultat de la greffe française sur racine américaine. Et les cultures diverses, les fruits, les céréales, auraient leur part d'attention, d'honneurs et de récompenses.

Festin, discours, fanfares, orphéons, de l'héroïsme, du civisme, du patriotisme, sur fond d'andrinople et de velours de coton, — le tout pour trois francs cinquante.

Mais l'attrait « distingué », et qui intéressait la jeunesse, c'était le bal qui aurait lieu le même soir, à Château-Gorsac : M. le comte de Leuze invitait le pays à venir danser chez lui.

Député de la sixième circonscription de la Gironde, âgé pour lors d'environ trente-six ans, le comte de Leuze était un joli garçon, qui avait surtout le goût des femmes. Député, il l'était, comme il était propriétaire de Château-Gorsac, par héritage et par la grâce de Dieu. C'est une grâce inexplicable, et par cela même auguste.

Le feu comte, père du comte actuel, avait été un politique par inclination, par besoin d'agitation, et aussi par le sentiment grave, ingénu et profond, qu'il devait ses talents à son pays. D'ailleurs il avait plus de zèle que de lucidité, plus de lucidité que de finesse, plus de finesse que de sagesse, mais il réussit

tout de même, du moins auprès du plus grand nombre, puisqu'il garda son siège jusqu'à la fin.

En ne faisant rien, son fils réussit mieux encore. Il avait le don de plaire avec facilité. Son indolence, qui semblait conquise sur ses plaisirs, pouvait passer pour de la méditation, et quant à ses plaisirs, ils étaient une forme de son activité et permettaient d'espérer qu'elle en saurait prendre d'autres.

D'ailleurs son élégance laissait à ses opinions quelque chose d'imprécis, de flottant et de gracieux, et, comme dans ce temps-là on n'était pas divisé par les haines violentes qui ont éclaté depuis, ce « rallié » paraissait n'avoir fait qu'une avance polie, qui ne le séparait de personne et n'était que le comble des bonnes façons.

Lorsque vint le soir du bal, succédant à la journée du comice, un air de fièvre courait dans Port-Saint-Pierre. Par petits paquets, on se groupait, on prenait la route qui montait vers le Haut-Saint-Pierre, et il en venait tant, que cela ressemblait à quelque migration, au déplacement de toute une fourmilière humaine.

Chez les Kérouall, on avait beaucoup hésité sur ce qu'on ferait. Jean ne se souciait guère d'aller à la fête, Marie ne donnait pas d'avis, Louise était de celui de son père ; mais ce fut Félicité qui l'emporta et entraîna tout le monde.

Au moment où l'on partait, Louise parut, tenant à la main un chapeau de paille, œuvre innocente de quelque ouvrière locale.

— Qu'est-ce que c'est? — dit Félicité. — Veux-tu vite cacher cela?...

Et, saisissant un bout de mousseline, elle le noua légèrement, avec une adresse de fée, autour des cheveux blonds.

— Comme ceci, tu peux aller.

Depuis longtemps elle blâmait ces modes « à l'instar de Paris » et regrettait le coquet mouchoir.

Troublant la paix du soir, des rafales de musique vinrent au-devant d'eux dès le tournant de la route. Parmi toute cette joie, seuls restaient graves, étrangers, dédaigneux, les grands arbres sombres rangés en bordure. Mais, la grille franchie, ils étaient, eux aussi, de la fête, reliés par des guirlandes de lumière, ornés de lanternes vénitiennes. Un nuage de poussière

soulevé par les danseurs flottait sur le sable et sur les gazons, et, dans les allées, des couples se promenaient, respirant un instant, avant de reprendre leurs ébats. Ils s'y livraient de tout cœur, mais leurs danses semblaient des sauts et des bonds et le rythme et la grâce en étaient absents.

Les Kérouall s'étaient placés modestement au dernier rang des curieux. Soudain, et sans l'avoir vu venir, Louise aperçut le comte de Leuze, debout à son côté, vêtu de clair, souriant, charmant.

— Mademoiselle, — dit-il, — voulez-vous m'accorder la prochaine danse?

Le comte ouvrait d'habitude le bal avec la femme de son régisseur et s'en tenait là. Interdite, elle n'osait répondre; Félicité, la poussant, lui dit :

— Allons, va, petite.

Comment danserait-elle? Légère et adroite, elle s'abandonna au bras de son cavalier, qui l'enlevait, l'emportait, la faisait voler au-dessus du sol. Tout à coup, un peu à l'écart, dans un bosquet, ils s'arrêtèrent. Louise ne vit plus qu'une immense lueur qui tournait, tandis que la terre se dérobait sous elle. Le comte de Leuze la gardait dans ses bras.

— Mademoiselle, — lui dit-il, parlant bas et très vite, — ceci est un moment que je guettais depuis longtemps. Je m'intéresse beaucoup à vous. J'ai des choses à vous dire. Venez me voir demain, vers le soir. Vous entrerez par la petite porte qui est au bas du mur de clôture : vous la trouverez ouverte et je vous attendrai dans le pavillon, à gauche de l'allée.

M. le comte de Leuze avait la grande habitude des femmes, mais il ne s'était guère occupé des fillettes. S'adressant d'ordinaire à des personnes averties, il ne comprit pas que son langage mesuré et volontairement froid pouvait déconcerter une ingénue. Louise était romanesque; la grossièreté de la jeunesse du pays la froissait, mais les paroles irréprochablement correctes du gentilhomme la laissèrent troublée et incertaine. Elle se dit qu'elle en causerait avec tante Félicité, à qui elle trouvait beaucoup d'esprit.

Le lendemain matin, la tante et la nièce allèrent porter des lettres à la poste. La saison s'avançait, les clientes rentraient, Félicité était rappelée par les affaires.

— Petite, — dit-elle tout à coup, — parle moi franchement, te plais-tu dans ce pays?

Elle l'observait depuis son arrivée. Elle la voyait toujours douce et d'humeur égale, elle ne la croyait pas heureuse.

Occupée à son métier de couturière, Louise tout le jour cousait, assise sur le balcon. Puis, vers le soir, elle s'accoudait, et, comme du temps où elle était encore petite fille, son regard errait au loin, parmi les lueurs du soleil couchant. Et il lui semblait que dans les nuages apparaissaient des pays merveilleux, des Labradors, des Florides, des Antilles, dont les marins qui furent ses ancêtres avaient mis en elle les brillantes images. Puis le soleil s'éteignait, l'horizon devenait sombre, Port-Saint-Pierre se refermait sur elle comme une prison.

Avant de répondre à sa tante, Louise réfléchit. Elle se disait qu'en avouant son ennui elle trahirait l'affection qui l'unissait à ses parents, à ses petites sœurs, mais sa sincérité l'emporta :

— Non, ma tante, — dit-elle, — je ne m'y plais pas, mais je sais que j'ai tort et que c'est mal.

Félicité la rassura. Sa résolution fut prise : elle emmènerait Louise à Paris.

Comme elles s'en retournaient, la nièce conta à sa tante l'incident de la veille, et les propos du comte de Leuze. Alors Félicité aperçut comme en une vision la pauvre innocente livrée aux aventures rurales, et M. le comte de Leuze, qui passait pour généreux, entr'ouvrant son portefeuille armorié pour en tirer un billet de mille francs.

« Il se faisait grand temps que j'arrive! » se dit-elle avec émoi.

IV

Ce ne fut pas sans peine que Félicité décida les Kérouall à lui confier Louise. Jean surtout tenait à sa petite Bretonne, la mêlait à ses rêves, faisait le projet de la mener en mer vers les côtes de son pays, pour lui montrer les belles grèves et ces pointes et ces rochers contre lesquels, d'une colère inlassable, les lames viennent se briser.

Mais Marie, plus pratique, représenta à Jean qu'il ne fallait

pas mécontenter Félicité, si bonne pour eux et dont l'amitié pouvait être si utile à leur fille!

Ils consentirent. Louise reverrait ses parents aux vacances. Et d'ici là, si elle s'ennuyait, si l'air de la ville ne lui valait rien, il serait facile de s'en revenir.

L'heure du départ arriva. On était réuni sur la berge pour les adieux. Les petites s'attachaient à la robe de leur grande sœur, Jean restait silencieux et morne, et Marie, tout agitée, recommandait surtout à sa fille de bien faire attention à ces voitures qui écrasent tant de monde à Paris!

— Sois sans crainte, ma bonne Marie, — dit Félicité, — je te promets que cette petite ne sortira pas seule de longtemps : les fillettes, là-bas, courent bien d'autres dangers que celui d'être écrasées.

Elles s'embarquèrent, et l'on resta se guettant, se faisant des signes de la main, disputant à la distance, qui toujours croissait, des formes de plus en petites et imprécises.

Seul se dressait encore, dominant le coteau, Château-Gorsac tout blanc, flanqué de ses quatre tours aux toits d'ardoise. A ses pieds, comme une ample draperie, s'étalaient ses vignes, qui donnent un si joli vin blanc sec, « troisième » cru classé, bien connu des amateurs...

On dîna à la gare en arrivant à Bordeaux, avant de prendre l'express de nuit. Puis le train partit, roula à travers des pays de gloire et de beauté sur lesquels l'ombre jetait le mystère de ses voiles bleus. Et, dans le bruit et l'appel des stations et les secousses et les arrêts, le trajet s'accomplit. Sous le matin grisâtre, faisant retentir les longs sifflets de l'approche, le train s'engagea parmi les innombrables réseaux qui, rayonnant autour de la grande ville, semblent comme le symbole de la complication de cette vie où l'on va entrer.

Le réveil des villes est sans grâce. A peine sortie de la gare, la tête cassée par le bruit des malles jetées avec fracas sur l'omnibus, Louise regarda autour d'elle. Naïvement elle crut que Paris allait lui apparaître dans sa beauté célèbre, tous ses monuments groupés en quelque vue panoramique vaste et prestigieuse. Elle vit des quais pâles, sévères, laborieux, où parmi la poussière volaient les feuilles sèches, l'horizon embrumé, sali de fumée, et, tout près, les charrettes munici-

pales, pleines de débris, toute la voirie des heures matinales opérant ses travaux méthodiques. A ce spectacle, Louise ferma ses paupières sur ses yeux lourds de sommeil.

Mais, aux Champs-Élysées, elle se réveilla à demi, et l'avenue fuyant jusqu'à l'Arc de l'Étoile se déroula en une vision surprenante que jamais ensuite elle ne devait retrouver.

Puis l'omnibus s'engagea du côté des Ternes et s'arrêta avenue de Villiers.

Un troisième au-dessus de l'entresol, avenant et de très bon air, le salon peint en gris clair, avec fauteuils Louis XVI brodés au point représentant des bergers et des bergères, des glaces dans de vieux cadres, des groupes de biscuit, le tout d'une élégance discrète et aimable.

La matinée se passa à déballer, à ranger avec l'aide de Rosalie, la femme de chambre. Félicité avait le coup d'œil prompt et l'art du commandement. De sorte que vers midi une chambre ingénieusement combinée était prête pour Louise.

Après le déjeuner, servi dans une jolie salle à manger tendue de satin de Chine et garnie de vieilles porcelaines, Félicité se rendit au magasin, laissant sa nièce se reposer jusqu'au soir. Avant de la quitter, elle lui dit :

— Nous irons dîner chez un voisin.

Celui qu'elle désignait de façon aussi vague était M. Julien Toussard, de la maison Rogé, Toussard et Cie, l'ami de toute sa vie, qu'elle avait connu dans les années riantes et légères de ses débuts à Paris et qui, côte à côte avec elle, énergique, ambitieux, tenace, franchissant toutes les étapes, lui gardait au cours d'une fortune grandissante un attachement inébranlable. Fils d'un fabricant d'appareils de chauffage de la rue Poissonnière, Julien Toussard avait dès l'enfance crayonné des guirlandes, des colonnades de temples et des jardins sur les murs de l'étroite boutique. Mais, lorsqu'il voulut entrer à l'École des Arts Décoratifs, son père se brouilla avec lui. Pour vivre, il dut longtemps colorier des reproductions du XVIIIe siècle, que les marchands vendaient ensuite comme gravures anciennes. Intelligent, très laborieux, plein d'originalité, il intéressa ses professeurs, qui le recommandèrent. Un beau matin, la fortune entra dans sa mansarde, où dansait justement un rayon de soleil. La maison Perraut, Massin et Rogé lui

demandait de passer à ses bureaux et d'apporter ses cartons. Peu de temps après, il était engagé comme dessinateur.

L'entrée de Julien Toussard dans cette importante maison, qui « faisait » la soierie, le velours, le satin, les gazes, les tulles, les dentelles de fantaisie et fournissait la « mode », la « haute confection » et l' « exportation », eut des conséquences inattendues. Julien était réfléchi autant qu'audacieux : en maniant son crayon, il s'aperçut que la mode française, jadis si libre, si légère et charmante, s'était depuis un demi-siècle singulièrement embourgeoisée, affadie, perdue dans les plis lourds d'une convention médiocre. Il songea à quelque princesse que de méchants génies auraient fagotée, défigurée, cachant sous de vulgaires parures tous ses attraits et tous ses charmes, et il résolut de la délivrer, de lui rendre sa tournure gracieuse, de rattacher les guirlandes et les piquants atours qui l'ornaient jadis. Son projet prenait comme un air de chevalerie.

Le succès dépassa ce qu'on avait pu croire. Ce fut un véritable renouveau, et l'art délicat de la toilette refleurit tel qu'en ses plus beaux jours.

Julien Toussard avait connu Félicité presque dès l'époque où il entrait chez Perraut, Massin et Rogé. Un matin, on le fit appeler au « rayon de dentelles » pour s'entendre avec une employée de Rachel Block. — Cette maison commençait sa vogue et déjà lançait les modèles. Il s'agissait d'une commande pressée : un motif de style Louis XVI, pour border de longues voilettes. La personne chargée de cette commission montrait tant de goût et d'intelligence que Julien en fut frappé. Il remarqua aussi la beauté de ses yeux et un signe au coin de ses lèvres, qu'elle avait très rouges.

Son dessin terminé, Julien l'alla présenter et demanda mademoiselle Félicité. En ce matin de printemps, les rues étaient pleines de fleurs offertes en bottes ou étalées en parterres dans les voitures ambulantes, et la tiédeur de l'air emplissait les âmes de douceur.

Que se passa-t-il? Félicité permit à Julien de l'accompagner, un jour prochain, au Salon de peinture. Ils y furent et, depuis lors, ne se quittèrent jamais plus.

La carrière de Julien Toussard fut belle et rapide : lorsque

deux des associés se retirèrent, M. Rogé offrit à l'habile dessinateur d'entrer dans la maison. Une petite part d'héritage venue de son père lui permit d'y verser une commandite. Sur le balcon de la rue du Quatre-Septembre s'étala désormais, en grandes lettres d'or, la raison sociale « Rogé, Toussard et Cie ». De nombreuses médailles obtenues au cours de diverses expositions confirmèrent le succès et la renommée déjà acquises, et, à la suite de l'exposition de Vienne, Toussard recevait du ministère du Commerce la croix de la Légion d'honneur, qu'il aurait pu tenir aussi bien de celui des Beaux-Arts...

Vers sept heures et demie, Félicité et sa nièce descendirent trois étages : M. Toussard occupait l'entresol. Dès la porte de l'antichambre, qu'un jeune domestique vint ouvrir, une grande lueur les salua : on avait illuminé comme pour une fête, et cette clarté, qui troublait Louise, semblait en même temps lui faire accueil.

Julien Toussard parut. Depuis les jours où, jeune et timide, il avait déclaré sa flamme à l'aimable Félicité, plus de vingt années s'étaient écoulées. Maintenant il était chauve, avec un peu de ventre et une barbe courte et drue. Mais ses yeux brun clair, pleins de reflets joyeux, gardaient toute leur jeunesse.

Il s'avança, puis aussitôt s'arrêta, feignant l'indignation :

— Non! — s'écria-t-il, — on prévient le monde, on ne cause pas un pareil saisissement!... Et c'est vous, madame Félicité, vous que j'appelais une dame de raison, qui montrez cette imprudence!... Mais l'avez-vous seulement regardée, votre nièce, pour l'amener dans une maison tranquille, dans un quartier paisible? D'abord le propriétaire n'en voudra pas : il loge bourgeoisement, il n'entend pas avoir chez lui des phénomènes.

Pendant ce discours, qu'il débitait avec une gravité comique, la pauvre Louise ne savait quelle contenance prendre et se sentait prête à pleurer. La voyant si désemparée, sa tante en eut pitié :

— Allons, petite, ne te démonte pas! Monsieur Toussard aime à plaisanter, mais, cette fois, il abuse un peu de ton innocence. Tu verras comme bientôt, toi aussi, tu te moqueras de lui... D'ailleurs, mon ami, qu'est-ce à dire? — ajouta-t-elle, — Louise est jolie, c'est convenu, mais vous savez bien que

Paris, c'est la foire à la beauté, et, quand on ne bat pas la grosse caisse, le monde vous laisse en paix.

L'appartement de Julien Toussard tenait de la boutique, du musée et du cabinet d'amateur. Dans la vaste pièce qui servait à son travail, les livres, les documents, les gravures s'entassaient, s'échappaient des armoires trop pleines, se répandaient sur les tables et jusque sur les sièges. Autour des murs régnaient de grandes vitrines où des étoffes anciennes étaient rangées. Dans un coin, l'Orient montrait les gazes brodées d'animaux étranges que portèrent les impératrices de Byzance; puis, c'étaient les velours et les dentelles d'or de la Renaissance, les brocatelles Louis XIV, enfin les soies, les satins, les damas, les lampas et les gourgourans du XVIII[e] siècle, toute l'histoire de France par le tissu, depuis un lambeau de la chape de l'évêque Amelgard jusqu'à la berthe de moire antique orange venant de la dernière robe que fit Worth pour l'impératrice Eugénie.

Mais la salle à manger appelait les convives. Un lustre garni de bougies jaunes éclairait la tenture de vieux cuir fauve, décorée de motifs chinois dans le goût du Bérain. Sur la table, toute parée de fleurs disposées en guirlandes, brillait d'un doux éclat un beau service de porcelaine de Chine. On prit place, et Louise, qui s'étonnait de tout, ne disait rien, craignant de faire sourire, tandis que le regard d'admiration très amusée de Toussard ne la quittait pas et continuait à la troubler.

— Voici donc une petite demoiselle — dit-il — qui vient à Paris pour faire des chapeaux. Mais savez-vous que coiffer des Parisiennes, c'est bien plus difficile que de fabriquer des lois et même de diriger des ministères? Il y a peut-être trois femmes qui s'en tirent, et madame ici présente est du nombre.

Félicité ne releva pas le compliment :

— Rassurez-vous, on ne demande pas aux débutantes de faire des chapeaux! On les charge d'abord de les épousseter, de les lever le matin, de les coucher le soir : les chapeaux se reposent, la nuit, comme les personnes. D'ailleurs, Louise n'ira pas dans les ateliers; elle sera au salon avec moi et elle apprendra en regardant.

— Mais je lui en montrerai, moi, des chapeaux! — s'écria Toussard, — des livres entiers où sont figurés des chapeaux!

Voulez-vous le hennin d'Isabeau de Bavière, la coiffe de Marie Stuart, le chaperon de Marguerite de Valois, la fontange de la duchesse de Bourgogne, la casquette de madame Tallien ou le turban de madame de Staël, le tout visible ici dans quelques instants et pour rien?

Louise l'écoutait avec un mélange de suprise et d'effroi, puis elle dit tristement :

— Mon Dieu, que de choses je vais avoir à apprendre, et combien je me sens ignorante et ridicule! Chez nous on ne connaît que le mouchoir... car, pour le reste, ma tante m'a dit de ne pas appeler cela des chapeaux, mais plutôt des infamies.

Le dîner s'acheva parmi des propos divers; puis, lorsqu'on se fut levé de table, on se rendit au boudoir.

C'était une toute petite pièce, la seule que M. Toussard avait eu le goût et le loisir d'achever. Sur les panneaux de gros de Tours qui en faisaient la tenture, des instruments de pêche et de jardinage étaient brodés; ils venaient d'un salon de musique de la reine Marie-Antoinette. Le boudoir ne contenait que peu d'objets, mais tous rares et exquis.

— Je ne le montre pas à tout le monde, — fit Toussard; — j'ai peur que la laideur et la bêtise ne le gâtent, rien qu'en y passant. Mais vous, — dit-il à Louise, — vous le parez, et, un jour que j'aurai le temps, je vous mettrai un bel habit de l'époque et vous m'en ferez les honneurs.

Le jeune domestique entra pour dire que le café était servi, et aussi que monsieur et madame Flandin venaient d'arriver.

Toussard alla saluer ses visiteurs. Ceux-ci étaient assis côte à côte sur le canapé, au seul endroit où les livres et les gravures avaient laissé vide un petit espace. Ils se levèrent. Flandin, dont le grand talent de dessinateur et de peintre n'intéressait encore que de rares connaisseurs, était un petit homme à l'air innocent et vif, au sourire mélancolique et fin. Il tenait à la main un chapeau pointu du genre tyrolien. Madame Flandin, copieuse et maussade, montrait un visage énormément fardé. De ce qu'elle avait été finalement épousée, elle laissait voir un immense orgueil et une violence agressive. Mais elle méprisait son mari parce qu'il était modeste et pauvre.

— Je suis tout à fait heureux de vous voir, — dit Toussard, — et de vous dire que nous avons réussi. L'État fera

quelques bons achats à votre exposition... Et, comment va-t-elle, cette exposition?

Hélas! elle ne marchait pas fort : on venait en passant, on venait pas mal et on approuvait; il y en avait même qui approuvaient beaucoup, mais ce n'était jamais ceux qui auraient pu acheter.

— Les capitaux sont toujours muets, — interrompit Toussard, — et généralement sourds. Ce qui est absurde, c'est que dans quelque temps tout cela se payera horriblement cher. Il y aura eu l'intermédiaire, l'heureux intermédiaire, le plus heureux des trois, et, dans ce cas, aussi le plus perspicace... Enfin, mon bon ami, soignez-vous bien, tâchez de vivre assez longtemps pour être contemporain de votre gloire.

Madame Flandin, qui n'avait pas ouvert la bouche, considérait dans une surprise indignée cette Louise dont la beauté lui paraissait vraiment déplacée.

Toussard s'en aperçut et dit très sérieusement :

— Vous avez raison de regarder mademoiselle, c'est une curiosité. Elle est engagée chez Barnum pour y représenter le type parfait de la race caucasique.

Ce propos, d'une gaieté facile, tomba dans le mépris, l'indifférence ou l'inattention. Mais Toussard n'était pas vaniteux et se donnait des divertissements pour lui seul.

Félicité se leva en disant qu'elles avaient voyagé toute la nuit et que sa nièce devait tomber de sommeil. A ce moment, Flandin tira d'un carton resté à ses pieds une aquarelle qu'il remit à Toussard :

— C'est le croquis du Pont des Arts que vous m'avez demandé l'autre jour : j'ai terminé le premier plan, j'espère que vous en serez content.

Et le pauvre grand artiste remit son feutre pointu, et s'en alla à travers la nuit avec sa femme ridicule et méchante, tandis que la petite Louise Kérouall s'endormait et rêvait qu'elle montait dans un char qui avait la forme d'un chapeau et qui l'emportait, l'emportait...

V

Un Paris matinal d'octobre, sans volupté ni flânerie, des employés, des ouvrières allant d'un pas hâtif parmi les voi-

tures rares, le coupé du financier mené au trot rapide d'un demi-sang, et le fiacre du commis se rendant aux ordres... Et, sous le ciel gris plein de nuages légers, le vent qui soulève et entraîne en rondes éperdues les feuilles tombées, mène, lui aussi, comme tant d'autres travailleurs, sa rude besogne, le balayage grandiose et municipal de cette fête qui fut l'été.

Louise et Félicité s'en allaient à pied rue de la Paix et, marchant vite, semblaient faire partie de ce Paris laborieux qui chaque matin court à sa tâche. Longeant les avenues où les arbres en bordure étendaient leurs branches dépouillées, elles avaient mis en fuite les petits oiseaux, ces pierrots parisiens, si vigilants sous la modestie de leur robe couleur de boue et couleur de feuille morte. Quelques passants, s'étaient retournés, mais Félicité, ce matin-là, avait mis tout son art à éteindre l'éclat de sa nièce. « Après, on s'y ferait, — pensait-elle, — mais il fallait sauver le premier moment. » — C'est absolument ce que conseillait, dans une crainte tout opposée, le prince de Metternich lorsqu'on amena l'archiduchesse Marie-Louise, à Napoléon. L'histoire nous apprend à quel point fut évitée l'impression fâcheuse que l'on redoutait.

Quand elles arrivèrent place de l'Opéra, la rue de la Paix apparut toute courte dans l'alignement de ses maisons de style Louis-Philippe. Au bout se dressait la colonne guerrière coulée dans le bronze des canons ennemis, mais paisible et plus semblable à quelque phare bienveillant qu'au monument célébrant des victoires sanglantes.

— C'est ici, à gauche, — dit Félicité, montrant le balcon sur lequel s'allongeaient les lettres d'or : « Rachel Block ».

— C'est ici, — répéta Louise. — Mon Dieu, si je pouvais ne pas monter !...

— Que tu es enfant! Tu vas voir, on sera très gentil pour toi.

Elles entrèrent :

— D'ailleurs, — ajouta-t-elle, — personne ne doit être encore au magasin.

En effet, elles virent les salons presque vides, tout clairs et limpides avec leurs tentures de soie pâle et les glaces qui se renvoyaient la lumière.

Felicité passa dans l'atelier : les ouvrières y étaient déjà en

nombre. Elle donna quelques ordres, s'enquit des commandes pressées, puis, appelant Louise :

— Mesdemoiselles, voici ma nièce que je vous présente.

Une cinquantaine de têtes se levèrent de dessus leur ouvrage et apparurent sous la clarté crue du jour rasant. Dans le négligé et le dépeigné de la tenue de travail, aucune n'était jolie, mais toutes paraissaient vives, intelligentes, fines, de cette finesse de Paris, qui s'aiguise chaque jour aux pierres mêmes de ses trottoirs. Une petite secousse courut dans les rangs, puis jaillit un filet aigre de murmures. Comme on redoutait Félicité, une jeune fille dit simplement :

— Nous sommes charmées, mademoiselle, de faire votre connaissance.

Mais ensuite elles s'en donnèrent :

« Vraiment, on s'en fichait un peu que sa nièce fût belle!... fallait-il pas, peut-être, l'applaudir comme un numéro de café chantant?... »

Et Virginie, qu'on n'employait qu'à coudre des fonds de chapeaux parce qu'elle n'avait pas de soin, ajouta :

— Elle fera pas mal de lui mettre une courroie pour la tenir en laisse, et de lui faire graver son nom sur une plaque avec son adresse..., si elle venait à se perdre..., d'autant qu'elle a l'air joliment gniole !

Et Marguerite s'écria :

— Ayez pas peur, ça ne restera pas dans les modes une semaine : ça sera levé avant!

La grande Suzanne, l'artiste de l'atelier, celle qui chiffonnait un nœud comme personne, ajouta tristement :

— Bien sûr que si j'avais cette figure-là, je ne traînerais pas ici. Mais je suis laide et j'ai du talent : alors je me marierai.

Cependant les « vendeuses » arrivaient, une à une, mal éveillées encore, plus fatiguées que ne le comportait leur état, mais toutes élégantes, charmantes, mises en perfection. Et, parmi les voiles qu'elles dénouaient, dans le frisson de leurs jupes et les plis soyeux de leurs corsages, flottait un parfum discret de volupté et d'amour.

Blottie dans un coin, Louise les regardait, surprise qu'il existât des créatures de tant de grâce et de beauté, ignorant ce

que le coiffeur et le tailleur avaient apporté de science à parfaire ces chefs-d'œuvre vivants, malheureuse aussi de se croire si gauche, si maladroite, si villageoise!

La toilette des salons s'achevait. Sur leurs champignons, les chapeaux tirés des armoires étaient rangés en ordre de bataille.

— Viens, Louise, viens aider ces demoiselles! dit Félicité.

Deux ou trois jeunes filles se tournèrent du côté de cette Louise qu'on invitait à venir aider et grognèrent :

— Ces nouvelles, ça veut tout faire et ça ne sait que gêner.

« Cette fille-là, quand l'envie lui en viendra, aidera surtout un monsieur à se ruiner! », — pensa Laure, une « première » qui était très jolie, et connaissait la vie,

Cependant le magasin s'animait peu à peu. Quelques clientes matinales se présentaient, mais leurs chapeaux n'étaient pas prêts à essayer : on les priait de revenir. Des ouvrières passaient, allant à la « manutention » chercher des fournitures, et les vendeuses inoccupées se racontaient leurs affaires en regardant dans la rue.

Enfin, sur le coup de midi, madame Rachel Block arriva. Grande, mince, elle avait dû être très belle. Ses yeux noirs, ses cheveux blancs, qu'elle poudrait, sa mise un peu théâtrale la faisaient ressembler à quelque tragédienne du XVIIIe siècle, à cette Sarah Siddons, dont les maîtres de l'école anglaise ont immortalisé les traits. Juive d'origine, d'une famille d'artistes adonnés à la musique et à la peinture, elle n'avait pas débuté dans le commerce, et les personnes qui fréquentaient les spectacles vers la fin de l'Empire se rappelaient avoir admiré cette tête fine et expressive dont l'ombre des baignoires voilait mal l'éclat.

Puis, un jour, elle disparut. Après la guerre, un élégant magasin s'ouvrit sous son nom, rue de la Paix, et attira vite une brillante clientèle. On raconta qu'elle s'était mariée, que la maison, très sérieusement commanditée, était dirigée par des personnes habiles et d'un goût sûr.

Et maintenant, après vingt ans de succès avérés, Rachel Block promenait sa grâce un peu nonchalante à travers ses salons fréquentés par le plus beau monde. La connaissance du métier lui était venue avec la pratique. Elle savait d'un regard

découvrir le défaut d'un chapeau, voir sur quel point il trahissait celle qu'il avait pour objet de parer et d'embellir. Et les plus grandes dames s'empressaient à solliciter son attention.

Mais ce qu'elle avait surtout acquis, c'était un admirable sens des affaires, une sûreté, une rapidité à calculer, dont s'étonnaient ses caissiers. Son bel œil velouté, dont les flammes se noyaient de langueur, courait sans défaillance le long des colonnes hérissées de chiffres des livres de comptabilité. Ses deux frères, dont l'un était était peintre et l'autre premier violon à l'Opéra, lui avaient composé un entourage d'artistes, et parmi les actrices, toutes en renom, qu'elle coïffait, plusieurs la fréquentaient affectueusement.

Ce matin-là, Félicité, l'abordant, lui dit :

— Madame, permettez-moi de vous présenter ma nièce, que vous voulez bien employer chez vous. Elle a très peur, malgré tout ce que j'ai dit pour la rassurer.

Rachel Block posa sur Louise un long et caressant regard.

— Mademoiselle, vous êtes ici chez votre tante autant que chez moi.

A ce moment, un laquais en culotte de panne rouge se montra à la porte des salons. La grande-duchesse Marie Ivanowna, souffrante, dans un hôtel voisin, demandait sa vendeuse et un choix des plus nouveaux modèles,

Le moment du déjeuner était venu : on s'en allait par petites bandes, et, dans les salons vides et silencieux, les miroirs ne reflétèrent plus que des chapeaux.

Dressés sur les champignons, ils semblaient déjà des ébauches de femmes ou du moins d'âmes de femmes. Il y en avait qui exprimaient l'orgueil, presque l'insolence, d'autres se paraient d'une grâce coquette, s'enguirlandaient de fleurs; il y en avait de pudiques sous des voiles, de provocants par le caprice et la fantaisie des garnitures, d'extravagants pour personnes tumultueuses et exotiques,de mièvres et de délicats pour dames précieuses, de raides et de secs pour les revêches, et même d'absurdes, — afin de pouvoir répondre à toutes les mentalités... Il appartenait aux vendeuses de démêler, de choisir avec discernement ce qui convenait, de découvrir, en un mot les affinités mystérieuses entre telle cliente et telle coiffure.

On revenait de déjeuner un peu moins régulièrement qu'on n'y était allé. Les flâneuses, les rêveuses et les bavardes s'attardaient. Mais vers deux heures tout le monde était à son poste, quoique l'envahissement et le tumulte n'eussent lieu qu'un peu plus tard.

Quand l'humanité, assurant ses besoins primordiaux, se fut mise en garde contre le froid et la faim, le goût de la parure est sans doute un des premiers qu'elle songea à satisfaire. Les sauvages, avant que fleurît aucune industrie, se composèrent des ornements de plumes et des colliers rustiques faits de grains d'arbustes. Depuis lors on a beaucoup compliqué pour contenter des goûts de plus en plus exigeants.

Un Anglais, philosophe et morose, rencontra, sur un bateau qui remontait le Rhin, une jolie femme à laquelle il dit :

— Mesdames, ce que vous préférez en ce monde, ce sont vos chapeaux.

Cet Anglais avait la vue courte et brouillée, comme tous les gens maussades, car ce qui rend son chapeau cher et précieux à une femme, c'est qu'elle voit en lui un moyen de s'embellir, de plaire, de conquérir, de se faire aimer.

Certes il serait fort exagéré de prétendre que la foule qui se pressait dans les magasins de Rachel Block fût tout entière préoccupée des choses de l'amour. De respectables dames y venaient avec leurs filles, parce qu'on était sûr d'être bien coiffée et à sa physionomie ; d'autres, des vaniteuses, s'y rendaient parce que cela était élégant, bien porté, et le troupeau innombrable des moutons de Panurge s'y engouffrait parce que le mouton de devant y était d'abord entré. Mais il y avait aussi des chercheuses, des curieuses, qui voulaient du rare et de l'inédit, pour tirer d'elles-mêmes un aspect nouveau, apparaître autres, inconnues et toutes neuves.

Pendant deux heures le flot, tantôt rapide, tantôt calmé, ne s'arrêta pas. Les jupes se frôlaient, les coudes se heurtaient, l'air s'emplissait de parfums. Les glaces devant lesquelles on essayait étaient prises d'assaut, — et l'on trompait les impatientes en leur disant qu'on allait être à elles.

D'ailleurs, selon la classe et l'état de la visiteuse, l'accueil différait sensiblement. Pour la grande mondaine, c'était l'empressement vif et bruyant, et l'appel jeté à la porte des ateliers :

— Tout de suite les chapeaux de madame la comtesse de X... !

La demi-mondaine était reçue de façon plus discrète, mais non moins flatteuse. On venait la saluer, on lui parlait à voix basse, en montrant un intérêt, une sympathie véritables. Mais l'enthousiasme complet et sans réserve n'éclatait qu'à l'entrée de la comédienne célèbre. Pour elle toutes accouraient, l'entourant, l'adulant, la félicitant, l'enviant, l'aimant. Il semblait qu'elle apportât avec elle tous les hommages, toutes les acclamations, l'éclat de toutes les fleurs tombées à ses pieds, et c'était avec une émotion mêlée de trouble et d'orgueil qu'on lui essayait les chapeaux destinés à sa prochaine « création ».

Le soir vint : les salons, que le gaz éclairait depuis longtemps déjà, se vidèrent peu à peu. Lasses, les vendeuses se reposaient un instant, notaient les dernières commandes, avant de se retirer.

— Eh bien, petite Louise. — dit gaiement Félicité, — ça n'a pas été trop mal pour un début. Tu ne t'es trompée que deux fois en allant à la manutention ; et encore, la seconde t'a valu un succès, puisque la dame a trouvé tes fleurs bien plus jolies que celles qu'elle demandait... Pour te récompenser, je vais te montrer la rue de la Paix.

Toutes deux descendirent. La rue était encore sillonnée de passants et de voitures. Dans la nuit, le cordon des becs de gaz s'allongeait, pareil à des colliers de lumière, et, des deux côtés du trottoir, les boutiques étincelaient. Dans les vitrines garnies de velours grenat, l'éclairage, savamment conduit, frappait les diamants, — telles les projections dardées sur les danseuses dans les ballets-pantomimes. Et, — sous ces rayons, les pierreries s'animaient, ruisselaient, lançaient des jets de feu, gerbes et étoiles qui se jouaient en fusées de toutes couleurs et semblaient le crépitement de ces pierres précieuses qui se consumaient. Le rubis brûlait d'une flamme sanglante et l'eau verte de l'émeraude était comme empoisonnée. Tout près, pour ménager un repos à l'œil, luisait la douceur charmante des perles, s'arrondissant sous la nacre délicieuse de leur peau.

Sautoirs et bracelets, triples et quadruples rangs, rangs à l'infini, d'où pendaient de lourdes poires, rangs serrés, dits à la chien, torsades, fleurs, papillons, nœuds, feuillages, toutes

les fantaisies, tous les caprices s'étalaient. On voyait des diadèmes de reines et des couronnes de pairesses, et des couronnes de duchesses, faites de feuilles de fraisiers, et des plastrons de pierreries et des plaques et des agrafes de ceintures pour souverains d'Orient et pour maharajahs des Indes, et des bonnets surmontés d'aigrettes pour le shah de Perse...

Parmi ces éblouissements, Félicité montrait en passant à Louise les portes des temples célèbres de la couture, tous voisins et groupés par une sorte d'attirance qui faisait de cette rue de vingt-cinq maisons un des endroits où vient se déverser la fortune du monde. Or tiré des mines du Cap ou du Klondyke sous la sueur des noirs et des jaunes, pétroles jaillissant du sol, continents traversés, perforés, océans soumis, profondeurs creusées par des milliers de bras, épuisant des tribus entières, luttes formidable des géants de l'agio, royauté des mers, royauté des terres, royauté des fers et des aciers, royauté des porcs et des moutons, royauté des prairies et des forêts, efforts démesurés des machines à fondre, à broyer, à transporter, sources incalculables de richesses, — tout affluant, aboutissant là, venant arroser cette rue insatiable, couler en lingots, en chèques, en billets, autour de ces joyaux, de ces parures, de ces chiffons sans prix, nuages de tulle, ruchés, plissés, bouillonnés, gazes lamées, merveilles impalpables, suavités, vapeurs...

— Mademoiselle, voulez-vous accepter oune zolie bague? dit, d'un fort accent « rasta », un beau brun aux cheveux luisants arrêté derrière Louise.

VI

Louise entra dans sa vie nouvelle comme si elle n'en eût jamais connu d'autre. Tout de suite elle fut de cette ville dont l'âme légère et fine pénètre les sens, et court ainsi qu'un feu subtil à traver l'opacité des corps. Fille de marins, elle avait, si l'on peut dire, l'instinct de se laisser porter sur les flots, et elle s'abandonnait, souple et ingénieuse, à la puissance des choses. Elle fut chez elle dans le salon de la maison de modes, et aussi dans les rues élégantes qui semblaient comme la patrie

naturelle de sa beauté claire et charmante. Telle une fleur plantée en un riche terrain et qui, de l'air et de l'eau qui passent, et du rayon qui luit, et du sol en qui elle plonge, fait le rose éclatant de ses pétales.

Cette silencieuse avait un don rapide d'assimilation qui surprenait. Au bout de peu de jours, elle savait rassortir, opposer, faire chanter les couleurs. Bien mieux, elle savait répondre aux clientes avec gentillesse et à-propos.

Dès le lendemain de son entrée au magasin, madame Block avait dit à Félicité :

— Elle est terriblement jolie, votre nièce, et dépasse de beaucoup l'agrément réglementaire que nous demandons à nos vendeuses. Mais tant pis, nous nous arrangerons : car elle paraît intelligente... et puis elle est votre nièce, ma bonne Félicité!

Toussard s'était pris d'amitié pour Louise; il l'estimait, lui trouvait du goût et des curiosités. Il lui prêtait des livres, et, quand il en avait le temps, il l'emmenait dans les musées et vers ces coins pittoresques du vieux Paris qui disparaissent de jour en jour devant l'accroissement de la ville nouvelle.

Un matin, comme la jeune fille arrivait rue de la Paix, le petit chasseur qui se tenait au bas de l'escalier lui remit une lettre. Cela était expressément défendu, et l'on avait dû acheter assez cher la petite âme vénale enfermée sous la tunique à triple rang de boutons de cuivre. Louise prit la lettre par distraction et la glissa dans sa poche. Mais, tout de suite, la chose lui parut méprisable. Le soir, elle la montra à sa tante, qui haussa les épaules et lui dit de ne plus accepter de telles correspondances.

Écrite d'un style naïf et ampoulé, cette missive pouvait être également l'œuvre d'un adolescent ou d'un vieillard. L'emphase et l'emploi fleuri des mots se retrouvent aussi bien au matin qu'au soir de la vie; l'aurore a ses roses comme le couchant. Méprisée et jetée au vent, cette lettre toutefois fut la première d'une série dont il eût été bien impossible, dans les années qui suivirent, d'évaluer le nombre. Madame de Staal de Launay a dit que les conquêtes qui intéressent le plus une femme sont la première et la dernière. A ce titre, Louise garda le souvenir de la lettre remise par le petit chasseur.

Au magasin, on l'aimait assez, malgré le renom qu'elle y avait vite acquis. Les clientes maintenant demandaient qu'on leur montrât la petite Bretonne que l'on disait si belle, et c'était à elle que l'on essayait les modèles présentés aux commissionnaires. Pourtant on ne lui en voulait pas trop, parce qu'elle ne semblait pas tirer d'orgueil des dons qu'on lui voyait, qu'elle montrait de la douceur, et de la bonne grâce à écouter les histoires des autres. De ces histoires, on lui en racontait beaucoup. Quoique la plupart de ses camarades la tinssent pour sage, aucune ne la supposait innocente, et, de fait, elle ne l'était pas : nulle fille de la campagne ne saurait le rester, et l'entière innocence est une fleur de serre, une culture de luxe qui ne supporte pas l'air libre. Louise sut bientôt la plupart des romans intimes, des aventures légères ou sérieuses dont ces demoiselles étaient les héroïnes. D'ailleurs, à toutes l'aventure paraissait sérieuse, puisqu'elle se proportionnait à leur mentalité et à leur don d'émotion.

La personne la plus en vue du magasin était cette Laure, qui, elle, ne disait rien, puisque tout le monde, le tout-Paris même, connaissait sa vie. Amie d'un fils d'agent de change, elle portait avec discrétion des bijoux dont le prix dépassait certainement ses appointements, cependant assez sérieux. Quoique son amant désirât lui voir quitter la maison de modes, elle s'y refusait, trouvant plus honorable de vivre, au moins en partie, de son travail, et se plaisant à fréquenter des dames de tous les mondes, qui toutes la traitaient avec considération. Et madame Block tenait à Laure, qui était une excellente vendeuse.

Une autre première, Irène, avait formé un attachement dans le haut commerce, mais, comme son ami était marié à une cliente du magasin, on ne parlait que très mystérieusement de cette liaison. Plusieurs s'étaient mises en ménage avec des commissionnaires, fournisseurs de la maison. D'autres songeaient au mariage, et l'une d'elles additionnait avec mélancolie les longs mois d'un service militaire qui retenait son fiancé au loin. Chacune suivait son rêve, mais, pour les romanesques et les sentimentales, rien ne valait les artistes. Ceux-là mettaient vraiment dans la vie d'une femme de l'imprévu, du charme, de la poésie. Et l'existence plus précaire et incertaine

incertaine qu'offraient d'habitude les rapins à leurs compagnes pouvait sembler par cela même plus émouvante et pittoresque.

Une certaine Éliane s'était prise d'une grande amitié pour Louise et faisait d'elle sa confidente. Fille d'honnêtes commerçants de Neuilly, elle avait quitté ses parents pour suivre un peintre dont elle était éperdue. Elle montrait à Louise, dans un petit carnet qu'elle portait sur son cœur, la photographie d'un grand diable, à la tournure militaire, à la moustache en croc :

— N'est-ce pas qu'il a l'air à la fois héroïque et spirituel?... Car il a de l'esprit comme personne, et bon avec cela!... Le malheur, c'est que toutes les femmes le poursuivent. Je suis sûre qu'il m'aime; mais les hommes, c'est si léger et si vaniteux!

Et la petite Éliane se lamentait.

M. Émile Poncelet, qui troublait à ce point les cœurs, était en effet léger, vaniteux, et, sans l'ombre de méchanceté, doué de tout ce qu'il fallait pour causer du tourment à ses amies. Quant à sa peinture, elle était encore moins méchante que lui. Sous son pinceau naquirent successivement des moissonneuses, des pêcheuses, des faneuses, des glaneuses, qui toutes se ressemblaient entre elles, et, pour le moment, ressemblaient vaguement à Éliane. Et ces tableautins se vendaient en Amérique, à Nice et dans les villes d'eaux fréquentées. — « Ce sont les étrangers qui à présent mènent le goût », disait gravement Éliane, qui avait entendu tenir ce propos à M. Poncelet.

Un jour, Louise, arrivant au magasin un peu plus tard que de coutume, trouva toutes ces demoiselles dans un grand émoi. Lucrèce, la jolie Lucrèce, abandonnée la veille par son amant, qui se mariait, avait tenté de s'empoisonner dans la soirée. On était parvenu à la sauver en lui faisant avaler de force un litre de lait, mais elle restait si faible et si accablée qu'on gardait encore de l'inquiétude. Laure avait été la voir. Le soir, on sut que Lucrèce allait mieux et l'on échangea des pensées pleines de sagesse sur les folies où entraîne l'amour et sur l'ingratitude des hommes.

Au moment du jour de l'an, Louise reçut, avenue de Villiers, une immense corbeille de fleurs rares ornée de nœuds. Sur une carte piquée au ruban et ne portant pas de nom se lisait : « A mademoiselle Louise, un admirateur timide. » Quelques jours après, parut une nouvelle corbeille, pareillement adressée,

et il en fut ainsi pendant un mois. Enfin l'on sut au magasin, par certaines indiscrétions, que l'auteur de ces galanteries luxueuses était M. Périer, le riche fabricant de fleurs et plumes, fournisseur ordinaire de la maison. Quoique marié et père de deux grandes filles, il était connu dans tout ce petit monde pour des façons où la timidité n'entrait en rien. Jadis il avait essayé déjà de conquérir Laure, mais c'était un homme pratique et qui ne s'entêtait que raisonnablement...

Cependant on touchait à la fin de l'hiver, les jours allongeaient. Maintenant Louise et sa tante prenaient l'habitude de revenir à pied chez elles. Il fallait bien, disait Félicité, dégourdir un peu les jambes de cette petite campagnarde. Mais bientôt elle fut agacée de voir à quel point on les suivait. Et il n'y avait pas de la faute de Louise, dont la tenue était parfaite et qui presque toujours ne s'apercevait de rien. Il ne se passait plus guère de semaine où la jeune fille ne reçût une ou plusieurs lettres qui se pouvaient répartir exactement en deux catégories : d'une part, les insolents ; de l'autre, les imbéciles. C'est Toussard qui faisait le classement, — pour jouir, disait-il, de la beauté morale et intellectuelle de ses contemporains.

Et l'on proposait de tout à cette pauvre Louise : des emplois fort singuliers, fort peu avouables, des rendez-vous à tant l'heure, et des voyages en Angleterre, des attachements profonds et des rencontres sans lendemain. Certains se recommandaient de leur banquier, et il y avait aussi des vers ; — mais les vers libres gardaient une forme respectueuse, tandis que les alexandrins se piquaient de gaillardise.

Des dames écrivaient également. L'une, qui signait : « Comtesse Bertrande de Sainte-Croix », invitait « mademoiselle de Kérouall » à ses cinq à sept fréquentés par la meilleure société parisienne et cosmopolite. Une autre dame, de moins illustre naissance, offrait des toilettes et des bijoux à des prix très modiques, avec le moyen de les avoir pour moins cher encore.

On jetait le tout au feu, et, quand les papiers, réduits en petits lambeaux noircis et déchiquetés comme les ailes que Callot met à ses diablotins, s'envolaient par la cheminée :

— On dirait le courrier d'enfer qui s'en retourne d'où il est venu ! — s'écriait alors Toussard.

Mars était venu : l'agitation ne régnait pas seulement dans

la mode et dans la couture; Paris aussi apprêtait sa parure, sa magnifique et charmante parure du printemps. Sous les averses légères, les giboulées, les pluies bienfaisantes, le renouveau se préparait, et, rompant l'écorce, les bourgeons apparaissaient tout serrés et roulés en cocons.

Et tout à coup, surprenant comme un visiteur venu de nuit, il fut là, le printemps, dans sa grâce, dans sa fraîcheur, dans l'éclat presque oublié de sa jeunesse riante. Les feuilles, toutes les feuilles à la fois s'étaient ouvertes, pareilles à de petits éventails, et s'agitaient, semblant dire : « C'est la vie, nous sommes dans la vie... » Et les fleurs nouvelles s'épanouissaient, heureuses, chatoyantes, lançant le gai tumulte de leurs couleurs variées, formant les guirlandes et les trophées de cette fête dont elles étaient l'emblème.

L'air léger frémissait, chargé de parfums, et, toute nacrée par la clarté du ciel, la Seine coulait douce et luisante, coquette, onduleuse et jolie; elle glissait sous les ponts qui rejoignaient entre elles deux rives fortunées.

Puis la fête devint plus belle encore, plus riche, plus fastueuse; du haut en bas des marronniers, par milliers et par milliers, s'allumaient, en un incomparable décor, des candélabres roses et des candélabres blancs, et, sous l'immense coupole étincelante et d'un bleu profond, couchée, noyée de rayons, la ville s'offrait comme une amoureuse, parmi ses bouquets de feuillages et de verdure,

Maintenant les jeunes filles paraissaient, chaque jour, rue de la Paix, le corsage embaumé et fleuri, et sur leurs joues et sur leurs lèvres le printemps aussi semblait s'être posé.

Éliane disait à Louise :

— Comment faites-vous pour vivre sans amour, vous que tant de gens voudraient aimer?

Et quand, le soir, elle voyait tout l'atelier, tous ces chiffons sans beauté s'éparpiller, courir furtives à leurs pauvres rendez-vous, il lui venait au cœur un peu de tristesse...

VII

Il faisait, ce matin-là, un joli temps tout moiré et traversé de bleu et de blanc. Louise arriva au magasin vêtue d'une

robe claire, et, comme ces demoiselles, elle avait attaché un bouquet de roses à son corsage. Au moment où elle s'enfonçait sous la porte cochère, elle vit qu'un jeune homme brusquement s'arrêtait. L'espace d'une seconde, sous les rayons d'un soleil qui éblouissait, il lui apparut blond, mince, de petite taille, d'élégante allure.

Elle eut une assez vive surprise lorsque, le lendemain, l'inconnu entra dans les salons et demanda madame Félicité. Mis avec recherche, il portait à la boutonnière un magnifique œillet blanc. Il expliqua qu'une partie de sa famille habitait l'Autriche, et qu'il désirait choisir des chapeaux pour les expédier à Vienne. Comme d'habitude, on appela Louise pour lui faire essayer les modèles.

Assise devant une glace, elle sentait les regards de feu de l'étranger aller d'elle à son visage reflété, et elle en éprouvait un grand trouble. Elle chercha même un prétexte pour qu'Éliane vînt la remplacer, mais elle ne réussit pas à s'échapper.

Ce client singulier s'embrouilla d'ailleurs dans ses commandes, ne sachant plus si c'était quatre ou six chapeaux qu'il lui fallait, et finalement il donna son adresse : « Baron Epstein, rue d'Anjou, 49 *bis*. »

— Quel original ! — s'écrièrent ces demoiselles, — on ne sait s'il rêve ou s'il veille ; et, si ses parentes sont bien coiffées, ce sera certes par la grâce de Dieu. Seulement, il n'y a pas à dire, c'est un joli garçon.

— Avez-vous remarqué — fit Marguerite — le rubis qu'il portait au petit doigt ? Je l'échangerais bien contre ma petite bague, avec du retour s'il l'exigeait !

— Ne voyez-vous pas qu'il est venu pour Louise ? — dit Irène, — il ne la quittait pas des yeux.

— Sapristi ! — fit Marguerite, — six chapeaux à cent cinquante francs l'un dans l'autre !... Il en coûte moins cher pour voir la belle Fatma à la foire de Neuilly.

On alla déjeuner, le reste des conversations se perdit dans l'escalier...

Le baron Fernand Epstein, à propos de qui s'étaient échangées ces réflexions, était bien connu à la Bourse, dans les restaurants à la mode et les foyers des théâtres. D'origine autri-

chienne par son père, hongroise par sa mère, il était arrivé tout enfant à Paris, à l'époque où un krach mémorable effondrait en quelques mois la place de Vienne, ruinant la petite et la moyenne finance et forçant nombre de familles à s'expatrier. M. Epstein père, atteint lui aussi par ces désastres, vint en France avec sa famille. Il y trouva de nombreuses relations. Parmi les alliés de sa femme, brillamment apparentée à la noblesse magyare, il ne rencontra qu'un mince secours, mais lui-même tenait par des racines profondes au monde des affaires. De sang mixte, que les mariages et les conversions tendaient depuis plusieurs générations à purifier, ce fut tout de même l'antique reliquat, les gouttes persistantes du vieux sang d'Orient, incorrigiblement sémite, qui le sauvèrent.

Autour de lui, les appuis s'empressèrent, et, comme il avait gardé quelque élégance dans la détresse, son relèvement prit très vite l'éclat de la fortune. Sa maison, que ne fréquentaient d'abord que des gens de Bourse, devint agréable grâce à la baronne qui sut attirer ses compatriotes, et, parmi eux, des attachés d'ambassade, des *sportsmen* et des musiciens en renom.

Fernand avait grandi dans ce milieu pittoresque et vivant. De bonne heure, il laissa voir des dons variés, beaucoup de vivacité et de souplesse d'esprit, et de l'application quand il le fallait. C'était un enfant charmant, doux et impétueux et cachant sous la grâce une volonté tendue et tenace.

A vingt et un ans, il entra dans les affaires. La maison de coulisse fondée par son père était alors dans une prospérité à laquelle une récente commandite allait donner un essor nouveau. Fernand montra tout de suite des aptitudes remarquables. D'ailleurs, rien dans ce monde de la finance ne lui était étranger : de tout temps, il en avait su le jargon, qui avait comme bercé son enfance, et les « primes » et les « reports » et les « compensations » lui représentaient des choses vivantes, émouvantes même. Bien souvent, chez son père, il avait senti courir cette fièvre qui s'allumait brusque et violente parmi ces gens soucieux, et il avait deviné ces âmes qui battaient d'un autre pouls, du pouls sourd, cruel, déchirant parfois, de la spéculation.

Chez Fernand, se mêlait à l'âpre énergie d'une race opprimée l'ambitieuse ardeur d'une race conquérante, et il

avait résolu de devenir un grand financier. La pensée toujours en éveil, agitée de projets, il ne jouissait que hâtivement de tout ce que lui offrait la jeunesse, et, quoique sensuel et avide de plaisirs, il n'y rencontrait guère le délassement ni l'oubli complet, atteint à son tour de cette fièvre redoutable qui l'emportait toujours au delà, vers le lendemain plein de doute et d'espoir.

Et ainsi près de dix années s'étaient écoulées, et la maison Epstein, habilement dirigée, profitant d'un très heureux courant d'affaires, était dans les plus considérées de la place. Quoique son ambition veillât toujours, Fernand connut enfin quelque sérénité.

Mais les succès faciles de sa vie galante ne l'amusaient plus qu'en passant. Romanesque, et trempé à son insu de sentimentalité germanique, il jugeait les Parisiennes légères, blagueuses, sans poésie, et il n'en avait sérieusement aimé aucune.

Or, en ce matin de mai qui avait fait apparaître Louise à ses yeux, il se trouvait précisément libre de cœur et l'esprit assez dégagé de soucis. L'image de la jeune fille vint donc se couler en une âme presque limpide et elle s'y glissa d'une telle force qu'il n'eut plus d'autre pensée que de cette blonde d'aspect modeste et de surprenante beauté.

Comme les amoureux véritables, il fut maladroit. Sa visite au magasin ne l'avait conduit à rien ; il n'osait écrire ou envoyer des fleurs, ayant su que ces avances seraient mal prises. Du moins la verrait-il, chaque jour, un instant, le matin et le soir, à l'entrée et à la sortie du magasin.

Mais il s'aperçut vite que ce jeu ne pourrait durer sans ridicule, et ainsi advint-il qu'à cause d'une petite demoiselle de modes le baron Fernand Epstein, homme riche, coté, élégant, devenait très malheureux.

Par-dessus les livres de compte et les bordereaux, l'image de Louise se posait sans cesse, toute rose elle-même de se sentir tant regardée.

Il se mit alors à la suivre de loin, se montrant tout à coup à l'angle d'une rue, l'œil avide et fiévreux, de sorte que la jeune fille croyait le voir partout et se demandait, inquiète, si les voies publiques n'étaient pas machinées. Bientôt il lui sembla

que la silhouette de Fernand se détachait seule parmi toutes les autres, et un tressaillement la prenait quand elle l'apercevait.

Et Félicité, qui le voyait aussi, mais moins souvent parce qu'elle avait la vue basse, n'en disait rien pour ne pas donner d'importance à la chose et pour que sa nièce ne se montât pas la tête.

Plus amoureux chaque jour, Epstein songea bien à utiliser une dame, qu'il savait habile, et qui se ferait une joie de le servir, mais il y renonça, ne voulant pas mêler une personne de ce genre à une aventure qui lui tenait si profondément au cœur.

Enfin, comme il ne pensait plus à autre chose, une idée lui vint. Ayant vu Louise sortir, un soir, du magasin avec Éliane, il se dit qu'il s'adresserait à Éliane.

Deux jours plus tard, Louise, en arrivant le matin, aperçut son amie, qui lui fit signe de la rejoindre dans un coin encore libre.

— Figurez-vous — lui dit-elle — qu'il y a quelqu'un qui est en train de mourir de chagrin à cause de vous.

— Vraiment! — fit Louise.

— Oh! ne faites pas l'étonnée, vous savez très bien de qui je veux parler. Il vous suit partout, il en a perdu l'âme et les sens : jamais je n'ai vu un jeune homme aussi malheureux et aussi épris.

Dans son zèle, elle faisait bon marché même de l'amour de Poncelet pour elle.

— Louise, — continua-t-elle, — si vous avez un peu de cœur, vous consentirez à l'écouter, ne fût-ce qu'un instant. Il m'a fait tant de peine que je n'ai pas hésité à me charger de vous parler.

A ce moment, les deux amies se virent interrompues par madame Block, qui demanda à Louise de venir essayer les nouveaux modèles. Dans la journée, elles ne purent se rejoindre que furtivement.

— Que dois-je dire? — murmura Éliane.

— Je ne sais, — répondit Louise.

Un grand trouble maintenant la tenait, ne la quittait plus, et elle croyait sentir tout autour d'elle les flammes d'un buisson ardent qui se rapprochaient, l'effleuraient, et bientôt la consumeraient tout à fait.

Le surlendemain, Éliane aborda Louise très gravement :

— Écoutez, j'ai de l'amitié pour vous, je serais désolée qu'il vous arrive un grand chagrin. Je l'ai revu : il est à moitié fou, il parle de se tuer. Je lui ai promis de vous emmener jusqu'aux Tuileries. Il nous y attend. Nous ne serons que quelques instants. Venez vite.

Louise, sans mot dire, mit son chapeau et suivit.

La terrasse des Feuillants était presque déserte à cette heure matinale. Des oiseaux s'y ébattaient, cherchant du bec les miettes de pain offertes la veille par des enfants ou de vieux messieurs sensibles et désœuvrés. A côté de l'escalier, près des bronzes où Cain a représenté des bêtes féroces, Fernand Epstein se tenait, fiévreux, mordant le sable de son talon et de sa canne. Tendu, irrité, rongeant son frein, il révélait quelque chose de cette primitive violence dont le grand animalier montrait tout à côté d'expressives images. Mal habitué à patienter et à souffrir, depuis près d'un mois qu'il languissait, son amour impuissant devenait sombre, presque sauvage. Il ne sourit pas en voyant venir à lui les deux jolies filles, il salua seulement et dit d'un ton qui marquait bien plus d'irritation que de joie :

— Enfin!

Et, comme Louise et Éliane allaient descendre les marches qui conduisaient au jardin, il se plaça devant elles et, saisissant Louise par le bras, dit brusquement :

— Venez avec moi : ma voiture attend à deux pas, cet endroit est insupportable.

Éliane s'écria que c'était impossible, qu'elles étaient parties sans prévenir et que cela ferait au magasin un beau scandale.

— Songez donc — ajouta-t-elle — à ce que penserait la tante de Louise!... Expliquez-vous en deux mots, vous saurez bien ensuite vous retrouver.

— Puisque mademoiselle ne m'accorde que deux mots, — reprit Fernand d'une voix où sifflait quelque rage, — je ne dirai que l'essentiel. Sachez que les choses ne peuvent durer ainsi plus longtemps. Si vous refusez de m'entendre (et il regarda Louise), vous serez seule cause de ce qui arrivera.

Louise, blême, tremblante, restait sans parole.

On avait descendu l'escalier, et maintenant Fernand mar-

chait à grands pas entre les caisses d'orangers alignées et jetait à travers les parfums légers et tendres ses paroles de colère.

— Je veux vous voir, vous ne pouvez pas me refuser de vous voir et de vous parler. Mais je veux que ce soit ailleurs que dans un lieu public, où déjà on nous observe.

A droite, sous les arbres, ils entrèrent dans le grand cercle magique, tracé à la craie, d'une partie de billes. Des enfants poussèrent des cris tumultueux; les billes roulaient, heurtaient leurs pieds : ils s'échappèrent, allèrent jusqu'à un groupe de chaises. La violence de Fernand était tombée tout à coup; il s'assit, très las et défait, et les rayons de soleil qui filtraient éclairèrent sa détresse et sa fatigue.

— Vous ne savez pas, — dit-il, — vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis malheureux.

Des larmes paraissaient dans ses yeux clairs, et le noble jardin de Le Nôtre, de si belle et si grande tenue, aujourd'hui profané, livré comme un carrefour aux passants hâtifs, couvrit de ses ombrages appauvris une douleur sincère.

Se rapprochant de Louise, Fernand ajouta :

— Sans doute, il vous est difficile de vous échapper; mais je serai, le soir, tous les soirs, en face de chez vous en voiture : vous viendrez quand vous pourrez. Je vous assure que vous n'avez rien à craindre : je suis auprès de vous tremblant comme un enfant; mais promettez, dites que vous viendrez.

— Je tâcherai, — répondit Louise,

Elle lui abandonna sa main, qu'il baisa longuement. Les deux jeunes filles s'enfuirent, se glissèrent dans le fiacre qui les avait attendues à l'angle de la rue de Castiglione : elles n'avaient pas un instant à perdre.

Lorsqu'elles ouvrirent la porte du magasin, en face d'elles, à côté de la caisse, elles aperçurent Félicité.

— D'où venez-vous mesdemoiselles ? dit-elle, vivement.

On s'était concerté : Éliane expliqua que Louise l'avait accompagnée pour la conseiller dans le choix d'une chemisette.

— Ah! c'est Louise maintenant qui donne des conseils! — fit ironiquement Félicité. — Je croyais, Éliane, que vous n'aviez besoin de l'avis de personne...

Le soir, comme elles rentraient toutes deux :

— Écoute, ma petite, — dit la tante à sa nièce, — je me suis chargée de toi parce que je t'ai crue sage et raisonnable : ne me force pas à le regretter. Songe que la vie, la vie tout entière d'une pauvre fille, est à la merci d'un instant de folie et d'égarement. Sois prudente, je t'en supplie. Dis-toi aussi que les hommes se conduisent presque toujours avec les femmes comme des brigands. Ils ont tout juste les scrupules des détrousseurs de grands chemins... Quand il sera revenu, tu pourras en causer avec monsieur Toussard : il t'édifiera.

En effet, Toussard était parti pour Lyon depuis quelques jours...

Dès le soir même, le coupé du baron Epstein vint se poster dans l'avenue. C'était une voiture de la Compagnie, brillante, toute neuve, et ses deux lanternes dardaient leurs yeux ronds dans les allées solitaires. La soirée était chaude, les fenêtres ouvertes, et Louise, venue sur le balcon, sentait son cœur battre follement. Au-dessous d'elle, les branches des arbres se rejoignaient, formaient deux voûtes sombres qui s'en allaient au loin, à l'inconnu, au mystère. Et il lui semblait que c'était sa propre destinée qui glissait et fuyait par ces longs couloirs d'ombre.

Vers onze heures, le coupé s'éloigna, mais Louise roula longtemps sur l'oreiller sa tête brûlante, se disant : « Comment faire ? comment le rejoindre et l'empêcher de se désespérer ?... »

Le lendemain, au magasin, Éliane lui dit :

— Il y a une chose qu'il m'a demandé de ne pas vous répéter, mais que je vous répète tout de même : il est très riche et assurera le sort de toute votre vie... Je sais bien que cela ne vous décidera pas, mais vous verrez du moins à quel point il tient à vous.

Et, tout le jour, Louise songeait : « Comment faire ? comment le rejoindre ? » C'était une pensée aiguë qui la traversait, telle une petite lame froide et cuisante.

Il restait bien la chance que Félicité irait, le soir, chez une amie, mais cette chance était petite et ces sorties assez rares. Si encore M. Toussard eût été à Paris, il aurait peut-être proposé quelque partie de théâtre, quelque promenade, et elle pouvait prétexter une migraine pour rester. Mais il n'y était pas...

Une seconde soirée se passa. Il semblait maintenant à Louise que les feux des lanternes s'allumaient de colère, allaient embraser les allées paisibles. Sa détresse grandissait d'instant en instant. Félicité remarquait son agitation et lui en demandait la cause.

— Je crois — ajoutait-elle — que ton amie Éliane te monte la tête. C'est une bonne fille, mais elle n'a ni sens ni raison. Je t'en ai prévenue, quand j'ai vu que tu te liais avec elle...

Le lendemain, au matin, Louise pensa :

— Il faut, d'ici à ce soir, trouver un moyen.

Ce qu'elle imagina ne fut ni bien habile ni bien ingénieux. Elle feindrait un grand malaise, se coucherait au lieu de dîner, et aurait l'air de s'endormir. Puis elle sortirait de sa chambre, le plus doucement possible, et gagnerait la porte.

Félicité s'émut des plaintes de sa nièce, dit qu'en effet depuis plusieurs jours elle lui voyait un air de fatigue et la força, quand elle fut couchée, de boire une tisane calmante.

Un silence profond régnait dans l'avenue, où les deux lanternes jetaient leur appel coutumier, lorsque Félicité, qui dans sa chambre écrivait à Toussard, entendit le bruit très net de la porte de l'antichambre que l'on ouvrait avec précaution. Elle s'élança, trouvant le battant poussé, mais point refermé, et, s'avançant sur le palier, aperçut Louise qui descendait l'escalier. Elle eut le temps de saisir le chapeau d'une bonne accroché là par hasard, et suivit sa nièce, en ayant soin d'étouffer ses pas. Elle arriva sous la voûte : le coupé se montra et elle comprit tout.

Déjà Louise traversait l'avenue : Félicité obliqua à droite, puis d'un bond fut auprès de la voiture, au moment où la jeune fille allait s'y glisser. Elle l'écarta d'un geste presque brutal :

— Rentre à l'instant! — dit-elle d'une voix basse et indignée.

Elle-même ne bougea pas. Par l'autre portière, Fernand Epstein était descendu. Il congédia son cocher.

— Madame, — dit-il, en saluant, — je sens tout ce que vous êtes en droit de penser de moi, et sous quel jour odieux je dois vous apparaître. Et devant votre colère si légitime je reste désolé et accablé de confusion. Mais du moins sachez que,

malgré tout, je n'ai pas cessé, je ne cesserai jamais d'être un honnête homme.

— Cependant — interrompit Félicité, — vous m'avouerez que, dans le cas présent, vous n'en tenez pas précisément la conduite. Nous serons, sans doute, d'accord là-dessus, monsieur le baron.

Pendant ce dialogue, ils allaient le long de l'avenue, et l'habitude du monde et des convenances était à des titres différents si forte chez ces deux personnes qu'ils avaient repris un ton qui, pour des passants, semblait celui d'une conversation.

— Madame, je ne veux pas me défendre, — continua Fernand, — mais je vous demanderai pourtant de me juger. J'ai conçu pour votre nièce une passion qui me fait perdre le repos et la santé. Je ne songeais pas à l'enlever comme vous l'avez cru peut-être; je voulais seulement lui parler, tâcher de l'émouvoir, lui inspirer quelque pitié. Je sais, madame, à quels devoirs s'engage celui qui, ayant fait un pareil rêve, le poursuit avec une ardeur désespérée. Croyez que ces devoirs, je les revendique tous, et que je mettrai aux pieds de Louise Kérouall ma vie, ma fortune, tout le dévouement, tout l'amour dont je suis capable.

— Monsieur, — reprit Félicité, — cette enfant m'a été confiée par son père et sa mère, qui sont des gens très honnêtes, très pauvres, et qui ne savent rien de la vie. En me chargeant d'elle, j'ai assumé une responsabilité, à laquelle je serais inconsolable de manquer. J'ignore quelle sera le sort de la pauvre Louise, car l'avenir d'une jeune fille, c'est un saut dans l'inconnu. Mon devoir est simple, et je m'efforcerai de le remplir. Je dois la protéger, la mettre en garde contre les dangers qui l'environnent. Et vous, monsieur, qui êtes arrivé, je le vois, hélas! à la troubler profondément, je vous supplie de ne pas chercher à l'entraîner, par des protestations et par l'étalage de sentiments moins sérieux, sans doute, que vous ne le croyez vous-même. Ce ne serait de votre part ni généreux ni honorable.

— Madame, — dit Fernand, — je vous jure que ma vie est attachée au bonheur que je poursuis. Je vous jure aussi de ne plus rien tenter à votre insu, et je vous remercie du plus profond du cœur d'avoir mis quelque indulgence à m'écouter.

Et il s'en alla dans la nuit, du pas léger et ferme de la jeunesse et de l'espoir...

Le lendemain matin. Rosalie annonça qu'on demandait à voir madame, de la part du baron Epstein. Puis un jeune homme parut, et tendit une lettre à laquelle monsieur le baron serait heureux d'avoir une réponse.

Ayant rompu le cachet armorié, Félicité lut ces mots tracés d'une écriture rapide :

Je me permets, madame, de venir dès ce matin prendre de vos nouvelles. Je me sens encore bien coupable envers vous, et je serais heureux de savoir que les ennuis causés par moi n'ont pas eu de suite. M'accorderez-vous la permission de venir m'en informer moi-même et aurez-vous la bonté de m'en fixer le moment?

Croyez-moi

à vous très respectueusement,

FERNAND EPSTEIN.

P.-S. — Vous trouverez ci-inclus un chiffon de papier : je vous supplie de l'accepter pour mademoiselle Louise, comme un premier témoignage de profonde amitié et de culte fervent.

L'enveloppe contenait un chèque de cent mille francs.

— Veuillez dire à monsieur le baron qu'il aura une réponse avant midi.

Depuis la veille, depuis le drame de l'avenue, Félicité n'avait pas revu sa nièce. Celle-ci, d'ordinaire, paraissait vers neuf heures, et l'on prenait ensemble le petit déjeuner. Mais, ce jour-là, elle ne s'était pas montrée. Un peu inquiète, Félicité entra chez la jeune fille et, à travers l'ombre qui emplissait encore la chambre, elle l'aperçut, à moitié vêtue, assise, accablée et défaite, avec ses longs cheveux répandus, qui faisaient d'elle l'image du repentir d'une faute non commise encore.

— Eh bien, ma pauvre enfant, — dit-elle, — tu allais donc te conduire comme une folle!

— Ma tante, — fit Louise, d'une voix brisée et qui s'entendait à peine, — j'ai réfléchi toute la nuit : il vaut mieux que je m'en retourne là-bas, chez nous.

— Écoute, ma petite fille, je ne te ferai pas de reproches, mais je te demande de m'expliquer à quoi tu pensais en t'engageant si aveuglément dans une pareille aventure.

— Je pensais seulement — fit Louise — calmer un peu ce jeune homme, l'empêcher de se désespérer tout à fait. Il m'inspirait beaucoup d'inquiétude et d'intérêt. Alors, je suis allée à lui, étant sûre qu'il ne manquerait pas à ce qu'il devait.

— Mais enfin, — reprit Félicité, avec quelque impatience, — on ne se compromet pas à ce point uniquement par pitié! Je te supplie d'être franche : l'aimes-tu?

Il y eut un long silence. Puis, comme dans un murmure, Louise dit :

— Je crois... je crois que je l'aime.

Ce fut tout. Des pleurs noyèrent l'aveu de cet amour, pleurs d'aurore ingénus et frais comme la rosée, mais pleins déjà de l'amertume et du sel dont la vie est trempée.

Devant ce qui lui semblait désormais inévitable, Félicité, qui était sage, n'en demanda pas plus long. Elle engagea sa nièce à se reposer, prit un fiacre et se fit conduire au Crédit Lyonnais. Elle y trouva une personne qui s'occupait habituellement de ses affaires et de ses placements. Il lui fallait, avant une heure, des renseignements très sûrs et confidentiels sur la maison Epstein. Ils furent tels qu'à midi Fernand était avisé qu'il pourrait se présenter, le lendemain soir, avenue de Villiers.

Ce lendemain, qui était un jeudi, la journée fut très chaude; vers le soir, une buée, comme une haleine ardente, montait de la ville, et l'on voyait dans les avenues les petits fiacres s'en aller du trot menu de leurs bêtes fatiguées, au-devant d'une brise, d'une bouffée d'air.

Dès le matin, Félicité avait prévenu Louise de la visite qu'elle recevrait, et la jeune fille en éprouvait un trouble si grand que tout autre sentiment disparaissait maintenant dans une confusion sans bornes.

Quand Fernand arriva, on était tellement las et énervé que, pour fuir les sujets sérieux, on se hâta d'en choisir tout de suite de très insignifiants. On alla sur le balcon, et l'on parla du temps. On dit qu'à Paris on ne respirait plus, que les soirées n'apportaient pas un souffle, et que les étoiles avaient l'air de petits brasiers qui renvoyaient de nouveaux feux. Fernand raconta que sa famille était installée sur les hauteurs de la Celle-Saint-Cloud, et que, du moins, la nuit, on y jouissait d'une fraîcheur délicieuse.

Et, comme Félicité était rentrée au salon pour préparer des boissons glacées :

— Si vous vouliez, — dit-il à Louise, — je vous emmènerais à la campagne, un de ces soirs... Dites que vous voulez bien.

Sa voix se faisait douce, insinuante, et, lui prenant la main, il semblait l'attirer à lui de toute la force de son désir.

Elle, comme vaincue, ne disait rien.

Puis, brusquement, il la quitta, et, s'approchant de Félicité :

— Nous venons de faire un projet, mademoiselle Louise et moi, — dit-il, du ton le plus naturel. — Je viendrai la prendre après-demain, pour aller dîner à Versailles. Quelques heures passées là-bas, sous les arbres, lui feront grand bien.

Félicité tendit au baron un verre d'orangeade, et l'on se mit à boire par petites gorgées, sans plus rien se dire. Enfin, pour rompre le silence, Félicité parla de la campagne, du repos qu'on y goûtait. Il est vrai qu'elle-même n'en avait guère joui, consacrant presque toujours ses vacances à quelque voyage.

Lorsque Fernand se retira, il resta entendu que, le samedi, à cinq heures et demie, il viendrait chercher Louise.

Et ce fut entre eux trois un accord tacite pour ne pas effleurer, pour laisser sous ses voiles, si légers pourtant et si palpitants, la chose délicate qui les avait réunis ce soir-là.

VIII

Quand, le samedi, elles revinrent ensemble du magasin, Félicité dit à Louise :

— Le temps est superbe. Mets ta robe blanche et ton chapeau rose : on est très élégant au restaurant de l'Abreuvoir.

Ce qu'il entrait de symbolique dans cette parure, ce par quoi elle évoquait les victimes antiques, pâles théories de vierges vêtues de blanc, couronnées de roses, pour se rendre au sacrifice, certes Félicité ne s'en doutait guère. Elle voulait que sa nièce fût jolie, et que sa toilette toute fraîche servît encore à rehausser sa beauté.

Félicité avait beaucoup de sens et de clarté dans l'esprit, elle ne le chargeait pas de vains scrupules. Elle était d'une race

pratique, peu nourrie d'idéal, et ne croyait pas mal faire en envoyant sa nièce à Versailles, avec un joli garçon, riche et follement épris. Elle pensait que c'était une façon de débuter dans la vie qui en valait bien une autre, et que peut-être Louise ne retirerait de cette aventure que des choses excellentes. Enfant du peuple, vivant sur les confins du monde, dont, en femme avisée, elle savait tous les dessous, Félicité se disait que la régularité de la vie, si propice aux classes bourgeoises, est souvent bien lourde aux filles pauvres, et qu'en somme on fait comme on peut pour se tirer d'affaire.

Lorsque Fernand sonna à la porte, Louise était prête. Sa tante lui tendit son petit sac et lui caressa affectueusement la joue en disant :

— A demain...

Dans le coupé qui les conduisit à la gare, un peu de gêne fut entre eux, mais en wagon on se mit à causer du dîner qu'on allait faire, des plats que l'on préférait, puis on se raconta quelques histoires domestiques.

Là-bas, en Gironde, disait Louise, dans la maisonnette, au bord de l'eau, tout était cuit à la graisse et à l'ail et le pays entier sentait l'ail; les baisers que les garçons donnaient aux filles en étaient tout embaumés.

La famille Epstein avait gardé le goût de la cuisine viennoise. On y servait la volaille à la compote, et les poissons accommodés aux raisins de Corinthe. Et l'on s'attendrissait devant des monceaux de pâtisserie.

Versailles. Ils se rendirent tout de suite au restaurant. Des salons clairs, d'une grande distinction, quelque chose de « louis-quatorzien » qui intimidait un peu; mais les maîtres d'hôtel souriants, leurs menus à la main, rassurèrent vite. On dîna gaiement, lentement, on but un peu de champagne. Après le dîner, Louise s'attarda dans le petit salon, à regarder des vues au fond d'un stéréoscope. Il y en avait tant que cela n'en finissait pas. Fernand s'exaspérait, mais n'osait rien dire.

Les salons étaient maintenant presque vides, les garçons erraient, désœuvrés, maussades.

— Mignonne, je crois que l'on n'attend plus que notre départ pour éteindre : voulez-vous que nous montions?

Louise se leva, automatique, et suivit.

Depuis quelque temps, il semblait que sa vie se déroulât sans que sa volonté y fût pour rien. Au haut de l'escalier, Fernand ouvrit une porte :

— Voici votre chambre, — dit-il en se retirant.

Cretonne rose et bambou, la chambre était avenante et banale comme la dame caissière elle-même. Mais, par la fenêtre, on voyait monter les grands arbres, et sous la lune, dans son plein, luisaient les marbres augustes, contemporains de Louis XIV. Louise ôtant son chapeau, se vit dans la glace, pâle et toute drôle. Elle s'assit sur un petit fauteuil au coin de la cheminée. Elle ne pensait plus à rien : la chose qu'elle prévoyait lui était apparue de tant de façons, si diverses, si variées et même si extravagantes, qu'elle avait usé toute idée et ne sentait plus qu'un grand émoi, qui la tenait toute glacée, et faisait battre son cœur jusque dans sa gorge...

La lune jetait maintenant au travers de la chambre une grande flèche d'argent. Louise ferma les yeux et la lueur blanche l'enveloppa, la vêtant de rayons comme une princesse de féerie. Alors, peu à peu, doucement, sa pensée s'éteignit, sa tête se renversa, elle s'en alla à l'oubli, au sommeil. Dans l'abandon d'elle-même, les bras entr'ouverts, elle était touchante comme une petite fille égarée au fond d'un bois.

Un coup léger, frappé à la porte, la fit tressaillir, se dresser. Elle ne répondit pas, la voix morte ; elle ouvrit. Une chaude étreinte la saisit, l'enlaça, tandis qu'une brûlure lui fermait les lèvres. Elle ne bougeait pas.

— Louise, ma petite Louise ! — dit Fernand.

Puis, s'étant détaché d'elle, il la regarda :

— Vous êtes jolie ! ce que vous êtes jolie !

Et ces mots, qu'il répétait comme un refrain et comme une litanie, s'adoucissaient en murmure, et devenaient le souffle d'une plume dont il l'aurait éventée.

Il ajouta :

— Et vous êtes sensationnelle... Avez-vous vu l'émoi que vous jetiez tout à l'heure dans le restaurant? Tous, hommes et femmes, les yeux arrêtés sur vous, ils en oubliaient de manger. Jusqu'aux garçons qui restaient figés, leurs plats à la main. Vrai, c'était comique. Une autre fois, je vous cacherai.

Ce projet n'était pas sincère : en réalité, il avait joui comme un enfant d'un succès dont il prenait sa part.

Il se remit à lui caresser les cheveux et la nuque et, doucement, il tâcha de défaire les agrafes du corsage; mais il tremblait et ne pouvait pas. Enfin il se leva, étendit les bras d'un grand geste de désir :

— Viens! — dit-il.

Alors, sous les yeux de l'immuable nature, tous deux formèrent à nouveau ce groupe du ravisseur et de la jeune femme, sujet dont les sculpteurs du xviie siècle exécutèrent pour ces mêmes jardins de Versailles tant de variantes d'une si noble élégance, mais dont les longs âges d'inconscience perdus dans l'insondable passé avaient eu la vision première bien avant même que les cavernes lui prêtassent leur mystère, ou que les légendes antiques eussent divinisé la beauté farouche de ces accouplements.

Et, sous la nuit complice et sournoise, le drame éternel, monotone et cruel s'accomplit.

Vers deux heures du matin, Fernand alluma une cigarette. Il prenait plaisir à mêler une habitude familière à une aventure aussi rare et délicieuse, et il lui semblait que les spirales de fumée, qui se déroulaient en légers rubans bleus, montaient dans l'intimité de la petite chambre comme des nuages d'encens, pour célébrer ses amours. Il en reçut une impression presque solennelle, dont il s'attendrit. Louise, à ses côtés, dormait maintenant d'un sommeil paisible : il ne la troubla pas.

Et la nuit s'écoula...

Une fine lueur rose traîna sur la cime des arbres, puis le jour naquit et tous les buissons lancèrent à la fois leurs clameurs et leurs appels. Le jour entra, vif, impérieux, dissipant l'ombre d'un coup de son pied léger, jetant à travers les lames des persiennes de grandes raies de lumière qui se mirent à danser sur le parquet.

Louise se réveilla. Quelques secondes, elle fut dans l'oubli de tout. Puis, brusquement, impitoyablement, la mémoire lui revint. De tous les coins, comme un troupeau qui se presse à l'appel, ses souvenirs accoururent. Elle reconnut la chambre et, de se voir seule, se sentit un peu soulagée.

Une grande tristesse morne pesa sur elle. Alors, c'était donc

ainsi, la fin de l'illusion; toutes les visions dont elle s'enchantait, quand le soir la brise légère passait dans ses cheveux, glissait en frôlements d'ailes le long de sa chair, tout menait à cela inévitablement! Et tous les beaux romans qu'elle avait imaginés, pleins de cavaliers charmants, rêveurs, mélancoliques, voilà de quelle façon ils s'achevaient!

Pauvre Louise! elle était moins meurtrie dans son corps douloureux que dans son âme effarée, par la révélation de ce mystère brutal et absurde qu'est l'amour.

Et toutes ces petites filles de là-bas qui l'avaient trompée, quand elle les voyait, le soir, s'échapper en liesse, pour se hâter vers ces plaisirs, ces caresses!... Qu'y découvraient-elles donc et comment se pouvaient-elles tant réjouir de cette chose?...

Louise referma les yeux, pour dormir, pour mourir. Mais la lumière continuait à danser dans la chambre et lutinait la jolie fille. D'impatience, elle se leva, se plongea le visage dans l'eau froide, puis laissa les gouttelettes s'écouler le long de ses doigts et sur sa poitrine.

Cette fraîcheur lui fit du bien, lui rendit le sentiment de sa force, de sa jeunesse, de sa beauté, mit entre elle et le clair matin qui commençait une telle harmonie, si profonde et si aimable, qu'il lui sembla que le jour lui-même se penchait vers elle et la saluait. Et le goût de la vie lui revint.

Elle s'habilla, et quand, vêtue de blanc, elle s'aperçut dans le miroir, éclatante et suave, elle vit bien que rien n'était changé, qu'elle était toujours la petite Louise Kérouall, la plus jolie fille de la rue de la Paix.

Un coup frappé à la porte, et Fernand entra :

— Comment! déjà prête!

Il paraissait un peu déçu. Puis, devant le fauteuil où elle était assise, il s'agenouilla, et, l'attirant, lui donna de petits baisers mêlés de mots tendres.

— Et toi, — dit-il, — m'aimes-tu un peu?

Louise sourit, ne répondit pas. Sa beauté lui donnait, comme aux déesses, le droit de garder le silence et de contenter tout de même ses adorateurs. Se laisser aimer était déjà une grâce suffisante.

On convint d'aller se promener. On ne visiterait pas le châ-

teau, ce jour-là : il faisait trop beau, et puis il ne fallait pas se fatiguer. On verrait les jardins, ensuite les grandes eaux, et l'on s'en irait aux Trianons dans l'après-midi.

Louise ne connaissait pas Versailles. Tous les dimanches, avec Félicité, elle se rendait au Bois, et très souvent aux courses. Longchamp et Auteuil étaient pour la grande ouvrière en chapeaux des terrains précieux d'observation et d'étude : elle y retrouvait les clientes, jugeait comment se comportaient au grand jour les créations de la maison, et surtout suivait, surveillait les maisons rivales.

Louise et Fernand montèrent l'allée des Marmousets, et atteignirent ces parterres à la française où les fleurs de la saison s'alignaient en cordons réguliers et éclatants. Puis, parvenus à la terrasse, ils virent le château se déployer dans la majesté charmante et harmonieuse de ses proportions parfaites. Il semblait tout clair et aérien sous la lumière limpide du ciel. Louise s'en émerveilla. Cette petite fille, qui si longtemps n'avait regardé que des peupliers et des saules se réfléter dans la rivière, avait pris très vite la notion des choses d'art. Au magasin, on vivait parmi les vieilles gravures, on cherchait à reconstituer des modes anciennes, et les salons, du goût le plus sûr et le plus délicat, étaient décorés de frises et de panneaux d'après Delafosse et Salambier. A leurs pieds maintenant se succédaient, par étages, les massifs, les bassins de marbre et de bronze, luisant au soleil, et les ifs sombres rangés le long du peuple blanc des statues. Tout apparut en une perspective surprenante, vrai décor de faste et de gloire fuyant jusqu'au déroulement du Tapis Vert, que bornait au fond le Grand Canal.

Ils descendirent, entrèrent dans les bosquets. Ils n'en savaient pas bien les noms, et les admiraient confusément. Mais la beauté, la fraîcheur et la solitude de ces grandes futaies, à cette heure encore matinale, ravissaient les deux promeneurs.

Aux rencontres des routes, se découvrait quelque déesse de plomb, couronnée d'algues ou de fleurs, chef-d'œuvre des Keller, perdue dans les roseaux au milieu d'une vasque, ou quelque ingénieux château d'eau s'élevant parmi le feuillage. Tout à coup un temple ravissant, imprévu, se dressa devant eux. Il était de marbre rose et gris, circulaire et composé de

fines colonnettes accouplées, que reliaient entre elles des arcades. Sous chaque arcade était posée une fontaine en forme de coupe; un groupe occupait le milieu. Louise et Fernand voulurent s'arrêter, s'assirent sur un banc de pierre. Un enchantement coulait en eux, les isolant, les enfermant dans cet endroit de rêve. La lumière jetait des taches d'or sur le sable; des oiseaux, au milieu du grand silence, sautillaient dans l'herbe. Fernand glissa son bras autour de Louise. Elle sourit, s'émerveillant de la douceur des choses. Une langueur, un calme délicieux venaient à Fernand lui-même, apaisant sa fièvre et cette inquiétude qui toujours l'emportait au delà du présent.

— Tu n'es pas fatiguée, ma chérie? — dit-il.

— Oh! non, pas du tout... Au magasin il faut être sur ses jambes toute la journée, guetter les clientes à l'entrée, les escorter, leur essayer vingt chapeaux. Et puis, quand on croit en avoir fini, tout recommence à la porte, avec les recommandations, les hésitations. Laure disait l'autre jour : « Je parie qu'elles font moins de manières pour choisir leurs amants... »

Fernand offrit son bras et Louise s'y appuya légèrement. Ils rentrèrent pour déjeuner.

Vers deux heures, sous la poussée de la foule, ils s'en allèrent au bassin de Neptune : les grandes eaux éclataient.

Ce furent d'immenses jets, des gerbes irisées, qui s'entrecroisèrent, des panaches laissant retomber leur écume en longues chevelures blanches, puis s'éparpillant en poudre, en gouttes de cristal, le tout rythmé, mesuré, réglé comme par un professeur de danse.

Puis ce ne fut plus rien, et, de sa courte durée, ce spectacle prenait quelque chose de mesquin. L'effort combiné de la ville de Versailles et de la Compagnie de l'Ouest ne pouvait davantage, et sans doute fallait-il pour suffire à ces jeux magnifiques et fastueux l'oppression et la misère de tout un peuple.

La visite aux Trianons se fit un peu vite, à travers quelques bousculades. On parcourut rapidement et sans guère s'arrêter les appartements de la reine Marie-Antoinette. Dans la glace d'un petit salon, Louise s'aperçut tout à coup; elle recula comme devant une vision : sur le miroir éteint, encadré de

fleurs de bronze délicatement ciselées, elle apparaissait ainsi qu'une figure du temps passé, irréelle, lointaine, surnaturelle.

Ensuite ils se promenèrent sous les grands ombrages, s'émurent à propos devant ces décors d'opéra-comique : la maison de la reine, la laiterie, le corps de garde et la tour de Marlborough, vieux jouets que la suite a rendus tragiques.

Le soir, ils décidèrent d'aller dîner à Saint-Cloud, au restaurant de la Porte-Verte. Tout en terrasse avec ses petites tables alignées, éclairées de grosses lanternes de couleur, il ressemblait à quelque enluminure japonaise. Louise s'amusa du bruit, de l'impatience de tous ces dîneurs mal servis et se dépensant en vaines paroles et en colères impuissantes.

Ils rentrèrent : la nuit s'était parée de ses voiles les plus rares, avait mis toutes ses escarboucles; à leur côté, la Seine traînait sur ses flots le filet d'argent de quelque pêche enchantée.

Ils allaient bientôt se quitter; Fernand serrait Louise contre lui, disant :

— Ma chérie, je voudrais un mot que je pourrais emporter comme un souvenir de toi et qui me rassure. Tu es trop belle : j'ai peur.

— Vous avez été très bon pour moi, — répondit Louise, — et vous pouvez avoir confiance, je vous le promets.

Ils arrivaient. Devant la porte, une dernière fois, lèvres contre lèvres, il la tint dans ses bras. Puis il dit :

— Je ne te verrai pas demain : c'est jour de liquidation. Mais après-demain je viendrai et nous causerons.

Félicité ouvrit la porte elle-même. Elles s'embrassèrent.

— Comment vas-tu, petite?

Mais tout de suite elle comprit qu'elle ne saurait rien : Louise avait son front obstiné de Bretonne, et la tête baissée, elle dit :

— Je suis heureuse d'avoir vu Versailles; comme c'est beau!

IX

Fernand Epstein occupait, rue d'Anjou, un entresol qu'il avait meublé avec plus de soin et de recherche qu'il n'en prêtait

d'ordinaire aux détails matériels. Cet homme d'affaires était un grand idéaliste. Plus que les poètes, il vivait dans le rêve et la fièvre : car, tandis que ceux-là donnent à leurs songes une forme et une substance, lui, au contraire, peuplait la réalité de ses visions.

Un célèbre artiste anglais, fabricant de papiers peints, connu aussi pour ses beaux vers et ses opinions socialistes, avait garni et décoré l'appartement du baron. Dans ce temps-là, le style anglais, dénommé depuis « art nouveau », ne se trouvait pas encore à bon compte dans toutes les boutiques. Singulier et rare, il alliait à la perfection du travail des bois la fantaisie chimérique des étoffes, d'un goût si vieux qu'il paraissait venir du fond des légendes et des contes de fées. Et les grandes fleurs mystérieuses mettaient quelques frissons parmi ces meubles d'une élégance un peu sèche, d'un fini et d'une commodité qui se prêtaient à toutes les exigences de la vie moderne. Souvent, aux heures de lassitude, Fernand se plaisait à suivre le long des murs les branches qui montaient autour de lui en haies enchantées.

Dans le cabinet de toilette, le tapissier avait hasardé un peu d'Orient. Des rideaux de soie rose flottaient devant de fins moucharabys, et des cuivres délicatement ciselés garnissaient la toilette, sous forme de vasques, de cuvettes et d'amphores.

Ce fut très peu de jours après le voyage à Versailles que Louise vint pour la première fois au logis de Fernand Epstein.

Dans la salle à manger, où il la reçut d'abord, des fleurs en gerbes emplissaient des vases de faïence, — fusées d'iris et de glaïeuls s'élançant parmi les roseaux et les feuillages.

Des velours sombres drapaient les fenêtres et les portes, et sur la table s'étalait un grand massif de roses. Il y en avait de pâles et d'ardentes, de vives et de mourantes, de diaphanes, de sombres, de presque tragiques, France, Niel, Gloire de Dijon, Malmaison et les dernières venues, les Caroline Tousté, les Capitaine Christie, presque toutes étaient là.

— Le jour où tu m'es apparue, ma chérie, — dit Fernand, — tu portais des roses à ton corsage : c'est pourquoi j'en ai mis pour t'accueillir, je les ai toutes invitées.

Des fruits, des pâtisseries, quelques vins doux étaient cachés parmi les fleurs. On goûta.

Maintenant Louise n'avait plus son angoisse du premier jour : elle savait. Même elle éprouvait quelque douceur à se voir tant aimée. Mais elle sentait bien qu'une chose lui restait déconcertante, et elle en demeurait troublée.

Dans la chambre à coucher où des rideaux aux légères arabesques d'or tamisaient la lumière, devant le lit béant sous l'amas des coussins de dentelle et de soie, il lui semblait qu'elle allait prendre part à quelque rite étrange dont le sens lui échappait encore.

Au moment où elle posait la tête sur l'oreiller, Fernand lui attacha au cou un joli rang de perles :

— Ce n'est rien encore, — fit-il, — mais un jour je veux que tu aies les plus beaux, les plus rares bijoux.

— Mon ami, — reprit Louise, — ne dites pas de folies : je suis une pauvre petite fille, que vous avez déjà bien trop comblée.

— Ma bien-aimée, tu m'as apporté une telle joie que je voudrais mettre à tes pieds tous les trésors du monde. Comme une fée, tu es entrée dans ma vie, et les ombres ont fui devant toi... Car je crois aux fées, moi. Quand j'étais enfant, ma mère me racontait beaucoup de légendes, des *Märchen*, comme disent les Allemands, et j'y voyais passer des fées, de belles dames en robes d'or, avec de longs cheveux d'or répandus sur leurs épaules. Quand je t'ai vue, je t'ai reconnue, mais aucune n'était aussi belle que toi.

Il la prit dans ses bras, et ils s'aimèrent sous l'ombre dorée, parmi l'odeur des roses...

Et ce fut une suite de jours d'amour, dans le silence de la ville désertée, au milieu des roses exhalant leurs parfums comme des cassolettes.

En cette glorieuse saison d'été, dite morte-saison dans les maisons de modes et les ateliers de couture, Louise quittait le magasin plus tôt et venait rue d'Anjou. Puis Fernand la reconduisait chez elle, discrètement et sans se montrer.

Cependant M. Toussard avait prolongé son absence. A Lyon, il s'était attardé à relever au Musée des tissus ces beaux motifs Louis XV où les fleurs sont traitées avec un réalisme et un souci de la nature que les Orientaux seuls avaient atteint jusque-là. Puis il était allé voir à Turin, à Milan, à Gênes, des

correspondants et des clients, et dans cette dernière ville il s'était arrêté à copier sur les portraits de Van Dyck les motifs des velours et des brocards dont s'habillaient les dames de ce temps-là. Mais maintenant il allait rentrer. Félicité, toujours prudente, s'inquiétait de la façon dont elle lui ferait connaître l'aventure de Louise, car elle avait évité de lui en parler dans ses lettres. Quoiqu'il vécût avec elle-même dans des liens qui, pour des raisons tout à son honneur, à elle, restaient jusqu'ici irréguliers, quoiqu'il fût d'esprit frondeur et d'âme libre, Toussard gardait beaucoup des préjugés de la petite bourgeoisie dont il était issu : Félicité voyait à l'avance le soubresaut dont il accueillerait les aveux qu'elle croyait devoir lui faire.

Elle alla donc l'attendre à la gare de Lyon, afin d'avoir le temps de lui parler. Toussard s'était pris pour Louise d'une amitié véritable, et, quoiqu'il n'eût guère formé à son sujet des rêves d'avenir précis, cependant en pensée il ne la mêlait jamais qu'à des visions de bonheur paisible et honnête. Aussi lorsque, les premières paroles de bienvenue échangées, et tous deux installés dans la voiture qui les emportait, Félicité lui dit avec mille précautions ce qu'il en était, il frappa du pied avec d'une telle violence que le cocher se retourna.

— J'aurais dû m'en douter! — s'écriait Toussard furieux; — voilà comment se conduisent les femmes livrées à elles-mêmes!... D'ailleurs, jamais vous ne me ferez croire que vous ne pouviez rien empêcher. Quand cette petite est arrivée de chez elle, il n'y a pas dix mois, à peine osait-elle parler ou lever les yeux, et maintenant on m'annonce que mademoiselle s'est mise avec un financier et que c'est la chose la plus simple et la plus naturelle du monde... Et d'abord, qu'est-ce que ce monsieur? Vous en êtes-vous informée, seulement?

Félicité jugea sage de ne pas interrompre Toussard et de laisser sa colère s'user contre l'irréparable. Enfin, le voyant un peu calmé, elle reprit :

— Il est vrai que Louise est douce et craintive, mais elle est insaisissable, tenace et secrète, et j'ai senti, à n'en pouvoir douter, qu'elle m'échappait entièrement. J'avais, il est vrai, la ressource de la renvoyer à ses parents, mais c'était la livrer à d'autres, à de pires aventures. Alors, mon ami, accablez-moi,

si vous voulez, j'ai fait la part du feu. Elle est grande, je vous l'accorde, mais du moins Louise est heureuse, elle est adorée par un homme intelligent et de cœur, et son sort est assuré. Cela vous indigne, mais enfin que rêviez-vous pour elle ?

— D'abord, — reprit Toussard, — elle pouvait se tenir tranquille : elle n'a pas vingt ans. Eh! bon Dieu, mes deux nièces, qui sont plus âgées qu'elle, vivent parfaitement contentes auprès de leur mère. Elles se marieront, un jour ou l'autre ; en attendant, elles font de la broderie et peignent des abat-jour.

— Tout cela est fort bien, mon cher ami, — dit Félicité. — Mais ma pauvre Louise, où vouliez-vous qu'elle trouve à se marier convenablement? Ses parents sont des ouvriers, ses sœurs seront sans doute des paysannes ; elle n'avait pas un sou. Sa beauté, qui a séduit un homme riche, est plutôt pour épouvanter des gens modestes : dans son village, aucun garçon ne l'abordait. Elle est intelligente, mais elle n'a ni l'activité ni le courage qui m'ont permis de lutter dans la vie ; jamais elle n'aurait su, dans un humble ménage, au milieu des misères quotidiennes, se tirer d'affaire joyeusement, comme le font tant de petites filles du peuple. Cette Louise, voyez-vous, mon ami, est un objet rare et d'exception : on ne peut la juger d'après les règles communes. C'est une rêveuse et une charmeuse, et, quoiqu'on en ait, sa grâce et sa gentillesse sont irrésistibles.

Félicité vit bien que Toussard se laissait toucher par ce portrait, d'ailleurs fidèle, de la jeune fille, mais son retour était tout à fait gâté et il ne cachait pas la tristesse qu'il en éprouvait. En montant l'escalier, il dit :

— Je vous attends à dîner tout à l'heure, mais venez seule : j'aime mieux ne pas la voir en ce moment.

Louise s'affligea beaucoup quand elle sut la colère de son bon ami Toussard, et elle ne songea plus qu'à tâcher de se faire pardonner. Affectueuse et reconnaissante, elle goûtait même sa franchise un peu rude qui parfois piquait comme un air salin. Elle le trouvait pittoresque, imprévu, amusant à l'égal de ces vieilles rues et de ces boutiques où il l'emmenait souvent, où ne régnait pas la correction froide des beaux quartiers et où l'on découvrait des choses inattendues et que per-

sonne n'avait su voir. Et puis, ayant l'instinct de son charme et de sa puissance, elle devait forcément être tentée de s'en servir, et ne pouvait se résigner à déplaire. En la comparant à ses deux nièces, il méconnaissait qu'autour d'une fille comme Louise flottaient mille tentations qui n'assaillaient pas les demoiselles Toussard...

Ce fut le lendemain matin qu'elle sonna d'un petit coup timide chez M. Toussard. Elle avait très peur et il lui semblait que c'était le battement de son propre cœur qui retentissait dans l'appel du timbre. Même elle n'avait rien dit à Félicité pour ne pas user à l'avance son courage.

Le domestique la laissa entrer sans l'annoncer, de sorte qu'elle frappa — combien craintivement encore! — à la porte du cabinet :

— Entrez! — fit Toussard, sans méfiance.

Quand il vit Louise, il eut le sentiment qu'elle était devenue tout à coup très lointaine, et comme étrangère, et il ne lui parla pas. Puis, l'ayant considérée quelques instants, il dit :

— Je vous regarde, et je cherche à raccorder ce que je pensais de vous et ce que j'en sais maintenant.

Devant cet accueil glacial, Louise perdit toute contenance et se mit à sangloter dans son petit mouchoir. Des frissons secouaient sa nuque et soulevaient son joli buste sous son clair corsage d'été.

Alors Toussard ajouta :

— Pourquoi vous désolez-vous? Vous avez fait ce qui vous convenait et je ne pense pas que mon blâme puisse vous importer beaucoup.

A ces mots, Louise découvrit son visage tout inondé de larmes et s'écria :

— Ah! monsieur Toussard, que vous êtes injuste et cruel pour moi! Je ne me consolerai jamais si vous ne me pardonnez pas.

— Mais, petite malheureuse, — reprit Toussard d'une voix plus douce, — si je vous en veux, c'est que, vous ayant porté beaucoup d'intérêt, je m'afflige de la conduite que vous avez tenue, et que j'étais si loin d'attendre de vous! Quand je suis parti, il y a six semaines, il n'était pas question de ce jeune homme. Qu'a-t-il donc fait pour vous séduire si vite et si complètement?

Louise avait repris un peu de calme.

— Je vais vous le dire franchement, monsieur Toussard. J'ai vu qu'il tenait tant à moi qu'il ferait quelque folie si je le repoussais. Alors...

— Ah! petite bête, petite bête! on vous a chanté cet air-là? Mais, ma pauvre enfant, cette rengaine est aussi vieille que le monde : les perroquets du Paradis terrestre devaient la débiter déjà aux perruches leurs compagnes... Et, depuis qu'il a réussi, il ne déchante pas, le beau monsieur?

— Non, monsieur Toussard, il est toujours le même.

— Tant mieux! — fit ironiquement Toussard; — mais arrangez-vous pour que je ne le voie pas, pour que je ne le voie jamais...

Le lendemain, Toussard disait à Félicité :

— Vous savez, j'ai causé avec Louise; je l'ai trouvée très calme, au fond. A vous entendre, ma bonne amie, elle était éperdue, affolée comme une héroïne de roman, et même de roman-feuilleton. Cette petite a pu être flattée, attendrie même; mais, s'il croit avoir inspiré une grande passion, il se trompe, le financier...

Au magasin, c'était maintenant le calme complet : les clientes parties pour la mer ou la Suisse, quelques étrangères de passage venaient seules troubler la somnolence où ces demoiselles restaient plongées, dans le demi-jour des stores baissés, sous les chemisettes légères et qui semblaient fastidieuses encore par ces journées accablantes. D'ailleurs elles étaient maintenant clairsemées, prenant leurs vacances à tour de rôle. Éliane s'était rendue à Barbizon avec Poncelet, et lui posait des bûcheronnes et des bouquetières. Elle invitait avec beaucoup d'insistance son amie à venir la voir, mais cela n'avait pu s'arranger encore.

Louise devait avoir son congé au mois d'août. Depuis longtemps il était convenu qu'elle consacrerait ce temps à sa famille. Or, à ce sujet, Félicité lui donna une très bonne idée :

— A Port-Saint-Pierre, — lui dit-elle, — tu te trouveras dépaysée et malheureuse, et la curiosité des voisins te paraîtra insupportable. Nous allons réunir quelques sous, et on louera une gentille maisonnette à Arcachon. Tu t'y installeras avec tous les Kérouall. Tes petites sœurs en auront une joie folle, et

ton père sera si près de la mer qu'il pourra presque l'entendre gronder.

Un vieil ami de la famille, qui habitait Bordeaux, fut chargé de cette affaire.

Cependant l'idée d'être séparé de Louise désolait Fernand. Quoiqu'il l'aimât avec la fougue et l'ardeur qu'il mettait aux choses qui le touchaient, il disait au contraire qu'elle lui donnait une paix, une sérénité délicieuses.

Deux fois oriental de race, par son père et par sa mère, il adorait l'éclat, et cette fille d'une beauté si rare était pour lui un sujet d'orgueil et de joie profonde. Il aurait voulu la parer ainsi qu'une idole, et, comme il avait le goût des pierreries, il lui donnait des bagues si riches qu'elles n'osait les porter.

Elle restait simple malgré tout. Elle n'avait rien changé à ses allures, ni à ses toilettes de petite demoiselle de modes, évitant tout ce qui était voyant et frappait les regards, qu'elle n'attirait déjà que trop : ses succès continuaient. Les élèves de rhétorique du lycée Condorcet, qui la rencontraient presque chaque matin au croisement de la rue du Havre et du boulevard Haussmann, lui envoyèrent un magnifique bouquet, qu'on reçut par tolérance et qui portait cette inscription :

« A mademoiselle Louise, la gloire de la rue de la Paix, ces fleurs de Rhétorique (division C). »

Toutefois l'étrange correspondance dont elle avait été accablée s'était singulièrement ralentie, donnant à penser que le monde interlope de la galanterie possédait une police très sûrement renseignée.

Louise partit à la fin de juillet, en même temps que Félicité et Toussard, qui s'en allaient en Belgique et en Hollande. Elle se sépara très affectueusement de sa tante, cordialement de Toussard, qui avait fini par ne plus croire à une chose dont on ne lui avait jamais reparlé.

Et, en disant adieu à Fernand, sur le quai de la gare, elle lui promit de lui écrire tous les jours.

PHILIPPE LAUTREY

(A suivre.)

GRÉTRY

Il n'est pas de musicien qui nous soit aussi bien connu. Il s'est décrit, dans le dernier détail, suivant la mode du temps, — la mode indiscrète des *Confessions* de son ami Rousseau. — Il s'est décrit dans ses charmants *Mémoires, ou Essais sur la Musique*, en trois volumes, imprimés en 1797[1], par arrêté du Comité d'Instruction publique, sur une demande signée de Méhul, Dalayrac, Cherubini, Lesueur, Gossec, et appuyée par Lakanal. Car Grétry était alors le citoyen Grétry, inspecteur du Conservatoire de musique; et son œuvre prétendait avoir un objet d'utilité civique. Peu de livres sur la musique sont aussi débordants d'idées, et en suggèrent autant; la lecture en est facile, et même agréable, — ce qui n'est pas un petit mérite dans un ouvrage intelligent. — En prose, comme en musique, Grétry écrit pour tout le monde, « même pour les gens du monde », dit-il. A la vérité, son style n'est pas des plus corrects; il ne faut pas le regarder de trop près; on y trouve des phrases comme celles-ci : « Mes larmes avaient le droit de sécher celles du plus malheureux », ou : « Ses yeux cristallisés de noir ne réfléchissent que des vapeurs infernales ».

Il use de périphrases. Il appelle ses parents : « les auteurs de mes jours », — un chirurgien : « le suppôt d'Esculape »; — et les femmes sont, naturellement, « le sexe qui reçut la sensibilité en partage ». Il est un homme sensible : — « Cherchons,

1. Le premier volume avait déjà paru en 1789.

cherchons, dit-il, les sensations délicieuses, mais honnêtes et pures; nous ne sommes heureux que par elles : et jamais l'homme sensible, qui aime l'attendrissement, ne fut redoutable pour ses semblables. »

(Et, sans doute, cette phrase, écrite en 1789, a dû avoir l'approbation du sensible Robespierre, qui aimait la musique de Grétry.)

Enfin la composition du livre est des plus décousues, en dépit — ou en raison — du luxe de divisions, subdivisions, livres, chapitres, etc. Grétry entremêle ses récits de digressions métaphysiques. Il parle de l'unité du monde, des anges, de la vie, de la mort, de l'infini; il apostrophe les femmes, l'Amour, l'Amour maternel, la Pudeur : « O sexe aimable!... O source de tous les biens!... O doux repos de la vie!... Être enchanteur!... »

Il apostrophe l'Illusion, et la tutoie pendant sept pages. Il tutoie aussi la Noblesse Héréditaire[1].

Et, malgré tout, il est charmant, parce que tout est chez lui naturel, spontané; et il a tant d'esprit! — « Vous êtes musicien, et vous avez de l'esprit! » lui disait Voltaire, étonné et narquois[2].



Il y a dans ses *Mémoires* deux choses principales, — aussi intéressantes l'une que l'autre : ses souvenirs, et ses idées.

Dans ses souvenirs, il se décrit minutieusement, et il ne nous fait grâce de rien : son tempérament physique, ses rêves, ses indispositions, son régime de nourriture, certains détails inattendus de sa toilette intime. C'est un des documents les plus précieux pour connaître la formation d'un artiste, — une des rares autobiographies de musiciens où l'on trouve réunies deux conditions qui ne vont pas souvent ensemble : un artiste qui sache se décrire, et un artiste qui vaille la peine d'être décrit.

Modeste Grétry, de Liége, était fils d'un pauvre violoniste[3].

1. *Essais sur la Musique*, III, 134.
2. *Ibid.*, I, 133.
3. Il naquit à Liége, le 11 février 1741.

Il avait du sang germanique. Sa grand'mère paternelle était Allemande ; un de ses oncles était prélat autrichien.

Ses premières impressions musicales, il les dut à un pot de fer qui bouillait sur le feu : il avait quatre ans, et il dansait au chant de la marmite. Il voulut se rendre compte du bruit, et, en renversant le pot, il provoqua une explosion, qui lui brûla les yeux, et lui rendit la vue faible pour toujours. Sa grand'mère l'emmena se rétablir chez elle, à la campagne ; et là encore, c'est un bruit d'eau, un doux murmure de source, qui se fixe dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie : — « Je vois, j'entends cette fontaine limpide qui bornait d'un côté la demeure de ma grand'mère[1]... »

A six ans, il fut amoureux : — « sentiment vague, à la vérité, et qui s'étendait en même temps à plusieurs personnes ; mais déjà j'aimais trop pour oser le dire à aucune d'elles : je gardais le silence par timidité[2] ».

Il avait un tempérament délicat, mais résistant. Il souffrit cruellement, et sans se plaindre, — par orgueil, — des brutalités d'un maître. Le jour de sa première communion, il demanda à Dieu de le faire mourir, s'il ne devait pas devenir « honnête homme et homme distingué dans son art ». Il faillit être exaucé : le jour même, une solive lui tomba sur la tête, et enfonça un morceau du crâne. Son premier mot, en revenant à lui fut :

— Je serai donc honnête homme et bon musicien.

Il était alors mystique et superstitieux. Il avait « une dévotion à la Vierge, qui allait jusqu'à l'idolâtrie ». — Il est assez embarrassé pour l'expliquer, dans son livre, aux Conventionnels qui l'éditent ; cependant il ne l'a point cachée : gage de sa sincérité. — Il était vaniteux, susceptible, et n'oubliait jamais les injustices qu'on lui avait faites. Longtemps après, il pensait encore avec amertume aux humiliations qu'il avait subies de son premier maître, quand il était enfant.

Une troupe de chanteurs italiens décida de sa vocation. Elle vint chanter à Liége les opéras de Pergolèse et de Buranello. Le petit avait ses entrées au théâtre ; il assista pendant un an

1. *Essais*, III, 136.
2. *Ibid.*, I, 5.

à toutes les représentations, et souvent même aux répétitions : « C'est là, dit-il, où je pris un goût passionné pour la musique[1]. » Il apprit et réussit à chanter « aussi purement dans le goût italien que les meilleures chanteuses de l'Opéra ». Toute la troupe italienne vint l'entendre à l'église, où il eut un triomphe. « Chacun d'eux le regardait comme son élève. » — Ainsi, ce petit Wallon a été, dès l'enfance, formé dans le pur style italien.

Au sortir d'un concert, où, vers quinze ou seize ans, il avait chanté un air fort haut de Galuppi, il fut pris de vomissements de sang. Cet accident se renouvela depuis, à chaque ouvrage qu'il écrivait. — « J'ai vomi, dit-il, jusqu'à six ou huit palettes de sang en différents accès qui revenaient périodiquement, deux fois par jour et deux fois par nuit. » Ces hémorragies ne disparurent tout à fait qu'aux approches de la vieillesse. Mais il resta toujours très délicat de la poitrine, et il dut observer, toute sa vie, un régime sévère, soupant d'un verre d'eau et d'une livre de figues sèches[2]. — Il était fiévreux, et il eut, à diverses reprises, de graves accès de « fièvre tierce ou putride », avec délire[3]. Ajoutez des obsessions musicales qui l'affolaient, comme celle du chœur des Janissaires, dans *les Deux Avares*, qu'il eut pendant quatre jours et quatre nuits, de suite, sans discontinuer : — « Mon cerveau était comme le point central, autour duquel tournait sans cesse ce morceau de musique, sans que je puisse l'arrêter[4]. » — Enfin des rêves continuels, auxquels il voulait attribuer un caractère prophétique, et où son cerveau continuait de créer : — « L'artiste, souvent occupé d'un grand objet, croit se livrer au repos de la nuit; et malgré lui, soit en dormant, soit à moitié endormi, sa tête combine... En entrant dans son cabinet, il est étonné de trouver toutes les difficultés vaincues. C'est l'homme de la nuit qui a tout fait; celui du matin n'est souvent qu'un scribe[5]. »

1. *Essais*, I, 15.
2. *Ibid.*, I, 107.
3. *Ibid.*, I, 215-217.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, III, 183; III, 132.

Je groupe ces petits faits, pour montrer, en passant, ce qu'il y avait d'anormal, même chez cet artiste, un des mieux pondérés qui aient jamais été. — On serait presque tenté de lui reprocher l'excès de son bon sens.

***

Après ses succès de petit chanteur italien, il ne rêvait plus que d'aller en Italie. Il y fut, en effet, envoyé, en 1759, à dix-huit ans. Il y avait alors à Rome un Collège de Liége, fondé par un riche Liégeois, et où tout enfant du pays, âgé de moins de trente ans, pouvait être admis pour cinq ans, nourri, logé, entretenu[1]. Grétry y obtint une place.

Il raconte longuement son voyage d'Italie, pittoresque et fort pénible : car il le fit à pied, sous la conduite d'un honnête contrebandier qui, sous prétexte de guider les étudiants de Liége à Rome, et *vice versa*, portait en Italie les dentelles de Flandre, et en rapportait des reliques. Il entra à Rome, un dimanche de printemps très doux, « qui invitait à la mélancolie ». Et alors commencèrent sept années d'enchantement, qu'il aurait voulu plus tard procurer à tout artiste : car personne ne fut plus que lui partisan du séjour des musiciens français ou allemands à Rome[2].

A ce moment, le roi de la musique italienne était Piccinni, Grétry alla le voir; Piccinni fit peu attention à lui.

Et c'est, à dire vrai, ce que je méritais... Mais que le moindre encouragement de sa part m'eût fait de plaisir! Je contemplais ses traits avec un sentiment de respect qui aurait dû le flatter, si ma timidité naturelle avait pu lui laisser voir ce qui se passait au fond de mon cœur. Piccinni se remit au travail, qu'il avait quitté un instant pour nous recevoir. J'osai lui demander ce qu'il composait; il me répondit : « Un oratorio ». Nous demeurâmes une heure auprès de lui. Mon ami me fit signe, et nous partîmes sans être aperçus[3].

A peine rentré chez lui, Grétry voulut faire tout ce qu'il avait vu faire à Piccinni : prendre du grand papier, tracer des

1. *Essais*, I, 125-126.
2. *Ibid.*, I, 69-70, 411-412.
3. *Ibid.*, I, 88-89.

barres de mesures, et écrire un oratorio. Mais aux barres de mesures s'arrêta la ressemblance. — Il fit aussi la connaissance, à Bologne, du père Martini, qui l'aida à être reçu à l'Académie philharmonique, en lui faisant son morceau de concours [1]. (C'était une spécialité du bon père, qui devait, un peu plus tard, rendre le même service au petit Mozart.)

Mais le vrai maître de Grétry, ce fut le gentil Pergolèse, mort depuis trente-cinq ans. — « La musique de Pergolèse, dit-il, m'a toujours plus vivement affecté que toute autre musique [2]. » « Pergolèse naquit, a-t-il écrit ailleurs, et la vérité fut connue [3]. » — Ce qu'il admirait surtout en lui, ce qu'il devait s'appliquer, toute sa vie, à transporter d'une façon raisonnée dans la musique française, c'était la vérité de sa déclamation, « indestructible comme la nature ». Dans son amour pour lui, non seulement il réussit à lui ressembler musicalement [4], mais encore physiquement :

Ce ne fut pas sans un plaisir extrême que, pendant mon séjour à Rome, j'appris de plusieurs musiciens âgés que ma taille, ma physionomie leur rappelaient Pergolèse; ils m'apprirent que la même maladie menaçait aussi ses jours, chaque fois qu'il se livrait au travail. Vernet, qui avait connu et aimé Pergolèse, me confirma la même chose à Paris [5].

Les débuts de Grétry dans la musique dramatique eurent lieu à Rome, où il fit jouer avec succès des *Intermedi*, — ce genre de petites pièces auquel appartient la *Serva padrona*. Malgré les offres qu'on lui faisait pour rester en Italie, il quitta Rome en 1767. Paris l'attirait, depuis qu'il avait lu la partition d'un opéra-comique de Monsigni : *Rose et Colas*. En route, à Genève, où il s'attarda six mois, il vit jouer cette pièce : c'était la première fois qu'il entendait des opéras-comiques français; son plaisir ne fut pas sans mélange : il lui fallut quelque temps avant de s'habituer à « entendre chanter le français, ce qui lui avait paru d'abord désagréable [6] ». — Il

1. *Essais*, I, 91-92.
2. *Ibid.*, I, 169-172.
3. *Ibid.*, I, 424-425.
4. On sait que Grimm le nommait « le Pergolèse français ».
5. *Essais*, I, 425.
6. *Ibid.*, I, 130.

ne manqua pas d'aller rendre ses dévotions à Ferney, où Voltaire fit fête à ce phénix des musiciens qui, même en dehors de son art, n'était pas un sot.

Le voici à Paris.

Je n'entrai pas dans cette ville sans une émotion dont je ne me rendis pas compte ; elle était une suite naturelle du plan que j'avais formé de n'en pas sortir sans avoir vaincu tous les obstacles qui s'opposeraient au désir que j'avais d'y établir ma réputation [1].

La lutte fut dure, mais assez courte. Deux ans de combat. Les directeurs et les acteurs opposaient à Grétry les romances de Monsigni, comme un modèle inimitable. Cependant il n'eut pas à se plaindre de ses rivaux. Philidor et Duni étaient pleins d'obligeance pour lui ; et, surtout, il eut la bonne fortune de trouver des amis, des conseillers, et des partisans, tels que Diderot, Suard, l'abbé Arnaud, le peintre Vernet, tous passionnés mélomanes.

C'était la première fois, dit Grétry, que j'entendais parler de mon art avec infiniment d'esprit [2]. Diderot, l'abbé Arnaud, lançaient la foudre au milieu des festins, et, par la force de leur éloquence, communiquaient à chacun la noble envie d'écrire, de peindre, ou de composer de la musique... Il était impossible de résister à la flamme qui sortait de la réunion de ces hommes célèbres [3].

Il devait même avoir la rare et presque unique fortune, pour un musicien français, de désarmer la malveillance de l'ennemi de la musique française, — le grand pontife de la musique en France : Jean-Jacques Rousseau. Il est vrai que leur amitié ne dura pas plus d'une heure. L'indépendance ombrageuse de Rousseau s'offensa des avances trop empressées, trop obséquieuses peut-être, de celui que, l'instant d'avant, il appelait son ami : il rompit avec lui, et ne le revit jamais [4].

1. *Essais*, I, 144.

2. *Ibid.*, I, 151.

3. *Ibid.*, II, 134-135.

4. La scène vaut d'être rappelée. C'était à une représentation de *la Fausse Magie*. Rousseau y assistait. On dit à Grétry qu'il désirait le voir.

Je volai auprès de lui, je le considérai avec attendrissement.

— Que je suis aise de vous voir ! me dit-il ; depuis longtemps, je croyais que mon cœur s'était fermé aux douces sensations que votre musique me fait encore

En somme, à part les difficultés inévitables à tout début. Grétry fut favorisé par le sort. Son talent fut vite reconnu. Il note lui-même que « sa musique s'établit doucement en France, sans lui faire des partisans enthousiastes, et sans exciter de disputes puériles... » C'est qu'il n'était « d'aucun des partis exagérés qui se disputaient alors à Paris ». — « Je me demandais à moi-même : n'est-il point de moyen pour contenter à peu près tout le monde[1] ? »

Tout Grétry est dans cet aveu naïf.

Il avait naturellement assisté à quelques représentations de l'Opéra, mais sans grand intérêt. C'était pendant l'interrègne entre Rameau et Gluck. Le premier était mort, et l'autre n'était pas encore venu en France. Grétry ne comprenait rien à Rameau. Il mourait d'ennui en entendant ses œuvres. Il comparait ses airs à « certains airs italiens qui avaient vieilli »[2]. Il avait pratiqué les théâtres de musique, à Paris, surtout pour apprendre à bien connaître les acteurs, l'étendue et la qualité de leurs voix, afin d'en tirer le plus juste parti. Mais ce qu'il suivait assidûment, c'étaient les représentations du Théâtre-

éprouver. Je veux vous connaître, monsieur, ou, pour mieux dire, je vous connais déjà par vos ouvrages; mais je veux être votre ami.

— Ah! monsieur, lui dis-je, ma plus douce récompense est de vous plaire par mes talents.

— Êtes-vous marié?

— Oui.

— Avez-vous épousé ce qu'on appelle une femme d'esprit?

— Non.

— Je m'en doutais!

— C'est une fille d'artiste; elle ne dit jamais que ce qu'elle sent, et la simple nature est son guide.

— Je m'en doutais : oh! j'aime les artistes, ils sont enfants de la nature. Je veux connaître votre femme, et je veux vous voir souvent.

Je ne quittai pas Rousseau pendant le spectacle : il me serra deux ou trois fois la main pendant *la Fausse Magie*; nous sortîmes ensemble. J'étais loin de penser que c'était là la dernière fois que je lui parlais! En passant par la rue Française, il voulut franchir des pierres que les paveurs avaient laissées dans la rue; je pris son bras, et lui dis :

— Prenez garde, monsieur Rousseau!

Il le retira brusquement, en disant :

— Laissez-moi me servir de mes propres forces.

Je fus anéanti par ces paroles; les voitures nous séparèrent, il prit son chemin, moi, le mien, et jamais depuis je ne lui ai parlé. (*Essais*, I, 271.)

Voir encore sur Rousseau : *Ibid.*, I, 272-278; II, 205-207.

1. *Essais*, I, 169.

2. *Ibid.*, I, 145. — Si étrange que paraisse cette opinion, qui était partagée par d'autres musiciens, en Allemagne et en France, elle n'est pas sans un fonds de vérité.

Français. Il ne se lassait point d'entendre de grands acteurs; il tâchait de graver leur déclamation dans sa mémoire : « Elle me semblait, dit-il, le seul guide qui me convînt, le seul qui pût me conduire au but que je m'étais proposé[1]... » Et, bien qu'il n'en dise rien, il y a tout lieu de croire qu'il suivait en cela les inspirations de Diderot, qui a, toute sa vie, énoncé et soutenu ces principes. En tout cas, il eut le mérite de les comprendre et de les appliquer, mieux que personne ne fit jamais.

C'est au Théâtre-Français, c'est dans la bouche des grands acteurs que le musicien apprend à interroger les passions, à scruter le cœur humain, à se rendre compte de tous les mouvements de l'âme. C'est à cette école qu'il apprend à connaître et à rendre leurs véritables accents, à marquer leurs nuances et leurs limites[2].

Et, on le voit, dans la suite, fidèle à ses principes, noter les modulations d'une page d'*Andromaque*[3], consulter mademoiselle Clairon pour le duo de *Sylvain*, et copier en musique « ses intonations, ses intervalles et ses accents[4] ». Si les poètes — c'est Grétry qui fait lui-même cette remarque, — si les poètes disent qu'ils « chantent » lorsqu'ils « parlent », Grétry dit qu'il « parle » lorsqu'il « chante »[5]. Jamais il ne manquait de déclamer les vers, avant de les mettre en musique[6]. Ainsi remarquait-il « les syllabes essentielles qui

1. *Essais*, I, 146-147.

2. Telle avait été aussi la pensée de Lully. Je n'ai pas à juger ici cette conception du récitatif musical. Elle n'est pas sans dangers. La déclamation des grands acteurs n'est pas souvent un modèle de naturel. Même quand elle est belle et pathétique, elle emprunte au théâtre un caractère conventionnel et assez éloigné du parler naturel. Il se peut que ce soit justement parce que Lully et Grétry étaient des étrangers que, comme les étrangers sont portés à le faire, ils aient pris comme type du parler français la déclamation du théâtre (ou de la chaire). S'ils avaient été Français d'origine, ils eussent peut-être trouvé un modèle plus vrai en s'écoutant parler eux-mêmes et en entendant parler autour d'eux.

3. *Essais*, III, 288-289.

4. *Ibid.*, I, 201.

5. *Ibid.*, II, 366.

6. Grétry avait déjà fait et refait deux fois le célèbre trio de *Zémire et Azor* : « Ah! laissez-moi la pleurer! » et il n'en était pas satisfait. Diderot vint, entendit le morceau, et, sans approuver ni blâmer, déclama les paroles. « Je substituai, dit Grétry, des sons au bruit déclamé de ce début, et le reste du morceau alla de suite. Il ne fallait pas toujours écouter ni Diderot, ni l'abbé Arnaud, lorsqu'ils donnaient carrière à leur imagination; mais le premier élan de ces hommes brûlants était d'inspiration divine. » (*Essais*, I, 225-226.)

doivent être appuyées par le chant », et il était conduit « au véritable chant que doit recevoir la parole ». Bref, la musique, pour lui, était « un discours », qu'il fallait noter[1].

Tels furent les principes qu'il appliqua de plus en plus clairement, dans la suite de ses opéras et de ses opéras-comiques, dont le premier fut *le Huron*, en 1768[2], et qu'il n'entre pas dans mon dessein d'étudier ici[3].



La Révolution vint, et amoindrit un peu sa fortune, mais non sa renommée; elle le combla d'honneurs, imprimant ses ouvrages aux frais de la nation, et inscrivant l'auteur « dans la liste des citoyens qui ont droit à la munificence nationale, par les services qu'ils ont rendus aux arts utiles à la société », comme dit Lakanal, dans son rapport à la Convention. Grétry fut membre de l'Institut national de France, et inspecteur du Conservatoire. Sa muse avait coiffé le bonnet phrygien, et, après avoir dicté les airs de *Richard Cœur de Lion*, dont le souvenir reste associé aux dernières manifestations royalistes de Versailles, elle dictait *Barra*, *Denys le Tyran*, *la Rosière républicaine*, *la Fête de la Raison*, et des hymnes pour les fêtes nationales[4]. Mais les titres seuls changeaient, la musique restait la même : c'était toujours l'aimable sentimentalité, chère aux gens de la Terreur, parce qu'ils y trouvaient un refuge contre leurs inquiétudes, et le repos dont leur fièvre avait tant besoin.

1. « La musique, dit-il encore, est en quelque sorte la pantomime de l'accent des paroles. » (*Essais*, III, 279). — Voir (*Ibid.*, I, 239 et suiv.) sa fine notation des nuances musicales de la déclamation parlée.

2. Je ne compte pas *les Mariages Samnites*, qui n'allèrent pas au delà de la répétition générale.

3. Voir les excellents petits livres de M. Michel Brenet : *Grétry, sa vie et ses œuvres* (1884), et de M. Henri de Curzon : *Grétry* (1907). — Le gouvernement belge a entrepris une grande édition des œuvres de Grétry, qui est en cours de publication, depuis 1884, chez Breitkopf et Haertel, à Leipzig, sous le contrôle d'un comité présidé par M. Gevaërt. Trente-sept volumes ont déjà paru.

4. Grétry a plus tard affirmé son républicanisme « de vieille date », dans un ouvrage publié en 1801 : *la Vérité ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*.

Les souvenirs sur la Révolution sont rares dans les *Mémoires* de Grétry : l'homme prudent n'aimait pas à se compromettre. En voici pourtant deux ou trois, disséminés à travers l'ouvrage, qui, malgré leur caractère tout musical, font revivre d'une façon saisissante ces terribles années. Je me contente de les transcrire, sèchement. Il y a là des traits dignes de Shakespeare. On peut être tranquille : ce n'est pas Grétry qui les a inventés.

Depuis quatre ans que dure la Révolution, j'ai la nuit (lorsque mes nerfs sont en mouvement) un son de cloche, un son de tocsin dans la tête, et ce son est toujours le même. Pour m'assurer si ce n'est pas le tocsin véritable, je bouche mes oreilles; si alors je l'entends encore, et même plus fort, je conclus qu'il n'est que dans ma tête[1].

Le cortège militaire qui conduisit Louis XVI à l'échafaud passa sous mes fenêtres, et la marche en 6/8, dont les tambours marquaient le rythme sautillant, en opposition au lugubre de l'événement, m'affecta par son contraste et me fit frémir[2].

Dans ce temps[3]..., je revenais vers le soir d'un jardin situé dans les Champs-Élysées. On m'y avait invité pour jouir de l'aspect du plus bel arbre de lilas en fleurs qu'on pût voir. Je revenais seul. J'approchais de la place de la Révolution, lorsque mon oreille fut frappée par le son des instruments; j'avançai quelques pas : c'étaient des violons, une flûte, un tambourin, et je distinguai les cris de joie des danseurs. Un homme qui passait à côté de moi me fit regarder la guillotine; je lève les yeux, et je vois de loin le fatal couteau se baisser et se relever douze ou quinze fois de suite. Des danses champêtres d'un côté, le parfum des fleurs, la douce influence du printemps, les derniers rayons de ce soleil couchant qui ne se relèvera jamais pour ces malheureuses victimes,... ces images laissent des traces ineffaçables. Pour éviter de passer sur la place, je précipitai mes pas par la rue des Champs-Élysées; mais la fatale charrette m'y atteignit... « Paix, silence, citoyens, ils dorment », disait en riant le conducteur de cette voiture de carnage[4].

1. *Essais*, III, 132.
2. *Ibid.*, II, 142.
3. Le temps de la Terreur.
4. *Ibid.*, II, 140.



Mais d'autres événements occupaient plus Grétry que les tragédies de la patrie. Le cœur de Grétry, quoique bienveillant pour tous, était un peu étroit; et je ne crois pas, en dépit de ses protestations humanitaires, qu'il se soit beaucoup tourmenté des questions sociales. Ce cœur était fait surtout pour « la sensibilité domestique, si naturelle à l'homme né dans le pays des bonnes gens ». Cette sensibilité affectueuse, qui fait le charme bourgeois de tant de pages de ses œuvres[1], s'était tout entière reportée sur ses trois filles, qu'il adorait. Il les perdit toutes trois. Il a raconté leur mort dans des pages qui sont les plus belles de ses *Mémoires*. Je les résume ici.

Le malheureux homme s'accusait de leur mort. Les fatigues de l'artiste sont, dit-il, la mort de ses enfants : « Le père a violé la nature pour atteindre vers la perfection; ses veilles, ses fatigues ont desséché les sources de la vie; il a tué d'avance sa postérité[2]... »

Elles se nommaient Jenni, Lucile et Antoinette. — Jenni, l'aînée, était douce et candide. Elle était faible de santé : « Il eût fallu la laisser végéter dans une douce paresse. » On la força à travailler. Grétry se le reprochait amèrement; il croyait que ce travail l'avait tuée :

A quinze ans, elle ne savait qu'imparfaitement lire, écrire, la géographie, le clavecin, le solfège, l'italien; mais elle chantait avec les accents d'un ange; et le goût du chant était la seule chose qu'on ne lui eût pas enseignée... A seize ans, elle s'éteignit doucement, croyant que sa faiblesse annonçait sa prompte guérison.

Le jour de sa mort, elle dit d'écrire à une amie qu'elle irait à son prochain bal.

Elle s'endormit pour jamais, assise sur mes genoux... Je la serrai encore contre mon cœur désespéré, pendant un quart d'heure... J'ai arrosé de mon sang chaque ouvrage que j'ai produit; je voulais de la gloire, je voulais faire vivre des parents pauvres, une mère qui

1. Voir sa *Lucile*, et ce qu'il en raconte dans ses *Essais*, I, 173.
2. *Essais*, II, 396.

m'était chère : la nature m'a accordé ce que je sollicitais avec tant de peines; mais c'était pour se venger sur mes enfants[1].

La seconde, Lucile, tout au contraire de Jenni, était dévorée d'activité : « C'était la tuer que l'empêcher d'agir... Elle avait un caractère extrême, rebelle, irascible... » Elle composait de la musique. Elle fit deux petites pièces : *le Mariage d'Antonio*, écrit à treize ans et joué aux Italiens en 1786, et *Louis et Toinette*. « Pergolèse, dit Grétry, ne désavouerait pas le petit air de bravoure du *Mariage d'Antonio*. » En composant, « elle pleurait, chantait, pinçait sa harpe avec une énergie incroyable. Je pleurais de joie et d'étonnement, en voyant ce petit être transporté d'un si beau zèle et d'un si noble enthousiasme pour les arts. » Elle s'irritait, quand l'inspiration était rebelle : « Tant mieux! lui criait Grétry, c'est une preuve que tu ne veux rien faire de médiocre. » Elle tremblait, quand son père examinait son œuvre. Il ne lui indiquait ses défauts qu'avec beaucoup de douceur. Elle s'occupait peu de parure : « Tout son bonheur était dans la lecture, les vers surtout, et la musique qu'elle aimait passionnément. » On crut bon de la marier tôt. Elle fit un mauvais mariage; son mari la fit souffrir. Elle mourut, après deux ans de chagrins.

Antoinette restait seule. Grétry et sa femme tremblaient de perdre leur dernier bonheur. La moindre indisposition d'Antoinette les bouleversait. « Souvent elle en souriait, et faisait exprès quelque espièglerie, un faux pas, pour nous engager à mettre des bornes à notre tendresse excessive. » Grétry s'était juré de la laisser entièrement maîtresse d'elle-même. Elle était belle, gaie et spirituelle; elle ne voulut pas se marier. Elle pensait constamment à ses sœurs, sans le dire. Toutes trois avaient l'une pour l'autre une tendresse extrême. Dans sa maladie, la seconde disait souvent : « Ma pauvre Jenni! » A son lit de mort, la troisième disait : « Ah! ma pauvre Lucile!... » — Grétry et sa femme firent avec Antoinette quelques petits voyages hors de Paris. Une fois, en allant à Lyon, elle faillit se noyer dans la Saône, et son père avec elle, en voulant la sauver. Vers l'automne de 1790, à Lyon, elle perdit son appétit et sa gaieté. Ses pauvres parents le remar-

1. *Essais*, II, 404.

quèrent avec terreur, et ils se cachaient pour pleurer. Ils lui proposèrent de revenir à Paris. « Oui, dit-elle, retournons à Paris, j'y rejoindrai bien des personnes que j'aime. » Ce mot fit frémir Grétry, qui crut qu'elle pensait à ses sœurs. Elle se sentit mourir, et chercha à le cacher aux siens; elle leur parlait de son avenir, des enfants qu'elle aurait plus tard; elle feignait de vouloir danser, mettre de belles toilettes.

Un soir, un de mes amis, Rouget de Lisle, qui était chez moi, me dit que j'étais bien heureux d'être le père de cette belle enfant. — « Oui, lui dis-je à l'oreille, elle est belle, elle va au bal; et dans quelques semaines, elle sera dans la tombe[1]. »

Elle eut quelques jours de fièvre, un délire aimable : elle se croyait au bal, à la promenade, avec ses sœurs; elle était sereine, elle s'apitoyait sur ses parents.

Elle était assise sur son lit, en nous parlant ainsi pour la dernière fois; elle se coucha, ferma ses beaux yeux, et fut rejoindre ses sœurs...

Par pitié pour moi, ma femme eut la force de supporter la vie, et me força à l'imiter. Elle se remit à la peinture, qu'elle avait cultivée, fit les portraits de ses filles, puis continua de peindre, pour s'occuper, pour vivre...

Il y a trois ans de cela... Vingt fois, j'ai jeté la plume en écrivant ceci; mais, soit faiblesse paternelle, soit le désir irrésistible de vous faire répandre, ô mes amis! une larme sur la tombe chérie de mes filles, j'ai esquissé ce tableau douloureux que j'aurais dû n'entreprendre que dans quelques années... — Voilà la gloire!

« L'immortalité chimérique » est payée par le deuil réel. « Le bonheur factice est acheté par la perte du bonheur réel. Vis quelques jours dans la mémoire des hommes; mais sois mort dans ta postérité[2]... »

Qu'on me pardonne d'avoir cité ces pages. Peut-être l'histoire de la musique n'a-t-elle rien à voir à tout cela. Mais ce ne sont pas seulement des questions de technique musicale qui nous intéressent à la musique. Si la musique nous est si chère, c'est qu'elle est la parole la plus profonde de l'âme, le cri harmonieux de sa joie et de sa douleur. Je ne sais pas choisir entre la plus belle sonate de Beethoven et le tragique

1. *Essais*, II, 413.
2. *Ibid.*, II, 417.

Testament d'Heiligenstadt. L'un et l'autre se valent. Et il se trouve ici que les pages de Grétry que je viens de résumer sont les plus belles qu'il ait jamais écrites, plus belles que toute sa musique : car le malheureux homme s'y est mis lui-même. Il ne s'y préoccupe plus de noter la déclamation des comédiens : — imiter les comédiens! quel aveu de faiblesse pour un poète musical! Ne peut-il donc simplement laisser parler son cœur? — Il le laisse parler ici. Et c'est la valeur unique de ces pages dans son œuvre tout entier.

Sur le reste de la vie de Grétry, il n'y a plus que peu de chose à ajouter. Lui-même fait cet aveu si honorable pour son cœur, — car il est bien pénible pour l'amour-propre de l'artiste :

Après ce coup terrible, la fièvre qui me brûlait s'est ralentie; mon goût pour la musique a diminué, le chagrin a éteint presque entièrement mon imagination; j'ai écrit ces volumes[1], qui sont plutôt un ouvrage de raisonnement que d'imagination[2].

Malgré tout, cet homme qui, d'instinct, plutôt que par calcul, plaisait à tous, — comme il s'en vantait naïvement, — eut en effet la rare fortune, après avoir plu au roi, et à la Révolution, de plaire à Napoléon, qui pourtant n'était pas tendre pour la musique française. Il reçut de lui une pension considérable, et la croix de la Légion d'honneur, dès la fondation de l'ordre. Il vit son nom donné à une rue de Paris, et sa statue élevée à l'Opéra-Comique. Enfin il eut le bonheur d'acheter l'Ermitage de son cher Jean-Jacques et d'y mourir, le 24 septembre 1813.

1. Le second et le troisième volume des *Mémoires*.

2. *Essais*, II, XVII-XVIII. — Il écrivit pourtant encore quelques petits opéras, dont le meilleur fut *Anacréon*, joué en 1797. Mais il sut « quitter le public avant que le public ne le quittât », comme dit son élève, madame de Bawr.

Il se désintéressait de la musique, et presque toute son activité intellectuelle s'était tournée vers la littérature. Il rêvassait interminablement sur la philosophie, la morale, la politique; et il entassait, au jour le jour, ses pensées dans de volumineux ouvrages, sans ordre, sans suite, et non sans naïveté, mais non plus sans esprit. Ainsi, les trois volumes de *la Vérité ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, publiés en 1801, et huit volumes manuscrits de *Réflexions d'un Solitaire*, dont nous n'avons conservé qu'une partie. M. Charles Malherbe vient d'avoir l'heureuse fortune de retrouver le quatrième volume des *Réflexions*, perdu jusqu'à ce jour, et il en publie des extraits dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre* (voir la livraison de novembre-janvier 1907-1908).



Il faudrait tout un livre pour examiner, comme elles le mériteraient, toutes les idées ingénieuses, géniales, ou saugrenues, qui pullulaient dans ce petit cerveau, toujours en ébullition. Sa fécondité d'invention est incroyable. Que n'a-t-il pas imaginé, et que ne trouve-t-on pas, tout le long de ses livres! — Des inventions de physique amusante ou de mécanique musicale. Un « rhythmomètre » pour fixer les mouvements [1]. Un baromètre musical, « fait d'une seule corde à boyau, qui, selon le temps, s'étendant ou se raccourcissant, ferait partir deux ressorts, correspondant à un cylindre et à un jeu de flûtes, jouant deux airs, l'un vif et en majeur pour le beau temps, l'autre lent et en mineur pour la pluie [2] ». Des théories sur l'occultisme et la télépathie [3]; sur l'emploi de la musique en médecine, particulièrement dans les maladies de nerfs [4], et dans la folie [5]; sur l'hérédité [6]; sur le régime de nourriture, auquel Grétry attribue une influence énorme sur le caractère :

> On serait à peu près sûr de faire un homme colère, pacifique, imbécile, ou homme d'esprit, si l'on portait une attention suivie sur son régime et son éducation [7].

Il a une conception du bonheur qui annonce celle de Tolstoy :

> Les plus sages d'entre les hommes voient enfin que c'est en faisant des sacrifices aux autres que nous méritons qu'ils en fassent pour nous. — Mais, de cette manière, nous ne vivons donc que de sacrifices? — Oui. — C'est donc là le bonheur général? — Il n'en est point d'autre [8].

1. *Essais*, I, 316-317.
2. *Ibid.*, III, 335.
3. *Ibid.*, III, 95-96.
4. *Ibid.*, III, 111.
5. *Ibid.*, III, 126.
6. « Si, dans une longue course maritime, votre père a vécu loin de la société des femmes...
» S'il s'est nourri constamment d'aliments salés... » (*Ibid.*, III, 66).
7. Il préconise le régime lacté (*Ibid.*, III, 68).
8. *Ibid.*, III, 365.

Tenons-nous-en à ses pensées sur la musique. Aussi bien, c'est un monde : — simples esquisses pour la plupart, et jetées en passant, mais fécondes, profondes, divinatrices souvent.

La première, celle qui ouvre et ferme les *Mémoires*, celle qu'il considérait comme sa principale découverte, nous l'exposions tout à l'heure, c'est cette idée que le principe de la musique est la vérité de la déclamation [1], que la musique est une langue expressive, d'une précision parfaite [2] et que la psychologie, l'étude des caractères et des passions, est la base de cet art [3].

C'est ensuite l'invention de l'ouverture à programme [4], de l'entr'acte psychologique et dramatique, qui résume ce qui vient de se passer, ou annonce ce qui va suivre [5]. C'est la notation des passions en musique : ce qui l'amène à exposer, en deux ou trois cents pages de son second volume, la façon dont le musicien peut traduire l'Amitié, l'Amour maternel, la Pudeur, la Fureur, l'Avarice, la Vivacité, l'Indolence, le Jaloux, le Scélérat, le Glorieux, le Distrait, l'Hypocrite, l'Hypocondre, le Flatteur, le Caustique, le Gobe-mouches, l'Optimiste, le Pessimiste, etc., bref, toutes les nuances de l'immense comédie humaine [6], — traçant ainsi la voie au Molière musical, que nous attendons encore, qui doit venir, qui peut venir : car tout est prêt, la langue est faite; il ne manque plus que le génie.

Et c'est aussi l'analyse expressive de tous les matériaux, dont dispose la musique : la psychologie des tons [7]; la psy-

1. *Essais*, I, 240; — préface du volume II. — Voir aussi : I, v, 76, 78, 96, 98, 141, 204, 239, 240; — II, 319-320; — III, 279, 433, etc.

2. *Ibid.*, I, 382, 407; -- II, 317; — III, 266.

Il finit pourtant par ne plus s'en satisfaire. Son esprit, toujours plus épris de précision, chercha d'autres moyens d'expression :

« Je le dis franchement, aujourd'hui le langage musical a pour moi trop de vogue; arrivé presque à la vieillesse, il me faut quelque chose de plus positif. » (*La Vérité ou ce que nous fûmes*, 1801.)

3. *Essais*, II, 267; — III, 375.

4. Dans *le Magnifique* et dans *Panurge* (*Ibid.*, I, 248-249, 378-379).

5. Dans *les Événements imprévus*, et dans *l'Amitié à l'épreuve* (*Ibid.*, III, 320).

6. Grétry se préoccupe même de rendre en musique les nuances des diverses races humaines; mais, les connaissant mal, il ne fait qu'effleurer la question (*Ibid.*, II, 19).

7. « La gamme d'*ut majeur* est noble et franche, celle d'*ut mineur* est

chologie des timbres instrumentaux [1]; l'orchestration représentative des caractères [2]; le pouvoir indiscret et profond, que la pure musique, la symphonie de l'orchestre, a de pénétrer les cœurs et de dévoiler ce que les paroles et le chant ne disent pas, ne veulent pas dire [3]; — les analogies décadentes des cou-

pathétique. La gamme de *ré majeur* est brillante, celle de *ré mineur* est mélancolique. La gamme majeure de *mi bémol* est noble et pathétique. La gamme de *mi majeur* est aussi éclatante que la gamme précédente était noble et rembrunie. La gamme de *mi mineur* est peu mélancolique. Celle de *fa majeur* est mixte; celle de *fa tierce mineure* est la plus pathétique de toutes. La gamme majeure de *fa dièze* est dure, parce qu'elle est surchargée d'accidents; la même gamme *mineure* conserve encore un peu de dureté. Celle de *sol* est guerrière, et n'a pas la noblesse de celle d'*ut majeur*; la gamme de *sol mineur* est la plus pathétique après celle de *fa tierce mineure*. La gamme de *la majeur* est brillante; en *mineur*, elle est la plus naïve de toutes. Celle de *si bémol* est noble, mais moins que celle d'*ut majeur*, et plus pathétique que celle de *fa tierce majeur*. Celle de *si naturel* est brillante et folâtre; celle de *si tierce mineure* est ingénue... » (*Essais*, II, 356-358.)

Si l'on compare cette échelle psychologique des tons à celle de Rameau, on remarque qu'elles ne concordent pas exactement, et que par conséquent leur intérêt, tout subjectif, est de donner l'échelle de la sensibilité de chaque musicien, et de ses réactions auditives. S'il est permis, dans de telles conditions, d'avancer une remarque générale, il semble que l'échelle psychologique des tons dressée par Grétry se rapproche plus de notre sensibilité actuelle que l'échelle dressée par Rameau.

1. « ... La clarinette convient à la douleur;... lorsqu'elle exécute des airs gais, elle y mêle encore une teinte de tristesse. Si l'on dansait dans une prison, je voudrais que ce fût au son de la clarinette. Le hautbois, champêtre et gai, indique aussi un rayon d'espoir au milieu des tourments. La flûte traversière est tendre et amoureuse..., etc. »

Il y a aussi là des remarques qui montrent les variations de la sensibilité musicale. Ainsi, celles relatives au basson :

« Le basson est lugubre, et doit être employé dans le pathétique, lors même qu'on n'en veut faire sentir qu'une nuance délicate; il me paraît un contresens dans tout ce qui est de pure gaieté. » (*Ibid.*, I, 237-238.) — Voir encore : III, 424.

On sait quel emploi nos compositeurs modernes ont fait de cet instrument, dans le comique et le burlesque, et avec quel succès.

2. « Lorsque Andromaque récite (dans l'opéra du même nom), elle est presque toujours accompagnée de trois flûtes traversières qui forment harmonie... C'est, je crois, la première fois qu'on a eu l'idée d'adopter les mêmes instruments pour accompagner partout le récitatif d'un rôle qu'on veut distinguer. » (*Ibid.*, I, 356.)

Grétry ignorait les essais du même genre tentés par les maîtres italiens du XVII[e] siècle.

3. « Une fille, par exemple, assure à sa mère qu'elle ne connaît point l'amour; mais, pendant qu'elle affecte l'indifférence par un chant simple et monotone, l'orchestre exprime le tourment de son cœur amoureux. Un nigaud veut-il exprimer son amour, ou son courage? S'il est vraiment animé, il doit avoir les accents de sa passion; mais l'orchestre, par sa

leurs avec les sons[1]... Tout ceci est encore du domaine propre à Grétry, du ressort de cet opéra-comique perfectionné, où il trouve un si excellent emploi de ses qualités personnelles, de sa finesse psychologique, qui parfois pèche par excès de clarté[2], mais qui l'amenait à lire dans la musique des autres et dans leurs moindres inflexions de voix, comme dans un livre[3] : « La musique, a-t-il dit, est un thermomètre, qui fait apprécier le degré de sensibilité de chaque peuple et de chaque individu[4]. »

Mais voici d'autres idées, qui dépassent les bornes de son art propre. En même temps que Mozart, et sans qu'ils aient connaissance des pensées l'un de l'autre, il rêve d'un *duodrama*, « d'une tragédie musicale, où le dialogue serait parlé[5] », — une sorte de mélodrame de génie. — Il a l'idée de l'orchestre caché, et du théâtre de Bayreuth[6]. — Il a l'idée des grands théâtres du peuple, que nous commençons à peine à réaliser, et des jeux nationaux, de ces grandes fêtes populaires, que nous nous efforçons d'instituer, à l'exemple de la Grèce antique et de la Suisse d'aujourd'hui[7]. — Il a l'idée de petits théâtres-écoles où l'on formerait des acteurs et des auteurs[8], et de lectures musicales publiques, où l'on soumettrait

monotonie, nous montrera le petit bout d'oreille. En général, le sentiment doit être dans le chant; l'esprit, les gestes, les mines doivent être dans les accompagnements. » (*Essais*, I, 169-172.)

1. A propos du clavecin des couleurs, inventé par le père Castel, jésuite. (*Ibid.*, III, 234-237.)

« Le musicien bien organisé trouve toutes les couleurs dans l'harmonie des sons. Les sons graves ou bémolisés font à son oreille le même effet que les couleurs rembrunies font à ses yeux ; les sons aigus ou diésés font au contraire un effet semblable à celui des couleurs vives et tranchantes. Entre ces deux extrêmes, l'on trouve toutes les couleurs qui sont en musique, de même qu'en peinture, propres à désigner différentes passions et différents caractères. »

L'échelle commune aux couleurs et aux sons est, pour Grétry, celle des passions, dont les manifestations diverses colorent diversement le visage humain. « Le rouge pourpré indique la colère; le rouge tendre sied à la pudeur... etc. » (*Ibid.*, III, 237-239.) Voir encore : III, 318, note 2.

2. *Ibid.*, III, 450-451 ; I, 336-371, 375-378.

3. *Ibid.*, I, 236-239; III, 290, 315, 455-456.

4. *Ibid.*, II, 127.

5. *Ibid.*, I, 131, 350-355.

6. *Ibid.*, III, 32-33, 249-250.

7. *Ibid.*, III, 22 et suiv.

8. *Ibid.*, III, 30 et suiv.

au jugement du public des scènes inédites, des fragments d'œuvres nouvelles, composées par de jeunes musiciens encore inconnus, qui se destinent à l'art dramatique[1]. — Il travaille à faire rendre à la musique la place qui lui revient dans l'instruction, et insiste sur l'importance du chant dans l'enseignement primaire[2]. — Il voudrait que l'on fondât un Opéra historique, où l'on jouerait les chefs-d'œuvre du passé disparu[3]. — Il est comme on pouvait l'attendre d'un homme aussi « sensible », il est féministe en art, et il encourage vivement les femmes à se livrer à la composition musicale[4].

Voici qui est plus remarquable encore :

Ce musicien d'esprit clair et net jusqu'à l'excès, qui était fait uniquement pour écrire de la musique sur des paroles précises, — de tous les musiciens celui qui semble avoir été le plus loin de l'esprit de la symphonie, et qui en parle quelquefois avec un dédain amusant[5], ce faiseur d'opéras qui mettait les « symphonistes » bien au-dessous des compositeurs dramatiques[6], et qui était assez disposé à croire que si Haydn avait rencontré Diderot, il eût écrit des opéras, et non des symphonies[7], — ce Grétry sentait pourtant fort bien la beauté de la musique symphonique, dont il dit :

La douce inquiétude que donne la bonne musique instrumentale, cette répétition vague des accents de nos sentiments, ce voyage aérien qui nous balance dans le vide, sans fatiguer nos organes, ce langage mystérieux qui parle à nos sens, sans employer le raisonnement, et qui équivaut à la raison, puisqu'il nous charme, sont un plaisir bien pur[8].

1. *Essais*, III, 41.
2. *Ibid.*, III, 21.
3. *Ibid.*, III, 14-15.
4. *Ibid.*, I, 384; II, 183.
5. « Il reste à celui qui est doué d'une tournure d'esprit originale, mais qui n'a pas le goût, le tact nécessaires pour bien classer des pensées neuves et piquantes, en s'astreignant partout à l'expression et à la prosodie de la langue, il lui reste, dis-je, le talent de faire la symphonie. » (*Ibid.*, I, 78.) — Voir encore : *Ibid.*, I, p. v; III, 260-261.
6. *Ibid.*, I, 297-298.
7. *Ibid.*, III, 377-378. — Voir aussi III, 381, 387.
8. *Ibid.*, III, 272.
Grétry a dit encore : « La musique d'une expression vague a un charme plus magique peut-être que la musique déclamée » (I, 75).
Et ailleurs :
« Quoi qu'en ait dit Fontenelle, nous savons ce que nous veut une bonne sonate, et surtout une symphonie de Haydn ou de Gossec » (I, 78).

Et il cite, à ce propos, le fameux passage du *Marchand de Venise* sur le pouvoir de la musique[1]. — Car, pour le dire en passant, il adore Shakespeare, et s'extasie sur son *Richard III*[2]. — Il a pour Haydn une profonde admiration; il voit dans ses symphonies un dictionnaire d'expressions musicales, d'une valeur inappréciable pour le compositeur d'opéras[3].

Ce n'est pas tout. Quoiqu'il n'écrive pas de symphonies, ni de musique de chambre, il en parle avec l'intelligence d'un génie novateur. Il réclame l'affranchissement des formes instrumentales, la liberté de la Sonate :

Une Sonate est un discours. Que penserions-nous d'un homme qui, coupant son discours en deux, répéterait deux fois chaque moitié?... Voilà à peu près l'effet que me font les reprises en musique.

Et il montre comment on peut arriver à rompre la symétrie archaïque de ces formes, et à y faire entrer plus de vie. Il prévoit les efforts de Beethoven dans ce sens. Il prévoit la *Symphonie pathétique* de Tschaikowski, qui se termine par le mouvement lent[4]. Il n'est pas éloigné de prévoir la *Symphonie avec orgue* de M. Saint-Saëns[5]. Bien plus : il prophétise la symphonie dramatique de Berlioz, de Liszt et de Richard Strauss, — cet art qui se trouve aux antipodes du sien :

Ce que je vais proposer promet encore une révolution dramatique... Ne pourrait-on pas donner à la musique la liberté de marcher d'un plein essor, de faire des tableaux achevés, où, jouissant de tous ses avantages, elle ne serait plus contrainte de suivre la poésie dans ses nuances diverses?... Quel amateur de musique n'a été saisi d'admiration, en écoutant les belles symphonies d'Haydn? Cent fois

1. *Essais*, III, 276.

2. *Ibid.*, II, 143.

3. « Il me semble que le compositeur dramatique peut regarder les œuvres innombrables de Haydn comme un vaste dictionnaire, où il peut sans scrupule puiser des matériaux, qu'il ne doit reproduire cependant qu'accompagnés de l'expression intime des paroles. Le compositeur de la symphonie est, dans ce cas, comme le botaniste qui fait la découverte d'une plante en attendant que le médecin en découvre la propriété. » (*Ibid.*, I, 244.) — Voir encore : I, 206.

4. *Ibid.*, III, 357.

5. Il préconise du moins l'emploi de l'orgue dans l'orchestre. (*Ibid.*, III, 424; I, 41-42.)

je leur ai prêté les paroles qu'elles semblent demander... Pourquoi faut-il que le musicien toujours captif ne se voie pas une fois libre dans sa création?... Envoyez un canevas dramatique à Haydn, sa verve s'échauffera sur chaque morceau; il n'en suivra que le sentiment général, et sera libre dans sa composition... Le musicien, ayant fait sa partition,... fera exécuter son ouvrage à grand orchestre... Le poète lira le sens des paroles après chaque morceau, et souvent les auditeurs doivent se dire : « Je l'avais deviné », ou : « Je l'avais senti... » Un tel travail réussira, et au delà de ce qu'on imagine... J'indique aux compositeurs de musique instrumentale le moyen de nous égaler et de nous surpasser peut-être, dans l'art dramatique[1].

Sans doute, Grétry a vicié sa conception, en greffant après coup de nouveaux opéras sur ces symphonies dramatiques, et en demandant que le poète adaptât des paroles à ces œuvres de musique pure, qui sont des poèmes à eux seuls. Il n'en a pas moins entrevu, dans un éclair de génie, l'étonnant développement — accompli depuis trois quarts de siècle — des poèmes et des peintures de sons, de la *Tondichtung* et de la *Tonmalerei*.

Si le pouvoir de création personnelle avait égalé chez Grétry sa divination d'intelligence, il eût été un des premiers génies musicaux du monde; une partie de l'évolution musicale du XIXe siècle se reflète dans cet esprit de l'ancienne France, et par lui s'opère la jonction de l'art de Pergolèse avec l'art de Wagner, de Liszt et de Richard Strauss.

***

A la fin de sa vie, le doux musicien de style Louis XVI s'effara pourtant des nouveaux courants qui se dessinaient dans la musique de son temps. De même que ses grands rivaux, Méhul, Cherubini, Lesueur, il s'effraya du romantisme naissant, du débordement de passions et de bruit, des harmonies chargées, des rythmes heurtés, de l'orchestration violente, de « la fièvre continue », du « chaos », comme il dit, de la musique à coups de canon[2]. Il crut à une réaction

1. *Essais*, I, 347-355.

2. « Mes confrères Méhul, Lemoine, Cherubini, Lesueur, conviennent tous (avec moi) que l'harmonie est aujourd'hui compliquée au dernier point, que les chanteurs et les instruments ont franchi leur diapason naturel, que

prochaine vers la simplicité. Et cependant la fièvre, loin de tomber, augmenta; et le monde ne s'en est pas plus mal porté. Du chaos, Beethoven allait surgir, et Lesueur devait avoir pour élève Berlioz.

Grétry ne prévoyait pas Beethoven [1]. Tout son espoir allait vers un autre génie; et je cite, en terminant, la touchante prédiction, l'acte de foi passionné, avec lequel il annonçait et appelait ce génie :

Que viendra-t-il après nous? Je vois en idée un être charmant, qui, doué d'un instinct mélodieux, la tête, et l'âme surtout, remplies d'idées musicales, n'osant enfreindre les règles dramatiques qui sont aujourd'hui connues de tous les musiciens, joindra au plus beau naturel une partie des richesses harmoniques de nos jeunes athlètes. Avec plus de certitude que l'enfant d'Abraham, soupirant après l'arrivée de son Messie régénérateur, déjà je tends les bras vers cet être désiré, dont les accents aussi vrais qu'énergiques réchaufferont mes vieux ans [2].

Ce Messie musical, nous le reconnaissons : Grétry, qui l'appelait de ses vœux, ne se doutait pas qu'il était déjà venu. Il avait vécu, il venait de mourir, non loin de lui. C'était Mozart, dont le nom ne paraît pas une fois dans les *Essais* de Grétry. Il ne faut pas nous en étonner. Hélas! il en est presque toujours ainsi, dans l'histoire de l'art. On vit, les uns à côté des autres, sans se connaître; et c'est quand il n'est plus temps qu'on découvre, morts, ceux qu'on eût tant aimé à connaître vivants.

ROMAIN ROLLAND

plus de rapidité dans l'exécution rendrait notre musique inappréciable pour l'oreille, et qu'enfin un pas de plus nous jetterait dans le chaos. » (*Essais*, II, 58-59.) — Voir aussi : I, 339; II, 61.

1. Bien que M. F. de Lacerda ait pu retrouver dans l'ouverture de *la Rosière de Salency*, le thème de l'Ode à la Joie de *la Neuvième Symphonie*, et un des dessins instrumentaux les plus caractéristiques de *la Symphonie pastorale*.

2. *Essais*, III, 432.

AVEC LA FLOTTE RUSSE

Aux mois d'août et septembre 1904, la presse était pleine des récits de la guerre russo-japonaise, des captures de vapeurs dans la mer Rouge par les croiseurs russes et en Extrême-Orient par les Japonais. Ces récits intéressaient particulièrement nos marins : moi le premier, je suivais avec enthousiasme la formation de cette flotte de la Baltique qui devait, avec l'amiral en chef Rodjetsvensky, aller combattre dans les mers du Japon la flotte de l'amiral Togo.

Un des premiers jours du mois d'octobre, je regardais les choux pousser dans mon jardin de Saint-Malo, lorsque j'entendis à la porte de mon « manoir » un bruit inaccoutumé; tout le village de la Ville-ès-Houx était sur pied! — Un télégramme pour monsieur! disait la bonne. Et la maisonnée d'accourir pour lire par-dessus mon épaule. Les indiscrets furent bien attrapés, car ce télégramme était en anglais : « Qu'est-ce qu'il y a, papa? — Il y a, ma fille, qu'il faut raccommoder mon suroit qui a un trou au zénith, car je ne tiens pas a être rebaptisé sous l'équateur où la pluie tombe si fort.

— Sous l'équateur! Sous l'équateur! Qu'est-ce que tu nous racontes? Fais donc voir ton télégramme, dit ma femme.

Ma femme, qui est Anglaise, lut le papier bleu et, se tournant vers moi : « Répondez que vous n'irez pas. »

Cette dépêche, qui venait de Liverpool, était assez laconique et énigmatique en même temps; c'était un rendez-vous à Paris.

Ah! ah! me disais-je, si ça pouvait être une expédition dans les mers du Japon! Voilà mon affaire!

Après un voyage à Paris, je revins à la Ville-ès-Houx finir mes semailles d'automne.

Le 14 octobre à midi, je recevais un nouveau télégramme me donnant rendez-vous au Havre pour le lendemain. J'eus à peine le temps d'aller à l'Inscription maritime prendre mon fascicule de marin et de donner ma démission de juge au tribunal de Commerce de Saint-Malo.

Ma femme vint me retrouver avec mon baluchon, à la gare de Saint-Malo, et je partis par le train de cinq heures avec M. Corbinais, que j'embarquais comme deuxième lieutenant, et Georges Giffard, matelot de confiance. Le lendemain, à dix heures du matin, nous étions tous trois au Havre, où je rencontrai la personne avec qui j'avais rendez-vous.

Il s'agissait de former, dans l'après-midi, un équipage pour un vapeur frigorifique de sept mille tonnes et de partir le soir même pour Southampton et Liverpool.

— Ah! monsieur, lui dis-je, un équipage recruté dans ces conditions-là ne réunira pas le dessus du panier des marins havrais.

— Nous n'avons pas le temps du choix : il faut partir ce soir par le vapeur de Southampton avec un équipage; vous devez être à la mer dans quatre jours au plus tard.

L'après-midi, j'embauchais soixante-dix hommes, dont trois capitaines au long cours et sept officiers mécaniciens. Le bruit s'étant répandu dans la ville qu'un capitaine voulait un équipage pour conduire un vapeur à Saïgon, il y avait, sur la place du bureau de l'Inscription maritime, deux cents hommes qui demandaient à embarquer. En choisissant dans le tas, je fis de mon mieux : j'étudiais les physionomies et, après avoir lu quelques certificats, j'enrôlais mon homme sans plus de cérémonie. Ce fut donc un équipage de hasard que j'engageai. Les conditions du rôle portaient que le navire se rendrait à Saïgon, viâ Cap de Bonne-Espérance, et que, s'il était capturé ou dans l'impossibilité de continuer son voyage, les gages seraient payés pendant toute une année.

Nous savions tous que nous allions convoyer la flotte russe : c'était le secret de Polichinelle. Tous ces hommes, qui ne se

connaissaient pas la veille, étaient heureux d'une telle mission : le voyage ne semblait pas dangereux; il offrait l'avantage de faire toucher les salaires d'une année après cinq ou six mois de service peut-être. Restait la crainte de rencontrer une mine ou d'être torpillé par les Japonais : « Bah ! ils n'oseront jamais venir sur la côte d'Afrique à la rencontre de la flotte de la Baltique ! » Et notre pavillon français étant neutre, les torpilleurs japonais n'auraient pas le droit de nous attaquer.

Tous les hommes, moins un, se trouvèrent à bord du vapeur de Southampton quand il quitta le Havre à dix heures du soir.

Le lendemain à Londres, à la gare de Euston pour Liverpool, ce fut le commencement des déboires : quelques matelots ayant bu trop de whisky, il fallut les traîner dans le wagon. Je fus désolé de l'attitude de quelques-uns, qui, par leurs gestes, causaient un vrai scandale; d'autres étaient couchés sur les banquettes des wagons et ronflaient tellement que c'est à peine si l'on entendit le sifflet de la locomotive qui se mettait en marche; d'autres plus gais chantaient à tue-tête en fraternisant avec des matelots anglais qui leur criaient : « Good health, Frenchmen ! » en buvant à même le goulot. Nos marins riaient comme de grands enfants en vacances et répondaient : « A la tienne, ma vieille ! »

A une heure du matin, le train entra en gare de Liverpool. D'un bond, tous nos marins furent debout; il restait bien encore un peu de vent dans les voiles, mais l'odeur du goudron les ranima et leur fit supposer d'abord qu'on appelait au quart pour boire un boujaron de whisky.

« Affale ! » dit l'un d'eux, en laissant tomber son sac par la portière du wagon aux pieds d'un employé de la gare, qui regardait ce léger bagage d'un air méprisant.

« Allons, les gars, en rang par deux, sac au dos et en route pour le Sailors-home ! » Quelques-uns grognèrent et réclamèrent des voitures. — « Dans cinq minutes vous serez arrivés », leur répondit-on. Les mauvaises têtes commençaient à ronchonner et l'un d'eux, dont j'avais déjà remarqué la verve, excitait de sa voix flûtée les bons amis à faire des réclamations à l'officier chargé de les conduire.

Je les laissai tous partir sous la conduite du second et je me rendis au club de Liverpool où j'étais attendu ; puis, à cinq

heures du matin, je fus me coucher à l'hôtel : je ne m'étais pas couché depuis Saint-Malo.

Vers les neuf heures du matin, à l'office de M. Collet, 51, South John Street. A dix heures, à bord du vapeur anglais *Maori-King*, qui devait prendre le nom d'*Espérance* et être francisé le lendemain,

Vapeur frigorifique de 7 000 tonnes, le *Maori-King* venait d'être acheté par M. Collet et ses amis à la Federation Steam Navigation, avec 3 000 tonnes de viande réfrigérée, arrivée de Buenos-Ayres. Il devait convoyer l'escadre de la Baltique qui se préparait à partir pour l'Extrême-Orient. L'amiral Rodjetsvensky aurait dit, quand on lui parla pour la première fois de ce navire : « Il sera mon espérance! Nommons-le *Espérance*. » Pour quelle raison le vapeur fut-il francisé, au lieu d'être germanisé comme tant d'autres pour cette expédition, ou russifié, comme l'ont été certains transports, tel que l'*Anadyr*? Pourquoi ai-je été appelé à en prendre le commandement, au moment où je cultivais mon jardin dans la cité des corsaires? Cela n'est pas mon secret.

Comme il avait été convenu la veille, j'arrivai à bord du *Maori-King*, à dix heures du matin, avec mon équipage. Le pont était encombré de caisses, barriques, sacs, etc., et on embarquait dans les cales frigorifiques, en plus des 3 000 tonnes de viande de bœuf, des cochons et des veaux tués par centaines et des mille et mille caisses de lapins, lièvres, poules, oies, faisans, etc., fromages, deux à trois wagons de poissons frais. Plus de deux cents *dockmen* travaillaient à bord et connaissaient, aussi bien que la douane de Liverpool, la destination du navire et de sa cargaison; mais tout ce monde feignait ne rien savoir, et je trouvai cela admirable. Ce bon peuple anglais semblait nous dire : « Vous me donnez du travail; je le fais; maintenant débrouillez-vous; allez à Saïgon ou au diable; ce n'est pas mon affaire. Personne ne pourra dire que j'ai violé les lois de la neutralité en vendant à des Français un vapeur avec son chargement pour Saïgon. »

Le capitaine, un bien charmant homme, se mit, ainsi que ses officiers, à notre disposition pour nous faire visiter le navire dans ses moindres détails. Nos mécaniciens prirent possession de la machine; les engins frigorifiques étaient en

mouvement perpétuel et continuèrent à marcher avec le personnel français. Vers les quatre heures du soir, la prise de possession était accomplie; le capitaine me fit descendre dans le grand salon à l'arrière, où le couvert était dressé. Entouré de ses officiers, le verre de champagne en main, il me fit la remise de son navire; les verres s'entre-choquèrent; nous bûmes à notre réussite et à l'Entente cordiale. Les Anglais lancèrent trois hurrah! formidables et entonnèrent le refrain traditionnel sur l'air de notre *Malbrough s'en va-t-en guerre :*

For he is a jolly good fellow (*ter*)
And so say all of us.

Je remerciai le capitaine et ses officiers, leur serrant la main de tout cœur; puis ils quittèrent le bord; le *Maori-King* n'existait plus; c'était maintenant le vapeur français *Espérance*. Aussitôt le départ du capitaine et des officiers anglais, j'étais monté sur la dunette, et j'avais fait hisser lentement le drapeau français. Un groupe de mes matelots était près de moi, tête nue; entre les dents, on entonna un couplet de la *Marseillaise*, tout bas, pour nous seuls, et, quand le drapeau fut à bloc, je dis à ces braves : « J'espère, mes enfants, que nous resterons dignes de montrer ces trois couleurs avec fierté, dans tous les Océans du monde, et que chacun fera son devoir tant que nous aurons l'honneur d'avoir cet emblème à la poupe de l'*Espérance.* »

Le lendemain matin, je partais pour Londres avec mon subrécargue-chef : j'avais rendez-vous à l'hôtel Victoria à Charing Cross, où je fus présenté à M. A..., délégué par M. G..., de Saint-Pétersbourg, qui me donna ses dernières instructions : l'amiral Rodjetsvensky mettait sa plus grande confiance en moi, et M. A... et ses amis de Russie s'associaient à l'amiral. Je remerciai ces messieurs de la confiance que je leur inspirais et de m'avoir choisi pour accomplir cette haute mission.

« Allez! me dit M. A..., partez le plus vite possible, demain si vous pouvez, pour Vigo, où vous rencontrerez la flotte de la Baltique et vous prendrez les ordres de l'amiral Rodjetsvensky. Tâchez de rejoindre la flotte à Ouessant; vous vous ferez reconnaître à votre pavillon à fond blanc sous trois étoiles

rouges. L'amiral vous attend. Bon voyage, et Dieu vous protège! — Merci, monsieur, lui dis-je ; foi de Malouin, je suis à Rodjetsvensky! »

L'entretien avait duré un quart d'heure.

Le lendemain matin 20 octobre, un ordre m'arriva de cesser à bord tout travail d'embarquement des marchandises, et de partir pour Barry Dock charbonner et prendre la mer. Il restait sur le quai de Liverpool plus de deux cents wagons pleins de marchandises que je laissai. Le soir je quittais Liverpool avec l'*Espérance*, soit cinq jours après avoir dit adieu à mon clocher de Saint-Malo.

Voilà donc l'*Espérance* sur cette mer d'Irlande, où j'ai failli me perdre avec le *Lapérouse*. La houle est grosse et le brouillard épais m'empêche, de la passerelle, d'apercevoir l'avant du navire; le sifflet ne cesse de fonctionner. Dans une éclaircie, je relève le feu des Sherries, peu après le feu de Holyhead; mais le temps n'est pas meilleur, il vente du Sud-Ouest, la mer est toujours grosse. Pourvu que je puisse voir les feux de la côte!

J'entrais heureusement le 22 dans Barry Dock et prenais place au wharf à charbon, où m'attendaient les deux cents wagons de provisions que j'avais laissés à Liverpool. Aussitôt amarré, je commence à embarquer les provisions avec cent cinquante dockmen, encadrés de vingt détectives déguisés, qui travaillaient dans les cales de l'*Espérance* comme simples porteurs.

On faisait le charbon en même temps : il tombait par wagons sur le pont et dans les soutes. Il fut embarqué, pendant cette journée et cette nuit-là, 2 500 tonnes de charbon et 1 500 tonnes de provisions, vin de Champagne, rhum, savon, farine et biscuit. Quelle bousculade à bord pendant cette journée et cette nuit! L'équipage n'étant à bord que depuis quatre à cinq jours, chacun ne connaissait qu'imparfaitement son poste; il fallait rester sous les feux, faire marcher constamment les machines frigorifiques et les treuils. Ce n'était pas une petite affaire de préparer un navire comme celui-là à entreprendre une campagne autour du cap de Bonne-Espérance. Les hommes n'y mettaient aucune bonne

volonté; ils avaient touché trois mois d'avances en partant de Liverpool et ils buvaient du whisky à plein verre.

Je fus dans l'obligation de requérir la police pour obtenir un peu d'ordre. Les ivrognes entraînaient les bons de l'équipage. Cette bousculade était la conséquence de l'incident de Hull : coûte que coûte, il fallait quitter l'Angleterre le plus vite possible, car, malgré la bonne volonté des Anglais qui feignaient, ici comme à Liverpool, d'ignorer la destination de notre chargement, il pouvait surgir des complications entre le Foreign Office et la Russie.

Nos hommes pendant leur ivresse disaient dans le poste d'équipage : « On veut nous faire sauter avec notre chargement; il y a, parmi les dockmen, des anarchistes payés par les agents japonais : les détectives auront beau faire; nous ne sortirons pas du port. »

La surveillance de mes policiers était très active : deux dockmen furent emmenés au poste; je n'ai jamais su pourquoi. Ces détectives étaient payés dix shellings l'heure.

Malgré les nombreuses difficultés, je comptais partir à la marée du soir et tout marchait à souhait; il ne me restait plus que quatre cents tonneaux de charbon à mettre sur le pont avant, et l'eau douce des balasts à terminer; dans deux heures, tout allait être embarqué et l'*Espérance* pourrait prendre le large, rejoindre la flotte russe, comme me l'avait dit M. A..., et se mettre aux ordres de l'amiral Rodjetsvensky.

La nuit tombe vite, par un temps de pluie en Angleterre, à la fin d'octobre : depuis longtemps déjà, on travaillait à la lumière électrique des docks. Les cales étaient bondées : depuis longtemps, on mettait les caisses et les marchandises qui ne craignaient pas l'eau sur le pont à l'arrière; j'estimais qu'il y en avait environ deux cents tonnes, plus quatre cents tonnes de charbon sur le pont avant; je pensais qu'il fallait s'arrêter, que c'était assez; d'ailleurs, il ne restait plus que quelques wagons sur le quai. Je fis cesser l'embarquement des marchandises et débarquer les dockmen. On voulut hisser une vedette à pétrole : elle fut amenée à hauteur du pont par une grue, mais on ne trouva pas de place pour elle. Depuis un moment déjà je m'étais informé si le plein des caisses à eau et des balasts était terminé. On me répondit que non.

Je fis venir l'homme qui était chargé des conduites d'eau, et je lui demandai combien il pensait avoir délivré d'eau.

« Plus de 1 200 tonnes, me dit-il. — Comment! il nous fallait 900 tonneaux, les caisses et balasts ne contiennent pas plus, et votre compteur accuse 1 200 tonnes? Arrêtez l'eau. — Yes, Sir, répondit-il. »

Mon charpentier me dit que le balast n° 3 n'était pas plein, et que c'était bien étonnant. Je sus plus tard que ce balast était crevé : l'eau qui entrait se répandait dans les cales.

Tout à coup, le second capitaine arrive dans ma chambre de veille, me disant que les hublots de tribord arrière sont dans l'eau et que le navire coule. Après le second, c'est le mécanicien, chef de quart dans la machine, qui vient me dire qu'il y a une grande quantité d'eau depuis un moment dans la chambre des machines. Depuis que les quatre cents tonnes de charbon étaient sur le pont, l'*Espérance* avait pris une forte bande à tribord; cette bande augmentait de plus en plus et le navire tombait sur cul. Je fais sonder la cale n° 4 où je pensais que l'eau s'était portée. La sonde accuse un mètre dix centimètres d'eau. Ce n'était pas l'eau douce introduite dans le balast n° 3, même crevé, qui aurait pu donner cette quantité d'eau; il y avait certainement autre chose.

Le chef mécanicien découvre qu'une prise d'eau a été ouverte. Qui avait tourné ce robinet, caché sous le parquet de la chambre des machines? Le personnel français déclare sur l'honneur n'avoir touché aucun robinet de la coque du navire. Pendant les recherches, l'*Espérance* s'enfonce toujours. Étant donnés la grosse besogne à bord et mon équipage nouvellement embarqué, on avait pris du renfort de mécaniciens et chauffeurs anglais qui déclarent aussi n'avoir touché à aucun robinet de la coque. Cependant, le robinet en question a bien été ouvert! Est-ce par inadvertance, est-ce une main criminelle? Ce qu'il y a de certain, c'est que la chose a été faite par un homme qui avait accès dans la machine. Est-ce l'un des mécaniciens qui doivent suivre l'*Espérance* pendant sa croisière avec la flotte russe, ou l'un des auxiliaires anglais que je dois débarquer dans quelques heures?

On comprendra mon inquiétude, surtout quand on saura que depuis un moment m'était venue cette pensée que certains

hommes de mon équipage ne me paraissaient pas fâchés qu'un accident quelconque arrivât au navire et le mît hors de service : ils auraient touché néanmoins un an de salaire, comme le comportait l'engagement du rôle d'équipage.

Cette pensée se confirma dans la suite du voyage, car, pendant bien longtemps, j'ai dû faire l'impossible pour continuer à suivre l'escadre. Malgré cet effort énorme, je fus presque vaincu, après avoir lutté avec ces hommes indisciplinés qui me quittèrent après trois mois de voyage, prétendant qu'ils étaient victimes d'un guet-apens, l'armateur les ayant engagés pour conduire un vapeur à Saïgon, et non pour suivre la flotte russe avec de la contrebande de guerre.

Les Japonais avaient aussi un grand intérêt à empêcher l'*Espérance* de rejoindre la flotte russe : ils peuvent très bien avoir payé quelqu'un de l'équipage ou des employés mécaniciens en corvée à bord, pour faire le coup.

MM. C... et G... l'avaient si bien compris qu'ils avaient fait encadrer les dockmen de détectives pendant que le vapeur prenait son chargement. Pour un peu, les malfaiteurs réussissaient leur coup avant que nous sortions de Barry. Si l'on ne s'en était pas aperçu à temps, une fois la prise d'eau couverte par l'eau, il eût été impossible de rien voir : le navire pouvait couler dans le dock et perdre pour plus de cinq millions de francs de marchandises et de provisions.

J'avais commencé à voir des Japonais sur mon chemin, à la station de Euston à Londres ; il paraît que ces Jaunes nous suivaient depuis le Havre. Tandis que je formais un équipage en cette ville, des espions de passage avaient tendu l'oreille et nous avaient suivis à la piste. Georges Giffard m'avait dit en arrivant le soir à Liverpool : « Je ne sais si c'est le hasard, mais il y a deux Japonais qui se sont embarqués au Havre en même temps que nous sur le paquebot de Southampton et qui viennent de descendre du train. »

Pendant les trois jours que nous restâmes à Liverpool, des Japonais rôdèrent autour des docks où était l'*Espérance*. Nous étions donc bien épiés par eux ; ils étaient bien renseignés sur la cargaison de l'*Espérance* et sa destination. Ils pouvaient nous signaler à tous les croiseurs japonais.

J'ai dit que les pompes du bord fonctionnaient très mal

puisqu'elles étaient engorgées; je fis donc venir un bateau-pompe qui assécha les cales en deux heures. Cependant mon chef mécanicien vint au salon, où j'étais en conférence avec MM. G. C... et A..., et nous déclara qu'il ne se sentait pas la force de continuer le voyage. Il était découragé par l'attitude de quelques-uns de ses hommes : il demandait à rembourser ses avances et à débarquer. Il était une heure du matin; ces messieurs me poussaient à prendre la mer à quatre heures; les employés du port disaient que dans vingt-quatre heures les ports de l'Angleterre pourraient bien se fermer à l'*Espérance*. La proposition du chef mécanicien était inacceptable : je lui offris deux cents francs de plus par mois, ce qui portait sa solde à huit cents francs. Il accepta de rester.

Quatre heures du matin, un temps pluvieux; le navire est tout à la bande à tribord; le pont arrière est encore engagé sous des centaines et des centaines de caisses et de barils. L'équipage, échauffé par les vapeurs de whisky, n'a pas encore été réveillé par la mer; cependant il faut partir de ce port qui peut-être nous sera fermé demain. J'envoie chercher un pilote et un remorqueur; je mets la machine en marche...

Au jour, on ne voyait presque plus les côtes anglaises. Nous filions vers le Sud, non sans regarder en arrière, pour voir si nous n'étions pas suivis. Le vapeur, avec sa cargaison et la caisse de l'escadre de la Baltique, dont je n'ai pas encore parlé, valait huit millions de francs : moi seul à bord connaissais la fortune qui m'avait été confiée.

*
* *

« Qui est à la mer navigue. » C'est ce que je fis de mon mieux avec un navire dans le plus grand désordre, des compas mal réglés, un équipage qui n'était pas au courant et n'avait aucune bonne volonté.

Le temps était bouché du Sud-Ouest; pas de vue depuis Bishop-Rock. Dans la nuit du 28 octobre, je fis stopper et sonder; j'estimais être en face de la baie de Vigo, tout près de la côte d'Espagne. Depuis mon départ d'Angleterre, n'ayant pas vu le soleil, je n'avais pu faire des observations.

Si le temps avait été clair j'aurais vu les feux de la côte d'Espagne, car j'étais dans la bonne limite d'après les sondes. Mais toujours le même temps bouché et pluvieux du Sud-Ouest. Au jour, dans un semblant d'éclaircie, j'aperçus la terre; mais il n'était guère facile de reconnaître le point de vue; je me rapprochai avec grandes précautions; mais, le temps se bouchant de nouveau, je dus stopper toute la journée.

Le matin du 29, au jour, la terre se découvrit et je reconnus l'île Bayona : vers les huit heures du matin, j'entrais dans la baie de Vigo. Après quelques milles, j'aperçus l'escadre de la Baltique, au fond : à mesure que je m'approchais, je distinguais les gros cuirassés des croiseurs, et ces derniers des contre-torpilleurs. Il me sembla que cette escadre n'était pas mouillée en très bon ordre, que chaque commandant avait choisi sa place. De loin on eût dit des vapeurs de commerce, espacés çà et là pour les besoins du chargement, sans avoir observé les règles du mouillage des escadres. Je m'approchai toujours avec mon pavillon de reconnaissance à la tête du grand mât. Je vis avec satisfaction que le vaisseau cuirassé portant le pavillon de l'amiral, le *Souvaroff*, m'avait reconnu.

N'apercevant aucun signal qui me concernât à bord du *Souvaroff*, je n'en fis aucun; puisqu'on ne me signalait rien par le code international des pavillons, c'est que l'amiral ne voulait pas faire savoir ce qu'il avait à me dire. Encore quelques encablures et j'étais dans les rangs de la flotte : je voyais se détacher du port des chaloupes, et bientôt elles allaient nous accoster, quand tout à coup j'aperçus une vedette et une personne à l'avant qui faisait des gestes. Avec mes jumelles je reconnus M. G. C..., qui me faisait signe de virer de bord.

J'obéis immédiatement en mettant toute la barre à tribord, et l'*Espérance*, passant à l'arrière de la flotte russe, mit le cap au large. Je fis stopper et la vedette s'approcha à portée de voix. M. G. C... me cria : « En avant et en route, je vous rejoindrai à trois ou quatre milles d'ici : il ne faut pas que les chaloupes de la douane espagnole vous rattrapent. »

Aussitôt je mis en route à toute vitesse vers la sortie de la rade. A trois milles du port, la vedette accosta et M. G. C... monta à bord : « Voici les ordres de l'amiral Rodjetsvensky :

« Sortez de la baie de Vigo et allez au large croiser entre

Viviano et l'île Bayona. Dans ces parages, vous recevrez d'autres ordres de l'amiral auxquels vous devez vous conformer. Apprenez, mon cher capitaine, que l'escadre est retenue ici à cause de l'affaire de Hull et qu'il ne faut pas que la douane espagnole mette le nez dans nos affaires. Des officiers de l'escadre sont allés en Russie pour témoigner dans cette affaire; mais on craint des complications avec l'Angleterre. Sortez donc vite de la baie et attendez au large; vous aurez bientôt de nos nouvelles. »

Aussitôt que M. G. C... fut rembarqué dans sa vedette, je mis le cap dans la passe pour sortir de la baie et je pris le large.

A peine avais-je franchi les passes que j'aperçus un croiseur anglais. L'idée me vint que ce renard m'avait suivi au flair depuis mon départ d'Angleterre. Au moment où je sortais, il avait le cap au Nord et marchait très doucement à quatre milles de la côte d'Espagne : quand il s'aperçut que je mettais le cap au Sud, il me laissa courir pendant un quart d'heure et vira de bord cap au Sud pour prendre mon allure.

« Bon! bon! mon vieux, compris! Mais attends! » Je restai à deux milles de la côte, à toute petite vitesse. Le croiseur se rapprocha un peu de moi en réglant sa vitesse sur la mienne. En travers de Viviano, je virai de bord, cap au Nord; il suivit ma manœuvre. La nuit arriva : je voyais ses feux de position et ses hublots bien éclairés; je fis éteindre les feux et voiler les hublots de l'*Espérance*, parce que je voulus voir si je pourrais me dissimuler le moment venu, et je mis le cap à l'Ouest. Ma manœuvre réussit : il perdit ma piste pendant la nuit.

Au matin, je ne vis plus le camarade : l'*Espérance* était sous l'île Bayona.

J'avais bien fait de me tenir tout près de terre, parce qu'avec les premières lueurs du jour, j'aperçus un petit torpilleur qui semblait me chercher. Je fis stopper et il m'accosta sous le vent au pied de l'escalier. Un officier russe en tenue monta à bord; je le reçus à la coupée en lui souhaitant la bienvenue, puis je le fis entrer dans ma chambre de veille. Après avoir causé quelques instants de la flotte et de l'amiral Rodjetsvensky, il me remit un bon pour trois caisses de livres sterling contenant ensemble 375 000 francs. Ces caisses furent descendues dans le torpilleur, non sans que

nous eussions pris la précaution de mettre un crin avec une bouée sur chaque caisse. Je demandai à cet officier quelques nouvelles de la guerre. Il ne voulut me dire que ceci :

« Il peut y avoir des complications avec l'Angleterre à cause de cette affaire de Hull et l'amiral craint beaucoup pour vous, car les Anglais n'ignorent pas ce que vaut l'*Espérance*. Actuellement, vous seriez dans les premiers pris. »

L'officier russe me donna une poignée de main en me remerciant et en me disant au revoir. Il embarqua dans son torpilleur qui poussa au large. A ce moment, les soixante-quinze marins de l'*Espérance* étaient groupés sur les bastingages de tribord, et quand l'officier russe commanda : « En avant » les cris de « hurrah : vive la Russie ! » répétés trois fois retentirent.

L'officier fit stopper le torpilleur et les marins russes crièrent à leur tour d'une voix ferme, tenant leurs bérets en l'air : « Vive la France ! », puis il baissa son drapeau russe en signe de salut, en même temps que l'*Espérance* amenait trois fois le pavillon français.

Vers le Sud, apparurent deux points noirs surmontés d'un panache de fumée qui balayait légèrement le ciel du matin. Ces deux points noirs étaient deux croiseurs anglais qui se rapprochaient de nous à petite vitesse; ils venaient de nous découvrir le long du rivage où nous étions confondus avec les blocs de granit formant les sinuosités de la côte escarpée de Pontevedra; mais ils n'avaient pu distinguer le petit torpilleur russe, qui filait à l'abri des pointes saillantes de l'île Bayona.

Je remis la machine en marche et le cap au Sud pour exécuter la consigne de l'amiral. Le croiseur d'hier avait trouvé un camarade. Toute la journée nous croisâmes tous trois. Le soir, l'un d'eux passa entre la terre et moi.

« Ah ! ah ! ils prennent leurs précautions au cas où il y aurait du nouveau cette nuit, pensais-je. Par la télégraphie sans fil, ils peuvent communiquer avec le croiseur anglais qui est en rade de Vigo ! »

Vers dix heures du soir, je souquais tellement mon voisin le long de la côte d'Espagne, qu'il fut dans l'obligation de prendre au large. Le vent avait passé au Sud-Ouest et le temps

se bouchait par une petite pluie fine et serrée; la mer était grosse. Les croiseurs s'étaient écartés de la terre parce que l'on ne voyait les feux de la côte que par intervalle. Vers une heure du matin, j'étais par le travers du feu de Bayona : j'essayais le cap à la lame le plus doucement possible, pour voir ce que ferait le navire. A deux heures du matin, c'est à peine si j'avais changé de place. J'avais fait masquer les feux. A trois heures je ne voyais plus les croiseurs anglais. Je demeurai sur place le restant de la nuit, et au petit jour, le temps étant très mauvais, je vins me cacher dans une crique de l'île Bayona. Toute la journée, je fis transporter du charbon, du pont dans les soutes de mon navire. Vers cinq heures du soir, je vis venir un petit torpilleur. Mon ami M. G. C... était dedans, qui me portait l'ordre d'appareiller immédiatement et de rejoindre les croiseurs russes à Tanger; il me dit que l'affaire de Hull était arrangée pour le moment; je n'en fus pas fâché.

A six heures du soir je me disposais à partir; j'avais fait pousser les feux, quand tout à coup le brouillard s'épaissit tellement que je ne voyais plus la passe; le temps était mauvais; je résolus de rester à mon mouillage toute la nuit. Pendant les éclaircies, on voyait au fond de la baie de Vigo, les projecteurs électriques des cuirassés russes fouiller la mer et le fond des criques dans leurs moindres recoins, pour tâcher de découvrir si quelques torpilleurs japonais avaient eu la sournoiserie de venir dans la nuit noire, comme à Hull, essayer leurs torpilles sur les flancs des vaisseaux de la marine impériale. Depuis cette nuit de Hull, les marins russes étaient en éveil et redoublaient de surveillance.

Le 31 octobre, j'appareillai au petit jour et je quittai mon mouillage de l'île Bayona pour me rendre à Tanger. Pendant cette traversée, je constatai avec peine qu'il y avait réellement de mauvais garnements parmi les hommes de mon équipage, car le service se faisait mal et avec des grognements de la part de quelques-uns. Un jour que le chef mécanicien appelait son personnel pour faire la propreté de la machine, l'un des chauffeurs lui dit : « Donnez-moi une pipe allumée, ensuite j'irai au travail. » Je me promettais bien de débarquer cet homme à Tanger, mais je ne pus le faire qu'à Dakar.

L'*Espérance* filait vers le Sud, doublait le cap Saint-Vincent

à quatre heures du soir, le 1er novembre, et le 2, à deux heures du matin, je mouillais en rade de Tanger parmi la division des croiseurs et des transports de la flotte russe. Un officier de l'état-major du contre-amiral me dit qu'il fallait attendre l'arrivée en rade de l'amiral en chef, que le contre-amiral en rade ne savait rien de ma mission. Sur la radè de Tanger, les navires russes étaient mouillés sans ordre : ma première impression fut mauvaise. Dans la matinée de mon arrivée, je descendis à la légation de France pour faire les affaires du bord.

Le lendemain après midi, la division de l'amiral Rodjetsvensky arriva en rade, ainsi que les torpilleurs et les contre-torpilleurs. Cette escadre était très belle avec ses cuirassés modernes qui avaient fort bonne mine ; elle faisait contraste avec celle qui l'avait précédée en rade de Tanger, et mon impression de la veille se modifia à la vue de ces quatre beaux cuirassés neufs de 14 000 tonnes qui s'avançaient, majestueusement, en exécutant une manœuvre superbe, tout à l'éloge de l'amiral commandant en chef et de l'habileté des commandants.

Je fus reçu gracieusement par l'amiral, que j'allai voir le lendemain. Il me félicita d'être arrivé à temps et sans incident; il me parla d'un ouvrage que j'ai publié sous le titre *De Saint-Louis à Sierra Leone*; il me demanda quelques renseignements sur la côte d'Afrique, et me pria de m'entretenir avec l'officier des routes, le colonel Philipotoff, au sujet des mouillages que l'escadre serait peut-être obligée de faire sur cette côte Ouest d'Afrique que je connaissais bien pour l'avoir fréquentée pendant dix années consécutives.

Je me rendis à l'état-major, où je fus présenté par le capitaine de pavillon, M. Clapier de Collongue, capitaine de vaisseau, au colonel Philipotoff.

Nous causâmes de la côte Ouest d'Afrique et des endroits accessibles à la flotte pour charbonner. La carte à la main, je proposais tel ou tel lieu propice. Nous parlâmes du mouillage que devait occuper la flotte dans la baie de Dakar et j'indiquai ce que la pratique m'avait appris sur cette côte et ses rades.

Je revins à mon bord où l'on délivrait déjà de la viande réfrigérée à certains navires de la flotte. Une grande quantité des

vaisseaux de l'escadre faisaient du charbon, embossés sur de grands vapeurs charbonniers.

Le soir, vers neuf heures, une vedette accosta l'*Espérance* avec un officier qui venait me chercher de la part de l'amiral. L'amiral me demanda quelques renseignements sur Dakar; je lui conseillai d'aller aux îles de Los; il me répondit qu'on aviserait plus tard et me donna l'ordre de partir pour Dakar le lendemain matin à cinq heures : « Vous aurez deux heures devant nous, me dit-il; marchez à dix nœuds, si vous voyez quelque chose de suspect, tâchez de prévenir; l'escadre fera telle route ».

« Bon! me dis-je, je vais servir d'éclaireur à l'escadre de la Baltique » et je quittai l'amiral, lui promettant de partir le lendemain matin à cinq heures.

Toute la nuit je délivrai des provisions à l'escadre qui envoyait les canots des croiseurs et des cuirassés; les derniers arrivés la veille firent du charbon toute la nuit.

Pendant les trois jours que je restai sur rade, je n'avais vu aucun navire faire l'exercice du canon. On faisait l'exercice des embarcations et les matelots paraissaient en avoir grand besoin, car les trois quarts d'entre eux ne savaient de quel bout prendre un aviron. Ah! qu'ils me paraissaient gauches! s'ils maniaient aussi gauchement les autres instruments du bord!... Et j'eus cette pensée que l'amiral et ses officiers auraient fort à faire pour instruire ces braves gens qui, sous leur col bleu, avaient l'air plutôt de bons paysans que de loups de mer.

Toute la nuit, j'avais délivré des provisions à l'escadre : en prévision de quelque besoin, mon second avait laissé un canot filer à l'arrière de l'*Espérance*. Au moment d'appareiller, à cinq heures, on s'apprêta à hisser le canot, mais il avait disparu avec un de mes matelots.

J'eus bientôt doublé le cap Spartel et pris ma route vers le Sud à une vitesse de dix nœuds.

Je venais de laisser sur la rade de Tanger plus de cent énormes navires, dont cinquante russes formant la flotte de la Baltique, trente cargo-boats, ses pourvoyeurs, charbonniers et autres : allemands presque tous, cinq anglais seulement; pas un seul français, sauf l'*Espérance*.

Il fallait, sous peine de complications diplomatiques, que tous les navires quittassent Tanger dans la journée. Le Sultan du Maroc, assisté, paraît-il, de toutes les légations, avait invité l'amiral russe à vider les lieux sans délai.

Quand il fit grand jour, on aperçut, de l'*Espérance*, la fumée de l'escadre qui nous suivait à environ vingt milles. Vers les quatre heures du soir, elle sembla se rapprocher; je marchais cependant à dix nœuds. Le temps était splendide et c'était plaisir de naviguer au long de la côte. Dans l'après-midi, je dépassai le vapeur français *Mont-Blanc*, de Marseille, qui faisait même route que nous; nous échangeâmes les saluts d'usage.

Le 7 novembre, je perds de vue la fumée de l'escadre qui a dû ralentir. Le 8 novembre, en vue du cap Bojador, je longe la terre presque toute la journée et rencontre plusieurs bateaux pêcheurs des Canaries; on ne voit plus la fumée de l'escadre. Le 9 novembre, toute la journée, je navigue à deux et trois milles de la côte d'Afrique; je rencontre des bateaux de pêche espagnols; devant Saint-Cyprien, il y a un côtre et des tartanes au mouillage. A midi, je suis Est et Ouest du cap Barbas et, à trois heures, Est et Ouest du cap Corveiro. J'ai fouillé toute la côte à deux milles de distance pour tâcher de voir l'épave du *Condé*; je n'ai rien vu; cependant le temps était clair et beau. Le 10 novembre, on ne voit pas encore l'escadre. Les chauffeurs ont volé une caisse de fine champagne dans la cale n° 1; quels drôles il y a dans mon équipage! Le 11 novembre, aperçu le Cap Vert, à trois heures et demie du soir, et entré à cinq heures du soir en rade de Dakar où il y a déjà plus de vingt-cinq vapeurs charbonniers allemands et anglais. Le 12 novembre, l'escadre de la Baltique entre en rade, à neuf heures du matin.

Dès que l'escadre a pris son poste de mouillage, les charbonniers accostent les cuirassés et les croiseurs et le charbonnage commence. Le soir, à terre, dans la ville de Dakar, j'entends dire que le Gouverneur Général du Sénégal ne permettra pas à l'escadre de rester plus de vingt-quatre heures sur rade.

J'ai été reçu par l'amiral cet après-midi : nous causons très longuement des points accessibles de la côte d'Afrique où l'escadre pourrait, sans être dérangée, faire son charbon et passer quelques jours pour réparer quelques avaries, si besoin est.

La chaleur est accablante à Dakar : en cette fin d'hivernage, il n'y a pas d'air et la mer à perte de vue est unie comme un miroir. Aussi, ces pauvres marins russes travaillant sous le soleil, leurs bérets recouverts d'une simple coiffe blanche, font pitié à voir avec leurs bonnes grosses figures rougeaudes, et cependant ils travaillent jour et nuit à transporter le charbon, qui, collé à la peau par la sueur, forme sur leur corps une couche de suie grasse. Pas un mot, pas un geste, pas une plainte, et toujours ils poussent le charbon du pont dans les soutes, et quand les soutes sont pleines, ils entassent le charbon en sacs sur les promenades des cuirassés, en supplément des provisions des soutes.

A la nuit, ces mêmes hommes viennent à bord de l'*Espérance* prendre des provisions, qu'on leur délivre sans répit; plus de trente canots sont le long de mon bord quand je rentre par la vedette de service.

Pendant la nuit, les projecteurs électriques de tous les cuirassés fonctionnent pour fouiller l'horizon, et la mer, de Dakar à Rufisque, semble un gigantesque boulevard parfaitement éclairé. Le calme de la mer sous cette lumière est merveilleux : les Sénégalais de la baie n'oublieront jamais cette féerie.

Le lendemain, l'escadre continue à faire du charbon. Le commissaire de l'Inscription maritime vient à bord de l'*Espérance* faire une enquête au sujet du vol commis par les chauffeurs. Je fais une visite à la Mère Supérieure de l'hôpital de Dakar, que je connais depuis vingt ans. Je rentre à mon bord à sept heures du soir, après avoir refusé de dîner à terre chez de vieux amis sénégalais. J'avais bien fait de rentrer; l'amiral m'envoyait chercher.

« Les vingt-quatre heures que le gouverneur du Sénégal avait accordées à l'escadre sont passées, me dit-il, et le charbon n'est pas encore fini à bord de certains navires. Sous peine de violer la neutralité, nous devons partir d'ici. Connaissez-vous un bon mouillage pour l'escadre pas trop loin? Je ne veux pas m'éloigner du télégraphe, et il faut qu'un torpilleur puisse faire le service toutes les quatre ou six heures.

— Je connais de très bons mouillages pour la flotte, pas loin d'ici, et l'on ne viendra pas l'y déranger. » Je nommai ces mouillages à l'amiral qui parut en choisir un; puis il me dit :

« Demain avant midi je serai fixé, tenez-vous prêt à partir. Si j'ai besoin de vous voir, je vous enverrai prendre par une vedette torpilleur dans le courant de la matinée. »

Le lendemain matin de bonne heure, je descends à terre débarquer mes deux voleurs de cognac et mes deux bouchers, blessés tous deux aux mains; puis j'embarque quatorze Sénégalais comme chauffeurs et matelots, et je reviens avec mes papiers de bord, au cas où il faudrait partir vers midi.

La journée se passe sans que l'amiral me fasse appeler : les navires de l'escadre continuent à faire leur charbon.

L'*Espérance* délivre des vivres toute la journée; à neuf heures et demie du soir, je me couche très fatigué par cette chaleur. Quelques minutes après, le timonier me prévient qu'une vedette avec un officier accoste à tribord : « L'amiral vous prie de venir de suite à bord du *Souvaroff*. » Cinq minutes après, la vedette torpilleur m'emporte à toute vitesse à travers les lignes de l'escadre, éclairées par les projecteurs électriques qui ne nous perdent pas de vue, et l'officier russe répond le mot d'ordre aux cris répétés des sentinelles des navires. En arrivant à bord du *Souvaroff*, l'officier de quart fait siffler « sur le bord ». Je passe auprès du factionnaire qui reste l'arme au pied, immobile, en signe de salut, et, quand je porte la main à ma casquette pour répondre à son salut, je rencontre dans la nuit deux yeux, deux lucioles éclairant un visage à longue barbe noire dont la vue me fait tressaillir. J'entendais à bord de ce cuirassé des commandements sourds sortant des cales. Il s'y passait quelque chose de lugubre et d'inaccoutumé. En arrivant près de l'amiral, je lus sur son visage énergique une profonde douleur. Passant son bras familièrement sous le mien, il m'entraîna dans sa galerie.

De là, on voyait l'escadre de la Baltique sous les rayons de ses projecteurs; on entendait les sentinelles qui hélaient les canots à vapeur et embarcations circulant sur la rade. L'amiral me dit : « Un premier malheur vient de frapper l'escadre russe : le lieutenant de vaisseau de Nélidoff est mort subitement d'insolation, en faisant son service cet après-midi. C'est le fils de l'ambassadeur de Russie à Paris; madame de Nélidoff, sa mère, a fondé l'œuvre de la Croix-Rouge à bord du bateau-hôpital *Orel*, et son fils, le premier, meurt à bord de

ce bateau! Dans l'escadre nous ne pouvons confectionner un cercueil métallique pour enfermer le corps : nous ne pouvons fabriquer qu'un cercueil en bois et je ne sais si l'on permettra le transport du corps en Europe. — On ne pourra ramener les restes de M. de Nélidoff en Europe que dans dix-huit mois si on le met en terre dans un cercueil de bois : les règlements sont formels au Sénégal. — Alors! Comment faire? me dit l'amiral. — Voulez-vous me donner un officier de votre état-major : avec lui, je vais aller trouver le colonel d'artillerie à Dakar à qui je demanderai, de votre part, de vouloir bien faire confectionner cette nuit, aux ateliers, un cercueil métallique pour le fils de l'ambassadeur de Russie à Paris, officier de la flotte russe, mort aujourd'hui sur la rade de Dakar, à bord d'un cuirassé. Si la chose n'est pas possible à l'artillerie, je verrai aux ateliers du chemin de fer, ou ailleurs; je passerai la nuit à chercher quelque moyen de ne pas ensevelir dans les sables du cimetière le corps enfermé dans un simple cercueil de sapin. »

L'amiral fait appeler un officier auquel il donne des ordres en russe. Puis, se tournant vers moi, il me dit : « Voulez-vous suivre cet officier à bord de l'*Alexandre III* pour vous entendre avec le commandant X..., puisque vous êtes assez aimable pour nous aider un peu. Le commandant de l'*Alexandre III* mettra une vedette torpilleur à votre disposition toute la nuit, pour que vous alliez plus vite, et un officier d'administration vous suivra à terre. Demain matin à six heures et demie, venez me rendre compte et me dire comment faire pour les funérailles.

— Je m'occuperai, répondis-je, de toutes les formalités à remplir en ville avec l'officier que vous mettrez à ma disposition, amiral, mais le plus pressé est d'écrire au lieutenant-gouverneur qui est à Gorée, une lettre l'informant du décès de cet officier : demain à neuf heures, un officier français viendra se mettre à vos ordres pour les funérailles. »

Dix minutes après, j'étais à bord de l'*Alexandre III* et en relations avec le commandant X... Il me donne un officier d'administration et nous descendons à terre. Il était onze heures du soir quand nous arrivâmes chez le colonel que je ne voulus pas déranger, parce qu'une pensée venait de me traverser l'esprit. Je suis un vieux Sénégalais, ex-commandant pendant

dix années des avisos coloniaux *Laprade* et *Dakar*. Je connaissais tout le monde de la colonie. J'avais souvent entendu dire qu'un des négociants du Sénégal, mon ami A..., habitant Dakar, qui désirait mourir le plus tard possible, avait déjà plus de vingt-cinq fois cédé à ses amis le cercueil métallique qu'il avait fait confectionner pour lui : après sa mort, il ne se souciait pas de rester au Sénégal.

Je savais que mon ami A... était toujours à Dakar et bien vivant : j'étais passé devant sa porte; un employé m'avait dit qu'il serait de retour dans dix minutes; mais je n'avais pas eu le temps d'attendre et j'aurais certainement quitté Dakar sans le voir, si ces tristes circonstances ne m'avaient donné l'idée de lui faire visite à onze heures et demie du soir.

L'officier russe et moi, nous allâmes frapper à la porte de M. A... Il fut très étonné de voir l'ex-capitaine du *Dakar*, disparu depuis dix ans, lui faire visite à minuit. Comme j'avais toujours été un bon ami de M. A... il me dit du haut de son balcon : « Je descends vous serrer la main. Quelle surprise! »

Et, deux minutes après, il était avec nous :

« Je venais de me coucher; ah! je comprends : vous partez demain; l'escadre part demain, et vous n'avez pas voulu passer sans dire un petit bonjour à un vieil ami de vingt ans! je savais que vous commandiez un des transports de la flotte... — Cher ami, lui dis-je, je viens vous demander votre cercueil pour un officier russe de l'escadre, le fils de l'ambassadeur de Russie à Paris. — Pour le fils de l'ambassadeur de Russie à Paris, M. de Nélidoff? Je vous le cède. — Combien? — Huit cents francs. — Vous les aurez demain matin. »

Nous rentrons à bord, l'officier russe et moi. Sur la jetée s'embarquent des officiers de l'escadre permissionnaires, qui viennent de passer la soirée au Cercle militaire de Dakar et qui rentrent gaiement à bord de leurs vaisseaux. L'un d'entre eux, le capitaine de vaisseau Juan Lébédeff, commandant le croiseur *Dimitri-Donskoï*, me prend le bras : « Ah! mon vieux corsaire, vous allez venir avec nous; on vous mettra à bord de l'*Espérance* en passant. — Venez plus tôt avec moi dans la vedette torpilleur que l'amiral a mise à ma disposition. — Peste! on voit bien que c'est vous qui portez la provende! L'amiral met une vedette torpilleur à votre service toute la nuit. Mais

d'où donc venez-vous tous deux? on ne vous a pas vu au Cercle! Ah oui! compris! compris! ces vieux Sénégalais connaissent les bons coins... » Et la chaloupe à vapeur partit avec les officiers russes permissionnaires.

Aujourd'hui, je suis le seul survivant de cette chaloupe. Le commandant Juan Lébédeff est mort en brave : il est resté l'un des derniers à la bataille de Tshushima et son vieux *Dimitri-Donskoï*, criblé d'obus, tirait encore.

Il était trois heures du matin que je ne dormais pas encore : le pont de l'*Espérance* était encombré de plus de deux cents matelots russes prenant des provisions pour les cuirassés et les croiseurs de l'escadre.

L'amiral m'avait dit qu'il donnerait des ordres à l'état-major, pour m'envoyer une vedette à six heures du matin. Le capitaine de pavillon me reçut à six heures et demie. Je lui racontai ce qui s'était passé. L'officier qui m'avait accompagné l'avait déjà renseigné. L'amiral, à sept heures, m'invita à partager son petit déjeuner. Il ne me parla pas de ma mission de la nuit. Je le savais renseigné; je ne lui en parlai pas.

Les officiers de son état-major entrèrent dans la salle à manger, les uns après les autres, et prirent place à la table de l'amiral qui se levait pour serrer la main à chacun d'eux. Quand le déjeuner fut terminé, je restai seul avec l'amiral qui me dit un seul mot : « Merci ».

Au moment où j'allais me retirer, il ajouta : « Vous partirez à la fin du jour. Vers les cinq heures, vous recevrez mes instructions que vous lirez quand vous aurez fait dix milles au Sud », puis, il me donna une poignée de main en me souhaitant bon voyage. Le chef d'état-major me dit : « Venez sur le pont; on va hisser les couleurs. » Huit heures, un coup de canon; et tous les navires de la rade, une centaine, hissent les couleurs au son de l'hymne russe joué par les musiques.

Au fond du tableau, le drapeau français monte doucement sur ses drisses, à la poupe de l'*Espérance*.

Découvert, comme tous ceux qui m'environnent, je me sens orgueilleux dans mon cœur de Breton en voyant mes trois couleurs. La musique de l'amiral a fini l'hymne russe, qui avait été écouté chapeau bas et d'un air recueilli. Soudain, elle lance les premières notes de *la Marseillaise*; aussitôt chacun ôte à

nouveau son casque et reste immobile, écoutant jusqu'à la dernière note; j'étais aussi fier de ma *Marseillaise* que de mon drapeau.

Je me fais conduire à bord de l'*Alexandre III* pour prendre l'officier qui doit venir avec moi chez M. A... En passant près du bateau-hôpital *Orel*, je monte à bord, pour me faire délivrer un certificat du médecin en chef de l'escadre, certifiant que M. de Nélidoff n'est pas mort de maladie contagieuse.

A bord de l'*Orel* qui pouvait prendre cinq cents blessés ou malades, étaient de nombreux docteurs dont un Français, et aussi vingt-deux dames, sœurs de leur volonté, comme on dit en Russie. Ce bateau-modèle était d'une propreté parfaite.

Je descends à terre avec mon certificat du médecin en chef et du médecin français : celui de Dakar donne l'autorisation de descendre à terre le corps de l'officier russe. Je me rends chez M. A... et je prends livraison du cercueil. Je dis à l'officier russe qui m'accompagne : « Donnez trente-deux livres sterling à M. A... et partons, car je n'aime pas beaucoup regarder ces choses-là. »

Nous allons à la mairie faire la déclaration. Le maire, un vieil ami à moi, nous accorde, le cimetière de Dakar ne possédant pas de caveau spécial, qu'on mettra le cercueil dans la maison du gardien.

L'après-midi, du côté du cimetière, les troupes françaises se rangeaient par files; d'autres prenaient position de chaque côté du débarcadère pour rendre les derniers honneurs au malheureux officier. Le soir, une file de canots rasait la terre desséchée du fond de la baie. Bientôt la nuit se fit noire; des buées se dégageaient plus denses après une journée exceptionnellement chaude de fin d'hivernage ; quelques falots. Le nègre, gardien du cimetière ferma sa porte vermoulue.

Nous laissions à Dakar le premier mort de notre flotte.

J. BOUTEILLER

(*A suivre.*)

LA TENTATION

DE SAINT ANTOINE

(1849-1856)[1]

TROISIÈME PARTIE

Dans les espaces.

ANTOINE, *cramponné aux cornes du Diable.*

Où vais-je?

LE DIABLE, *criant.*

Plus haut! plus haut!

ANTOINE

Le sommet des arbres disparaît, les collines s'abaissent, j'étouffe... Le vent, par grandes bouffées, me donne des coups dans la figure.

LE DIABLE

Courage! ne me lâche pas!

ANTOINE

Je flotte éperdu dans des immensités froides.

Le Diable continue à gravir d'une façon furieuse. Antoine défaillant se tient assis entre ses cornes.

1. Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars.

LE DIABLE

Ouvre les yeux, maintenant.

ANTOINE

Oh! comme c'est large! comme c'est beau! J'entends le ronflement des sphères. Les étoiles tombent sans bruit, pareilles à des flocons de neige.

LE DIABLE

Aperçois-tu là-bas une matière lumineuse, d'où sortent des soleils?

ANTOINE

Et des parcelles, qui s'en détachent, se mettent à tourner...

LE DIABLE

Sans nombre et sans fin. Les âmes ainsi ruissellent continuellement de la grande âme. Plus loin, cette poussière d'or répandue n'est faite qu'avec des portions d'astres éteints, qui achèvent de s'évaporer.

ANTOINE

Les soleils s'usent donc?

LE DIABLE

Les soleils, mais pas la lumière qui est en eux. La forme périt, la substance est éternelle. A la dissolution de l'homme, quand se défait d'un seul coup cet assemblage momentané, tous les éléments qui le composaient repartent libres, et des mondes à l'infini s'organisent.

N'as-tu pas reconnu des voix dans le frémissement des roseaux? les chiens qni hurlent ne te parlent-ils pas des amis morts?

Ils montent toujours.

ANTOINE

Comme nous allons! quelle étendue!

LE DIABLE

Tu ne la soupçonnais pas si vaste, hein? Mais quand tu remuais ton bras, savais-tu comment? et quand s'avançait ton pied, savais-tu pourquoi? La fiente de ton cochon poudroyant au soleil, avec les scarabées verts qui bourdonnaient à l'entour, suffisait tout comme Dieu à torturer ta pensée, l'infiniment petit n'étant pas plus facile à comprendre que l'infiniment grand, — mais, par delà l'intelligence humaine, il n'y a plus ni ce qui est grand, ni ce qui est petit, car l'illimité n'a pas de mesure, l'éternité n'a pas de durée, Dieu ne se classe pas en parties.

Si le plus imperceptible des brins de la matière te découvre un aussi vaste horizon que l'ensemble des choses, c'est qu'il y a dans l'un comme dans l'autre un insaisissable abîme qui les fait pareils. Or il n'y a pas deux infinis, deux dieux, deux unités, il y a Lui, et c'est tout.

ANTOINE

Comment, tout! Dieu est partout, alors? Il est donc dans l'abstraction de ceux qui pensent, dans la passion de ceux qui souffrent, dans l'action de ceux qui font? Assiste-t-il à tout cela? Est-il tout cela?... Cette partie de moi où je n'ai jamais pu entrer, c'était donc lui?... Oh! montons... plus haut! encore!... tout au bout!

Le firmament s'élargit, les étoiles se touchent.

LE DIABLE

Il n'y a pas de fin à cela. Les vois-tu, les innombrables feux du ciel? Constellations, météores, astres qui durent des myriades de siècles, étoiles d'un jour, chacune tourne, chacune brille, et c'est le même mouvement, la même lumière.

Le sang de l'homme palpite dans son cœur et gonfle les veines de ses pieds. Le souffle de Dieu circule parmi les mondes et les contingences de ces mondes, comme les gouttes de ton sang sont toutes pareilles en tant que parties du même tout, formées elles-mêmes d'autres particules, et ainsi de suite et toujours. La bouffée d'air qui passe maintenant par tes narines est le résultat complexe de mille créations disparues. La pensée qui te survient a été conduite jusqu'à toi par des voyages dans l'espace, plus longs que n'est distante de tes yeux la dernière de ces étoiles. Ce que chaque homme a songé, depuis qu'il existe des hommes, y a contribué pour quelque chose, et toute la matière, tout l'esprit, tout ce qui a paru, tout ce qui est fini, infini, forme et idée, se confondent, s'engendrent.

N'y a-t-il pas des choses inertes qui sont comme animales, des âmes végétatives, des statues qui rêvent et des paysages qui pensent? Un rythme mystérieux pousse à la danse éternelle tous les atomes remués. Les corps, à travers leur existence et leur trépas, ne faisant que poursuivre leur rentrée dans la poussière d'où ils sont sortis, l'âme avec ses extensions sans fin ne cherche qu'à retourner en Dieu d'où elle est venue.

ANTOINE

Oh! c'est donc pour cela que j'ai souvent des envies d'être mort et que je cherche à me rappeler si je n'ai pas vécu dans d'autres mondes!

LE DIABLE

Mais la matière n'est pas d'un côté, l'esprit de l'autre : car il y aurait un infini de matière et un infini d'esprit, deux infinis qui, par conséquent, seraient bornés, d'où il n'y aurait plus d'infini. Il n'existe pas d'atomes plus grand l'un que l'autre, ou il n'y a pas d'atome; mais, puisque la substance contient les modes et que les choses sont en Dieu, où est donc la différence qui se trouve entre le corps et l'âme, la nature et l'esprit, le bien et le mal?

Les ailes du Diable s'élargissent, ses cornes s'allongent.

ANTOINE

Comme nous allons! comme nous allons! Je suis aspiré par en haut! Je vois les planètes au-dessous de moi!... il n'y a plus rien... est-ce le vide?

LE DIABLE

Non, car *rien* n'est pas.

Ils montent toujours.

ANTOINE, *défaillant.*

Irai-je incessamment? où donc est le but?

LE DIABLE

En soi : car, si avant que tu remontes dans les causes, de si loin que tu tires les genèses, il faudra toujours que tu en viennes, à la fin, à une cause première, à un principe antérieur, à un Dieu incréé, mais l'abstraire de la création afin de mieux expliquer cette création, est-ce l'expliquer davantage? Et il reste maintenant aussi incompréhensible hors d'elle que la création tout à l'heure l'était sans lui.

La mélodie d'une lyre, ce n'est pas l'air mis en mouvement, ni la vibration des cordes, ni le son des notes : elle résulte de tout cela et elle le cause. Tu ne sépareras pas plus la mélodie de la lyre de ses cordes ni de ses notes que tu ne disjoindras le créateur de la création, le fini de l'infini, l'attribut de la substance.

La mélodie se fait en vertu d'un ordre qui est en elle : d'où elle n'est pas libre.

Dieu existe en vertu de lui-même, en dehors de quoi il ne peut être, et alors il n'est pas libre.

ANTOINE

Pas libre, le Tout-Puissant! lui qui est le maître!

LE DIABLE, *ricanant.*

Eh! pourrait-il s'anéantir? peut-il faire qu'autre chose que lui soit Dieu, ou devenir autre chose?

ANTOINE

Cependant il gouverne... il punit et il récompense.

LE DIABLE

D'après l'ordre, mais qu'il n'a pas volontairement posé, puisque c'est en vertu de cet ordre qu'il existe. Par cela seul qu'ils sont, les faits en amènent d'autres, que l'on appelle ordinairement leurs conséquences. Telle action en occasionne une seconde, qui en produit une troisième, d'où une quatrième, une centième, et sans qu'il soit possible d'en arrêter une seule.

L'homme qui commet le mal en reçoit plus tard le châtiment, mais que sais-tu s'il ne sera pas récompensé par la suite d'avoir été puni autrefois? Dieu n'est pas plus libre de ne point punir le mal que tu n'es libre d'avoir l'idée qu'il le doit. Ton âme contient Dieu, puisqu'elle le pense. Comment pense-t-elle? c'est par Dieu. Mais l'infini ne peut se tenir ailleurs qu'en soi-même : Dieu vit donc dans la vie, se pense dans la pensée. Puisque tu es, il est en toi; dès l'instant que tu le comprends, tu es en lui : il est toi, tu es lui et il n'y a qu'Un.

ANTOINE

Il n'y a qu'Un! il n'y a qu'Un! j'en suis donc! je fais partie de Dieu, moi! mon corps est de la matière de toute matière! mon esprit, de l'essence de tout esprit! mon âme est toute l'âme! Immortalité, étendue, j'ai tout cela. Je suis cela, je me sens substance, je suis Pensée.

Le Diable s'arrête, planant immobile dans l'air; le souffle de sa poitrine, qui secouait saint Antoine à bonds inégaux, s'apaise; il lâche les mains : Antoine se tient seul, de lui-même, sur ses cornes.

ANTOINE

Je n'ai plus peur à présent, — non, — me voilà calme et tout immense comme l'infini qui m'enveloppe.

LE DIABLE

C'est dans cet infini que se meuvent les choses : — quand

tu écoutais, tantôt, la musique des sphères, ce n'étaient pas les sphères qui tournaient, mais en toi que se passait cette harmonie; quand tu t'épouvantais de l'abîme, c'était toi seul qui faisais l'abîme par l'illusion de ton esprit imaginant alors des distances dans l'étendue, croyant apercevoir des degrés dans ce qui n'a pas de mesure; ces clartés même où tu te dilatais joyeux..., qui te dit qu'elles sont?

Le regard du Diable se creuse et tourbillonne comme un gouffre. Antoine éperdu se penche vers lui et se met à descendre, de marche en marche, sur les andouillers de ses cornes.

Qui te dit qu'elles sont? Peux-tu voir avec d'autres yeux que tes yeux, et, s'ils se trompent, si ton âme pose tout et que cette âme soit mensonge, que deviendra la certitude de ce qui est posé? Que seras-tu? Qu'y aura-t-il? Pendant le sommeil de la vie, l'homme, comme un Dieu engourdi, sent confusément qu'il rêve, mais si jamais ne venait le réveil? si tout cela n'était qu'une dérision? qu'il n'y eût que le néant?... Ah! ah! tu ne conçois pas que le néant puisse être? mais si c'était l'absurde, au contraire, qui fût le vrai? Y a-t-il même quelque chose de vrai? On ne prouve rien; et quand même on prouverait tout, jamais une preuve n'existe que par rapport au monde qu'elle concerne et à l'intelligence qui la perçoit, et si ce monde lui-même n'est pas, si cet esprit n'est pas?... ah! ah! ah!

ANTOINE, *suspendu dans l'air, flotte en face du Diable et touche son front avec son front.*

Mais tu es, toi... pourtant... je te sens! Oh! comme tu es beau!

LE DIABLE *ouvre la gueule.*

Oui, j'y vais, j'y vais!...

Le Diable ouvre les bras, Antoine avance les siens; mais, dans ce geste, sa main, frôlant sa robe, heurte son chapelet : il pousse un cri et tombe.

Il se retrouve devant sa cabane, étendu tout à plat sur le dos, immobile.

Il fait nuit et les deux prunelles du cochon brillent dans l'ombre. Peu à peu cependant saint Antoine se ranime; il se relève à demi, il palpe la terre à l'entour, il regarde.

ANTOINE

Comment?... Hah!

Il retombe en bâillant, et il reste, les paupières grandes ouvertes, à contempler d'un air stupide les décombres de la chapelle.

Tiens, le cochon! je le croyais mort!... pourquoi cela?... je ne sais... Mon cœur ne bat plus! il me semble que je suis comme ces pierres, ou plutôt comme une citerne vide, avec des ronces tout autour... et, au fond, une grande tache noire.

D'ou viens-je?... où ai-je été?

Quand je chercherais, que je me fatiguerais... puisque je ne peux pas! puisque c'est plus fort que ma force!...

Il pleure.

Je ne comprends rien à tout cela, moi!

La silhouette du Diable réapparait.

Si je priais?... mais j'ai déjà tant prié!... Si je travaillais plutôt?... ah! il faudrait rallumer la lanterne!... non! non!... Ah! que je m'ennuie! Je voudrais faire quelque chose, et je ne sais quoi! je voudrais aller quelque part, et je ne sais où. Je ne sais pas ce que je veux! je ne sais pas ce que je pense! je n'ai même plus la force de désirer vouloir!

Un brouillard gras tombe, les soies du cochon frissonnent.

Quelle tristesse! Oh! comme la nuit est froide! Je sens passer sur mon âme des linceuls mouillés, j'ai la mort dans le ventre.

Il va s'asseoir sur le banc et il s'y ratatine, les bras croisés, les paupières closes; puis, se renversant la tête, il se met à la frapper contre la muraille à grands coups réguliers, et il compte :

Une... deux... trois!... une... deux... une... deux...

Il s'arrête; le cochon se lève et va se coucher à une autre place.

D'où vient que je fais ce que je fais? que je suis ce que je suis? J'aurais pu être autre chose... Si j'étais né un autre homme, j'aurais eu alors une autre vie, et je n'aurais rien connu de la mienne!... Si j'étais arbre, par exemple, je porterais des fruits, j'aurais un feuillage, des oiseaux, je serais vert!...

Pourquoi n'est-ce pas le cochon qui est moi, pourquoi ne suis-je pas lui?... Oh! comme je souffre! je me déteste! Si je pouvais, je m'étoufferais.

LE COCHON

Je m'assomme moi-même! j'aimerais mieux me voir réduit en jambons et pendu par les jarrets aux crocs des charcutiers.

Et le cochon, se jetant à plat ventre, s'enfonce le groin dans le sable. Saint Antoine, s'arrachant les cheveux, tournoie, chancelle, balbutie et tombe sur le seuil de sa cabane.

LA MORT *paraît, le cochon court se cacher.*

Un grand suaire, retenu par un nœud sur le sommet de son crâne jaune, lui descend jusqu'aux talons et découvre par devant l'intérieur du squelette; ses pommettes reluisent, ses os claquent et elle porte à son bras gauche un long fouet, dont la mèche traîne. Elle arrive montée sur un grand cheval noir, qui est maigre, gros du ventre et moucheté de place en place par les arrachures de son pelage; — ses sabots usés se recourbent comme des croissants de lune, sa crinière pleine de feuilles sèches voltige et ses larges naseaux font le bruit formidable du vent s'engouffrant dans les cavernes. — Quand la Mort en est descendue, il s'en va brouter parmi les ruines de la chapelle, trébuchant sur les pierres qu'il casse çà et là[1]; — mais la Mort baisse le menton sur la clavi-

1. Dans la version de 1849, la première partie de l'épisode qui va suivre — celui de la Mort et de la Luxure — prenait un autre développement. Le morceau est curieux et vaut d'être cité; — seuls les passages que nous mettons ci-dessous entre crochets ont subsisté dans la version de 1856, que nous publions ci-dessus :

La Mort se rapproche de saint Antoine. Elle le considère en face, immobile, les bras pendants le long du corps et les poignets croisés. Baissant la tête sur les tendons de son cou, elle tord la bouche et sourit. Antoine tressaille.

LA MORT

Si tu as froid, tu n'auras plus froid. Si tu as faim, tu n'auras plus faim. Si tu es triste, tu ne seras plus triste!...

Elle fait un pas, et reprend d'une voix douce :

Dis?... veux-tu?... Ce sera comme si tu dormais, sans jamais te réveiller!

ANTOINE, *répétant machinalement.*

Jamais?

LA MORT

Oui! tu ne penseras rien! tu ne sentiras rien! tu ne seras plus rien!

Elle incline [le menton sur la clavicule] droite, [et, dardant le jet noir de ses orbites sans yeux,] de la main gauche, avec le pouce et l'index, elle prend son linceul par le bord et le lève au bout de son bras, l'étendant ainsi dans sa largeur entière.

ANTOINE

Oh! tu n'as pas besoin de faire la jolie! Je t'ai tant méditée! je te connais!...

LA MORT

Personne ne me connaît!

ANTOINE

Pourquoi viens-tu?

LA MORT

Pour te prendre!

ANTOINE

Est-ce l'heure?

LA MORT

Oui!... C'est toujours l'heure!

Se rapprochant plus près, elle lui tend la main, comme pour l'aider à se lever. Accroupi, il se tasse contre le mur.

Ce sera fait bien vite! allons!

ANTOINE, *à lui-même.*

Pourquoi pas?...

cule gauche et, dardant le jet noir de ses orbites sans yeux, tend sa longue main maigre à saint Antoine qui frémit.

Viens, je suis la consolatrice, moi!

Et saint Antoine, se levant à demi, tend ses deux bras à la Mort, quand, derrière elle, tout à coup apparaît

LA LUXURE, *avec une couronne de roses sur la tête : — il se rassoit.*

Pourquoi mourir, Antoine?

LA MORT *reprend :*

Oui, meurs! le monde est laid! Ne faut-il pas te réveiller tous les matins, et manger, boire, aller, venir? Chacune de ces pauvres sensations s'ajoute à la suivante, comme des fils à

LA MORT

Donne-moi la main!... le doigt seulement! le bout de l'ongle!

Antoine retire la main de dessous son aisselle et l'avance lentement vers la Mort.

ANTOINE

Mais... si ton visage mentait?... si je ne faisais que changer de façon d'être? si, là-bas, j'allais avoir un autre corps, que j'eusse une autre âme aussi, ou la même, que sais-je?... Oh! non! Tu es le néant, le vrai néant, n'est-ce pas? Il n'y a rien. C'est tout noir, sans doute, et puis c'est tout!

LA MORT

Oui! c'est tout! C'est la fin, c'est le fond! Si vieille que soit l'étoffe de mon manteau, le jour ne passe pas au travers : je le mettrai par-dessus ta tête. Je te clouerai là dedans (*elle lui montre le cercueil*), et, alors, tu auras vécu pour tous les millions d'années qui suivront et pour l'éternité infinie qui suivra, — et quand ce bois sera usé, quand ce linge sera pourri, il y aura longtemps que ce peu qui restait de toi jadis ne sera même plus.

[Je suis la consolatrice], je suis l'endormeuse!... Comme on fait au petit enfant qui a bien couru toute la journée, je couche le genre humain dans son berceau, et je souffle la lumière...

Les désespérés, les fatigués, les ennuyés, j'ai arrêté leurs pleurs, j'ai reposé leurs lassitudes, clos les bâillements de leur bouche, et comblé le vide qu'ils avaient. Ceux qui regrettaient ne regrettent point, ceux qui étaient dans l'attente ne s'impatientent plus... Insensible, anéanti, dissous, plus évaporé que la rosée d'hier, plus effacé que le pas de l'autruche sur le sable, plus nul qu'un écho perdu!...

ANTOINE

Oh! ton haleine me souffle au visage! Tu as des odeurs de néant qui font défaillir mon âme!

LA MORT

... là-bas, tu seras sans âge, sans mémoire, sans passé, sans avenir, aussi jeune que les plus jeunes, aussi vieux que les plus vieux, aussi puissant que les plus forts, aussi beau que les plus beaux!... Viens! je suis la paix, l'immuable vide, la connaissance suprême!

ANTOINE, *en sursaut.*

La connaissance?...

LA MORT

S'il n'y a rien au delà de moi, en me possédant, n'atteindras-tu pas le dernier terme? S'il est, au contraire, un soleil, quelque chose qui luise par delà les sépulcres, et que je ne sois, comme on dit, que le seuil de l'éternité, alors il faut me prendre pour en jouir, il faut me franchir pour y entrer! Soit donc qu'il n'y ait rien ou quelque chose, si tu veux le néant, viens! si tu veux la béatitude,

des fils, et l'existence, d'un bout à l'autre, n'est que le continuel tissu de toutes ces misères!

ANTOINE

Ah! cela est vrai! il vaudrait mieux peut-être...

LA LUXURE

Non! non!

Elle retire sa couronne, et, la lui passant doucement sous les narines :

Le monde est beau! Il y a des fleurs plus hautes que toi, et des pays où l'encens fume au soleil, des roucoulements au fond des bois, des battements d'ailes dans l'éther bleu. Par les nuits d'été, les longues vagues des mers chaudes déploient des feux dans l'écume blanche et le ciel est pailleté d'or comme la robe d'une princesse. T'es-tu balancé sur les grandes lianes? es-tu descendu dans les mines d'émeraudes? a-t-on

viens! Ténèbres ou lumière, annihilation ou extase, inconnu, quel qu'il soit, ce n'est plus la vie : donc ça vaut mieux! Allons, partons! Donne-moi la main! Fuyons au galop vers mon royaume sombre!

Antoine, se levant, tend les deux mains à la Mort, quand, derrière celle-ci, tout à coup, apparaît la Luxure, qui, lui passant la tête sur l'épaule, montre son visage et cligne des yeux.

LA LUXURE

[Pourquoi mourir, Antoine?]

LA MORT

Quoi! tu voudrais vivre encore?

Antoine se rassoit et porte alternativement ses regards de la Mort à la Luxure.

LA LUXURE *reprend :*

Tu ne la connais seulement pas, cette vie que tu abandonnes!

LA MORT

Mais oui! tu en es rassasié, dégoûté!

LA LUXURE

Non! Tu n'as pas, l'un après l'autre, savouré les fruits variés de ses ivresses. Oh! Antoine, ceux qui ont fatigué leurs mains à la presser tant qu'ils pouvaient pleurent au bout de leurs ans, quand il leur faut quitter cette joie tarie à laquelle se suspendent encore leurs forces épuisées.

LA MORT

Bah! ils sont pareils, tous les fruits de la terre : dès la première bouchée, le dégoût vient aux lèvres.

LA LUXURE *prend sa couronne de roses de dessus sa tête, et, l'offrant aux narines d'Antoine :*

Vois mes belles roses! Je les ai cueillies dans la haie, sur le tronc d'un frêne, où s'enlaçait l'églantier. La rosée perlait aux branches. L'alouette chantait, et la brise du matin secouait l'odeur du feuillage vert... [Le monde est beau!] Le monde est beau!... Dans les pâturages pleins d'herbe, les poulains courent en gaîté, les étalons hennissent, les taureaux beuglants marchent d'un pied lourd. [Il y a des fleurs plus hautes que toi] et qui parfument les océans. Il y a des forêts qui frissonnent sur les montagnes, des contrées [où l'encens fume au soleil], de larges fleuves et de grandes mers. On pêche dans les fleuves, on navigue sur les mers. A la moisson, les grappes sont enflées, et des gouttelettes puissantes suintent à

frotté ton corps avec des essences fraîches? as-tu dormi sur une peau de cygne?... Ah! goûte-la plutôt, cette vie magnifique, qui contient du bonheur à tous ses jours, comme le blé de la farine à tous les grains de ses épis. Aspire les brises, va t'asseoir sous les citronniers, couche-toi sur la mousse, baigne-toi dans les fontaines. Bois du vin, mange des viandes, aime les femmes. Étreins la nature par chaque convoitise de ton être et roule-toi tout amoureux sur sa vaste poitrine!

Antoine soupire; elle reprend :

Tu n'as jamais senti dans ta chair comme l'orgueil d'un dieu qui rugissait, ni l'infini te submerger sous l'envahissement d'une caresse.

LE COCHON *hurle tout à coup.*

Je veux des femelles enragées de rut! du fumier gras! de la fange jusqu'aux oreilles!... Je m'ennuie... je m'échapperai...

travers la peau des figues. Le sang bat, la sève coule, le lait sonne en tombant dans les vases...

[Ah! goûte-la plutôt, cette vie magnifique qui contient du bonheur à tous ses jours, comme le blé de la farine à tous les grains de ses épis; aspire les brises, va t'asseoir sous les citronniers, couche-toi sur la mousse, baigne-toi dans les fontaines. Bois du vin, mange des viandes, aime les femmes. Etreins la nature par chaque convoitise de ton être et roule-toi tout amoureux sur sa vaste poitrine!]

ANTOINE, *réfléchissant.*

Si je vivais?...

LA MORT

Non, non! la vie est mauvaise! le monde est laid!

ANTOINE

Je ferais peut-être mieux de mourir!

LA LUXURE

Tu parles de mourir! Pauvre fou qui aime à se dire à lui-même : « Oh! je connais, je suis las, j'ai tout éprouvé. Donc je suis sage!... » — et tu vas partout broutant de la tristesse pour engraisser ton orgueil! Dis-moi!... frémissante et déshabillée, as-tu quelquefois tenu sur tes genoux la catin rieuse, qui se regardait dans tes prunelles? Avait-elle sur la peau de bonnes odeurs de violettes flétries, et, dans les reins, des souplesses de palmier, et des irritations fluides à t'inonder de désirs, quand elles passaient sur toi?... Elle te serrait de ses bras joints, tu sentais ses muscles trembler... Sa tête s'en allait, son corps se détendait, prenait des poses assouvies, et les paupières de ses yeux morts frémissaient comme l'aile des papillons de nuit... Étiez-vous bien contents d'être seuls? ricaniez-vous tout bas?... N'est-ce pas que tu t'attendrissais alors en des gratitudes étranges, que ton cœur étonné se prenait dans sa chevelure, et qu'il se répandait avec elle sur ses beaux membres nus?... Tu faisais bien, va! C'est là le bon de la vie, le reste n'est que mensonge!

ANTOINE

Ah! [mon cœur se fond à l'imagination des félicités!

LA MORT

Goûte-les! et tu verras, au fond de la coupe vidée, l'éternelle grimace de ma tête de mort.

Ne sens-tu pas ton âme remplie de vapeurs nauséabondes, qui s'élèvent comme

je galoperai sur les feuilles sèches, avec les sangliers et les ours.

ANTOINE

Ah! mon cœur se fond à l'imagination des félicités!

LA MORT

Goûte-les! et tu verras, au fond de la coupe vidée, l'éternelle grimace de ma tête de mort.

Ne sens-tu pas ton âme remplie de vapeurs nauséabondes, qui s'élèvent comme les fumées d'un cratère? Le vent les roule, et il n'y paraît plus. Ton désespoir ne dure pas, le soleil en passant te sèche les larmes sur la figure; tes résolutions, tes convoitises, ta vertu, ton ennui, tout s'effiloque à ras de terre comme le bord de mon linceul; — j'en recouvre le genre humain! j'en embarrasse tous ses mouvements! mon squelette craque entre ses bras dans les étreintes de l'amour, et le dernier terme de sa joie, c'est d'en vouloir mourir.

Mais LA LUXURE *passe sa tête rieuse sur l'épaule de la Mort, où*

les fumées d'un cratère? le vent les roule, et il n'y paraît plus. Ton désespoir ne dure pas; le soleil en passant te sèche les larmes sur la figure; tes résolutions, tes convoitises, ta vertu, ton ennui, tout s'effiloque à ras de terre comme le bord de mon linceul; — j'en recouvre le genre humain! j'en embarrasse tous ses mouvements! mon squelette craque entre ses bras dans les étreintes de l'amour, et le dernier terme de sa joie, c'est d'en vouloir mourir.

Mais LA LUXURE *passe sa tête rieuse sur l'épaule de la Mort, où le fil de son collier se brise, et les grosses perles, arrachées, coulent, une à une, dans les plis du linceul; elle dit :*

Qu'importe!] puisque je pénètre la pourriture même des fleurs! [Je fais pousser des fleurs sur les tombeaux et l'universalité des choses tourbillonne dans mon amour, comme de la poussière au soleil.]

ANTOINE

Laquelle suivre?

J'ai comme un besoin de vomir la vie, et cependant je halète d'un appétit désordonné! La chaleur, ô Luxure, qui s'exhale de ta poitrine m'enflamme la joue, et ton haleine, ô Mort, me fait froid dans les cheveux.

[*Antoine tressaille.*]

LA LUXURE [*se rapproche de lui et, le touchant à l'épaule, légèrement :*

Vois-tu là-bas ce petit sentier, dans les sables? il te conduira jusqu'à la porte des villes, qui sont pleines de femmes; je te donnerai la plus belle, une vierge, tu la corrompras et elle t'adorera comme un Dieu!...] Sa robe rose décolletée mord ses épaules grasses. Elle a les cheveux luisants de pommade, quelque chose de miellé qui sent les fleurs. Tu passerais la main dans sa gorge, tu toucherais à son grand peigne. Elle se mettrait pour toi toute nue, en commençant par les pieds, tu verrais se relever son vêtement et s'étendre sa chair!...

LA MORT

On passe des bâtons sous la bière, et l'on s'en va. On la voit, quand on la suit, qui se balance de droite et de gauche et semble, à chaque pas, plonger comme une chaloupe. Le mort, là dedans, se fait charrier paresseusement. Les porteurs suent, des gouttes de leur front tombent sur le coffre... Les blés sont verts, les poiriers sont tout en fleurs, les poules chantent dans les cours. Il fait beau. La

le fil de son collier se brise, — et les grosses perles, arrachées, coulent, une à une, dans les plis du linceul; — elle dit :

Qu'importe! je fais pousser des fleurs sur les tombeaux, et l'universalité des choses tourbillonne dans mon amour, comme de la poussière au soleil!

Antoine tressaille; elle se rapproche de lui, et, le touchant à l'épaule légèrement :

Vois-tu là-bas ce petit sentier, dans les sables? il te conduira jusqu'à la porte des villes qui sont pleines de femmes : je te donnerai la plus belle, une vierge, tu la corrompras et elle t'adorera comme un Dieu, dans l'ébahissement de sa chair vaincue... Cours donc! voilà ses vêtements qui s'envolent, et, tout étalée parmi des coussins d'écarlate, elle lève en l'air ses deux bras nus pour t'étreindre sur son cœur.

LA MORT

Regarde plus près, au pied de la colline, ce grand euphorbe :

récolte sera bonne... La fosse est prête. Ils attendent, appuyés sur leurs louchets. La terre s'émiette des bords du trou et coule dans les coins. On arrive, on vous descend avec des cordes, les pelletées se précipitent, et c'est comme si rien n'avait été!

LA LUXURE, *passant prestement sous le bras de la Mort, vient se camper devant saint Antoine. Il la regarde en hochant la tête. Elle dit :*

Mais, malgré toi, du plus profond de toi-même quelque chose se révolte furieusement. Le cœur de l'homme est fait pour la vie. Il l'aspire de partout, du plus loin qu'il peut. Outre les souvenirs où il se reporte, les espérances où il se jette, les possessions où il s'ébat, n'a-t-il pas besoin d'autres mondes à perspectives plus reculées, pour courir plus avant et se mouvoir plus à l'aise? L'artiste, ainsi, des carrières de marbre fait sortir des hommes; d'autres sont occupés par les races disparues ou rêvent le bonheur pour des foules à naître...

LA MORT *pousse la Luxure de côté et reprend sa place.*

Eh! qu'importe? puisque les foules, les rêves, les espérances, les souvenirs, l'imaginaire et le réel, tout s'engloutit dans le même trou...

Où sont-elles maintenant toutes les femmes qui furent aimées, celles qui mettaient des anneaux d'or pour plaire à leurs maris, les vierges aux joues roses qui brodaient des tissus, et les reines qui se faisaient, au clair de lune, porter près des fontaines? Elles avaient des tapis, des éventails, des esclaves, des musiques amoureuses jouant tout à coup derrière les murs. Elles avaient des dents luisantes qui mordaient à même dans les grenades, et des vêtements lâches qui embaumaient l'air autour d'elles... Où sont-ils, les forts jeunes hommes qui couraient si bien, qui riaient si haut, qui avaient la barbe noire et l'œil ardent?... Qu'est devenue la cire des torches qui éclairaient leurs festins?

Oh! comme il en a passé, de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants, de ces vieillards aussi! Il y a de grands déserts, où la perdrix rouge, maintenant, ne trouverait pas à manger et qui ont contenu des capitales... Les chars roulaient, on criait sur les places!... Je me suis assise sur les temples : ils ont croulé! De l'épaule, en passant, j'ai renversé les obélisques. A coups de fouet, j'ai chassé devant moi, comme des chèvres, les générations effarées...

Plus d'un couple ami a causé de moi bien souvent, seuls près du foyer, dont ils remuaient les cendres, tout en se demandant ce qu'ils deviendraient plus tard. Mais celui qui s'en est allé ne revient point pour dire à l'autre s'ils s'étaient

brise ses rameaux et suce tes doigts!... Et puis tu resteras tout étendu... tu ne sentiras plus rien... tu ne seras plus rien.

ANTOINE

Laquelle suivre?

J'ai comme un besoin de vomir la vie, et cependant je halète d'un appétit désordonné! La chaleur, ô Luxure, qui s'exhale de ta poitrine m'enflamme la joue, et ton haleine, ô Mort, me fait froid dans les cheveux.

Et la Mort et la Luxure se mettent à marcher devant saint Antoine régulièrement, comme des chantres dans les églises, et elles psalmodient :

LUXURE

C'est ma grande voix qui fait le murmure des capitales, et le battement de mon cœur n'est que la palpitation du genre humain.

LA MORT

La série continue des choses forme le tourbillon du néant, et tout le tapage du monde n'est que le claquement de ma mâchoire.

LUXURE

Je mets du vertige au bord des obscénités, une joie dans les morsures, de l'attraction même sous les dégoûts.

LA MORT

Les pleurs que j'ai tirés des yeux formeraient des océans, les œuvres que j'ai abattues composeraient un tas plus haut que tous les mondes.

LUXURE

Couverte de joyaux d'or, la prostituée, belle du désir de tous les hommes, chante à voix basse des mots amoureux sous sa lanterne qui fume.

LA MORT

Les vers blanchâtres, dans la nuit du tombeau, se collent sur les visages, comme un essaim d'abeilles qui dévorent une figue.

LUXURE

Et il y a même des femmes mortes qui ont un air si aban-

trompés jadis, et, quand ils se retrouveront dans le néant, rien d'eux ne se reconnaîtra, pas plus que ne se rejoindront les parties du morceau de bois qu'ils regardaient brûler!...

[*Et la Mort et la Luxure se mettent à marcher devant saint Antoine régulièrement, comme des chantres dans les églises, et elles psalmodient...*]

La suite de l'épisode a subsisté, à peu près telle quelle, dans la version de 1856.

donné, avec leurs bras pendants, leurs paupières entrecloses et leurs cheveux noirs se déroulant sur les chairs pâles, que l'on dirait une autre nudité plus générale et plus profonde...

ANTOINE

Oh! oh! vous me semblez horribles toutes les deux.

LA LUXURE *crie.*

On assassine pour moi, on trahit et l'on se tue. Je bouleverse la vie, je fais hurler les lions et bourdonner les mouches, je fais voler les aigles et bondir les singes; et les couches humaines craquent sous les baisers, les métaux bouillonnent, les étoiles palpitent... Viens! viens! ma sève te ruissellera dans l'âme comme un fleuve de joie!

LA MORT, *d'une voix caressante.*

Mais je suis douce, moi, j'ai dénoué tous les esclavages, j'ai fini toutes les tristesses... Est-ce mon sépulcre qui t'épouvante? il se dissoudra comme tes os. Est-ce ma solitude noire? tu seras dans la compagnie de la pourriture universelle.

ANTOINE

Oh! tais-toi! tais-toi! chacune de tes paroles, comme des coups de catapulte, fait crouler mon orgueil; le néant des choses vécues m'écrase.

LA MORT

Je tressaille sous la terre et j'engloutis les villes; je me couche sur les flots et je renverse les navires; le vent de mon linceul dans les cieux fait tomber les étoiles, et je marche derrière toutes les gloires, comme un pasteur qui regarde paître son troupeau... Arrive donc! tu me connais! je te remplis! Néant au dehors de toi, néant au fond de toi! Et il descend encore plus bas, il tourbillonne à l'infini; le sarcophage dévore, la poussière se disperse, et j'absorberai le dernier grain qui en restera!...

Et le cheval de la Mort, sur les ruines de la chapelle, ouvre ses naseaux qui font le bruit formidable du vent s'engouffrant dans les cavernes.

LUXURE

Il n'y a pas d'obstacle ni de volonté que je ne brise, et, comme l'action est insuffisante au désir, je me déborde sur le rêve. Le religieux au fond des cloîtres voit passer sous les arcades, à la lueur de la lune, des formes de femmes nues qui lui tendent

les bras; la vierge dans l'atrium soupire de ma langueur, et le matelot sur l'océan. J'ai d'irrésistibles hypocrisies avec des colères qui emportent tout, et je ravage la chasteté, j'enflamme la joie, jusque dans l'amour heureux je creuse des abîmes où tournoient d'autres amours.

LA MORT *se rapproche de saint Antoine, et, levant le bras dans une attitude altière, elle reprend* :

Il entendait du haut de la croix les clameurs du peuple féroce qui s'apaisaient au loin dans les rues. Son front saignait, son flanc coulait, un corbeau noir venait becqueter contre sa joue la sanie de ses yeux caves, et ses cheveux, secoués par l'ouragan, lui flagellaient la face, comme un paquet de lanières; — alors *(elle éclate de rire)*, comme le petit de la gazelle et comme l'enfant de la femme, j'ai fait mourir le fils de Dieu!

Antoine fond en sanglots et

LA LUXURE *tout à coup crie* :

Rien pourtant ne manquait au Premier-né! Les fleuves, autour de lui, s'épanchaient pour sa soif; les arbres, quand il passait, s'abaissaient devant sa bouche; il humait de sa poitrine jeune l'air immaculé du monde, et il contemplait Dieu face à face. Il a tout perdu, tout voulu perdre pour la saveur d'un baiser.

Antoine relève la tête.

LA MORT *reprend* :

Mais tu es plus fort que Dieu, toi : — car il lui est impossible de te contraindre à vivre, et la puissance qui gouverne les mondes va fléchir tout à l'heure devant cette décision de ta liberté.

ANTOINE, *saisi d'un rire frénétique.*

Ah! oui! oui! quelle joie ce serait!

LUXURE

Tu peux le forcer à faire une âme : il faudra bien qu'il obéisse à cette fantaisie de ta chair, et tu t'enracines dans la nature. Des postérités te suivront : tu portes en toi des siècles pleins d'œuvres.

ANTOINE

Non! assez! assez!

LUXURE

Reconnais donc ma figure. Viens! c'est moi! tu m'appelais

à travers les convoitises de l'amour mystique, et tu aspirais mon haleine dans le vent chaud des nuits; tu cherchais mes yeux dans les étoiles, tu palpais mes formes vagues, en étendant tes bras dans l'air vide.

LA MORT

Rappelle-toi donc toutes les amertumes de ta vie : tu me désirais pourtant dans ton appétit de Dieu, tu goûtais mes caresses dans les supplices de la pénitence!... Viens donc! je suis le repos, la paix, le néant, l'absolu!

LUXURE

Viens! viens! je suis la vérité, la joie, l'éternel mouvement, la vie même!

Et la Mort, se tenant debout aux côtés de saint Antoine, et la Luxure, retroussant sa robe, le contemplent fixement; la Mort bâille, la Luxure sourit; l'une fait claquer son fouet, l'autre tord au vent son corps plus blanc que la neige, tandis que la Mort frappe sa poitrine creuse en rejetant avec son coude le grand linceul qui fait des vagues derrière elle, comme un océan noir.

ANTOINE *se recule tout à coup et, les yeux levés, s'écrie :*

Mais si vous mentiez toutes les deux?... S'il y avait, ô Mort, des douleurs derrière toi? et si j'allais, ô Luxure, trouver dans ta joie un autre néant plus sombre, un désespoir encore plus large?...

J'ai vu sur la face des moribonds comme un sourire d'immortalité, et tant de tristesse sur la lèvre des vivants, que je ne sais laquelle de vous deux est la plus funèbre ou la meilleure!... non!... non!...

Et il reste immobile, fermant ses yeux avec ses mains et se bouchant les oreilles. La Mort et la Luxure baissent la tête.

LE DIABLE *se pince la lèvre, puis il se frappe le front, bondit sur saint Antoine et, l'entraînant au fond de la scène, s'écrie :*

Tiens! regarde!...

Alors on entend une grande clameur, et l'on voit à l'horizon passer des formes confuses, plus insaisissables que des fumées, puis des pierres, des peaux de bêtes, des fragments de métal, des morceaux de bois et un grand arbre touffu qui marche tout droit sur ses racines : — un bracelet d'or entoure son tronc rugueux, des chapelets, des coquilles et des médailles sont suspendus à ses rameaux, des peuples au front déprimé se traînent sur les genoux en lui envoyant des baisers. — La Mort lève le bras et, d'un coup de fouet, frappe le grand arbre : il disparaît.

Puis, sur des traîneaux qui glissent, passent des idoles, noires, blanches, vertes, violettes, faites de bois, d'argent, de cuivre, de pierre, de marbre, de paille et d'argile, d'ardoise et d'écaille de poisson : elles ont de gros yeux, de grosses narines, des étendards fichés dans le ventre, des bras qui traînent... Le jus des viandes coule dans leurs barbes, elles suintent l'huile des sacrifices, et de leurs lèvres entr'ouvertes s'échappent des tourbillons d'encens. Elles bégaient comme si elles voulaient parler : « Ba, ba, ba, ba! »

LA MORT, *les frappant.*

A d'autres!

Alors arrivent à la fois les cinq idoles d'avant le déluge, — Sawa à figure de femme, Yaghüth à figure de lièvre, Yank à figure de cheval, Nass à figure d'aigle, Waad à figure d'homme, — ruisselantes d'eau de mer et avec des varechs comme des chevelures qui leur ont poussé sur la tête. La Mort fait claquer son fouet : elles s'abattent.

Passent ensuite la grande idole de Serendib, toute couverte d'escarboucles; — elle a des nids d'hirondelles dans les trous de ses yeux. — Puis l'idole de Soumenat, de quatre cents palmes de hauteur, tout en fer, et qui se tenait suspendue à des murs d'aimant; — sa taille trop haute, se renversant, craque et se brise d'elle-même. — Puis une idole nègre qui sous un feuillage d'or sourit d'un air stupide; — posée sur le pied gauche, dans l'attitude d'un homme qui danse, elle porte à son cou un collier de fleurs rouges et elle souffle toujours la même note dans un bambou creux. — Puis l'idole bleue de la Bactriane, incrustée de nacre.

LA MORT, *frappant.*

Plus vite! plus vite!

Puis l'idole de Tartarie, statue d'homme en agate verte, qui, dans sa main d'argent tient sept flèches sans plumes.

LA MORT, *frappant.*

Allons donc!

Puis les trois cent soixante idoles des Arabes, correspondant aux jours de l'année, qui vont grandissant de taille et diminuant.

LA MORT, *frappant.*

Passez! passez!

Puis l'idole des Gangarides, en maroquin jaune, assise sur ses jambes, la tête rase, le doigt levé; — elle se déchire en pièces sous les coups de la Mort, et l'étoupe de ses membres voltige de tous côtés. — Secouant dans ses mains les longues guides d'or qui retiennent ses soixante-trois chevaux à crinière blanche, assis sur un trône de cristal et sous un pavillon de perles à franges de

saphir, arrive le Gange traînant dans un chariot d'ivoire tous ses dieux : — il a une tête de taureau avec des cornes de bélier et sa robe claire disparaît sous des fleurs de pipalas; — les franges du pavillon s'entre-choquent, les crinières des chevaux frissonnent et l'immense char, supporté par deux roues, bascule, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Il est plein, — les Dieux l'encombrent : dieux à plusieurs têtes, à plusieurs bras, à plusieurs pieds, rayonnants d'auréoles et qui semblent engourdis dans des abstractions éternelles; — des serpents s'enroulent à leur corps, passent entre leurs cuisses, et, se dressant, puis se courbant, s'inclinent au-dessus d'eux, comme des berceaux de couleur.

Ils sont assis sur des vaches, sur des tigres, sur des perroquets, sur des gazelles, sur des trônes à triples étages; leurs trompes d'éléphants se balancent comme des encensoirs, leurs yeux scintillent comme des étoiles, leurs dents bruissent comme des glaives.

Ils portent dans les mains des roues de feu qui tournoient, des triangles sur la poitrine, des têtes de mort autour du cou, des palmes vertes sur les épaules; ils pincent des harpes, chantent des hymnes, crachent des flammes, respirent des fleurs. Des plantes descendent de leur nez; des jets d'eau jaillissent de leurs têtes.

Des déesses couronnées de tiares allaitent des Dieux qui vagissent à leurs mamelles, rondes comme des mondes, — et d'autres, suçant l'ongle de leur pied, s'enveloppent dans des voiles clairs qui réfléchissent sur leur surface la forme confuse des créations.

La Mort fait claquer son fouet : le Gange lâche les guides; les Dieux pâlissent; ils s'accrochent les uns contre les autres; ils se mordent les bras; leurs saphirs se brisent, leurs lotus se fanent; une déesse qui portait trois œufs dans son tablier les casse par terre.

Ceux qui avaient plusieurs têtes se les tranchent avec leurs épées; ceux qui étaient entourés de serpents s'étranglent dans leurs anneaux; ceux qui buvaient dans des tasses les jettent par-dessus leurs épaules; ils pleurent; ils se cachent la face dans les tapis de leurs sièges.

ANTOINE *s'avance en haletant.*

Pourquoi cela? pourquoi donc?

LES DIEUX DU GANGE

Gange aux vastes rives, où vas-tu, que tu nous entraînes comme des brins d'herbe?

L'éléphant a tremblé sur ses genoux, la tortue a rentré

ses membres, et le serpent a lâché le bout de sa queue, qu'il tenait dans sa gueule.

Remonte vers ta source! Au delà des demeures du soleil, après la lune, derrière la mer de lait, nous voulons boire encore l'enivrement de nos immortalités, au son des luths, dans les bras de nos épouses...

Mais tu coules toujours, tu coules toujours, Gange aux vastes rives!

UN DIEU, *tout couvert d'yeux, noir et monté sur un éléphant à trois trompes.*

Qui donc a fait cent fois le sacrifice du cheval, pour me déposséder de mon empire? Où êtes-vous, mes Crépuscules jumeaux qui trottiez sur vos ânes? Où es-tu, Feu monté sur le bélier d'azur aux cornes rouges? Où es-tu donc, Aurore au front vermeil qui retirais à toi le nuage sombre de la nuit, comme une danseuse, la robe retroussée sur son genou?

Je brillais d'en haut, j'éclairais les carnages, j'effaçais les pâleurs. Mais c'est fini, maintenant : la grande âme tout essoufflée va mourir comme une gazelle qui a trop couru.

UNE DÉESSE, *debout sur un globe d'argent, coiffée de fleurs d'où sortent des rayons, et revêtue d'une écharpe où sont peints des animaux; — un collier de diamants, qui fait trois tours à son col, passe sur ses poignets et se rattache à ses talons; de ses seins cerclés de bracelets d'or il jaillit du lait.*

De prairie en prairie, de sphère en sphère, de cieux en cieux, j'ai fui. Je suis pourtant la richesse des âmes, la sève des arbres, la couleur du lotus, le flot tiède, l'épi mûr, la déesse aux longs sourires, qui bâille dans la gueule des vaches et se baigne dans la rosée.

Ah! j'ai trop cueilli de fleurs, ma tête est étourdie.

Son voile s'envole : elle court après. Saint Antoine a passé le bras pour le saisir, mais apparaît

UN DIEU *tout bleu, à tête de sanglier, avec des boucles d'oreilles, et tenant dans ses quatre mains un lotus, une conque, un cercle et un sceptre.*

J'ai remis à flot la montagne noyée, et sur mon dos de tortue j'ai porté le monde. De mes défenses j'ai éventré le géant; je suis devenu lion, je suis devenu nain. J'ai été brahmane, guerrier, laboureur; avec un soc de charrue

j'ai exterminé un monstre à mille bras; j'ai fait beaucoup de choses, des choses difficiles, prodigieuses! Les créations passaient; moi, je durais, et, comme l'océan qui reçoit tous les fleuves sans en devenir plus gros, j'absorbais les siècles.

Qu'est-ce donc?... Tout chancelle... Où suis-je? qui suis-je? Faut-il prendre ma tête de serpent?

Il lui pousse une tête de serpent.

Ah! plutôt la queue de poisson qui battait les flots...

Il lui pousse une queue de poisson.

Si j'avais la figure du solitaire?...

Il se change en solitaire.

Eh non! c'est la crinière du cheval qu'il me faut.

Il lui pousse une crinière de cheval.

Hennissons! levons le pied!... Oh! le lion!

Il devient lion.

Oh! mes défenses!

Il lui sort des défenses de la bouche.

Toutes mes formes tourbillonnent et s'échappent, comme si j'allais vomir la digestion de mes existences... Des âges arrivent... je grelotte comme dans la fièvre...

Antoine ouvre la bouche pour parler; — mais arrive

UN DIEU *plus grand que tous les autres, magnifique, vêtu de robes étincelantes, monté sur un cygne, avec quatre figures à mentons barbus, et tenant dans ses mains un collier où sont passées des sphères.*

Je suis la terre! je suis l'eau! je suis le feu! je suis l'air! je suis l'intelligence, la conscience, la création, la dissolution, la cause, l'effet; invocation dans les livres, profondeur dans l'océan, vastitude dans le ciel, force du fort, pureté du pur, sainteté du saint!...

Il s'arrête, essoufflé.

Bon! excellent! très haut!... le sacrifice! l'aromate!... le prêtre et la victime; le protecteur, le réconforteur! le créateur!...

Il soupire encore une fois.

La pluie qui fait du bien, la bouse de vache, l'asile, l'ami, la place où les choses doivent être; la semence inépuisable,

éternelle, toujours renouvelée!... Sorti, à la fin, de l'œuf d'or, comme le fœtus de sa membrane, je...

Il disparaît, sans avoir le temps de finir sa phrase.

UN DIEU NOIR, *avec un œil sur le front, un lotus à son cou et un triangle sous les pieds; — il a l'air triste.*

Multiplier les Formes par elles-mêmes, ce n'est pas produire l'Être. Quand je creuserais éternellement les puits de la pagode, quand j'élèverais continuellement les escaliers de la tour, à quoi bon? C'est donc inutile, tout ce que j'ai souffert! les agonies de mes morts, les travaux de mes existences! tant de sueurs! tant de combats! tant de victoires!...

O nourrice qui t'épouvantais jadis en contemplant dans ma bouche les formes de l'univers resplendissantes comme des rangées de dents, tu ne sais pas qu'à cette heure mes gencives silencieuses se renvoient de l'une à l'autre le vide qu'elles mâchent!

Au milieu de la forêt, le religieux, qui contemple le soleil, prie de toute son âme! Il s'est retiré du monde! il se retire de lui-même, il se dégage. Sa pensée le transporte où il veut, il voit à toute distance, il entend tous les sons, il prend toutes les formes, mais... s'il n'en rendait aucune?... s'il allait se dépouiller de toutes?... Oui... à force d'austérités, s'il finissait...

Avec la mine de quelqu'un d'effrayé :

Oh!...

Et le char disparaît en claquant de l'essieu tel qu'une voiture usée.

ANTOINE, *mélancoliquement.*

Plus rien! C'étaient des Dieux, pourtant.

On entend un bruit de pas lourds. — Mais en voici d'autres qui s'avancent couverts de peaux à long poil; ils soufflent entre leurs doigts et leurs nez sont bleus.

LES DIEUX DU NORD

Le soleil fuit, il court comme s'il avait peur, il se ferme comme l'œil fatigué d'une vieille fileuse.

Nous avons froid, nos peaux d'ours sont lourdes de neige et le bout de nos pieds passe par les trous de nos chaussures.

Jadis nous étions dans nos grandes salles où les bûches flambaient, près des tables longues couvertes de quartiers de

viande et de couteaux à manche ciselé. Il faisait bon! nous buvions de la bière en nous racontant nos vieux combats, les coupes de corne entre-choquaient leurs cercles d'or et nos cris montaient comme des marteaux de fer que l'on eût lancés contre la voûte.

Elle était cannelée de bois de lances, la large voûte. Nos glaives, suspendus contre les murs, nous éclairaient pendant la nuit, et nos boucliers, du haut en bas, s'étalaient sur les murs.

Nous mangions le foie de la baleine dans des plats de cuivre qui avaient été battus par des géants. Nous jouions à la balle avec des rocs, nous écoutions chanter les sorciers captifs qui s'appuyaient en pleurant sur leurs harpes de pierre, et nous rentrions dans nos lits, le matin, seulement, lorsque la brise tout à coup entrait dans la salle échauffée.

Mais le coq noir qui se tenait au fond a chanté, il a fallu partir pourtant! il y eut alors des sanglots, nous avions le cœur gonflé comme la mer quand bat le plein de la marée.

Sur la lande où picore la corneille, nous avons trouvé les Pommes dont se nourrissaient les Dieux quand ils se sentaient vieillir. Elles étaient noires de pourriture et s'écrasaient à la pluie. Dans la forêt profonde, près du hêtre éternel, nous avons vu les quatre Daims qui tournent en mordant son feuillage : l'écorce était rongée et les bêtes assouvies ruminaient debout, en battant du pied. Au bord de la plage où se brisent les glaçons blancs, nous avons rencontré le vaisseau construit avec les ongles des cadavres : il était vide, et alors a chanté le coq noir qui se tenait au fond de la terre dans les salles de la mort.

Nous sommes las, nous avons froid et nous trébuchons sur la glace; le loup qui court derrière nous va dévorer la lune.

Nous n'avons plus les grandes prairies où il y avait des haltes pour reprendre haleine, dans la bataille; nous n'avons plus les navires à plaques d'or, les longs navires bleus dont la proue coupait les monts de glace, quand nous cherchions sur l'océan les Génies cachés qui bramaient dans les tempêtes; nous n'avons plus les patins pointus avec lesquels nous faisions le tour des pôles, en portant au bout des bras le firmament entier qui tournait avec nous.

Ils disparaissent dans un tourbillon de neige.

Antoine sent peu de sympathie pour les Dieux du Nord, trop brutaux et trop étroits.

LE DIABLE

Oui, ils ne s'occupent, comme de bons vivants, qu'à boire. En voilà un plus moral, il vient de la Perse.

On voit venir un vieillard qui marche à pas lents, les yeux fermés, le corps enveloppé dans de vastes draperies, et une barbe blanche lui descend jusqu'au ventre. Au-dessus de sa tête, se tient en l'air une petite figure semblable à lui et dont la partie inférieure se perd dans un plumage épais.

LE VIEILLARD *ouvre les yeux et la petite figure étend les ailes.*

Enfin! les douze mille ans sont accomplis! C'est donc le jour! le grand jour!... Merci, ô Ferver immortel qui laissais tomber dans mon intelligence les rayons merveilleux de tes pupilles d'émeraudes!... Tu vas grandir, n'est-ce pas? et nous allons nous baigner ensemble dans les profondeurs du Verbe.

Il tend l'oreille et il regarde.

Mais quoi! je n'entends pas tomber la pluie d'eau noire, les corps ranimés ne se relèvent point de leurs tombeaux!

Il l'appelle :

Kaïomors! Meschia! Meschiané!

Silence.

Mes trois fils ne sont donc pas venus?

LE DIABLE

Non!

ZOROASTRE, *en sursaut.*

Ah! c'est toi, Ahrimane!

LE DIABLE

Oui, c'est moi. L'ouragan a soufflé sur ton feu, ô Zoroastre! et tes mages décoiffés y chauffent leurs pieds nus, en crachant dans les cendres.

La Mort allonge un coup de fouet au Ferver, qui s'enfuit à tire-d'aile en poussant des cris comme une caille blessée.

ZOROASTRE *s'en va, la tête basse, à pas saccadés et en marmottant :*

C'était beau, pourtant! j'avais séparé Dieu en deux parties distinctes : le Bien était d'un côté, le Mal de l'autre.

LE DIABLE

Assez! va-t'en!

ZOROASTRE

J'avais cerclé la vie dans un ordre sacerdotal, tout se superposait!

LE DIABLE

C'est fini! retourne dans ta caverne!

ZOROASTRE

J'avais enseigné la manière de faire les labours, le nombre des morceaux de tamarin, la forme des soucoupes.

LA MORT

Passe! passe!

ZOROASTRE

Il y avait des prières pour le lever, pour le coucher, pour les insomnies.

La Mort lui souffle dans le dos, et ses vêtements, qui se bouffissent comme une voile, le poussent en avant.

Il continue.

Amenez le chien pour qu'il regarde les agonisants. Il faut se réjouir quand on voit le hérisson. La manière licite d'éteindre la lumière est de faire du vent avec sa main. On rince trois fois le vêtement des morts. C'est du bras gauche seulement qu'il faut tenir les branches du grenadier...

Sa voix s'éteint, dans une espèce de bredouillement stupide. Des beuglements se rapprochent, un bœuf paraît, noir, avec les poils de la queue doubles, un triangle blanc sur le front et la marque d'un aigle sur le dos; sa housse de pourpre est déchirée, il boite de la cuisse gauche.

APIS

Où sont mes prêtres chaussés de byssus, qui brossaient mon poil, en chantant, sur un air lent, des paroles sacrées?

ANTOINE, *riant.*

Ah! ah! quelle sottise!

LE DIABLE

C'est un dieu qui pleure! écoute!

APIS

Du côté de la Lydie, j'ai vu le Sphinx qui fuyait : il galopait comme un chacal. Les crocodiles ont laissé tomber au fond des lacs les pendants d'oreilles qu'ils portaient à la gueule; les dieux à tête d'épervier ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux, et le ciel bleu passe tout seul sous la porte peinte des temples vides.

Où irais-je? Jusqu'au dernier brin d'herbe j'ai brouté l'Égypte, je me traîne au bord du fleuve, je souffre de plus en plus à la blessure que m'a faite Cambyse. Les filles des Pharaons se faisaient ensépulturer dans des coffres taillés à mon image, et la sérapéum ne s'ouvrait que pour recevoir ma momie. Mais quand un rayon avait fécondé la génisse, on accourait me prendre dans mon herbage. Des processions me conduisaient, les castagnettes sonnaient dans les blés, le sistre grinçait sur les bateaux, et, du désert, du rivage, de la plaine et des montagnes, l'Égypte accourait, se prosternait autour de moi : j'étais Osiris, j'étais Dieu! j'étais le Démiurge apparu, l'âme incarnée, le Grand-Tout qui se faisait visible, pacifique et beau.

Il s'arrête en reniflant.

Qu'est-ce donc? je vois des hommes rouges qui apportent des charbons avec des couteaux et retroussent leurs bras.

LE DIABLE

Bel Epaphus, ils t'égorgeront, ils te dévoreront, te tanneront et l'on battra les esclaves avec tes jarrets desséchés.

Apis s'en va tout en boitant et en mugissant.

ANTOINE *regarde le Diable.*

Eh bien?

Le Diable se tait, mais alors paraissent, à la file l'un de l'autre et se suivant immédiatement, comme les personnages d'une frise, trois couples de Dieux : Uranus avec la Terre, Saturne avec Rhéa, Jupiter avec Junon.

ANTOINE, *étonné.*

Encore!

LE DIABLE

Oui, toujours!

GUSTAVE FLAUBERT

(La fin au prochain numéro.)

L'ENSEIGNEMENT EN TUNISIE

La conception antique de la colonisation, simple et brutale, faisait de toute colonie une conquête, une prise de possession absolue, en vue d'une exploitation aussi fructueuse que possible et dans le seul intérêt de la métropole. L'indigène n'était qu'un outil. Il comptait tout juste comme les bœufs ou les moutons, parmi les instruments de travail et les richesses naturelles du pays. D'abord esclave, plus tard « sujet », c'était à peine un homme et jamais on n'eût songé qu'on en pût faire un citoyen. Les lois françaises, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, lui ont reconnu des droits et garanti la liberté. Mais les différences de race, de mœurs, de civilisation et les conditions particulières à chaque pays ne permettent pas d'établir un statut indigène commun à toutes nos colonies et l'on discute, aujourd'hui très vivement, la question difficile de savoir où s'arrêtent les droits de l'indigène et jusqu'où vont nos devoirs envers lui. Il y a divergence marquée entre les théoriciens d'école et les coloniaux de pratique. Les écoles même disputent non sans quelque vivacité. Deux thèses sont en querelle : la thèse de « l'assimilation » ; la thèse de « l'association ».

Les théoriciens de l'assimilation professent que l'indigène est notre frère, un frère déshérité que nous devons relever jusqu'à nous et à qui notre devoir est d'apporter tous les bienfaits de la civilisation. Nous devons l'inviter et au besoin le contraindre à évoluer moralement pour se rendre semblable à nous. Il a le droit d'exiger de nous l'égalité de condition et

de traitement, telle qu'elle résulte de la Déclaration des Droits de l'homme. Il nous incombe de le traiter en frère adoptif et, après en avoir fait un homme, d'en faire un citoyen.

Cette conception généreuse a ses partisans intransigeants; elle ne va pas sans de gros inconvénients qu'il est difficile de méconnaître. Aussi les esprits moins absolus se sont-ils rabattus sur une théorie mitigée, se bornant à prôner une politique de bienveillance, de concours amical et d'assistance paternelle qu'ils intitulent « la politique d'association ». Il s'agit, non plus d'obliger l'indigène à s'assimiler à nous, mais simplement de l'y aider, en le faisant participer autant qu'il se peut à notre œuvre de civilisation et en lui accordant une part des avantages réservés jusqu'à ce jour à nos nationaux.

Les deux thèses ont leur noblesse. Mais quand il s'agit d'en venir à l'application et de les formuler en dispositions législatives, l'embarras commence. On s'aperçoit que « l'indigène » est une entité terriblement variable; que, d'une colonie à l'autre les conditions d'existence sont à ce point différentes qu'une mesure excellente ici serait désastreuse là; et qu'enfin, dans une même colonie, la diversité radicale des éléments, qui constituent la population, et les mœurs, qui sont propres à telle ou telle catégorie d'habitants, rendent à peu près impossible l'établissement d'une législation commune à tous : le législateur est impuissant à trouver la solution; seul, l'administrateur, voyant les choses de près et dans leur réalité pratique, peut y réussir à force de tact et de jugement.

Les deux écoles, d'ailleurs, posent implicitement en principe l'absolue supériorité de notre civilisation, de nos mœurs, de nos usages sur la civilisation, les mœurs et les usages de nos sujets coloniaux. Non seulement elles ne supposent pas que l'indigène puisse être d'un avis contraire, mais elles n'admettent pas qu'il lui soit permis de repousser le bienfait inappréciable que nous lui apportons. L'indigène qui ne voudrait pas être assimilé serait un ingrat, presque un rebelle. C'est dans toute son intransigeance le *compelle intrare* de l'Église catholique. Dans la réalité des choses, cependant, cette erreur s'accuse énergiquement. Même — et surtout — dans les pays où des civilisations anciennes et relativement avancées subsistent avec un ensemble d'institutions et d'usages, les tentatives

d'assimilation que nous avons risquées ont très médiocrement réussi. Nous ne sommes pas parvenus à modifier la mentalité annamite. Pas davantage nous ne parvenons à modifier la mentalité musulmane. Nous avons fait, cependant, tout ce qui dépendait de nous, en donnant la même instruction aux indigènes qu'à nos nationaux. Quels résultats avons-nous obtenus? Avons-nous bien fait? Et que devons-nous faire dans l'avenir? En Tunisie, cette question désormais prime tout.

***

La question de l'Enseignement domine et contient en effet toutes les autres. Pouvons-nous espérer de façonner l'intelligence et les sentiments de l'indigène au point d'en faire un Français? A supposer que nous le puissions, y a-t-il intérêt à le faire? Et si oui, comment faut-il s'y prendre pour y réussir?

Le premier point est plus que douteux. S'il est vrai que certains résultats acquis, — en très petit nombre d'ailleurs, — puissent paraître satisfaisants; si nous avons pu former, soit en Indo-Chine, soit surtout en Tunisie, une poignée « d'assimilés », suffisamment francisés en apparence et capables peut-être de nous rendre quelques services, il n'est pas absolument prouvé que cette francisation soit tout à fait bon teint : en certaines occasions, ces Français de cœur pourraient nous faire courir autant de dangers qu'ils nous rendraient de services. Car, encore une fois, c'est un postulat que de croire que l'indigène nous soit assimilable et qu'il soit désireux d'être assimilé. Pour l'Annamite, imbu de traditions et pénétré de sentiments dont l'hérédité remonte à plus de trente siècles, le civilisé d'Europe demeure un barbare, dominateur brutal, imposé par la force. Pour le musulman sans patrie, qui résume tout en sa religion, l'Européen n'est qu'un infidèle, un impur, dont Allah, quelque jour, délivrera les croyants. On pouvait croire que cette impression s'atténuerait et se modifierait chez les indigènes intelligents et de haute culture. Il n'en est rien; ou, du moins, s'il y avait modification, ce serait plutôt à notre désavantage. L'Annamite lettré, le haut mandarin, considérant avec un étonnement nuancé

de quelque dédain l'instabilité fâcheuse de nos institutions, l'extrême mobilité, voire la fragilité de nos constitutions politiques, l'illogisme éclatant de nos procédés de gouvernement et d'administration, n'en reste que plus profondément convaincu de l'immense supériorité de ses constitutions nationales. consacrées par des milliers d'années d'expérience. Il demeure foncièrement annamite.

Très différent sera le cas du musulman, selon qu'il restera fermé dans son fanatisme ou qu'il aura perdu la foi. Dans le premier cas, il est pour nous un ennemi, dissimulé souvent, mais toujours irréductible. Dans le second, comme il est infiniment peu probable qu'il ait sincèrement remplacé par une foi nouvelle ses croyances perdues, il y a bien des chances pour qu'il se transforme en un arriviste sceptique, gardant aux yeux de ses congénères les apparences de la religion, se targuant auprès de nous de ses sentiments français et cumulant avec une habileté levantine les profits de la popularité mahométane et les faveurs de l'administration française. Ce faisant, il sera presque de bonne foi parce qu'il lui est à peu près impossible de dépouiller sincèrement sa nature, ses mœurs ancestrales, les idées, les impressions profondes de son enfance, de la « maison des femmes », sanctuaire inviolable de l'ignorance et du fanatisme.

Il n'est donc pas facile de modifier en peu de temps la mentalité d'une population, voire d'une élite relativement cultivée. fût-elle réellement disposée à s'assimiler. Et quant à savoir s'il est utile de le faire et par quels moyens on peut essayer d'y parvenir, c'est en étudiant ce qui se passe actuellement en Tunisie qu'on peut discuter sérieusement ce point. La leçon des faits ne peut manquer d'être plus concluante qu'une dissertation sur les principes.

En Tunisie, le fait a précédé la discussion des principes. Nous avons agi avant d'avoir réfléchi : nous avons créé de toutes pièces un enseignement secondaire donné libéralement aux indigènes avant d'en avoir, au juste, fixé le but. Peut-être avait-on, au début, l'idée que les deux écoles, très coûteuses au budget tunisien, le collège Alaoui et le collège Sadiki, pourraient former une jeune génération animée d'un esprit nouveau, point fanatique et plus ou moins fidèlement attachée à

la France. Plus tard, on rêva de recruter parmi les meilleurs élèves de ces écoles une sorte d'élite, un noyau d'aristocratie musulmane qui pût servir à deux fins : d'abord nous fournir un instrument d'action sur la population indigène; puis, donner à la Résidence un point d'appui contre l'opposition que lui faisait à ce moment la colonie française. Les résultats ne répondirent que très médiocrement à cette double attente. La première promotion de cette aristocratie improvisée tourna mal tout de suite et forma le parti des « jeunes Turcs » qui, se déclarant sujets non pas du Bey de Tunis, mais du Sultan de Constantinople — lequel devait, à bref délai, libérer la Tunisie de la domination des infidèles, — n'étaient pas un merveilleux instrument de consolidation pour le Protectorat français. Déçus dans leurs espérances et ramenés à une plus saine appréciation de la puissance ottomane, les « jeunes Turcs » se sont transformés en « jeunes Tunisiens », qui poursuivent, aujourd'hui, non pas auprès du Bey, mais auprès du gouvernement français, les mêmes avantages qu'ils espéraient jadis obtenir du libérateur musulman.

Ce qu'ils demandent, c'est l'entrée des hautes fonctions, l'admission dans le cadre français du Protectorat, aux postes importants et bien rétribués. Rien n'est plus naturel et on ne saurait leur en faire grief; mais la prétention est assez haute pour qu'on la discute. Elle s'est produite timidement et avec beaucoup de réserve à la Conférence consultative, hautement et sous une forme presque impérative dans la presse du parti jeune-tunisien, avec deux revendications nettement formulées : l'accession des indigènes aux emplois — à tous les emplois —, et l'enseignement intégral, avec la coéducation des indigènes et des Français dans les écoles françaises.

On a trop fait ressortir l'intérêt personnel que cachait cette revendication. Elle avait quelque chose de légitime; mais dans sa formule absolue, elle prenait une signification et une portée excessives. Il eût été très naturel et très juste que des sujets tunisiens, jeunes, instruits, cultivés, capables de rendre à leur pays de bons et loyaux services, eussent l'ambition d'entrer régulièrement dans le personnel administratif ou même gouvernemental de leur pays. Mais leur prétention allait jusqu'à vouloir entrer au titre tunisien dans le cadre

des autorités françaises; et cela, non pas à titre d'exception, mais normalement et en vertu d'un droit expressément reconnu. On ne pouvait admettre cette revendication sans porter atteinte au principe même du Protectorat et sans en compromettre la sécurité.

Le principe essentiel du Protectorat, — il n'y a pas à se le dissimuler, — c'est la domination du protecteur sur le protégé. Ce n'est point seulement dans le but de rendre service au pays protégé, d'y rétablir l'ordre, la prospérité, la sécurité qu'une nation s'attribue le rôle de puissance protectrice. Elle entend aussi y trouver son compte : assumant de grosses charges, elle y veut avoir des avantages correspondants.. Il n'est pas dans son intention de terminer au plus vite sa tâche de bienfaitrice pour s'en aller après. Elle s'installe pour rester et durer. Au gouvernement et à l'administration indigènes, un gouvernement et une administration se superposent, exclusivement composés de nationaux protecteurs, qui constituent et doivent perpétuer la domination du pays protégeant. Le jour où ce cadre exclusivement étranger pourrait être envahi par l'élément indigène, la domination du protecteur serait compromise et chaque jour remise en question. C'est là ce qu'il y avait de téméraire dans la revendication des « jeunes Tunisiens »; c'est ce qu'il y a d'imprudent et d'erroné dans les théories trop généreuses des partisans de l'assimilation.

La seconde demande mérite une discussion plus longue.

L'instruction « intégrale » comprend évidemment l'enseignement secondaire et même l'enseignement supérieur. Les « jeunes Tunisiens » se sont expliqués suffisamment à ce sujet. L'enseignement supérieur n'intéresse qu'une portion très restreinte de la population, les familles puissantes, les riches et, depuis notre domination, quelques élèves que leurs succès dans l'enseignement primaire ont désignés à la bienveillance de l'administration Or, cet enseignement, déjà nous l'avons établi. Depuis sa création (1875), le collège Sadiki n'a pas fourni moins de 850 élèves. Le chiffre n'est pas connu pour le collège Alaoui, mais il doit être considérable. Il est certain que l'enseignement secondaire et même supérieur n'a fait défaut à aucun Tunisien qui l'ait désiré. Que sont devenues ces vingt générations d'écoliers? Quelles carrières ont-ils suivies? Quels

services ont-ils rendus? A quoi sont-ils arrivés? Tous les renseignements — publics ou privés — que j'ai pu recueillir sont à peu près concordants : les résultats sont médiocres.

Tous ces jeunes gens ou presque tous — les exceptions ne dépassent pas 1,5 p. 100 — se sont dirigés vers les fonctions publiques, vers les postes administratifs. Tous ou à peu près avaient l'ambition d'être nommés caïds, ou tout au moins *khalifas*. Faute de mieux, ils se sont rabattus sur ce qu'ils ont trouvé : interprètes, facteurs, commis d'administration, courtiers de bazars, voire conducteurs d'omnibus et même cochers de voitures publiques. Tant que le nombre des petits postes disponibles est demeuré supérieur au nombre des élèves sortants, on a, tant bien que mal, réussi à les caser. Il en est peu qui soient parvenus à la fortune, encore moins à la célébrité ou même à la notoriété. De 1880 à 1890, ils avaient envahi comme scribes ou petits commis les bureaux de l'Ouzara. Quelques-uns ont mal tourné; d'autres ont disparu; le plus grand nombre végète, gagnant péniblement une vie miséreuse. Les exceptions sont honorables, mais rares. On note deux médecins et quelques jeunes gens qui font leurs études de droit. Et c'est tout.

Pour les services qu'ils rendent, les fonctionnaires sortis de ces écoles paraissent ne valoir guère plus ni guère moins que les autres. Ils ont sensiblement la même mentalité, la même moralité. S'ils possèdent une certaine supériorité d'éducation et de savoir, par contre, ayant plus de culture donc plus de besoins, ils ont plus de rapacité. Cela ne tire point à conséquence et ne les différencie guère de leurs collègues. La concussion et la vénalité sont universelles en pays musulman. Il y a comme une sorte de tarif proportionnel des exactions permises selon les circonstances, selon l'importance de l'affaire et le grade du fonctionnaire. En Tunisie, les caïds — qui sont au premier rang de la hiérarchie — n'ont pas de traitement fixe. Ils reçoivent un tant pour cent sur les impôts qu'ils sont chargés de percevoir; ils n'ont pas besoin d'avoir passé par le collège Sadiki pour apprendre à grossir le quantum. Aussi la fonction est-elle très demandée, et avec des arguments quelquefois assez ingénieux. Un jeune fonctionnaire de l'Ouzara. sollicitant mon appui pour le faire nommer caïd, me pro-

mettait sans embarras « une part dans les bénéfices », faisant valoir la richesse exceptionnelle de la circonscription.

Il est une élite peu nombreuse des « jeunes Tunisiens » qui, dédaignant les menus emplois de l'administration tunisienne, poursuit de hautes visées politiques. Mais ceux-là, pas plus que les autres, ne veulent « s'assimiler ». Musulmans ils sont; musulmans ils entendent rester. Ils ne peuvent faire autrement sous peine de perdre tout crédit auprès de leurs compatriotes et toute influence. Personne, d'ailleurs, n'a le droit de suspecter leur sincérité. Seulement, leur prétention est d'être des musulmans éclairés et même civilisés. Aussi leur plus grand effort intellectuel s'exerce à démontrer que l'Islam n'est point du tout inconciliable avec le progrès, avec la science, même avec la civilisation européenne. Dans le Coran, où se trouve sanctifiée la guerre sainte, ils trouvent des textes pour préconiser la bonne entente avec les chrétiens. Et leurs citations ne sont point inexactes, car on trouve dans le Coran tout ce qu'on peut avoir envie d'y chercher; les puritains de Cromwell trouvaient pareillement dans la Bible tout ce dont ils avaient besoin pour leur politique.

Si l'on ne peut rencontrer un seul Tunisien désireux de l'assimilation, beaucoup veulent bien être « associés ».

Associés à quoi, et dans quelle mesure? Il est difficile de le préciser. Associés au gouvernement, à l'administration, aux emplois, aux bénéfices en un mot, cela va sans dire. Ils sont prêts à accepter tous les droits qu'on voudra bien leur accorder et même à en demander d'autres. Mais sur le chapitre des devoirs, ils sont beaucoup moins explicites. Et, de fait, on ne voit pas bien quelles obligations particulières on pourrait leur imposer. Cela n'a, d'ailleurs, qu'une importance à peine appréciable, car, bien qu'ils fassent quelque bruit, ils sont si peu nombreux et pèsent d'un poids si léger qu'il n'y a pas à s'en inquiéter outre mesure.

Bien autrement importante et grave est la question de l'enseignement quand il s'agit des masses. C'est ici que se pose la vraie question vitale pour la Tunisie et pour le Protectorat.



Depuis quelque temps, on la discute vivement, parfois même presque violemment. Les « jeunes Tunisiens », avec une âpreté singulière, revendiquent pour tous leurs compatriotes l'instruction primaire française et, en même temps, ils protestent contre l'intention qu'ils prêtent au gouvernement d'imposer à tous l'enseignement professionnel. Ce serait, disent-ils, une atteinte portée à la liberté individuelle. Et ils n'admettent pas qu'on puisse avoir la pensée de n'instituer pour les indigènes qu'un enseignement *primaire inférieur*. On se demande si l'obligation de l'enseignement primaire intégral serait moins attentoire à la liberté que l'obligation de l'enseignement professionnel. Mais la question ne se pose même pas, parce qu'il faut absolument écarter pour n'importe quel enseignement le principe de l'obligation. J'imagine que même les plus hardis assimilateurs n'oseraient songer à décréter en Tunisie l'obligation scolaire. On ne voit pas bien toute la population enfantine de la Tunisie passant obligatoirement son certificat d'études primaires, ni les petits fellahs du *bled* subissant l'examen de fin d'année.

Mais il est juste, il est raisonnable que l'indigène puisse, s'il le veut, envoyer son enfant à l'école primaire. Il serait injuste de fermer à la bonne volonté de l'indigène la porte de l'école.

Donc, il faut ouvrir toute large devant les indigènes la porte de l'école primaire. On peut être sûr qu'ils n'en abuseront pas. L'immense majorité de la population tunisienne est agricole, et, même actuellement, la majorité des *fellahs* est nomade. Cette population, dans la proportion d'au moins 99 p. 100 est, non pas seulement illettrée, mais ignorante de toutes choses. De plus elle est généralement fort pauvre et réduite à ne vivre guère que d'une vie purement animale. Qui donc oserait imposer ou même seulement proposer à ces pauvres gens l'éducation primaire « intégrale »?

Nous devons, pour améliorer matériellement et moralement leur condition, faire tout ce qui nous sera possible. Et il y a

tant à faire qu'il nous sera facile de réaliser un peu de bien. A qui n'a rien et ne sait rien, il est facile de donner et d'enseigner quelque chose; encore faut-il choisir ce qui peut être le plus utile. Or le fellah du bled est misérable parce qu'il ne sait tirer parti ni de sa terre ni de son bétail. Il est mauvais agriculteur et plus mauvais éleveur encore. De quoi lui servirait-il de savoir la règle de trois ou l'accord des participes et de ne pas savoir cultiver convenablement son champ et soigner son troupeau? C'est là que l'enseignement professionnel vient à sa place. L'école pratique d'agriculture, l'école ouverte dans les champs, peut être, pour ces populations déshéritées, un inestimable bienfait et les services qu'elle peut rendre seront immédiats et tangibles. L'exemple donné, le service rendu, le bénéfice réalisé, seuls, assureront le recrutement de l'école. J'en appelle aux colons vivant sur leur terres, dont les voisins indigènes, surpris et envieux des belles récoltes obtenues par une bonne culture, se sont plus ou moins vite décidés à perfectionner leurs procédés. En Algérie, déjà, la preuve en est faite et, dans une très remarquable étude signée de MM. Lecq et Rolland — l'un, inspecteur de l'agriculture et l'autre instituteur, — je trouve cette constatation : « Un examen sérieux et approfondi nous permet d'affirmer que le fellah sait voir et qu'il sait compter; qu'il sait, *quand il y trouve intérêt*, modifier ses pratiques agricoles et adopter toutes les améliorations profitables, pourvu qu'elles soient peu coûteuses et mises à la portée de son intelligence et de sa bourse. »

Donc, l'évolution du fellah vers le progrès est possible. Elle est, d'autre part, absolument nécessaire. La prospérité du pays et la sécurité du Protectorat y sont attachées. L'école professionnelle, l'école d'agriculture pratique, mise à la portée du fellah, même du nomade, est une nécessité. Qu'on joigne à cet enseignement spécial quelques notions sommaires des choses utiles, un peu de cet enseignement que les « jeunes Tunisiens » traitent avec amertume *d'inférieur*, rien de mieux. Mais il ne viendra certainement à l'idée de personne que cet enseignement comporte l'étude de la langue française et le programme intégral de l'enseignement primaire.

Pour la population urbaine, la question de l'enseignement professionnel se pose dans de tout autres conditions. Le

citadin, le *beldi*, n'est généralement pas, comme en France, un bourgeois, plus ou moins à son aise, vivant de ses rentes ou d'une profession lucrative. Dans les petites villes, c'est le propriétaire agricole qui fait la majorité. Mais ce propriétaire est pauvre et, le plus souvent, se double d'un artisan ou d'un petit commerçant. A celui-là, l'enseignement technique est nécessaire. On le lui donne, dès maintenant : depuis la création, en avril 1898, de l'école professionnelle de Bab Souika, cet enseignement a été largement répandu. Le succès éclatant qu'il a obtenu justifie tous les efforts qu'on pourra faire pour le développer. L'école de Bab Souika, dès sa première année, reçut une centaine d'élèves se répartissant inégalement sur les métiers du fer et du bois, le travail du bois ayant généralement la préférence : six élèves seulement, de 1898 à 1905, se sont portés sur les métiers du fer. Les élèves de Bab Souika comptaient moitié de Français, moitié de Tunisiens. En 1905, l'école Émile-Loubet a remplacé Bab Souika. Le succès en a été rapide et surprenant. Actuellement 155 élèves — mi-partie indigènes et mi-partie Européens — suivent les cours professionnels. Trente élèves indigènes reçoivent l'enseignement secondaire technique. Sept élèves indigènes en une seule année ont choisi la mécanique. Plusieurs anciens élèves de Bab Souika se sont établis et prospèrent. Il s'y trouve même un relieur, — chose nouvelle à Tunis, — qui réussit remarquablement.

Mais l'école Loubet a le grand défaut d'être trop parfaite. C'est une école d'enseignement secondaire et même supérieur. Elle n'est accessible qu'à des élèves relativement riches. Elle exige des jeunes gens le certificat d'études primaires. C'est une grande école, qui a le tort de n'être point accessible aux humbles et aux petits. Il y a là, vraiment, une lacune qu'il sera nécessaire de combler.

En résumé, la question de l'Enseignement en Tunisie comporte :

L'École primaire, ouverte à tout le monde, librement et sans distinction;

L'École d'agriculture pratique mise à la portée des populations rurales, répandue largement sur tout le territoire et

s'adaptant aux conditions locales de chaque pays, aux cultures de chaque région;

L'École professionnelle, secondaire et supérieure, telle, qu'elle existe déjà; primaire et pratique pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent être que d'habiles artisans;

Les écoles supérieures — Alaoui, Sadiki — modifiées dans un sens plus pratique en vue de carrières moins exclusivement administratives.

Pour toutes ces écoles, la complète liberté. Pas d'école obligatoire. Que chacun choisisse sa voie et la suive à son gré. Tout le reste n'est que rhétorique ou réclame tapageuse de popularité.

Reste la question délicate et grave de la coéducation.

La presse tunisienne la préconise, l'exige impérieusement. La très grande majorité des colons — non seulement Français, mais Européens — y répugne absolument; l'immense majorité des familles indigènes n'en veut pas davantage. Il y a pour cela des raisons majeures; deux surtout la rendent impossible : le religion, la femme.

La religion absorbe entièrement le musulman; il ne peut pas s'en abstraire; elle se mêle à tous ses actes, à toutes ses paroles; elle fait partie intégrante de son être. Elle le sépare et l'isole de tout ce qui n'est pas musulman. Elle enferme la femme arabe dans une double prison, matérielle et morale. Elle la séquestre dans sa maison, plus encore dans l'obscurité farouche de son fanatisme. Ce sont là les deux grands obstacles à toute assimilation, voire à toute association sincère. Jamais le « jeune Tunisien » le plus francisé n'admettra pour la femme musulmane l'assimilation à la femme française. La question, du reste, a été discutée publiquement et tous sans exception, même les plus avancés, se sont prononcés pour la claustration, le voile, le *statu quo* rigoureux. Ainsi, forcément, la femme restera ce qu'elle est, ignorante, fanatique, aveuglément hostile à toute nouveauté. Jamais la femme arabe n'enverra sa fille à l'école chez le Roumi. Et, pour citer un fait caractéristique, le bey Mohammed el Hadi, monogame cependant et francisé plus que bien d'autres, ne put pas obtenir de sa femme, malgré ses plus vives instances, qu'elle laissât sortir avec lui sa fille le jour où elle eut neuf ans, « l'âge du voile ».

Si donc l'homme fait, même le plus cultivé, le plus affranchi, ne peut apporter à l'assimilation ou même à l'association que la moitié de lui-même; s'il demeure — malgré lui, mais irrévocablement — dominé par la religion dont il fut imbu, par les mœurs ancestrales, par les préjugés de race, par les usages sacramentels, comment l'enfant façonné par les mains de sa mère pourra-t-il en être affranchi? Entre les enfants des deux races, une différence existe, innée, profonde, ineffaçable : une différence, non pas une infériorité; mais dans une école française, l'enfant musulman se trouvera forcément en état d'infériorité marquée vis-à-vis de l'enfant français, ne serait-ce que par sa moindre connaissance de la langue, — car dans l'école française l'enseignement se fera naturellement en français. A supposer même que le jeune indigène parle français, il ne sera pas, comme le jeune Français, familier avec les expressions, avec les nuances, avec les irrégularités de la langue. Il lui faudra toujours faire un travail mental de traduction, toujours pénible, souvent obscur et même impossible.

Mais, si sérieux que soit cet inconvénient, il en existe un autre, infiniment plus grave : c'est que le maître enseignera non seulement avec la langue, mais aussi avec les idées françaises. L'école sera un « milieu français ». Le jeune indigène s'y trouvera nécessairement dépaysé, déconcerté par une foule d'idées, de sentiments, d'habitudes qui lui seront suspects, voire hostiles et odieux. Enfin le maître français ne s'astreindra pas à toutes les observances de la foi musulmane. Il ne fera pas à tout propos intervenir le nom d'Allah; il ne commencera pas sa classe par le *bismillah* et ne la clôturera pas par le *hamdoullah*. Son enseignement ne sera pas religieux et, alors même qu'il observerait la plus stricte neutralité, cela suffira pour le rendre inacceptable aux familles. L'islamisme n'admet pas la neutralité; on est croyant ou infidèle, il n'y a pas de milieu. Je passe sous silence d'autres motifs qui, cependant, paraissent inspirer à beaucoup de colons une répugnance invincible pour la coéducation. Il convient toutefois de remarquer qu'à l'école Émile-Loubet les élèves français et les élèves indigènes ont leurs dortoirs respectifs.

En tout cas, quels que soient les motifs qui décident les uns ou les autres, on peut être certain que, sauf de très rares

exceptions, ni les colons ni les musulmans n'enverront leurs enfants à l'école mixte et il est plus que douteux que les « jeunes Tunisiens », qui la préconisent si fort, y voulussent conduire leurs enfants. La solution nous est encore fournie, simple et facile, par la liberté. Il suffira de créer des écoles primaires françaises et des écoles primaires arabes, ouvertes à chacun selon sa préférence et recevant indistinctement quiconque y voudra s'inscrire. Je serais fort surpris s'il se présentait beaucoup de Français aux écoles arabes. Je ne serais guère moins étonné s'il se présentait beaucoup d'Arabes aux écoles françaises : d'ailleurs cette co-habitation durerait peu; chacun se sentirait mal à l'aise dans une atmosphère qui ne serait pas la sienne et bientôt rentrerait « chez lui ». En matière de foi, de traditions, de mœurs, toute contrainte est inadmissible. Il faut laisser chacun adopter la solution qu'il préfère, mais la lui rendre possible, facile.

Ce n'est point affaire au législateur. C'est l'administrateur qui, seul, est compétent et seul en mesure de résoudre les difficultés inhérentes à des questions aussi délicates. Il ne suffit pas d'étudier et de bien connaître les questions; il faut encore trouver les « voies et moyens », c'est-à-dire le plan d'action et les ressources correspondantes, car il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour une œuvre pareille.

C'est la conclusion que le Résident général a tirée des débats et des votes de la Conférence consultative. Il a pensé qu'une entreprise de cette importance et de cette envergure voulait être étudiée, mûrie, préparée de longue main, examinée dans tous ses détails. Et, pour le faire, il a choisi, le connaissant pour l'avoir vu à l'œuvre, un homme compétent, large d'esprit et ferme de caractère : M. Charléty, qui prendra tout son temps pour voir les choses sur place, de près, et pourra proposer en temps utile le plan et le budget de l'Enseignement en Tunisie. D'ici là, les ardeurs assimilatrices se seront calmées et la politique d'association se sera définitivement formulée — après s'être assagie, — à peu près dans les termes où la posait récemment M. Beau, gouverneur général de l'Indo-Chine devant son conseil supérieur, en un discours dont voici la conclusion :

La politique indigène exige une attention, une observation et une

mise au point continues. Elle doit savoir s'adapter à toutes les conditions de milieu et de temps. On ne peut obtenir des résultats qu'en tenant, en quelque sorte, constamment le doigt sur les pulsations du pays.

Les idées générales qui ont inspiré la politique suivie depuis 1902 à l'égard des indigènes sont les suivantes :

Leur accorder toute la liberté compatible avec la sécurité de notre domination;

Les associer dans la plus large mesure possible à l'administration du pays;

Leur procurer une instruction appropriée à leurs aspirations légitimes et à leurs besoins intellectuels et moraux.

Il est impossible de mieux dire. Nous devons nous efforcer de « faire évoluer les indigènes vers la civilisation ». Nous devons « les associer dans la plus large mesure possible à l'administration du pays ». Mais nous devons tenir compte des conditions de milieu, de temps, de race, de mentalité particulière. Il faut que les indigènes « évoluent » naturellement, sans contrainte, dans le sens de leurs aptitudes, de leurs croyances, de leurs traditions. Nous n'aurions les moyens ni la force de leur imposer l'abandon de leurs mœurs et de leurs usages. Quel gouvernement essaierait de forcer les femmes arabes à se montrer à visage découvert dans la rue? Et cependant rien n'est plus vrai que cette phrase qui m'a été dite par un haut personnage tunisien : « Quand nous conduirons nos femmes aux bals de la Résidence, vous pourrez dire que nous sommes devenus Français. Jusque-là... »

EUGÈNE BONHOURE

LA CONVENTION

AU NEUF THERMIDOR

La lettre inédite, que nous reproduisons ci-dessous, fut écrite par le Conventionnel Jacques Creveiller après la journée du 9 Thermidor. Né à Confolens (Charente) le 25 avril 1764, Jacques Creveiller avait exercé, au début de la Révolution, les fonctions d'administrateur du district de Confolens et, plus tard, du département de la Charente. Le 8 septembre 1791, il fut élu comme troisième député suppléant à la Convention nationale, où il ne tarda pas à être appelé comme titulaire par suite des démissions de plusieurs représentants charentais. Il siéga à la Montagne et, lors du jugement de Louis XVI, se prononça pour la mort immédiate. Après la tourmente révolutionnaire, il fut élu au Conseil des Cinq-Cents. Au coup d'État de Brumaire, il se rallia à Bonaparte et siégea au Corps législatif jusqu'en 1803. La loi de 1816 contre les régicides l'obligea de quitter la France. Il se réfugia à Aarau en Suisse, où il mourut en 1818.

L. BABAUD LACROZE

Paris, duodi 12 Thermidor,
l'an 2e de la République Française une et indivisible.

« Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures ».
RAYNAL

Le représentant du Peuple Creveiller aux sans-culottes de Confolens, salut et vigueur permanente.

Depuis longtemps, l'horizon politique se rembrunissait : un orage violent se préparait; le nuage, qui recélait dans ses flancs

la tempête, grossissait sensiblement; les météores révolutionnaires s'aggloméraient et, lorsque des victoires multipliées faisaient fondre nos cœurs de joie et de reconnaissance, chacun de nous éprouvait cependant en secret un sentiment pénible. Des considérations politiques, l'amour même de la patrie et la nécessité de maintenir pour le salut commun l'énergie du Gouvernement révolutionnaire comprimaient ce sentiment dont l'explosion précipitée et intempestive pouvait compromettre la chose publique. Cependant la tyrannie menaçait de dévorer la liberté; les fondateurs de la République se serraient et préparaient les moyens d'étouffer le nouveau monstre. La séance du 8 disposa les esprits : la discussion à laquelle donna lieu le long discours de Robespierre fit naître de grandes espérances dans l'âme des amis de la liberté. Ce discours, qui contient, comme à l'ordinaire, un long, pompeux et éternel éloge de l'auteur, renfermait des accusations graves contre certains membres du Gouvernement, que le Monstre (c'est ainsi qu'il faut le nommer) attaquait avec cet art qui lui était propre. Il insultait à nos braves défenseurs en nous prédisant des malheurs prochains et déclarait la patrie perdue si on ne voulait suivre les préceptes lumineux qu'il exposait, etc., etc... Ce ton despotique, cet orgueil insultant commençait déjà à lasser les représentants du Peuple et, malgré l'éloquence astucieuse du perfide Couthon, qui demandait l'envoi de ce discours à toutes les communes de la République, la Convention en décréta seulement la distribution à chacun de ses membres, afin qu'on examinât les faits graves que l'auteur articulait.

C'était un grand procès qui commençait et que la Convention devait terminer. D'un côté, était un personnage accompagné d'une grande réputation de patriotisme et accusé de tendre au pouvoir suprême; de l'autre, deux Comités, dont il avait abandonné l'un depuis quatre décades, étaient par lui dénoncés comme recélant parmi eux des conspirateurs, et ces Comités, composés de vieux défenseurs de la Patrie, avaient annoncé qu'ils détruiraient de la manière la plus facile et la plus positive les inculpations dirigées contre eux. Plusieurs membres des Comités montent successivement à la tribune et articulent contre Robespierre des faits graves : la discussion se

prolonge et est importante. Après ces longs débats dont déjà plusieurs vérités utiles étaient sorties, Barrère s'élance à la tribune et dit : « Malheur à l'époque où nos triomphes seraient entendus froidement dans cette enceinte. » Il répondait aux déclamations sinistres de Robespierre. Il continue : « Vous voyez les drapeaux du despotisme enlevés aux esclaves qui défendaient Niewport; ils formeront le garde-meuble de la liberté, etc. » Voyez ma dernière lettre. Les grands événements qui ont suivi cette séance m'ont déterminé à la reprendre pour un plus grand intérêt. Vive la République!

Séance du 9 Thermidor.

Elle aura aussi une place marquée dans les annales de la Révolution et dans les fastes du monde, cette séance à jamais mémorable et vraiment célèbre, où les représentants du peuple français ont par leur courage et une vigueur extraordinaire sauvé ce peuple généreux et la liberté universelle. C'en était fait de cette liberté précieuse sans la sagesse et les résolutions vigoureuses de vos représentants. Commençons cette séance immortelle.

Saint-Just paraît à la tribune : il annonce qu'il parle en son nom privé et vous verrez bientôt qu'il était un des perfides adjoints de Robespierre. Il commence par parler de lui : il n'est d'aucune faction, etc. Il débite avec prétention des phrases artistement rangées ; mais le crime suinte et est aperçu. Tallien l'interrompt et s'écrie : « Mon cœur gémit sur les maux qui menacent la patrie... Quel spectacle se présente à mes yeux! hier, aujourd'hui encore, des membres du Gouvernement viennent, isolément et en leur propre nom, vous faire des rapports que le Comité ne connaît point; il faut enfin que le rideau soit déchiré. » — « Oui, oui, s'écrie-t-on de toutes parts, que la vérité se montre et que les nuages dont la tyrannie l'a trop longtemps enveloppée disparaissent! »

Cette effervescence se prolonge quelques moments; c'est un volcan dont l'intérieur bouillonne et prépare une explosion vigoureuse et prochaine... Billault obtient la parole et fait entendre sa voix : « L'infâme projet d'égorger la Convention

n'est plus douteux : hier soir, il s'est ouvertement manifesté aux Jacobins. J'aperçois dans la salle un de ces hommes qui ont menacé la représentation nationale. » — « Qu'on l'arrête ! » est le cri unanime et les huissiers se saisissent de cet homme. Il importe que vous sachiez que l'infâme Robespierre, dominateur aux Jacobins, y avait lu la veille son discours et avait électrisé les âmes qui lui étaient dévouées, et que des représentants du peuple y avaient été insultés et menacés. Billault continue : « Le moment de dire toutes les vérités est enfin arrivé... Mille indices, mille preuves de la contre-révolution qu'on projetait sont maintenant dans les Comités. La Convention est entre deux égorgements : d'un côté, une mort ignominieuse qui serait la preuve de sa faiblesse si elle en pouvait montrer, de l'autre... — Non, non ! s'écrie la Convention entière en se levant spontanément, nous ne serons pas faibles ! » Et les citoyens des tribunes répondent par les plus vives acclamations à ces sublimes mouvements qui démontrent que les destructeurs du tyran Capet conservent encore leur énergie. Lebas seul veut comprimer cet élan généreux ; il s'élance à la tribune ; aussitôt on s'écrie : « A bas le conspirateur ! » Il résiste ; mais la Convention ordonne ; il se tait et va cacher sa honte dans un coin de la salle. Le calme reparaît et Billault continue : « Apprenez, et vous en frémirez d'horreur, apprenez que la force armée de Paris est dans des mains parricides, qu'Henriot est un complice des Hébert et qu'il a été soustrait au glaive de la loi par l'homme qui dénonce les Comités... » Il cite plusieurs autres traits révoltants et qui sont du fait de Robespierre et, entre autres, il déclare que ce monstre qui avait toujours à la bouche les mots de vertu et de probité avait fait seul échapper un secrétaire qui avait volé 140 000 francs et organisé l'espionnage autour de chaque membre de la Convention... Tallien reprend : « Le voile est donc déchiré. Les conspirateurs sont démasqués, ils seront anéantis et la République triomphera... »

L'Assemblée se déclare permanente. « Au milieu des dangers de la patrie, dit Tallien, j'adjure tous les vieux Jacobins et les journalistes patriotes de sonner la charge contre le Catilina moderne : que dis-je, Catilina... — Non, non, s'écrie-t-on unanimement, s'il en a les crimes, il n'en a pas le génie... — Que dis-je ! c'est Verrès qui s'élève aujourd'hui contre le gou-

vernement qu'il n'a pu dominer; mais la justice nationale est debout et son glaive frappera les coupables... »

L'Assemblée décrète ensuite l'arrestation d'Henriot, commandant général de la force armée, du scélérat Dumas, président du tribunal révolutionnaire, acolyte ardent du nouveau Cromwel, des adjudants-généraux et aides de camp d'Henriot, et de quelques autres scélérats qui sont du complot. Elle nomme un commandant provisoire et le commandant de la cavalerie, reconnu pour bon citoyen, est proclamé.

Barrère parait ensuite : il appelle l'attention de la Convention sur les dangers de la situation; il développe la conjuration; il lit une proclamation au peuple dont vous avez ci-joint un exemplaire et elle est adoptée ainsi qu'un décret portant que désormais le commandement en chef alternera entre les chefs de Légion, que le maire et l'agent national de Paris répondront sur leur tête de la tranquillité publique.

Plusieurs membres des Comités montent successivement à la tribune et articulent des faits matériels contre Catilina, son frère, contre le profondément hypocrite et scélérat Couthon, contre Saint-Just d'une perfidie atroce et enfin Lebas, les quatre adjoints infâmes du Cromwel français. Vadier surtout donne de grands et utiles développements. Un millier de faits et de pièces établissent la conjuration la plus abominable qui ait jamais existé. Un nouveau tyran avec ses bas valets voulait dévorer la liberté; il avait une armée; il comptait sur son immense et despotique popularité. La contre-révolution était organisée et les conjurés attendaient un moment favorable pour porter leurs coups. Ce nouveau Sylla avait, avec ses infâmes adjoints, arrêté des listes de proscription; la Convention devait être immolée. La majorité du tribunal révolutionnaire lui était dévouée, etc., etc.

Déchiré par les remords qui bourrelaient son âme féroce et irrité de la vérité qui a frappé ses oreilles, ce nouveau Caligula menace la Convention. Son frère et lui invectivent les représentants du peuple; ils insultent à la dignité de l'Assemblée. L'agitation s'accroît. Deux fois le président se couvre pour ramener le calme... « De quel droit, ose crier Caligula, de quel droit, Président, te mets-tu à la tête des assassins?... » A ces mots la Convention entière se lève indignée.

On demande l'arrestation d'un monstre, qui attente ainsi à la majesté du peuple dans la personne de ses représentants. Billaut expose de nouveaux faits; mais on réclame l'arrestation et elle est décrétée à l'unanimité, au milieu des plus vifs applaudissements. En vain, le traître Couthon proteste de sa tendre humanité; ses crimes sont avérés et il est unanimement décrété d'arrestation ainsi que Robespierre jeune, Saint-Just et Lebas. Le président ordonne l'exécution du décret. Catilina s'y refuse un instant. L'Assemblée ordonne de nouveau qu'ils seront conduits à la barre et ils ne peuvent plus lutter contre la volonté générale.

Collot s'élance à la tribune et dit : « Il est vrai de le publier; vous venez de sauver la patrie. Ce matin les conspirateurs étaient radieux; mais ce jour sera sinistre pour eux. Ils voulaient un 31 mai, une insurrection; vous en avez fait une, mais c'est contre la tyrannie... » Il développe toutes les horreurs de la conjuration et son discours est couronné des plus vifs applaudissements. La séance se suspend au milieu des cris répétés de *Vive la République! l'Égalité ou la mort!* Il est cinq heures.

Suite de la séance permanente du 9 Thermidor.

Il n'était pas huit heures encore que tous les représentants du peuple étaient à leur poste.

L'attitude fière, majestueuse et sublime de la Convention présageait le salut du peuple... Nuit terrible, mais glorieuse, qui as vu reconquérir la liberté du monde, tu porteras désormais la terreur dans l'âme des tyrans et de tous les usurpateurs de la puissance suprême du peuple. Les députés décrétés d'arrestation ont brisé leurs fers; une Commune, atroce conspiratrice et que vous allez voir en révolte contre la loi et contre le peuple français, les a recélés dans son sein. Cet infâme Conseil général les a déclarés sous sa sauvegarde. Le tocsin, par son ordre, sonne dans quelques sections et la générale bat dans d'autres. Un rassemblement infâme était aux Jacobins; je dis infâme parce que les bons, les vieux Jacobins étaient tous à la Convention ou sous les armes pour combattre

la tyrannie. Ce rassemblement organise la révolte et correspond avec les conspirateurs séants à la maison commune. Des officiers municipaux ou plutôt des brigands et autres agents des conjurés parcourent les sections pour égarer le peuple et le porter à la rébellion. Des lettres provocatrices sont envoyées par la Commune dans les sections et même dans les communes environnantes. Cependant le Département paraît à la barre : il proteste de son dévouement et confirme la révolte de cette Commune abominable, qui a refusé de lui répondre, lorsqu'il lui a demandé compte des mesures qu'elle avait prises pour assurer la tranquillité publique. Il demande les ordres de la Convention. Elle l'admet aux honneurs de la séance et le renvoie à ses Comités.

On apprend que le général Henriot, au mépris du décret qui le frappe, parcourt les rues avec son état-major et appelle les citoyens aux armes. Bientôt il est sur la place du Carrousel à la tête de sa cavalerie et d'un détachement précédé de plusieurs canons dirigés sur nous... Jamais le danger ne fut plus imminent et plus grand; l'Assemblée n'avait encore pour sa défense que sa garde ordinaire; le sang allait peut-être couler, si le génie de la liberté n'eût veillé sur ses défenseurs. Collot d'Herbois, qui était au Comité, vient prendre le fauteuil et annonce que le moment de mourir pour le peuple est arrivé; déjà vos deux Comités sont cernés. Mais les représentants du peuple, inaccessibles à la crainte et fidèles à leur dignité, ne songent qu'à la République; ils se lèvent spontanément, et unanimement jurent d'attendre, comme les sénateurs romains sur leurs chaises curules, la mort qu'on leur prépare. Les cris sublimes et touchants de *Vive la République!* se font entendre. Un calme profond, une attitude imposante et qui aurait glacé d'épouvante les hordes les plus barbares succèdent à ces généreux transports.

Non, citoyens, non jamais aucune assemblée politique ne fut plus belle, plus majestueuse et plus digne du peuple français. Cette nuit, qui semblait devoir être la dernière de vos représentants, sera la plus belle époque de ma vie. C'est dans cette nuit glorieuse et mémorable que j'ai senti combien il était doux, pour un républicain qui a l'âme pure, de mourir pour ses concitoyens.

Il était alors onze heures et demie. On annonce qu'Henriot est saisi et la joie publique éclate. Mais on annonce ensuite qu'il s'est évadé et que les Comités de Salut public et de Sureté générale, presque forcés dans l'enceinte où ils délibéraient, avaient vu les poignards des assassins levés sur eux. Le courage des représentants s'accroit avec les dangers : tous jurent de nouveau de mourir ou d'abattre les tyrans. Le moment était critique. Il fallait une mesure vigoureuse et la Convention déclare hors de la loi les députés traîtres et retirés à la maison commune, l'infâme Conseil Général et le scélérat Henriot. Mais les conspirateurs l'avaient prévu; ils se préparaient à y répondre. On apprend qu'ils se sont retranchés à la maison commune et que la force armée et des canons vont marcher contre la représentation nationale. Déjà quelques députations de sections défilaient à la barre, déclaraient au nom de leurs concitoyens qu'ils méconnaissaient cette Commune rebelle, qu'ils avaient foulé aux pieds ses ordres liberticides, qu'ils n'obéiraient qu'à la Convention et qu'ils lui feraient un rempart de leurs corps. Alors un seul cri se fait entendre : « Aux armes! prévenons les traîtres, et que le lieu de leur domination devienne à l'instant leur tombeau! » Les citoyens des tribunes répondent à ces sublimes élans de la liberté et courent aux armes. Les femmes seules restent. Il fallait diriger la force armée : la mesure était urgente, et la Convention décrète qu'à l'instant elle choisira dans son sein un général. Barras réunit tous les suffrages et il est proclamé. On lui donne pour adjudants généraux douze collègues. Ils se réunissent aussitôt, concertent leurs opérations et, décorés de leur costume, ils se répandent dans les sections, proclament les dangers de la patrie, les lois et les mesures adoptées.

Cependant les lumières se répandent, le peuple est instruit des dangers qui menacent ses représentants : il vient en armes se réunir autour d'eux et bientôt la Convention est environnée d'un rempart impénétrable; les canons sont braqués, les mèches allumées; tout est disposé pour recevoir les traîtres s'ils se présentent. On voit successivement paraître les diverses sections; toutes jurent à la représention nationale un dévouement inviolable. Elles annoncent que la Commune conspiratrice leur a envoyé des agents pour les séduire, mais qu'à

peine ces bas valets du tyran ont pu se faire entendre, qu'elles les ont mis sous la main de la loi. Qu'il était beau le spectacle qu'offrait cette masse de citoyens se pressant autour de leurs représentants, vouant à l'échaffaud tous les dominateurs et criant *Vive la République!* Il fallait profiter de cette ardeur. Barrère vient annoncer que toutes les mesures ont été prises pour anéantir les traîtres, que les rebelles vont être cernés et sommés de se rendre et qu'en cas de refus, le canon tonnera contre les murs déshonorés qui les recèlent. « Il ne s'agit plus de délibérer, s'écrie Billaud-Varennes, il faut agir. Ne laissons pas aux scélérats le temps de nous prévenir; marchons à leur rencontre et que le soleil ne reparaisse pas sur l'horizon avant qu'ils aient expié leurs forfaits. — Oui, répète-t-on de toutes parts, aux armes! » Le peuple vole sur les pas de Barrère en criant : « Vive la République! Vive la Convention! à bas les traîtres et les Catilinas! »

Cependant tout s'électrise. Les représentants du peuple, chargés de diriger la force armée, proclament dans les sections la volonté nationale; le peuple se met en marche contre les traîtres; les habitants des faubourgs, qu'on avait tenté de séduire, s'enflamment à la voix des représentants et répondent par les cris de « Vive la République! périssent les nouveaux tyrans! »... Des bruits contraires se succèdent; tantôt on répand que les républicains sont vainqueurs, tantôt que les révoltés marchent contre la Convention. Mais ces incertitudes cessent : un de nos collègues vient annoncer que la République triomphe, et bientôt le président annonce qu'on apporte sur un brancard le Catilina moderne blessé... La Convention, par un mouvement unanime, refuse de le laisser pénétrer dans le sanctuaire des lois qu'il a trop longtemps souillé. « C'est à la place de la Révolution, s'écrie-t-on unanimement, que ce monstre doit terminer sa criminelle existence », et on l'emporte loin de la salle. Enfin la victoire n'est plus incertaine; le faubourg Marceau a marché avec ses canons, les gendarmes des tribunaux et les bons citoyens; tous se sont portés vers le repaire qui cachait les conspirateurs; tous les canonniers, qui étaient à la Grève, se sont portés du côté de la Convention. Ceux qui, à la maison commune, avaient été d'abord trompés ont abandonné les ennemis du peuple. Ils n'avaient plus

d'autre garde que le crime et, dès que les sections ont paru sur la place de la maison commune, la terreur s'est emparée des traîtres. Lebas s'est tué d'un coup de pistolet. Couthon s'est blessé en tombant. Robespierre jeune s'est jeté par une fenêtre et s'est cassé une jambe. Robespierre aîné s'est blessé d'un coup de pistolet à la mâchoire. Saint-Just a été saisi ainsi que Dumas qui s'était caché dans un réduit. Henriot s'est sauvé; mais il a été arrêté dans le jour au faubourg Marceau. Les clefs des Jacobins sont apportées par un représentant du peuple qui en a fermé les portes. Elles sont renvoyées aux Comités. Le scélérat qui présidait les prétendus Jacobins, Duvivier, est mis hors de la loi. Les registres de l'infâme Commune sont apportés; le cachet dont elle se servait porte l'empreinte récente d'une fleur de lys; ce signe royal est une nouvelle preuve du projet de rétablir le despotisme. Il est beaucoup d'autres faits intéressants que j'omets; mais les dépêchès officielles du gouvernement vous instruiront du reste. Vive la République! la séance est suspendue. Il est six heures du matin.

Suite de la séance permanente. 10 Thermidor.

La séance est reprise à dix heures du matin. Les premiers instants sont encore occupés à recevoir les citoyens de Paris qui viennent renouveler les assurances de leur dévouement. On nomme le citoyen Delage, connu par son patriotisme, pour présider le tribunal révolutionnaire. Un autre scélérat qui pendant la nuit allait de la Commune aux Jacobins, Sijax, est mis hors de la loi.

La Convention décrète ensuite que le tribunal révolutionnaire fera exécuter sans délai les décrets rendus contre les députés traîtres à la patrie et contre les autres mis hors la loi. L'exécution aura lieu sur la place de la Révolution.

Elle déclare que les sections de Paris ne cessent de bien mériter de la patrie. Peyssard, représentant près le Champ de Mars, annonce que la voix de la liberté en danger a été entendue des jeunes élèves et qu'ils y ont répondu par ce cri unanime « Aux armes! aux armes contre la tyrannie et pour la défense des réprésentants du peuple! » Ils étaient arrivés en armes

aux cris touchants de « Vive la République ! » Ils se présentent, protestent de leur attachement et de leur dévouement, et l'Assemblée leur accorde la permission de défiler dans son sein. Tout en eux respire le plus vif intérêt. Leurs jeunes fronts brunis par les ardeurs du soleil, un air martial contracté sous la tente, l'audace du courage et l'amour de la patrie, tel est le superbe et ravissant spectacle que présentent ces jeunes défenseurs, l'espoir de la République. La République est donc triomphante et la patrie sauvée ; le meilleur ordre régne partout ; tous les cœurs sont unis. Le peuple est debout ; les prisons sont bien gardées ; le trésor et les établissements publics n'ont pas éprouvé la plus légère atteinte. La liberté : voilà le mot d'ordre, et la Convention, le point de ralliement. La satisfaction est générale ; la joie éclate de toutes parts. La Convention reçoit les bénédictions du peuple. Barrère propose et la Convention adopte une proclamation sur les événements qui ont eu lieu ; elle sera envoyée partout par des courriers extraordinaires. La séance est suspendue à quatre heures.

Cependant les rues sont encombrées de citoyens qui se portent à la place de la Révolution. La joie brille sur tous les visages. Les Catilinas et ses infâmes adjoints vont expier leurs forfaits sous le glaive de la loi. Les monstres arrivent enfin. Leur lâcheté est en raison de leurs crimes. Leurs têtes abominables tombent successivement et les cris de « Vive la République » se font entendre. Que cette leçon ne soit pas perdue pour vous, accapareurs de popularité et de réputations énormes ; misérables ambitieux, le peuple est bon, mais il est juste et terrible dans ses vengeances envers ceux qui l'ont trompé et trahi.

Réjouissez-vous, mes chers concitoyens ; la République est impérissable. Vos représentants ont fait leurs devoirs ; ils sont dignes de vous ; ils triompheront de tous les obstacles ou périront pour le peuple. Vous ne serez pas des derniers à applaudir à leur énergie et leur courage, auxquels vous devez votre salut ; vous rendrez justice aux bons citoyens de Paris, qui les ont puissamment secondés, et vous exprimerez votre juste indignation contre les usurpateurs de la puissance souveraine et contre cette Commune infâme et conspiratrice. Avant hier, vingt-deux scélérats mis hors la loi ont péri sur l'échaf-

faud; hier soixante et onze ont cessé leur criminelle existence; leurs complices les suivront de près. Vive la République!

Suite de la séance permanente du 10 Thermidor au soir.

Cette séance s'ouvre aux cris répétés de « Vive la République! » les Communes environnantes viennent donner des preuves de leur fidélité à la représentation nationale et applaudissent à la chute des têtes conspiratrices. On développe plusieurs faits qui mettent dans tout leur jour l'immoralité et la scélératesse profondes des traîtres. Plusieurs propositions sont faites relativement à la réorganisation du tribunal révolutionnaire et des commissions populaires qui sont établies dans quelques départements; mais toutes sont renvoyées aux Comités réunis qui s'occupent de cet important objet. La séance est suspendue à 9 heures.

Du 11 Thermidor.

La séance a repris à onze heures du matin. Quel nouveau spectacle! Un peuple immense défile dans le sein de la Convention; il vient épancher sa joie dans le cœur de ses représentants. « Vivent la Liberté et la République! à bas les tyrans! » tels sont les cris unanimes que l'on entend de toutes parts. Cette admission est interrompue par une nouvelle et large discussion sur la réorganisation du tribunal révolutionnaire. Plusieurs propositions sont faites, mais tout est ajourné jusqu'au rapport des Comités qui s'occupent de cet objet. Je regrette de n'avoir pas le temps d'entrer à cet égard dans quelques détails; mais la discussion a été superbe et importante. Barras, commandant général, rend compte de la situation de Paris. Le calme le plus parfait règne partout. Tout va au mieux. Toutes les mesures sont prises pour qu'aucun complice n'échappe. Plusieurs juges et jurés du tribunal révolutionnaire sont arrêtés; les bons reconnus tels jugent les conspirateurs et ça ira! Vive la République! Les sections continuent de défiler et la séance est suspendue à quatre heures et demie.

La séance a été reprise le soir à huit heures. Quelque-

importante qu'elle soit, il m'est impossible de vous en donner les détails. Je vous apprendrai seulement que la République compte de nouveaux succès. *Armée du Nord* : les Républicains se sont emparés d'un fort important; les Anglais en l'abandonnant ont inondé six lieues de terrain; ils continuent à fuir et avec précipitation. 38 pièces de canon, beaucoup de magasins et plus de 80 000 sacs d'avoine ont été trouvés à Anvers. *Armée de Sambre-et-Meuse* : elle pousse l'ennemi sur Maestricht; les postes autrichiens sur la Sarre ont été emportés après une résistance assez vive; la ville de Liège est en notre pouvoir; l'ennemi est placé sur une hauteur, d'où par ses batteries il incommode les habitants; Jourdan promet que le 10, il sera maître de cette position; l'Assemblée déclare que l'armée de Sambre-et-Meuse ne cesse de bien mériter de la patrie. Salut et Vive la République!

CREVEILLER

Que la société populaire s'assemble et que la présente lui soit communiquée.

A la citoyenne Creveiller,

J'ai reçu enfin de tes nouvelles. Je me porte bien. Je te répondrai le prochain courrier.

LA PROCESSION SANGLANTE

Le mois de moharrem, le premier mois de l'année musulmane, est en Perse un mois de deuil. On sait que les Persans sont chiïtes, c'est-à-dire schismatiques, par rapport aux sounnites, musulmans orthodoxes. Les Chiïtes vénèrent à l'égard du prophète Mahomet, son gendre Ali — le Lion de Dieu — et tiennent en particulière estime Hassan et Houssaïn, les infortunés fils d'Ali et de Fathima. La mort tragique — on dit en Perse : le martyre — de Houssaïn et les circonstances qui l'ont précédée sont commémorées pendant la première décade de moharrem. Dès le commencement du mois, les Persans prennent le deuil, prient avec une ferveur inaccoutumée et font pénitence. Pendant les neuf jours qui précèdent l'anniversaire de la mort de Houssaïn, des représentations théâtrales en rappellent les diverses péripéties aux fidèles. Ce spectacle, appelé *taziéh*, est divisé en dix parties correspondant aux dix premiers jours de moharrem.

A Recht, le port de la Caspienne où aboutit la route de Téhéran, les représentations de *taziéh* sont données dans une immense cour. Une estrade en maçonnerie, exhaussée d'un mètre au-dessus du sol, sert de scène. Elle est exactement au milieu de la cour. Les spectateurs peuvent ainsi suivre l'action, quelle que soit la place qu'ils occupent. Des galeries courent

le long des murs, divisées en loges réservées aux hauts fonctionnaires. Des deux côtés de la porte d'entrée, des étalages d'objets les plus disparates et les plus inattendus : profusion de pendules, vases en verre et en porcelaine, chandeliers, glaces, chromolithographies allemandes représentant des femmes d'Orient, armes à feu... Ce déballage est une sorte de reposoir en hommage au saint martyr.

Le peuple est assis dans la cour, les femmes à l'ouest, les hommes à l'est. Le spectacle est gratuit; les frais en sont payés par le gouverneur ou par un riche particulier. C'est œuvre pie que d'offrir une représentation de *taziéh* à ses coreligionnaires : les pièces que fait représenter un Chiïte sont « des briques qui cuisent ici-bas pour construire son palais là-haut ».

Le théâtre persan est d'une naïveté qui rappelle nos anciens Mystères. Les acteurs restent en scène pendant toute la durée de la pièce, même s'ils ne prennent aucune part à l'acte qui se déroule. Les rôles de femme sont tenus par des hommes voilés. Les figurants, soldats à pied, cavaliers à cheval et à chameau, chameliers, gens de la caravane, attendent au dehors que leur présence soit nécessaire. Appelés par une sonnerie de trompette, ils entrent et tournent autour de l'estrade jusqu'à ce qu'on les renvoie dans la rue : un nouveau signal les fera reparaître. L'action exige peu d'accessoires : une seule chaise pour Houssaïn, quelques étendards surmontés du croissant ou de la main symbolique, des armes blanches accrochées à un poteau. La scène se passe à Koufa, sur la rive droite de l'Euphrate. Les acteurs se transforment en Mésopotamiens en remplaçant le *koula*, la coiffure persane, par un foulard multicolore et la corde en poil de chameau. Cette légère modification de costume et le poignard arabe à la ceinture suffisent pour indiquer que nous sommes en Mésopotamie, en l'an 61 de l'hégire, c'est-à-dire vers la fin du VII[e] siècle de notre ère, le premier octobre 680. Pendant le spectacle, le directeur de la troupe circule sur la scène, son scénario à la main. Il pousse à la rampe un acteur, fait retirer et asseoir en arrière celui qui vient de terminer sa tirade, apporte les accessoires, tire le sabre du fourreau et le tend au protagoniste qui va le brandir.



La représentation du premier jour de moharrem a pour but principal de situer le drame et les personnages. C'est le prologue de la décalogie.

Peu de temps après l'avènement au trône de Yazid Ier, le Khalife omeyade de Damas — le Khalife usurpateur, disent les Chiïtes, — Houssaïn reçoit à la Mekke, où il s'est réfugié, une députation des gens de Koufa : ils lui demandent de venir se mettre à la tête des fidèles d'Ali, des Alides de Mésopotamie. Accompagné de sa famille et de 70 partisans, Houssaïn se met en route et arrive près de Koufa. Yazid, informé du complot, fait mettre à mort le gouverneur de Koufa et le remplace par Obaïdallah ibn Ziyâb, qui envoie au-devant du fils d'Ali, des cavaliers commandés par El-Hourr avec mission de lui amener Houssaïn.

Le lendemain, 2 moharrem, un contre-ordre d'Obaïdallah prescrit à El-Hourr de conduire Houssaïn et ses partisans assez loin de la ville et de toute habitation pour qu'ils puissent être facilement entourés et faits prisonniers. Le 3 moharrem, le général Amr ibn Sad, qui, avec 4 000 hommes de troupes khalifales, campait sous les murs de Koufa, se dispose à attaquer Houssaïn. Pendant qu'il lève le camp, le peuple l'entoure et lui crie : « Prenez garde ; ne luttez pas contre votre véritable Maître. Vous allez retirer de vous la miséricorde de Dieu. Il vaudrait mieux que vous ayez perdu l'empire du monde que de vous présenter devant Dieu couvert du sang de Houssaïn, le petit-fils du Prophète. » Amr ibn Sad hésite : ces clameurs l'ont ému ; mais un nouvel ordre d'Obaïdallah a raison de son hésitation ; il finit par obéir.

Pendant les six jours suivants, du 4 au 9 moharrem au soir, les événements se précipitent. Le général Amr ibn Sad s'informe des raisons qui ont amené Houssaïn en Mésopotamie. « Les gens de Koufa m'ont fait dire de venir, répond le fils d'Ali. Mais ils me repoussent maintenant ; je vais donc retourner à la Mekke. — J'en suis heureux, dit Amr. Dieu m'évitera ainsi de lutter contre le petit-fils du Prophète. » Amr fait part de ces dispositions conciliantes au gouverneur Obaï-

dallah qui ordonne, au contraire, de placer les troupes entre le camp de Houssaïn et l'Euphrate pour couper aux Chiïtes l'accès du fleuve et les réduire par la soif. Houssaïn s'abouche encore une fois avec le général Amr et manifeste de nouveau son désir de retourner à la Mekke. Le gouverneur de Koufa semble d'abord disposé à accueillir cette demande, mais Chamir, un ennemi des Alides, intervient et fait adopter la résolution suivante : on offrira à Houssaïn de se rendre sans conditions; s'il résiste, on l'attaquera et lui et ses partisans seront broyés sous les pieds des chevaux; si Amr ibn Sad se refuse à exécuter ces ordres, Chamir le fera décapiter et prendra le commandement des troupes khalifales. Amr transmet l'ultimatum au fils d'Ali le 9 moharrem au soir. Houssaïn demande jusqu'au lendemain matin pour y répondre; ce délai lui est accordé.

Le drame du dixième jour de moharrem est représenté d'une façon spéciale. Il est utile d'en connaître en détail la version historique pour comprendre les étranges pratiques commémoratives des Chiïtes persans. Pendant la nuit du 9 au 10, la sœur de Houssaïn vient près du lit où repose son frère et se lamente : « Hélas! dit-elle, quelle désolation pour ma famille! Ma mère Fathima et mon père Ali sont morts : mon frère Hassan est mort. Quelle tristesse de ces morts passées, quelle tristesse de toutes ces morts prochaines! » Son frère lui répond de mettre sa confiance en Dieu. S'adressant ensuite à ses compagnons : « C'est à moi seul qu'en veut Obaïdallah, leur dit-il; retournez chez vous et laissez-moi. — Que Dieu nous préserve de vous survivre, répondent les Chiïtes. » On se prépare donc au combat. Houssaïn fait disposer les tentes en ligne, solidement reliées l'une à l'autre par des cordes, pour arrêter une attaque de front de la cavalerie ennemie. Un fossé est creusé derrière le camp et rempli ensuite de fagots pour se garantir d'une attaque à revers. Le reste de la nuit se passe en prières. Le matin, Houssaïn prend des soins de toilette particuliers : il s'oint de musc après s'être lavé. Comme on lui demande pourquoi il se parfume ainsi : « Ne voyez-vous pas, répond-il à ses compagnons, que notre mort est proche. Nos meurtriers seuls nous séparent du ciel où nous attendent les houris, les vierges aux yeux noirs du paradis. » Il se met en selle et ouvrant le

Korân devant lui : « O Dieu, s'écrie-t-il, tu es ma confiance dans la peine et mon espérance dans le malheur. » Comme un peloton de cavaliers ennemis se dirige vers Houssaïn, on croit à une attaque. C'était El-Hourr qui, désertant l'armée khalifale, venait offrir son aide au fils d'Ali et mourir à ses côtés. Bientôt les ennemis approchent et une flèche est lancée par Chamir. « Vous témoignerez, crie celui-ci, que j'ai porté le premier coup. »

La bataille se prolonge jusqu'à midi avec un effroyable acharnement de part et d'autre. On fait trêve pendant quelques instants pour la prière du milieu du jour. Dès la reprise du combat, Houssaïn reçoit un coup de sabre sur la tête. Affaibli par la blessure, il s'assied près de sa tente et prend sur ses genoux son fils Abdallah qui est immédiatement tué par une flèche. Houssaïn pose le cadavre à terre et s'écrie : « Nous venons de Dieu et nous retournons à lui. O Dieu, donne-moi la force de supporter tous ces malheurs ! » Il était altéré par sa blessure et par la chaleur du jour : il se dirige vers l'Euphrate pour boire dans le fleuve; une flèche l'atteint dans la bouche. Bientôt, couvert de sang, il lève les bras au ciel et fait une prière ardente. Mais, derrière Chamir, les soldats sounnites l'entourent : le fils d'Ali que rien n'épouvante répond de son mieux à leurs coups. Sa sœur se précipite dans la mêlée et interpelle Amr ibn Sad : « Comment peux-tu laisser assassiner Houssaïn ? » crie-t-elle au général ennemi. Celui-ci tourne la tête pour cacher ses larmes; les soldats s'arrêtent de frapper; mais les menaces de Chamir ont raison de cette défaillance passagère. Houssaïn, qui a recommencé de lutter avec un courage admirable, est successivement blessé à la main, au cou et enfin traversé par un coup de pointe. A peine est-il tombé que Chamir le fait piétiner par ses cavaliers « jusqu'à ce que son corps ne soit plus qu'un mélange informe de boue et de chair sanglante ». Ainsi périt à Kerbéla, Houssaïn fils d'Ali, petit-fils du Prophète.

C'est pour commémorer cette mort affreuse que les Persans font la Procession sanglante.

A Recht, près de trois mille personnes y prennent part. Le matin du 10 de moharrem, les fidèles se réunissent dans une mosquée de la ville et, vers les huit heures, le cortège se met

en marche à travers le bazar, en se dirigeant vers le palais du gouverneur. Des chevaux sellés, haut le pied, ouvrent la marche. Ils rappellent le cheval de Houssaïn errant dans le désert après la mort de son maître. D'autres chevaux suivent, tenus en main, montés par de très jeunes enfants qu'un domestique maintient en selle. Un léger coup de rasoir au milieu du front a fait couler quelques gouttes de sang avec lesquelles on leur a barbouillé le visage : ce sont les enfants de Houssaïn tués et blessés à Kerbéla. Vient ensuite un groupe d'hommes à pied, vêtus de deuil, la tête nue, couverts de boue ; ils se frappent la tête avec des bouchons de paille : ce sont les compagnons de Houssaïn dont les corps ont été piétinés par les cavaliers de Chamir. Un second groupe d'hommes, nus jusqu'à la ceinture, se flagelle les épaules avec des chaînes de fer, frappant en cadence alternativement sur chaque épaule et ponctuant chaque coup de l'invocation : « yâ Houssaïn, ô Houssaïn ! » Viennent ensuite des derviches ensanglantés dont l'aspect est repoussant. Un barbier leur a fait des incisions en séton aux joues, aux bras, à la poitrine et au dos. Dans ces plaies en séton, sont passés différents objets. J'ai pris en note au fur et à mesure que défilait la procession sanglante :

Premier derviche : un revolver sur chaque bras, accroché par l'anneau de dragonne dans la plaie en séton ; deux grandes plumes de dinde dans les joues et les oreilles.

Deuxième derviche : revolver accroché de même façon sur la poitrine ; plumes de dinde sur les épaules et dans le dos ;

Troisième derviche : poignard sur la poitrine et dans le dos, la lame nue passée dans la plaie en séton.

Quatrième derviche : revolvers et plumes sur les bras et les épaules ; lampe de cuisine à réflecteur, allumée, accrochée dans la plaie en séton du dos par le crochet du réflecteur.

Et les autres à l'avenant...

Chaque derviche est séparé du suivant par des chevaux tenus en main ou montés par de jeunes enfants. Suit, porté par quatre hommes, une espèce de sarcophage entouré de bougies allumées, appelé *Kabr-i-Houssaïn*, le Tombeau de Houssaïn. Construit en planches, il est peint de couleurs vives et ornementé de paillettes et de passementeries. On le recouvre quelquefois de châles de l'Inde. Puis, vient le cadavre de Houssaïn

représenté avec un réalisme effrayant. Dans un mannequin revêtu du costume arabe et dont le buste est terminé par un cou de mouton fraîchement coupé, on fait entrer un adulte de petite taille; les mains sortant des manches et les pieds dépassant la robe donnent l'illusion saisissante d'un corps humain décapité. Des poignards sont plantés dans la poitrine. Les vêtements tachés de boue et de sang, le tronc, les mains et les pieds sanglants ne donnent que trop l'impression d'horreur que veulent produire les organisateurs du cortège. Morier raconte qu'à Téhéran, les cadavres décapités de Houssaïn et de ses compagnons étaient figurés par des hommes cachant leur tête, tandis que pour figurer les têtes coupées, d'autres hommes étaient enterrés jusqu'au cou. Ces derniers se soumettent à ce supplice par dévotion, ajoute le voyageur anglais; plusieurs en meurent.

Après les corps de Houssaïn et de ses compagnons, viennent les énergumènes qui ont fait donner au cortège le nom de Procession sanglante. Plusieurs centaines d'individus, vêtus de blanc, s'assènent sur la tête des coups de sabre et de poignard. Des soldats mêlés au cortège, munis d'une forte canne, tempèrent les excès des fanatiques rendus furieux par la vue et l'odeur du sang. Très peu de temps après la mise en marche de la procession, les têtes sont tailladées de coups de sabre; le sang inonde les visages et les vêtements blancs. Le spectacle est atroce.

Il est impossible à ceux qui n'en ont pas été témoins d'imaginer un tableau aussi barbare et répugnant. Qu'on essaye de se représenter une mêlée compacte de près de trois mille fous furieux, vêtus de blanc, couverts de sang et hurlant : « yâ Houssaïn ! » en agitant leurs armes. Chaque cri, chaque regard, chaque geste sont des cris, des regards et des gestes aliénés. Toute cette frénésie, ces vêtements blancs couverts de sang, ce sang qu'on voit partout, sur les mains, les armes, les visages, font croire à quelque horrible cauchemar. La description la plus fidèle et la plus expressive ne saurait traduire le sentiment d'horreur provoqué par cette procession. Je n'ai pas pu en attendre la fin : j'ai dû quitter, écœuré, le balcon devant lequel elle passait.

Arrivé chez le gouverneur, le cortège demande la grâce

des prisonniers au nom de l'infortuné Houssaïn. Elle est accordée et les portes de la prison sont immédiatement ouvertes. On prétend — non sans raison, je crois — que sont libérés les seuls détenus qui ont intéressé le geôlier à leur sort. Les autres, les vagabonds, les pauvres hères, ne bénéficient pas de l'amnistie annuelle. La procession prend fin et se disloque après cet acte de clémence. Chacun des manifestants va ensuite montrer au *mollah*, au prêtre de son quartier, les blessures qu'il s'est volontairement faites en mémoire du fils d'Ali. Quelques-unes parfois sont mortelles. Le paradis de Mahomet et les délices que l'on sait sont la récompense des victimes.



L'attitude des Persans pendant les dix premiers jours de moharrem est fort intéressante. Les relations entre Persans et Européens en subissent un changement. L'ami indigène, qui vous a reçu le dernier jour du mois précédent avec sa cordialité habituelle, vous marque quelque froideur; il serait de mauvais goût d'aller lui faire visite. Il se gardera également de vous inviter pendant le mois de deuil ou d'accepter une invitation chez un chrétien : sa réputation de pieux musulman en souffrirait. Le fanatisme du peuple se manifeste davantage. Les femmes, dans la rue, traitent de « chien » l'Européen qu'elles rencontrent. L'injure est proférée à voix basse, mais il est facile de percevoir le « *seg*, chien » que décoche en passant la douce Persane que l'on croise. Recht manque de Sounnites qu'il serait œuvre pie de rosser et piller; le rossage et pillage de quelques Juifs ne saurait en tenir lieu et ne pourrait suffire aux vengeurs du martyr Houssaïn. Faute de Sounnites et par dégoût du Juif, on insulte les Européens. Mais l'insulte est discrète : c'est l'expression d'une xénophobie, tempérée par le voisinage des brigades russes du Caucase et des régiments anglais de l'Inde.

Lors du recrutement des figurants pour les représentations du *taziéh*, les rôles de soldats sounnites sont généralement refusés même par les vagabonds et les pauvres. En l'absence d'acteurs de bonne volonté, on a recours à des prisonniers aux-

quels les rôles sont distribués d'office. La raison de cette abstention des moins fortunés est caractéristique : les spectateurs poussent la haine des Sounnites jusqu'à maltraiter quelquefois les acteurs figurant les meurtriers de Houssaïn et leur causer de graves blessures. « Au *taziéh* de Téhéran, raconte Morier, après la mise à mort de Houssaïn, l'indignation et la fureur de la populace accourue à ce spectacle se portèrent sur les acteurs qui avaient représenté les soldats de Yazid meurtriers de Houssaïn : ils furent obligés de fuir devant une volée de pierres, suivie de coups et d'imprécations. On nous apprit qu'il est si difficile de trouver des personnes qui veuillent remplir ces rôles, que, dans cette occasion, on avait forcé des prisonniers russes de représenter les soldats de Yazid, et ils furent, après la catastrophe, obligés de s'enfuir le plus promptement possible[1] ».

En Perse, toute cérémonie ayant un caractère religieux est rigoureusement interdite aux Européens. Une seule exception est faite pour le *taziéh* auquel les étrangers peuvent se rendre sur invitation personnelle. Des places leur sont réservées dans les loges officielles que gardent des soldats ou des gendarmes; l'agression d'un fanatique est ainsi rendue impossible. Le gouverneur du Guilân, la province maritime de la Caspienne, avait obligeamment mis sa loge à ma disposition; j'en ai usé volontiers. Le spectacle était nouveau pour moi et spécial à la Perse; c'était surtout une occasion inespérée d'assister à l'accomplissement solennel d'un rite célèbre dans tout l'Islam. L'assistance est, au début, recueillie et silencieuse. La loge que j'occupe est à l'ouest, au-dessus des femmes. Les mamans ont amené leurs plus jeunes enfants. Si le bébé manifeste quelque impatience, on l'endort rapidement avec une pilule opiacée. Les petites filles, trop jeunes pour être voilées, marquent leur gravité par une moue charmante et un froncement de sourcils délicieux. On imagine l'histoire terrifiante qui a dû leur être contée pour obtenir ce recueillement persistant. Dans la foule, circulent des *sekka* ou distributeurs d'eau qui, un gobelet à la main et une outre en bandoulière, offrent de l'eau fraîche aux assistants. Cette œuvre méritoire est souvent accomplie par des jeunes gens appartenant à de riches et nobles

1. Louis Dubeux, *la Perse*, Paris, 1841, p. 394.

familles, en exécution d'un vœu de leurs parents. Des marchands vendent des *mouhr*, pastilles faites avec de la terre sainte de Kerbéla, qu'on touche du front en priant, des pistaches grillées, des graines de melon et des gâteaux de millet qui ont la vertu, dit-on, de faire couler les larmes.

En guise de prologue, un *mollah* rappelle dans une allocution de circonstance, la tristesse de cette commémoration et les bénéfices spirituels qu'on en retire. « O mes frères, ô mes sœurs! Donnez vos cœurs, affligez-vous et pleurez de chaudes larmes sur les malheurs dont le mois de moharrem nous rappelle le souvenir. N'oubliez pas que la méditation sur les souffrances de la famille du Prophète — Dieu le bénisse, lui et sa postérité! — est une clef d'or qui vous ouvre les portes du paradis. »

Houssaïn reçoit la députation des gens de Koufa qui lui demandent de venir se mettre à leur tête. Dès que le fils d'Ali a répondu affirmativement, les lamentations commencent. C'est le chant funèbre des femmes des Banou Hâchim, la tribu de la Mekke dont le Prophète est issu : « Honte et misère, hélas! sous le fer d'un ennemi sans foi, cruel et ignoble, tomberont les enfants du meilleur des Prophètes! Ils mourront martyrs, eux, la joie du cœur d'Ali, le Lion de Dieu; eux, la quiétude de l'âme de Mahomet, le plus pur. Plus de bonheur, plus de repos sur la terre, car l'âme de Mahomet, l'Amour-Incarné, est troublée. » Houssaïn continue, mais son discours est bientôt interrompu par une nouvelle manifestation. D'un même geste qu'on dirait réglé à l'avance, les hommes viennent de s'asséner un violent coup de poing sur la poitrine : Houssaïn ayant laissé entendre que sa mission est pleine de périls et d'embûches, c'est cette allusion à la trahison prochaine des gens de Koufa, que l'assistance souligne par une souffrance volontaire offerte à Dieu en guise d'expiation. Quelques femmes imitent, en l'atténuant, le geste des hommes. La plupart d'entre elles poussent un long hurlement de douleur. A ma profonde stupéfaction, je vois distinctement des larmes couler sur les visages. Un *mollah* se met à parcourir la foule pour recueillir sur du coton ces précieuses larmes. Il les exprime ensuite dans une petite fiole : elles sauveront de la mort le malade abandonné par les médecins. Lorsque le nom de Chamir est

prononcé, l'assemblée entière éclate en malédictions et en injures. Des quatre coins de la cour, des bras se lèvent menaçants vers la scène ; toutes les bouches vomissent l'insulte; les visages expriment une haine féroce pour « la honte du monde, le chien, le lâche, l'immonde, l'impur Chamir », qui fit piétiner par les chevaux le corps de Houssaïn et celui de ses compagnons.

Les acteurs récitent leur rôle sur le ton élevé et nasillard du théâtre arabe; leur jeu est sans intérêt; toute mon attention se porte sur les spectateurs. Quelques conversations particulières se sont établies : on bavarde même du côté des femmes; le recueillement du début semble avoir disparu. Subitement, le bruit des voix s'arrête; comme à un signal donné, les hommes se frappent la poitrine, les femmes hurlent longuement. De jeunes enfants placés sous ma loge, qui avaient oublié la tristesse du moment et s'étaient mis à jouer, sont rappelés à la tenue de circonstance par une vigoureuse tape maternelle. Ils hurlent à leur tour, mais la lamentation arrive trop tard et il faut les calmer par des gâteries. Pendant que se déroulent les scènes sans importance, telles que le voyage de la Mekke à Koufa, chacun de leur côté, hommes et femmes fument, voisinent, s'interpellent, rient. Dès qu'une allusion, et elles sont nombreuses, à la mort prochaine de Houssaïn est faite par l'un des acteurs, les rires et les conversations cessent et les visages prennent un air de tristesse infinie, accompagnée de pleurs. L'extrême facilité de passer du rire aux larmes, que montre cette foule, est insoupçonnable dans la vie ordinaire où rien ne peut faire supposer une pareille mobilité d'impressions...

Et ceci se passait en Perse, quelques mois, quelques semaines à peine avant l'ouverture du parlement à Téhéran.

JEAN BELLAIRE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ENTENTE AUSTRO-RUSSE

En août 1907, tandis qu'à La Haye les plénipotentiaires des trois mondes (Japonais, Siamois et Chinois représentant le troisième) cherchaient les moyens nouveaux d'établir la paix universelle et perpétuelle et n'arrivaient, en leurs séances et comités, qu'à froisser l'orgueil des puissances secondaires, les souverains et ministres de l'Europe recouraient au vieux procédé classique des entrevues pour régler quelques conflits menaçants et, dans le tête-à-tête qui convient à ces marchandages, découvrir les transactions dont nous voyons aujourd'hui les résultats. Guillaume II et Nicolas II à Swinemünde (3 août-7 août); Guillaume II et Édouard VII à Wilhemshöhe (14 août); Édouard VII et François-Joseph à Ischl (15 août); Édouard VII et M. Clemenceau à Marienbad (21 août); M. Tittoni et M. d'Aerenthal à Desio (13 juillet) et au Semmering (24 août); M. Jules Cambon et M. de Bülow à Norderney (24 août) : durant un mois, ce fut un beau quadrille où chacun des ménages à deux ou à trois, dont se compose aujourd'hui la famille européenne, Triplice, Duplice, Entente cordiale, Entente méditerranéenne, détachait un cavalier pour aller faire visite et révérence.

Après la capture de sir H. Mac Lean par Raissouli (29 juin), pendant ou après les massacres de Casablanca (30 juillet-5 août), avec l'arrivée de l'amiral Philibert sur les côtes marocaines, le débarquement du général Drude, les premières

opérations contre les tribus (5 août-27 août) et la proclamation de Moulay Hafid à Marrakech (faite le 16 août, connue en Europe le 24), il était impossible que le Maroc ne fût pas le sujet de ces conversations. Nicolas II à Swinemünde et Édouard VII à Wilhemshöhe et à Ischl exposèrent nettement leur désir que liberté d'action fût laissée à la France et à l'Espagne pour la répression des désordres et l'exécution de l'acte d'Algésiras. Grâce à l'influence alors dirigeante de M. de Tchirschky, l'action franco-espagnole trouvait à Norderney pareilles dispositions conciliantes. A Vienne, l'influence de M. d'Aerenthal s'employait aussi en notre faveur : après l'entrevue d'Ischl, les officieux recevaient la nouvelle que « les entretiens ayant porté également sur les événements du Maroc, l'opinion de l'Autriche était conforme à celle de l'Angleterre et de l'Allemagne : s'abstenir de toute immixtion dans l'action franco-espagnole ».

Mais si les affaires du Maroc étaient « également » discutées, c'est un autre sujet qui avait motivé ces conférences d'Ischl :

Vienne, le 16 août. — On mande d'Ischl au *Neues Tagblatt* : « On annonce, de source autorisée, que la question macédonienne et les événements du Maroc ont fait surtout l'objet des conférences d'Ischl. Les entretiens auraient porté, en ce qui concerne la Macédoine, sur la réforme judiciaire. L'Autriche-Hongrie souhaiterait que cette réforme fût faite lentement, afin de ménager les susceptibilités du Sultan. L'Angleterre, au contraire, sous la pression de l'opinion anglaise, pousserait à l'accélération de la réforme. »

Édouard VII était accompagné du sous-secrétaire d'État permanent au *Foreign Office*, sir C. Hardinge, qui pouvait, plus vivement encore que le roi, exposer les besoins du gouvernement anglais. Le ministère de sir H. Campbell-Bannermann avait pris des engagements formels. Aux délégués du *Balkan Committee*, conduits par l'archevêque de Cantorbéry, puis à la Chambre des Communes, sir Edward Grey avait promis le 9 juillet que « dans le courant de l'été l'Autriche et la Russie feraient des propositions nouvelles au sujet des réformes ». Il est probable que, dès l'entrevue de Desio (15 juillet), M. Tittoni avait fait part à M. d'Aerenthal des désirs de l'Angleterre : Rome est toujours une fidèle correspondante de Londres sur le continent. De cette entrevue, les deux ministres

italien et austro-hongrois avaient rapporté la conviction qu' « une amitié très cordiale » (je cite les termes de la note officieuse) s'ajoutait à « l'alliance qui unit les deux gouvernements et les deux pays » :

L'examen de la situation générale européenne et de toutes les questions ayant pour l'Autriche-Hongrie et l'Italie un intérêt spécial a fait constater aux deux ministres, avec une satisfaction réciproque, leur accord complet. Cet accord, dont la base reste toujours le principe de l'équilibre et le maintien du *statu quo*, s'applique non seulement au présent, mais aussi à toutes les éventualités de l'avenir.

Le 1er août, comme la Chambre des Communes reprochait au ministère libéral de moins faire pour la Macédoine que n'avaient fait les conservateurs, sir Edward Grey refusait de reprendre à son compte la demande, faite par lord Lansdowne en 1903, d'un gouverneur européen, responsable devant les Puissances. Mais il estimait, avec la Chambre presque unanime, que « l'honneur de l'Angleterre est engagé en cette question de Macédoine » et, mentionnant les futurs effets de la surtaxe douanière, il n'avait pas besoin d'ajouter que l'intérêt de l'Angleterre aussi était en jeu.

Après deux ans et demi de négociations (février 1905-juillet 1907), la Porte avait obtenu des Puissances cette surtaxe douanière : de 8 p. 100 *ad valorem*, les droits de douane à l'entrée du territoire ottoman étaient portés à 11 p. 100; mais les Puissances n'avaient consenti que « dans le désir d'assurer des ressources aux besoins financiers des vilayets de Roumélie », pour l'exécution des réformes. Il fallait maintenant que la Porte appliquât les 75 p. 100 de cette augmentation de revenus à la Macédoine réellement, et non à telle entreprise d'Abd-ul-Hamid ou de ses amis. Il importait surtout à l'Angleterre que les réformes en profitassent, et non pas le chemin de fer sacré vers l'Arabie, les menées panislamistes en Égypte, la colonisation germanique en Asie Mineure, la poussée turco-allemande vers le golfe Persique ou la garantie kilométrique du « Bagdad allemand ». Juste en ces mois de juillet-août 1907, pour répondre à l'agitation que les agents turcs subventionnaient au Caire et pour contrebalancer les entreprises de l'Allemagne dans les pays syro-arabes, une flotte anglaise promenait le pavillon, d'échelle en

échelle syrienne : par des visites répétées aux agents de la France, l'amiral tenait à montrer aux indigènes l'intime cordialité de l'entente franco-anglaise, tandis qu'en s'abstenant de monter aux Lieux Saints, il signifiait à tous les peuples ottomans que les chrétientés ne devaient pas être seules à escompter les bons offices de l'Angleterre libérale. En même temps, un délégué du *Foreign Office* allait enquêter à Mossoul, puis à Bagdad et Bassorah, sur l'état des affaires allemandes et britanniques.

Notre honneur a été préservé, — disait sir Edward Grey aux Communes le 1er août, — parce que nous pouvons penser qu'aucune nation a pris une part plus active que la nôtre, soit l'an dernier soit les années précédentes, dans l'œuvre des réformes en Macédoine. Mais nous désirons agir avec les autres nations et je peux dire seulement que nous devons continuer à user le plus possible de notre influence sur les autres nations afin de promouvoir les réformes et d'établir en Macédoine un meilleur état de choses.

Ces déclarations du cabinet libéral furent le thème des conférences d'Ischl. Sir C. Hardinge et M. d'Aerenthal, dans leurs communiqués aux journaux, se félicitèrent du résultat : « amitié profonde entre les deux souverains », « amitié traditionnelle et de vieille date, mais toujours intacte entre la Grande-Bretagne et l'Autriche-Hongrie », regain de camaraderie entre sir C. Hardinge et M. d'Aerenthal, « son ancien collègue à Saint-Pétersbourg », avec de pareils sentiments, comment aurait pu ne pas tourner au tendre cet entretien « qui porta sur toutes les questions de politique actuelles »?

En particulier, sur la question macédonienne, les deux ministres ont reconnu que l'œuvre réformatrice, entreprise par l'Autriche-Hongrie et la Russie et soutenue par les autres puissances, était en complète harmonie avec les déclarations récentes du cabinet anglais. Ils ont constaté la même identité de vues au sujet des propositions à faire au gouvernement ottoman et au sujet de la façon d'apprécier et de traiter les bandes révolutionnaires macédoniennes. L'attitude des autres grandes puissances étant conforme à ces vues, on peut prédire un heureux destin aux efforts désintéressés, faits pour améliorer, d'une façon sérieuse et durable, la situation des vilayets macédoniens.

Préparée à Desio, amorcée à Willemshöhe, décidée à Ischl, confirmée au Semmering, cette politique de fermeté avait des chances de succès : au concours effectif de l'Autriche, à l'adhé-

sion de l'Italie et à la résignation de l'Allemagne, l'Angleterre pouvait ajouter la collaboration de la Double Alliance. La France — du moins le gouvernement de Paris, sinon l'ambassade à Constantinople — mettait son honneur aussi à l'exécution des réformes, et la Russie, après dix années d'abstention, reprenait son activité dans les affaires ottomanes. Elle avait signé le 30 juillet avec le Japon la liquidation dernière des querelles mandchouriennes. Elle signait le 31 août avec l'Angleterre un accord asiatique, qui ne devait être publié que le 25 septembre, mais qu'à Swinemünde, dès le commencement d'août, Nicolas II et M. Isvolsky avaient communiqué à Guillaume II et à M. de Bülow. Ces deux règlements de comptes donnaient à la Russie toute sécurité en Extrême-Orient et dans le *Middle-East*. Elle pouvait enfin revenir à ses affaires des Balkans et d'Asie Mineure et constater, après dix années d'entente austro-russe, les résultats de sa confiance dans ses amis de Vienne et de Berlin.



Dix ans s'étaient écoulés depuis que Nicolas II, suivant les conseils de son bon frère et ami Guillaume II, avait tourné vers le seul Extrême-Orient sa diplomatie et ses armées de terre et de mer. Dix ans de cruelles aventures! En 1895, après la guerre sino-japonaise, intervention des trois puissances, Allemagne, Russie et France pour la rectification du traité de Simonoseki : fondation de la Banque russo-chinoise et émissions de l'emprunt russo-chinois (29 juillet). En 1896, comme la Chine et le Japon achevaient de signer leurs traités de paix et de commerce (21 juillet), la Russie mettait le premier doigt dans l'engrenage mandchourien : grâce au traité Cassini, les rails russes allaient rejoindre Irkoutsk à Vladivostock, à travers la Mandchourie chinoise (septembre), et la convention de Séoul installait pratiquement en Corée le protectorat du Tsar (mai-juillet); — c'est alors que M. de Lobanof posait à Vienne les premières définitions de l'entente austro-russe (25 août) : afin que rien ne troublât le *statu quo* de l'empire ottoman, le Sultan garderait sa liberté d'action dans les massacres arméniens,

dans la répression de toute révolte macédonienne et dans la conduite de toute guerre turco-grecque ou turco-bulgare qui viendrait à s'ouvrir.

L'apeurement sénile de M. de Lobanof, — qui pour la Russie ne voyait qu'un danger, mais un immense danger : l'installation d'une Bulgarie arménienne sur les flancs de la Transcaucasie russe, — l'inexpérience de Nicolas II et les complaisances de M. Hanotaux envers Abd-ul-Hamid amenaient l'abandon de toutes les traditions moscovites dans les Balkans : politique panslaviste aussi bien que politique orthodoxe, tout ce que la Russie avait tenté depuis deux siècles était renié; après les quatre grandes étapes de 1770, de 1830, de 1860 et de 1878, brusquement s'arrêtait la marche des Tsars libérateurs.

En 1770, sous la conduite de pilotes anglais, une flotte russe, pour la première fois depuis le temps des Rouriks, était apparue dans la Méditerranée : on avait vu surgir dans les eaux de la Morée et de l'Anatolie ces envoyés de Dieu que les moines de l'Athos, depuis un siècle déjà, annonçaient à leurs frères orthodoxes et dont la seule promesse avait pu garder à l'obédience du Patriarche les peuples des îles et des monts, que la courbache de l'aga chassait vers la mosquée.

De 1770 à 1830 environ, toute l'orthodoxie, du Danube au Taygète et de l'Égée à l'Adriatique, sans distinction de races ni de langues, avait trouvé un protecteur dans ce Tsar blanc qui se disait l'héritier de Constantin : l'indépendance de la Grèce, l'autonomie de la principauté serbe et les privilèges des provinces roumaines avaient été le fruit de cette politique orthodoxe, qui en 1829 avait amené les troupes russes jusqu'aux entrées du Balkan.

Mais ce n'étaient point les résultats que les héritiers de Pierre le Grand avaient escomptés : au-devant de Byzance, d'où les troupes du Tsar pourraient un jour déloger le Turc, cette politique orthodoxe dressait un obstacle qui pourrait arrêter à jamais la descente moscovite. Car l'orthodoxie balkanique, sous la houlette du Patriarche, était, de gré ou de force, poussée vers « l'Idée » grecque, et c'est vers Athènes libérée, non plus vers Moscou libératrice, que les « chrétiens » étaient dressés par leur clergé grec à tourner leurs espoirs.

De 1830 à 1860, au sud de la péninsule, le royaume hellénique, échappant à Pétersbourg, était passé sous l'influence de l'Occident. Aux frontières mêmes de l'Empire russe, les Provinces danubiennes ne rejetaient l'exploitation du Phanar que pour retrouver, dans leur race et leur langue latines, des raisons de lier partie avec le même Occident. Entre Grèce et Roumanie, dans le pays du Balkan, du Rhodope, du Vardar et du Pinde, dans cette Slavie continentale que bordaient, de toutes parts, des côtes ou des plaines à demi hellénisées déjà, les écoles et le clergé du Patriarche avançaient partout leurs conquêtes; ne restaient inaccessibles à cette pénétration grecque que les districts de Slavie où la tyrannie ottomane n'avait jamais pu s'installer. Encore, de 1850 à 1860, ces Slaves perdaient leur foi en la toute-puissance de Moscou, à la nouvelle de Sébastopol assiégée, bombardée, prise, au spectacle des armées et des diplomaties occidentales venant à la rescousse du Turc : c'était maintenant dans la mer russe, contre les rivages et les vaisseaux du Tsar, que l'Angleterre pilotait les flottes victorieuses.

Vers 1856-1860, pendant les années de recueillement qui suivirent la guerre de Crimée, la diplomatie russe avait conçu le nouveau plan de la politique panslaviste. Ce n'était plus à tous les frères en religion, à tous les « chrétiens » du Patriarcat qu'elle voulait étendre ses soins : les seuls frères en Slavie l'intéressaient désormais et, des deux grandes familles slaves de la péninsule, puisque les Serbes de l'ouest et du nord, dans leurs deux principautés de Serbie et du Monténégro, avaient leurs points d'appui et leurs forteresses de refuge, c'est aux Bulgares de l'est et du sud que la protection russe voulait surtout veiller, aux Bulgares atrocement martyrisés par le maître turc et adroitement hellénisés par le prêtre grec, aux Bulgares répandus de la mer Noire au Vardar et du Danube à l'Archipel, tenant donc les passes du Balkan et du Rhodope, la banlieue de Salonique et les approches de Constantinople et, par suite, pouvant quelque jour livrer au Tsar de tous les Slaves le libre accès de la mer Égée et la possession des Détroits.

De 1860 à 1878, la Russie avait mené deux campagnes victorieuses pour la libération de ses Bulgares : l'une, diploma-

tique à Stamboul, pour leur libération religieuse; l'autre, militaire, par-dessus le Danube et le Balkan, jusqu'à San Stefano, pour leur libération politique. La première avait brisé le joug de l'hellénisme, en détachant du Patriarchat grec l'Église bulgare, qui, ne dépendant plus que de son Exarque, pouvait désormais prier son Dieu, instruire son peuple et éduquer ses enfants dans la langue des aïeux (mars 1870). La seconde avait brisé le joug de la Porte, en détachant de l'empire turc toutes les terres bulgares et quelques autres aussi, dont les Russes à San Stefano avaient fait une Grande Bulgarie, mais dont l'Europe à Berlin reprit la moitié pour la remettre sous les exactions du pacha et le couteau de l'Albanais.

En 1878, même entravée par l'Europe, cette politique panslaviste avait abouti à une Serbie et un Monténégro élargis et indépendants, à une Bulgarie vassale, mais autonome, et à une Roumélie privilégiée : grands résultats pour les Slaves et pour la civilisation! petits bénéfices encore pour les héritiers de Pierre le Grand! Car aussitôt délivrés, ces Bulgares à leur tour, comme autrefois les Grecs enfilaient la route de « l'Idée » nationale et demandaient à Vienne, à Berlin, à Londres, partout sauf à Moscou, la protection et la tutelle de leur jeune indépendance : c'est pour eux-mêmes et non pour le Tsar qu'ils voulaient travailler et vivre; ils mettaient leur orgueil à être des Slaves, mais aussi des hommes libres, et si la fusion de la Roumélie et de la Bulgarie en un seul État montrait la vitalité de cette Slavie nouvelle (1885), ces Bulgares déployaient une égale bravoure contre le Serbe, leur frère en panslavisme, et contre le Grec, leur frère en orthodoxie. Sur la route de Byzance, c'était un autre adversaire, et non pas une avant-garde, que Pétersbourg avait installé.

Plus cruellement encore que « l'ingratitude » grecque, cette « ingratitude » bulgare déroutait, démoralisait les conseillers du Tsar. Pour de longues années, pour toujours peut-être, la descente vers Byzance leur semblant compromise, c'est vers d'autres rivages qu'ils voulaient pousser droit et, les suggestions du tentateur allemand venant en aide, la résistance chinoise paraissant, d'ailleurs, épuisée, c'est dans les mers Égées du Pacifique — mer Japonaise, mer Jaune, golfe du Petchili, — qu'ils avaient résolu d'aller querir l'accès des

océans sans glaces et sans clôture. Et depuis 1890, on s'était mis en route en commençant de construire le Transsibérien; en 1895-96, on avait coupé au plus court en commençant le Transmandchourien; en 1896-1897, on parlait d'aller encore plus vite et de substituer au Sébastopol de la mer Japonaise, Vladivostock, le Salonique de la mer Jaune, Port-Arthur.

Il fallait à tout prix que rien au Levant n'interrompît cette œuvre lointaine : à tout prix, le géant russe ayant porté son grand corps aux frontières de la Chine, il fallait qu'aucune fourmi, par la moindre piqûre au talon, ne le forçât à un retour ni même à un regard en arrière. Juste à ce moment, le Bulgare venait à repentance : après dix années d'ingratitude (1886-1896), il envoyait son prince Ferdinand demander son pardon au couronnement de Nicolas II. En gage de son dévouement orthodoxe et panslaviste, il rebaptisait son petit prince Boris et renouait la fraternelle amitié avec les Serbes de Belgrade et du Montenegro : sous la tutelle russe, une ligue des Slaves balkaniques se formait pour la libération future — disait-on — des frères encore opprimés, mais pour le respect et le maintien actuels de l'oppression ottomane.

Pétersbourg eût donc été tranquille, n'eussent été la Crète, la Macédoine et l'Arménie, dont l'une ne pouvait se résigner au massacre, tandis que les autres recommençaient à parler de liberté. A ne pas interrompre le massacre arménien et à n'activer ni le règlement macédonien ni l'émancipation crétoise, M. de Lobanoff et M. de Goluchowski se mettaient d'accord en août 1896; ces bons amis du Sultan, se déclarant les deux voisins « les plus intéressés » à la paix levantine, s'engageaient à ne tolérer aucune intervention étrangère ni aucune rébellion intérieure qui pût soulager les maux des Slaves macédoniens, des Crétois orthodoxes ou de ces chrétiens d'Arménie, qui continuaient de refuser leur conversion à l'Église russe.

On masqua l'odieux de cette trahison : on exigea bien haut du Sultan une réforme pour la Crète, la Macédoine, l'Arménie, pour tout l'empire, et les autres puissances, d'un accord unanime, réclamèrent aussi cette réforme intégrale; mais quand on dut passer à l'acte (octobre 1896), le syndicat austro-russe se contenta des promesses qu'Abd-ul-Hamid daigna lui faire.

Par contre, sitôt que les malheureux Grecs tendirent la main aux Crétois massacrés, le même syndicat ameuta contre eux les flottes européennes, et les généraux de Guillaume II ramenèrent les troupes turques en Thessalie (avril 1897). C'est le moment que choisit le syndicat pour annoncer aux Slaves de la péninsule, par une triple note aux gouvernements de Belgrade, de Sofia et de Cettigné (29 avril), que les deux empereurs, s'étant rencontrés à Pétersbourg, étaient « fermement décidés à maintenir par tous les moyens la paix générale et le *statu quo* ». On comprit quels bénéfices Pétersbourg espérait de cette « paix générale ». quand on apprit l'occupation de Port-Arthur (décembre 1897).

De cette occupation de Port-Arthur au procès du général Stœssel (décembre 1897-février 1908), dix ans se sont écoulés.

La guerre russo-japonaise coupe en deux cette période de dix années; mais pour la politique russe au Levant aussi bien qu'en Chine, ce n'est pas le début des hostilités (février 1904) qui marque le tournant : deux années avant l'attaque japonaise, la guerre était virtuellement déclarée par la conclusion de l'alliance entre Londres et Tokio (30 janvier 1902), et Pétersbourg commençait dès lors, en Europe et en Extrême-Orient, ses préparatifs diplomatiques et militaires. La note franco-russe du 20 mars 1902, le traité russo-chinois du 8 avril, la vice-royauté de l'amiral Alexeieff et l'occupation de Yongampho avaient, pour contre-partie, les nouvelles déclarations austro-russes de décembre 1902. De 1897 à 1902, de 1902 à 1907, cette période de dix années est ainsi partagée en deux moitiés presque égales.

*
* *

Les cinq premières années (1897-1902) furent une suite presque ininterrompue de succès. Les victoires de Thessalie avaient rendu l'audace au Sultan et la confiance à l'Islam, abattu le courage des chrétientés et permis aux massacreurs de parfaire leur besogne arménienne.

Les Grecs, découragés par le malheur de Thessalie, ne demandaient plus qu'à rentrer dans la domesticité du Turc.

A Athènes, la sage administration de M. Zaïmis réparait les conséquences économiques de la défaite. La nation pardonnait à son roi et à ses princes la prudence qu'ils avaient déployée sur les champs de bataille et l'activité qu'il avait eue en Bourse durant les désastres de la patrie. Le royaume, perdant quelques hectares de frontières thessaliennes, gagnait du moins un contrôle international qui lui rendait son crédit et un budget équilibré. La foule passait ses rancœurs sur les « intellectuels », qui prétendaient introduire dans la religion la langue d'aujourd'hui, traduire l'Évangile à l'usage des pallikares (1901). L'espoir de la Crète annexée consolait l'orgueil des plus chauvins : pour se concilier les faveurs de l'Angleterre, qui jadis avait donné les Iles Ioniennes, qui maintenant pouvait donner Chypre et faire obtenir la Crète, Rhodes ou Samos, les descendants des Marothonomaques demandaient au Dieu des Armées, en des liturgies solennelles, le prompt écrasement des Boers.

Les Crétois continuaient la lutte. Grâce à la ferme honnêteté des amiraux de l'Occident, ils conquéraient leur indépendance. Mais le syndicat austro-russe crut prendre sur eux sa revanche, en installant à la Canée le prince Georges, que la Russie avait désigné à la faveur populaire et qui semblait d'humeur et de caractère à bien jouer en Crète, non les rois Minos, mais les rois Milan.

De fait, durant les huit années de son « harmostat » (décembre 1898-septembre 1906), ce gros garçon n'eut le temps de songer ni à la mise en valeur du pays ni à l'éducation politique du peuple. Si du moins il n'engagea pas les Crétois en quelque périlleuse et coûteuse aventure ou s'il ne les courba pas aux désirs de Pétersbourg, c'est que, perdu dans cette île méditerranéenne, parmi la démocratie de ces montagnards turbulents, sous le contrôle permanent des flottes occidentales, il comprit bien vite que, de son rôle, il ne pouvait espérer que le salaire annuel.

Avertis aussi par le malheur grec, les Slaves et autres chrétiens de la péninsule, — non les peuples, mais les princes et les gouvernements, — ne demandaient qu'à rester dans la domesticité austro-russe. Chaque année, on convoquait les princes à Vienne ou à Pétersbourg pour leur répéter la

leçon du *statu quo* et de la paix générale. Vienne et Pétersbourg se partageaient la besogne : la Russie étant chargée du Bulgare, le Serbe était livré à l'Autriche et comme, depuis un demi-siècle, le Roumain s'était inféodé au Habsbourg et le Monténégrin au Romanoff, il s'ensuivait que les quatre principautés ou royaumes chrétiens étaient tenus d'une main ferme. A chacun, suivant l'occurrence, Vienne ou Pétersbourg distribuait quelque remontrance ou quelque cadeau.

A Bucarest, le Hohenzollern régnant identifiait si complètement les intérêts de sa dynastie, de son gouvernement et de son peuple avec le service de la Triple Alliance que Vienne n'avait que des compliments à décerner au plus respectueux des pupilles. La propagande roumaine, de 1886 à 1897, avait entrepris de réveiller l'idée nationale chez ces Valaques du Pinde qui, parlant une langue roumano-latine, étaient passés néanmoins au service de l'hellénisme et, depuis un siècle, consacraient à la propagande grecque aussi bien les efforts et les ressources de leurs nombreuses communautés d'Épire et de Macédoine que les legs et bienfaits de leurs riches familles émigrées en Égypte, en Russie, en Autriche, installées dans toutes les grandes places levantines de trafic ou de banque. Cette propagande roumaine fut, de 1896 à 1903, systématiquement négligée, presque persécutée par le gouvernement roumain. Mais Bucarest touchait la récompense de sa politique dans le transit du commerce autrichien et allemand entre les Portes de Fer régularisées (septembre 1896) et le port de Costantza, devenu tête de ligne pour les paquebots et les câbles germaniques vers Constantinople.

A Cettigné, les ordres de Pétersbourg rencontraient une aussi respectueuse obéissance. Le mariage d'une princesse monténégrine avec l'héritier du trône italien (1896) tournait vers l'Adriatique et vers l'Occident les calculs du prince Nicolas. Il rêvait pour son peuple un grand rôle politique et commercial si l'on pouvait convaincre l'Italie, la Russie et la France que l'équilibre de l'Adriatique, l'avenir de la péninsule ottomane et le prestige de la Double Alliance étaient engagés dans la construction d'un chemin de fer qui rejoindrait le Danube à l'Adriatique, la Roumanie au Monténégro, Kladovo à Antivari, à travers la Serbie et le vilayet turc de

Kossovo, par Negotin, Nisch, Prichtina, Ipek et Cettigné[1]. Se complaisant déjà dans les futurs revenus que lui vaudraient ces rails internationaux, le prince Nicolas ne demandait qu'à suivre les « directives » de Pétersbourg, moyennant honnête récompense : en 1898, le Tsar lui donnait pour son armée trente mille fusils, dix mille revolvers et vingt-cinq millions de cartouches, avec défense, bien entendu, d'en faire usage; en 1900, c'était le titre d'Altesse Royale que l'Europe lui reconnaissait; en 1902, il est possible qu'on lui ait permis d'espérer que le trône de Serbie, sans héritier, pourrait revenir à son troisième fils, Mirko, époux d'une Obrénovitch.

A Belgrade, les gens de Vienne avaient retrouvé leur instrument accoutumé. Le roi Milan, qui avait abdiqué en 1889, reparu à Belgrade en 1891, vendu à ses sujets tous ses droits et titres de citoyen serbe, de membre de la famille Obrenovitch et de père du roi en 1892, puis menacé de rentrer en 1893 et soutiré de son fils ou de son peuple plusieurs millions par cette menace (1892-1893), était enfin revenu le 21 janvier 1894 pour renouveler, moyennant salaire de Vienne, le traité secret qui, en temps de paix, livrait à l'Autriche les Serbes du dehors, de Bosnie, d'Herzégovine, de Croatie et de Slavonie, et qui promettait en temps de guerre la remise aux troupes autrichiennes des forteresses du royaume. Une année durant (janvier 1894-avril 1895), Milan avait gouverné, récupéré ses droits vendus et tellement abusé des finances publiques et du crédit royal qu'il avait enfin dû reprendre la route des casinos et tables de jeux. Le roi Alexandre donnait alors le pouvoir aux honnêtes ministères Novakovitch et Simitch, et la Serbie connaissait deux ans et demi (juillet 1895-janvier 1898) de régime constitutionnel : l'influence de la reine Nathalie faisait prévaloir les tendances russophiles et signer un autre traité secret avec le Tsar (vers le début de 1896).

Aussitôt Milan revint de Paris s'installer à Vienne où, par tous les moyens, il tâcha de rendre plus fréquentes les visites du roi Alexandre. Là, ce bon père se fit le pourvoyeur du lit de son fils et, jouant de la menace autrichienne, de l'affection paternelle et de l'expérience trop complète, disait-il, qu'il avait

1. Voir le premier exposé de ce plan dans le livre de M. Ch. Loiseau paru en 1901 : *l'Équilibre Adriatique*.

des Serbes et de leurs sentiments, il reprit un tel ascendant sur le faible cerveau d'Alexandre qu'à la fin de décembre 1897, quelques mois après la proclamation de l'entente austro-russe, il pouvait reparaître à Belgrade : nommé commandant en chef de l'armée serbe, le vaincu de Pirot remettait la main sur le gouvernement. Durant deux années et demie, la diplomatie autrichienne garda ce correspondant à gages (janvier 1898-juin 1900) : le traité secret de Milan livrait la Serbie au Habsbourg; le traité secret d'Alexandre liait le roi au Tsar; le *statu quo* et la paix générale étaient bien assurés, et si les Serbes n'étaient pas contents, Milan faisait pendre ou déshonorer les chefs du parti populaire (juillet 1899).

Durant l'été de 1900, la passion d'Alexandre pour madame Draga Maschin faillit déranger cette combinaison harmonieuse : le père dut céder le pouvoir à la maîtresse et regagner ses tripots de Vienne ou de Paris. Mais ce que perdait l'Autriche dans Milan, la Russie le retrouvait en Draga : Vienne avait imposé à la Serbie son proxénète; Pétersbourg la donnait à une femme galante, dont le Tsar acceptait d'être le témoin nuptial (août 1900). Une satisfaction, du moins, était accordée au sentiment national : un archevêque de race serbe, Monseigneur Firmilian, était installé par le Patriarche sur le siège d'Uskub (1902).

C'est à Sofia seulement que l'entente austro-russe rencontra quelque opposition. L'impatiente et aventureuse ambition du prince Ferdinand se pliait mal au servage ou au déshonneur. Réconcilié avec le Tsar, reconnu par les puissances, débarrassé de la tyrannie stambouloviste (1896), il refusait toute aventure macédonienne; mais ne songeait-il jamais à une Bulgarie complètement indépendante, à une principauté, non plus vassale, mais souveraine et érigée en royaume? Il allait à Pétersbourg présenter le filleul du Tsar, le prince Boris, à la Russie orthodoxe; mais il prodiguait aussi les visites à Belgrade et à Cettigné, appelait de ses toasts une union panslavique des Bulgares et des Serbes, protestait à Constantinople contre les atrocités du vilayet de Kossovo (1898). Sincèrement dévoué à l'intérêt de son peuple, il restaurait les finances, construisait le réseau ferré, réformait les impôts; mais il n'oubliait ni l'armée, ni la défense maritime, et ses projets sur les

Chemins de fer orientaux alarmaient tout à la fois Vienne et Pétersbourg (1899). Les chantages et les assassinats des révolutionnaires macédoniens amenaient presque une rupture entre Bucarest et Sofia (1900); déjà l'Autriche ménageait à son protégé roumain une entente avec le Grec contre le Bulgare : les deux rois de Grèce et de Roumanie se rencontraient en territoire autrichien, à Abbazia (mai 1901).

Les nécessités d'un emprunt de cent millions de francs ramenèrent le prince Ferdinand et ses ministres à la dévotion du Tsar, qui avança les quatre millions de francs du premier coupon (juillet 1902) : devant une Sobranié russophile, un ministère purement zankoviste répudia « toute politique extérieure qui ne servît pas la paix générale et surtout l'amitié avec tous les voisins ». Ferdinand retourna à Pétersbourg (juin 1902); le grand-duc Nicolas vint inaugurer le monument de Chipka (août), puis poussa vers Constantinople pour rendre visite au Sultan; enfin, sur le champ de Plevna, l'amitié bulgaro-roumaine fut renouée et les deux princes déposaient ensemble des couronnes sur le monument des Russes (novembre 1902)...

De 1897 à 1902, la déférence de tous les États balkaniques envers les protecteurs de Vienne et de Pétersbourg fut donc, malgré les incidents, constante et unanime; et les États de l'Europe gardèrent une attitude plus déférente encore.

Les affaires crétoises avaient rapproché pourtant les puissances occidentales : on avait pu croire à la fin de 1898 que, mises en confiance par cette honnête conduite, l'Angleterre, la France et l'Italie essaieraient peut-être à Salonique de la pression effective qui leur avait si bien réussi à Candie. Mais Fachoda (septembre 1898) était un souvenir encore trop douloureux et, à l'entente franco-anglaise, les germanophiles et impérialistes de Londres préféraient les cajoleries de Guillaume II. A peine la Crète délivrée (décembre 1898), ils se jetaient dans l'affaire sud-africaine. M. Cecil Rhodes allait demander à Berlin (mars 1899) la tête de Krüger qu'on lui vendait au plus juste prix et, comme en octobre 1899 les hostilités contre le Transvaal et les défaites anglaises commençaient, Guillaume II revenait à Londres : tous différends aux

Samoa et en Afrique réglés, il promettait sa neutralité, au besoin son alliance (novembre), en échange du Sultan qu'on lui abandonnait. Tant que dura cette guerre sud-africaine (octobre 1899-juin 1902), l'Angleterre eut d'autres soucis que les affaires levantines; de quel droit, d'ailleurs, aurait-elle pu interdire au Sultan contre les « rebelles » de Macédoine les moyens dont elle usait elle-même contre les « rebelles » du Transvaal?

Restées en tête à tête, la France et l'Italie commencèrent timidement à régler leurs anciennes querelles par la conclusion d'un traité de commerce (janvier 1899), puis par une délimitation de leurs territoires éthiopiens (janvier 1900). Mais jusqu'à la mort du roi Humbert (juillet 1900), les décisions de la Triplice dominaient la diplomatie de Rome dans toutes les affaires continentales. En novembre 1897, d'ailleurs, lors de la visite faite à Monza par le comte Goluchowski, il semble que l'Italie ait été faite coparticipante ou du moins cointéressée du syndicat austro-russe; les promesses alors échangées sont demeurées secrètes; en 1899, cependant, M. de Goluchowski lui-même parlait de notes rédigées et, en 1907, à la séance des Délégations, le baron de Burian révélait que l'une de ces notes prévoyait une autonomie albanaise au cas où le maintien du régime turc apparaîtrait comme impossible.

Victor-Emmanuel II arrivant au trône (août 1900), la réconciliation franco-italienne était scellée par l'arrangement sur la Tripolitaine (décembre), et le congrès albanais de Rome, tandis que le duc de Gênes amenait sa flotte à Nice, semblait présager une nouvelle orientation des efforts italiens : mari d'une princesse monténégrine, Victor-Emmanuel donnait son attention à l' « équilibre adriatique »; mais il témoignait aussi du plus vif désir de contenter Pétersbourg, et il rendait visite au Tsar (juillet 1902), quelques jours après le renouvellement de la Triplice.

A Paris, si le respect de l'Alliance et les sentiments personnels de M. Delcassé n'eussent pas suffi à mettre notre silence au service de la politique austro-russe, notre diplomatie aurait encore incliné vers ce parti sous les efforts de notre ambassadeur à Constantinople : M. Constans avait remplacé M. Cambon (février 1899). Aux remontrances contre les

massacres et aux demandes de réformes, succédaient les demandes de concessions.

De 1899 à 1902, les combinaisons des fournisseurs et des financiers enchaînèrent notre politique : on ne pouvait entretenir le Sultan d'Arménie ou de Macédoine, quand on avait à lui parler de quais, de mines et de phares. L'impatience française faisait saisir les douanes de Mytilène par une division de notre escadre (novembre 1901) : c'est assurément qu'Abd-ul-Hamid refusait à nos établissements scolaires les droits issus des capitulations, mais c'est aussi, et surtout, que la Porte négligeait ses versements aux héritiers Tubini-Lorando.

Pour les écumeurs de concessions, les temps étaient propices : Abd-ul-Hamid, célébrant le jubilé de ses vingt-cinq ans de règne, était pris d'une folie de grands travaux (septembre 1900); il lançait son chemin de fer sacré vers la Mecque, dont le premier tronçon gênait les financiers français du *Beyrouth-Damas-Hauran*. Mais les temps étaient critiques aussi : les financiers de Berlin et de Francfort trouvaient dans leur gouvernement un avoué encore plus rapace. Guillaume II en personne était venu réclamer « son » Bagdad (octobre 1898); il en obtenait la promesse écrite (octobre 1899); le tracé en était établi (février 1901). Financiers allemands et financiers français se syndiquaient alors pour partager l'aubaine[1] : en Anatolie, rails allemands et rails français arrivaient au contact et les deux compagnies échangeaient des actions et des délégués; sur le Bagdad, on négociait pareille entente où les seuls intérêts nationaux de la France étaient oubliés (octobre 1901-mars 1902)...

... Ah! les belles années pour l'entente austro-russe que ces cinq années 1897-1902!... En 1902, tout change, par la faute des Macédoniens qui, massacrés, incendiés, pillés, violés ou emprisonnés, ne veulent pas apprécier les beautés du *statu quo* et la douceur de la paix générale.

***

Les seuls Macédoniens, en effet, avaient à souffrir de ce

1. Voir là-dessus le livre *le Sultan, l'Islam et les Puissances*, où j'ai réuni les articles parus ici même sous le titre *Vers Bagdad*.

pacifique état de choses. Mais ils en souffraient grandement. J'ai souvent exposé la nature et l'étendue de leurs maux et comment au régime turc s'ajoutait, pour la dévastation de la Macédoine, le régime hamidien. Régime turc, de tout temps, a signifié mangerie; dans tout l'empire, régime hamidien, depuis douze ans, signifie massacre [1].

Les réformes du sultan Mahmoud et de ses successeurs n'ont rien changé au régime turc. Les voyageurs français du XVIe et XVIIe siècles, Belon, Tournefort et Paul Lucas, s'ils revenaient aujourd'hui, retrouveraient ces « mangeries » dont ils se plaignaient si vivement : l'Empire n'est toujours qu'une terre conquise, un domaine féodal, dont il s'agit d'extraire le maximum de revenus. Seul le conquérant, le Turc de race, a droit aux biens de ce monde, à la vie matérielle, au pain quotidien; l'indigène, converti à l'Islam, obtient par tolérance sa part de butin; mais, en dehors du Turc et du musulman, malgré tous les décrets, lois, règlements, traités internationaux, etc., etc., le sujet ottoman reste taillable et corvéable à merci. J'ai montré comment, depuis le Grand Vizir jusqu'au dernier des gendarmes, le personnel de la Porte ne vit que pour « manger ». En quatre chapitres principaux j'ai résumé l'*Art de manger*, tel qu'il se pratique en Turquie, car, en négligeant les recettes accessoires, qui, depuis le simple faux en écriture publique, vont jusqu'au vol avec effraction, il est quatre grandes « mangeries » : l'armée, la justice, les routes et l'impôt.

Tout musulman dans l'Empire doit sept années de service militaire. Les montagnards d'Europe et d'Asie ayant toujours refusé cet impôt du sang, les seuls paysans des plaines sont enrôlés et, l'état civil n'existant nulle part, il est facile aux agents de la Porte de prendre ou d'exempter qui bon leur plaît, c'est-à-dire qui bien les paie. Le musulman pauvre est donc enrôlé, puis maintenu sous les drapeaux le double ou le triple de son temps réglementaire et, même, il est repris une seconde fois après libération, afin de combler les vides que causent les exemptions vendues à d'autres. Installé dans les garnisons de Macédoine, il est laissé sans solde, sans habits, sans sou-

1. Voir là-dessus la *Revue de Paris* du 15 mars 1903 et mon livre *Pro Macedonia*.

liers, sans pain : le ministre, les préfets et les officiers pillent les caisses, les magasins et les arsenaux même. Déguenillé, affamé, rongé de fièvre et de syphilis, le malheureux soldat est acculé au brigandage ou à la révolte. En district musulman, il crève longtemps de faim avant de piller l'habitant. En district chrétien, toute caserne devient le fléau du pays à trois lieues à la ronde.

Après les soldats, les juges. Outre les moyens vulgaires et, pour ainsi dire, internationaux de la chicane en tous pays, les Turcs ont une habileté spéciale dans l'emploi des faux témoins. C'est l'intérêt des juges qui le veut : sans faux témoins, comment juger à sa guise? C'est aussi la solidarité religieuse; les musulmans sont toujours crus sur parole; dans la concurrence mortelle que leur font l'industrie européenne et le commerce des chrétiens indigènes, le faux témoignage leur est un peu réservé comme un dernier gagne-pain. A chaque tribunal, est donc attachée une bande de faux témoins, qui se tiennent sous les platanes du café le plus voisin. Le témoin est payé par le plaideur. Il rend au juge une part de ses honoraires. Mais, le serment d'un homme bien posé ne valant guère plus de un à deux *medjidiehs* (quatre à huit francs), le juge là-dessus ne touche que peu de chose. Il lui faut des revenus plus considérables, puisque la Porte ne lui paie jamais ses appointements. Les affaires de mœurs contre les chrétiens, les affaires de propriétés contre tous les justiciables lui fournissent le plus clair de ses ressources.

Survient l'ingénieur des routes et l'entrepreneur de corvées. L'Europe affirme que la Turquie ne saurait se passer de routes. Le Turc est donc obligé d'en faire, et il emploie le moyen le plus commode et le moins coûteux : la corvée. Quelques jours de corvée par an ne ruineraient pas un village, et quelques milliers de corvéables auraient vite établi une chaussée. Depuis cinquante ans donc, sans trop charger le pays, on aurait pu achever le réseau de l'Empire. Mais quand une route est projetée entre deux régions, les préfets distribuent la corvée assez ingénieusement pour que les paysans de l'une aient leur chantier de travail aux confins de l'autre. Les corvéables se plaignent. Aussitôt le préfet parle de révolte et envoie les gendarmes ou la troupe en garnisaires dans les villages mécontents. Les cor-

véables sont battus, pillés, quelquefois brûlés ou pendus, jusqu'à ce qu'ils se résignent à comprendre les désirs du préfet et à racheter en argent leurs semaines de corvée. Ils versent l'argent, que le préfet partage avec les gens de la Porte ou avec les gens du Palais. Chaque année, la comédie recommence. Au bout de cinquante ans, la route n'est pas faite, bien que les préfets en aient touché dix ou vingt fois le prix.

Pour la « mangerie » des impôts, j'ai dit qu'il suffisait d'ouvrir le *Livre Jaune* de 1902 sur les affaires de Macédoine (p. 55 et 56) :

Quiconque a des attaches influentes ou sait, en y mettant le prix, s'assurer la bienveillance des agents du fisc, voit sa maison de trois étages estimée pour rien, alors qu'une baraque est taxée tout à fait hors de proportion. Au lieu d'encaisser le montant de l'impôt à son échéance, le fisc ne donne durant de longues années aucun signe de vie et attend le moment où le propriétaire se dispose à vendre, à louer ou à faire réparer son immeuble. En face d'une longue liste d'impôts arriérés, le contribuable préfère transiger : un gros pourboire sert de préliminaire à l'entente, dont le fisc seul supportera la charge. De même pour la taxe sur les bénéfices présumés, sur les traitements et salaires.

Quant aux dîmes, la loi ordonne que des adjudications soient faites séparément pour chaque village. Mais les enchères sont souvent rendues illusoires par l'influence de personnages qui savent écarter toute concurrence au détriment du Trésor. Le cultivateur ne gagne rien à ces rabais. Je connais des cas dans lesquels il a fallu payer 30 p. 100 de la récolte; une personne digne de foi (la supérieure d'un couvent catholique) a constaté que le fermier de la dîme mesurait chez elle sa part de céréales avec une fausse mesure; les paysans du voisinage n'ont osé soulever aucune protestation. Le cultivateur n'a pas le droit de rentrer sa récolte avant que le fermier soit venu compter les gerbes qui lui reviennent. Les moissons, ainsi laissées en plein champ, se détériorent, et le dîmier sait en profiter pour acheter le tout à vil prix.

Le résultat final de ce régime turc est de réduire tout le peuple à la misère et à la faim. Pendant des siècles, les races sujettes ont supporté cette exploitation avec une patience admirable. Mais, dans un pays sillonné de chemins de fer comme l'est aujourd'hui la Macédoine, pense-t-on qu'il ait été besoin de propagandes étrangères pour entamer cette résignation?

C'est alors que le régime hamidien entre en jeu. Au premier signe de mécontentement populaire, la police secrète d'Abd-ul-Hamid fomente ou invente une conspiration; la gendarmerie prend d'assaut le bourg ou le village, sous prétexte de perquisitions et de découvertes d'armes; on fusille les hommes sur place ou on les emmène prisonniers; les vieux, les femmes et les enfants sont dispersés dans la campagne; bien heureuses les filles, quand elles ne subissent pas d'autres traitements. Puis commence, dans les mosquées voisines. une prédication qui met en chasse les bachi-bouzouks; dans chaque province, le Sultan a une gendarmerie mobile de bachi-bouzouks toujours prêts. Il a ses Kurdes en Asie Mineure; en Macédoine, il a ses Albanais, et, si les autres musulmans accomplissent la besogne hamidienne avec une obéissance tout à fait digne d'éloges, les Albanais y ajoutent une allégresse et une ingéniosité, qui font de la vie macédonienne quelque chose comme un drame atroce, dans lequel une comédie serait intercalée.

Ce drame macédonien nous a été longuement raconté par les rapports consulaires. Nous avons dans nos Livres Jaunes des documents officiels. Nous savons, à n'en pas douter, que depuis l'année 1895 il n'y a pas un district de Macédoine dans laquelle des bandes d'Albanais n'aient pénétré et, soutenues par l'autorité turque, n'aient pris d'assaut des villages, tué par centaines les paysans, razzié des plaines tout entières et fait disparaître des populations qu'en 1890 encore, on pouvait dénombrer : tels, par exemple, les Serbes de la Vieille Serbie qui, en 1890 formaient 60 ou 80 villages, comptaient une population d'environ 20 000 âmes, et dont aujourd'hui il ne reste que deux bourgs avec 2 000 habitants. Mais ces Albanais, très dispos à torturer des paysans, éventrer des femmes et brûler une récolte, sont moins braves quand ils rencontrent quelque résistance... On arrive au quatrième stade du régime hamidien : après la police secrète, après la gendarmerie et les bachi-bouzouks, viennent les soldats.

Sous prétexte de rébellion à étouffer, on mobilise les *redifs* (réservistes); on amène d'Asie Mineure de malheureux paysans turcs, la plus honnête population qu'on puisse imaginer. Loin de chez eux, exaspérés par les guets-apens et rencontres de

cette guerre civile, affamés par le manque de solde, ils arrivent à n'être au bout de quelques semaines que des bandes de loups enragés. On ne saurait leur en vouloir; si l'Europe n'eût pas toléré cette mobilisation, ils seraient restés ce qu'ils étaient, d'honnêtes gens. On voit donc en Macédoine 200 000 soldats, conduits tantôt par leurs officiers, tantôt par la faim, pénétrer jusqu'au fond des montagnes, brûler ou massacrer les villages, si bien que, par le pillage des bachi-bouzouks dans la plaine et des soldats dans les monts, ces vilayets de Macédoine perdaient en 1902-1903 172 villages et qu'une population paysanne de 180 000 âmes était dispersée dans les forêts ou devait s'exiler.

Tous les chrétiens de Macédoine, fidèles du Patriarcat grec ou fidèles de l'Exarchat bulgare, tous les peuples *raïas*, de langue hellénique, serbe, bulgare ou valaque, supportaient les conséquences de ce pacifique *statu quo*, — mais fort inégalement. Les « Patriarchistes » de langue grecque et valaque sont installés au bord de l'Archipel, dans les ports et les plaines maritimes, ou, le long des lignes ferrées, dans les grandes villes de l'intérieur : ils vivent sous la protectrice surveillance des Européens, des consuls, négociants, ingénieurs, employés de chemins de fer; sous l'œil des Européens, les fonctionnaires turcs et hamidiens sont pris de pudeur ou de crainte. Un grand nombre de ces Gréco-Valaques, entrés au service des entrepreneurs européens ou de l'administration turque, pouvaient protéger la masse de leurs congénères, que le désastre thessalien avait rendue plus souple à la courbache et qui ne demandait plus que la vie et les biens saufs. A l'autre bout de la Macédoine, les « Patriarchistes » de langue serbe sont noyés dans le cyclone albanais ou perdus dans les montagnes d'Uskub et de Kossovo; ils étaient dressés depuis trois siècles à tout subir sans révolte; la Vieille Serbie, le pays de Prizrend et de Prichtina, à moitié vidé de ses habitants, n'était plus qu'un terrain de jeux pour la furie albanaise; M. A. Mallet nous a donné, et j'ai reproduit ici même, le journal de ces opérations sanglantes, tenu officiellement par le consulat russe d'Uskub[1].

Mais entre les deux régions serbe et grecque de la Macé-

1. Voir *le Correspondant* du 25 février 1903 et *la Revue de Paris* du 15 mars 1903.

doine patriarchiste, l'hinterland est peuplé en majorité d'Exarchistes bulgares, qui, sans protection étrangère et sans complicités administratives, ont appris depuis trente ans bientôt à ne compter que sur eux-mêmes et sur leurs chefs locaux. Quatre siècles de servitude ont fait disparaître chez ces *raias* toute aristocratie de race : ce ne sont tous que vilains, démocratiquement égaux. Trente ans à peine de civilisation n'ont pas encore fait émerger une aristocratie de fortune : ce ne sont tous que pauvres paysans, qui jusqu'à nous laissaient le commerce et l'industrie de leurs moindres bazars aux mains des Gréco-Valaques. Une aristocratie d'intelligence seulement s'est formée, ou plutôt une classe d'intellectuels, que recrutent et augmentent chaque année les nombreuses écoles, primaires et secondaires de l'Exarque.

Que peuvent devenir, au sortir d'une éducation européenne, ces jeunes gens qui n'ont dans leurs villages aucune industrie où appliquer leurs connaissances, dans leurs familles aucun capital d'où fonder quelque industrie et à qui l'administration turque, les traitant en suspects, leur refusant toute permission de tenter quelque entreprise, ferme systématiquement aussi bien l'entrée des carrières libérales que la hiérarchie des fonctions ottomanes ou des administrations étrangères, finances, travaux publics, Dette ottomane, Banque ottomane, Régie des tabacs, Chemins de fer, etc., — tous débouchés que la faveur turque réserve aux Gréco-Valaques? Ceux qui n'entrent pas au service de l'Exarque comme prêtres ou professeurs pour recruter un nouveau contingent d'intellectuels et sans cesse augmenter cette classe de mécontents, doivent aller gagner leur pain dans la principauté bulgare :

Les vilayets de la Turquie d'Europe — écrivait M. Brancof en 1904[1] — comptent en tout douze médecins et six avocats bulgares : ce sont les seuls qui aient pu rester dans leur patrie et la servir. Depuis un quart de siècle, les gymnases classiques et modernes de Salonique d'abord, puis de Monastir et d'Andrinople, les écoles pédagogiques bulgares d'Uskub et de Serrès et le séminaire orthodoxe de Constantinople ont fourni un grand nombre d'instituteurs et de professeurs à la Macédoine. En Macédoine, en 1902, il y avait mille deux cent vingt professeurs et instituteurs, tous nés en

1. D.-M. Brancoff, *la Macédoine et la Population chrétienne*, p. 79 et suiv.

Macédoine : il n'y avait que quinze Bulgares de Bulgarie et quatre étrangers. Beaucoup de jeunes gens sont allés continuer leurs études dans les écoles spéciales et les Facultés de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de Belgique, d'Italie, de Russie et de Bulgarie. Plus de quatre cents jeunes Macédoniens ont une instruction spéciale et universitaire : médecins, avocats, ingénieurs, architectes, professeurs, artistes, pharmaciens. Le nombre des licenciés et des docteurs en droit est bien plus grand encore. Malheureusement la porte de la patrie reste fermée à toutes ces jeunes forces qui ne demandent qu'à être utilisées.

Ces jeunes gens sont forcés de s'exiler en Bulgarie, où ils occupent des places importantes, soit dans l'administration ou le gouvernement, soit dans le professorat, dans les gymnases, à l'université. Quelques-uns d'entre eux, professeurs à l'Université de Sofia, ont été nommés, pour leurs savants ouvrages, membres correspondants de plusieurs académies et sociétés étrangères. D'autres sont entrés dans la carrière diplomatique, sont avocats, médecins, juges, artistes, ingénieurs, architectes, pharmaciens et publicistes. Ceux-ci ont entre leurs mains le plus grand nombre des journaux et revues bulgares. Plus de trois cents jeunes Macédoniens ont achevé leurs études à l'École militaire de Sofia et sont aujourd'hui officiers de l'armée bulgare. Les Macédoniens, professeurs en Bulgarie, sont, au nombre de quatre cent cinquante.

Ces intellectuels sont traqués, non seulement par le gouvernement turc, mais encore par le patriarcat grec. Dans de telles circonstances, ne doivent-ils pas fatalement vouloir secouer le joug qui les écrase et songer à la révolte? Ils demandent, avec énergie, à ne plus pourrir dans les prisons, à ne plus être envoyés en exil et à pouvoir vivre, à Salonique et à Monastir, de la chaire universitaire, du laboratoire, l'éprouvette en main, dans les hôpitaux et les administrations.

A Sofia, vers 1902, vingt mille habitants sur soixante-dix mille étaient nés en territoire ottoman; dans la principauté, le nombre de ces Roumélo-Macédoniens dépassait deux cent mille peut-être. Tous n'étaient pas des intellectuels : les paysans, qui fuyaient le régime turc, les manœuvres, qui venaient gagner un plus haut salaire dans les travaux publics ou dans les défrichements, terrassements, plantations et constructions de la principauté, surtout les petits bourgeois, que la justice du Sultan avait traqués et ruinés, formaient la majorité de ce contingent. Mais tous étaient également victimes de la paix austro-russe : leurs ressentiments nationaux, comme leurs intérêts privés, les attachaient aux associations révolutionnaires ou patriotiques,

qui rêvaient la libération de la Macédoine. Ces associations de Bulgarie avaient leurs affiliés dans tous les villages bulgares des vilayets ottomans : partout le Turc sentait germer des Comités et des *comitadjis* on ne parlait plus que d'une insurrection « pour le printemps » de 1902.

Le syndicat austro-russe pensa d'abord qu'un geste de menace ferait rentrer sous terre ces perturbateurs du *statu quo* : on notifia (février 1902) aux États balkaniques que la récente visite de l'archiduc Ferdinand à Pétersbourg avait eu pour résultat « la confirmation des accords antérieurs entre la Russie et l'Autriche lors de la visite de l'empereur François-Joseph en 1897 ». Mais les comités entrant partout en campagne et le Sultan lâchant toute bride à ses Albanais, la Macédoine ne fut bientôt qu'une mêlée de *comitadjis* et de *bachi-bouzouks*.

Le Sultan prend alors les mesures « pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité » (mars 1902). Le commissaire ottoman à Sofia traduit au chef de notre légation : « Nous ne demandons qu'à avoir devant nous vingt mille insurgés pour en finir une bonne fois avec eux[1]. » Vienne et Pétersbourg se concertent. M. de Goluchowski répète aux Délégations (13 mai) qu'entre Autriche et Russe « il n'existe pas de convention formelle et écrite »; mais que, « par un échange de vues verbal », les deux gouvernements ont reconnu « la nécessité d'imposer la paix dans les Balkans au moyen d'une action simultanée à l'égard des différents peuples qui les habitent[2] ». Les deux cabinets sermonnent donc et font sermonner par leurs amis et alliés la Bulgarie, qui se déclare impuissante à faire la police en dehors de ses frontières et qui, chez elle, en cette année 1902, est aussi incapable que la Grèce en 1897 de contenir le chauvinisme et l'indignation nationale. Comme en 1896-1897 des bandes de Crétois réfugiés à Syra ou au Pirée regagnaient l'île sous la conduite d'officiers déserteurs ou démissionnaires, des bandes de Bulgares, armées et disciplinées, passent de la principauté dans les vilayets; de véritables batailles sont livrées par elles dans le pays d'Uskub, de Monastir et dans la haute vallée de la Strouma (juillet 1902). Le Sultan

1. *Livre Jaune*, 1902, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 18.

« ne paraît pas attacher une très grande importance aux événements qui se déroulent en Macédoine, écrit M. Constans; il se plaint seulement de l'exagération des nouvelles publiées par les journaux européens[1] » (18 octobre). Mais comme il demande à toutes les puissances, — l'imprudent! — et non plus seulement aux Austro-Russes, d' « exercer une pression à Sofia pour réprimer l'activité croissante des Comités macédoniens », il met brusquement en branle la diplomatie anglaise : le 20 octobre 1902, lord Lansdowne propose à l'Europe de conférer sur la situation macédonienne.



L'Angleterre était enfin délivrée du cauchemar sud-africain (juin 1902) : elle éprouvait le besoin de reprendre sa place dans les conseils de l'Europe et de regagner l'estime du monde civilisé par une conduite vertueuse; l'influence personnelle du roi Édouard commençait de se faire sentir; aux régates de juin 1902, Guillaume avait déclaré ouvertement que, désormais, « l'avenir de l'Allemagne est sur l'eau »; le germanophile lord Salisbury quittait le ministère et M. Balfour passait *Premier* à l'exclusion du germanophile M. Chamberlain (juillet 1902); on sentait venir la réconciliation franco-anglaise; une nouvelle coopération des trois puissances occidentales, Angleterre, Italie et France, apparaissait à quelques-uns comme le meilleur acheminement vers l'entente.

La France, la première, avait prononcé quelques paroles honnêtes et sensées : « Le moyen le plus sûr pour la Sublime Porte d'arrêter le succès de la propagande faite par les Comités serait de se décider enfin à réaliser les réformes nécessaires que les populations de ce pays attendent depuis trop longtemps », répondait M. Delcassé à l'ambassadeur du Sultan (20 octobre 1902) : c'est ce que répétait depuis six mois notre ambassade de Constantinople chaque fois que notre honneur et nos intérêts nationaux étaient remis à l'honnêteté et au patriotisme de M. Bapst, notre chargé d'affaires; dès le 29 juillet, M. Bapst écrivait :

1. *Livre Jaune*, p. 25.

Il est évident qu'un sévère contrôle administratif, financier et judiciaire serait le seul moyen de faire rentrer un peu de calme moral et de bien-être matériel chez ces populations si durement éprouvées.

En octobre, notre consul à Salonique, M. Steeg, dressait le programme, qui résumait d'avance toute l'œuvre réformatrice, dont les Puissances, par la suite, ont entrepris, mais n'ont pas encore achevé la réalisation :

On connaît la situation critique dans laquelle se trouve le villageois bulgare de Macédoine, exposé, sans défense, à toutes les violences des bandes révolutionnaires et à toutes les exactions de la gendarmerie turque, mal recrutée, irrégulièrement payée et obligée de « vivre sur l'habitant ». L'organisation d'une gendarmerie suffisamment nombreuse, bien payée, composée d'éléments choisis et commandée par des officiers d'élite, suffirait à rendre de plus en plus difficiles les mouvements des bandes révolutionnaires et à rassurer les paysans qui, du jour où ils n'auraient plus de représailles à redouter, se feraient peut-être les auxiliaires de l'autorité...

On connaît, d'autre part, les abus qui résultent du système de l'affermage des dîmes presque toujours adjugées à des beys influents, qui usent de la délégation de l'État comme d'un prétexte à toutes sortes d'exactions. Les deux derniers mouvements insurrectionnels ont commencé par le massacre d'agents chargés de la perception des dîmes. Or, dans la plus grande partie de la Macédoine, les dîmes étant affectées aux garanties des chemins de fer (Salonique-Manastir et Salonique Dedé-Agatch), le produit des adjudications est versé à la Dette publique. Un règlement obligeant cette administration à percevoir ces revenus en régie suffirait sans doute à mettre fin à des abus souvent intolérables...

... Il semble que, si par la réforme de la gendarmerie et de la perception des dîmes, on assurait aux populations macédoniennes un minimum de sécurité, elles ne sauraient demeurer insensibles à ce progrès. D'autres points importants, tels que l'admission plus large de l'élément chrétien dans la magistrature et l'administration, pourraient être ensuite examinés avec plus de loisir...

Gendarmerie, finances, justice : de 1902 à 1907, le syndicat austro-russe allait être obligé d'adopter l'une après l'autre ces trois réformes demandées par M. Steeg; mais il est probable que l'on n'en eût imposé aucune au mauvais vouloir du Sultan, si la diplomatie anglaise n'était pas, à chaque étape, vigoureusement intervenue.

Dès novembre 1902, l'ambassadeur de Russie emportait à Livadia ce plan français et rapportait « des recommandations spéciales au Sultan pour l'introduction de réformes en Macédoine ». Mais quelles réformes? M. Delcassé insistait à Pétersbourg; il annonçait que l'ambassadeur anglais à Constantinople « proposait à son gouvernement un plan d'organisation nouvelle de la Macédoine » (17 novembre). Le Sultan crut se débarrasser de ces demandes importunes, en nommant deux Commissions dont l'une, sous la présidence d'Hilmi-Pacha, irait « étudier sur place les améliorations à apporter à la situation en Macédoine », dont l'autre resterait « à la Porte pour examiner les propositions de la première ». Mais, sur de nouvelles instances de M. Delcassé, la Russie déclara ne pas « se contenter de palliatifs : l'ordre formel de l'Empereur » était « d'insister pour des réformes ».

M. Bapst se trouvant encore chargé de nos affaires, une déclaration très nette de notre gouvernement appuyait la déclaration russe (9-11 décembre) et, comme le Sultan essayait de gagner l'Autriche, par l'intermédiaire de l'Allemagne, qui pêchait en cette affaire le firman définitif de son Bagdad, M. de Lamsdorf faisait le tour des capitales balkaniques pour prêcher « le calme et la paix », puis arrivait à Vienne. Le syndicat austro-russe se mit d'accord :

1° sur la nécessité d'améliorer le sort des chrétiens en Macédoine; 2° sur les moyens les plus propres à obtenir ce résultat sans rien changer au *statu quo* et sans attenter aux droits souverains du Sultan sur cette province de son empire [1].

On décide « de faciliter au Sultan des réformes qu'il ne puisse refuser et qui le rassurent, en même temps, sur le respect de ces droits ». Pour rassurer Abd-ul-Hamid, on commence par menacer la Bulgarie et l'obliger à sévir contre les Comités. Sofia obéit : tous les Comités sont dissous, leurs armes et papiers confisqués, leurs chefs arrêtés ou expulsés, et l'on borde la frontière turque d'un cordon de patrouilles qui empêchera le passage des bandes et des munitions (14 février 1903). Le syndicat austro-russe remet alors son projet de réformes au Sultan, qui l'accepte aussitôt

1. *Livre Jaune*, 1902, dépêche de M. de Reverseaux du 31 décembre.

(25 février), car ce plan n'engage à rien; c'est à peine s'il renforce un peu les *Instructions* que la Porte avait données à son « inspecteur-général » en Macédoine, Hilmi-Pacha : ni changement de personnel ou de méthodes, ni contrôle des consuls ou des puissances; de vagues promesses pour une gendarmerie que « des spécialistes étrangers », belges ou scandinaves, « pourront être » appelés à réorgarniser. C'est sous forme d'*Instructions supplémentaires au sujet des provinces de la Roumélie,* que la Porte publie ces promesses, auxquelles personne ne croit (2 avril).

Les bombes de Salonique (29 avril) et l'insurrection générales de la Roumélie et de la Macédoine y répondent. Pendant tout l'été de 1903, la Roumélie et la Macédoine, des rives de la mer Noire au golfe de Salonique et de la banlieue même de Constantinople aux confins albanais, sont un champ de bataille où des centaines de bandes luttent héroïquement contre les deux cent mille hommes que le Sultan a mobilisés : incendies, pillages, meurtres, viols, paysans rôtis, dynamite, fuites, le *Memorandum bulgare*, que j'ai publié ici en septembre 1903, résumait les six premiers mois de cette opération hamidienne et, point par point, donnait les renseignements les plus circonstanciés, dont les consuls européens vérifièrent et reconnurent l'authenticité.

Aux sauvageries de cette *guerilla* où, Chrétiens contre Musulmans, Patriarchistes contre Exarchistes, Bulgares contre Grecs, Serbes contre Albanais et tous contre le Turc rivalisaient d'atrocités, risquait de s'ajouter la guerre déclarée entre la Porte et la Bulgarie; tout l'été, l'Europe pressait de ses conseils et de ses menaces sur cette malheureuse Bulgarie que la folie hamidienne et la duplicité austro-russe avaient encombrée de milliers de réfugiés et qui devait nourrir, habiller, loger ces misérables sans la moindre ressource. Une armée turque, massée à la frontière bulgare, faisait face à l'armée bulgare, déjà mobilisée... Un gendarme albanais, en tuant le consul russe de Monastir (8 août), change brusquement l'humeur de la Russie : au début de septembre, on annonce que Nicolas II doit rendre visite à François-Joseph et qu'il « ne peut manquer de sortir de l'entrevue des deux Empereurs un programme net et pratique ».

La France encourage ces viriles dispositions. Lord Lansdowne fait mieux : le 29 septembre, il formule quelques propositions efficaces, nomination d'un gouverneur chrétien, d'officiers et de sous-officiers européens pour la réorganisation de la gendarmerie, envoi auprès des troupes ottomanes de six officiers européens, chargés d'une enquête et d'une action restrictive. Le programme austro-russe, arrêté à l'entrevue des empereurs à Muerzsteg et publié le 30 octobre 1903, n'est qu'une copie corrigée et fort adoucie de ce programme anglais : au lieu du gouverneur chrétien, deux « agents civils », austro-russes, étaient adjoints à Hilmi-Pacha; du moins, on exigeait la réforme de la gendarmerie par le moyen de cadres étrangers.

Le Sultan recourt à la médiation de Berlin; il continue d'accuser la Bulgarie de menées révolutionnaires; la Porte ne répond rien aux propositions austro-russes; il faut la menace d'un ultimatum pour lui arracher une adhésion théorique (25 novembre), puis un mois de discussion pour lui imposer la nomination des deux « agents civils », du général italien Degiorgis et des officiers étrangers (2 janvier 1904); puis un mois encore pour la venue de ces officiers à Constantinople (2 février). Et la guerre éclate en Extrême-Orient (8 février) : durant près de deux ans (février 1904-septembre 1905), les Russes à leur tour auront d'autres soucis que la Macédoine; le discours de Tanger et la Conférence d'Algésiras atteleront ensuite la France et l'Europe entière à d'autres besognes (mars 1905-avril 1906). L'Autriche, chargée désormais de toutes les affaires austro-russes pourra tout à son aise veiller au *statu quo*.

Pourtant, les officiers étrangers s'installent en Macédoine : chacune des six grandes Puissances a son secteur. Mais si tous n'agissent que suivant leur conscience, les Italiens par l'intermédiaire de Degiorgis « pacha » dépendent un peu trop de la Porte. La coopération effective des Puissances occidentales est empêchée par les intrigues allemandes et, plus encore, par l'inaction des deux agents civils, qui ne veulent être que les satellites d'Hilmi-Pacha. La Macédoine pourtant, grâce surtout à l'évidente honnêteté et à l'énergie des officiers français et anglais, fait crédit à ces réformateurs et la Bulgarie signe à Constantinople l'accord du 8 avril 1904 qui, rappe-

lant en Turquie et indemnisant les réfugiés, restituant à l'Exarque ses écoles et ses droits scolaires, amnistiant ou libérant les *comitadjis*, amène un apaisement assez général dans les vilayets. Quelques attentats (juin-juillet) sur les lignes ferrées rappellent seulement à l'Europe que la révolution ne fait que sommeiller.

Au bout de six mois à peine, quand après la campagne d'été, le général Degiorgis réunit ses six adjoints à Salonique (octobre 1905), tous constatent qu'en appliquant les méthodes préconisées par l'expérience et le savoir des Français (on avait déjà vu pareils résultats en Crête), la pacification progresse, mais que le nombre des officiers est insuffisant et qu'il faudrait organiser un budget de la gendarmerie. Mollement, les ambassadeurs de Russie et d'Autriche présentent à la Porte ces deux demandes; durant deux mois, le Sultan reste muet. Mais le 20 décembre 1904, lord Lansdowne formule la demande de réforme financière et le syndicat austro-russe doit la prendre à son compte (17 janvier 1905) : la Banque ottomane, pour les revenus, et les agents civils, pour les dépenses, disposeront du budget macédonien. Le Sultan réplique par la demande de la surtaxe douanière, qui comblera, dit-il, le déficit permanent de ce budget, mais qui servira en réalité à maintenir en Macédoine les deux cent mille soldats ou *redifs* que l'on y a empilés (février 1905). Devant l'hésitation austro-russe, lord Lansdowne augmente ses réclamations : le 8 mai, ce n'est plus aux deux agents civils qu'il propose de confier le contrôle du budget macédonien, c'est aux agents des six Puissances. Refus de la Porte (11 juillet). Les ambassadeurs passent outre et installent le contrôle financier (1er octobre). Protestation de la Porte. Ultimatum des Puissances qui exigent tout à la fois la reconnaissance du contrôle et la prolongation des pouvoirs, qui vont venir à échéance, d'Hilmi-Pacha, des deux agents civils et des officiers de gendarmerie. Refus du Sultan. Démonstration navale des cinq Puissances, l'Allemagne s'abstenant. Saisie des douanes de Mytilène. Enfin le Sultan doit céder (18 décembre 1905); le contrôle financier est théoriquement établi; mais la réforme financière apparaît impossible tant que l'on n'aura pas créé une nouvelle source de revenus : il est donc convenu que l'on va discuter la surtaxe douanière;

toute l'année 1906 et la moitié de 1907 se passent en cette querelle... Pendant ce temps, le programme de Mürszteg portait ses fruits.

Est-ce à dessein, est-ce par inadvertance que l'article III de ce programme spécifiait : « Aussitôt qu'un apaisement du pays sera constaté, demander au gouvernement ottoman une modification dans la délimitation territoriale des unités administratives en vue d'un groupement plus régulier des différentes nationalités »?

Cet article III ouvrait l'espoir des royaumes et principautés balkaniques à ce « règlement de nationalités » qui précéderait et entraînerait tôt ou tard un règlement de frontières, non pas seulement administratives, mais nationales. Déjà chacun des voisins de la Macédoine voyait les vilayets partagés en sphères de religion, puis d'influence, de possession enfin, grecque, serbe, bulgare, etc. Et la propagande de chacun prit ses mesures pour défendre et élargir, si possible, la part qu'elle prétendait réunir à son peuple.

Religion étant, en pays ottoman, synonyme de nationalité, ce fut une guerre de religion qui éclata entre Patriarchistes et Exarchistes, et, au sein du patriarchisme, entre Grecs, Serbes et Valaques, chacun s'efforçant d'annexer le maximum de paroisses en usurpant les églises et les biens ecclésiastiques, en expulsant les titulaires ou les usurpateurs actuels. Disputes, rixes, batailles rangées, chacun mit ses meurtriers, ses incendiaires et ses bandes en campagne, non plus contre l'oppresseur turc, mais contre le concurrent chrétien, et chacun déploya cette fureur de carnages et d'attentats, qui font la beauté des guerres fraternelles. Tout ce que la Macédoine avait connu d'atrocités depuis vingt ans fut dépassé en ces deux années 1906-1907; chacun mit son point d'honneur à faire le pire; chacun mit aussi son intérêt à dénoncer au Turc et au monde civilisé les crimes du voisin. Journaux, *memorauda*, pamphlets, brochures, livres, cartes, inventaires : j'ai là devant moi une pile de quelque deux cents kilogrammes; à Bucarest, Sofia, Belgrade, Athènes, ou Stamboul, jamais il n'y eut au Levant tant d'écrivains à user de notre langue; sans compter Sa Sainteté le Patriarche, qui distribuait ses pamphlets par l'intermédiaire de la poste russe, toutes les

propagandes voulaient gagner la nation qui semblait faire l'opinion de l'univers; tous nous prenaient comme témoins et juges de leur « Affaire » macédonienne. Les amateurs de beaux crimes, de sang rouge, de bestiales ou d'enfantines folies n'ont qu'à ouvrir l'un de ces papiers et à lire deux colonnes au hasard : la France au temps de la Ligue n'a pas connu pareil déchaînement d'horreurs.

A cette anarchie, les officiers européens opposaient leur présence et leur impartiale intervention. Non sans risquer leur propre vie (le colonel français était en butte, tour à tour, à des menaces de chrétiens et à l'attentat de musulmans), ils tâchaient d'épargner le maximum de vies humaines. Mais voulant conserver en Macédoine son armée mobilisée, le Sultan refusait à la gendarmerie le droit d'opérer contre les bandes, qui faisaient la besogne hamidienne mieux que les bachi-bouzouks, surtout contre les bandes grecques que, durant trois années, la Porte favorisa ouvertement. Et que pouvaient cinquante Européens dans les cent mille kilomètres carrés de ce chaos montagneux? Ils avaient recruté et dressé une gendarmerie musulmane, les chrétiens se montrant peu disposés ou impropres à ce service : ils disposaient de cinq à six mille hommes. Mais six mille gendarmes contre cent cinquante mille soldats! et six mille musulmans contre cent mille bachi-bouzouks et vingt ou trente mille *comitadjes!* Et pas de routes pour les correspondances rapides! pas de tribunaux pour donner une sanction efficace aux rapports de cette gendarmerie. Sur les instances du *Balkan Committee*, le *Foreign Office* comprit qu'un remède s'imposait : l'organisation d'une justice impartiale, mais sévère qui réprimât ces crimes et attentats. Une troisième fois, l'Angleterre entrait en scène : à Ischl, Édouard VII réclamait la réforme judiciaire et il obtenait le consentement de l'Autriche. Mais après la gendarmerie et les finances, si l'on ôtait au Sultan les tribunaux de Macédoine, que pouvait-il rester de l'entente austro-russe et du *statu quo* qu'elle devait défendre?

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

AVANT-PROPOS

Mon père, le duc de Talleyrand, de Sagan et de Valençay, m'a légué ses papiers, parmi lesquels se trouvent des souvenirs et des lettres de ma grand'mère, qui fut comtesse Edmond de Périgord et porta successivement les titres de duchesse de Dino, de Talleyrand et de Sagan.

Il estimait, avec une fierté bien naturelle, que les observations de sa mère sur les choses qu'elle avait vues et sur les personnages qu'elle avait approchés dans les différentes circonstances de sa vie, à Berlin au commencement du siècle, au Congrès de Vienne, à l'ambassade du prince de Talleyrand à Londres, en France sous la monarchie de juillet, dans l'Allemagne de 1850, pourraient être, un jour, une contribution utile à l'histoire de cette époque. Il m'a laissée libre de juger du moment où je pourrais le mieux honorer la mémoire de ma grand'mère. Je crois la servir aujourd'hui en publiant ses souvenirs d'enfance, de concert avec M. Étienne Lamy qui possède l'un des manuscrits originaux et qui veut bien écrire la préface.

J'accomplis, en outre, un devoir particulier de piété filiale. Ma mère avait eu pour la duchesse de Sagan les sentiments les plus respectueux et les plus tendres, bien avant de devenir sa belle-fille. Elle l'avait connue toute jeune encore, dans le salon de sa mère la comtesse de Castellane, où elle avait vu aussi le prince de Talleyrand. Ce fut sous son inspiration

qu'elle épousa plus tard le comte Max de Hatzfeldt, ministre de Prusse à Paris. Mon enfance fut, par elle, comme imprégnée et nourrie de souvenirs qui me sont restés précieux et chers.

Ma mère aimait à me parler de la haute culture de ma grand'mère, de son grand air, de sa beauté, de l'élévation de son esprit, du charme puissant de sa conversation, qui agissait sur ses interlocuteurs à l'égal d'un bienfait.

J'ai conservé intacts ces sentiments d'admiration que m'a transmis son jugement, qui resta toujours étranger à la malice et à la variation des opinions du monde.

La publication de ces souvenirs réalise d'ailleurs un désir de ma grand'mère; en tête de ses *Mémoires*, elle écrivait ceci :

Paris, le 12 juillet 1822.

Il y a deux mois qu'un de mes amis, partant pour le Danemarck et venant me dire adieu, entra, assez inopinément, dans ma chambre pour surprendre quelques larmes dans mes yeux. Inquiet de me voir de la peine et croyant avoir trouvé, depuis quelque temps, ma disposition plus sombre que de coutume, il voulut me questionner. La confiance qu'il m'inspirait, mais surtout l'émotion qu'il venait de remarquer et qui n'était point encore calmée, me firent lui ouvrir mon cœur. Il trouva en moi ce que saint Augustin dit quelque part avoir éprouvé : *le mécompte du passé, le tourment du présent, l'épouvante de l'avenir.*

Après quelques consolations que je reçus, ce me semble, assez mal, et des exhortations que je repoussai avec une sorte de violence, il finit par me croire plus malade que malheureuse, et peut-être avait-il raison, quoiqu'avec une bonne poitrine et un sang très pur on ne puisse, je crois, arriver à de la souffrance que par du chagrin. Il me demanda si j'avais un médecin. — Oui. — Et que vous ordonne-t-il? — De la distraction. — Eh bien! Allez dans le monde! — J'en suis excédée. — Le spectacle, les promenades? — Me fatiguent. — Les paysages? — M'éloignent de ce que j'aime. — Mêlez-vous des affaires du temps! — Mon intrigue maintenant ne pourrait être qu'une conspiration, et où trouver dans ce pays-ci des conspirateurs? — Essayez de la coquetterie! — Je l'ai épuisée. — De la dévotion? — Je l'ai traversée. — Eh bien! écrivez. — Écrire, et quoi? — Vos mémoires. — Quelle folie! — Non, vous avez beaucoup vu le monde, vous avez vu beaucoup de choses, toute votre vie a été singulière, votre caractère est bizarre, rien en vous ni autour de vous ne ressemble à ce que je rencontre. Les douleurs passées ne

sont pas d'une société importune; c'est la déplaisance du présent, c'est l'inquiétude de l'avenir qui vous tuent; eh bien! c'est de cette impatience, de cet effroi qu'il faut vous distraire; ne vivez que dans vos souvenirs et vous y parviendrez.

Je me promis de réfléchir à ce conseil, et je me suis peu à peu familiarisée avec cette pensée, d'abord assez effrayante, de devenir une sorte d'auteur. Toutes les difficultés, tous les inconvénients de cette entreprise, par mille raisons au-dessus de mes forces, se sont présentés en foule pour m'en détourner; et puis, cependant, je suis arrivée, non pas à accueillir ce régime déplaisant, mais à me soumettre et à le suivre comme étant nécessaire à ma tête et à mes nerfs, dont l'agitation se trouvera peut-être calmée, pour un certain temps du moins, par ce nouvel emploi d'une surabondante activité!

En signalant les difficultés et les inconvénients, on trouvera qu'il fallait être ou bien malade ou bien malheureux, pour ne pas se laisser arrêter; c'est une manière comme une autre d'exciter la compassion, et après avoir, bien à tort, inspiré beaucoup d'envie, je ne serai pas fâchée de faire naître un peu de cette pitié qui aide à l'indulgence.

Une manière de vivre, toute d'interruptions, des soucis de tout genre, suffiraient seuls pour ôter à l'esprit et à la mémoire la suite nécessaire dans une semblable occupation; mais la plus grande de toutes les difficultés naît de la multiplicité des événements qui ont encombré les vingt-neuf années dont je veux me rendre compte. Ce n'est pas seulement la méthode à introduire, ce n'est pas l'effort de mémoire qui, seuls, m'effraient, mais c'est ce travail de conscience, c'est cette sincérité de confession à laquelle je veux me soumettre. Si cet examen scrupuleux peut souvent n'être pas satisfaisant, il aura du moins l'avantage de me reposer de la dissimulation forcée, dans laquelle s'écoule une si grande partie de ma vie. Retrouver la sincérité au bout de la plume, c'est ne pas se brouiller tout à fait avec elle. Mais cette sincérité, qui me sourit, dépend-elle de moi? Si je puis n'omettre aucune action, pourrais-je me souvenir des motifs, des impressions qui m'ont dirigée? Mobile à l'excès, accessible de toute part, modifiée à l'infini par la toute-puissance des objets extérieurs, pourrai-je retrouver les degrés de l'échelle que je monte et descends sans cesse? Je ne le crois pas. Dès lors où sont les excuses? Elles me manquent à moi-même, ma vue trop courte ne les découvre pas. Alors mes lecteurs ne se présentent plus à moi que comme des juges sévères, leur arrêt sera rigoureux, et je le redoute. Cependant, je me flatte qu'il pourrait se trouver, parmi eux, quelqu'un de plus ingénieux ou de plus indulgent, qui prendra en me lisant ma défense contre moi-même. C'est à ce lecteur bienveillant, inconnu et peut-être introuvable, que j'offre le travail que je vais

entreprendre : je lui confie ma cause; je le remercie d'avance de se charger de la défendre; elle pourra paraître mauvaise à bien du monde!

Jetée sur la scène du monde, dans d'exceptionnelles circonstances historiques, ma grand'mère a voulu expliquer elle-même sa destinée. Fille du dernier duc régnant de Courlande, elle fut exilée de sa patrie avant même d'avoir vu le jour. Elle naquit à Berlin en 1795, à la veille du dernier partage de la Pologne. La famille royale de Prusse entoura son berceau de beaucoup de sollicitude et dès sa naissance se formèrent dans son cœur les liens profonds qui la retinrent toujours attachée au pays où elle avait trouvé un asile et d'illustres amitiés fidèles.

Elle grandit pendant qu'on bouleversait l'Europe et, la diplomatie l'ayant mariée au neveu du plus fameux diplomate de son temps, elle devint française en quelque sorte par voie de conquête impériale.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de voir la répercussion de cette succession inouïe d'événements sur une femme que la nature avait faite pour en sentir tout le drame et que sa naissance avait placée pour les bien voir et s'y trouver mêlée quelquefois.

COMTESSE JEAN DE CASTELLANE

SOUVENIRS

Le prince Adam Czartoryski[1], descendant des Jagellons, avait été envoyé en otage à la cour de Catherine. Le grand-duc Alexandre, à la personne duquel on l'attacha dès son arrivée, sut apprécier les nobles qualités du jeune Polonais et le força par l'amitié la plus tendre à aimer un Russe, à chérir le petit-fils de cette Catherine, auteur de tous les maux de sa patrie. Alexandre était marié. Son épouse, à la fois belle et aimable, ne trouvant en lui ni la tendresse ni la vivacité des sentiments qu'elle s'était flattée de lui inspirer, confiait ses innocentes douleurs à l'étranger, ami de son époux. Honoré d'une si touchante confiance, le prince Adam employa tout le zèle que peut donner l'attachement le plus vrai, pour rétablir l'union dans un intérieur qui lui était si cher. Mais, ce qu'à peine j'ose dire, quoique j'en sois sûre, Alexandre, loin de l'écouter, lui répéta si souvent que c'était à son ami à consoler la belle Élisabeth et, en même temps, la princesse elle-

1. Le prince Adam-George Czartoryski naquit à Varsovie, en 1770, et mourut à Montfermeil, près Paris, en 1861. Après le dernier partage de la Pologne (1795), il fut pris comme otage à Saint-Pétersbourg ; il se lia avec le grand-duc Alexandre qui, devenu empereur, le nomma ministre-adjoint des affaires étrangères. La faveur du souverain lui laissait concevoir une Pologne reconstituée et autonome, sous la protection de la Russie. Déçu dans ses espérances, il se démit de ses fonctions en 1807. Nommé sénateur palatin du royaume de Pologne en 1815, il tomba en disgrâce en 1821. En 1831, élu président du gouvernement national polonais, ses biens furent confisqués ; il s'établit alors à Paris et devint le chef du parti aristocratique de l'émigration polonaise.

même montra publiquement tant d'intérêt au prince Adam, que tout Pétersbourg eut bientôt lieu de croire que les conseils de l'amitié avaient été suivis. Silencieux et presque farouche, le prince n'oubliait qu'auprès d'Élisabeth les malheurs de sa patrie et il croyait voir, dans le jeune grand-duc, le souverain qui devait un jour les réparer. Sur ces entrefaites, Catherine vint à mourir et Paul Iᵉʳ, qui succéda à sa mère, amoureux lui-même de sa belle-fille, éloigna sous prétexte d'une mission importante en Italie un rival préféré, le prince Czartoryski, qui ne fut rappelé qu'à l'avènement d'Alexandre [1].

Il revint fidèle à ses affections, également dévoué au nouveau monarque, et toujours épris de la jeune impératrice. Mais Élisabeth avait trouvé dans d'autres liens l'oubli de ses premiers sentiments; le cœur seul d'Alexandre était resté le même; il chercha à distraire son ami des mécomptes de l'amour, en l'occupant des grands intérêts de la politique. Le prince Czartoryski venait en effet d'être nommé ministre des Affaires étrangères, lorsque l'abbé Piattoli [2] chercha et parvint à le connaître, réveilla en lui d'anciens souvenirs polonais, lui parla de nos droits et finit par lui inspirer le désir de lui être utile.

L'abbé accepta un appartement agréable et commode chez le prince, de qui il avait su gagner l'amitié. Sans cesse à portée, dans sa nouvelle demeure, d'apprécier la bonté, la sévère probité et la loyauté chevaleresque de son hôte, de qui d'ailleurs il était l'objet des attentions les plus délicates et les plus flatteuses, M. Piattoli voulut me faire partager la vive reconnaissance qu'il éprouvait; toutes les lettres que nous recevions de lui étaient remplies d'éloges pour son ami. Bientôt il me fit entendre qu'il aimait monsieur Adam, c'est ainsi qu'il le nommait, tout autant qu'il aimait sa jeune amie [3], et qu'à nous deux, nous possédions toutes les affec-

1. Le 24 mars 1801.

2. L'abbé Piattoli avait été envoyé à Pétersbourg par la duchesse de Courlande, mère de la future duchesse de Dino, pour régler certaines questions d'intérêt fort importantes.

3. L'abbé Piattoli avait fait l'éducation de la future duchesse et lui avait témoigné le plus sincère dévouement.

tions de son cœur. Il ne formait qu'un souhait, dont l'accomplissement ferait notre bonheur et le sien, c'était de nous unir [1] et de finir ses jours près de nous. Il inspira le désir de cette union au prince, qui cependant, effrayé d'une assez grande différence d'âge, le cœur troublé par de récentes douleurs, fut longtemps à se décider à une démarche positive que demandait l'abbé. Ce fut la seule fois peut-être que les vœux de mon précepteur se trouvèrent d'accord avec ceux de ma gouvernante. Ce succès, l'abbé le devait à des souvenirs de jeunesse qui attachaient mademoiselle Hoffmann à tout ce qui était polonais. Me voir princesse Czartoryska, c'était réaliser, à ce qu'elle croyait, ses plus beaux rêves.

Les lettres de l'abbé et les conversations de ma gouvernante travaillaient dans ma jeune tête; mon imagination se plaisait dans des succès romanesques dont le prince devenait toujours le héros. Au bout de quelque mois, j'arrivai à désirer ce mariage aussi vivement que les deux personnes qui l'avaient imaginé et qui ne voyaient dans l'exécution de leur projet qu'un espoir assez fondé de conserver l'empire le plus absolu sur deux êtres unis par leurs soins.

L'abbé fit faire une copie du portrait de son ami, qu'il m'envoya, et lui montra le mien qu'il venait de recevoir. Le prince était encore fort beau à cette époque; je trouvai son portrait charmant, et je l'ai conservé précieusement jusqu'au jour où je le plaçai dans le cercueil du pauvre abbé, qui se referma sur mes premières espérances et mes premières illusions. Je ne sais ce que le prince pensa de la miniature qu'il avait vue chez M. Piattoli; mais il la lui demanda, et depuis, malgré toutes mes instances, il ne me l'a jamais rendue.

Ma mère voyait avec déplaisir ce qui se passait, non qu'elle fût, au fond, opposée à ce mariage, mais elle blâmait avec raison les soins que l'on prenait pour me faire aimer quelqu'un que je n'avais jamais vu, et l'éloignement que l'on m'inspirait pour tout autre établissement. Cependant elle n'avait pas assez d'influence sur mon esprit pour me diriger et elle sentait qu'il ne lui serait pas possible de gagner ma confiance. Respectueuse

1. La jeune fille avait alors treize ans.

et froide, je ne lui donnais ni un sujet de plainte, ni une preuve d'affection. Je flattais son orgueil maternel, mais je ne satisfaisais pas son cœur. Ce qu'elle appelait mon esprit, mais plus encore l'absolu de mes jugements et la raideur de mon caractère lui inspiraient une sorte de gêne dont il lui est resté dans tous les temps une légère nuance.

Les lettres de M. Piattoli ne parlaient cependant pas uniquement du prince Adam; elles rendaient compte aussi de la marche de notre procès. Sans cesse l'abbé se plaignait des lenteurs et des dégoûts insupportables contre lesquels il luttait en vain; il répétait qu'à Pétersbourg défendre une bonne cause était insuffisant pour se faire écouter; qu'il fallait être connu, être imposant par des dignités ou par un grand luxe, et semer l'argent à pleines mains, depuis le dernier valet jusqu'aux personnes les plus importantes, pour pénétrer dans le cabinet des juges et des ministres. Nous aurions infailliblement perdu notre proçès, et par conséquent une grande partie de notre fortune, sans la résolution courageuse que prit ma mère d'aller elle-même solliciter en faveur de ses enfants.

Elle partit de Berlin, où je restai, au mois de mai 1806. Il lui fallut un dévouement vraiment maternel pour vaincre la répugnance que lui inspirait Pétersbourg. Cette répugnance sera comprise quand on songera que, pour se rendre dans cette capitale, ma mère devait traverser la Courlande. Combien il devait lui coûter de revoir en simple voyageuse un pays dont elle avait été souveraine, et qui obéissait alors au prince de qui elle allait réclamer l'appui! Ce voyage si redouté fut une source de joies et de consolations. L'empereur Alexandre, sachant que le souvenir de ma mère était adoré en Courlande, s'empressa avec tout l'esprit et toute la grâce qui le rendent si séduisant, de faire connaître qu'il verrait avec plaisir les témoignages de respect qu'elle recevrait à son passage, et il donna l'ordre à toutes les autorités russes de lui rendre les plus grands honneurs.

Ma mère revit ses frères, ses neveux, beaucoup de parents, d'amis, de serviteurs. Presque toute la noblesse de Courlande entoura sa voiture; elle reçut partout des hommages simples et touchants, et si quelques regrets pénibles vinrent se mêler à tant de douces émotions, un regard jeté sur le château de

Mitau, jadis sa demeure, alors celle d'un roi fugitif[1], lui apprit que des malheurs plus grands que les siens et qui n'obtenaient pas les mêmes consolations devaient lui faire bénir sans réserve celles que la Providence lui accordait. Qu'elle était loin de penser que, huit années après, perdue dans la foule, elle assisterait à l'éclatante restauration de ce prince, qui alors, traitant ma mère d'égal à égal, avait envoyé M. d'Avaray attendre son arrivée, pour lui offrir ses compliments !

L'empereur Alexandre fit exprimer d'aimables regrets à ma mère, de n'avoir pu mettre le château à sa disposition. Mais cette noble et vaste demeure avait été deux fois la proie des flammes depuis le départ de mon père. Ce qui restait du château était presque inhabitable et servait à la fois d'hôpital militaire et de caserne. Louis XVIII habitait une aile un peu moins délabrée et une moitié de la cour était devenue le jardin de madame la duchesse d'Angoulême, tandis que l'autre servait de place d'armes et de promenade aux soldats convalescents. Souvent le triste convoi d'un de ces malheureux passait sous les yeux de la princesse; mais plus souvent encore son repos était troublé par les bruyants excès des Cosaques et des Baskirs.

En voyant ces grandes infortunes, ma mère devait se trouver heureuse dans l'agréable et simple maison de son frère, où elle était entourée de tant de soins et d'amour. Après quelques jours consacrés à sa famille, elle demanda à voir Louis XVIII, la reine, Madame et Monsieur le duc d'Angoulême. Quoique ma mère partageât à cette époque l'opinion générale sur l'état prospère de la France et qu'elle fût éblouie des succès éclatants qui rendaient alors cet empire si brillant, elle n'en fut pas moins touchée jusqu'aux larmes de se trouver au milieu de ces illustres réfugiés.

Les émotions de genres si différents qu'éprouvait ma mère ne lui firent pas perdre de vue le but de son voyage. Elle ne resta que peu de moments à Mitau, et arriva dans les derniers jours du mois de juin à Pétersbourg. A son arrivée elle reçut un message de l'empereur Alexandre qui lui annon-

1. Le roi Louis XVIII.

çait sa visite pour le lendemain : ce message lui fut remis par le prince Troubetzkoï, aide de camp de l'empereur, et un peu gendre de ma mère, puisqu'il avait été le second mari de ma sœur aînée, dont il était alors déjà séparé.

A peine éveillée et déjeunant en peignoir avec l'abbé Piattoli, ma mère fut très surprise de voir entrer dans son cabinet un officier russe, qui, n'ayant trouvé personne dans l'antichambre, arrivait sans être annoncé. L'abbé reconnut et nomma l'empereur. Sa Majesté baisa la main de ma mère, qui, d'après l'usage du pays, approcha la joue. Elle était encore assez jolie pour que l'absence de toute parure ne lui fût pas défavorable. L'empereur Alexandre la trouva ce qu'elle était en effet, belle, aimable et grande dame autant que personne du monde.

Elle fut invitée à passer quelque temps à Kaminostroff, où la cour était alors, et trouva toujours dans les différentes courses qu'elle fit aux environs de Pétersbourg la maison de l'empereur à ses ordres. Au bout de deux mois elle eut terminé ses affaires de la manière la plus satisfaisante, et quitta la Russie emportant mille souvenirs précieux de l'accueil charmant qu'elle avait reçu des deux impératrices et heureuse, enchantée de l'amitié qu'Alexandre lui avait témoignée. Cette amitié s'est soutenue longtemps sans nuage ; la confiance dont ce monarque honorait ma mère a toujours été justifiée, et fut même dans quelques circonstances d'une utilité réelle aux vues politiques de ce prince.

***

Revenue en Courlande pour n'y passer que six semaines, ma mère y fut retenue pendant tout le cours de la mémorable année 1807. J'ai dit qu'elle m'avait laissée à Berlin; c'est de cette ville que, dans les premiers jours d'octobre, je vis l'armée prussienne détruite et les trois quarts du royaume envahis. Les mauvaises nouvelles se succédaient si rapidement, il y avait eu si peu d'intervalle entre le commencement des hostilités et le désordre d'une complète déroute que le hasard seul présida aux dispositions qu'il

fallut prendre. La mort du prince Louis à Saalfeld[1], la perte de la bataille d'Iéna[2], consternaient Berlin. Le bruit de la prise de la reine se répandit même; elle s'était, disait-on, obstinée à rester près du roi, et avait été enlevée dans la bagarre générale par des partisans français. Mais pendant qu'on allait aux informations, on vit une voiture, attelée de six chevaux qui couraient bride abattue, s'arrêter devant le palais; la reine en descendit, passa une heure à brûler quelques papiers et à donner des ordres pour le prompt départ de ses enfants; puis, montant de nouveau en voiture, elle partit en annonçant l'intention d'aller attendre le roi à Küstrin[3].

Immédiatement après son départ, toute la famille royale quitta Berlin. Ma marraine me fit dire qu'il serait imprudent de rester dans une ville qui, bientôt, allait être occupée,... qu'il fallait partir et aller à Danzig où elle se rendait ainsi que le prince royal. En effet, il eût été hors de toutes convenances de continuer à habiter, seule avec ma gouvernante, une vaste maison dont des officiers français allaient s'emparer. Mon désir de partir était encore augmenté par la crainte que j'avais d'être privée, pendant longtemps, de toute communication avec ma mère; comment, d'ailleurs, ne pas suivre le sort d'une malheureuse famille à laquelle j'étais dévouée?... Notre résolution fut bientôt prise, mais les obstacles matériels qui s'opposaient à notre départ étaient infinis.

Après avoir jeté pêle-mêle nos effets dans nos malles que l'on avait beaucoup de peine à placer sur des voitures de ville, occupation qui nous prit deux heures, nous partîmes avec mes chevaux; ceux de la poste étaient tous employés pour le service de la famille royale. Nous cheminions si lentement que nous craignions toujours d'être poursuivies par les

1. Le 10 octobre 1806.

2. 14 octobre 1806.

3. Ville forte de 16 000 habitants, située au confluent de la Warthe et de l'Oder. Le roi et la reine de Prusse traversèrent Küstrin le 26 octobre. Le général d'Insgersleben, qui commandait la place, jura à son souverain en fuite de résister jusqu'à la mort. Trois jours après, voyant venir l'avant-garde du maréchal Davout, il invita les Français à prendre possession de la forteresse.

ennemis, et que nous n'osions mettre la tête à la portière de peur d'apercevoir quelques éclaireurs français.

A Freienwalde, le premier relais en quittant Berlin, pendant que nous cherchions vainement à fléchir le maître de poste pour avoir des chevaux, le roi arriva; nous étions si inquiets sur son sort que nous jetâmes des cris de joie en voyant sa voiture au milieu de celles qui couvraient la route! Dans ces premiers moments de peur, les personnes les moins exposées avaient fui comme celles qui l'étaient davantage; sans argent, sans ressources, dans de mauvaises charrettes, on voyait des familles entières encombrer les villes et les villages. Ce spectacle devait être d'autant plus déchirant, pour le roi, que son peuple ne l'a jamais, un seul moment, accusé de ses malheurs. Au passage d'un bac, près de Stargard[1], nous rejoignîmes le prince royal et apprîmes l'entrée de Napoléon à Berlin.

Arrivée à Danzig, j'écrivis à ma mère, pour lui dire où j'étais et lui demander ses projets. Sa réponse ne m'y trouva plus; car les projets de l'armée française nous obligèrent à quitter cette ville que l'on s'apprêtait à défendre. Toute l'émigration s'établit alors à Kœnigsberg où l'on était fort mal; la trop grande affluence du monde faisait que l'on y manquait de tout. Nous étions assez près de la Courlande, et l'on nous conseilla d'aller rejoindre ma mère; nous nous mîmes, en effet, en route. Les adieux de tous mes jeunes amis, le manque de nouvelles de maman, la saison avancée qui rendait le froid très vif, et la sombre tristesse des côtes de la Baltique, rendirent ce voyage le plus pénible qu'on puisse imaginer.

De Kœnigsberg à Memel, on suit le bord de la mer pendant quarante lieues, à travers des sables mouvants qui arrêteraient à chaque pas, si l'on négligeait la précaution de se tenir toujours assez près de la mer pour être touché par la lame. Mais, au mois de novembre, la Baltique est très orageuse et les vagues couvraient notre voiture de manière à faire craindre qu'elle ne fût entraînée dans les flots. Quelques sapins, de petits coquillages, de grands morceaux d'ambre, quelques

1. Dans la Poméranie orientale. Stargard est située sur l'Inha, affluent de l'Oder.

mauvaises cabanes de pêcheurs, qui offrent de loin en loin un triste asile, voilà ce que l'on trouve sur cette plage déserte. Le soir du second jour de notre voyage, nous arrivâmes à la pointe du Strand qui est séparé de Memel par le Kurische Haff. La mer était trop mauvaise pour qu'aucune embarcation voulût se charger de nous, et un froid très vif ne nous permettait pas de passer la nuit dans notre voiture. Nous fûmes donc obligées d'entrer dans un horrible petit cabaret où nous ne vîmes que des matelots qui se grisaient en attendant le jour. Pendant qu'à moitié cachée derrière un énorme poêle, je cherchais à m'endormir, nous vîmes entrer dans ce taudis un homme courageux qui arrivait de Memel, dans une barque qu'il s'était procurée à force d'argent. Nos gens lui avaient appris mon nom, et c'était moi qu'il cherchait. Ma mère prévenue de mon arrivée par une lettre, et sachant tout ce que le voyage offrait de pénible, dans cette saison, avait prié un ancien serviteur de mon père, M. de Butler, de venir à ma rencontre.

Elle m'écrivait par lui et m'envoyait toutes sortes de provisions, parmi lesquelles de bonnes fourrures, dont la précipitation de notre départ ne nous avait pas laissé le temps de nous munir, furent les mieux accueillies.

Je trouvais sur ma route une partie du bon accueil qui avait réjoui le cœur de ma mère; aucun souvenir particulier ne se rattachait à moi; mais j'étais sa fille, et le nom de princesse de Courlande, que je n'avais pas encore changé, me valait toute sorte de témoignages d'affection.

Cependant ces contrées, déjà couvertes de neige, me paraissaient bien tristes. Les paysans ne vivent pas réunis dans des villages; chaque ménage a pour demeure trois cabanes : l'une renferme les lits, l'autre la cuisine, et la troisième le bain. Ces petites habitations, souvent séparées les unes des autres de plus d'un quart de lieue, donnent au pays un aspect désert.

L'homme du peuple, ne possédant rien en propre, est heureux ou malheureux, pauvre ou riche, selon que le maître, dont il est serf, le traite plus ou moins bien. L'esclavage, lors même qu'il est adouci, rend servile et donne l'air faux ou découragé. Je remarquais toujours, sur les figures de ces pauvres gens, une de ces deux expressions. La manière dont ils se jetaient à

mes genoux, dans la neige, pour me baiser les pieds, m'était odieuse.

Je souffrais, j'étais humiliée de tant d'abjection. Les hommes, en général, sont fort blonds, leurs cheveux de filasse tombent en désordre sur leurs épaules, leur visage est sans mouvement, leurs vêtements sont négligés; à tout prendre, je trouvais cette race laide, éteinte et sale. Je ne parlais pas la langue slavonne; mes gestes, mes regards, auxquels je joignais quelque argent, exprimaient très imparfaitement mon désir de les bien accueillir; cependant ils paraissaient contents. Les femmes, traitées plus doucement et par conséquent moins avilies, sont aussi moins bornées; elles me chantaient, en improvisant, des espèces d'hymnes en mon honneur; je me faisais expliquer leur langage cadencé, dans lequel je trouvais d'assez belles images et des comparaisons assez heureuses.

La noblesse du pays remonte aux anciens chevaliers de l'ordre Teutonique qui, s'étant rendus maîtres de la Courlande, y portèrent le christianisme et un peu de civilisation. Fiers de leur noblesse antique et sans tache, très riches, très hospitaliers, en général d'une taille haute et élégante, pleins de courage, remuants et factieux, les seigneurs courlandais ne supportaient guère mieux le joug russe, qu'ils ne se plaisaient sous celui de la Pologne et de leurs anciens ducs.

On me mena à la campagne chez l'aîné des frères de ma mère; ce fut là que j'eus le bonheur de la retrouver. Je vis un grand château bâti en pierres, ce qui dans le Nord reculé est rare, et le parc me parut beau, quoiqu'il fût couvert de neige. Cinquante gentilshommes avec tous leurs gens et leurs chevaux, grandement défrayés, étaient depuis un mois réunis pour chasser l'élan et faire huit ou dix repas par jour. Je n'ai jamais vu ni autant ni si souvent manger qu'en Courlande; on mange parce qu'on a faim, on mange parce qu'on s'ennuie, on mange parce qu'on a froid, enfin on mange toujours. Les soins agricoles, la chasse, les courses en traîneaux, voilà ce qui remplit la vie des hommes. Les femmes, presque toutes jolies, extrêmement ignorantes et très ennuyeuses, sont d'excellentes ménagères et des mères de famille parfaites. Ma tante, malgré ses trente mille livres de rentes, surveillait sa cuisinière, préparait le dessert, recevait le beurre et les œufs des fermiers, ourlait

des torchons, ou bien tricotait les bas de son mari et de ses enfants. Tout le luxe est dans l'abondance; la bonhomie tient lieu de grâces et les qualités se montrent à nu comme les défauts.

Le froid de Berlin ne m'avait qu'imparfaitement préparée à celui de la Courlande; aussi je me refusais à sortir de la maison que l'on savait rendre chaude et confortable, malgré 28 degrés de froid. Privée, par conséquent, de tout exercice, n'ayant pu me procurer d'autre lecture que celle d'un livre de prières, loin de mes amis et ignorant leur sort, m'ennuyant fort de la conversation de mes tantes et de mes cousins, j'attendais, avec impatience, la fin de notre exil; nous espérions encore à cette époque une paix prochaine et honorable, dont notre départ eût été la suite.

Ma mère sentait moins vivement les privations dont je me plaignais, et me savait assez mauvais gré de la déplaisance que je montrais au milieu de sa famille et de sa patrie; aussi fut-elle bien moins affligée que moi lorsque la guerre reprenant une nouvelle activité nous obligea à penser sérieusement à un établissement d'hiver. Un de mes oncles nous céda sa maison de Mitau, la plus belle de la ville et qui, partout, serait une belle maison; mais elle était située au bord de la rivière, dans un quartier isolé, et en face du château délabré. J'avais prévu que nous serions bien tristement, et chaque jour augmentait mon dégoût et mes regrets. Le revenu de ma mère, aux trois quarts en Russie, lui permettait de ne rien diminuer de sa dépense; mais moi, de qui les terres, situées en Prusse, étaient dévastées par l'armée française, je me trouvais à sa charge, ce qui ne m'était jamais arrivé et ne plaisait guère à mon indépendance.

Toujours en opposition de goûts et d'opinions, elle me montrait de l'impatience qui me paraissait de l'injustice; en un mot, nous étions chaque jour plus loin de nous entendre, ma mère et moi, lorsque l'abbé Piattoli arriva de Pétersbourg. Son retour, en m'offrant toutes les ressources de l'amitié et d'une société instructive et douce, me réconcilia un peu avec la Courlande et me fit prendre surtout une manière d'être plus convenable dans le salon de ma mère. L'abbé ne s'occupait plus, à proprement parler, de mon éducation; j'allais souvent

causer dans sa chambre et il bornait ses leçons à diriger le choix de mes lectures et à me faire rendre compte des impressions qui m'en étaient restées. D'ailleurs, que de questions n'avais-je pas à faire sur le prince Czartoryski! l'abbé ne se faisait pas prier pour répondre, il vantait son ami, me disait qu'il était fort curieux de me voir, mais que, toujours effrayé du grand nombre d'années qu'il avait de plus que moi, il trouvait peu de vraisemblance à ce qu'une très jeune personne s'arrangeât des goûts sérieux d'un homme attristé par de longs malheurs. Au lieu de sentir que le prince pourrait avoir raison, je me disais avec bonheur que j'avais les goûts de l'âge mûr et à force de me le répéter et de mettre du soin à me vieillir, j'arrivai, en effet, à perdre, momentanément, le peu de jeunesse qui me restait dans la conversation et dans les manières. Je ne lisais plus que des livres sérieux et crus découvrir un trésor dans un vieux professeur de mathématiques avec lequel je faisais de l'algèbre quatre heures par jour. Si, dans le cours de ma vie, on a pu s'étonner qu'une grande différence d'âge ne me parût qu'un léger inconvénient dans les différents rapports de la vie, il faut se reporter à ce temps où, au sortir de l'enfance, j'accoutumais mon esprit à l'idée d'épouser un homme qui avait vingt-cinq ans de plus que moi. Non seulement je me familiarisais avec cette pensée, mais je l'accueillais par une sorte d'amour-propre qui me faisait croire que je me grandissais en me singularisant.

***

Dès que l'abbé eut mis mon imagination dans cette route, je cessai de m'ennuyer : les jours se passaient en projets et la nuit, dans mes rêves, je me voyais toujours consolant des tourments de l'amour un homme, excellent en effet, mais dont je faisais un parfait héros de roman. Sachant qu'il aimait l'instruction, je repris mes études avec une nouvelle ardeur; enfin je n'eus plus qu'une seule pensée, celle de prendre l'air posé, les goûts et jusqu'au langage qui devaient plaire au prince Adam.

Cette exaltation, fort déplacée, sans doute, eut du moins

l'avantage de me faire supporter avec patience mon séjour en Courlande ; il est juste aussi de dire que Mitau n'était pas sans intérêt : placés sur la route de tous les courriers, nous avions les nouvelles les plus fraîches des armées et de la cour de Prusse, qui, obligée d'abandonner Kœnigsberg aux Français, s'était retirée à Memel. Mais l'avantage d'être près des nouvelles était grandement compensé par le passage continuel des troupes qui rejoignaient l'armée et des convois de malades et de blessés qui venaient se faire panser, pour la première fois, à cent lieues du théâtre de la guerre. Je voyais passer, sans cesse, sous mes fenêtres, de pauvres soldats couverts de vermine, se traînant à peine et qui mendiaient quelques secours en montrant leurs plaies envenimées, pansées avec du gros chanvre. La mauvaise administration des hôpitaux militaires russes faisait horreur ; ma mère, affligée de tant de négligence et révoltée de tant de dureté, établit à ses frais un hôpital, dont les soins nous occupèrent beaucoup. Je quittai l'algèbre pour faire de la charpie et, sûrement, c'était mieux employer mon temps.

Les prisonniers français, absolument délaissés, furent secourus dans leur misère par d'augustes mains. Madame la duchesse d'Angoulême, plus sensible alors aux malheurs des Français qu'elle ne le fut après avoir revu la France, faisait distribuer par l'abbé Edgeworth qui mourut, comme on sait, victime de son zèle[1], des dons et surtout des consolations à ces infortunés qui périssaient à la fois de maladies cruelles et du manque absolu de soins. Il était interdit de parler devant Madame Royale des revers de l'armée française et le sentiment national qui avait dicté cette règle était toujours respecté ; on admirait la fille de Louis XVI, proscrite, le cœur déchiré par d'affreux souvenirs, cédant à la pitié envers des Français que les seuls malheurs de la guerre avaient conduits sur une terre étrangère.

Que l'auréole du malheur lui seyait bien ! Hélas ! par quelle fatalité était-il réservé au bonheur de détruire les droits que cette princesse si grande, si résignée, si noble, si touchante dans l'adversité avait acquis à la reconnaissance de la

1. L'abbé Edgeworth, qui avait assisté Louis XVI à ses derniers moments, mourut à Mitau, le 22 mai 1807, des suites de la fièvre typhoïde qu'il avait contractée en soignant les prisonniers français.

France et à l'admiration du monde. J'avais souvent, à Mitau, l'honneur de la voir : d'abord chez ma mère, où elle ne venait jamais sans me demander, à la promenade, où elle me rencontrait quelquefois, dans son intérieur, où elle m'admettait avec bonté, mais plus souvent encore à dîner chez le roi[1]. Nous avons vu, en France, Louis XVIII aimer tellement je ne dis pas M. Decazes, mais tous les cousins de M. Decazes et, depuis, avoir tant de goût pour les petits Du Chayla, que ma vanité ne saurait être flattée aujourd'hui du bon accueil que je recevais alors, et que je devais uniquement, je l'ai compris depuis, à l'amitié fort tendre qui s'était établie entre M. d'Avaray, son favori de cette époque, et ma gouvernante. Nous voyons tous les jours par combien d'attentions éloignées le roi sait montrer ses faveurs; je les avais obtenues en qualité d'élève de l'amie de son favori. Je ne puis avoir de doute à cet égard, puisque le roi ne m'a jamais montré le plus léger souvenir de ses anciennes bontés et qu'il m'a parlé plusieurs fois avec intérêt de mademoiselle Hoffmann; je dois ajouter qu'il avait déjà parlé d'elle à M. de Talleyrand en 1814, le jour même où celui-ci fut à sa rencontre, à Compiègne. On conviendra que c'est montrer à la fois une mémoire bien exacte et bien incomplète.

M. d'Avaray venait sans cesse nous dire, de la part de son Maître, d'aller dîner au château. Le roi me prenait sur ses genoux, m'embrassait, me nommait, à cause de mes yeux noirs, sa petite Italienne, me questionnait sur mes études, en un mot, me faisait mille grâces[2] dont je me souviens avec

1. Il s'agit ici du second séjour de Louis XVIII à Mitau, qui dura de janvier 1805 à septembre 1807. Il y avait déjà séjourné de mars 1798 à janvier 1801. Sur l'ordre de Paul Ier, le comte de Provence, avec sa petite cour, avait quitté la capitale du duché de Courlande et s'était rendu à Varsovie. L'empereur Alexandre Ier le rappela à Mitau et lui servit, au début, une pension d'environ 200 000 roubles.

2. Voici ce qu'écrit sur ce sujet et à cette époque, l'auteur de ces Mémoires :

Mitau, le 11 février 1807.

Ma bonne Jeanne, j'ai appris avec grand plaisir par tes lettres à maman que tu te portes bien. Tu n'as certainement pas cru que nous célébrerions le jour de naissance de notre chère maman dans Mitau; nous avons été tout à fait tristes ce jour-là, d'abord par mille souvenirs et parce que tu n'y étais pas... J'ai vu la duchesse d'Angoulême qui est bien aimable et que je trouve très belle; Louis XVIII est aussi aimable. La Duchesse m'a demandé laquelle de mes sœurs j'aimais le plus et j'ai dit que c'était toi parce que je te connaissais le

étonnement, lorsque je passe maintenant comme une ombre, deux fois l'année, devant son fauteuil.

Tous les vieux courtisans de l'émigration réunis à Mitau[1] venaient beaucoup plus chez ma gouvernante que chez ma mère, de qui ils n'étaient pas contents; ils la trouvaient trop peu révoltée contre Bonaparte et craignaient les discussions politiques qni s'élevaient chez elle. Mon petit intérieur était alors ce que l'on nommerait maintenant *pur*; mais ce qui, en 1822, est synonyme d'absurde, n'était, en 1807, que le besoin de secouer un joug oppresseur et de rendre hommage au malheur qu'il était permis encore de croire non mérité.

Mademoiselle de Choisy[2] et madame de Sérent[3] ne quittaient jamais le château, mais madame de Damas[4] allait un peu dans la société; il me semble qu'elle était moins maniérée qu'elle ne l'est à présent; je suis sûre du moins que ses toilettes étaient plus simples et qu'elle n'avait point encore

plus et parce que tu étais bien bonne. Je te prie d'embrasser Pauline et de faire mes compliments à la Maynard et à la Costantini; dis à cette dernière que je fais tous les jours mes gammes et mes passages. Adieu, chère et bonne Jeanne, je t'embrasse de tout mon cœur et t'aime comme je désire être aimée de toi.

Ta DOROTHÉE.

(*Lettre inédite.*)

1. Le baron Hue, commissionnaire général de la maison du roi, donne la liste des émigrés qui étaient auprès de Louis XVIII durant son second séjour à Mitau. C'étaient : le duc de Gramont, le duc de Piennes, le duc d'Havré, le comte de la Chapelle, le marquis de Bonnay, le comte de Damas, la comtesse de Narbonne, la comtesse de Choisy, la duchesse de Sérent, le comte et la comtesse de Damas-Crux, l'abbé Edgeworth, l'abbé Fleuriel, l'abbé Destournelles, M. Le Fèvre, etc.

2. Mademoiselle Henriette de Choisy était fille de ce marquis de Choisy qui, se trouvant à Vienne au moment du premier partage de la Pologne, se mit en tête de revendiquer une part pour la France. Avec 1 200 insurgés polonais, il s'empara de Cracovie, en prit possession au nom du roi Louis XV qui désavoua Choisy (février 1772). Sans tenir compte du désaveu du roi, il garda avec lui 600 Polonais et 25 gentilshommes français et avec 4 canons en fer soutint le siège durant tout le mois de mars contre 18 000 Russes. Mademoiselle de Choisy était émigrée à Vienne quand, sur la recommandation du cardinal de la Fare, Madame Royale qui allait gagner Mitau pour épouser le duc d'Angoulême se l'attacha comme dame d'honneur (1799).

3. Félicité de Montmorency, duchesse de Sérent, ancienne dame d'atours de Madame Élisabeth. Le duc de Sérent était ancien gouverneur des ducs d'Angoulême et de Berri.

4. La comtesse de Damas-Crux était fille de la duchesse de Sérent. Le comte de Damas (1738-1829) dirigeait avec d'Avaray la maison militaire de Monsieur, Comte de Provence.

adopté ses mentonnières de perles, de fourrures, de plumes et de fleurs, qui lui donnent une figure si bizarre et que les yeux observateurs de l'enfance auraient sûrement remarquées. Madame de Narbonne[1] restait avec la reine[2], lorsque S. M., ce qui arrivait souvent, ne préférait pas s'enfermer avec ses femmes... Je n'ai jamais vu une femme plus laide ni plus sale. Les cheveux gris, coupés en hérisson, étaient couverts d'un mauvais chapeau de paille tout déchiré; son visage était long, maigre et jaune; sa taille, petite et grosse, soutenait je ne sais trop comment un jupon sale sur lequel flottait un petit mantelet de taffetas noir, tout en loques; elle me fit peur la première fois que je la vis. — La messe, vêpres, le salut, la chasse occupaient M. le duc d'Angoulême à Mitau comme à Paris.

Le duc de Gramont cherchait partout un bon dîner, M. d'Agoult soignait déjà mademoiselle de Choisy[3]. A tout considérer, si on n'avait pas été aveuglé par le besoin de trouver intéressants des gens malheureux, on les aurait jugés à Mitau comme nous les jugeons aux Tuileries.

Si ce jugement est maintenant moins indulgent que ne l'était celui que je portais à cette époque, je ne dois pas l'étendre à un vertueux prélat qui n'a rien perdu de la vénération qu'il inspirait alors, par l'éclat des honneurs auxquels l'opinion publique l'a appelé depuis. L'archevêque de Reims[4] était le seul des serviteurs du roi qui conservât de la dignité dans le malheur. Sa belle figure, ses nobles manières, étaient l'ornement de la Cour du monarque exilé; je ne m'approchais de lui qu'avec respect, quoique je fusse aussi éloignée de croire qu'il aurait un jour une influence réelle sur ma vie,

1. La comtesse de Narbonne, dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême, était femme du comte, puis duc de Narbonne-Pelet et, comme madame de Damas, fille de la duchesse de Sérent.

2. Marie-Joséphine Louise de Savoie.

3. Mademoiselle de Choisy épousa en 1815 seulement le vicomte d'Agoult, premier écuyer de la duchesse d'Angoulême, et en cette qualité devint dame d'atours de Madame la Dauphine.

4. Alexandre de Talleyrand, né en 1736, archevêque-duc de Reims (1777). Il avait été député aux États-Généraux (1789). Ayant refusé sa démission en 1801, il fut appelé par Louis XVIII à Mitau en 1803, devint grand aumônier en 1808, pair de France en 1814, cardinal en 1817 et mourut archevêque de Paris en 1821. Il était l'oncle paternel du prince de Talleyrand.

qu'il était lui-même loin de penser que cette jeune personne si cajolée, si brillante, dût un jour soigner et peut-être embellir ses dernières années.

M. d'Avaray, petit, fort laid, toujours malade, avait un peu d'esprit, assez d'ambition et beaucoup d'intrigue; il venait se faire soigner chez moi, et s'y reposait de la faveur dont il était à la fois jaloux et fatigué. Quel était cependant le véritable motif qui attirait le favori dans l'intérieur d'une jeune personne et de sa gouvernante? Les temps sont si changés que j'éprouve quelque embarras à le dire. En se reportant à l'époque dont je parle, on a pu voir que j'étais regardée comme fort grande dame et comme une riche héritière par une famille dont les malheurs suspendaient la fierté et que de nombreux besoins rendaient sensible à la fortune. D'ailleurs les espérances des Bourbons diminuaient chaque jour : les souverains se réconciliaient chaque jour avec Napoléon; ils le reconnaissaient et jamais dynastie ne parut mieux affermie que la sienne.

Dans cet état de choses, M. le duc de Berry, alors en Angleterre, n'était pas facile à marier; on désirait cependant qu'il eût des enfants et qu'une femme riche vînt adoucir les rigueurs de l'émigration. Le choix du roi, ou plutôt celui de M. d'Avaray, tomba sur moi. Mademoiselle Hoffmann, dont l'amour-propre était si aisé à flatter, touchée des soins de M. d'Avaray et des bontés du roi, devint infidèle à ses premiers vœux; elle cessa de me parler du prince Czartoryski et promit de me faire abandonner tout projet qui pourrait contrarier celui qu'on présentait. La guerre finie, M. le duc de Berry devait venir à Mitau et la grande question s'y déciderait. Ne professant aucun culte, il aurait été facile de me faire changer de religion et ce point, ainsi que le fond de l'affaire, étaient convenus à mon insu. Je n'ai eu connaissance de ces arrangements que beaucoup plus tard, par les lettres que M. d'Avaray écrivait à ma gouvernante, de Strasbourg et de Suède, où il avait suivi Louis XVIII, et par quelques mots de regret échappés à mademoiselle Hoffmann lorsque, la famille royale ayant rejoint le roi en Angleterre, les communications se trouvèrent coupées et qu'elle ne reçut plus aucune nouvelle. Ce ne fut même qu'après la mort de M. d'Avaray qu'elle

me montra les lettres qu'il lui avait écrites et m'expliqua l'espèce de chiffre dont il se servait.

La personne de M. le duc de Berry ne m'a jamais, depuis, inspiré de regret. J'avoue cependant que le rôle politique que sa femme pouvait être appelée à jouer aurait plu à mon ambition. Je ne sais si j'aurais convenu au Prince; mais j'ai souvent pensé que ne plaçant pas mon origine dans les nuages et ne me croyant pas précisément et entièrement une émanation de la Divinité, j'aurais pu être assez utilement le lien intermédiaire entre ces demi-dieux et le reste des humains[1].

DUCHESSE DE DINO

(A suivre.)

1. Le duc de Berry avait dû épouser aussi, en 1798, Anna Tyszkiewicz, devenue plus tard comtesse Potocka. « Était-ce, dit-elle dans ses Mémoires, à la suite d'un projet éphémère ou simplement pour se rendre agréable et payer de cette manière la réception royale qu'on avait faite à son maître (Louis XVIII), je ne sais, mais avant de quitter Bialystok, le comte d'Avaray proposa à ma mère de me marier au duc de Berry... » (p. 21). Le duc de Berry épousa, en 1816, Marie-Caroline princesse des Deux-Siciles.

LA MONTÉE[1]

I

Madame Pelvilain et son fils Louis débarquèrent à Paris, un jour de mai, entre neuf et dix heures du matin. Ils avaient quitté depuis l'aube leur maisonnette de Vernon et, tandis que le train haletait dans la campagne, sous la flambée du ciel pur, ils revoyaient confusément leurs deux chambres nettes et claires tendues de papiers à fleurs, la salle à manger ronflante de guêpes, la vigne vierge grimpant au mur et le jardin en pente avec ses espaliers, ses haies de cassis, ses bordures de fraisiers des quatre saisons qui descendaient jusqu'à la Seine où dormait, derrière un rideau de saules argentés, une barque brune amarrée dans les roseaux.

Les Pelvilain habitaient Vernon depuis trois années. Ils y étaient venus après la mort du chef de famille, le garde-chasse Pelvilain, qu'une fluxion de poitrine leur avait enlevé. Au chagrin de cœur que lui faisait éprouver la perte de son mari, la veuve Pelvilain voyait s'ajouter, par surcroît, de graves préoccupations matérielles. Deux petits héritages joints à ce qu'ils avaient amassé, elle et son mari, pendant vingt ans de travail lui assuraient un revenu d'à peu près quinze cents francs. De plus, les châtelains d'Égryves, se souvenant à point des services que leur avait rendus le garde-chasse tant par son zèle à poursuivre les braconniers que comme agent électoral du marquis d'Égryves,

lui avaient constitué une rente viagère de mille francs. Elle pourrait donc vivre et achever d'élever son fils. Mais quel désarroi, quel écroulement de rêves! Ces gens avaient réglé leur existence. Ils mettaient de côté tant par jour, par semaine, par mois, par année. Les livrets de caisse d'épargne enfouis sous des piles de linge, les titres graisseux dont ils détachaient les coupons avec une sorte de respect, les pièces et les billets placés dans un coffret dont madame Pelvilain portait la clef à son cou mêlée à des médailles pieuses, c'était leur joie, leur tourment, leur raison de vivre.

Les Pelvilain avaient toujours eu la même ambition : ils voulaient faire de leur fils un « bourgeois », l'élever de quelques degrés dans l'ordre social. Ils avaient devant leurs yeux un modèle, Jean Lourtier, le fils du maire de Lyons-la-Forêt, qui était commis-rédacteur au ministère des Travaux publics. Jean Lourtier avait épousé une Parisienne, une petite femme aux cheveux en nuage qu'on aurait crue toute poudrée d'or. De loin en loin il rendait visite à ses parents. Le bonjour du bout des doigts ou la poignée de main « pas fière » qu'il donnait aux vieux affirmait son élégance et sa distinction. Avec cela, des gants en peau de daim, des pourboires à tous. Si Louis pouvait lui ressembler!...

Les Pelvilain avaient bâti leur rêve. Quand Louis eut douze ans, ils le placèrent au collège d'Évreux. Mentalement ils fixaient l'époque où leur fils passerait le baccalauréat, et calculaient la somme nécessaire à l'achèvement de ses études. Ils entrevoyaient déjà le moment heureux où, libres enfin, ayant terminé leur carrière, ils se retireraient et vivraient de leurs petites rentes. Ils avaient tout prévu, tout, sauf la mort. Et la mort du garde-chasse survenue trop tôt avait laissé Catherine Pelvilain étourdie et désemparée. Elle s'était vite remise, cependant. Cette paysanne têtue avait trop d'expérience pour ne pas tirer des pires situations le meilleur parti. Elle rappela son fils, quitta Lyons et revint à Vernon, son pays d'origine, où, petite fille, elle avait gardé les bêtes, où les vieux se souvenaient de l'avoir connue maigriotte, chaussée de poussière, avec des cheveux noirs lui retombant dans la figure. Elle loua près de l'eau cette maison propre et gaie dont les légumes, à peu près, suffisaient à les nourrir. Elle se consacra toute à son

fils. Le petit, heureusement, lui donnait peu de mal. C'était, à la mort de son père, un garçon de quinze ans, mince, vigoureux, à la physionomie ouverte et intelligente. Des grandes courses faites avec son père à travers la forêt de Lyons, sur le sol velouté de mousse ou craquant de faînes, par des matins de brume légère tendue entre les sapins ou des après-midi d'été criblés de rayons ardents, il gardait, avec une santé robuste et une belle assurance dans la démarche et dans la voix, un grain de folie, une confuse passion d'aventures demeurés au fond de ses yeux noirs. Une fois, au temps de la première communion, sa mère lui avait demandé :

— Que veux-tu faire, quand tu seras grand?

Crânement, il répondit :

— Être marin.

Catherine sursauta :

— Qu'est-ce que tu chantes?... Voyons, petit loup, tu n'y penses pas!

Et elle l'avait saisi à pleins bras, tremblante, bégayante :

— N'est-ce pas... n'est-ce pas que c'est pour me faire enrager?

Pour Louis elle avait d'autres idées. Elle voulait qu'il allât à Paris. Il travaillerait dans un bureau, comme le fils Lourtier, il porterait des gants et il aurait tout à fait l'air d'un fils de famille. Cette impression de jeunes gens « distingués » lui restait d'une visite qu'elle avait faite à Paris, lors de l'Exposition de 1878. Tout en se promenant au bras de son mari, elle avait été frappée de l'élégance des citadins. Non qu'elle en vînt à mépriser le garde-chasse. Mais, tout en lui gardant son affection, elle sentait, néanmoins, que sa caste était médiocre et, dès ce jour, pour son fils futur, elle avait fait des rêves de grandeur.

Louis, heureusement, favorisait les plus beaux espoirs. L'instituteur de Vernon, son nouveau maître, en faisait grand cas. Il le traita de « sujet exceptionnel », et l'orgueil de Catherine fut vivement flatté. A quels sacrifices ne se résoudrait-elle pas, désormais, pour mener à bien l'œuvre commencée, pour faire « arriver » ce fils qu'elle adorait! Dès lors, elle n'eut plus qu'une idée : aller à Paris. C'est là que Louis trouverait la situation que méritait son intelligence. Longtemps elle avait

hésité. Puis, brusquement, lasse de peser, de réfléchir, elle avait pris la grosse décision...

Penchée à la portière du compartiment de troisième classe, Catherine laissait errer ses yeux sur les forêts et sur les coteaux. Des plumes de fumée rabattues par le vent d'est volaient comme des oiseaux blancs à la crête des champs d'avoine tachetés de bleuets et de coquelicots. Souvent le train faisait halte. Un frisson de peupliers emplissait l'air derrière les palissades d'une petite gare; des tournesols hochaient gravement leurs têtes brunes et dorées; une sonnette grésillait, semblait un bruit de chaleur. Inquiétudes, projets d'avenir, tout vivait et remuait dans la tiédeur de la campagne, sous la lumière franche et gaie du ciel printanier.

Soudain Catherine saisit dans le filet un sac de cuir noir. Elle en défit les courroies avec lenteur, l'ouvrit, puis tira deux petits paquets oblongs et huileux, qu'elle développa très minutieusement.

— Si nous mangions un morceau? — proposa-t-elle.

— Je veux bien, maman.

Louis avait pris au hasard un des pains au jambon que sa mère avait préparés la veille. Comme il le portait à sa bouche, Catherine l'arrêta :

— Non, petit, pas celui-là : l'autre est mieux beurré.

Il obéit sans un mot, habitué à ces gâteries de femme qui lui faisaient la vie si bonne et si douce. Catherine le regardait avec tendresse. Elle déboucha une fiole de vin rouge, emplit un gobelet de métal, et, le tendant à Louis :

— Tiens, bois ça.

La collation achevée, tous deux observèrent le paysage. Ils avaient hâte de voir surgir les monuments de la capitale. Catherine murmurait :

— Il y a près de vingt ans que je n'ai vu Paris. Comme cela doit avoir changé!

Le fil mince de la tour Eiffel dressé à la gauche d'une colline les emplit d'un grand enthousiasme. Leurs yeux ne purent s'en détacher. La veuve Pelvilain joignit les doigts :

— Est-ce possible! est-ce possible!

Les tuiles rouges éclatant au soleil, les cloches brillantes des maraîchers, la brume noire, frangée de mauve, amassée en un

coin de l'horizon, les rendirent tout à coup plus graves, plus silencieux. Catherine fixa d'un mot le sens de ses préoccupations :

— Pourvu que nous retrouvions nos malles !...

À l'approche de Paris, elle sentait autour d'elle, de plus en plus, le remuement de choses terribles et confuses. Elle tira de sa poche, pour la relire, la lettre que lui avait écrite sa bonne amie Aimée Sagerette, et dans laquelle la vieille fille exposait les arrangements conclus avec la propriétaire de l'Hôtel des Deux-Sèvres, qui les devait héberger jusqu'à ce qu'ils eussent pu trouver un logement convenable. Cette lettre était précieuse. Catherine la montrerait au besoin. On doit toujours douter de la bonne foi des commerçants. Seuls les écrits ont quelque valeur...

En descendant du train, Catherine songea de nouveau à ses bagages. Elle questionnait tous les employés sur la « grande bombée » et la « petite plate », et elle ouvrait ses bras pour leur indiquer la dimension de ses deux colis. Quand elle eut découvert ses malles, elle les fit porter jusqu'à la voiture par un homme en bourgeron, auquel ensuite elle mit trois sous dans la main. Celui-ci remarqua :

— Vous n'êtes guère généreuse, la bourgeoise !

Elle répondit avec un sourire :

— C'est que je ne suis pas riche, mon ami.

L'Hôtel des Deux-Sèvres était situé sur la rive gauche, presque au sommet de la rue Bonaparte. Tandis que la voiture roulait, traversait le Paris de mai, lumineux, fébrile, avec ses étalages ruisselant de soleil, ses frondaisons de boulevards, ses robes claires fleurissant l'asphalte, Catherine étonnée, abasourdie, laissait tomber de sa bouche avec un soupir :

— Enfin, nous y sommes !

Elle lut consciencieusement le tarif affiché dans la voiture. Le va-et-vient des fiacres et des passants lui rappelait soudain les sensations éprouvées en ce bienheureux été de 1878. Fréquemment, par manie, elle touchait le porte-monnaie enfermé dans la poche de sa jupe. Elle prenait la résolution de défendre son bien, de lutter tant qu'elle le pourrait contre les exigences de cette foule qu'elle sentait tourbillonner avec des clameurs autour de sa bourse.

II

La chance voulut que les propriétaires de l'hôtel fussent des gens de parole. Il n'y eut pas de surprise : leurs prix étaient bien ceux qu'avait indiqués mademoiselle Sagerette.

Les chambres étaient au troisième. Elles communiquaient entre elles et donnaient sur un petit jardin entouré de murs. Quelques pâquerettes fleurissaient le gazon neuf. Une corbeille d'héliotropes exhalait une odeur de vanille. La propriétaire, une femme ronde et propre avec un tablier à poche et des cheveux gris luisant de pommade, vantait les avantages de sa maison :

— D'un côté, madame, on est bien tranquille, on n'entend pas de bruit. Et puis vous avez de la verdure.

La mère et le fils échangèrent un regard. Ils songeaient au jardin de Vernon froufroutant d'ailes et embaumé de roses.

Une fois seuls, Catherine avertit son fils :

— Tu comprends bien, petit loup, qu'il faudra s'arranger pour ne pas moisir ici. Dix francs par jour! Nous ne pourrions pas vivre longtemps de cette façon-là.

Ils troquèrent leurs costumes de voyage contre des vêtements plus décents et plus « habillés ». C'est qu'ils comptaient employer l'après-midi à rendre visite aux seules personnes qu'ils connussent à Paris, mademoiselle Sagerette, l'amie d'enfance de Catherine, et les Jaume, de notables commerçants, des gens cossus, « distingués », et qui pourraient, sans doute, à l'occasion, donner à Louis « un bon coup d'épaule ».

La mère et le fils apparurent vers onze heures et demie à la table d'hôte. Ils avaient faim et firent grand honneur au déjeuner. Catherine, surtout, avait le désir d'en prendre pour son argent. Du moment que cinq francs étaient un prix convenu et qu'on ne pouvait lui compter davantage, il était bien inutile de se gêner. A l'instant du café, pesante, endolorie, elle se renversa sur le dossier de sa chaise.

— Ce serait bon de faire un somme. Mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser!

Elle fit venir la propriétaire pour lui demander quelques renseignements. Mademoiselle Sagerette demeurait au faubourg

Saint-Antoine; les Jaume, boulevard Haussmann. Elle voulait aller d'une maison à l'autre et ne pas errer inutilement à travers Paris.

Comme la femme aux cheveux gris s'embrouillait dans une interminable explication d'omnibus, Catherine, d'un geste, l'interrompit :

— Non, non, pas de voitures !... nous voulons nous dégourdir les jambes.

La femme dut fournir d'autres indications. Catherine tendait le front, comprenait à peine. Elle dit enfin :

— Je vous remercie. D'ailleurs, si nous sommes embarrassés, nous demanderons à des sergents de ville.

Et les voilà dehors, inquiets, mal assurés, étourdis par la lumière, le mouvement et le tapage. Ils s'étaient pris le bras et, de la sorte, ils étaient plus forts. Ils s'arrêtaient parfois aux étalages, regardaient les chapeaux à plumes installés sur des perchoirs, les bijoux disposés sur de petits coussinets de velours. Mme Pelvilain reprenait son mince sourire :

— Ah bien, mon petit, si j'avais de l'argent, je te jure que je ne l'emploierais pas à faire l'achat de pareilles bêtises.

Quand il fallait traverser une rue, Catherine disait à son fils : « Tiens-moi bien ! » et ils s'y essayaient à deux ou trois fois, craignant de voir surgir une voiture plus rapide qui aurait mis leurs vies en danger. Ils n'avançaient d'ailleurs qu'avec une extrême prudence, demandant leur chemin à tous les carrefours, se repérant aux noms de rues, aux enseignes, aux maisons dont l'architecture les frappait plus particulièrement. Ils s'arrêtèrent dans le jardin des Tuileries, surpris de cet espace, de ces pelouses bien arrosées d'où jaillissaient, près du saut de loup, des rosiers en fleurs. Catherine dit à son fils :

— Nous allons nous reposer ici quelques minutes.

Ils s'assirent sur un banc de pierre, le dos au soleil, grisés de parfums et de chaleur. Près d'eux, un vieil homme émiettait du pain et des oiseaux volaient autour de sa tête; certains même, plus audacieux, se posaient sur ses bras et sur ses épaules. La mère et le fils se divertirent à ce spectacle. Soudain, madame Pelvilain pâlit. Elle venait d'apercevoir, détachées sur le feuillage d'un massif, deux femmes de marbre non vêtues dont l'attitude impudique l'offensait gravement. Elle

étouffa un cri : « Quelle horreur ! » saisit le bras de son fils et l'entraîna bien vite hors de ce lieu de perdition.

Ils reprirent la course à grandes enjambées. Bien qu'elle portât une robe en drap noir, Catherine Pelvilain ne semblait pas souffrir de la chaleur. Elle était grande, avec des épaules carrées ; on éprouvait, à la voir marcher, la sensation d'avoir devant soi une de ces femmes taillées pour la lutte et pour la patience. Son nez fort, en bec de corbin, pompait l'air avec décision. Elle avait les joues mates, une large bouche plissée et dure. Ses yeux vifs s'enfonçaient dans l'avenir comme deux clous vivants. Mais c'était le front, surtout, qui marquait la puissance de sa volonté, un front vaste et poli dont les cheveux plantés trop haut et collés en plaques diminuaient insuffisamment l'étendue... Louis, près d'elle, semblait insignifiant, amoindri. Pourtant, c'était un beau garçon de dix-huit ans, souple et robuste. Ses deux bras pendaient au long de ses hanches comme des armes inutilisées. Une fine moustache crayonnait sa lèvre. Il portait un veston gris et un chapeau de paille à ruban orange.

Mademoiselle Aimée Sagerette habitait, en plein quartier d'affaires, le troisième étage d'une maison qu'occupaient également un coiffeur, un institut dentaire et un journal financier. A sa porte, une affiche manuscrite : « Sonnez doucement », révélait d'ailleurs que la vieille fille n'avait rien de commun avec son bruyant entourage et savait se faire une vie discrète et isolée au milieu de l'agitation.

Elle vint ouvrir elle-même, chaussée de « silencieuses », et elle porta la main droite au-dessus de ses yeux comme pour les garantir du soleil.

— Tiens, c'est toi, ma bonne Catherine !... Je commençais à me dire : « Elle a manqué le train... »

— Mais il n'est pas tard, ma chère Aimée !

Mademoiselle Sagerette hocha la tête et tira de son corsage une petite montre ornée de brillants. Elle rapetissa ses yeux afin de mieux voir les aiguilles :

— Hum, hum !... cela fait bien deux heures un quart.

Ces premiers mots s'étaient échangés sur la porte, en dehors de l'appartement, dont mademoiselle Aimée semblait vouloir défendre l'accès. Ses yeux tombèrent tout à coup sur Louis,

qui se tenait en arrière, le chapeau de paille au bout des doigts, dans une posture respectueuse.

— Voyons, mon petit ami, voyons, avant d'entrer, je te serai bien reconnaissante d'essuyer tes pieds sur le paillasson.

Louis rougissait, un peu surpris de cet accueil. Il sourit cependant, et, sans un mot, frotta très consciencieusement ses bottines, l'une après l'autre, sur le tapis de crin. Catherine, elle, restait muette. Elle tendait le buste en avant, l'échine ployée, avec un geste de soumission. N'était-elle point d'avance disposée à tout subir, à tout accorder, afin de conserver l'amitié de mademoiselle Sagerette qu'elle jugeait précieuse? C'est que la « chère Aimée » était maintenant une personne considérable. Elle possédait trente mille francs de rente, et, bien qu'elle s'efforçât de le dissimuler, les faits étaient là, nets et précis, et la mémoire fidèle de Catherine les gardait intacts.

C'était une chose étrange que cette destinée. Toute petite, avec des yeux de porcelaine et des cheveux de chanvre, Aimée, la fille de l'éclusier, rouée de coups cinq fois la semaine, promenait sur la levée du fleuve ses joues brûlées de pleurs et sa bouche tordue de sanglots. L'insuffisante tendresse d'une mère la protégeait mal contre la brutalité du père et des deux frérots. Par surcroît, les gamins de l'école faisaient des rondes autour de ses larmes. Aux poings solides de Catherine, intervenus plusieurs fois en sa faveur, elle vouait une reconnaissance éternelle. Une fois, à quinze ans, elle lui dit :

— Je te ferai mon héritière.

On rit beaucoup. Elle n'avait ni sou ni maille.

Pourtant elle vint à Paris, tâta la vie un peu de tous les côtés. Femme de chambre, puis couturière, elle fut enfin, à l'église Saint-Thomas d'Aquin, la fille triste et sans âge qui vit dans la pénombre et surveille de ses yeux flétris les cierges de toutes grandeurs qui brûlent pour exaucer les vœux des fidèles. C'est là qu'elle rencontra la vieille marquise de Chaligny, qui la prit à son service. Douze ans, elle poussa le fauteuil à roulettes et fit la lecture. Puis ce fut la mort de la protectrice, l'héritage disputé par la famille et enfin l'arrangement « à l'amiable », le million inattendu tombé dans sa pauvre bourse de vieille fille.

C'est à ce million que songeait Catherine tandis que, suivie

de Louis, elle pénétrait dans l'appartement et enfilait un long corridor qui menait à la chambre de mademoiselle Aimée. Cette chambre spacieuse et capitonnée exhalait une fade odeur de moisi. Mademoiselle Aimée désigna deux chaises :

— Asseyez-vous là.

La vieille fille avait la manie de l'ordre. Elle plaça la mère et le fils bien en ligne, l'un contre l'autre, de manière que leurs deux silhouettes se reflétassent exactement dans l'armoire à glace. Elle-même vint s'installer en face d'eux. Le trio ne bougeait pas et semblait faire corps avec le mobilier qui ornait la pièce. Catherine interrogea :

— Eh bien, ma chère, ne trouves-tu pas que Louis a beaucoup grandi?

— Sans doute, sans doute! — répondit vivement mademoiselle Aimée. — Te rend-il déjà malheureuse?

Cette phrase blessa Catherine. Elle joua le fou rire :

— Tu plaisantes. Nous nous entendons fort bien, au contraire.

Louis était de plus en plus gêné du tour que prenait la conversation. Il tortillait entre ses doigts le chapeau de paille à ruban orange.

Mademoiselle Sagerette poursuivit :

— Et... à propos!... quand fait-il son service militaire?

— Ah! ma bonne amie, il n'est pas encore temps d'y songer.

La vieille demoiselle n'abandonna pas le sujet aussitôt. A trois mois près elle voulait savoir l'âge de Louis. Elle éprouvait du plaisir à pétrir un cœur de mère entre ses doigts secs. Catherine détourna :

— Ce n'est pas le plus pressé. Avant tout, j'ai le désir que mon Louis ait une position. Je compte un peu sur ton amitié.

Mademoiselle Sagerette fit un saut. Puis elle jeta les mains en avant, comme pour repousser une apparition :

— Mon amitié... mon amitié... mais je vis dans mon trou, je ne connais personne?... D'ailleurs il ne faut pas vous monter la tête. Ce n'est pas à Paris que les alouettes tombent rôties dans le bec des gens... Voyons, vous allez bien vous rafraîchir?

Catherine mordit sa lèvre inférieure :

— Je t'assure que nous n'avons besoin de rien.

— Turlututu!... Ne bouge pas, mon petit Louis : les meubles sont vieux et fragiles; ils ne résisteraient pas à des cabrioles...

Demeurés seuls, la mère et le fils échangèrent un long regard de détresse. Catherine dit à l'oreille de Louis :

— Elle a ses jours, mon chat... Au fond, elle est meilleure qu'elle ne le paraît.

Mademoiselle Sagerette revint bientôt apportant, sur un plateau de métal, une carafe de muscat avec deux petits verres. Elle versa lentement, n'emplissant les verres qu'aux trois quarts, autant pour épargner son vin de dessert que par crainte des taches. Puis elle souleva le couvercle d'une petite boîte et offrit des biscuits aux Pelvilain. Les biscuits étaient durs, le muscat amer.

— Comme tu nous gâtes! — murmura Catherine.

La mère et le fils se retirèrent, un quart d'heure plus tard. En les reconduisant, mademoiselle Aimée se tourna vers Catherine et lui dit tout bas :

— Quel malheur que Louis ne soit pas une fille!

— Et pourquoi ça?

— Ah! voilà, voilà, — fit-elle en frappant de la main la poche de sa jupe qui contenait la bourse et les clefs.

Catherine eut un sourire indigné :

— Que veux-tu dire?...

— Que j'aurais fait pour elle ce que je ne ferai pas pour un gredin d'homme.

Cette fois, Catherine s'insurgea :

— Alors, tu t'imagines?... Oh! la vilaine!

Mais, dès qu'elle fut dans la rue, elle serra très fortement le bras de son fils :

— Quoi qu'elle dise, mon enfant, tu dois la ménager... Il y va de ton avenir.

III

Ce ne fut pas sans émotion qu'une heure plus tard la mère et le fils se présentèrent devant la porte de l'hôtel Jaume. Depuis vingt minutes ils voguaient au hasard dans un quartier

de luxe et de silence, rafraîchi par la courbe des arrosages et le frisson délicat des feuilles de platanes.

— C'est là, — dit Catherine.

Une vision ne cessait de la troubler : Pierre Jaume, rouge, les bras nus, frappait à coups redoublés dans la forge ouverte au grand jour de la rue ensoleillée... Fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, il avait fait son chemin à Paris, et c'était lui qui possédait les vastes magasins du *Roi de Lahore* dont les marchandises étaient appréciées dans le monde entier. Vraiment, ce garçon avait eu de la veine et l'on pouvait dire que le métier de soldat lui avait porté bonheur. A la caserne, il avait fait la connaissance du fils Grandidier, dont les parents tenaient, rue Étienne-Marcel, un petit commerce de mercerie. Ce Grandidier avait une sœur qui s'était éprise de Pierre Jaume; le service fait, celui-ci l'avait épousée. Au début de son mariage, Pierre Jaume avait été commis dans une grosse maison du Sentier; plus tard, la mort du père et du fils Grandidier et le petit capital dont il disposa lui permirent de reprendre la mercerie, d'y ajouter un rayon de confection et d'élargir ainsi le cercle de ses affaires. Puis la chance l'avait aidé : les actions d'un charbonnage où, contre le gré de ses beaux-parents, il avait placé la dot de sa femme décuplèrent en moins de trois années. Confiant dans son étoile, Pierre fut audacieux; il n'eut jamais à s'en repentir. Maintenant les magasins de M. Jaume occupaient au milieu de Paris un énorme quadrilatère. Ses affiches couvraient les murs des gares et les palissades des chantiers de démolition. Chaque matin, de solides voitures attelées de chevaux gras et luisants portaient les commandes aux différents quartiers de la ville... Et c'était à Pierre Jaume, le propriétaire du *Roi de Lahore*, que Catherine allait rendre visite. Ses doigts, en poussant la porte de chêne en tremblaient un peu.

Elle reçut en plein front l'éclat du porche dallé que verdissait le reflet d'un jardin intérieur, de l'escalier de stuc où courait une rampe à filet d'or, de la loge au plafond caissonné, tendue de vert, abritée du grand jour par un store en toile bise dont les franges touchaient les plinthes. Sa main, timidement, heurta le vitrage. Un homme se leva :

— Que désirez-vous?

— M. Jaume est chez lui?

— Votre nom, madame?

— Madame Pelvilain.

— Je vais demander... Si vous voulez attendre un instant...

Les Pelvilain étaient entrés dans la loge. L'homme s'approcha d'un petit appareil fixé au mur, appuya sur un bouton et décrocha l'un des récepteurs posés sur des lyres de métal, puis on entendit sa voix : « Bien... bien... » et il se tourna vers Catherine :

— Monsieur et madame sont chez eux... Madame désire-t-elle prendre l'ascenseur?

— Non, merci, — dit vivement Catherine.

Elle voulait donner à son émotion le temps de se reconnaître. La porte ouverte, elle eut un nouveau battement de cœur : un domestique en livrée se tenait devant elle. Une tenture se souleva. Madame Jaume apparut et lui pressa la main très affectueusement :

— Ah! chère madame, je suis bien heureuse de vous voir. J'ai tant entendu parler de vous par mon mari!...

— Vous êtes trop bonne! — balbutia Catherine.

Madame Jaume avait le profil d'un mouton. Elle en avait aussi la douceur. On la sentait déplacée au milieu de ce magnifique décor. Elle s'intéressa beaucoup à la santé de Louis, parla de la sienne et déplora les migraines qui gâchaient sa vie. Catherine, pressée de questions, ayant avoué à la fin qu'elle souffrait d'aigreurs d'estomac, madame Jaume voulut à tout prix lui indiquer un remède. C'était « quelque chose » qui devait se prendre à la fin des repas. Elle disait :

— Faites-le, chère madame, et vous m'en direz des nouvelles.

Soudain, M. Jaume entra. Il était grand, barbu et portait le fil rouge de la Légion d'honneur sur sa redingote. De loin, il ouvrit les bras :

— Cette bonne Catherine! Je suis bien content de la revoir.

Il lui serra les mains avec effusion, puis, s'adressant à sa femme :

— Mon amie, je te présente mon ancienne valseuse... Crebleu, ça ne nous rajeunit pas.

Catherine répondit aimablement :

— Oh!... les hommes vieillissent beaucoup moins vite.

— Non, non, — reprit M. Jaume; — je ne me fais pas d'illusions.

Il s'était assis et il regardait autour de lui. Brusquement, il prononça :

— Eh bien, ma chère Catherine, je crois que nous sommes tout de même mieux ici que dans la forge de papa Jaume.

— Oh! oui, c'est très beau, — répondit naïvement Catherine.

Ce n'était pas cependant pour dire des banalités qu'elle était venue rendre visite à la famille Jaume. Une pensée ne cessait de la tenailler : son fils! L'avenir de Louis, sa position future, voilà ce qui lui tenait au cœur. Elle n'osa point, d'ailleurs, pour le premier jour, aborder cette grave question. Il fallait préparer les voies. Et puis les Jaume l'encourageaient peu. Madame Jaume consultait les rosaces du plafond. Le commerçant émettait des idées générales : « L'homme ne doit rien livrer à la chance. La plus grande faute est de s'en remettre au hasard et de compter sur la bonne fortune. Il faut organiser sa vie comme si les pires événements devaient vous atteindre... »

Pour appuyer ses arguments, M. Jaume martelait du poing l'accoudoir du fauteuil sur lequel il était assis. D'ailleurs, lui aussi avait son idée : il voulait éblouir les Pelvilain et leur montrer par l'étalage de ses richesses la différence de niveau qui les séparait.

— Si nous faisions le tour du propriétaire? — demanda-t-il avec un sourire.

Il se leva et sa femme le suivit très docilement. Catherine était de plus en plus troublée. Elle se sentait pénétrée de ce respect qu'inspire aux petites gens le spectacle de la force et de l'opulence. Elle craignait aussi que dans l'esprit de M. Jaume, habitué à remuer de grosses affaires, le souci de l'avenir de Louis ne tînt vraiment trop peu de place. Parviendrait-elle à l'intéresser à sa cause? Elle s'efforçait en marchant de ne pas glisser sur le parquet uni et brillant comme un miroir. Il lui semblait qu'un faux pas l'aurait diminuée.

Ils visitèrent chaque pièce dans tous ses détails. Ils recevaient en plein visage la claire vision des étagères, des bahuts, des coussins à grandes fleurs exhalant une tiède odeur d'étoffe. La puissance des Jaume effarait Catherine. Pourtant elle ne voulait

pas désespérer. Elle tiendrait bon, elle garderait le contact avec eux. Qui sait, après tout? La fortune pourrait venir de là, d'une miette qu'ils laisseraient tomber, qu'elle ramasserait et dont elle saurait tirer parti.

Parfois M. Jaume s'arrêtait :

— Tenez, ma bonne Catherine, vous voyez cette petite toile. Eh bien! elle m'a coûté six mille francs.

Catherine, saisie, observait une naïade qui tordait ses cheveux au bord d'un étang. La peinture était sombre et usée. Elle songeait à part soi qu'elle n'en aurait pas donné vingt sous...

On la poussa dans la salle de bains. On fit manœuvrer l'appareil à douches.

Cette fois, elle se récria :

— Oh! oh!... la belle invention!

Les Jaume sourirent en la regardant.

Ils jouissaient vivement de toutes les grosses surprises qu'ils lui infligeaient.

Tout à coup M. Jaume annonça :

— Il me reste à vous présenter mon plus beau fleuron... Voici ma fille.

Une porte s'ouvrit. Une fillette accourut en sautillant. Ses cheveux blonds rabattus sur le côté droit étaient noués par un ruban rose. M. Jaume la pressa contre son cœur :

— Suzette, ma mignonne, c'est une vieille amie... Ton père l'a connue avant ta naissance.

L'enfant dégagea sa tête. Elle examinait la mère et le fils, les jaugeant à leurs vêtements, sans dissimuler, avec toute la férocité de l'instinct. Madame Jaume lui fit un signe : elle offrit son front.

— Comme elle est gentille! — dit Catherine en l'embrassant.

Le père et la mère eurent un hochement de tête. Le mot de Catherine n'ajoutait rien de plus à leur opinion. M. Jaume révéla :

— Figurez-vous qu'elle fait sa première communion la semaine prochaine. C'est toute une affaire.

Il ajouta, non sans une pointe d'orgueil :

— Elle vient d'obtenir un cachet d'or, à la paroisse, pour son analyse.

— Vraiment! — fit Catherine.

— Mais oui, — reprit madame Jaume, — voici son cachet, vous pouvez voir.

Catherine prit le cachet des mains de madame Jaume et sût ainsi que ce n'était point à la légère qu'on avait fait cette affirmation.

— Notre enfant a reçu beaucoup de cadeaux, — dit le père; c'est la mode aujourd'hui.

— Ah! ah!...

— Oui, — reprit madame Jaume. — La première communion, c'est un petit mariage... Et Suzanne est gâtée!

— Vous allez en juger, — fit M. Jaume.

Il venait de soulever une portière.

Sur une table recouverte d'un tapis la famille avait exposé les cadeaux. Il y avait là des chapelets d'ivoire, de nacre, de lapis. Un christ d'argent sommeillait dans un écrin de peluche verte. Un paroissien vêtu de faille voisinait avec un minuscule bénitier fait d'une coquille rare, et une statuette de la Vierge en biscuit fin ouvrait les bras dans un joli geste d'amour. On voyait encore là des objets profanes : porte-cartes, mouchoirs brodés, crayon à monture de vermeil. Un éventail même, givré, pailleté, fleuri de petites roses, mettait une note frivole et mondaine. Sur chaque objet une carte indiquait le nom du donateur. M. Jaume, d'ailleurs, prodiguait les explications.

— Voici l'*Imitation* que vient d'envoyer monsieur Bertholly... Monsieur Bertholly, vous savez bien, l'ancien ministre de France à Téhéran... Ah! le cadeau de la princesse Charnikoff... une dame russe qui possède trois millions de rente...

Madame Jaume écoutait respectueusement son mari. De temps à autre, elle l'approuvait d'un petit hochement de tête sérieux et très convaincu.

Catherine était grisée, éblouie. Elle avait chaud.

Une forte émotion lui serrait la gorge. Elle répétait dix fois de suite, en hochant la tête à la manière de madame Jaume :

— Oh! oui, c'est bien beau... c'est tout à fait beau.

IV

Pendant cinq jours la mère et le fils visitèrent des appartements. Chaque matin, dès sept heures, Catherine était éveillée. Elle appelait son fils :

— Dors-tu, mon loup?

— Voilà, maman!

Ils s'habillaient vite, descendaient et prenaient leur bol de café au lait dans la salle à manger, au milieu du « ménage », des chaises l'une sur l'autre et de la poussière soulevée par les coups de balai. Ensuite ils partaient au petit bonheur, prenaient une rue, puis une autre, s'arrêtaient aux écriteaux : *Chambres à louer*, accrochés aux seuils de certaines maisons dont l'aspect offrait, à leurs yeux, un degré suffisant d'humilité.

Madame Pelvilain n'avait pas de préférence, tel quartier ne lui plaisait pas plus qu'un autre. Cependant il y avait deux points sur lesquels elle ne cédait pas : le prix du loyer et la « tête » de la concierge. Du reste, elle avait hâte de trouver. La cuisine de l'hôtel ne lui convenait plus, elle déclarait que les sauces n'avaient pas de goût et qu'à la façon dont les viandes lui étaient présentées, elle ne distinguait pas le veau du poulet ou du lapin. Le vrai grief, toutefois, c'était la cherté du prix de pension. Elle se plaignait à Louis de dépenser « les yeux de la tête ». Chaque soir, elle lui disait :

— Encore dix francs jetés par la fenêtre!

Le sixième jour, Catherine arrêta son choix sur deux petites pièces situées au cinquième étage d'une vieille maison de la rue des Petits-Champs. Le logement était un peu étroit, mais il donnait sur la rue, et ainsi l'on aurait de la distraction. De plus, on en pouvait prendre possession immédiatement.

La concierge était aimable; elle vanta copieusement la maison et les locataires; à l'entresol, habitait la comtesse de Neufmoutiers, une digne femme dont le fils était député; au second, les Dorgère, des gens « très bien » et qui ne « crânaient pas avec le petit monde ».

La concierge, elle non plus, ne « crânait pas » avec Catherine. Celle-ci livra ses espoirs, ses désirs, et recueillit des clignements d'yeux et des hochements de tête. La concierge était

Parisienne, l'expérience lui avait appris beaucoup de choses. Pourtant, par bonté d'âme, elle n'osa pas contrarier un si bel enthousiasme :

— Sûrement, sûrement, — approuvait-elle. — Vous avez là un petit jeune homme qui a l'air sérieux...

La chose arrangée, Catherine fit procéder à l'envoi de son mobilier. Ce fut encore pour elle un sujet de tourments : elle redoutait la brutalité des employés du chemin de fer; sûrement, l'armoire à glace lui arriverait en trois morceaux. Elle ne respira que le jour où tout fut chez elle. Alors elle eut deux ou trois semaines réellement heureuses. Il lui semblait que le plus difficile était fait et que le reste viendrait maintenant sans qu'elle eût beaucoup à s'en inquiéter. Elle mit sur sa fenêtre un pot de géranium. Elle arrosait cette plante et surveillait ses progrès avec amour. Elle était satisfaite de gouverner à nouveau son intérieur et d'apprêter certains plats dont elle se réjouissait trois heures à l'avance. Elle disait à Louis, les poings aux hanches, une flamme d'orgueil éclairant ses yeux :

— Ce soir, tu vas manger un petit ragoût... je ne te dis que ça!...

Pour les détails du ménage, elle sollicitait l'approbation de Louis, elle en était fière. Le soir, ils se mettaient à la fenêtre et regardaient le ciel mauve, les fumées lointaines, les premières étoiles du gaz qui s'allumaient au creux des rues sombres. La douceur du crépuscule printanier les envahissait. Ils participaient, eux, les oisifs, à l'apaisement qui suit un jour de labeur; ils écoutaient gravement cette rumeur vague, sourde, faite de tous les pas qui se dirigent vers une lampe amie.

Le grand souci de Catherine, c'était la peur d'être grugée par ceux qu'elle nommait avec un égal mépris : « tous ces gens-là... »

« Tous ces gens-là », c'était le boucher, le boulanger, la marchande de beurre. Ils en voulaient à son argent. Quotidiennement, elle était obligée de se débattre avec « ces voleurs ». Elle se vantait d'avoir dit au boucher son fait :

— Monsieur, c'est bien simple. Voulez-vous prendre ma monnaie? Vous me donnerez un os à la place.

Une autre fois, elle s'insurgea :

— Ah çà, me prenez-vous pour une provinciale?

C'était une forme de son orgueil. Elle voulait être une Parisienne. Elle déclarait :

— Non, non, c'est inutile de vous moquer de moi... Je sais bien à quoi m'en tenir.

Dans le quartier, on la connut vite. Sa grande taille, sa belle carrure imposaient le respect. Elle n'était pas « liante ». L'amitié de la concierge lui suffisait. Chaque jour, elle descendait à la loge et y passait une heure ou deux. La concierge lisait beaucoup, elle n'ignorait aucun événement et sa conversation était instructive et variée. Même, à la longue, elle avait pris une opinion sur le gouvernement et les revendications des classes ouvrières.

Catherine fut informée. Elle tendit le front et s'étonna de n'avoir jamais pensé... Les idées générales, toutefois, ne parvenaient pas à la séduire. Elle marchait, les yeux fixés sur un but unique. Pour rien au monde elle ne s'en fût écartée...

Maintenant elle ne songeait plus au jeune homme de Lyons : le fils de la concierge l'avait remplacé. Il travaillait, ce fils, dans une grande société de crédit, et c'était une pareille situation qu'elle enviait pour Louis. Pourtant elle n'osait en parler à son amie. C'était aux Jaume que, dans son esprit, elle avait confié l'avenir de son enfant. Elle les vantait avec un mélange d'orgueil et de déférence. Ils tournoyaient dans la loge avec le salon vert d'eau, les coussins fleuris et les bahuts *modern style*. Puis, tout à coup, au milieu de cet éblouissement :

— Ah! mon Dieu, j'ai un bifteck sur le feu, je me sauve... Vous permettez?...

L'espoir dans les Jaume était tenace. Catherine y était allée deux fois ; elle avait dit, au sujet de Louis, des phrases nettes, définitives, et à la réponse correcte, ennuyée : « Mais comment donc!... nous allons voir ça », elle s'accrochait farouchement, opiniâtrément, négligeait les correctifs : « toujours bien long... situations encombrées », mis en relief cependant et qui, pour tout autre, eussent dénoncé le refus poli et l'indifférence.

Une fois, de guerre lasse, M. Jaume lui avait dit :

— Envoyez-moi donc votre fils... Nous causerons.

Ils « causèrent », en effet. M. Jaume fut aimable ; Louis reçut de lui de très bons conseils.

Catherine eut une petite plainte nerveuse :

— Des conseils, c'est très joli !.. Mais on ne vit pas avec des conseils.

Pourtant elle ne se découragea pas :

— Tu y retourneras la semaine prochaine. Il faudra bien que quelque chose sorte de là, un jour ou l'autre.

Cette fois, comme Louis entrait, M. Jaume s'apprêtait à sortir. Il avait le chapeau sur la tête :

— Désolé, mon cher enfant... Impossible de vous recevoir. Venez donc me voir au magasin.

Il y alla. On le fit attendre une heure un quart. M. Jaume le reçut en coup de vent, téléphonant et donnant des signatures. Ce fut pour dire :

— La plus grande qualité chez l'homme, c'est la persévérance. Dès qu'on a le pied à l'étrier, il faut s'y maintenir et foncer bravement...

Louis était muet. Il avait la gorge serrée. Soudain, il eut une inspiration :

— Je serais heureux de travailler chez vous, monsieur... Je donnerais tous mes efforts.

M. Jaume eut un grand geste de désespoir :

— Hélas ! mon pauvre ami, tous mes bureaux sont pleins, archipleins... Enfin, si l'occasion se présente...

Louis alors eut son opinion : les Jaume ne feraient rien pour lui, il était inutile de compter sur eux. Il ne le regretta pas, toutefois, autant qu'il aurait fallu. La nouveauté de Paris suffisait à le distraire. Volontiers il s'en remettait au sort du soin de susciter une circonstance favorable et de le placer, tout à coup, dans un poste avantageux. Catherine, elle, espérait toujours. Elle ne dépouillait pas aisément l'habitude qu'elle avait prise de considérer M. Jaume comme une Providence et de mesurer l'intérêt qu'il lui portait au désir qu'elle avait elle-même d'user de son influence. Néanmoins elle perdit peu à peu son respect absolu envers les Jaume, sa dévotion à leurs gestes, à leurs idées. Il lui arriva de dire à son fils :

— Oh ! monsieur Jaume, il n'est pas chiche de belles paroles... Sans doute, on peut compter sur lui ; mais cela n'empêche pas de se retourner d'un autre côté.

« Se retourner d'un autre côté... » Quel mot violent, révo-

lutionnaire! C'était faire bon marché de toutes les illusions caressées jusqu'alors et qui semblaient le meilleur du patrimoine d'espoir qu'ils avaient apporté en venant à Paris. Et, d'ailleurs, à qui s'adresser? Mademoiselle Sagerette avait trop clairement manifesté son impuissance à les secourir. Restait la concierge. Celle-là possédait un fils et ressentirait assurément toutes les angoisses d'une mère de famille. Au premier mot de Catherine, elle sourit, parut flattée et promit de s'occuper de Louis.

Un beau matin, en effet, comme Catherine passait devant la loge, elle vint à elle et lui prit la manche :

— Madame Pelvilain, que je vous dise une chose... Mon fils a l'un de ses collègues qui part à l'automne pour faire le service. Conséquemment, il va se produire une vacance au Crédit. Alors, tout de suite, j'ai pensé à votre garçon. Il fera bien de demander la place. Bien sûr, il y aura de la concurrence, mais je vous promets de le faire appuyer par le fils de la comtesse. C'est un homme qui ne m'a jamais rien refusé. Un petit mot de lui sur la lettre de votre fils, je vous assure que ça fera tout de même un joli effet.

— Comme vous êtes bonne! — bégaya Catherine.

La concierge agita les rubans de son bonnet :

— Du tout! C'est bien naturel. On connaît la vie.

De juin à octobre, il y avait quatre mois. N'importe, après une telle promesse, on avait le courage de les parcourir. Louis fit la lettre, Catherine la remit à la concierge, et le comte de Neufmoutiers l'apostilla. Trois jours plus tard, on reçut la réponse : bonne note était prise de la demande. Ce n'était donc pas un refus. La porte demeurait ouverte à tous les espoirs.

Désormais Catherine et Louis firent résonner d'un pas plus fier le pavé de Paris. Ils n'étaient plus des isolés, ils faisaient partie, eux aussi, du prodigieux engrenage. Le tumulte ambiant cessait peu à peu de les étourdir.

En attendant, ils étaient oisifs. Pour occuper le temps, ils firent des promenades. Un jour, ils découvrirent le bois de Boulogne. La vue des pelouses, des marronniers feuillus, les emplit, tout à coup, d'une émotion délicate : ils croyaient retrouver la campagne; l'odeur de la poussière, des gazons flétris, les grisait doucement.

— Nous y reviendrons, — dit Catherine.

Ils revinrent, en effet. Catherine apportait son ouvrage, Louis un roman, et ils laissaient filer la journée. Ils avaient choisi leur place, en plein gazon, à quinze pas de la route, sous l'ombre fraîche d'un vieux marronnier. Autour d'eux, des familles pareillement assises. Des fillettes ôtaient leurs chapeaux et déshabillaient leurs poupées. Des garçons jouaient aux « gendarmes et aux voleurs ». On les voyait courir, le mouchoir aux dents, et les mères criaient parce que, rouges de chaleur, ces enfants allaient boire aux trous d'arrosage.

Étendu sur l'herbe, à plat ventre, un livre devant les yeux, Louis s'enivrait des aventures d'Uncas, du Vieux Trappeur et d'Œil-de-Faucon. L'herbe que ses doigts labouraient était bien celle de la « Prairie ». Les enfants tourbillonnaient autour de lui comme une chevauchée indienne. Il perdait le sens de la vie. Un mot de Catherine, tout à coup, lui faisait reprendre conscience. Celle-ci jugeait les gens qui passaient. Toute femme élégante lui inspirait de la défiance. Parfois, même, elle ne pouvait retenir une exclamation :

— Je parie que c'est une créature !...

Catherine voyait partout des « créatures ». Un équipage rasant le trottoir lui arrachait une plainte indignée :

— Oh ! les fortunes ! les fortunes !... Si l'on pouvait savoir l'origine de toutes les fortunes !...

C'est ainsi que sourdement, en vertu de la loi du choc en retour, Catherine se vengeait des Jaume, qui n'avaient pas répondu suffisamment à ses espérances.

V

Le marronnier abritait une autre famille. A côté des Pelvilain, se tenait une femme en deuil avec deux enfants. L'un était un hydrocéphale. Il creusait la terre avec une pelle de bois et balançait lourdement sa grosse tête inexpressive. L'autre était une belle fillette, pleine de vie et d'intelligence ; un chapeau de paille orné de myosotis baignait son front d'une ombre légère, mais, au-dessous, la bouche riait, une bouche

petite, malicieuse, où les mots se pressaient comme des abeilles à la porte de la ruche. Ces gens intéressaient Catherine. Elle les observait. Maintes fois elle avait eu le désir d'engager la conversation. Mais, comme on ne lui faisait pas d'avances, elle ne se départait pas de sa réserve.

Une fois, en ouvrant son panier, elle dit très haut :

— Sapristi !... me voilà bien !... j'ai oublié de prendre mon dé...

La femme, subitement, se retourna : elle avait un dé de rechange et l'offrit très obligeamment. Catherine remercia; puis, afin de témoigner sa reconnaissance, elle fit un signe à l'hydrocéphale et lui mit dans la main une tablette de chocolat. Ce geste attira des protestations :

— Oh ! madame, vous êtes trop aimable !...

On échangea quatre ou cinq phrases. Les deux familles se retrouvèrent le lendemain, le surlendemain, les jours suivants. Au bout de la semaine, Catherine révéla qu'elle arrivait de province et ne s'accoutumait que difficilement à la vie de Paris. En retour, elle apprit que ses nouveaux amis se nommaient Ermenault, que le mari était sous-caissier dans une maison de commerce, et qu'il espérait obtenir bientôt un avancement qui augmenterait de moitié ses émoluments. La femme déclarait :

— Me croiriez-vous ? je n'y tiens pas plus que cela... Je désire, avant tout, qu'il ménage ses forces. La santé, c'est l'essentiel, n'est-ce pas ? Rien ne vaut, si l'on n'a pas la santé.

— Mon Dieu, oui ! — répondait Catherine en allongeant le doigt pour fixer l'ourlet.

Au fond, elle n'était pas convaincue. Le manque d'ambition l'épeurait comme un vice extraordinaire. Elle se redressait, elle vantait l'intelligence de Louis. Toutes ses paroles condamnaient la résignation, l'immobilité.

Quelquefois, vers six heures, M. Ermenault apparaissait. Il avait l'œil brillant et les pommettes roses. Des petites quintes de toux sèche le pliaient en deux. Dès que sa fille l'apercevait, vivement, elle rejetait son ouvrage et courait lui tendre son front. Catherine choisissait l'instant pour déclarer :

— Quelle charmante enfant vous avez là !

Les Ermenault habitaient à Courbevoie, au-dessus de la

caserne, une maison avec un jardin. Un jour, ils prièrent Catherine de venir les voir. Celle-ci protesta :

— Mais, chère madame, nous ne voulons pas vous déranger.

— Puisque je vous le demande!... Nous vous attendons jeudi.

Les Pelvilain se décidèrent. On leur fit un accueil très affable. Le jardin était modeste : quelques rosiers nains, des giroflées, des œillets blancs fleurissaient le carré de terre où deux sentiers bordés de buis se coupaient à angle droit. Un jasmin enguirlandait la porte d'entrée. Au fond, contre le mur, un jeu de tonneau présentait sa grenouille et son tourniquet rouillés par les pluies d'hiver. L'aisance et la simplicité de cet intérieur firent grand effet sur l'esprit de Catherine. Ces nouvelles relations, d'ailleurs, la flattaient beaucoup. Il faisait beau, le jasmin exhalait sa fine odeur, la petite fille allait de droite à gauche, s'affairait, disposait sur la toile cirée des assiettes à fleurs, une théière, un sucrier, des pyramides de gâteaux secs et de choux à la crème. On avait même fait à l'hydrocéphale un brin de toilette pour la circonstance. Il portait un costume marin, un béret à pompon, et il jouait sur le pas de la porte avec un cheval de bois dont trois pattes sur quatre étaient cassées. Il fallut absolument que Catherine acceptât un bouquet de roses cueillies sous ses yeux. Le soir, au retour, la mère et le fils ne tarirent plus sur la « gentillesse » des Ermenault. Cette récente amitié les grisait un peu...

Elle se marqua, d'ailleurs, un peu plus chaque jour. Les femmes, entre elles, se nommaient « ma chère », et, quand il voyait Louis, M. Ermenault lui demandait : « Comment ça va, jeune homme? » avec une large poignée de main.

Les jeunes gens, eux, s'observaient encore. Madame Ermenault traitait sa fille de « gamine », et les jupes, en effet, ne lui tombaient guère plus bas que le mollet. Elle n'attachait pas d'importance aux taquineries légères que la petite infligeait à Louis et qui n'étaient, en fin de compte, que des attentions. La bouche rieuse de Marie-Rose Ermenault, ses yeux moqueurs, le flot de ses cheveux où jouait le soleil procuraient à Louis une émotion bizarre et un peu amère. Il ne lisait plus. Les Mohicans avaient cessé de l'intéresser. Il épiait Marie-Rose à la dérobée, il comptait les boutons de sa jaquette. Pour la première fois, il songeait au plaisir de l'amour...

Un jour, elle lui dit :

— Prêtez-moi votre chapeau.

Il obéit. Aussitôt Marie-Rose, d'un coup de ciseau, fit sauter le ruban orange et le remplaça par un ruban bleu, qu'elle cousit vite en cassant deux aiguilles à travers la paille. Lui balbutiait :

— Vous croyez que ça m'ira mieux?

— Cette question!... — répondit-elle avec un beau rire.

Dès lors, chaque fois qu'il prit son chapeau de paille, Louis ne put s'empêcher de rêver à Marie-Rose.

Ce n'était pas d'un mauvais œil, d'ailleurs, que Catherine voyait cette sympathie naissante entre les jeunes gens. Habituée à sonder l'avenir, elle pesait déjà les chances d'une union possible, et, rêvant aux paroles de madame Ermenault, à la situation doublée qui permettrait à cette famille de faire des économies et de pourvoir l'enfant, sans doute, d'une dot assez rondelette, elle ne se lassait pas de faire aux parents l'éloge de leur fille « adroite comme une fée » et « si bonne ménagère!... » Peine perdue, au reste. Consciemment ou inconsciemment, madame Ermenault se refusait à faire le jeu de telles hypothèses. Elle avait, pour détourner la conversation, un mouvement de tête significatif. Elle s'en tenait au présent, à l'époque joyeuse, insouciante, des enfantillages. A quoi bon regarder au delà? Est-ce que les circonstances de la vie ne contrarient pas les plus raisonnables projets?...

Des jours passèrent. Il n'y eut rien de plus. Les Pelvilain et les Ermenault se retrouvaient et faisaient un groupe à part au milieu des autres. Ensemble ils goûtaient la douceur de l'air, des après-midi bleus, lourds de soleil, des soirs de rayons pourpres et adoucis où madame Ermenault ne manquait jamais de dire :

— C'est l'instant le meilleur... Et voilà qu'il faut songer au retour!

Catherine l'avait avertie des desseins qu'elle formait pour l'avenir de Louis. Madame Ermenault s'y intéressait. A plusieurs reprises, elle demanda « s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau ».

Ainsi vint l'automne. Les promenades au Bois furent suspendues. Catherine était atrocement inquiète; elle multipliait

ses amabilités pour la concierge; elle avait la fièvre. Un soir, enfin, la bonne femme lui remit une lettre en clignant les yeux :

— Ça vient du Crédit... Vous pensez bien que je ne veux pas être la dernière à savoir!...

Catherine décacheta le pli en tremblant. Elle rougissait, ne comprenait pas. Enfin elle respira : Louis était invité à se tenir à la disposition de la Société le lundi suivant.

Quand elle fut seule avec son fils, elle l'entoura de ses bras, avec un cri de joie :

— Oh! mon mignon, nous y voilà... Si tous les gens de Vernon pouvaient voir cela, quelles têtes, mon chéri, quelles têtes!

VI

Le Crédit Russo-Belge occupait, rue de Châteaudun, les deux premiers étages d'une maison neuve, toute proche du square de la Trinité, dont les feuillages moussaient à gauche. Le lundi venu, Louis s'y présenta vingt minutes avant l'heure fixée. On l'introduisit dans un bureau somptueux où, devant une table d'acajou chargée de papiers, un homme écrivait, un petit homme sec et chauve dont le nez était chevauché d'un lorgnon d'écaille. C'était le directeur.

— Asseyez-vous, — dit-il sans cesser d'écrire.

Louis, automatiquement, obéit. Il était subjugué déjà par l'organisation et la puissance administratives.

Trente secondes filèrent. Puis le directeur, brusquement, se retourna en faisant crier le fauteuil mobile sur lequel il était assis. Les mains sur le ventre, il prononça :

— Mon ami, vous allez entrer en fonctions aujourd'hui même. Vous êtes attaché au service de M. de Préfaille. J'espère que vous nous donnerez satisfaction.

Louis inclina la tête, le directeur appuya sur un timbre et un garçon de bureau parut.

— Veuillez conduire M. Pelvilain à M. de Préfaille.

Celui-ci avait grand air. Ses yeux de vieillard souriaient doucement. Il dit à Louis, d'une voix nette :

— Le travail n'est pas difficile, mais j'exige beaucoup d'attention : il faut éviter les erreurs.

— Oui, monsieur, — répondit Louis humblement.

M. de Préfaille jeta les mains en avant :

— Oh! je ne doute pas de votre bonne volonté. Mais je vous demande de bien la soutenir. Il ne faut pas que le zèle soit un feu de paille... Ah! je vais vous présenter à vos collègues.

M. de Préfaille se leva, poussa une porte et, suivi de Louis, entra dans un autre bureau. Une fusée de noms — « Thévenin... Galleron... Denis... Filiol... Codet... » — jaillit aux oreilles de Louis, tandis que des mains s'empressaient, que des visages revêtaient une amabilité de commande et se groupaient à quatre pas de lui, variés, insignifiants, dominés par le profil grave et barbu du sous-chef, M. Chatrian.

M. Chatrian, comme le chef, portait une redingote boutonnée et une cravate aux nuances éteintes. Ses manières, ses attitudes étaient imitées de M. de Préfaille. Seulement, il y avait quelque chose de moins : l'aisance, la facilité, la petite flamme à la fois maligne et bienveillante du regard. Les autres, Louis, dans son esprit, les brouillait encore. Chacun avait pris sa place, des papiers se froissaient entre les doigts; on entendait, par moments, le bruit sec, métallique, des cartons qui se déclenchent... Une gêne pesait... Les employés parlaient entre eux, à demi-mots, tout en travaillant. C'était la longue, banale conversation, forcément interrompue et qui se poursuit invariablement dans la suite des jours.

M. Chatrian avait placé devant Louis une feuille de papier blanc et, à sa gauche, une minute qu'il s'agissait de recopier. Louis prit la plume et s'appliqua du mieux qu'il put. De temps en temps, M. Chatrian regardait par-dessus l'épaule du « nouveau collègue ». Il n'avait pas encore émis une réflexion et Louis se demandait avec inquiétude s'il était ou non content de ce premier travail.

— C'est propre, — dit-il enfin. — Seulement, il faudra modifier votre écriture.

Alors il s'empara de la feuille, la sabra de coups de crayon, rétablissant les virgules, les accents oubliés, détruisant impitoyablement les enjolivures. Il prononça, d'un ton naturel :

— Veuillez avoir l'obligeance de recommencer en tenant compte de mes corrections.

Louis avait envie de pleurer. Il était rouge et il lui semblait que tous les yeux étaient fixés sur lui pour mieux voir sa honte. Quand le sous-chef fut parti, Denis, un petit homme aux cheveux ras, lui dit franchement avec un bon rire :

— Il ne faut pas vous décourager. Ça viendra pour vous comme pour les autres.

— Bien sûr! — fit un grand dont la figure était barrée par une grosse moustache rousse.

La glace fut rompue. Il y eut un vaste bourdonnement. Tous les employés s'intéressèrent, dès lors, au travail de Louis. Ils venaient, l'un après l'autre, et lui donnaient des conseils : « Une virgule ici... Attention à la boucle des *s*!... » Louis était charmé de cette sympathie. Chaque mot qui l'admettait dans l'intimité l'emplissait d'une douce joie vaniteuse.

Il était assis près d'une fenêtre, au-dessus du murmure de la rue. De sa chaise, en se penchant, il pouvait voir les marronniers du square, dont le vert tranchait violemment sur le gris des murs. Cette journée — la première de son emprisonnement — était, par hasard, merveilleuse. Le ciel bleu coulant entre les maisons se reflétait dans son encrier. Au dehors, des femmes passaient, toutes fraîches, ennuagées de boas de cygne, et des charrettes portant des fruits et des fleurs mettaient au bord du trottoir des taches de clarté. Tout en se préoccupant des accents et des virgules, Louis rêvait à son enfance libre, magnifique et, encore, à cet été si doux qu'il avait passé dans la compagnie des Mohicans et de Marie-Rose. Le contentement qu'il éprouvait à la pensée d'être un « employé » se teintait maintenant d'une indéfinissable mélancolie. Il avait beau se dire qu'il était heureux, que son sort était enviable — au fond, il ne parvenait pas à s'en convaincre.

VII

Et Louis allait à son bureau...

Il partait le matin à huit heures et gagnait l'Opéra par la rue de la Paix en s'arrêtant aux vitrines des magasins. Après la

traversée du boulevard Haussmann, il prenait la rue de la Chaussée-d'Antin, les yeux fixés sur l'horloge de la Trinité qui lui mesurait l'heure et lui disait le temps qu'il avait encore à dépenser. Il ne se mettait jamais en retard. Il marchait droit, la tête haute, et se rengorgeait. Sa mère lui avait dit tant de fois : « Tu seras quelqu'un », qu'il se le persuadait finalement. Il en avait même un certain orgueil. Il songeait qu'il gagnait cent francs par mois et que, sur ces cent francs, sa mère lui en abandonnait trente « pour faire le jeune homme ». Il lui advenait aussi de penser aux femmes. Avoir une maîtresse, l'habiller, l'emmener le dimanche à la campagne, — autant de projets un peu confus qu'il associait au luxe de ses trente francs et qui le troublaient, surtout dans les instants où, vive, sautillante, le coudoyait une petite ouvrière se rendant à son travail.

Il entrait au Crédit et poussait la porte de son bureau. C'était une grande salle carrée avec des tables, des bahuts, des chaises en bois perforé. Deux panneaux étaient occupés par des étagères qui encadraient des cartons aux poignées brillantes. Au fond, une porte communiquait avec le bureau de M. de Préfaille. M. Chatrian possédait, à droite, un réduit peu large, — mais il y était seul, et cette condition suffisait à marquer toute son importance. — Un carreau lui permettait de jeter parfois un coup d'œil sur les employés. Quand la porte était entr'ouverte, on parlait plus bas.

Les employés, un à un, faisaient leur apparition. C'était d'abord Galleron, un garçon de trente ans, maigre, trop grand, et dont la cravate remontait toujours. Galleron habitait la campagne; il ne pouvait prendre qu'un « certain train », et il arrivait dix minutes à l'avance. Ces minutes, d'ailleurs, il évitait de les donner à l'administration. Il dépliait son journal, l'étalait et courait à la rubrique des faits divers. Les grands événements lui échappaient, mais il retenait les petites histoires, toutes celles qui pouvaient lui arriver. Il s'était fait, de cette manière, une opinion sur les choses de la vie et tous ses jugements reflétaient un souci de prudence...

Puis venait Thévenin, l'homme à la moustache rousse, une sorte d'hercule avec des yeux à fleur de tête et un cou de taureau. Thévenin était l'époux d'une modiste. On le disait

riche, avare, et il contait en louchant de basses histoires d'atelier. A chaque fin de mois, il achetait des titres. Quelquefois, par ostentation, il tirait de sa poche les valeurs qu'ils transportait; mais, quand on lui en faisait des compliments, il se récriait et déclarait que « la vie était plus dure qu'on ne le croyait ».

Près de Thévenin, se tenait Filiol, un garçon de vingt-trois ans, bien vêtu, rasé, pommadé et qui apportait dans le bureau des parfums de coiffeur. De temps en temps, Thévenin demandait :

— Eh bien, Filiol, à quand le mariage?

A quoi l'autre répondait :

— Y pensez-vous?... Je ne suis pas encore assez ramolli pour cela!

Thévenin avait une fille de huit mois et il en vantait les gentillesses. Un jour, par plaisanterie, Filiol lui avait dit :

— Thévenin, je demande votre fille en mariage.

Celui-ci répondit :

— Merci bien! ma fille n'épousera jamais un blanc-bec.

Mais la chose était restée. Filiol disait à Thévenin : « Comment va ma fiancée?... » et l'autre faisait : « Ouah! ouah! » en mettant ses yeux en boules pour imiter l'attitude des gros chiens hargneux.

La récente paternité de Thévenin excitait la jalousie de Denis, le petit homme aux cheveux en brosse qui comptait déjà trois enfants et en prévoyait un quatrième. Pendant six ans il avait été seul père au bureau et cette particularité lui valait la faveur de M. de Préfaille, qui disait en lui serrant la main : « Comment va la petite famille?... » Peut-être même était-ce à cela qu'il devait les augmentations successives tombées sur sa tête trois années de suite et que ne justifiaient pas, au dire de Thévenin, son intelligence médiocre et la façon routinière dont il entendait son travail. Leur qualité de vieux employés obligeait les deux hommes à des ménagements. Cependant ils se haïssaient de tout leur cœur, tapis derrière leur bureau, l'un en face de l'autre, et pareils à des bêtes sauvages qui se ramassent avant de bondir.

Les employés ne s'accordaient que sur un seul point : c'était pour accabler Codet, le dernier venu, pâle gamin de seize

ans grandi trop vite, à la démarche fatiguée et à l'accent traînard de petit faubourien. On le chargeait des plus grosses besognes. Chaque fois qu'il arrivait en retard, Thévenin l'interpellait dans sa moustache rousse.

— Eh bien, quoi! Codet, il n'y a plus moyen?...

Vite on installait à sa place des piles de dossiers. Il s'y jetait avec ardeur, enfonçant son nez de fouine dans les chemises et dans les cartons. Toutefois, même en classant la correspondance, il ne perdait pas un seul des propos qui s'échangeaient autour de lui et lui découvraient, petit à petit, le vice de Paris. De temps à autre, un rire muet, sournois, fendait sa bouche et rougissait le bout de ses oreilles.

— Il ne faut pas te trouver mal, tu sais, mon petit! — grondait Thévenin.

De tous ces gens, c'était Denis qui, le premier, avait montré de l'intérêt à Louis et éveillé sa sympathie. Il l'initiait au service avec une ardeur qui était plus que de l'obligeance. En voulant faire de Louis un employé modèle, il tentait surtout de l'opposer à Thévenin et à Galleron et de créer, pour eux, dans l'avenir, de dangereuses compétitions. Cet homme sans valeur, mais non pas sans ambition, n'avait pas réussi lui-même. Il sentait bien « qu'il n'arriverait pas »; il en gardait une jalousie sourde contre ses collègues. Du moins, en poussant Louis, il mettrait des obstacles sur leur chemin. Et qui sait? Louis deviendrait peut-être un jour ce qu'il n'avait pu être lui-même. Il le confessa, obtint des renseignements sur son degré d'instruction et sur sa fortune. Le seul fait d'avoir jadis préparé le baccalauréat, ou presque, était pour Denis un sujet d'étonnement et d'admiration. Il flattait Louis : « Vous qui êtes riche... Vous qui êtes intelligent... », et, bien que celui-ci, pour la forme, se défendît, il ne pouvait s'empêcher d'être heureux tout de même de ces jugements formulés dans le milieu dont l'opinion lui tenait le plus au cœur.

Cet état d'esprit eut le plus salutaire effet sur ses débuts administratifs. Malgré que M. de Préfaille, sobre de compliments, ne lui ménageât pas, en revanche, les observations, il acquit, après un mois, la certitude « qu'il faisait l'affaire ». Cela fut confirmé, d'ailleurs, par une phrase du comte de Neufmoutiers, qui fut rapportée aussitôt à Catherine.

Il y eut alors une grande joie. Catherine voyait déjà son fils directeur. Elle le pressa dans ses bras avec enthousiasme :

— Embrasse-moi, petit... Je suis contente...

Six semaines passèrent. L'intimité de Louis et de Denis s'était accrue. Bien que celui-ci demeurât au sommet de la rue Lepic, il se détournait volontiers de son chemin pour faire un bout de conduite au nouveau collègue. Ce temps-là n'était pas perdu. Poursuivant son métier d'instructeur, Denis exposait à sa manière la situation du bureau, définissait les caractères, faisait le tableau des rivalités : Thévenin était « un mouchard », Galleron, « un imbécile » ; quant à Filiol, il pouvait se féliciter de ce que des parents nés avant lui tinssent en suspens au-dessus de sa tête la promesse de vingt bonnes mille livres de rente ; au reste, il avait des mœurs détestables : ne le rencontrait-on pas, trop souvent, avec une jeune femme du demi-monde qui le promenait dans sa voiture? C'était à cette fréquentation qu'il devait, sans aucun doute, l'élégance de sa mise et l'épingle de cravate en brillants qui jetait des feux de mauvais aloi... Puis venaient encore d'autres histoires : Thévenin abusait de ses ouvrières, Galleron avait des soucis de ménage... Mais le grand, le perpétuel sujet, c'étaient les rapports de M. de Préfaille et de son sous-chef. Il y avait deux partis dans le bureau : Denis appartenait à celui du chef. Ce n'était pas seulement la sympathie qui le guidait en cette circonstance, mais surtout le fait que Thévenin était l'ami personnel de M. Chatrian. Il les traitait tous deux de « larrons en foire », et il accusait violemment le sous-chef d'essayer de nuire par tous les moyens à son supérieur. Maintes fois, il fit observer à Louis le front fuyant, les yeux chercheurs de l'odieux sous-chef. Il soufflait tout bas, avec un geste brusque :

— S'il pouvait le jeter dehors, allez, il ne se priverait pas de ce plaisir !

Denis entourait le nom de son chef d'une auréole respectueuse. Il vantait sa vieille noblesse, sa distinction, ses manières polies. Pour lui, la position de ce gentilhomme était inférieure à ses mérites. Louis ne concevait pas qu'elle pût marquer une déchéance. Le chef, à ses yeux, représentait la puissance et l'autorité. S'il eût entrevu, dans l'avenir, la possi-

bilité d'occuper un jour la situation de M. de Préfaille, Louis Pelvilain se fût tenu pour satisfait. Il s'enveloppait déjà de l'atmosphère du bureau. Son ambition n'allait pas au delà...

Un soir, comme il rentrait, Catherine lui dit :

— Mon petit..., je viens de recevoir des visites.

— Des visites !

— Oui... Devine.

C'était aux Ermenault qu'il songeait. Mais, comme il avait peur de se tromper, il répondit avec un haussement d'épaules.

— Est-ce que je peux savoir, moi? Dis-le tout de suite. Ça vaudra mieux.

Catherine prononça triomphalement :

— Madame Ermenault est venue avec sa fille.

— Tiens ! — fit Louis, en affectant un air détaché.

La mère s'indigna :

— Ça n'a pas l'air de te faire plaisir.

— Mais si ! mais si !

— Eh bien, elles m'ont promis de revenir dimanche.

Cette fois, Louis devint très rouge. On était au mardi. Pendant quatre jours, il vécut les yeux fixés sur ce dimanche.

Marie-Rose toutefois ne lui apparut pas, telle qu'il la voyait, enfant et légère, avec sa flottante robe de l'été : la saison voulait qu'elle portât un vêtement sérieux. Elle conservait, d'ailleurs, son joli sourire. Les Ermenault restèrent deux heures. Au moment du départ, comme il pleuvait, Catherine exigea que les deux femmes prissent un parapluie. Elle insistait :

— Si, si ! laissez donc ! Ce sera pour moi l'occasion d'aller le chercher et de vous faire, en outre, une petite visite.

Restés seuls, la mère et le fils s'entretinrent longuement des Ermenault. Ils les comparèrent aux Jaume, dont l'indifférence les révoltait. Catherine apprécia :

— C'est comme ça, la vie. Il vaut mieux ne s'attacher à personne. Prenons des gens ce que nous pouvons et défions-nous bien des amitiés. C'est le meilleur moyen de ne pas avoir de désillusions.

PIERRE VILLETARD

(*A suivre.*

LA TENTATION
DE SAINT ANTOINE[1]

(1849-1856)

URANUS. — *Couronné d'étoiles pâlissantes, il traîne la Terre par la main et laisse couler de dessous lui des gouttes de sang.*

Fuyons! On n'adore plus les astres, quelque chose a rompu le fil qui liait les destinées des hommes à leurs mouvements. Saturne m'a mutilé et la figure de Dieu n'apparaît plus dans le disque du soleil.

LA TERRE, *en cheveux blancs, suivant Uranus.*

J'avais des forêts mystérieuses, j'avais des océans démesurés, j'avais des montagnes inaccessibles. Dans les eaux noires vivaient des bêtes dangereuses, et l'haleine des marécages se balançait sur ma figure comme un voile sombre.

Terrible d'énergies, enivrante de parfums, éblouissante de couleurs, immense, ah! j'étais belle quand je sortis tout échevelée de la couche du Chaos!

L'homme alors pâlissait au bruit de mes abîmes, à la voix des animaux, aux éclipses de la lune; il se roulait sur mes fleurs, il grimpait dans mes feuillages, il ramassait sur les

1. Voir la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

grèves les perles blondes et les coquilles contournées. A la fois Nature et Dieu, principe et but, j'étais infinie pour lui, et son Olympe ne dépassait point la hauteur de mes montagnes.

Il a grandi, ô Uranus, et, comme tu faisais autrefois des Cyclopes mes fils que tu emprisonnais dans mes entrailles, maintenant il creuse mes pierres pour y placer ses rêves et marquer plus de désespoir.

SATURNE, *l'air farouche, la poitrine et les bras nus, la tête à demi couverte par son manteau et tenant à la main droite sa harpe recourbée.*

De mon temps, le regard de l'homme était pacifique comme celui des bœufs, il riait d'un gros rire et dormait d'un sommeil lourd.

Contre le mur d'argile, sous le toit de branchage, le porc se fumait lentement, au feu clair des feuilles sèches, ramassées quand arrivent les grues ; la marmite bouillait, pleine de mauves et d'asphodèles ; l'enfant inepte croissait près de sa mère. Sans chemins et sans désirs, les familles isolées vivaient en paix, dans des campagnes profondes, le laboureur ne sachant pas qu'il y eût des mers, ni le pêcheur des plaines, ni l'observateur des rites, d'autres dieux.

Mais, quand fleurissait le chardon pointu et que la cigale ouvrait ses ailes dans les blés jaunes, on tirait du grenier les gâteaux de fromage, on buvait du vin noir, on s'asseyait sous les frênes ; les cœurs, chauffés par Sirius, battaient plus fort, le seuil des cabanes exhalait l'odeur du bouc, et la fille rustique clignait des yeux en passant près des buissons.

Age qui ne reviendra plus, alors qu'attachée tout entière à la réalité du sol, la vie humaine, ainsi que l'ombre d'un cadran, faisait sans jamais dévier le tour de ce point fixe !...

Puisque j'avais détrôné Uranus, pourquoi donc Jupiter est-il venu ?

RHÉA

C'est moi qui t'ai trompé, dieu dévorateur !

Je me rongeais de tristesse, à produire continuellement pour une irrassasiable destruction : ah ! que j'ai ri quand je t'ai vu avaler la pierre emmaillotée sous ses bandelettes ! Mais tu ne t'apercevais de rien ! tu dévorais tout !

La Mort fait claquer son fouet.

SATURNE *se drape dans son manteau.*

Ah! retournons dans l'Érèbe, ô ma vieille épouse! le temps est passé des joies de l'esclave et l'on ne déliera plus mes cordons de laine.

JUPITER OLYMPIEN, *tenant dans ses mains une coupe vide. — Devant lui marche son aigle, tout engourdi; il a le dessous des ailes rouge comme s'il était rongé de vermine et il ramasse par terre avec son bec les plumes qui lui tombent du corps. — Jupiter regarde le fond de la coupe :*

Plus rien! pas une goutte!

Il la penche sur l'ongle de son doigt, jette un long soupir et reprend :

Quand l'ambroisie défaille, les immortels s'en vont.

Père des dieux, des rois et des hommes, je gouvernais l'éther, les intelligences et les empires. Au froncement de mes sourcils, le ciel tremblait; je lançais la foudre, j'assemblais les nuées!

Parmi tous les dieux, sur un trône d'or, au haut de l'Olympe, assis, et d'un œil ouvert surveillant chaque chose, je regardais passer les Heures, filles à la taille égale que le plaisir et la peine rendent pour les mortels si longues ou si petites, Apollon qui courait dans son char, secouant au vent des planètes sa chevelure bouclée, les Fleuves, sur le coude, épanchant leurs urnes, Vulcain battant ses métaux, Cérès sciant ses blés et Poseidon agité, qui, de son manteau bleu, entourait la terre retentissante.

Les nuages s'élevant apportaient jusqu'à moi le parfum des sacrifices; avec le chant des hymmes, la fumée montait dans le feuillage du laurier, et la poitrine du prêtre, se dilatant au rythme, exhalait, grande ouverte, la placide harmonie du peuple des Hellènes; un soleil chaud brillait sur le frontispice de mes temples blancs, forêt de colonnes où, comme une brise de l'Olympe, circulait un souffle sublime.

Les tribus éparses autour de moi faisaient un peuple; toutes les races royales me comptaient pour leur aïeul, et tous les maîtres de maison étaient autant de Jupiters à leur foyer. On m'adorait sous tous les noms, depuis le Scarabée jusqu'au Porte-Foudre. J'avais passé par bien des formes, j'avais eu beaucoup d'amours. Taureau, cygne, pluie d'or, j'avais visité

la nature, et, se pénétrant de moi, elle se mettait à devenir divine, sans que je cessasse d'être Dieu.

O Phidias, tu m'avais créé si beau que ceux qui mouraient sans m'avoir vu se croyaient maudits; tu avais pris, pour me faire, les matières exquises, l'or, le cèdre, l'ivoire, l'ébène, les pierreries, richesses qui disparaissaient dans la beauté, comme des éléments d'une nature dans la splendeur d'un ensemble. Par ma poitrine respirait la Vie, j'avais la Victoire sur la main, la Pensée dans les yeux, et, des deux côtés de ma tête, retombait ma chevelure, comme la végétation libre de ce monde idéal. J'étais si grand que je frôlais mon crâne aux poutres de la toiture. Ah! fils de Charmidès, l'humanité, n'est-ce pas? ne pouvait monter plus haut. Dans la barrière bleue de Panœnus, tu as enfermé pour toujours son plus sublime effort, et c'est aux dieux maintenant à descendre vers elle. J'en vois venir qui sont pâles, pour satisfaire la douleur des peuples ennuyés; ils arrivent des pays malsains, couverts de haillons et poussant des sanglots. Moi, je ne suis pas, comme eux, né pour vivre sous des ciels froids, avec des langues barbares, en des temples sans statues. Attaché par les pieds au sol antique, je m'y dessécherai sans en sortir; je n'ai même pas bougé quand l'empereur Caïus voulut m'avoir, et les architectes entendirent éclater dans mon socle un grand rire, aux efforts qu'ils faisaient.

Tout entier pourtant je ne descendrai pas dans le Tartare, quelque chose de moi restera sur la terre. Ceux, en effet, que pénètre l'Idée, qui comprennent l'ordre et chérissent le grand, ceux-là, de quelque dieu qu'ils descendent, seront toujours les fils de Jupiter.

JUNON, *la couronne en tête, avec des bottines d'or à pointes recourbées, couverte d'un voile semé d'étoiles d'argent, portant une grenade dans une main, et, de l'autre, un sceptre surmonté d'un coucou.*

Où vas-tu? arrête-toi! Qu'y a-t-il donc? encore un amour, sans doute?... Insensé qui perd sa force et qui ne sait pas que les mortels s'enflent d'orgueil, à découvrir chaque matin, sur leur oreiller, les cheveux de Jupiter!

Notre vie pourtant était si douce dans l'équilibre obligé de nos discordes et de nos amours! Diverse et magnifique,

elle demeurait immuable comme la terre avec ses océans en mouvement et ses plaines immobiles. Oh! reviens! fils de Saturne! nous nous coucherons sur l'Ida, et, cachés par les nuages, au sein d'une atmosphère vermeille, de mes bras blancs j'entourerai ton cou, je sourirai sous toi, je passerai mes doigts dans les boucles de ta barbe et je réjouirai ton cœur, ô Père des dieux! Ai-je perdu ma chevelure brune, mes grands yeux, mon cothurne d'or? n'est-ce pas pour te plaire que chaque année je refais ma virginité dans la fontaine Canathos?... Ne suis-je plus belle? me trouverait-il vieille?

Quoi! plus de bruit? je vais, je viens, je cours dans l'Olympe, tous sont endormis. Écho même semble mort!

Elle crie.

Oui! oui! au pied de mes images, mes couronnes d'astérion s'effeuillent, la main de la Ménade a déchiré mon voile en pièces, les cent bœufs d'Argos ont perdu leurs guirlandes, et, telle qu'une harengère des ports, ma prêtresse oublieuse se gorge de poissons frits. O vertu de la pudeur, voilà la courtisane aux joues fardées qui touche à mes autels!

MINERVE, *avec son grand casque flanqué du sphinx, l'égide aux écailles d'or, et couverte d'un peplos qui lui descend jusqu'aux pieds. — Elle marche en se tenant le front dans la main.*

Je chancelle. Je n'ai pas dansé pourtant, je n'ai point aimé, je n'ai point bu. Quand les Muses chantaient, quand Bacchus s'enivrait, quand Vénus avec tous les dieux s'abandonnait aux amours, — régulatrice travailleuse, je restais seule à ma tâche, je méditais les lois, j'étudiais les plantes, les pays, les âmes; j'allais partout, visitant les héros, j'étais la Prévoyance, l'invincible Lumière, l'Énergie même du grand Zeus.

De quel rivage souffle le vent qui me trouble la tête? dans quel bain de magicienne a-t-on plongé mon corps? sont-ce les sucs de Médée, ou les onguents de Circé la lascive?... Mon cœur défaille, je vais mourir!

MARS, *très pâle.*

J'ai peur, comme un esclave en fuite; je me cache dans les ravins; pour mieux courir, j'ai défait ma cuirasse, j'ai retiré mes jambarts, j'ai jeté mon épée, j'ai abandonné ma lance.

Il se regarde les mains.

N'ai-je plus de sang dans les veines, que mes mains sont si blanches? Ah! comme je bouffissais mes joues dans les trompettes d'airain! comme je pressais entre mes cuisses nerveuses mes étalons à large croupe! Les panaches rouges, se tordant, brillaient au soleil; les rois, la tête haute, s'avançaient hors des tentes, et les deux armées faisaient un grand cercle pour les voir.

Je pense à Théro ma nourrice, à Bellone ma compagne, à mes Saliens qui dansaient d'un pas lourd, en frappant sur leurs boucliers, et je me sens plus triste que ce soir de ma jeunesse où, blessé par Diomède, je suis remonté dans l'Olympe me plaindre à Jupiter.

CÉRÈS, *assise dans un char dont les moyeux sont deux ailes de cygne qui battent l'air. — Le char s'arrête et le flambeau que la déesse porte à la main s'éteint.*

Oui, arrête-toi, puisque Neptune a cessé de me poursuivre, puisque j'ai parcouru la terre entière; ne va pas plus loin : à quoi bon? arrête-toi!

Elle prend de dessous elle une serviette d'or et s'en essuie les yeux.

Hélas! hélas! je ne verrai plus Proserpine resplendissante qui s'ébattait dans les pousses vertes; elle est descendue chez Pluton et n'en sortira pas.

Femmes des Athéniens qui portez des cigales d'or dans vos chevelures, vous qui emmaillotez vos enfants avec la robe usée des mystères, qui couchez sur la sarriette sauvage et qui mangez de l'ail pour dissiper les vapeurs des parfums, — sortant un soir d'automne par la Porte Sacrée, derrière le char qui traîne la corbeille, toutes en rang, la tête basse et les pieds nus, vous ne recevrez plus l'injure obscène des gens qui vous attendent sur le pont du Céphise.

NEPTUNE. — *Empêtré comme à Élis dans trois robes l'une par-dessus l'autre, il manque de tomber à tous les pas et s'appuie sur son trident.*

Qu'est-ce donc? je ne puis ni m'étendre sur le rivage ni courir dans les plaines! On m'a serré les côtes avec des digues, et mes dauphins jusqu'au dernier se sont pourris au fond des eaux. Je faisais trembler la terre, j'envahissais la campagne,

j'étais le Mugissant, l'Inondateur, et la Fortune s'invoquait dans tous mes sacrifices; des monstres couronnés de vipères jappaient incessamment sur mes récifs pointus. On ne passait pas les détroits, on faisait naufrage en doublant les îles.

Heureux celui qui pouvait un jour tirer sur la grève sa galère désarmée, revoir ses vieux parents, et suspendre au sec dans le foyer domestique le gouvernail de ses voyages!

LA MORT

Passe! passe!

HERCULE. — *Ruisselant de sueur, haletant, il dépose sa massue et s'essuie la figure avec sa peau de lion dont la gueule lui pend sur l'épaule; il reste d'abord sans pouvoir parler, tant il est hors d'haleine.*

On dit que j'ai accompli douze travaux : j'en ai accompli cent, cent mille! que sais-je?...

J'ai d'abord étranglé deux énormes serpents qui s'enroulaient à mon berceau. J'ai dompté le taureau de Crète, les Centaures, les Cercopes, les Amazones. J'ai fait mourir Busiris, j'ai étouffé le lion de Némée, j'ai coupé les têtes de l'Hydre, j'ai tué Theodomus et Lacinius, Lycus, roi de Thèbes, Euripide, roi de Cos, Halée roi de Pise, Euryle, roi d'Œchalie; j'ai cassé la corne d'Achéloüs, qui était un grand fleuve, j'ai tué Géryon, qui avait trois corps, et Cacus, fils de Vulcain.

Est-ce tout? Oh non! J'ai abattu le vautour de Prométhée, j'ai lié Cerbère avec une chaîne, j'ai nettoyé les étables d'Augias, j'ai séparé les montagnes de Calpé et d'Abyla, rien qu'en les prenant par leurs sommets, comme un homme qui écarte avec ses deux mains les éclats d'une bûche. J'ai voyagé, j'ai été dans l'Inde, j'ai parcouru les Gaules, j'ai traversé le désert où l'on a soif.

Les pays esclaves, je les délivrais; les pays inhabités, je les peuplais, et, plus je vieillissais, plus ma force s'accroissait. Je tuais mes amis en jouant avec eux, je rompais les siéges en m'asseyant dessus, je démolissais les temples en passant sous leurs portiques; j'avais en moi une fureur continuelle qui débordait à gros bouillons, comme le vin nouveau qui fait sauter la bonde des cuves.

Je criais, je courais, je déracinais les arbres, je troublais les

fleuves, l'écume sifflait au coin de ma lèvre, je souffrais à l'estomac et je me tordais dans la solitude, en appelant quelqu'un.

Ma force m'étouffe! c'est le sang qui me gêne, j'ai besoin de bains tièdes et qu'on me donne à boire de l'eau glacée; je veux m'asseoir enfin sur des coussins, dormir pendant le jour et me faire la barbe. La reine se couchera sur ma peau de lion; moi, je passerai sa robe et je filerai la quenouille, j'assortirai les laines, j'aurai les mains blanches comme une femme. Je sens des langueurs... donnez-moi donc... donnez-moi donc...

LA MORT

Passe! passe! [1]

Arrive sur des roulettes [un grand catafalque] noir, garni de [flambeaux] du haut en bas; — son dais étoilé de lames d'argent, et soutenu par quatre colonnes d'ordre salomonique où s'enroule une vigne d'or, abrite un lit de parade recouvert de pourpre et dont le chevet triangulaire supporte des tablettes chargées de parfums qui brûlent dans des poteries de couleur. — [On distingue sur le lit] une figure d'[homme] en cire, couchée tout à plat comme un cadavre; — autour du lit sont alternativement rangées de petites corbeilles en filigrane d'argent et des [urnes d'albâtre] de forme ovale; — il y a, dans les corbeilles, des pieds de [laitues], dans les urnes une pommade rose.

[Des femmes] suivent le catafalque d'un air inquiet; leurs chevelures dénouées tombent le long de leur corps comme des voiles; — de la main gauche elles ramènent sur leur sein les plis de leurs robes traînantes, et tiennent dans la droite de gros bouquets ou des fioles de verre pleines d'huile.

Elles se rapprochent du catafalque.

LES FEMMES

[Beau! beau! il est beau!] réveille-toi! [assez dormi! lève la tête, debout!]

Elles s'assoient par terre, toutes, en rond.

Ah! [il est mort! il n'ouvrira pas les yeux! les mains sur les hanches et le pied droit en l'air, il ne tournera plus sur le talon gauche... [Pleurons! désolons-nous!] crions!

Elles poussent de grands cris, puis se taisent tout à coup. On

1. Des deux épisodes suivants, — ceux d'Adonis et de la Bonne Déesse, — que nous publions conformément au texte de 1856, les phrases ou les mots que nous mettons entre crochets ont subsisté seuls dans la version de 1874.

entend pétiller la mèche des flambeaux dont les gouttes arrachées par le vent tombent sur le cadavre de cire et lui fondent les yeux.

Les femmes se relèvent.

Comment faire? chatouillons-le! frappons-lui dans les mains... là... là... [respire nos bouquets; ce sont des narcisses et des anémones] que nous avons [cueillis dans tes jardins]; [ranime-toi... tu nous fais peur.]

Oh! comme il est raide, déjà!

Voilà ses yeux qui coulent par les bords; [ses genoux] sont [tord]us, et la peinture de [son visage] a descendu sur [la pourpre].

[Parle] : nous sommes à toi; [que te faut-il? veux-tu boire du vin? veux-tu coucher dans nos lits? veux-tu manger les pains de miel] que nous faisons frire dans nos poêles, et [qui ont la forme de petits oiseaux] pour t'amuser davantage?

Touchons-lui le ventre; baisons-le sur le cœur... [tiens! tiens! les sens-tu, nos doigts chargés de bagues qui courent sur ton corps, et nos lèvres qui cherchent ta bouche et nos cheveux qui balaient tes cuisses? Dieu pâmé, sourd à nos prières!]

Antoine se cache la figure avec sa manche; le Diable lui tire le bras brusquement et le pousse plus près.

Ah! voyez donc comme ses membres, en le maniant, sont restés au fond de nos mains... Il n'est plus! il n'éternue pas à la fumée des herbes sèches, et ne soupire point d'amour au milieu des bonnes odeurs; [il est mort!]... il est mort!

ANTOINE, *se penchant vers les femmes.*

Qui donc?

LE DIABLE, *lentement.*

Ce sont les filles de Tyr qui pleurent Adonis.

Elles s'écorchent la figure avec leurs ongles et se mettent à couper leurs cheveux; — puis elles vont, l'une après l'autre, les [déposer] sur le lit, et toutes ces [longues chevelures] pêle-mêle semblent des [serpents blonds et noirs] rampant sur le cadavre de cire rose, qui n'est plus maintenant qu'une masse informe.

Elles s'agenouillent et sanglotent.

ANTOINE *se prend la tête dans les mains.*

Comment!... mais!... oui!... je me rappelle!... une fois déjà... par une nuit pareille, autour d'un cadavre couché... la myrrhe fumait sur la colline, près d'un sépulcre ouvert;

les sanglots éclataient sous les voiles noirs penchés; des femmes pleuraient et leurs larmes tombaient sur ses pieds nus, comme les gouttes d'eau sur du marbre blanc.

Il s'affaisse.

LE DIABLE, *en riant.*

Allons! debout... il en vient d'autres! regarde!

Le catafalque d'Adonis a disparu.

On [entend un bruit de castagnettes et de cymbales], et des [hommes vêtus] de robes bigarrées, suivis par une foule rustique, [amènent un âne] empanaché de feuillage, [la queue] garnie [de rubans, les sabots peints], avec un frontal à plaques d'or et des coquilles aux oreilles, [une boîte couverte d'une housse] à cordons [sur le dos], [entre deux] larges [corbeilles], dont [l'une], chemin faisant, [reçoit les offrandes] de la foule, — [œufs, raisins, fromages] mous, lièvres dont on voit passer les oreilles, [volailles] plumées, [poires] en quantité, monnaie de cuivre, — et dont l'autre, à moitié [pleine], contient des feuilles [de roses que les conducteurs de l'âne] jettent devant eux, [tout en marchant]; ils ont des bottines à lacets, les [cheveux nattés, de grands manteaux, des pendants d'oreilles] et [les joues] couvertes de [fard]; [une couronne] en branche [d'olivier] se rattache au milieu de [leur front par un médaillon à figurine], entre deux autres plus petites, et ils en portent une troisième, plus large, sur leur poitrine nue. — Des poinçons, [des poignards sont passés dans leur ceinture], et ils brandissent [des fouets à manche d'ébène] jaune, dont la triple [lanière] est [garnie d'osselets] de mouton.

On ôte d'abord [la housse] de la boîte recouverte en dessous d'un [feutre noir] : la foule s'écarte, l'âne s'arrête. — [Un de] ces [hommes], retroussant son vêtement, [se met à danser] tout autour [en jouant des crotales]; — [un autre, agenouillé devant la boîte, bat du tambourin] et

LE PLUS VIEUX DE LA BANDE *commence d'une voix nasillarde.*

[Voilà la Bonne déesse! l'Idéenne des montagnes! la Grande Mère de Syrie! Approchez, braves gens!] Elle est assise entre deux lions, porte sur la tête une couronne de tours et [procure] beaucoup de biens à tous ceux qui la voient.

[C'est nous qui la promenons dans les campagnes], sous les feux du soleil, pendant les pluies d'hiver, [par beau et mauvais temps] : — elle gravit les défilés, elle glisse sur les pelouses, elle traverse les ruisseaux; [souvent], faute de gîte, [nous couchons en plein air et nous n'avons pas tous les jours de table bien servie; des voleurs habitent les bois,

les bêtes] féroces hurlent effroyablement dans [leurs cavernes], il y a [des chemins] impraticables et pleins de [précipices]!...
— La voilà! la voilà!

[Ils] ôtent [la couverture] de laine [et l'on voit une boîte] de sycomore [incrustée de petits cailloux].

[Plus] grande [que les cèdres, elle plane dans l'éther bleu; plus vaste que le vent, elle entoure le monde;] son souffle [s'exhale par les naseaux des] panthères, par la feuille des plantes, par la sueur des corps; ses pleurs d'argent arrosent les prairies; son sourire est la lumière, et c'est le lait de sa poitrine qui [a blanchi la lune]; elle fait couler les fontaines, [elle fait pousser la barbe]; elle fait craquer l'écorce des pins qui se balancent dans les forêts... [Donnez-lui quelque chose, car elle déteste les avares!]

[La boîte s'entr'ouvre et l'on] aperçoit [sous un pavillon de soie] rose [une petite image de Cybèle], toute [étincelante de paillettes, dans un char de pierre] couleur de vin [traîné par deux lions] crépus, la [patte levée]; — les paysans [se poussent pour] mieux [voir], l'homme qui danse tourne toujours, — celui qui bat son tambourin frappe plus fort, et

L'ARCHIGALLE *continue.*

Son temple est bâti sur le gouffre par où les eaux du déluge qui finissait se sont précipitées; il a des portes d'or, un plafond d'or, des lambris d'or, des statues d'or; Apollon y est, Mercure, Ilythia, Atlas, Hélène, Hécube, Pâris, Achille et Alexandre. Des aigles, des lions, des chevaux et des colombes se promènent dans sa cour; à son grand arbre qui brûle on accroche des tuniques et des coffrets, et c'est pour elle qu'est dressé le phallus de cent vingt coudées où l'on grimpe avec des cordes, comme au tronc d'un palmier quand on va cueillir les dattes.

Ils se donnent avec leurs fouets de grands coups dans le dos, en cadence.

Frappez du tambourin! sonnez les cymbales! soufflez dans les flûtes à larges trous!

[Elle aime] le poivre noir que l'on va chercher dans les déserts; elle aime [la fleur de l'amandier, la grenade et les figues vertes], les lèvres rouges, les regards lascifs, [la sève sucrée, la larme salée, du sang! à toi! à toi! mère des montagnes.]

[Ils se tailladent les bras] avec leurs poignards, leurs dos résonnent comme des boîtes creuses; la musique redouble, la foule s'accroît; — puis des hommes en habits de femmes et des femmes en habits d'hommes se poursuivent en poussant une grande clameur qui se perd à l'horizon dans le frémissement des lyres et le bruit des baisers; leurs robes diaphanes se collent contre leurs ventres, un sang rose en dégoutte, — et bientôt, sur cette vague multitude, toute chatoyante, agitée, lointaine, apparaît un Dieu nouveau qui porte entre ses cuisses un amandier chargé de fruits; — les voiles des têtes s'envolent, l'encens tourbillonne, l'acier tinte; des prêtres eunuques enveloppent des femmes dans leurs dalmatiques chamarrées.

Mais d'autres dieux arrivent, innombrables, infinis; — ils passent, comme des traînées de feuilles sèches sous un vent d'automne, si rapidement qu'on ne peut les voir, et tous pleurent si haut que l'on n'entend pas ce qu'ils disent. La Mort refait un nœud à la mèche de son fouet. Antoine étourdi veut fuir, mais

LE DIABLE *le retient et reprend :*

Celui-là, c'est Atys de Phrygie; il jette sa hache de pierre, il s'en va pleurer dans les bois sa virilité perdue. — Voici la Derceto de Babylone à croupe de poisson; — voilà le vieil Oannès; — voilà Ilythia couverte de ses voiles; — voilà Moloch crachant du feu par les narines, et dont le ventre bourré d'hommes hurle comme une forêt incendiée.

LA MORT, *riant.*

Ah! ah! regarde donc : il a si chaud sous ses flammes qu'il se fond lui-même.

LE DIABLE

Voici les déesses Potniades, à qui l'on sacrifiait des cochons de lait.

LE COCHON

Horreur!

LE DIABLE

Voilà la [Sosipolis][1] d'Élée; — voilà les dieux Cathares de Pallantium; — voilà Vulcain patron des forgerons; — voici le bon dieu Mercure avec son pétase pour la pluie et ses bottes de voyage.

LA MORT, *frappant.*

Voyage! voyage!

1. De cet épisode les mots que nous mettons entre crochets ont seuls subsisté dans la version de 1874.

LE DIABLE

[Noire] et frottée de myrrhe, voici la [grande Diane] qui s'avance, [les coudes au] corps, [les mains ouvertes], les pieds joints, avec [des lions sur les épaules], des cerfs à son ventre, des abeilles à ses flancs, un collier de chrysanthèmes, un disque de griffons et trois rangs de mamelles qui ballottent à grand bruit; — mais la peau du corps lui démange sous les bandelettes qui la serrent.

LA MORT, *riant.*

Ha! ha! ha!

LE DIABLE

Voici la [Laphria des Patréens, l'Hymnia d'Orchomène], la Pyronienne du mont Crathis, [Stymphalia à cuisse d'oiseau, Eurynome] fille de l'Océan, et toutes les autres Dianes : l'accoucheuse, la chasseresse, la salutaire, la Lucifère, et la patronne des Ports, avec une coiffure d'écrevisses.

ANTOINE

Eh! que m'importent, à moi, ces dieux? pourquoi me tiens-tu là béant à les regarder?

LE DIABLE *continue.*

Celle qui porte des croûtes blanchâtres sur la figure, c'est Rubigo, la déesse de la rogne; non loin, Angerona, qui délivre des inquiétudes; l'immonde Perfica, inventrice des olisbus. Voici Esculape, fils du Soleil, traîné par ses mulets, le coude sur le bord de son char et le menton dans la main gauche : il a l'air de réfléchir profondément.

LA MORT, *frappant.*

Fais-toi vivre, immortel!

LE DIABLE

Les Faunes à large bouche suivent le vieux Pan des pasteurs, qui frappe dans ses mains, au milieu de son troupeau; ils ricanent; ils sont velus; leur front est couvert de boutons roses, comme les tilleuls au printemps. Voilà Priape et le dieu Terminus et la déesse Epona, et Acca Laurentia et Anna Perenna.

ANTOINE

Assez! assez! laisse-moi, ma tête s'égare dans le tourbillon de tous ces dieux qui passent!

LE DIABLE

En voilà un qui surveille les enfants à la promenade, un

autre qui donne la fièvre, un autre qui donne la pâleur, un autre la peur; ceux-ci sont pour former le fœtus, pour le retourner, pour l'extraire, pour veiller à la cuisine, pour faire crier les gonds de la porte, pour pousser le flot sur le rivage.

ANTOINE, *lentement.*

Oh! quelle quantité!

LE DIABLE

N'est-ce pas?... Tu ne vois pas tout. Et il y en a d'autres encore dont la poussière même ne se retrouve plus...

Mais ils réapparaîtront, un jour, comme des morts qui ressuscitent, et l'homme impitoyable les jugera : les grands, les humbles, les farouches, les gais, ceux qui avaient des têtes d'animaux et ceux qui portaient des ailes. Ils se tiendront tous devant lui, pâles et par longues files silencieuses comme une armée vaincue, et alors le nègre, en grinçant des dents, s'approchera de son idole et, lui mettant le poing sous la mâchoire, lui crachera au visage; le Grec, avec dédain, renversera du bout de sa sandale les statues blanches, et l'habitant des pôles, aux yeux rougis par les neiges, verra se fondre sous le soleil ses vagues dieux faits de brouillard et de tristesse. On jettera dans le vent leurs bracelets, leurs couronnes, leurs urnes taries, leurs glaives émoussés. On fera sonner sous le doigt le creux de leur poitrine, et les Olympes s'écrouleront au tonnerre des rires que la vengeance humaine poussera!... parce qu'ils ont tous menti, parce qu'ils n'ont rien donné, parce qu'ils étaient durs comme la pierre de leurs temples et plus stupides que les bœufs de l'holocauste!

ANTOINE

Une tristesse infinie me submerge!

Il pleure.

Oh! combien de prières on leur a faites! que de sacrifices ont fumé pour eux! ils étaient forts cependant, et pas un seul doute ne levait la tête devant leur majesté!...

Où êtes-vous maintenant, pauvres âmes tout altérées d'espoirs qui ne furent pas assouvis?

Il éclate en sanglots.

Mais quels sons?... qui chante ainsi?...

Il écoute.

Cela pétille, bourdonne, gazouille, — et avec quelque chose

par-dessus... quelque chose de lent qui se déroule et qui retombe!

APOLLON, *la chlamyde rejetée sur le bras gauche, et jouant d'une énorme cythare retenue par une courroie qui lui passe autour du cou.*

Je chante sur la lyre... (*il tousse*) hum! hum!... Je chante sur la lyre... hum! hum!... l'ordre de l'Univers... heu! hum! hum! heu! heu!... J'enchaîne à la loi du rythme la matière et les êtres...

Une corde, se rompant, lui cingle la figure; il resserre une cheville, qui se casse; il touche à une troisième; il se trompe, va de l'une à l'autre, tout se brise, pète, s'embrouille.

LA MORT

Tu es resté nu si longtemps, tu as tellement marché dans toute la Grèce que tu n'en peux plus, que tu craches, que tu vas mourir.

Tu étais, n'est-ce pas? le purificateur mélodieux qui chantait et qui fondait; il n'y a plus rien à chanter, rien à fonder : les villes sont édifiées, les peuples sont vieux, la Pythie perdue ne se retrouve pas, les athlètes frottés d'huile, les éphèbes qui couraient sur le stade, les cochers qui criaient debout dans leurs chars d'ivoire, les philosophes qui causaient sous les bois de lauriers-roses...

Elle le frappe.

Suis-les, va-t'en donc! beau dieu du monde plastique qui ne devait pas finir!

Apollon passe sa cithare sur son dos et s'en va.

Bacchus arrive, traîné par des panthères : il est coiffé d'un myrte et il se regarde en souriant dans un miroir de cristal. Autour de lui les Silènes en manteaux de laine rouge, les Satyres couverts de peaux de chèvres et les Ménades, avec la nébride sur l'épaule, chantent, boivent, dansent, soufflent dans des flûtes et jettent par terre des tambourins plats qui tournent en ronflant.

Les Bacchantes échevelées, tenant des masques noirs, balancent au son de la musique les grappes de raisin qui leur pendent sur le front, dévorent les colliers de figues sèches suspendues à leur cou, entrechoquent leurs boucliers, se frappent avec des thyrses, et lancent autour d'elles des regards farouches. Sous leurs sourcils noirs veloutés comme le dos des chenilles, les Satyres les serrent dans leurs bras, et, versant de haut le vin des urnes, ils barbouillent la figure rieuse des Ménades enivrées.

LES BACCHANTS ET LES BACCHANTES

Abattez les échalas! foulez du talon le raisin dans les pressoirs!... Dieu charmant, qui portes le baudrier d'or, bois à longs traits dans ton cratère sans fond!... Évohé! Bacchus, évohé!

Tu as vaincu les Indes, la Thrace et la Lydie; les armées s'enfuyaient quand Mimallon furieuse hurlait sur les montagnes, les peuples réveillés se pressaient autour de toi, les yeux des Bacchantes brillaient dans les feuillages.

Évohé, Bacchus, évohé!

Père des théâtres et du vin, les dieux antiques se sont bouché les oreilles, au scandale merveilleux du dithyrambe désordonné; à toi, le rythme nouveau et les formes incessantes!

Tu as le rire des vendangeurs, les fontaines cachées, les festins aux flambeaux et le renard qui se glisse dans les vignes pour croquer les raisins verts.

Ta joie court de peuple en peuple, tu délivres l'esclave, tu es saint! tu es divin! évohé!

La Mort allonge son fouet : tout disparaît.

LES MUSES *s'avancent, couvertes de manteaux noirs, la tête basse.*

Quelque chose qui n'est plus palpitait dans l'air sur les races juvéniles; elles avaient la poitrine carrée et des langages, comme leurs vêtements, à grands plis droits, avec des franges d'or.

Dans les leçons des philosophes, comme dans la pantomime des bateleurs et la constitution des républiques, dans les statues, dans les meubles, dans les harnachements et les coiffures, partout, c'était un art sublime qui rehaussait la vie; les métaphysiciens éduquaient les courtisanes, des montagnes de marbre attendaient les architectes...

ANTOINE, *soupirant.*

Ah! cela était beau! c'était beau! je le sais!

LES MUSES

Pleurons les vastes théâtres et les danseurs nus! O Thalie, déesse au front bombé, qu'as-tu fait de ta massue d'airain et de ton rire qui se roulait sur les foules comme le vent du sud sur les flots de l'Archipel?... Tu as perdu tes chœurs, sérieuse Melpomène! adieu le haut cothurne et les manteaux traînants, l'hymne qui passait par bouffées dans les terreurs tragiques et le vers simple qui glaçait la peau!... Et toi, svelte Terpsichore,

dont les Sirènes sont filles, tu ne te souviens plus de tes pas mesurés que l'on comparait à la danse des étoiles, tandis que le maître d'orchestre battait la mesure avec sa semelle de fer.

Ils sont finis, les grands enthousiasmes! C'est le tour maintenant des gladiateurs, des bossus et des farceurs! Clio violée a servi les politiques, la muse des festins s'engraisse de mots vulgaires, on a fait des livres sans s'inquiéter des phrases! Pour les médiocres existences il a fallu de grêles édifices, et des costumes étroits pour les fonctions serviles; le marchand, le goujat et la prostituée, avec l'argent de leur commerce, ont payé les beaux-arts, et l'atelier de l'artiste, comme le réceptacle de toutes les prostitutions intellectuelles, s'est ouvert pour recevoir la foule, se plier à ses commodités et la divertir.

Art des temps antiques au feuillage toujours jeune, qui pompais ta sève dans les entrailles de la terre et balançais dans le ciel bleu ta cime pyramidale, toi dont l'écorce était rude, l'ombrage immense, et qui désaltérais les peuples d'élection avec des fruits vermeils arrachés par les forts, une nuée de hannetons s'est abattue sur tes feuilles, on t'a fendu en morceaux, on t'a scié en planches, on t'a réduit en poudre et ce qui reste de ta verdure est brouté par les ânes!

Les muses s'en vont et VÉNUS *arrive, toute nue et regardant de côté et d'autre avec inquiétude; — elle pousse un cri d'effroi en apercevant la Luxure.*

Grâce! va-t'en! laisse-moi! tes baisers ont fait pâlir mes belles couleurs! J'étais libre autrefois, j'étais pure; les océans frissonnaient d'amour au contact de mes talons; baigneuse insaisissable, je nageais dans l'éther bleu, où ma ceinture, que se disputaient les Zéphyrs, resplendissait, toute large et magnifique, comme un arc-en-ciel tombé de l'Olympe.

J'étais la Beauté! J'étais la Forme! je tressaillais sur le monde engourdi, et la matière, se séchant à mon regard, s'affermissait de soi-même en contours précis; l'artiste plein d'angoisse m'invoquait dans son travail, le jeune homme dans son désir et les femmes dans le rêve de leur maternité.

C'est toi! c'est toi, ô besoin immonde, qui m'a déshonorée!

LA MORT

Passe, belle Vénus, tu te purifieras dans mes étreintes!

On entend quelqu'un qui sanglote.

CUPIDON *paraît, les paupières chassieuses, maigre, souffreteux, haletant, misérable; — son bandeau trop lâche est tombé sur sa figure et il pleure à grand bruit, en s'enfonçant le poing dans l'œil.*

Est-ce ma faute, à moi?... Ho! ho! ho!... Tout le monde autrefois me caressait... Eh! ho! (*Il recommence à pleurer.*) Ma torche s'est éteinte, j'ai perdu mes flèches!... Oho! ho!... J'avais des ber... ho! ho! ho!... des berceaux de verdure dans les jardins! le doigt sur la bouche, souriant et les cheveux frisés, je gardais continuellement de charmantes attitudes; on m'enguirlandait de roses, d'acrostiches et d'épigrammes, je me jouais dans l'Olympe avec les attributs des dieux, j'étais l'enchantement de la vie, le dominateur des âmes, l'éternel souci.

Je grelotte de froid, de faim, de fatigue et de tristesse; les cœurs maintenant sont à Plutus. Quand je frappe aux portes, ils font les sourds; j'en ai vu qui me regardaient d'un œil farouche, et qui reprenaient leur ouvrage.

LA MORT

Va-t'en! détale! le monde bâille à ton nom! tu lui as agacé les dents avec le sirop de ta tendresse!

Elle lui donne un grand coup de pied dans le derrière.

LES DIEUX LARES, *couverts de peaux de chiens, tapis et accroupis, les genoux au menton, comme de vieux singes qui ont la gale.*

Nous...

LA MORT, *les frappant.*

Passez! passez! La maison est ouverte, les clefs sont perdues, l'hôte a trahi sa foi, plus de valets soumis, plus d'enfants respectueux, plus de pères redoutés, plus de longues familles, et le grillon, dans les cendres, pleure le souvenir éteint de la religion domestique.

La Mort s'essuie le front avec le pan de son linceul, et Antoine, immobile, reste les yeux fixés sur l'horizon. Mais, se roulant dans l'air, bleuâtre et tout léger, arrive le dieu nain Crepitus[1].

Silence.

1. L'épisode de Crepitus ayant subsisté, sauf quelques mots, dans la version de 1874, nous ne faisons que l'indiquer.

De l'épisode suivant, — celui de Jéhovah, — les phrases ou les mots que nous mettons entre crochets sont les seuls qui aient subsisté dans la version de 1874.

[Un coup de tonnerre] éclate : — le Diable frissonne et saint Antoine tombe la face contre terre.

[UNE VOIX

J'étais le Dieu des armées! le Seigneur, le Seigneur Dieu!]

J'étais terrible comme la gueule des lions, plus fort que les torrents, plus haut que les montagnes; j'apparaissais dans les nuages avec une figure furieuse.

J'ai conduit les patriarches qui s'en allaient chercher des femmes pour leur postérité; je réglais le pas des dromadaires et l'occasion de la rencontre au bord de la citerne ombragée d'un palmier jaune. Comme par des robinets d'argent je lâchais les pluies; je séparais les mers avec mon pied; j'entrechoquais les cèdres avec mes mains; [j'ai déplié sur les collines les tentes de Jacob et] conduit à travers [les sables mon peuple qui s'enfuyait.

C'est moi qui ai brûlé Sodome; c'est moi qui ai englouti la terre sous le déluge; c'est moi qui ai noyé Pharaon avec les princes fils de rois, avec les chariots de guerre et les cochers.

Dieu jaloux, j'exécrais les autres Dieux], les autres peuples, et je châtiais mon peuple, d'une colère sans pitié; [j'ai broyé les impurs, j'ai abattu les superbes, et ma désolation] allait [de droite et de gauche comme un] chameau [qui est lâché dans un champ de maïs.

Pour délivrer Israël je choisissais les simples, des anges aux ailes de flamme leur parlaient dans les buissons]; — les pâtres jetaient leur bâton et partaient pour la guerre. — [Parfumées de nard, de cinnamome et de myrrhe, avec des robes transparentes et des chaussures à talon haut, des femmes] pleines [d'un cœur intrépide allaient trouver les capitaines] et leur tranchaient la tête... Alors ma gloire éclatait plus sonore que les cymbales. Au retentissement de la foudre, elle a grondé sur les montagnes: [le vent qui passait emportait les prophètes]; ils se roulaient tout nus dans les ravines desséchées, ils se couchaient à plat ventre pour écouter la voix de la mer, et, se relevant tout à coup, se mettaient à crier mon nom.

Ils arrivaient la nuit dans la salle des rois; ils secouaient sur les tapis du trône la poussière de leurs manteaux, et, rappelant mes vengeances, parlaient de Babylone et des

soufflets de l'esclavage; les lions pour eux se faisaient doux, la flamme des fournaises s'écartait de leurs corps, et les magiciens, hurlant de rage, se lacéraient avec des couteaux.

[J'avais gravé ma loi sur des tables de pierre; elle] étreignait [mon peuple] comme la ceinture du voyageur qui lui soutient la taille; [c'était mon peuple, j'étais son Dieu; la terre était à moi, les hommes] étaient [à moi, leurs pensées, leurs œuvres, leur outils de labourage et leur] maison.

[Mon arche reposait dans un triple sanctuaire, derrière] les voiles [de pourpre et les candélabres allumés; j'avais pour me servir toute une tribu qui balançait des encensoirs;] j'avais un plafond fait avec des poutres de cèdre [et le grand prêtre en robe d'hyacinthe, qui portait sur sa poitrine des pierres précieuses] rangées [dans un ordre symétrique.

Malheur! malheur! le saint des saints s'est ouvert, le voile s'est déchiré]; l'arche est perdue et [les parfums] du sacrifice sont partis [à tous les vents] par les fentes de la muraille. [Dans les sépulcres] d'Israël le vautour du Liban vient abriter sa couvée; [mon temple est détruit, mon peuple est dispersé, on a étranglé les prêtres avec les cordons de leurs habits]; les forts ont péri par le glaive, [les femmes sont captives; les vases sont tous fondus.]

C'est ce Dieu de Nazareth qui a passé par la Judée; comme un tourbillon d'automne il a entraîné mes serviteurs. Ses apôtres ont des églises, sa mère, sa famille, tous ses amis; et moi, je n'ai pas un temple! pas une prière pour moi seul, pas une pierre où soit mon nom, et le Jourdain aux eaux bourbeuses n'est pas plus triste ni plus abondonné.

[LA VOIX, *s'éloignant.*

J'étais le Dieu des armées! le Seigneur! le Seigneur Dieu!]

La Mort bâille. Antoine est étendu par terre, immobile. La Luxure, le dos appuyé contre la porte de la cabane, et la jambe droite relevée sur le genou gauche, effiloque le bas de sa robe, dont les brins, emportés par le vent, voltigent autour du cochon, tombent sur ses paupières et lui chatouillent les narines. Alors

LE DIABLE, *allongeant sa griffe sur saint Antoine, crie :*

Ils sont passés!

LA LOGIQUE

Eh bien? puisqu'ils sont passés, le tien...

ANTOINE *se relève, saisit un caillou et le lance contre la Logique.*

Non! non! jamais!... Tu es la mort de l'âme, arrière![1]

Il s'agenouille.

Miséricorde! mon Dieu! pardonnez-moi, aimez-moi!...

C'est ta grâce qui fait les purs, ton amour qui fait les bons, pitié! pitié!

1. Ici, *dans le manuscrit de 1874*, un épisode que Flaubert a supprimé finalement, et qui vaut, lui aussi, d'être cité :

Antoine n'entend plus rien. Le silence, à mesure qu'il écoute, lui paraît augmenter, et les ténèbres sont tellement obscures qu'il s'étonne, en ouvrant les yeux, de ne pas sentir leur résistance. Cependant elles l'étouffent, comme du marbre noir qui serait moulé sur sa personne.

Bientôt elles s'entr'ouvrent, faisant comme deux murailles et, au fond, dans un éloignement incalculable, une ville apparaît.

Des fumées s'échappent des maisons, des langues de feu se tordent dans la brume. Des ponts en fer passent sur des fleuves d'immondices. Des voitures closes comme des cercueils embarrassent de longues rues toutes droites. Çà et là, des femmes avancent leurs visages sous le reflet des tavernes où brillent, à l'intérieur, de grands miroirs. Des hommes, en costumes hideux et d'une maigreur ou d'une obésité grotesques, courent comme s'ils étaient poursuivis, le menton bas, l'œil oblique, tous ayant l'air de cacher quelque chose.

Et voilà qu'au milieu d'eux saint Antoine aperçoit Jésus.

Depuis le temps qu'il marche, sa taille s'est courbée, sa chevelure a blanchi, et sa croix fait, en pliant, un arc immense sur son épaule.

Elle est trop lourde. Il appelle. On ne vient pas. Il frappe aux portes. Elles restent fermées.

Il va toujours, implorant un regard, un souvenir. On n'a pas le temps de l'écouter. Sa voix se perd dans les bruits. Il chancelle et tombe sur les deux genoux. La rumeur de sa chute assemble des hommes de toutes les nations, depuis des Germains jusqu'à des nègres. Dans le délire de leur vengeance, ils hurlent à son oreille : « On a versé pour toi des déluges de sang humain façonné des bâillons avec ta croix, caché toutes les hypocrisies sous ta robe, absous tous les crimes au nom de ta clémence!... Moloch à toison d'agneau, voilà trop longtemps qu'elle dure, ton agonie! Meurs enfin!... ne ressuscite pas! »

Puis les autres, ceux qui l'aimaient, ayant encore sur leurs joues le sillon de leurs larmes, lui disent : « Avons-nous assez prié, pleuré, espéré! Maudit sois-tu pour notre longue attente, nos cœurs inassouvis! »

Un monarque le frappe avec son sceptre, en l'accusant d'avoir exalté les faibles, — et le peuple le déchire avec les ongles, en lui reprochant d'avoir soutenu les rois.

Quelques-uns se prosternent par dérision. D'autres lui crachent au visage, sans colère, par habitude. Des marchands veulent le faire asseoir dans leurs boutiques. Les Pharisiens prétendent qu'il encombre la voie. Les docteurs, ayant fouillé ses plaies, prétendent qu'il n'y faut pas croire, et les philosophes ajoutent : « Ce n'était rien qu'un fantôme! »

On ne le regarde même plus. On ne le connaît pas.

Il reste couché au milieu de la boue, et les rayons d'un soleil d'hiver frappent ses yeux mourants.

La vie du monde continue autour de lui. Les chars l'éclaboussent. Les prostituées le frôlent. L'idiot, en passant, lui jette son rire, le meurtrier son crime, l'ivrogne son vomissement, le poète sa chanson. La multitude le piétine, le broie, — et, à la fin, quand il ne reste plus sur le pavé que son grand cœur tout rouge dont les battements peu à peu s'abaissent, — ce n'est pas, comme au Calvaire, un cri formidable qu'on entend, mais à peine un soupir, une exhalaison...

Les ténèbres se reforment.

ANTOINE

Horreur! je n'ai rien vu, n'est-ce pas, mon Dieu?... Que resterait-il?...

LE DIABLE

Point de pitié : la miséricorde ne descendra pas sur un pécheur tel que toi.

ANTOINE, *priant.*

Ah! Jésus! fils de Dieu qui est Dieu, et Dieu comme le Père, Dieu comme le Saint-Esprit, vous êtes Un.

LE DIABLE

Je suis plusieurs, je m'appelle Légion.

ANTOINE

Tu as envoyé ton fils...

LE DIABLE

Un autre viendra!

ANTOINE

... pour établir ton église...

LE DIABLE

Il la renversera!

Le Diable, se posant derrière saint Antoine, lui crie dans les oreilles si fortement qu'Antoine à genoux se courbe comme un roseau, tantôt tombant sur les poignets, tantôt se relevant, mais toujours continuant sa prière, tandis que le Diable crie :

Il naîtra dans Babylone, et d'une vierge aussi, d'une vierge consacrée au Seigneur, qui aura forniqué avec son père; il se fera circoncire parmi les Juifs, il rétablira le temple; il convertira d'abord des proconsuls, des princes, des rois, l'empereur de Taprobane, la reine de Scythie et trois papes, l'un après l'autre; il enverra des messagers sur toutes les routes, ses prophètes à toutes les nations, ses soldats contre toutes les villes.

Il sera beau, les femmes délireront à cause de lui.

Il gorgera les foules; on s'endormira sur les portes, l'estomac plein jusqu'aux dents; il assouvira la luxure du luxurieux, la cupidité de l'avare, la convoitise de l'œil, le ventre jaloux; il exaltera les forts et il abaissera les humbles; il tuera les fidèles avec l'épée, il les assommera avec des massues, il les broiera avec des pilons, et il brûlera toutes les églises comme des poulaillers pleins de vermine.

Les mulets de ses esclaves, sur des litières de laurier, mangeront la farine des pauvres dans la crèche de Jésus-Christ; il établira des gladiateurs sur le Calvaire, et à la place du Saint Sépulcre, un lupanar de femmes nègres qui auront des anneaux dans le nez et qui crieront des mots affreux.

Il marchera sur la mer, il volera dans les airs et il s'enfoncera sous la terre, tel qu'un poisson qui plonge; il élèvera des tempêtes, il calmera les flots, il fera fleurir les arbres morts, il dessèchera les arbres en fleurs; des diamants ruisselleront de ses sandales, des parfums sortiront de son haleine; partout où il portera les mains, couleront des gouttes de sang, — et il répondra : « Je suis le Messie ».

ANTOINE, *priant.*

Colombe du Saint-Esprit, fais passer sur moi le rafraîchissement des vents célestes! Ah! coulez! coulez mes pleurs et emportez mon âme dans le débordement continu de l'immense amour.

LE DIABLE

Il appellera des magiciens de tous les pays, il parlera tous les langages, il connaîtra toutes les écritures. Ce sera comme si tout le monde était fou, et l'on se dira : « Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? »

Et quand il aura prêché la terre pendant deux ans plus cent quatre-vingt-trois jours, qu'il aura persécuté les fidèles devenus des apostats ou des martyrs, qu'il aura ruiné les Saints Lieux, ouvert tous les cachots, égorgé tous les prêtres, accaparé les multitudes, et qu'il possédera des royaumes, des trésors, des armées, le ciel enverra à la fois le prophète Élie et le prophète Énoch; il tuera Élie, il tuera Énoch, et leurs crânes grattés avec des fers de lance serviront de boîte pour le fard et de cassolettes à parfum.

ANTOINE

J'entends la voix du démon qui hurle autour de moi, mais avec ta force, ô Dieu puissant, je me rirai de ses fureurs; je chanterai tes louanges durant l'épouvantement des tentations, et j'irai vers toi; je suis comme un homme tombé à la mer et qui donne de grands coups de reins pour remonter dans la chaloupe : prends-moi! accepte-moi! miséricorde! miséricorde!

LE DIABLE

Alors le rêve du mal s'épanouira comme une fleur de ténèbres plus large que le soleil; il y aura des enivrements de l'orgueil si âcres et si longs, et des joies de la luxure si frénétiques, et des miasmes de néant si renversants, que les anges arracheront

leurs ailes, le saint maudira sa vertu, le martyr se désolera de son supplice, les élus pousseront des huées furieuses autour de Jésus-Christ, on le désertera dans son ciel et l'enfer débordé s'étalera sur le monde.

Antoine continue à prier.

L'Orgueil, la tête basse, s'enfonce dans son manteau; la Colère reste immobile; l'Envie ferme les yeux: — toutes les filles du Diable sont consternées.

Mais le Diable déploie sa grande aile verte et, la faisant tourner rapidement, comme une fronde, il en frotte les lèvres des Péchés, qui se ruent pêle-mêle autour de saint Antoine et hurlent effroyablement.

LUXURE

Veux-tu des vierges blanches comme la lune? aimes-tu mieux des femmes couleur d'ambre, aux ricanements altiers, et qui se tordront comme des vipères, dans les replis d'une lubricité inventive, plus féroce que la haine et sérieuse comme une religion? Tu sentiras contre tes flancs le froid métallique de leurs bracelets d'or, et ta chair bondir sous leurs baisers, ton âme se fondre à leurs prunelles, tout ton être se dissoudre dans les effluves d'un délire enragé!

COLÈRE

Viens! viens! tu dégorgeras ton âme de la fureur qui t'étouffe. Tu ne sais pas les plaisirs de l'assassinat, les voluptés qui vous prennent quand on lève le couteau et quelle joie vous ravage quand il retombe et qu'il pénètre.

GOURMANDISE

Tu vas avoir tout de suite et pour toi seul des chairs rouges, épicées, plus vaporeuses qu'un nuage, avec des boissons grasses à la glace, et des fruits d'une couleur palpitante qui semblent vivre comme des bêtes; tu en mangeras! tu en boiras! et continuellement, toujours, sans cesse, à en baver, à en crever!

AVARICE

Veux-tu des tas d'or, des palais, des peuples et des navires à voiles de pourpre, des bains de jaspe?... Tu te rouleras sur des monceaux d'argent comme sur de la luzerne coupée, et tu entendras, au retentissement du métal, sonner dans ton cœur toutes les corruptions et les puissances.

ANTOINE

Non! non! j'aime mieux le retentissement de mon chapelet, le bois de mon crucifix et la terre dure de ma cabane!

ENVIE

Tout ce que tu n'as pas pu atteindre, je le ravalerai pour ta satisfaction! tu verras les doctes confondus, les grands abaissés, les riches appauvris, — et les belles femmes dédaigneuses, que tu convoitais, pleurant sous la lanterne d'un lupanar, avec des matelots et des muletiers qui leur cracheront à la figure.

PARESSE

Enfoncé sous le sommeil, plonge-toi dans les béatitudes de l'inaction, et ta pensée, comme un vautour hors d'haleine, ira de plus en plus rétrécissant son vol pour s'abattre sur la terre; tu savoureras l'immobilité du néant dans le bonheur de vivre, et tu arriveras à n'être plus qu'une sorte de palpitation, et comme une plante humaine.

SCIENCE, *triomphante.*

Je t'apprendrai la place où des soleils apparaîtront, et la caverne, au bord des flots, où pourrit la momie de Cléopâtre; je ressusciterai les siècles, je t'ouvrirai la terre, tu comprendras la nature et l'idée, le bien et le mal, et ton immense amour englobera comme l'éther l'universalité multiple de la création. Une soif du vrai plus désintéressée que l'espoir du paradis te poussera vers Dieu, et tu le sentiras grandir dans le développement de ta pensée comme le firmament qui s'élargira sous l'envergure chaque jour plus vaste de ta contemplation.

ORGUEIL

Il faut que tu te regardes comme le centre du monde : tu sera chaste, tu seras fort, tout impassible et intelligent comme le Seigneur lui-même. Allons! lève la tête! pose-toi en face de Dieu! dédaigne tout! Aucun triomphe ne vaut la joie d'un rire, et il y a quelque chose qui dépasse les sommets les plus hauts, c'est de les mépriser parce qu'ils se trouvent trop bas. Nourris égoïstement ce plaisir farouche! gratte ta plaie, adore-toi!

Elle écarte son manteau et montre le serpent qui la ronge.

SAINT ANTOINE

Je m'abaisserai, Seigneur! je courberai dans la poussière mon front et mon orgueil, je veux me tenir devant toi conti-

nuellement comme un bélier sur l'autel, comme un holocauste qui fume!

Alors LE DIABLE *écarte d'un geste tous les Péchés, et, s'avançant courbé vers saint Antoine :*

Oui! repousse-les! elles sont vieilles, et tu n'as pas besoin d'elles pour venir à moi! Ne vois-tu pas quel désir du mal fait haleter les hommes à ma poursuite, depuis le commencement du monde? mais nous nous touchons maintenant, je les étreins, le souffle que j'exhale fait l'atmosphère de leurs pensées, et, moi qui les perdais par le corps, je les perds par l'esprit. Un vertige nouveau pousse à l'abîme l'humanité rassasiée. Entends-tu les civilisations pourries craquer dans les ténèbres comme des palais qui s'écroulent? Les dieux sont morts! Babel recommence; le mal enfin triomphe et, par toutes ses voix, il entonne dans l'immensité vaincue l'hosanna formidable de son apothéose : veux-tu qu'il passe en toi? veux-tu te repaître de sa beauté infinie? veux-tu devenir le Diable?

ANTOINE, *priant.*

Ah! miséricorde! miséricorde! béni ton nom! bénies tes œuvres et que bénie soit ta colère! je ne cherche pas à te comprendre, mais à t'aimer... Je ne désire pas vivre, je ne veux pas mourir... O Sainte Vierge! ô Jésus! ô Saint-Esprit! miséricorde! miséricorde!

Alors le ciel se déchire et les nuages, se repliant sur eux-mêmes largement, découvrent le soleil, qui apparaît au milieu, — un immense soleil couleur d'or, avec de grands rayons obliques et qui passent entre les bouffissures des nuées, comme les cordes tendues d'un tabernacle entr'ouvert; — il frappe en plein le visage de saint Antoine; le Diable baisse la tête, les Péchés, livides et tout en sueur, râlent d'épuisement.

LE COCHON, *se réjouissant.*

Ah! quel bon soleil! j'avais si peur dans la nuit!

LE DIABLE, *d'une voix basse.*

L'heure a sonné; il nous faut partir.

La Mort remonte à cheval, les Péchés disparaissent.

SAINT ANTOINE *lève ses bras au ciel, les larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :*

Ah! merci! merci, Seigneur!

LE DIABLE *se retourne d'un bond et lui dit :*

Qu'importe, puisque les péchés sont dans ton cœur, et que la désolation roule dans ta tête !... Serre ton cilice, jeûne, déchire-toi ! Cherche les paroles les plus saintes, les pénitences les plus âpres, et tu sentiras courir dans ta chair meurtrie des effluves de volupté, ton estomac vide appellera les festins, et les mots de la prière se changeront sur ta bouche en exclamations de désespoir, la satisfaction de tes mérites te gonflera d'orgueil, la fatigue de ta vertu te sifflera l'envie ! Quand la concupiscence des choses t'aura quitté, alors arriveront plus désordonnées les convoitises de l'esprit, et tu battras avec ta tête les pierres de l'autel ; tu baiseras ta croix, mais la flamme de ton cœur n'échauffera point son métal ! tu chercheras un couteau... Je reviendrai, je reviendrai !

ANTOINE, *priant.*

Comme il te plaira, Seigneur !

LE DIABLE, *en riant s'éloigne.*

Hah ! hah ! hah !

ANTOINE, *priant.*

Fais que je t'aime !

LE DIABLE

Hah ! hah ! hah !

ANTOINE

O Jésus ! ô doux Jésus !

LE DIABLE

Hah ! hah ! hah !

ANTOINE

Miséricorde ! miséricorde !

LE DIABLE

Hah ! hah ! hah !

ANTOINE

O Jésus ! Jésus !

LE DIABLE

Hah ! hah ! hah

Le rire du Diable se répète dans l'éloignement et saint Antoine continue à prier.

GUSTAVE FLAUBERT

HISTOIRE

D'UNE

DEMOISELLE DE MODES[1]

X

En roulant parmi les villes et les villages et la verdure, sous la poussière amassée durant une longue sécheresse, Louise pensait à cette autre Louise qui faisait le voyage inverse dix mois auparavant et qui n'était plus, et qui ne serait plus jamais. Elle songeait aux dernières semaines, à ces journées brûlantes où, dans l'odeur des roses, elle avait été si ardemment aimée : il lui semblait qu'une buée de tristesse montait de ces souvenirs et les voilait. Pourquoi? Elle n'en savait rien, elle était bien incapable même d'en chercher les raisons. Les âmes, comme des harpes, frémissent sous le vent qui passe. Et, sans doute, en elle, les cordes de la joie n'avaient pas été touchées.

Sur le quai de la gare, à Bordeaux, toute sa famille attendait. Louise sauta du wagon, et ce furent d'abord des étreintes et des cris, où l'on ne se voyait ni ne s'entendait plus. Enfin on se calma, et la petite Parisienne, regardant les siens, s'aperçut

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

qu'elle les avait un peu oubliés. Ils lui parurent lointains et falots.

On reprit le train pour Arcachon; on était très heureux, malgré quelque contrainte. Du nouveau, de l'inconnu était entre eux, dont ces gens simples sentaient le malaise. Cependant Louise se montra très gentille, fit de son mieux.

Les petites Kérouall avaient grandi; la dernière, Marie, ressemblait à sa sœur aînée, la seconde serait tout le portrait de sa mère, une brune piquante, à la façon de Bordeaux.

Le chalet plut beaucoup. On s'y installa avec zèle, sous le jour déclinant, et Jean Kérouall s'en fut, jusqu'à la nuit tombée, regarder cette baie où venaient mourir les grandes palpitations de l'Océan.

Louise vécut des jours paisibles dans la chaleur d'août, le long de ce bassin qui renvoyait les rayons ainsi qu'un miroir. Vers le soir, elle s'en allait sous les pins, qui gardaient un peu de fraîcheur, et elle rêvait aux lendemains obscurs, où l'emportait sa destinée.

Fernand écrivait presque chaque jour. Ses lettres marquaient beaucoup de tendresse, de l'inquiétude et l'impatient désir de la revoir. Lui aussi avait pris quelques jours de vacances; il était allé en Suisse, dans une station à la mode. Mais, tout près des neiges, à une altitude où nos arbres et nos plantes ne sauraient plus vivre, s'épanouissaient encore les élégances, les exigences de la vie mondaine. Quoiqu'il s'en plaignît, Fernand tout de même subissait le joug dont il prétendait souffrir. Il questionnait Louise sur sa vie, s'informait si là-bas elle n'avait pas trouvé de nouveaux adorateurs. Enfin sa dernière lettre finissait sur ces mots :

Dix jours encore, ma bien-aimée, à traîner ma peine et mon ennui, et puis ce sera le bonheur infini. Je ferme les yeux pour te mieux voir. Je t'aime éperdument.

Les craintes de Fernand n'étaient pas tout à fait vaines, car, même sur cette plage familiale, et malgré la discrétion de ses allures, Louise ne restait pas inaperçue. Un beau brun d'une Espagne indéterminée, mâtinée d'Amérique, logé au Grand-Hôtel, roulait sous un *sombrero* des regards terribles.

Un soir, il lui fit donner une sérénade à la mode de son pays,

par des tziganes qui étaient peut-être de Montmartre. Le commerce de vin de Bordeaux témoigna, lui aussi, son admiration : deux courtiers et le fils d'un grand négociant rôdaient fréquemment autour du chalet des Kérouall.

Enfin les derniers jours de vacances s'égrenèrent, ainsi qu'il arrive toujours, bien plus vite que les premiers. Louise partit.

A Paris, Fernand devait l'attendre à la gare. Il le lui avait demandé si instamment qu'elle avait trompé Félicité sur l'heure de son retour et l'avait ensuite déroutée par une dépêche pour qu'elle ne vînt pas à sa rencontre.

Fernand fut d'une telle joie en revoyant Louise qu'il semblait qu'il ne l'eût conquise que ce matin-là.

Il l'emporta comme une proie vers sa voiture, puis, après l'avoir longtemps serrée entre ses bras, il dit en la regardant :

— Et tu es vraiment une fée... ma fée... Depuis que tu es à moi, il semble que la chance et le succès soient entrés dans ma vie. Tout me réussit au delà de mon espoir. Aussi je te ferai heureuse et riche à l'égal d'une princesse.

Louise ne prêtait qu'une attention distraite à ces propos qui lui paraissaient vains et chimériques. Elle souriait doucement; elle souriait aussi à Paris, la ville accueillante et charmante où les femmes sont reines. Elle revit les quais, d'une grâce si noble, et, près du pont Royal, elle se pencha pour regarder au fond Notre-Dame et la Sainte-Chapelle.

L'appartement de la rue d'Anjou était fleuri de roses auxquelles se mêlaient les premiers chrysanthèmes. Louise et Fernand déjeunèrent de café au lait, à la mode viennoise.

Dans la chambre à coucher, il voulut, parmi ses cheveux, poser des fleurs en diamants, et, comme elle se défendait, il dit :

— Ma bien-aimée, c'est en signe d'adoration. Chez nous, en Autriche, on est mystique et religieux : nos Vierges ont des bijoux aussi beaux que ceux de nos impératrices.

Louise lui trouvait de l'enfantillage et un peu de folie, mais elle fut tout de même touchée et se donna plus tendrement qu'elle ne l'avait fait encore.

Dans l'après-midi, en la reconduisant chez elle, il dit :

— Cela ne pourra pas toujours durer, ton petit emploi de

la rue de la Paix. Du reste, nous causerons de bien des choses, la prochaine fois : aujourd'hui nous n'avions pas le temps.

Louise parut avenue de Villiers à l'heure vraisemblable du train de Bordeaux. A cause de Toussard, qui se trouvait là, Félicité ne dit rien, mais la jeune fille sentit bien qu'elle n'était pas dupe de cette arrivée si confusément annoncée. On parla des Kérouall, du séjour d'Arcachon, de madame Block et de ses demoiselles.

— A propos, — dit Félicité, — tu sais qu'Éliane se marie avec M. Poncelet. Sans doute, elle a dû te l'écrire.

Louise n'avait pas reçu de lettre.

Toussard fut charmant. Peut-être avait-il chassé de sa pensée ce qui lui avant tant déplu, ou, s'il y songeait encore, supposait-il que le financier avait dû être liquidé en fin de saison...

Le lendemain, au matin, Louise se rendit à la rue de la Paix, où elle fut accueillie avec égards et amitié. Quoiqu'elle eût toujours gardé beaucoup de discrétion, on en savait assez pour que l'importance de sa conquête l'entourât de quelque prestige : la richesse, à l'égal de la sainteté, met un nimbe autour des personnes.

Comme elle félicitait Éliane de son prochain mariage, celle-ci marqua son désir de lui raconter comment les choses s'étaient passées et l'on se donna rendez-vous au thé du boulevard Haussmann, où elles seraient tranquilles pour causer.

A midi, toutes deux se retrouvèrent dans l'élégante boutique, devant une petite table laquée de vert. On leur servit du thé et des œufs. Éliane, très émue, commença son récit :

— Vous savez que j'étais à Barbizon avec Poncelet. Je ne l'avais jamais vu plus gentil, plus aux petits soins pour moi. Il travaillait beaucoup. Je lui posais toutes les figures, et, comme il variait la couleur des cheveux et des yeux, je vous demande s'il était possible de s'en apercevoir. Cependant, une fois, il me dit que je n'avais pas assez de carrure pour la bûcheronne qui devait porter des fagots sur le dos ; mais je déclarai formellement que je ne voulais pas de modèles chez nous.

» Un jour, je fus appelée à Paris auprès de ma pauvre grand'mère, qui tout à coup se sentait au plus mal. Quand j'arrivai, elle était morte, et, pour ne pas me rencontrer avec le

reste de la famille, je repartis tout de suite... Ma bonne amie, quand je rentrai à Barbizon (ici Éliane s'arrêta quelques secondes et reprit comme en trémolo), quand je rentrai, je trouvai chez nous cette grande fille, le modèle de M. Juillard, une effrontée, une coquine. Ce qu'elle posait, vous le devinez sans peine. Je voulus m'en aller immédiatement, mais Poncelet me retint, se jeta à mes pieds, jurant qu'il n'aimait que moi, et que pour le prouver il me suppliait de l'épouser : « Comme cela, — ajouta-t-il — tu seras tranquille. »

» Alors, — continua Éliane très gravement, — nous nous marions. C'est en effet une grande sécurité pour moi, car vous pensez bien que, quand il sera mon mari, il y regardera à deux fois avant de me tromper.

Louise écoutait, ne disant rien, ne trouvant rien à dire, s'émerveillant seulement du prodigieux don d'illusion de son amie. Celle-ci poursuivait :

— Mes parents ont été très bien : nous sommes réconciliés et ils me donnent une petite dot... Nous ne nous marierons qu'en décembre, à cause du deuil, et, naturellement, je compte sur vous pour être ma demoiselle d'honneur.

Éliane se tut, et, durant un instant, on n'entendit plus que le cliquetis des petites cuillers, heurtant les porcelaines, et le bruit, monotone comme une roue de moulin, des conversations d'Anglaises de passage, revenant d'un *trip* sur le continent.

Enfin Louise trouva le courage de dire à Éliane qu'elle souhaitait de tout son cœur la voir heureuse. Mais elle sentait toute la vanité de ce souhait et tout le comique désolant de ce mariage que l'ironie du sort faisait naître d'une trahison. Les deux amies sortirent un peu tristes de la maison de thé, — l'abri momentané où, parmi les légères vapeurs bleues, était apparue si incertaine, si fragile, la destinée d'Éliane...

La seconde fois que Louise se rendit chez Fernand, il la reçut dans le salon où, sur une tenture de velours vert, se détachaient, pâles et charmantes et naïvement fantastiques, des aquarelles de Walter Crane.

— Je veux te parler ici, ma chérie, — dit-il, — parce qu'après on oublie tout ce qu'on avait à se dire.

Il lui expliqua qu'il désirait beaucoup lui voir quitter son

magasin, où elle se fatiguait bien inutilement. Ensuite, elle pouvait garder avec elle les plus affectueux rapports, mais pourquoi continuer d'habiter chez sa tante, dans une petite chambre bonne pour une fillette?

— Je te voudrais — fit-il — un logis plus digne de toi, et tu aurais, naturellement, un état de maison, avec tout ce qu'il faut à la plus jolie femme de Paris pour se mouvoir à l'aise.

Il venait d'acheter un hôtel sur le parc Monceau, mais qui servirait surtout pour la réception, et il ajouta tendrement :

— Je viendrai chez toi toutes les fois que tu voudras bien de moi.

Louise avait laissé parler Fernand, mais sa décision était bien arrêtée, et même la chose avait déjà été élucidée entre elle et Félicité.

— Mon ami, — dit-elle, — je vous remercie; mais, comme toujours, vous formez pour moi des projets beaucoup trop magnifiques. Laissez-moi donc rester la petite modiste que vous avez remarquée et aimée. La vie que vous m'offrez changerait tout, ferait de moi une demi-mondaine, une « fille », comme disent ces demoiselles, quand madame Arlette de Saint-Omer ou quelque autre de ce genre a voulu prendre des airs de princesse avec nous... Et puis, voyez-vous, Fernand? je n'ai rien de ce qu'il faut pour être une femme à la mode, et vous faire honneur. Je suis timide et gauche, et, si je devais apparaître dans une avant-scène avec l'aisance et l'insolence que je leur vois, j'aurais envie de pleurer, de m'aller cacher... Prenez-moi pour ce que je suis, pour une petite villageoise qui a eu la chance de vous plaire, mais qu'il ne convient pas de tirer de son obscurité... D'ailleurs, ne raillez plus mon installation : elle va être fort belle. On nous cède deux pièces de l'appartement voisin du nôtre, et mademoiselle Kérouall aura son enfilade et son salon de réception.

Louise, qui avait débité gentiment son petit discours, l'acheva sur un ton pompeux, dans l'espoir de faire sourire Fernand. Mais Fernand n'était pas content et ne sourit pas. Il voulait Louise à lui, tout à lui et toujours à portée de son désir, et il la voulait encore parce qu'elle était sa gloire et sa vanité, et que, possédant des chevaux magnifiques, un hôtel entre cour et jardin, noblement encadré de hautes frondaisons,

et qu'un habile décorateur s'occupait à orner somptueusement, il souhaitait, en quelque soir de première, en quelque claire après-midi de courses, et dans l'éclat d'un luxe digne de sa beauté, la montrer, elle aussi, au tout-Paris émerveillé.

Louise vit bien qu'il était mécontent et déçu. En vain se fit-elle caressante et douce, et même flatteuse : il resta morne et mélancolique. Il s'irritait qu'elle se refusât à être l'ornement suprême et délicieux de son opulence, la nymphe charmante dominant de sa grâce les vasques dorées et les fontaines par lesquelles s'écoulait l'abondance de sa fortune.

Ils se quittèrent pour quelques jours : Fernand allait chasser. Il aimait les plaisirs fastueux, et la chasse à courre, avec ses livrées, ses équipages, ses meutes, tout son train coûteux, lui semblait un divertissement seigneurial. Depuis longtemps aussi il rêvait d'une écurie de courses : il avait le goût des chevaux dans le sang, et puis ce jeu du turf n'était-il pas le plus distingué des jeux de hasard?

Ce rêve, il allait, sans doute, le réaliser bientôt. Ses affaires prospéraient merveilleusement. Chaque jour, en gravissant l'escalier de ce temple corinthien d'où tant de cris, de vœux, de colères montent vers le toit vitré au-dessus duquel luit un ciel changeant, il avait maintenant le pied ferme et l'âme allègre.

Dans cet air surchauffé, dans ces frémissements et cette houle, parmi le bourdonnement de ces chiffres jetés, relevés, renvoyés comme par des centaines de raquettes, chiffres s'enflant, grandissant, allant aux nues, ou vacillant, faiblissant, tombant à terre comme des loques, il devenait le grand joueur impassible et sûr.

Le reflet du succès était sur son front, courbant devant lui les autres fronts moins heureux, moins triomphants. Et cette petite fille qui lui résistait l'emplissait de courroux...

Quand ils se revirent, il lui demanda avec quelque amertume si du moins elle lui permettrait de la conduire au théâtre. Il fut convenu qu'il l'emmènerait le lendemain à une première « très parisienne », — ce qui signifiait que les places étaient fortement majorées dans les agences : — il loua une baignoire, et Louise s'y rendit avec Félicité.

Elle était habillée simplement d'un corsage blanc orné de quelques roses que lui avait envoyées Fernand.

Après beaucoup d'hésitation, elle avait risqué son collier de perles.

Et le baron Epstein eut sa joie. Dès le premier entr'acte, toutes les lorgnettes de l'orchestre se braquèrent sur cette inconnue dont la beauté étonna. Mais un sentiment inattendu se mêla à la joie de Fernand : à voir son amie approuvée, cotée comme une valeur nouvellement émise et qui fait prime sur le marché, il sentit une sourde colère, songea un instant à l'emmener.

Et quand il sortit avec elle, les propos qu'il entendit, tout en attisant sa vanité, lui semblèrent insolents et brutaux à l'égal de ces coups de vent qui en passant soulèvent les vêtements des femmes...

Quelques jours après, comme il déjeunait au restaurant, le vicomte de la Porquière lui dit :

— Quelle merveille que cette jeune femme avec laquelle je vous ai vu dernièrement au théâtre! D'ailleurs, je l'avais remarquée déjà, et même, un soir, je l'ai suivie depuis la rue de la Paix; mais, à l'entrée du passage Choiseul, un monsieur l'attendait : alors, vous comprenez, je n'ai pas insisté.

Fernand sentit au cœur le froid d'un coup de stylet.

Elle, Louise, le tromper! C'était impossible. Pourtant, si cela était?... Il sortit du restaurant comme un fou, oubliant, négligeant l'heure de la Bourse, ses affaires, tout au monde, et lui envoya un mot au magasin, la priant de le rejoindre aussitôt.

Elle arriva, pâle, inquiète; mais, dès qu'il l'aperçut, il fut sûr, d'une certitude entière, qu'elle était irréprochable. Il n'osa même exprimer son soupçon sous le regard limpide et droit de ces yeux bleus comme ces grottes d'azur où l'on voit jusqu'au fond frissonner l'eau argentée et claire.

— Ma chérie, — fit-il, — pardonne-moi, j'ai craint de n'être pas libre ce soir et je t'ai priée de venir un instant; viens, assieds-toi près de moi.

Et, sur le divan, contre lui, elle posa la tête le long de son épaule. Une douceur si grande lui entra au cœur qu'il en aurait volontiers pleuré.

— A l'instant, — dit-il, — on t'a vantée à moi. C'est quelqu'un qui t'a remarquée au théâtre, mais qui déjà t'avait admirée, un soir que tu entrais au passage Choiseul.

— Ah! oui, — fit Louise, — j'avais rendez-vous avec M. Toussard : il voulait me montrer des gouaches de Huet qu'il a d'ailleurs achetées.

XI

Cependant l'hiver était revenu, de son pas dur et sec, et, sur les boulevards, les arbres montraient sous l'âpre vent la tristesse de leurs branches nues, haut dressées comme des bras éplorés. La terre aussi ne portait plus que des fleurs de givre, de fines argentures que la bise avait ciselées toute la nuit. Au soir, dans la rue pâle, les becs de gaz paraissaient de grands cierges hâtivement allumés, tandis que le jour se mourait dans le ciel.

En décembre, l'horizon se chargea de nuages épais et cuivrés.

— Pourvu qu'il ne neige pas le jour de ma noce! — dit Éliane à Louise. — Ce serait bien malheureux, à cause de la promenade au bois de Boulogne.

Et, justement, il neigea en ce jour de décembre, choisi sans prévoyance et sans méfiance, au temps lointain déjà de la douceur de septembre. Dès le matin, le ciel était en coton et bientôt les flocons se mirent à descendre, rapides, serrés, duveteux, et s'étendirent en nappes, en manteaux éblouissants, sur les toits et les jardins de Paris. On eût dit que quelque prodigieux décorateur, quelque entrepreneur de fêtes, grandiose et magnifique, avait imaginé de jeter sur la ville une parure nuptiale, afin que, tout entière, elle célébrât le mariage de la petite Éliane. Les arbres s'ornaient de fines membrures blanches et les buissons d'hiver, fusains et lauriers-tins, avaient l'air de bouquets blancs posés sur le passage du cortège.

Vers dix heures, on vint chercher Louise. Le landau paraissait de feutre blanc, et la neige qui tombait toujours avait empanaché les lanternes et harnaché d'argent les chevaux, donnant à cette noce quelque chose de fantastique, d'irréel et de plaisant.

Dans la voiture, Louise trouva Irène et deux jeunes peintres amis de Poncelet. Quoique les cavaliers ne connussent pas leurs dames, on causa tout de suite, et l'on s'amusa de ce paysage qui avait l'air d'une politesse un peu féerique.

— Croiriez-vous — dit Irène — qu'hier au magasin on se demandait si Éliane se mettrait en blanc pour son mariage? « Avec cela qu'elle se gênera, la pauvre petite! — ai-je dit à ces méchantes bêtes, — et elle aura bien raison. Éliane est une fille très comme il faut, et si... »

Elle se tut, songeant aux deux amis de Poncelet qui étaient là, puis reprit :

— D'ailleurs, au besoin, le ciel se chargeait de l'habiller.

A ce moment, le landau s'arrêta devant une grande épicerie de l'avenue de Neuilly.

Le magasin de monsieur et madame Simonneau faisait très bonne figure en temps ordinaire, alors que son étalage abondant envahissait le trottoir, offrant tous les produits de la saison. Mais, en ce jour de gala, fermé pour cause de mariage, il n'était plus qu'une sorte de salle d'attente, où les invités, déjà réunis par couples, se disposaient à monter en voiture.

En entrant, Louise dit à Irène :

— Figurez-vous que je n'ai jamais vu Poncelet! Chaque jour, au magasin, Éliane m'annonçait qu'il viendrait la prendre, et je ne le connais pas encore.

Elle allait le connaître.

Sous sa guirlande de fleurs d'oranger, œuvre de la grande maison de modes, légèrement posée parmi le tulle flottant du voile, avec sa tournure fine, menue, presque enfantine, Éliane était tout à fait gentille.

Quant à Poncelet, il avait réalisé le problème difficile de ne pas avoir l'air d'être le marié, mais plutôt quelque invité gai et insouciant, pas même un garçon d'honneur. Éliane le présenta, émue et très fière.

Et dans cette boutique aux innombrables bocaux, aux boîtes de conserves proprement rangées, parmi les odeurs d'épices, de café, de thé, une société singulière et disparate se trouva groupée. Quatre jeunes filles, représentant le magasin de la rue de la Paix, se distinguaient, par la sûreté et la simplicité élégante de leur mise, des dames de Neuilly, ingénument tapageuses. Solennel et digne, le petit commerce regardait de côté les artistes sans plus se mêler à eux que le lac de Genève au Rhône alors que celui-ci le traverse. Et, tandis que M. Jules Bérard, professeur et témoin de Poncelet, apportait à la

cérémonie l'éclat flatteur de sa rosette d'officier, les deux premiers garçons de l'épicerie, très confus et gênés, se tenaient modestement à l'écart.

Saint-Pierre-de-Neuilly se montra gracieusement orné de plantes vertes, et, quand le cortège entra dans la nef déjà pleine, l'orgue entonna le prélude de Bach. Et la petite Éliane eut ses chants, et ses prières, et ses bénédictions, et son discours, et devint madame Poncelet au regard de Dieu et des anges et de la société.

Le repas était commandé pour une heure. Mais après la messe il y eut le défilé à la sacristie et ce fut avec quelque retard que la noce arriva au restaurant Carlet, situé à la porte du Bois.

La neige, qui ne tombait plus, couvrait la terre, restait attachée aux branches des arbres, formant des girandoles, des cristaux, des aigrettes, qu'un pâle soleil faisait reluire et étinceler. Et au loin on voyait, on devinait toute une forêt blanche, virginale, lunaire.

La table était dressée dans le grand salon du haut, une longue table de cinquante couverts, d'un arrangement agréable et distingué. La disposition avait permis de ménager quatre places d'honneur : monsieur et madame Simonneau occupaient les deux bouts, et les mariés, en face l'un de l'autre, étaient au centre. Éliane avait auprès d'elle M. Bérard et le premier adjoint de Neuilly, et Poncelet avait pris les deux demoiselles d'honneur.

Les débuts du repas furent un peu mornes : le potage n'incite pas à la conversation, ayant le double tort d'être trop chaud et de se répandre. Mais dès le poisson on s'anima. Les avances venues des artistes furent accueillies et bientôt tout le monde fraternisa ; une bienveillance émue régna dans la salle claire, unissant d'une commune sympathie tous ces gens destinés à ne jamais se revoir. Et lorsque, après les entrées, rôtis, pâtés, parut enfin la glace, magnifique pièce montée, ornée de fleurs, de colombes, de nœuds entrelacés en sucre filé, et surmontée d'un Amour qui lançait une flèche, l'enthousiasme fut à son comble. La chaleur des vins attendrissait les cœurs ; des propos gais, un peu lestes, s'échangeaient, au milieu desquels les demoiselles de modes, habituées à souper avec délicatesse, gardaient beaucoup de réserve et de correction.

Le moment des toasts était venu : M. l'adjoint but à la santé, au bonheur de ces jeunes gens qui allaient fonder une famille, donner le jour à de futurs citoyens.

— Qu'ils songent à les élever dans les principes qui sont la base de l'ordre social. Qu'ils leur inspirent dès l'enfance le sentiment de l'épargne et de la solidarité, et ils feront une bonne chose. Messieurs, je bois à la mutualité.

Il se rassit, un peu ému de son éloquence.

M. Courtaud, le grand cordonnier, ne chercha pas à donner à sa parole une si haute portée. Même il crût pouvoir risquer quelques allusions un peu vives, et fit valoir ses titres à défaire la jarretière de la mariée.

On se récria, et M. Bérard, quoique vivement sollicité, ayant refusé de prendre la parole, M. Vauquelin, jeune paysagiste de talent, proposa de boire « aux dames et aux demoiselles, qui embellissaient cette réunion de leur présence, comme elles embellissent la vie, qui sans elles serait dépourvue de charme ».

Ce toast fut acclamé.

A ce moment, Louise sentit sous la table le pied de Poncelet qui lentement, doucement, se posait sur le sien. Comme elle se dérobait, Poncelet avança le genou, puis toute la jambe, et la regarda de biais, furtivement et sans tourner la tête. Indignée, elle se jeta de côté. D'ailleurs on commençait à se lever pour le café. La salle de festin allait être transformée en salle de danse : le jour baissait déjà; et l'on avait renoncé à la promenade au Bois, les chevaux des landaus n'étant pas ferrés à glace.

Louise alla embrasser Éliane.

— Je m'en vais, — lui dit-elle, — je me sens un peu souffrante.

— Regardez donc — fit Éliane — le magnifique cadeau que m'a envoyé le baron Epstein.

Et elle montra une broche de diamants qui attachait son corsage.

Louise s'enfuit. Dans Paris le dégel commençait, la boue se mêlait à la blancheur de la neige, et, d'écœurement et de dégoût, elle pleura.

XII

Décembre allait finir, entraînant avec lui toute une année, jetée à son tour à l'oubli, au néant. Dans les maisons, les facteurs déposaient les almanachs de l'année qui venait, almanachs tout frais qui se faneraient comme les autres, s'en iraient au rebut, ayant marqué au long des jours de grandes misères et de courtes joies.

Dans les boutiques des fleuristes, inondées de lumière, les corbeilles s'étalaient pleines de plantes rares, orchidées, azalées, rhododendrons, que surmontait quelque nœud géant. Des fantaisies coûteuses, parfois extravagantes, apparaissaient sous forme de pavillons chinois, de cages d'oiseaux, de bateaux mâtés et gréés, précieusement garnis.

La veille du jour de l'an, comme Louise était allée voir Fernand, il lui offrit un petit carnet de bal Louis XVI en émail bleu, encadré d'une guirlande de roses et décoré d'une miniature qui représentait une scène champêtre.

— Je ne sais que te donner, ma petite Louise, — dit-il un peu tristement. — Tu ne veux pas de bijoux, tu ne m'as pas permis d'organiser ta vie comme je le désirais : voici quelques chiffons de papier, tu les emploieras comme tu voudras.

Ce carnet était gonflé par quarante billets de mille francs, que tenait attachés une magnifique perle montée en épingle. Le baron Fernand Epstein mettait vraiment à lui faire plaisir une grâce ingénieuse et délicate. Et cependant il avait dès lors bien des affaires, bien des soucis.

Le succès donne une griserie dont on ne peut plus se passer, en eût-on même le désir. On s'est livré à la fortune, on lui appartient, et l'on ne sait où elle vous mènera. Chaque jour, Fernand s'abandonnait davantage à cette force mystérieuse et toute-puissante qui jadis s'appela fatalité, et soulevait du même souffle les vainqueurs et les victimes. De nouvelles entreprises sans cesse le sollicitaient, et le courant était trop impétueux et lui semblait trop favorable pour qu'il y résistât.

Des groupes financiers le recherchaient; il participait aux

grands mouvements qui, en ces années, agitèrent les marchés d'Europe et d'Amérique. Et cette fièvre inquiète, qu'il avait connue en des temps moins prospères, devenait comme un stimulant, le coup de fouet qu'il se portait à lui-même. Louise restait encore et toujours sa joie profonde et son orgueil; il songeait moins à la montrer, à faire d'elle le hochet de sa vanité. Les grandes affaires auxquelles il prenait part le mettaient dès lors bien assez en vue.

Au moment de Pâques, il demanda à Louise de l'accompagner à Bruxelles, où la maison Epstein avait une succursale. Pendant leur rapide séjour dans la ville brabançonne, ce fut un tumulte, un envahissement de courtiers, de commis, de gens de Bourse, tandis que les lignes télégraphiques en émoi transmettaient sans cesse de nouveaux messages; de sorte que la pauvre Louise, dans un salon du Grand-Hôtel, se sentait tout effarée et perdue au milieu de cette ville inconnue, de ce mouvement dont elle entendait la rumeur et la houle.

Vers le soir, Fernand pouvait enfin s'échapper, être un peu à elle. Il la conduisit à cette place de l'Hôtel-de-Ville où les maisons des corporations, Bouchers, Bateliers, Charpentiers, aux façades richement sculptées, dorées et ornées d'emblèmes, proclament la richesse antique et l'orgueil de cette cité marchande. Puis ils allèrent, en une rue étroite et sombre, dîner dans un endroit d'apparence sordide et de grand renom.

Le dimanche de Pâques, ils visitèrent les jardins, s'égarèrent dans le bois de la Cambre, furent champêtres et bucoliques, et lorsque le lendemain le train les ramenait vers Paris, ils firent des projets pour les vacances.

— Cette année, — disait Fernand, — je te veux à moi, et je t'emmènerai dans un lieu caché, ignoré des facteurs... Et nous passerons tout le jour étendus dans la mousse au bord des ruisseaux.

— Mon pauvre ami, — répondait Louise, — il y a maintenant des lignes télégraphiques qui montent jusqu'en haut des glaciers, et, bien sûr, il y aura un poteau et un fil auprès de votre ruisseau...

Ce rêve de bonheur eut la durée des nuages qui courent, mais tout de même il avait projeté sa forme sur le ciel.

Et les marronniers refleurirent, s'ornèrent à nouveau de

leurs candélabres, et des souffles doux et légers flottèrent dans l'air.

En ce mois de juin, qui est le mois insidieux et troublant, Louise inspira de nouvelles passions. Quelques-unes ne furent que d'un jour, une autre se montra plus sérieuse : un tout jeune homme, le fils d'un notaire très riche, très répandu, dont l'hôtel était proche de la demeure de la jeune fille, écrivit des lettres d'une exaltation qui touchait à la folie; enfin sa famille, avertie, l'envoya en Écosse pêcher le saumon.

Comme l'année précédente, Louise devait prendre ses vacances en août. On avait retenu le petit chalet d'Arcachon, mais elle ne ferait qu'y passer, ayant promis presque tout son temps à Fernand.

Les affaires auxquelles il était mêlé entraient désormais dans une phase singulièrement émouvante et dramatique.

Depuis plus d'un an, un groupe de financiers avait établi un consortium qui, sous le nom de Société des Métaux, procédait à l'acquisition et à la vente du cuivre. La haute banque, la haute industrie, les noms les plus qualifiés, assuraient leur concours à ce grand syndicat, auquel un puissant établissement de crédit prêtait l'appui de ses capitaux.

L'accaparement des valeurs cuprifères, mines et métaux, les lança à des hauteurs vertigineuses, où elles apparurent étincelantes comme des montagnes d'or. Dès sa fondation, la maison Epstein était entrée dans la Société des Métaux et Fernand avait pris à son compte une part considérable.

Il connut alors des jours de fièvre et d'ivresse, où, en une course éperdue, il saisissait, réalisait enfin ce rêve de richesse et d'orgueil dont fut hanté sa jeunesse.

Dans l'appartement de la rue d'Anjou, qui ne servait plus maintenant qu'à leurs rencontres, il arrivait auprès de Louise, haletant, brûlant, ayant l'air de sortir d'une forge, et les bras blancs de son amie lui étaient des sources de fraîcheur où il s'apaisait.

Un jour, il vint après s'être fait attendre longtemps; harassé, il se laissa tomber sur le divan.

— Approche, Louise, — dit-il, — et tends ta jupe.

Puis il prit à poignées, comme des feuilles sèches, les billets de banque qui bourraient ses poches.

— Tiens, il en pleut, il en vole de toutes parts : tends donc ta jupe, petite fille!... Tout cela se ramasse à terre : pourquoi n'y en aurait-il pas aussi pour toi?

Et, comme elle se dérobait, il tira un tapis de table, y enveloppa les billets et attacha le tout de deux épingles. Cela ne faisait plus qu'un humble paquet, tel que les pauvres en présentent chaque jour au Mont-de-Piété. Il renfermait peut-être plus de cent mille francs.

— Si tu ne t'en charges pas, — ajouta-t-il, — je le ferai remettre chez toi...

Désormais Fernand vécut dans ce grand coup de vent qui passe, apportant, chassant tour à tour la fortune. Jusqu'ici le vent était propice, et son aile puissante semblait enfler des voiles de navires aux magnifiques cargaisons.

A la fin de juillet, se voyant dans l'impossibilité de quitter Paris, il avait loué une villa sur les hauteurs de Saint-Cloud, pour s'y installer avec Louise. Ce serait leurs vacances, et le petit ruisseau de leurs rêves, ce serait la Seine qui coulait au pied du coteau.

Cependant Louise avait pris huit jours pour aller voir sa famille à Arcachon.

XIII

Louise arriva, un soir, dans la maisonnette de Saint-Cloud. Elle la trouva fraîche et paisible, et tout éventée par les brises. Un perron menait au rez-de-chaussée, et des rosiers, mêlés à des bignonias, habillaient ses murs de leurs grappes blanches et couleur de feu. Des arbres l'entouraient, la couvraient d'une ombre verte. Et, sur le devant, des parterres à la française dévalaient le long de la côte. Ils étaient formés de fleurs rustiques, résédas, verveines, pétunias, mimulus rosés, giroflées, — d'humbles fleurettes si aimables que des refrains de chansons semblaient sortir de leurs clochettes et tinter au vent.

Louise s'assit sur le perron. Un grand silence régnait. Les oiseaux, couchés avec le soleil, dormaient; elle n'entendait que le bruit tout proche du repas que l'on préparait et du couvert que l'on dressait dans la salle à manger.

Son regard errait sur les verdures et sur la masse sombre des feuillages. A ses pieds, brillait la rivière, et tout au fond, sur le ciel pâle, montait comme une fumée l'haleine noire de Paris.

Puis les vapeurs du soir enveloppèrent ce paysage d'élégance et de beauté, et la mélancolie, reine du monde, laissa traîner parmi les prés ses écharpes blanches.

Le baron Epstein ne parut qu'après huit heures. Quoiqu'il fût heureux de retrouver Louise, il n'y avait pas de joie dans son bonheur. Elle n'osait le questionner, mais elle sentait que quelque chose gâtait la douceur de leur rencontre et le charme de la solitude. Un tiers sinistre et hâve était entre eux : le souci. Et, la nuit, elle s'aperçut que Fernand dormait à peine.

Le lendemain, au matin, il la quitta. Il reviendrait dès qu'il pourrait.

Les jours triomphants n'étaient plus. L'élan prodigieux qui avait emporté les valeurs de cuivre en une ascension vertigineuse était arrêté. Essoufflées maintenant, elles se débattaient, faiblissaient sous d'ardentes attaques. L'Amérique et l'Angleterre, qu'avait émues cette hausse colossale, qu'elles jugeaient factice et injustifiée, lançaient, à leur tour, des valeurs cuprifrères, à des prix très inférieurs à ceux du marché de Paris. Et c'était contre la baisse qui en résultait que le syndicat français luttait désespérément.

Restée toute seule, la pauvre Louise essaya de dessiner et de peindre des fleurs, s'aidant de quelques conseils que lui avait donnés Toussard. Mais elle se sentait affreusement triste : l'angoisse de son ami était en elle et lui serrait le cœur. Le soir, elle demanda à Fernand de faire venir Éliane, de Barbizon.

Éliane accourut, empressée, affectueuse, en proie, elle aussi, à son tourment. Pour le moment, elle ne se plaignait pas trop. D'ailleurs M. Julliard n'habitait plus Barbizon avec son modèle. Seulement, Poncelet s'en allait souvent à Paris, et, une fois, il n'était rentré que le lendemain. Inquiète, elle ne s'attarda pas. Alors Louise, pour fuir cette maison désertée, vint souvent en ville avec Fernand. Il lui fit visiter son hôtel du parc Monceau, qui s'achevait à grand renfort de peintres, doreurs et décorateurs. Mais il n'y prenait plus de joie, ne rêvait plus aux chefs-d'œuvre dont il peuplerait les salons

encore vides. La chambre à coucher et le cabinet de travail étaient terminés; on y voyait de précieuses tentures en tapisserie, des meubles Louis XIV d'une grande richesse, de beaux tableaux flamands.

Sur la table à écrire, Louise remarqua deux portraits : le sien, — une miniature entourée de diamants, que Fernand avait fait faire par une dame médaillée au dernier Salon, — et celui de la baronne Epstein, très belle encore sous ses cheveux blancs...

Vers la fin de septembre, les cours du cuivre subitement remontèrent. Louise crut enfin deviner que son ami reprenait confiance. Elle s'enhardit à l'interroger. Il lui dit qu'il était maintenant à peu près rassuré, mais qu'il serait sans doute obligé d'aller passer quelque temps en Angleterre. Leur séjour à Saint-Cloud s'acheva doucement, sous la fine lueur d'automne, et, vers le milieu d'octobre, Louise étant rentrée avenue de Villiers, Fernand partit pour Londres.

On allait tenter un suprême effort. En sollicitant, en attirant les capitaux anglais, réfractaires, hostiles même jusqu'ici, on fonderait une société nouvelle qui absorberait l'ancienne. Tel cet oiseau mythologique au plumage d'or, que la fable faisait renaître de ses cendres, le premier syndicat devait s'évanouir et donner naissance à un autre dont la jeunesse rayonnante emplirait les âmes de confiance et d'espoir.

Fernand fut plus d'un mois absent. Quand il revint, rien n'était conclu; il n'avait recueilli que des promesses et des engagements flottants comme les brouillards de la Tamise.

En cette fin d'année, durant ces journées courtes et tristes, qui semblent mesurées par une ménagère avare, la Société des Métaux se débattit parmi des difficultés toujours grandissantes.

Parfois Fernand ne dissimulait plus, montrait son angoisse et sa détresse; puis son énergie reprenait le dessus, lui laissait l'espoir de se refaire sur d'autres valeurs moins atteintes que celles du syndicat,

Quoique devenus plus irréguliers, ses rendez-vous avec Louise étaient encore fréquents. Les soucis croissants au milieu desquels il luttait avivaient en elle une amitié qui avait toujours été plus tendre que passionnée. Et, le voyant souffrir, elle trouvait des consolations délicates et ingénues :

— Mon ami, — lui dit-elle une fois, — tu seras moins riche, que m'importe? Ai-je besoin de tout ce luxe que tu m'offrais? Nous irons le long de ce ruisseau auprès duquel tu désirais vivre l'été dernier, un ruisseau où il n'y aura pas de télégraphe, et nous serons heureux encore.

Il l'écoutait, fermait les yeux, comme pour suivre un rêve. Mais ce qui lui apparaissait, ce n'était pas l'humble paysage évoqué par la petite Louise, c'étaient les mirages fuyants de ses visions magnifiques qui se dissipaient... Une autre fois, comme il semblait dans un grand abattement, elle le supplia de reprendre tout ce qu'il lui avait donné, ses bagues, ses broches, son collier, et tous les billets que Félicité avait transformés en titres de rente. Fernand la prit sur ses genoux, l'embrassa très doucement, et tristement lui dit :

— Il y avait une fois une petite fille qui, pour que la mer ne tarît pas, avait imaginé d'y porter de l'eau dans un dé à coudre

Chez elle, Louise remarqua aussi que l'on s'inquiétait. Félicité la questionnait, voulait savoir si le baron Epstein parlait de ses affaires.

A la fin de janvier, les choses s'aggravèrent encore; les cours se mirent à baisser d'une façon régulière, continue et sûre. Ce n'étaient même plus les convulsions qui trahissent encore la lutte pour la vie, c'était l'épuisement et l'agonie. Chaque jour marquait un pas nouveau vers le désastre final, inévitable.

Février n'amena pas de relèvement, et, quand approcha mars, Fernand se demanda comment il ferait face à la liquidation, et si sa clientèle, fatalement entraînée par lui, ne se déroberait pas lors des paiements.

En ces moments terribles, il rencontrait encore Louise, mais elle lui semblait vague, à peine distincte, une petite mouette blanche au milieu de la tempête. Et cependant, chaque soir, elle venait lui dire qu'elle était là, anxieuse, fidèle.

Le 5 mars, elle l'attendit jusqu'à sept heures et demie. Alors, agitée de sombres craintes, elle rentra, espérant un mot de lui chez elle.

Elle ne trouva rien, et comme, instinctivement, ses yeux erraient sur un journal du soir, en une lueur d'éclair elle vit aux dernières nouvelles :

« Le baron Fernand Epstein s'est suicidé ce matin. »

Elle vacilla, s'évanouit. Félicité, survenue, la retint dans ses bras.

Devant d'énormes différences restées impayées, formant avec ses propres pertes un passif de plus de vingt millions, le baron Fernand Epstein, s'était, le matin du 5 mars, brûlé la cervelle. Assis à cette table de travail où Louise souriait dans son cadre de diamants, il avait pu, avant de mourir, voir à travers les hautes fenêtres les arbres du parc Monceau déjà couverts des bourgeons d'un nouveau printemps.

Un peu de sang avait roulé en un mince filet, le long de sa tempe et restait collé dans la moustache.

Le revolver fut retrouvé à terre.

XIV

Louise demeura trois jours et trois nuits étendue sur son lit, se nourrissant de quelques gouttes de lait et ne pouvant supporter la lumière. Parfois elle s'assoupissait, puis se réveillait au milieu de cauchemars.

La vision ne variait guère : Fernand, son revolver à la main, s'affaissait dans une mare de sang. Mais une fois il était venu à elle, et lui avait dit : « Je ne suis que blessé », et, comme il la saisissait dans ses bras, elle avait senti la chaleur du sang qui coulait. Elle se souleva en poussant un grand cri. Et ces trois nuits et ces trois jours passèrent comme une seule longue nuit remplie d'effroi.

Félicité et Éliane se relayaient pour qu'elle ne fût pas seule. Elle tenait les paupières closes, ne parlait pas, laissait entendre une faible plainte. Toussard aussi venait très doucement s'informer. Et, l'ayant surprise les yeux ouverts et pleins d'épouvante, il lui prit les deux mains et lui dit :

— J'ai connu une petite Louise Kérouall, qui arrivait de son pays. C'était une bonne petite fille. Depuis, elle a eu un mauvais rêve, mais c'est fini, et il faut tout oublier.

Le médecin ordonnait des calmants, conseillait une nourriture légère. Et il ajoutait :

— Le temps fera le reste.

Le quatrième jour, Louise se leva, s'habilla sans rien dire, puis vint s'asseoir dans son petit salon, au coin de la fenêtre. Ses mains restaient croisées sur ses genoux comme de petites ailes fermées et qui n'ont plus la force de se déployer, et ses regards, indifférents à tout ce qui était proche, semblaient perdus au loin, pareils à ceux de son père, Jean Kérouall, quand en mer autrefois il guettait des pays dans la brume,

Elle semblait calme, lorsque, vers dix heures, Éliane entra, tenant à la main un gros bouquet de roses, de belles Paul Néron au cœur de pourpre. A la vue de ces fleurs, qui lui rappelaient ces premiers temps gracieux de sa liaison où Fernand, pour la recevoir, garnissait son logis de gerbes et de massifs de roses, elle fut prise d'une syncope. Il lui semblait que ces fleurs qu'on lui offrait étaient blessées et saignantes.

Elle pleura longtemps, le visage dans les mains...

Au bout d'une quinzaine, elle dit à sa tante qu'elle retournerait au magasin. Elle avait retrouvé son calme et sa douceur souriante, mais elle demeurait pâle avec les yeux cernés. Et, au dedans d'elle, c'était comme une petite chapelle close et discrète où sans cesse elle portait de nouveaux regrets, de nouvelles larmes. Elle cristallisait le passé, lui prêtant un charme qu'il n'avait pas eu.

La nuit, des visions, variées dans leur monotonie, la poursuivaient, et presque toujours son ami n'était pas mort et lui parlait.

De ces troubles, elle ne disait rien, pour ne pas affliger ceux qui l'entouraient. Toussard, afin de la distraire, se montrait ingénieux et charmant. Il abandonnait ses affaires plus tôt et l'emmenait en promenade. Il la conduisait dans les vieux quartiers de Paris et lui en racontait la vie ancienne. Ce Parisien amoureux de sa ville, et qui en connaissait tous les recoins, faisait revivre dans leurs détails des scènes de l'histoire. Louise l'écoutait, intéressée, émue. Cette imaginative frissonnait, en entendant évoquer des ombres encore voisines, en regardant la fenêtre d'où Manon Phlipon avait vu couler la Seine avant de marcher à sa tragique destinée.

Agrandissant ainsi le champ d'idées de cette enfant, Toussard espérait éloigner le souvenir qui l'obsédait, et lui montrer

la vie si pleine de hasards, d'accidents, de catastrophes, que sa propre douleur serait entraînée et confondue dans le déroulement immense des choses.

Au magasin, on l'avait accueillie avec une sympathie discrète, et madame Block l'avait prise à part très affectueusement et lui avait dit :

— A votre âge, la vie se recommence ; il ne faut pas être dupe de son chagrin.

Près de trois mois maintenant s'étaient écoulés depuis la mort dramatique du baron Epstein, et de nouveau la ville était toute fleurie et le clair printemps et l'été tout proche rayonnaient dans le ciel. Louise, qui n'avait jamais été consolée, se sentit en proie à une tristesse mortelle. Ce n'était plus l'accablement et la détresse des premiers temps, mais une fièvre ardente et sèche, et toute sa misère se découpant nette et cruelle sous la lumière implacable. Quoique sa beauté fût un peu atteinte, les hommages et les désirs flottaient encore autour d'elle. Elle n'en avait cure, déchirait avec horreur les lettres qu'on lui adressait.

Presque constamment elle se sentait la gorge serrée et la poitrine pleine de sanglots. Et parfois, sans qu'on la vît, elle se jetait sur son lit et mordait les couvertures pour étouffer les spasmes qui la torturaient. Son visage révélait ces souffrances, et même son humeur si égale et douce s'altérait.

Elle dormait à peine, et souvent allait s'accouder sur le balcon. Une nuit, Félicité, qui l'observait avec inquiétude, l'entendit et vint :

— Que fais-tu là ? — lui dit-elle.

Alors Louise, si contenue d'ordinaire, s'écria, avec des sanglots et des larmes :

— C'est là, sous ces arbres qu'il est venu m'attendre...

Le lendemain, il fut décidé entre Toussard et Félicité que l'on mènerait Louise chez le docteur Lenoël.

Une fois déjà, Félicité s'était rendue chez le grand spécialiste des maladies de nerfs. Elle y accompagnait madame Block qui, à ce moment, traversait une crise morale douloureuse, et toutes deux avaient été conquises et éblouies par la grâce abondante et la simplicité de ce savant dont toutes les femmes de Paris étaient folles. Une sorte de hasard avait d'ailleurs conduit

Jacques Lenoël à se consacrer à la médecine. Il eût été aussi bien grand artiste ou grand écrivain, et les dons sacrifiés s'agitaient en lui, éclataient en surgeons, ainsi que l'attestaient les cires délicieuses qu'il modelait dans ses heures de loisir, et les articles de forme magistrale et de si haute portée que le monde médical et le monde des curieux suivaient avidement dans les revues. Son cours de pathologie nerveuse était tellement assailli qu'il fallut, pour en écarter la foule, exiger des cartes d'étudiant.

Le professeur Lenoël, âgé alors de quarante-cinq ans, ne s'était jamais marié. On parlait de fidélité gardée à un souvenir, et l'imagination frivole et romanesque des salons se plaisait à lui attribuer des aventures sans nombre, où l'on mêlait au hasard les noms des femmes les plus désirables parmi celles qu'il fréquentait.

Grâce à ces récits, où la niaiserie, la méchanceté et l'attrait de la fable avaient leur part, la légende s'était formée. Madeleines prostrées, prêtes à de nouveaux péchés, coquettes fiévreuses, haletantes, âmes douloureuses traînant leur plainte, âmes avides, assoiffées de désir, toutes celles que la vie a trahies ou affolées venaient à lui, implorant un conseil, un réconfort, peut-être plus encore... Et c'était parmi les frissons des soies et des dentelles, dans l'odeur des parfums subtils, de longs entretiens d'où le docteur ne s'échappait parfois que malaisément...

Sans doute y avait-il quelque exagération à présenter les choses de la sorte et à montrer le professeur Lenoël comme Prométhée au milieu des Océanides amoureuses et pâmées. Car où aurait-il pris le temps de poursuivre les travaux qu'il menait avec tant d'ardeur et d'éclat à travers le domaine encore mal exploré de la pathologie nerveuse? De même, comment aurait-il pu, à certaines heures, rares, il est vrai, s'évader pour faire l'école buissonnière à la recherche de quelque œuvre d'art, de quelque vieux livre précieux?

Son petit hôtel, aux environs du parc Monceau, était un véritable musée. Il y entassait des marbres grecs réunis au cours de ses voyages, des bronzes et des tableaux anciens, et il gardait sur la table de son cabinet de consultation tel torse de femme émouvant de grâce et de perfection, et qui lui rendait le sens de

l'harmonie et de la beauté, trop souvent troublé par les propos de ses malades. Dans son élégance discrète, sa maison ne rappelait ni le luxe tapageur et cru ni l'austérité morne et vulgaire de certains intérieurs médicaux. Elle était aimable et mesurée, grave et parée de splendeurs, comme ce temple d'Épidaure où l'antiquité souffrante venait porter ses vœux.

Quand Félicité et sa nièce entrèrent chez le docteur Lenoël, il les considéra de cet air de bienveillance et d'intérêt qui met au cœur du malade la confiance et l'espoir, ces commencements de la guérison.

Puis il posa sur Louise un second regard charmé, un fin regard d'artiste, et, faisant signe aux deux femmes de prendre place, il se tut en s'inclinant, évitant ce premier et désobligeant interrogatoire qui rappelle celui du juge d'instruction et glace le patient d'effroi.

Ce fut Félicité qui parla : « Cette enfant, sa nièce, ne se remettait pas d'un grand chagrin, et sa santé, excellente jusque-là, en était ébranlée. »

Lenoël se leva, et, sur une chaise, à côté de son fauteuil, fit asseoir Louise.

— Depuis quand ce chagrin? — demanda-t-il doucement, en lui prenant la main.

Et dans ce geste il ne mettait pas l'attention minutieuse d'un praticien qui tâte le pouls, il semblait plutôt chercher au loin, à travers le flux et le reflux de ce sang trop vivement chassé, le mystère de cette petite âme troublée et qu'il sentait frémir sous ses doigts comme un oiseau.

— Depuis plus de trois mois, — dit Louise, d'une voix assurée.

Quoiqu'elle tremblât, un grand apaisement, à le voir, se faisait en elle. Il lui paraissait puissant et fort et très bon. Et elle le trouvait beau, à la façon de ces vieux portraits où de nobles traits expriment, à travers l'or et la brume que le temps y a répandus, l'ardeur subtile d'un génie supérieur. Elle le sentait à la fois très secourable et très loin d'elle, autant par sa célébrité que par son âge, qui se marquait en légers sillons autour de ses yeux restés jeunes.

— Et, dites-moi, mon enfant, votre chagrin a-t-il été subit et imprévu, ou bien est-il venu peu à peu?

Comme Louise cherchait à faire entendre qu'il avait été à la fois lent et fulgurant, Félicité expliqua :

— Elle s'est évanouie en lisant un journal qui lui apprenait un malheur irréparable et que ses inquiétudes mêmes ne pouvaient lui faire pressentir... C'était le 5 mars.

Lenoël regarda successivement Louise et sa tante et n'insista pas davantage, ayant tout compris.

— Maintenant, — dit-il, — je voudrais savoir les phases d'un état qui paraît arrivé à sa période aiguë.

Félicité raconta qu'après un temps de prostration sa nièce avait semblé se calmer, oublier même ; mais, depuis trois semaines environ, elle la voyait sombre et fiévreuse, en proie à une exaltation dont elle ne l'aurait pas crue capable.

— Et enfin, — ajouta-t-elle, — il y a deux jours, ou plutôt deux nuits, je l'ai surprise sur le balcon évoquant des souvenirs que cet endroit lui rappelait.

— Ceci, — dit Lenoël, — ne vous y trompez pas, c'est la fièvre de juin. Ce mois charmant est un mois terrible. L'air, si doux, est plein de germes, de pollens, de souffles perfides, et les soirs enchanteurs charrient l'angoisse, la démence et parfois le crime. La chose est bien connue à la préfecture de police et dans les commissariats. Le mois de juin est le mois des suicides et des meurtres passionnels. Est-ce que la nature se fait alors plus insidieuse, usant comme une femme de toute la grâce qui est en elle ? est-ce que la détresse, la misère paraissent plus intolérables parmi la joie qui éclate dans l'air et sur la terre ? Il est certain qu'en ce mois, que les anciens consacraient à la jeunesse, les créatures sont secouées d'un grand spasme que toutes ne supportent pas impunément. Ne doutez pas, mesdames, que ce fut au mois de juin que le serpent tenta Ève, — dit Lenoël en souriant, — et qu'elle succomba.

A ce moment, une même pensée traversa comme un éclair leur esprit, à toutes deux, tandis qu'elles écoutaient le professeur.

« C'était le 21 juin — se disait Louise — que nous sommes allés à Versailles. »

Et Félicité, dans le lointain de ses jeunes années, revoyait un matin tout fleuri et parfumé, un matin de juin aussi...

— Ce qu'il faut à cette enfant, — continua le docteur Lenoël, — c'est changer de milieu, et cela le plus vite possible. Notre mémoire est une enregistreuse dont nous ne soupçonnons pas l'exactitude et la perfection. Tel endroit, telle senteur, une simple fleur, font revivre en nous tout un monde d'émotions qui semblaient oubliées. Il faut fuir les lieux qui peuvent ressusciter nos douleurs, il faut couper les ponts derrière soi : on ne vit pas du passé...

» D'ailleurs, si j'ai bien saisi le sens des paroles de madame votre tante, il y a eu de votre part un premier effort pour rentrer dans votre état normal. Un instant, vous avez paru échapper aux désordres nerveux. Mais un état nouveau est survenu, amenant de la fièvre et une recrudescence de symptômes morbides. C'est contre ce dernier état qu'il faut lutter, car c'est de vous surtout que dépend votre guérison. La douleur peut se dériver à la façon d'un ruisseau. Si vous la laissez vous baigner tout entière, ce n'est pas seulement votre grand chagrin, ce sont les peines de toute votre vie qui vont renaître et reverdir.

Puis le docteur, s'adressant à Félicité, demanda :

— Votre nièce était-elle, avant cette épreuve, d'humeur gaie ou triste ?

— Triste serait trop dire, — répondit Félicité, — mais il est certain qu'on ne pouvait pas non plus la trouver gaie.

— Parfaitement, — reprit Lenoël, — et, si elle n'a pas le courage de réagir, la mélancolie comme un voile funèbre va s'étendre sur elle. Et cela ne saurait convenir à son âge, ni — ajouta-t-il gracieusement — à sa figure.

» Faites votre effort, mon enfant, je ferai le mien. Mais, comme depuis deux siècles, nous autres docteurs, nous ne portons plus de bonnets pointus, cela nous ôte jusqu'à l'apparence d'être des devins et des sorciers. Mes conseils, vous allez en juger vous-même, sont bien faciles à suivre.

» Je répète ce que je disais tout à l'heure, il faut changer de milieu... Les anciens, auxquels j'aime à recourir, avaient imaginé un symbole admirable. Ils supposaient qu'au sortir de ce monde, les dieux nous plongeaient dans une onde bienfaisante qui nous ravissait la mémoire. Tout ce qui avait souillé, blessé, meurtri les âmes était à jamais oublié; rega-

gnant leurs forces ingénues, elles posséderaient le bonheur sans mélange... Il faut, mademoiselle, aller vous tremper dans le fleuve Léthé.

» L'endroit où je veux vous envoyer n'est pas en Grèce et n'est arrosé que par une mince rivière qui n'a d'autre vertu que d'être fraîche et pure. Mais le paysage, le ciel, la terre, tout dans ce lieu mettra en vous une paix secourable et profonde. Au lieu de cet air subtil et enflammé de Paris, qui pour beaucoup, pour vous actuellement, est un poison, vous sentirez une langueur douce, un souffle calmant vous pénétrer, vous bercer comme font les mères qui endorment leurs petits enfants.

» Et de ces arbres mignons qui jettent de grandes ombres, de tout ce pays simple et naïf, montera, affluera en vous le calme, le calme divin. Et vous deviendrez inconsciente et candide comme les petites fleurs des champs.

» Ce lieu enchanté, que je vante avant de vous l'avoir nommé, s'appelle Selisbad. Il est situé dans un vallon du pays rhénan et il est si vert, si propre, si coquet, qu'il ressemble à un beau jouet machiné de Nuremberg, au milieu duquel circulent des poupées falotes et souvent un peu comiques.

» Le traitement sera peu de chose. L'air, l'exercice, la vie réglée et paisible suffiront, sans doute. Peut-être mon confrère de là-bas, pour lequel je vais vous donner une lettre, vous conseillera-t-il des bains. Ils sont fort réputés pour leurs qualités dermiques, mais de ce côté je crois que vous n'avez rien à désirer.

Et le docteur Lenoël, s'étant mis à écrire, demanda à Louise de lui dire son nom.

Ayant terminé, il ajouta :

— A mes avis, mesdames, je vais joindre une confidence : j'irai peut-être moi-même à Selisbad. Lorsque mes besognes sans nombre m'en laissent le temps, c'est là que je vais quelquefois me réfugier et chercher un peu de repos. Mais je me garde d'en parler, de peur d'être suivi par l'essaim de mes malades. Ma clientèle est une clientèle terrible. J'aimerais mieux être aux mains des démons qu'en celles de quelques-unes de mes plus aimables détraquées..

Le docteur Lenoël quitta son fauteuil, tendant la lettre

qu'il avait cachetée. Puis, comme il allait ouvrir la porte, il dit à Louise :

— Quand vous serez là-bas depuis quelques jours, envoyez-moi de vos nouvelles... Je vais inscrire votre nom.

Et, d'une écriture rapide, il traça sur son calepin les deux mots : « Louise Kérouall ».

XV

Louise s'en alla, dans la première semaine de juillet. Pour l'accompagner, Félicité lui avait cédé sa femme de chambre, sa Rosalie, à qui elle tenait pourtant beaucoup. C'était une fille de trente-cinq ans, d'allure modeste et d'aspect comme il faut et qui pouvait très bien figurer une demoiselle de compagnie. Louise se logea dans le meilleur hôtel. Sa fenêtre s'ouvrait sur des parterres fleuris, au-dessus desquels s'allongeaient des allées de tilleuls qui jetaient une ombre profonde. Des bouquets d'arbres s'étageaient sur les collines.

Le pays se montrait bien tel que l'avait décrit le docteur Lenoël, de grâce souriante, un peu enfantine. Les prés étaient vert tendre et tout émaillés de fleurs, et des ruisseaux couraient au travers. Au loin, les montagnes rangées en cercle, boisées jusqu'à leurs cimes, semblaient être les gardiennes de cette vallée paisible.

Et, tout alentour, les maisons, les petites rues offraient cet aspect avenant et gai dont l'Allemagne excelle à parer ses dehors les plus humbles, en les faisant briller de fraîcheur et de gentillesse.

Le jour même de son arrivée, Louise se rendit chez le docteur. Il habitait au rez-de-chaussée d'une petite maison coquette et fleurie et sur une plaque de cuivre se lisait gravé :

Doktor Rottenheimer, von 2 bis 4.

Une bonne parut et introduisit Louise dans le petit salon. Trois personnes y attendaient déjà : une vieille dame abîmée dans ses rêveries, un monsieur d'âge moyen, et un jeune homme à la tournure cambrée et arrogante des officiers allemands.

Dès qu'elle fut entrée, les deux hommes se mirent à considérer Louise avec une insistance qui, en France, eût marqué le comble de la sottise et des mauvaises façons. Mais les Allemands, qui joignent beaucoup de naïveté à quelque grossièreté native, fixent les regards sur les femmes comme ils les fixeraient sur un paysage, ce qui vient peut-être de ce que les femmes de leur pays sont douces, soumises, tendres et accueillantes comme leurs prairies elles-mêmes.

Au bout d'une heure environ, la porte s'ouvrit enfin pour Louise, qui se vit saluée par un petit homme tout court, à cheveux d'or, à lunettes d'or, et à figure poupine. Elle lui tendit sa lettre d'introduction et, dès qu'il aperçut la signature, il devint du coup très empressé, et son sentiment de respect était tel qu'il faisait en lisant de petits saluts et des courbettes, comme s'il se fût trouvé en présence du professeur Lenoël lui-même.

Les âmes allemandes sont des abîmes, ou plutôt des temples de déférence, où brûle un perpétuel encens.

Enfin il regarda sa visiteuse, parut surpris, déplaça ses lunettes, les rajusta, et, comme il était curieux, tant de questions à faire lui vinrent ensemble à l'esprit qu'il n'en fit d'abord aucune : de même arrive-t-il, lorsqu'une issue est trop encombrée, que personne ne réussit à sortir.

Puis il demanda si elle comprenait l'allemand, son français à lui étant très mauvais. Elle répondit qu'elle en savait quelques mots à peine. Il continua :

— Mademoiselle est sûrement de Paris?... *Professor* Lenoël recommande mademoiselle très chaleureusement... Il dit qu'il faut ensemble fortifier et calmer... Il est un grand savant, très connu et vénéré chez nous... Est-il un ami à vous?

Elle ne répondit pas et parla du traitement qu'elle devrait suivre.

— Les bains, le repos, la marche, le tout harmonieusement combiné, et nous aurons un résultat excellent. Tout le monde, les dames surtout sont enchantées de leur cure... Et les bains sont balsamiques... Vous devrez vous lever de bonne heure, prendre le bain, et ensuite vous remettre au lit. Après, nous verrons pour le petit-lait... Et j'espère que mademoiselle sera contente de tout.

» L'hôtel est très bon, la nourriture très bonne aussi... *Professor* Lenoël y demeurait... L'an passé, il n'est pas venu, mais il y a deux ans... Une dame de Paris est venue aussi en même temps, je crois, une dame du Théâtre-Français, très belle, mais sans comparaison moins belle que vous, chère demoiselle... Nous voyons malheureusement très peu de Françaises. C'est dommage. Mais, j'espère, cette année, nous verrons le professeur.

Louise ne savait pas. — Décidément son médecin lui semblait bien bavard. Mais il la touchait par sa rusticité.

Lorsqu'elle le quitta, il promit sa visite pour le surlendemain : après le second bain, il viendrait s'assurer de l'effet du traitement...

Le jour suivant, Louise sortit dès le matin pour faire sa promenade. Les allées étaient déjà pleines de monde, gens de tout âge, de conditions diverses, qui tous allaient et venaient, sur un étroit espace, du même train monotone et automatique. Et ils paraissaient vraiment machinés comme les six cents poupées qu'on voit dans les jardins du château d'Heilbronn près Salzbourg, qui fonctionnent à l'aide de jeux d'eau et figurent la population d'une petite ville allemande.

Mais ce qui déconcerta Louise, ce fut l'immense curiosité dont elle devint aussitôt l'objet, de la part de ces personnes d'apparence inoffensive. Et ce n'était pas, elle le sentait bien, la curiosité flatteuse, parfois libertine, émue, audacieuse, qui chez nous palpite autour d'une jolie femme; c'était une curiosité lourde, hostile, et comme hérissée. Hommes, femmes, petits enfants, s'arrêtaient sur son passage, se formaient en groupes, la considéraient, vaguement méfiants. Magicienne, nixe, ondine, ou simplement Parisienne, ils la devinaient très loin d'eux, se mouvant au milieu de sortilèges et de subtils parfums, qui les effrayaient. Louise résolut de ne plus aller que sur les routes et les grands chemins, et, prenant ses repas dans sa chambre, elle put échapper au zèle de ses observateurs.

En suivant les lacis tracés parmi les bois, elle trouva des bancs isolés, où la vue s'élargissant à travers l'écart des arbres découvrait un fond de vallée, tout un abîme verdoyant, qui s'en allait, comme un affluent, rejoindre la grande vallée rhé-

nane. Accompagnée de Rosalie, elle se plaisait à passer de longues heures dans ces bois où la lumière tamisée descendait toute verte.

Et l'apaisement se faisait en elle. Ce n'était pas encore l'oubli promis par le docteur Lenoël, mais, au milieu de ce silence et de cette solitude, les choses devenaient moins précises, moins cruelles.

Elle avait emporté quelques livres que Toussard lui avait choisis avec soin et avec goût... Et lentement, dans le temps et dans l'espace, ses souvenirs s'estompaient...

Vint le docteur Rottenheimer. Il la complimenta de sa mine superbe, de son teint frais, et exprima l'espoir qu'elle ferait une double cure, le résultat étant si excellent.

Puis il se remit à poser des questions. Il voulut savoir si la personne arrivée avec elle était sa parente ou seulement une demoiselle de compagnie, si sa famille était nombreuse, combien de frères et de sœurs, et quel âge avait monsieur son père. Ensuite il reparla du professeur Lenoël, exprimant le regret qu'il ne fût pas marié et entouré de soins domestiques.

— Moi, — ajouta-t-il, — je me suis marié à vingt-deux ans, et dans ma dix-huitième année j'étais fiancé. Ma femme est deux ans plus vieille que moi, nous avons déjà sept enfants.

Et il se tut, songeant qu'il avait bien mérité de Dieu et de son pays. En s'en allant, il annonça une nouvelle et prochaine visite.

Ce matin-là, Louise s'était dit qu'elle écrirait au docteur Lenoël, qui le lui avait si obligeamment demandé. Mais l'idée de lui adresser la lettre même la plus simple la troublait extrêmement. Qu'était-elle, pauvre petite demoiselle de modes, auprès de cet homme d'une gloire partout consacrée et d'un charme, d'un attrait dont elle avait éprouvé, elle aussi, la singulière puissance ?

Assise devant sa table, au coin de la fenêtre donnant sur les beaux parterres et le riant paysage, elle ne s'aperçut pas d'abord que deux jeunes gens, à l'allure militaire, à la moustache savamment menaçante, comme celle de leur *Kaiser*, se promenaient avec affectation en la lorgnant. Les remarquant enfin, elle se retira ; mais, peu d'instants après, un garçon

d'hôtel lui présentait deux cartes : « Freiherr von Lützburg », « Graff Wildenstein ».

Sur l'une des cartes se lisait en français : « Mon ami et moi serions heureux de nous mettre à la disposition de mademoiselle Kérouall, et de lui faire les honneurs du pays. »

Louise renvoya les cartes en disant qu'elle ignorait qui étaient ces messieurs.

Désormais, plus encore, elle tâcha de se glisser rapide et furtive à travers ces groupes qui la guettaient du fond de leur oisiveté maussade.

Parfois, en se promenant, elle se prenait à songer à ce billet qu'elle avait adressé au docteur Lenoël : peut-être s'était-il perdu, peut-être encore, étant arrivé, ne serait-il jamais lu. Alors elle se le figurait égaré dans cet amas de papiers, d'enveloppes timbrées de tous les pays, qui encombraient la table du professeur lorsqu'elle lui avait rendu visite...

Une quinzaine s'était écoulée depuis l'arrivée de Louise dans la petite ville d'eaux. Vers deux heures de l'après-midi, à cause de l'ardeur brûlante de l'air, elle avait clos les persiennes de sa chambre. Parmi l'ombre qui l'emplissait, flottait une poussière d'or semblable à une fine poudre de soleil, et, dans le silence, on n'entendait que le vol d'une grosse mouche bourdonnante qui menait toute seule la cadence de l'été. Louise, à demi étendue sur un petit divan, tenait un livre et fermait les yeux, et son léger peignoir, d'où s'échappaient ses bras blancs, s'entr'ouvrait sur sa poitrine.

On frappa, et de nouveau un garçon d'hôtel lui présenta une carte. Cette fois, son émoi fut grand ; elle lisait ces deux mots : « Professeur Lenoël ».

— Je le recevrai, — dit-elle.

Elle s'était levée, et, toute pâle dans le demi-jour, avec l'auréole de ses cheveux blonds, elle ressemblait à quelque sainte de l'école vénitienne, une Ursule ou une Catherine, offrant d'une grâce altière ses charmes délicieux au bourreau.

Le docteur était entré et, lui prenant la main, la regardait.

— Mon enfant, je suis étonné et ravi en vous revoyant. Je ne reconnais plus la petite fille dolente d'il y a un mois. Vous étiez un rayon de lune, et vous voici rayon de soleil.

— Docteur — fit Louise, — vous êtes bon de me rendre visite et de vous être souvenu de moi.

Et elle lui offrit l'unique fauteuil de sa chambre.

— Je suis ici depuis ce matin, — dit Lenoël, — et je pensais vous retrouver à l'heure du déjeuner, du « dîner », comme on dit ici, mais j'ai appris que mademoiselle Kérouall prenait ses repas chez elle.

— Je vais vous dire, docteur : ces Allemands avaient une manière si bizarre de me dévisager, que j'ai dû renoncer à me mêler à eux. Leurs façons me rappelaient les gens de chez moi, qui allaient regarder sur la place les ours et les singes de passage... Je ne suis pourtant pas une bête curieuse.

— Peut-être que si! — fit en souriant Lenoël; — mais il est vrai que les Allemands manquent parfois de goût et de tact. Enfin, mademoiselle, ne vous tourmentez plus : désormais vous serez protégée. Il vous arrive un défenseur et il saura faire revivre parmi ces étrangers les beaux jours de la chevalerie... Car ce pays, que couvrent aujourd'hui les brasseries et les casernes, fut jadis la terre suave et fleurie où la femme se vit célébrée en immortels accents. Dans ces temps-là, des rives du Danube à celles du Rhin, se répandaient les échos des chansons d'amour. Je vous raconterai cela; en attendant, je me déclare votre champion... Et, dites-moi, ce traitement vous réussit à merveille? Dormez-vous? la fièvre vous a-t-elle quittée?

Et, lui saisissant le poignet, il le garda quelques instants entre ses doigts.

— Allons, tout va bien, tout va au mieux... Vous êtes, sans doute, ici avec madame votre tante?

— Non, — répondit Louise; — je suis venue avec une personne de confiance, presque une amie. Ma tante était encore retenue à Paris... Car nous sommes modistes, docteur. Vous ne vous en doutiez peut-être pas?

— En effet! — fit-il, — je ne m'en doutais pas; je vous croyais... au fait, je ne sais pas trop moi-même ce que je vous croyais... Je vous ai prise pour une Parisienne simplement, une Parisienne des plus rares... Et cela en soi est une condition, un état, une vertu. La Parisienne est certes un des ouvrages les plus fins et les plus achevés de cette nature qui a tant pro-

duit, tant gâché, tant jeté au rebut!... Et maintenant, mademoiselle Kérouall, je vais vous laisser poursuivre le rêve que ma visite a interrompu. Moi aussi, je me reposerai jusqu'au soir. Vers sept heures, je viendrai vous chercher, car vous dînez avez moi : c'est ma seule ordonnance aujourd'hui...

Pour lui faire honneur, Louise choisit, ce soir-là, sa plus belle robe, une robe glissée à son insu dans sa malle par Félicité. Tant pis si les Allemands braquaient les yeux sur elle! Avec sa toilette à bouquets de fleurs et son chapeau de bergère, elle était de force à braver des états-majors.

Lenoël la conduisit sous la véranda du *Kurhaus* : on y dînait à de petites tables, tandis que la musique jouait des valses viennoises. Et de ce que le général von der Rohr et tous ses aides de camp ajustassent leurs monocles pour la mieux voir, elle ne s'en soucia seulement pas, tant elle se sentait hautement protégée.

D'ailleurs nombre de ces personnes saluaient le professeur.

— Ces messieurs — dit-il à voix basse — sont fort polis. Ils se sont fait jadis présenter à moi, et je ne puis me soustraire tout à fait à l'empressement qu'ils me marquent. Mais l'idée que le général von der Rohr commandait le bataillon qui campait devant l'Arc de Triomphe me gâte un peu la bonne grâce de leur accueil.

Puis, comme se parlant à lui-même, il continua :

— On a beau être un esprit méditatif et considérer à l'égal de ferments la colère et la rancune, on a beau concevoir leur relativité, et se dire que les plus vivaces, alors qu'elles sont transmises, durent à peine un siècle, et se subordonnent aux préjugés, aux intérêts, aux hasards, on leur reste tout de même soumis.

Et le docteur Lenoël soupira de savoir ses instincts tributaires de l'heure fuyante, tandis que son libre génie s'élançait bien au delà, dans l'espace.

La soirée était délicieuse. Le paysage tout proche semblait un décor de théâtre, où la lumière, savamment disposée, mettait en vue les parterres fleuris, et les grandes ombres massées tout alentour enfermaient ce joli endroit de fête, en faisaient le centre d'un aimable divertissement champêtre. Des bouffées de musique exhalaient leur mélodie dans l'air doux, comme

pour préluder à quelque ballet d'elfes, dont les robes blanches et les pieds levés allaient s'échapper du feuillage.

— Avez-vous froid? — dit tout à coup Lenoël à Louise; — j'ai cru que vous frissonniez.

Non, elle n'avait pas froid, mais soudain cette petite table, avec ses deux couverts et son bouquet de fleurs, lui rappela une autre table placée comme celle-ci au seuil d'un grand parc obscur. « On ne vit pas du passé », — lui avait dit Lenoël au jour de la consultation. Et, ce soir, le sentant auprès d'elle, calme et souriant, image de force paisible et de puissance, elle se disait que lui seul pourrait l'aider à refouler ce passé, dont le souvenir la poursuivait encore.

— Me direz-vous du moins à quoi vous songez en me regardant avec de grands yeux de mystère? — reprit-il. — Vos yeux ont la couleur des scarabées bleus d'Égypte. Les déesses de Thèbes et de Memphis posaient sur leurs poitrines ces bijoux, semblables à d'énormes turquoises pailletées d'or. Pense-t-on, avec des yeux pareils? Je ne sais. Mais on répand autour de soi des germes de pensées et de désirs, qui s'agitent, s'épanouissent, et deviennent parfois des fleurs merveilleuses de poésie ou d'art. Qui dira de quels chefs-d'œuvre, dont le monde s'est embelli, un inconscient regard de femme fut peut-être l'origine?... Je me figure que la beauté sereine, harmonieuse et parfaitement réalisée, telle que l'ont conçue les Grecs, n'est guère conciliable avec le mouvement de la pensée. La pensée, comme une flamme, ravage et détruit. Et je conclus que mademoiselle Louise Kérouall ne pense pas, ne doit pas penser.

— Mais, docteur, — dit Louise un peu troublée, — je dois tout de même penser à ma façon, puisque ma pensée me fait souffrir.

— Mon enfant, — s'écria Lenoël, — vous venez de renouveler la formule même de la philosophie moderne en France. On avait dit : « *Penser, c'est être.* » Vous dites bien mieux. Mais prenez garde : en donnant asile au raisonnement, ce fils bavard de la pensée, vous allez altérer les lignes délicieuses qui, le long des tempes et des joues, vont rejoindre le jet souple, fin et altier de votre cou. J'ai un petit fragment de marbre grec du IVe siècle, dont le galbe vous ressemble. Malheureusement, il est très mutilé.

Il resta quelques instants à la considérer de face, de côté, se penchant même pour la voir de biais, puis il dit :

— Savez-vous mon projet, mademoiselle Louise? Je vais faire venir de la cire à modeler de Paris : elle sera ici dans quelques jours et j'essaierai de faire un petit buste d'après vous. Je suis sculpteur, à mes heures perdues, et je voudrais que vous fussiez mon chef-d'œuvre, si toutefois vous voulez bien me servir de modèle.

— Docteur, ce sera pour moi un grand honneur. En vérité, je ne sais que vous dire : je suis si confuse auprès de vous, si infime!

— Ne dites rien, mon enfant, et sachez qu'on ne doit jamais de reconnaissance. Il n'est pas de dévouement ni de sacrifice qui n'ait sa source dans notre orgueil ou dans notre sensualité.

Et, lui offrant le compotier, il ajouta :

— Voulez-vous encore quelques prunes? Elles sont excellentes.

Leur repas s'achevait dans la douceur du soir bienveillant. Peu à peu les tables s'étaient dégarnies, les dîneurs allaient faire un dernier tour de promenade. En passant, la comtesse de Falkenberg se dressa de toute sa haute taille et de sa fierté de *Markgræfin.* Elle répondit à peine au salut de Lenoël et s'éloigna, portant sa morgue et son arrogance comme deux plumets qui l'auraient coiffée.

— C'est une dame féodale, — dit-il tout bas. — Ici elle paraît déjà un peu démodée, mais chez nous elle deviendrait personnage d'opérette : l'entrée en musique s'imposerait.

Le docteur avait allumé un cigare, et, les yeux à demi clos, il suivait les méandres capricieux de la fumée qui s'envolait.

— Demain, — dit-il tout à coup, — je n'aurai pas le joli plaisir de dîner avec vous : je suis invité chez un confrère. Mais nous nous verrons dans la journée.

Tous deux se levèrent, Louise secoua ses jupes légères. Dans la nuit claire ils virent le ciel plein d'étoiles comme un champ de fleurs. Au bas de l'escalier, ils se quittèrent.

Il la suivit des yeux, regarda monter et disparaître la robe semée de jacinthes, puis, se demandant ce que la vie, la vie

aux rudes mains, ferait de ce jouet exquis et fragile, il eut un peu de tristesse.

Et il songea au petit fragment de marbre, dernier vestige de beauté, qu'il avait pieusement recueilli.

XVI

Le docteur Lenoël avait du génie, mais il était victime de sa grâce. Cette grâce n'était pas la parure et le vain ornement de sa pensée, elle était sa pensée elle-même qui rayonnait et se jouait. Il avait une façon généreuse et charmante de se répandre, de se prodiguer, de faire sans cesse aux autres le don magnifique de lui-même, qui leur laissait l'illusion d'être en communion avec lui et allumait en eux des foyers d'orgueil et des exigences que rien ensuite ne pouvait plus satisfaire.

Les femmes surtout l'enchaînaient par toutes les ressources de leur faiblesse redoutable. Comme des rosiers grimpants, elles jetaient autour de lui les rameaux de leurs âmes avides et tenaces. Orageuses et véhémentes ou de douceur impérieuse, elles usaient de cette inconscience par où s'exerce la tyrannie innocente et terrible. Et si le docteur Lenoël possédait quelques attributs vraiment divins, tels que l'infinie pitié et la parfaite clairvoyance, il ne lui manquait pas moins ceux d'omniprésence et de diffusion, ce qui rendait sa tâche presque impossible parfois.

Le courrier qui arrivait pour lui, chaque matin, emplissait le portier d'admiration, et ne se pouvait comparer qu'à celui du chancelier de l'Empire, qui avait passé une saison à l'Hôtel de Bavière.

Jacques Lenoël entra chez Louise, tenant à la main le volumineux courrier. Ces lettres étaient de toutes sortes : les unes, jaunes et fripées, avaient des figures de mendiantes ; d'autres, épaisses, inquiétantes, mémoires de fous ou de monomanes dans lesquels la raison incertaine s'égarait au long des pages comme un voyageur perdu ; et, parmi la correspondance courante, — clients, élèves, confrères, écoles, académies, — les lettres de femmes mettaient leurs parfums, la fantaisie de leurs cachets, les nuances audacieuses ou tendres des papiers,

et les écritures envolées comme des flèches ou enlaçantes comme des lianes.

— Mademoiselle Louise, — dit-il, — on vient de me faire à cause de vous une scène de jalousie. Oh! ne vous moquez pas, ç'a été une vraie scène, et que je ne mérite pas, vous le savez bien... Vous portez ombrage à une princesse. Elle m'aime depuis trois ans et nous filons ensemble le parfait amour au clair de lune... une lune allemande, car celle de Paris se moquerait de nous... J'ai connu cette dame ici. Elle est veuve, après avoir été l'épouse morganatique d'un prince régnant. On dit qu'elle fut jolie jadis; aujourd'hui, sous l'épanouissement d'une maturité abondante, heureuse et florissante comme une riche campagne, elle a gardé l'âme printanière. Elle orne son ample corsage de pâquerettes et les effeuille en levant les yeux au ciel. Pour elle, la vie apparaît pleine de roucoulements de colombes et de myosotis cueillis dans les prés humides. On prétend que les dames allemandes sont de mœurs faciles; je n'ai jamais eu l'occasion de m'en assurer, mais elles m'ont souvent laissé voir leur sentimentalité, qui les baigne comme des ruisseaux de sirop très doux et un peu poisseux. Elles ont aussi une ingénuité, une innocence vraiment paradisiaques. Au cours des promenades que j'espère bien faire en votre compagnie, nous les surprendrons avec leurs fiancés ou leurs maris en des attitudes que la police des mœurs ne souffrirait pas chez nous. Ici on ne sourit même pas. Ce peuple est étranger au goût aussi bien qu'à l'ironie, mais il a d'autres qualités fortes et belles. Pour le travail, les Allemands sont des Cyclopes, et leur poésie plonge au plus profond des âmes et de la nature. Elle est à la fois lyrique et intime, et penche un visage familier sur le mystère infini du monde. Apprenez l'allemand, mademoiselle Louise, et je vous lirai des vers d'Henri Heine.

— Je sais un peu d'allemand, — dit Louise timidement; — il y avait chez nous une sœur alsacienne qui voulait bien me donner quelques leçons. Mais ce peu n'est rien, et mon ignorance, hélas! est sans bornes. Quand je vous écoute, il me semble, à chaque instant, qu'une île merveilleuse s'éclaire et se montre à moi. Vous êtes un grand magicien.

Au moment où elle prononça ce mot, Jacques Lenoël, qui

déjà s'en allait, soudain s'arrêta, considérant avec étonnement cette petite fille qui restait confuse de son audace.

Ce mot, que de fois déjà il l'avait entendu! Et voici qu'elle aussi, après tant d'autres, sentait, invoquait cette magie, ce charme pénétrant, cette puissance dont on lui faisait un tourment.

A son tour, elle viendrait à lui, apportant sa confiance, son trouble, son espoir, et lèverait vers le sien son doux regard bleu. Et lui, que pourrait-il pour elle? Il la contempla dans la perfection de sa beauté, rose et lumineuse, sous le demi-jour de la chambre, et, la saluant avec mélancolie, il la quitta...

Le lendemain au soir, ils se retrouvèrent à la petite table, sous la véranda.

— Mademoiselle Louise, — dit gaiement Lenoël, — depuis hier j'ai lu près de deux cents lettres et j'ai répondu à quelques-unes. Je suis étrangement soulagé. Je me sens pour dîner avec vous le bon appétit d'une conscience heureuse. Que de toutes ces enveloppes déchirées se soit échappé un appel sérieux, et qui vaille une réponse, je ne tenterai pas de vous le faire croire. Mais il suffit que, dans cet amas, quelques voix, une seule même, me convie à une tâche utile, m'indique un devoir à accomplir, pour que je n'aie pas le droit d'être négligent. Il y a, en tout, beaucoup d'efforts, de peine perdue. Qu'importe, si, dans le désordre et la nuit, on a pu allumer une petite lueur secourable, qui montrera un chemin! Le monde sort de tâtonnements et de longs essais, et qui dira à travers quels types disparus, méprisés, abandonnés, le génie de l'espèce a évolué avant de réaliser mademoiselle Louise Kérouall?...

» Et vous, — ajouta-t-il, — qu'avez-vous fait pendant ce beau jour d'été? A votre place, je sais bien à quoi je m'occuperais : je me mettrais devant le miroir. Vous êtes un des plus jolis spectacles qui se puissent contempler. Vous me découragez de quelques-uns de mes bibelots dont j'étais le plus fier.

— Docteur, — reprit Louise, — il y a bien de l'ironie dans vos compliments ; mais je la préfère encore à tous les hommages des autres. Au risque de gâter les lignes d'un visage auquel vous êtes trop indulgent, je voudrais saisir au vol toutes vos pensées et les garder en moi, non pas comme des papillons

épinglés, mais flottantes et libres... C'est une belle ambition que j'ai là : tant pis si elle me ride un peu le front!

— Mon enfant, — dit Lenoël, — vous parlez légèrement d'une chose dont vous ne soupçonnez même pas le dangereux pouvoir. Des charmes comme les vôtres sont faits pour jeter à travers le monde des germes de haine et de discorde. D'après une légende antique, en semant des dents de dragons on faisait naître des guerriers tout armés. Vous ne sèmerez pas des dents de dragons, mademoiselle Louise, mais les désirs s'élèveront sans cesse sous vos pas, et les désirs sont belliqueux et cruels. Comme l'abeille ils distillent tantôt le miel et tantôt le poison. Non certes, vous ne savez pas la force redoutable qui est en vous, car vous en auriez peur vous-même.

» Je ne veux pas vous faire une leçon d'histoire et vous citer les dames qui troublèrent, ébranlèrent des royaumes, ni vous dire tous les artifices par lesquels s'exerça leur pouvoir. Presque toutes en usèrent au profit de leur ambition, parèrent leur orgueil de ce qu'avait conquis leur grâce. Furent-elles heureuses? Je n'en sais rien. Mais vous n'êtes pas de leur race, et ni l'éclat ni la domination ne vous tenteront. Alors, que deviendrez-vous? Qui recueillera votre beauté, qui lui offrira un asile sûr et digne d'elle? Le roi Henri II d'Angleterre avait caché Rosemonde, son amie, dans un labyrinthe : une rivale sut l'y poursuivre et la faire mourir. Même dans le lieu paisible où nous sommes, lorsque vous passez, les regards s'allument. Et vous êtes si jeune, et vous devrez encore si longtemps marcher au milieu des convoitises brutales des hommes! Quand je réfléchis à cela, et que je vous vois si délicieuse et frêle, et sans défense comme une enfant, je suis pris d'une grande inquiétude pour vous, Louise.

Il se tut. Et elle, l'entendant la nommer ainsi pour la première fois, baissa la tête, mais sentit une chaleur douce lui venir au cœur. L'orchestre jouait une de ses éternelles valses, une valse en trilles qui tournait incessamment. Et la vie elle-même, emportée au rythme léger et vif de cette musique, fuyait au gré des airs de danse vers des plaisirs toujours renaissants.

Quand Louise leva les yeux, elle vit tout près d'elle le général von der Rohr, escorté de deux aides de camp. Il

venait saluer le docteur. Quelques paroles furent échangées, et, au moment où les trois hommes allaient s'éloigner, Lenoël, très brièvement, les nomma à la jeune fille.

— Ils ont voulu vous regarder de plus près! — dit-il ensuite, un peu agacé.

Louise et le docteur s'attardèrent encore parmi les tables abandonnées et les bouquets qui s'effeuillaient, puis il offrit de faire quelques pas dans l'allée de tilleuls, avant de rentrer.

Les promeneurs, à deux ou réunis en petits groupes, cheminaient sous la nuit clémente, qui les enveloppait de son mystère. Au bout de l'allée, à l'endroit où s'arrêtait l'éclairage, un sentier aboutissait, qui, plongeant dans le noir, opposait aux curieux son ombre profonde. Et, de temps en temps, on voyait apparaître des couples encore tendrement enlacés, et qui, chaussés d'affreuses bottines, semblaient marcher dans leur rêve.

— Diable! — s'écria tout à coup le docteur, — voici la princesse!

Et Louise aperçut une grosse dame blonde, rose, émue et parée, et qui, s'appuyant au bras d'un très jeune officier, venait de surgir de la route sombre.

— Feindre de ne pas la reconnaître — dit Lenoël — serait une impertinence.

D'ailleurs ce fut elle qui alla à lui, après avoir quitté son compagnon.

— Eh bien, docteur, — fit-elle, — je vous surprends de nouveau en romanesque aventure! Je ne croirai plus désormais à toutes vos belles maximes stoïques : vous les réservez pour les dames allemandes.

— Princesse, — répondit Lenoël, en lui baisant la main, — vous auriez bien tort. Notre âme n'est pas la vôtre, nous ne trempons pas dans le même air que vous, et, lorsqu'un Français et une Française causent ensemble, il y a dix à parier contre un qu'ils ne causent pas d'amour, ou du moins de leur amour. Nous sommes légers, moqueurs et cyniques, et nos femmes ne sont pas plus sérieuses que nous.

— S'il en est ainsi, — répondit la princesse, — je vous plains, je vous plains profondément. Vous vous figurez être les sages, et vous êtes les dupes, puisque avec une puérile folie

vous méprisez ce qui fait la beauté et le prix de nos jours. Vous ignorez que la terre entière est un luth qui chante et que chaque minute du temps est vibrante de poésie, et qu'il faut savoir la saisir, la vivre. Oui, docteur, la vivre! Et ainsi vous aurez atteint la mesure de vos joies, tandis que votre ironie cruelle et aride n'est qu'un souffle, un pauvre petit souffle stérile, et qui finalement vous usera comme une mauvaise toux.

— Princesse, vous m'émerveillez! — dit Lenoël. — D'ailleurs je ne tenterai pas de vous répondre : je suis criblé de vos flèches, qui sont d'or et de feu.

Puis, désignant Louise :

— Permettez-moi de présenter à Votre Altesse mademoiselle Louise Kérouall, une jeune malade que sa famille n'a pu accompagner.

La princesse, qui portait le nom de comtesse de Schœnfels que le prince lui avait donné en l'épousant, dit quelques mots obligeants à Louise, la complimenta sur sa toilette si élégante et si parisienne.

— Nos modistes et nos couturières, — ajouta-t-elle, — quoique pleines de zèle et de bonne volonté, cherchent en vain à réaliser ces chefs-d'œuvre de goût. Les tissus de chez vous, les modes, les coupes ont un cachet incomparable. En voyant ces robes combinées avec tant de grâce et de fantaisie, en admirant avec quel art on sait user du tulle, de la gaze, du velours, et quelles harmonies on en tire, je suis émerveillée et je me dis que c'est là peut-être où réside la vraie poésie de la France.

Louise se promit de retenir tous ces beaux discours pour les redire à Toussard, qui s'en amuserait beaucoup.

Comme on arrivait au *Kurhaus*, la comtesse de Schœnfels invita le docteur et sa compagne à la table à thé qui était dressée et leur offrit quelques sucreries. Des amis survinrent, et, parmi eux, le jeune officier de la promenade sous bois...

Un peu plus tard, en reconduisant Louise, Lenoël lui dit :

— La princesse est certes pour étonner, mais elle a de l'éloquence et ne manque pas d'esprit. Elle fait des vers, qu'elle signe du nom de « Sapho Rhénane », et qui ne sont pas plus mauvais que bien d'autres. Et, comme elle a gardé une sorte de cour, ayant longtemps présidé les réceptions intimes du prince, autour d'elle on vante son génie. Sa faiblesse est

d'aimer les très jeunes gens et de prendre pour les effluves de son âme les épanchements de sa riche santé. Elle est, d'ailleurs, de commerce agréable et fort instruite. Elle vient de me demander si vous n'étiez pas de cette famille bretonne des Kérouall qui donna jadis une maîtresse au roi Charles II d'Angleterre. Je n'avais pas pensé à la similitude du nom... Faites-moi songer à vous raconter l'histoire de cette favorite, dont je me rappelle très bien le portrait, conservé à Hampton Court, près de Londres.

» Bonsoir, mademoiselle *de* Kérouall! — ajouta-t-il, en saluant profondément.

XVII

Louise connut alors des jours heureux. Sans cesse le train de vie de la petite ville d'eaux la ramenait auprès du docteur, et il lui témoignait un goût, un empressement, dont la flatterie délicate la ravissait. Il l'emmenait en promenade dans les environs, l'accompagnait parfois dans les courses pédestres qui faisaient partie du traitement, et très souvent l'invitait à dîner avec lui.

Le plus beau temps du monde avait jusqu'ici mis autour d'eux son rayonnement et sa joie. Mais, un matin, il se gâta. Pendant deux jours il plut; une pluie, fine, serrée, infatigable, posa ses rayures grises sur le paysage, et des brumes semblables à des lambeaux d'étoffe pendirent du ciel, bornant l'horizon, le faisant petit comme un îlot perdu dans l'infini des eaux. Et durant ces deux jours Louise ne vit pas le docteur Lenoël. Elle savait qu'il attendait de nombreuses visites venant des environs, des villes universitaires, des instituts médicaux, elle savait qu'il dînait chez la comtesse de Schœnfels, et puis elle ne savait plus rien et s'en attristait.

Assise à sa fenêtre, elle regardait la nuit, qui s'éclairait un peu et montrait, derrière les nuages chassés par le vent, quelques étoiles craintives qui s'allumaient.

Elle entendit un coup frappé à la porte, et soudain le docteur fut là.

— Ma chère enfant, — dit-il, — j'arrive comme le cavalier du *Roi des Aunes*, trempé, harassé, à travers la tempête. Mais je n'ai rien abandonné aux méchants esprits des bois, pas même mon manteau, qu'ils me disputaient avec fureur. Ce matin, il m'a fallu partir pour Wiesbaden, d'où je viens... C'est chez moi, à Paris, que j'ai été trahi, et l'on m'a relancé ici. Je suis furieux.

Louise ne questionna pas, craignant d'être indiscrète, mais s'assurant une fois de plus quel assaut perpétuel se livrait autour de lui.

— D'ailleurs, j'en ai assez, — ajouta-t-il, — et désormais j'entends être laissé en paix et prendre mes vacances à ma guise... Pour commencer, je vous emmène déjeuner demain matin. Il fera beau, et nous irons par les bois jusqu'à une ferme où l'on mange des truites et des écrevisses dans un pré, sous des pruniers. Et tout le long de la route nous nous amuserons à poursuivre les papillons, à cueillir des fleurs, à grimper aux arbres fruitiers. Nous tâcherons de nous égarer, et nous ferons le rêve que la trace est à jamais perdue de ce malheureux, de ce persécuté professeur Lenoël... Voulez-vous, Louise?

C'était la seconde fois qu'il l'appelait ainsi, mais cette fois il y apportait une gaieté familière. Et elle eut l'impression qu'elle était pour lui une sorte de soulagement et de revanche des autres, des belles dames exigeantes, insatiables.

Ils partirent dans la douceur d'un matin radieux.

— C'est un peu plus d'une heure à pied, avait dit Lenoël; la route est presque constamment ombragée, et, d'ailleurs, la marche vous est excellente.

Il s'était mis en guêtres et en culotte, comme un touriste alpin, et portait un grand feutre mou qui le faisait ressembler aussi bien à quelque seigneur de la Renaissance qu'à un artiste de 1830. Il allait d'un pas alerte et de cet air simple, aisé et sûr, qui était une forme de sa grâce et de sa puissance.

Ils entrèrent sous l'allée des tilleuls, traversèrent un petit bois de chênes et virent en face d'eux une grande prairie qui dévalait en une immense coulée verte, tendre et moelleuse comme un tapis.

— Les mauvaises langues appellent ce pré « le lit d'amour de la comtesse de Schœnfels », — dit en souriant le docteur.

Puis ils prirent un sentier bordé de haies et de buissons et d'où la vue s'étendait sinueuse et fuyante jusqu'aux lointains bleus de la vallée rhénane.

— Ce pays est joli, — reprit Lenoël, — et, dès que disparaît le décor un peu puéril de notre petite station, il exhale le parfum sauvage et suave de son âme naïve et romantique... Car le romantisme, mademoiselle Louise, est sorti de ces vallons, de ces forêts, il est descendu des burgs ruinés dont se couronnent les coteaux du Rhin, et il est venu chez nous en cotte de mailles, casqué, emplumé, héroïque et frémissant. Il a régné sur nos boulevards, il a réglé la mode en poésie, en art, en amour. Et il a donné naissance à toute une génération de héros et d'héroïnes, qui, pâles et pensifs, ont modulé en longs soupirs les rêves de leurs âmes incomprises. On connut alors la haute cravate idéaliste et les cheveux ramenés en touffe sur le haut du front comme un nuage soucieux sur un sommet, tandis que les femmes laissaient leurs boucles couler à l'abandon, en saules pleureurs... Depuis lors, tout cela est évanoui, emporté à l'oubli, mais la nature est toujours fraîche et belle dans le charme invincible de son éternel renouveau.

A mesure qu'ils marchaient, quelques pins s'élevaient des broussailles, et tout à coup se déploya l'imposante forêt du Trautwald, couvrant tout un flanc de montagne de ses sapins orgueilleux. Ils y pénétrèrent, et aussitôt le demi-jour les enveloppa, mit autour d'eux une ombre pleine de mystère comme celle qui se répand dans les églises au jour tombant. Et les fûts des arbres se dressaient pareils aux piliers sans nombre de quelque inconcevable cathédrale qui ne finirait pas.

Ils allaient sans bruit sur le sol jonché d'aiguilles que l'hiver avait jaunies, et ils se taisaient, comme s'ils eussent craint d'entendre l'écho de leurs paroles monter dans le grand silence jusqu'à la voûte lointaine où s'entre-croisaient les dernières branches. Tout à coup le vent, semblable à un jeu d'orgue, passa dans les hautes ramures, en tira des accents sonores.

— On dirait de la musique, — fit Louise tout bas.

— Oui, du Wagner! — répondit Lenoël. — C'est l'orchestre et le décor, il ne manque que les artistes... Mais n'êtes-vous pas fatiguée? la route est un peu plus longue que je ne pensais.

Louise n'était pas fatiguée : elle aussi avançait d'un pas allègre, et sa robe blanche glissait rapide, fuyait, reparaissait, claire tunique de chasseresse, lune brillante se jouant à travers les nuages.

— Attention! — dit-il tout à coup, — c'est ici que nous tournons à droite : autrement, nous descendrions au ravin. S'égarer est charmant, mais nous serions obligés de pêcher à la ligne notre déjeuner, et nous n'avons pas ce qu'il faut pour cela.

Le soleil maintenant jetait des rayons presque verticaux, qui perçaient le dôme de verdure et coulaient en gouttelettes d'or le long des troncs sombres.

— Il commence à faire chaud, — dit Lenoël. — mais nous arriverons dans quelques instants.

Bientôt ils atteignirent la lisière de la forêt, qu'un pré coupait brusquement. L'auberge apparut. C'était une grande maison de crépi, toute blanche, entourée d'un balcon de bois, et qui tenait de la ferme, du chalet et de l'hôtellerie champêtre. Des bancs étaient placés devant les tables rustiques, qu'ombrageaient des pruniers et des cerisiers; un ruisseau riait dans l'herbe et l'on voyait des carrés de légumes bordés de groseilliers parmi lesquels couraient des poules.

— Cet endroit est délicieux, — dit le docteur, — il sent la menthe et le fumier. Il est idyllique et un peu farouche et garde cette belle gravité et cette innocence paisible de la nature que l'on chercherait en vain dans nos guinguettes... Et vous verrez que nous serons bien servis.

Louise était pleine de joie:

— Je suis une sauvage, — dit-elle; — le monde me trouble et m'effraye, mais vous me faites comprendre la beauté des choses, et je tâche de retenir tout ce que vous me dites, afin d'y penser lorsque je ne vous entendrai plus.

Assis sur le banc près d'elle, il se tourna pour la regarder. Non, cette enfant n'était pas coquette : en lui parlant ainsi elle était candide et sincère, et montrait un visage aussi ingénu

que les grands tournesols qui, à côté, levaient leurs disques d'or vers la lumière. Il lui prit la main affectueusement et lui dit :

— Mais pourquoi ne nous verrions-nous plus?

— Pourquoi? Mais parce que ça ne se pourra plus... Parce que...

Elle n'osa en dire davantage, et ajouta :

— Vous n'aurez guère le loisir de songer à la pauvre Louise Kérouall.

— Mangez vos truites, mademoiselle, et ne gâtez pas la joie de ce clair matin par les prévisions d'une courte et vaine sagesse. Les seuls rêves permis sont ceux qui peuplent l'avenir d'aimables fantômes. En qualité de votre médecin, je vous défends de mêler à ces jours qui ne sont pas encore les ombres créées par votre mélancolie. Et si vous êtes raisonnable, tout à l'heure, en prenant le café au lait, je vous raconterai l'histoire de votre homonyme Louise de Kérouall, favorite de Charles II.

Des étudiants étaient venus occuper les tables voisines et réclamaient bruyamment de la bière et des charcuteries. Ils étaient coiffés de la petite toque brodée, fixée à mi-front par une mentonnière; presque tous portaient des balafres au visage, et plusieurs avaient les jambes nues. Louise les trouvait tapageurs et importuns; d'ailleurs, bientôt ils furent cachés par le nuage épais que dégageaient leurs pipes.

Quand le café parut, dans de grands bols, Lenoël alluma un cigare, et, s'étant un peu renversé sur le banc, il dit :

— Louise de Kérouall, dont j'ai admiré le portrait par sir Peter Lely, était infiniment moins belle que vous. Les contemporains ont rapporté que ce fut surtout sa peau fine et satinée qui entretint les feux de son volage amant, et, quoique ses rivales, Nell Gwyn et la duchesse de Cleveland, l'éclipsassent par leurs charmes, elle ne fut jamais délaissée. Toute fillette, elle avait été attachée à l'aimable Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et ce fut celle-ci qui la conduisit auprès de son frère le roi Charles II, pour qu'elle servît les intérêts et la politique du tout-puissant Louis XIV, auquel la princesse était unie par des liens plus tendres que ceux de la parenté : cette petite Bretonne à la peau désirable était un

agent diplomatique. Son biographe a pu relever le détail de son état de maison, de ses dépenses de toilette. Elle portait très agréablement le travesti, de mode à cette époque dans la haute société anglaise, ainsi qu'en témoigne le théâtre de Shakespeare, où les femmes se costument volontiers en pages ou en cavaliers... Après la mort du roi Charles, elle rentra en Bretagne sur un navire affrété à son intention, où s'entassèrent toutes les richesses amassées au cours de sa carrière galante : bijoux, tentures, étoffes, meubles précieux, cargaisons de denrées et d'épices, venues des pays lointains, de Cathay et d'Arabie, et que l'Angleterre, grande voyageuse déjà, voyait affluer sur ses marchés. Dans son pays, où elle débarquait comme un pirate heureux, je ne sais plus très bien ce qu'elle devint... A Paris, je vous donnerai à lire ses aventures.

— Mais, docteur, — dit Louise, — elle ne me plaît pas beaucoup, mon homonyme. Elle fut avare et cupide, et sans doute n'eut-elle jamais le moindre amour pour son royal amant.

— Mon enfant, ne la jugez pas avec cette sévérité. Elle servit son roi, le roi de France, et dans ce temps-là ce n'était pas une mince affaire. Et puis, elle fit comme elle put, la vie n'est pas facile à tous.

— C'est vrai! — dit Louise.

Autour d'eux l'air vibrait. Du jour d'été fluide et doré tombait une langueur, et le bourdonnement des insectes semblait le souffle même du paysage endormi. Une telle douceur enveloppait les choses qu'ils s'étonnèrent de voir un chat bondir d'un mur, fuir et disparaître. Et, sans presque plus parler, ils laissèrent couler ces heures claires...

— Mademoiselle Louise, il se fait tard.

Jacques Lenoël s'était levé, regardait sa montre. Louise se leva aussi, secoua autour d'elle l'essaim des songes, et ils se mirent en route.

— Nous rentrerons par la vallée, — dit-il. — La descente est un peu raide : je vous soutiendrai; j'ai le pied solide.

Ils atteignirent l'entrée du Trautwald, et là, au lieu de suivre la route qui les avait conduits, ils prirent un sentier étroit et rapide. Louise s'appuyait au bras de Lenoël, mais les aiguilles des pins rendaient le sol glissant. Elle trébuchait et la pente l'entraînait.

— Vous êtes mal chaussée pour marcher en montagne.

Et, lui prenant la taille, il lui dit de s'abandonner sans crainte.

Ils allèrent assez longtemps, elle comme soulevée, ne touchant presque plus terre; mais soudain, contre une souche qu'il n'avait pas aperçue, il butta très légèrement. Effrayée, elle eut un petit cri, s'accrocha, lui coulant le bras autour du cou.

— Vous avez peur, — dit-il d'un accent singulier.

Et, comme irrité, et se détachant d'elle, très pâle, il s'adossa à un arbre. Elle vit qu'il avait au front des gouttes de sueur :

— Arrêtons-nous. Vous vous êtes fatigué en me soutenant.

Ils s'assirent sur la mousse, contre des troncs. Il ne lui parlait pas, et ce silence était angoissant dans le silence redoutable de la forêt. Enfin, d'une voix qui semblait lointaine, il dit :

— Il y avait une fois un vieil enchanteur du nom de Merlin. Il habitait une vaste forêt et avait laissé croître sa barbe et ses cheveux, qui étaient tout blancs, et sa sagesse l'abritait mieux encore que l'ombre épaisse des bois. Et, comme son œil perçant savait discerner les secrets de l'avenir, il ne s'émouvait pas quand le bruit et le tumulte des luttes passagères et la fureur des passions venaient retentir jusque dans sa retraite. Mais, un jour, la fée Viviane y entra, et toute la forêt se vit illuminée par l'éclat de sa beauté. Alors, c'en fut fait de la sagesse de l'enchanteur et aussi de son repos. Il ne chercha plus à lire dans l'avenir, sentit en lui le dard aigu de l'heure présente et fut ridicule... Que diriez-vous, Louise, si j'étais l'enchanteur Merlin, et vous la fée Viviane?

Louise écoutait, troublée, émue, presque douloureusement.

Ils se remirent en route, graves tous deux. Louise n'osait plus presque s'appuyer sur lui. Le chemin devenait moins rapide, ils étaient proches du ravin.

Dans le fond, un mince ruisseau, large d'une enjambée, coulait d'ordinaire et deux petits escaliers faits de caillous aidaient à descendre et à remonter. Mais les pluies des derniers jours l'avaient tellement grossi qu'ils virent que pour le traverser ils auraient de l'eau jusqu'à mi-jambe.

Comme il fallait passer, gagner le pré au delà, Louise eut l'idée d'ôter ses souliers et ses bas.

— Gardez-vous-en ! — dit Lenoël ; — vous avez chaud, vous attraperiez une fluxion de poitrine. Je vais vous porter.

Et, d'un geste aisé, il la saisit ainsi qu'une enfant. Elle noua ses deux bras autour de lui : leurs visages se touchaient, leurs haleines se mêlaient.

De l'autre côté du ravin, un pied déjà sur la prairie, dans une sorte de délire, il l'étreignit, lui mit sur les lèvres sa bouche avide. Elle, les yeux chavirés, ne savait plus... Lorsqu'il la posa à terre, très doucement, à moitié évanouie, elle resta couchée sur le gazon.

Quand elle rouvrit les paupières, il était à genoux, tout près d'elle, et dans ses yeux se lisait une détresse profonde.

— Pardonnez-moi — fit-il — cet instant de folie et d'égarement : votre charme a vaincu ma raison, il est plus fort que je ne croyais... Louise, dites que vous n'en voulez pas à votre vieux docteur.

Un si grand tumulte était en elle qu'aucune parole ne lui vint. Elle lui tendit les mains pour se relever, et, docile, reprit son chemin.

Après un silence, il murmura :

— Vous ne me répondez pas. Vous êtes trop bonne pour vous rire de moi, mais je vous fais pitié. Vous vous dites : « Il a quarante-cinq ans, et moi vingt ans à peine. »

— Vingt-deux, — fit-elle.

— Je suis vieux, je l'ai oublié tout à l'heure. Dans cette forêt, une griserie m'a pris en vous sentant si près, dans mes bras. C'est votre jeunesse, à vous, qui s'est répandue en moi, me brûlant le cœur et me faisant perdre la tête. Maintenant le calme me revient, et je comprends que toute votre vie est devant vous comme un beau jardin mystérieux et que la mienne, parcourue aux deux tiers, est jonchée de feuilles mortes.

Il se tut, encore ; puis, d'un ton moins grave :

— Le temps n'est plus où le diable accourait en personne à l'appel des vieux savants qui voulaient trafiquer de leur âme contre quelques heures d'ivresse... Autrement, j'aurais peut-être conclu le marché.

— Je crois bien, docteur, que si l'un de nous deux en ce moment se moque de l'autre... D'ailleurs, qu'avez-vous besoin du diable ? Vous êtes aussi puissant que lui, et, — ajouta-t-elle

audacieusement, — vous n'en êtes pas à une Marguerite près.

— Vous vous trompez. Lui seul est puissant : l'ombre déchiquetée de ses grandes ailes de chauve-souris plane sur le monde. Il fait nos douleurs et nos courtes joies, et dans votre sourire j'aperçois le jeu ironique et cruel de ses éternels maléfices.

Le soir tombait. Le soleil descendait dans une gloire de pourpre et d'or. Au-dessus des prés et des bois, au fond de la vallée, il se consumait. Un grand halo rose, palpitant autour de lui, allait se perdre dans les turquoises pâlissantes du ciel.

— Que c'est beau ! — fit Louise.

— Oui, mais quelle beauté tragique! C'est comme de magnifiques funérailles. C'est le bûcher, ce sont les flammes et la fumée. Et puis ce sera la nuit, le silence, la mort... Vous n'y songez pas : vous êtes l'aube pleine de chants d'oiseaux, l'aurore qui naîtra demain matin.

XVIII

Deux jours se passèrent encore sans qu'elle vît Lenoël. Pensant qu'il l'évitait, elle se tint blottie chez elle, dans son ennui et sa tristesse. Et les heures coulèrent, mornes, silencieuses, petits grains de cendre tombant dans le sablier, poussière de temps. Elle ne pensait pas à se plaindre : que lui devait-il? Un instant, il avait bien voulu s'occuper d'elle, maintenant il l'oubliait : qu'avait-elle à dire? Qu'elle l'eût troublé, elle n'en pouvait douter; mais cet émoi passager, que sa beauté éveillait sans cesse, n'était rien pour lui, l'avait effleuré à peine, lui laissant le souvenir d'une défaillance dont il s'irritait peut-être. Alors elle se figura sa vie sans lui, sans cette amitié protectrice, et elle lui sembla un steppe aride et désolé.

Sans doute ne le rencontrerait-elle plus. Et, d'ailleurs, elle partirait. Elle lui écrirait un mot d'adieu. Et puis, dans quelques mois, à Paris, elle lui rendrait visite. Elle irait dans son salon, parmi la foule qui s'y pressait, attendre son tour d'être admise. Et quand il entr'ouvrirait enfin pour elle la porte de son cabinet, il lui dirait, la reconnaissant :

— Ah! c'est vous, mademoiselle Louise Kérouall... Comment allez-vous depuis l'été dernier?

Elle eut de cette scène une vision si nette et si mélancolique que les larmes lui vinrent aux yeux. Elle se dit : « Il faut m'en aller, m'en aller tout de suite. En restant, j'aurais l'air d'une pauvresse honteuse qui guette à l'écart qu'on lui marque un peu de pitié... » Sa cure était presque achevée, elle irait chez son docteur allemand et prendrait congé de lui.

Comme elle sortait, sur le palier elle se trouva en face de Jacques Lenoël.

— Louise, — dit-il brusquement, — ma cire est arrivée, je viens vous chercher pour que vous posiez.

Sans un mot, elle le suivit.

Il était logé dans une grande pièce d'angle, éclairée par quatre fenêtres; le jour et l'air l'emplissaient, et les papillons venus des jardins voisins y entraient comme chez eux.

Sur les tables s'étalaient des livres, des brochures, des revues, Çà et là fleurissaient des bouquets, dans leurs collerettes de papier découpé, hommages naïfs d'admiration au célèbre professeur. Une table, plus élevée que les autres, portait le bloc de cire, une armature de fil de fer et des ébauchoirs.

— Je vous ferai « petite nature », — dit-il, — car la cire me fait défaut, aussi bien que le temps... Ce qui me fait défaut plus encore, c'est le talent. En sculpture, j'espère qu'il me sera beaucoup pardonné.

Elle s'était assise, et lui, debout, la regardait, l'étudiait avec une attention profonde.

— Vous êtes déroutante, — dit-il, — et la perfection de vos traits irrite comme un défi. On croit monter le long d'un roc poli, sans un accident où se prendre et s'accrocher. Il faudrait Praxitèle ou Scopas pour s'en tirer. Ceux-là avaient une force juvénile, une candeur qui triomphait de tout. Nous autres, nous sommes des dégénérés, des tourmentés, nous nous inquiétons du caractère, du pathétique, nous avons divinisé la souffrance, et les irrégularités d'un visage souvent nous viennent en aide... Avec vous, j'ai peur de faire froid, sec et poncif, d'attenter à l'immortelle beauté et de manquer à Vénus aussi bien qu'à vous-même... Peut-être, si j'étais peintre, la couleur me prêterait-elle plus de ressources. A-t-on déjà fait votre portrait?

Elle répondit que non, oubliant, reniant, supprimant la petite miniature encadrée de diamants, que la baronne Epstein lui avait renvoyée peu de jours après le malheur.

Il s'était assis. Maintenant il maniait, pétrissait la cire. Il continua :

— Il existe en « petite nature » un délicieux chef-d'œuvre de la Renaissance : la tête de cire du musée de Lille. C'est fait avec rien, une fillette à la mine chétive. Mais la suavité fleurit sur ses lèvres, et ses yeux mi-clos s'entr'ouvrent sur le monde comme un matin de printemps... Il s'agit bien de tout cela ici! Il faut modeler serré, s'appliquer comme un écolier qui copierait d'après la bosse.

D'une main agile, il construisait rapidement. Déjà apparaissait une maquette simple et sans détails. A côté, le modèle semblait à jamais intraduisible dans sa netteté délicate et son exquise pureté. Puis Lenoël se mit à chercher des contours, forma, arrondit les joues, fit saillir le menton. Et, pour indiquer la naissance du cou, il pria Louise de faire glisser son corsage. Elle en dégrafa le haut et la petite colonne d'ivoire jaillit de l'étoffe.

Elle posait, immobile, déférente, et, dans le grand silence et le recueillement, seuls deux papillons blancs, d'un vol léger, incessant, se poursuivaient sans s'atteindre.

Au milieu de ce salon d'hôtel cossu, avec ses épais rideaux de velours grenat, sous la lumière qui la baignait, elle rayonnait de l'éclat de ses cheveux, de la nacre rose et blanche de sa chair, et l'on eût dit que tout, autour d'elle, souffles et soupirs et brises de l'air, vînt flotter en désirs et en caresses.

D'une ardeur continue, le professeur Lenoël travaillait. Maintenant il dégageait la nuque, la rattachait aux épaules par cette ligne longue et flexible qui prêtait à la tête son port noble et charmant.

L'œuvre naissait, élégante déjà, et d'allure fière. La cire obéissante se façonnait, se soumettait au jeu de la pensée, devenait expressive sous l'effort fiévreux et sûr des doigts.

Près de deux heures s'étaient écoulées sans lasser son zèle, lorsque brusquement Lenoël lâcha l'ébauchoir et, regardant Louise comme pour lire au fond d'elle :

— Depuis le malheur, il n'y a rien eu dans votre vie?

Surprise, elle fit signe que non.

Il se remit à l'œuvre, mais il avait perdu sa fougue et sa joie. Il allait, venait, mécontent et incertain. Enfin il dit :

— Je vois ce que c'est, la coiffure me gêne. Votre chignon est placé trop bas, et vos cheveux sont trop serrés et manquent de jeu. Je les voudrais montant d'un seul flot, qui vous fît la nuque libre, comme celle de la Psyché de Naples, à laquelle vous ressemblez. Vous pourriez les ramener sur le devant et les disposer en coques. Passez dans ma chambre, à côté : vous trouverez une glace plus commode que celles de ce salon.

Au bout de quelque temps, comme elle ne revenait pas, il l'appela.

— Docteur, — répondit-elle, — je suis très maladroite; je ne réussis pas à faire ce que vous me demandez.

Il entra. Les bras levés au-dessus de la tête, elle s'efforçait à tordre ses cheveux, qui ruisselaient en ondes dorées sur ses épaules. Il essaya de saisir, de réunir les mèches flottantes, d'en former une gerbe, mais toujours elles s'échappaient, lui glissaient des doigts, se répandaient.

Alors, comme hors de lui, il la prit toute... Au-dessus d'eux les papillons blancs se poursuivaient toujours...

Les heures s'écoulèrent, le jour baissait, ne jetait plus que quelques pâles lueurs parmi l'ombre qui lentement gagnait la chambre. Jacques Lenoël, dans un grand fauteuil, tenait Louise sur ses genoux. Déjà elle était prête à partir, mais il la gardait encore, la caressait doucement, comme il aurait fait d'une enfant.

— Je ne voulais pas que ce fût, — dit-il, — et je comptais sur ma sagesse pour me défendre. Ah! vaine et fastueuse sagesse! elle m'apparaît maintenant comme une dame de confiance, une teneuse de livres assise devant ses registres, et que tout à coup l'on bâillonnerait pour mettre tout à sac. Quand l'instinct se montre, avec sa face sauvage, il a tôt fait de réduire à néant cette dame majestueuse et désarmée. Non, Louise, je ne voulais pas que ce fût, et pendant deux jours je me suis donné à moi-même la comédie que je vous fuyais. Mais ce n'était qu'une misérable comédie, et le goût que j'avais de vous coulait en moi, et me brûlait comme mon propre sang. En tâchant si vainement de me défendre contre moi-

même, c'est vous, ma pauvre enfant, que je défendais : me jugeant, je ne me trouvais plus digne de votre radieuse jeunesse. Mais, puisque vous ne m'avez pas repoussé, je suis à vous tant que vous voudrez de moi.

Tous deux s'étaient levés, et Louise, posant ses deux mains sur les épaules de son ami, lui dit gravement :

— Alors... ce sera toujours.

Puis elle s'en alla, avec la surprise extasiée d'une de ces mortelles vers qui jadis quelque dieu s'était abaissé. Palpitante encore, et troublée dans tout son être, elle sut qu'elle venait de connaître l'amour, et la volupté et la plénitude qui sont en lui. Autrefois elle avait été aimée à travers l'ardeur d'un désir toujours inquiet, haletant, fiévreux. Et maintenant on la promenait doucement parmi des joies fleuries comme des rives heureuses, profondes et lentes comme une eau dormante, et elle avait glissé dans les abîmes infinis où l'on croit mourir.

Quand la nuit qui vint clore ce jour mémorable fut remplie d'étoiles, elle les regarda, se disant qu'elle voudrait courir à travers les routes de l'air, pour confier au ciel entier son secret merveilleux...

Le lendemain, Lenoël lui dit :

— Il vaut mieux nous en aller. Ici trop de gens nous observeraient... Nous passerons quelques jours dans le Taunus, et nous nous en reviendrons par le Rhin : c'est un beau voyage.

Louise alors écrivit à sa tante pour tout lui raconter. Et, songeant à son ami Toussard, elle se rappela qu'elle lui avait causé jadis une grande colère et elle pensa qu'il avait eu raison de la blâmer... Mais, cette fois, elle était sûre qu'il ne se fâcherait pas, qu'il la comprendrait. En quittant Selisbad, Lenoël envoya à la comtesse de Schœnfels une gerbe de roses et de lauriers avec ce mot sur sa carte : « Tous deux sont pour vous couronner. » Elle lui répondit : « Merci de vos fleurs, mais, la plus belle, vous l'avez emportée avec vous... » Louise et Lenoël ne partirent pas ensemble ; ils se retrouvèrent à Wiesbaden, tandis que Rosalie rentrait à Paris directement.

Et le voyage enchanté commença. Ils traversèrent les forêts et les villages, les bois de pins et de hêtres, et, dans les ruisseaux, ils virent sauter pieds nus des enfants aux cheveux

couleur de chanvre. Au long des routes, ils passèrent devant des scieries où de grands troncs d'arbres fendus gisaient à terre et devant des moulins dont les roues saisissaient l'eau et la laissaient retomber en cascades écumantes. Ils s'arrêtèrent dans un coin du Taunus et y connurent des jours si limpides et clairs qu'ils ne semblaient plus être liés aux autres jours de la vie. Parfois Louise de son pied frappait le sol pour être assurée qu'elle le foulait encore.

Ils couraient le pays, heureux, insoucieux, oublieux de tout. Et Jacques Lenoël disait :

— Il me semble que nous n'avons plus de nom ni d'histoire : nous sommes le bonheur.

Quand venait la nuit, ils s'accoudaient au balcon de leur chambre et respiraient l'odeur du jasmin éparse dans l'air. Un soir, comme la lune la faisait toute pâle et surnaturelle, il dit à Louise :

— Ce qui me ravit, c'est qu'à tout instant, et sans que tu t'en doutes, tu deviens allégorique. Ce matin, avec une brassée de fleurs dans les bras, tu étais Flore ou les Grâces voluptueuses et candides, et maintenant, sous ces rayons argentés, tu es Diane elle-même, la déesse chaste et lointaine... C'est parce qu'avant de se réaliser en toi, ta beauté hantait l'imagination des artistes, s'ébauchait dans leurs œuvres...

Et, l'attirant à lui doucement, impérieusement, il referma la fenêtre...

Le temps coula : pour remonter le Rhin, les deux voyageurs s'embarquèrent à Eltville, à l'endroit où, formant un coude, il s'élance d'un flot rapide entre les rochers resserrés.

Assis à l'avant du pont, ils côtoyèrent les rives, où, parmi la verdure et les vignes étagées, s'élèvent, démantelés, déchus, mais orgueilleux et menaçants encore, les châteaux, vrais nids d'oiseaux de proie, qui longtemps firent régner la terreur dans la vallée rhénane. A mesure qu'apparaissaient et se dressaient les hautes tours crénelées et les murs d'enceinte, le cortège pâle et fantastique des légendes semblait surgir aussi et luire, du fond du passé.

Lenoël savait toutes ces histoires, naïves et un peu farouches, fleurs sauvages écloses à l'ombre de ces donjons. Lorsqu'ils furent devant la Lorelei, massif grandiose et taillé à pic, il

raconta qu'une tradition populaire avait inspiré à Henri Heine sa ballade mélancolique. Sur un haut rocher qu'embrase le soleil couchant, la Lorelei chante en peignant ses cheveux d'or : le pêcheur, dans son frêle canot, est pris d'un furieux désir, il ne voit pas les récifs, il lève les yeux vers elle ; et les vagues engloutissent la barque et le pêcheur...

— Ces rives sont belles, — dit Louise, — mais elles fuient comme fuient les instants qui me restent à vous garder auprès de moi. Demain nous nous quitterons.

— Ce n'est pas en se quittant — répondit Lenoël — que l'on se sépare le plus. Demain, après nous êtes dit adieu, nous serons encore tout près l'un de l'autre. Tu es entrée dans ma vie je ne sais comment, alors que je me croyais garanti contre tous les assauts. Tu y es entrée si furtivement que, sans méfiance, je ne me suis pas défendu, et maintenant je crois bien que tu la remplis toute. Le plus triste et le plus certain, c'est que je suis bien vieux auprès de ta triomphante jeunesse. Le professeur Stern, de Würzbourg, qui se trouvait là-bas, m'a dit : « C'est sans doute mademoiselle votre fille, cette ravissante personne avec laquelle je vous rencontre souvent. »

Louise l'enveloppa d'un regard plein d'extase, le trouvant plus beau et plus charmant que tous les autres, avec sa noble et fière allure, et ce visage que le temps n'avait touché que pour l'affiner encore. Et elle le lui dit.

— Et puis, ma pauvre enfant, — reprit-il, — tu ne peux deviner quel ami tu t'es donné, ni quelle vie affolante je mène ; sous quels soucis, quelles charges, je me débats. Enfin je te ferai ta place : la première. Mais quelquefois je te demanderai de l'indulgence, même de la pitié... Ah ! non, ce n'était pas ce que je rêvais pour toi, lorsque dans nos premières rencontres je m'attendrissais sur ta beauté, sur ta grâce et sur ton avenir incertain. Et si j'ai commis une faute, je jure bien qu'elle ne fut pas préméditée... Ce qui est sûr, Louise, c'est que je t'aime de tout mon cœur...

Et les châteaux, aux sommets des collines, se succédaient toujours. Quelques-uns, réparés avec un zèle trop visible, logeaient derrière leurs hautaines façades des brasseries et des auberges.

A l'arrière du bateau, une bande d'étudiants et d'étudiantes

chantaient *le Rhin*, de Becker. Leurs voix, justes et sonores, s'élevaient sur les flots avec l'éclat du cuivre. Les femmes étaient laides, et sordidement vêtues. Ribaudes de la moderne et guerrière Allemagne, elles avaient, au milieu des clameurs et des chants de victoire, un air abject et misérable.

Le soir venait : sur la moire bleue du fleuve qu'ondulait la brise, le soleil couchant jetait ses paillettes, et à gauche, sous le ciel rose, s'étendait Cologne, tout armée et hérissée de tours et de clochers, ville romaine et longtemps païenne à qui la tradition impute le massacre de sainte Ursule et de ses onze mille vierges. Quand ils eurent débarqué, Louise et Jacques allèrent, sous le jour déclinant, voir la cathédrale. ce monstre de pierre, ciselé, fouillé, avec un goût compliqué et minutieux, vrai travail des siècles, édifié lentement comme un corail.

Leur dernière nuit fut douce, tendre et mélancolique. Avec sa force d'âme et sa mâle bonté, il rassurait, consolait la petite fille blottie contre lui.

Au jour, la ville se montra tout envahie de troupes, retentissante de fanfares et de clairons. Sous la lumière matinale étincelaient les cuirassiers blancs avec leurs casques de légionnaires, ornés d'une aigle aux ailes éployées, et les hussards bleu de ciel.

Parmi cet appareil guerrier, leurs adieux prenaient quelque chose de cruel et d'héroïque. Elle revenait en France pour rejoindre sa famille en Gironde; lui se rendait en Hollande, à un congrès. Ils se retrouveraient dans quelques semaines.

En la conduisant à la gare, Jacques serrait Louise contre lui gravement, précieusement.

— N'en doute pas, — dit-il, — je suis ton ami, à jamais.

Ensuite, penchée à la portière, elle le suivit des yeux jusqu'à ce que la foule se fût refermée sur lui.

Alors elle sentit pourtant qu'elle n'était plus seule, qu'une image remplissait sa vie.

PHILIPPE LAUTREY

(A suivre.)

LA COMTESSE DE SÉGUR

NÉE ROSTOPCHINE

Un comité s'est fondé récemment pour honorer par un monument la mémoire de « la comtesse de Ségur, née Rostopchine », — comme il est écrit sur les couvertures de la Bibliothèque rose. — Des femmes du monde et des écrivains ont voulu témoigner à celle qui leur avait donné tant de joies dans leur jeune âge l'admiration et la reconnaissance de tous les enfants devenus grands, très grands, même très vieux, et de tous les enfants d'aujourd'hui.

Une après-midi où madame de Ségur passait dans la rue, un petit garçon courut à elle et lui dit : « Madame, maman m'assure que vous êtes madame de Ségur ; est-ce vrai ? — Oui, c'est vrai, répondit-elle. — Alors, madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser... ? » Une autre fois, comme elle sortait de l'église Sainte-Clotilde, une petite fille, qui jouait avec ses amies dans le square, alla vers elle et lui demanda la même faveur. Quand elle mourut, beaucoup pleurèrent, qui ne la connaissaient que pour l'avoir lue... Nous avons tous été ce petit garçon ou cette petite fille, ou plutôt nous l'aurions été certainement, si nous avions commencé de vivre tandis qu'elle finissait. Nous aussi nous aurions couru, pour la voir de tout près, la toucher, peut-être avoir la chance de l'embrasser ; de même nos fils et nos neveux, que les jouets scientifiques, les

sports, ni même le diabolo n'empêchent pas de lire les *Malheurs de Sophie* ou les *Mémoires d'un âne*. Elle n'est plus : il faut nous contenter d'ériger dans un jardin plein de rires, de jeux et de fleurs, la bonne, rude et grave figure de l'étonnante femme qui, depuis l'année où parut son premier volume, n'a cessé de passionner les jeunes générations françaises. C'est à la fois l'histoire de sa vie et l'histoire de son talent que je voudrais tenter, me servant de lettres et documents inédits mis gracieusement à ma disposition par le marquis de Ségur, son petit-fils, le charmant historien de mademoiselle de Lespinasse et de madame Geoffrin, et par la marquise de Moussac, sa petite-fille.

I

Sophie, comtesse de Ségur, naquit à Saint-Pétersbourg, le 19 juillet 1799, — le 1er août selon le calendrier russe — jour de la fête de sainte Sophie, et reçut, à la même date, suivant l'usage de l'Église grecque, le baptême et la confirmation. L'empereur Paul Ier fut son parrain. Quatrième enfant de la comtesse Catherine Protassow et du comte Rostopchine, alors premier ministre, elle devait avoir encore quatre frères et sœurs.

On ne saurait écrire sur la comtesse de Ségur et ne pas s'intéresser, même un peu longuement, à son père et à sa mère. Elle a, en effet, hérité de l'un et de l'autre tout son caractère. A son père elle doit son esprit, sa claire vivacité, ses merveilleux dons littéraires, et jusqu'aux emportements de son âme ; à sa mère, son dévouement, son charme, sa foi religieuse que les années sans cesse fortifièrent.

C'est une curieuse figure que la figure du comte Rostopchine, mais la gloire qui lui échut d'avoir incendié Moscou et forcé Napoléon à la retraite éblouit la postérité : on ne voit en lui qu'un héroïque soldat et un farouche patriote. Il était autre chose encore. Monseigneur de Ségur, alors que, tout jeune homme, il était élève de Paul Delaroche, a laissé de son grand-père un portrait qui, exposé en 1841, obtint la médaille d'or. Il l'a représenté en uniforme de parade,

les ordres russes épinglés sur l'habit, la tête petite, à la fois énergique et spirituelle, les yeux aigus, la bouche fine, le front dominateur : à le regarder, on pense à un grand seigneur français du XVIIIe siècle. Et, en effet, si le comte Rostopchine était russe jusqu'à la moelle des os, facilement rude, facilement amer, enragé d'autocratie, et si, comme il l'a dit, son existence a été « un mauvais mélodrame à grand spectacle, dans lequel il a joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets », il conservait aussi du XVIIIe siècle finissant le goût, l'élégance, l'ironie, et ce barbare, qui prétendait n'aimer que les Vieux Russes, et mépriser les Français, jusqu'au dégoût, pratiquait notre langue à l'égal de nos meilleurs écrivains et avait pour exprimer ses remarques la finesse acérée d'un excellent chroniqueur parisien.

Sa famille, bien que l'ancêtre fût, d'après une tradition, fils de Gengis-Khan, était obscure jusqu'à lui. Fixée d'abord en Crimée, puis en Russie même, elle n'avait accepté que difficilement les réformes de Pierre le Grand et demeurait attachée aux coutumes de sa race. L'empereur demandait, un jour, à Rostopchine pourquoi il était comte, simplement, et non prince : « Sire, répondit-il, lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la première fois à la cour, le souverain lui donnait à choisir entre une pelisse et le titre de prince. Mon aïeul était arrivé au beau milieu de l'hiver : il choisit la pelisse. »

Né en 1765, dans le gouvernement d'Orel, à Livna, d'un père qui, dépouillé de presque tous ses biens, avait pris sa retraite comme sous-lieutenant, et d'une mère qui mourut un an après sa naissance, le jeune Théodore Rostopchine entra de très bonne heure dans l'armée. Lieutenant au régiment Préobrajensky, il servit, après un hiver passé en Prusse, auprès de Souvarow. En 1792, il est nommé gentilhomme de la Chambre par l'impératrice Catherine. Le grand-duc héritier Paul résidait alors à Gatschina dans une sorte d'exil, maltraité par les ministres et les favoris, dédaigné même par ses officiers : Rostopchine s'indigna de ces procédés. Il en résulta des provocations et des querelles : Rostopchine fut éloigné de la cour, mais il avait pour toujours gagné l'affection du grand-duc. A la mort de Catherine, il se trouva un des plus considérables personnages de l'Empire. Il venait d'épouser Catherine Pro-

tassow, fille du comte Protassow, gouverneur civil, fort belle, fort spirituelle, fort instruite.

Ministre des affaires étrangères et chargé d'honneurs, il garda toujours, en face d'un maître capricieux, méfiant, violent, à la fois intelligent et maniaque, prompt aux enthousiasmes comme aux répulsions, une franchise inaltérable; il n'usa de son influence que pour résister aux fantaisies dangereuses du souverain, tour à tour habile, revêche, hardi — et plaçant au-dessus de tout l'intérêt du pays. — L'empereur se fâchait, le chassait, l'exilait, et finalement le rappelait toujours. C'est ainsi que Rostopchine suspendit trois fois une déclaration de guerre à la Prusse, deux fois une déclaration de guerre à l'Autriche, assujettit la Livonie, l'Esthonie, la Finlande et les provinces polonaises à la loi générale de l'Empire et fit échouer la mission de Dumouriez, qui voulait entraîner la Russie dans une coalition contre la France. Il détestait la Révolution ; mais, quand Bonaparte eut dans les mains les destinées de la France, il l'exalta, et si fortement que ses ennemis l'accusèrent d'avoir reçu en présent du Premier Consul une vaisselle d'or. Il découvrait peut-être en lui un Monk, peut-être un Cromwell; en tout cas, le restaurateur de la paix. On sait que le mobile Paul I[er] le dépassa bien vite dans cette admiration, si vite même que sa nouvelle politique acheva de révolter complètement l'aristocratie irritée déjà depuis longtemps de ses lubies : L'empereur fut tué.

Rostopchine subissait alors une de ces courtes disgrâces qui lui étaient familières : il pouvait, utilisant cette défaveur momentanée, se ménager la protection d'Alexandre; il se retira, au contraire, dans sa terre de Voronovo, à treize lieues de Moscou. C'est là que, de 1806 à 1812, il séjourna ordinairement, partageant les heures entre sa famille et l'administration de ses biens. Durant ces années-là, il se produit vraiment tel qu'il est : — convaincu qu'entre l'anarchie et le despotisme il n'y a pas de milieu et qu'il faut être absolu si l'on ne veut pas être faible; emporté souvent, incapable de modifier sa physionomie et de tenir sa langue, mais bon naturellement; épris de justice, mais effrayé par la justice humaine, véhément contre le vice, l'hypocrisie, l'intrigue, avec une haine vigoureuse de la bassesse; détes-

tant les fausses dévotes et les hommes menteurs comme les coquettes fardées ou les bellâtres teints, chérissant sa femme, ses enfants, ses amis, écrivant des lettres tendres, courroucées, indignées, alertes, où on le saisit sur le vif, au prince Tsitsianov, au comte Voronzow, au comte Golovine... Il développe l'agriculture, il essaie des méthodes nouvelles, il fait de l'élevage, et il compose des contes, des comédies, — satiriques, cela va sans dire; il raille dans l'une, *Ah! les Français!* l'amour ridicule de ses concitoyens pour les choses françaises, et dans une autre, *le Mort vivant*, les travers de Moscou. Il est tout ensemble seigneur terrien, gentilhomme délicat, patriote fanatique. C'est dans une lettre de cette époque qu'il rapporte de sa fille Sophie ces deux traits :

Sophalette, ayant la santé d'une campagnarde robuste, remplit les fonctions de bouffon. Elle est remplie d'intelligence et aime à inventer des historiettes auxquelles personne ne comprend rien. Ayant fait une fois une faute en copiant dans un livre, elle imagina de corriger le livre même; mais l'encre fit une tache et son crime fut ainsi découvert. Sa mère lui disant, un jour, qu'on ne pouvait déchiffrer son écriture, elle répondit : « Mais qu'avez-vous besoin de lire ce que j'écris? Vous avez tant de livres! » — Un autre jour, ayant entendu la petite d'Allonville louer l'écriture de ma femme et dire : « Quand je serai grande, j'écrirai aussi bien! » elle devint toute rouge, se fâcha et lui répondit avec vivacité : « C'est joli! vous êtes une petite fille, et vous voulez écrire comme maman, qui est une dame savante. » Il faut te dire que mes filles ont cela de commun avec moi qu'elles sont emportées [1].

La politique cependant l'occupait. Il s'inquiétait des tendances libérales que montrait l'empereur, et, comme il détestait les institutions démocratiques de la Révolution, il voulait que la Russie restât uniquement russe. Quant aux affaires de l'extérieur, il comprenait que l'ambition de Napoléon menaçait l'existence même de la Russie, et il devenait son ennemi implacable : Napoléon n'était plus pour lui que « le fléau du genre humain, un homme-diable, l'infâme Bonaparte [2] ». Des nouvelles et des comédies ne pouvaient contenter l'ardeur de

1. Cité par le marquis de Ségur dans la *Vie du comte Rostopchine* (Paris. 1893).

2. Lettres au comte Voronzow, éditées à Moscou en 1876, *passim*.

Rostopchine : en mars 1807, il publiait un pamphlet virulent, *Pensées à haute voix sur le perron rouge* [1], grandiose et trivial, éloquent et risible, où il fouaillait, sans reculer devant la brutalité des mots, la France, les Français et Bonaparte, « tueurs, pilleurs, massacreurs, ravageurs, la cervelle à l'envers, n'ayant que deux axiomes : tout ce qui réussit est bien, tout ce qui peut se prendre est bon à garder ». Dans le tribun de 1807, il y a déjà le gouverneur de Moscou. Le pamphlet eut un retentissement considérable. Quand l'empereur appela Rostopchine au gouvernement de la ville sainte, il répondit aux vœux de la noblesse et du peuple.

Ce que fit le comte Rostopchine après la bataille de la Moskowa, comment il prépara l'évacuation de Moscou et l'incendie, et comment il obligea l'armée française à la retraite, c'est de l'histoire. Lui-même, d'ailleurs, dans un désespéré et patriotique récit, nous a décrit la soif de vengeance qui exaspérait les âmes, jusqu'aux plus humbles, et le général Philippe de Ségur, dans son beau livre sur la campagne de 1812, a dépeint tragiquement l'incendie. Quelques jours plus tard, Rostopchine brûlait de sa propre main son château de Voronovo. On sait que toute une polémique s'éleva au sujet de Moscou. Rostopchine avait-il seulement préparé l'incendie? l'avait-il effectué lui-même? A-t-il laissé agir le peuple, se bornant à embraser les esprits? Cet incendie, quoi qu'il en soit, il l'avait prémédité, voulu. Cependant il a nié, dix ans après, sans qu'on ait jamais pu s'expliquer cette dénégation. Mais, par un étrange retour des sentiments humains, en 1814, quand le danger se fut éloigné, le patriotisme refroidi, l'enthousiasme pour Rostopchine calmé, un concert de plaintes s'éleva contre lui, contre son administration, contre ses prétendues injustices; on lui reprocha d'avoir fait brûler la ville, et d'avoir ruiné les habitants. L'empereur ordonna une enquête : Rostopchine rentra dans la vie privée. Il comptait alors quarante-neuf ans.

Depuis 1806, la comtesse Rostopchine était catholique. D'abord sans aucune conviction religieuse, et nourrie de la philosophie du XVIIIe siècle, elle avait ensuite, à Saint-Pétersbourg, reçu dans l'intimité Joseph de Maistre, et de

1. On nommait « perron rouge » un escalier qui menait à l'ancien palais du tsar, au Kremlin, et où s'étaient déroulées plusieurs scènes sanglantes.

graves entretiens les avaient souvent réunis. Peu à peu, sous des influences diverses, la vérité du catholicisme lui était apparue : elle n'hésita pas et abjura la religion grecque. Le comte professait pour la religion de son pays un attachement fervent et surtout patriotique : durant huit ou neuf mois la comtesse conserva le secret de sa foi nouvelle, se reprochant son silence ainsi qu'une lâcheté ; enfin, un jour, elle avoua sa conversion à son mari. Il demeura comme frappé de stupeur ; pendant une semaine, il ne lui adressa aucune parole. Le huitième jour, il lui prit la main, la baisa et dit :

— Tu m'as déchiré le cœur, mais tu as obéi à ta conscience. C'est la volonté de Dieu. N'en parlons plus.

Et, en effet, il ne lui en parla plus jamais. Ce fut le seul trouble de leur union. Les autres sœurs de la comtesse Rostopchine s'étaient, elles aussi, converties. En 1826, quand sa dernière fille mourut à la fleur de l'âge, voici comment elle annonçait à la princesse Galitzine la triste nouvelle : « Ma sœur, félicitez-moi, Lise est morte, mais elle est morte catholique... » Jamais cette énergie chrétienne ne devait se démentir, et jamais l'irritation que le souverain manifestait contre les sujets catholiques de l'empire n'arrêta la comtesse dans ses pratiques de piété. Même, comme on l'avertissait de craindre la colère de l'empereur Nicolas, elle lui écrivit pour l'informer que nul châtiment, confiscations de biens, prison, déportation en Silésie ne la détournerait de servir son Dieu. Et elle terminait en lui prédisant l'enfer.

Désormais la vie du comte Rostopchine redevenu un simple particulier ne sera plus consacrée qu'à sa famille et aux voyages. Il va à l'étranger, en Allemagne, aux eaux pour se soigner, puis en France. Rien n'est plus amusant que ses feuillets de route, rédigés au jour le jour, d'une si fine observation, d'une vivacité si éclatante, si pleins d'humour. Ce sont des portraits charmants en deux lignes : « La comtesse Mollay-Zichy est contrefaite, parle du nez, veut passer pour une femme savante : elle a l'air d'une femme expirante qui dicte ses dernières volontés. » Ce sont des notes piquantes : « L'officier prussien est toujours monté à cheval sur Waterloo... Il croit également que le premier homme, Adam, buvait de la bière et fumait, parce que Blücher boit et fume. » Il faudrait

citer en entier le portrait délicieux de la comtesse Protassow, tante de sa femme. Le comte Rostopchine a le don naturel de décrire [1].

Le voici en France, tout seul; nous sommes en novembre 1816. La situation est lamentable, et l'ironie, le dédain, la fureur du voyageur sont extrêmes :

Le Français est l'homme le plus vain et le plus ambitieux; prosterné aux pieds des ministres, des favoris, des maîtresses de ses souverains, du cardinal Dubois, de Robespierre, de Napoléon, de Louis XVIII, sa passion est de courir après la fortune; son occupation, de s'abreuver à la source des grâces... Esclave de ses sensations, il est toujours prêt à faire une sottise... Les illusions deviennent chez lui des réalités : c'est ainsi qu'il est persuadé d'être invincible, sage, et que le bois de Boulogne est une forêt... Il est créé pour danser beaucoup, rire souvent, se moquer toujours et ne penser jamais; il vit au grand air, il est en l'air, et se donne des airs; toute sa vie est un impromptu [2]...

Hommes politiques, savants, littérateurs, émigrés, princes et roi, personne n'est n'épargné :

Les émigrés sont en tout trois cents peut-être, mais ils font du mal comme cent mille... Deux individus sont immortels en France : le roi qui ne meurt jamais, et mademoiselle Mars qui ne vieillit pas... Les avocats, jeunes gens pour la plupart, forment une classe aussi détestable que nombreuse, et rivalisent en mauvaises intentions avec les élèves en médecine... Les plus âgés parmi les hommes de lettres sont, pour la plupart, des frondeurs du gouvernement, parce qu'ils ne voient plus de possibilité de recevoir des titres et de devenir pairs de France [3]...

Et cependant... et cependant... cet observateur acerbe aime la France. Eh oui, c'est l'éternelle histoire : notre politique, nos rivalités, nos dissensions l'indignent, mais la société, les manières, la politesse, jusqu'à l'atmosphère, tout le reste le séduit. Il quitte à peine Strasbourg, à peine est-il sur le chemin de Paris, et déjà il s'extasie sur les chevaux de la poste, les

1. Lettres à sa femme, citées par le marquis de Ségur dans sa *Vie du comte Rostopchine*. — *Œuvres du comte Rostopchine* (Paris, Dentu).

2. *Œuvres du comte Rostopchine* (Paris, Dentu).

3. *Ibid.*

postillons, les routes, la bonne grâce des hôtelières. Tout, à Paris, lui rappelle les forfaits de la Révolution, mais il reconnaît dans cette ville la maîtresse de l'Europe, et ce qui lui semble y être le plus commun, c'est l'esprit. D'ailleurs on le recherche, on le fête, il est l'homme du jour : la recette des Variétés augmente, parce que c'est le seul théâtre où il aille. Il va chez madame Swetchine, chez madame de Staël, chez le duc des Cars, chez la vieille princesse de Vaudémont; il est présenté au roi, au duc d'Orléans, il consulte le célèbre docteur Gall... Et, sans doute, les boutades ne se ralentissent pas : il dit à madame de Staël qu'elle est une « pie conspiratrice », et il daube toujours les Parisiens. « Il y a beaucoup d'esprit, à Paris, mais encore plus d'envie d'en faire... le ton de la bonne compagnie a dégénéré et se ressent des convulsions que la France a éprouvées. » Mais, dans le même temps, l'Allemand Varnhagen, qui le rencontrait à Baden, écrivait que la France et les Français, Paris et les Parisiens s'étaient emparés de toutes ses idées, et quoique, grâce à un excellent jugement, il ne se laissât pas dominer, on distinguait pourtant que ses prédilections étaient de ce côté-là. Enfin ce farouche détracteur de notre nation priait instamment sa femme, en 1817, de le rejoindre, à l'automne, à Paris, avec ses enfants et toute sa maison.

II

Sophie avait alors dix-huit ans. Monseigneur de Ségur, qui vit à Moscou un portrait d'elle peint lorsqu'elle avait cinq ans, rapporte qu'elle était à cet âge une bonne grosse petite fille, au visage épanoui et souriant; ses cheveux, d'un beau blond cendré, étaient coupés court, à la Titus; ses yeux vert brun, assez clairs, pétillaient d'esprit; on devinait déjà une robuste constitution et une tournure gracieuse. Les pommettes étaient un peu saillantes, les yeux et la bouche un peu grands, le teint blanc et rose, magnifique de fraîcheur : en un mot, un vrai type d'enfant russe. Si l'on songe que *les Malheurs de Sophie* sont une véritable autobiographie, on se représentera aisément la petite fille espiègle, drôle, originale qu'elle était. Quand,

en 1812, on était venu la chercher pour qu'elle sortît de Moscou en flammes avec sa mère et ses frères et sœurs, elle mangeait des gimblettes, — pâtisserie très goûtée en Russie : — craignant qu'on ne les lui dérobât, elle les cacha dans sa main, derrière son dos, et, malgré l'incendie, et bien que son père à genoux demandât pardon à sa mère des peines qu'il avait pu lui causer, l'émotion que lui inspirait la solennité de ce désastre n'égalait pas la peur qu'elle éprouvait de perdre ses gimblettes. Plus tard, en 1814, frappée par les discussions que soutenait sa mère contre l'archimandrite de Moscou, le très savant Philarète, réfléchissant et s'instruisant elle-même, elle s'était convertie au catholicisme : une telle résolution révèle un caractère énergique et qui n'hésite pas. Fort cultivée, avec de rares dispositions pour l'étude, elle parlait, lisait et écrivait le français, l'allemand et l'anglais. Svelte, agile, élancée, elle avait un aimable sourire, un visage irrégulier, mais bon, sincère et spirituel, et dans sa personne quelque chose de viril qu'elle a toujours gardé. Au physique et au moral, elle ressemblait à son père plus qu'à sa mère. Les lettres que lui écrivait à cette époque sa cousine, la princesse Lise Galitzine, — avant que Sophie fût à Paris et plus tard, — éclairent d'une façon amusante son caractère : elle apparaît très franche, trop même, incapable comme son père de déguiser ce qu'elle ressent, et comme lui prompte à la moquerie, un peu capricieuse, pieuse aussi. Le 23 octobre 1816, la princesse Galitzine écrit :

Je ne puis concevoir d'où on a pris que vous étiez fausse; autant que j'en puis juger, vous êtes tout le contraire, et la franchise, selon moi, est votre caractéristique; votre physionomie, vos discours, tout l'annonce.

... Vous me pardonnerez, j'espère, cette remarque; j'ai l'air d'une vieille gouvernante qui trouve à redire à tout. Vos lettres sont charmantes, très drôles, mais, entre nous soit dit, elles ne sont guère charitables : vous ne devriez vraiment pas vous moquer autant des personnes qui viennent chez vous... Que nous importe comment chacun est torché (*sic*) ? Ce n'est pas son habillement qui lui ouvrira les portes du Paradis [1].

1. Lettre inédite.

Et, le 29 :

... C'était une réponse à ce que vous disiez de votre fausseté qui procède de la contrainte qu'on est forcé d'avoir. Vous avez tort de vous reprocher cela ; votre contrainte, loin d'être blâmable, vous fait au contraire beaucoup d'honneur : par exemple, si vous vous sentez émue de colère, que vous réprimiez ce courroux et que vous n'en fassiez rien paraître, assurément, c'est très bien... Mon Dieu, où en serait-on si on se laissait aller à ses premiers mouvements? Je crois que les malheureux mortels auraient des visages tout balafrés à force d'égratignures... Encore une chose! Vous dites qu'il faut faire une mine agréable à une personne qui vient vous voir, lorsque bien souvent on est furieux de sa venue... c'est un devoir de charité[1].

Et, le 3 avril 1817 :

Pour ce qui vous concerne, bien chère Sophie, j'espère que maintenant vous êtes tout à fait réconciliée avec l'idée de voyager; peut-être que ce que je vous dirai maintenant là-dessus sera hors de saison, car il est très possible que, loin de craindre, vous désiriez voyager, vu que vos goûts et vos désirs changent souvent par la réflexion, mais je ne puis m'empêcher de vous faire une observation sur ce que vous m'écrivez à la fin de votre lettre. Vous me dites que vous ne voyez pas trop ce qui pourrait vous attirer dans les pays étrangers, que ce n'est point l'exercice libre de votre religion, puisque vous la pratiquez très librement à Moscou, — et vous ajoutez tout de suite une petite contradiction : que d'ailleurs il faudrait revenir en Russie, un jour, et que vous y apporteriez un regret de plus de ne pouvoir pratiquer librement... que si c'est pour voir du pays, des curiosités, de beaux sites, vous vous en souciez fort peu. Et vous ajoutez : « En serai-je plus avancée pour mon salut, et cela contribuera-t-il à mon bonheur et à ma tranquillité? Et, à l'heure de ma mort, que m'importera d'avoir vu beaucoup de belles choses et de beaux pays[2]! »

Cependant on était parti. Ce fut à Ems que le comte Rostopchine retrouva sa famille. La jeune Sophie s'effrayait de voyager et sa déliée cousine lui répondait : « Vous êtes heureuse et très heureuse de décamper. »

A Paris, on s'installa rue du Mont-Blanc n° 21, puis rue Chantereine, et, plus tard, rue Chauchat n° 8. La comtesse Rostopchine, uniquement adonnée aux prières, aux bonnes

1. Lettre inédite.
2. *Id.*

œuvres et aux travaux religieux, « ne se pressait nullement de se répandre[1] ». Le comte partageait son temps entre les siens et le monde. Le soir, il allait au théâtre, quand ses acteurs favoris, Potier et Brunet, jouaient une nouvelle pièce, ou chez le duc des Cars, « où l'on fulmine », chez la princesse de Vaudémont, « où l'on cause », ou bien chez le comte de Ségur, « où l'on discute sur la politique[2] » : ce Russe fanatique n'allait presque jamais chez les Russes de Paris. Comme les armées étrangères occupaient le territoire, il poussait parfois jusqu'à Maubeuge pour assister aux revues des troupes russes. Dans la journée, il achetait des tableaux, — des Frédéric Millet, des Wouwerman, des Ostade, des Gaspard Poussin, — ou des livres de mémoires et de voyages, il promenait ses filles, leur montrait des curiosités, les conduisait au spectacle... Et la princesse Galitzine s'alarmait. Le 3 octobre 1817, elle écrit :

Natacha[3] me parle d'un projet formé d'aller deux fois par semaine au spectacle; au nom du Ciel, ma chère amie, s'il est absolument nécessaire pour obéir à votre papa que vous y alliez, faites en sorte que vous en reveniez sans dommage. C'est selon moi le plaisir du monde le plus dangereux, et qui enflamme le plus l'imagination. La vôtre est vive naturellement : au nom du Ciel, n'y allez jamais sans prier le bon Dieu de vous préserver du danger qu'il y a à voir les spectacles, et soyez tellement remplie de crainte pendant la représentation que vous éprouviez de l'ennui là où ceux qui ne pensent pas qu'ils ont une âme s'amusent infiniment.

Vains conseils, à en juger par les reproches que la princesse Galitzine lui adresse, le 7 novembre suivant; — les jeunes filles sont allées au théâtre, dans le monde, elles n'écrivent pas à leur cousine :

Jeunes personnes bouffies d'orgueil, depuis que vous êtes établies dans votre hôtel à Paris, j'ai l'honneur de vous annoncer que je ne suis ni plus ni moins que furieuse contre vous... Vos paresseuses Excellences ne m'ont pas encore donné signe de vie. Rien de plus

1. Lettre à Voronzow, du 28 octobre 1817.
2. Lettre à Voronzow.
3. Sœur cadette de Sophie.

vrai quand on dit que Paris fait tourner la tête aux jeunes filles; depuis que vous y êtes, vous êtes devenues des girouettes.

Mon Dieu, je crois que la princesse Galitzine était un peu exagérée. Comment en vouloir à des jeunes filles heureuses d'avoir un si tendre père? Le comte Rostopchine donnait pour elles des bals de trois cent cinquante personnes qui faisaient sensation, et où il se vantait de n'avoir invité aucun maréchal de Bonaparte. Quand ses filles, sortant avec lui, s'arrêtaient, saisies d'admiration, devant une boutique, il s'inquiétait de savoir quel objet les émerveillait ainsi, puis, sans rien dire, il poursuivait sa route; mais, le soir, l'objet désiré était entre leurs mains.

Sophie atteignait sa vingtième année. Madame Swetchine était l'intime amie de la comtesse Rostopchine ainsi que de madame de Ségur. Les Rostopchine rencontraient chez les Ségur le jeune Eugène de Ségur : — né en 1798, le comte Eugène, par sa mère, était l'arrière-petit-fils du chancelier d'Aguesseau et du président de Lamoignon; par son père, l'arrière-petit-fils du marquis de Ségur, ministre de la guerre sous Louis XVI, et le petit-fils du comte de Ségur, grand maître des cérémonies sous le premier Empire et membre de l'Académie française. Madame Swetchine rapprocha le jeune Ségur de Sophie Rostopchine, et, le 14 juillet 1819, le cardinal de la Luzerne les maria.

Et, tout en mariant sa fille à un Français, le comte Rostopchine, dans ses lettres, grondait contre la France, contre les Français, contre Paris, contre les Parisiens. Pour lui, le monde ne sera jamais calme tant qu'il y aura une nation française, dont la capitale sera Paris, et il faut que l'herbe croisse dans la rue de Richelieu et qu'on tire des lapins sauvages au Palais-Royal [1]. Et, sans doute, en 1822, il reprendra avec sa femme et ses deux derniers enfants le chemin de la Russie. Mais Sophie de Ségur met au monde un garçon : le voilà grand-père, grand-père d'un petit Français, et il ne pense plus qu'à « enlever l'amour de cet enfant à Sophie par des cadeaux, par des bassesses, enfin en le traitant comme une personne régnante [2] ».

1. Lettres à Voronzow, *passim*.
2. Cité par le marquis de Ségur, dans son livre sur *Monseigneur de Ségur*.

Rien n'est plus paisible que la vie de madame de Ségur à dater de son mariage : la vie occupée et obscure de l'honnête femme. Le jeune ménage rêvait d'acquérir une propriété où il fût entièrement chez lui, à la campagne : il n'avait pas, en effet, une grosse fortune, et, comme l'écrivait madame de Ségur, par la suite, à sa petite-fille la vicomtesse de Pitray, « Paris gruge ; à la campagne, on a du poisson, du gibier, du laitage, des produits de basse-cour ; on s'arrange dans sa terre pour y vivre agréablement ». La terre des Nouettes, en Normandie, propriété du général Lefebvre, était à vendre et convenait en tous points : on en demandait 100 000 francs comptant. Le comte de Ségur résolut de l'acheter, dès qu'il aurait des capitaux disponibles ; mais quand les aurait-il ? C'était pour les deux époux une grande peine que de remettre à une date si vague la réalisation d'un désir si ardent. Arrive le jour de l'an 1820 : le comte Rostopchine entre, le matin, chez sa fille, l'embrasse et lui tend un portefeuille :

— Tiens, voilà tes étrennes.

C'étaient les 100 000 francs.

Les Nouettes, dès lors, c'est madame de Ségur : on ne peut séparer son nom du nom de la terre où elle habita le plus possible. S'il y a la bonne dame de Nohant, il y a aussi la bonne dame des Nouettes... N'appelait-on pas, d'ailleurs, madame de Ségur habituellement « la bonne Sophie » ? Et, en effet, ce qui caractérise son visage, c'est non seulement l'énergie et la franchise, mais encore la bonté. Un dessin, qui remonte à 1829, la montre étendue sur une chaise longue, habillée d'une robe dont le col est rabattu et les manches à gigots, les cheveux tordus en « huit » sur le sommet de la tête, et coiffés en bandeaux sur le front calme et haut, des boucles anglaises cachant l'oreille : elle a un charme infini, fait de douceur et de force.

Les années s'enfuient : le comte Rostopchine meurt en 1826 ; madame de Ségur a des enfants, Gaston d'abord, qui devint monseigneur de Ségur, puis Renaud, qui expira au bout de quelques semaines, Sabine, sœur de la Visitation, — en tout quatre garçons et quatre filles. — Jeune d'âge et de cœur, elle se mêlait à leurs jeux comme une sœur aînée, mais bientôt les fatigues de la maternité ruinent sa santé, et de cruelles souffrances, aggravées par l'impéritie du médecin, la couchent sur

un lit de douleur durant plus de treize ans... Elle conservait, au reste, sa bonne humeur, sa gaîté, ne se plaignait jamais, ne s'inquiétait que de ses enfants, et, pour les amuser, comme elle ne pouvait plus jouer, elle leur racontait des histoires qui provoquaient les rires et les pleurs tour à tour. — C'est ainsi qu'elle devint écrivain : elle commença par raconter, puis, très tard, vers 1856, elle écrivit ce qu'elle racontait, et ces premiers récits de maman furent ses premiers livres de la « Bibliothèque rose ». En attendant, sa seule distraction consistait à peindre, surtout des paysages et des marines.

Elle ne put guère mener la vie de tout le monde que vers 1846 et elle ne fut complètement guérie qu'à Rome, en 1853, où elle avait accompagné monseigneur de Ségur, nommé auditeur de rote. En 1842, quand ce fils aîné lui annonça qu'il se consacrait à Dieu, elle avait eu un chagrin qui toucha presque au désespoir. La comtesse Rostopchine avait beaucoup contribué à cette décision. Venue en 1838 aux Nouettes, elle fit une impression profonde sur Gaston de Ségur par sa sainteté : il résolut de revenir à Dieu, qu'il négligeait, puis d'être prêtre. Madame de Ségur fut atterrée. Les soins de la maternité, le délabrement de sa santé, le milieu libéral qui était le sien depuis son mariage l'avaient un peu éloignée de l'Église : elle disputa ce fils à Dieu, croyant lutter pour son bonheur. Elle lui écrivait des lettres navrantes, elle multipliait ses supplications : il persista. Durant plusieurs années, madame de Ségur ne put s'empêcher de croire son fils le plus infortuné des hommes, et parfois, quand elle allait le voir au séminaire, elle souhaitait qu'il fût mort ou mourant plutôt que prêtre et malheureux; finalement, la piété renaissant en son âme, elle devint, dans la dernière période de sa vie, une chrétienne aussi fervente que sa mère. Alors elle ne rédigea plus que des livres tout à fait différents de ceux qui nous charment encore : l'*Évangile d'une grand'mère*, *les Actes des Apôtres racontés aux enfants*.

Mais les enfants grandissaient, se mariaient. Il fallait les tenir au courant de tout ce qui se passait aux Nouettes. Et, de même que le comte Rostopchine exilé, voyageant ou en place, écrivait, madame de Ségur écrit. Elle écrit comme lui, naturellement, simplement, au galop, car elle est toujours

pressée, mais toujours dans une langue alerte, pure. Ce sont des nouvelles continuelles, de ces petites nouvelles insignifiantes et qui donnent tant de bonheur à ceux qui les reçoivent :

Le chien va bien et a cessé ses courses vagabondes... Le hangar n'est pas fini ; il y a encore plus de mille bourrées à loger, la grange est pleine de trous, il n'y a plus d'ombre au chemin du Chalois, tout est coupé ; c'est irréparable... On a acheté à la foire de Laigle un âne blanc, comme l'ânesse Mignonne, doux comme un mouton, et si familier que lorsqu'on se promène il suit comme un chien... Les poules sont entrées de la ferme dans le parc, ce qui a donné lieu à une grande chasse... L'essai de regain a fait un fiasco complet [1].

Elle est une excellente campagnarde et elle parle marne, fumier, bêchage, empierrement, blés, bois, labours, comme un *gentleman farmer*, comme son père cultivant Voronovo. Et si, par hasard, elle voyage, c'est toute la verve mordante de son père qui anime ses lettres. Elle est à Londres et elle écrit à sa fille :

Ils sont bien pauvres en célébrités guerrières, ces Anglais, et ils le font bêtement sentir en étalant leur Wellington sur toutes les portes, dans les promenades ; ce perpétuel Wellington est irritant. Là où il est le plus absurdement exposé, c'est dans une allée de Hyde-Park ; il est en Achille, n'ayant pour tout vêtement qu'un bouclier, qui n'a même pas l'avantage d'être placé décemment [2].

Et encore :

Paul est à la chasse au cerf ; ridicule chasse, bien anglaise ; on élève des cerfs, on les bourre d'avoine, on en lâche un dans le bois en vue des chiens et des chasseurs, on le poursuit pendant deux heures, on le ramasse quand il tombe de fatigue, on le saigne, on le ramène en voiture et on le laisse reposer pour une autre fois. Voilà la chasse [3].

Mais les enfants, à leur tour, ont des enfants. La voilà grand'mère : la maladie l'a un peu courbée, elle a encore ses beaux cheveux coiffés en bandeaux et ses boucles anglaises, mais porte un bonnet à brides, une robe ample qui fait de larges

1. *Lettres à la vicomtesse de Pitray, sa fille* (Paris, Hachette, 1891), *passim.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

plis, et un châle en dentelles : elle est née grand'mère. Il n'y a plus aux Nouettes, pendant les vacances, que des petits garçons et des petites filles. On joue au billard : grand'mère, qui adore le billard, est toujours battue; petites filles et petits garçons font avec elle « des doublés, des bandes, des croisés », tout excepté des accrocs. On court les bois, on pêche, on va en voiture à âne. Le soir, tous sont rangés autour d'elle, et elle raconte des histoires, histoires qu'elle invente, qu'elle répète et qui paraissent toujours trop courtes; histoires qui deviendront des livres lus dans toute la France, au moins : oh! les délicieuses vacances! Et aussi, quand les vacances finissent, quelle tristesse! Heureusement, grand'mère viendra; elle ira à Livet, à Malaret, à Kermadio, à Miry, partout où elle a des petits-enfants. Et puis elle écrira : « Grand'mère, écrivez, grand'mère, écrivez... » Et grand'mère écrit. Quelle correspondance! elle écrit à Lilise, elle écrit à Riette, elle écrit à Sabinette, elle écrit à Jacquot, elle écrit à tous ses petits-enfants. Et il y a aussi ses petits-neveux. Elle ne ménageait pas les personnes plus âgées, elle avait souvent pour elles de terribles coups de boutoir, dignes de son père, mais pour les petits elle était tout indulgence.

Ce sont mille détails intimes :

Mon jardinier est excellent, il fait des choses charmantes avec des légumes d'hiver. Dans ses caves à légumes, il fait des corbeilles de chicorée, des allées de scarole, des bordures de carottes, des plafonds de choux, des revêtements d'outils, d'arrosoirs, des murs d'oignons et de navets, des planches d'épinards : c'est si joli que nous allons tous les jours au potager admirer ses inventions[1].

Et un autre jour :

J'ai posé pour me faire tirer, comme disent les bonnes gens; après des ennuis ou corvées quotidiennes de quatre heures à quatre heures et demie pendant près de vingt-cinq jours, on a tiré de moi une figure étincelante, non de beauté, mais de férocité : on a voulu m'embellir, me rajeunir, et on m'a manquée entièrement... C'est ennuyeux pour moi, qui ai négligé toute la famille pour arriver à passer à la postérité comme un tigre dévorant ou une portière avinée[2].

1. Lettre inédite à sa petite-fille Élisabeth Fresneau, aujourd'hui marquise de Moussac.

2. Autre lettre à la même, inédite.

Ce sont aussi de gentils conseils, comme il convient quand on écrit à une petite fille, et aussi des nouvelles sérieuses :

Mes betteraves et mes pommes de terre sont mangées aux huit dixièmes par les vers blancs ; ils ont de plus mangé la moitié de mon orge et les trois quarts d'une luzerne semée cette année. Je n'aurai même pas de quoi nourrir cet hiver mes poules, mes cochons et mes vaches. Dans les bonnes années, les Nouettes me rapportent en argent 4 000 francs environ et m'en coûtent 9 000. Tu vois la beauté de la situation [1].

Et, si elle est en retard pour répondre, elle s'excuse, elle se frappe la poitrine, elle dit : « *meâ culpâ*, *meâ culpâ* » ; elle aligne longuement les raisons de son retard, et elle est pénétrée de repentir. Mais si ses petites-filles lui répondent avec du retard, elle réclame : qu'on lui écrive quinze ou vingt lignes, mais qu'on lui écrive. Et parfois il lui échappe une phrase mélancolique : « J'ai soixante-huit ans aujourd'hui, ce qui équivaut à quatre-vingts. » Ses petites-filles commencent à se marier : la voilà arrière-grand'mère. Et soudain la guerre éclate. Ah ! la brave, la noble, la vraie Française ! Elle n'est plus aux Nouettes, elle est en Bretagne, à Kermadio, séparée de ses autres enfants et petits-enfants, chez sa fille, madame Fresneau, et, sans doute, elle s'inquiète d'eux : « où sont-ils ? où sont-ils ? que font-ils ? » mais elle s'inquiète encore plus de la France. Elle a toutes les indignations, tous les abattements, tous les espoirs : elle veut qu'on tue Bazaine, elle invoque Dieu et la Sainte Vierge, elle appelle avec une telle ferveur la délivrance qu'elle croit aux fausses victoires, à tous les faux bruits qui dépeignent les Allemands démoralisés, décimés et furieux contre les Prussiens. La capitulation de Paris la révolte. Elle est plus que septuagénaire ; bientôt, le 9 février 1874, elle rendra son âme à Dieu, — et ses lettres respirent la plus ardente jeunesse, le plus frémissant patriotisme, le patriotisme des âmes qui ont vingt ans et qu'enchante la mort guerrière. Seulement, comme elle est vieille et qu'elle a beaucoup vu, — 1812, 1813, 1814, 1815, l'Empire s'abattre, les monarchies s'écrouler, la république surgir, puis disparaître, l'Empire revenir, mais la France

1. Lettre inédite à Élisabeth Fresneau.

toujours demeurer, — elle conserve, malgré les défaites, malgré les hontes, une confiance inébranlable dans les destinées de ce pays, — à qui elle a donné tant d'enfants et la gloire exquise de son nom, — cette confiance sans laquelle il n'est pas pour une nation de relèvement possible.

III

Comment a-t-elle écrit? Fillette, elle aimait raconter des histoires : maman et grand'maman, elle avait continué. M. Marcel Prévost offre une explication séduisante :

Les enfants ont des mémoires extraordinairement fidèles. Quand on leur redit un conte qu'ils ont aimé, il faut se garder d'y changer le moindre épisode... « Mais grand'mère, ça n'est pas ça du tout! » Peut-être pour éviter ces rectifications passionnées, la grand'mère se décide un jour à fixer sur le papier la leçon définitive des récits. Elle note d'abord des contes de fées, puis des historiettes[1].

On dit aussi qu'Eugène Sue, qui venait souvent aux Nouettes et y composa même une partie du *Juif Errant*, conseilla à madame Ségur de rédiger ses histoires. M. Émile Faguet imagine que ce fut pour elle une façon de se réunir encore à ses enfants et petits-enfants un peu dispersés, — car il y en avait dont le père était ministre plénipotentiaire et qui voyageaient de Londres à Hanovre, de Hanovre à Bruxelles, de Bruxelles à Turin. — Ce fut très tard, en tout cas, vers 1856, qu'elle s'y décida. Les hôtes des Nouettes lurent le manuscrit, — des hommes dont le jugement était précieux, et, par exemple, Eugène Sue, Louis Veuillot, — « mon grand ami », disait de lui la vicomtesse de Pitray, et qui appelait madame de Ségur « maman Ségur ». — Tous engagèrent l'auteur à publier. Madame de Ségur remit son manuscrit à l'éditeur, qui l'accepta et le fit illustrer par Gustave Doré. Un traité fut bientôt conclu. Elle avait débuté par les *Nouveaux Contes de fées*; elle poursuivit par les *Petites filles modèles*, les *Vacances*, les *Mémoires d'un âne*. Selon l'usage de l'époque, l'éditeur achetait la propriété intégrale du manuscrit. *Pauvre Blaise*, les *Deux Nigauds*, tous

1. *Figaro*, 19 mai 1907.

les volumes de la série ont été payés 6 000 francs chacun : ils ont produit une fortune. Le succès fut rapide et ne se démentit jamais ; l'œuvre a été traduite dans tous les idiomes du globe. Dans les douze premières années, plus de 70 000 exemplaires des *Mémoires d'un âne* ont été vendus.

On se figure sans peine par les renseignements qui abondent dans sa correspondance comment travaillait madame de Ségur et ce qu'était le travail pour elle : car elle renseigne enfants et petits-enfants fidèlement sur ses occupations. A vrai dire, le labeur littéraire semble bien lui être une tâche : « encore tant de pages pour finir », — c'est une phrase ou une idée qui revient souvent sous sa plume.

J'ai si bien avancé mon *Blaise* que j'en suis à 196 pages et que je le finirai aujourd'hui : trois jours suffiront pour le relire deux fois...

Demain, je recommencerai les *Deux Nigauds*. Que Dieu me vivifie l'imagination, afin que je puisse les terminer avant le 1er mai...

Mon *Jean qui rit* m'absorbe, je veux le finir avant la semaine sainte ; j'ai 200 pages de faites...

Gribouille a 185 pages. Je le ferai mourir, il s'y prépare ; il sera tué en se jetant devant le brigadier, contre un braconnier...

Il me faut absolument avoir livré le *Petit Bossu* avant le jour de l'an, j'en ai 100 pages écrites [1].

C'était une infatigable travailleuse. Aux Nouettes, éveillée toujours à quatre heures du matin, elle se mettait à écrire à cinq, se levait à six et continuait.

Le 15 novembre 1865, elle écrit à sa petite-fille Élisabeth Fresneau.

Sauf deux demi-heures d'inspection au dehors, j'ai toujours écrit ; il est cinq heures du soir... J'ai déjeuné à midi, et, pour gagner du temps, je lis mes journaux en déjeunant, ce qui me fait rester une heure à table. En achevant les journaux dans ma chambre, je me suis endormie jusqu'à deux heures. Second repos. J'ai corrigé 20 pages de mes *Actes*, j'ai écrit des lettres, j'ai fait un tour aux foins, et je récris jusqu'au dîner [2].

1. *Lettres à la vicomtesse de Pitray.*

2. Lettre inédite à Élisabeth Fresneau.

Avec cela, l'ordinaire le plus simple : le matin, un ou deux œufs, des gaudes et du thé; le soir, à souper, viande et fromage. Autour d'elle, on lui répète qu'elle se rend malade à force d'écrire. Mais elle ne veut rien entendre et elle ne trouve rien de mieux que de se prétendre paresseuse :

Soyez donc tous tranquilles comme des saints dans leurs niches, comptez sur ma grande sagesse, sur ma haute raison, et un peu sur ma paresse. Sais-tu comment je passe mes soirées? Je prends un livre, je lis dix minutes; les yeux se brouillent, je les ferme pour cinq minutes, et je dors une heure. En me réveillant, je m'aperçois que de lire les yeux fermés m'endort et je me mets à écrire; une heure après, je découvre que je me suis endormie à la dixième ligne et que mon nez a effacé ce que ma plume avait griffonné [1].

Et voilà une lettre qui, faite pour détruire les inquiétudes de ses enfants, a dû au contraire les augmenter.

Nulle vanité d'auteur : il n'y a pas dans l'univers de femme qui soit moins bas bleu. Une grande modestie, au contraire, trop de modestie, et de perpétuelles alarmes sur la valeur de ses livres. Elle prie Dieu que M. Hachette goûte le manuscrit, puis elle le lit à ses enfants : à Gaston de Ségur, surtout à la vicomtesse de Pitray. On pleure, on rit, c'est un succès complet. Cependant M. Hachette n'a pas encore répondu, et elle se tourmente. Quelles seront les réflexions de ce sévère éditeur? D'autres fois, à la lecture, les auditeurs signalent des corrections de langage nécessaires : il faut réformer le ton familier des domestiques et le ton amical des maîtres; une foule de mots, d'expressions à changer. Alors elle ferme sa porte, ne va chez personne, sort juste pour la messe, et travaille.

Un jour, elle a l'idée d'un livre qu'elle veut intituler *Çà et là des enfants*. Or déjà un livre a ce titre, *Çà et là* [2], — et elle entame ainsi la préface :

Le titre est ambitieux, car il est imité d'un livre fait par un grand talent, un grand esprit, un grand cœur, toutes qualités auxquelles je n'ose prétendre ni aspirer; mais il est si simple, il offre tant de facilités de composition que je maintiens l'usurpation. Je prie mes

1. Lettre inédite à Élisabeth Fresneau (29 octobre 1866).
2. Par Louis Veuillot (1856).

petits lecteurs de consolider mon trône au moyen du suffrage universel, dont j'invoque les bénéfices et dont ils partageront les profits.

« Crois-tu, demande-t-elle à l'une de ses filles, que cela puisse passer sans mécontenter l'auteur du vrai *Çà et là*?... »

Le R. P. Huc, que ses missions en Chine et au Thibet ont rendu célèbre, ayant dîné chez madame de Ségur, celle-ci lui offrit un exemplaire des *Nouveaux Contes de fées*. Le lendemain, il vint la voir :

— Madame, — dit-il après l'avoir saluée, — je vous prie de ne plus me jouer le tour que vous m'avez joué hier. Je suis éreinté.

Madame de Ségur ouvrait de grands yeux, ne saisissant pas ce que cela signifiait.

— Oui, madame! Je n'ai point dormi de la nuit, et vous en êtes cause. En me couchant, j'ai feuilleté les premières pages de vos contes, et voilà qu'il m'a fallu achever. Pas moyen de m'arrêter, surtout quand est arrivé ce malheureux ourson. Et, vous l'avouerai-je? il m'a fait pleurer comme un imbécile. Quand j'ai eu fini et quand j'ai vu l'heure, j'étais furieux contre moi-même, et un peu contre vous. Madame, ne me confiez jamais de vos livres le soir.

Le 25 décembre 1860, Louis Veuillot écrivait à madame de Pitray :

J'ai passé un jour à lire les *Mémoires d'un Ane*, toute affaire laissée pour cela. Savez-vous que c'est très joli? Il y a une imagination aimable, une bonne morale, une verve de récit très soutenue et très naturelle; les enfants causent délicieusement; le principal personnage se tient dans une mesure parfaite. J'en ai fait mon compliment à l'auteur, et je n'ai pas tout dit, pour n'avoir point l'air de vouloir exagérer. Voilà donc maman Ségur en train de mettre une gloire toute nouvelle sur ce vieux nom politique et littéraire. Elle enfoncera joliment le grand-papa ou la grand'mère qui a écrit tant d'histoires... Ses livres auront une bien autre durée et une bien autre popularité. Ils vivront par la grande qualité littéraire, celle qui fait vivre, le naturel.

L'ingénieuse colère du R. P. Huc et ce témoignage de Louis Veuillot expliquent la persistante faveur de madame de Ségur et analysent à merveille son talent. Rien n'est plus difficile que d'écrire des livres pour les enfants : la plupart de ceux qui

se consacrent à ce genre écrivent des fadaises, ou des moralités irréelles, à moins qu'ils ne s'évertuent avant tout à instruire, préoccupation louable d'ailleurs, mais qui dégage un singulier ennui. L'intérêt et le naturel, voilà bien ce qui caractérise l'œuvre de madame de Ségur.

J'ai conservé pieusement dans la maison de mes parents ces livres qui jadis me procurèrent tant de joies, et j'en relis toujours quelques-uns, chaque fois que je retourne en province. Dans leurs reliures rouges, à tranches dorées, ils occupent tout un rayon de la bibliothèque : les Jules Verne sont au-dessus, ils m'ont ravi naguère, et néanmoins je les laisse dormir. Ceux que je choisis, en me couchant, ainsi que fit le R. P. Huc, ce sont le *Général Dourakine*, *les Deux Nigauds*, *l'Auberge de l'Ange gardien*, *les Mémoires d'un Ane*. Et, sans doute, ils m'émeuvent doucement, profondément, parce que tout m'en est familier, jusqu'aux images qui sont comme gravées dans le meilleur coin de mon cœur, celui où sont mes plus chers souvenirs d'enfance. Mais toujours ils m'intéressent, ils me charment, et j'en goûte mieux la rare valeur. Le propre du génie est de créer des êtres vivants, si vivants que, si nous les rencontrions, nous ne serions pas étonnés. Je sais que Bérénice vit, et encore Manon Lescaut, et encore le baron Hulot, et Eugénie Grandet, et madame Bovary, et Sapho; mais je sais aussi que le général Dourakine vit, et Cadichon, et madame Bonbeck, et la méchante madame Papofski, et le bon Blaise. Ils ont été et ils demeurent mes grands amis, car ils appartiennent à cette famille littéraire dont les membres glorieux ont pour notre esprit une existence bien plus certaine que les innombrables individus dont nous sommes entourés, — et de là vient que nous vouons à madame de Ségur un culte aussi zélé qu'aux plus illustres écrivains.

Quand j'étais un gamin, ces livres me captivaient parce qu'ils m'intéressaient; la première page lue, je ne lâchais plus le volume; je voulais connaître ce que devenaient Sophie, les deux Innocents, Cadichon, et j'éprouvais instinctivement toute la vérité de ces personnages, parce que je retrouvais dans leurs sentiments mes sentiments, dans leurs aventures mes aventures, dans tous leurs petits drames ou leurs petites comédies les petits drames et les petites comédies dont j'étais

le jeune acteur. Madame de Ségur m'amusait, elle me passionnait. Plus tard, j'ai pu m'écrier, comme Louis Veuillot : « C'est maintenant que j'apprécie l'art prodigieux de maman Ségur... » Ce n'est pas seulement par gratitude des années lointaines que je l'aimais : je l'aimais parce que j'aimais la littérature, et toute la raison littéraire de son succès m'apparaissait nettement. Elle écrit comme elle cause : elle cause le mieux du monde; sa langue est délicieuse, claire, vive, classique, de l'excellent français. De là son aisance : jamais livres n'ont moins révélé le métier que les siens. La voilà à sa table; souvent elle n'a pas dans sa tête un plan bien établi, « une donnée bien définie », comme elle dit, mais seulement une idée; au reste, elle a une féconde ingéniosité qui ne la laissera jamais désemparée. Rien de lyrique, d'élégiaque, de philosophique; ni sermons, ni méditations, qui assomment les enfants; comme les enfants, elle est indifférente aux vers, et elle l'avoue. Mais spontanément, naturellement (car c'est la qualification qu'on emploie toujours à son sujet), elle sait ce qui plaît aux enfants : la plume à la main, elle a tout de suite leur âge, leurs désirs, leurs émotions. Et le récit marche, court, galope : elle a le don divin du conteur. Elle n'avait pas de plan, et pourtant tout s'enchaîne, tout se combine, elle n'est jamais gênée, guindée, embarrassée; ses héros sont franchement peints, en quelques touches nettes, — comme ceux que croquait son père dans ses notes de voyage, — saisis, en pleine lumière, avec les attitudes qu'il faut, les seules qui conviennent, avec les paroles qu'il faut, les seules que nous prononcerions, si nous étions eux. Ah! comme elle possédait bien le cœur humain, non pas seulement le cœur des enfants, mais le cœur des grandes personnes!

« Maman Ségur », disait d'elle avec une respectueuse familiarité Louis Veuillot. Il vivait en son temps, il aurait pu être son fils. Les années et les années se sont succédé. Nous, aujourd'hui, nous ne pourrions plus être que les petits-enfants de madame de Ségur; elle ne pourrait plus être que notre grand'mère. Tant mieux! Il n'est pas en effet de titre qu'elle mérite davantage et d'appellation qui détermine mieux la délicate souveraineté qu'elle exerce : elle est l'admirable grand'mère de tous les petits Français.

PAUL ACKER

MESSIEURS LES GENS DE MORLAIX[1]

II

« MORLAIX, païs limitrophe du costé d'Angleterre et d'Espaigne, en lesquelz Estatz la dicte Ville entretient chauld commerce de mer, de toutte antiquité... Et se trouve la dicte Ville située et assise sur ung port et hasvre de mer, et se faict en icelle grand traffic de marchandises, et fréquentent icelle quantité de bons marchands tant estrangers que *circumvoisins* et *régionels...* » Ainsi s'expriment quelques Lettres patentes, documents officiels et royaux, et c'est l'âme de Morlaix comprise en ce peu de lignes, — l'âme d'une cité marchande qui se haussait, l'occasion venue, jusqu'à sacrifier bien des choses et le négoce même, parce que les gens de Morlaix « n'empacquetèrent jamais au fond d'un coffre leur conscience ni leur honneur »...

Aujourd'hui, je la cherche, cette âme, non plus dans les réunions « polictiques », mais dans ces comptes méticuleux ou dans ces règlements de trafic qui la réflètent avec toutes ses tendances : ménagement, libéralisme, pondération, habileté d'organiser ce que nous appellerions le *trust* collectif des toiles. L'enquête de 1569 nous éclaire également ici «... D'ail-

1. Voir la *Revue* du 15 février.

leurs cette fonction de gouvernement[1] *leur* convient mieux qu'à tout aultre, parce que la ville n'existant que de son commerce avecq l'estranger, et la confiance estant la barre du commerce, il résulte que les dicts négocians estrangers ne redouttent rien d'un gouverneur négociant, intéressé luy-mesme à favoryser le commerce qu'un aultre peut-estre gesneroit... »

État d'esprit raisonnable, qui flotte, qui se répand, qui se glisse partout en ce temps :. sur le quai, dont les cordages fleurent le goudron de Lithuanie, et sur les bateaux ventrus qui s'en vont au plaisir-Dieu, voiles ouvertes, et dans cette chapelle Saint-Jacques, large de 36 toises et demie, dont on retirait le *Corpus Domini*, pour qu'elle pût servir d'auditoire aux séances du Consulat. Et dans les maisons où le maître rentrait le soir « sitôt les escriptures closes et le volet mis à sa choppe près du Pont-aux-choux — pour souper avec les siens, devant que joindre promptement ses bons amys et compaignons » soit chez Catherine Le Briz, soit chez Barbe Le Breton hôtelières... Et — les cruches bien vidées — dans ces logis des vieux Coroller[2], des vieux Le Blonsard, des vieux Kerret, des Le Bihan, des Quintin, des Noblet, anciennes demeures dont plusieurs n'ont pas changé depuis lors et que les enfants de Morlaix du xxe siècle désignent encore comme « la maison d'un corsaire[3] »...

Ceux qui nous occupent pour l'instant sont marchands de marchandise en gros, par mer. Assurément, chacun de leurs « vesseaux », prompt d'allures, est bien garni d'artillerie neuve et s'en sert à l'occasion : quelques rencontres hasardeuses peuvent amener des compétitions, des querelles, et ces que-

1. La *capitainerie* du fort du Taureau, canons sur rade. On se souvient que ce commandement militaire était confié chaque année au procureur-syndic sortant de charge, notable ou noble-bourgeois.

2. On prononce *Corollère* ce nom qui paraît si souvent dans les annales de Morlaix.

3. Après une longue interruption, la tradition des corsaires devait reprendre sous Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, — mais d'attaque loyale désormais. C'est alors toute une éclosion de brusques héros dont l'un, par exemple, mis hors de combat après une lutte opiniâtre, et n'ayant plus à bord sur l'entassement des cadavres que « six vivants blessés », blessé lui-même, répondra au capitaine anglais (presque aussi mal en point), qui s'informait à coups de porte-voix *du nom d'un tel brave* : « Eh, mon nom, ce n'est que Jean f..., puisque je ne t'ai pas pris ! »

relles peuvent dégénérer en bonnes chasses... Mais le but, en 1575, est de faire fabriquer le plus possible par la paysantaille des environs, de choisir, d'acheter les toiles qu'on apporte comme *debvoir* à Morlaix[1] de toute la Basse-Bretagne, et de les expédier en Espagne, y joignant des poteries d'étain, quelque coutellerie, du gros cuir tanné ou vert, des étoupes, du poisson salé, souvent du beurre et des graisses en « barricque », parfois du blé, — puis d'en faire revenir des vins de Xérès ou de San-Lucar, des confitures, des fruits secs, des oranges dont les manoirs bretons font une consommation surprenante, de l'huile d'olive, du « savon mol », du cuir fin gaufré, des bois tinctoriaux d'Amérique, des nattes, — et de l'or : de l'or en poudre, de l'or en grumes, de l'or monnayé, dans la mesure du possible restreinte malheureusement[2].

1. Privilège accordé par les ducs de Bretagne, dès le commencement du XVIe siècle ou même la fin du XIVe. Toutes les toiles des trois évêchés (Léon, Tréguier, Cornouailles), celles du moins filées et tissées aux alentours de Morlaix dans un certain rayon qui varia de onze lieues jusqu'à dix-huit, devaient obligatoirement être apportées, présentées et offertes au célèbre marché du samedi et vendues « en ce dit Morlaix et non ailleurs » — de même n'être embarquées, après achat, qu'au port de Morlaix, ou dans les cas de force majeure aux ports voisins, et ce, par les marchands et armateurs morlaisiens ayant seuls droit de les acquérir audit marché, moyennant bon prix au cours, et loyal marchandage. — C'était en somme le drainage des toiles au profit de la ville et communauté.

Une minutieuse inspection de ces toiles (concernant leur qualité, leur finesse, leur résistance, le nombre de leurs fils au pouce carré, la dimension de lèze, la longueur des pièces) précédait la mise en vente — ou, en tout cas, toujours l'exportation. Pas une pièce ne pouvait « sortir » (sauf pour retourner invendue chez son tisserand-paysan) qu'ayant reçu, des commissaires de Communauté et des délégués de la Confrérie des *texiers* morlaisiens, le *laissez-passer*, sous forme du cachet de garantie, timbre humide aux armes de Morlaix, avec les mots *Toile de Morlaix* ou *Creas nuevas*) en espagnol (nouvelle cretonne, nouvelle toile renforcée). Le « manquement », poursuivi d'amende et de saisie par tout le territoire, restait fort exceptionnel. D'autre part, comme dans la pratique aucune toile de Basse-Bretagne n'avait chance d'être vendue en Espagne, qui ne portât le cachet de Morlaix, fort estimé à l'étranger, les producteurs des cantons éloignés, nullement astreints au « debvoir » morlaisien, venaient pourtant le subir, apportaient aussi leurs toiles à ce débouché le meilleur, payaient le droit de place et de timbrage, parce qu'ils avaient là leur intérêt évident. La conscience qu'ils en eurent fut une des principales causes de cette prospérité, de cette activité commerciale, de cette surprenante et croissante richesse morlaisiennes dont les trois points culminants se placent le premier de 1550 à 1587, le second à partir de 1605, le troisième au XVIIIe siècle.

2. L'agressive et maladive législation de Philippe II interdisait aux ducats espagnols la sortie du royaume. Aussi voit-on surtout rapporter, de ces

D'autre part, système commercial tout opposé : vendre aux Anglais sur place, à Morlaix, des quantités de ces mêmes toiles célèbres, « lesquelz dicts Anglois se rendent à la dicte ville de Morlaix de tout temps mémoriable pour achepter les dictes toiles, et y portent sur leurs bateaux draps, suifs, espices, fer, plomb, estain à ouvrer, argent à ouvrer et monnayé, comme aussy laines filées et plusieurs aultres marchandises grandement utiles et requises au païs de Bretagne, qui de ce moïen est entièrement fourny par la dicte ville de Morlaix ».

Au mouvement d'affaires considérable entretenu par les Anglais dans notre ville ès trois montagnes il faut ajouter celui des Flamands, Hollandais, Allemands, Lithuaniens qui venaient y vendre des graines de lin[1], des pelleteries, des salaisons, du goudron, des mâtures, des bois de charpente, et s'en retournaient chez eux chargés de blé, de vin, de sel, de cuirs « cordouans » ou « léonards », de « bois de brésil », de « raisins et figues » espagnols : le blé provenant de Haute et Basse-Bretagne, d'Anjou, de Vendée, de Saintonge; le vin pareillement de Gascogne, de Guyenne, d'Aulnis, d'Anjou, sans compter d'Andalousie; le sel de Rhuys ou de Guérande[2] et jusque d'Olonne-en-Vendée, même d'Espagne assez souvent. Autres trafics accessoires : draps anglais et « my-londres moirées » que nos armateurs morlaisiens joignaient à leurs toiles, pour le Portugal et l'Espagne; soieries italiennes, arrivant par les « échelles de mer » florentines Livourne ou Gênes, puis

voyages, les grands *portugaloix*, larges médailles valant chacune 10 ducats d'or fin. Il semble évident aussi que les changeurs morlaisiens établis en Andalousie, mi-banquiers, mi-commissionnaires, parfois hôteliers, drainaient l'or non espagnol qui pouvait circuler dans la province et jusqu'en Valence et Murcie : c'est ainsi que nous rencontrons, indiqués aux comptes de commerce comme « retour d'Espagne », l'or italien, l'or allemand, et même la « frappe de Paris ».

1. A tort ou à raison, la Bretagne estima toujours que seules les graines du lin de Frise, de Hanovre et surtout de Courlande peuvent donner de bons résultats pour les cultures en terre d'Armorique. On renouvelait la semence ainsi chaque année, ce qui nécessitait, à mesure que « la toile dominait tout », des quantités de plus en plus importantes.

2. Morlaix possédait, sur la revente du sel de Guérande, un « privilège exclusif » qui suppléait à la trop faible évaporation de ses salines locales, aux étés trop brefs et trop froids, bien que plus chauds que les étés baltiques.

Valence, Cadix, Lisbonne, Bordeaux, Nantes et le « tour » d'Angleterre et d'Anvers, puis Morlaix, afin, paraît-il, d'éviter mieux ces mauvais caps, ces dangereux passages *in finibus terræ*; et les toiles reprenaient le même chemin, sens contraire. Ajoutez les rapports plus directs, continuels, avec certaines villes de France, comme Rouen et Caen, dont l'échange de serges et de draps, de verreries, de plâtre contre les toiles toujours, ou contre les écheveaux de fil *blanchi*, occupaient « nombre de bateaux ».

Le prix des denrées principales, la valeur du marc d'argent, les fluctuations du marché de Londres, de Dantzig, d'Anvers, de « Lichebonne », voilà ce qui tenait Morlaix, quand on ne se délassait pas autour des verres de *fougères*, où le vin blanc semble une claire topaze. L'heure du courrier intermittent, c'était l'heure des émois. Quand arrivait l'homme de la poste, monté sur l'un des grands chevaux payés 9 livres 10 sols chaque[1], la *campane* de Notre-Dame-du-Mur se mettait en branle sur un rythme particulier : elle appelait, non plus aux « affaires polictiques », mais aux nouvelles de commerce. Alors les habitants s'amassaient. Qui venait soi-même; qui chargeait son fils d'un tel soin; qui déléguait à sa place son meilleur « garsson d'escriptures ». L'homme de la poste appelait à haute voix les noms de ses lettres, et « tout ung venant », sur ce, réclamait sa part et son bien, le paquet du gouverneur et le paquet des autorités communales et judiciaires remis « aux sergens toujours premiers ».

Et cette foule se presse, remuante, alerte aux brocards. Les chausses à bandes heurtent de plus insolentes chausses turquoises qui renfoncent à leur tour des chausses bourrées. Les pourpoints sont assez courts, moins justes qu'il y a dix ans, tailladés encore petitement, soutenus d'une ceinture de cuir à la reître; les cols blancs, mi-retournés, sont fort simples en semaine, sans le godronnement de par-derrière; les chapeaux « pour la fatigue » se campent hardiment, bossués

1. Ce qui, même en employant des coefficients très élevés de valeur comparative, ne les mettrait pas à 200 francs de nos jours. Et déjà pourtant c'était cette race du Léon, si remarquable, si robuste et fine sous sa désavantageuse robe rouanne, mouchetée de blanc, qu'on parvient aujourd'hui à modifier.

et solides, sans plumes sauf de héron bastard. Drap fin, sérieux à l'usage, de couleur noire, ou tan, ou cannelle, ou minime, que relèvent discrètement des « sous-remplissés », des bandes de manches, des profilures et liserés vert espagnol ou cramoisi. Simplicité cossue : même les subalternes, les valets d'artisans, les « apprentifs », cette *herpaille* de jeune peuple qui se bouscule en criant jusque dans la Venelle-aux-Pastés, sont habillés de bonne serge. On n'en manque point « ès Morlaix ». Les parrains généreux (de ces familles Quintin, Coroller, Balavesne, Noblet, Pinart, Rigollé, Le Blonsard, Kerret, de Léau, Toulcoët, Le Boullouch, Le Lévyer, Thépault, Le Bihan, Botmeur et les autres dont les membres tiennent sur les fonts les nouveau-nés des trois paroisses) semblent disposés à servir de Providence, voire aux frères et sœurs de leurs filleuls... Personne ne souffre de privations, personne n'est très pauvre, sauf peut-être les lépreux et *caqueux*, les truands, les *stropiats*, là-bas près de la Palue-Morand ou sur les hauteurs de la Lande-aux-Malades. Encore leur fait-on bonnes aumônes. Le commerce nourrit, vêt tout le monde. Il occupe tout le monde aussi, il a besoin de tous les concours, il accapare les pensées pendant ces heures trafiquantes, régulières, absolument nécessaires, où ne peuvent plus rien venir prétendre, si ce n'est par exception rare, les obligations familiales ni les plaisirs. Décisions, transactions, ordres, surveillance... Pas une cervelle alors dans la ville, pas une cervelle du sexe fort — étant donné que magistrature et clergé s'en mêlent « sans trop le faire savoir » — que ne traversent d'un vol croisé comme celui des hirondelles ces images de marchandises, ces mots sans apparent lien qui nous ont fatigués déjà, mais dont le moindre représente un accroissement de richesse : cuirs, graines, étoupes, beurres, laines, blés, salaisons, miels, plomb, fruits espagnols, poudre à canon, fil de lin, quincaillerie, coutellerie, futailles, soieries, poisson sec, savon, planches « à bastir » ou merrains à tonnes, épices, goudron, sel, confitures, poterie d'étain, suifs, draps et *mi-londres*, corne, « lait desséché », orfèvrerie, fourrures!... et toiles, toiles, toiles, toiles!!...

*
* *

Les esprits tiraillés par tant de sollicitudes s'étaient un peu détachés de « l'entreprise trop douteuse qu'est la course de corsaires ». Les circonstances économiques, changées par la conquête du Nouveau-Monde, puis une seconde fois en 1519, par l'union de l'Espagne et de l'Allemagne sous un même sceptre, suffisent à expliquer une telle sagesse, sans en chercher les motifs dans le manque de guerres déclarées. La *course* avait diminué d'elle-même, par la force fatale des choses, puis cessé en pleine époque de conflits européens, sous feu le roi François[1] « que Dieu puisse saulver »; et le trafic régulier, se défendant mais n'attaquant presque jamais plus, était pour l'ardeur active un suffisant exutoire... Les « escus et ducatz » venaient à Morlaix toujours davantage, et les marchands se transformaient de fastueux bourgeois en seigneurs. « Morlaix, écrivait l'un de ses habitants qui s'en émerveille, s'enrichit malgré les guerres. »

Les déchirements religieux n'arrivaient point à supprimer, dans les provinces troublées, le besoin de se nourrir, de se vêtir, de vivre la vie courante; pourtant, et surtout en Languedoc, puis dans les Espagnes de la péninsule et de Flandre, ils avaient ralenti le commerce, annihilé les grandes transactions, atteint jusqu'à l'industrie de chaque lieu. Morlaix reprit à son bénéfice le négoce qui périclitait. La ville augmenta ses cargaisons pour les pays soit d'*auto-da-fé*, soit de « coupetestes et penderies à la montlucquoise », d'où elle rapporta, presque à valeur de fret, les marchandises là-bas en souffrance « et dont on ne fesoit rien ».

Elle offrit, dans le même temps, aux marchands des pays luthériens, le lieu d'indifférence ou de « tolération » qu'il fallait à leur sécurité en France; elle fut une sorte de port neutre pendant toute la période entre 1525 et 1589.

Ce n'était pas l'instant d'aller fondre « sur navires de toute entoillure et fanion », comme l'avait risqué jadis le vieux

1. François Ier.

Nicolas Coëtanlem[1] ou le plus vieux Jean Coëtanlem, son oncle. Et pourtant, au cours des années septante et quelques, le bon prétexte à chasses de mer n'eût pas manqué à feu Nicolas Coëtanlem pour armer, si, ressuscité en ce temps, il avait trouvé l'aventure bonne. Rien ne l'aurait « maintenu de partyr » avec son grand vaisseau la *Cuiller*, dont, à la suite de son oncle, il écumait la mer comme la ménagère son pot! Et la *Cuiller* assurément ne serait pas seule entrée en danse. Il est possible qu'il fût arrivé male fortune à la *Belle Cordelière*, (le navire par excellence 2 batteries, monté par 1 200 hommes, la première « carracque » de combat qu'il construisit, lui, Coëtanlem, en l'an 1500 de la Nativité, par l'ordre de la Reine et pour le compte du Roi). Mais admettant que cette glorieuse eût « jà subi son mauvais sort »[2], Nicolas Coëtanlem aurait eu ses autres bateaux coursiers, ceux « faicts faire par luy » ou par l'oncle Jean : le *Griffon*, le *Picquart*, le *Singe*, la *Figue*, la *Catherine*, la *Barque de Morlaix*, la *Grand'Nef de Morlaix*, — et encore ceux que tous deux, les Coëtanlem, surtout le *vieil*, avaient pris sur les Anglais et radoubés aux chantiers du bas de la rivière, « parmi lesquels beaux acquêts chacun citait plus volontiers la *Marie de Gracze* et la fameuse *Nef d'Orberange*, bien peinte et dorée », profit de guerre pareillement, mais enlevée à des Florentins...

C'étaient de rudes hommes, ces vieux corsaires, ayant vertu et affection pour le prince, mais pour leur prospérité personnelle et la prospérité de Morlaix surtout. Le vieux Jean, qui mourut grand-amiral de Portugal et comblé d'honneurs, avait eu à ses débuts l'audacieuse hardiesse de vendre tous ses biens fonciers pour augmenter son escadrille. Même avant que d'aller détruire la flotte anglaise en vue de Bristol (1484), il

1. Ce Nicolas de Coëtanlem maria sa fille aînée Marguerite, dame héritière de Penanru-Stivel, Tryévin, etc., à Gilles de Goezbriand, grand-père d'Yves de Goezbriaud, capitaine de Morlaix, tué en duel par Troïlus du Mesgouez en 1563.

2. « Le jour de la saint Laurent (10 août) et l'an que dessus (1513) s'entrerencontrèrent la caracque de Bretaigne nommée la *Cordelière* et la *caracque* d'Angleterre nommée la *Régente*, bien près du raz de Saint Mahé, et combattirent jusqu'à la nuit, de sorte qu'ils s'entrebruslèrent tous deux » (Archives du Finistère). La *Cordelière* était montée par Hervé de Porzmoguer, que les Français appelaient *Primauguet*.

« étoit dict partout et censé roy et gouverneur de la mer, parce qu'il n'avoit trouvé oncques en la mer son plus puissant ne supérieur ». Son neveu Nicolas, presque du même âge que lui, était aussi brave. Néanmoins, dans son esprit touché par la Renaissance, s'opérait une transformation déjà : il se sentait, à la fois, une passion pour les belles choses et le cœur *lyé* aux commerces de marchandise, négociant d'abord, grandement corsaire et pirate ensuite comme l'autre, le *vieil*, le « coustumier » de rapines à tort et travers, faits pendables s'il n'eût été noble. Le testament de Nicolas (1518) conserve de ce banditisme quarante-sept preuves, en autant de curieux *item*...

Et le changement de passions, d'habitudes, de moyens s'était continué pendant le XVI[e] siècle. Peu à peu, moins vite dans le bâtiment que dans le costume, le goût des modes nouvelles s'est infiltré jusqu'ici : pour les manoirs de leurs fiefs, que leur rebâtissent actuellement les « bons maczons » de la ville, nos bourgeois nobles et marchands ne souffriront désormais ni les sculptures abondantes, d'une verve débridée, ni ces grotesques primitifs qui soutiennent les motifs d'angle ; ils ont cessé d'aimer la candeur des madriers apparents, ciselés comme des bijoux, et cette massivité rassurante des colonnes du rez-de-chaussée, trapues comme les piliers d'une crypte, tout ce qui fut l'orgueil et la joie des contemporains de Coëtanlem : buveurs, bossus, masques et bouffons... Et ces cannelures « changées », variées dix fois dans une même arcature, coupées, animées, folles, ivres d'une liberté qui va jusqu'à l'indécence, on ne les gardera plus que pour les églises de campagne, pendant un demi-siècle environ.

Ils vivent à la mode du jour, nos marchands patriciens : race élégante et robuste du Léon [1], relevée par la fusion d'éléments mal définissables, et par l'influence des navigateurs

1. Au sujet de cette race humaine — l'une des plus « allurales » de France avec les Basques et les Francs-Comtois de certains contours — Madame de Sévigné qui n'aimait pas les Bretons écrivait pourtant ceci : « Le régiment de Kerman (recruté aux proches environs de Morlaix, à l'Ouest) est fort beau ; ce sont tous bas-Bretons grands et bien faits au-dessus des autres... » « on leur fait faire l'exercice qu'ils font d'aussi bonne grâce que s'ils dansaient des passe-pieds : c'est un plaisir que de les voir... » Et je ne cite pas ici toutes les appréciations *emballées* de l'enthousiaste marquise.

venus à l'estuaire. Ils « s'arrangent », comme s'ils étaient de l'étranger plutôt que de France, ou comme d'une autre planète, en marge de leur époque insolente, séduisante, sanglante et perverse, où s'achevait la race épuisée des Valois... Ils « s'arrangent », avec l'assurance tranquille que donne la richesse, et quelque affectation de dédain, de brusquerie, et ce pli railleur au coin des lèvres, mitigé par la préoccupation des affaires, ces négociants plus cultivés que ne l'exigeait leur genre de vie. On s'instruit le plus possible. Déjà Nicolas Coëtanlem, le corsaire, avait des lumières sur beaucoup de choses; « il écrivoit aussi vitement l'anglois et le latin que le françois ». Par comparaison avec certaines de nos provinces, où, gauchement, même à la fin du XVIe siècle, les cadets de famille qu'on ne destinait point aux ordres ne « sçavaient peindre que leur nom sans plus », les écritures et signatures, à Morlaix, sont révélatrices. Sur les registres de baptêmes, qu'on va tenir très régulièrement pour obéir aux prescriptions du concile de Trente, sur les feuilles de délibérations communales, nous les trouvons, faciles, harmonieuses, sans fioritures trop compliquées que pratiquent plutôt les hommes de loi; elles subissent peu le joug d'une mode ou d'une école; elles se développent toutes personnelles, dirai-je toutes modernes déjà.

Et quant au fond même, c'est-à-dire au texte de ces paperasses : requêtes, « aveux », lettres, comptes rendus de commerce, sortes de rapports fournis après des navigations, il se révèle d'un style assoupli, très formé pour le temps; il est correct, souvent pittoresque, parfois excellent.

Jamais de *littérature*, de belles-lettres pour les belles-lettres : elles n'ont point sévi du tout à Morlaix que j'en félicite, et le premier ouvrage « exprès limé » en vue de l'imprimerie y date de 1636[1]. Mais on écrivait parfaitement bien ce qu'on avait à écrire. Nulle lourdeur, nul provincialisme. Le ton moyen de simples marchands s'élève à l'éloquence simple, incisive parfois comme du Tavannes, sérieuse comme du Rabu-

1. Les célèbres *Vies des Saints de la Bretagne armorique*, par le Dominicain Albert Le Grand, vivant à Morlaix, né à Morlaix « en fasce le quay » où déchargeaient les navires, fils de Jacques Le Grand, seigneur de Lothéric, *jurat* de la Communauté, et de damoiselle Anne Noblet.

tin qui serait moins lourd, preste, aisée, comme du Carloix, l'auteur des *Mémoires* de Vieilleville. Pas de patois : à peine le nom d'un objet domestique selon l'usage du pays, quand ce nom paraît sans équivalence, et dans ce cas, alors, franchement souligné comme *breton*... Le breton reprendra le dessus au XVIIIe siècle ; mais il n'était plus au XVIe que la langue du bas-peuple, lequel comprenait pourtant le français[1] et l'employait volontiers : la bonne compagnie s'adonnait depuis longtemps, depuis la duchesse Anne, au seul « verbiage des gens de Paris ». Elle dépassait d'ailleurs son modèle. L'expression, la syntaxe, l'orthographe étaient généralement meilleures, et surtout plus clairvoyantes du futur progrès de la langue, que dans l'Ile de France : 1530 à Morlaix s'exprime comme 1580 ou 1600 le feront au Louvre, et j'éprouve une petite honte — étant originaire d'un coin de Bourgogne qui passe pour intelligent — à comparer les manuscrits de mon pays avec ceux de cette terre éloignée. La basoche même, à Morlaix et dans le voisinage, où le latin se trouva supplanté par le français cinquante ans plus tôt en moyenne que dans le Parisis et la Touraine, se distingue par la précision de ses grimoires ; quand une pièce m'apparaissait, dans les archives morlaisiennes, plus confuse, plus obscure *a priori* que le reste du dossier, je pouvais deviner d'avance qu'elle émanait des robins de Rennes ou de Honfleur, ou d'Orléans, ou du « Chastelet de Paris ». Les testaments dictés aux notaires, peut-être retouchés par eux, sont louables aussi. Mais les papiers commerciaux, les « escriptures » ou procès-verbaux de la Communauté, les documents de famille peuvent nous convaincre encore mieux. Preuves datées, certifiées par leur contenu même. Et nous y rencontrons de la clarté d'abord, précieux don, besoin primordial des cerveaux morlaisiens, — du bon sens, une prudence d'expression qui change les brutalités en humour, un grain d'emphase quelquefois, mais dans le clergé seulement, de la bonhomie flegmatique, point trop « malicieuse », cependant toujours prête à mordre au

1. Dès l'antique année 1480, la ville avait établi à Notre-Dame du Mur des prédicateurs chargés « d'apprendre le français au peuple » et bien payés pour ce seul devoir.

tournant de la phrase, et bonhomme pour un temps, pas plus, — enfin trait caractéristique : des passages subits d'élan, de franchise impétueuse et brusque. L'indignation éclate, contenue malgré tout, à plume crispée, — et soudain le joueur jette les cartes (d'ailleurs jamais biseautées), quitte à perdre la partie si grave qu'en paraisse l'enjeu.

J'ai lu ces milliers de pages : j'estime nos gens de Morlaix... Il ne faudrait point en faire des héros magnifiques; car ils ont leurs faiblesses communes aux autres humains, — sans compter les fautes qui leur sont propres et les petites défaillances de la vie trafiquante et quotidienne et les médiocrités, les entraînements vers le bon vin, la mauvaise humeur parce que les « cours » ont changé, les jalousies de négoce quand la concurrence tourne au vinaigre à cause des draps d'Angleterre ou des goudrons finlandais, « bridés » par le *délai de trois jours*[1].

1. Vieille particularité du Code de Commerce joint au « Privilège » du temps des ducs (renouvelé en 1549 sur la requête de Jean le Jeune, *miseur*). Ce fut en toute époque, à Morlaix, un grand désir de se défendre contre la concurrence étrangère, et un désir plus grand encore, plus impérieux, de source toute différente, d'éviter l'accaparement, dans n'importe quelle branche du commerce, par un seul, fût-il d'entre les Morlaisiens. Puis-je dire à la moderne que ces derniers eussent admis pour eux le *cartell* collectif, tel que le rêve l'Allemagne, mais assez mal le *trust* individuel?

Deux articles du « Privilège » réglaient le « délai de trois jours » :

ART. 11. — Item, que les marchandises amenées par mer audit Morlaix *par aultre que les habitans de la ville* ne peuvent être vendues ou achetées en gros, ni troquées à quelque personne que ce soit, jusques à ce que *trois jours entiers et francs* se soient passés après leur arrivée audit Morlaix, et ce, pour obvier aux abbus qui pourroient estre commis.... et afin que chascun desdits habitans *et non un seul* puisse y avoir part à prix raisonnable; enfin, pour éviter que un seul des dits habitans puisse avoir les dites marchandises... et, par après, les revendre et *encherdir* par trop à son plaisir.

ART. 12. — Item, que les dits bourgeois du dit Morlaix peuvent, *les trois jours passés*, acheter ou prendre en troc les dites marchandises, *à la charge toutefois de donner part et quotité* des dites marchandises achetées à *chascun* desdits (autres) bourgeois qui ce requèrera auparavant que les dites marchandises soient livrées au premier acheteur, et le prix d'icelles par lui payé. Et ce, en lui payant chacun la dite part et quotité *à l'afférant dudit prix et marché...*

Le dispositif le plus curieux est bien celui-là, qui permettait, même prévenu le dernier, de dire : Part à tous! — Je ne sais si ce mécanisme apparaît clair : chacun, à mesure qu'il survenait (même tard), indiquait la quantité souhaitée par lui, et les divers chiffres de demande se totalisaient jusqu'au répartissement proportionnel, établi ensuite au *prorata* des inscriptions, ainsi qu'il arrive pour les répartissements d'emprunts plusieurs fois couverts. Mais le paiement (par les divers *obtendeurs*) se faisait entre les mains du premier acheteur dépossédé de son gros achat, — et *à l'afférant*



Afin de connaître mieux nos marchands, nous pourrions les suivre aux « celliers »[1] dont souvent le soin absorbe; mais quelques odeurs disparates effrayeraient notre odorat... Une visite à la *choppe* d'affaires — étroite boutique où les « garssons » habillés de serge cannelle, perchés sur une sellette de planche, manient dextrement la plume d'oie — n'aurait pas pour nous plus de charmes; car bien des échantillons de produits courlandais, hollandais, déposés là dans un coin, ne fleurent pas la rose de Chypre; bien des vêtements goudronnés, sur le dos de la gent des navires venue céans chercher des ordres, y laissent des relents fâcheux. Les bons compagnons savourent chaque soir pour le mieux, à partir du Lundi de Pâques, le elairet nouveau de Barbe Le Breton ou de Catherine Le Briz. *A partir du Lundi de Pâques* — non point le dimanche, non point le mardi. La date, pour mobile qu'elle soit, semble avoir une grande importance. Dans les mois d'hiver et sous le Verseau mouillé, on reste fidèle au *vin vieux*, c'est-à-dire celui « de la pénultienne vendange »; les semaines de Carême achèvent la pénitence; ensuite, seuls les avaricieux ne se consacrent pas au « jolly breuvaige », coûteux il est vrai, mais bien jeune, bien vert, bien piquant, qui va si juste avec la tendreté des pousses, de la primevère et du prime temps. Mais nos grands bourgeois de Morlaix mêlent aux plaisirs et soucis du négoce leur tout essentiel devoir, celui de la chose publique. Interrogez seulement le juge-consulaire, avec fonctions de président[2], François Le Gac, juge des causes de commerce et

du marché, c'est-à-dire sans que le dit premier acheteur pût prendre de ce chef un bénéfice quelconque, s'en tenant au cours fixé d'abord : en un mot, sans qu'il fût possible, si peu que ce soit, de faire monter le prix débattu entre le premier acheteur et le marchand étranger.

1. Entrepôts pour toutes marchandises.

2. Les magistrats consulaires, au nombre de trois, doivent être « natifs et originaires du royaume (de France) ou du païs de Bretagne, marchands et demeurants en la ville de Morlaix — et le premier desquels trois sera nommé juge, et les deux aultres, consuls des dits marchands — et la charge desquelz ne durera que *un an* pour cognoistre des procès et différants

citoyen. Il a ses attaches et ses haines... Or celles-ci sont de deux sortes : le citoyen a les siennes, le juge aussi. Le citoyen Le Gac abhorre « civiquement » le Troïlus du Mesgouez, sieur de la Roche (cet abominable sire reste juché, maintenant, dans son château quand il vient ès Morlaix et joue déjà du marquis, encore que ses *lettres* ne soient point signées). Le juge Le Gac, président du Consulat commercial et correctionnel, représentant quasi-sacré, pour douze mois, du droit de justice de la Communauté, ne peut « oncques plus sentir » messieurs du tribunal royal et rival. C'est une antipathie qui se revêt avec la longue robe de drap fin garnie de taffetas, et la « tocque » de velours, dès la première audience. Les deux aides-consuls, pareillement accoutrés, l'endossent à la même heure s'ils ne la portent déjà, à la grand'messe du Saint Esprit « où se faict chanterie », puis l'arrosent et la nourrissent au repas qui suit, le 4 ou 5 février de chaque an [1].

d'entre les marchands trafficquant au dit Morlaix ». — Les négociants redoutaient beaucoup, pour leurs procès, la juridiction des Cours royales, « pour ce que souventes fois surviennent entre marchants quelques désaccords ou différants pour le faict de leurs marchandises, lesquels différants, encore qu'ils dussent estre sommairement traictés, sont tenus en telle longueur par devant les juges ordinaires que *le plus souvent les frais des dits procès excèdent le principal*, ce qui revient à la ruyne des marchands ».

Bien avant l'organisation, ou plutôt la réorganisation du consulat à Morlaix en 1566-1567, une sorte de tribunal analogue fonctionna dans cette ville, au XIVe siècle déjà ; et c'était alors le syndic et les juratz (comme dans les villes de Hanse) qui « tenaient la cognoissance des causes d'entre marchands pour faicts de marchandises » et qui devaient « cognoistre et ordonner sur les abbus que se pouvaient treuver ès-marchandises, etc. » (*Archives de Morlaix. Archives du Finistère. Archives de la Chambre des comptes de Bretagne, à Nantes*).

1. Parmi les Lettres patentes prodiguées étrangement à Morlaix sous l'influence de Catherine de Médicis, celles de 1566 qui règlent les droits et le fonctionnement du Consulat furent les seules réellement utiles à la Ville. Là encore pourtant, comme je l'ai dit, elles ne faisaient que régulariser de vieux us, de vieux droits reconnus déjà par les Lettres de 1549 et de 1561, spéciales aux prérogatives du Conseil de ville, où nous lisons ceci, très net : « leur *attribuons* (c'est-à-dire en fait : leur *conservons*) toute jurisdiction et connaissance de tous procès et différents qui interviendront entre marchands tant forains, circumvoisins ou estrangers que de la dicte Ville, pour raison du faict et traficq des marchandises, *sans que nos juges-officiers des dicts lieux ou aultres s'en puissent imminser ou entremettre* ». Bien mieux, en 1546, la longue et célèbre requête de Jean le Jeune, *miseur*, qui tend à faire rétablir en leurs anciens articles et termes les Chartes de la ville malheureusement brûlées en juillet 1522, mentionne comme remontant à 1343 l'antique liberté de « pouvoër cognoistre des causes d'entre mar-

Un an, *mé Dieu!*... tous trois n'ont qu'un an pour ces inimitiés de circonstance ; sur les cinquante-deux semaines, il ne faut pas perdre un jour... — au lieu que « messieurs les royaux », le sénéchal, le bailli, le lieutenant de justice, le procureur du Roy, « estant placés à la vie », ont bien par la « gracze-Dieu le temps d'attendre », sans riposter tout de suite aux juges-consuls en aigreur et mauvaiseté... Mais un an pour les trois *élus*, c'est tout de même un an pour les autres qui veulent pleinement l'utiliser, puisque aussi bien l'année finie (étant « chascuns » du même pays, des mêmes familles, de mêmes intérêts) le sénéchal et sa cabale, d'une part, et tout le Consulat, de la part contraire, redeviendront peu à peu « les meilleurs amys du monde »... Ainsi coule l'eau du Jarlo, ainsi coule l'eau du Queffleut, et toutes deux se réunissent à la pointe de l'Éperon, lieu des vraies conversations de commerce, pour former l'eau du Dossen, troisième rivière — et de flux en reflux, ballottées, refoulées, attirées, s'en aller jusqu'à la mer...

Or, bien qu'il aime assez Morlaix pour en épouser les querelles, François Le Gac est marchand, somme toute, depuis plus longtemps que juge consulaire. Sa victoire sur les « juges royaux » lui chaud à peine autant que ses cuirs, son étoffe anglaise ou sa fine toile « daoulas ». Pourtant il est libéral, généreux de sa bourse, incapable de lésinerie ou de précautions basses et infimes. Il a versé en 1565, simple habitant alors, la plus grosse somme individuelle qui figure sur la liste de *soubzscription* contre monsieur du Mesgouez. Devenu jurat en 1568, procureur-syndic en 1570, puis, par le roulement coutumier, capitaine du *Taureau* en 1571, il s'est révélé compétent, habile, dévoué, actif, très bon officier-commandant, très bon maire, — et son cas n'a rien d'exceptionnel, puisque monsieur Jean Floch, procureur-syndic de l'an dernier, et monsieur Guillaume Balavesne, procureur-syndic actuel, ont

chants sur le faict de marchandises et aultres et ce, le pouvoër cognoistre *sommairement et de plain, et sans reipit, forme ne figure de procès ordinaires* ». Ces phrases sont toutes reprises, par Jean le Jeune, de mémoire mais exactement, dans les anciennes Lettres patentes du XIV[e] et XV[e] siècle (temps des ducs), dont plusieurs copies authentiques, retrouvées ailleurs qu'à la maison de ville de Morlaix, ont surgi depuis cette époque.

les mêmes qualités publiques et se montrent à la fois non moins méticuleux, minutieux marchands. « *Handlung ueber alles!* » disent ceux de la grande Hanse qui fut si célèbre au temps du roi Charles VIII. Quel enseignement n'étaient pas les affaires par mer, pour ces trafiquants de Morlaix, d'Amsterdam ou de Lübeck, de tous les ports commerçants depuis la pointe de Manche jusqu'à la Baltique de Courlande et Finlande! Connaissance des langues étrangères, étude d'autres besoins, d'autres civilisations (y compris les méditerranéennes), tout cela développait le large de l'esprit, aussi bien qu'au XX[e] siècle, croyons-le — et sans nos trépidations qui le harcèlent ni nos surmenages qui le blasent et l'endurcissent... Et quelque peu de temps restait pour se laisser vivre, même sur la brèche, même au milieu des efforts du zèle le plus grand....

Or. François Le Gac, seigneur de Coatlezpell et autres lieux, négociant de marchandise en gros, juge et chef-consul de Morlaix, a pour femme damoiselle Lucrèce, dame de Kerverder (terre et manoir qu'elle lui porta en juste mariage), épouse en fleur épanouie, vingt-cinq ans savoureux comme un beau raisin [1] ... Mais damoiselle Lucrèce est tout justement à Kerverder; des soins nécessaires l'y retiennent, la surveillance des maçons et plombiers de Christophe Kergaladen, bon *œuvrier* comme feu son père, et qu'elle a mandé pour « établir une fontaine neufve avecq maschinerie d'eau dans la cour devers l'entrée »; puis aussi, pendant que le voyage est fait et que le printemps sourit, elle songe à la perception de ses biens, ménages et divers revenus à bail que la « gémissante paysantaille fait traîner par faux-vouloir » depuis la dernière Saint-Michel. — Et la « petite fille unicque » des Le Gac, âgée de sept ans, accompagne madame sa mère. Le juge-consul est donc seul, dans sa chambre au second étage, à la porte moulurée comme engodrons plats et « plissetz de serviettes », où depuis l'aube du reste il ne fait que *dorveiller*, se retournant dans son lit, de-çà, de-là.

1. Lucrèce, dame de Kerverder, fille unique et héritière de la maison de Kerambelec, était la seconde femme de monsieur François Le Gac, dont « l'espouse en premières nopces » se nommait damoiselle Amice Prigent, fille de la maison de Garzmorvan en Tréguier.

Le lit, foncé d'une couette de balle, se gonfle en trois bonnes couettes de plume, sans compter le « traversier » et deux oreillers de duvet, à taies ou souilles en fine toile ouvragée. Les draps sont fins aussi, « linceulx en toile dicte daoulas, comportant chascun cinq laizes, et chascune laize deux aulnes de longueur », ce qui donnait une belle proportion, mais, en travers du lit, quatre « surjettures ». Les moelleuses couvertures sont deux catalognes rouges, une catalogne blanche, plus une housse ou tapis de lit, c'est-à-dire une courtepointe « en serge d'Ascot verde, doublée de petite soye tout ainsy que le ciel de lict, de mesme serge bordurée de vellours verd, à troys pantes, et le fond en même vellours rayé de traicts d'or ». — Voilà, somme toute, un coucher confortable, mais d'une décoration sévère, fort modérée; les appartements d'honneur, au premier étage de la maison « sur le devant », connaissent mieux le véritable luxe, presque scandaleux, dépassant plus d'une fois, à force de toile d'or, de brocard et satin de Gênes façonné sur précieux fonds (et les broderies, le point à l'aiguille, par surcroît), la compétence des experts quand il faut inventorier. Nous frôlerons plus tard ces merveilles. Mais pour aujourd'hui c'est cette chambre d'un homme de trafic qui nous occupe, lieu de simple halte entre deux affaires ou deux bonnes beuveries, et qui n'enferme, avec la susdite couchette et un autre petit lit à pavillon dressé, « qu'ung bahut fasçon de Rouen et ung coffre vieil, fasçon de Florance, et par terre un tappis de Turquie velu, plus une table à six pieds couverte d'un tappis moïen de serge d'Ascot verde, bordurée de vellours comme le lict, et sur les murailles, garnyture de tapisserie d'Auvergne sans valleur[1] ».

Mais voici que survient, courant sur ses bas de chausses, un jeune valet de bras, celui que damoiselle Lucrèce appelle le petit laquais. Il « advertit » monsieur son maître que messieurs deux de ses amis sont en bas qui souhaitent parler à lui; en vain les a-t-il priés de vouloir se rendre en la salle; ils ont préféré « se seoir » sur deux escabeaux d'ouvrage, autrement de tapisserie à l'aiguille, qu'il leur a baillés sur leur volonté; et pour l'heure ces deux personnages patientent près

1. Inventaires, comptes particuliers.

de la grand'cheminée, dans la lanterne. C'est le seigneur de Kerrochiou et le seigneur du Bogodou...

François Le Gac, sa barbiche un peu de travers au-dessus des fronçures de toile qui garnissent son col de chemise, la mine « recocquevillée si qu'il advient après trop de songes fatigants », interrompt maussadement ce verbiage. Selon lui, le petit valet n'entend rien aux seigneuries; probablement se trompe-t-il sur l'identité des visiteurs trop matineux... Et le petit valet se rebiffe. Il connaît assez « les deux », autrement nommés monsieur Le Lévyer, Jean au baptême, celui qu'on avait élu syndic après vêpres, il y a vingt-six mois! et l'autre, monsieur Jean Le Barbu, neveu du seigneur Yves Le Barbu *le vieil*, qu'on dit proche la centaine! Par la merci! le petit valet se sent piqué dans sa science des hommes et de la ville, car il est de la ville, lui!... En son enfance il galopinait tout son saoul « le long des quays, ès les cordaiges », et non dans les champs et bois sauvages comme Saïk, le grand valet de bras, voire comme maître Yvon Granec, l'homme de confiance en ce logis, et que le petit valet n'aime point.

Le petit laquais marmonne et s'exerce à blasphémer en dévalant l'escalier, tandis que François Le Gac enfin convaincu passe à la turquesse, c'est-à-dire « va comme je te veux pendre », les habits de drap de Londres, couleur minime profilés d'incarnat, qu'il a dévêtus hier soir en rentrant un peu tardivement de chez Catherine Le Briz, et qui sont là, sans harmonie, sur l'une des croches de bois à l'ancienne fichées dedans la muraille. Un coup de « pigne » à ses cheveux, l'index hâtivement promené sur ses moustaches châtain : c'est le négligé qui suffit pour des amis comme frères. Et sans que l'agite vraiment la curiosité, encore moins l'inquiétude, malgré le mystère d'une survenue si bizarre de deux compagnons du soir, quittés « hyer tard », il descend au bas de la lanterne. Machinalement ses pieds se posent sur les degrés familiers en solide cœur de chêne; machinalement sa main caresse à mesure les feuilles de vigne, de laurier, les écailles de pin bien cirées, les bouvreuils et pinsons luisants, dressés en haut relief sur leurs fines pattes, les escargots, les « bestioles à Dieu » que, sur l'ordre de feu son

grand-père Ollivier Le Gac, procureur-syndic de Morlaix, sculpta dans la colonne maîtresse de cet escalier nervuré un artisan très artiste dont on ne sait plus le nom... même en 1575.

Amusettes fantasques, tant fragiles d'aspect, qui néanmoins braveront les siècles. Il y a les dais de deux saintes et de deux saints, surgissant d'une niche en dentelle; il y a les banderoles des anges adultes, aux tuniques fièrement troussées; et les têtes de jeunes chérubins dont le plus élevé, muni de bras, fait un geste espiègle; et les grotesques profanes, buveurs au tonneau, hommes-oursons, fous dansants, « cabrioleurs », et même, « comme chez certains divers habitans », une tête colossale d'Indien d'Amérique, avec sa couronne de plumes et les traits caractéristiques de sa race connue depuis peu. Et cela confond monsieur Le Gac. Le bon *œuvrier* en bois était-il donc allé là-bas, sur la caracque de Jean Cabot, le Vénitien, quand celui-ci « découvrit » les terres que les pêcheurs de l'île de Batz avaient explorées déjà? Ou bien, avec ces pêcheurs, quelque emplumé des Nouvelles-Indes était-il venu « ès Bretaigne » montrer les bariolures de sa face de païen rouge, aux ornements de cuir? Ou encore, divination?... — pas plus singulière que d'avoir prévu, inventé d'avance, dans les petites cannelures délicates de chaque aiguille et de chaque pinacle, ces fleurons, ces cordons perlés, ces « marguerites en roses » tant depuis mis à la mode, sous la forme inattendue des joyaux de toques... Prescience évidemment, miracle, prophétie! Car de penser que les orfèvres, sous Charles IX, ont peut-être bonnement trouvé leurs idées parmi des boiseries charpentières, vieilles de soixante ou septante ans, contemporaines de la reine Anne, cela n'effleure pas monsieur Le Gac, — et cela n'effleurerait ni monsieur Jean Le Lévyer, ni monsieur Jean Le Barbu...

***

La lanterne, où nos trois nobles-bourgeois se trouvent maintenant réunis pour une causerie de quelques minutes, la lanterne n'est autre chose qu'un *patio* couvert — un *hall* si l'on veut — qui, dans toutes les bonnes maisons de Morlaix, occupe

la place d'une petite cour entre les chambres sur le devant et les appartements de derrière. A l'angle, le plus en vue, cette colonne d'escalier, ce mât ciselé que nous venons d'examiner, appui des volées[1] de marches, s'élance d'un seul jet apparent jusqu'au-dessus du troisième étage. Et les rampes en manteau plein, d'un beau ton de bois poli, se séparent à chaque palier, se cambrent, s'exaltent, se fuient, afin de rejoindre par-ci, par-là, derrière, devant, les pièces d'habitation... D'un élan de leurs *ponts d'allée*, galeries surplombantes, elles franchissent l'espace vide. Et tout là-haut, coiffant l'ensemble, la voûte de chêne clair, courbe comme celles des églises mais allégée pour le regard par des panneaux de vitrages que les églises ne connaissent point. Vastes châssis, multiples petits carreaux dont les plus clairs viennent de Venise et qui laissent tomber jusqu'au sol, à midi, les rayons doucement verdis du soleil... Et c'est une lumière tranquille et charmante, suffisant encore lorsque s'accumulent les nuages au ciel automnal. L'hiver, un feu flambe tout le jour dans la colossale cheminée, « de quelle la hotte de pierre taillée atteinct haulteur de quinze pieds », et réjouit serviteurs et maîtres, et chasse l'humidité compacte qui vient jusque « emmy les rues, portée sur le flux de la mer ».

Point d'encombrement, point de meubles, en la lanterne sauf quelque vieux coffre façon de Flandre, ou *cordouan*. Point de marchandises non plus, car cette maison bien tenue relègue chaque chose à sa place : les tonnes de froment, les cuirs crus, les poussiéreux minerais aux celliers du quai, — les pièces de toile « ès le magasin » du rez de chaussée, où les « garssons » peuvent pénétrer sans importuner damoiselle Lucrèce; d'autres dépôts dans d'autres maisons, propriété des Le Gac, abritent d'abondantes réserves, et si l'on conserve ici, devers la rue, quelque chose comme une boutique de gros, c'est afin de ne paraître vouloir trop trancher du gentilhomme, scrupule égalitaire qui bientôt cessera... Bientôt aussi l'un des importuns de ce matin, Jean Le Lévyer, seigneur de Kerrochiou, « acheptera *de plus en quand* tout le

1. Par leur côté. Mais au centre de la spirale existe une seconde colonne, support nécessaire, moins visible et généralement moins décoré, au long duquel pend un câble de cuir tressé, servant de seconde rampe, et parfois recouvert de « serge incarnade » ou de velours.

possible de terres nobles permettant chasteaux ». Et l'autre, Jean Le Barbu, seigneur du Bogodou, fait établir dès maintenant, dans la chapelle de monsieur Saint François, près de la rivière, un beau vitrail qui le représente en attirail de chevalier, cotte de mailles, casque fort propre et convenable au tournoy. Il joint les mains, peint là-dessus, très digne, très bon, pénétré de piété comme d'importance, tandis que sa femme Marie du Boys montre d'un air un peu rechigné sa robe de brocart chargée des armes de son mari, mi-partie avec les siennes. C'est même un prétexte à discours, le costume « à l'ancienne » qu'a préféré le *verrier*, — un motif à conversations moins banales lorsque madame [1] du Bogodou reçoit la visite de madamoiselle Lucrèce Le Gac de Coatlezpell, dame de Kerverder, sensiblement plus jeune qu'elle. Et tout cela, ces hochets de noblesse, ces blasons, d'ailleurs nullement usurpés [2], tout cela n'empêche pas, en simplicité, l'ardeur au commerce ni la tendance aux profits à côté, banque, entreprises, cautions, lorsqu'ils sont « honnestes » et légaux.

Ainsi ce même Jean Le Barbu du Bogodou, noble messire, n'avait pas craint de prendre à bail six ans plus tôt, en 1569, la *ferme* des impôts et billots [3]. C'était endosser la casaque de percepteur à forfait, qui loue par adjudication, « à l'extinction de la chandelle », le privilège peu élégant de faire rentrer les contributions à ses risques, périls et bénéfices s'il y en a.

Réellement, il nous semble maussade de concevoir le chevalier du beau vitrail, portant d'or au sautoir fleuronné d'azur, tout entouré de banderoles avec sa devise : *En Dieu soit*, sous cette forme vulgaire de « fermier des billots de Morlaix »

1. On sait que le titre de *madame* n'était encore porté, d'une façon courante, que très exceptionnellement, par les femmes âgées ou d'un certain rang supérieur — exemple : madame de Boiséon.

2. Jean Le Barbu, seigneur du Bogodou, de Trévehy, de Lanorzan, etc., avait eu dans sa famille un chancelier du duc Jean IV — un autre chancelier de Bretagne sous la reine Anne, avant l'incorporation — un évêque du Léon, un évêque de Nantes qui fut chargé d'ambassade près le roi de France — sans compter deux dames abbesses. Son aïeul Jean Le Barbu avait été l'un des treize jeunes chevaliers du sire de Penhoët, en 1420. Voilà pour un marchand des origines assez relevées, et qui sont à peu près aussi bonnes chez tous les nobles-bourgeois (Cahiers des charges, montres de noblesse, Chambre des comptes, etc.).

3. Comptes de la ville de Morlaix.

qu'il remplit parfaitement, au reste. Mais dans une telle médiocrité même, se cachait quelque grandeur, car, si l'on peut s'en souvenir, l'anxiété régnait alors en ville; on n'y parlait que de la lutte très horrifiante contre Troïlus du Mesgouez. Jean Le Barbu, bien plus que de gagner, avait des chances de tout perdre et ce fut un mouvement noble en son genre que de verser d'abord, à la Communauté aux abois, les vingt-cinq mille francs de notre monnaie représentant cette année-là ce revenu spécial[1], compromis, « ruyné », qui mis aux feux et poussé n'avait pu monter davantage, puis ensuite de guerroyer, « collecteur l'un battant l'aultre », contre les suppôts d'un pareil diable de gouverneur. Et j'ajouterai ce détail qui m'aurait pu dispenser d'excuses : la coutume le voulait ainsi : les meilleurs noms de « nobles-marchands », parfois de nobles non marchands, figurent avec bonhomie sur les listes d'adjudicataires-fermiers « des deniers communaux », droits de pavage, d'ancrage, d'issues et entrées de port, de marché, de boucherie, du service de l'enlèvement des boues même, quand on essaie de l'organiser! On y trouve Nicolas Coëtanlem, le grand corsaire, et les Blonsard, les Kersulguen, les Guicaznou, les du Rest, les La Boyssière, les Kerret, les Quintin pour les temps passés, depuis le commencement du siècle. Et pour l'avenir peu éloigné (après 1575) y figureront les Kermerchou, les Nouël de Kerven, les Botmeur, les Noblet, les Le Bihan, les Toulbrunault, les Balavesne. A telle page Jean de Poulmic, fils de cet autre Jean de Poulmic qui fut, en 1563, le délégué à Rennes de la Communauté — plus loin, François Le Lévyer, issu de ce Jean Le Lévyer qui converse dans la lanterne de la maison Le Gac. Et voilà, sur un feuillet prochain, Vincent Le Gac de Kéranprovost propre neveu de François Le Gac, étant issu de son frère Yvon, signalé comme « fermier d'une petite pancarte sur les marchands de vin au détail », l'année d'avant qu'il soit maire! Disons « procureur-syndic » puisqu'on y tient à Morlaix et retournons à 1575, à la belle matinée d'avril, presque mai, juste quand monsieur Le Gac, président du Consulat, et à ce titre le premier membre de la Communauté, ayant reçu depuis peu le *pas devant* aux processions

1. Les *billots* étaient, on le sait, les comptoirs des marchands de vin, frappés d'une taxe pour le débit au pot.

et autres circonstances, reconduit à bord du seuil ses deux visiteurs matineux, monsieur Jean Le Lévyer et monsieur Jean Le Barbu.

Ce que voulaient ces messieurs? Uniquement prévenir « leur amy » que le dîner de Commission, ce repas dès longtemps convenu qui devait leur être offert « lundy vers l'onziesme heure » là-bas en rade, par Jean Floch de Kersbasquiou comme capitaine du Taureau, se trouvait pour quelque histoire avancé. Jean Floch, venu à Morlaix la veille et ne les ayant pas joints, avait disputé sur la nouvelle date avec messieurs le Commissaire et le Contrôleur de Ville. Choix ardu. Dimanche ne convenait guère, désigné déjà pour un souper de baptême, une « vraie nopce » promise chez les Coroller. Samedi n'était pas possible, à cause du marché aux toiles [1]. Vendredi « chair ne mangeras », et ces fades jours de poisson sont piètres jours de bombance. Il fallait donc que ce fût aujourd'hui jeudi, aujourd'hui sans retraite, et le Contrôleur s'était « enchargé » de les bien avertir tous, hier soir, à l'heure qu'on s'assemble pour boyre chez Catherine Le Briz. Mais, par malchance singulière, cet honorable compagnon ayant été « saisi tout soubdain d'une espèce de cholique griève », avait négligé ce soin qu'eux reprenaient ce matin, dès aussitôt la chose sue. Quoique de court, on s'arrangerait. Les chevaux (car vilains seuls se rendent de leur pied à telle distance, et quand

1. Événement commercial qui bouleversait chaque semaine Morlaix. « Pour telle cause, disent les lettres patentes du roi Henri II (1547), que est sise la dite ville sur les fins qui départent les éveschés de Tréguier et Léon, et à troys petites lieues seulement de celuy de Cornouailles, et comme lieu le plus commode et agréable, y fust de tout temps, y est et y reste establi un marché pour vendre et acheter en gros, à *chacun jour de samedy*, les toilles marchandes que l'on faict aux dits éveschés, sous les onze lieues prochaines dudit Morlaix de tous costés; auquel lieu de Morlaix fust, est, et sera *coustume assise* (inspection et impôt) sur les dites toilles que l'on vend en gros ».

Le lieu du marché, exposition pour la vente, formalité de la *marque* des toiles, tout cela suivit toujours, comme emplacement, les avatars de l'Hôtel de ville, lequel, ayant été « brûlé d'incendie », fut installé (en tant que services) dans plusieurs bâtiments successifs pendant sa reconstruction. En la période qui nous occupe, le marché aux toiles s'abrita même sous les Halles (au grain, beurre et denrées), ensuite au faubourg de Bouret chez plusieurs particuliers. Il s'épandait jusque dans la rue, « faulte de place, en bruit, tumulte, bousculades et poussades, embarras de voitures et porte-fardeaux, cris de courtiers, offres de charlatans et autres espèçes pullulantes, cloches d'annonciers publics criant les ordonnances royales et aultres à chaque bout de cohue, si comme il est prescrit ».

surtout il s'agit d'aller à quelque festin) les chevaux seraient prêts à temps, tenus en main par des valets « arrière la chapelle Saint-Jacques » de façon que chacun pût faire état de sa prime matinée et vaquer à ses affaires et besognes sans regretter.

Les besognes ne manquent jamais à monsieur François Le Gac; en surplus de son négoce qui lui donne des tracas, le tribunal dont il est chef tient séance ce jourd'hui matin. Aussi ne s'attarde-t-il pas au spectacle de la rue tant passagère et bruyante... Ses amis salués sans caresses inutiles, il remonte vivement à sa chambre, appelle les deux valets de bras, grand et petit, et maître Yvon Granec aussi, pour leur distribuer des commandements. L'un fera bonne diligence au ménage du logis; l'autre s'en ira porter message au manoir du Val, chez monsieur Pinard, avec lequel monsieur Le Gac commence une grosse affaire de salaisons. En attendant, qu'on serve « un bout de déjeuner », et qu'on baille au maître ses habits! oui donc, corps Dieu! il lui faut se vêtir « proprement du moins », puisque son audience finie il ne pourra céans retourner...

Après une hésitation vers ce pourpoint couleur amaranthe, d'où sort, dès qu'on le remue, une violente senteur de musc, monsieur Le Gac se décide en faveur d'un autre costume, « digne » et habillé du même coup : « le pourpoinct de taffetas noir moucheté de blanc, à bords de beau vellours noir cerné de dentelles de soye noire; le hault-de-chausses en vellours noir à bandes, chascune bande bordurée d'une petite profilure de soye blanche, et la doublure gonflante en taffetas noir »[1]. Un ceinturon de souple cuir fauve, pareil à celui des gaines de jambe évasées; une chaîne d'or uni, ciselée, sans pierres mais à quatre rangs, plus une autre petite chaîne pour suspendre au-devant du cou l'image de monsieur Saint-Georges; une *tocque à chapeau* de velours noir avec un seul diamant d'agrafe, sans plume, et le collet de taffetas à bordure de velours et bord de passement, complètent cet ensemble qui me plaît, mais qui paraît tout à coup bien sévère aux yeux de monsieur Le Gac, peut-être même « affecté ». Pourtant il n'aime pas à revenir sur les déterminations qu'il a prises, et bref, tandis qu'il enfile sa chemise fraîche à petite fronçure molle, il se persuade qu'après

1. Inventaires, comptes de famille, mémoires de fournisseurs.

tout, gens de la ville et des faubourgs n'ont pas gardé pour aujourd'hui l'occasion de le juger et qu'on a vu certes assez, lors des noces de sa dernière sœur, Fiacrette Le Gac, avec le jeune Guillaume du Plessix de Kerangoff, la braverie qu'il savait mettre aux ajustements de fête.

Ces noces de Fiacrette!...

Tout Morlaix avait commenté le luxe de monsieur Le Gac, ses chausses « de satin de Gênes cramoisy-bleuté, à bandes étroictes passementées d'or en chevrons, et le pourpoinct du mesme, à traçures d'or, bien habillant », avec les manches de satin blanc chamarrées et brodées d'argent, rattachées de joyaux de perles; la fronçure de col godronnée, en point d'aiguille; le toquet blanc garni de perles et pierres violines; l'écharpe d'épée « tout ainsy », cachant par fausse modestie partie des boutons de cristal de roche et la chaîne de poitrine, « six-vingt gerbes d'or avec dix beaux diamants, six plus petits et quarante perles ». Et là-dessus le mantel court, rejeté derrière les épaules, en velours « borduré de fourrure, garny d'or bien riche sur le vellours ». Vive Dieu! la belle contenance! et ses trois beaux-frères, pour ce jour de splendeur, « l'équivalaient » presque, ma foi, dans leur harnois de cérémonie : Hervé Noblet, Antoine Quintin, Martin de Tournemouche, lesquels beaux sires et bons hommes avaient épousé « paravant » ses sœurs, Azénor, Anne et Marie Le Gac. Les dames aussi — cela se conçoit — et damoiselle Lucrèce la première se trouvaient richement parées : mais monsieur François Le Gac n'entend pas plus que le turc tous ces termes de chaperons, de brassières, de cotillons, « de jupes à davantière, de vertugades »... Même en s'efforçant de se remémorer l'héroïne de ces noces, Fiacrette en habit de mariée, il voit plutôt à son côté le pourpoint fleur de pêche et argent, croit-il, de Guillaume de Kerangoff. Et cessant les pensers frivoles, dont il n'était pas coutumier bien qu'ils fissent partie du tour d'esprit de son époque, il évoque au-dessus dudit pourpoint fleur de pêche le visage énigmatique, inquiétant parce que brutal, du marié qui le portait — quatrième beau-frère peu sympathique, et qui sans doute, pense François Le Gac, aurait déplu « beaucoup davantage » encore à feu de bonne mémoire monsieur son cher père, messire Louis Le Gac de Kerraoul...

Ce mariage-là, réfléchissant bien, n'eût peut-être pas dû se faire. Mais quoi?... Sous quel prétexte refuser Guillaume du Plessix, le frère puîné d'un homme très estimable : Jean du Plessix, seigneur de Coatserc'ho, noble marchand, lequel a généreusement, huit jours avant cette union, « partagé » son cadet sous garantie de notaire, le dotant de biens et de bonnes terres y compris celle de Kerangoff?... Ici François Le Gac soupire en tirant sur ses gants de daim. Néanmoins, je ne laisserai pas croire qu'un pressentiment d'avenir lui montre les ennuis horribles que subiront vingt ans plus tard, par cet entêté Kerangoff, et les membres ou alliés survivants de la famille Le Gac, et la Communauté de Morlaix. Non, François Le Gac soupire parce que son gant droit se décout; puis il grogne; il se ressouvient d'un chargement de laines d'Écosse qu'il devait vérifier le soir même « et pour quel fut pris rendez-vous avecq le courtier de Glasgou ». Mais fort vite il fait un geste de résignation allègre, comme cet ancien qui « cuydoit » que les affaires d'âpre sérieux se pouvaient remettre à demain, et rappelant maître Yvon Granec, son *factotum*, il lui donne encore des indications variées, dont l'une, assez inattendue, est de commander sans faillir, chez Catherine Le Briz, une collation mi-fruit mi-viandes, « à servyr aujourd'hui tard », léger repas bien arrosé qui remettra les courages de messieurs tous ses amis après le retour à Morlaix, peut-être mouvementé. Quant aux celliers de dépôt, l'on y enverra Saïk, et à « la choppe d'escriptures » lui-même passera s'il se peut...

Et le voici redescendant une fois de plus l'escalier de la lanterne, sans un regard cette fois aux « phantasmes tailladés ». Il est maintenant dans la rue. Le va-et-vient qu'il y trouve l'enchante comme une preuve vivante de la prospérité de Morlaix. Déjà, en 1430, les marchands flamands, hollandais, saxons, lithuaniens, affluaient aux marchés de la ville; mais depuis ce temps passé la « fréquance » a bien augmenté. Elle s'est modifiée en ce sens « qu'au despit des marchands passans se sont establis des courtiers à longs séjours ou à demeure, plus de six cents rien qu'Anglois[1] qui font commissions et

1. Chiffre moyen confirmé dans plusieurs enquêtes royales.

factures (*sic*) pour iceulx de leur nation ». Ils achètent « les toiles de grosse sorte qu'ils peuvent », et placent aussi le drap qu'ils peuvent sans compter marchandises autres dont le détail serait long. Et tant est grand jusqu'à Londres le renom de la ville morlaisienne que « beaucoup aussy, fils de bonne mère, Anglois, s'en viennent icy pour apprendre le language françois en s'amusant à leur guise, et sont, parmy, certains de grande maison ».

Qu'on mette au milieu de tels groupes les Guyennois et Gascons ayant accompagné les vins, « dont Morlaix faict traffic croissant[1], les envoïant dans toute la Bretaigne et l'Angleterre, la Suède et Courlande, et jusque bientôt, sans doubte, aux nouveaux païs d'Amérique ! » Joint au mouvement local, aux propos d'une race animée, le bruit des joyeux étrangers monte au sommet des pignons pointus, dans les venelles étroites, dans les placettes grandes comme deux mains. Le tapage s'y mêle aussi de toute « ceste paysantaille aux souliers de bois sabotants, qui porte ès Morlaix ses poulets, son miel, son beurre, son fil et ses toiles qu'elle a fabriquées dans ses demeures ». D'un côté parviennent les crieries des vendeuses d'herbes, installées « vers les Jacobins » ; de l'autre, ce sont les huées propres à la Poissonnerie les jours où la pêche fut bonne. Au milieu de ce vacarme, effleuré par un charbonnier, heurté par un marchand de sauce, monsieur Le Gac salue courtoisement damoiselle Marguerite Le Jeune, dame de Kerbasquiou, qui se rend à la seconde messe.

1. Des précisions statistiques permettraient seules de jauger ces adverbes et ces adjectifs des contemporains. Mais la statistique au XVIe siècle !... Les comptes de la ville sont laconiques, ou font du document d'ensemble à leur manière. On a des indications partielles — « 1 600 barriques de vin de Gascogne, entrées », sans qu'on sache s'il s'agit d'un jour, d'un mois ou d'un an. Après la Ligue en Bretagne et tant de « ravages et misères sans nom », le droit d'*issue*, sur les toiles, à 12 deniers par pièce, nous indiquera au total à peu près 120 000 pièces. Plus tôt, en pleins troubles déjà, pendant l'*embargo* morlaisien (1591) le duc de Mercœur demandera au roi d'Espagne la permission de laisser « enlever de la dicte ville de Morlaix, *de celle-cy et non d'ailleurs*, la quantité de trois mil paquets de *carisez fin* (drap satiné), deux mil pièces de drap large fin, douze cents paquets de *redins* (droguet), pour estre tout droit conduits et menés en Espaigne, et y être vendus à l'utilité publicque ». Ce sont donc — le paquet comportant 10 pièces en général — un total de quarante-quatre mille pièces de drap pour *un seul* envoi commercial, jointes à une quantité inconnue mais considérable de toiles et « huit-cents tonneaux de plomb et six-cents douzaines de peaux »,

Un peu plus loin, au coin de la rue de la Prison, il « encontre » le sénéchal messire Jean de Kergariou — et leur « croisure et joincture » est fort civile, fort doucereuse, encore que le sénéchal aime temporairement François Le Gac comme une épine en son doigt. Toute l'amertume séculaire de la grande querelle des juges les envahit l'un et l'autre, le président des juges royaux et le président des consuls. Monsieur Le Gac tire vanité d'être « l'eslu des cinquante », choisi par la fleur des nobles bourgeois et grands marchands, tandis que l'*autre* ne tient en somme ses fonctions que d'un seul roy! Et *sa* justice, à lui Le Gac, gratuite et désintéressée comme ses fonctions, « pareille à celle des plus sages anciens », semble digne d'une bonne république, tandis que celle de l'*autre* est coûteuse et maléfique, procédurière et boiteuse, créatrice de différends interminables, avide d'or et d'épices, buveuse de sang. Je crois que monsieur Le Gac exagère ici légèrement, à moins qu'il ne veuille parler des exécutions de haute justice; mais ses deux consuls, qui l'attendent dans la chapelle Saint-Jacques, robes et toques déjà « vestues », assis sur leurs escabeaux, partagent cette bilieuse manière de voir. Monsieur Thomas Jagu, seigneur de Kernéguès, procureur-syndic en 1571, premier consul cette année 1575, hoche sa tête grise lorsqu'il pense à de telles choses; sa caboche d'homme « déjà vieil », mais actif, remuant, grand amateur d'emplois, d'ailleurs sans gages ni profits, où pouvoir honnêtement déployer cette activité, ne peut souffrir la clique des sénéchaux. François Noblet, seigneur du Roudour, deuxième consul, « frère du beau-frère » de monsieur Le Gac, renchérit encore s'il se peut, et chaque empiètement des *royaux* lui semble une blessure empoisonnée au flanc de la Communauté. Les deux assesseurs, pareillement, avec toute leur ardeur combative de néophytes et de stagiaires, choisis parmi les jeunes gens de famille qui se destinent au commerce[1] — « lesquels (dit Daumesnil, qui vit fonctionner encore le système) sans pos-

1. De la caste noble la plus authentique. Parmi un si grand nombre de « bonnes maisons » au sujet desquelles les documents nous renseignent, quelques-unes seulement — les Boiséon, les Goëzbriand, les Barbier de Kerjean, les Penhoët, les Coëtlosquet — se tinrent en dehors du trafic, mais sympathiques à lui, et ne craignant pas son alliance.

séder ni caractère ni voix assistaient à l'audience et se formaient sous les consuls ».

Honneur, en effet, honneur considérable et recherché, celui de « séer » sur ces durs strapontins de chêne, dans la petite chapelle-auditoire.... Le Consulat, c'est Morlaix libre de soi-même; c'est la cité aux trois montagnes, souveraine chez elle, qui par l'intermédiaire des juges-francs montre à ses rivaux son pouvoir, sa constance et son triomphe moral. « Si plaît à mes Sieurs Consuls! » lance la voix du *sergent*, huissier à chaîne de la Communauté. Alors un petit orgueil flotte, âme de négoce un peu surélevée. Et les causes, exposées de *plain*, se succèdent avec bonhomie, en cette confiance, — « barre du commerce » —, dont parlait en 1569 le vénérable, haut et puissant monsieur de Boiséon. Les bons marchands de cette cité comparaissent, s'expliquent librement, et les « aultres estrangers ou circumvoisins », les Hollandais, les Gascons, les Lithuaniens, les Flamands, les Livornois, surtout les « Anglois de commission ou de grand négoce », souvent plus entêtés que six mules, Dieu les damne! — tous ceux « de là et de cy » pouvant avoir soit débats de *marchandises*, ou *célyérage*, ou *locmainage*, ou *prise*, ou *retenue*, ou *malfaczon*, ou *soutisfaction*, ou même encore réclamations de *bastelage* et *guindage*, soit recours parce que *tromperies*, *infideslités*, *escorcheries d'hôteliers*, *mauvais coups d'embuscade ou non, mauvaises maladies qui ne se doibvent*, ou *plaintes à cause de la seureté des personnes* tant dans le port et hasvre sur mer qu'à terre ès la ville de Morlaix.

« Morlaix, païs limitrophe du costé d'Angleterre et d'Espaigne, en lesquelz Estatz la dicte Ville entretient chauld commerce de mer de toutte antiquité... »

JEAN POMMEROL

QUESTIONS EXTÉRIEURES

CRISE BALKANIQUE

L'entente austro-russe pesait depuis 1897 sur les Etats balkaniques, pour « la défense du *statu quo* et de la paix générale », — pour le maintien de la mangerie turque et du massacre hamidien[1]. De 1897 à 1902, rien n'avait contre-balancé cette tyrannie : les Puissances occidentales laissaient faire, divisées d'abord par leurs querelles africaines (Adoua, 1896; Fachoda, 1898), puis unies quelques mois (1898) pour la délivrance de la Crète, séparées de nouveau et distraites du Levant par les affaires du Transvaal (1899-1902). Mais, de 1902 à 1907, tandis que les affaires d'Extrême-Orient distrayaient, à son tour, l'attention de la Russie, Londres, Paris et Rome s'étaient réconciliées et la réforme de la Macédoine était devenue l'objet de leurs communs désirs.

Angleterre, France et Italie, par la prédication de leurs comités arméniens et balkaniques, par les grands *meetings* de Paris (15 février 1903), de Milan (26 avril), de Rome, de Bruxelles, de Londres (29 septembre) et par la réunion de tous ces comités à Paris (25 novembre 1903), apprenaient enfin l'iniquité du *statu quo*. Dans les Parlements occidentaux, l'opinion imposait aux Cabinets une politique de fermeté. Avec l'appui de Paris et de Rome, Londres se chargeait d'obtenir les concessions nécessaires. De 1903 à 1907, profi-

1. Voir la *Revue* du 15 mars : *Entente austro-russe* et mon livre *Pro Macedonia*.

tant des relations amicales, qui sont de tradition entre les gouvernements autrichien et anglais, le roi Édouard allait à Vienne demander ces concessions.

En août 1903, premier voyage d'Édouard VII à Vienne : le syndicat austro-russe consent à établir son programme de Mürzsteg. Des deux maux dont souffre la Macédoine, il semble rationnel de porter remède d'abord au plus cruel : il faut assurer aux populations le simple droit de vivre, en supprimant le régime hamidien, le massacre; le droit à la vie tranquille et à la prospérité ne viendra qu'ensuite, avec la réforme du régime turc et la suppression graduelle des quatre mangeries, impôts, justice, routes, armée. Le syndicat austro-russe refuse le gouverneur responsable, que propose lord Lansdowne, et s'en tient à deux « agents civils », que l'on adjoint au délégué d'Abd-ul-Hamid, à l'inspecteur-général Hilmi-Pacha, avec mission de tout voir et consigne de ne rien faire. Du moins, cette première intervention d'Édouard VII fait installer des officiers européens pour la réforme de la gendarmerie.

En août 1905, second voyage d'Édouard VII à Ischl : le syndicat austro-russe promet de brider la première des mangeries turques, la mangerie des impôts; la Macédoine y gagne la réforme financière. En août 1907, troisième voyage d'Édouard VII à Ischl : il en rapporte la promesse de réforme judiciaire. Encore deux étapes, — réforme des routes et corvées; retrait de l'armée turque, — et, sans porter atteinte à l'intégrité de l'empire ottoman, sans nuire à l'autorité ni aux revenus de la Porte, sans léser en quoi que ce soit les intérêts de la population musulmane, on aura donné aux chrétientés de Macédoine un régime, non d'autonomie ni de privilèges, mais de légalité, sous le contrôle des Puissances.



En août 1907, on va donc imposer au Sultan la réforme des tribunaux macédoniens. Cinq jours après l'entrevue d'Ischl, l'Autriche et la Russie communiquent aux ambassades un programme judiciaire, qu'elles ont rapidement établi, mais qui

répond si peu aux exigences de la situation et aux désirs des puissances occidentales que Vienne veut obtenir le consentement particulier de l'Italie. M. d'Ærenthal et M. Tittoni se rencontrent à Semmering le 24 août. Note officieuse du 25 août :

Après leur conférence d'hier matin, les deux ministres Tittoni et d'Ærenthal ont naturellement été interrogés par les journalistes de Vienne et d'Italie venus à Semmering. Les sujets qu'ils ont successivement examinés ont été en première ligne la question de la réforme judiciaire en Macédoine, la répression des bandes, l'accession de l'Italie à l'œuvre des réformes entreprise par l'Autriche et la Russie. Ils ont constaté l'identité de vues entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie sur toutes les questions balkaniques.

Dès le 26 août, l'ambassade italienne à Constantinople annonce l'adhésion de son gouvernement au programme si modéré de Vienne et de Pétersbourg. Le même jour, on lit dans la *Gazette de Francfort* :

Constantinople, 25 août.

Aujourd'hui, sera signé avec la maison Ansaldo le contrat d'après lequel elle doit bâtir pour 350 000 livres sterling un croiseur de troisième classe. Cette commande indigne la diplomatie anglaise, qui reproche cette prodigalité à un moment où les finances turques sont en si mauvais état.

Simple coïncidence peut-être; mais coïncidence notable parce que, d'août 1907 à février 1908, chaque fois que le Sultan ajournera quelqu'une des demandes austro-russes ou des suggestions anglaises, il promettra ou concédera quelque affaire aux ambassades d'Italie, de France et d'Allemagne. Et voilà un premier atout qu'il faut apprécier, si l'on veut comprendre quelque chose au jeu d'Abd-ul-Hamid.

Depuis 1905, à l'exemple de ses collègues allemand et français, l'ambassadeur italien s'est mis à solliciter les concessions et commandes pour ses nationaux, et le Sultan n'a pas de meilleur ami.

Constantinople, 15 mars 1907.

Une grande banque italienne vient d'être fondée ici. Cet établissement de crédit porte le titre de *Société commerciale d'Orient,* et

l'initiative en a été prise par la *Banque commerciale* italienne, qui a déjà constitué récemment la Compagnie pour la construction du port d'Antivari.

Les commandes de matériel naval au Creusot ont mis en espoir les chantiers Ansaldo, Odero, Orlando ; l'Italie voudrait devenir pour la marine turque ce qu'est l'Allemagne pour l'armée ; un personnel italien est engagé par l'amirauté ottomane. Une autre considération, plus importante, incline le gouvernement de Rome aux désirs du Sultan : l'Italie est en train d'organiser son protectorat sur les congrégations qui renoncent à la protection française. Durant tout l'été de 1907 et le début de 1908, ce ne sont, entre Rome et Stamboul, qu'échanges de décorations. En août, le roi d'Italie reçoit l'ordre turc dynastique d'Ali Osman, qui n'est attribuable qu'aux princes ottomans, mais que les empereurs d'Autriche et d'Allemagne ont déjà reçu. On lit dans *le Figaro* du 30 septembre :

Le Sultan vient de recevoir un envoyé spécial du roi Victor-Emmanuel, le général Trombi, qui était porteur de cadeaux, d'une lettre autographe pour Abd-ul-Hamid et d'une photographie du roi d'Italie avec tous ses ordres ottomans, pour mieux marquer les rapports étroits qui unissent les deux souverains et les deux pays. *C'est la première fois qu'un souverain d'Europe pousse jusque-là les prévenances.*

Constantinople, 10 octobre.

Une mission spéciale part aujourd'hui pour porter la décoration de l'Osmanié au roi d'Italie.

Constantinople, 26 janvier.

Sur l'intervention personnelle de l'ambassadeur d'Italie, le Sultan a renouvelé les contrats du personnel italien de l'amirauté.

Les ambassadeurs de France et d'Allemagne se piquent au jeu. Jamais la situation financière du Turc n'a été aussi critique. En Asie et en Europe, sauf dans le vilayet de Mossoul, les récoltes ont manqué :

Constantinople, 17 septembre.

Le vilayet d'Andrinople est en déficit pour plus d'un million de livres turques (23 millions de francs), par suite de l'augmentation

des effectifs militaires et du renchérissement des vivres et fourrages. Le vilayet d'Erzeroum est en déficit pour plus de huit cent mille livres turques. Le vilayet de Smyrne a perdu plus de 50 p. 100 des récoltes, à la suite des inondations. Les ressources financières sont épuisées; les avances par les *Phares*, la *Deutsche Bank* ou sous le couvert du Chemin de fer d'Anatolie demandent à être consolidées. Il n'y a plus de gage pour un emprunt qui, dans l'état actuel des finances turques, ne peut être inférieur à cinquante millions de francs.

Les prêteurs à la petite semaine et les quémandeurs de concessions accourent. Au début de 1907, la finance de Paris, pour lutter contre la *Deutsche Bank*, a fait appel au concours de la finance anglaise :

Constantinople, 15 mars.

Dans les cercles diplomatiques allemands, on se montre très inquiet au sujet de l'accord financier anglo-français, qui vient de réunir les groupes financiers de la Banque d'Angleterre, des Rothschild anglais et français et de la haute banque française de Paris et de Constantinople. Ce puissant groupement financier s'intéressera à toutes les affaires financières, industrielles et commerciales de l'Orient et de l'Égypte.

Ce « puissant groupement financier » a le meilleur des avocats dans l'ambassadeur de France :

Constantinople, 11 mai.

Entre le Grand Vizir et l'ambassadeur de France, M. Constans, ont eu lieu ces jours-ci des conférences très importantes concernant les finances de la Turquie.

Outre les Phares, les Quais et les lignes de Syrie, l'ambassadeur de France veille aux charbonnages d'Héraclée, que lui réclame un vice-président de la Chambre des députés, et c'est grosse partie, où il faut jouer serré, en promettant et refusant à point les emprunts que mendie la Porte :

Constantinople, 20 juin.

Le Sultan a rendu un iradé développant la concession française du bassin houiller d'Héraclée au profit du groupe financier du comte Vitalis. La nouvelle Société française avancerait quatre cent mille livres turques au gouvernement ottoman.

Constantinople, 17 juillet.

Les négociations engagées par la Porte avec l'administration des Phares de l'Empire ottoman, pour une avance de trois cent mille livres turques, gagée sur les redevances de cette institution, sont en bonne voie. On attendait la conclusion de cette opération de trésorerie aujourd'hui même.

Constantinople, 4 août.

L'ambassadeur de France, qui rentre ces jours-ci à Constantinople, serait porteur du projet d'emprunt pour lequel il aurait été prié par le Sultan.

Constantinople, 25 août.

La Banque ottomane a avancé cinquante mille livres turques au Ministère des Finances, pour les besoins de la Macédoine. Les ressources financières faisant défaut à la veille de l'anniversaire du Sultan, on paie aux fonctionnaires, en monnaie de billon, une semaine d'appointements. Le 24 août, après le sélamlik, le Sultan a reçu en audience prolongée M. Constans.

Constantinople, 11 octobre.

La Banque ottomane, qui poursuit des négociations avec le gouvernement pour la conversion de l'emprunt de 5 p. 100 1896, vient de faire une avance de deux cent cinquante mille livres turques garantie par l'excédent des dîmes.

Constantinople, 18 janvier.

M. Constans, ambassadeur de France, a été reçu hier en audience privée par le Sultan. Le Sultan a montré une particulière bienveillance à M. Constans qu'il tient en grande estime. L'emprunt ottoman en prévision serait de deux millions cinq cent mille livres turques; mais les négociations ne seront engagées qu'après le règlement des différentes questions, entre autres, l'affaire d'Héraclée.

Quand l'ambassadeur français croit enfin tenir sa concession d'Héraclée, Abd-ul-Hamid échappe : les Allemands font des conditions meilleures. Outre le *Koniah-Bagdad*, dont il faut trouver la garantie kilométrique, trois affaires occupent l'ambassade d'Allemagne, — le pont de la Corne d'Or, le desséchement de la plaine de Koniah et la réfection des Chemins de fer d'Anatolie :

Constantinople, 23 août.

Malgré les nouvelles contradictoires, ce seraient toujours les maisons métallurgiques de Nüremberg et d'Augsbourg, qui seraient

chargées de la construction du pont de Karakeuy, reliant Stamboul à Galata.

Constantinople, 27 août.

Un iradé accorde à la société du Chemin de fer d'Anatolie la construction d'une double voie entre la tête de ligne Haïdar-Pacha et le village de Pendik : 25 kilomètres, coûtant quatre millions.

Constantinople, 16 septembre.

Le Sultan vient de rendre un iradé définitif pour le desséchement et la mise en valeur des marais de Koniah dont le Chemin de fer d'Anatolie, c'est-à-dire la *Deutsche Bank* de Berlin, aura l'entreprise. La *Deutsche Bank* est en négociation avec le gouvernement ottoman pour une avance de cinq à six cent mille livres turques. Il serait également question d'un fort emprunt par son intermédiaire.

Constantinople, 19 septembre.

La construction du pont de Karakeuy, reliant Galata et Stamboul, avait été accordée à deux maisons de Nuremberg et d'Augsbourg, par iradé. Mais des vices de forme ayant été relevés par le Grand Vizir, l'iradé a été rapporté.

Constantinople, 22 septembre.

La question du pont de Karakeuy est de nouveau réglée au profit des maisons d'Augsbourg et de Nuremberg, à la suite d'un accord avec la *Deutsche Bank* de Berlin. Cette banque avancera deux cent mille livres turques au gouvernement ottoman pour couvrir les frais de construction; le péage du pont serait donné en garantie.

Constantinople, 22 novembre.

L'iradé, accordant définitivement la concession de l'irrigation des plaines de Koniah à la société du Chemin de fer d'Anatolie a paru. Le coût des travaux sera de dix-neuf millions et demi de francs, remboursables dans l'espace de trente-cinq ans à partir de l'achèvement des travaux qui devront durer au maximum cinq ans.

Mais les Allemands sont trop exigeants; Abd-ul-Hamid appelle les Italiens à l'aide :

Constantinople, 24 novembre.

Le ministre de la marine continue à faire opposition à la construction du pont de Karakeuy par les maisons de Nuremberg et d'Augsbourg. Il désire confier cette construction à la maison Ansaldo, de Gênes, qui est en négociations pour acheter l'arsenal de la Corne d'Or.

Les Allemands reviennent à des sentiments meilleurs.

Constantinople, 3 janvier.

M. Huguenin, directeur général des Chemins de fer d'Anatolie, vient de consentir au gouvernement turc une avance de deux cent mille livres (environ quatre millions et demi de francs), pour les fêtes prochaines du Courbam Baïram. Cet emprunt permettra de payer un mois d'appointements aux fonctionnaires.

Voici le *bakchich* : un iradé autorise les Allemands à doubler le capital de leur Chemin de fer d'Anatolie; de 65 millions de francs, ce capital est porté à 135 millions, avec garantie d'intérêt. De cette augmentation de 70 millions, 32 millions seulement ont leur emploi spécifié : 4 millions pour le doublement du tronçon Haïdar-Pendik; 8 millions pour l'aménagement à la circulation des trains rapides de la ligne entière Haïdar-Koniah; 20 millions pour l'assèchement et l'irrigation des plaines de Koniah. Restent 38 millions que les Allemands emploieront à leur gré.

Constantinople, 20 janvier.

Les financiers français n'ont pas été satisfaits de l'aide prêtée par la banque allemande au trésor impérial. Aussi, pour amener à résipiscence le gouvernement dans l'affaire d'Héraclée, la Banque ottomane a refusé les petits emprunts et les menues avances. Abd-ul-Hamid avait donné à l'ambassadeur italien un chèque de quarante mille francs pour les victimes du tremblement de terre en Calabre; quand on se présenta pour toucher, la Banque refusa, disant que le compte de la Liste Civile était déjà en déficit.

Abd-ul-Hamid peut négliger cette mauvaise humeur :

Francfort, 8 février.

La *Gazette de Francfort* reçoit de Constantinople la nouvelle que le ministre des finances de Turquie a obtenu de la *Deutsche Orient Bank* une avance de soixante-cinq millions de livres turques, garantie par les excédents de recettes de la Dette.

Si l'ambassadeur français pense à quelque tour de sa façon, on va lui mettre un concurrent dans son affaire d'Héraclée :

Constantinople, 13 février.

Un iradé a sanctionné l'avance de quatre-vingt mille livres faite

au Trésor ottoman par la *Deustche Orient Bank*. Les négociations avec la *Banque commerciale* italienne pour une avance de cent mille livres sont rompues à cause d'un désaccord sur les garanties. Hier, après le selamlik, le Sultan a reçu l'ambassadeur d'Italie. La situation de la gendarmerie en Macédoine et les difficultés soulevées contre les travaux entrepris par des Italiens dans le bassin houiller d'Héraclée auraient fait l'objet de l'entretien.

Par l'entremise des Phares, les Français rentrent en grâce :

Constantinople, 15 février.

Le Sultan vient de se montrer particulièrement gracieux pour un journaliste français, M. de Nalèche, directeur des *Débats*, qu'il a décoré d'un de ses grands cordons, invité à sa table et reçu en audience privée, avec son beau-frère, M. le comte Pierre de Vauréal, administrateur général des Phares ottomans.

Le *Journal des Débats* du 7 septembre publiait la lettre d'un docteur Syméonidès (de Samsoun), dont voici le début et la fin :

Étant de passage, depuis quelque temps, à Paris, ce centre de la liberté et de la civilisation, je saisis cette occasion pour faire connaître au monde européen les sentiments de respect et de reconnaissance, que nous autres, Grecs du Pont, nous nourrissons à l'égard de la personne auguste de S. M. le Sultan Abd-ul-Hamid II, pour le bien-être et la liberté dont nous jouissons sous son règne...

Aussi, nous autres Grecs du Pont, rendons grâces à Dieu de vivre sous le sceptre et l'égide de notre auguste empereur, le Sultan, sous le règne duquel nous jouissons d'une liberté et d'un bien-être dont nos frères de la Bulgarie sont tout à fait privés.

***

D'août 1907 à février 1908, les trois ambassades de France, d'Allemagne et d'Italie étant ainsi occupées, il ne reste en face du syndicat austro-russe que l'Angleterre. Le syndicat n'est pas unanime. Pétersbourg et Londres viennent de signer leur accord asiatique, et leur entente est fortifiée par les dangers que font courir à la Perse les empiétements militaires du Sultan et les entreprises financières de Berlin : les troupes turques ont occupé certains territoires contestés; la Banque

allemande d'Orient parle de fonder à Téhéran une Banque allemande de Perse. Or, en l'absence de M. de Marschall, — l'ambassadeur d'Allemagne est retenu au Congrès de La Haye, — c'est M. Zinovief qui est doyen du corps diplomatique : si Vienne partageait l'empressement de Londres et de Pétersbourg, on pourrait encore espérer une solution assez prompte. Mais au lendemain de Semmering, les officieux ont déclaré que « l'Autriche-Hongrie souhaiterait que la réforme judiciaire fût faite lentement, afin de ménager la susceptibilité du Sultan ». La Porte, ayant reçu le programme austro-russe (20 août), ne peut nier que l'anarchie macédonienne soit à son comble; le colonel anglais Elliott vient d'être enlevé par une bande bulgare :

Sofia, 14 août.

Voici le résumé d'une statistique reçue ici de l'inspecteur-général de Macédoine, Hilmi-pacha, sur les combats qui ont été livrés à des bandes par les troupes turques en Macédoine au cours des quinze derniers mois. De mars 1906 à juin 1907, il y a eu 74 conflits avec des bandes bulgares et 291 morts; 46 conflits avec des bandes grecques et 218 morts; enfin, 13 conflits avec des bandes serbes et 39 morts.

Au total, 133 rencontres. Dans cette statistique, l'inspecteur-général n'a relevé que les « combats » entre bandes révolutionnaires et troupes gouvernementales. Le tableau des meurtres individuels, vols, incendies, attaques de fermes ou de villages, combats entre bandes et bandes, est difficile à dresser : chaque jour, dans chaque canton macédonien, Patriarchistes et Exarchistes, Grecs et Valaques, Grecs et Bulgares, Bulgares et Serbes, Albanais et Serbes se massacrent à qui mieux mieux.

Voici le journal grec *l'Hellénisme* :

Le 10/23 juillet, une nombreuse bande bulgare pénétra dans le village Mandil et mit le feu à la maison d'un vieillard, Thomas Contanstinou, qui périt dans les flammes ainsi que sa femme. Les bandits blessèrent les paysans Euthymios Georgiou, Angelos Markou et une femme, Angeliki Constantinou; enfin, ils tuèrent un autre Grec, Apostolos Deliou.

Le 14/27 juillet, une bande bulgare a massacré aux abords du village de Selino deux Hellènes, les nommés Antoine et Stavro. Les

victimes ont été atrocement défigurées. Le lendemain, la même bande, ayant pu enlever un autre Hellène, le nommé Nicolaou, elle l'a mis à mort après un long supplice : la victime a été d'abord scalpée vivante, puis a eu les yeux arrachés et la langue coupée; enfin, elle a été coupée en morceaux.

Le 2 août, six Grecs, dont un originaire de Negovani et les cinq autres natifs de Neveska, ont été attaqués par une bande bulgare sur la route de Florina, à proximité de Kotori. Les victimes portaient des traces de strangulation et de nombreuses blessures.

Athanasios Constantinou, pâtre grec originaire de Gradobor, a été assassiné dans la nuit du 3 au 4 août par le comitadji bulgare Christo Athanas. Stéphanos Koli, de Kato-Spanitsa, a été mis à mort par les Bulgares dans son champ. Traïos Frangou, son beau-frère, et un autre paysan de Gorgope ont été massacrés.

Ce catalogue d'un mois se poursuit en deux longues colonnes de journal... Et voici le bulgare *Courrier de Sofia* :

Salonique, 5 août.

On écrit de Monastir qu'une bande turque, commandée par Patcho bey, a tué plusieurs Bulgares des villages de Gourbinovo et de Raïtza. Cette bande est entretenue par le comité turc de Presba et a pour but spécial de tuer les villageois bulgares. Ce comité a envoyé un ordre écrit à tous les Turcs du kaza de Presba, leur défendant d'accompagner les Bulgares sous aucun prétexte. Cela fait prévoir l'intention de continuer les assassinats.

Salonique, 9 août.

De Monastir, on signale que le 7 courant on a posté des policiers devant l'Agence Commerciale Bulgare et les Consulats de Grèce et de Serbie, avec ordre de ne laisser entrer personne sauf les fonctionnaires consulaires. Le même jour, deux attentats ont eu lieu, l'un contre un Grécoman, l'autre contre un Bulgare; le premier, grièvement blessé, est un des personnages actifs du Comité grec; le second est un employé, qui n'a pas été blessé.

Constantinople, 23 août.

Sur vingt-cinq évêques métropolitains et cinq évêques grecs en Macédoine, dix sont inculpés de connivence avec l'action des bandes grecques ou d'incitations contre les Bulgares et les Koutzovalaques et ont encouru une punition. Ce sont ceux de Serrès, Monastir, Karaferia, Drama, Kastoria, Stroumitza, Grébéna, Florina, Elassona et Kitros.

Constantinople, 29 août.

Le 21 août, vers quatre heures du soir, le Bulgare Pétro Christoff, âgé de soixante ans, président de l'*esnaf* des débitants en vins, a été assassiné à Monastir en plein marché par un affilié du comité grec.

Salonique, 11 septembre.

Lundi soir, une bande grecque, composée de cinquante à soixante antartes, a attaqué les tuileries situées à quatre kilomètres environ nord-ouest de la ville et où travaillent continuellement trois cents ouvriers bulgares. Huit ouvriers, surpris dans la première cabane, ont été tués. Les cadavres, parmi lesquels ceux de deux enfants de treize à quatorze ans, ont été horriblement mutilés à coups de baïonnettes.

En pleine ville de Serrès, chaque jour, des Bulgares sont assassinés dans la rue qui sépare du consulat grec l'évêché patriarchiste. Et voici le journal roumain, le *Courrier des Balkans* :

Le tribunal de Salonique vient d'acquitter le Roumain Démètre Palicaria, de Karaféria, injustement détenu en prison depuis quelques mois pour avoir usé du droit de défense, lors d'une attaque dont il avait été l'objet en pleine ville de Caraféria de la part de terroristes grecs, au cours de laquelle son cavass est tombé mort.

S. Exc. Hilmi-pacha a fait arrêter et reléguer dans le district de Drama deux Grecs de Karaféria, les nommés Tousha et Anastase Manolaki, qui étaient les chefs du comité grec et les instigateurs principaux de la propagande par le fait.

Une bande grecque très nombreuse, conduite par le nommé Caravida, originaire de Crète, a essayé dernièrement d'attaquer et d'incendier le village roumain de Papadia, dans la région de Maurihovo. Les Roumains de cette localité, bien que pris à l'improviste, se sont vaillamment défendus et ont repoussé les bandits grecs, qui ont toutefois incendié cinq ou six maisons et des écuries.

Les Serbes fourniraient un compte aussi long d'attentats bulgares et albanais. Il est regrettable qu'un *Livre Jaune* ne nous ait pas encore donné les statistiques mensuelles, que dressent les officiers européens de la gendarmerie. Par une correspondance du journal *le Temps*, nous connaissons la seule statistique de novembre 1907 :

Salonique, 3 janvier.

Le colonel Vérand a bien voulu me donner quelques renseigne-

ments sur les résultats obtenus dans la réorganisation de la gendar merie ottomane. Voici le résumé de ses déclarations.

Nous assistons, impuissants, mes collègues et moi, à cette lutte fratricide entre orthodoxes patriarchistes et orthodoxes exarchistes. Dans notre impartialité, nous tâchons de faire entendre, mais en vain, de sages conseils. A l'heure actuelle, c'est la vendetta générale : un crime appelle un autre crime, un pillage un autre pillage, un incendie un autre incendie. Sur mon instigation, nous avons commencé à échanger entre secteurs, mensuellement, la liste des assassinats commis. Je puis vous la communiquer; cela vous donnera, sans plus amples explications, une idée de ces luttes religieuses. Mois de novembre :

Dans le secteur austro-hongrois (vilayet d'Uskub), 64 assassinats commis, dont 52 sur les Bulgares, 5 sur les Serbes et 7 sur les Turcs. Dans le secteur italien (vilayet de Monastir), 56 assassinats dont 34 sur les Bulgares, 7 sur les Grecs, 3 sur les Serbes et 12 sur les Turcs. Dans le secteur russe (vilayet de Salonique), 45 assassinats, dont 36 sur les Bulgares, 4 sur les Grecs et 5 sur les Turcs. Dans le secteur français (vilayet de Salonique), 46 assassinats, dont 20 sur les Bulgares, 9 sur les Grecs et 17 sur les Turcs.

Au total : 211 meurtres politiques ou religieux commis dans un mois, dont 142 sur les Bulgares, 41 sur les Turcs, 20 sur les Grecs et 8 sur les Serbes.

Malgré tout, le Sultan pense que de belles promesses seront acceptées par l'Autriche; dès ce moment, il semble que M. d'Ærenthal soit entré en négociations secrètes avec le Grand Vizir, Ferid-pacha : pour éviter le contrôle européen sur la justice, la Porte annonce qu'elle va réformer elle-même sa police et ses tribunaux de Macédoine. Le 17 septembre, M. Zinovief reçoit ce projet turc et le soumet aux ambassadeurs, qui déclarent, gens scrupuleux, en référer à leurs gouvernements.

C'est alors que M. Isvolski vient conférer avec M. d'Ærenthal : il trouve à Vienne le duc de Connaught et le roi de Roumanie (25 septembre). Note officieuse du 27 septembre :

Les journaux attribuent la plus haute importance à l'entrevue de M. d'Ærenthal avec M. Isvolski. Il y sera établi un véritable protocole sur le développement du programme de Mürzsteg et fixé dans tous les détails l'action de la réforme judiciaire telle que l'entendent la Russie et l'Autriche-Hongrie avec l'assentiment maintenant obtenu de toutes les puissances d'Europe.

« Comme résultat pratique des conférences de M. Isvolski avec M. d'Ærenthal », le *Journal officiel* de Vienne (30 septembre) publie les instructions que le syndicat austro-russe adresse à ses agents diplomatiques dans les Balkans et qu'il communique aux Puissances. On espère gagner la Porte à un arrangement; mais on veut d'abord écarter « certaines interprétations erronées du programme de Mürzsteg ». Les deux Puissances intéressées confessent enfin que l'article III de ce programme a causé depuis quatre ans des maux incalculables :

L'action des comités révolutionnaires et des bandes tant bulgares que serbes et grecques en Macédoine, leurs rencontres à main armée, les conversions forcées auxquelles elles contraignent telle ou telle partie de la population des vilayets sont causées par une interprétation erronée, mais malheureusement très répandue, de l'article III du programme de Mürzsteg qui dit : « Aussitôt qu'un apaisement du pays sera constaté, demander au gouvernement ottoman une modification dans la délimitation territoriale des unités administratives en vue d'un groupement plus régulier des différentes nationalités. » Les comités révolutionnaires, en abandonnant la lutte contre le gouvernement ottoman et en lui substituant des rivalités nationales, agissent apparemment ainsi pour élargir chacun la sphère territoriale de sa nationalité, dans l'espoir que cette extension, bien que factice et due plutôt à la force qu'au libre choix des habitants, pourrait servir de base à une nouvelle délimitation future et à un accroissement de nationalité sur la base de cette augmentation déclarée de l'élément ou bulgare, ou serbe, ou grec.

Il semblerait qu'une proclamation dût suivre un tel aveu. L'intégrité de l'empire ottoman est un dogme que se transmettent les chancelleries. Mais c'est aussi la condition première de toute politique honnête en Macédoine : pour le présent, du moins, et pour un long avenir, on ne conçoit pas que les races, religions et Églises, qui se disputent cette province, puissent vivre autrement que sous la neutralité du drapeau turc. Le joug de libérateurs chrétiens, quels qu'ils soient, serait intolérable aux musulmans, néfaste aux autres chrétientés. Parler de délimitation intérieure, de zones définies et de groupes différenciés, de « sphères » grecque, serbe, albanaise, bulgare, c'est vouloir ignorer qu'il n'est pas un canton où toutes les races ne soient représentées et qu'il n'est pas de force humaine,

capable de régulariser le chaos de ces peuples que les siècles, les conditions naturelles et les révolutions historiques ont tantôt dispersés, tantôt réunis et amalgamés, puis de nouveau dispersés.

L'intégrité territoriale de l'empire ottoman, proclamée intangible et solennellement garantie par les Puissances, donnerait à l'Europe le droit d'imposer les réformes comme paiement de cette garantie. Mais Vienne pour la Turquie d'Europe et Pétersbourg pour la Turquie d'Asie, le syndicat austro-russe est-il partisan de l'intégrité?... Au lieu de biffer l'article III du programme de Mürzsteg, on tente de l'expliquer et l'on permet aux compétiteurs de garder leurs espoirs en un partage, proche ou lointain, de la Macédoine. Seulement, par une *Note* comminatoire aux gouvernements de Belgrade, de Sofia et d'Athènes (1er octobre), Vienne et Pétersbourg menacent de leurs foudres quiconque voudra hâter ou préparer ce futur règlement macédonien : tous les compétiteurs doivent s'en rapporter à la sagesse et à la générosité austro-russes.

D'avance, le roi de Roumanie, présent à la rencontre de MM. Isvolski et d'Ærenthal, a déclaré que « jamais les Roumains n'ont usé des moyens violents en faveur des Koutzo-Valaques » et qu'il en serait toujours de même, si les Puissances obtenaient, non du Turc, mais du Patriarcat, la liberté religieuse et scolaire pour ces populations valaques qu'opprime l'hellénisme.

Belgrade adhère aussi au programme austro-russe, pourvu que l'on étende les réformes au nord de la Macédoine, à ce vilayet de Kossovo, que les Serbes appellent Vieille Serbie et que le Sultan a refusé jusqu'ici d'interdire aux razzias et sanglantes farces de ses Albanais. La malheureuse Serbie est, d'ailleurs, pieds et poings liés, à la merci du syndicat. L'Autriche-Hongrie la tient par le traité de commerce que l'on discute depuis un mois et d'où dépend, avec l'exportation du bétail, toute la vie du paysan serbe. Les Russes tiennent le roi Pierre, comme jadis le roi Alexandre et la reine Draga, par la négociation du voyage à Pétersbourg, toujours promis, toujours différé : depuis qu'un régicide a mis sur le trône Pierre Karageorgevitch, les Puissances n'ont pas encore voulu le recevoir ; il vient de se brouiller avec son terrible beau-père, le prince Nicolas de Monténégro, qui l'accuse de lui envoyer

des bombes; les vengeances du Vieux de la Montagne Noire sont audacieuses et le prince monténégrin, Mirko, époux d'une Obrenovitch, a toujours espéré le trône de Serbie... Belgrade promet d'être sage.

En Bulgarie, depuis un an, la Double Alliance a perdu de son pouvoir : le prince Ferdinand se dit mal payé de son dévoûment; il attribue à l'entourage phanariote de M. Clemenceau une influence sur la politique française; il reproche à Paris de favoriser le Grec, tandis que les Grecs accusent nos fonctionnaires en Macédoine de favoriser le Bulgare. Mais la présence du grand-duc Wladimir et les délégations d'officiers russes à l'inauguration du monument de Plevna (12 septembre) le calment un peu. Le grand-duc témoigne, par ses larmes, de son dévoûment personnel à la cause macédonienne. Les journaux allemands prétendent qu'il a signé une convention secrète, qui met la diplomatie et l'armée bulgares dans la main de Pétersbourg. Même sans cette convention, les chefs des partis en Bulgarie et du mouvement en Macédoine semblent décidés à une politique de patience : désormais, ils auraient moins de bénéfice à des « actes imprudents et prématurés » qu'à une attente pacifique; la seule force des choses travaille pour leur avenir plus puissamment que toutes les énergies des hommes. Pays côtier de l'hinterland bulgare, la Macédoine, réformée et mise en valeur, serait la meilleure colonie de la principauté. Plaine maritime et méridionale au pied de la montagne slave, la Macédoine appelle la descente des « Auvergnats » du nord : on a vu quelquefois les gens des plaines conquérir les monts par la force ou la religion, par les soldats ou par les moines; en paix, d'ordinaire, ce sont les gens des monts qui conquièrent les plaines par le travail et l'endurance.

Les Grecs, depuis vingt ans, subissent cette irrésistible poussée du Slave macédonien. Leurs défaites de 1897 leur ont enlevé la confiance du *raia*. Ils ont en 1903 espéré que leurs flatteries au Sultan et même une alliance avec la Porte mettraient le pouvoir turc à leur service ou, du moins, leur vaudraient ce chemin de fer Salonique-Larissa qui placerait la Macédoine occidentale dans la clientèle du royaume. La Porte s'est jouée d'eux et le Sultan a accordé sa faveur aux Koutzo-Valaques que, depuis 1903, la propagande roumaine pousse

au schisme. Car en 1903, cette propagande roumaine, qui s'était tue depuis 1897, a reparu. Elle demande en Macédoine un clergé et une liturgie valaques, des églises et des écoles où le roumain sera la langue du culte et de l'enseignement. Le Turc encourage ce mouvement, comme il l'a toujours encouragé[1] : parmi ces chrétiens valaques, trop disséminés pour former jamais une nationalité autonome, trop éloignés de leurs frères de Roumanie pour rêver d'une annexion, la Porte pourra trouver des fonctionnaires plus sûrs que parmi les autres chrétientés; puisque l'Europe exige des fonctionnaires chrétiens, c'est de Valaques que le Sultan recrutera sa gendarmerie et ses bureaux[2].

L'émigration achève de ruiner l'hellénisme en Macédoine. C'est un phénomène général au Levant, depuis que les Amériques ont épuisé les réserves d'Irlande, d'Allemagne et d'Italie. Les émigrants levantins de toutes races et de toutes religions sont recrutés par les Compagnies de transport; l'appât des gros salaires et la misère des peuples ottomans font embarquer, par centaines de milliers, Macédoniens, Syriens, Arabes, Turcs même. La Macédoine, au lieu de recevoir comme autrefois les immigrants des îles et du continent grecs, perd des Hellènes ou des Valaques hellénisés, qu'une fortune rapidement acquise fixe ordinairement dans quelque capitale anglo-saxonne ou qui ne reviennent que pour grossir à Athènes la trop nombreuse cohorte des « Homogènes ». Le Slave émigre aussi, mais revient, d'ordinaire, en Macédoine, sitôt qu'un petit pécule amassé lui permet l'acquisition d'un champ ou d'une boutique au bazar.

Descente bulgare, schisme valaque, émigration grecque : triple danger, dont l'hellénisme constate de plus en plus la grandeur et l'imminence; les gens d'Athènes ne voient de salut que dans un prompt règlement qui ferait à chaque nationalité sa part et garantirait à jamais l'avenir; ils veulent que l'on s'en tienne au programme de Mürzsteg et que l'on partage tout de suite la Macédoine en « sphères » religieuses ou natio-

1. Voir mon livre *la Turquie et l'Hellénisme contemporain*.

2. Voir là-dessus Nicolas Papahagi, *les Roumains de Turquie*, Bucarest 1905, et *Documents diplomatiques* (1905) publiés par le gouvernement roumain. Voir aussi les *Questions diplomatiques et coloniales* du 15 mars.

nales. La *Note* austro-russe est donc mal accueillie d'eux : les bandes grecques vont continuer leurs exploits et les autres bandes reprendront la campagne; de tout son pouvoir, le Sultan contre la gendarmerie européenne favorisera leurs exploits; après la finance, l'anarchie est le meilleur atout dans le jeu d'Abd-ul-Hamid.

***

En même temps que leur *Note* aux États balkaniques, Vienne et Pétersbourg ont rédigé un nouveau projet de réforme judiciaire et l'ont communiqué aux ambassades. Incident immédiat : ce projet, qui devait demeurer secret jusqu'à l'entente des ambassadeurs, est livré à la Porte, et les ambassades s'accusent l'une l'autre [1]. Puis certains ambassadeurs refusent de « prendre une telle responsabilité ». Alors que les financiers français rentrent en faveur auprès d'Abd-ul-Hamid, l'ambassade française, — simple coïncidence, une fois encore, — éprouve le besoin de consulter son gouvernement qui, après la visite de M. Isvolski, vient tout juste de donner son adhésion à toutes les réformes... Enfin, au bout de deux semaines, on peut engager la conversation et constater l'accord unanime des Puissances. Mais on constate aussi que Londres et Pétersbourg, seules, ont le ferme dessein d'aboutir. Vienne est toujours obtinée à ses espoirs secrets de *statu quo*. Elle ne saurait tolérer qu'une Macédoine pacifiée et prospère cessât, comme dernier pis aller, d'appeler quelque jour la libération autrichienne. Un nouvel ambassadeur, le marquis Pallavicini, a depuis un an (novembre 1906) remplacé le baron de Calice, qui, durant vingt-six ans de « nonciature » (1880-1906), avait maintenu l'ancienne mode de la diplomatie politique et non pas seulement financière. Le marquis Palla-

1. *8 octobre.* — La *Gazette de Cologne* publie un télégramme de Berlin ainsi conçu : L'assertion qui a paru dans la presse italienne et d'après laquelle l'Allemagne aurait communiqué, sous main, à la Porte, le projet de réforme judiciaire en Macédoine élaboré par les puissances de l'entente, afin que la Porte pût préparer un contre-projet mieux établi et plus étendu, est une assertion purement tendancieuse. L'Allemagne n'a fait aucune communication au gouvernement turc.

vicini, dès son arrivée, a commencé, lui aussi, une politique de chemins de fer :

Constantinople, 17 janvier.

L'ambassade d'Autriche a présenté à la Porte une note mettant le gouvernement ottoman en demeure de terminer le différend existant entre lui et la compagnie des Chemins de fer Orientaux. Depuis 1901, cette compagnie [austro-allemande] est en discussion avec le gouvernement et demande à recourir à des arbitres et éventuellement à un surarbitre.

En mars, premier succès :

Constantinople, 24 mars.

Le Sultan a décidé d'accorder à la Compagnie des Chemins de fer Orientaux la concession de la construction d'une ligne ferrée allant de Rodosto à Mouratli. Une autre ligne ferrée sera construite d'un point avoisinant Dédéagatch et aboutissant à Serrès, en raccordement avec la ligne Salonique-Jonction-Constantinople.

En octobre, juste au moment où la demande austro-russe est remise au Sultan, le litige des Chemins de fer Orientaux qui traînait depuis dix ans, — nouvelle coïncidence — est soudain réglé :

Constantinople, 10 octobre.

L'empereur d'Allemagne, sur l'invitation du Sultan, vient de désigner, comme arbitre dans le différend avec les Chemins de fer Orientaux, M. Moret, ancien président du Conseil des ministres d'Espagne. Une commission composée du conseiller juriste Hakki bey et des avocats Thahan Effendi et Bonnet, vient de partir pour Paris, afin d'y rencontrer M. Moret.

Les autres ambassades, qui sont au plus fort de leur rivalité financière, échangent à nouveau des accusations de duplicité, dont un prochain *Livre Jaune* ou *Bleu* nous donnera, sans doute, quelques aperçus, car Paris et Londres doivent intervenir entre leurs représentants et l'ambassadeur anglais a des mots sévères pour son collègue de France.

Abd-ul-Hamid peut donc maintenir ses refus. Et voici une occasion de tout remettre en cause, en jetant la meute européenne sur une autre piste. A la réunion annuelle des officiers européens, qui vient d'être tenue à Salonique, tous se sont plaints des fonctionnaires turcs et de l'inspecteur-général :

Salonique, 15 octobre.

Les officiers ont eu, dans leurs séances, à examiner de volumineux dossiers, permettant de constater les nombreuses entraves apportées au fonctionnement de la gendarmerie.

Ils considèrent que la réorganisation, qui était en bonne voie, est d'autant plus combattue que les résultats obtenus s'annoncent comme meilleurs. Depuis quelques mois, on s'attache à ruiner ce qui a été si péniblement édifié. On constate encore de nouvelles exactions de la part des troupes. Les gendarmes eux-mêmes sont parfois battus.

Par ces procédés, les réformes sont retardées; elles traînent en longueur; et la commission constate que les autorités cherchent à démontrer que tout ce qu'ont fait les étrangers n'a donné aucun résultat. Elle sera donc dans l'obligation de demander aux gouvernements européens l'application de nouvelles mesures plus énergiques.

On joindra au memorandum qui sera envoyé aux ambassades de nombreuses pièces faisant ressortir les agissements des autorités ottomanes. En résumé, la commission dans ces demandes aura surtout pour but de soustraire la gendarmerie à l'action directe de l'inspecteur-général, qui avec une grande ténacité ne cesse de s'opposer à l'action réorganisatrice étrangère.

Dès que les ambassades transmettent à la Porte ces réclamations, le Sultan ne veut plus parler que de gendarmerie et, lâchant les Kurdes sur la Mésopotamie, reprenant en Arménie la politique des complots découverts et des petits massacres, continuant de faire avancer des troupes en territoire persan, c'est vers l'Asie Mineure qu'il essaie de détourner l'attention de Pétersbourg et de Londres. En Macédoine les bandes n'ont jamais été plus libres, ni les officiers européens, plus empêchés de faire leur métier : du 14 octobre au 14 novembre, 208 meurtres et 48 coups et blessures.

Constantinople, 25 octobre.

L'opinion prévaut ici dans certains cercles diplomatiques que les difficultés suscitées par le gouvernement dans l'œuvre de la gendarmerie en Macédoine auraient pour objet de détourner l'attention des Puissances des réformes judiciaires. Les Puissances seraient toutefois décidées à poursuivre les réformes en se réservant de prendre des mesures énergiques, afin de prévenir la démission du général Degiorgis, qui serait découragé.

Abd-ul-Hamid a délégué en Europe un porteur de décora-

tions, son confident Selim Melhamé, qui tour à tour va implorer la générosité de Vienne et de Rome. Le roi de Grèce, de son côté, arrive à Paris (fin d'octobre) : un achat de canons français, une mission d'officiers français pour la réorganisation de la marine grecque, l'annonce d'un programme naval qu'exécuteront les usines françaises au moyen d'un emprunt français, le mariage français du prince Georges, des sourires royaux à nos ministres, le yacht royal aux touristes de leur famille — Athènes est tout à la France pourvu qu'on livre à la parenté grecque notre consulat de Salonique et qu'on blâme ceux de nos officiers qui sont trop actifs contre les « héros ».

Tout le mois de novembre, la question de la gendarmerie et des bandes prend le pas sur la réforme judiciaire. Pourtant un nouveau contre-projet turc est présenté : gravement, les ambassades discutent ce contre-projet. Du voyage de l'empereur Guillaume II à Londres (11 novembre-14 décembre), les Puissances et le Sultan attendent quelque fait nouveau qui changera tout le débat : j'ai exposé aux lecteurs de cette *Revue* comment on pouvait espérer une négociation « triangulaire » Maroc-Bagdad-Macédoine[1]... Quand il est évident que l'Empereur reviendra de Londres les mains vides, M. de Bülow déclare au Reichstag (30 novembre) qu'Abd-ul-Hamid peut toujours compter sur l'intervention de Berlin : « Nous avons été heureux, dit le Chancelier, de constater que le Sultan reconnaît l'utilité et l'urgence des réformes judiciaires dans les vilayets macédoniens ; sur son désir, un contre-projet turc a été élaboré qui correspond sur de nouveaux points aux désirs des Puissances... Il reste encore, et je crois qu'avec de la patience on y arrivera, à concilier la souveraineté du Sultan avec les besoins de la Macédoine. » Pour « concilier la souveraineté du Sultan avec les besoins de la Macédoine », l'Allemagne va reprendre la direction du concert européen. Il est temps : on dit que l'accord se fait entre les ambassades sur le programme de réforme et de contrôle judiciaires. Mais la Conférence de La Haye étant close enfin et les changements, que l'on avait annoncés, dans les ambassades allemandes

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

n'ayant pas eu lieu, M. de Marschall, qui s'est reposé de sa victorieuse campagne contre les Occidentaux et le pacifisme, va rentrer à Constantinople, redevenir doyen du corps diplomatique. Si la réforme et le contrôle n'ont pas été imposés pendant le décanat de M. Zinovief, que pourra-t-il sortir du décanat de M. de Marschall?

Vienne, 16 décembre.

M. de Marschall, arrivé ici depuis deux jours, a conféré avec M. d'Ærenthal au sujet de la réforme judiciaire en Macédoine. Les ambassadeurs de toutes les Puissances étant d'accord sur le projet, il s'agit maintenant de fixer quelles démarches seront à faire dans le cas fort probable où la Porte s'entêterait dans son refus.

Vienne, 17 décembre.

D'après une information de la *Nouvelle Presse libre,* la visite de M. de Marschall aurait eu pour but d'obtenir des concessions en faveur du Sultan dans la question du contrôle de la justice. M. de Marschall aurait voulu amener un compromis entre le point de vue des Puissances et celui du Sultan, qui compte toujours sur l'appui du gouvernement allemand.

Mais avant même l'arrivée de M. de Marschall à Constantinople, le Sultan a reçu d'un autre ami — de l'ambassadeur italien, dit-on — un secours inespéré. Juste quand les Puissances vont remettre leur note collective sur la réforme judiciaire, cet ambassadeur a des scrupules de méthode : au lieu d'exiger un nouveau contrôle, ne serait-il pas prudent de consolider les anciens? c'est pour un temps seulement que la Porte a reconnu le contrôle des agents civils sur l'administration, des officiers et des commissaires européens sur la gendarmerie et les finances; l'engagement finit en mars 1908; ne serait-il pas expédient de le faire renouveler tout de suite? Cette proposition l'emporte dans le conseil des ambassadeurs; un prochain *Livre Jaune* ou *Bleu* nous dira lequel des Cabinets occidentaux a la faiblesse ou la naïveté de conseiller ce nouvel atermoîment.

Budapest, 15 décembre.

On dit, dans les milieux diplomatiques de Vienne que la prochaine intervention des Puissances à Constantinople consistera en

une démarche collective auprès de la Porte en vue de la prorogation des mandats des fonctionnaires ottomans et européens, chargés des réformes en Macédoine.

La Porte a sa réponse toute prête :

Constantinople, 18 décembre.

En même temps qu'elle recevait la note des Puissances, la Porte a fait parvenir à l'ambassadeur de Russie, M. Zinovief, un mémoire proposant de prendre aux frais du Trésor ottoman les honoraires des agents civils et des fonctionnaires financiers en Macédoine, espérant que ces agents et fonctionnaires seront ainsi mieux en situation de remplir leur mission. Dans les milieux diplomatiques on considère que les mandataires de l'Europe, assimilés à des fonctionnaires turcs, ne pourraient plus contrôler efficacement l'administration ottomane; les Puissances ne sauraient accepter l'offre de la Porte.

Rentré à Constantinople, M. de Marschall peut négliger la réforme judiciaire et, de sa plus grosse voix, ne plus exiger que le renouvellement du contrôle sur l'administration, la gendarmerie et les finances. Berlin sait bien que les Puissances seront intraitables là-dessus; la Porte elle-même a tout intérêt au renouvellement; mais, trois mois durant, elle va refuser : trois mois de gagnés pour la réforme judiciaire. La Porte ne cédera que le 14 mars. Du 19 décembre au 14 mars, sous la direction de M. de Marschall, la comédie aura deux actes, entre lesquels le discours de M. d'Ærenthal le 27 janvier amènera la crise.

Du 16 décembre au 20 janvier, notes des ambassades et contre-notes de la Porte au sujet du renouvellement. M. de Marschall traduit fidèlement les désirs de ses collègues; la Porte lui réplique par les termes mêmes de M. Bülow « sur la nécessité de sauvegarder le prestige du Sultan en Macédoine ». On échange ainsi huit papiers — quatre de chaque bord — sans résultats. Le retour de M. de Marschall ayant assuré la victoire de la finance allemande, il est curieux d'observer — nouvelle coïncidence — le concours unanime que soudain les autres ambassades financières apportent aux réclamations austro-russes; l'ambassadeur de France propose que « l'on réponde désormais, par un refus de recevoir, à des communications aussi extravagantes ». On approche de la crise... Le 22 jan-

vier, l'officieuse *Suddeutsche Reichscorrespondenz* avoue qu'à Berlin la politique de M. de Schoen est abandonnée : depuis trois mois, M. de Schoen avait promis qu'une entente cordiale entre les puissances baltiques ferait bientôt contrepoids à l'entente méditerranéenne; le Romanof, abandonnant le « séducteur » anglais, reviendrait à sa traditionnelle liaison avec le Hohenzollern. Après l'échec de Guillaume II à Londres, Berlin a poussé ardemment cette négociation baltique. Le 22 janvier, tout échoue. Le 25 janvier, la Porte tente un dernier effort pour entamer le bloc anglo-russe :

Constantinople, 25 janvier.

Voyant l'impossibilité de faire accepter son projet relatif aux agents civils en Macédoine, le conseil des ministres a soumis au Sultan une proposition tendant à demander aux Puissances d'adhérer à son projet à titre d'essai. Cette combinaison ferait le jeu de la Turquie et retarderait d'autant l'époque de l'ouverture des négociations du projet de réforme judiciaire.

Le 27 janvier, M. d'Ærenthal expose aux Délégations ses ambitions nouvelles.

***

M. d'Ærenthal est ministre depuis quinze mois, ayant succédé en octobre 1906 au comte Goluchowski. En décembre 1906, son premier exposé aux Délégations annonçait « une politique de continuité basée, pour le Levant, sur le Congrès de Berlin et le programme de Mürzsteg ». Pendant les onze ans qu'a duré M. de Goluchowski (1895-1906), l'intimité avec Berlin dans toutes les affaires et avec Pétersbourg dans les questions balkaniques, l'amitié traditionnelle avec l'Angleterre, obligatoire avec l'Italie, et les rapports courtois avec toutes les Puissances, bref la paix avec tout le monde et les mains libres au dehors : tel a été le programme continu. Depuis le voyage du prince Lobanof (août 1896), Vienne a durant dix années fidèlement observé le contrat austro-russe, quelque tentation que pût lui offrir la guerre mandchourienne pour essayer à son bénéfice quelque modification du *statu quo*.

Est-ce seulement par goût, par théorie ou par condescendance aux désirs de Berlin que M. de Goluchowski a suivi cette politique? espérait-il que l'intenable *statu quo* aboutirait, tôt ou tard, à une liquidation où, sans risques ni dépenses, l'Autriche recueillerait les fruits d'une patience et d'une insensibilité un peu machiavéliques? N'est-ce pas aussi par nécessité que ce diplomate prudent épargnait toute aventure à son vieil Empereur et à la fragile collaboration des deux royaumes qui, moins unis qu'adversaires, ne pouvaient en dix ans signer un Compromis? Et ce Slave de Pologne, quand il l'eût voulu, aurait-il pu secourir les Slaves de Macédoine, sans qu'on l'accusât de sacrifier les intérêts de l'empire au sentiment de race? Durer, éviter les hasards, éluder les difficultés et les problèmes, ne point battre les eaux dormantes et laisser croupir les eaux troubles, l'Autriche n'a-t-elle pas toujours eu cette devise?... On peut chercher d'autres explications encore. Le fait indéniable est que, de 1896 à 1906, l'entente austro-russe, malgré la guerre de Mandchourie, n'avait subi aucun accroc.

Appelé de Pétersbourg, où il était ambassadeur et personne très écoutée, c'est pour rendre plus amicales encore les relations austro-russes que M. d'Ærenthal fut nommé ministre : durant tout le début de 1907, il n'était question que du grand ouvrage qu'il allait restaurer, — l'ancienne Alliance des Trois Empereurs. Il est vrai que, dès novembre 1906, en changeant son ambassadeur à Constantinople, en remplaçant le baron de Calice par le marquis Pallavicini, il semblait autoriser une politique nouvelle de concessions et de chemins de fer. Il est encore plus certain qu'en juillet-août 1907 l'entente anglo-russe recula pour longtemps la résurrection de l'Alliance défunte. Aussi, dès la fin d'août, à Semmering, M. d'Ærenthal n'a-t-il pas esquissé à M. Tittoni une évolution possible du *statu quo*, qui, sous un effort concordant de Rome et de Vienne, conduirait à une Macédoine et à une Albanie privilégiées, autonomes ou protégées? Note officieuse au lendemain de cette rencontre :

Lors des précédentes rencontres du ministre italien avec le comte Goluchowski, on s'était entendu sur le maintien du *statu quo* dans l'Adriatique et en Macédoine, mais sans dire ce qui arriverait si, par une circonstance quelconque, le *statu quo* devenait impossible. Mais

cette fois on a trouvé le moyen d'assurer, tout en améliorant la situation des Macédoniens, le maintien efficace du *statu quo*, et toutes les anciennes méfiances ont disparu.

En septembre, la visite de M. Isvolski à Vienne « a renforcé, — disait la note officieuse, — l'accord qui existait depuis une série d'années au sujet des Balkans » ; mais dès cette rencontre, M. d'Ærenthal n'a-t-il pas répété au ministre russe les propositions qu'il venait de faire au ministre italien? Vienne déclare aujourd'hui et Pétersbourg avoue que, dès cette rencontre, la Russie fut informée des projets autrichiens. Les notes officieuses ajoutent que ces projets ont trouvé leur forme dernière en décembre, quand M. de Marschall, passant à Vienne, reçut les confidences et encouragea les ambitions de M. d'Ærenthal[1].

J'aperçois clairement tous ces coups et contre-coups de la diplomatie. Mais, ici encore, les nécessités intérieures de la politique austro-hongroise ne seraient-elles pas dominantes? Après quarante ans de dualisme, que reste-t-il de l'Autriche-Hongrie? chaque Compromis ayant brisé quelque lien, le dernier, en décembre 1907, après dix ans de négociations et de ruptures — toute la durée de l'entente austro-russe, — a fait en vérité une Autriche et une Hongrie dont plus rien ne coalise les passions, les idées ni les intérêts divergents, mais qui demeurent, pour dix années seulement, moins unies que juxtaposées dans leur loyalisme à leur empereur et roi. Serait-il impossible pourtant de rétablir quelque lien, plus fort même que les stipulations juridiques d'autrefois? un lien public et privé, qui attacherait tout ensemble les intérêts des deux États et ceux des particuliers?

L'empire, devenu presque fictif, possède néanmoins un bien fonds indivis entre les deux royaumes et pour lequel tous deux, depuis trente ans, rivalisent d'espoirs et d'admirations : la Bosnie-Herzégovine que Vienne a gagnée à la loterie du Congrès de Berlin et dont un Hongrois, M. de Kallay, a durant vingt années (1882-1903) célébré la richesse et organisé le retour à la vie. Dans cette résurrection de la Bosnie, les gens de Vienne depuis vingt ans, ont eu matière à profit, et les

1. Voir la *Revue* du 1er mars, p. 224.

Hongrois matière à éloquence. On vient d'en terminer le réseau ferré : de Vienne et de Budapest, sept ou huit cents kilomètres de rails courent vers le sud, par Agram et Serajevo, jusqu'à Uvacz, et viennent buter à la frontière du sandjak turc de Novibazar. Couloir resserré entre la principauté de Monténégro et le royaume de Serbie, ce sandjak mène à la haute plaine macédonienne de Kossovo, où les Chemins de fer Orientaux — compagnie austro-allemande — ont déjà poussé une ligne ferrée qui, venue du sud, monte de Salonique par Uskub jusqu'à Mitrovitza. D'Uvacz à Mitrovitza, reste un hiatus de cent cinquante kilomètres d'un pays peu accidenté.

En décembre 1905, j'exposais aux lecteurs de cette *Revue* quels nouveaux besoins[1] créait à l'Autriche-Hongrie le développement de l'industrie hongroise et quelle politique s'imposerait tôt ou tard pour l'acquisition d'une ferme aux portes de cette usine. Dès lors on pouvait prévoir que la Turquie apparaîtrait comme la ferme nécessaire et que les empiétements de l'Allemagne au Levant, les bateaux et les commis voyageurs allemands sur ces terres et dans ces eaux de la Turquie européenne, où jadis régnaient le *Lloyd* et le commerce autrichiens, amèneraient une brusque intervention de Vienne dans les affaires balkaniques. De 1905 à 1907, l'entreprise germanique a redoublé d'ardeur... Lisons maintenant le discours de M. d'Ærenthal du 27 janvier 1908 :

Fidèles à notre politique balkanique, nous ne cherchons pas à faire une conquête territoriale. Dans le Balkan, notre mission est une mission de civilisation et une mission économique. Elle est d'autant plus importante que les pays balkaniques sont à la veille d'une ère de développement considérable. L'ouverture à la vie économique de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie sera toujours considérée comme un exploit de l'esprit d'entreprise germanique. D'autres grandes nations civilisées ne travaillent pas avec moins d'ardeur à créer, dans l'Empire ottoman, de nouvelles ressources. Mais nous sommes, nous aussi, de par la possession de la Bosnie, une puissance balkanique : notre tâche et notre devoir consistent à discerner les signes des temps et à savoir en tirer parti. Je dis cela en prévision d'une politique de chemin de fer. Par la construction

1. Voir dans mon livre *la France et Guillaume II*, le chapitre intitulé *Guillaume II et le Règlement macédonien.*

des lignes des Chemins de fer orientaux jusqu'aux frontières turques et serbes, nous avons posé la base d'une évolution ultérieure. Nous songeons avant tout à prendre des mesures en vue de la jonction avec Mitrovitza : l'ambassadeur marquis Pallavicini a été chargé de demander à S. M. le Sultan l'autorisation en vue des études pour la construction de cette voie. J'espère fermement que le Sultan accordera sous peu cette autorisation, afin qu'un syndicat de banques autrichiennes et hongroises puisse entreprendre les travaux du tracé.

Pour cette descente « économique » à travers le sandjak de Novibazar, Vienne peut invoquer la lettre des traités : l'article 25 du traité de Berlin prévoit « l'ouverture de routes militaires et commerciales » dans cette région. Et Vienne peut avec raison soutenir que la Russie, prévenue depuis quatre mois, aurait fait des objections si elle jugeait l'entreprise attentatoire « à la paix générale et au *statu quo* ». En fait, M. Isvolski avait-il bien compris la nouveauté du projet autrichien? avait-il mesuré la grandeur du pas que Vienne décidait de faire vers Salonique? avait-il cru à la réalisation immédiate ou à un ajournement de ces ambitions? Surtout, s'étant laissé gagner par les promesses et caresses de son collègue et ami, n'avait-il pas trop oublié qu'il existe désormais en Russie une presse nationale, moins dépendante du pouvoir, et une opinion nationale, toute disposée peut-être à quelque revanche des humiliations mandchouriennes?... Aussitôt connues à Pétersbourg, les déclarations de M. d'Ærenthal causèrent un beau tapage :

Saint-Pétersbourg, 1er février.

L'agitation soulevée dans la presse par le discours de M. d'Ærenthal bat son plein. Le *Novoïé Vrémia*, le *Rouss*, le *Slovo* et la *Gazette de la Bourse* attaquent aujourd'hui avec véhémence la politique hypocrite du cabinet viennois et déclarent que l'entente de Mürzsteg a cessé d'exister, étant violée par l'Autriche de façon peu correcte. Le *Rouss* estime que M. d'Ærenthal a eu tort de mentionner les relations amicales avec la Russie : désormais aucune amitié n'existe entre les deux pays.

Le diplomatique *Journal de Saint-Pétersbourg* fut plus violent encore :

La modération conciliante de la Russie est vite devenue, pour certaines chancelleries, synonyme de faiblesse et de renoncement.

Il est difficile de s'expliquer autrement le défi de l'Autriche-Hongrie. Jamais, depuis de longues années, on a traité avec une désinvolture plus cavalière les intérêts de la Russie. Et lorsque l'on pense qu'au point de vue balkanique l'Autriche-Hongrie est notre alliée, et que le baron d'Ærenthal a toujours passé pour un ami sincère de notre pays, l'indignation de la presse, si violente qu'elle soit, ne doit guère constituer une surprise. Il est temps de rappeler, par une protestation énergique, que la Russie compte encore au Balkan.

Conclusion de ce journal officieux : « Une politique plus énergique s'impose à notre diplomatie sous peine de déroger », et l'on parla de mobilisation au Caucase. Une politique avisée eût mieux valu peut-être. M. d'Ærenthal fournissait à la Russie l'occasion de regagner d'un seul coup tout ce qu'elle avait perdu d'influence dans le monde levantin. Il suffisait d'adopter la nouvelle théorie autrichienne, mais de la mettre en forme et d'en tirer les conséquences.

Par des allusions, sinon implicitement, Vienne laissait entendre qu'elle revendiquait sur le sandjak de Novibazar et le vilayet de Kossovo les mêmes privilèges et charges de voisinage que l'intervention autrichienne avait fait accorder au syndicat franco-espagnol par la Conférence d'Algésiras. De ce « droit de voisinage », M. d'Ærenthal tirait sa « politique des chemins de fer ». La Russie n'aurait qu'à réclamer le même droit et la même politique pour tous les voisins : du coup, elle renouerait et tresserait ensemble tous les anciens fils de sa diplomatie et reprendrait la direction des affaires balkaniques.

Renouvelant aux Turcs l'assistance que jadis elle leur avait accordée au traité d'Unkiar-Skelessi, elle pouvait déclarer que le droit de voisinage a des corollaires indispensables. La Conférence d'Algésiras, disait M. d'Ærenthal lui-même, a commencé par reconnaître « trois principes fondamentaux : l'indépendance du Sultan, l'intégrité territoriale de l'empire et la porte ouverte ». La Russie proposerait aux six Puissances de transporter à la Turquie ces principes intangibles; comme paiement de ces garanties données au Sultan et à la Porte, on pourrait alors exiger les réformes, toutes les réformes, afin de réconcilier les sujets chrétiens à la domination ottomane.

Rendant aux Grecs, qui sont « voisins » aussi, ses bons offices d'autrefois, l'orthodoxe Russie exigerait pour eux ce chemin de

fer Larissa-Salonique, que M. d'Ærenthal, prenant les devants, proclamait utile aux intérêts de l'Europe et par lequel les gens d'Athènes, depuis dix ans, s'efforcent de relier leur Thessalie aux districts hellénisés de la Macédoine et leur réseau national au réseau pan-européen.

Continuant aux Slaves de Bulgarie, de Serbie et du Monténégro sa maternelle protection, la panslaviste Russie pourrait exiger deux ou trois lignes ferrées que, depuis longtemps aussi, Sofia, Belgrade et Cettigné réclament.

Sofia, dans l'accord turco-bulgare de 1904, a obtenu la promesse d'un raccordement direct entre Sofia et Uskub par Kustendil. Mais, depuis quatre ans, la Porte refuse, tenant cette entreprise pour politique. Cette ligne, dans la réalité, servirait-elle grandement les intérêts « économiques » de la principauté? Ces intérêts, au contraire, n'auraient-ils pas besoin d'une jonction avec Salonique ou tout autre port de l'Archipel? Par le raccordement de Sofia à Demir-Hissar sur la ligne française Dedeagatch-Salonique, la Bulgarie pourrait librement trafiquer avec l'Europe sans subir la surveillance et les retards des Détroits ni la longue navigation de la Marmara et de la mer Noire. La vallée de la Strouma offrirait à cette ligne turco-bulgare une descente facile...

Belgrade et Cettigné sont d'accord pour chercher leur indépendance économique vers les côtes de l'Adriatique. Une ligne, depuis longtemps vantée, qui s'en irait du Danube au rivage monténégrin, à travers la Serbie, le vilayet de Kossovo et l'Albanie turque ou monténégrine, réunirait les intérêts des deux États serbes, couperait la descente autrichienne vers Novibazar et mettrait toute la Slavie balkanique au contact des flottes italiennes et du transit italien vers l'Occident.

Et pour achever, Pétersbourg devrait ne pas oublier que l'Italie a toujours considéré que, par-dessus l'Adriatique, l'Albanie lui était contiguë, voisine : un chemin de fer italien partant d'Avlona, juste en face de Brindisi, remonterait sans peine la vallée de la Voioussa, descendrait — après un court tunnel — la vallée de la Vistritza, atteindrait ainsi Salonique et tracerait la route la plus courte, non seulement entre les ports de l'Adriatique et ceux de l'Archipel, mais encore entre l'Occident et Constantinople. Les voies romaines, qui jadis partaient

d'Apollonia eurent un rôle dans l'histoire du monde : sur l'une, qui s'en allait à Byzance (d'Avlona à Constantinople, les rails italo-turcs et franco-turcs la remplaceraient désormais) fut livrée la bataille de Philippes; sur l'autre, qui s'en allait aux rivages de Thessalie et d'Attique (le raccordement des rails italo-turcs avec les rails grecs la rétablira quelque jour), fut livrée la bataille de Pharsale.

Coalisant ainsi contre l'emprise autrichienne les intérêts de tous les « voisins »; regagnant les sympathies de ses orthodoxes et de ses Slaves; complétant son entente avec Rome et, par Rome, son intimité avec l'Occident; donnant aux Turcs une marque de son amitié et la preuve de son désintéressement : Pétersbourg gagnerait encore la présidence du *Comité des voies et communications*, que, tôt ou tard, cette politique des chemins de fer nécessitera à Salonique. Car il faudra régler les horaires, les tarifs, les raccordements et passages, répartir les embranchements, construire les routes d'accès. Quatre puissances auront des lignes aboutissant à Salonique : ligne française de Dedeagatch (avec embranchement bulgaro-turc de Demir-Hissar), ligne autrichienne d'Uskub (avec embranchements serbe de Nich-Belgrade et autrichien de Mitrovitza-Serajevo), ligne allemande de Monastir (avec prolongation possible sur Durazzo), ligne italienne d'Avlona (avec embranchement grec de Larissa). Deux puissances seulement pourront donc jouer le rôle d'arbitres : la Russie et l'Angleterre. Dans l'état des relations anglo-russes, il n'est pas douteux que Londres abandonne ce privilège à Pétersbourg.

Si la Russie avait eu un homme d'État en février 1908, elle eût remporté dans les Balkans une victoire décisive... Et je ne dis rien des conséquences que, par la suite, elle aurait pu tirer du « voisinage » pour ses propres entreprises en Turquie d'Asie... Mais la diplomatie russe fut prise de court, et la crise s'ouvrit, qui dure encore.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.



Botosani
Iassy
Kichinev
RUSSIE
MOLDAVIE
BESSARABIE
Barlad
TRANSILVANIE
Kolozsvar
Brasso
Focsani
Galatz
Braila
Ismail
Ploiesti
ROUMANIE
Bucarest
VALACHIE
Craiova
Giurgiu
Silistria
Tutracan
Roustchouk
Vidin
Lom Palanka
Sistov
Pleven
Razgrad
Choumen
Varna
BULGARIE
Tirnovo
Sliven
Sofia
Bourgas
MER NOIRE
ROUMELIE ORIENTALE
Stara Zagora
Tatar Pazardjik
Philippopoli
Andrinople
Constantinople
Scutari
TURQUIE
Serres
Salonique
Rodosto
MER DE MARMARA
I. Thasos
Gallipoli
Dardanelles
ARCHIPEL
ASIE
MINEURE
Sporades
I. Mytilene
Dobroudja
Constantza
Hadji Oglu Pazardjik
Kichinev

PRÉLUDE FÉERIQUE[1]

— CONTE BLEU EN VERS —

Pour mon fils, quand il aura sept ans.

PERSONNAGES

LA FÉE ORMONDE, reine des Fées.
LA FÉE ONDINE
LA FÉE MORGANE
LA FÉE URGÈLE
LA FÉE VIVIANE
LA FÉE ROSÈVE
LA FÉE ROSANE
LA FÉE ROSELYS
LA FÉE CLARIBELLE
LA FÉE LILIANE
LA FÉE MARIMONDE
} Simples Fées.
LA FÉE CARABOSSE, mère de LA FÉE ORMONDE.
L'AMBASSADEUR du roi Charles-Jean-Paul XXII.

1. *Published April fifteenth, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* EUGÈNE FASQUELLE.

La majeure partie de ce *Prélude*, composée en 1901, était primitivement le prologue d'une *Belle au Bois Dormant* que M. Fernand Gregh, en collaboration avec M. Henri Cain, devait donner au Théâtre Sarah-Bernhardt. M. Fernand Gregh ayant renoncé à ce projet, on sait que la collaboration fut reprise par MM. Jean Richepin et Henri Cain, et que la pièce fut représentée, cet hiver, avec un très vif et très légitime succès. Il était convenu que M. Fernand Gregh en attendrait la représentation pour faire paraître son prologue. C'est celui-ci, remanié quelque peu et développé afin de former un tout, que nous sommes heureux de publier aujourd'hui.

UN HÉRAUT, personnage muet.
PREMIÈRE GRENOUILLE.
DEUXIÈME GRENOUILLE.
TROISIÈME GRENOUILLE.
QUATRIÈME GRENOUILLE.
UN CRAPAUD.

La scène se passe dans la forêt de Brocéliande.

Un orchestre imaginaire joue une musique facultative de Berlioz, Wagner, Grieg et Debussy.

Une clairière, entourée de vieux arbres, — à la veille du printemps. — Le soir tombe. La lune monte parmi les branches.

Au lever du rideau, quatre Grenouilles et un Crapaud sont assis au bord d'un petit lac.

Musique[1].

SCÈNE I

QUATRE GRENOUILLES, UN CRAPAUD.

PREMIÈRE GRENOUILLE

Brékékékex!... Les bruits, plus clairs, se font plus rares.
L'essaim des moucherons oscille en voltigeant :
C'est l'heure de sauter sur les feuilles des mares
Et de tourner en chœur nos crécelles d'argent.

LE CRAPAUD, *sur deux notes de flûte.*

Tiû!... tiû!... Voici la nuit triste, la nuit charmante;
L'air s'emplit d'un parfum humide et végétal :
C'est l'heure de ramper au bord de l'eau dormante
Et de faire pleurer ma flûte de cristal.

DEUXIÈME GRENOUILLE

Koax!... Comme la source est embaumée et fraîche!
Elle sent le printemps, les herbes et le soir.

TROISIÈME GRENOUILLE

Dans les arbres, là-haut, le ciel ouvre une brèche
D'où la première étoile éblouit l'étang noir.

LE CRAPAUD

Tiû!... tiû!... Comme la lune est jaune sur l'eau sombre!
Je l'aime : son reflet enchante mon regard,
Tel qu'un nénuphar d'or épanoui par l'ombre...
La lune est une fleur des eaux qui s'ouvre tard.

La musique cesse.

1. L'orchestre imaginaire joue les *Murmures de la Forêt*, — de *Siegfried*.

PREMIÈRE GRENOUILLE

Écoutez! la rumeur des insectes expire...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Seuls, en un cri nerveux et strident comme un rire,
Sous les branches qu'au loin encombre leur vol lent,
Les faisans attardés gloussent en rappelant.

TROISIÈME GRENOUILLE

Déjà, dans la saulaie assombrie, un cerf brame.

LE CRAPAUD, *méditatif.*

On croit ouïr, là-bas, se lamenter une âme...

QUATRIÈME GRENOUILLE

Chantons, mes sœurs...

LES QUATRE GRENOUILLES, *ensemble.*

Brékékékex, koax, koax!

LE CRAPAUD, *à part.*

Comment ce bruit sort-il de ces menus thorax?
Comment le souffle étroit de ces poitrines frêles,
Au lieu d'expirer, grêle, en sons de chanterelles,
Enfle-t-il ce vacarme obscur et clapotant?
Je ne pourrais jamais l'imiter! Et pourtant
Le crapaud — c'est mon nom, je n'en rougis pas, certes —
Est le cousin germain de ces grenouilles vertes!

Désespérant de jamais résoudre ce problème, il recommence à chanter.

Tiû!... tiû!...

PREMIÈRE GRENOUILLE, *désignant aux autres grenouilles le crapaud.*

Koax!... Mes sœurs, voyez donc ce crapaud
Qui semble, en vain toujours, accorder son pipeau...
Sur la rive, prudent et gauche, il se recueille,
Tandis que nous sautons, lestes, de feuille en feuille!

LES QUATRE GRENOUILLES, *ensemble, sautant.*

Brékékékex!...

PREMIÈRE GRENOUILLE, *ironique.*

Bonsoir, cher monsieur du Crapaud!

DEUXIÈME GRENOUILLE, *même jeu.*

Que vous êtes joli!

TROISIÈME GRENOUILLE, *même jeu.*

Que vous me semblez beau!

LE CRAPAUD

Allez! riez de moi! Vous n'êtes pas chanteuses!
Il est vrai, je suis lourd, ô légères sauteuses;
Je n'ai pas votre grâce intrépide, et souvent,
Lorsque vous vous posez, bijou vert et vivant,
D'un bond, au cœur nacré d'un nénuphar sauvage,
J'accuse ma lourdeur qui m'attache au rivage,
Et, jalousant vos jeux alertes sans effort,
Je dois les admirer humblement, sur le bord.
Mais quand le soir profond emplit Brocéliande,
Qu'à travers le taillis, la futaie et la lande,
L'innombrable rouet des ailes au soleil
Cesse de bourdonner dans le couchant vermeil,
Alors moi, le crapaud mélancolique et sombre
Qui pendant tout le jour, sous l'azur, cherchais l'ombre,
Et somnolais obèse et morne au ras du sol,
Je m'éveille, et je chante avec le rossignol!
Oui, même avec le grand poète ailé je lutte!
Il est le violon ardent; je suis la flûte,
La flûte élégiaque au timbre moins changeant,
Qui sous ses trilles d'or pleure en notes d'argent!

LES QUATRE GRENOUILLES, *riant ensemble.*

Brékékékex!...

LE CRAPAUD

Parmi vos rires fous, j'écoute,
Dans l'écho, mon chagrin liquide qui s'égoutte...
Mais écoutez aussi!...

PREMIÈRE GRENOUILLE

Quoi?

DEUXIÈME GRENOUILLE

Koax?

LE CRAPAUD, *attentif.*

On dirait
Des pas mystérieux rôdant par la forêt...

TROISIÈME GRENOUILLE, *même jeu.*

Oui, c'est comme un frisson d'ailes dans les ramures...

QUATRIÈME GRENOUILLE, *même jeu.*
Puis des silences longs où meurent des murmures...

PREMIÈRE GRENOUILLE, *même jeu.*
Et des frémissements de roseaux écartés.

LE CRAPAUD
La lune sur la mare agite ses clartés,
Comme si quelque chose eût frôlé son eau lisse.

TROISIÈME GRENOUILLE
On dirait sur les fleurs une robe qui glisse...

QUATRIÈME GRENOUILLE
Mais non : les bois, les eaux, tout redevient muet.

PREMIÈRE GRENOUILLE
Pourtant il m'a semblé qu'un buisson remuait.

DEUXIÈME GRENOUILLE
Ah! cette fois, un vol a traversé les branches...

TROISIÈME GRENOUILLE
Et moi, j'ai vu flotter au loin des formes blanches...

LE CRAPAUD
Et, sur l'onde où la lune aiguisait son croissant,
Un vague cercle d'or qui va s'élargissant
Palpite et luit autour des joncs et des nymphées...

UNE VOIX *lointaine, qui se rapproche.*
Ondine! Roselys! Viviane!

LES GRENOUILLES et LE CRAPAUD, *ensemble, en baissant la voix.*
Les Fées!...

LE CRAPAUD
C'est l'heure où sous la lune elles dansent en rond.
Cachons-nous! Écoutons ce qu'elles se diront...

Les quatre Grenouilles et le Crapaud se dissimulent dans les roseaux.

SCÈNE II

LES MÊMES, *invisibles.* — LA FÉE ORMONDE.

LA FÉE ORMONDE, *entrant, avec des gestes magiques.*
Holloé! holloé! C'est l'heure bleue et douce
Où le silence a l'air de marcher sur la mousse.

Mes sœurs, vite, accourez à ma voix... Par ici,
Ondine! lève-toi des eaux... Rosève aussi,
Toi qui secrètement donnes leur sève aux roses!
Toi, Liliane, sors des corolles décloses!
Écoutez, écoutez mon incantation!
Descends du ciel, où ton char laisse un clair sillon,
Morgane! Et toi, surgis des halliers, Claribelle!
Votre reine, la fée Ormonde, vous appelle!
Holloé! L'ombre amie emplit les bois, mes sœurs!
Montez des eaux, glissez des airs, naissez des fleurs,
Vous toutes qui peuplez, invisibles, le monde,
Urgèle, Roselys, Rosane, Marimonde!

SCÈNE III

LES FÉES *entrent tour à tour* [1].

MORGANE, *répondant d'abord à la cantonade.*

Holloé!... Je descends des noirs rameaux, je viens!
Comme de sinueux sentiers aériens,
Je suis les blancs rayons de la lune sereine...

Elle entre en scène.

Bonsoir, reine.

ORMONDE

Bonsoir, Morgane.

MARIMONDE, *entrant à son tour en scène avec plusieurs autres Fées.*

Bonsoir, reine.

ORMONDE

Bonsoir, toutes mes sœurs.

VIVIANE, *entrant à son tour.*

Bonsoir, reine.

ORMONDE

Bonsoir,
Viviane, toujours vive, qui, sans surseoir,
Réponds à mon lointain appel.

URGÈLE, *à la cantonade.*

Quelle infortune!
Mon voile neuf est pris dans un éclat de lune!

1. L'orchestre imaginaire joue le *Ballet des Sylphes* (Berlioz).

Le tulle en est si fin! j'ai peur de l'arracher...
Ah! la brise en passant vient de le détacher...

Elle entre en scène.

Bonsoir, reine.

ORMONDE

Bonsoir, Urgèle... Mais... je compte...
Claribelle nous manque, elle toujours si prompte!

La voix de CLARIBELLE, *à la cantonade, très loin.*

Holloé!...

MORGANE

Cette voix...

URGÈLE, *regardant au loin.*

Je crois l'apercevoir...

MARIMONDE, *même jeu.*

C'est elle, oui...

CLARIBELLE *entrant, haletante, les cheveux épars.*

Quelle peur folle je viens d'avoir!...

Elle tombe dans les bras d'Ormonde.

ORMONDE

Qu'as-tu?

LILIANE

Tremblante, pâle...

VIVIANE

Et tout ébouriffée!

CLARIBELLE

... La plus terrible peur dans les jours d'une fée!...

ROSANE

Qu'est-ce donc?

CLARIBELLE

Je frissonne encor de le conter :
J'ai failli... j'ai failli me laisser enchanter!

LES FÉES, *ensemble, avec épouvante.*

Enchanter!... qu'as-tu dit?

CLARIBELLE

Oui, mes sœurs, au passage,
En allant et venant, d'un pas tranquille et sage,
Enchanter par les mots d'un vieux magicien
Qui marmonnait du grec dans un grimoire ancien!

LES FÉES, *ensemble, même jeu.*

Ciel!

CLARIBELLE

Je me promenais d'aventure à l'orée,
Distraite, et regardant frémir l'ombre dorée
Que les branches versaient aux mousses d'alentour;
Et je n'avais pas vu que, non loin, une tour
Se dressait, très antique, et couverte de lierre,
Dont les siècles avaient ébréché mainte pierre,
Et d'où, le front morose, et tout de noir vêtu,
Ses cheveux blancs coiffés d'un grand bonnet pointu,
Mais l'œil vif, qui de loin guettait mes pas, sans doute,
Un vieil homme incliné sur le bord de la route,
— Quelque savant (c'est d'eux que viennent tous nos maux) —
Lisait sournoisement, pour m'enchaîner, les mots
Devant lesquels, hélas! notre pouvoir désarme,
La formule inconnue et terrible qui charme!

LES FÉES, *ensemble*.

Grands Dieux!

CLARIBELLE

Dix mots de plus, c'en était fait de moi!...
Heureusement, il dut — je me mourais d'émoi! —
S'arrêter pour tourner un feuillet de son livre.
Pendant ce temps, j'ai dit le verbe qui délivre,
Et me suis, le laissant tout bègue de stupeur,
Envolée en riant, quitte encor pour la peur!...
Mais j'ai bien cru toucher à mon heure dernière,
Et j'allais être après tant d'autres prisonnière!...

ORMONDE

Voyez, mes sœurs, combien cet âge est dur pour nous!
Les hommes autrefois vivaient à nos genoux :
Joyeuses, en ces jours de gloire et de liesses,
Nous étions, sur la terre antique, les Déesses,
Dryades qui riaient dans les rameaux ombreux,
Oréades peuplant les antres ténébreux,
Naïades qui tressaient leurs joncs en diadèmes...
Sous la loi du Grand Pan, le maître des Dieux mêmes,
Nous étions la figure éparse des Destins;
Et nos prêtres, pieds nus, à l'aube, dans les thyms,
Avec des pâtres beaux et forts pour coryphées,
Nous dressaient des autels aux rustiques trophées...

Mais, un soir qu'une voix lamentable a gémi :
« Pan est mort! Pan est mort!... » sous un vent ennemi
Qui parmi l'air traînait une angoisse profonde,
Partout, dans la douceur familière du monde,
L'ordre éternel parut soudain se déranger...
Depuis lors, sous un ciel autre, et comme étranger,
Dans les bois où jadis nous parlaient les Orphées,
Les Déesses d'antan se changèrent en Fées...
Et maintenant, tandis que par monts et par vaux
Les hommes vont, là-bas, pleins de songes nouveaux,
Souvent, au vol, dans l'antre ou la source ou le chêne,
La vertu de leurs mots magiques nous enchaîne...
Enfin, te voilà libre encor pour cette fois!
Peut-être, un jour, repris par ses premières fois,
Le monde, ranimant ses aurores sereines,
Voudra nous saluer de nouveau pour ses reines...
Dans cet espoir du moins mon rêve se complaît.
Mais voici maintenant notre chœur au complet,
Hormis, comme toujours, Carabosse, ma mère...

VIVIANE, *avec une politesse empressée.*

Comment va-t-elle?

ORMONDE

Hélas! sa vieillesse est amère :
Elle vit maintenant sur un arbre très vieux
Comme elle, en un bouquet de gui vert, près des cieux;
Et même, si je dois l'avouer, avec l'âge,
Son humeur semble encor devenir plus sauvage.
Ah! mes sœurs, la vieillesse est le plus grand des maux!

MARIMONDE

Mais la lune chemine à travers les rameaux...
Reine, dis-nous pourquoi tu nous as appelées?

ORMONDE

Mes sœurs, mars a déjà fui sous les giboulées...
Un souffle immense a fait tressaillir la forêt :
Le sang du monde bat aux branches; on croirait
Entendre au fond des sourds taillis, par tièdes zones,
L'écorce verdissante aux plis soyeux des aunes
Et l'écorce aux colliers argentins des bouleaux,
Trop minces pour la vie en eux qui monte à flots,

Craquer étrangement sous l'effort de la sève...
Partout, dans le silence heureux, bruit sans trêve
Le dépliement subtil des feuilles aux halliers.
Partout on voit, riant et pointant par milliers,
Aux buissons que l'hiver noie encor de son ombre,
Les bourgeons d'or s'ouvrir comme des yeux sans nombre.
J'ai cueilli, ce matin, sur le bord d'un sentier,
Un premier bouton pâle et frêle d'églantier;
La violette naît, à sa place fidèle,
Petite et parfumant un rond d'herbe autour d'elle.
Les vents, frileux encor, mais plus doux et plus gais,
Commencent d'agiter les cloches des muguets
D'où montent à travers l'entrelacs des ramées
De muets carillons de notes embaumées...
Avril vient, et les bois l'attendent palpitants :
Mes sœurs, avez-vous bien préparé le printemps?

LES FÉES, *ensemble.*

Oui!... oui!...

URGÈLE

Tout sera prêt à la prochaine aurore.

ROSELYS

Nous avons travaillé sans répit!

ORMONDE

Mais encore?...

ROSELYS

Moi, j'ai donné l'éclat de la neige aux grands lys.

CLARIBELLE

J'ai poudré de pollen les sauges entr'ouvertes.

ONDINE

J'ai dans l'eau dénoué les chevelures vertes.

MARIMONDE

Et j'ai frisé les fils des longs volubilis.

ORMONDE

Bien!

ROSANE

Moi, j'ai velouté de frais chaque pensée.

LILIANE

J'ai déjà reverni le feuillage des houx.

MORGANE

J'ai doré les genêts et jauni les coucous.

VIVIANE

Et j'ai lustré d'azur la jacinthe élancée.

ORMONDE

Très bien!

ROSÈVE

A mes moments perdus, matin et soir,
J'ai du doigt écarté les feuilles sur les sources :
Les belles, aux cheveux emmêlés par leurs courses,
Pourront s'y recoiffer comme dans un miroir.

ORMONDE

Encor mieux!

URGÈLE

J'ai pris soin, pour les amours prochaines
Qui rêveront, dans les sous-bois, des jours entiers,
D'égarer en détours nonchalants les sentiers
Et de faire abonder la mousse au pied des chênes.

ROSÈVE

Moi, j'ai semé pervenche, anémone et jasmin.

CLARIBELLE

J'ai pétri les couleurs dont l'aube est irisée.

ROSELYS

J'ai serti dans les fleurs les gouttes de rosée.

ROSANE

Et moi, j'ai mis la rose à hauteur de la main.

ORMONDE

Alors, printemps épars dans la forêt immense,
Demain matin, de par notre pouvoir, commence [1]!...
Et surtout, comme l'an dernier, n'oubliez pas
D'épanouir à temps les gerbes des lilas!...
Cependant l'heure fuit, — bavardes que nous sommes!...
Et que se passe-t-il dans le monde des hommes?

CLARIBELLE

L'autre soir, en rentrant au foyer, Cendrillon
A bien failli dans l'ombre écraser son grillon.

1. L'orchestre joue les premières mesures du thème du *Printemps*, — de la *Valkyrie*.

ROSELYS

Monsieur de Carabas va commander la troupe
Des arbalétriers de Riquet à la Houppe.

ROSÈVE

Le Chat Botté ne laisse aux souris nul repos.

ROSANE

Et Peau d'Ane languit en gardant ses troupeaux.

ONDINE

Ah! ce pauvre Riquet, malgré son bon sourire,
Il est toujours si laid, plus laid qu'on ne peut dire!

MARIMONDE

Le frère de Sœur Anne est mort d'un accident.

VIVIANE

Et le Petit Poucet fait sa première dent.

URGÈLE

Hier le médecin est venu chez l'ogresse.
Il n'est pas content d'elle : il trouve qu'elle engraisse.
Ayant bien vu sa langue et bien tâté son pouls :
« Le régime, a-t-il dit, qui plaît à votre époux,
Est trop lourd... » Plus de vin, plus de viande rouge :
Qu'elle se mette au lit quinze jours, et n'en bouge;
Pour les repas, rien de pesant ni d'étouffant :
Boire du lait, ne plus manger que de l'enfant.

LILIANE

Mes sœurs, s'en passe-t-il, des choses, par le monde!...

ORMONDE, *interrompant pour écouter.*

Mais qu'est-ce? L'on entend dans la forêt profonde...
Prêtez l'oreille... non, je ne me trompe pas :
On entend s'approcher, grands Dieux! des voix, des pas,
Des pas bruyants, des voix fortes... Fuyons! les hommes!
Sans doute, pour gagner de misérables sommes,
Des bûcherons qui vont encor, d'un fer brutal,
Blesser dans quelque chêne antique un dieu natal!
Une, deux, trois!... mes sœurs, rendons-nous invisibles!...

Une à une, les Fées se dissimulent.

Ah! les hommes! toujours, en nos taillis paisibles,
Fuir devant eux d'un pied hâtif ou d'un vol prompt!
Cachons-nous bien! Tâchons d'ouïr ce qu'ils diront...

Toutes les Fées sont cachées.

SCÈNE IV

LES GRENOUILLES *et* LE CRAPAUD, *invisibles.* LES FÉES, *invisibles.* L'AMBASSADEUR *du Roi, suivi d'un* HÉRAUT *qui porte un étendard et une trompette.*

L'AMBASSADEUR

Personne, hélas!... J'ai beau chercher... C'est pourtant l'heure
Où les Dames des bois sortent de leur demeure.
Allons, recommençons l'appel... Héraut, sonnez!
Appel de trompette [1].
L'éclat du cuivre fait les échos étonnés;
Mais quand le bruit s'éteint au fond du bleu mystère,
Le silence des bois continue à se taire.
J'avais cru percevoir, pourtant... (*Au héraut.*) Sonnez encor!...
Nouvel appel de trompette [2].
Le son, répercuté comme un appel de cor,
Imite l'hallali d'une lointaine chasse,
Puis d'arbre en arbre glisse au vent faible, et s'efface,
Et se dissout parmi le vide aérien...
J'écoute... Vainement : nul pas, nulle voix... rien!...
Enfin, lisons toujours le message...

Il tire d'un étui somptueux une grande feuille blanche d'où pend un sceau de cire rouge. Puis, levant la tête.

La lune
Y jette à cet endroit sa lueur opportune.

Au nom du puissant roi Charles-Jean-Paul XXII,
Prince du Vague Empire et duc des Pays Bleus,
Marquis de Çà et Là, comte d'Ailleurs, vicomte
De fiefs lointains dont nul n'a pu faire le compte,
Si grands que le soleil sur eux a toujours lui,
Et qu'on est fatigué d'y songer, — aujourd'hui,
De l'an vingt second jour de la troisième lune
Depuis qu'à ses sujets et vassaux la fortune
Octroya la faveur de vivre sous sa loi,
— J'ai, d'ordre de mon maître auguste, l'honneur, moi,

1 et 2. Appels de trompette de *Lohengrin*.

Ambassadeur de Sa Majesté Très Féerique,
Portant le sceau royal, rouge et dûment sphérique,
Au bas d'une missive à leur communiquer,
L'honneur, dis-je, selon les us, de convoquer
Les Reines de céans, Leurs Vives Seigneuries,
Maîtresses des grands bois et des sources fleuries,
Régentes des halliers, des gazons et des eaux,
Protectrices des joncs, des osiers, des roseaux,
Suzeraines du Vent, et Dames des Bouffées,
Leurs Sveltesses et Leurs Légèretés les Fées!

Il salue.

En foi de quoi j'ai fait, sans nul autre retard,
Par un héraut casqué planter notre étendard.

Le héraut plante sur un tertre de gazon l'étendard royal.

Et j'ai, pour que l'appel longuement se répète,
Fait par deux fois trois fois sonner de la trompette!...

Nouvel appel de trompette.

MARIMONDE, *à voix basse.*

Que dit-il?

L'AMBASSADEUR, *écoutant.*

Le son meurt dans la nuit... Toujours rien!

CLARIBELLE, *même jeu.*

Un message?...

L'AMBASSADEUR, *faisant déjà signe au héraut de lancer une nouvelle fanfare.*

Héraut...

ROSELYS, *même jeu.*

Je n'entends pas très bien...

ROSANE, *même jeu.*

Mes sœurs, j'ai peur!... Ce bruit prodigieux m'effraye!

ORMONDE

Je crois pourtant... Sa voix bourdonne à mon oreille...
Oui! c'est l'ambassadeur du roi, notre voisin,
Charles-Jean-Paul... Il nous est même un peu cousin :
Sa nièce a pour beau-fils l'oncle de Claribelle...
Un message!... Que nous veut-il?... Quelle nouvelle?...
Une, deux, trois, mes sœurs, toutes, reparaissez!

Toutes les Fées reparaissent aux places et dans les attitudes qu'énumère l'Ambassadeur.

L'AMBASSADEUR

Que vois-je?... Enfin mes plus chers vœux sont exaucés !
Çà et là, sous le bleu poudroiement de la lune,
Les Dames de ces bois m'entourent, blanches ! l'une
Dans le calice ouvert d'un nénuphar, auprès
De cette autre qui glisse au fil de ces longs rais,
Cette autre encor sortant des roseaux, et drapée
Dans le satin luisant d'une verte napée,
Et celle-ci qui tombe adorable des airs,
Et celle-là qui rit dans les halliers déserts,
Son beau front emperlé de lumineuses gouttes !...
Quel éblouissement !... Toutes ces Dames, toutes !

Au héraut.

Héraut ! prenez l'étui du royal parchemin.
Que mon carrosse attende au tournant du chemin.

Le héraut prend l'étui, l'étendard, s'incline et sort.

Aux Fées.

Quoi ! vous daigneriez donc, en votre bienveillance,
Au plus vil des mortels accorder audience,
Mesdames !... Ah ! pour moi quel honneur, et que d'heur !

ORMONDE

Mais c'est pour nous qu'ils sont, monsieur l'Ambassadeur.

L'AMBASSADEUR, *confus, s'inclinant.*

Madame...

ORMONDE

En vérité, je suis un peu confuse,
Excellence... Que votre indulgence m'excuse :
Vous nous surprenez là dans le simple appareil
D'Esprits des bois qui vont se livrer au sommeil.

L'AMBASSADEUR, *même jeu.*

Je...

ORMONDE

Nous n'attendions pas votre aimable visite...
Et nous vous recevons en plein air !... Vite, vite,
Un coup de ma baguette enchantée : aussitôt
Vous verrez en ces lieux se dresser un château.

L'AMBASSADEUR, *même jeu.*

Je...

ORMONDE

Ces rayons de lune étagés d'arbre en arbre
Se changeront sur l'heure en blancs degrés de marbre;
Dans l'ogive des bois le jeune azur d'avril
Va soudain enchâsser un vitrail de béryl;
Et même, pour laquais aux poitrines bombées,
Nous aurons tout un peuple obscur de scarabées
Dont les élytres sont les basques d'un habit...
Un seul geste, Excellence... Un prestige subit...

L'AMBASSADEUR

Oh! ne prenez pas tant de soin, sinon de peine :
Ces grands bois sont fort beaux... D'ailleurs, illustre Reine,
Sans escaliers d'onyx ni foule de valets,
Les lieux où l'on vous voit sont toujours des palais.

ORMONDE

Que de galanterie, Excellence!...

L'AMBASSADEUR, *avec un rond de jambe.*

Mesdames...

ORMONDE

Depuis le jour lointain où nous élucidâmes
Deux ou trois incidents de frontière — oubliés!
— Vous n'avez plus hanté nos vaporeux halliers.
Et nous nous en plaignions...

Geste de confusion de l'Ambassadeur.

En un si long espace
De temps, plus d'une chose importante se passe :
La Fée Ondine,

D'un geste elle présente l'Ambassadeur à la Fée Ondine.

après maint péril évité,
A pu sortir, en mai, de sa captivité.
Par contre, en juin, la fée Aube nous fut ravie...
Enfin!... L'une revient, l'autre part... C'est la vie...

Geste de résignation de l'Ambassadeur aux lois du destin.

Mais, je vous prie, avant d'aborder l'entretien...
Sa Majesté le Roi va-t-elle toujours bien?

L'AMBASSADEUR

Sa Majesté le Roi fleurit le mieux du monde;
Son auguste santé se maintient sans seconde,

Mais surtout (et j'en viens, mesdames, promptement,
A l'objet du royal message) en ce moment...
Jamais prince ne fut plus gai ni plus prospère :
Sa Majesté le Roi depuis huit jours est père !

ORMONDE

Est-il possible ?...

TOUTES LES FÉES, *en chœur.*

Enfin !

L'AMBASSADEUR

Ah ! l'on n'espérait plus,
Mesdames, après tant de lustres révolus,
Tant de vœux adressés aux plus saints patronages,
Tant de saisons aux eaux, tant de pèlerinages,
Recommencés toujours, et toujours vainement,
Certe, on n'espérait plus l'heureux événement.
Mais l'enfant le plus rose...

ORMONDE

Et c'est ?

L'AMBASSADEUR

C'est une fille :
Autour de son berceau rit toute la famille,
Tous les sujets du Roi dansent par les chemins,
Tout le royaume tourne en se tenant les mains !

LES FÉES, *ravies.*

Ah !

L'AMBASSADEUR

C'est de la folie ! Après la longue attente,
L'allégresse de tous n'est que plus éclatante !...

ORMONDE

Pour le Roi que j'en suis heureuse !... En tous nos noms,
Dites-lui bien, monsieur, la part que nous prenons...

L'AMBASSADEUR, *enchaînant.*

Et mon vénéré maître, en son immense joie,
Mesdames, près de vous à la hâte m'envoie,
Tant pour vous annoncer son triomphant bonheur
Que pour vous supplier de lui faire l'honneur
D'assister au baptême, en favorables Reines,
Et d'agréer enfin d'en être les marraines.
Il dépose humblement ses respects à vos pieds.

TOUTES LES FÉES *joyeuses.*

Les marraines !

ORMONDE

Monsieur l'ambassadeur... croyez
Que nul désir ne peut nous flatter davantage :
Resserrer les liens d'un si haut parentage
Était depuis longtemps notre plus cher espoir.

L'AMBASSADEUR

Mesdames...

CLARIBELLE

Cette enfant, je brûle de la voir !

MORGANE

Je ne la connais pas encor : déjà je l'aime.

ORMONDE

Et quand donc aura lieu, s'il vous plaît, le baptême?

L'AMBASSADEUR

Après-demain.

TOUTES LES FÉES

Après-demain !

L'AMBASSADEUR

Voilà huit jours
Que j'erre, et vous demande en vain aux échos sourds,
Dans toutes les forêts voisines du royaume.
On n'attend plus que vous du palais jusqu'au chaume ;
Le peuple était déjà tout près de murmurer...
Spirituel.
Ma bonne Fée enfin m'a fait vous rencontrer.

ORMONDE

Après-demain !...

L'AMBASSADEUR

Comptez que mon illustre maître...

ORMONDE

Après-demain !... Mais nous n'aurons rien à nous mettre !

L'AMBASSADEUR

Ah ! mesdames ! voilà le sixième matin
Qu'en votre absence on doit différer le festin !
Et quel festin ! Pompeux, énorme, et délectable !
Trois cents tables se dresseront ; sur chaque table

On servira, parmi des hanaps d'hydromel
Et des monts de nougat givrés de caramel,
Vingt paons entiers, avec leurs ailes et leurs queues,
Qui sembleront tombés farcis des voûtes bleues,
Et, défiant les plus robustes appétits,
Une laie au cumin avec tous ses petits!

ORMONDE

Certe il nous fâcherait de retarder encore
Un festin succulent qu'un tel faste décore.

CLARIBELLE

Vingt paons sur chaque table!

URGÈLE

Une laie au cumin!

ROSANE

Avec tous ses petits!...

TOUTES.

Oh!...

ORMONDE

Mais, après-demain!...
Nous n'aurons pas le temps même d'être coiffées!

L'AMBASSADEUR

Ce n'est pas vainement, mesdames, qu'on est Fées.

ORMONDE

Votre esprit, toujours fin, et toujours de bon goût,
Monsieur l'Ambassadeur, trouve réponse à tout...
Mais j'y songe : malgré notre féerique empire,
Une difficulté se présente, — la pire!

L'AMBASSADEUR, *inquiet.*

Laquelle?...

ORMONDE

Cette enfant, nous la devons combler
De présents tels que rien ne les puisse égaler...

L'AMBASSADEUR, *rassuré.*

Mais...

ORMONDE

Oui, nous voudrions lui donner des merveilles,
Des somptuosités sans nombre, et sans pareilles,
Qui raviraient le Roi, la Cour et les badauds...
Nous n'aurons pas le temps d'apprêter nos cadeaux.

L'AMBASSADEUR

Chacun de vos présents, même le plus modeste,
Sera, sur mon honneur, plus beau que tout le reste.
D'ailleurs, depuis huit jours, des carrosses dorés,
Emportant au grand trot des messieurs décorés,
Sur le pavé royal qui mène vers la ville
Interminablement se suivent à la file.
En les croisant encor dans la forêt, ce soir,
Sur de moelleux coussins de velours, j'ai pu voir
Étinceler au clair de lune, en lueurs vagues,
Des colliers, des hochets, des coupes et des bagues...
Et, mesdames, sans vous flatter, — convenez-en, —
Votre seule présence est le plus beau présent.

CLARIBELLE

Ah! nous eussions rêvé des splendeurs inouïes!

MORGANE

Je croyais déjà voir les foules éblouies
Levant à leur aspect des millions de bras!

VIVIANE

Comment faire?

LILIANE

Le temps presse!...

ONDINE

Quel embarras!

ORMONDE, *qui depuis quelques instants est restée méditative.*

Eh bien...

ROSÈVE

Ah! si tu peux, Reine, toujours subtile...

ORMONDE

Je cherche... Eh bien...

MORGANE

Ah! trouve en ton esprit fertile...

ORMONDE, *qui vient peut-être de trouver.*

Si chacune à l'enfant peut-être... attendez donc...
En place d'un cadeau, mes sœurs, faisait un « don »?

L'AMBASSADEUR, *au comble de la joie.*

Qu'entends-je? ciel! un don! un don de chaque Fée!
... Ma voix s'étrangle et reste en ma gorge étouffée!
Un don, c'est le plus beau présent!...

ORMONDE

Et toujours prêt !

L'AMBASSADEUR

Quoi ! mesdames, votre bonté consentirait?...

ORMONDE

Notre gloire elle-même, Excellence, réclame
Que l'enfant soit un jour la plus exquise femme
Que jamais Fée à son baptême ait pu doter.

CLARIBELLE

Nous lui donnerons tout ce qu'on peut souhaiter !

MORGANE

Elle sera la plus idéalement blonde
Des beautés qu'en tous lieux sur la machine ronde,
Depuis que le soleil l'éclaire, on admira.

ONDINE

Elle aura de l'esprit comme un ange.

ROSÈVE

Elle aura
Une grâce ineffable en chacun de ses gestes.

URGÈLE

Quand elle dansera, sur des airs lents ou prestes,
Courantes, rigodons, chaconnes, menuets,
Les violons, parmi les courtisans muets,
Suspendront leur archet au-dessus de la corde,
A voir, sur la cadence où leur rythme s'accorde,
Ses petits pieds ne pas même toucher le sol.

ROSANE

Elle saura chanter mieux que le rossignol.

VIVIANE

Et jouer de tous les instruments les plus rares,
Théorbes, luths, rebecs, mandores et cithares,
A faire envie, en leurs nimbes de purs rayons,
Aux Séraphins penchés sur leurs psaltérions.

L'AMBASSADEUR, *effondré de gratitude.*

Ah !...

CLARIBELLE, *renchérissant.*

Notre filleule ! oui, nous la voulons parfaite !

ROSÈVE

Et que vivre lui soit une éternelle fête !

L'AMBASSADEUR, *même jeu.*

Vraiment...

ONDINE

Nous voulons — rien n'est pour elle assez beau —
Que le Ciel de ses yeux jalouse le flambeau!

VIVIANE

Et que la Terre soit de son ombre amoureuse!

ORMONDE

Bref, cette enfant sera suprêmement heureuse!

L'AMBASSADEUR, *éperdu.*

C'est trop!... c'est trop!... Merci!... Mesdames, je ne sais...
Quel bonheur pour mon maître!...

A part.

Et pour moi quel succès!
Si loin que mon esprit se reporte en arrière,
Quel succès sans exemple en ma longue carrière!
Je touche au but! Enfin, dans son contentement,
Le roi va me nommer, au prochain mouvement,
Si les plus sûrs espoirs ne sont pas de vains leurres,
Ministre des Relations Extérieures!

Haut, aux Fées.

Ainsi, malgré la hâte où le temps trop restreint,
A mon très vif regret, mesdames, nous contraint,
Je puis donc annoncer à mon auguste maître
Que Vos Grâces m'ont bien voulu toutes promettre
De se rendre, sans faute, à l'invitation?

TOUTES LES FÉES

Oui...

L'AMBASSADEUR, *insistant.*

Toutes, n'est-ce pas?

TOUTES LES FÉES

Oui!...

L'AMBASSADEUR, *même jeu.*

Sans exception?...

ORMONDE

Sans nulle exception, monsieur... Nous n'aurons garde
D'y manquer.

L'AMBASSADEUR, *ne tenant plus en place.*

Pardonnez à ma fièvre : il me tarde
De conter au monarque avec quelle splendeur...

Mesdames... mes respects...

Révérence de l'Ambassadeur.

ORMONDE, *le reconduisant jusqu'au bord de la clairière.*

Monsieur l'Ambassadeur...

L'AMBASSADEUR, *avec force révérences.*

Mesdames...

L'Ambassadeur sort, en saluant encore à reculons.

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* L'AMBASSADEUR. LES GRENOUILLES *et* LE CRAPAUD, *toujours invisibles.*

ONDINE

Ah! mes sœurs, mes sœurs! quelles nouvelles!
Le Roi!...

ROSELYS

Sans plus attendre, allons nous faire belles!

MORGANE

La Reine!...

ROSELYS

Il sera temps de jaser en chemin!

CLARIBELLE

Notre filleule!...

ROSELYS

Après-demain!... après-demain!...

VIVIANE

Ah! Roselys, toujours coquette!

ROSELYS

Qui m'en blâme?
Ma sœur, pour être fée, on n'en est pas moins femme!...
Vite! si nous allions être prises de court!
Il nous faut éclipser les dames de la Cour!

A Ondine.

Quelle robe vas-tu mettre, ma sœur Ondine?

ONDINE

Je ne sais pas... je crois, ma robe émeraudine,
Tu sais, très longue, avec des ganses de roseaux.
Mais j'en médite une autre, en écume des eaux,
Aux volants clairs faits de cascades argentées,
Dont les bouillons seraient des vagues arrêtées...
Et toi?...

ROSELYS, *indécise.*

J'hésite encor... J'ai déjà mis deux fois
Ma traîne de velours tout en mousse des bois,
Au bal donné par Obéron, au mariage
De ma sœur Mélusine avec Merlin le mage...
Peut-être un flot de tulle, où jouera, pour paillons,
La poussière dont luit l'aile des papillons...

ROSANE

Ah! mes sœurs! si j'en ai le temps!... Je rêve d'une
Robe en fils de la Vierge et couleur clair de lune,
Avec parfois, le long des plis, un diamant,
— Voyez-vous? — jeté çà et là, négligemment...
Et toi, Morgane?

MORGANE, *soucieuse.*

Après-demain!... Hélas! que n'ai-je
Conservé du dernier hiver un peu de neige!
J'en aurais pu glacer à neuf le blanc satin
De ma robe princesse en brume du matin.
Peut-être, à l'aube, avec du givre...

CLARIBELLE

Et Liliane?

LILIANE

Moi, mon manteau de lys que brode une liane.

ROSELYS

Et notre Reine?...

ORMONDE

Oh! moi, même pour les galas,
Je ne me mets plus guère en frais de falbalas...
Non : je revêtirai simplement ma toilette
Ordinaire, ma robe orange et violette,
Aux reflets mordorés, — couleur du plus beau soir...

ROSELYS

Mais ne crains-tu pas, reine Ormonde?...

ORMONDE

Oui, je vais voir :
Elle est peut-être un peu grave pour un baptême...
Ou plutôt ma tunique aurore et chrysanthème.

LILIANE

Et, j'y songe, mes sœurs, les voitures!...

TOUTES LES FÉES

C'est vrai!

ORMONDE

Heureusement, un vieux scarabée orfévrait
Pour moi, selon le goût moderne le plus riche,
En son gîte, depuis deux hivers, un pois chiche.
J'en ferai ma calèche ouverte où, vifs et prompts,
J'attellerai d'un brin d'herbe deux moucherons.
Pour vous, je vous conseille, en guise de carrosses,
Des noisettes de l'autre année aux rondes cosses;
Comme chevaux, deux forts et fougueux cerfs-volants,
Dont un gros hanneton guidera les élans,
Avec quatre grillons pour laquais subalternes...
N'oubliez pas les vers luisants pour les lanternes!...

Rendez-vous sur les bords du Grand Lac, dans les bois,
Pour nous y regarder une dernière fois!

Toutes les Fées disparaissent, comme par enchantement.

SCÈNE VI

La scène reste vide pendant quelques secondes; puis, dans un fracas de rameaux brisés, dégringole d'un vieil arbre, avec un rire satanique,

LA FÉE CARABOSSE

Ha! ha! ha! ha!...
C'est moi, c'est bien moi, Carabosse,
Avec mon nez en croc, mon seul œil, et ma bosse...
Là-haut, sur mon vieil arbre, en mon abri perdu,
J'écoutais invisible, et j'ai tout entendu,
Tout! l'invitation royale à ce baptême,
Les caquets variés qu'on broda sur ce thème,
Le jour fixé, les dons promis, et cætera...
Ouais! Et moi, là dedans, que fais-je? — L'on verra!...

Ah! cette fois encore, on m'a donc oubliée!
D'ailleurs — ô rage! — en ma vieillesse humiliée,
Quand se donne un dîner prié chez quelque roi,
Il est sans précédent qu'on songe encore à moi!

Tendant le poing dans la direction qu'ont prise l'Ambassadeur et les Fées.

Je leur rappellerai que Carabosse existe!
Ah! je suis vieille! ah! je suis laide! ah! je suis triste!
Par moi le beau festin eût été déparé!...
L'injure est sans égale, — et je la vengerai!

Cependant je ne sais quelle étrange tendresse
A cette enfant déjà malgré moi m'intéresse...
Quoi qu'en disent mes sœurs, mon humeur a faibli.
J'eusse autrefois puni sans pitié cet oubli!
Malgré les mauvais sorts que son courroux dispense,
Carabosse n'est plus ce qu'un vain peuple pense...

Presque attendrie :

Je crois voir cette enfant, si frêle en son berceau :
Lui ferai-je payer mon affront?

Soudainement reprise de colère :

Ce vieux sot!
Quand j'y songe, pourtant!... Et ces écervelées!...

De nouveau radoucie :

Oui, je la vois, riant aux dames assemblées
Et leur tendant ses bras ingénus et hardis,
Ainsi que ma petite Ormonde, au temps jadis...
En me représentant ce tableau plein de charme,
Peu s'en faut qu'à mon œil il ne perle une larme...

Pauvre enfant, ce n'est pas sa faute, c'est la leur...
Mais comment me venger, — sans faire son malheur?...

Son malheur!... Par ma foi, mais, si je m'en réfère
Aux lois du monde, c'est elles qui l'allaient faire,
Les folles, avec tous leurs dons accumulés
Pêle-mêle, sur ce front jeune... Allez, allez!
Vous pouvez faire fi, mes sœurs, de ma vieillesse :
Il sera toujours vrai que vieillesse est sagesse!
Ah! grands dieux! voilà bien ces têtes à l'évent!
Elles accordaient tout, tout, tout, à cette enfant!
Leur filleule! — j'avais, là-haut, peine à me taire; —
Mais elle n'aurait rien à souhaiter sur terre!
Sous leurs dons excessifs au bienfait suborneur,
Ses marraines allaient l'écraser de bonheur!

Dans sa félicité continue et parfaite,
Elle mourrait d'ennui bientôt, un soir de fête!
Trop est trop! et la joie est fille du désir,
Et toujours du plaisir, ce n'est plus du plaisir!

Je vois le moyen — grâce à mon intelligence —
D'assurer son bonheur ensemble et ma vengeance.
Ah! mes sœurs donnent tout à leur filleule : bon!
A mon tour aussi, moi, je veux lui faire un don,
Et, pour équilibrer trop de plaisir, — sans haine, —
Donner à cette enfant gâtée un peu de peine.
Rien qu'en apparaissant à la cour de ce Roi,
Je mettrai tout à coup la fête en désarroi.

Oui, je vais au baptême arriver la dernière
Et lui jeter un sort : c'est bien dans ma manière...
Mais lequel? Car j'en ai déjà tant prodigué
Que mon cerveau finit par être fatigué...
Voyons. Dès cette nuit soyons bien décidée.

Elle réfléchit profondément.

Si je?... Non! trop vieux... Ou...? Non plus... Oh! quelle idée!
Jadis, quand nous étions des déesses, — aux temps
Où mes sœurs habitaient, Naïades, les étangs,
Et, Dryades, les bois profonds, — moi, j'étais Parque!
Les Ombres que Charon emportait dans sa barque,
C'était moi qui vers lui poussais leurs vains troupeaux,
Et Carabosse alors se nommait Atropos.
Sans trêve, de mes mains doucement obstinées,
Je filais, au fuseau du Temps, les destinées;
Avec mes sombres sœurs, dans l'Érèbe natal,
Je dévidais pour les mortels, d'un doigt fatal,
Leurs jours tissés de lin, d'or, de chanvre ou de soie...
O mon vieil instrument de douleur et de joie,
Mon fuseau, viens encor me servir, clandestin,
A croiser, à tramer les fils de ce destin!

Par ma bosse! voilà ma vengeance trouvée!
Quand l'enfant sera juste à seize ans arrivée,
Idéale, traînant après soi tous les cœurs,
Grâce aux magiques dons octroyés par mes sœurs,

Qui déjà souriront à sa gloire future,
Elle se piquera, comme par aventure,
A quelque fuseau noir, — au vieux fuseau du Temps! —
Et s'endormira, jeune et belle, pour vingt ans!

Vingt ans?... C'est un peu court!... Et puis, pauvre petite,
Quand elle rouvrirait les yeux, tout interdite,
En atours surannés de gaze et de linon,
Les badauds accourus souriraient d'elle... Non.
Que ses robes alors soient, non pas surannées,
Mais anciennes : mettons largement cent années...
Et si toute la Cour, même, en doit trop gémir,
Soit! pour cent ans aussi je pourrai l'endormir.
— Cent ans d'enchantement, de silence et de rêve,
Où son âme, à travers un doux sommeil, sans trêve,
Évoquera la vie en de vagues appels,
Cent ans de nostalgique attente, — au bout desquels,
Frottant soudain ses yeux d'enfant émerveillée,
Elle sera — mon sort prenant fin — réveillée...

Réveillée, — et par qui?... Mais, naturellement!
Une fille de Roi! — par un Prince Charmant!...
Il viendra, jeune et beau, des pays du mystère,
Ayant, pour la trouver, couru toute la terre,
Et dans l'ombre du parc redevenu forêt,
Au milieu du château léthargique et secret
Dont les salles, d'odeurs antiques imprégnées,
S'orneront çà et là de toiles d'araignées,
Lui mettra chastement un baiser sur le front...
Ils se plairont, se le diront, s'épouseront,
Et, plus joyeuse après l'attente séculaire,
Riant à l'avenir merveilleux qui s'éclaire
Après ce long passé mélancolique et gris,
Et de ses dons enfin estimant tout le prix,
Sans doute elle devra s'avouer à sa noce
Que la meilleure Fée est encor Carabosse!...
Puis ils vivront heureux, glorieux, triomphants,
Et leur couple royal aura beaucoup d'enfants!
— C'est ainsi que toujours l'histoire se termine...

Ah! je me réjouis déjà de voir la mine
Que cet ambassadeur fera, quand, à mon tour,
Je surgirai, pendant le baptême, à la Cour,
Terrible, et du malheur sinistre avant-courrière!...
Et mes sœurs! oublier ainsi leur douairière!...
Par mon œil! à la fin, il ne me déplaît pas
De leur montrer que si je traîne un peu le pas,
Je ne suis pourtant point l'impotente mégère
Qu'il peut déjà sembler à leur troupe légère,
Et même, en leur jouant un tour de ma façon,
De leur donner gratis une bonne leçon!
Je ferai souvenir à leur étourderie
Que la vie, après tout, n'est pas une féerie,
Que tout bien ici-bas doit se payer comptant,
Que le meilleur plaisir est celui qu'on attend,
Et que pour être heureux, enfin, il faut qu'on souffre!...
Vite, en campagne!...
A moi, mon nuage de soufre!

Un jet de fumée jaillit sous ses pieds.

Ici!... Hop! conduis-moi, rapide, vers le but!...

Elle disparaît avec un éclat de rire satanique.

SCÈNE VII

Les QUATRE GRENOUILLES *et* LE CRAPAUD *passent la tête entre les roseaux où ils s'étaient dissimulés.*

PREMIÈRE GRENOUILLE

Bré...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Bréké...

TROISIÈME GRENOUILLE

Brékéké...

QUATRIÈME GRENOUILLE

Brékékéké...

LE CRAPAUD

Chut!... chut!...
Attendez donc... Un peu de prudence!... Parties?

PREMIÈRE GRENOUILLE

Toutes, comme toujours, par de vagues sorties...

LE CRAPAUD

Toutes, vraiment?

DEUXIÈME GRENOUILLE

Oui.

TROISIÈME GRENOUILLE

Oui.

LE CRAPAUD

La vieille Fée aussi,
Qui semble remâcher un éternel souci?

QUATRIÈME GRENOUILLE

Oui.

PREMIÈRE GRENOUILLE, *regardant au loin.*

Son char glisse au ras de la brume flottante...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Elle n'avait pas l'air, elle, d'être contente!

TROISIÈME GRENOUILLE

Non. Elle grommelait des mots bizarres... Mais
Que voulez-vous? Contente, elle ne l'est jamais.
J'entends encor feu ma grand'mère me le dire :
Le plus vieux des corbeaux ne la vit jamais rire.

LE CRAPAUD

Et pas un seul, non plus, de ces lâches humains
Qui font à tous la loi, — parce qu'ils ont des mains!

PREMIÈRE GRENOUILLE, *écoutant.*

Là-bas, un attelage affaiblit ses clochettes...

LE CRAPAUD

Alors, bon, nous pouvons sortir de nos cachettes...
Dehors!...

PREMIÈRE GRENOUILLE

Dehors!...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Seuls!

TROISIÈME GRENOUILLE

Seuls!

QUATRIÈME GRENOUILLE

Enfin seuls!

TOUS

Quelle nuit!

PREMIÈRE GRENOUILLE

Ah! longtemps, à la ronde, elle fera du bruit,
Dans les profonds étangs et les clairières vastes!

DEUXIÈME GRENOUILLE

Brocéliande peut la compter dans ses fastes!

LE CRAPAUD

Oui, l'on en parlera dans toute la forêt!

TROISIÈME GRENOUILLE

Sautons!

QUATRIÈME GRENOUILLE

Dansons...

LE CRAPAUD

J'avais une crampe au jarret...

QUATRIÈME GRENOUILLE

... Parmi les roseaux verts aux soyeuses quenouilles!

LES GRENOUILLES, *ensemble, avec effusion.*

Notre cousin crapaud!...

LE CRAPAUD

Mes cousines grenouilles!...

QUATRIÈME GRENOUILLE

Avez-vous entendu tout ce qu'on disait?...

LE CRAPAUD

Oui!
J'en suis comme étourdi... j'en suis comme ébloui!...
Tout ce prodige tourne encore dans ma tête...
Le Roi...

PREMIÈRE GRENOUILLE

La Reine...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Ont un enfant!

TROISIÈME GRENOUILLE

Baptême!

QUATRIÈME GRENOUILLE

Fête!

PREMIÈRE GRENOUILLE

Ah! quelle nuit!

LE CRAPAUD, *levant la tête.*

Elle est passée en un moment :
Voici, je crois, le jour déjà proche...

QUATRIÈME GRENOUILLE, *stupéfaite.*

Comment!

LE CRAPAUD

Regardez, dans l'azur, ces longs nuages roses...

QUATRIÈME GRENOUILLE, *levant la tête, à son tour.*

C'est pourtant vrai!

DEUXIÈME GRENOUILLE

L'on a raconté tant de choses!
Le temps s'est écoulé sans que l'on y songeât...

QUATRIÈME GRENOUILLE, *rêveuse.*

Tout à l'heure le soir tombait : voici déjà
Que la lune pâlit dans le ciel qui se teinte!...

LE CRAPAUD

D'une vague lueur chaque cime est atteinte.
Le plus beau jour d'avril se prépare...

Un silence.

PREMIÈRE GRENOUILLE, *à sa voisine.*

Dis-moi,
As-tu bien entendu l'ambassadeur du Roi,
Dont la voix grave emplit la forêt qui sommeille?
Tu sais, le gros vieux homme à la face vermeille?...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Avec ses longs rubans pendants jusqu'aux genoux?

TROISIÈME GRENOUILLE

Son habit vert!

QUATRIÈME GRENOUILLE

Et son ventre blanc!

PREMIÈRE GRENOUILLE

Comme nous!...
Et quand il déroula cette espèce de feuille!...

LE CRAPAUD

Ces feuilles-là, j'ignore à quel arbre on les cueille...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Et l'autre, l'as-tu vu, son jeune compagnon,
Avec... comment dit-il?...

LE CRAPAUD *se rappelant.*

Son casque...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Oui, c'est le nom...
Qui semble une autre tête encore sur sa tête!

TROISIÈME GRENOUILLE

Et ce grand roseau d'or qu'ils nommaient sa trompette!...
Avez-vous entendu vibrer ces cris stridents,
Lorsque, gonflant sa joue, il a soufflé dedans?

LE CRAPAUD, *lyrique.*

C'était vraiment de l'or qui m'entrait dans l'oreille!
Je ne pourrais lancer une note pareille :
Pour imiter un peu ce bruit, c'est des troupeaux
Qu'il faudrait, des tribus entières de crapauds!

DEUXIÈME GRENOUILLE

Et son grand jonc!...

TROISIÈME GRENOUILLE

Et l'étendard!...

QUATRIÈME GRENOUILLE

Que de merveilles!

PREMIÈRE GRENOUILLE

Moi, pour les voir encor, je passerais cent veilles.
Je bâille malgré moi... Pardon... J'ai peu dormi...

Elle bâille, en un long « ko...ax ».

LE CRAPAUD

Allons, secouons-nous! Le jour monte, parmi
Les rameaux vaguement rosés du maître chêne.
Nous dormirons jusqu'à midi la nuit prochaine...
Voyez, là-haut, le jour croît d'instant en instant[1].

Solennel :

L'espoir de l'aube fait le monde palpitant.
C'est la grande minute auguste : il va paraître,
L'Astre miraculeux, le Dieu, le Roi, le Maître,
Par qui, depuis les temps, chaque matin a lui...

PREMIÈRE GRENOUILLE

Le Clair!

DEUXIÈME GRENOUILLE

Le Chaud!

1. L'orchestre commence à jouer, pianissimo, le *Matin*, — de *Peer Gynt* (Grieg).

TROISIÈME GRENOUILLE

Le Bon !

QUATRIÈME GRENOUILLE

Le Fort !

LE CRAPAUD

L'Immense !

TOUS ENSEMBLE

Lui !...

PREMIÈRE GRENOUILLE

Une pourpre diffuse erre sur ces verveines...

LE CRAPAUD

J'ai la fièvre du jour naissant au fond des veines...
Il va bientôt surgir. Taisons-nous, un moment ;
Regardons-le monter, religieusement,
Comme ont fait chaque jour nos aïeux...

Un silence.

QUATRIÈME GRENOUILLE

Tout de même,
Si nous pouvions, mes sœurs, assister au baptême !...

LE CRAPAUD

Le ciel semble un grand lac aux divines couleurs ;
Un cerne de clarté blanchit le bord des fleurs...

QUATRIÈME GRENOUILLE

... Ce sera beau[1] ! le Roi, les Seigneurs !...

PREMIÈRE GRENOUILLE

Et les Fées,
En leurs robes de fête à longs plis étoffées !...

DEUXIÈME GRENOUILLE

Et puis la Reine, avec les dames de la Cour...

TROISIÈME GRENOUILLE

Qui paraîtront, chacune en son plus riche atour !

QUATRIÈME GRENOUILLE

Et, blonde en son berceau, la petite Princesse !...

LE CRAPAUD

Il fait plus clair encor, le jour s'accroît sans cesse...

1. L'orchestre joue les premières mesures de *Cortège*, de Claude Debussy, pour reprendre bientôt le thème du *Matin*, de Grieg.

PREMIÈRE GRENOUILLE

Oh oui! ce sera beau, mais quoi!...

LE CRAPAUD

L'aurore point!

PREMIÈRE GRENOUILLE

... Ce sera magnifique, hélas! mais c'est trop loin,
A la grand'ville!...

LE CRAPAUD

Il naît! l'horizon est tout rouge!...
On dirait qu'aux rayons le haut des branches bouge...

PREMIÈRE GRENOUILLE

... C'est là-bas, tout là-bas...

LE CRAPAUD

Chut! l'aurore grandit!

PREMIÈRE GRENOUILLE

... Une hirondelle, après un voyage, m'a dit...

LE CRAPAUD

Il vient, il monte, il est tout au bord de la terre!...

PREMIÈRE GRENOUILLE

... Que c'était loin d'ici...

LE CRAPAUD

Voulez-vous bien vous taire!

PREMIÈRE GRENOUILLE

... De ce côté...

LE CRAPAUD

Silence!

PREMIÈRE GRENOUILLE

... Où le ciel est vermeil,
A deux cent mille sauts peut-être...

L'orbe solaire paraît, tout rouge, entre les branches, et monte lentement.

TOUS, *la tête renversée, en extase.*

Le Soleil!...

FERNAND GREGH

LETTRES A LA FAMILLE CHILDE[1]

XV

A monsieur Childe.

Londres, 9 mai 1858.

Mon cher monsieur Childe,

Il y a un siècle que je vous dois une lettre. Depuis ce temps-là, j'ai pensé bien souvent à vous répondre, mais la paresse et les affaires, et les choses pressées qui ne manquent jamais à Paris!...

Voici en bref l'histoire de ma vie. Je suis retourné à Cannes et à Nice avec l'intention de passer l'hiver au soleil. Je m'en étais trop bien trouvé l'année dernière pour ne pas recommencer. Malheureusement, quand tout était neige et glace autour du petit (*sic*) oasis que j'habitais, un malencontreux ministre m'a écrit pour me demander de présider une commission qu'il allait charger de réorganiser la Bibliothèque Impériale. Outre que la chose avait assez d'intérêt pour moi, je me faisais encore une espèce de scrupule de refuser un travail utile sans avoir d'autre raison à donner que ma répugnance pour toute occupation sérieuse. J'ai donc accepté et je suis revenu à Paris vers le milieu de janvier. Là j'ai trouvé une grosse besogne assez semblable au plus vilain des travaux

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

d'Hercule, le nettoyage des étables d'Augias, et, pour achever de me désoler, mes honorables collègues m'ont nommé leur rapporteur. Il m'a fallu écrire une centaine de pages, pour justifier parfois des mesures que je n'approuvais pas mais que la majorité de la commission avait adoptées. Enfin, cet ingrat travail s'est achevé[1], et, chose étrange, j'ai fini par prendre goût à ma tâche, si bien que je suis venu ici pour la compléter, en étudiant le système de catalogue du *British Museum*, le rangement des livres, le service des employés, etc., — toutes choses qu'on fait bien mieux ici que partout ailleurs. — Je fais un second rapport au ministre à l'occasion de tous ces petits détails, mais je doute que l'on profite de mes élucubrations. Il y a une telle différence entre le caractère des deux nations que ce qui est facile avec des Anglais est souvent impossible avec des Français. Il en sera ce qu'il en sera, j'ai fait mon travail en conscience, et je commence à méditer de quel côté j'irai me reposer pendant les grandes chaleurs. Je penche pour la Suisse, où j'ai fait une assez agréable excursion l'année dernière, avec la perspective de revenir en France par le Tyrol et par la Lombardie.

J'ai laissé la France très émue et très en colère contre les Anglais à cause de l'acquittement de Bernard[2] et d'articles assez malveillants du *Times*. Ici, on ne nous aime pas beaucoup plus. Il est étrange que deux peuples si voisins, et qui ont des rapports si fréquents, ne se connaissent pas mieux. Vous savez quelle est l'ignorance des Français au sujet de tout ce qui touche aux lois, aux mœurs, aux habitudes de l'Angleterre. Les Anglais ne nous le cèdent en rien sous ce rapport et j'ai appris à un des sous-secrétaires d'État de la Reine que le suffrage universel existait en France. Quel sera le résultat de la mauvaise humeur croissante entre les deux peuples? J'espère qu'une guerre ouverte est impossible, et, parmi beaucoup de raisons qui la rendent telle, une des bonnes, c'est qu'un champ de bataille leur manque. Nous ne ferons pas plus une

1. *Rapport sur les modifications de la Bibliothèque Impériale* (Paris, in-4°, 34 p.), daté du 27 mars.

2. Bernard, « habitué du *reading room* » du British Museum (cf. *Lettres à Panizzi*, I, p. 10), était impliqué dans l'affaire Orsini. L'Angleterre refusa son extradition.

descente en Angleterre qu'ils n'en feront une chez nous. Ce que je crains, c'est que, pour leur faire pièce, on ne s'en prenne à leurs alliés, et, particulièrement, à l'Autriche. Il y a plus d'une raison pour qu'on lui en veuille, mais la plus forte peut-être, c'est qu'une guerre contre l'Autriche délivrerait pour quelque temps l'Empereur des assassinats italiens. Cette considération, qui n'a pour lui personnellement aucun poids, parce qu'il méprise le danger, peut être très puissante pour bien des gens qui l'entourent. Pour moi, je crains toute guerre extérieure, lorsque nous en avons une secrète chez nous de la nature la plus terrible.

Toutes les fois que je vais en Angleterre, je remarque les progrès de la démocratie. Il me semble qu'il sont considérables, même depuis l'année passée, et peut-être le contact des classes inférieures avec tant d'étrangers réfugiés en Angleterre est-il pour quelque chose dans ce résultat. J'entends dire que si Lord Derby essayait de faire de nouvelles élections, personne n'y gagnerait que les radicaux. Il est vrai qu'il y a bien loin d'un radical anglais à un radical du continent, mais l'inoculation des idées se fait vite. Le spectacle que présente le parlement en ce moment est assez curieux. La minorité gouverne, ou plutôt elle a le ministère et obéit à l'opposition, qui possède la majorité, mais qui se diviserait sur la question du pouvoir. Comme la machine est bonne et qu'un long usage a bien adouci tous les frottements, l'administration du pays marche aussi régulièrement qu'à l'ordinaire.

Notre nouvel ambassadeur[1] a réussi dans ce monde tout nouveau pour lui, mais il ne me paraît pas s'y plaire et il le laisse trop voir. Les grands dîners lui sont insupportables. En effet, il y a de quoi prendre Londres en grippe dans ce moment. On dîne en ville tous les jours, et, comme c'est le plus mauvais moment pour la cuisine, on mange partout le même poisson, les mêmes côtelettes d'agneau et le même mouton. Je suis heureux quand je puis trouver un morceau de *boiled beef*[2] au club ou chez des gens sans prétention à la bonne chère.

Je n'ai pas reçu de nouvelles d'Édouard. J'espère que son

1. Le maréchal Pélissier.

2. « Bœuf bouilli ».

voyage s'est achevé sans encombre et peut-être le retrouverai-je à Paris. Je vous conseille de ne pas passer un troisième hiver en Amérique. Mariez au plus tôt Miss Mary, ou, ce qui vaudrait mieux, ramenez-nous-la en France cet automne. Nous nous en irons passer les grands froids au bord de la Méditerranée, à Cannes, avec Miss Lagden et sa sœur et nous ferons une colonie de frileux assez agréable. On vous donnera du *gin*, s'il vous en faut absolument, ou du vin de Bordeaux, qu'on trouve assez facilement à Marseille, et des poissons très étranges à la vue mais très agréables au goût, outre du mouton excellent. Voilà toutes les ressources de Cannes.

Adieu, cher monsieur Childe, je pars pour Paris dans deux ou trois jours et j'y serai probablement jusqu'au milieu de juin. Mille amitiés dévouées.

XVI

A monsieur Édouard Lee Childe.

5 septembre 1859.

Mon cher ami,

Je suis bien fâché de l'accident arrivé à monsieur votre père. Je suis convaincu que le climat de l'Amérique ne lui vaut rien, et je vous charge de lui représenter de ma part la nécessité de revenir en Europe. Si vous persévérez dans vos projets, écrivez au Garde des Sceaux que vous sollicitez le titre de citoyen français et que vous désirez monter la garde. Nous vous protégerons, mais entre les épaulettes de garde national et une ambassade il y a beaucoup de distance. Faites la cour aux puissances. Je pars demain pour Tarbes où je resterai jusqu'au 12 ou 15 [1]. Je passerai ensuite huit ou dix jours à Paris, puis je partirai pour Madrid. — La raison pour laquelle je n'ai pas accepté votre invitation est bien simple. J'aurais embarrassé cette dame en la rencontrant ensuite dans le monde. Il est bon d'être vicieux, mais il faut du *contegno* [2].

Mille amitiés

Dimanche soir.

1. Chez son ami M. Achille Fould.

2. « De la tenue ».

XVII

Au même.

Madrid, 6 novembre 1859.

Mon cher Édouard,

... Je vis presque toujours à la campagne avec assez nombreuse compagnie, et je passe mon temps tolérablement à faire de la charpie et *retozar*[1] avec de petites demoiselles. Les *pollos*[2] sont tous partis pour l'Afrique[3], en sorte que les vieux ont du bon temps. L'enthousiasme guerrier est excité en ce pays comme au temps de saint Ferdinand. On dit beaucoup de bêtises, mais on fait des sacrifices patriotiques très notables. Les grands donnent des bataillons, qu'ils entretiennent à leurs frais. Le peuple s'enrôle. Cúchares, le toreador, a donné 20 bœufs et 50 moutons à l'armée expéditionnaire. Les provinces basques envoient 20 millions de réaux, et deux régiments de volontaires entretenus pendant toute la guerre. Sans l'effroyable blague et le *bombazo*[4] des journaux, ce serait un très beau spectacle.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien et faites provision de bonnes histoires à me raconter. Je vis au désert et je vais dans un autre désert.

XVIII

Au même.

Paris, 2 mars 1860.

Diverses bouillabaisses et coquilles de queues d'écrevisses nous ont retenus plus longtemps que je ne l'avais prévu. Nous ne sommes arrivés à Paris qu'avant-hier 7. Votre lettre a été

1. « Folâtrer. »

2. Littéralement, « poussins » : — les jeunes gens.

3. Expédition du Maroc. « La guerre contre le Maroc — écrivait-il le 22 octobre à madame de La Rochejacquelein — est accueillie avec enthousiasme. Il me semble être au temps des croisades... » (*Une Correspondance inédite*, p. 241).

4. « Bruit ».

mise aussitôt à la poste. Ces sortes de compositions amoureuses doivent gagner comme les vins plats à être conservés quelque temps. Celui qu'il fait ici est abominable. Neige, pluie, vent froid. Je regrette beaucoup Cannes, sans parler de votre aimable compagnie. Villemain est bien changé. Je n'ai jamais vu un homme plus abattu. Le fiasco de *Cromwell*[1] ne l'avait pas plus rudement frappé[2]. Il se plaint de ses yeux et dit qu'il sera bientôt aveugle.

Portez-vous bien; je vous envie votre soleil et donnerais pour lui la dignité de vice-secrétaire du Sénat dont je viens d'être revêtu.

XIX

Au même.

Cannes, 30 novembre 1860.

Mon cher ami,

J'espérais que vous me donneriez de vos nouvelles et de celles de votre père. Vous savez la vie qu'on mène ici et que je n'ai rien de curieux à vous mander.

Le chemin de fer est très avancé, à la consternation des natifs. La compagnie a eu l'esprit de faire prendre les jurés parmi les gens de la montagne, où la terre vaut vingt-cinq centimes l'hectare. Ces honnêtes montagnards en veulent beaucoup aux Cannois de ce que leurs terres valent vingt-cinq mille francs l'hectare, et ils les ont très mal traités dans leurs verdicts. Voilà les grandes nouvelles du pays, outre qu'on attend Lord Brougham, qu'on désespère de Lord Coningham et que monsieur Tripet laisse croître sa barbe.

Donnez-moi des nouvelles de la Caroline du Sud et de ce qu'on dit dans votre monde des changements ministériels[3]. Ils

1. *Histoire de Cromwell* (2 vol. in-8°, Paris, 1819).

2. Il s'agit de la brochure intitulé la *France, l'Empire et la Papauté* (Paris, 1860, in-8°) Cf. *Lettres à Panizzi*, I, p. 71 [29 janvier 1860]; *Lettres à une Inconnue*, II, p. 81 : « On m'a prêté le pamphlet de mon confrère Villemain, qui m'a paru d'une platitude extraordinaire... »

3. Le remplacement de M. Fould, au ministère d'État, par le comte Walewski.

me semblent, comme tout ce qui se fait dans ce bas monde, assez drôles.

Adieu, mon cher ami, je vous souhaite à tous deux santé et prospérité. Faites-moi un peu de politique américaine.

Mille amitiés.

P. M.

J'ai été surpris et charmé de voir que vos compatriotes du Texas avaient pendu quatre de leurs juges : — *served them right* (n'ont que ce qu'ils méritaient) — comme aussi que les Chinois avaient pris le correspondant du *Times*.

XX

Au même.

Cannes, 17 décembre 1860.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre aimable lettre et des nouvelles que vous me donnez. Il y en a de vraies dans la quantité. Je suis bien fâché de ce que vous me dites de la santé de votre père. Ce que je crains le plus pour lui, c'est cette insouciance de la vie que j'ai remarquée en lui avant mon départ. Tâchez donc de le remonter un peu. N'y a-t-il pas parmi vos amis quelque femme qui puisse le venir voir de temps en temps et *rouse the monkey up*[1] ? Je voudrais bien qu'une de vos sœurs fût auprès de lui : car, vous avez beau être un gentil garçon et un bon fils, nous autres hommes, nous avons besoin de femmes pour nous relever moralement et physiquement.

Nous avons ici un temps de chien. C'était la lutte entre Jupiter, Pluvius et Neptune. Ils s'y sont si bien pris que la plaine entre Cannes et la montagne de l'Estérel était changée en lac. Le Mont Cassien était devenu une île; notre maison elle-même a été île pendant une nuit, mais, cette fois, c'était le fait de Neptune. Nous avions un joli petit raz de marée qui venait jusque dans la rue du bivouac Napoléon. Tout ce vilain temps a fait place au temps normal. Nous déjeunons les fenê-

1. Littéralement : « remonter le singe ».

tres ouvertes, je sors sans paletot, j'ai souvent trop chaud de midi à quatre heures. Quant au mistral, on dit qu'il n'existe plus en Provence; c'est du moins l'opinion des Marseillais, qui doivent s'y connaître. Le fait est que nous n'en avons pas encore eu de nouvelles.

Nous n'avons ni Lord Brougham, ni le marquis de Coningham. La belle-sœur de l'un et la mère de l'autre sont gravement malades, mais nous avons une foule de dames avec plus de crinolines et de *wide awakes* les unes que les autres, et qui attendent pour mettre bas les armes qu'il se présente un conquérant comme vous. Il y en a une, dont je n'ai pas eu la curiosité de demander le nom, qui conduit trois *ponies* à une petite calèche et qui emporte tous les cœurs. Il n'y a pas un Cannois qui ne dise en la voyant passer : *Troun de Diou!...*

A la bonne heure, si tout ce qui se passe en Amérique n'est que du *bluster*[1] Je ne comprends pas trop ce mot-là, mais il me semble que le gouvernement fédéral n'est guère respecté à Charleston. Vous ne m'avez pas dit si la pendaison de quatre magistrats au Texas était un canard.

L'affaire Poinsot[2] est une bonne fortune pour des gens qui vivent à Cannes. J'ai une détestable opinion des assassinés. Je crois que ce sont ou des niais ou des gens sans mœurs, et j'avais tout de suite soupçonné ce président de manquer de goût. On[3] m'écrit que c'est une vengeance de femme. Je voudrais le croire pour l'honneur de la magistrature; mais, comme on ne vous a pas encore assassiné, je crois que les femmes ne se vengent point. Si vous savez quelque chose de cette aven-

1. Tapage, « battage ».

2. L'assassinat du président Poinsot, dont l'auteur (on soupçonna l'insaisissable et légendaire Jud) ne fut jamais découvert. — Ce magistrat avait présidé, en 1851, la cour d'assises qui, pour un article hostile à la peine de mort, publié par *l'Avènement du Peuple* (*l'Événement*), condamna l'auteur, Charles Hugo, à deux mois de prison et le gérant du journal, Paul Meurice, à neuf mois. Une trentaine d'années après, leur ancien frère d'armes, Auguste Vacquerie, racontait le procès à des amis : « J'ai vu là ce qu'était le *résumé* du président. Il disait : *La défense a prétendu... Le ministère public a prouvé... Le ministère public aurait pu ajouter...* Aussi, — concluait Vacquerie avec douceur, — comme le président Poinsot a été assassiné depuis, en chemin de fer, et comme on n'a jamais trouvé son assassin, j'ai toujours pensé que c'était moi. »

3. Probablement madame Lenormant. — Cf. la réponse de Mérimée dans *les Notes sur P. M.*, p. 370.

ture, faites-m'en part, quand même les détails coûteraient à la délicatesse de votre plume.

J'attends ici M. Fould au commencement du mois prochain, et j'espère le trouver philosophe[1]. Je le serais à sa place. Les circulaires de M. de Persigny me plaisent assez.

J'ai lu le dix-huitième volume de M. Thiers[2]. Le congrès de Vienne est excellent. Il a eu, me dit-on, communication de beaucoup de choses par M. de Metternich. Il me semble très impartial et avoir les qualités d'un historien. M. de Gobineau a fait un petit volume sur Terre-Neuve, très agréable[3]. A présent j'en suis réduit à Pouchkine et aux lettres de Cicéron. Celles-ci m'amusent d'autant plus que je n'ai pas promis à l'auteur de lui faire un article.

Adieu, mon cher ami. Mille tendresses à votre père, à qui je pense sans cesse et que je voudrais voir à notre soleil.

XXI

Au même.

Cannes, 11 janvier 1861.

Mon cher Édouard,

Je suis bien affligé des nouvelles que vous me donnez de votre père. Je regrette bien qu'il n'ait pas une femme auprès de lui : car, malgré votre attachement et tout votre cœur, vous ne pouvez vous entendre à soigner un malade comme le ferait une parente ou une amie. Ce qu'il faudrait surtout à votre père, c'est quelqu'un qui travaillât le moral et qui s'appliquât à intéresser le malade à quelque chose. Le duc de Lauraguais racontait qu'il se sentait mourir lorsqu'une idée traversa sa tête. Il s'agissait d'une affaire importante et que lui seul pouvait terminer. Cela lui rendit la force de vivre, et il vécut encore onze ans. Je pense que les affaires d'Amérique auront pu

1. M. Fould venait d'être remplacé au ministère.

2. Le tome XVIII du *Consulat et l'Empire*. — Cf. lettre de Mérimée à M. Thiers, du 11 décembre 1860, publiée dans les *Lettres inédites de Prosper Mérimée* (in-8°, Paris, 1900).

3. *Voyage à Terre-Neuve* (in-12, Paris, Hachette, 1861).

donner à votre père un peu de curiosité et qu'il voudra en attendre le dénouement. J'espère d'ailleurs qu'au point de vue des intérêts personnels vous êtes désintéressé dans la question. Si j'étais sûr de cela, la chose ne me paraîtrait plus que de la bonne comédie. J'ai lu quelques bribes de l'éloquence qui s'emploie de part et d'autre, et, après les lettres de Garibaldi, je ne connais rien de plus réjouissant. Mais pourquoi la Caroline se permet-elle de prendre pour armes le palmier, qui est l'arbre de Cannes? Je vous remercie de vos nouvelles, mais je n'y crois pas ou je n'y crois que de bonne sorte, particulièrement au voyage d'Égypte. Les Princes ont une religion vénitienne. Vous connaissez l'axiome de la Sérénissime République : *Prima Veneziani che cristiani*[1].

Tout le monde prend, à ce qu'il paraît, au sérieux le roi de Gaëte. Charles XII à Stralsund n'était qu'un conscrit. Il paraît que pourtant Lord Palmerston a tant fait qu'on l'abandonne à son sort.

Adieu, mon cher ami. Je suis comme l'oiseau sur la branche, attendant monsieur Fould qui ce soir me dira si je suis ou non condamné à retourner à Paris avant le dégel. Mille amitiés à votre père de ces dames et de moi.

XXII

Au même.

Cannes, 26 janvier au soir, 1861.

Mon cher ami,

Je trouve votre lettre en revenant de Nice. Les lettres que je venais de recevoir de madame de la Rochejacquelein et de monsieur de Circourt ne me laissaient plus d'espérance pour votre pauvre père. Dans sa situation d'esprit et de corps, la mort est une délivrance, et il ne faut pas le plaindre. J'ai passé par ces cruelles épreuves, mon cher ami, et je vous plains de tout mon cœur. Vous allez passer dix ou douze jours dans une solitude complète à bord d'un vaisseau et en

1. « Vénitiens avant d'être chrétiens ».

présence du cercueil de votre père. Je voudrais que pendant ce temps vous réfléchissiez sur l'avenir et sur vous-même. La pensée que votre père a eue toute sa vie était votre bonheur. Il n'y aurait pas de meilleure manière d'honorer sa mémoire que d'accomplir le vœu de son cœur, c'est-à-dire de vous marier.

Lorsque vous aurez un but dans la vie, vous verrez qu'elle vaut mieux que vous ne croyez et que vous-même valez mieux. Vous n'avez jamais considéré dans la vie que l'emploi de la semaine devant vous. Pensez aux années et prenez exemple d'un très vieux et très *old bachelor*[1] qui vous offre ici son expérience personnelle, expérience très triste.

Mon cher ami, je ne puis mieux vous prouver le respect que j'avais pour votre père qu'en vous parlant comme un vieil ami qui serait heureux de votre bonheur. — Réfléchissez dans le paquebot. — Rappelez-moi au souvenir de mademoiselle votre sœur. Adieu, mon cher ami. Revenez-nous bientôt. Miss Lagden et Mrs. Ewer me chargent de vous exprimer toute la part qu'elle prennent à votre perte.

XXIII

Au même.

Mercredi, 10 juillet 1861.

Mon cher ami,

J'ai du monde chez moi. Je vais demain payer M. Poole[2] à Londres. Je me flattais que vous étiez mort. On m'avait dit qu'un *packet*[3] américain avait vu les sombres bords. — Je me réjouis cependant de vous savoir vivant.

Votre père m'a chargé de vous marier et je veux vous voir à l'autel, où je tiendrai le poêle... Je serai de retour à Paris au commencement d'août. Écrivez-moi chez Panizzi, *British Museum, London.* Je ne vous ai pas répondu parce que votre lettre m'est arrivée si tard que je craignais de perdre

1. « Vieux garçon ».
2. Son tailleur.
3. « Paquebot ».

ma prose. Ensuite j'ai cru que vous aviez été « pressé » dans quelque régiment fédéral ou confédéré... Si vous écrivez à madame de la Rochejacquelein, dites-lui que la reine de Naples est une Jeanne d'Arc et que je l'aime passionnément (madame de La Roche, pas l'autre, dont je me soucie peu).

Adieu; à bientôt, j'espère. Vous trouverez Paris un peu plus bête que vous ne l'avez laissé, et cela ne vous surprendra pas. Adieu, mille amitiés.

XXIV

Au même.

Cannes, 29 janvier 1862.

Mon cher ami,

Si je ne vous ai pas répondu tout de suite, c'est que le temps est rare à Cannes entre le manger, le dormir et le promener. Nous avons en outre le dessin et le tir de l'arc, qui occupe une partie de nos loisirs. Nous nous trouvons assez bien de cette dernière occupation, qui nous a été recommandée par la Faculté, comme exerçant les muscles pectoraux et soulageant notre emphysème[1]. J'ai acquis une certaine dextérité dans cet exercice et je serais digne de recevoir des leçons de votre ancêtre Powhattan ou Pocahontas, je ne sais plus lequel.

Je vous fais mes compliments sur le bon sens de vos compatriotes, bien qu'ils m'aient complètement trompé dans mes prédictions. Il me semblait probable que les avocats sans cause et les journalistes ne verraient qu'un accroissement de *fun*[2] dans une guerre avec les *Britishers* et qu'ils entraîneraient les pauvres diables de propriétaires comme vous dans la bagarre. J'en suis pour mes prédictions, et, au fond, surtout en ce qui vous concerne personnellement, je suis charmé d'avoir été un faux prophète. N'admirez-vous pas que tout le monde, en convenant que vous avez bien fait, trouve que vous avez un peu déchu *ipso facto* dans l'opinion? Mais ce qui me paraît pire que tous le reste, c'est l'offre de M. Seward de

1. Cf. F. Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 414. — Il s'exerçait dans les bois de pins appartenant à M. Tripet-Skrypitzine.

2. « Amusement ».

faire passer les *Britishers* par l'État du Maine. Ce sont de ces choses que les démocraties seules peuvent faire. Pourtant je ne voudrais pas être monté sur mon tripode [en vain], et je dis que ma prédiction subsiste. Vous aurez tôt ou tard, et pas trop tard, la guerre avec l'Angleterre. Vous serez d'abord bien frottés, mais vous frotterez en fin de compte. Je vous conseille de vendre dès que vous le pourrez avec avantage (ou sans trop de désavantage) vos biens meubles et immeubles en Amérique et de les transformer en napoléons ou livres sterling, ou, si vous voulez, terres dans le canton de Cannes. Ces enfants gâtés du soleil ne rougissent pas de vous vendre quarante ou cinquante francs le mètre de sable. Ils empruntent deux millions comme des grandes personnes pour apporter la Siagne chez eux et bâtissent comme M. Haussmann, *servatis proportionibus*.

Nous avons ici une assez agréable société d'Anglais et d'Anglaises. Entre autres Lord Dalhousie et sa sœur, Lady Christiane Maulle. Il m'a montré une lettre d'un homme bien informé qui considère l'état de santé de Lord Palmerston comme très grave. *His Lordship*[1], qui faisait ordinairement ses trois repas par jour, a perdu tout appétit. Quand ce phénomène vous arrivera à soixante-dix-huit ans, je vous conseille de vous pourvoir des sacrements de l'Église romaine et de rédiger votre testament. La mort de Lord Palmerston sera un grand événement[2]. Il n'y a personne en Angleterre qui puisse le remplacer. Lord Russell n'est ni aimé ni considéré. C'est un gamin, et on a beau le faire comte, il mourra dans la peau d'un gamin. Lord Derby est perclus de goutte. Convenez, mon cher ami, que c'est un grand dommage que vous et moi ne nous soyons pas appliqués à la politique, dans un temps où les hommes d'État sont si rares.

Je prends le plus grand intérêt aux faits et gestes du *Sumter*, votre ennemi, qui était l'autre jour devant Alger. Que je voudrais qu'il vînt croiser devant nos fenêtres et nous donnât le spectacle d'un petit combat naval ! Malheureusement, je crains que vous autres gens du Nord ne connaissiez pas l'existence de notre port.

1. « Sa Seigneurie. »

2. Lord Palmerston ne devait mourir que le 18 octobre 1865.

Je suis enrhumé et ne respire plus guère qu'à force de sirop d'asperges. Je compte rester ici le mois prochain et me priver des élections académiques. Écrivez-moi, vous qui vous levez de bonne heure et qui êtes jeune. Dites-moi ce qui se fait et surtout ce qui se dit. Le cuisinier russe de madame Tripet fait toujours à merveille les *chtchi*[1]. La plage abonde de misses, mais pas trop jolies, dont quelques-unes très laides.

Lord Brougham devient tous les jours plus sourd et pas beaucoup plus sensé. Ses deux nièces vous attendent pour se marier. L'une maigrit, l'autre grossit outre mesure. Nous sommes, tous les mâles d'ici, épris d'une Miss M... qui a 5 pieds 7 pouces et est une forte fille, parente de la duchesse de M... Adieu, mon cher ami, *espresiones de las señoras y de los amigos*.

XXV

Au même.

Biarritz, 24 septembre 1862.

Je me réjouis de vous savoir de ce côté de l'Achéron. J'ai été malade à Bagnères[2] et je me porte très bien ici, satisfait du logement, des vivres et de mes hôtes. Vous représentez à la française les affaires de votre pays. Vous avez peut-être raison. Votre révolution, car cela est une révolution, a un caractère tout moderne. Elle est dans le moule de celle de 1848, ridicule et pas assez tragique. Je n'appelle pas catastrophes tragiques toutes les batailles qui se donnent entre votre oncle[3] et des imbéciles. Je veux dire qu'avec le gaspillage de notre première révolution vous n'en avez pas imité les terribles grandeurs; vous avez fait, comme les gens de 1848, des bêtises et pas des crimes. Si vous aviez fusillé ou pendu vos généraux ineptes, si vous aviez mitraillé ou noyé

1. « Choux. »
2. Cf. *Lettres à une Inconnue*, II, p. 195, — et *Notes sur P. M.*, p. 412.
3. Le général Lee.

les gens de la Nouvelle-Orléans, au lieu de menacer les femmes de leur faire subir de doux traitements, vous auriez peut-être fait de grandes choses, en même temps que des abominations. Il se peut, il est même probable, que vous en viendrez là. Maintenant qu'il est de mode en Europe d'admirer le Sud et de lui prédire des succès, je commence à m'intéresser au Nord. Je viens de voir un général qui trouve votre oncle très imprudent d'avoir passé le Potomac. Mac Clellan est-il homme à profiter de sa position? Et d'abord avons-nous des cartes exactes de ce diable de pays si fertile en noms classiques et en noms sauvages?

Nous menons ici une assez plaisante vie. Il fait beau, pas trop chaud, il y a de l'air à pleins poumons. J'ai amené ici Panizzi, qui a plu et qui s'y plaît. Il y a quelques femmes aimables et de très jolies promenades. Nous sommes allés aujourd'hui à Saint-Jean-de-Luz, et j'y ai vu une indicible quantité de filles charmantes qui suivaient en courant, sans bas ni souliers, nos chars à bancs, en nous criant : « Vive l'Empereur! » et nous montrant des quenottes délicieuses. Le caractère des femmes de ce pays-ci, c'est d'avoir l'air de bonne humeur.

Nous avons eu ce soir l'Infante Josepha, qu'on appelle à Paris, « l'infante éreintée », parce qu'elle a épousé un M. Guell y Rente, auquel elle a donné deux coups de couteau; mais elle en a témoigné beaucoup de regret, — peut-être de l'avoir manqué. — Et puis votre excellente amie madame de L... et votre excellente autre amie madame C..., qui a fait une fille fort laide qui lui ressemble pourtant. Il y a bien d'autres baigneuses ici de votre connaissance, qui ne me plaisent pas trop, ainsi que des cocodès, vos amis du Jockey-Club.

Je vous engage à aller en Espagne, bien que ce ne soit pas trop la saison; mais si vous passez deux mois à vous perfectionner dans votre castillan avec les puces de mon amie Doña Violante, vous pourrez vous amuser beaucoup cet hiver dans la bonne compagnie, qui revient de voyage fin novembre. La société de Madrid est bien plus naturelle que celle de Paris et me plaît extrêmement. Je vous sais assez de goût pour être persuadé que vous en porterez le même jugement que moi.

Adieu; je vous souhaite santé et prospérité, et j'espère vous

trouver encore à Paris pour vous donner ma bénédiction avec la manière de s'en servir. Ερρωσο[1].

P. M.

XXVI

Au même.

Cannes, 13 février 1864.

Mon cher ami,

... J'espérais que vous me donneriez des nouvelles du siège de Charlestown. Il me semble que le Sud est bien bas et que le Nord prend une supériorité décidée, ce qui ne veut pas dire qu'il brille par le bon sens, par la magnanimité ni par aucune vertu, sinon la ténacité. Autrefois on disait que les Aragonais enfonçaient un clou à coups de tête. On appliquera cette jolie expression aux Yankees.

Je me réjouissais d'être à Cannes en lisant dans le journal le récit des bals masqués et des fêtes du carnaval. J'ai perdu toute curiosité, et je n'ai jamais pris beaucoup de plaisir à voir le monde faire gravement des folies. Je suppose que les mêmes masques vont maintenant aux sermons et par la même raison qu'ils avaient pour aller au bal, — pour faire comme les gens de qualité. — Je n'ai pas regretté davantage la séance de l'Académie française : monsieur de Carné m'a paru plus bête que je ne le croyais et Viennet le lui a dit avec pas trop d'urbanité. Depuis la réception du pauvre Alfred de Vigny je ne crois pas qu'on se soit autant moqué d'un récipiendaire. On m'écrit que lorsque monsieur Thiers est entré on l'a applaudi et que Carné a pris les applaudissements pour lui et salué à plusieurs reprises le respectable public. Il a eu cependant le bon goût de ne pas faire de politique dans son discours, et je lui en sais gré.

La mort de monsieur de Klenze[2] m'a désolé. C'était un très galant homme et un homme d'esprit. Je lui avais promis d'aller

1. « Portez-vous bien ».

2. M. de Klenze, architecte allemand, né à Hildesheim, le 29 février 1784, mort à Munich le 27 janvier 1864.

voir cette année les propylées qu'il vient d'achever et le monument élevé aux armées alliées. Il était très artiste et plein de bon sens. Peu d'hommes ont plus travaillé que lui. La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Biarritz, et il me paraissait plein de santé, quoique déjà octogénaire. Il faisait encore des projets de voyage.

Adieu, mon cher ami, je vous souhaite une vie aussi longue, bonne santé, mais n'oubliez pas ma commission auprès de madame de La Rochejacquelein.

XXVII

Au même.

Cannes, 1er février 1865.

Mon cher ami,

Je vois que vous passez votre hiver dans le Nord. J'espère qu'on fait bon feu au château de Fervacques[1]. Ici, nous sommes en plein printemps, ce qui me promet un rhume abominable à mon retour à Paris. J'avais l'intention de laisser passer l'Adresse sans venir au Luxembourg, mais on m'écrit que ma présence y est nécessaire et qu'il y a des cardinaux à dévorer. Je n'ai pas encore pris de résolution définitive et je suis très ennuyé et très honteux pour mon siècle de ce qui se passe.

...Personne ne croit plus à rien et chacun se croit obligé à l'hypocrisie pour avoir bon accueil dans les salons où les belles dames, qui font des turpitudes avec vous autres, ont mis le catholicisme à la mode. S'il n'y avait que vous autres beaux jeunes gens à soutenir le pouvoir temporel, cela serait tolérable; mais ces diablesses du faubourg Saint-Germain font aller à la messe leurs c..us de maris, leurs notaires et leurs amants.

Il me semble que votre ami Abraham Lincoln triomphe sur toute la ligne. Je crois que votre oncle sera accablé cette année, et que les Anglais et nous regarderons la chose sans bouger, pour nous lamenter plus tard de n'y avoir pas mis la main

1. Chez M. de Montgomery.

lorsqu'il en était temps. Il est possible que la conquête du Sud donne de terribles embarras au Nord, car, selon Catherine de Médicis, ce n'est pas tout de couper, il faut coudre; mais le plus probable, c'est que vos abominables compatriotes, ayant acquis tout à la fois le goût et l'expérience de la guerre, vont s'en donner à cœur joie et se jeter sur le Canada et le Mexique, prendre Cuba et nous faire toutes les misères possibles. Il y a chez vos Yankees quelque chose de la bêtise et de la constance romaines. Dans toutes leurs guerres, les Romains ont commencé par des revers épouvantables et, à force d'opiniâtreté, ont réussi dans toutes celles qu'ils ont entreprises. Après avoir eu des généraux comme Varron, ils ont trouvé des Scipions. Il se peut que Sherman soit un autre *Africanus*. En attendant, l'Angleterre annonce à l'Europe qu'elle pratique le précepte du christianisme de tendre la joue, et nous la louons. Notre grande préoccupation, en ce moment, est de ne pas trop céder aux cléricaux et de ne pas les irriter, comme s'il était possible de les gagner jamais.

Adieu, mon cher ami, tenez-vous en santé et en joie, si vous pouvez. J'ai reçu de madame X... une lettre également illisible signée D. G. Est-ce *Deo Gratias*?

XXVIII

Au même.

Cannes, 8 février, soir, 1865.

Mon cher ami,

La nouvelle que vous m'annoncez me fait beaucoup de peine. Je me rappelle votre sœur, si gentille et si naturelle, quand elle est partie, la première fois, pour l'Amérique, et revenant en France avec la mort sur son front. Je vous plains de tout mon cœur et je vois avec bien de la peine le vide qui se fait autour de vous. Raison de plus pour vous marier. Vous ne pouvez vivre comme vous faites. Il vous faut un intérieur, et je crois que vous forcez votre nature saxonne pour prendre les modes du faubourg Saint-Germain.

... Vous n'admettez pas qu'il y ait des Scipions en Amérique. Quoi de plus probable qu'il s'y forme un grand général?

Il faut que le métier ne soit pas difficile, puisqu'il y en a tant depuis Sésostris. Helvétius a fort bien démontré d'ailleurs que, toutes les fois que deux armées se battent, il en résulte un grand général. Au fond, je suis tenté de croire que les grands généraux sont des hommes froids et hardis, et il me semble que votre race yankee y a des dispositions particulières. Vous avez de très braves soldats. On s'est battu à douze francs par tête, comme disait Jomini, au fort Fisher, et si votre ami Abraham donne sa confiance et ses soldats si braves à un homme d'audace, il peut et doit réussir, à moins que la faveur dont les gros bataillons jouissent auprès de monsieur de l'Être ne l'abandonne en chemin.

Il est curieux, d'ailleurs, de voir les conséquences de la politique anglaise. Un vénérable homme d'État, très hardi dans sa jeunesse, hardi encore à soixante-dix ans, veut à quatre-vingts ans mourir en paix sur son portefeuille, et il lègue à son successeur une guerre terrible. Peut-être le pauvre Pam[1] la verra-t-il éclater et mourra-t-il à la peine. M. de Montesquieu, qui avait le nez creux, a dit que les peuples qui venaient de passer par la guerre civile étaient toujours redoutables à leurs voisins. Depuis la vapeur vous êtes les voisins de tout le monde, et vous avez l'avantage, qu'ont eu les Romains, de vous passer de conscience. C'est un grand moyen de réussir. Après une belle banqueroute, vous prendrez dans le monde la première place : on dira que vous êtes des gueux. C'est probablement ce que les Carthaginois et les gens du monde antique disaient des citoyens romains.

Sur quoi, je vous serre la main et ne vous souhaite pas d'être président de votre sérénissime république. Je pense être à Paris vers le commencement de mars.

PROSPER MÉRIMÉE

(La fin prochainement.)

1. Palmerston.

HISTOIRE

D'UNE

DEMOISELLE DE MODES[1]

XIX

— Te voilà enfin, ma mignonne! — s'écria Félicité en embrassant sa nièce.

Dans son empressement, elle était venue ouvrir la porte elle-même, dès qu'elle avait vu le fiacre qui, chargé de colis, s'arrêtait devant la maison.

Puis elle regarda Louise, qui lui parut plus grande, avec plus d'assurance et de fierté dans le maintien. Et, quoique Félicité fût la moins romanesque des femmes et la plus pratique, il lui sembla que cette rare aventure d'amour, en ce beau pays de légende, mettait autour de la jeune fille une poésie et un mystère dont s'ennoblissaient jusqu'aux plis de son manteau de voyage.

Quelques instants après, toutes deux étaient réunies dans le salon. Un peu de lumière flottait encore, caressait les statuettes de biscuit et la ciselure des bronzes, dernière lueur fauve du jour qui mourait tôt en cette tiède soirée d'octobre.

La table à thé était dressée entre les deux bergères, devant

1. *Published April first, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

la cheminée, et, tandis que Félicité emplissait les petites tasses, un parfum léger se répandait.

Elles ne se dirent rien d'abord, tout à la joie de se retrouver dans ce coin aimable et familier. Mais, lorsque la lampe voilée de dentelles vint couler ses ondes roses parmi les ombres survenues, une douceur les enveloppa, les porta à l'attendrissement et aux confidences.

— Je ne puis te le cacher, ma petite fille, — dit Félicité, — je m'inquiète pour toi. Celui que tu as conquis est un des hommes les plus recherchés et les plus volages de Paris. Presque aucune femme ne lui résiste, c'est bien connu. Au magasin, nous avons plusieurs clientes qui en ont été folles, sans compter madame Alice Cointel, de la Comédie-Française, qui est depuis assez longtemps sa maîtresse en titre, et qu'il n'a pas quittée, que je sache. La petite madame de Sorget ne s'est pas consolée d'avoir été lâchée par lui, quoiqu'il ne lui ait jamais, dit-on, donné grand'chose : de temps en temps, elle vient errer chez nous, et l'indifférence avec laquelle elle choisit ses chapeaux en dit long sur sa tristesse... Ma pauvre Louise, j'ai peur que tu n'ailles au-devant de nouveaux chagrins.

Louise ne répondait pas, et, de cet air lointain et perdu qu'elle avait parfois, suivait des yeux la vapeur qui montait des tasses.

Félicité continua :

— Je sais bien que tu es plus belle que toutes ces femmes; mais la beauté n'est pas tout en amour. Elles sont plus expérimentées, plus habiles que toi... Et puis elles sont du monde, et toi, tu n'es qu'une pauvre petite modiste... On assure qu'il est très bon, et même faible, et je pense qu'il ne voudra pas t'affliger, mais qui te dit que tu as été autre chose pour lui qu'une simple distraction de ville d'eaux? Il te ménagera, mais pourra-t-il, voudra-t-il te garder? Et, s'il te garde, je m'effraie encore de la rumeur qui bien vite se fera autour de toi, du dépit, de la colère de ces belles dames auxquelles il t'aura préférée... Dans notre position, il est dangereux de se mettre trop en vue et de se créer des ennemis. Et quelles ennemies, quelles tigresses que des femmes jalouses!

Elle s'arrêta, un instant, comme effrayée devant le spectacle qu'elle évoquait. Ensuite elle reprit tristement :

— Il n'y a qu'un malheur, ma pauvre enfant, c'est que mes discours arrivent trop tard. Je viens fermer l'écurie quand le cheval est volé. Il faudrait que le cheval eût assez de raison pour rentrer de lui-même à l'écurie.

Et, se taisant, elle fixa sur sa nièce ses beaux yeux interrogateurs et soucieux.

— Ma tante, — dit enfin Louise, — j'ignore ce qui m'attend, mais je suis prête à tout supporter. Et je comprends que, pour avoir été aimée de lui, on se résigne à pleurer tout le reste de ses jours.

Elle se tut, comme abîmée au milieu de souvenirs dont la douceur l'enivrait... Tout à coup, elle dit anxieusement :

— Et monsieur Toussard, lui avez-vous parlé de moi?

— Je lui ai tout raconté, — répondit Félicité, — et j'ai été surprise, car... tu te rappelles sa colère de jadis?

— Qu'a-t-il dit? — fit Louise vivement.

— Il a dit : « Cette petite me désole et me remplit d'effroi... » Il a dit aussi que le docteur Lenoël était un homme supérieur et un charmeur. Il l'a rencontré quelquefois dans des banquets.

Puis on parla du magasin :

— On compte bien t'y revoir, — dit Félicité.

Louise avait le projet d'y retourner. Elle était maintenant vendeuse, touchait des appointements qu'elle ne dédaignait pas. La plus grande partie de ce qu'elle avait passait dorénavant à soutenir sa famille. Jean Kérouall, son père, usé, fatigué avant l'âge, était devenu incapable de grands travaux; il ne faisait plus que « de la bricole » et ne gagnait guère. Et l'on allait marier Élise, la seconde fille : Louise et Félicité s'étaient chargées de la doter.

On causa d'Éliane. Elle ne venait plus à la rue de la Paix depuis une quinzaine. Ses couches étaient proches. Durant une période de fidélité, Poncelet lui avait fait un enfant et elle se préparait à l'accueillir joyeusement, tant elle avait d'espoir ingénu, de zèle et d'ardeur à se dévouer.

Louise se promit de rendre visite à Éliane dès le lendemain.

A huit heures, on alla dîner chez M. Toussard, où quelques amis étaient conviés. Successivement arrivèrent le peintre Flandin, avec son air de gaucherie, sa timidité mêlée de grâce, M. Rogé, l'associé de la maison Rogé-Toussard, qui, gros,

rouge, les yeux bleu faïence un peu hors de la tête, montrait d'abondants cheveux gris de fer et des favoris en côtelettes; enfin M. Vinson, le directeur de la revue l'*Art dans la Vie,* grand, fin, distingué, le nez busqué, le regard myope et fatigué, de sorte que ses travaux semblaient prendre un prix nouveau à être accomplis au moyen d'organes aussi défectueux.

On se mit à table, et la lumière se joua parmi les fleurs et les porcelaines anciennes. On vanta le goût de Toussard. Il dit simplement :

— C'est mon métier.

— Votre métier! — répondit Vinson, — mais qui s'entend aujourd'hui à l'exercer dignement, à en garder l'amour, le respect même?... D'ailleurs je considère que les grandes foires mondiales, comme celle qui vient de s'étaler sur le Champ-de-Mars et le Trocadéro, sont une fatale épreuve pour le goût français. Je veux bien que l'on expose les fers et les aciers, et les produits de la chimie appliqués à la pharmacie, mais les objets faits pour orner précieusement des intérieurs recherchés, comment peuvent-ils s'en tirer? C'est la prime au clinquant, à l'extravagant.

— Il en faut, mon ami, i en faut absolument! — dit Toussard. — Songez que l'humanité descend du singe, et, plus récemment, du sauvage, et qu'elle a gardé une préférence atavique pour les parures dont jadis, dans les forêts vierges, se réjouirent ses ancêtres. Pourquoi ne pas lui en donner?

— Vous en parlez à votre aise! — répondit Vinson. — L'art de la toilette et des beaux tissus est un des seuls qui ne soit pas en décadence parmi nous. Mais voyez les autres, l'architecture, par exemple, qu'en a-t-on fait? Je sais bien que depuis Percier et Fontaine on n'avait plus rien trouvé. Mais du moins on restait inoffensif. Aujourd'hui, c'est le délire et la folie. Dans ce pays de France qui pendant plus de dix siècles connut la plus magnifique floraison de pierre, où après la naïve fierté du roman, on vit éclore les fleurons et les rosaces merveilleuses de l'art gothique, où la Renaissance conçut les plus délicats chefs-d'œuvre, où la majesté du style Louis XIV fut comme le symbole de la grandeur royale; sur ce sol de France d'où jaillit ce joli style Louis XV tout en fantaisie et en arabesques, où le style Louis XVI, avec ses profils antiques, ses guirlandes

et ses emblèmes fut l'image même d'une époque dont le souvenir nous enchante encore, sur cette terre d'élite nous voyons aujourd'hui triompher la barbarie, et l'Indou et le Papou inspirer nos artistes.... Il y a des jours où j'ai envie d'aller m'asseoir devant ce délicieux palais de la Légion d'honneur qui ressemble à un tombeau Louis XVI et d'y pleurer toutes mes larmes.

— Prenez donc la vie comme elle vient, — fit Toussard, — et riez aux bons endroits. Les gens ont la laideur qu'ils méritent. Elle leur plaît, sans doute, parce qu'elle est à leur image. Tout le monde, à commencer par Dieu, crée à son image.

— Vous avez raison, Toussard, — reprit Vinson, — je suis trop nerveux. D'ailleurs, ne me croyez, hélas! ni sublime, ni intransigeant. Il faut vivre, et, dans ma Revue, je suis bien obligé de vanter des objets dont la hideur m'afflige... Et vous, Flandin, — dit-il, en se tournant vers l'artiste, — ne souffrez-vous pas de la bassesse du goût actuel?

— J'en souffre, — dit Flandin, — parce qu'on ne m'achète guère, et que cela me semble en effet un procédé assez bas. Mais je n'en souffre nullement dans l'exercice de mon art. Mes modèles sont des pauvres, des humbles, des ouvriers, des filles vêtues d'une jupe et d'un caraco. Ils sont éternels comme la misère, et, pour fond, j'ai leurs demeures, leurs rues, leurs faubourgs, humbles aussi, avec, de temps en temps, le beau luxe d'un coucher de soleil.

Toussard regarda Flandin avec sympathie :

— Mon ami, je vous l'ai prédit, ces mauvais riches payeront cher leur stupidité à votre égard. La revanche se prépare, du reste : si vous n'avez pas encore la fortune, vous avez déjà la célébrité.

M. Vinson acquiesça. — Quant à M. Rogé, il ne disait rien, mangeait à peine et buvait sec. Et ses yeux bleu faïence, de plus en plus hors de la tête, étaient fixés sur Louise en une contemplation béate.

Après dîner, Toussard alla chercher des broderies et des orfrois qu'il avait rapportés d'Espagne.

— C'est là — dit-il — que j'ai découvert les étoffes et les ornements du style le plus riche, mais c'est une richesse parfois un peu lourde.

— Il serait intéressant — dit Vinson — d'écrire une histoire

des peuples étudiés dans leurs costumes, leurs objets d'art et leurs ameublements. J'y ai souvent pensé, mais la vile besogne me tient, je n'en aurai jamais le temps.

— Il faut le trouver, — fit Toussard ; — je vous donnerai des documents. Et quand vous en serez à la France, ne manquez pas de dire que, si Paris a créé les modes, c'est qu'il a toujours eu des femmes sachant les porter.

— Ah ! les femmes de Paris ! — s'écria Vinson avec une mélancolie où palpitaient encore des regrets, — quels chefs-d'œuvre ingénieux, surprenants et bien établis ! Avec leur grâce légère, leur élégance fragile, elles usent chacune plusieurs générations d'hommes. Et si Paris succombait sous je ne sais quelle catastrophe, on rencontrerait errante parmi les ruines la dernière Parisienne, désirable, fraîche et mise en perfection.

XX

Au matin, sous la fine lueur jaune qui coulait du ciel d'automne, Louise s'en alla rue de la Paix. L'air était vif, et, derrière elle, dans un bruissement sec, couraient les feuilles mortes. Elle se plaisait dans ces rues et ces avenues familières, et il lui semblait qu'en passant elle leur laissait voir l'orgueil de son beau secret. Elle jouissait des longs regards qui la suivaient, admirait aux devantures des boutiques, tels des fruits en primeur, les nouveautés groupées avec cet art inimitable, plein de séductions et d'embûches, des étalagistes de Paris.

La rencontre, au magasin, fut cordiale. Chacune rentrait de vacances avec de jolis souvenirs, le teint frais et reposé. On jugea Louise embellie encore et merveilleusement coiffée. Maintenant elle relevait ses cheveux très haut, sur la nuque, à la façon de cette Psyché du musée de Naples à laquelle on lui avait dit qu'elle ressemblait. Aussi bien ces jeunes filles ne se jalousent et ne se détestent que fort exceptionnellement. Réunies constamment par leur emploi, elles n'ont d'ordinaire ni une habitude ni une relation commune, — tandis que pour les femmes du monde la rivalité est sans cesse entretenue, la « société » n'étant qu'une simple et unique estrade où chaque jour il s'agit de lutter, de se réduire, de se détruire l'une l'autre.

Madame Block accueillit Louise avec une bonne grâce émue, et, à la manière dont elle lui serra la main, dans un silence auquel ses magnifiques yeux noirs prêtaient leur éloquence, la jeune fille ne douta pas qu'elle ne sût tout.

Félicité avait-elle cédé à ce plaisir si féminin de se confier? Y avait-elle été incitée par le prestige et l'ascendant d'une personne qu'elle estimait sûre et de bon conseil? Ou bien la pensée ingénieuse lui était-elle venue qu'une confidente est presque une complice, ou tout au moins une alliée, et que madame Block serait un appui précieux au jour où sa nièce subirait l'assaut simultané des salons et des coulisses, sans doute ligués contre elle? D'ailleurs Louise sentit avec certitude que ce ne serait jamais par là que s'ébruiterait son secret : madame Block était comme ces villes d'Orient d'où échappent des colombes et des parfums, mais dont les hautes murailles restent closes et muettes.

Les clientes étaient rares en ce début de saison, retenues par la chasse dans leurs châteaux, et la mode restait indécise encore; on tâtait le vent : il viendrait on ne savait d'où, d'un caprice de grande dame, ou, ce qui peut paraître plus singulier et plus piquant, d'une beauté dont il s'agirait d'atténuer, de dissimuler le défaut... C'est ainsi que Joséphine fit adopter l'usage des mouchoirs brodés et garnis de dentelle, dont elle cachait ses dents imparfaites.

Faute de Parisiennes, il passait beaucoup d'étrangères, Russes et Américaines, qui, avant d'aller hiverner sur la Côte d'Azur, choisissaient à Paris leurs toilettes. Et pour cette clientèle on créait des modèles spéciaux. A l'Amérique étaient destinés les plumages somptueux, les oiseaux irisés d'étranges couleurs, — hérédité de goût remontant peut-être à ces Indiens que Christophe Colomb présentait jadis, tout empennés, aux souverains de Castille et de Léon. — Pour la Russie, c'étaient les bérets ou les toques de fourrure garnis d'aigrettes, de fleurs, ou de pierreries. La comtesse Kowieska, une grande dame polonaise, excentrique et riche à millions, en faisait faire jusqu'à douze, assortis à chacune de ses pelisses. Elle les ornait de turquoises et de perles fines et ressemblait ainsi à une princesse persane des *Mille et une Nuits*. Et, comme cette comtesse était plus indolente qu'une sultane, c'était quel-

quefois le secrétaire du comte, « William Smith, Esquire », qui se chargeait des commandes. Ce secrétaire, d'aspect singulier, car il avait l'air d'un Anglais qui serait *torero*, était né à Gibraltar et gardait le caractère fortement contrasté de sa double origine. Il était assez populaire au magasin, et, chaque année, vers Noël, il envoyait un fût de vin de Porto, que plusieurs de ces demoiselles appréciaient fort...

Avant dîner, Louise s'en alla chez Éliane. La sachant confiante et pleine d'illusions, elle lui portait une affection un peu anxieuse.

Éliane habitait, boulevard de Clichy, une de ces maisons neuves, bâties pour peintres, dans le vacarme de cette voie où, parmi les omnibus et les tramways et les camions lourdement chargés, s'avancent, chaque matin, solennels et mornes, les convois se rendant au cimetière du Nord. L'appartement se composait d'une chambre et d'une petite cuisine, qui se plaçaient comme elles pouvaient derrière le développement majestueux de l'atelier. Avant son mariage, Poncelet n'occupait qu'une seule pièce, dans laquelle des paravents élevaient de provisoires et fragiles cloisons. Mais la famille Simoneau avait exigé qu'il complétât son installation et avait offert les meubles de la chambre à coucher. Ils étaient laqués blanc, et réalisaient le rêve de luxe que pouvaient concevoir des épiciers de Neuilly.

En temps ordinaire, cette chambre, qui fleurait la petite bourgeoisie rangée et soigneuse, formait une disparate comique avec l'atelier qui s'ornait de décorations provenant de l'Orient des magasins de nouveautés, — portières de Karamanie, rideaux en perles de verre, masques japonais et plumes de paon.

A ces arrangements du genre « artiste » se joignait le propre génie de Poncelet, qui se révélait çà et là un peu fade et bucolique. Il aimait les rusticités, accrochait aux murs des trophées d'arrosoirs, de râteaux et autres objets de jardinage, suspendait au plafond des corbeilles de jonc tressé, garnies de fleurs artificielles.

Mais, quand Louise sonna à la porte de ce logis, tout était dans un désordre où le genre artiste et le genre bourgeois mêlaient confusément leurs deux âmes.

Dès le palier, des voix et des pas révélaient l'agitation et,

quand madame Simoneau en personne se présenta, elle s'écria avec désespoir, devant Louise, qu'elle ne reconnut pas :

— Ah! mon Dieu, ce n'est pas encore la sage-femme!

Alors, Louise se nomma, questionna.

Le matin, Éliane avait été prise des premières douleurs : madame Danflou, appelée, avait paru et, l'ayant examinée, avait déclaré que rien ne pressait et qu'elle repasserait dans quelques heures. Et maintenant voici que les douleurs ne s'arrêtaient plus, et personne pour donner des soins! Depuis plus d'une heure, M. Simoneau et M. Poncelet couraient de côté et d'autre, à la recherche de l'accoucheuse.

— Je vous fais juge, mademoiselle, — ajouta madame Simoneau, — si c'est Dieu possible de se conduire ainsi avec des gens qui vous ont toujours traitée poliment!

Louise demanda à entrer, à voir son amie. Sur un petit lit de sangle, près du grand lit, Éliane était couchée. Horriblement pâle, elle gémissait faiblement et la concierge, lui soutenant la tête, lui faisait respirer de l'éther. Une petite bonne, occupée à la cuisine, allait et venait. Dans un coin, le berceau, les linges du premier âge étaient posés. Madame Simoneau avait fait les choses généreusement.

Éliane, en apercevant son amie, eut un pauvre sourire qui se perdit aussitôt en une contraction de souffrance. Louise lui prit la main, puis s'assit à côté d'elle. Les minutes s'écoulaient lentes et pleines d'angoisse.

La concierge, madame François, essayait de tenir des propos rassurants.

« Ça irait tout seul, — affirmait-elle ; — les petites femmes minces, un peu frêles, ça accouchait comme par enchantement... Elle en savait quelque chose, car elle n'avait pas toujours été la grosse m'ame François. Jadis, quand elle était couturière aux Lilas, personne ne lui en aurait remontré pour la finesse de la taille. Mais que voulez-vous? les années, et puis l'immobilité dans cette loge qu'elle ne quittait quasiment jamais, ça l'avait empâtée... A l'époque de ses premières couches, elle était si alerte et légère qu'elle avait travaillé jusqu'au dernier moment... Alors ç'avait été fait tout de suite, et les autres fois de même... »

Un violent coup de sonnette retentit, et madame Simoneau,

s'étant précipitée, ramena madame Danflou et M. Simoneau; tous deux soufflaient beaucoup.

L'accoucheuse était une femme haute, forte et ventrue, avec des yeux vifs luisant sur une face plate, mais ses mains étaient petites, fines, et paraissaient agiles. Elle approcha du lit où gisait la malade, et, glissant son bras sous la couverture, elle la palpa. Ça allait au mieux, l'enfant se présentait bien, tout serait fini d'ici quelques heures. Il ne fallait pas, ajouta-t-elle « rester tant de monde dans la chambre : ça énervait la patiente... » Elle ne garda que madame Simoneau.

Louise se retira dans l'atelier, que le gaz éclairait de grandes lueurs inégales, et, par moments, à cause du drame banal et poignant qui se déroulait dans la pièce voisine, ces lueurs devenaient tragiques. L'attention et l'oreille tendues vers les rumeurs de la chambre, elle se tenait immobile. La bonne passait, chargée d'objets divers que madame Danflou réclamait, bouillottes et cuvettes; — plus, une toute petite baignoire en fer-blanc, qu'elle vint placer près du poêle de l'atelier.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre : Louise alla ouvrir et se trouva en face de Poncelet. Elle ne l'avait jamais rencontré depuis ce déjeuner de noces où il l'avait tant indignée. Mais ce souvenir maintenant lui semblait bien lointain et bien puéril.

— L'accoucheuse est là, — dit-elle; — elle nous a tout à fait rassurés.

Poncelet expliqua qu'on l'avait envoyé dans Passy à la recherche de madame Danflou et qu'il s'y était égaré.

Louise descendit auprès de la concierge, la pria d'avertir Félicité. Quand elle remonta, Poncelet arpentait son atelier en montrant un souci et un chagrin véritables. Des cris aigus et de plus en plus déchirants s'élevaient de minute en minute.

— Pauvre enfant! — dit-il, — cela fend le cœur. Je ne vaux ni plus ni moins qu'un autre, mais en ce moment, je me sens un misérable d'être responsable de pareilles souffrances.

Et, parlant ainsi, il était sincère.

Il y eut une heure d'accalmie. La malade s'était assoupie, et ce répit allait lui rendre quelque force... Le travail recommença. Éliane paraissait maintenant accablée, ne criait plus que faiblement. Grâce à l'éther, on avait amorti ses douleurs.

Enfin par la porte entre-bâillée, madame Danflou jeta ces mots :

— Tout sera fait d'ici un quart d'heure : qu'on apprête le bain.

Et alors, dans la petite baignoire qui était préparée, l'eau tiède fut versée, pour cet arrivant mystérieux, venu on ne savait d'où, et qui, à son tour, allait affronter la terrible aventure de la vie. Et ce bain qui chauffait près du poêle, pour ce petit être qui n'était pas encore, avait quelque chose d'auguste et de mélancolique.

Un cri faible et perçant, plaintif et lamentable en sa nouveauté, retentit soudain : c'était la naissance, le salut à la terre.

Puis Poncelet entra, radieux.

— C'est un garçon! — s'écria-t-il.

Et il semblait en concevoir une extrême fierté, comme si son mérite, à lui, s'en fût subitement accru ou comme si, par ce petit morceau de chair vivante dont on ne connaissait encore que le sexe, brilleraient, se perpétueraient désormais le nom et la gloire des Poncelet.

Louise, avant de s'en aller, demanda à embrasser son amie.

Dans son lit blanc laqué, Éliane maintenant reposait calme, délivrée, près de son petit enfant qui dormait dans un moïse de jonc. Tandis que Louise se penchait sur la jeune mère, celle-ci lui dit tout bas :

— Venez le plus souvent que vous pourrez : cela le retiendra peut-être un peu chez lui...

XXI

Le soir, dans le salon de l'avenue de Villiers, tout fleuri de chrysanthèmes, Louise et Félicité causaient, lorsque M. Toussard entra avec solennité. Il portait une redingote et achevait de mettre des gants blancs.

— Où allez-vous, dans cette tenue de cérémonie? — interrogea Félicité.

— Où je vais? mais chez vous, ma bonne amie! — répondit Toussard, feignant l'ingénuité.

— Alors pourquoi cette toilette?

— Cette toilette, vous en connaîtrez le motif. Je viens faire

une demande en mariage. Monsieur Rogé, mon associé, éperdument épris de mademoiselle Louise, m'a chargé de solliciter sa main. Voilà.

Les deux femmes rirent.

— Mon Dieu, je ne nie pas que cela peut sembler ridicule, et moi-même, je m'en amuse. Mais j'ai tort. Pour bien des jeunes filles, ce parti serait très acceptable. Rogé a cinquante-quatre ans, il a perdu sa femme et son unique enfant. Depuis lors, il s'est distrait comme il a pu, médiocrement. Je vous accorde qu'il n'est ni beau, ni jeune, ni spirituel, mais il a de la santé, de la droiture et une grosse fortune... Car notez que le bon, le sympathique Toussard, ne touche qu'un tiers sur les bénéfices, et Rogé est riche encore par sa famille et par celle de sa femme. Si mademoiselle Kérouall n'était pas la proie des rêves les plus follement romanesques, et si moi-même je faisais tout mon devoir, je l'engagerais à ne pas repousser d'emblée l'offre de cet honnête homme.

— Allons! — dit Louise, moitié triste et moitié moqueuse, — monsieur Toussard, vous ne voudriez pas!...

— Ah! par exemple, — s'écria-t-il, — voilà que c'est moi qui ne veux pas!... D'ailleurs, ne parlons plus de Rogé. En l'espèce, il n'est sans doute pas raisonnable, lui non plus. Ce que je veux dire, une bonne fois, à mademoiselle Louise Kérouall, c'est qu'il est dangereux de vouloir toujours jouer la difficulté! A suivre la route commune, la vie n'est pas déjà facile : que penser d'une jeune personne qui tente de passer sur la corde raide, en donnant le frisson aux spectateurs? Je ne prétends pas qu'elle ait de l'orgueil ou le désir d'étonner; je crois qu'elle agit naïvement, parce qu'on l'a grisée avec les louanges prodiguées à sa beauté, funeste selon moi, et qu'on lui a perverti l'imagination. Je n'ignore pas dans quel mépris tomberont mes conseils; sans doute, même, serai-je accusé de manquer de poésie, mais peu m'importe : je serai en règle avec ma conscience.

Louise, silencieuse, lui souriait affectueusement, devinant son amitié véritable sous le blâme de ses paroles. Mais elle l'avait à peine écouté : elle devait le lendemain revoir Jacques Lenoël.

Depuis plusieurs jours, elle savait qu'il allait revenir. Logée

dans un coin de son cerveau, cette pensée devenait une chose très grande dont le monde s'embellissait, une tente de pourpre et d'or qui la couvrait, tout un palais dont elle visitait tour à tour les galeries enchantées.

Auprès d'elle, vraiment, le docteur Lenoël avait été magicien : il l'avait animée, transformée, et le feu subtil qui maintenant courait en elle, lui révélant tous les ressorts et les mystères de sa chair, prêtait une harmonie nouvelle, une souple langueur à sa beauté.

C'était vers le soir, chez lui, qu'elle devait le retrouver. Jacques Lenoël n'avait pas d'hypocrisie, et ce qu'il apportait de discrétion dans ses liaisons n'était jamais que par égard pour ses amies, qui d'ailleurs se trahissaient presque toujours elles-mêmes. Sans fatuité, sans préjugés, très simple, il ne se souciait pour sa part ni de montrer ni de cacher des attachements qui étaient toujours élégants et délicats. Bien inférieures en nombre à celles que lui attribuait la renommée, ses bonnes fortunes réelles n'étaient rien auprès de celles qu'il avait évitées. Il se dérobait avec grâce, expert à manier ces âmes féminines dont il connaissait tous les rouages et, sa bonté secondant son adresse, il faisait souffrir le moins possible.

Mais c'était auprès de celles qu'il allait quitter qu'il excellait à se parer de douceur attendrie, les amenant presque toujours à une sorte de recueillement où son image restait chère. Il se séparait d'elles en gloire, leur laissant toutes les illusions...

Il vint, ce lendemain soir : dans la clarté mourante, les becs de gaz coulaient leurs flammes jaunes; c'était l'heure où, par la ville voilée d'ombre et semée de lueurs, on voit glisser les couples furtifs.

Louise sonna à la petite porte, rue d'Offémont : Jacques lui avait bien recommandé de ne pas se tromper, de ne pas sonner à l'autre.

Elle monta quelques marches, puis déboucha dans une grande pièce peinte en gris et tendue de damas vieux rose. Des bougies l'éclairaient. Personne n'attendait Louise. Elle s'assit, point inquiète, ne doutant pas qu'il serait bientôt là.

Tout à coup, il fut devant elle : à force de penser à lui, elle ne l'avait pas entendu venir. Il la prit, approcha du sien, comme pour le respirer, son visage de fleur. Puis, doucement, précieu-

sement, dans un grand fauteuil, il la tint serrée, blottie contre lui. Une joie imprécise, immense, qui semblait faite de toute la joie du monde, la pénétrait. Et les deux bras qu'il refermait sur elle étaient l'asile sûr et profond où son âme trouvait la confiance, la sérénité, — cet apaisement dont elle avait déjà connu le bienfait, quand, toute chargée d'angoisses, elle était venue pour la première fois à la consultation du professeur Lenoël.

Lorsque enfin son étreinte se dénoua, elle lui apparut délicieuse et surprenante, d'une beauté originale et neuve. Et, la voyant simple et docile, et sans plus de défense qu'un jouet qu'il pouvait briser, il sentait un attendrissement le gagner. Auprès d'elle, les autres, toutes les autres étaient grimaçantes, artificielles, et faisaient pitié. Un seul souvenir aurait pu lutter, celui du grand amour qui avait empli sa jeunesse et dont la mémoire lui restait douloureuse et sacrée. Mais, en ce moment, il n'y pensait pas...

Les bougies s'étaient consumées aux deux tiers, lorsque, soulevant la courtepointe de vieux damas, Louise glissa un pied hors du lit. Sur la peau d'ours, il se posa fin et rose, puis elle se dressa toute claire au-dessus de la dépouille du monstre.

Lenoël lui dit :

— Je veux faire d'après toi une petite statuette, une Tanagra drapée d'un voile léger. Et nous achèverons aussi le buste...

Ce buste était revenu de là-bas emballé soigneusement et, depuis lors, il gardait ses enveloppes, comme si l'on eût craint que derrière les toiles, ne rôdassent encore le piège et la tentation qu'il avait suscités.

Louise conta gaiement qu'un vieux monsieur très riche l'avait demandée en mariage. Lenoël devint grave et triste :

— Ma pauvre enfant, ce que tu dis là ravive mon chagrin et mon remords. Ton sort se pouvait, se devait refaire dans la paix d'une union régulière. Car tu as conservé une candeur, une droiture, dignes du respect de tout homme de cœur.

Et, lui caressant les cheveux, il ajouta :

— Ah! ma pauvre petite colombe, comme te voilà emportée, égarée, loin, si loin de la tranquille vallée où devrait s'accomplir ta destinée!

Louise l'écoutait, un peu saisie. Ce qu'il lui disait là,

Toussard le lui avait dit la veille, presque dans les mêmes termes. Mais elle écarta les réflexions qu'elle en aurait pu tirer, tout entière à l'enchantement de l'heure présente.

Elle se sentait belle et désirée, plus belle en sa perfection vivante que cette nymphe baignée d'or dans un bois sombre, de l'école vénitienne, ou que cette autre nymphe toute mince et fluide, sous un reflet bleu, œuvre de Boucher. Et, confiante, elle demanda :

— Se peut-il qu'il y ait au monde autre chose que vous?

Et lui, conquis, une fois de plus, par l'entier abandon qui était la grâce la plus émouvante de cette enfant, scella sur les lèvres offertes le pacte nouveau de leurs amours.

Avant de se quitter, ils convinrent de se voir au moins deux fois par semaine. Il était écrasé de besogne, toujours à la merci de l'imprévu. Mais, pour elle, il se ferait libre. Et puis parfois, le dimanche ou aux fêtes, il l'emmènerait à sa petite maison des champs, un vieux pavillon sous bois enclos de murs.

Comme elle sortait, devant la porte de l'hôtel, Louise vit une voiture qui stationnait. Au bruit que fit le battant en retombant, une tête jaillit par la vitre ouverte et, sous le gaz, la jeune fille reconnut madame de Serres, une cliente de la maison Block. Elle ne s'affecta pas autrement de cette rencontre, — et cependant ce fut le premier choc, la première alarme, discrète encore, donnée à la société que devait tant indigner par la suite la liaison scandaleuse du docteur Lenoël avec une demoiselle de modes.

Madame de Serres était une personne tumultueuse et très moderne, un tourbillon parfumé. Dans sa vie elle entassait tant de choses que, forcément, elles se chiffonnaient, se froissaient entre elles. Et au milieu des courses, des visites, des ventes de charité, des expositions d'art, des cours en vogue, elle trouvait encore moyen de loger l'amour, un amour de poche, pas gênant.

Elle se mêlait aussi d'avoir un salon, tâchant d'y attirer les « personnalités » les plus en vue de l'année, de même qu'on sert à table, la glace de la saison. Et ce n'était pas un souci sentimental qui la retenait, ce soir-là, devant la porte du célèbre docteur. Malgré qu'on l'eût assurée qu'il était absent, s'en rapportant à une lampe qui éclairait encore la chambre à cou-

cher, elle guettait sa sortie. Il s'agissait d'un dîner où il ne pouvait manquer. Pensez donc : la princesse Poutiloff, cette dame trois fois divorcée, un ministre japonais, un général russe, le grand historien Borgsen, Swiney, le médium irlandais, Joquelin, l'incomparable comique, et l'Académie, et la noblesse, et les arts...

Comment se passer de lui, le charmeur entre tous? Lenoël, pris au piège, vaincu par cette frivolité ardente, héroïque même promit tout ce que l'on voulut.

D'ailleurs il ne refusait guère et accordait quelquefois.

XXII

Presque chaque matin, Louise allait de bonne heure chez Éliane. A travers l'encombrement du boulevard de Clichy, elle se rendait à la chambre laquée de blanc, où son amie, toute pâle encore, se remettait lentement. Le petit enfant n'était plus là : madame Simoneau l'avait pris chez elle, à Neuilly, où il serait bien mieux, tout près du bois de Boulogne, en bon air.

Résignée maintenant, Éliane formait de nouveaux rêves. Dans deux ou trois ans, elle reprendrait son fils chez elle et quitterait le magasin. Poncelet vendait sa peinture en Amérique, gagnait assez d'argent : on pourrait avoir une maisonnette, avec un jardin, à Auteuil ou à Passy. Et déjà elle voyait son petit garçon mener ses jeux dans les allées sablées, domptant un cheval de bois, conduisant ses soldats de plomb à l'assaut d'une forteresse, s'essayant à ce qui fait plus tard la destinée glorieuse et terrible. Et la jeune mère s'enchantait de ces visions enfantines et guerrières, proportionnées à son âme naïve et à l'âge qu'aurait alors le petit Poncelet.

Louise se réjouissait de voir Éliane se parer de cette joie, comme un rosier remontant de fleurs nouvelles, puis, songeant à sa propre vie, pleine d'un bonheur caché ainsi qu'un trésor, elle ne regrettait rien.

Plusieurs fois elle était retournée rue d'Offémont et, dans la chambre qu'ornaient la nymphe dorée et la nymphe bleue, elle avait retrouvé les caresses de son ami.

Un jour, Lenoël lui raconta que madame de Serres l'avait aperçue sortant de chez lui. Il avait expliqué qu'elle était sa cliente, et qu'elle venait à ces heures tardives, les seules où elle fût libre. Madame de Serres avait souri, ne prenant pas du reste la chose au sérieux, trop absorbée et trop oublieuse pour être méchante. Ce n'était pas elle, la première initiée pourtant, qui devait lancer plus tard les propos venimeux et conduire les attaques furieuses.

Quant à Lenoël, malgré l'explication si plausible qu'il avait fournie, il ne se défendit que mollement, ne cherchant pas à dissiper tout à fait un soupçon qui le délivrerait peut-être de ses adoratrices. Déjà, usant de sa maîtrise habituelle, il avait su ménager autour de lui un peu de jour, mais il sentait cette fois quelque résistance, surtout de la part d'Alice Cointel, qui, désirant garder son rôle de maîtresse en titre, à la Pompadour, le surveillait avec une indulgence vigilante. Cependant il comptait bien, peu à peu, rompre les liens anciens. Louise lui avait ôté le goût de toutes les autres.

— Et le buste et la statuette ? — dit-il, un soir qu'ils se séparaient, — il faudrait y songer.

Et ils convinrent qu'elle viendrait poser le dimanche suivant...

Ce matin-là se leva plein de douceur. Au moment où Louise se coiffait de sa toque de violettes et enfilait sa veste de loutre, Félicité lui dit :

— Alors il t'aime toujours ?

Et, comme la jeune fille répondait affirmativement, sa tante continua :

— Ma pauvre enfant, ce que j'en dis n'est pas pour te causer du souci, mais les grandes passions durent si rarement ! Je cause souvent de toi avec madame Block : elle est de bon conseil et tu l'intéresses beaucoup. Elle est d'ailleurs une romanesque comme toi, et elle a bien souffert, je t'assure. Pour oublier, elle s'est jetée dans les modes et la comptabilité.

Sous le fin ciel bleu, Louise vit la rue joyeuse, remplie d'enfants et de dames qui se rendaient à l'église.

Lenoël l'attendait dans son atelier, situé tout en haut de l'hôtel. C'était une grande pièce vitrée, qui servait aussi de fumoir, et qu'il appelait son « Kensington », à cause de la variété d'objets, originaux et copies, qu'il y avait rassemblés.

Tout le panneau en face de la fenêtre, peint en rouge Campana, montrait des reproductions de marbres grecs, — non point les plus célèbres, mais ceux que le docteur tenait lui-même pour les plus délicieux. Il avait réuni des fragments du Parthénon, les Victoires du temple d'Athènè Nikè et cette Minerve aux décrets, auguste et familière, avec son grand casque et sa petite jupe plissée. Puis la Psyché de Naples, l'Eros funèbre, et la Pénélope du Vatican, et la Vénus Esquiline du Capitole. — Çà et là quelques originaux, un beau masque tragique de l'époque d'Alexandre, des frises de Pompéi, et un petit Cupidon de bronze, sans bras et sans ailes.

Les pièces précieuses de la collection, les Tanagra et les Myrrhina, avaient été placées dans la galerie du premier étage. Le luxe de l'atelier consistait surtout en magnifiques tapis de Perse rapportés de Damas et dont les plus beaux étaient attachés aux murs.

Louise entra. Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient rencontrés sous la clarté du matin qu'ils se semblèrent tout nouveaux l'un à l'autre.

— Comme la lumière vous sied! — fit-il. — On dirait qu'elle est descendue tout exprès pour flotter autour de vous.

Au milieu de l'atelier, le buste commencé en Allemagne était posé sur un piédouche. Mais le voisinage de tant de chefs-d'œuvre lui faisait tort : il était devenu maigre et grêle. La cire semblait réduite.

— Il ne me plaît plus, — dit Lenoël; — il est mesquin et sans caractère... Enfin, ce n'est qu'une ébauche encore...

Il se mit à travailler, cherchant les finesses, résigné d'avance à n'avoir su faire qu'une œuvre aimable, un bibelot. Pour la statuette, il rêvait mieux : il tâcherait qu'elle fût grande en ses petites proportions.

— Je voudrais — dit-il à Louise — une gaze de soie très souple et transparente, et qui drape comme du mouillé. On en vend de très jolie dans les magasins orientaux de l'avenue de l'Opéra.

Il continuait à modeler, tantôt creusant avec l'ébauchoir, tantôt adoucissant les saillies et les méplats. Et, de temps en temps, il se levait afin de juger l'effet de loin. Tout à coup il dit :

— Figurez-vous que depuis hier, j'ai une petite fille. Oh! ne me considérez pas avec cette surprise : c'est une histoire banale, un drame de la misère... Des misères, hélas! il en passe tant sous mes yeux que ma sensibilité est forcément dérivée sur l'effort et le soin que j'apporte à les secourir. Mais il est une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais, c'est de voir les petits en proie au mal. L'appel suppliant de ces innocents regards, le trouble et l'émoi de ces naïves consciences déroutées par la cruauté de la vie, me restent un spectacle affreux. Je me souviendrai toujours d'un enfant qui mourut d'une méningite, à mon hôpital, en demandant pardon : il avait le sentiment de la justice et ne pouvait se figurer que ces souffrances lui fussent infligées pour rien. Il se croyait coupable et châtié!

» Bref, voici l'histoire : hier, pendant ma consultation, à l'hôpital, on me présente une femme qui sous son aspect pauvre et maladif gardait quelques vestiges de bonnes façons. Le médecin de quartier qui l'accompagnait m'expliqua que le mari, peintre décorateur, était mort tuberculeux, il y a un an, laissant sa veuve et une petite fille dans le plus complet dénuement. Atteinte d'un commencement de phtisie, incapable de gagner sa vie, la malheureuse se morphinait. Mais, depuis quelque temps, sa raison sombrait, elle avait des crises de nerfs et des visions, et devenait dangereuse.

» — Nous la soignerons ici, — dis-je au docteur.

» Alors il me parla de l'enfant, s'informant s'il ne serait pas possible de la placer aussi dans mon hôpital. J'appelai un interne pour qu'il l'amenât : elle était restée dans la salle d'attente. Une petite personne de cinq ans, mince et fluette, parut, mais si grave et sérieuse et raisonnable que j'en fus ému. Elle avait les traits fins, et cet air d'expérience précoce et douloureuse que donne la misère. Je l'auscultai, et, lui trouvant la poitrine saine, je l'assis sur mes genoux pour regarder sa gorge. Elle s'abandonnait avec grâce et confiance, c'était une gentille créature.

» — Il faudra la conduire aux Enfants Assistés, — dis-je à l'interne.

» Il me fit observer que ce ne serait pas prudent, qu'il s'y était déclaré des cas de petite vérole, et il demanda au médecin

si une amie ne voudrait pas recueillir l'enfant; on obtiendrait peut-être un petit secours... Mais il paraît que ces pauvres femmes ne pouvaient compter sur personne, et c'était la concierge et des voisins très indigents qui depuis longtemps les soutenaient.

» La petite fille, toujours posée sur mes genoux, attentive, anxieuse, promenait ses grands yeux de l'un à l'autre, tandis que son humble sort se discutait. Et je sentais contre moi les battements de son cœur. Soudain elle leva la tête, et, me saisissant le cou de ses deux menottes, elle me dit tout bas :

» — Monsieur, prenez-moi chez vous : je travaillerai, je sais balayer et coudre et faire les commissions chez madame la concierge.

» — Rondot, — dis-je à l'interne, — voici une jeune demoiselle que je prends à mon service pour balayer et coudre : vous allez l'envoyer avec une de nos infirmières chez moi, à Villeneuve-Saint-Georges. Je vais vous remettre un mot pour monsieur et madame Sorbier, qui gardent la maison.

» Voilà, — conclut Lenoël, — comment j'ai une petite fille. Ce n'est du reste pas le premier enfant que j'ai hospitalisé. Et je n'ai pas toujours eu à me louer de mes pensionnaires. Un petit coxalgique s'introduisait chez le voisin pour voler des fruits; un autre cachait du vin pour le faire boire à sa mère, une ivrognesse. Mais celle-ci m'a séduit irrésistiblement.

» Un de ces dimanches, je vous emmènerai là-bas, et je vous ferai connaître mademoiselle Annette : c'est ainsi qu'elle s'appelle.

Lenoël consacra le reste de la séance aux cheveux. Maintenant la coiffure de Louise le ravissait :

— Le mouvement de ces coques roulées sur le devant — dit-il — va faire tout le style de ce petit buste qui n'en a guère d'ailleurs...

Vers midi et demie, on annonça que M. Louis Robert venait d'arriver.

— C'est mon meilleur élève, — dit Lenoël, — un garçon que j'aime infiniment... Vous déplairait-il qu'il déjeunât avec nous?

Elle assura que non, et ils descendirent tous deux. Louis Robert était de taille médiocre; sa tête un peu forte était attachée à de larges épaules. Il avait le teint olivâtre, des traits

énergiques, et des yeux sombres et ardents où résidait tout le charme de son visage. Ses cheveux étaient taillés en brosse et sa barbe courte.

— Louise, — dit le professeur, — je vous présente Louis Robert, mon élève et mon ami. C'est un méridional froid ; il paraît que ce sont les plus violents.

Louis Robert s'inclina :

— Mon cher maître, le Midi a ses troubadours et ses félibres, il eut aussi ses Albigeois, et les oranges y croissent à côté des figues de Barbarie.

— Mon cher enfant, — dit Lenoël, — j'ai terriblement besoin que vous me veniez en aide. Voyez tous ces livres entassés sur les tables depuis mon retour : je n'ai pas même eu le temps de les ouvrir. Je vous prierai d'y jeter un coup d'œil et de m'indiquer par un mot le sens et la valeur de chacun d'eux. Pour les moins importants, veuillez répondre vous-même, en mon nom. Je souffre de manquer aux égards qu'on se doit entre confrères, mais comment faire, comment suffire à tout?

Tandis qu'ils parcouraient ensemble les titres de ces in-octavo, ces pages aux caractères fins et serrés, aux marges envahies de notes, Louise pensait au jour, où, le cœur battant, elle était venue déjà dans ce cabinet, dont la solennité l'avait d'abord glacée. Puis elle se rappelait la paix qui s'était faite en elle dès qu'elle eut aperçu le docteur. Sur le bureau, près de l'encrier, elle retrouvait un petit faune dansant, dont machinalement elle avait alors regardé le pied soulevé, tandis que Félicité expliquait le motif de leur visite.

Lorsque le déjeuner fut servi, Lenoël offrit le bras à la jeune fille pour la conduire à table. La salle à manger, située au rez-de-chaussée de l'hôtel, prenait vue sur un petit jardin où quelques platanes se paraient encore de feuilles dorées par l'automne. Elle était tendue de tapisseries flamandes, — des scènes de chasse d'après Van Orley, — et le soleil, de ses rayons déjà inclinés, noyait dans la même lumière le paysage vrai et celui de haute lisse, semblant les fondre tous deux.

On s'assit, et Lenoël dit à Louise et à Robert :

— Excusez-moi de vous donner un vrai déjeuner de malade, un déjeuner blanc. Vous voyez en moi une victime de la per-

fidie des sauces, de la noirceur des truffes. Ces dîners en ville sont des pièges, et l'on n'échappe à l'un que pour succomber à l'autre... Hier cependant je me suis dérobé, au dernier moment, quand j'ai su qu'il y aurait une séance d'hypnotisme chez madame de Serres. Rien ne me paraît plus ennuyeux que ces spectacles, et je refuse d'y assister depuis celui qui nous fut infligé, l'année dernière, à l'Académie, et dont je vous ai sans doute parlé, — dit-il, en se tournant vers Robert.

Robert ne se rappelait pas.

— Eh bien, voici... Un spécialiste, que vous devinerez facilement, avait désiré montrer à une de nos séances un sujet merveilleusement docile aux suggestions hypnotiques. C'était une petite fille affublée d'un nom biblique que j'ai oublié... Elle n'avait au reste d'antique que le nom, et appartenait à ce type que sans aucune pensée malveillante je qualifierai de montmartrois.

» Lorsqu'elle parut avec le docteur X., un de mes confrères me dit à voix basse :

» — Ne trouvez-vous pas que, des deux, c'est lui qui a l'air hypnotisé?

» L'expérience consistait à placer contre le dos du sujet de petites fioles, contenant divers liquides. Préalablement plongé dans le sommeil magnétique, il devait aussitôt entrer dans un état qui variait selon l'influence du liquide avec lequel il était mis en communication.

» Et ainsi la valériane amenait de la tristesse, suggérait même l'idée de mort et de cimetière, le geste de poser des fleurs sur une tombe. Le vin provoquait l'ivresse classique et tous ses accidents, contractions, hoquets, vomissements. Et l'alcool, si je ne me trompe, suscitait le délire érotique, avec déclarations passionnées et mimique : il fallait généralement interrompre cette scène...

» Tel était le programme. Mais aucune des expériences n'aboutit au résultat promis, et l'échec même fut si lamentable que chacun, pris de pitié, essaya de consoler le malheureux opérateur, de lui fournir des excuses.

» Quant à celle qui avait si complètement failli à ce qu'on espérait d'elle, son attitude fut au moins singulière. Manifestement éveillée, son dépit et sa colère luisaient entre ses cils.

Enfin, n'y tenant plus et feignant toujours de dormir, elle dit à haute voix :

» — On est ici trente-cinq, mais c'est moi la moins bête!

» La séance finit sur cette observation. Le docteur éveilla son sujet, qui fit le simulacre de sortir de léthargie. Ils montèrent tous deux en fiacre, elle avec son air de gamine vicieuse, lui, déférent, aux petits soins, ayant au moins trois fois son âge, à elle...

— Dans un hôpital, — dit Robert, — j'ai été témoin de la prétendue transmission des maladies, au moyen d'une couronne de métal transportée du front du malade sur celui du sujet hypnotisé. Et cette expérience, dont la puérilité ne peut faire doute pour personne, arrivait à soulager un certain nombre de patients... Ne pensez-vous pas, mon cher maître, que cette suggestion dont on fait un ridicule abus peut agir efficacement sur des gens nerveux, et dont la sensibilité est à la merci de leur imagination? Elle remplacerait Lourdes et la thaumaturgie chrétienne.

— L'idée la plus originale, je l'ai entendu émettre à un philosophe, — dit le professeur. — Il voudrait que la suggestion servît à résoudre le problème du bonheur universel. En persuadant à chacun, grâce au sommeil magnétique, qu'il jouit de toutes les délices que peut donner la vie, on peuplerait la terre de somnambules extasiés.

Le déjeuner achevé, on remonta à l'atelier,

— Mon cher ami, — fit Lenoël s'adressant à Robert, — vous allez me dire franchement votre avis sur un petit buste que je suis en train d'achever d'après mademoiselle Kérouall.

Robert examina la cire, puis fixa les yeux sur Louise.

« Voilà la première fois, — songea-t-elle, — qu'il me regarde... »

— C'est une fort jolie chose, — dit-il, — peut-être pas assez simple : elle date évidemment d'après Jésus-Christ, et le modèle fait penser à ces œuvres antérieures dont vous avez réuni ici de si belles reproductions... Mais notez, mon cher maître, que je suis un ignorant et un sauvage, et que mon jugement est méprisable. Je ne connais rien, j'ai parcouru l'Italie en moins d'une quinzaine et je ne suis pas allé en Grèce, où j'espère bien me rendre un jour.

Dans la fumée des cigares, leurs propos s'échangeaient, tantôt vifs, riches d'espoir, tantôt mélancoliques, propos de sages et aussi de rêveurs, où se reflétaient la vie et ses jeux et ses efforts et sa finale impuissance.

Louise s'en alla. A la porte, en lui baisant la main, Lenoël lui dit :

— Comment trouvez-vous mon ami Robert?

— Je ne sais, — fit-elle. — Quand vous êtes-là, je ne vois personne.

XXIII

Vers midi moins un quart, Louise et Lenoël tournèrent l'angle de la rue de la Paix et. remontèrent l'avenue de l'Opéra, pour aller choisir la gaze destinée à cette statuette qu'il teinterait légèrement à la façon des terres cuites antiques. Tandis que tous deux marchaient côte à côte, il salua : en même temps les croisait le coupé sombre et bien attelé de madame Alice Cointel, qui avançait la tête tout à fait hors de la voiture pour les suivre des yeux. Ils ne se dirent rien, mais Louise sentit au cœur une petite morsure. Dans la boutique, elle resta distraite, regardant à peine les étoffes. Sa gaieté ne revint qu'à la fin du déjeuner auquel il l'invita, dans un restaurant voisin.

Le surlendemain de cette rencontre, madame Cointel entra dans le magasin de la rue de la Paix, où on ne l'avait pas aperçue encore de la saison.

Cette artiste, que quelque talent et une réelle distinction avaient mise en vue, était une personne raisonnable : elle n'exigeait pas que Lenoël lui fût fidèle; elle le trouvait décoratif et tenait à le garder. Les liaisons du docteur avec des femmes du monde, loin de la choquer, lui étaient une concurrence et un voisinage piquants et honorables. Mais cette fille de modes dont il n'avait pas soufflé mot, qu'il affichait publiquement, et à laquelle il se consacrait, sans doute, puisqu'on ne le voyait plus, c'était trop fort et inadmissible.

Et madame Cointel était venue pour écraser de son mépris cette rivale indigne.

Quoique l'élégante comédienne ne se donnât que trente-deux ans, le Vapereau lui accordait un peu plus, mais on n'a pas toujours sous la main ce livre indiscret. Elle était mince et fine, — « trop maigre », — disaient ses ennemies, d'allure assez noble, avec de très beaux yeux, d'épais cheveux sombres, le nez aquilin et la bouche hautaine. Dans le répertoire, elle montrait des qualités de style et de diction qui, dans les rôles modernes, tournaient parfois à la sécheresse. Elle passait pour avoir de l'esprit, de la culture, des goûts délicats. Elle était bibliophile et avait exposé, dans la Section du livre, à l'Exposition Universelle une collection de petits almanachs anciens qui furent remarqués et admirés.

Elle entra lentement dans les salons, faisant onduler les plis de sa robe de velours que garnissaient de riches fourrures, et, levant sa face-à-main ornée d'un chiffre de diamants, elle promena un regard circulaire. Puis, ayant découvert celle que cherchait son courroux, elle laissa tomber sur elle des yeux que le dédain semblait clore à demi pour que mieux en jaillît l'impertinence. C'était joué en perfection. Alors, désignant Louise :

— Quel est le coiffeur — dit-elle — qui veut lancer cette ridicule coiffure chinoise? Ces coques de cheveux sont bonnes pour bals publics.

Elle examina quelques chapeaux, montra de la mauvaise humeur et disparut, telle une déesse.

Louise avait supporté cette attaque avec courage. Mais les choses ne devaient pas s'arrêter là.

Madame Cointel ne fut pas discrète. Elle espérait réduire et reprendre son amant en l'intimidant. Comme une mèche longuement déroulée, la nouvelle se propagea, glissa de salon en boudoir, causant çà et là de petites explosions. Et bientôt elle fut avérée, officielle. On s'abordait en se disant :

— Vous savez, Lenoël, notre Lenoël, est avec une petite fille de modes... Quelle horreur, quelle pitié!... Une rien du tout, que sa tante avait vendue à un spéculateur, mort ensuite dans de mauvaises affaires.

Par-dessus l'objet de leur réprobation, de leur dégoût, le monde des théâtres et la belle société se tendaient la main, acceptant chacun sa part de l'outrage.

Et les dames pensaient :

« Combien nous avons tort de faire crédit aux hommes, de leur attribuer des sentiments élevés, et de les admettre aux joies rares et supérieures de l'adultère, alors que c'est la bassesse qui finalement les attire et les retient!... »

La petite madame de Sorget vint errer dans le magasin, avec son air de colombe blessée, prête à demander à Louise comment elle faisait pour retenir cet inconstant.

Mais le grand assaut fut livré par madame de Couza, qui justement avait Louise pour vendeuse. Cette dame, d'origine sud-américaine, de nature fantasque, l'avait toujours traitée avec une bonne grâce familière. C'était une personne vaine et un peu sotte et qui, s'attribuant quelque génie poétique, avait écrit un volume de vers, *Brises des Tropiques*, que des journalistes mondains, touchés par l'ardeur de ses sollicitations et aussi par la beauté de ses hanches et de ses épaules, louaient dans les feuilles... Depuis quelque temps déjà, cette dame poursuivait de ses avances le beau Lenoël. Lui se dérobait avec tant de courtoisie qu'une femme dépourvue de finesse pouvait s'y tromper. Elle insistait, écrivait. Il faisait des réponses qui étaient des défaites, mais en fuyant il jetait des fleurs. Elle n'y comprenait rien. Enfin elle aussi sut le détail de la scandaleuse liaison. Comment! cette petite misérable osait venir fourrager dans ses plates-bandes, à elle!... Suffoquée, elle n'attendit même pas que sa voiture fût attelée, et bondit rue de la Paix.

— Mes chapeaux! — cria-t-elle, dès qu'elle aperçut Louise; — on ne me les livre pas, c'est insupportable.

Elle courait à travers les salons, renversant d'impatience les champignons avec leurs coiffures, traînant derrière elle, comme les trophées de sa fureur, des tulles, des fleurs, des plumes.

Les chapeaux parurent; on les essaya, un à un.

— Ils sont affreux, — dit madame de Couza. — Je n'avais pas choisi des horreurs pareilles. On se moque de moi... Au reste, il s'agit bien de mes commandes! Il est probable que vous avez mieux à faire, mademoiselle, que de vous occuper de vos clientes.

Et, parlant ainsi, elle trépignait. Louise se défendait avec douceur. Madame Block, qui de loin observait la scène, vint au secours de son employée.

— Si les chapeaux vous déplaisent, — dit-elle, — vous n'avez, madame, qu'à en commander d'autres, ou à n'en pas commander du tout... Nous avons l'habitude de servir les clientes consciencieusement, et de ne jamais insister si elles préfèrent aller ailleurs.

Devant la hauteur froide de la modiste, madame de Couza se retira, disant qu'elle était pressée, qu'elle reviendrait...

Peu à peu les choses se calmèrent, mais un ferment persista. Louise n'était plus le joli bibelot, l'ornement de la maison Block, que l'on considérait avec une sympathique curiosité. Elle était devenue une rivale, un danger, et des hostilités et de sourdes haines maintenant sommeillaient dans des coins, prêtes à surgir contre elle. — De tout cela elle ne dit pas un mot à son ami, préférant qu'il ne sût rien de ces scènes ridicules, et dont tout le monde sortait humilié.

Lenoël avait commencé à modeler la statuette, et ce travail le ravissait. De la dimension des plus grands Myrrhina, elle portait sur sa tunique rose un péplum bleu pâle dont les plis flottants étaient savamment drapés. Il pensait aussi teinter les cheveux et, très légèrement, le visage. Dans la main elle tenait un sistre, comme les danseuses sacrées des Bacchanales...

Un dimanche matin, tandis qu'elle posait, il lui dit :

— Voilà deux fois que j'invite Robert à déjeuner et qu'il refuse : je le soupçonne d'être amoureux de vous, et de vous éviter.

— Quelle idée ! — fit Louise, — il ne me regarde et ne me parle jamais.

— Cela ne prouve rien, et même prouverait plutôt ce que je crois... Vous savez, — ajouta-t-il, — que c'est un garçon d'un rare mérite. Je lui vois le plus bel avenir. Et j'estime son caractère à l'égal de son intelligence... Il est d'humble origine : son père était vétérinaire, sa mère reste une paysanne. Il se rend auprès d'elle chaque année... Tel qu'il est, je ne souhaiterais pas à la personne que j'aimerais le mieux un mari plus digne et plus charmant.

Il se tut, puis, un peu mélancolique :

— Louise, c'est celui-là qu'il vous aurait fallu !

Elle feignit de ne pas entendre et dit :

— J'ai mal à la tête... Si nous allions nous promener ?...

— Il est onze heures, — observa-t-il, levant les yeux vers le cartel, — il fait beau : déjeunons vite, et nous pourrons attraper le train de midi quarante pour Villeneuve... Voulez-vous?...

Dès la station, ils virent, parmi les arbres que l'automne avait à moitié dépouillés, les maisonnettes blanches briller sous le clair soleil. Ils traversèrent le village, suivirent une route entre des murs de jardins. Au-dessus d'eux, sur les collines, les futaies montraient leur chevelure rousse, et tout le paysage, limpide et décoloré, ressemblait à quelque tapisserie très vieille et fanée.

Puis le chemin devint rapide, longea un grand pré. A droite, des bouquets de hêtres et de chênes dressaient leurs délicates ramures sur le ciel nacré.

— C'est là! — fit Lenoël, indiquant une grille Louis XVI en fer forgé.

Une allée de platanes y aboutissait. Elle était toute jonchée de feuilles d'or; et les branches, garnies encore, formaient des berceaux, — tout un bois irréel, transpercé d'or. Un pavillon, à l'entrée, servait de logis à monsieur et à madame Sorbier.

Sorbier se présenta, une bêche à la main. Ils pénétrèrent dans l'allée; sous les jupes de Louise les feuilles bruirent. L'habitation n'avait qu'un étage, un rez-de-chaussée élevé, auquel on accédait par un double perron. A droite et à gauche, la porte s'ornait d'une colonne engagée, à chapiteau ionique, et autour du faîte régnaient des balustrades que surmontaient, du côté de la façade, quatre pots à feu.

Sorbier ouvrit, offrit de faire une flambée. Si on avait su, on aurait mis des fleurs : il y avait encore de beaux chrysanthèmes.

Le vestibule, dallé de marbre blanc et noir, était en rotonde. Il donnait, d'une part, sur le salon; de l'autre, sur la salle à manger. Et ce qui faisait le charme de cette demeure, c'est qu'elle avait gardé sa figure d'autrefois. Ses lambris, ses portes, ses cheminées, tout était du temps. Sur les trumeaux étaient peintes des bergères qui, pâlies et fardées, souriaient encore à leurs bergers.

— Je pense — fit Louise — que vous vous êtes plu à m'étonner : vous m'annonciez une maisonnette, et vous me conduisez dans un château.

— Venez au jardin, — dit Lenoël; — nous rentrerons ensuite boire une tasse de thé.

L'allée de platanes, longeant l'habitation, menait à une terrasse d'où le regard plongeait sur le pays. Deux statuettes rustiques et moussues en occupaient les angles. Un grand apaisement montait de ces campagnes inertes, et leurs nuances mourantes avaient une infinie douceur. Ils s'arrêtèrent; des feuilles d'or pleuvaient sur eux, lentement les couvraient comme si la nature sournoisement eût voulu les envelopper, les mêler au sommeil répandu sur les choses.

— Passons à la loge : nous y trouverons, sans doute, Annette.

Ils ouvrirent : une petite fille toute blonde et fine, assise près de la fenêtre, tenait de ses mains menues une broderie et tirait son aiguille d'un tel soin et d'un si grand zèle que sa figure enfantine en prenait une gravité touchante. A côté d'elle, un petit chat était posé sur son derrière.

— Annette, c'est le docteur Lenoël! — fit vivement madame Sorbier, qui préparait le thé.

Annette sauta de sa chaise, cachant son ouvrage : une surprise qu'elle lui destinait, des pantoufles. Et, rougissante, elle vint le saluer.

— Voilà huit jours, — dit madame Sorbier, — que cette petite demoiselle s'applique à écrire à monsieur. Mais aucune des lettres qu'elle avait commencées ne lui a paru assez belle. Du reste, les voici.

Et elle présenta une demi-douzaine de projets qui tous débutaient par ces mots : « Mon cher Bienfaiteur ». Des accidents divers et d'inégale importance avaient successivement interrompu ces lettres.

— Il y a de grands écrivains — dit Lenoël — dont les œuvres connurent non moins de tâtonnements... Mais je suis touché, Annette, que tu penses à moi. Ne te tourmente pas. Mets seulement : « Je suis contente. » Pouvoir signer son nom n'est déjà pas une petite chose. Beaucoup de rois de France en eussent été incapables.

Au salon, un feu clair illuminait les boiseries grises; le thé était servi sur un guéridon.

— J'éprouve je ne sais quoi de singulier — fit Louise, —

et d'un peu triste. On dirait que ceux qui vécurent ici sont tout proches, tant leur âme et leur empreinte y restent encore. On les verrait entrer sans trop d'effroi. Une dame poudrée et en paniers viendrait faire la révérence à un seigneur en habit brodé... C'est drôle, quand nous évoquons les morts, nous ne leur prêtons jamais que des attitudes cérémonieuses et frivoles.

— Et c'est bien heureux, — fit Lenoël, — la réalité ne se pourrait supporter. Le temps met autour des objets une buée qui les adoucit. Si on les distinguait exactement, ils seraient intolérables.

— Mais dites-moi — insista Louise — pourquoi vous venez si rarement ici. Cet endroit est délicieux.

— J'y viens au printemps, pour deux ou trois jours. Mais Paris est trop voisin : je suis relancé, harcelé. Pour jouir de quelque repos, il faut que j'aille le chercher au loin.

— Et jamais vous n'avez passé ici plus de deux ou trois jours de suite?

— Si, autrefois, il y a longtemps, j'y ai vécu près de six mois... J'avais loué la maison, que j'ai achetée ensuite... C'est une époque de ma vie où je fuyais tout... Depuis, le temps a répandu sa buée : je n'aime pas à la dissiper.

Louise se tut, sentant qu'elle avait heurté un seuil qu'il ne fallait pas franchir; mais autour d'elle, dans le soir qui descendait, les ombres et les hantises bougaient de plus en plus. Et parmi les apparitions légères du siècle passé elle en crut discerner une autre, aussi inconnue, mais moins ancienne et qui l'effraya.

Quand ils partirent, devant la grille, Annette les attendait; entre ses petits bras, elle serrait un bouquet de chrysanthèmes :

— C'est pour la dame.

Sur la route, où les arbres maintenant formaient des masses sombres, Louise s'en alla avec son ami. Et, un frisson au cœur, elle se demanda si dans la vieille maison, sous le feuillage d'or des platanes, les fantômes, tous les fantômes, avaient repris leur long sommeil...

XXIV

Louise venait de chez Éliane, où l'on avait fêté l'année nouvelle.

Poncelet était bucolique et champêtre : un berger de Théocrite voisinait dans son âme avec un commis de magasin. Il aimait les repas sur l'herbe, les bosquets et les charmilles, et il avait tenté, en ce soir d'hiver, de transformer son atelier en bocage. Il n'y manquait, disait-il, que les petits oiseaux. Les murs et le plafond étaient tapissés de branchages de sapins, de feuilles de lauriers, et des guirlandes suspendues au-dessus de la table se rattachaient à un mai où brillaient les baies rouges du houx.

Et, parmi toutes ces verdures, on avait mangé une dinde aux truffes, et chanté des couplets bachiques dont le refrain était entonné en chœur. Après, on s'était mis à danser. Un piano avait été loué pour la circonstance... Alors que la gaieté battait son plein, Louise s'esquiva : elle voulait éviter le tapage d'un départ plus tardif et tumultueux dans la rue en fête, et les empressements et les galanteries et les lazzi de goût « artiste ».

Dans son petit salon, elle trouva Félicité qui, rentrée depuis peu d'instants, elle aussi, se tenait, une lampe à la main, devant un tableau posé sur le divan.

— Vois ce qu'il t'a envoyé, — dit-elle, entendant venir sa nièce ; — c'est une merveille !

Un mot accompagnait l'envoi. Louise le lut d'abord :

Ma belle Louise, voici vos étrennes. Ce pastel est de Roslin. J'espère qu'il vous plaira. Cette dame m'a semblé jolie, mais aucune ne l'est autant que celle qui paraît dans votre miroir.

Votre vieil ami,

JACQUES LENOEL

Le pastel, qui était encore dans son cadre ancien, figurait une femme, grande dame ou comédienne, poudrée, coiffée de plumes et de perles, et habillée d'une robe à l'antique.

— Je l'ai montré à monsieur Toussard, — ajouta Félicité ; — il a dit que c'est une très belle chose et d'un prix considérable.

Dans le silence de la nuit, la pendule sonna trois heures... L'année nouvelle n'avait que trois heures encore, mais le mystère lui faisait une ombre démesurée.

— Mignonne, — dit Félicité en embrassant sa nièce, — je te la souhaite bonne et heureuse.

De tant de vœux formulés en cette nuit, où la conciliation grégorienne du calendrier et du cours des astres crée une date auguste et sidérale, combien retomberaient à terre, seraient foulés, emportés, — pareils à ces confetti joyeusement lancés, puis balayés avec la boue, à l'aube du mercredi des cendres!...

Le 1er janvier, Louise, dès le matin, alla remercier son ami. Elle le gronderait, en même temps, de lui avoir fait un aussi somptueux cadeau.

Mais elle le gronda doucement, car il l'avait prise par son faible : Louise adorait la peinture et la décoration. Ce goût lui venait de Toussard, lequel était grand connaisseur; c'était, d'ailleurs, le seul goût luxueux de la jeune fille. Pour tout le reste, elle persévérait en sa même simplicité, se jugeant toujours assez élégante et parée. Sauf le collier de perles qu'elle avait conservé en souvenir du mort, elle s'était défait de tous ses bijoux, sans les avoir jamais portés.

Elle subvenait entièrement aux besoins de sa famille. Son père, quoique jeune encore, atteint de douleurs, souffrant de fièvre, ne travaillait quasi plus. Et, comme la maisonnette du bord de l'eau se lézardait, rongée par l'humidité de la rivière toute proche, elle voulut la faire réparer et agrandir.

Ce qui la troublait, ce n'était pas le désir d'être riche, enviée; c'était la pensée qu'elle était si jeune, tellement plus jeune que son ami!... Pour se rassurer, elle faisait des calculs, se disant qu'il pourrait la garder bien des années encore, peut-être dix, et même davantage... Et alors elle aussi serait vieille : elle aurait plus de trente ans!

La statuette de cire venait d'être achevée. De fines arabesques bordaient son péplum et sa tunique, et une légère patine dont elle avait été enduite la faisait remonter à un lointain passé. Quand elle fut logée dans une vitrine, Lenoël dit :

— Celle-ci est pour moi seul, elle restera mon chef-d'œuvre inconnu.

Il avait cessé d'attirer Louise le dimanche matin, depuis que Robert avait avoué qu'il lui était pénible de se rencontrer avec elle. Mais quelquefois il invitait la jeune fille à venir le soir, pendant qu'il travaillait. Dans le grand cabinet silencieux, elle s'asseyait tout près de lui, sur une chaise basse, et, de temps en temps, il glissait les doigts dans ses cheveux d'or.

Il l'appelait « son tournesol », parce que, disait-il, elle jetait la clarté autour d'elle comme les hautes fleurs dont ils avaient admiré l'éclat, durant cette promenade faite là-bas, en Allemagne, et qui avait peut-être décidé de leur sort.

Le professeur Lenoël se répandit moins, durant cet hiver. Il avait entrepris un important ouvrage sur les rapports des centres nerveux avec la périphérie, et il résistait un peu plus aux sollicitations dont il était l'objet. D'ailleurs elles se faisaient moins pressantes. Le monde le boudait, d'avoir fait un choix qui offensait sa pudeur et sa délicatesse, et qui était un affront à la grâce méprisée de ses femmes, à lui. Tous ses paravents, tous ses écrans, tous ses voiles, il les offrait complaisamment, mais il ne fallait pas sortir de son domaine. Et la grosse madame de Jourde, qui, tenant bureau d'esprit, avait, au cours de sa longue carrière, pardonné bien des choses, disait :

— Il est cynique, c'est ce que nous ne pardonnons pas... En aimant dans son milieu, il faisait une chose convenable, élégante, et du moins ne poursuivait pas la satisfaction d'un instinct grossier.

Et les propos de madame de Jourde, dont le menton copieux s'étalait en rabat sur son corsage, étaient solennels comme des arrêts.

Cependant tous ces cœurs ulcérés étaient disposés à la clémence, et n'auraient exigé qu'une pénitence bien courte. Mais le coupable ne faisait pas mine de se repentir.

Quant à la complice, à cette petite dévergondée, elle ne perdrait pas pour attendre. Déjà plusieurs clientes avaient pris à part madame Block pour s'étonner qu'elle tolérât l'inconduite d'une de ses vendeuses. La modiste avait répondu avec tranquillité qu'elle ne s'occupait pas de ces détails, pourvu que l'on eût des façons correctes et que l'on ne se singularisât en rien.

Parfois le docteur Lenoël était forcé de s'absenter : de province et de l'étranger, on l'appelait en consultation. Alors Louise recevait de lui des lettres brèves, marquant une affection qui semblait croître sans cesse.

Vers le mois d'avril, il alla en Angleterre, et, à son retour, un mot lui apprit qu'elle était souffrante. Il se rendit aussitôt chez elle. C'était la première fois qu'il y venait. La petite

chambre claire, tendue de cretonne à fleurs, avait un air vieillot. Dans son lit, une longue natte blonde lui coulant sur le dos, Louise avait presque l'air d'une enfant.

— Qu'y a-t-il, ma petite fille ? — dit-il en lui prenant les deux mains, qu'il baisa.

Toute à la joie de le revoir, elle répondit que ce n'était rien, un mal de gorge sans gravité ; mais le médecin, de peur d'une angine, conseillait des soins et de la prudence.

Lenoël s'assit à son chevet :

— Que vous êtes jeune, ma pauvre enfant ! on vous donnerait tout juste quinze ans.

Alors, lui aussi, il la plaignait d'être si jeune !

Il ajouta :

— J'ai laissé dans ma voiture un cadeau que je vous rapporte : voulez-vous le faire chercher ?

Quand Rosalie revint avec un panier, un court jappement s'en échappa, et Lenoël, ayant écarté le foulard qui le couvrait, saisit entre ses doigts une boule de soie floconneuse, couleur chamois doré.

— C'est une petite chienne, — dit-il ; — elle est de la race des griffons d'Écosse et s'appelle Fairy.

Et il la posa sur le lit.

Fairy se déroula, s'agita, montrant sa tête, ses quatre pattes, et dressant une mignonne queue. Ses longs poils fins pendaient autour d'elle comme une frange, la coiffaient drôlement de leurs touffes, lui cachant à demi les yeux. Et ces yeux, qui luisaient à travers les mèches ébouriffées, étaient brun foncé, très grands, étrangement pathétiques. Ils jetaient sur le monde un profond regard où s'attestait la mélancolie d'une âme pensive. Et, cambrée sur ses jarrets, le col levé, le museau frémissant, la petite bête poussa un aboiement éperdu et sonore qui, parti du fond de sa gorge, devait retentir, peut-être jusqu'en cette Écosse d'où elle était issue...

Par les beaux jours revenus, Louise et Lenoël retournèrent souvent à Villeneuve. Plusieurs fois, ils s'y attardèrent du samedi au lundi. D'épais feuillages maintenant assombrissaient les allées, et sur les églantiers d'innombrables roses chantaient la gloire de l'été. Les fantômes semblaient enfuis, disparus dans la lumière.

Un soir, tous deux étaient restés longtemps sur cette terrasse du jardin que décoraient deux statues champêtres et moussues. Elle s'était sentie comme mêlée aux lueurs de la nuit, aux parfums de la terre, à l'air mobile. Les cigales chantaient. Une étoile vacilla, raya l'azur, puis coula dans l'abîme du ciel.

— On assure — dit Lenoël — que les vœux formés tandis qu'une étoile file se réalisent. Que désires-tu, ma bien-aimée?

— L'impossible, — fit-elle; — je voudrais que le temps s'arrêtât.

D'autres étoiles, des pluies d'étoiles chancelèrent, à leur tour s'en allèrent, comme de vains souhaits, se perdre dans l'infini...

Lorsque vint juillet, lorsque approchèrent les vacances, — qui, cette année, les obligeaient à se quitter pour de longues semaines, — Louise en éprouva un chagrin cruel. D'âme inquiète et constante, elle avait trouvé en Jacques l'abri sûr et délicieux, l'amitié protectrice où se glissait le goût subtil et aigu qu'il avait d'elle. De son temps, de lui-même, il donnait tout ce qu'il pouvait; mais tant de devoirs le réclamaient! Cet homme, qui passait pour adonné au plaisir, était écrasé de besogne et ne s'y dérobait point. Chargé d'une mission en Égypte et en Asie Mineure, il partirait bientôt, et ce voyage, quasi officiel, dont les journaux noteraient les étapes, les séparait forcément.

Louise s'attristait aussi de la santé de son père, de plus en plus atteinte. Lui, si beau, si fort jadis, s'était voûté, s'aidait d'une canne dans sa marche devenue incertaine comme celle d'un vieillard. Une saison aux eaux de Dax lui était conseillée : elle s'offrit à l'y accompagner.

Au mois d'août, désolée et confiante, sûre de lui, elle dit adieu à son ami. La légende du volage Lenoël la faisait maintenant sourire, mais ne plus le voir était déjà un chagrin assez cuisant.

Elle partit, à son tour, pour rejoindre les siens, sa petite chienne Fairy serrée contre elle. Toutes deux avaient lié une grande amitié. Louise était douce, Fairy était violente et passionnée : elles s'entendaient à merveille. Quand Louise était songeuse et distraite, Fairy, bondissait jusque dans ses bras en poussant des aboiements qui étaient sans doute des mots d'amour et de colère. Fairy, avec ses yeux graves et sa coiffure ébouriffée, figurait à la fois la sagesse et la frivolité

humaines. Et, quand le train les emporta toutes deux, Louise, sentant contre elle le petit cœur palpitant, enfouit son visage dans les longs poils soyeux et y mit toutes ses larmes. Alors l'humble bête, comme pénétrée de cette douleur, agita ses membres menus et lécha avec ardeur les mains qui la tenaient. Dans sa tête minime, ridicule et délicieuse, l'idée de la souffrance et de la sympathie avait jailli.

XXV

Louise passa six semaines à Dax avec son père. Quand elle le ramena à Port-Saint-Pierre, il avait un air de santé et de vigueur dont la famille se réjouit. Et, laissant tout le monde heureux, elle rentra à Paris vers la mi-septembre.

Jacques Lenoël ne revint qu'en octobre.

Ils eurent en se retrouvant une joie profonde et très simple. Cette petite fille n'était plus seulement pour lui le rare et délicat plaisir des sens ; c'était une âme caressante et fine, reposante et fraîche, comme un jardin. Et, vraiment, auprès d'elle, il ne songeait à nulle autre.

Peu à peu ils avaient pris ensemble des habitudes, s'en allaient discrètement au théâtre ou chez les marchands d'antiquités.

Félicité s'émerveillait de cette fidélité et disait à Louise :

— Tu peux être fière d'avoir fixé cet inconstant !

Et madame Block regardait sa vendeuse avec admiration et envie.

Or il advint que dans le tumulte d'une après-midi de décembre, alors que l'encombrement est tel que les voitures ont peine à se ranger le long des trottoirs, on vit entrer au magasin de modes Mrs. Bartlett, cette Américaine dont la beauté avait fait sensation lors de son arrivée à Paris. Grande, éclatante, la chevelure teinte au henné, les yeux sombres et pleins de feu, on eût dit que cette créature de luxe s'avançait dans le poudroiement de sa richesse. Sa toilette somptueuse, sobre cependant et de haut goût, révélait dans ses moindres détails l'art consommé et follement coûteux de la rue de la Paix. Mais, sous le ruissellement de ses perles et l'éblouissement de ses pierreries, sous la perfection savante de son ajus-

tement, Mrs. Bartlett gardait la brusquerie, les mouvements saccadés, la voix rauque et cuivrée d'un *cow-boy* du *Far West*.

Avec elle était venu Tullio Silveira, le peintre attitré des « beautés professionnelles ». Il l'accompagnait afin de présider à la composition du chapeau dont elle serait coiffée dans le portrait qu'il faisait pour le prochain Salon.

Silveira, dont la vogue était alors à son comble, se disait Vénitien, quoiqu'il fût originaire de ce pays dalmate, jadis tributaire de la Sérénissime République, et dans lequel tant de races se sont croisées. C'était d'ailleurs à Venise qu'il avait reçu ses premières impressions d'art.

Lorsqu'il vint à Paris, il lui restait presque tout à apprendre; son dessin était incertain et « chiqué », sa facture désordonnée. Mais il apportait de précieuses formules, d'ingénieux artifices, l'or du Titien, les nacres irisées du Véronèse, et jusqu'aux éclairs qu'allumait parmi les satins le prestigieux Tiepolo.

Sans « nature », sans « tempérament », Silveira, avec une adresse de singe, avait su s'approprier la nature des autres. Grâce à son habileté, à son intelligence déliée, abondante en ressources, à son âme astucieuse, il réussit rapidement dans le portrait. Chaque modèle était pour lui un sujet d'analyse et de subtile psychologie. De la beauté, de la vanité, des défauts il savait faire une synthèse où la ressemblance devenait une flatterie.

Il passait aussi pour aimable et était fort recherché. Élégant, mince, le teint bistré, il avait une souplesse extrême, une voix caressante, et chacun de ses gestes devenait un hommage, une déclaration. Son œil étroit, luisant, ne se posait jamais directement, fuyait toujours dans une sorte de trouble. Même quand il peignait, c'était obliquement et comme furtivement qu'il regardait ses modèles. Sa grâce rappelait celle de l'arlequin de la comédie italienne, qui coule à travers le masque sa prunelle aiguë.

L'apparition de ces deux personnes en vue causa quelque émoi, fit refluer les groupes comme de petites vagues.

Mrs. Bartlett s'installa devant une glace et l'on alla chercher dans les ateliers les formes en mousseline qui presque toutes portaient le nom de quelque cliente à la mode. Mais aucune ne convint à Silveira : il rêvait un de ces chapeaux immenses à

bords plats, à longues plumes, tels qu'on en voit dans les tableaux de Gainsborough et de Reynolds. Il voulait présenter son modèle au milieu de quelque vieux parc aux arbres séculaires s'entr'ouvrant au fond sur le château seigneurial, afin de montrer cette dame, dont la fortune provenait du *trust* des bestiaux, dans le décor d'une pairesse d'Angleterre.

Tandis que vendeuses et ouvrières s'empressaient auprès de la cliente, taillant, ajustant la carcasse, Silveira faisait l'inspection des salons : ayant aperçu Louise, le peintre vivement replaça son monocle. Puis, s'approchant de la jeune fille, qui était occupée auprès d'une dame :

— Oh! jolie, jolie, — dit-il, — la ligne du cou et la nuque, *squisita*!

Il parlait bas, comme à lui-même, et son accent italien et son allure de Mezzetin tempéraient par quelque chose de falot l'inconvenance de ses façons.

Louise ne se retourna pas.

Il s'éloigna et, s'arrêtant, étudia la jeune fille d'ensemble :

— C'est Véronèse! — dit-il, — signé Véronèse!

Devant la glace, Mrs. Bartlett, coiffée d'une armature d'étoffe avec des plumes épinglées pour qu'on jugeât de l'effet, s'impatientait :

— Eh bien, Silveira, — dit-elle de sa voix impérieuse, — je *crois vous oubliez* pourquoi vous êtes venu.

Silveira accourut, zélé, onduleux, retoucha le bord du chapeau, fit ajouter encore des plumes. Puis tous deux se retirèrent. Mais une impression bizarre, une sorte de malaise, persista après leur départ. Ce qu'on venait de voir, c'était bien la mainmise du Nouveau Monde sur l'Ancien, l'écrasante richesse, jetant, comme pour l'asservir, ses chaînes d'or autour du vieux continent. Et cette dame hautaine et sauvage, et cet artiste complaisant et courbé, semblaient inquiétants comme une prophétie...

Au soir, Louise et Félicité, assises auprès du feu dans le salon de l'avenue de Villiers, causaient avec Toussard de cette visite de Silveira au magasin de modes.

— Ce Silveira — dit Toussard — est un personnage singulier : il est de la race des Casanova et des Cagliostro. Sa peinture, si brillante et même séduisante, donne toujours

l'impression d'avoir été volée quelque part, de n'être pas à lui. D'ailleurs elle en subit le châtiment. En face d'un de ces portraits devant lesquels la foule se presse au Salon, je me dis toutes les fois : « Pourquoi n'est-ce pas un chef-d'œuvre? » Et j'en découvre facilement la raison : la sincérité n'y est pas. Ce n'est pas lui qui a observé ces couleurs, ces lignes; c'est sa mémoire infaillible qui les a enregistrées. Il y a une moralité dans les arts qui tout de même se fait jour; mais le vulgaire y est pris... Quant à moi, la moindre blanchisseuse de notre bon Flandin me touche davantage que les princesses françaises et les duchesses anglaises de ce chiqueur... On ne peut contester cependant sa prodigieuse virtuosité ni l'agrément véritable de ses portraits. Il les fait payer de vingt à quarante mille francs, selon la dimension, et, s'il vous proposait, Louise, de faire le vôtre pour rien, je vous conseillerais de ne pas refuser...

Ces paroles n'étaient pas vieilles d'une semaine quand la jeune fille reçut la lettre suivante :

Mademoiselle, je viens vous adresser ma prière très humble. Je désirerais faire un petit schizzo *de vous pour représenter Venise dans le plafond qui m'est commandé par le comte Lévi. Quand je vous ai vue, c'est comme si m'était apparue la triomphante figure du palais des Doges, et je voudrais vêtir vos épaules du manteau d'hermine de la Reine de l'*Adriatico. *En reconnaissance, je peindrai un portrait de vous, et vous l'offrirai.*

J'espère une favorable réponse et suis

votre fervent ammirateur (sic),

TULLIO SILVEIRA

Cette demande ennuya Louise : les façons bizarres de cet étranger ne lui plaisaient guère, et puis elle n'aimait pas ce qui changeait son train de vie. L'idée d'aller poser lui était fastidieuse. Mais Félicité, à qui elle montra la lettre du peintre, lui dit qu'elle aurait tort de ne pas profiter d'une pareille occasion; que c'était également l'avis de M. Toussard, qui avait eu comme un pressentiment de ce qui arrivait.

Louise voulut prendre l'avis de son ami.

Jacques Lenoël n'avait pas non plus d'enthousiasme pour le talent de Silveira, le jugeait factice.

— Mais ses réminiscences — dit-il — sont parfois si heureuses qu'on peut s'attendre tout de même à une jolie chose.

« Sans doute, avec ce portrait, Louise causerait un grand plaisir à ses parents. » — Elle songea à la modeste maisonnette de Port-Saint-Pierre, déjà réparée et embellie par elle, et sourit à l'idée d'accrocher l'œuvre du Vénitien dans le petit salon à manger, entre le bouquet de noces de ses parents, encadré et mis sous verre, et les photographies de ses sœurs en toilette de premières communiantes.

N'ayant pas répondu, Louise reçut une seconde lettre : Silveira suppliait qu'on lui accordât une pose de deux heures, le temps de faire un rapide *schizzo* de la tête et du buste, le reste de la figure devant être drapé. Il ne se mettrait à la peinture que plus tard, quand les jours seraient plus longs...

Un matin, à la veille du premier de l'an, Louise se rendit avec Félicité chez Silveira. Il occupait un petit hôtel, dans le haut du boulevard Malesherbes. L'habitation du peintre ressemblait à son talent : tous les styles y voisinaient. Seule la gamme savamment conduite des couleurs mettait quelque harmonie dans ces disparates. Le vestibule et l'escalier étaient de Renaissance flamande, s'ornaient de tapisseries, de boiseries sculptées. Des armures d'une splendeur douteuse luisaient dans l'ombre. Un salon oriental, turco-japonais, avec une cheminée en faïence persane, surmontée d'un Bouddha, s'ouvrait sur l'atelier décoré à l'italienne d'une colonnade dorée.

Cet atelier rappelait les somptueux dépôts de bric-à-brac installés de nos jours dans les palais du Grand Canal. Sur les murs où se suspendaient des velours de Gênes, des satins, de riches tissus, étaient attachés çà et là des chapeaux à plumes, des rapières, des masques, la collerette de Colombine et le bonnet d'un doge avec son manteau de pourpre. Dans un coin en retour, au-dessus d'un divan couvert de tapis précieux, s'avançait un dais de soie rose garni de dentelle d'or.

Silveira, habillé d'un complet de satin noir, les doigts chargés de cabochons de pierreries, vola au-devant de ses visiteuses.

— Ah! salut, salut! — s'écria-t-il.

Et, s'agenouillant sur un coussin :

— Je me prosterne devant la beauté!

Puis, prenant quelques fleurs dans des vases, il les répandit autour de la jeune fille.

— Je jette des fleurs, — dit-il, — pour que vous les fouliez sous vos pas. Mais c'est un nuage qu'il vous faudrait, comme aux déesses.

Des gestes comiques et élégants, des gestes de pantomime, accompagnaient ses paroles... Soudain il se calma : ses enthousiasmes toujours s'arrêtaient brusquement. Il chercha un endroit pour asseoir son modèle en bonne lumière, et commença à travailler avec ardeur. Contracté en un effort visible, il n'était plus le même et ne parlait plus. Il fit plusieurs croquis, tâchant surtout de saisir le caractère noble, un peu altier, dû au port de la tête. Puis il pria Louise de dégager son cou, dont il copia les attaches. Il la prit de profil, de trois quarts; il essaya ensuite de la dessiner presque de face, dans l'éclair d'un sourire.

— Ce ne sont que des notes, de simples notes, — expliqua-t-il. — Je vous prierai, vers mars, de m'accorder trois ou quatre séances, et je compte que vous voudrez bien me favoriser encore.

Il était redevenu le Silveira insinuant, et, lorsqu'il reconduisit Louise et Félicité jusqu'à la porte, il se confondit en adulations...

En ce dernier jour de cette année, Louise se dit que pas une autre n'avait été aussi belle. Elle souhaitait que la prochaine eût le même visage, et qu'enlacées, toutes se ressemblassent comme des sœurs.

Au soir, elle s'en alla avec son ami parmi la houle des boulevards. Tandis que l'on s'écrasait dans les boutiques étincelantes, la longue théorie des cadeaux se dispersait : bouquets et corbeilles fleuries et sacs et bonbonnières sous leurs papiers enrubannés. Et toutes ces choses enveloppées, et qui passaient très vite, donnaient à la ville un air de mystère, de surprise et d'émoi.

Ils dînèrent dans un restaurant discret de la rive gauche, à l'angle du quai et d'une vieille rue. Un petit salon les accueillit. Sur la toile peinte qui le tapissait, des buveurs de Téniers étaient attablés dans un clair paysage. Tout était paisible, les rumeurs de cette veille de fête mouraient avant d'atteindre ces lointains quartiers.

Quand ils se retrouvèrent dehors, la rivière coulait à pleins

bords, tumultueuse sous le vent qui moirait d'argent ses flots sombres. Ils suivirent longtemps le parapet, puis, tournant à droite, passèrent le pont. L'eau courait parmi les arches, si rapide qu'elle semblait les ébranler. Ils s'arrêtèrent, un instant, s'accoudèrent pour voir les ondes qui fuyaient, entraînant toutes ces lueurs, tous ces feux, toutes les lumières tremblantes des nuits parisiennes.

Jacques Lenoël avait glissé son bras sous celui de Louise, et, si près d'elle, un âpre désir le pénétrait.

— Rentrons ! dit-il.

Une voiture les porta rue d'Offémont.

Dans la chambre toute rose flottait comme un mystère joyeux. Louise ôta ses fourrures, ses lourds vêtements. Jacques la voulut aider :

— Toute la ville, ce soir, est à déballer ses étrennes; ce sont les miennes, — dit-il. — Tu es un jouet divin.

Et il la baisa sur les lèvres.

Le goût qu'il avait d'elle ne se lassait pas. Souvent il la parait de bijoux découverts en Égypte, — un collier, un diadème de l'époque pharaonique ; — d'autres fois, il la drapait de voiles, à la façon de ces statuettes qu'il aimait tant. Il se plaisait à mêler l'art à l'amour. Mais, ce soir-là, il ne s'attarda pas à ces jolis amusements...

Plus tard, il lui dit à l'oreille :

— Louise, tu as été la surprise adorable de ma vie.

Il parlait gravement, la tenant contre lui. Un enchantement flottait autour d'eux. Emportés aux abîmes, traversés d'une douceur mortelle, ils avaient senti leur chair se diluer, parmi la pourpre et l'azur de cieux inconnus.

Sous la nuit froide et criblée d'étoiles, il la ramena chez elle, vers deux heures du matin.

XXVI

M. Toussard avait été nommé président de sa classe à l'Exposition de Philadelphie. Son absence devait durer plusieurs mois et il se disposait à partir. Un matin de mars,

presque à la veille de se mettre en route, il accompagna Louise chez Silveira, où elle avait recommencé à poser.

Dans l'atelier, la jeune lumière se jouait sur les étoffes précieuses, jetées en un désordre savant. Toussard, grand décorateur lui-même, se plaisait à cette mise en scène riche, chatoyante, adroite, et dont mieux que personne il démêlait l'art et l'artifice.

Derrière la foule des portraits dressés sur les chevalets montait le haut châssis du plafond commandé par le comte Lévi. L'esquisse était terminée : Venise recevait le tribut des nations. La composition en était heureuse, les figures habilement groupées, et déjà l'on devinait par quelles fanfares de couleurs l'artiste exalterait la gloire de la cité ducale.

Ayant agrandi son croquis, Silveira exécutait maintenant d'après Louise l'étude peinte qu'il reporterait ensuite sur la toile. Elle posait très haut, en plein jour, afin que la tête plafonnât, vue d'en dessous.

Silveira traitait Toussard avec une politesse défiante et empressée, lui disant qu'il estimait et redoutait à la fois sa très sûre critique.

— Que pensez-vous — dit-il — de cette pochade d'après mademoiselle Kérouall? J'ai étudié d'abord la ligne et le caractère; je voudrais maintenant trouver le ton, cette lueur nacrée qui fait d'elle la propre fille de Véronèse, comme sortie de son pinceau.

Toussard adressa quelques compliments judicieux, et Silveira, d'un air de mystère, alla chercher une autre toile, où, dans une esquisse déjà « poussée », la jeune fille était vue presque de face, souriante et surprenante de vie. C'était sans nul doute ce qu'il avait jamais fait de plus libre, de plus sincère, de plus séduisant. Toussard en fut étonné et ravi et ne le cacha point. Ce qui surtout le frappait, c'est que l'artiste avait sû découvrir une Louise tout autre et qui ne se montrait guère; une Louise presque insoupçonnée, d'un attrait plus troublant, et si différente de celle qui apparaissait orgueilleuse et lointaine sur un trône parmi les nuages...

M. Toussard s'embarqua pour l'Amérique. A ce moment, comme l'époque des envois au Salon approchait, Silveira demanda à la jeune fille de multiplier les séances. Elle vint chez lui plusieurs fois de suite et posa longtemps. Il travaillait tantôt

à la Venise du plafond, tantôt au portrait qu'il faisait en buste, les bras et les épaules nus.

— La prochaine séance sera sans doute la dernière, — dit-il, un matin. — Je vous mettrai le manteau de pourpre et d'hermine et j'attacherai sur votre front la couronne ducale. Nous aurons ainsi l'effet complet... Mais ce que je suis inhabile à dire, c'est ma reconnaissance sans limites. J'ai tenté de l'exprimer en me représentant à vos pieds, parmi les peuples tributaires de la République. Je suis à jamais votre esclave.

Silveira comptait sur ce plafond pour établir sa réputation de décorateur. Célèbre déjà pour ses portraits, il aspirait à devenir le successeur, l'émule de ces maîtres vénitiens qui jadis ornèrent de figures enchanteresses les palais et les églises de leur ville...

Au soir de ce même jour, toute seule dans son petit salon, Louise lisait. Fairy, pelotonnée sur ses genoux, offrait aux caresses son corps tiède et ses longs poils soyeux. Félicité était allée chez une amie.

Sur les murs, deux pastels que Lenoël avait donnés, la dame poudrée de Roslin dans sa robe à l'antique, et une fillette avec un singe par la Rosalba, montraient les splendeurs pâlies de leurs atours.

Les minutes s'égrenaient; neuf heures sonnèrent. Et cette soirée ressemblait à beaucoup d'autres.

Le timbre de la porte rompit le silence, retentit longuement.

« Qui peut venir si tard? — se dit Louise. — Éliane peut-être?... » Pourtant une inquiétude s'éveillait en elle.

Rosalie annonça M. Louis Robert, qui demandait à parler à mademoiselle, tout de suite.

Dès qu'il entra, elle sut d'une façon certaine que ce soir ne serait pas comme les autres, que déjà les instants qui couraient portaient le poids d'une chose inconnue, terrible peut-être, qui venait à elle.

— Le docteur Lenoël — dit-il — est obligé de partir, cette nuit même, pour un long voyage : il vous envoie chercher.

Elle se leva vivement, fut prête tout de suite.

Dehors, dans le ciel clair et sans étoiles, la lune filtrait à travers les nuages. Louise pensa que ce départ non plus n'était pas comme les autres, avait un air singulier, effrayant.

En voiture, par un effort de tout son courage, elle dit :

— Qu'est-il donc arrivé?... Je l'avais vu hier.

— C'est une dépêche reçue dans l'après-midi : il est mandé en toute hâte à Madère, auprès d'une malade dans un état grave. Il vous expliquera.

Et Robert se tut, mais dans son silence Louise devinait la sympathie passionnée, la pitié discrète, et sa détresse s'augmentait.

Rue d'Offémont, dès qu'elle eut franchi le seuil de l'hôtel, la hâte et le désordre de ce départ subit apparurent. Des malles, des sacs épars, les portes ouvertes, partout des gens qui attendaient... Dans la chambre à coucher, deux bougies seulement brûlaient, comme deux petites larmes de feu, tremblant au milieu de l'ombre où tout se noyait. Louise resta debout, immobile. Le froid et la peur la raidissaient toute.

Il entra. Il semblait très grand, indistinct et comme mêlé à la nuit. Il la prit entre ses bras, ainsi qu'il avait coutume de le faire, l'assit sur ses genoux, dans un fauteuil. Mais Louise demeurait muette et glacée, et, lorsqu'il voulut s'unir à elle par les lèvres, cette âme si docile d'ordinaire, si prompte à s'émouvoir, ne vola pas vers lui.

Alors, d'une voix que la douleur brisait, il lui parla :

— Louise, je dois partir tout à l'heure, et tu me tiens au cœur si profondément qu'à te quitter ainsi je sens comme une part de moi-même qu'on vient m'arracher. Je suis appelé auprès d'une mourante et je ne saurais faillir à cet appel.

Un grand frisson traversa Louise. Elle comprenait : l'ombre évoquée, un jour, dans le clair salon de Villeneuve, était venue.

Lenoël continua :

— Ma pauvre enfant, dans cet inconnu, dans cette vie d'angoisse qui m'attend là-bas, je ne puis plus t'assurer de rien, ni rien te promettre, et j'ai perdu jusqu'au courage de te consoler. A toi qui as été ma joie délicieuse, à toi qui avais mis en moi ta confiance et ton bonheur, j'apporte cette souffrance, dont je sens plus que toi toute l'horreur. Et le sort affreux qui nous sépare, je n'ose même pas le maudire ni l'interroger. Souvent je me tourmentais de l'avenir, te voyant si jeune auprès de moi. Et maintenant, c'est moi qui m'en vais vers une destinée incertaine, alors que je te chéris plus que moi-même.

» Écoute-moi, mon enfant aimée, écoute le dernier vœu que je forme. Je laisse auprès de toi mon ami le plus cher; il te sera un soutien sûr : accorde-lui toute ta confiance, il en est digne. Dans mon infinie tristesse, j'aurai quelque soulagement à penser que Robert veille sur toi.

Louise ne disait rien, inerte, transie jusqu'aux os. Quelques larmes s'étaient figées sur ses joues. Autour d'elle tout s'abîmait; les murs, les deux nymphes sombraient dans une brume livide.

Il la regardait, à demi couchée dans ses bras, égarée presque, pauvre épave flottant sur une mer désolée. Et il lui sembla que, dans cette chambre aimable et familière où il l'avait eue si souvent au gré de son caprice et de sa fantaisie jamais lassés, il menait à cette heure la veillée funèbre de leur amour.

Il ne bougeait pas, soigneux de lui ménager ces instants d'oubli, comme à un enfant endormi au milieu de grandes souffrances.

Alors il pensa à l'autre, à celle qui de si loin poussait vers lui ce cri d'agonie. Et toute sa jeunesse se leva, repassa distincte au fond de sa mémoire.

Il se revoyait étudiant, l'élève préféré du professeur Duchastellier, l'illustre savant qui, précurseur de Charcot, sut le premier conduire et dompter la mystérieuse hystérie : — au milieu de la bande hurlante de ses femmes, il apparaissait souverain et terrible, provoquant, apaisant les crises furieuses, remontant à la source du mal pour l'étudier et s'en rendre maître.

Mais ce puissant génie avait l'âme dure et cupide; l'intérêt, l'ambition réglaient sa vie.

A travers un souvenir toujours poignant, Lenoël évoquait cette Germaine qui passait ainsi qu'un rayon dans l'austère maison de son père.

Il ferma les yeux pour mieux retrouver cette grâce dont sa jeunesse, à lui, s'était tant émue. Délicatement jolie, fine et rare, et d'intelligence supérieure, Germaine avait été victime des plus bas calculs, mariée à dix-huit ans au fils d'un ami de de son père, du raffineur Darsier, riche de quinze millions... Eugène Darsier, enfant unique, maigre, rachitique, portant la tare héréditaire léguée par sa mère phtisique, était candidat à la tuberculose. Mais le docteur Duchastellier ne voulut rien

savoir, ébloui, fasciné par la grande fortune. Jacques Lenoël assista à ce sacrifice; la jeune fille s'y prêta, soumise aveuglément à son père.

Peu à peu cependant elle connut le regret de sa vie engagée dans des liens déplorables. Un jour, le hasard les réunit, ils s'expliquèrent, et bientôt Germaine tombait dans les bras de Jacques.

Ce fut alors entre eux une de ces passions où conspirent toute l'ardeur des sens, tous les rêves de l'imagination.

Elle était séduisante infiniment, spirituelle, d'âme audacieuse et libre; lui, que déjà l'on nommait « le beau Lenoël », avait ce charme prenant, ce don de parole qui devait subjuguer tant de cœurs. Ils s'aimèrent follement. Leur liaison dura près de trois ans; puis le mari fut averti, ne put douter de son malheur. Comme elle rentrait, un soir, toute frémissante encore, Germaine le trouva qui vomissait le sang, pleurait, voulait se tuer. Saisie d'une immense pitié, elle promit de ne plus revoir son amant. Et elle tint parole.

Jacques Lenoël fut d'abord écrasé de douleur; un instant, il songea à disparaître. Mais la force de l'instinct, sa fierté peut-être et sa haute raison le sauvèrent. Il s'enterra à Villeneuve dans cette maison qu'il devait ensuite acheter. Au bout de six mois, il en sortit, non pas consolé, mais ressaisi par la vie, par le besoin d'employer ses hautes facultés. Et la vie lui fut brillante, triomphale; mais la blessure ne guérit pas.

Cependant Eugène Darsier, consumé de phtisie, et sa femme, résignée, traînaient de station en station leur morne existence. L'été, ils fréquentaient les altitudes, ou s'isolaient dans un des châteaux où s'étalait leur inutile richesse. Et, l'hiver, ils s'en allaient de plus en plus loin, chaque année, vers les climats plus chauds, à mesure que s'aggravait le mal implacable.

Depuis dix ans, peut-être, Jacques était sans nouvelles de Germaine, sauf celles que parfois lui donnait le hasard.

Mais, ce matin même, une lettre de Madère lui avait appris la mort d'Eugène Darsier. Germaine écrivait : « Je suis très malade, je me crois perdue, je vous supplie de venir. »

Dans la journée, une dépêche avait suivi, — cette dépêche éplorée qui l'appelait sur l'heure.

Et il partait, s'arrachant à cette enfant qui gisait là, incon-

sciente, sur ses genoux, pour aller rejoindre l'autre, presque expirante peut-être, aimée encore.

Et pour toutes deux son cœur se déchirait.

Un coup discret fut frappé à la porte, une voix dit :

— Il est temps que monsieur parte pour la gare.

Louise tressaillit, se suspendit en sanglotant au cou de son ami, et tout son pauvre être, secoué jusqu'en ses racines, criait son désespoir.

Dans un dernier spasme, de nouveau elle s'évanouit.

Alors, pieusemement, Jacques la porta sur un divan, lui baisa le front. Et, le visage baigné de larmes, il sortit.

— Mon ami, — dit-il à Robert qui l'attendait, — ne m'accompagnez pas, restez auprès d'elle.

Et, embrassant son élève :

— Je vous la confie! — dit-il.

Vers minuit, Robert ramena Louise encore défaillante. Dans la nuit claire, la lune, sous les nuages, jetait comme en une chambre de malade des lueurs de veilleuse.

PHILIPPE LAUTREY

(La fin au prochain numéro.)

UNE GUERRE

ENTRE

LA MUSIQUE ET LA DANSE

La musique et la danse entrèrent au temps de Louis XIV dans une querelle qui ne finit qu'en 1789, au moment où finissaient tant d'autres choses. L'histoire mérite d'en être contée au moins brièvement. Ce sera une occasion de nous remémorer de vieilles mœurs abolies, et d'entendre des paroles qui furent dites en bonne langue au cours du procès. Mais, pour bien comprendre cette histoire, il faut remonter un peu haut.

Au XIIe siècle, les jongleurs, bateleurs, farceurs, ménestreux ou ménestriers, formaient une vaste corporation qu'on appela la menestrandie. Ils faisaient danser les singes au son de la vielle et du rebec; ils étaient acrobates, faiseurs de tours, et jouaient des farces grossières. A cause de leur mauvaise conduite, Philippe-Auguste les chassa de Paris. Mais ils y rentrèrent, et même saint Louis les exempta du droit de péage au Petit-Pont, à condition pour eux de faire sauter leurs singes et de chanter un couplet de chanson devant le péager. C'est de là qu'est venu le proverbe connu : « Payer en gambades et en monnoie de singe [1] ». Ils étaient établis dans le

1. *Abrégé de la Menestrandie* (Anonyme), Versailles, 1774.

quartier Saint-Martin, où ils donnèrent leur nom à une rue avoisinant l'église Saint-Merry, la rue aux Jugleurs, plus tard rue des Ménestriers. On s'adressait là pour se procurer les ménétriers et les bateleurs à l'usage des noces et des parties de plaisir. Comme ils se rendaient à ces assemblées en plus grand nombre qu'on ne les avait appelés et qu'ils exigeaient, à grand tapage, le salaire pour tout leur monde, Guillaume de Germont, prévôt de Paris, par une sentence de 1331, défendit aux jongleurs ou jongleresses loués de s'adjoindre des aides. Peu de temps auparavant, des ménétriers avaient accompli un bel acte de charité dont les suites furent heureuses pour la corporation.

« En l'an de grâce 1328, le mardy devant la saincte Croix en septembre, il y avoit en la rue Sainct-Martin-des-Champs, deux compaygnons menestriers, lesquels s'entre-aymoient parfaictement et estoient toujours ensemble. Si estoit l'un de Lombardie et avoit nom Jacques Grare de Pistoye, autrement dit Lappe, l'autre estoit de Lorraine et avoit nom Huet... Or avint que le jour susdit, après disner, ces deux compaygnons estans assis sur le siège de la maison dudit Lappe et parlant de leur besongne, virent, de l'autre part de la voye, une pauvre femme appelée Fleurie de Chartres, laquelle estoit en une petite charette et n'en bougeoit jour et nuict, comme entreprise d'une partie de ses membres et là, vivoit des ausmones des bonnes gens. Ces deux, esmeus de pitié, s'enquirent à qui appartenoit la place, désirans l'achepter et y bastir quelque petit hospital. Et après avoir entendu que c'étoit à l'abbesse de Monmartre, ils l'allèrent trouver et, pour le faire court, elle leur quitta le lieu à perpétuité, à la charge de payer par chacun an cent sols de rente et huict livres d'amendement dedans six ans seulement. Et sur ce leur fit expédier lettres en octobre, le dimanche devant la Sainct-Denis [1]. »

En même temps que la place, où ils avaient aperçu la paralytique, les deux ménétriers achetèrent, moyennant une rente de douze livres dix sous par an, une maison voisine, située au coin de la rue Jehan Paulée (aujourd'hui rue du Maure), appartenant à Étienne d'Auxerre, avocat. Ces acquisitions

1. *Théâtre des Antiquités de Paris*, Du Breuil, Paris, 1639.

faites et après avoir « pour la mémoire et souvenance faict festin à leurs amys », les fondateurs élevèrent un mur de clôture autour de la place et établirent sur le devant de la maison une salle garnie de lits, « au premier desquels fut couchée la pauvre femme paralytique et n'en bougea jamais jusques à son décès ». On suspendit un tronc à la porte pour recevoir les aumônes. Un clerc, Janot Brunel, faisait l'office de procureur et de gardien de la maison. Une vieille femme charitable, Édeline de Dammartin, soignait les malades.

Ce fut en cet hôpital que, l'année suivante, les jongleurs et ménétriers s'assemblèrent et consentirent à l'érection d'une confrérie sous les noms de Saint-Julien et Saint-Genest et « en passèrent lettres qui furent scellées au Chastelet, le vingt-trois novembre dudit an ».

Leur confrérie était une sorte de société charitable et religieuse, qui doublait la corporation. Les ménétriers s'engagèrent, après serment, à contribuer chacun selon ses moyens aux dépenses de la confrérie et à la construction d'une chapelle, à la doter en quatre ans de la somme de seize livres de rente et à la fournir de livres, ornements, etc... L'évêque de Paris, Guillaume de Chanac, permit aux ménétriers de chanter l'office divin au son des cloches dans la chapelle; mais il exigea qu'une rente de dix livres parisis fût versée au curé de la paroisse, qui était celle de Saint-Merry, pour dédommager ledit curé qui allait se trouver frustré d'une partie de ses ouailles. La première messe fut chantée dans la chapelle, par le prieur des Carmes, le dernier dimanche de septembre 1335.

Le portail de l'église était composé d'une grande arcade, accompagnée de quatre niches. Il devait être charmant, si l'on en juge par la description que Millin en donne dans ses *Antiquités Nationales*[1]. « La frise de l'arcade est remplie de petits anges délicatement sculptés ; ils sont occupés à jouer de divers instruments, tels que l'orgue, la harpe, un instrument fait en triangle et dont les cordes au lieu d'être perpendiculaires sont horizontales, le violon, le rebec à trois cordes, la vielle, la mandoline, le psaltérion, la musette, le cor, le hautbois, la flûte à bec, la flûte de Pan ou syrinx, les timbales, le luth et

1. *Antiquités Nationales*, Louis Millin, t. IV. Paris, 1792.

le tympanon. Tous ces anges sont dans de petites niches très délicates. Les autres moulures étaient formées par des feuilles de pampre aussi joliment sculptées que le reste. » A droite du portail, saint Genest, coiffé d'une espèce de toque, vêtu d'une tunique et d'un ample manteau, jouait d'un violon à quatre cordes. A gauche, une niche était occupée par saint Julien.

Cependant, il semble bien que les jongleurs, bateleurs et ménétriers ne devinrent pas plus sages. Le 13 septembre 1395, le prévôt de Paris par une ordonnance leur défendit de rien dire, représenter ou chanter dans les places publiques ou ailleurs, qui pût causer quelque scandale, à peine d'amende et deux mois de prison où ils seraient réduits au pain et à l'eau. Les gens de la corporation prirent alors différents partis : les uns continuèrent à offrir au public leurs tours de force et d'adresse; les autres, joueurs d'instruments tant hauts que bas, se lièrent les uns aux autres par divers engagements et s'intitulèrent ménestrels en 1397. Dix ans plus tard, ils se firent confirmer cette dénomination par le roi Charles VI, qui leur expédia des lettres patentes le 24 avril 1407. Nous avons la liste des rois des ménétriers à travers les siècles. Des œuvres de quelques-uns sont parvenues jusqu'à nous; par exemple, de Coppin de Brequin, roi en 1538, dont la bibliothèque royale de Bruxelles conserve une chanson à trois voix, et de Claude Noyon, dit La Foundy, roi sous Henri IV, et de qui une sarabande figure dans la collection d'ancienne musique recueillie par Philidor au temps de Louis XIV.

Mais, vers le milieu du XVIIe siècle, la confrérie reçut un coup terrible, qui lui fut porté par Louis XIV, en des lettres patentes, d'août 1661, par lesquelles était instituée une Académie de Danse.

Le Roi fait dans ces lettres, un bel éloge de l'art de la danse : « Cet art, dit-il, a toujours esté reconnu l'un des plus honnestes et des plus nécessaires à former le corps et luy donner les premières et plus naturelles dispositions à toutes sortes d'exercices, et entre autres à ceux des armes, et par conséquent l'un des plus avantageux et plus utiles à nostre noblesse et aultres qui ont l'honneur de nous approcher, non seulement en temps de guerre dans nos armées, mais mesme en temps de paix dans le divertissement de nos ballets. » Puis il déplore

la décadence d'un art si beau et si utile : « Il s'est, pendant les désordres et la confusion des dernières guerres, introduit dans le dit art, comme en tous les autres, un si grand nombre d'abus, capables de les porter à leur ruine irréparable, que plusieurs personnes, pour ignorans et inhabiles qu'ils ayent esté en cet art de la danse, se sont ingérés de le montrer publiquement... ce qui fait que nous en voyons peu dans nostre cour et suite capables et en état d'entrer dans nos ballets et autres semblables divertissemens de danse. »

En conséquence, il institua une académie, composée de treize membres choisis parmi les plus anciens et les plus expérimentés dans l'art de la danse. Cette compagnie devait s'assembler une fois le mois, pour délibérer sur les moyens de perfectionner cet art et pour « corriger les abus et défauts qui peuvent avoir esté ou estre ci-après introduits ». Ces treize « académistes » étaient à la fondation : François Galland, sieur du Désert, maître ordinaire à danser de la Reine; Jean Renauld, maître ordinaire à danser du duc d'Orléans; Thomas le Vacher (mort peu après et remplacé par Bernard de Mauthe); Hilaire d'Olivet; Jean et Guillaume Reynal frères; Guillaume Guérin; Nicolas de l'Orge; Jean-François Piquet; Jean Grigny; Florent Galland du Désert; Guillaume Renauld et Melaine la Faveur.

Or, les ménestrels, en même temps qu'ils étaient violoneux, étaient maîtres de danse. Ils prétendaient que, si le violon peut se passer de la danse, la danse ne peut s'imaginer sans le violon. Par conséquent, il ne saurait y avoir de maîtres de danse à part, et tout maître de danse doit relever de la confrérie de Saint-Julien. Les « académistes », pour ruiner cette prétention, publièrent une brochure ayant pour titre : *Établissement de l'Académie Royale de Danse en la ville de Paris, avec un discours académique pour prouver que la danse dans sa plus noble partie n'a pas besoin des instruments de musique et qu'elle est en tout absolument indépendante du violon*[1].

« Il estoit difficile de s'imaginer, disent les académistes, que la danse et les instrumens, qui avoient vécu en bonne intelligence depuis plusieurs siècles, se pussent brouiller dans le

1. Paris, 1663, in-4°.

nostre, où l'une et les autres sont en leur perfection; on avoit cru que leur société avoit esté formée sur celle de l'harmonie et du mouvement des cieux, et qu'elle devoit durer autant que le monde; aussi la danse proteste qu'elle n'a point contribué à leur discord, qu'elle a toujours esté prompte à suivre leurs mouvemens, tandis qu'ils ont bien voulu s'accommoder aux siens, et conserver cette égalité qui fait et qui maintient les sociétés. Mais lorsque le violon, enflé d'orgueil de se voir introduit dans le cabinet du plus grand des rois et de se voir favorablement écouté dans tous ses divertissemens, a voulu se donner une supériorité inouïe et que le luth ny pas un des autres instrumens n'avoit jamais prétendue sur la danse, elle a cru devoir s'opposer à cette nouveauté et faire connoître son indépendance de la musique... Le violon n'entre pour rien en toutes ces choses, et, s'il est quelquefois meslé avec la danse, il faut qu'il avouë que ce n'est que dans la partie qui regarde les plaisirs seulement; et encore ne peut-il pas nier que cet avantage ne luy soit commun avec tous les autres instrumens de musique. Il ne peut aussi désavouer qu'il ne soit absolument inutile à ceux qui apprennent à danser, qui ne sçauroient suivre la cadence du violon sans avoir auparavant appris à faire les pas, à porter leur corps et à former les figures nécessaires... »

Mais voici, à l'adresse des ménestrels, des cruautés, qu'à peine atténue une précaution de politesse :

« Que s'il falloit parler des qualités nécessaires aux personnes qui dansent et à celles qui joüent du violon, il ne seroit pas difficile de faire voir que les danseurs ont tout l'avantage, car ils doivent èstre bien faits du corps. Les joueurs de violon n'ont pas besoin de cela : ils peuvent estre boiteux, aveugles et bossus sans que personne s'en scandalise; il ne leur faut que l'oreille et les bras pour bien joüer. Et quoique la plupart de ceux qui sont aujourd'hui dans les charges soient fort bien faits et honnestes gens, ils avoüeront sans doute qu'ils pourroient avoir moins de mise et moins d'honnesteté et ne laisser pas d'estre de fort bons violons. »

Guillaume Du Manoir, roi des ménétriers (ou des violons, car l'un et l'autre se disait), défendit sa confrérie et lui-même, par une autre brochure : *Le mariage de la Musique avec la*

Dance, contenant la réponse au livre des treize prétendus Académistes, touchant ces deux Arts [1].

« Or, dit-il, pour venir à leurs prétendus moyens d'opposition, ils accordent bien le titre de roy des violons au deffendeur, mais ils luy disputent celuy de roy des maîtres à dancer; ils soutiennent que ce dernier titre est un titre nouveau; que le violon et la dance sont deux choses toutes séparées l'une de l'autre, et enfin que le roy des violons n'a jamais prétendu aucune supériorité sur les maistres de dance.

» Mais qui n'appercevroit que toutes ces allégations ne sont que de jaloux caprices et que des faits inventés à plaisir pour colorer toujours d'autant plus le beau livre ou plus tôt le fabuleux discours que les opposans sèment de toutes parts, et par lequel ils voudroient insinuer dans les esprits que la dance est entièrement indépendante et des instrumens et de l'harmonie. Et de fait, il n'y a rien de plus clair ny de plus certain que la dance et le violon n'ont qu'une même maîtrise, ne forment qu'un mesme corps, qu'une mesme communauté qui est la communauté des deffendeurs, qu'une seule et mesme confrairie, qui est la confrairie de Saint-Julien, établie à Paris et fondée par les roys de France depuis un temps immémorial, et ces véritez se justifient particulièrement par quatre considérations qui ne peuvent recevoir de réplique et qui servent aussi de fondement au légitime titre que l'on conteste.

» La première de ces considérations, c'est que les statuts des deffendeurs et les lettres de maîtrise, qui sont fournies par le roy de leur corps, ne parlent pas simplement du violon, mais parlent tout ensemble et du violon et de la faculté de tenir salle ou école ouverte. Or, par ces termes de faculté de tenir école ou salle ouverte, on ne peut entendre autre chose que le pouvoir d'enseigner la dance; car on sait bien qu'on n'a jamais tenu et qu'il seroit ridicule de tenir des salles ou des écoles pour montrer le jeu du violon; et aussi voyons-nous que, de tout temps, la plupart des maîtres à danser ont eu et ont encor un violon pour enseigne; non pas pour désigner qu'ils montrent à jouer de cet instrument, mais pour marquer qu'ils montrent la dance et la liaison qu'il y a entre la dance et le

1. A Paris. Guillaume de Luynes, 1664, in-12.

violon ; et de fait, au-dessous du violon qui leur sert d'enseigne, on écrit toujours ces mots : *Céans on montre à dancer*, et de plus encor, lorsqu'on veut exprimer qu'un écolier va apprendre cet exercice ou celui de l'épée, on dit vulgairement qu'il va à la salle, et jamais cette manière de parler n'a signifié ny de près ny de loin ce qui peut concerner le jeu du violon ny d'aucun autre instrument de musique.

» La seconde considération, c'est que, quand on passe un maître en la communauté du déffendeur, on ne se contente point de lui faire toucher un violon, mais surtout on lui fait faire expérience de la dance afin de juger s'il est capable de son employ, c'est-à-dire de la maîtrise qu'il poursuit et qui comprend l'art de la dance aussi bien, et même davantage, que le jeu des instrumens, jusques là même qu'on admet quelques fois à cette maîtrise des aspirans qui ne savent presque rien du violon, pour ce qu'en effet on peut suppléer à ce déffaut par le jeu d'une autre personne au lieu qu'on n'y admet jamais aucun prétendant s'il ne sait bien l'art de dancer, attendu qu'il ne pourroit honnestement suppléer par un tiers à ce déffaut de connaissance ; et c'est de là que vient aussi que les admis ou les reçus en cette espèce de maîtrise ne sont point appelés des maîtres-violons ni des maîtres-joueurs de violons, mais qu'on les qualifie seulement du titre de maîtres à dancer.

» La troisième considération, c'est qu'on ne voit point dans la police du royaume qu'il y ait aucun établissement de maîtrise de musique ni de quelque instrument que ce soit, excepté du violon uny à la dance ; de sorte qu'il est vray de dire qu'il n'y auroit pas mesme de maîtrise de violon, n'estoit cet enchaînement ou cette attache de la dance avec cet instrument plus tôt qu'avec aucun des autres ; et aussi, est-ce encore pour ces mesmes raisons qu'il n'y a pas un des maîtres de ce corps, c'est-à-dire de la communauté de Saint-Julien, qui ne soit versé en l'exercice de la dance et qui effectivement n'en fasse le capital ou la plus grande partie de sa fortune. »

La quatrième et dernière considération décisive en l'affaire et très longuement déduite, c'est que les académistes, aujourd'hui « opposans » à la confrérie, savent très bien que danse et violon ont toujours été unis dans une confrérie commune Plusieurs sont « fils de maîtres de dance et d'instrumens tout

ensemble, qui même, ont été reçus maîtres de dance dans la communauté dont il s'agit, et qui, en conséquence, ont plusieurs fois *payé leur confrairie* à Saint-Julien comme les autres maîtres ». D'ailleurs, les « prétendues » lettres patentes, elles-mêmes, avouent en plusieurs articles l'existence d'une maîtrise de danse. « Or, cette maîtrise ne peut avoir d'autre communauté que celle de Saint-Julien, et les lettres nécessaires pour cette maîtrise ne peuvent estre fournies par d'autres personnes que par le roy de cette communauté. Donc, par la reconnaissance mesme des opposans, le roy de cette communauté est le roy des maîtres de dance, aussi bien que celui des maîtres joueurs d'instrumens, et c'est lui seul qui a droit par son caractère, et par sa charge, de donner les lettres et les attestations de cette maîtrise. »

On a remarqué plus haut les mots mis en italiques; *payé leur confrairie.* Ils ont leur importance dans l'affaire. Le roi des violons, en effet, ne défendait pas seulement l'honneur de la musique. Il défendait la caisse de la confrérie contre les « opposans » qui prétendaient échapper à l'obligation d'y passer. Mais le roi des violons avait affaire à forte partie, qui était le roi de France. Le gouvernement à ce moment-là créait des Académies justement pour affranchir les artistes de l'autorité des maîtrises et les mettre sous la main du roi. Dumanoir n'eut pas gain de cause; en 1668, il se démit de ses fonctions en faveur de son fils Guillaume.

Dumanoir II ne fut pas plus heureux que son père Dumanoir Ier. Voilà qu'après l'Académie de danse, Louis XIV créa, sur la requête de Lully une Académie de musique. Encore des sujets qui échappent au roi des ménétriers. Dumanoir voulut qu'au moins ces nouveaux académistes fussent forcés de prendre des lettres de maîtrise à la communauté de Saint-Julien pour être autorisés à jouer en dehors de l'Académie, dans les concerts, bals, noces, sérénades, etc... Mais Lully adressa une requête au conseil; il y exposa qu'en conséquence du privilège qui lui avait été accordé, « il avoit choisi plusieurs jeunes hommes pour faire des eslèves de joueurs de violon, de fluste et autres instrumens nécessaires aux concerts des pièces qu'il compose dans ladite académie, lesquels par le grand soin qu'il prend pour les rendre capables de servir aux diver-

tissemens de Sa Majesté et du public, se trouvent exceller... » Ces jeunes hommes, joueurs de violon, flûtes et autres instruments, il demande que, par extension des privilèges accordés à l'Académie royale, ils puissent « jouer aux bals, nopces, sérénades et autres réjouissances publiques, et prendre les salaires qui leur seront donnés, sans que les maistres-joueurs de violon et autres instrumens puissent leur causer aucun trouble à peine de trois mille livres d'amende[1] ». Le Conseil, par un arrêt du 14 août 1673 donna satisfaction à Lully.

En 1685, après avoir lutté tant qu'il avait pu et, à cause de cela, eu maille à partir avec le Conseil, Dumanoir II abdiqua devant notaire. Douze ans après, le 22 mai 1697, un arrêt du Conseil supprimait l'office de roi des violons.

Mais la vieille confrérie durait toujours; même, en 1707, elle obtint par complaisance ou par surprise des lettres patentes qui reconnaissaient ses droits en ce qui concernait la danse, et y ajoutaient le privilège exclusif d'enseigner à jouer de l'orgue, du clavecin, du dessus et de la basse de viole, du théorbe, du luth, de la guitare, de la flûte, etc... Les organistes ayant prouvé que ces lettres avaient été surprises à la religion du roi, les ménétriers furent obligés de les rapporter honteusement.

En 1740, nouvelle tentative pour faire remarcher la vieille machine. Jean-Pierre Guignon, premier violon de la chapelle du roi, eut la fantaisie, en 1740, de demander le rétablissement, en sa faveur, du titre de roi des violons, vacant depuis près d'un demi-siècle. Comme il était maître de musique du Dauphin, père de Louis XVI, il obtint ce qu'il voulut en juin 1741. La confrérie entreprit bientôt de restaurer son ancienne puissance. Une assemblée générale des maîtres-joueurs d'instruments et de danse de la ville de Paris et autres villes du royaume fut tenue dans la salle ordinaire de Saint-Julien, le dimanche 25 juin 1747, à l'effet de rédiger de nouveaux statuts. On se proposait surtout d'étendre la domination du roi des ménétriers sur les musiciens et de lui procurer des subsides pour soutenir avec éclat la splendeur de son rang. Mais les organistes du roi et de la capitale formèrent opposi-

1. *Recherches sur l'Histoire de la corporation des Ménétriers*, Bernhard, Paris, 1842.

tion à l'enregistrement de ces statuts; un arrêt du parlement du 30 mai 1750 en supprima tous les articles qui paraissaient contraires à l'honneur et à la liberté de l'art musical. Toutefois le Parlement laissa au sieur Grignon son titre de roi des ménétriers.

Les jurés de la communauté de Saint-Julien entreprirent d'exploiter cette royauté pour en tirer finances. Ils vendirent des charges de lieutenants généraux du roi dans les provinces, ce qui donna lieu à de singulières histoires.

Un nommé Barbotin, ci-devant laquais d'un avocat qui demeurait en l'isle Saint-Louis et dans l'antichambre duquel il avait appris de lui-même à râcler du violon, obtint pour la somme de deux cent vingt livres les lieutenances du Bordelais et de cinq autres provinces où il établit des lieutenants particuliers. Un de ces ieutenants, Olivier Josson, musicien et maître à danser, eut pour département l'Anjou et le Maine. Il fit afficher dans la ville d'Angers une pancarte imprimée, de quatre pieds de haut, par laquelle il défendait « aux musiciens d'Église, organistes et autres, d'enseigner la musique, la danse, ni les jeux d'aucuns instrumens, tant à cordes qu'à vent, dans la ville, fauxbourgs et banlieue d'Angers, non plus que dans l'étendue de la province d'Anjou, sans s'être fait recevoir par ledit sieur Josson en sa susdite qualité, à peine de cent livres d'amende contre les contrevenans, de prison pour la première fois et de punition corporelle pour la seconde ». L'étonnement fut grand à la lecture de ce placard. Le sieur Le Cadet, musicien de la cathédrale, et le sieur Le Faure, pensionnaire de la musique du feu roi de Pologne, au nom des musiciens de la ville d'Angers, firent opposition à ces exigences ridicules. Un arrêt de la sénéchaussée, du 19 septembre 1772, débouta Josson de ses prétentions et le condamna aux dépens. Pour éluder le paiement, Josson se pourvut en appel et aussitôt il prit la fuite, sans même payer son avocat, son procureur ni son imprimeur.

Charles Champion, garçon perruquier, lieutenant de Barbotin pour la Beauce et l'Orléanais, se conduisit à Chartres, comme Josson à Angers. A Nevers, un autre lieutenant, le nommé Rouan, poussa l'audace jusqu'à poursuivre un prêtre, le sieur Trousflaut, sous le prétexte qu'il enseignait à toucher

de l'orgue à un enfant de chœur. A Blois, Sauvageau, cabaretier à l'enseigne du Signe de la Croix, « jure publiquement qu'il mangera son bouchon plutôt que d'abandonner les glorieuses entreprises de son général Barbotin ».

A Lyon, Poitiers, Orléans, Saint-Denis, mêmes exploits des gens de Barbotin. Les musiciens du Roi mirent fin à ces scandales. Ils exposèrent à Sa Majesté que les provinces étaient les pépinières de musiciens où se recrutaient le corps de la musique du Roi, l'Académie royale de musique et le Concert spirituel. Et le Roi par un arrêt du 13 février 1773 « casse et annulle la vente ou concession faite par la confrérie de Saint-Julien des ménestriers de toutes les charges de lieutenants généraux et particuliers du roi des violons dans toute l'étendue du royaume, et notamment celle du sieur Barbotin, révoquant tous les pouvoirs que lesdits lieutenants généraux et ledit sieur Barbotin avaient accordés à leurs lieutenants particuliers qui les représentaient, auxquels Sa Majesté interdit toutes fonctions ».

Un mois après, Guignon, fatigué d'un règne de trente-deux ans, donna sa démission de roi et maître des ménétriers, et demanda la suppression définitive de la fonction. Le Roi acquiesça, par un édit du mois de mars de 1713, qui conclut, après les considérants :

« A ces causes et autres à ce nous mouvant, de l'avis de notre Conseil, et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons, par notre présent édit perpétuel et irrévocable, éteint et supprimé, éteignons et supprimons la charge de roi et maître des ménestriers et joueurs d'instrumens tant hauts que bas de notre royaume, vacante par la démission volontaire qu'en a faite le sieur Guignon. »

Guignon se retira à Versailles, où il mourut d'une attaque d'apoplexie le 30 janvier 1775.

Cependant la confrérie vivait encore. Elle possédait toujours son église de Saint-Julien, que le chapitre de Saint-Merry convoitait depuis le XIVe siècle. Les chapitres ont la mémoire longue. Les ménétriers, pour en finir avec cette querelle, eurent une idée ingénieuse et même belle. Le 17 décembre 1789, ils se présentèrent à la barre de l'Assemblée

nationale et leur président, M. Josson, prononça le discours suivant, au nom de la députation :

« Messieurs,

» En qualité de commissaires députés de l'ancienne communauté des maîtres à danser de la ville de Paris, nous avons l'honneur de vous apporter et de remettre sur le bureau une délibération prise en notre assemblée du 13 du présent mois, par laquelle nous faisons le don à la nation de notre chapelle de Saint-Julien des ménestriers, dont nous sommes fondateurs et patrons laïcs, et de tous les objets mobiliers et immobiliers qui en dépendent.

» Nous désirerions, comme bons citoyens, être en état de faire à la patrie des sacrifices plus considérables et plus dignes d'elle; mais nous sommes pauvres, messeigneurs, et à ce titre, qui en est un bien puissant auprès des législateurs de la France, nous osons espérer que vous voudrez bien ne pas dédaigner une offrande qui, pour être modique, n'en est que plus pure.

» Puisse cet hommage, que notre patriotisme et notre profond respect pour cette auguste Assemblée et pour ses décrets nous ont seuls inspirés, être regardé comme une nouvelle preuve du dévouement de toutes les classes des citoyens à tout ce qui peut contribuer au salut de l'empire français et au maintien de la prospérité publique [1]. »

On voit que la vieille confrérie avait appris la langue et les sentiments des temps nouveaux. Ce fut la dernière occasion où elle se produisit en public. Au vrai, elle n'existait plus déjà. Elle se qualifie elle-même, dans le discours de M. Josson, « d'ancienne communauté ». En effet, ses privilèges étaient morts, la nuit du 4 août 1789, en compagnie de tous les autres privilèges dont l'ensemble constituait l'état social de l'ancienne France. La liberté pour tous les Français d'enseigner et d'apprendre à danser et à jouer du violon ou autres instruments, comme il leur plaît, fut un des bienfaits de la Révolution. Danse et musique, après s'être si longtemps querellées, se réconcilièrent dans la liberté.

1. *Antiquités Nationales*, Louis Millin, t. IV. Paris, 1792.

C'est dommage que la chapelle de Saint-Julien n'ait pas survécu. Les commissaires, choisis par l'Assemblée nationale pour expertiser la valeur du cadeau fait par l'ancienne communauté, évaluèrent la chapelle à 10 400 livres, et des constructions attenantes à 7 625 livres. Vendus peu de temps après, chapelle et bâtiments attenants furent démolis et remplacés par des constructions particulières qui existent encore aujourd'hui et qui ne sont pas belles. Mais il reste un très vieux souvenir des ménétriers d'autrefois. Les fondateurs de la vieille confrérie dessinèrent leur sceau d'après un petit bas-relief du XIIIe siècle, provenant de Saint-Julien-le-Pauvre. Ce bas-relief se trouve aujourd'hui placé, je ne sais comment ni pourquoi, rue Galande, n° 42, au-dessus de la porte d'entrée d'un hôtel, qui porte le nom de Saint-Julien-le-Pauvre et ne semble pas, en effet, destiné à abriter des millionnaires.

HENRI LAMMERS

LA MONTÉE[1]

VIII

On reçut enfin des nouvelles des Jaume. Elles arrivèrent sous la forme d'une invitation à déjeuner pour la semaine suivante. Catherine eut un petit rire strident :

— Très gentil !... Ils croient que nous n'avons que cela à faire. Attends un peu ! Je vais leur répondre, moi.

Elle répondit sur-le-champ par un refus poli, alléguant que la « nouvelle position » de Louis l'empêchait désormais d'accepter des invitations au milieu du jour. Elle ajoutait, d'ailleurs, qu'elle regrettait ce contre-temps et remerciait monsieur et madame Jaume « de ne pas les avoir tout à fait oubliés ».

— J'espère qu'elle comprendra, — déclara-t-elle. — Il est bon de montrer à ces gens que nous avons aussi notre fierté.

Maintenant qu'elle n'attendait plus rien des Jaume, Catherine avait conquis le droit d'être indépendante. Cependant elle leur en voulait encore. Il lui arriva de dire :

— A la première occasion, je dirai à Pierre tout ce que j'ai sur le cœur... Il ne l'emportera pas en paradis.

Vingt-quatre heures plus tard, on reçut un nouveau billet :

Voir la *Revue* du 1er avril.

une invitation à dîner, cette fois. Il fallut bien accepter. Avec les Jaume on était tenu, tout de même, à des ménagements.

Le jour venu, Catherine donna grande attention à sa toilette et à celle de Louis. La veille, elle lui avait acheté dans un magasin une certaine « écharpe » bleu marine et elle comptait beaucoup sur l'effet de cette cravate pour éblouir les Jaume et leur prouver qu'on pouvait obtenir, même en dehors d'eux, une belle position. Elle voulait montrer enfin que les Pelvilain, en dépit de leur isolement, n'avaient pas descendu le plus petit degré de l'échelle sociale. Catherine s'était tracé d'avance tout un programme. Elle avait prévenu Louis : « Tu diras ça », et elle pensait bien qu'à la fin de cette soirée les Jaume auraient la conviction « qu'ils n'étaient pas indispensables ».

Tous ces projets furent déjoués : les Pelvilain reçurent des Jaume un accueil trop charmant, inattendu. M. Jaume prit la main de Louis et la retint longtemps dans la sienne :

— Mon cher enfant, je ne puis vous dire à quel point je suis heureux de la bonne nouvelle. Le Crédit Russo-Belge est une de ces vieilles maisons solides et fortes dont on peut s'honorer d'être un serviteur. Avec votre intelligence, votre caractère, je ne doute pas que vous n'y fassiez promptement votre chemin. Ce sera pour moi, croyez-le bien, une profonde satisfaction. Le fils de Catherine a droit à toute mon estime, à tous mes encouragements. Vous n'ignorez pas ces choses, sans doute, mais j'ai une grande joie à vous les redire.

Du coup, les Pelvilain furent muselés. Qu'auraient-ils pu ajouter, eux-mêmes, à ce petit discours vibrant et chaud qui faisait courir dans leurs moelles des frissons d'orgueil? La supériorité des Jaume était chose tellement évidente qu'elle ne laissait pas de place, dans leur cœur, à la jalousie. Il fallut bien le reconnaître.

Pendant tout le dîner, M. Jaume conserva sa bienveillante attitude. Ce petit homme aux yeux vifs, aux favoris de maître d'hôtel, déployait tant de bonne grâce qu'on ne pouvait se défendre à la fin d'en être touché. Il bénéficiait auprès des Pelvilain de ce mélange de sympathie et d'admiration qu'éprouvent les cerveaux peu compliqués en présence des beaux parleurs. De tout ce qu'on lui avait reproché naguère, rien ne subsistait plus. Cela s'évaporait dans la gaieté de la table, au

milieu des phrases affectueuses et des attentions. M. Jaume tenait absolument à ce que Catherine reprît du foie gras.

— Allons, allons... Cela ne vous fera pas de mal... Quelle petite mangeuse!

Il se tournait vers Louis, brandissait un flacon de cristal :

— Tu ne bois donc pas, grand financier?

Madame Jaume approuvait gravement, allongeant sa tête de mouton. Elle semblait dire à ceux qui l'entouraient :

« Croyez en mon mari comme j'y crois moi-même. Croyez bien : je vous promets que vous ne serez pas déçus. »

Au dessert, M. Jaume, familièrement, tapota l'épaule de Louis :

— Ce n'est pas tout ça, mon garçon. Je veux faire, moi aussi, quelque chose pour toi. Ce serait le diable, vraiment, si je ne connaissais pas quelqu'un de ta boutique. Il va falloir que je me renseigne.

Catherine et Louis échangèrent un bref regard d'intelligence : ils savaient la valeur des promesses de M. Jaume. Le peu d'importance qu'ils accordèrent à cette proposition les éloigna de lui faire, par une manifestation de gratitude, l'accueil empressé qu'elle méritait. M. Jaume ne s'aperçut pas de cette froideur.

Il s'écriait, enflammé par le sujet :

— Suzette, ma biche, tu vas aller dans mon bureau; tu prendras sur la table, dans le classeur, à droite, un petit livre à dos rouge, et tu me l'apporteras.

— Oui, p'pa...

Deux minutes plus tard, la fillette revint en sautillant. Elle agitait d'une main le livre à dos rouge. Catherine sourit :

— Voilà une enfant à qui l'on n'a pas besoin de répéter deux fois les choses!

— Certainement non! — fit M. Jaume. — Elle connaît déjà mes affaires. C'est une vraie petite collaboratrice.

Il s'empara du livre et le feuilleta :

— Nous disions donc... nous disions donc... eh mais! Bourgeot est du Conseil. Je lui ferai dire un mot par les Jolivet... Au besoin, j'irai le trouver moi-même... Tiens, Bourgeot! nous avons dîné la semaine dernière avec lui, chez les Jolivet. N'est-ce pas, mon amie?

— Certainement, — fit madame Jaume. — Il donnait le bras à madame Alfonso...

M. Jaume rejeta la tête en arrière :

— Les Alfonso... de la colonie espagnole... de gros banquiers... Ils ont gagné, l'an dernier, huit cent mille francs avec l'emprunt russe.

Catherine ouvrait de grands yeux. Elle devina toutefois, confusément, qu'on tenait de tels propos pour la diminuer. Or, justement, ce soir-là, elle avait décidé qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne devait pas être « diminuée ».

Elle répondit, sur un ton léger :

— Les banquiers gagnent de l'argent, sans doute, mais ils le perdent aussi facilement...

La phrase dite, elle resta pétrifiée de son audace. Elle s'attendait à ce que, d'un mot vif, M. Jaume prît la défense des Alfonso. Il n'en fut rien : M. Jaume dédaignait de soutenir une lutte inégale.

La sentence de Catherine s'amortit contre un « Ptt... ptt... » méprisant, qui se perdit aussitôt dans les favoris de son hôte. Il reprit en se tournant vers Louis :

— C'est entendu, mon cher enfant. Tu peux compter sur moi : je prierai Bourgeot de parler à ton directeur.

Six mois plus tôt, une telle déclaration eût rempli les Pelvilain de joie et ils se fussent confondus en remerciements. A cette heure, ils demeuraient sceptiques...

Dans l'escalier, Catherine interrogea Louis :

— Tu y crois?

— Pas plus que ça.

— Moi non plus.

En quoi ils se trompaient, cependant : M. Jaume fit la démarche promise. Il était de ces hommes qui ménagent leur crédit et ne l'emploient qu'à bon escient. Maintenant que Louis avait une place, il éprouvait un réel plaisir à lui venir en aide. Évidemment il n'eût pas donné l'impulsion, mais volontiers il suivait le mouvement dont il n'était pas responsable.

Un matin, comme Louis travaillait, la porte s'ouvrit brusquement et le « commis » Pelvilain apprit aussitôt de la bouche d'un garçon que le directeur le faisait demander. Tout de

suite, il fut très ému. Que se passait-il donc? Serait-on mécontent de ses services?

Tous les commis avaient relevé la tête et, dans le silence qui s'était fait, on entendit Thévenin qui disait sur un ton goguenard :

— Mazette! vous êtes bien avec les « gros »!

Quelques secondes plus tard, Louis se trouvait dans le cabinet du directeur, la grande pièce tiède et feutrée qu'il avait si mal vue le premier jour. Le petit homme chauve l'accueillit avec un sourire :

— Eh bien, mon ami, vous plaisez-vous au milieu de nous?

— Oh! oui, monsieur... J'espère...

Le directeur étendit la main :

— Votre chef est content de vous. Sans doute, vous ne connaissez pas encore tous les détails du service, mais cela viendra... cela viendra. Vous nous avez déjà donné des gages de votre application. C'est un bon indice pour l'avenir.

— Oh! monsieur...

— Du tout! Je dis ce que je pense. Je voulais encore vous faire part de ceci : vous m'êtes recommandé de façon spéciale par l'un de nos administrateurs, M. Léon Bourgeot. Soyez assuré que je tiendrai compte de cette recommandation dans la mesure du possible. Je vous demande seulement de déployer dans vos travaux de l'intelligence et de l'activité.

— Je vous le promets, monsieur.

— Bien... A présent il ne me reste plus qu'à vous donner un léger conseil : soyez discret avec vos collègues. Ne leur laissez pas soupçonner la recommandation dont vous êtes l'objet : ma tâche serait plus difficile... Au revoir, mon ami. Bon courage!

Louis fut honoré d'une vive poignée de main. Il avait peine à contenir sa joie.

Tout ce jour, les yeux des employés fixés sur lui ne cessèrent pas de l'observer. Seul, Denis prenait patience : il attendait l'heure de la sortie et du tête-à-tête... Mais Louis se souvint à temps de la dernière phrase : ce fut en vain que par des protestations d'amitié Denis tenta d'obtenir quelques renseignements; le collègue Pelvilain demeurait impénétrable... Et cependant, le bout de conduite, ce jour-là, présentait des diffi-

cultés exceptionnelles. Une pluie violente, battue par le vent d'ouest, sabrait les rues tachées de gaz, assaillait le parapluie de Denis, dont la silésienne, par places, révélait des déchirures. Les voix étaient contraintes de se hausser pour être entendues.

— Vous arriverez sûrement... vous êtes bien vu dans l'administration, — hurlait Denis en se raidissant contre la rafale.

— Ah!... vous croyez?

— Je suis sûr qu'on vous l'a déjà dit.

Cette fois, l'attaque était directe. Louis garda le silence. Alors Denis comprit qu'il était inutile d'insister. Brusquement, il tendit la main :

— Adieu... Je rentre chez moi. Il fait trop mauvais dehors.

Mais quel triomphe, au cinquième, dans la petite pièce chauffée, éclairée, où se répandait une bonne odeur de soupe à l'oignon! Catherine était stupéfaite :

— Comment?... Pierre Jaume a fait cela... Oh! le cher brave homme!... Et moi qui doutais de lui!...

Elle tourmentait les brides de son bonnet, avec des gestes tremblants. Ainsi, Louis était un protégé, le protégé de « ces messieurs »! Cela se traduirait évidemment par des augmentations, des gratifications...

Elle eut une crise d'enthousiasme :

— Gredin!... tu vas rouler sur l'or.

Et elle riait, d'un rire bruyant, nerveux, mouillé de larmes de joie...

Le lendemain, à midi, comme il quittait le bureau, Louis, tout à coup, se trouva en face de M. Chatrian. Celui-ci l'aborda :

— Eh bien, jeune homme, comment ça va-t-il?

Louis rougit. Cette familiarité de son supérieur l'étonnait un peu.

— Je vous remercie, monsieur, — balbutia-t-il.

M. Chatrian regardait Louis avec bienveillance... Un mot de M. de Préfaille l'avait averti de l'intérêt que l'administrateur Bourgeot portait au commis Pelvilain. Lui ne pouvait faire mieux que suivre la pente.

Le soir, à l'heure du départ, le sous-chef, discrètement, entr'ouvrit la porte :

— Pelvilain, mon ami, de quel côté allez-vous?

— Je...

— Bah! vous n'êtes pas pressé. Vous m'accompagnerez bien pendant un quart d'heure.

Si grand fut l'émoi de Louis qu'il oublia d'avertir Denis, qui l'attendit inutilement. Dès lors, chaque soir, Louis Pelvilain accompagna M. Chatrian. Denis, abandonné, mit cette injure dans sa mémoire, par-dessus les autres. Pas le plus petit reproche. Cet homme-là pouvait tout garder en lui.

Louis, docile, respectueux, marchait à côté de son sous-chef. Ensemble ils parlaient du bureau, de l'état du ciel, des choses de la rue. M. Chatrian hochait la tête et semblait prendre plaisir à cette conversation. Il arrivait à Louis de se demander :

« Quel personnage suis-je donc devenu?... »

IX

La concierge était pour Catherine une fidèle amie. Chaque jour, pendant que Louis était au bureau, Catherine allait passer dans la loge deux ou trois heures. C'était, d'ailleurs, un très bon calcul : en quittant son cinquième, elle jetait de la cendre sur les bûches et elle faisait ainsi des économies de chauffage.

Aux premiers jours, mue par une sorte d'esprit de corps, la concierge avait vanté la maison en bloc et elle eût vertement relevé toute réflexion tendant à déprécier ses locataires. Mais Catherine, maintenant, était une amie : elle avait droit aux confidences. Elle apprit ainsi que la comtesse de Neufmoutiers était « une vieille avare qui coupait ses sous en quatre ». Les Dorgère, par contre, avaient toutes les apparences de « paniers percés ». Avec cela, si remuants, si vaniteux! Ils tenaient plus de place que tous les autres...

— Vraiment? — disait Catherine.

Maintes fois, montant ou descendant, elle avait rencontré le boa de plumes, la jupe crissante et le chapeau à chrysanthèmes d'or de madame Dorgère. Humblement, elle se rangeait sur leur passage. Madame Dorgère, du reste, avait un très cordial sourire. Catherine la jugeait « pas fière ». Même, elle avait fait à Louis des recommandations :

— Sois bien poli. Ne regarde pas à lever ton chapeau : ça coûte si peu! Tu seras coté comme un garçon bien élevé.

Au seul nom de Dorgère, Louis devenait rouge. C'est qu'il y avait une fille dans cette famille-là, une fille de quinze ans, souple et fraîche, portant dans ses yeux l'orgueil de sa santé et de sa jeunesse. Elle descendait en courant, accompagnée de ses deux petits frères, et son catogan châtain, traversé d'un large ruban en papillon noir, tressautait follement, à chaque marche, avec les notes de son léger rire. En filant près de Louis, elle disait vite : « Pardon, m'sieu ! » avec un bref regard coulé d'entre ses longs cils. Louis se penchait sur la rampe ; il regardait le tourbillon de sa robe emporté d'étage en étage. Cette Jeanne Dorgère le troublait un peu. Il y avait là quelque chose de plus aigu, de plus pénétrant, que le souvenir chaste et attendri qui l'attachait à Marie-Rose...

Un matin, comme elle revenait de faire son marché, Catherine rencontra dans l'escalier madame Dorgère et ses deux garçons. Vivement elle se rangea :

— Passez donc, madame !

Elle tenait à la main le panier aux provisions, d'où s'échappait la chevelure blanche d'une touffe de poireaux. Madame Dorgère eut un geste aimable :

— Comme vous êtes embarrassée, madame !... Mon fils va vous porter cela.

Catherine rougit, balbutia des remerciements. Déjà l'aîné des fils s'approchait d'elle :

— Laissez donc, — dit madame Dorgère. — C'est un jeu pour lui.

Les deux femmes montèrent ensemble. Madame Dorgère ne se pressait pas, en grande dame habituée à gâcher du temps. Elle reprenait haleine, toutes les dix marches. Son fils cadet, un gamin à col de matelot, précédait ces dames, posément, en mesurant son pas sur le leur. Au second, Catherine ne put s'empêcher de dire :

— Ah ! madame, comme vous avez de gentils enfants !

— Vous trouvez ? — dit madame Dorgère avec un sourire heureux. — C'est que vous ne les connaissez pas. Ce sont de fameux diables... A cet âge-là, voyez-vous, les garçons ne valent pas grand'chose. C'est plus tard qu'ils deviennent agréables, vers les dix-huit, vingt ans, comme le vôtre.

— Oh ! madame !

— Ne vous défendez pas : vous prêcheriez contre vos idées... Et que fait-il, ce grand jeune homme-là?

— Il est au Crédit Russo-Belge, — répondit Catherine avec orgueil.

— Très bien! — répliqua madame Dorgère.

Elle arrivait. Ses doigts touchèrent le timbre.

— A bientôt le plaisir de vous revoir!

— Vous êtes trop bonne, — balbutia Catherine.

Elle était ravie, effarée : l'amabilité de madame Dorgère la grisait comme un vin pur. Elle tenta d'en deviner les motifs. Ce fut en vain. Alors, de guerre lasse, elle eut recours au moyen habituel : elle descendit chez la concierge et la consulta. La bonne femme eut un rire contraint :

— Ah! ah! — dit-elle, — voilà qui ne m'étonne pas. Tout nouveau, tout beau. Allez, ma chère dame, il ne faut pas vous monter la tête. Madame Dorgère court après les gens... C'est une femme qui bavarderait avec des fauteuils. Une fois, déjà, elle m'a parlé de votre fils. Elle le trouve « intéressant », paraît-il. Tant mieux pour vous! Seulement, je vous préviens, votre amitié durera moins longtemps que le Pont-Neuf : quand les Dorgère ont produit leur effet, ils cherchent ailleurs.

« Elle est jalouse », — pensa Catherine.

Son enthousiasme en fut à peine refroidi.

Le soir même, elle informa Louis : madame Dorgère lui avait parlé!... D'un mot, elle résuma son opinion :

— Ces gens connaissent du monde. Ils pourront, sans doute, eux aussi, nous venir en aide.

Quinze jours passèrent. Un matin, comme elle achevait sa toilette, deux coups frappés à la porte obligèrent Catherine à l'aller ouvrir. Brusquement elle se trouva en face de madame Dorgère. Ses bras dévalèrent au long de son corps. Elle toucha son bonnet pour en rectifier la position. Elle bredouillait :

— Quelle tenue pour vous recevoir!

Madame Dorgère eut un bon sourire :

— Allons donc! Entre voisins, cela n'a pas d'importance.

Elle exposa le motif de sa visite : elle donnait une matinée, le dimanche suivant; elle demandait aux Pelvilain de vouloir bien s'associer « à toute cette jeunesse ».

Catherine remercia vivement. Elle était très honorée :

— C'est donc entendu, — fit madame Dorgère. — Venez de bonne heure...

Le dimanche, à deux heures un quart, Catherine et Louis descendirent chez les Dorgère. On présenta M. Dorgère, un homme de cinquante ans environ, qui portait intacts ses cheveux poivre et sel, avec une certaine recherche de coquetterie. Très grand, bien sanglé dans sa redingote, arborant une cravate plastron ornée d'une épingle en fer à cheval, il était bien, aux côtés de madame Dorgère, l'époux « figuratif » qu'on associait en pensée à la vie de cette femme opulente. M. Dorgère représentait à Paris une grosse maison de soieries lyonnaises. Mais ce n'était là qu'un jeu pour son activité de brasseur d'affaires : il tenait, en outre, une agence de locations de villas normandes et, entre temps, il spéculait à droite et à gauche, selon l'inspiration du moment. Naguère la concierge avait instruit Catherine de tous ces détails. Celle-ci les avait un peu oubliés; mais, dans son esprit, un point restait net et précis : M. Dorgère était un manieur d'argent. Il avait droit à beaucoup d'estime; Catherine, en face de lui, se sentait fort intimidée. Toutefois les deux mots de bienvenue qu'il lui adressa ne tardèrent pas à la mettre à l'aise. Presque aussitôt, d'ailleurs, madame Dorgère la fit asseoir entre deux dames qui déplorèrent l'humidité persistante de l'hiver et la fréquence des rhumes et névralgies qu'elle occasionnait.

Catherine parlait peu. Sa robe noire privée de dentelles la tourmentait : elle la comparait à celles de ces dames, ruisselantes de pampilles. Mentalement elle prenait la résolution d'être plus coquette. Ne faut-il pas donner l'illusion de ce que l'on n'est pas? Ce trait de lumière l'avait frappée subitement dans le somptueux décor du salon Dorgère.

Tout autre était l'émotion de Louis. Ses yeux ne quittaient pas le groupe des jeunes filles. Elles étaient là cinq ou six, gazouilleuses, maniérées, avec leurs cols blancs, leurs yeux vifs, la masse lourde et soyeuse de leurs cheveux tassés en 8 ou tombant sur le dos avec l'attache d'un ruban clair. Parfois elles se penchaient l'une vers l'autre; un rire fusait, masqué par l'éventail chinois qu'elles appuyaient contre leurs visages.

Des jeunes gens voletaient autour d'elles, — frères et cousins, — en gilets de velours, des œillets à la boutonnière, qui reje-

taient avec orgueil, d'un mouvement de tête, la mèche triomphale, blonde ou brune, posée au sommet du front comme la crête d'un oiseau précieux. De tous, Louis était l'aîné et le plus sérieux. En outre, sa qualité d'étranger le désignait plus particulièrement à l'attention. Ce fut donc pour lui que ces demoiselles déployèrent leurs grâces. Jeanne Dorgère présenta ses amies, Marthe et Cécile Bellempré, les filles d'un magistrat, et Thérèse Levraud, la petite-nièce d'un général. Toutes ces enfants, entre elles, se ressemblaient confusément. Elles avaient la même élégance, la même vivacité, le même souci de plaire. C'était Jeanne, pourtant, qui était la plus jolie. La conscience de cette beauté lui donnait même une certaine audace et son rire tintait plus fort que les autres rires. Tout à coup elle s'écria :

— Voulez-vous jouer aux charades?

C'était à Louis qu'elle s'adressait. Il répondit :

— Je ne demande pas mieux.

Aussitôt on organisa les camps. Louis se trouvait avec Jeanne. C'était une chance. Un jeune garçon et la cadette des Bellempré les accompagnèrent dans le vestibule, où ils se retirèrent pour délibérer.

Jeanne avait un mot prêt : « Pyrotechnie ». Toutefois elle se garda bien de régler l'emploi scénique des quatre syllabes. Cela, d'ailleurs, l'inquiétait fort peu : elle n'avait voulu que montrer sa science. La petite Bellempré ayant proposé « Cléopâtre », elle céda vite, et déjà, sautant d'une idée à l'autre, elle annonçait toute une série de tableaux splendides :

— Une prison, d'abord, une prison avec un geôlier... C'est M. Louis qui sera le geôlier... Attendez!

Elle passait un ruban dans un trousseau de clefs qu'elle suspendait à la taille du jeune Pelvilain. Ses doigts, légèrement, rectifiaient les plis de la jaquette. Louis éprouvait de la gêne et du plaisir; il devenait très rouge; une chaleur douce, inconnue, se répandait dans tout son corps.

La toilette achevée, Jeanne se recula pour juger l'effet :

— C'est très bien, — dit-elle. — A présent, il nous faut un prisonnier...

La petite Bellempré s'offrit à jouer ce rôle. On l'affubla d'un drap sur lequel ses cheveux noirs furent épandus comme un

ruisseau d'encre. Puis les acteurs firent leur entrée et recueillirent aussitôt un joli succès.

Pour la seconde syllabe, — « o », — l'accord ne se fit pas instantanément. Jeanne proposait d'installer une cascade artificielle, ou mieux un jet d'eau. L'enthousiasme de cette fillette ne s'effrayait pas des obstacles; elle dépensait sans compter les trésors de son imagination. On prit enfin le parti d'apporter une carafe et de la mettre en évidence... La scène du « pâtre » achevée, il fallut organiser le tout.

Ce fut Jeanne qui fit Cléopâtre. Elle était étendue sur une chaise longue. D'une grande robe faite d'un couvre-pieds son bras jaillissait, menu et fin, et servait d'appui à sa jolie tête. Les yeux tournés vers la fenêtre, elle soupirait, elle réfléchissait... Louis Pelvilain, esclave favori, présenta très sérieusement la corbeille qui renfermait l'aspic mortel. Toutes les paumes se rapprochèrent à cette minute. Ce fut un succès étourdissant.

— Voulez-vous passer dans la salle à manger? — prononça madame Dorgère.

Toutes les dames se levèrent à la fois, au milieu d'un léger tapage. Par la porte ouverte à deux battants, on apercevait au fond, sous la lumière factice que versait une fenêtre aux carreaux de couleur, une table dressée et fleurie derrière laquelle se tenaient, imposants et corrects, deux domestiques en frac et gantés de blanc.

— Madame, voulez-vous me permettre?...

M. Dorgère s'était incliné devant Catherine et lui offrait le bras. Elle l'accepta, très flattée de cette distinction. Ah! si les Jaume avaient pu la voir!... M. Dorgère était un homme aimable. Il saisissait chaque mot, au passage, dans l'espoir d'y trouver la matière d'un calembour. Madame Pelvilain riait de confiance, bien qu'elle ne fût pas tout à fait certaine d'avoir compris. Instinctivement elle devinait que M. Dorgère — roi dans son milieu — ne jouissait pas sans raison de l'estime de toutes ces dames. Il était de bon ton de l'admirer : elle n'y manquait point. C'était la première leçon que lui donnait le monde; mais elle était en mesure, déjà, d'en tirer profit.

M. Dorgère avait une verve intarissable. Les rires qu'il soulevait ne laissaient pas que de l'encourager. Les jeunes filles,

notamment, prenaient grand plaisir à ses plaisanteries. Cécile Bellempré le suppliait :

— Monsieur Dorgère, imitez donc le phonographe. C'est si amusant!

Une tasse aux doigts, Catherine, parmi cette agitation, était légèrement étourdie. Elle écoutait madame Dorgère qui pérorait au milieu d'un groupe :

— N'est-ce pas que mon col est joli? Il vient de chez Fortuny, tout bonnement... En ce moment, il a chez lui des occasions extraordinaires. Je vous engage à faire un tour de ce côté-là.

Quelques jeunes femmes jurèrent d'y aller dans le courant de la semaine. Catherine elle-même dut montrer par des hochements de tête que les occasions de Fortuny ne la laissaient pas indifférente. Madame Dorgère lui disait tranquillement, avec sa belle inconscience de femme heureuse :

— Allez, allez-y... Je vous assure que vous ne vous en repentirez pas...

L'arrivée de Jeanne interrompit brusquement cette conversation. Plantée devant sa mère, elle lui demandait :

— Est-ce qu'on peut danser?

— Mais certainement!

Madame Bellempré s'installa tout de suite au piano. C'était une habitude prise : dans les réunions intimes elle tenait toujours le piano. Elle trouvait, d'ailleurs, à son obligeance une compensation. De temps à autre, une de ces dames se levait et venait lui dire :

— Ma chère Hélène, n'oubliez pas que je vous écoute. Vous avez un jeu parfait.

Aux premiers accords, Louis s'approcha de Jeanne et l'invita. La fillette allongea la lèvre :

— Je ne devrais pas danser : je suis chez moi; il faut que je m'occupe de tout le monde.

— Qu'est-ce que cela fait? — dit Louis avec emportement.

Il l'avait prise à la taille, sous les yeux de Suzanne Levraud et des petites Bellempré, qui crevaient de rire derrière leurs éventails chinois. Louis était de plus en plus ému; la peur qu'il avait d'être maladroit donnait une certaine gaucherie à tous ses mouvements. Tous les regards étaient fixés sur lui, croyait-il, et,

pour comble de malchance, le pas de Jeanne s'accordait mal avec le sien. Il crut devoir dire :

— Je danse très mal, n'est-ce pas?

La jeune fille sourit :

— Mais non! quelles idées avez-vous?

Elle était à son bras, tout près de sa figure, les paupières battantes, et, quand elle parlait, sa bouche petite et très rouge découvrait des dents merveilleuses. D'un mouchoir brodé fleurant l'héliotrope elle tamponnait son front et ses joues. Une chaleur discrète, troublante, envahissait Louis et semblait fuir au bout de ses doigts par un tremblement. Telle qu'il vit Jeanne à cette minute, telle il l'emporta dans son rêve, avec ses cheveux, sa bouche, son pas de boston et son mouchoir à goût d'héliotrope. Le soir venu, dans sa chambre close, il ne cessait de murmurer : « Jeanne Dorgère... Jeanne Dorgère... » C'était une musique délicieuse.

X

La matinée Dorgère porta ses fruits. Jusqu'ici Catherine Pelvilain avait fait de l'humilité le plus sûr moyen de parvenir. Elle avait hérité de sa race paysanne la conviction que, pour obtenir, il faut exciter la pitié. Elle demeurait au fond la petite fille têtue et naïve qui court derrière les voitures et supplie : « Un petit sou!... un petit sou! » jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Or voici que, tout à coup, elle découvrait la vie sous une autre face. Contrairement aux Jaume, les Dorgère les avaient traités d'égal à égal. Louis n'était pas déplacé dans cette société. Il y avait même, déjà, récolté des sympathies, et, en les reconduisant, sur le palier, madame Dorgère avait dit à l'oreille de Catherine :

— Votre fils a fait ma conquête!

Il parut donc à la voisine que, pour exciter l'intérêt de la bourgeoisie, il fallait lui ressembler le plus possible et tâcher de se mettre à son niveau. Sans doute il n'était pas question, pour eux, de copier le luxe des Dorgère : sa petite bourse lui interdisait de telles ambitions. Mais elle pouvait, du moins, introduire dans leur existence quelques réformes indispensables. Dès le lendemain elle dit à Louis :

— N'ayons pas l'air de mendiants. Il faut que ces gens sachent que, tout comme eux, nous pouvons porter la toilette.

Elle s'occupa d'abord de son fils. Il ne devait plus s'habiller avec les costumes tout faits achetés dans les magasins. Ce fut encore la concierge qui lui vint en aide en cette circonstance. Son fils, à elle, avait un camarade établi tailleur, rue Dauphine. Il pourrait faire à Louis « des conditions très raisonnables ». De plus, on aurait des facilités de paiement : tant par mois. La dépense, de cette façon, serait moins sensible.

Pour commencer, Catherine commanda une jaquette et un *smoking*. Maintes fois elle accompagna Louis chez le tailleur de la rue Dauphine : elle tenait à ce que les vêtements allassent, très bien. Elle attendit qu'ils fussent livrés pour songer à elle. Après beaucoup d'hésitations, un jour, enfin, elle se décida. Elle entra chez une petite couturière du quartier et lui exposa ce qu'elle désirait : une robe noire avec des volants et des fleurs de jais sur le corsage. Tandis qu'elle parlait, elle s'embrouillait, elle était gênée. Il lui semblait que ce n'était pas d'elle qu'il s'agissait. Le soir, elle dit à son fils :

— J'ai fait une folie.

Mais Louis protesta :

— Pas du tout, maman! Tu vas être belle. C'est moi qui serai le premier content.

La robe à fleurs de jais avait sa raison d'être : elle devait figurer aux « mardis » de madame Dorgère. Le premier mardi qu'elle la posséda, Catherine descendit les deux étages. Elle trouva chez madame Dorgère deux ou trois dames qu'elle avait déjà vues à la matinée. Ces dames, entre elles, causaient théâtre et politique, choses étrangères à Catherine et qui devaient au fond la laisser froide. Cependant elle eut l'habileté de placer des mots. Sa robe neuve lui donnait de l'aplomb : en la mettant, il lui semblait qu'elle avait acheté le droit d'avoir de l'esprit. Elle parlait plus haut, elle gagnait de l'aisance...

En la reconduisant, madame Dorgère lui dit avec un sourire :

— Vous savez... quand vous aurez un moment... Cela me fera toujours plaisir de vous voir.

Catherine profita de l'invitation. Elle se croyait l'obligée de madame Dorgère, et, quand celle-ci bavardait devant elle, elle jugeait qu'une telle confiance l'honorait beaucoup.

Madame Dorgère, de son côté, recherchait Catherine, parce qu'elle avait besoin d'une oreille pour écouter ses discours. Au bout d'un mois, les deux femmes ne pouvaient plus se quitter. Parfois, après le déjeuner, madame Dorgère montait jusqu'à l'appartement des Pelvilain. Elle disait à Catherine :

— Ce soir, nous restons à la maison. Descendez donc, si le cœur vous en dit : nous ferons un brin de causette.

Ces petites soirées accrurent l'intimité. Madame Dorgère prenait Catherine à part et lui parlait « étoffes *Liberty* » et « broderie anglaise ». M. Dorgère s'efforçait de briller de tout son esprit. Assis dans un fauteuil de cuir, en pantoufles, la pipe aux dents, il jetait de temps à autre au milieu de la conversation un de ces mots à double sens que Louis, par courtoisie, ne manquait pas d'accueillir avec un gros rire. Jeanne, posée en face de Louis, se renversait, la tête en arrière, découvrait ses jambes jusqu'aux genoux et portait à sa bouche les médailles pieuses de la chaîne d'or qui s'enroulait autour de son col. Son instinct l'avertissait qu'elle n'était pas indifférente au jeune Pelvilain.

Ces relations entre les Dorgère et les Pelvilain ne s'établirent pas, d'ailleurs, sans effaroucher la concierge. Au début, même, elle essaya de lutter. Elle arrangeait les Dorgère de la belle façon :

— Des gens tout ce qu'il y a de moins recommandables! Ils doivent à tous les fournisseurs du quartier.

Quelquefois, même, elle s'excitait; sa voix tremblait de rage :

— Vous n'avez qu'à demander au garçon laitier son opinion. Bien sûr, il vous en dira plus long que moi.

Et elle plaignait les bonnes qu'on nourrissait à peine et qui travaillaient « comme des bêtes de somme ». Catherine défendait mal son amie. Elle répondait simplement, avec des soupirs :

— Vraiment?... oh! vraiment?... C'est à ne pas croire!...

Cependant le résultat, au fond, n'était pas atteint : Catherine et madame Dorgère se voyaient de plus en plus. Souvent, le soir, à l'heure du dîner, elles rentraient ensemble... Si la concierge était en train de lire, vite elle relevait la tête et son regard courroucé ne les lâchait plus. Madame Dorgère passait en riant contre la loge et elle jasait, dans le froufrou de sa robe de soie :

— Avez-vous vu ces yeux?... avez-vous vu?...

Catherine, elle, ne soufflait mot : elle était liée par la reconnaissance. Néanmoins elle ne se méprenait guère sur le sens du revêche : « Tiens, vous voilà! » qui l'accueillait, lorsqu'elle faisait dans la loge des apparitions, d'ailleurs de plus en plus rares...

Un jour, brusquement, l'orage éclata. La concierge vida son cœur. Ce fut la rupture. Quand Louis revint, le soir, Catherine lui dit, en se bouchant les oreilles avec ses deux pouces :

— L'horrible femme!... Ah! mon chéri, si tu l'avais entendue!...

Et il n'y eut plus, dès lors, entre la concierge et les Pelvilain que les rapports indispensables. Parfois même, les soirs de pluie, quand Louis rentrait en souliers crottés et montait les marches quatre à quatre, la concierge, derrière lui, criait d'une voix furieuse et enrouée :

— Voulez-vous bien essuyer vos pieds?... Je n'ai pas envie de faire l'escalier trois fois par jour!

Un incident aggrava la situation. Il suivit une lettre où madame Ermenault disait à Catherine : « Excusez-moi, chère madame, si je ne suis pas revenue vous voir... Mon mari est malade en ce moment. Je ne peux pas le quitter. »

— « Revenue... revenue... », mâchonnait Catherine. Mais elle est donc venue, ces temps-ci? Et je n'en savais rien! Ah! c'est trop fort, j'en aurai le cœur net.

De l'explication qu'elle eut avec la concierge rien ne jaillit, rien, sinon qu'après cet entretien elles furent irrémédiablement brouillées. Là-dessus, elle manifesta le désir d'aller voir les Ermenault. Réflexion faite, elle se contenta de leur écrire : les Dorgère l'absorbaient au point qu'elle ne possédait plus un instant. La lettre écrite et partie, elle respira, parce qu'elle jouissait, en ce qui touchait aux Ermenault, d'un répit qu'elle pouvait prolonger indéfiniment.

Trois mois plus tard, une lettre bordée de noir l'avertit de la mort de M. Ermenault, « décédé dans sa quarante-troisième année ». Aussitôt elle forma le projet de se rendre à l'enterrement. Mais, ce matin-là, comme il pleuvait, elle manqua de courage, et, prétextant une migraine, cette fois encore, elle écrivit un mot où elle protestait « de toute sa sympathie, de

tout son attachement ». Et ce fut Louis qui le mit à la poste, le soir même, en se rendant au bal que donnaient les Bellempré pour fêter le dix-huitième anniversaire de leur fille aînée.

XI

Un samedi soir, les Pelvilain reçurent une carte postale : mademoiselle Sagerette annonçait qu'elle viendrait déjeuner le lendemain matin.

— Saperlipopette! — fit Catherine en relisant la carte.

La chose tombait mal : ce dimanche, justement, ils avaient projeté de se rendre avec les Dorgère au concert du Jardin d'Acclimatation.

Louis intervint :

— Qu'est-ce que cela fait, après tout? Nous emmènerons mademoiselle Aimée.

Catherine fit un geste :

— C'est facile à dire!... On ne traite pas Aimée comme un petit enfant.

— Ah bien, tant pis! Elle n'avait qu'à prévenir plus tôt. Nous ne sommes pas ses esclaves...

Catherine joignit les doigts :

— Mon pauvre enfant, tu ne vois guère plus loin que le bout de ton nez.

Cela faillit tourner à la dispute. Le lendemain, heureusement, à l'anxieuse question de Catherine mademoiselle Aimée répondit qu'elle ne refusait pas d'accompagner ses amis. La première bataille était gagnée. Mais, ensuite, il fallut avouer les Dorgère. Cette fois, la vieille demoiselle fit la grimace :

— Oh! oh!... c'est donc une vraie noce?

Et elle ajouta :

— Si tu m'avais prévenue, ma chère amie, je me serais mise sur mon trente-et-un.

Elle défaisait avec lenteur son chapeau noir à rubans violets. Des touffes de coton rose garnissaient le creux de ses oreilles. Elle les ôta précautionneusement et tira de sa poche les flûtes de « pain intégral », enveloppées de papier mousseline, qu'elle

apportait toujours lorsqu'elle prenait un repas en ville, à cause de la faiblesse de son estomac.

Tout en déjeunant, elle dévisageait la mère et le fils :

— Comme vous êtes élégants ! — dit-elle enfin. — C'est à ne plus vous reconnaître. Vous voilà devenus « parisiens ».

— Tu trouves ? — répondit Catherine, un peu gênée.

— Mais oui !... Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous fais. Vous êtes bien libres d'agir comme vous l'entendez. Seulement, dans votre position, on adopte, en général, une mise plus modeste... D'ailleurs je ne vois pas trop pourquoi je vous dis cela... Ce sont des choses qui ne me regardent pas...

— Du tout, du tout ! — protesta Catherine. — Je te remercie de cette bonne franchise.

Au dessert, la vieille fille se leva, fit bouffer sa jupe. Elle parcourait l'appartement d'un œil curieux. Puis elle livra quelques réflexions :

— Ma chère Catherine, c'est très joli d'accrocher des gravures sur les murs d'une salle à manger ; encore faut-il qu'elles soient placées l'une en face de l'autre. Tiens... comme cela... Pouah ! j'ai les doigts pleins de poussière. Tu fais donc le ménage une fois tous les six mois !

Brusquement retentit un coup de sonnette. Louis se précipita vers la porte : Jeanne Dorgère lui apparut toute prête, gantée de blanc, les cheveux surmontés d'une vaste capeline à frange de dentelle, au-dessous de laquelle pétillaient ses yeux.

— On n'attend que vous ! — dit-elle en riant.

Mademoiselle Aimée considérait la jeune fille avec méfiance. Catherine se pencha sur elle et dit à voix basse :

— Qu'en penses-tu ?

— C'est une poupée, — répondit mademoiselle Sagerette, en pinçant la lèvre.

— Si nous descendions ? — proposa Catherine.

Mademoiselle Sagerette avait déjà pris son chapeau. Elle demanda :

— Mais... au fait !... comment allons-nous là-bas ?

Cette fois, Jeanne intervint :

— Maman a fait chercher deux voitures.

Mademoiselle Aimée ne souffla mot. Catherine eut peur ; elle questionna :

— Cela te va, chère amie?

— Peu importe, — répondit mademoiselle Sagerette, puisqu'on a négligé de me consulter. — Si l'on avait demandé mon avis, j'aurais dit que je n'aimais pas les voitures de place. C'est un moyen de gagner le paradis ou l'enfer, suivant le cas...

Catherine abattit les bras :

— Ah! ma bonne Aimée, je suis désolée, absolument désolée. Veux-tu que nous prenions l'omnibus?

— Pour quoi faire? Laisse donc... J'ai subi dans ma vie tant de choses désagréables! Je n'en suis plus à les compter.

En bas, on trouva madame Dorgère, ses garçons et les deux voitures. Les femmes échangèrent des saluts cérémonieux. La vue des enfants parut impressionner mademoiselle Sagerette ; elle prit Catherine à part et lui confia :

— J'espère que les garnements feront partie de l'autre fournée!

— Oui, — dit Catherine, — rassure-toi. Nous mettons la jeunesse ensemble. C'est à Louis qu'est dévolue la garde du troupeau.

Les voitures partirent. Elles filaient bon train sous le ciel bleu et blanc à travers la douceur et l'animation d'un dimanche de juin. C'était, sur les trottoirs, oisif et ralenti, devant les boutiques closes, le défilé des petits bourgeois en habits de fête auxquels se mêlaient parfois le feutre gris, le veston à carreaux d'un touriste anglais. Le soleil intermittent coulait par bonds, rejaillissait des stores à l'italienne sur les platanes et sur la chaussée, avivait soudain la note claire d'une robe de jeune fille traversant au galop, dans un envolement de jupe et de ceinture. Les boulevards franchis, on atteignit les Champs-Élysées. La grande avenue était vibrante et animée comme un fleuve. Mais, des deux côtés, tranquilles, rafraîchissantes, la ligne mousseuse des feuillages, la perspective des gazons, des buissons fleuris, des jets d'eau croisant leurs arcs-en-ciel au pied des statues, récréaient l'esprit, lui donnaient l'illusion d'un parc merveilleux dont on n'aurait pu trouver le bout.

Louis avait devant lui, contre ses genoux, les genoux tièdes de Jeanne Dorgère. Plus haut, il voyait le buste souple et gracieux, avec un sautoir en corail rose noyé dans une vague de mousseline... Plus haut encore, c'était le visage clair, heu-

reux, tentant l'amour, avec sa poudre de papillon attachée au duvet des joues et le battement doux, perpétuel, des cils qui dispensaient de la lumière. Jamais plus qu'à ce moment Louis n'avait eu le désir de parler. Il n'osait pas cependant, à cause des garçons, dont le ramage insouciant contrariait cette intimité.

Les voitures pénétrèrent dans le Bois et s'arrêtèrent à l'entrée du Jardin. En descendant, mademoiselle Aimée tira son porte-monnaie. Madame Dorgère vit le geste et fit un signe :

— Ne vous donnez pas la peine, madame. C'est déjà réglé.

Mademoiselle Sagerette eut une grimace significative. Elle n'aimait pas qu'en sa présence on fît l'étalage d'une fortune qui n'était pas la sienne. Elle dit à l'oreille de Catherine :

— Oh! oh! cette famille Dorgère!... C'est donc les empereurs du Pérou!

Au Jardin, il y avait beaucoup de monde. On visita la serre avec lenteur et, devant les azalées, madame Dorgère sollicita l'admiration de ces dames. Elle déclara :

— A Creully, chez mon grand-père, nous en avions de semblables.

— Le grand-père était donc horticulteur? — chuchota mademoiselle Aimée, d'une petite voix basse et sifflante.

La serre parcourue, on se retrouva dehors entre deux haies de perchoirs auxquels étaient suspendus, caquetants et grinçants, des perroquets aux plumages multicolores. Jeanne, en passant, les taquinait du bout de son ombrelle. Elle s'amusait des vains efforts de ces oiseaux mordant avec fureur le bois insensible. Les yeux brillants, toute rose de plaisir, elle disait à Louis :

— J'adore les faire enrager. Seulement, il ne ferait pas bon y mettre le doigt!

Ils arrivèrent aux environs du kiosque à musique. La plupart des chaises étaient déjà occupées. Sous l'ombre des marronniers, la foule grouillait, bourdonnait; les gens s'installaient à leur guise, en ligne ou en cercle, et les marchandes de programmes circulaient au milieu des groupes.

— Par ici! — dit madame Dorgère. — Je connais les bons endroits.

Elle ne mentait pas. C'était, à droite, ni trop loin, ni trop

près, sous le ballon feuillu d'un marronnier rose, un petit espace demeuré libre, avec trois chaises qui n'avaient pas encore de propriétaires.

— Mais cela ne peut suffire! — observa mademoiselle Aimée.

— Ne vous inquiétez pas : nos jeunes gens vont se mettre en campagne. Allez, mes amis!

Jeanne et Louis ne demandaient pas mieux que d'avoir un prétexte à s'isoler. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, gravement, et s'inquiétaient fort peu de chercher des sièges. Louis avait la gorge serrée. Il craignait de paraître ridicule. Tout à coup, il se décida :

— Mademoiselle Jeanne...

La jeune fille se retourna. A l'embarras de Louis, elle devina ce qu'il allait dire. Prudente, elle lui toucha le bras :

— Pas un mot devant mon frère Charles! C'est le dernier des rapporteurs.

Mais Louis ne pouvait plus reculer. Il murmura :

— Si vous saviez!... si vous saviez!...

Et, d'un coup, devenu courageux, il débonda son cœur.

Elle le regardait, silencieuse, avec de grands yeux qui jouaient l'étonnement.

— Et vous? — demanda-t-il en tremblant.

Elle remua la tête :

— Ah! je ne sais pas encore. Il faut que je réfléchisse... Tiens, une chaise!... je ne la manquerai pas...

Elle s'était élancée et avait saisi la chaise. Louis s'en empara.

— Ah! jamais, par exemple!... Je ne vous laisserai pas la porter.

Les deux petits Dorgère avaient chacun une chaise sous le bras. Un peu plus loin, on en découvrit une autre. Les jeunes gens se dirigèrent alors vers le marronnier auprès duquel madame Dorgère, en signe de ralliement, agitait son ombrelle pompadour. A ce moment, le bâton du chef d'orchestre s'éleva, les premières mesures de l'ouverture de *Si j'étais roi* éclatèrent sous la feuillée.

— C'est étonnant comme j'aime la musique! — proclama madame Dorgère.

Elle ne l'écoutait guère cependant. Elle avait renoué son

entretien avec Catherine, et, nonobstant les « chut! chut! » impatientés qui voletaient autour d'elle, mais auxquels elle évitait de faire attention, elle parlait avec passion de la rivière de diamants d'une certaine dame américaine qu'elle était seule à connaître.

Louis avait pris place à côté de Jeanne. Celle-ci demeurait muette et semblait très absorbée. Quelle réponse allait sortir de cette gracieuse méditation? Les notes pleuvaient autour d'elle et aussi les petites lunes d'or que les feuilles secouaient en se balançant. Il y avait une tache de soleil posée sur sa joue droite comme un signe de naissance. Chacun de ses mouvements faisait chanter une gamme de lumière. Les deux frères, en face d'elle, suçaient gravement les pommes de leurs cannes... Parfois les cuivres se taisaient, on entendait le gazouillement d'une petite flûte. Et c'était, à la même seconde, phénomène étrange et miraculeux, un arrêt de la brise, un silence religieux qui pesait sur tout l'auditoire. Le monde entier écoutait le gazouillement de la petite flûte. Il redisait les plus chères, les plus secrètes pensées. Pour Louis, c'était l'âme de Jeanne qui rêvait dans cette frêle musique...

Après trois morceaux, les jeunes gens obtinrent la permission de faire un tour « pour se dégourdir les jambes ». Ils ne devaient pas s'éloigner et madame Dorgère leur avait prescrit de revenir au bout de vingt minutes. Les petits frères, par malheur, voulurent les accompagner. Jeanne ne dissimulait pas son mécontentement :

— C'est une scie! — dit-elle, en prenant quelques pas d'avance.

Ils tournèrent autour du kiosque où s'égrenaient, alertes et joyeuses, les premières notes de la *Marche turque*. Puis ils suivirent une petite allée, et la musique, peu à peu, s'évanouit. Ils longeaient une grille entourant une pelouse où les cerfs wapitis, accablés de chaleur, frappaient la terre de leurs sabots.

— Si nous avions un pain de seigle! — soupira Jeanne.

Louis acheta le pain de seigle. Jeanne l'émietta, tendit des morceaux à travers la grille :

— Viens, mon petit! — disait-elle en appelant les animaux d'une voix douce.

Comme ils approchaient de la mare où les canards mandarins, pareils à de grosses émeraudes, nageaient béatement, le bec ouvert, comme pour boire les rayons du soleil, Louis mit sa bouche tout près de l'oreille de Jeanne :

— Je vous avais demandé quelque chose.

— Quoi donc? — fit-elle, avec une petite moue coquette.

Il eut un geste d'épaule :

— Vous savez bien!...

Alors elle eut pitié de lui. Sans le regarder, elle prononça :

— Ce sera peut-être « oui ».

Louis ne dissimula pas sa joie. Il dit avec feu :

— Et alors... un jour... plus tard... vous consentiriez à m'épouser?

— Ah! ça, je ne sais pas ; vous allez trop vite! — répondit-elle en riant. — Et puis, chut!... Vous ne voyez donc pas que mon frère Charles essaye de saisir toutes nos paroles?

Louis débordait :

— Oui... c'est vrai... Je vous demande pardon. Je devrais me trouver trop heureux avec ce que vous venez de me dire.

Ils se turent ensuite. Ils croisaient la grande allée; ils marchaient à côté l'un de l'autre et ils pouvaient avoir l'illusion d'être déjà mari et femme. Charles boudait, très grave, et poussait obstinément de petits cailloux avec sa bottine. Le plus jeune frère, lui, s'intéressait à tout. Il tirait, à chaque instant, la jupe de sa sœur :

— Oh! regarde, Jeanne, regarde!...

La journée de juin, pommelée de légers nuages, avait la grâce de tout ce qui est fragile et fugitif. Un pigeonnier, haut comme une tour, vibrait, à tous les étages, des nombreux vols bleus, roux et blancs qui le traversaient, jetant au grillage, comme un rideau, le duvet fou des plumes perdues. Plus loin, un mur où grimpaient des clématites était criblé d'étoiles violettes. Partout les enclos frémissaient de cris, de bonds, de coups d'ailes, de gazouillements. Au milieu, la foule passait, joyeuse et vivante. Un vieil homme apoplectique raillait la morgue de l'autruche ; une petite fille au chapeau de muguets pleurait et portait un mouchoir à son genou qu'elle venait d'écorcher en tombant. Louis croyait à l'éternité de l'amour et du bonheur. C'était la première fois qu'il avait à ce point

l'orgueil de sa puissance et de sa jeunesse. N'était-il pas son maître et pouvait-il croire qu'il n'éprouverait pas, à tous les moments de sa vie, la même chaleur et le même enthousiasme?

— Les vingt minutes sont écoulées, — dit tranquillement Jeanne.

Ils prirent à regret le chemin du kiosque et retrouvèrent les trois femmes.

— Vous avez manqué le plus beau, — déclara mademoiselle Sagerette.

Louis et Jeanne échangèrent un sourire. Ils écoutèrent paisiblement la fin du concert, évitant de dire un mot qui pût détruire l'impression de joie légère qu'ils avaient recueillie en prononçant tous deux, pour la première fois, des paroles d'amour.

A six heures, le soleil déclinant était encore dans toute sa gloire. Catherine prévint son fils :

— Pour le retour, tu monteras en voiture avec moi et avec Aimée... Et tâche d'être gentil!...

Mais, au dîner, malgré tout, elle ne put s'empêcher d'avouer ses craintes :

— Mon pauvre petit! as-tu remarqué la tête de la bonne Aimée? J'ai bien peur qu'elle n'ait gardé de cette journée un mauvais souvenir.

XII

Louis n'avait pas de grandes qualités; de grands défauts, non plus. Il appartenait à cette catégorie de jeunes gens qui font plus tard des hommes moyens. Il subissait, comme il est d'usage, la poussée de sang jeune qui, chez lui, se manifestait par une apparence sentimentale. Il aimait Jeanne Dorgère parce qu'elle habitait la même maison que lui et que fréquemment il avait l'occasion de la voir. A mesure qu'il prenait des mois d'administration, il refrénait comme un mal dangereux ces désirs de gloire et de liberté qui l'avaient tourmenté dans les premiers temps. Il s'apprenait à réduire son horizon. A son jugement, il était un sage.

C'était l'habitude qui le gouvernait et faisait sa force. Il arrivait au bureau, chaque matin, cinq minutes avant l'heure, pour montrer du zèle, et, ouvrant son tiroir, il disposait devant lui, convenablement, le crayon, le grattoir, les porte-plumes, outils de combat qui lui servaient à gagner sa vie. Il entretenait de bons rapports avec ses collègues, mais il mesurait son respect à leur importance. C'est ainsi qu'il se levait pour Thévenin et lui disait : « Bonjour, monsieur Thévenin », avec une nuance d'humilité. Il traitait Denis et Galleron plus légèrement. En ce qui touchait Codet, il avait eu l'habileté d'imiter les autres. L'œil distrait, il tendait un doigt : « Ça va, Codet? » et le petit devait se trouver encore bien flatté!

Louis Pelvilain suivait les conseils de sa mère, qui lui avait dit : « Il faut se mettre bien avec tout le monde. On peut avoir besoin de l'un ou de l'autre... » Au bureau, tous les commis discutaient sur la politique et chacun d'eux avait son opinion. Thévenin était un « rouge », et Galleron un « modéré ». Denis se réfugiait dans les souvenirs de Napoléon et de la Grande Armée; il prévoyait une restauration bonapartiste. L'un après l'autre, ils avaient pris Louis à part et tenté de le convertir : Louis s'appliquait à ne contrarier personne. Parfois, quand la discussion devenait vive, les yeux se tournaient vers lui et l'interrogeaient. C'est alors que par un sourire, un clin d'œil, il savait se tirer d'affaire en évitant de se compromettre. Sans doute, de cette façon, il ne pouvait acquérir de grandes amitiés, mais il n'éveillait pas contre lui, non plus, de haines dangereuses.

Au sous-chef, par exemple, il témoignait un dévouement absolu : c'était le salaire des faveurs dont l'honorait M. Chatrian. Louis vénérait M. Chatrian. L'éloge qu'il en fit à Catherine toucha celle-ci au point que chaque soir elle avait soin de lui demander :

— Et comment va ce brave M. Chatrian?

Le fait est que Louis n'était pas confondu avec ses collègues. En le distinguant, M. Chatrian rendait hommage à la perspicacité de M. Bourgeot et du directeur. Il entraînait Louis à sa suite; il faisait de lui, opportunément, son allié, presque son ami. C'étaient là des nuances qui échappaient à l'honnêteté mal avertie de M. de Préfaille.

L'été passa. Louis modifiait son écriture : elle dépouilla sa rondeur paysanne, ses enjolivures intempestives. A la fin de septembre, un matin, on le chargea, pour la première fois, de dresser « l'état des succursales ». C'était un travail de choix. Galleron s'en était acquitté seul jusqu'à ce jour.

Ce Galleron était un grand diable d'homme avec des bras trop longs et une tête pointue. Au rebours des autres employés qui, tous, avaient en dehors du bureau des moyens d'existence supplémentaires, Galleron, lui, ne vivait que de ses appointements. On le traitait comme un enfant, on ne lui ménageait pas les taquineries. Thévenin, surtout, était féroce :

— Eh bien, Galleron, comment va ta femme?

— Ne t'occupe donc pas de cela! — disait l'autre en s'abstenant de lever les yeux.

— Et ton chien, Galleron, comment va-t-il, ton chien?

Galleron, cette fois, haussait les épaules :

— Et si je te demandais des nouvelles du tien, qu'est-ce que tu dirais?

Louis seul laissait Galleron en repos. Leurs relations, au début, furent donc excellentes. Mais il y eut ce fait nouveau : « l'état des succursales ». Ils le dressaient à tour de rôle, et ce fut bientôt, entre eux, un grave sujet de rivalité. Louis, plus jeune, plus ardent, mettait tous ses efforts à se faire valoir. Les compliments qu'il reçut blessèrent l'orgueil de son collègue. Ils évitèrent alors de se parler; la poignée de main devint sèche, indifférente. Thévenin et Filiol s'appliquèrent de tout leur cœur à cultiver cette antipathie. Leurs désaccords personnels trouvaient là un dérivatif.

La scène éclata stupidement à propos de la fenêtre auprès de laquelle Galleron travaillait et que Louis, poussé par Thévenin et Filiol, avait ouverte pendant son absence.

Galleron, au retour, aperçut la fenêtre ouverte : il blêmit; tous ses traits se contractèrent. La main tendue, il bégaya :

— Qui a ouvert cette fenêtre?

Pas un mot. Thévenin et Filiol feignaient d'additionner des colonnes de chiffres. Galleron répéta sa question :

— Cinq et quatre font neuf, — dit Thévenin.

Cette fois, Galleron hurla :

— Tas de lâches!

— C'est moi, — dit simplement Louis.

L'autre bégaya :

— C'est vous... ah! c'est vous... Je voudrais bien savoir qui vous a permis...

Filiol intervint :

— On étouffait, mon cher... Nous ne pouvons cependant pas mourir pour te satisfaire!

Le ton léger de ces paroles excita la fureur de Galleron. Il courut à la fenêtre et, bruyamment, il la ferma. Puis, se retournant :

— Maintenant, je vous préviens, le premier qui s'avise d'y toucher aura affaire à moi.

Un éclat de rire accueillit cet avertissement. Galleron vint droit à Louis et le menaça du doigt :

— Quant à vous, petit blanc-bec, vous commencez à me porter sur les nerfs. Que je ne vous y reprenne plus!...

Louis, à son tour, s'échauffa :

— Dites donc!... vous ne me faites pas peur.

La main de Galleron s'éleva comme pour frapper. Thévenin et Filiol durent s'interposer.

— C'est bien la peine d'avoir quinze ans de bureau! — mâchonnait Galleron, en regagnant sa place.

L'incident eut sa valeur : il révéla, cette fois encore, la sympathie qui liait M. Chatrian à Louis Pelvilain. Mis au courant par Thévenin, le sous-chef désapprouva secrètement Galleron. Toutefois il évita de donner un avis officiel. Il en était ainsi, du reste, en toutes les questions au bout desquelles il ne voyait pas son intérêt.

Cette affaire eut un autre résultat : Galleron se rapprocha de Denis et les vaincus associèrent leurs deux faiblesses. Ensemble ils traitaient Pelvilain de « mouchard », et quand, au jour de l'an, Louis fut augmenté de trois cents francs, Galleron se vengea par une allusion à l'intimité de Pelvilain avec le sous-chef :

— Voilà ce que c'est!... Je ne suis pas dans les petits papiers, moi...

De la fortune de Louis, d'ailleurs, tout le bureau commençait à prendre ombrage. Est-ce que M. de Préfaille lui-même ne favorisait pas le nouveau venu en le faisant venir chez lui, le soir, pour des travaux supplémentaires?

La première fois qu'il se rendit chez le chef, Louis était fortement ému. M. de Préfaille habitait, boulevard de Courcelles, à proximité du parc Monceau, une grande maison de rapport située entre deux hôtels. Son intérieur de vieux garçon conservait quelques souvenirs de splendeurs anciennes : on y voyait une commode Louis XV aux pieds de griffons dédorés et un vieux lustre italien dont la poussière avait terni les pendeloques. Sa chambre était tapissée d'étoffes orientales; du plafond tombait une lampe arabe tenue par une chaîne de cuivre. M. de Préfaille vivait seul avec une vieille bonne et une chatte blanche qui avait nom « Picciola ».

Il accueillit Louis, simplement, avec une large poignée de main :

— Passez devant, mon jeune ami.

Ils s'installèrent, l'un en face de l'autre, sous la lumière d'une lampe de famille dont le ventre de porcelaine était fêlé. Picciola, couchée en tigre sur un guéridon, les observait de ses grands yeux verts. Les deux hommes collationnaient : M. de Préfaille appelait les sommes d'une voix nette, bien timbrée, et Louis les pointait avec un crayon.

A dix heures, le chef se leva :

— C'est assez pour aujourd'hui. Je ne veux pas vous faire rentrer à des heures indues. A demain, donc! Ne faites pas de mauvais rêves.

Louis s'empourpra : c'était la première fois que M. de Préfaille l'honorait d'une telle familiarité. A la réflexion, même, il éprouva une très grande joie. Toutefois il s'abstint de la montrer à M. Chatrian. Son instinct l'avertissait que, devant le sous-chef, il ne devait pas parler trop favorablement de M. de Préfaille. Louis était placé au centre de la balance : il s'appliquait à ne point faire pencher l'un des deux plateaux immodérément.

XIII

Arriviste, oui, sans doute, le commis Pelvilain était un « arriviste », mais du moins cet « arrivisme » avait-il un but précis, déterminé : la possession de la gracieuse et délicate

Jeanne Dorgère. Dans les moments de halte où, la plume en l'air, il laissait errer ses yeux sur les feuillages moutonnants du square, c'était à Jeanne qu'il songeait. Elle passait, rieuse, odorante, au milieu des visages de Thévenin, de Filiol et de Galleron. C'était un fantôme charmant qu'il habillait de toutes les illusions de sa jeunesse. La fillette, d'ailleurs, n'était pas farouche : il semblait à Louis qu'elle le payait de retour, autant que cela se pouvait concilier avec la bonne éducation qu'elle avait reçue. Le soir, en montant l'escalier, Louis, du talon, frappait les marches; Jeanne, à ce bruit, entr'ouvrait sa porte. Les premières fois, elle disait :

— Tiens!... je croyais que c'était papa...

Sur le palier, ils échangeaient des mots insignifiants, qui les enchantaient. Un soir, Louis tenta d'embrasser Jeanne. Hâtivement, celle-ci recula :

— Y pensez-vous?... Je suis une jeune fille comme il faut.

Mais, le lendemain, comme par hasard, sa tête s'étant penchée au-dessus de la rampe, Louis renouvela sa tentative, et, cette fois, elle n'eut pas assez d'adresse pour se dérober.

Alors ce fut l'époque divine, lumineuse, des amours balbutiantes et impressionnables. Louis Pelvilain était de toutes les parties. Il était reçu chez les Bellempré, chez les Levraud, et même chez les amis des Bellempré... Tous admettaient que Jeanne Dorgère était son « flirt ». Personne n'y trouvait à redire. La condition des Pelvilain, dans ce groupe, était bien jugée un peu inférieure; mais Jeanne savait, d'une petite phrase, écarter les médisances. Elle déclarait :

— Louis est un garçon très intelligent. Papa dit qu'il ira loin.

Pour Louis, Jeanne était la plus parfaite de toutes les jeunes filles. Chaque fois qu'il la comparait aux autres, il en ressentait mieux les avantages. Il gardait en lui, précieusement, le souvenir de ses mots, de ses attitudes.

Il l'avait vue, un jour, au Bois, sous un ciel lourd, menaçant, aux nuages immobiles. Confiante en la promesse du soleil d'août, elle avait mis la plus légère, la plus fragile des toilettes d'été. Soudain, un coup de tonnerre éclatait au-dessus des arbres; d'une main, elle ramassait sa jupe et courait en hâte vers un pavillon en disant : « Oh! oh! ce que ça va tomber!... »

Et les premières gouttes, en effet, criblaient la soie de son ombrelle gorge de pigeon.

Une autre fois, c'était, au petit jour, une fin de bal chez les Levraud. Elle attendait la voiture, au bord du perron; un vent froid agitait les cheveux échappés de sa mantille, elle avait les yeux brillants de fièvre, une touffe de roses thé pendait sur la dentelle de son corsage...

Il y avait des robes, des bijoux, que Louis préférait à d'autres. Parfois il le disait à Jeanne. Elle répondait : « Vous croyez? » avec cet ironique sourire féminin qui refuse aux hommes le droit de donner leur avis sur des parures. Il ne lui en voulait pas de cette mine dédaigneuse. Tranquillement il échafaudait son rêve et faisait le compte des années au bout desquelles il pourrait demander sa main.

Catherine encourageait de telles espérances. Elle disait de Jeanne :

— Ça fera plus tard une gentille femme.

Et, comme Louis ne répondait pas, elle ajoutait malignement, en clignant les yeux :

— Qui vivra verra!

Quelquefois, le matin, la petite montait, en pantoufles, rieuse, ébouriffée, et, tout en se donnant, de la paume, des coups légers sur la poitrine pour corriger son essoufflement, elle proposait :

— Nous allons au *Louvre*, cet après-midi... Maman me charge de vous demander si vous n'avez pas de commissions.

— Entrez donc, mignonne! — disait Catherine.

Et celle-ci repoussait une épingle à cheveux, s'empêtrait dans les plis de sa robe de chambre. Soudain elle ouvrait une armoire, y prenait une boîte de métal :

— Un sucre d'orge, mademoiselle Jeanne?

— Merci, madame... Oh! c'est exquis.

Jeanne restait là, quelques minutes, faisant passer le bonbon d'une joue à l'autre, avec des yeux de chatte gourmande. Puis, tout à coup, prenant une brusque résolution :

— Et maman qui attend!... Je me sauve... Au revoir, madame!

Une telle quiétude aurait pu durer toujours. Louis n'imaginait pas qu'elle dût prendre fin. Un jour, cependant, la foudre

tomba. M. Dorgère s'avisa que la rue des Petits-Champs, trop bruyante, trop agitée, était devenue inhabitable; il était résolu à déménager. L'Ouest le tentait. Il répétait souvent, en se frottant les mains :

— Les villes s'étendent vers l'ouest. C'est une loi.

Madame Dorgère ne résista pas : c'était une femme pour qui toute chose nouvelle avait un attrait irrésistible. Elle vit surtout dans cet événement l'occasion d'acheter des meubles. Pendant un mois elle se remuerait, ferait des emplettes, connaîtrait la joie profonde d'une installation. L'appartement choisi. — un second étage au numéro 14 de la rue Demours, — madame Dorgère vint trouver Catherine et lui serra la main très chaleureusement :

— Ce n'est pas une raison pour ne plus nous voir! Je compte bien que vous nous ferez de fréquentes visites.

— Certainement! — répondit Catherine avec émotion.

Le vrai, c'est que la mère et le fils étaient absolument désemparés. Ce déménagement leur portait un coup. Serait-il possible, désormais, d'entretenir avec les Dorgère des relations aussi étroites que par le passé? Tous les projets d'avenir qu'ils avaient formés, l'un par intérêt, l'autre par amour, tous ces projets résisteraient-ils à la séparation, et Jeanne si gaie, si gentille, si riche ne s'éprendrait-elle pas, un peu plus tard, de quelque autre petit voisin? Franchement, il y avait là de quoi faire réfléchir les Pelvilain et mouiller leurs fronts d'une sueur d'angoisse. Catherine ne cacha pas à son fils les sentiments qu'elle éprouvait pour M. Dorgère. C'était un « serin », un « hurluberlu »; cet homme ne savait pas ce qu'il voulait et, par étourderie, pouvait engendrer les pires maux... Louis pleura silencieusement. Jeanne partagea le chagrin de son ami; elle semblait même fort affectée. Elle se remit pourtant, quand, sur l'escalier, pour distraire la tristesse de leur dernier soir, ils projetèrent d'organiser des rendez-vous au Bois, dans les musées, au Parc Monceau... Rendez-vous secrets, naturellement. Jeanne affirmait que la femme de chambre lui était dévouée et la conduirait... Une fois, même, elle ne put retenir un mouvement d'orgueil :

— Ce n'est pas les Bellempré qui oseraient faire cela!...

XIV

Les Dorgère quittèrent la maison au terme d'avril. Un matin, en descendant, Louis vit la porte ouverte à deux battants, des hommes velus, de la paille dans l'escalier. Une grosse émotion l'étreignait, tandis que de son pas lent, régulier, il s'acheminait vers la Chaussée d'Antin et le Crédit Russo-Belge. Le soir, il grimpa vite; Catherine le guettait, sans doute, car, avant qu'il eût tiré la sonnette, elle vint lui ouvrir. Elle lui dit :

— Je les ai tous embarqués. Ah! que d'affaires, mon chéri!... J'aimerais mieux mourir que de remuer une pareille maison... Nous irons faire, dimanche, un petit tour de leur côté : je serais curieuse de voir si cela commence à prendre tournure...

Le dimanche, en effet, la mère et le fils prirent le chemin de la rue Demours. Ils y furent accueillis très affectueusement. Madame Dorgère leva les bras :

— Ah! chère amie, il me semble que je ne vous ai pas vue depuis une année.

M. Dorgère avait dépouillé sa veste et classait des livres. Tout en rangeant, il sifflait une marche militaire. Jeanne tendit la main à Louis :

— C'est gentil, — dit-elle, — vous n'oubliez pas vos amis. Venez... je vais vous faire visiter. C'est plus grand que là-bas.

Elle l'entraînait à sa suite dans les pièces en désordre, parmi les meubles couverts de housses. Comme ils pénétraient dans une chambre solitaire, ils échangèrent un baiser. Jeanne rougit, ouvrit une fenêtre, et ils montèrent sur le balcon.

— Regardez, — disait-elle. — N'est-ce pas que la vue est belle? Vous devriez habiter ce quartier.

La phrase ne fut pas perdue. Le jour où Louis, pour la première fois, parla de la chose à sa mère, celle-ci lui répondit en hochant la tête :

— Mon garçon, j'y avais déjà songé.

Aussi bien rien ne les attachait plus à la maison de la rue des Petits-Champs. Les Dorgère l'avaient quittée, ils étaient brouillés avec la concierge, le comte de Neufmoutiers avait donné ce qu'il pouvait et sa protection, d'ailleurs, était moins efficace que celle de M. Bourgeot. Alors, pourquoi resteraient-

ils? Ne trouveraient-ils pas aussi bien, mieux même, à proximité de ces chers Dorgère, dont la société, décidément, leur devenait de plus en plus indispensable?...

Un soir, comme Louis rentrait, Catherine lui dit :

— Ça y est... J'ai notre affaire.

C'était rue d'Armaillé, à côté de la porte Maillot, qu'elle avait découvert le nouveau logement. Cent francs de plus, par exemple!... Mais que d'avantages, en compensation! L'air, d'abord; ensuite, le voisinage du Bois. Puis ils seraient tout près des Dorgère : ils pourraient mieux surveiller Jeanne qui, dans leur esprit, était déjà leur propriété.

Louis salua cette nouvelle avec transport. C'est que ses espoirs de rendez-vous avaient été tristement déçus. Jeanne manquait de courage. Il n'osait trop la tourmenter à ce sujet et ils ne se voyaient que bien rarement, gênés par le souvenir de ce qu'il y avait entre eux et que le voisinage n'autorisait plus. Il semblait aussi que madame Dorgère avait eu vent de quelque chose. Elle était un peu froissée de ce que les bavardages d'alentour unissaient par avance Louis Pelvilain à sa fille Jeanne, pour qui elle avait rêvé un prince. Elle n'en disait rien cependant. Ce n'étaient là que des bêtises, des enfantillages indignes de retenir son attention. La seule façon de protester auprès de Catherine consistait dans l'étalage de ses relations et des plaisirs coûteux qu'elle procurait à ses enfants. Elle pensait bien que ces magnifiques tableaux décourageraient la veuve Pelvilain et lui rappelleraient l'humilité de sa condition.

Catherine et Louis ne purent comprendre. Les finesses mondaines leur échappaient et ils avaient au fond de leurs cœurs une force extraordinaire, l'ambition, qui aurait pu soulever des montagnes. Ils s'installèrent donc dans le nouvel appartement de la rue d'Armaillé. Ce n'était plus l'étroit boyau de la rue des Petits-Champs, les bocaux du pharmacien, les tonnelets d'olives et de harengs au bord du trottoir. Entre deux hautes cheminées, un espace bleu, léger de vapeurs, ouvrait des perspectives infinies. Le ciel gai traversait la vitre. Tous les rêves du dehors entraient et fleurissaient dans la chambre.

PIERRE VILLETARD

(A suivre.)

SOUVENIRS[1]

Cependant, l'hiver était fini et, sans printemps, nous étions arrivés à un été brûlant. On annonçait l'entrevue de Tilsit et l'on commençait à parler de paix. Le prince Czartoryski qui, jusque-là, avait toujours suivi l'empereur Alexandre, voyant que le système français, auquel il était opposé, allait prévaloir, donna sa démission. Rester à proximité des nouvelles, retrouver son ami Piattoli et voir enfin cette jeune personne dont il serait peut-être un jour le mari, tels furent les motifs qui l'engagèrent à attendre à Mitau l'issue des conférences. Je sentis pour la première fois de l'embarras et une extrême timidité, lorsqu'en entrant à l'heure du dîner dans le salon de ma mère, je vis le Prince et qu'à table ma place se trouva à côté de la sienne. Pendant les trois semaines qu'il resta à Mitau, il n'eut d'autre maison que celle de ma mère, non qu'elle voulût encourager ses vues sur moi, mais parce qu'elle fut enchantée de saisir une occasion de se montrer reconnaissante des bons offices qu'il lui avait rendus à Pétersbourg.

Le Prince m'a assuré, depuis, qu'il m'avait trouvée agréable; je ne sais s'il m'a dit vrai, car je ne remarquais alors en lui qu'une grande attention à m'examiner. Il ne m'adressait jamais la parole et la veille de son départ seulement, il me demanda, avec une sorte d'instance, de retourner

Voir la *Revue* du 1er avril.

à Berlin, par Varsovie; sa mère était dans cette dernière ville et il désirait qu'elle me vît.

Les manières froides, le silence presque maussade du prince Adam et l'examen dont il me rendait l'objet, auraient dû éloigner une personne moins prévenue en sa faveur. Le contraire arriva; sa gravité, son air sombre m'intéressaient. je croyais saisir sur son visage les traces de grandes passions, de malheurs touchants, et je ne voyais dans son regard observateur qu'une curiosité flatteuse. J'étais trop jeune pour m'attendre à une proposition formelle. Le Prince, tout en souhaitant de la faire bientôt, voulut avant de prendre une sorte d'engagement, que sa mère, qu'il adorait, m'eût vue et eût approuvé son choix. Assuré de son consentement, il aurait à l'instant demandé celui de ma mère qui, sans motifs suffisants à opposer, me voyait avec déplaisir au moment d'entrer dans une famille qui avait la réputation de n'être pas facile à vivre et qui, de plus, professait une sorte de dédain pour ce qui était allemand.

Pendant que nous étions silencieusement à nous observer et à nous deviner, le traité de Tilsit[1] fut rendu public et bientôt l'Empereur traversa Mitau pour retourner dans sa capitale. Il s'arrêta chez ma mère, fut charmant pour elle et pour moi, et m'aurait complètement enchantée si je ne lui eusse trouvé de la froideur pour le prince Adam dont les opinions politiques, trop différentes de celles qu'Alexandre rapportait de Tilsit, avaient été pour ce monarque aussi déplaisantes qu'importunes.

Le prince Czartoryski suivit l'Empereur à Pétersbourg où il voulut terminer quelques affaires; son projet était de quitter ensuite le service de la Russie et de venir en Allemagne où il annonçait sa visite à ma mère.

Après son départ, nous ne restâmes à Mitau que le temps nécessaire pour laisser les troupes se retirer et ne pas rencontrer trop d'obstacles sur la route. Je quittai sans regrets la Courlande au mois de septembre 1807 et ma mère me suivit six semaines plus tard. Mon désir était, sans aucun doute, de traverser la Pologne et de voir la vieille princesse Czarto-

1. Juillet 1807.

ryska. Mais l'abbé Piattoli, que je ne revis qu'un an après et qui alors était à Pétersbourg pour y suivre quelques petites affaires, n'avait pu me donner ses conseils sur le voyage que j'allais entreprendre; ma mère, que j'avais consultée, avait gardé le silence et montrait ne vouloir se mêler en rien de cette question. Il ne me restait que mademoiselle Hoffmann qui, depuis quelque temps, n'entendant plus parler de M. d'Avaray, avait repris ses premiers projets. Elle était enchantée de me suivre et si des impossibilités matérielles, suites inévitables de la guerre, ne m'avaient pas fermé la porte de Varsovie, je serais parvenue à connaître cette mère impérieuse qui, sous le prétexte de ne vouloir se décider qu'après m'avoir vue, a contrarié les projets de son fils jusqu'à ce qu'ils fussent impossibles à réaliser.

Nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venues de Berlin. Les sentiments qui nous avaient portées à fuir n'étaient pas changés et nous prévoyions que, partout sur notre passage, nous trouverions les Français maîtres du pays. A peine Napoléon avait-il laissé à la famille royale la ville de Memel, pour y attendre que d'énormes contributions eussent racheté la liberté du royaume. Je passai un jour dans cette ville, auprès de la princesse Louise; nous pleurâmes ensemble, sur son frère[1]... J'eus aussi l'honneur de voir la reine : qu'elle me parut touchante! qu'elle était grande dans le malheur! Forcée au cœur de l'hiver et au troisième accès d'une fièvre putride de quitter Kœnigsberg qui était menacé par les Français, elle avait été transportée mourante à Memel; échappée comme par miracle à des crises si dangereuses, elle ne reprit jamais sa santé première et conserva, depuis cette maladie, le germe destructeur qui, à la fleur de l'âge, la conduisit au tombeau[2]. Lorsque je la vis à Memel elle était encore profondément blessée de l'inutilité de son voyage à Tilsit[3]; ses devoirs de reine, d'épouse et de mère avaient eu seuls le pouvoir de lui faire oublier les injures dont elle avait été si injustement l'objet et de la déterminer à une démarche

1. Le prince Louis-Ferdinand.

2. La reine Louise mourut le 19 juillet 1810; elle était née le 10 mars 1776.

3. Du 6 au 9 juillet 1807.

qui fit tant souffrir sa dignité[1]. Dans ce voyage elle força ses plus cruels détracteurs à rendre hommage à l'éclat de sa beauté et à la grâce incomparable de ses manières, et surtout à la noblesse de son langage et de ses sentiments. Du jour où l'empereur Napoléon vit la reine de Prusse, il cessa ses indécentes attaques et ne parla d'elle qu'avec une sorte d'admiration et de respect. Il aurait désiré qu'elle fût son amie, parce qu'il redoutait sa puissance morale; il connaissait si bien l'influence que la reine pouvait exercer, qu'en apprenant sa mort il ne put s'empêcher de dire : « Me voilà avec une grande ennemie de moins. »

Quelle personne charmante que cette princesse! Jamais reine ne fut si persécutée sur son trône. Sa beauté était véritablement royale. Plus grande qu'on ne l'est ordinairement, sa taille était dans des proportions parfaites; ses épaules, sa poitrine, étaient incomparables; son teint était éblouissant; ses cheveux étaient à peine châtains; son front était noble, ses yeux pleins de douceur, ses lèvres vermeilles; rien n'égalait l'élégance de son cou et des mouvements de sa tête; peut-être ses dents n'avaient-elles pas tout l'éclat que l'on aurait pu désirer; ses mains, quoique blanches, étaient un peu trop fortes, et son pied était plutôt mal. Mais que ces légères imperfections étaient grandement rachetées par l'ensemble majestueux de toute sa personne[2]! Bonne à l'excès, polie

1. Vers ce même temps (été de 1807) la reine Louise écrit à madame de Berg : « Je souffre infiniment. Ah! trop souvent des reproches tombent sur moi, sur moi qui porte, comme Atlas le monde, un fardeau de souffrances. Que ne puis-je répondre! Je pleure et j'étouffe mes larmes. Il y eut un an avant-hier que j'eus ma première entrevue avec Napoléon; hier il y eut un an que j'eus ma dernière avec lui. Ah, quel souvenir! Ce que j'ai souffert là, je l'ai souffert beaucoup plus pour d'autres que pour moi-même. Je pleurais, je priais au nom de l'amour et de l'humanité, au nom de notre malheur et des lois qui gouvernent le monde. Et je n'étais qu'une femme, un être faible et pourtant supérieur à cet adversaire, si pauvre de cœur. »

2. La beauté de la reine Louise produisit une grande impression sur tous ceux qui l'approchèrent, et, de Gœthe à madame Vigée-Lebrun, la liste est longue de ceux qui parlent d'elle avec un enthousiasme lyrique, comme d'une « apparition céleste ». (Gœthe, *Dichtung und Wahrheit*). « Il y avait dans le son de sa voix, dit le général de Ségur, une douceur si harmonieuse, dans ses paroles une séduction si aimable et si touchante, dans son attitude tant de charme et de majesté que, interdit pendant quelques instants, je me crus en présence d'une de ces apparitions dont les récits des temps fabuleux nous ont retracé l'image. » (*Histoires et Mémoires*, t. II, p. 210). C'est à peine si

comme je n'ai jamais vu personne l'être aussi bien, obligeante, souvent affectueuse, elle n'était jamais familière. Je l'ai vue parfois plus imposante que qui que ce fût. Je ne sais si elle avait beaucoup d'esprit, mais ses sentiments étaient toujours si nobles, elle se montrait toujours si bien inspirée, que je ne puis croire qu'elle en ait jamais manqué. Admirable pour le roi, dévouée à ses enfants, fille respectueuse, excellente sœur, amie parfaite et courageuse, passionnée pour l'honneur de son pays, elle faisait le bonheur de son intérieur, le charme de la cour et la gloire de ses sujets. Qu'ils étaient fiers ces sujets, lorsqu'elle paraissait en public, qu'elle se montrait au spectacle, et qu'elle y excitait l'admiration et peut-être l'envie des étrangers! Qu'ils étaient vifs et sincères les transports qui l'accueillaient! Le souvenir seul de cette princesse que l'Allemagne regardait comme martyre de la bonne cause a suffi pour électriser une généreuse jeunesse[1]... On invoquait la reine Louise, on se disait que du haut du ciel elle bénissait la noble entreprise dont le succès eût comblé tous ses vœux. Chantée par tous les poètes, représentée par tous les peintres[2], par tous les sculpteurs, mais vivante surtout dans le cœur de tout ce qui l'a connue, jamais on ne laissa autant de souvenirs, autant de regrets. Jamais on ne fut autant aimé, autant adoré. La malveillance l'accusait d'un goût de parure excessif et d'un peu de coquetterie. Quel goût de parure que celui qui se refusa toujours à porter les belles robes de dentelle que Napoléon lui avait envoyées! Un reproche plus grave lui a été adressé, celui d'avoir par d'imprudents conseils attiré sur la Prusse les malheurs d'une

l'on trouve quelques hérétiques du culte de cette beauté. Cependant quelques-uns osaient critiquer chez la reine Louise la longueur de ses pieds ou de ses mains et ils se trouvent, sur ce point, d'accord avec l'auteur de ces *Mémoires*. D'autres allaient jusqu'à affirmer que la banderole de gaze légère qui flottait toujours autour de son cou, avec une grâce que la peinture a illustrée, cachait ingénieusement des cicatrices. (Arnim, *Vertraute Geschichte*, t, III, p. 251-259.)

1. Pendant la guerre de l'Indépendance.

2. Le portrait le plus populaire de la reine Louise est celui de Richter (musée de Cologne). On en voit des reproductions exposées aux vitrines de presque toute les boutiques d'Allemagne. Au musée de Hohenzollern à Berlin il y a un autre portrait, moins célèbre, mais fort beau, de la reine Louise représentée en amazone.

guerre longue et désastreuse. Mais elle-même a trouvé la plus noble excuse lorsqu'elle répondit à Bonaparte qui lui adressait si indélicatement le même reproche : « Sire, la gloire de Frédéric II nous avait égarés sur notre propre puissance. » Le jour où je la vis, hélas! pour la dernière fois, à Memel, elle avait une robe très simple de mousseline blanche et portait à son cou un rang de perles; je les admirais : « Oui, me dit-elle, je me suis permis de les conserver : les perles, en Allemagne, signifient des larmes; elles peuvent me servir de parure. » En effet tous ses autres bijoux furent remis au Roi pour les besoins de l'État. Le noble exemple de la reine fut imité par beaucoup de femmes allemandes. Tous les vains ornements furent sacrifiés, jusqu'aux anneaux d'or, gages de la fidélité conjugale, qui furent remplacés par des anneaux de fer. Une jeune fille qui ne possédait rien qu'une chevelure magnifique la coupa, la vendit et porta au trésor les dix écus qu'elle en obtint[1].

Plusieurs années après la mort de la reine, le roi créa l'ordre de Louise[2], destiné uniquement aux femmes qui, par leurs efforts et leurs conseils, avaient puissamment contribué à la délivrance de la Prusse. Ma sœur aînée, qui avait levé et soudoyé une petite troupe de cinq cents hommes et recueilli dans son château un grand nombre de blessés qu'elle soigna pendant plusieurs mois, fut une des premières à recevoir et porter la croix de Louise.

Je quittai Memel, désolée de me séparer de la famille royale et frémissant à l'idée de rencontrer à quelques lieues de là les avant-postes français. Je traversai ce même pays, si florissant il y avait un an, maintenant dévasté, ruiné par la guerre. Le chaume des cabanes était enlevé, des villages entiers étaient déserts, d'autres réduits en cendres. Les petites croix des

1. L'histoire a conservé le nom de cette jeune fille; elle s'appelait Ferdinande von Schmettau. Née en 1798, elle est morte en 1875. Le sacrifice qu'elle accomplit en 1813 est, encore aujourd'hui, mentionné dans les manuels d'histoire à l'usage des jeunes filles. En 1863, on en fêta le cinquantenaire.

2. Le 3 août 1814. L'ordre de Louise fut créé dans le but de récompenser cent dames ou demoiselles qui, pendant la « guerre d'Indépendance », s'étaient distinguées par leur patriotisme. Les insignes sont la croix de Prusse avec l'initiale L au milieu et ruban blanc avec large liseré noir de chaque côté.

cimetières semblaient plus pressées. La disette et une horrible épidémie régnaient dans ces malheureuses contrées. Les hommes, les animaux mouraient avec une effrayante rapidité. Nous n'osions nous arrêter nulle part, et ne quittions plus notre voiture. Le lait, le beurre, la viande, tout était infecté. Nous n'avons eu, pendant les trois quarts du voyage, d'autre nourriture que du pain d'orge, et d'autre boisson qu'un peu de rhum mêlé dans de l'eau.



Enfin nous arrivâmes à Berlin. On m'avait assurée que le commandant français, M. de Saint-Hilaire [1], était un homme fort poli qui, prévenu de mon arrivée, s'empresserait de me rendre mon appartement. D'ailleurs ma maison, bâtie par Frédéric II pour sa sœur la princesse Amélie, est tellement vaste que plusieurs familles pourraient l'habiter commodément. Je ne faisais donc aucun doute de m'y retrouver dans mes habitudes. Seulement je désirais y arriver de nuit, pour retarder, autant qu'il dépendait de moi, le moment où il me faudrait voir Berlin peuplé d'étrangers. Je sentais que ce spectacle me serait affreux; aussi je ne sortis de ma mauvaise chambre, au fond d'une seconde cour, la seule que l'on ait pu obtenir pour moi,... que huit jours après y être entrée, tant j'avais peur d'entrevoir mes hôtes. A force de représentations et d'instances, nous obtînmes deux chambres pour moi et deux pour ma mère que nous attendions; ces chambres étaient celles que, dans d'autres temps, nos femmes de chambre avaient occupées.

J'étais indignée de mon mauvais établissement, de l'horrible saleté de ma maison, des dégâts que l'on commettait journellement et des plaintes qui arrivaient de partout. Mes tuteurs gémissaient de la ruine que la guerre appelait à sa suite et dont j'avais plus particulièrement souffert que beaucoup d'autres propriétaires par la position de mes terres,

1. Saint-Hilaire (Louis-Vincent-Joseph) né en 1766, général de division en 1800, se distingue dans les campagnes de 1805, 1806 et 1807; gouverneur de Berlin après la paix de Tilsit, tué à Essling (1809).

situées sur les routes militaires, et par l'établissement dans ma maison du commandant français et d'un nombreux état-major, dès les premiers moments de l'occupation de Berlin.

Je ne sortais plus, je ne m'habillais que de noir. Je ne cherchais de distractions que dans le travail et dans les rêves d'un meilleur avenir. Beaucoup de mes amis étaient dispersés; mais le petit nombre de ceux qui se trouvaient à Berlin venaient le soir gémir avec moi sur le malheur du temps.

Ma mère, qui n'était pas Prussienne et qui était entrée dans les combinaisons nouvelles de l'empereur de Russie, n'éprouvait d'ailleurs que de légers changements dans son existence et allait souvent dans la société française. C'est là, qu'éblouie par les succès de Napoléon, son désir de le voir et de connaître la France s'augmentait chaque jour et devint bientôt une sorte de passion. Je venais d'avoir quatorze ans, on songeait à me marier et personne n'avait encore pensé à me faire faire ma première communion. En Allemagne, cette cérémonie marque l'entrée dans le monde d'une jeune personne; à dater de ce jour elle y est complètement admise; elle est présentée à la cour, va partout, et, pour peu qu'elle soit un bon parti, les maris arrivent en foule. Mademoiselle Hoffmann crut avec raison qu'un temps de deuil public ne pouvait guère être mieux employé que par les instructions religieuses nécessaires pour recevoir la confirmation. Ce sacrement précède la première communion chez les luthériens. Un pasteur respectable, M. Riebeck, vint passer une heure chez moi deux fois par semaine; il me fit lire l'Ancien et le Nouveau Testament et, sans discuter les autres cultes, sans me faire connaître les dogmes des autres religions, ses instructions se bornaient à des exhortations morales qui auraient pu convenir également à un calviniste, à un catholique ou à un grec. Le vendredi saint n'était pas pour les protestants un jour qui exclût la consécration; on le choisit pour me donner le sacrement de confirmation. Je le reçus seule dans la grande église Saint-Nicolas[1] et fus ensuite à la sainte table avec tous les fidèles, parmi lesquels il s'en trouvait beaucoup que l'intérêt et la curiosité y avaient attirés. Cette cérémonie fut singulière et

1. Belle église des XIIIe-XVe siècles. Elle se trouve dans le vieux Berlin, Potstrasse.

j'en conserve un souvenir très vif. Au lieu de me faire apprendre par cœur, comme c'est l'usage, les réponses aux questions que le pasteur vous adresse, celui qui m'avait instruite m'engagea à dresser moi-même une sorte de profession de foi : elle montrait le désir d'un jeune cœur d'être utile au prochain et agréable à Dieu qu'il commençait à connaître. Je ne me proclamais que chrétienne; il n'y avait pas un mot dans mon petit discours qui me fit appartenir à une secte plutôt qu'à une autre; il était simple, on en fut touché, car, pendant que je le disais à haute voix, j'entendis sangloter autour de moi. J'étais entourée de tous les serviteurs de notre maison qui, de bonne heure, s'étaient rendus à l'église pour être plus près de moi. Mes maîtres, mes amis, tout Berlin voulait me voir et m'entendre. Cette cérémonie fut à la fois imposante et triste. Suivant l'usage pratiqué le vendredi saint dans notre Église, tout le monde était en deuil; moi-même j'avais une longue robe noire et un voile de la même couleur. Une chaîne, qui suspendait une croix à mon cou, complétait mon vêtement funèbre et me donnait presque l'air d'une religieuse. Des cierges nombreux répandaient par intervalles une vive clarté, mais laissaient dans les ténèbres les voûtes gothiques de l'église. Le jour était bas et nébuleux, et aucun rayon de soleil ne venait diminuer cette solennelle obscurité. Tout dans cette enceinte attristait la pensée. J'éprouvais tout à coup les impressions les plus sombres; l'avenir sembla se dévoiler à mes yeux dans l'instant où le pasteur, après avoir appelé sur moi la bénédiction du Très-Haut, me déclara reçue dans la communion des fidèles; je compris que c'était pour combattre, pour lutter péniblement que l'on me faisait entrer dans la vie, et non pour y parcourir une carrière heureuse et brillante telle que tout semblait me l'annoncer. Les prestiges de mon enfance s'évanouirent; je perdis connaissance vers la fin de la cérémonie. Je n'ai eu depuis que trop de raisons de me convaincre que le cri de mon avenir s'était fait entendre.

Le lendemain, ma mère me dit que Berlin ne lui convenait plus, qu'elle y était mal établie pour le moment, et qu'après le départ des Français, lorsque la cour serait revenue, la froideur que ses opinions politiques avaient inspirée à la reine,

dont elle avait été l'amie intime, lui rendrait désormais le séjour de cette ville désagréable; qu'elle allait donc se fixer dans ses terres en Saxe, jusqu'à ce que mon mariage lui donnât une liberté plus absolue de voyager et d'aller en France, ce qu'elle souhaitait ardemment. Elle me montra, en même temps, un grand désir que je vinsse la rejoindre et, comme je possédais une jolie maison de campagne, à une demi-lieue de la sienne, dans laquelle je serais indépendante de fait et cependant sous l'aile maternelle, ce que mon âge rendait de plus en plus nécessaire pour moi et plus convenable, je l'assurai que je ne tarderais pas à la suivre. Je me réservai, cependant, de venir encore passer l'hiver suivant à Berlin, pour y trouver les maîtres dont j'avais besoin.

Les plus grands méfaits qui s'étaient passés dans ma maison dataient du premier commandant français, le général Hulin[1]. Je n'avais pas eu trop à me plaindre de son successeur le général Saint-Hilaire; et cependant je ne l'avais vu qu'une fois, à mon arrivée, car mon accueil maussade et fier ne l'avait pas engagé à renouveler ses visites. Je n'avais donc aucun rapport avec lui, lorsqu'il entendit parler de mon départ pour la Saxe; il sut que je devais traverser un pays infesté de malfaiteurs qui profitaient des désordres de la guerre pour dévaliser impunément les voyageurs et il m'offrit, sans rancune et de fort bonne grâce, deux de ses aides de camp pour m'accompagner... J'acceptai et j'eus raison, car nous fûmes attaqués à une demi-journée du but de notre voyage. M. Lafontaine. un des aides de camp du général, tué depuis à Wagram, fut dangereusement blessé par un des brigands qui voulaient nous dévaliser. Nous leur échappâmes, mais ce ne fut qu'avec peine que nous parvînmes à transporter le pauvre blessé. Il resta dix semaines chez nous à la campagne; en le soignant nous prîmes en amitié lui et son général, avec lequel cet accident nous mit en correspondance.

1. Voir A. Lévy, *Napoléon et la Paix*, 1 vol. in-8°, 1902, p. 621 et suiv. — Hulin (Pierre-Augustin comte), né à Genève en 1758, l'un des « vainqueurs de la Bastille », général de division, préside la commission militaire chargée de juger le duc d'Enghien (1804), gouverneur de Berlin en 1806, blessé par Mallet lors de la fameuse conspiration, mort en 1819.



Je touchais à ma quinzième année et, malgré les ravages de la guerre, on me croyait encore assez de fortune pour que des grands seigneurs ruinés, tels que les princes de Hohenlohe et de Solms, désirassent rétablir leurs affaires en m'épousant. Mon éducation que l'on savait avoir été soignée et ma position qui était brillante me faisaient aussi rechercher par des princes plus considérables, tels que les ducs de Cobourg et de Gotha et le prince Auguste de Prusse.

J'avais une de ces figures qui, sans plaire à tout le monde, étaient toujours remarquées; elle parut faire assez d'impression sur le jeune prince Florentin de Salm, pour que j'eusse raison de soupçonner qu'il était amoureux de moi.

Ma mère avait la bonté de recevoir les visites et les soins de tous ces messieurs qui, pour la plupart, l'ennuyaient assez. Quant à moi, j'habitais, comme je l'ai dit, un joli pavillon carré placé au milieu d'un parc charmant et situé à une demi-lieue du château de ma mère. Je n'allais guère chez elle, à Löbichau, qu'aux heures où je savais la trouver seule et me plaisais à me rendre, pour ainsi dire, invisible aux yeux de tous ces prétendants. Ma mère ne voulait avoir l'air ni de les repousser, ni de les encourager, elle répétait que j'étais maîtresse de mon choix, et, comme je n'osais dire qu'il était tout fait, il fallait bien recevoir dans mon castel ces messieurs que ma mère venait de temps en temps me présenter. Je n'étais que polie et ne me montrais ni flattée, ni touchée de leurs soins. Quoique la manière dont on me les faisait passer en revue ne dût pas leur être très agréable, rien ne les décourageait; il serait difficile d'être plus tenace; surtout le prince de Mecklembourg et le prince de Reuss avaient complètement établi leur domicile chez ma mère. Le secrétaire, le médecin, la demoiselle d'honneur, les amis, les connaissances, tous étaient employés; chacun d'eux était dans les intérêts d'un de mes amoureux. J'entendais chanter leurs louanges toute la journée, sans être touchée; j'écoutais du plus beau sang-froid leurs déclarations et les éloges qu'ils me donnaient, et n'étais

jamais occupée qu'à les déjouer par mon maintien insensible et dédaigneux. Cette lanterne magique m'amusait assez; j'étais d'ailleurs charmée que le prince Adam entendît dire que j'étais fort recherchée et qu'il sût, en même temps, que je n'accueillais aucune proposition.

On trouvera peut-être que je me suis étendue, avec une orgueilleuse complaisance, sur le nombre et la qualité des personnes qui me recherchaient en mariage. J'ai hésité à les nommer; mais je me suis dit que, si jamais ces souvenirs avaient quelque publicité, les personnes que je cite auraient, ainsi que moi, disparu pour toujours, et qu'il est nécessaire pour l'intelligence future de ma position de bien faire connaître ce qu'elle était dans le principe; on comprendra beaucoup mieux que de toutes les chances qui m'étaient offertes, j'ai couru la moins vraisemblable. Le prince Adam était à Varsovie, d'où il écrivait à l'abbé Piattoli qui était venu nous joindre, que son projet était d'aller aux eaux de Bohême avec sa mère, de venir ensuite à Löbichau et là de me demander formellement en mariage. Mais la vieille princesse Czartoryska, qui, au fond du cœur, désirait que son fils épousât une jeune personne qu'elle avait élevée et qu'elle adorait, trouvait chaque jour un prétexte pour retarder son voyage; elle laissa passer la saison des eaux et alors ne parla plus que de l'année prochaine. Ma mère se montrait blessée pour moi de cette mauvaise grâce; l'abbé ne répondait qu'avec embarras aux reproches qu'elle lui faisait de m'avoir exclusivement attachée à un projet qui éprouvait des difficultés auxquelles je n'étais pas faite pour m'attendre. Je trouvais qu'elle avait un peu raison, mais j'étais loin d'en convenir; je croyais le Prince tout aussi contrarié que moi et cette conviction me faisait supporter, avec plus de douceur que je n'en montrais habituellement, les mécomptes de l'amour-propre.

Les choses en étaient là, lorsqu'une lettre de l'empereur Alexandre annonça à ma mère que d'Erfurt[1], où il était alors, il viendrait la voir; il la prévenait qu'il ne lui demanderait qu'à dîner et qu'il ne serait accompagné que du prince Troubetzkoi, son aide de camp, et de M. de Caulaincourt, ambas-

1. L'empereur Alexandre quitta Erfurt le 14 octobre 1808. Il y était depuis le 28 septembre.

sadeur de France[1], qui retournait avec lui à Pétersbourg. En effet, le 16 octobre 1808, l'Empereur arriva à Löbichau, à cinq heures du soir. Ma mère insista pour que je sortisse de ma retraite ce jour-là : j'obéis. Elle était entourée de sa sœur, Élisa van der Berke, de ses filles, la princesse de Hohenzollern, la duchesse d'Acerenza et moi, du grand-duc de Mecklembourg, beau-père de l'Empereur, du prince Gustave, dont j'ai déjà parlé, du prince de Reuss et d'un grand nombre de personnes que la curiosité avait attirées. L'Empereur fut plein de grâce pour tout le monde et voulut surtout être occupé de moi. Il me dit qu'il me trouvait grandie, embellie et ajouta, en plaisantant, qu'il savait que j'étais, comme Pénélope, entourée de beaucoup de prétendants qui se plaignaient de mes rigueurs. J'étais si éloignée de supposer qu'il fût venu avec l'intention de fixer le choix de ma mère, que je répondis sans embarras à cette plaisanterie qui dura assez longtemps. A table, ma mère et M. de Caulaincourt me séparaient de l'Empereur, de manière que la conversation passait devant eux. Tout à coup l'Empereur me demanda si je n'étais pas frappée d'une sorte de ressemblance, qu'il prétendait avoir découverte, entre le prince Czartoryski et M. de Périgord[2].

« De qui Votre Majesté veut-elle parler? répondis-je, en rougissant de m'entendre interpeller par une question que j'aurais cru plus délicat de ne pas m'adresser. — Mais de ce jeune homme assis là-bas, du neveu du prince de Bénévent, qui accompagne le duc de Vicence à Pétersbourg, fut la réponse de l'Empereur. — Pardon, Sire, je n'avais pas remarqué l'aide de camp du duc de Vicence, et j'ai la vue si basse

1. Le marquis de Caulaincourt (1773-1827) avait suivi la carrière des armes. Envoyé à Saint-Pétersbourg à l'avènement d'Alexandre (1801), il fut à son retour nommé aide de camp de Bonaparte, premier consul. Grand écuyer de l'Empereur (1804), général de division, duc de Vicence (1805), il fut de nouveau envoyé à Saint-Pétersbourg comme ambassadeur, en 1807. Le duc de Vicence jouit d'un grand crédit auprès de l'Empereur de Russie, qu'il accompagna à Erfurt. Rappelé en 1811, il fit la campagne de Russie et rentra à Paris avec Napoléon. Sénateur, ministre des affaires étrangères, il représenta la France aux conférences de Prague, de Francfort et de Châtillon. Il fut de nouveau ministre des affaires étrangères pendant les Cent-Jours.

2. Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord, né le 2 août 1787, depuis duc de Dino, et plus tard duc de Talleyrand-Périgord, mort en 1873 à Florence.

qu'il m'est impossible, d'ici, de distinguer ses traits ». Ma mère eut l'air mécontent. L'Empereur se tut et M. de Caulaincourt me dit que le neveu du prince de Bénévent n'était pas son aide de camp, qu'il était momentanément attaché à l'ambassade de Pétersbourg. Cette explication ne m'intéressait guère et je l'écoutai à peine. Après le dîner, l'Empereur pria ma mère de passer dans son cabinet; ils y restèrent enfermés deux heures. En quittant le salon ma mère me dit : « Soyez polie pour le duc de Vicence, causez avec lui, vous savez que l'Empereur le traite comme son ami. Je n'ai pas obtenu de vos sœurs qu'elles lui adressassent la parole; votre tante partage toutes les ridicules préventions dont il est l'objet; mais vous qui êtes trop jeune pour avoir des opinions politiques, ou du moins pour en montrer, je vous charge de vous occuper de M. de Caulaincourt, car je ne veux pas qu'il parte mécontent. » Je me dévouai; et pendant que mes sœurs et ma tante causaient avec le petit groupe de princes allemands, je m'assis à côté de l'ambassadeur. La conversation d'une très jeune personne avec un général de l'armée de Bonaparte ne pouvait être, réciproquement, bien satisfaisante; elle le fut cependant pour moi; je trouvai à M. de Caulaincourt l'air noble et beaucoup d'usage du monde. M. de Vicence était loin de ressembler aux courtisans de Napoléon que j'ai vus depuis. Probablement je lui parus moins gauche et moins maussade qu'aurait dû l'être aux yeux de l'élégance française une personne élevée au fond de l'Allemagne, car dans une lettre qu'il écrivit le lendemain au prince de Bénévent, dont il était l'ami, il fit de moi assez d'éloges. J'ai lu, depuis, cette lettre; elle commençait par ces mots : « La belle Dorothée a quinze ans; elle paraît fort bien élevée. Nous avons trouvé le château rempli d'épouseurs, mais le grand rival n'y était pas. »

L'Empereur quitta Löbichau à onze heures du soir. Ma mère ne me dit rien du sujet de la conversation avec lui; elle me demanda seulement le lendemain comment j'avais trouvé M. de Périgord. « Mais, maman, je ne l'ai pas regardé; il me semble, d'ailleurs, qu'il s'est tenu constamment dans le premier salon. » La même question fut répétée à mes sœurs; elles firent à peu près la même réponse. Il se trouva que personne ne s'était occupé du neveu d'un homme qu'on regar-

dait alors en Allemagne comme presque aussi puissant que Napoléon lui-même. Ce manque d'attention donna de l'humeur à ma mère; elle fit dire à M. Piattoli de venir lui parler, s'enferma avec lui et fut aussi rêveuse le reste de la journée que l'abbé parut attristé et découragé; cependant personne ne dit un mot.

Mademoiselle Hoffmann, qui voyait qu'on se défiait d'elle et qui en était très blessée, me dit qu'elle croyait que nous ferions bien de retourner à Berlin. J'étais moi-même vaguement troublée de l'air préoccupé de ma mère et de l'abbé; celui-ci évitait même de me parler du prince Adam. Enfin, mécontente de tout le monde, je ne demandais pas mieux que de m'éloigner et je repris assez tristement, au mois de novembre, la route de Berlin. Les armées françaises devaient évacuer la ville dans quelques semaines[1]; déjà une partie des bureaux du commandant était renvoyée et mon appartement me fut rendu. Le général Saint-Hilaire, touché des soins assidus que nous avions eus pour son aide de camp, cherchait par toutes sortes de moyens à nous laisser de lui des souvenirs agréables; nous lui savions gré de son intention et, pendant les dernières semaines, il s'établit entre lui et nous une réciprocité de bons procédés, desquels il résulta une sorte d'amitié qui me fit donner à sa mémoire des regrets véritables, lorsque j'appris l'année suivante qu'il avait été tué à la bataille d'Essling.

Le jour de naissance de ma mère était au mois de février et elle me répétait si souvent, dans ses lettres, qu'elle espérait que je viendrais la retrouver à cette époque, qu'il me fut impossible de ne pas céder à son désir. D'ailleurs l'abbé Piattoli, qui était resté auprès d'elle, m'écrivait des lettres si entortillées, si énigmatiques, sur l'objet qui m'intéressait le plus au monde, que je ne fus pas fâchée d'éclaircir définitivement ma situation qui me semblait de plus en plus environnée de mystère. Je quittai Berlin à la fin de janvier : hélas! je disais un bien long adieu à cette ville, mon berceau, le théâtre des innocentes joies de mon enfance!

Je m'arrêtai dans une petite ville, à quelques lieues de

1. Les troupes françaises partirent de Berlin le 3 décembre 1808.

Löbichau, pour voir l'abbé Piattoli et causer avec lui. Il s'était établi là pour être plus près des médecins. Atteint de la cruelle maladie dont il est mort, je le trouvai si souffrant, si changé, que je n'osai presque aborder la question qui me tenait le plus au cœur. Je lui demandai cependant s'il avait des nouvelles du prince Czartoryski. « Je n'en ai point, me dit-il : ce silence doit vous prouver, ma chère enfant, que nos rêves étaient des chimères. — A Dieu ne plaise! m'écriai-je. — N'en parlons plus, reprit-il avec émotion, ce sujet de conversation me fait mal. » Forcée au silence, je le quittai aussi remplie d'incertitude que lorsque j'étais arrivée près de lui.

Ma mère me reçut avec une joie et une grâce que je ne lui avais jamais vues. Elle me dit que dans la mauvaise saison, il ne fallait pas songer à habiter mon pavillon d'été, qu'elle m'avait fait préparer un appartement et qu'elle voulait absolument me garder. Tout me paraissait étrange et nouveau dans cet accueil et semblait m'annoncer quelque événement connu de tout le monde, excepté de moi. Je ne pouvais définir l'espèce de terreur dont je me sentais agitée; les caresses même de ma mère m'inquiétaient, mais ce qui me déplaisait par-dessus tout c'était la présence inattendue d'un polonais, le comte Balowski, jadis de la société de ma mère et qui s'était depuis établi en France; il me paraissait tombé des nues; je ne pouvais deviner le motif qui le faisait arriver tout droit de Paris, au cœur de l'hiver, dans un lieu qui ne devait lui offrir ni intérêt, ni amusement. Cependant trois ou quatre jours s'étaient passés sans qu'il fut survenu le moindre changement; je commençais à me calmer, lorsqu'un soir, pendant que tout le monde était à écrire pour le départ du courrier et que j'étais seule au salon à préparer du thé, j'entendis le petit cor de chasse de nos postillons allemands annoncer l'arrivée d'un étranger. Un valet entra presque aussitôt et me demanda où était ma mère. « Dans son cabinet, elle veut être seule. — Mais il faudrait cependant l'avertir qu'un officier français, le même qui était ici avec M. de Vicence, vient d'arriver. » A l'instant je compris tout, et les grâces de l'Empereur, et les soins de ma mère, et cette prétendue ressemblance avec le prince Czartoryski; je ne pus donner aucun ordre à l'homme qui était devant moi, encore moins prévenir

ma mère. Terrifiée de l'idée que M. de Périgord pouvait entrer dans ce salon où j'étais seule, je ne songeai qu'à me sauver. Je traversai le vestibule en courant, je montai rapidement l'escalier, j'arrivai enfin, hors d'haleine, dans ma chambre. Mademoiselle Hoffmann qui s'y trouvait me demanda ce qui m'était arrivé. « Il est ici, répondis-je. — Qui, le prince Adam? — Hélas! non, ce Français! » Et me voilà à fondre en larmes. « Je suis sûre qu'il vient pour m'épouser. — Eh bien, vous le refuserez. — Oui, mais maman? — Elle ne vous a pas contrariée, jusqu'à présent. — Parce qu'elle ne se souciait d'aucun des mariages que j'ai refusés; mais vous connaissez son amour pour la France, son désir de s'y fixer. — Elle ne peut vous contraindre : calmez-vous donc, vous ne serez pas en état de paraître et ce qu'il y aurait de pis serait de montrer le trouble dans lequel vous êtes. » Me voilà donc séchant mes larmes et descendant avec un maintien assez calme au salon où l'on m'avait déjà demandée.

Ma mère était à la fois rayonnante et embarrassée; elle tenait dans ses mains plusieurs lettres qui paraissaient lui avoir été remises à l'instant. Après les avoir parcourues, elle me présenta à M. de Périgord que pour le coup il fallut bien regarder. M. Batowski était affairé, enchanté, insupportable; tout le reste de la maison paraissait aussi triste que je l'étais moi-même. Pourquoi en effet cette soudaine apparition? Comment l'expliquer si ce n'était pas ma proposition de mariage que ma mère paraissait disposée à accueillir. Je me retirai de bonne heure et ne dormis guère.

Le lendemain matin, on vint dire à mademoiselle Hoffmann que ma mère désirait lui parler; elle s'habille à la hâte, descend, remonte fort troublée, au bout d'une heure, et me dit : « Allez chez madame votre mère, elle vous demande. — Que vous a-t-elle dit? que veut-elle de moi? — Vous le saurez, allez, et ne la faites pas attendre. » J'arrive chez ma mère qui était encore couchée; des lettres, les mêmes, à ce que je crus, que celles de la veille, étaient éparses sur son lit. » Il est temps, me dit-elle, de vous faire connaître le véritable motif de la visite que l'Empereur de Russie m'a faite ici, à son retour d'Erfurt. Il croit avoir de grandes obligations au prince de Bénévent et il voudrait les reconnaître; Sa Majesté ayant

témoigné à ce prince le désir de lui être agréable, celui-ci l'a prié de protéger auprès de moi la demande qu'il voulait me faire de votre main pour son neveu. L'Empereur a donné sa parole que ce mariage aurait lieu; il est venu me le dire, en ajoutant qu'il comptait trop sur mon amitié pour ne pas être sûr que je l'aiderais à donner à un homme qu'il aime et qu'il lui importe de satisfaire, la seule preuve d'amitié qu'il eût l'air de désirer. J'ai répondu à l'Empereur que toujours disposée à lui montrer le dévouement et la reconnaissance que je professe pour lui, je craignais cependant qu'il ne vînt m'en demander une preuve qu'il ne serait pas en mon pouvoir de lui donner. Je lui ai dit : « Vous connaissez, Sire, les idées anti-françaises des têtes allemandes, ma fille les partage toutes; elle a beaucoup d'absolu dans le caractère, sa position la rend indépendante, et ses sœurs, ses parents, ses amis, la cour de Prusse, toute l'Allemagne crieront contre ce mariage. Sans avoir à me plaindre de Dorothée, je sais cependant que j'ai peu d'influence sur son esprit; et d'ailleurs, je vous dirai avec franchise, Sire, qu'il est depuis longtemps question du mariage de ma fille avec un des anciens amis de Votre Majesté. Le prince Adam Czartoryski est l'homme qu'elle préfère; je n'ai aucune raison grave à opposer à son choix et je ne vois aucun moyen d'empêcher que ce mariage n'ait lieu l'année prochaine. — Le désirez-vous? reprit l'Empereur. — Non, Sire : une grande différence d'âge, le caractère difficile de la vieille princesse et la mauvaise grâce qu'elle a mise jusqu'à présent dans cette affaire, m'en éloignent plutôt. — Alors, dit l'empereur, je n'admets aucune de vos autres raisons; la jeune Dorothée, à quinze ans, ne peut avoir des opinions politiques bien arrêtées; pour éviter tout le commérage que vous redoutez, il ne faut parler du mariage que je sollicite qu'au dernier moment; d'ailleurs, votre fille et vous-même seriez fixées en France et les cris de l'Allemagne vous seraient alors bien indifférents. Je crois la jeune princesse trop bien élevée pour que l'influence maternelle puisse être nulle sur elle lorsque vous consentirez à l'employer. Quant à Adam Czartoryski, je vous assure qu'il ne se soucie nullement de se marier[1], et

1. En 1817, il épousa la princesse Sapieha.

qu'il se laissera toujours gouverner par sa mère, qui est une vieille polonaise intrigante et dangereuse. Je ne vois dans tout ceci qu'une jeune tête que l'on s'est plu à exalter, car Adam est un excellent homme, sans doute, mais il est devenu si sauvage et si triste que rien en lui ne me semble propre à séduire une personne de quinze ans. Enfin, ma chère duchesse, je n'accepte aucune excuse; j'ai donné ma parole; je demande la vôtre, et je la demande comme un témoignage de l'amitié que vous m'avez promise et que je crois mériter. » — « Vous connaissez, ma chère enfant, continua ma mère, la reconnaissance que je dois à l'empereur Alexandre; vous savez qu'en Russie les bontés du souverain sont toujours précaires; que tout dépend de sa fantaisie et qu'il est pour moi du plus grand intérêt de soigner sa bienveillance; je lui ai promis que je ferais mon possible pour vous décider au mariage qu'il désire; je vous prie donc de ne pas refuser sans avoir pesé les avantages qui peuvent résulter pour toute votre famille de cette alliance. Lisez d'abord les lettres que je viens de recevoir. » Elle me remit alors les deux lettres qui étaient sur son lit; la première était de l'Empereur qui répétait à peu près et avec de nouvelles instances toutes les choses qu'il lui avait dites; la seconde était du prince de Bénévent. Il est inutile de dire qu'elle était parfaitement spirituelle et aussi adroite que possible pour diminuer les préventions dont la France et lui-même étaient l'objet. Il parlait de son neveu Edmond de Périgord comme d'un jeune homme qu'il aimait comme son fils, qu'il regardait comme tel et qui serait son héritier. Il parlait ensuite de moi de la manière la plus flatteuse et finissait par un mot touchant sur sa vieille mère[1] âgée de quatre-vingts ans, qui serait si heureuse, disait-il, de voir le bonheur de sa famille assuré, avant de finir sa grande carrière. Il ajoutait un alinéa sur l'éclat de la naissance, le lustre des anciens souvenirs et sur la noblesse sans mélange des grandes familles d'Allemagne. Enfin, je ne crois pas que, dans toute sa carrière ministérielle, le prince de Bénévent ait jamais rédigé avec autant de soin la note diplomatique la plus importante. Cette

1. Alexandrine de Damas, fille de Joseph de Damas, marquis d'Antigny, mariée à Charles-Daniel de Talleyrand-Périgord (1734-1788), lieutenant-général, menin du Dauphin.

lettre me fit quelque impression, au lieu que je ne trouvais dans les raisonnements autocrates d'Alexandre qu'un abus de position révoltant.

Lorsque j'eus replacé silencieusement les deux lettres sur le lit de ma mère, elle me demanda si je n'avais donc rien à lui dire. « Si je ne me croyais pas engagée au prince Adam, si, dès l'âge de douze ans, je n'avais pas accoutumé mon esprit à le regarder comme le seul homme que je doive épouser, si je n'étais pas arrivée à m'attacher sincèrement à cette idée et à placer toutes mes espérances de bonheur dans cette union, j'aurais pu, ma chère maman, répondis-je, essayer d'oublier le passé et de vaincre toutes mes répugnances actuelles pour faire une chose que vous paraissez désirer vivement; mais comme je ne peux croire que les retards qu'éprouve l'arrivée du prince Adam tiennent à sa volonté et que je ne puis me persuader, après tout ce qu'on m'a dit, qu'il n'attache plus à moi aucun prix, je croirais manquer à toutes les espérances que vous m'avez permis de donner et de concevoir, si je m'occupais de tout autre établissement; quitter ma patrie, aller à la cour de Bonaparte, m'éloigner de tous mes amis, épouser quelqu'un que je ne connais pas, accepter une position dont j'ignore tous les détails, seraient des difficultés qui, toutes réelles qu'elles sont, pourraient être surmontées pour vous faire plaisir et arranger vos rapports avec l'empereur Alexandre ; mais votre situation n'est heureusement pas assez mauvaise, ma chère maman, pour que je me croie obligée de lui sacrifier ce que depuis si longtemps je regarde comme devant assurer le bonheur de mon avenir. »

Je voulais lui baiser la main ; elle la retira et montra à la fois de l'humeur et de la tristesse, car elle avait des larmes dans les yeux. Elle me dit avec humeur et émotion que je sacrifiais sa tranquillité et que je compromettais sa position russe pour des chimères, que j'allais de plus lui attirer l'inimitié du prince de Bénévent, regardé par les étrangers comme très puissant et très redoutable, que Napoléon lui-même croirait mon refus dicté par la haine contre la France et que les persécutions s'étendraient sur toutes les positions et sur tous les individus de notre famille. Elle se plaignait d'être peu heureuse par ses enfants et de trouver surtout en moi, qu'elle

disait préférer à mes sœurs, une singulière ingratitude. « Vous voyez, me dit-elle, que l'Empereur vous croyait assez bien née pour ne pas douter de l'influence que votre mère pourrait avoir sur vous; mais vous placez dans votre indépendance et dans votre froideur à mon égard une sorte d'amour-propre qui appartient au plus mauvais caractère. Du moins, soyez polie pour M. de Périgord; et pour ne pas vous donner un ridicule, je laisserai passer deux ou trois jours avant de répondre au prince de Bénévent, car il faut au moins que vous ayez l'air de réfléchir. Je veux aussi que vous soyez plus obligeante pour M. de Batowski; il connaît tous les rapports de M. de Talleyrand et vous pouvez bien consentir à écouter ce qu'il aurait à vous dire sur cette illustre famille. »

Je n'avais jamais vu ma mère aussi émue, aussi mécontente et cette excessive agitation dans une personne habituellement si douce et si calme me fit une impression inattendue et douloureuse. Ces reproches si nouveaux dans sa bouche me brisèrent le cœur. Je sortis tout en pleurs de sa chambre et remontai dans la mienne où mademoiselle Hoffmann m'attendait. Je lui racontai ce qui venait de se passer et elle me dit que ma mère l'avait prévenue de la proposition qu'elle allait me faire et lui avait demandé sa parole d'honneur de n'influencer en rien ma décision. « Je la lui ai donnée, ajouta-t-elle, avec d'autant moins de restriction que pour la première fois elle m'a vivement reproché d'être la cause de votre froideur et de votre manque de confiance à son égard. Suivez donc vos propres inspirations; vous avez assez d'esprit pour vous guider vous-même; je ne veux me charger d'aucune responsabilité dans une question aussi délicate; je me borne à vous engager à être polie pour M. de Périgord et à laisser M. Batowski vous parler; vous devez cette marque de déférence à madame votre mère. »

J'appris alors positivement ce dont je commençais à me douter, c'est que M. Batowski avait été le premier à donner à M. de Talleyrand l'idée de me demander en mariage pour son neveu, qu'il l'avait prévenu en même temps de celui dont il était question avec le prince Czartoryski et avait indiqué l'empereur Alexandre comme pouvant seul lever cette difficulté. Dans la même journée il me fallut entendre l'éloge de

tous les Talleyrand du monde. Il était facile de louer le prince de Bénévent sur son esprit et ses grands talents. Sa position brillante sans doute fut encore magnifiée et ses brouilleries avec Bonaparte furent passées sous silence, non seulement auprès de moi, mais surtout auprès de ma mère qui était charmée, éblouie du crédit que l'on supposait encore au vice-grand électeur. M. Edmond fut représenté comme un jeune homme d'une bravoure éclatante et d'un caractère charmant; son père comme tout ce que l'on pouvait voir de plus séduisant et de plus aimable; madame de Noailles [1], sœur de M. Edmond, comme la bonté, la simplicité et en même temps l'élégance en personne. Enfin ils étaient tous des êtres parfaits. Il fallait cependant bien dire quelques paroles de la princesse de Bénévent; mais il en parla très légèrement et comme d'une personne si insignifiante et si annulée qu'elle ne pouvait être regardée comme un inconvénient. Je faisais bien la part de l'exagération commandée par la situation de M. Batowski, mais je ne pouvais prévoir qu'elle fût aussi démesurée. « Si j'étais libre encore, lui dis-je, tout ce que vous m'apprenez serait bien propre à détruire ma répugnance; mais je me regarde comme engagée, je l'ai dit à ma mère, et je n'ai rien à ajouter. »

Quelle était, cependant, l'attitude de M. de Périgord? Celle d'un très jeune homme fort embarrassé d'être examiné et probablement refusé par une jeune personne triste et maussade. Il montrait d'ailleurs la plus grande réserve et ne parlait presque jamais. Il était impossible d'augurer de son caractère et de son esprit, car personne n'a jamais fait autant d'usage... du silence.

M. Batowski nous dit le soir même qu'il irait le lendemain savoir des nouvelles de M. Piattoli. Il revint le second jour et me remit une lettre de ce pauvre abbé dont l'état empirait à vue d'œil. Je montai dans ma chambre pour lire cette lettre; elle était tracée d'une main tremblante et je fus bouleversée de son contenu. « Toutes nos espérances sont détruites, me disait-il; j'ai enfin reçu des nouvelles de Pologne; elles ne

1. Françoise de Talleyrand-Périgord, née en 1785; elle épousa en 1803 Just, comte de Noailles, plus tard duc de Poix, qui fut chambellan de l'Empereur. Elle mourut en 1863.

sont pas du prince Adam, mais d'un ami commun qui m'annonce que le mariage du Prince avec mademoiselle Matuschewitz est arrangé, que tout Varsovie en parle, et que la vieille princesse est enchantée. Voilà donc, ma jeune amie, l'explication de ce long silence. » Sa lettre était courte : « Je suis si souffrant, ajoutait-il, que je ne puis en écrire davantage. »

Je demandai des chevaux à l'instant et, faisant à peine quelques excuses à ma mère, je partis pour chercher à obtenir plus de détails de l'abbé et m'assurer de la vérité d'un fait qui me paraissait impossible à croire. J'arrive, je trouve M. Piattoli presque mourant. Il voulait être seul et j'eus beaucoup de peine à obtenir qu'il me vît un instant. « Soyez heureuse, me dit-il, sans me donner le temps de faire une seule question. Soyez bien pour votre mère. Votre imagination me fait trembler, mais vous avez beaucoup d'esprit; servez-vous-en dans les circonstances difficiles que je prévois pour vous. Vous avez été le grand intérêt de mes dernières années; pardonnez-moi d'avoir voulu diriger votre avenir et confiez-le désormais à madame votre mère. » Il se tut, je voulus parler, mais il ne me répondit pas et me fit signe de la main de m'éloigner; il mourut quelques jours après.

La personne qui, avec un zèle admirable, l'a soigné pendant sa longue maladie, et ne l'a pas quitté dans ses derniers moments, possédait sa plus intime confiance. Voici ce qu'elle m'a raconté lorsque, mariée depuis quatre ans, je vins momentanément en Allemagne et que je demandai à la voir.

Ma mère, craignant de déplaire à l'empereur Alexandre, passionnée pour la France où elle désirait se fixer et aussi heureuse d'avoir en moi un prétexte pour réaliser ce projet que mécontente du mariage qui devait m'établir en Pologne, avait montré avec confiance à l'abbé Piattoli ses craintes et ses désirs. Elle avait renouvelé ses plaintes de ce qu'il m'eût placée sous la dépendance des caprices d'une famille arrogante et dédaigneuse et lui avait même, pour la première fois, vivement reproché de n'avoir pas trouvé en lui le dévouement auquel elle aurait dû s'attendre après les services qu'elle lui avait rendus jadis. Enfin elle agit si vivement sur l'esprit du pauvre abbé qu'elle obtint de lui la promesse qu'il ne se mêle-

rait plus de ce mariage et qu'il chercherait même à m'en détacher en se servant, pour y parvenir, de la mauvaise grâce de la vieille princesse et de l'indolence de son fils.

Mais, depuis les dernières scènes de Löbichau, il ne suffisait plus de me parler du long silence du prince, il fallait le motiver. M. Batowski s'offrit pour aller décider l'abbé à un mensonge qui, disait-il, deviendrait bientôt une réalité, puisqu'en effet on savait que la vieille princesse désirait que son élève devînt sa belle-fille. Le mensonge, suivant lui, était peu de chose; il consistait seulement à me faire croire que le fils avait consenti au mariage qui n'était encore que projeté par la mère. Il ne doutait pas que cette conviction ne me rendît docile aux vœux de la mienne. M. Batowski manœuvra si bien qu'il obtint la lettre dont j'ai parlé et qui décida mon sort...

J'étais revenue de chez le pauvre abbé non seulement désolée de l'état dans lequel je l'avais laissé, mais le cœur ulcéré des torts que je croyais au prince Czartoryski. S'il avait pu me rester quelques doutes à cet égard, une vieille dame polonaise, la comtesse Olinska, amie de ma mère, et à qui on avait fait aussi la leçon, aurait achevé de les dissiper. Le lendemain de mon retour de chez l'abbé, elle nous dit, pendant que nous étions tous réunis, que des lettres de Varsovie qu'elle venait de recevoir annonçaient le mariage de M. Adam: elle ajouta beaucoup de détails que je n'écoutai plus.

Convaincue, indignée, je me lève, prie ma mère de passer dans la chambre à côté et lui dis, dans ce premier moment d'amertume, que puisque le prince Adam rompait lui-même ses engagements, je me regardais comme libre des miens, que je serais bien aise d'être mariée bien avant lui; que mon cœur étant indifférent pour tout le monde, je ne demandais pas mieux que de fixer mon choix sur la personne qui convenait à ma mère et qu'elle pouvait dès ce moment donner ma parole à M. de Périgord.

Je parlais vite avec des larmes dans les yeux et dans la voix, mais ma mère eut l'air de ne s'apercevoir de rien, m'embrassa avec transports, m'applaudit, loua ma fierté, excita encore mon ressentiment, me remercia de prendre un parti qui allait

combler tous ses vœux et, sans perdre une minute, me dit qu'elle allait annoncer cette bonne nouvelle à M. de Périgord.

J'aurais voulu l'arrêter, mais elle était déjà rentrée dans le salon et je courus alors m'enfermer dans ma chambre, d'où je ne voulus pas redescendre de la soirée et je passai la nuit à pleurer.

Le lendemain, ma mère vint elle-même me trouver, elle me remercia encore, me cajola beaucoup et me dit qu'il fallait faire de bonne grâce la chose à laquelle je m'étais décidée, qu'elle me priait de descendre, que je trouverais M. de Périgord chez elle et qu'il serait ridicule que je ne fusse pas aimable pour lui. Je la suivis avec les yeux rouges et l'air du monde le plus abattu. Ma mère nous dit avec gaîté : « Allons je vais vous laisser seuls, vous avez sans doute beaucoup de choses à vous dire ». Et que pouvions-nous nous dire ?

Assis en face l'un de l'autre, nous fûmes longtemps dans le plus profond silence. Je le rompis en disant : « J'espère, Monsieur, que vous serez heureux dans le mariage que l'on a arrangé pour nous. Mais je dois vous dire, moi-même, ce que vous savez, sans doute, déjà, c'est que je cède au désir de ma mère, sans répugnance à la vérité, mais avec la plus parfaite indifférence pour vous. Peut-être serai-je heureuse, je veux le croire, mais vous trouverez, je pense, mes regrets de quitter ma patrie et mes amis tout simples et ne m'en voudrez pas de la tristesse que vous pourrez, dans les premiers temps du moins, remarquer en moi. — Mon Dieu, me répondit M. Edmond, cela me paraît tout naturel. D'ailleurs, moi aussi, je ne me marie que parce que mon oncle le veut, car, à mon âge, on aime bien mieux la vie de garçon. »

Cette réponse ne me parut ni bien sensible ni bien flatteuse ; mais en ce moment j'aurais été désolée de trouver un empressement auquel je n'aurais pas répondu et cette indifférence annoncée de part et d'autre était ce qui pouvait le mieux me convenir. Ma mère s'empressa d'écrire à Paris et à Pétersbourg. Les lettres partirent le jour même. M. de Périgord et M. Batowski nous quittèrent le lendemain sans que nous nous fussions reparlé, ils allèrent retrouver le prince de Bénévent, prendre avec lui les derniers arrangements et devaient revenir promptement, accompagnés de mon futur beau-père, pour la

noce qui était fixée à un mois. Ma mère fit aussitôt part de ce mariage à toutes ses connaissances ; mais elle ne montra aucune des réponses qu'elle reçut. Elles étaient toutes très froides et ne lui plaisaient guère. L'une des premières personnes auxquelles elle écrivit fut le prince Czartoryski à qui elle renvoya des lettres qu'il avait écrites à l'abbé Piattoli et qui étaient arrivées peu de jours après la mort de ce dernier. J'ai su depuis que ces lettres disaient qu'il avait vaincu enfin les répugnances de sa mère et qu'ayant appris que l'empereur Alexandre s'intéressait à un autre mariage pour moi, il se hâtait de terminer tous ses arrangements pour arriver dans quelques semaines à Löbichau.

L'intrigue secrète qui a conduit ma destinée ne m'a été dévoilée que peu à peu et longtemps après l'époque que je parle. Les tristes jours qui précédèrent mon changement d'état s'écoulèrent pour moi dans une sorte d'apathie dont personne ne paraissait s'apercevoir excepté mademoiselle Hoffmann, qui, mécontente et affligée, n'osait cependant se permettre d'user de son crédit sur moi pour me faire manquer à la parole que je n'avais donnée que par humeur et dépit.

Je pleurais mon pauvre Piatolli, je regrettais l'Allemagne et je ne m'amusais d'aucun des préparatifs du trousseau qui amusaient ma mère. Lorsque je pensais à mon avenir, je ne le comprenais guère. J'ignorais absolument ce qui m'attendait. Je ne savais rien de Paris et de la famille dans laquelle j'allais entrer que parce qu'on en disait vaguement en Allemagne, où l'opinion n'était pas favorable aux Français, et par le récit brillant de M. Batowski que je n'avais guère écouté et que je croyais peu exact. La personne sur laquelle j'avais le moins de données et à laquelle je pensais le moins qu'il m'était possible, c'était M. de Périgord... On m'avait dit qu'il était bon enfant. Je croyais que sans m'aimer il était flatté de m'épouser, que je trouverais en lui de l'indifférence et des égards et c'était tout ce que je demandais. Habitant un pays protestant et ne pouvant trouver près de nous un prêtre catholique, il fut décidé que mon mariage se ferait à Francfort, qui était sur notre route pour venir en France. Le prince-primat résidait alors dans cette ville et il s'offrit, par égard pour ma

mère et pour le prince de Bénévent, dont il était l'ami, à nous donner la bénédiction nuptiale.

DUCHESSE DE DINO



On lit dans les Mémoires de Talleyrand (t. II, p. 4):

Je cherchais à marier mon neveu, Edmond de Périgord. Il était important que le choix de la femme que je lui donnerais n'éveillât pas la susceptibilité de Napoléon, qui ne voulait pas laisser échapper à sa jalouse influence la destinée d'un jeune homme qui portait un des grands noms de France. Il croyait que, quelques années auparavant, j'avais influé sur le refus de ma nièce, la comtesse Just de Noailles, qu'il m'avait demandée pour Eugène de Beauharnais, son fils d'adoption. Quelque choix que je voulusse faire pour mon neveu, je devais donc trouver l'Empereur mal disposé. Il ne m'aurait pas permis de choisir en France, car il réservait pour ses généraux dévoués les grands partis qui s'y trouvaient. Je jetai les yeux au dehors.

J'avais souvent entendu parler, en Allemagne et en Pologne, de la duchesse de Courlande. Je savais qu'elle était distinguée par la noblesse de ses sentiments, par l'élévation de son caractère et par les qualités les plus aimables et les plus brillantes. La plus jeune de ses filles était à marier. Ce choix ne pouvait que plaire à Napoléon. Il ne lui enlevait point un parti pour ses généraux qui auraient été refusés, et il devait même flatter la vanité qu'il mettait à attirer en France de grandes familles étrangères. Cette vanité l'avait, quelque temps auparavant, porté à faire épouser au maréchal Berthier une princesse de Bavière. Je résolus donc de faire demander pour mon neveu la princesse Dorothée de Courlande, et, pour que l'empereur Napoléon ne pût pas revenir, par réflexion ou par caprice, sur une approbation donnée, je sollicitai de la bonté de l'empereur Alexandre, ami particulier de la duchesse de Courlande, de demander lui-même à celle-ci la main de sa fille pour mon neveu. J'eus le bonheur de l'obtenir, et le mariage se fit à Francfort-sur-Mein, le 22 avril 1809.

Voici trois lettres inédites du prince de Talleyrand à la duchesse de Courlande au sujet de ce mariage :

Paris, 14 novembre 1808.

Madame,

Edmond aura l'honneur de remettre ma lettre à Votre Altesse. Elle a bien voulu le traiter avec quelque bienveillance; il en est fier; il m'en a parlé avec chaleur et il voulait employer sa vie à la mériter. Je lui dis que c'est une grande entreprise, que, m'étant un peu occupé des affaires de l'Europe, je ne puis ignorer combien la beauté, la grâce, l'élévation des sentiments donnent à Votre Altesse le droit d'être difficile; il me répond qu'il sait tout cela mieux que moi qui n'ai pas eu le bonheur d'aller à Löbichau, mais que de la bonté, de la douceur, une conduite éprouvée dans des circonstances difficiles, un désir continuel de plaire sont aussi quelque chose. L'empereur Alexandre a daigné ne pas blâmer son audace, je ne dois pas avoir plus de sévérité : puissiez-vous, Madame, n'en pas montrer davantage. Si Votre Altesse est assez bonne pour m'en assurer, elle fera à jamais le bonheur de mon neveu et voudra bien agréer le dévoûment de toute ma famille.

Je prie Votre Altesse de recevoir avec bonté l'hommage du profond respect avec lequel je suis de Votre Altesse Sérénissime le très humble et très obéissant serviteur.

Paris, 7 mars 1809.

Madame,

Il m'est difficile de vous exprimer le plaisir que me donne votre lettre et les heureuses nouvelles que m'apportent M. Batowski et Edmond.

Tout ce que l'on m'indique comme pouvant vous être agréable sera fait. Je ne regarde pas Edmond comme un simple neveu, mais comme un des enfants de ma tendresse. J'espère que la princesse Dorothée recevra avec quelque plaisir les marques de l'affection que je désire lui donner, les attentions soutenues dont je tâcherai, dont toute ma famille tâchera qu'elle soit entourée. Je sens combien il faudra les

multiplier, non pour compenser, mais pour adoucir les moments où elle sera séparée de Votre Altesse. Je me flatte que ces moments ne seront que passagers, que la France sera le lieu où vous serez le plus souvent. Votre Altesse veut bien me témoigner quelque confiance, quelque bonté; elle peut être certaine qu'il ne tiendra pas à moi de les justifier par le bonheur de sa fille et par le dévouement respectueux qu'aura toujours pour vous,

Madame, votre humble, etc.

15 juin 1809.

J'ai reçu hier votre aimable lettre, madame la Duchesse. Je n'avais pas besoin d'être aussi seul et dans un lieu aussi triste que Bourbon-l'Archambault pour qu'elle me fît un bien grand plaisir. Vous me paraissez avoir été contente de Rosny; je l'espérais. Vous vous serez, suivant votre image, trouvée au milieu de gens qui vous aiment et vous respectent, et vous avez de quoi vous plaire à la campagne. Une vie simple et douce où l'on n'affecte rien, où l'on jouit tour à tour et de la nature et de l'amitié a bien quelque charme pour une personne qui, comme vous, a de l'élévation dans le caractère, du naturel, du goût et de la grâce dans l'esprit. Je reçois des nouvelles de ma mère qui m'inquiètent. Serait-elle donc destinée à jouir si peu de temps du plaisir de voir sa petite-fille! Le bulletin d'aujourd'hui est meilleur mais il ne me rassure pas encore. A combien de tribulations la vie est-elle destinée, combien d'inquiétudes en marquent presque tous les instants! Je ne sais pourquoi toutes mes idées sont noires. J'ai besoin de me retrouver avec tous les miens et il faut, grâce à Dorothée, que vous me permettiez de vous compter dans ce nombre....

AVEC LA FLOTTE RUSSE[1]

II

Nous partons de Dakar. Le lendemain, après avoir fait dix milles au Sud, conformément aux ordres de l'amiral, je décachette la lettre d'instructions ci-après, que j'avais reçue à cinq heures du soir en rade :

Cher Commandant,

Monsieur l'Amiral m'a chargé de vous transmettre l'ordre suivant à propos de l'entrée de l'escadre dans la rivière Gabon.

Après avoir quitté Dakar cet après-midi, vous irez directement à l'entrée de rivière susdite et là mouillerez dans un mille de distance vers Sud de la bouée qui marque l'extrémité ouest de Themis bank. C'est-à-dire que votre bateau doit du plus loin montrer à l'escadre l'extrémité sud de Themis bank, et on pourra entrer dans la rivière vous laissant vers Nord.

Après le passage de l'escadre, vous appareillerez et la suivrez.

Recevez, mon commandant, l'assurance de ma considération distinguée.

Signé : CLAPIER DE COLLONGUE

C'était l'ordre d'aller baliser l'entrée du Gabon pour montrer le chemin à la flotte de la Baltique.

« Très bien tout cela, pensais-je, mais avec tous ces malheurs, me voilà presque patraque. Et cette fièvre de soleil, et pas de nouvelles de nos familles, pas un journal! L'amiral m'a dit

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

que personne ne recevrait de lettres pendant toute la croisière, dût-elle durer un an. Il ne veut pas faire savoir où touchera la flotte; je ne lui donne pas tort. »

Il m'a dit encore que tous les journaux de France avaient annoncé que l'*Espérance* était brûlée et coulée au fond de l'océan Atlantique. Mes marins avaient appris ces fausses nouvelles par les marins russes qui venaient aux provisions à bord de l'*Espérance*. Tous voulaient que je leur disse où faire adresser leurs lettres : je n'en savais pas plus qu'eux, je leur répondais toujours : « A Saïgon ».

La traversée du Sénégal au Gabon se fit dans d'assez bonnes conditions. Je dépassai les huit vapeurs charbonniers qui étaient partis de Dakar vingt-quatre heures avant moi. Ces charbonniers étaient des navires de 5 à 10 000 tonnes, qui n'avaient pas terminé leur déchargement et qui allaient au Gabon attendre la flotte; c'étaient presque tous des allemands.

Le 24 novembre, à deux heures et demie du matin, je passe Nord-et-Sud du feu de l'île de San-Thomé et, à sept heures du soir, j'aperçois le phare du Gabon, le feu de Gombé : je mouille par quarante mètres de fond, en attendant le jour. Le lendemain matin dès cinq heures, je fais route sur l'entrée du fleuve, pour venir mouiller à un mille au Sud de Themis-Bank, suivant les instructions de l'amiral.

L'après-midi, les charbonniers arrivent. J'aperçois, venant de Libreville, une chaloupe à vapeur qui remorque une baleinière du gouvernement du Gabon ; elle accoste à tribord et un officier monte. Je le reçois à la coupée et lui apprends mon rôle parmi la flotte russe. Il se dit porteur de câblogrammes : il a mission du gouverneur de remettre lui-même ses dépêches et me demande à rester à bord en attendant la flotte de la Baltique.

« Il y a des vapeurs charbonniers allemands qui attendent l'escadre depuis plus de quinze jours à Libreville », me dit l'administrateur.

Nous attendons l'escadre toute la journée et toute la nuit. Le lendemain matin 26, au jour, un charbonnier allemand, un de ceux que j'ai « brûlés » en route, vient chercher la passe pour entrer à Libreville. Le malheureux se trompe de côté et va droit sur Themis-Bank ! Je marque cependant bien

la passe : les autres l'ont tous compris hier. Vite, qu'on hisse le signal J. D, qui veut dire : vous courez sur un danger! Encore deux ou trois longueurs et il touchait sur Themis-Bank! Je n'ai jamais reçu aucun remerciement du capitaine.

A midi et demi, le timonier de veille me prévient que la flotte est en vue au Sud-Est et qu'elle se dirige vers le cap Gombé. Je hisse le signal GHM : « Envoyez une embarcation prendre un télégramme. » Ce signal n'est pas aperçu par la flotte. Le remorqueur *Rouss* se dirige vers nous. Il passe à me ranger et me dit qu'il a ordre de l'amiral d'aller à Libreville et qu'il me faut rester où je suis, à marquer la passe.

Ce bateau avait la télégraphie sans fil, comme tous les navires de la flotte. Je prie le commandant de télégraphier à l'amiral d'envoyer à mon bord une vedette à grande vitesse prendre des télégrammes. Le commandant du remorqueur me répond qu'il n'aurait pas demandé mieux, mais que sa télégraphie sans fil ne fonctionne pas.

L'escadre, en ordre parfait, s'approche toujours de la côte, à huit milles au Sud de Themis-Bank. Puis elle stoppe, et l'on peut voir chaque navire mettre une vedette à la mer. Cette manœuvre est exécutée en très peu de temps et en ordre parfait. Les vedettes viennent se mettre en ligne de front, devant le vaisseau amiral le *Souvaroff*, qui tenait la tête de la flotte marchant en ligne de file : un fil d'acier reliait entre elles toutes ces vedettes qui draguaient les torpilles flottantes, en balayant la mer à trois et quatre mètres de profondeur. L'amiral se tenait sur ses gardes. Il avait entendu dire, comme moi, à Dakar, que les nègres, naviguant sur la côte Ouest d'Afrique, signalaient des vapeurs sans nom et sans pavillon, mouillés au long de la côte dans des endroits cachés. Craignant sans doute que la passe de Themis-Bank à Libreville ne fût garnie de torpilles, l'amiral se décida, au dernier moment, à rester en dehors de l'estuaire du Gabon.

Les gros cuirassés venaient en ligne de file perpendiculairement à la côte, le *Souvaroff* en tête. Quand il fut assez près de terre, l'amiral signala au contre-amiral qui devint chef de file de la deuxième division de venir de huit quarts sur tribord. Chacun des navires vint de huit quarts sur tribord en arrivant où son chef de file avait viré, et c'est là que les

vedettes draguaient les torpilles devant chacun des chefs de file des divisions, qui bientôt suivirent la côte parallèlement.

Cette manœuvre fut la plus belle que j'aie vue exécuter par la flotte de la Baltique : quand l'amiral en chef signala de stopper et de mouiller, chaque navire avait sa distance régulière ; les deux lignes de file étaient parfaites et parallèles à la côte. D'abord, voyant la flotte mettre ses vedettes à la mer, j'avais cru à un exercice et je pensais qu'elle entrerait à Libreville, puisque, un moment avant, le *Rouss* m'avait dit de rester où j'étais; mais quand je vis les deux lignes de file se former parallèlement à la côte, je pensai que l'on allait rester au mouillage; la mer était assez belle pour permettre aux charbonniers d'accoster les cuirassés. En tout cas, l'*Espérance* demeurait là, à marquer la passe. Je pouvais quitter mon navire au mouillage : j'embarquai dans la chaloupe à vapeur de l'Administration.

Quand j'arrive, après deux heures de peines avec cette pauvre chaloupe, dans les eaux du *Souvaroff*, les officiers de l'état-major me reconnaissent et me font signe d'accoster à l'escalier de tribord. Je présente l'administrateur, qui était en bourgeois. Le chef d'état-major nous introduit auprès de l'amiral Rodjetsvensky. L'administrateur remet des lettres du gouverneur et des câblogrammes; l'amiral s'excuse de se retirer pour en prendre connaissance.

Il revint un moment après, et, comme c'était l'heure du dîner, il nous invita tous deux à sa table. Le dîner ne fut pas triste : la conversation devint générale; on parla des nouvelles de la guerre, de la démission récente du général André, notre ministre de la guerre. Après le dîner, l'amiral prépara des câbles pour le tsar et l'impératrice douairière dont c'était la fête ou l'anniversaire, et l'administrateur se disposa à retourner à Libreville. Le chef d'état-major me dit qu'il fallait absolument distribuer de la viande et des farines pendant la nuit aux équipages. « Vous savez bien que l'*Espérance* est à Themis-Bank, qu'il est dix heures du soir, et que j'ai dix milles à faire pour arriver à mon bord. — Je mets une vedette torpilleur à vos ordres. Tâchez d'être ici à minuit », me dit-il.

Je partis avec le torpilleur qui filait dix-huit nœuds : je fus à mon bord avant onze heures. Aussitôt je fis appareiller et vins prendre mouillage entre le *Souvaroff* et le bateau contre-amiral,

Dès que je fus mouillé, les chaloupes de la première division vinrent aux vivres que je fis distribuer toute la nuit et toute la journée du lendemain. La flotte, pendant ma manœuvre et toute la nuit, croisait ses projecteurs électriques, fouillant l'horizon et la côte. Il faisait aussi clair que sur les grands boulevards. C'était magnifique. Après les Sénégalais, les Gabonais ont vu là ce qu'ils ne verront plus.

L'amiral m'avait dit qu'on resterait trois jours à ce mouillage. J'avais besoin d'eau douce; j'eus l'autorisation d'en prendre à bord du *Météor*, qui m'accosta.

Le matin du 27 novembre, les charbonniers qui étaient à Libreville viennent s'embosser sur les navires de la flotte pour délivrer du charbon. Vers les sept heures du matin, l'amiral de la deuxième division signale AT : « Explosion de chaudière, hommes tués ». Le *Souvaroff* hisse le signal OXZ : « Y a-t-il quelque espoir?... » Je n'ai jamais su ce qui s'était passé.

A onze heures, la chaloupe du Gouverneur accoste au vaisseau-amiral, puis elle vient à mon bord me porter quelques fruits et deux lettres du Gouverneur, une à mon adresse et une autre pour l'administrateur du Cap Lopez, au cas où l'amiral se déciderait à faire séjourner la flotte au cap.

Vers deux heures de l'après-midi, l'aviso français l'*Alcyone* passe sur rade et échange les saluts d'usage avec l'escadre. Les ouvriers russes, que j'avais à mon bord depuis Dakar pour faire quelques réparations aux machines frigorifiques, rentrent à bord de leur navire-atelier, le *Kamtchatka*, et je n'en suis pas fâché, parce que, malgré leur air bon enfant, ils ne m'inspirent guère confiance. J'ai peur qu'ils n'aient rien fait de bon dans les machines frigorifiques. Le 28, les machines soi-disant réparées ne rendent pas ce qu'elles devraient rendre; je demande au chef d'état-major de les faire visiter par le chef ingénieur de l'escadre; le chef d'état-major et le chef ingénieur de l'escadre viennent l'après-midi; il est décidé qu'on fera revenir les ouvriers russes.

Ordre de l'amiral en chef : « Défense de laisser circuler les embarcations sur la rade après le coucher du soleil. » Je n'en suis pas fâché : on a délivré des provisions toute la journée; on pourra passer une nuit tranquille; ce sera la première depuis le départ d'Europe.

Dès cinq heures du matin, le 29, je m'embosse sur le *Météor*, bateau-citerne, pour prendre trois cents tonnes d'eau. J'ai déjà quatre hommes malades à bord du bateau-hôpital l'*Orel* et huit hommes à mon bord sur le flanc, soit douze hommes indisponibles. Il paraît qu'il y en a beaucoup parmi les équipages russes; il n'y a plus de place à bord du navire-hôpital; ce qui n'est pas étonnant avec la chaleur, la pluie et le surmenage que donne l'embarquement du charbon.

L'après-midi de ce jour, je me rends à bord du *Souvaroff* prendre les ordres de l'amiral. Je lui dis que le lieutenant-gouverneur du Gabon m'a fait parvenir une lettre pour l'administrateur du Cap Lopez, au cas où l'escadre y mouillerait : « Cette lettre a probablement pour but, lui dis-je, de prévenir l'administrateur de cette localité de ne pas inquiéter l'escadre pendant sa relâche. » L'amiral ne me dit rien, mais je le trouve soucieux et grave. Avait-il reçu quelque mauvaise nouvelle de la guerre?

Je me rendis à l'état-major et le chef de pavillon me dit que je partirais le lendemain pour Great-fish-Bay qui se trouve par 16° 30 de latitude Sud; que je prendrais quelques heures d'avance sur l'escadre et que j'aurais à croiser à la pointe du Tigre pour marquer cette pointe. A quatre heures, je revins à mon bord. Une demi-heure après, la chaloupe à vapeur de l'*Orel* amena son docteur français, M. Paris, pour examiner un de mes chauffeurs qui s'était démis le pied. Notre compatriote emmena cet homme avec lui.

Le 30 novembre, à cinq heures du matin, quelques canots de l'escadre vinrent à bord de l'*Espérance* prendre des provisions, les dernières avant le départ. J'apprends dans la journée que deux officiers russes de l'escadre étaient allés, la veille au soir, faire une visite à leurs camarades à bord de l'un des cuirassés, malgré la défense formelle de l'amiral de circuler la nuit en rade : ces deux officiers furent débarqués dans la journée à Libreville, pour être renvoyés en Russie.

A sept heures du soir, j'appareillai et fis route pour doubler le cap Lopez. La flotte est donc restée, du 26 au 30 novembre, sur la rade du Gabon, et pendant ce temps-là, elle n'a cessé de faire du charbon, de l'eau et des provisions. Elle était arrivée quarante-huit heures après moi sur cette

rade, parce qu'elle n'avait pu faire dix nœuds et qu'elle avait été obligée de stopper plusieurs fois pour attendre quelques vieux sabots qui n'en pouvaient plus.

Cette flotte disparate comportait autant de modèles que d'unités, à part les quatre cuirassés neufs : des navires de dix-huit nœuds et d'autres de huit ou neuf nœuds. Comme l'amiral Rodjetsvensky, ce marin qui me paraissait si capable, devait souffrir de remorquer cette vieille ferraille! Je pensais que ce n'était pas de sa propre volonté que certains navires lui faisaient escorte. Et malgré tout, quand je regardais l'ensemble, je me disais que tout était bien organisé là dedans. Malgré les difficultés à surmonter, on reconnaissait l'intelligence de cet homme et de son chef d'état-major, le capitaine de vaisseau Clapier de Collongue. Tous deux avaient fort à faire; ils comptaient comme collaborateurs quelques bons commandants de vaisseaux, des marins qui me paraissaient avoir de grandes capacités; mais que pouvaient-ils avec des équipages improvisés, avec des marins qui n'avaient jamais vu la mer?

Ce jour-là sur le pont de l'*Espérance*, j'entendis des matelots russes converser avec mes hommes, en bon français. Je m'approchai du groupe et demandai à l'un de ces Russes : « Où avez-vous donc appris à si bien parler le français? — A Paris; je suis étudiant en droit à Saint-Pétersbourg. Quand j'étais jeune, j'avais une gouvernante française. Je me nomme Maximof. — Mais comment êtes-vous matelot timonier à bord du *Souvaroff*? — Parce que je me suis engagé pour la durée de la guerre, comme bien d'autres dans l'escadre. »

Quand les cuirassés envoyaient leurs hommes aux provisions à bord de l'*Espérance* et qu'il y avait un peu de mer, ces marins ne pouvaient pas amarrer leurs canots le long du bord; beaucoup ne savaient pas user du bout de corde que les matelots français leur jetaient; ils ne savaient pas faire une demi-clef. Or, quand un matelot ne sait pas faire une demi-clef, les vrais marins disent : « C'est un soldat! », et c'est la plus grosse injure que l'on puisse faire à un marin de profession.

Il est vrai qu'on avait le temps de former ces hommes avant d'arriver en Extrême-Orient. J'avais déjà remarqué leurs

progrès : en arrivant au Gabon, c'était déjà mieux qu'à Tanger. Voilà ce que je me disais, en fumant ma pipe sur la passerelle de l'*Espérance* qui filait vers le Sud, le soir de mon départ du Gabon.

***

Le 1er décembre, nous franchissons l'Équateur. Ce matin-là, tous ceux qui n'avaient pas passé la ligne furent baptisés au lavage du pont. Il fallait voir le maître d'équipage très digne, le jet à la main, les asperger, sur les gaillards et jusque dans les embarcations.

Le 6 décembre, à neuf heures du matin, j'aperçus deux points noirs sur l'eau, telles deux pirogues à la voile : les huttes de pêcheurs de la pointe du Tigre. On ne voit la langue du Tigre que quand on est dessus. De la passerelle du navire, c'est comme une énorme planche, qui flotte à un pied au-dessus de l'eau.

Great-fish-Bay a dix-neuf milles de profondeur et six de large. C'est une baie superbe avec beaucoup d'abris; il n'y a jamais de mauvais temps dans ses parages : l'amiral avait bien fait de choisir cette place pour charbonner.

A midi et demi, la flotte est en vue dans le Nord-Nord-Est, le long de la grosse terre; elle vient à portée des signaux, m'aperçoit et mouille à trois milles en dedans de la pointe du Tigre; il est deux heures du soir.

En dedans de cette pointe, on distingue un groupe de petites maisons, blanches, carrées, et plusieurs sécheries de poissons; des tartanes sont mouillées en face; puis on distingue, en approchant, un tout petit aviso portugais, fièrement ancré à sa station; plus loin vers le fond de cette immense baie, une vingtaine de tartanes pêchent.

Une demi-heure après que la flotte eut pris son mouillage, le petit aviso portugais appareilla et vint passer près d'elle, se dirigeant vers le Nord. On aurait pu croire qu'il faisait route sur Mossamédès ou sur Little-fish-Bay; tout à coup il vira de bord et mouilla près du vaisseau amiral le *Souvaroff*. Le commandant vint faire une visite à l'amiral commandant en chef, dont les navires avaient l'air de géants auprès du

pygmée qui portait si fièrement le pavillon portugais et de véritables pierriers de village, pointés sur la cuirasse des formidables vaisseaux de 14 000 tonnes.

A six heures du soir le même jour, une vedette accostait l'escalier de tribord de l'*Espérance*; un matelot russe entra dans ma chambre des cartes. « Le chef d'état-major désire vous parler. » J'embarquai dans la chaloupe qui me conduisit à bord du *Souvaroff*.

« L'amiral voulait vous faire partir demain matin au jour, mais il a réfléchi, car nous pensons que vous pouvez suivre la flotte et faire onze nœuds, me dit le chef d'état-major. — Certainement! répondis-je. — Il est probable que nous partirons demain vers midi : tenez-vous prêt. »

Le chef d'état-major ne me dit pas autre chose; mais vers le soir, les Russes venus aux provisions racontaient que le commandant de l'aviso portugais avait fait des représentations à l'amiral, lui accordant vingt-quatre heures seulement pour se ravitailler en charbon. Et comme l'amiral protestait, le commandant du petit aviso portugais, très important, aurait répondu : « Si vous ne vous conformez pas à mes représentations, j'ouvrirai le feu avec mes canons, contre la flotte russe qui aura violé les lois de la neutralité. » L'amiral, plein de bon sens, aurait répliqué : « Demain, à midi, la flotte lèvera l'ancre et quittera la baie. »

Si l'aviso portugais avait ouvert le feu, il eût certainement été détruit en dix minutes. Peut-être, après tout, l'eût-il fait comme il l'annonçait. C'était crâne, car cet officier savait qu'au premier coup de canon c'était la mort pour lui. Mais aussi l'honneur de sa nation eût été sauf!

Le chef d'état-major me fait demander à dix heures du matin, le même jour, et me donne l'ordre de partir à midi pour Angra-Pequenâ : la flotte devait appareiller à midi et demi : « Allez, me dit-il, reconnaître la baie la plus proche de la pointe de Diaz; vous mouillerez au fond de la baie, le plus près de terre possible; l'escadre devra pouvoir mouiller en toute sécurité derrière vous. »

Je reviens à mon bord et, dès mon arrivée, j'envoie un canot prendre les malades qui étaient en traitement à bord du bateau-hôpital l'*Orel*. J'appareille à midi, suivant les ordres

de l'amiral; je contourne la pointe du Tigre et mets le cap vers le sud. Une vingtaine de charbonniers appareillaient en même temps que moi. Ceux qui étaient vides prirent le large; ceux à qui il restait encore du charbon filèrent le long de terre vers le Sud sur Angra-Pequenâ. Le commandant du petit aviso portugais eut satisfaction : les cuirassés appareillèrent dès que je fus à la mer; il ne fut pas obligé d'essayer son artillerie. L'amiral tint parole et partit à l'heure promise; il avait cessé tout ravitaillement avant midi.

Great-fish-Bay ne fut une bonne étape pour personne, par la faute de ce petit aviso, qui s'était trouvé là, juste pour gêner la flotte dans son charbonnage. Il y avait des navires de guerre dans les autres baies où Rodjestvensky avait mouillé; mais leurs commandants savaient être ailleurs au passage des Russes, et n'arriver que trois ou quatre jours après, pour ne pas les gêner dans leurs ravitaillements. Les équipages, qui n'avaient pas eu un seul instant de repos depuis Libau, eussent été bien heureux de cinq à six jours de tranquillité après l'embarquement du charbon qui aurait duré deux jours à peu près. Great-fish-Bay était bien l'endroit, sur toute cette côte d'Afrique, où la flotte eût pu se reposer un peu. Le mouillage n'a pas été heureux et 15 000 hommes ont maudit la coquille de noix de s'être trouvée sur leur passage. Pendant les vingt-quatre heures que la flotte est restée sur cette rade, le charbonnage n'a pas cessé une minute. Les charbonniers avaient un navire de guerre de chaque côté, l'un à ses panneaux de l'arrière; l'autre à ses panneaux d'avant. L'*Espérance* n'a pas cessé, non plus, de délivrer de la viande et des provisions, pendant ces vingt-quatre heures.

Nous voilà donc tous chassés à la mer encore une fois. L'*Espérance* longe la côte toute la journée à une distance de trois milles; la flotte vient derrière. Quelle terre de désolation! Des montagnes couvertes de sable rouge, très fin, qui sature l'air quand soufflent les vents de terre; la côte abrupte d'une teinte foncée, uniforme; on n'aperçoit aucune végétation sur les grands mornes qui la dominent.

Nous filons toujours vers le Sud, et sans perdre temps, je fais transporter le charbon de la cale n° 3 dans les soutes, ce qui est un gros travail à la mer avec des hommes qui n'y

mettent aucune bonne volonté, malgré le supplément de solde.

Le 10 décembre, la mer devient houleuse : nous approchons du cap de Bonne-Espérance. Vers sept heures du matin, j'aperçois la côte des Hottentots dans une atmosphère nébuleuse. Puis voici l'île Ichabo, reconnaissable à cinq milles, blanchie par la fiente des oiseaux. En octobre elle est couverte de pingouins qui viennent y faire leurs couvées.

Vers dix heures, j'aperçois devant nous la baie d'Angra-Pequenâ. C'est là qu'en 1486, Bartolomeo Diaz érigea une croix de marbre. D'où la désignation de pointe Diaz. Aujourd'hui la croix est en bois.

A midi, je mouille au fond de cette petite baie, le plus près possible de terre, auprès du phare. Après le déjeuner, je fais mettre un canot à la mer et je descends à terre, avec M. Schaub, mon subrécargue, qui est Allemand, un de mes lieutenants, M. Corbinois et Georges Giffard. Nous allons voir le gardien du phare qui est Allemand, puisque cette colonie est allemande aujourd'hui. Le pauvre homme ne ressemble plus à un Européen : il est amaigri, presque décharné ; voilà trois ans qu'il est sur cette pointe désolée, abandonné de tous. Il vit avec quelques nègres, nus comme des vers, qui nous regardent d'un air hébété. Cet homme ne mange que du biscuit. On imagine sa joie de recevoir quelques pains et un beau quartier de viande congelée, que nous lui offrons le lendemain matin.

Le phare est la seule habitation qui se trouve à vingt-cinq lieues, à part les quelques cases que l'on aperçoit sur l'île Halifax où flotte le pavillon anglais et où il y a quelques pêcheurs de loups-marins et quelques trafiquants de guano. Nous contournons la côte dans le Sud-Est du phare, sur une plage couverte de jolis coquillages et de quelques squelettes de cachalots. Nous rentrons à bord de l'*Espérance*, car le vent commence à souffler frais. Le gardien du phare me dit que c'était la suite d'une tempête qui devait durer neuf jours : commencée depuis cinq, il y en avait encore pour quatre. « Tous les soirs, me dit-il, vers dix heures le vent tombe un peu, pour recommencer le lendemain, à mesure que le soleil monte. »

En revenant à bord, je m'étais dit : « Voilà un pauvre homme qui est tellement amaigri qu'il voit des tempêtes dans des bouteilles! Mais, si ce qu'il dit est vrai, la flotte sera très mal ici. » Le lendemain, 11 décembre, à mesure que le soleil montait, le vent fraîchissait; à dix heures, il ventait ferme et je chassais avec deux ancres devant le nez, sur un fond de roches plates. Vers dix heures et demie, j'aperçus le *Rouss*, dans le Nord de la pointe Diaz, noyé sous un nuage de fumée d'eau salée. La mer n'est pas grosse heureusement; mais elle est toute blanche d'écume. Le *Rouss* vient reconnaître la baie et voir si l'*Espérance* est bien au poste qu'on lui avait assigné sur la carte. Les charbonniers sont tous mouillées dans la baie, à l'Est de la pointe d'Angra qui n'est pas celle que l'amiral a désignée. Il a suffi que le premier arrivé allât mouiller là pour que tous les autres le suivissent.

A midi, l'escadre est en vue dans le Nord-Ouest : elle s'approche comme avait fait le *Rouss* sur une mer plate, blanche d'écume; il vente Sud-Sud-Est avec temps clair; on dirait du mistral. De midi à deux heures, je chassai toujours un peu vers le large. Quand le vaisseau amiral fut à portée, je hissai le signal H A Z : « Fond de roche; mauvaise tenue. »

Le *Souvaroff* hissa l'aperçu, ce qui n'empêcha pas l'escadre de venir au mouillage dans la baie, sur l'arrière de l'*Espérance*. Une partie des navires mouillèrent deux ancres et ce fut miracle qu'il n'y eut pas d'avaries quand les chaînes rappelèrent; l'autre partie de la flotte reprit le large après avoir manqué son mouillage. Il va sans dire que l'on ne put mettre d'embarcation à la mer avec ce temps-là.

Vers quatre heures et demie, le *Souvaroff* me demande par signaux s'il y a quelque chance de voir le coup de vent cesser vers le soir? Je lui réponds par le code international :

Le vent — mollir — ce soir — vers — dix heures — calme, faible brise — jusqu'à — sept heures — matin.

Somme toute, je viens de signaler ce que m'a dit le gardien du phare : si ça ne tourne pas exactement comme il a dit, tant pis pour le gardien.

La journée se passa sans que la flotte pût faire quoi que ce fût; les charbonniers, qui étaient mouillés au fond de la baie

d'Angra, s'approchèrent le soir, quand le vent fut un peu tombé. Vers quatre heures du matin, quelques vedettes circulèrent sur rade. Dans la matinée, quelques charbonniers essayèrent de s'embosser sur les navires de guerre; mais il ventait trop et, la houle aidant, des avaries survinrent à quelques-uns des navires de la flotte. Le *Souvaroff* eut ses canons en couple de la tourelle tribord arrière désemparés.

Le lendemain les navires, qui avaient manqué le mouillage à cause du mauvais temps et qui avaient été obligés de passer la nuit au large, sont rentrés en baie. Mais quelle confusion! Chaque navire est mouillé à peu près à sa guise, sans ordre; d'autres ont chassé; des charbonniers aussi ont chassé très loin et ont été obligés de prendre le large et de venir mouiller à l'abri d'Angra.

Pendant cette seconde journée, la flotte n'a encore pu rien faire. Vers midi, une chaloupe à vapeur du cuirassé le *Borodino* accoste l'*Espérance*. Elle ne peut rester le long du bord; par l'arrière, avec beaucoup de peine et non sans danger, nous lui donnons quelques quartiers de viande.

Le coup d'œil de la baie est merveilleux pendant le coup de vent : cinquante navires sont noyés dans un nuage de fumée salée, qui s'envole de la crête des vagues. Chaque soir le coucher du soleil est à peu près le même; quand il arrive à l'horizon, l'astre est voilé par un nuage jaune sale. Dans le milieu de la journée, quand il vente le plus dur, le sable vole sur les dunes à l'infini, vers le Nord; la baie, où nous sommes, nous met à l'abri de la grosse mer du large, non du vent. Le 14, il venta moins; mais les charbonniers ne purent accoster les navires. Voyant l'impossibilité de faire du charbon bord à bord avec ses convoyeurs, l'amiral donna l'ordre à tous les charbonniers de venir mouiller très près des navires, puis il fit mettre toutes les embarcations à la mer; on établit des va-et-vient. C'est ainsi que la flotte fit du charbon pendant quatre jours et quatre nuits; ce fut un travail inouï, car il fallait du charbon pour aller jusqu'à Madagascar. Représentez-vous les canots se heurtant les uns les autres et aussi contre les flancs des charbonniers, les vaisseaux de guerre roulant bord sur bord; la mer agitée et clapoteuse; des hommes peu exercés à la mer, qui criaient :

hisse! amène! trop tôt ou trop tard, et, crac, la palanguée tombant sur le rebord du canot qui chavirait quelquefois. D'autres, à moitié écrasés, à moitié coulés, faisaient eau, et les matelots épuisés de fatigue les vidaient avec des seaux. Quand les canots retournaient aux navires de guerre, l'embarquement était encore plus difficile; beaucoup ne pouvant se servir de leur système Timperlet, il fallait hisser à bord les sacs comme on pouvait, et des géants, au dos meurtri, portaient les sacs sur leurs épaules, le long des coursives des vaisseaux. On arrimait les sacs sur les promenades arrière, autour de la tourelle, à un pied ou deux en dessous des canons en couple, afin de ne pas gêner leur manœuvre ni celle de la tourelle. Malgré ce charbon, la tourelle et les canons arrière pouvaient fonctionner parfaitement, en dépit de ce qu'ont prétendu certains narrateurs mal informés.

L'*Espérance* ne cesse pas de délivrer de la viande, que les navires introduisent immédiatement dans leurs chambres réfrigérantes; il fallait des vivres pour quinze à vingt jours. Le dernier jour de la relâche dans cette maudite baie, vers dix heures du matin, le prince George Tserctelly, enseigne de vaisseau de l'état-major, accoste l'escalier de l'*Espérance* avec une vedette : il venait me chercher de la part du chef d'état-major; je n'avais pas mis les pieds à bord du *Souvaroff* depuis Great-fish-Bay.

J'embarquai dans sa vedette et bientôt je fus sur le *Souvaroff* qui était tout près de nous. En passant sur la coursive de tribord arrière, je rencontrai l'amiral qui me donna une poignée de main sans me dire mot. Il avait l'air soucieux, ennuyé de ce sale temps. Il n'a pas reçu de nouvelles ici et ne pouvait en envoyer. Le chef d'état-major me dit : « Vous allez continuer à délivrer des vivres toute la nuit et vous partirez pour Durban demain matin, à six heures. Vous vous entendrez avec votre subrécargue, M. Schaub, pour nous acheter le plus possible de légumes et de pommes de terre, qui manquent absolument; en même temps vous ferez du charbon et de l'eau douce; je ne vous donne aucun câblogramme pour l'Europe; l'*Orel*, le bateau-hôpital, va toucher à Capetown. Vous resterez absent le moins longtemps possible; il faut que vous retrouviez la flotte le 31 décembre au

plus tard à Sainte-Marie-de-Madagascar. Allez! bon voyage, et que Dieu vous protège en passant le cap de Bonne-Espérance! Je vous enverrai les instructions de l'amiral dans le courant de la nuit. »

Le lendemain matin, à six heures, l'*Espérance* appareillait pour Durban. En doublant la pointe Diaz, sous la croix qui dominait la pointe de ces rochers si dangereux depuis quatre cent dix-neuf ans, je perdis la flotte russe de vue. Derrière cette pointe déserte, des montagnes pelées, couvertes de sable fin, où pas un brin d'herbe ne pousse; sur les vagues, on voit de temps en temps émerger la tête d'un loup-marin, ou des albatros rasant les creux des lames et qui happent des lambeaux de corps humains déchiquetés par les fonds rocheux. Le remorqueur de l'escadre, le *Rouss*, accomplit la lugubre mission de fossoyeur. Des ballots de formes oblongues, recouverts de toile à voile, grossièrement cousus, sont rangés à tribord sur des planches prêtes à basculer. Un pope, aux grands cheveux et à la longue barbe, lit les prières des morts, dans un bréviaire graisseux dont le vent fait claquer les feuilles. Des matelots, la tête nue, le front courbé, l'air solennel, sont là debout, attendant le dernier ordre de l'officier qui n'attend lui-même que le dernier mot du pope pour commander : « Lâchez tout ». Les planches basculent hors du navire et l'on entend les bruits sourds que font les lugubres ballots en tombant dans le gouffre. De la passerelle de l'*Espérance* qui, par respect des morts, salue en baissant son pavillon on voit l'eau rejaillir en écume blanche sur les flancs du remorqueur.

***

L'escale que nous venions de faire dans la baie d'Angra-Pequenâ avait été la plus pénible depuis notre départ d'Europe pour les équipages surmenés, dans le charbon jour et nuit, sous un soleil de feu et sous les déluges de pluie chaude et torrentielle qui donne la fièvre et la mort. Je revois ces hommes courageux dans leur tenue de charbonniers, dans leurs haillons mouillés par la sueur et la pluie, séchés ensuite

par un soleil brûlant; ils n'avaient pas une goutte d'eau douce pour laver leur linge et leur corps. Je me demandais souvent si nos matelots bretons seraient capables d'endurer tant de fatigues et de privations.

Pendant toute cette croisière sur la côte occidentale d'Afrique, sous ces climats meurtriers du Sénégal, du Gabon et des côtes d'Angola et des Hottentots, ces Russes ont été simplement héroïques. Sans une minute de repos, ils se contentaient de peu; on n'entendait jamais une plainte. La fatigue et la chaleur les abattaient tellement que, parfois, ils tombaient là où ils se trouvaient et s'endormaient d'un sommeil si lourd qu'il devenait impossible de les éveiller. J'ai vu des hommes venir aux vivres à cinq heures du matin, après avoir passé la nuit à faire du charbon, tomber de fatigue sur le pont de l'*Espérance* et s'endormir si profondément pendant deux heures que rien ne pouvait les dégourdir, même des douches... Mais quand ils étaient remis debout, ils reprenaient le travail de tout cœur et sans le moindre murmure...

Neuf heures du matin : le *Rouss* a complètement disparu; on ne voit plus que la pointe Diaz surmontée de la croix de Bartolomeo, et, vers le Nord, la Pointe des Naufrages. Un peu plus tard, derrière nous une fumée : c'est l'*Orel*, le bateau-hôpital qui va toucher à Capetown pour se ravitailler en charbon; l'amiral a dit que l'*Orel*, navire de la Croix-Rouge était dans le même cas que l'*Espérance*, c'est-à-dire neutre et, par conséquent, libre d'aller dans n'importe quel port faire du charbon et des provisions. L'amiral est ménager de son charbon qu'il a cependant à discrétion sur les cargos.

L'*Espérance* va bon train. Je pointe ma route sur le cap de Bonne-Espérance et je prends connaissance des instructions de l'amiral. Me voilà parti pour Durban avec ordre d'acheter le plus de légumes possible. C'est l'affaire de Schaub.

Je réfléchis à l'effort inouï que font ces Russes, et au je ne sais quoi qui manque à cette expédition, malgré les capacités de Rodjetsvensky et de son chef d'état-major Clapier de Collongue.

Dans la nuit, je rencontrai une grosse houle du Sud avec clapotis; la crête des lames déferlait, frisait plutôt, et le courant portait au Sud. La mer était verte, ce qui indiquait, à cette grande distance, l'embouchure du fleuve Orange.

La flotte de la Baltique était partie le même jour que moi d'Angra-Pequenâ avec des équipages très fatigués. C'est que les officiers ne perdaient pas une minute pendant la traversée; ils multipliaient, pour l'instruction des équipages, des exercices sans fin. Le service était réglé, et bien réglé! Mais il fallait charbonner et toujours charbonner, en transportant les réserves de houille, dont les sacs étaient déposés dans les coursives et sur les plages, dans les trous d'hommes des soutes. Les logements des officiers étaient toujours dans le charbon. L'escadre marcha à petite vitesse. Au cap de Bonne-Espérance, la température devint meilleure, et le temps, les premiers jours, fut très beau.

Après avoir doublé le cap des Aiguilles, la flotte essuya son premier coup de tabac à la mer. Les équipages étaient affalés : ce fut en quelque sorte le baptême de leur navigation. Tous ces navires tinrent la mer dans la perfection; il faut le dire à la louange des officiers russes, que des marins en chambre ont trop mal jugés. Il y eut certainement quelques petites avaries qui furent réparées à Madagascar; mais tous les jours ne voit-on pas des navires en réparations dans les arsenaux, ou qui font des avaries, deux et trois jours après leur sortie des ports? Pendant le passage du cap de Bonne-Espérance, l'amiral Rodjetsvensky ordonna des exercices de canon, pour bien familiariser les hommes avec la grosse mer. L'exercice fut-il profitable?

Le 17 décembre au jour, le timonier me prévint que la terre était en vue par bâbord. Une heure après, la terre se voila complètement dans un nuage brumeux : je fis sonder; pas de fond. Vers neuf heures, le temps se dégagea et je pus apercevoir la montagne de la Table à trois quarts par bâbord. Je longe la terre, passant devant Capetown à quelques milles; à deux heures et demie je. suis Nord-et-Sud du cap de Bonne-Espérance, rasant de très près la Roche Bellows. Il fait très beau temps, mais grosse houle du Sud-Ouest. Je continue à longer la côte les jours suivants; je pus voir Port-Alfred bâti sur la rivière Kowée. Ce port est une station balnéaire de Cape-Colony, très fréquenté à cause de son climat que tempère le courant chaud des Aiguilles. Je passe aussi de jour très près de East-London dont je pus lire l'heure

sur le clocher de l'église : quatre heures et demie. Les enfants sortaient de l'école près de la place publique. Je m'éloignai de terre pendant la nuit.

Un soir, j'aperçus un vapeur qui vint tout près de nous; je reconnus un navire que j'avais dépassé pendant la nuit d'avant. Il resta par le travers à nous et tout près, pendant deux heures, puis il s'écarta. Je faisais toujours ma route à dix nœuds. J'eus la pensée que ce pouvait bien être un croiseur auxiliaire japonais, qui venait voir sur la côte si par hasard l'amiral n'aurait pas détaché quelques-uns de ses transports à Durban pour porter des dépêches.

J'avais tout prévu au cas d'une visite des Japonais à mon bord. Toutes les lettres, tous les papiers compromettants étaient renfermés dans une boîte en fer plombée, que je me promettais bien de filer par bâbord au fond de l'Océan quand ils monteraient par tribord.

Au jour je ne vis plus le présumé croiseur qui nous avait escortés une partie de la nuit. J'aperçus Durban où je pus entrer dans le courant de la journée; c'était le 21 décembre. Je vins m'accoster au wharf à charbon. Je fis une commande de mille tonnes de charbon pour mes soutes et cinquante tonnes de légumes frais à une maison allemande.

Le lendemain 22, le commandant du port m'avisa que le gouverneur du Natal avait donné ordre de ne livrer à l'*Espérance* que juste le nécessaire de provisions en charbon, eau douce et autres, pour se rendre dans une colonie française où ce vapeur trouverait certainement à se ravitailler.

« Mais, monsieur, dis-je au commandant du port, de quel droit me refuse-t-on des provisions? et depuis quand les ports anglais ont-ils le droit d'envoyer promener les navires français qui viennent se ravitailler au cours d'une traversée d'Angleterre à Saïgon? — Ceci n'est point mon affaire, me dit le commandant du port : c'est l'affaire du gouverneur qui a dit de ne vous laisser embarquer que trois cents tonnes de charbon, cinq tonnes de légumes et cent tonnes d'eau, juste de quoi vous rendre dans une de vos colonies, Madagascar ou la Réunion, comme il vous plaira. — C'est bien, répondis-je; je vais voir le consul de France. »

Le consul fut indigné du procédé du gouverneur et lui

télégraphia. Le gouverneur du Natal, en termes très courtois, répondit qu'il lui était impossible de modifier sa décision. Il ne restait plus au consul qu'à demander une explication motivée. Le consul ne pouvait voir dans le vapeur *Espérance* dont il avait les papiers en mains, qu'un navire parti de Liverpool pour Saïgon, viâ cap de Bonne-Espérance, avec faculté du capitaine commandant de faire relâche dans tous les ports qu'il lui plairait.

Le consul russe à Pietermaritzburg, qui se trouvait à Durban, conseilla, comme moi, au consul de France à Durban de faire une démarche officielle, qu'il hésitait malgré tout à tenter. Cette démarche fut sans résultat; le gouverneur répondit qu'il avait des ordres d'Angleterre.

— « Vous suspectez donc l'*Espérance* d'approvisionner l'escadre de l'amiral Rodjetsvensky? dit notre Consul. — Mais oui, mon cher consul, dit le gouverneur : nous faisons mieux que de suspecter, nous avons la certitude. Alors, si nous délivrons des vivres, du charbon et provisions de toutes sortes outre mesure, nous serons accusés, nous Anglais, d'approvisionner la flotte russe de connivence avec le vapeur français *Espérance*. »

Le consul me fit part de sa conversation. Il voulait en référer à Paris. Comme je n'avais pas le temps d'entamer une discussion avec le gouvernement de Natal, je répondis de laisser les choses telles qu'elles étaient. En attendant, j'avais toujours pris les trois cents tonnes de charbon que l'on m'accordait.

Une chose me préoccupait, c'était la présence de Japonais dans ces parages. « Il n'y a plus de doute, me disais-je, c'est bien un croiseur japonais qui m'a relancé l'autre nuit. Il ne m'a pas reconnu; j'avais bien fait de changer la couleur de ma cheminée; mais il doit être en relations télégraphiques avec les espions japonais du Natal. Donc, il va être informé de ma relâche ici. »

Je revins à mon bord, le soir, pour le dîner; j'appris que le bruit courait, parmi les dockmen, que l'*Espérance* ne rejoindrait jamais plus l'escadre russe, qu'il était attendu à sa sortie de Durban. Je m'introduisis le lendemain matin parmi ces dockmen, en me faisant passer pour un capitaine norvégien. Je questionnai ceux qui me paraissaient les plus ivres; ils me

répondirent d'abord qu'ils ne savaient pas ce que je voulais dire; puis, après une tournée de whisky, deux farceurs me répondirent par énigmes. Je fis semblant de ne plus parler de l'affaire, ce qui ne m'empêcha pas de payer de nombreuses rasades à mes deux ivrognes.

L'un deux me dit : « Avez-vous vu avant hier une espèce de yacht, portant le pavillon américain, qui faisait du charbon à Bluff wharf? — Oui! — Eh bien! ce n'est pas plus un américain que l'*Espérance* un français! — Comment, dis-je, l'*Espérance* n'est pas un vapeur français? — Non, non, ce n'est pas un français. C'est un russe de l'escadre de la Baltique, qui vient chercher des provisions ici, et la preuve, c'est que James, qui hier a charbonné à bord, a parlé à des Russes. C'est comme moi et John, nous avons vu des Japonais à bord de ces yachts américains. Je ne pourrais pas l'affirmer, me dit mon homme; mais quand ces bateaux viennent ici, ils ne restent que quelques heures pour prendre du charbon et des vivres qui sont toujours prêts; puis on dit qu'ils vont mouiller quelquefois plus au Nord, du côté de Tugela, ou au Sud, en dehors de la barre de la rivière Umzimvubu, qui a le télégraphe. — Il y a donc plusieurs bateaux dans le genre de celui que j'ai vu voilà deux à trois jours, et ils viennent ici? »

Dans un double hoquet d'hommes ivres, ils me répondirent : « Ils ont des torpilles à bord, c'est couvert avec des toiles, sur le pont!... »

C'est tout ce que je pus savoir. Mais l'histoire de la *Caroline* me revenait à la mémoire :

Un jour M. Sinnet, sujet irlandais, se présenta aux chantiers de M. Yarrow à Londres et lui dit : « Je suis le représentant d'un richissime Américain, lequel, désireux de courir le monde et les aventures, veut faire l'emplette d'un yacht extrêmement rapide. » M. Yarrow répondit qu'il regrettait de n'avoir pas de yacht en chantier, qu'il n'avait que des torpilleurs à turbines devant filer trente-deux nœuds. « Ah! c'est bien ennuyeux, dit M. Sinnet, que ce soient des torpilleurs, car cette vitesse aurait beaucoup plu à mon Américain. Mais, voyons! ne pourrait-on pas faire d'un torpilleur un yacht en dissimulant le tube torpille? — Certainement dit M. Yarrow, ce n'est rien à faire. —

Alors, dit M. Sinnet, j'achète le bateau. Combien voulez-vous le vendre? — Je le vendrai barre en main, après avoir dissimulé les tubes lance-torpilles, pour la somme de... — Voici un chèque représentant les trois quarts de la somme; je verserai le dernier quart à la livraison. »

Quinze jours après, le yacht en question était livré à M. Sinnet qui l'expédiait vers un port d'Amérique où il n'arriva jamais, puisqu'il fut livré, dit-on, au gouvernement russe à Libau. Dans cette affaire, le gouvernement anglais et M. Yarrow avaient été de bonne foi; ils avaient cru vendre le navire à un Américain.

Quand je me levai le lendemain matin, mon parti était pris. Si ce que m'avaient dit ces hommes était vrai, il fallait me tirer de là, tout seul et sans bruit. J'annonçai à tous ceux qui avaient la bonté de s'occuper de ma personne, que je ne partirais pour Saïgon qu'après les fêtes de Christmas, c'est-à-dire le 27. Mais j'avais le dessein de partir dans la nuit de Noël. Pendant les fêtes de Christmas, je prendrais le large.

Je descendis à terre, et rendis visite à un Allemand qui s'occupait beaucoup de l'*Espérance* :

« Nous voulons nous amuser à bord; de bons Français mangent toujours la dinde, le soir de Noël, au retour de la messe de minuit. Après une si longue traversée, je veux que mes marins réveillonnent; et je désire réveillonner avec vous et des amis; je paierai les frais : ça va? — Parfaitement, me dit mon ami de deux jours. — Pensez-vous qu'il serait indiscret d'inviter MM. X..., Y..., Z..., qui ont été si gentils pour moi au port et à la douane? — Ils ne pourront pas venir; mais voici l'heure où on peut les voir au Club. Priez-les toujours à une noce formidable, comme vous dites, vous autres Français. — C'est cela : j'aurais voulu leur offrir des caisses de champagne; mais je ne vois pas très bien la manière de les débarquer, et je voulais en débarquer une pour vous en même temps. — Ah! mon cher capitaine, ne vous inquiétez pas, ils trouveront bien la manière de les débarquer, eux : si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera après Christmas; on peut toujours leur en parler. Vous en avez donc beaucoup de champagne à bord de l'*Espérance*? — Toute une pacotille que je vendrai à Saïgon. »

Mon Allemand me sourit d'un air finaud. « Est-ce que cet artiste-là m'aurait deviné? pensai-je aussitôt, j'avais cependant l'air si bon enfant! »

Au Club, je trouvai ces messieurs. L'un d'eux dit qu'il viendrait chez mon Allemand et qu'il espérait bien s'y amuser; pour les deux autres, c'était impossible. Mais le 25, dans l'après-midi, ils pouvaient très bien venir à bord de l'*Espérance* et goûter ce bon champagne de France! On pense si je saisis la balle au bond, et si je promis de bien les recevoir, vers trois heures de l'après-midi!

M. Z... qui avait reçu la confidence de mon Allemand au sujet des caisses de champagne, me dit : « Rien de plus simple puisque le navire est bord au wharf : vous mettrez les deux caisses dans la voiture qui viendra nous prendre à huit heures et demie demain soir. N'ayez crainte : personne ne nous verra; je réponds de tout. — Compris! » répondis-je.

En quittant ces chers amis, je me rendis chez le consul de France à qui je racontai mon intention de partir le 24, sans lui dire ce que je venais de comploter; je le priai de ne parler à qui que ce fût de mon départ, si ce n'est à M. X..., consul de Russie. Je voulais aussi demander au consul de venir avec moi à la police, réclamer une douzaine de mes hommes qui s'étaient fait arrêter.

D'après les règlements, le capitaine d'un navire doit déposer une garantie de cent livres sterling pour chacun de ses hommes, s'il veut les laisser libres de circuler dans la ville de Durban : sinon, les équipages sont consignés à bord et ne peuvent descendre à terre que par groupes de quatre ou cinq. Je n'avais voulu déposer aucun cautionnement pour mon équipage; mais j'avais promis à mes hommes de les faire descendre par groupes. Pendant mon absence, la veille, les mauvaises têtes du bord entraînèrent quelques-uns des bons sujets et forcèrent la consigne. Ils n'avaient pas fait cinq cents mètres qu'ils furent ramassés par la police, et conduits au violon : malgré toutes nos démarches, ces hommes restèrent deux nuits et un jour en prison; il fallut un ordre du gouverneur pour les faire sortir.

Nous allâmes, le consul et moi, les visiter à la police; nous trouvâmes des hommes arrogants qui n'écoutèrent aucune des

remontrances qu'on leur faisait. En vain le consul leur dit que tous les équipages étaient obligés de se conformer aux règlements du Natal. Ils répondaient qu'ils étaient bien libres de se promener, etc. Il n'y eut pas moyen de leur faire comprendre quoi que ce fût.

Depuis, j'ai su que le jour où ils avaient quitté le bord, ils pensaient que c'était de ma propre volonté que le navire était consigné : « Oui, aurait dit un officier, qui était libre, lui, de descendre à terre : c'est le commandant qui agit ainsi, parce qu'il a peur que l'on dise que nous appartenons à la flotte russe. Eh bien! quand il rentrera ce soir, cassons-lui la figure et fichons le camp à terre! »

Le lendemain 24, ces hommes furent ramenés à bord de l'*Espérance* sous bonne escorte. Mon second, mon chef mécanicien, tous, étaient prévenus qu'on partirait le soir; le subrécargue aussi. Et nous étions tous d'accord pour garder le silence.

J'avais préparé ma route de sortie, mes relèvements étaient portés sur la carte. La nuit arriva; une voiture s'avança où un soi-disant capitaine de l'*Espérance* embarqua avec deux caisses de champagne. La tête dans un hublot, j'avais vu circuler des ombres, le long des hangars, au moment où le pseudo-commandant de l'*Espérance* montait dans la voiture avec ses deux caisses.

Voici un extrait de mon journal de bord :

Le 24 décembre, onze heures du soir.

Sale temps! la mer est grosse, il vente coup de vent, ce n'est pas par ce temps-là que les fameux yachts viendront boire du champagne à bord de l'*Espérance*! En tout cas, je vais les dépister; je ferai deux cents milles de plus qu'il ne convient pour arriver à Sainte-Marie-de-Madagascar; mais notre peau vaut bien quelques tonnes de charbon.

Et moi qui avais rendez-vous à huit heures et demie, ce soir, pour attaquer la dinde farcie de saucisses allemandes! Que vont dire mes amis de trois jours?

J. BOUTEILLER

(*A suivre.*)

A L'ÉCOLE DES MINES

Aujourd'hui toutes les nations du monde, même les plus petites, rivalisent pour développer l'instruction technique ; elles transforment leur enseignement et dépensent des millions pour doter leurs écoles de laboratoires et d'ateliers ; seuls, nous restons étrangers à ce grand mouvement ; avons-nous raison de demeurer fidèles à notre tradition séculaire ? Les méthodes plus modernes ne sont-elles pas préférables ?

Pendant longtemps les nations, qui, par le développement de leur industrie, occupaient dans le monde le premier rang, l'Angleterre et les États-Unis, ont méprisé l'instruction théorique ; il était admis chez elles que la pratique seule forme un ingénieur. Ces idées ont régné surtout de l'autre côté de l'Océan jusqu'à la fin du siècle dernier. Il existait aux États-Unis quelques écoles techniques ; mais les brevets qu'elles délivraient n'avaient aux yeux du monde industriel que peu de valeur. Aujourd'hui tout est changé : ces écoles ont prodigieusement prospéré ; on recherche leurs diplômes avec ardeur ; elles sont puissamment riches et ont dépassé beaucoup de nos écoles européennes. La durée des études y est de quatre années. La première et une partie de la seconde sont consacrées aux mathématiques. Les deux dernières n'ont que des cours techniques. Les élèves sont spécialisés, c'est-à-dire qu'ils suivent des cycles d'études différents, suivant qu'ils se destinent aux différentes branches de l'industrie. Ils reçoivent à l'école même une éducation manuelle.

Néanmoins, ils débutent toujours à l'usine ou à l'atelier comme simples ouvriers, mais leur avancement est très rapide.

Les Anglais, qui avaient conservé plus longtemps encore leurs préjugés contre l'enseignement théorique, ont dû reconnaître que quand ils se trouvaient en concurrence avec des Américains qui avaient reçu une instruction technique, ils échouaient là où leurs rivaux réussissaient. Un riche industriel anglais prit l'initiative d'envoyer une mission aux États-Unis pour étudier les méthodes d'enseignement. Cette mission était composée de savants, de professeurs et de praticiens ; leurs rapports présentent le plus haut intérêt ; avec une franchise que l'on ne saurait trop louer, ils formulèrent cette conclusion que les méthodes anglaises étaient surannées, et qu'une réforme radicale était nécessaire. Le monde scientifique et industriel se rangea à cet avis ; on se prépara à accomplir une véritable révolution dans l'enseignement : l'Association des Ingénieurs civils prit la direction du mouvement et arrêta les grandes lignes du programme.

L'élève se présentera à l'école technique vers l'âge de dix-sept ans. Quelle que soit la carrière à laquelle il se destine, il devra passer une année, comme simple apprenti, dans un atelier de mécanique ; car la connaissance pratique de la mécanique est nécessaire à toutes les branches de l'industrie. La durée des études sera de trois années, la première consacrée aux mathématiques et autres sciences théoriques ; les deux autres, aux études techniques, avec spécialisation. Mais, avant d'obtenir le diplôme, il faudra encore un nouveau stage, de deux ans au moins, dans un établissement industriel. Enfin, pour permettre aux praticiens de perfectionner leur instruction, il est institué pour les ingénieurs diplômés une quatrième année d'études facultative. Tel est le programme de la nouvelle école, qui prendra le nom de Collège Royal des Sciences appliquées, et pour laquelle on a trouvé les terrains et les millions nécessaires et obtenu de l'État une large subvention annuelle.

L'Allemagne a toujours possédé de nombreuses écoles techniques, richement dotées par les divers États. Le cycle d'études est de quatre années. Dans les deux premières qui sont appelées préparatoires, les élèves apprennent les sciences mathématiques et théoriques, et l'enseignement est, à peu de chose

près, le même pour tous. Dans les deux suivantes, ils sont spécialisés. Entre temps, chaque élève doit accomplir un stage d'une année, comme simple apprenti, à l'usine, la mine ou l'atelier. L'Autriche et la Suisse allemande suivent des méthodes assez analogues. Dans les pays latins, la spécialisation est beaucoup moins nette et le stage pratique n'existe pas. En Italie, les aspirants ingénieurs doivent d'abord acquérir à l'Université, par deux ans de préparation, le grade de licencié ès sciences physiques et mathématiques; les écoles d'application, qui les retiennent ensuite trois années, délivrent le diplôme d'ingénieur civil, généralement sans spécialisation. En Belgique, la durée des études préparatoires est également de deux ans, et celle des études techniques de deux à trois ans suivant les cas.

En France, l'organisation est absolument différente, au moins en ce qui concerne les écoles d'application. A celles-ci deux cycles conduisent. Certains de nos élèves nous sont fournis par l'École polytechnique; ce sont, soit des élèves-ingénieurs qui en sortent dans les premiers rangs et sont destinés au service de l'État, soit d'autres polytechniciens moins favorisés, qui n'ont droit par leur classement qu'aux emplois militaires, mais qui préfèrent donner leur démission pour embrasser la carrière industrielle. Le plus grand nombre de nos élèves nous viennent d'ailleurs : ils se présentent directement à un concours spécial et reçoivent dans notre cours préparatoire un enseignement analogue à celui de l'École polytechnique, mais moins étendu.

Pour tous, le cycle dure en moyenne huit années. Car tous commencent leur préparation par les classes de mathématiques spéciales, où ils passent en moyenne trois ans. Les candidats heureux entrent alors à l'École polytechnique et y restent deux ans, puis les études à l'École des Mines leur en prennent trois. Les élèves que nous recevons directement ont accompli en général quatre années d'études dans les classes de spéciales : ils restent un an dans notre cours préparatoire, et trois ans ensuite aux cours spéciaux. Nos cycles sont donc de huit années, le double des cycles étrangers; nos jeunes gens ont en outre deux années de service militaire à accomplir, charge qui n'existe pas ailleurs et qui retarde leur entrée dans la carrière active. Examinons l'emploi de ces dix années.

*
* *

Muni de son diplôme de bachelier, le candidat à l'École polytechnique entre donc en mathématiques spéciales. La première année ne sert qu'à le dégrossir; il se présente aux examens, mais seulement pour se faire la main et sans espoir sérieux de réussite; il redouble alors sa classe et suit de nouveau exactement le même cours; il se présente encore et échoue huit fois sur dix; il recommence une troisième fois, puis une quatrième s'il est nécessaire et, parfois, une cinquième, jusqu'à ce qu'il soit reçu ou atteint par la limite d'âge. Cette perpétuelle répétition du même enseignement est une déplorable didactique; mais elle est universellement adoptée parce qu'elle fait pénétrer les mathématiques sous le crâne le plus épais, comme on enfonce un clou dans le bois le plus dur à coups de marteau. Qu'en résulte-t-il? C'est que le principe même du concours, qui est d'opérer la sélection des plus intelligents, se trouve faussé : un vétéran, aguerri dans de multiples défaites, finit toujours par battre les troupes plus jeunes d'une valeur supérieure, mais moins entraînées. Les médiocres arrivent donc, par leur persévérance, à forcer les portes de l'École polytechnique : ce n'est plus un recrutement au choix qui s'opère, c'est un recrutement à l'ancienneté, et le niveau intellectuel baisse.

Les programmes des classes de spéciales ne sont nullement appropriés aux besoins de l'ingénieur. Ils comprennent surtout des théories abstraites, sans applications pratiques. Quand les jeunes gens arrivent à nos examens, ils dissertent admirablement sur les espaces imaginaires; mais si vous leur posez un problème réel, comme d'exprimer une surface en centimètres carrés ou de résoudre numériquement une question de mécanique, ils en sont absolument incapables.

Ce n'est point là d'ailleurs le plus grave défaut de cet enseignement : son vice capital, c'est qu'il n'est point une culture scientifique; il n'a d'autre but que la réussite au concours. Il s'adresse à la mémoire et non à l'intelligence. Non seulement il ne développe pas l'esprit mathématique, mais il le dévoie et le fausse. Le doyen de la Faculté des sciences, l'un des plus grands géomètres de notre époque, l'une des autorités les plus

écoutées dans les conseils de l'Instruction publique, ne saurait être suspect de partialité ni contre les études mathématiques, ni contre les méthodes universitaires; tous rendent hommage à la rectitude et à la modération de ses jugements; or voici ce qu'il écrit sur le sujet qui nous occupe :

Il s'agit pour le professeur de l'État aussi bien que pour le professeur libre, de faire admettre à l'École polytechnique les jeunes gens qui lui seront confiés; les parents et beaucoup d'élèves se soucient fort peu de la science; ils demandent le succès et s'adressent à la maison qui opère le mieux dans ce but. Il en résulte que tout l'enseignement est faussé par l'idée de préparation à l'examen; l'importance d'une question n'est pas son importance réelle, éducative, scientifique ou pratique, c'est son importance dans l'examen; on recueille les questions des examinateurs, on note leurs habitudes ou leurs préférences, on prépare l'examen oral comme on prépare le baccalauréat dans les *fours à bachots*[1].

Chaque examinateur a ses marottes : M. X. préfère une certaine méthode pour la démonstration d'un théorème, M. Y. une autre. On donnera donc aux élèves deux démonstrations, l'une pour M. X., l'autre pour M. Y. Chacun d'eux formule toujours les mêmes objections : on enseignera donc les objections de MM. X. et Y., qui ne le cèdent en rien pour la subtilité aux pires inventions de la scolastique. D'ailleurs, tous deux ont un certain nombre de problèmes favoris qui reviennent périodiquement : ils les empruntent parfois à des théories classiques qui appartiennent à des parties plus élevées de l'analyse et que les candidats sont censés ignorer; ces questions sont immédiatement enregistrées et introduites dans les cours de spéciales. On est ainsi tout surpris d'y trouver des fragments d'enseignement supérieur, sortes d'aérolithes sans relation apparente avec le milieu environnant. Mais, le plus souvent, l'examinateur forge lui-même des devinettes, véritables casse-têtes remplis de pièges et de difficultés, qui, naturellement, vont l'année suivante prendre place dans l'enseignement. Il en est de ces petites chinoiseries comme des serrures à secret : le plus habile ouvrier s'escrimera vainement contre elles; le dernier des apprentis qui en connaît le jeu en aura raison d'un

1. P. Appel, *Sur les Classes de Mathématiques spéciales.*

tour de main. J'assiste assez fréquemment à ces examens, qui, à une certaine époque de l'année se passent au rez-de-chaussée de l'immeuble que j'habite. Un matin, au sortir d'une de ces séances, je trouvai dans mon cabinet un membre de l'Institut, mathématicien célèbre, non seulement par sa science, mais aussi par la sagacité et la pénétration de son esprit. Je lui demandai de résoudre des problèmes que je venais d'entendre poser à un candidat; il réfléchit longuement et s'avoua incapable de répondre. Laplace et Arago y auraient échoué comme lui.

Ce ne sont point là des mathématiques; c'est un jeu byzantin. Aussi cet enseignement ne laisse-t-il généralement chez nos jeunes gens que lassitude et une sorte d'aversion pour tout ce qu'on leur a appris; nous dirons, avec le maître que nous avons déjà cité, qu'il est « néfaste pour l'esprit scientifique ».

Un pareil système d'éducation n'a pas seulement ce fâcheux résultat qu'il fait perdre le temps de nos enfants et qu'il étouffe chez eux le goût de la science : il conduit fatalement au surmenage; l'idée du concours obsède les candidats; ils veulent arriver à tout prix et fournissent une somme de travail excessive. Cet entraînement immodéré qui les consume, laisse des traces durables chez ceux qui n'ont pas le corps et le cerveau exceptionnellement trempés. Combien en voyons-nous arriver dans nos écoles, débilités, neurasthéniques, et qui seront bientôt condamnés à de longues années de repos? Et qu'il est douloureux de penser qu'au prix de tant de sacrifices et de fatigues, ils n'ont rien acquis qui puisse leur donner une supériorité réelle dans la vie pratique, mais qu'ils ont gaspillé leurs jeunes années, leurs forces intellectuelles et parfois leur santé dans un effort stérile!

***

Mais les plus heureux entrent à l'École polytechnique.

Si le hasard de vos pas vous conduit vers la Montagne Sainte-Geneviève et que vous gravissiez la vieille rue qui lui emprunte son nom, vous trouverez à mi-côte un portail que surmonte l'image de Minerve. Franchissez-le : vous pénétrerez

dans la vaste cour d'une caserne froide et nue, aux murs jaunis et dégradés; à gauche, une batterie d'artillerie; à droite, un stand; plus loin, comme dépendances, un terrain vague où s'entassent des décombres et de sordides masures; puis, en arrière du bâtiment principal, un entassement de bâtisses incohérentes, entre lesquelles serpente un dédale de ruelles et d'escaliers. L'ensemble a un aspect de délabrement et d'abandon. Et cependant le lieu est habité; derrière les vitres, apparaissent des têtes penchées sur l'étude et sur le cadran de l'antique horloge les aiguilles continuent à tourner. C'est là ce qui fut appelé jadis la première école du monde et qui en a mérité le nom.

Les murailles portent les stigmates de la vieillesse; plus encore les idées qui y règnent portent l'empreinte d'un autre âge. On y croit encore que le régime de la caserne est celui qui convient le mieux à de futurs savants, et l'on pense que pour la formation de praticiens il suffit de ce qu'on appelle pompeusement la gymnastique intellectuelle et la culture générale. C'est sous ces deux rubriques qu'on introduit dans les études tout ce qui n'y est pas à sa place. Sous prétexte de gymnastique intellectuelle, les programmes d'admission s'enflent démesurément et ceux de l'École s'emplissent de théories creuses, sans applications comme sans but. Au nom de la culture générale, ils se surchargent de matières étrangères qui fatiguent inutilement la mémoire des élèves.

Qu'on ne croie pas qu'un pareil système soit conforme aux grandes traditions. Les méthodes étaient à l'origine beaucoup plus rationnelles, beaucoup mieux appropriées à leur but, je dirai même, beaucoup plus modernes. L'École avait un caractère purement civil; elle dépendait, non pas de la Guerre, mais du ministère de l'Intérieur. Son rôle était de répandre l'instruction scientifique dans toutes les branches de l'industrie et, en particulier, de former des élèves pour les écoles d'application des services publics. Son enseignement était gratuit et, comme le programme des connaissances exigées pour l'admission était très élémentaire, elle se recrutait dans toutes les classes de la nation. Les élèves n'étaient point soumis au régime de l'internat. Le programme des études ne comprenait strictement que la somme de mathématiques susceptible d'applica-

tions pratiques. Cette École de la Révolution progressait rapidement, mais son attachement aux idées républicaines la compromit. Napoléon Ier, dans un accès de colère, lui porta le premier coup : il l'expulsa du Palais Bourbon où elle était installée, pour la caserner dans le triste établissement qu'elle occupe encore aujourd'hui. Il la militarisa, supprima la gratuité, fixa même le prix de la pension à un taux élevé, de façon à éliminer les candidats qui n'appartenaient pas aux classes aisées; en réduisant ainsi le champ de recrutement, il en diminua la valeur.

Cependant l'École eut le bonheur de rester sous la direction de l'administration civile qui la maintint dans de bonnes traditions. C'est alors pourtant que se manifestèrent les premières tendances à introduire dans l'enseignement des théories purement spéculatives et d'autres matières qui sont inutiles ou qui sont plus spécialement du ressort de l'enseignement technique. Le Conseil de Perfectionnement, où siégeaient Monge, Berthollet, Lagrange et Laplace, s'opposa résolument à ces abus et décida « qu'il serait fait une revision générale des programmes afin d'en élaguer les connaissances qui ne sont pas d'une utilité indispensable pour les services publics ou qui peuvent être renvoyées aux écoles d'application ». Plût au ciel que les successeurs de ces hommes de génie eussent imité leur sagesse !

A la Restauration, l'École, en raison de ses opinions politiques, fut traitée en ennemie : on augmenta le prix de la pension en déclarant sans détours qu'on espérait voir par la suite « les jeunes seigneurs, les fils de familles riches de toutes classes, et tout ce qu'il y aurait de distingué par de bonnes études, venir achever à l'École polytechnique leur éducation et se mettre en état de remplir les premières places du gouvernement ». Le régime militaire fut aboli; mais celui de l'internat fut maintenu, par prudence, pour que l'École eût le moins de contact possible avec le peuple; d'ailleurs, grâce à Laplace qui présida à sa réorganisation, l'enseignement ne perdit rien de son caractère à la fois élevé et pratique. Ceux qui en furent les élèves à cette époque ont aimé les mathématiques, savaient s'en servir et en ont conservé le culte toute leur vie.

Bien que l'École eût pris une part active à la révolution de

1830, le gouvernement de Juillet lui témoigna peu de reconnaissance : il s'alarma, comme les précédents, de son esprit républicain et, pour le déraciner, la plaça sous l'autorité du ministre de la Guerre; il la soumit à la discipline qu'elle subit encore aujourd'hui. Cette décision a été l'origine de sa décadence. Sous la direction de l'administration militaire, elle déclina rapidement; mais il était réservé à Napoléon III de lui porter le dernier coup.

La République de 1848 n'avait guère eu le temps de s'en occuper. L'Assemblée législative nomma en 1849 une commission pour rechercher quelles réformes devaient y être apportées. Voici comment s'exprima le rapport parlementaire :

Nous sommes loin de partager, au sujet de l'enseignement préparatoire à l'École, l'enthousiasme des hommes qui croient qu'on ne saurait trop le répandre en France, même dans l'intérêt de ceux qui échouent aux examens et ne parviennent point à l'enseignement de l'École elle-même; la situation actuelle est détestable et ne saurait être maintenue plus longtemps. Il est temps d'éliminer des cours de l'École une foule de questions arbitraires, qui ne doivent jamais trouver d'application dans aucun des services publics, qui, loin de développer l'intelligence des élèves, l'obscurcissent, et dont la présence dans les programmes ne peut être justifiée à aucuns égards.

Sages paroles, qui ne furent malheureusement pas écoutées. Le futur Empereur, qui était alors Président de la République, prit l'affaire en mains. Au lieu d'alléger les programmes d'admission, on les accrut d'une quantité de théories géométriques importantes qui s'enseignaient à l'École même. Et cependant on ne réduisit pas les cours de celle-ci : on y ajouta encore des cours militaires que devaient suivre obligatoirement même ceux qui n'étaient pas destinés à devenir officiers. Enfin la promulgation de la loi Falloux fit apparaître les établissements congréganistes qui poussèrent au dernier degré l'art de la préparation artificielle et peuplèrent l'École de leurs pupilles. Alors disparut la grande tradition révolutionnaire. La troisième République n'a jamais songé à réparer les fautes des gouvernements monarchiques : elle a laissé l'École s'enlizer chaque jour plus profondément dans l'ornière où ils l'avaient engagée. Il serait temps de l'en sortir. Voyons où elle en est aujourd'hui.

Quand on examine les programmes de l'École, on est frappé

d'abord du manque d'idée dirigeante qui a présidé à leur formation. Cet enseignement est le tronc commun aux diverses branches d'instruction pratique qui viendront après : il faudrait donc en élaguer, comme l'ont fait Monge et Laplace, tout ce qui ne peut servir qu'à quelques-uns. Or, nous y trouvons des sujets qui occupent beaucoup de place et qui sont absolument inutiles pour le plus grand nombre : ainsi le cours d'artillerie ne peut servir qu'aux officiers de cette arme, le cours de fortifications qu'aux officiers du génie, le cours d'astronomie et de géodésie qu'à quelques officiers d'état-major; l'architecture, la charpente et la taille des pierres n'intéressent que les ingénieurs des Ponts et Chaussées, les propriétés optiques des cristaux que quelques rares ingénieurs des Mines, et la théorie mathématique des instruments de musique à vent ou à corde n'intéresse absolument personne.

En dehors de l'art militaire, l'enseignement est presque exclusivement consacré à des théories transcendantes et abstraites. Pourquoi ce mélange bizarre de sciences spéculatives et d'art militaire? C'est que le Conseil de l'École est formé en majorité de généraux et de membres de l'Institut; ils se le partagent; elle sera donc à moitié une école d'officiers de troupe, à moitié une école de théoriciens. Singulière conception! Qu'elle soit et demeure une pépinière de savants, nous le souhaitons ardemment. Si dans une génération de polytechniciens, il se trouve quelque homme de génie ou simplement de talent, qui veuille se vouer aux sciences, qu'on lui donne à la sortie de l'École toutes facilités pour suivre sa vocation; mais faire absorber indistinctement cette instruction transcendante par toute une promotion de jeunes gens qu'elle n'intéresse pas et qui n'en ont que faire, est une lourde erreur et un véritable abus. On les élève tous comme s'ils étaient destinés à siéger sous la Coupole; cependant l'École polytechnique n'est pas, comme quelques-uns le croient, un simple vestibule au cénacle scientifique du quai Conti; elle est destinée à former des praticiens. On ne le dirait guère : n'y cherchez ni une chaudière, ni une machine à vapeur, ni une dynamo; ces engins de l'industrie moderne n'y ont jamais pénétré; vous n'y trouverez comme matériel d'enseignement pour nos futurs ingénieurs que les canons rangés en bataille dans la cour.

C'est qu'on se figure assez communément que les mathématiques peuvent tout résoudre : tout le monde sait qu'elles permettent de calculer avec la plus haute précision les mouvements des astres; si elles peuvent atteindre les corps inaccessibles qui gravitent dans l'espace, comment ne viendraient-elles pas à bout, avec une facilité au moins égale, des problèmes, en apparence beaucoup plus simples, qui se présentent dans les questions pratiques? C'est une erreur. Considérez la branche la plus importante de l'art de l'ingénieur, la construction. Qu'il s'agisse de la construction de ponts, de navires, de machines ou de tous autres engins, le problème qui se pose est toujours le même : quels efforts intérieurs s'exercent dans un corps soumis à des forces données? quelles formes doit-il revêtir pour être capable de les supporter? La science, qui traite les questions de cette nature et qui s'appelle la résistance des matériaux, est absolument inabordable même à l'analyse la plus élevée; l'ingénieur en est réduit à des formules empiriques qui, contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ne relèvent que de l'algèbre élémentaire.

Voilà donc les mathématiques supérieures exclues d'un vaste domaine qui englobe l'art de l'ingénieur des Ponts et Chaussées, celui du constructeur de machines, et le Génie maritime. Elles ne trouvent leur emploi que dans certaines questions de dynamique et d'électricité. Pour cette dernière science surtout, les grandes lignes du calcul différentiel et intégral et un petit nombre de théories spéciales, qui ne figurent d'ailleurs pas au programme de l'École, ont un intérêt didactique, en ce sens qu'elles sont commodes pour exposer la théorie de l'électricité et du magnétisme ; elles peuvent même avoir des applications, sinon dans la pratique courante, au moins pour les recherches des inventeurs. C'est là tout ce qu'il est utile à un ingénieur de connaître et c'est là que devraient se borner ses études de mathématiques pures. Une année y suffirait largement. Une autre année suffirait encore pour la mécanique rationnelle et la physique mathématique.

Une réforme qui date de quelques années a reporté aux classes de spéciales l'enseignement de la presque totalité du calcul différentiel et intégral, de la géométrie descriptive tout entière et d'une bonne moitié de la mécanique rationnelle. Et

cependant on continue encore deux ans à l'École polytechnique l'enseignement de ces sciences, comme par le passé, et comme si les élèves ne les avaient pas désormais apprises. C'est donc en tout cinq années de calcul différentiel et intégral. Cinq années! Est-ce bien nécessaire pour un officier de troupes qui montera à cheval, mettra sabre au clair et commandera la manœuvre? Est-ce même utile pour un ingénieur? Croit-on que le praticien passe sa vie courbé sur des équations différentielles?

Sitôt affranchis du concours, tous ont hâte de se débarrasser du fardeau scientifique dont on les a accablés, et ils jettent pêle-mêle ce qui est bon et ce qui est sans emploi. Prenez les généraux qui siègent aux Conseils de l'École ou qui décident de ses destinées dans les bureaux de la Guerre; prenez encore (j'excepte, bien entendu, les professeurs qui, par leurs fonctions, sont voués aux mathématiques), prenez nos plus fameux ingénieurs, directeurs de chemins de fer, inspecteurs généraux des Mines, des Ponts et Chaussées et des Finances; vous n'en trouverez pas un seul qui, dans le cours de sa carrière, ait jamais appliqué une seule fois les théories transcendantes qu'on lui a apprises ou qui en ait conservé le moindre souvenir. Si quelqu'un d'entre eux proteste, qu'il passe au tableau noir : j'affirme qu'il est incapable de résoudre le plus simple problème d'analyse. Voilà le résultat d'un long enseignement tourné tout entier vers les mathématiques!

***

Le futur ingénieur arrive alors à l'École des Mines. Entre toutes les écoles d'application, je ne considère que celle des Mines, parce que c'est la seule que je connaisse à fond, mais ce que nous en dirons doit être vrai pour les autres.

L'École des Mines forme des ingénieurs pour trois industries bien distinctes et qui n'ont que de rares points de contact : les chemins de fer, les mines et la métallurgie. Certaines connaissances, indispensables pour l'une, sont inutiles à l'autre : pour entrer au service des chemins de fer, il n'est pas besoin de connaître la minéralogie, ni la paléontologie, ni beaucoup

d'autres sciences à même désinence, non plus que l'exploitation des mines et l'analyse minérale. Voilà donc près de la moitié des cours rayés du programme. De même le métallurgiste n'a que faire d'une étude approfondie des chemins de fer ou des exploitations souterraines. J'en dirai autant de l'ingénieur des mines qui n'a besoin que de notions très sommaires sur les deux autres spécialités. On pourrait donc facilement réduire à deux ans la durée des études techniques, en divisant les élèves en trois catégories et en arrêtant pour chacune d'elles un programme approprié. L'instruction n'y perdrait rien, tout au contraire; on arriverait, en réduisant considérablement le nombre des matières enseignées, à donner un plus grand développement aux études qui intéressent plus particulièrement chaque branche de l'industrie.

A ce système, on formule deux objections : la première, c'est qu'il faut aux ingénieurs une culture générale, c'est-à-dire un enseignement encyclopédique. Rien n'est plus inexact; seuls les ingénieurs commerciaux, c'est-à-dire les conseillers des grands établissements financiers qui traitent beaucoup d'affaires diverses, ont besoin d'une instruction de cette nature; à ceux-là, il faut des écoles spéciales ou, tout au moins, des cycles d'études spéciaux. Si diverses industries ont entre elles des points communs, que l'élève qui se destine à l'une d'elles acquière des notions sommaires sur les autres; mais qu'on ne l'instruise pas comme s'il devait les exercer toutes.

Seconde objection : un jeune ingénieur trouve plus facilement un emploi quand il a appris plusieurs professions et qu'il a, comme on dit, plusieurs cordes à son arc. C'est une erreur : l'industrie ne recherche pas les encyclopédistes qui ont appris beaucoup de choses et qui n'en savent aucune à fond; elle préfère ceux qui ne connaissent qu'un métier, mais qui le connaissent bien, et pratiquement.

C'est une chose assez singulière que la nécessité de l'apprentissage manuel soit admise généralement pour toutes les carrières, hormis pour celle de l'ingénieur. Si l'on prétendait qu'on peut devenir un chirurgien accompli sans avoir manié le scalpel, ou un excellent officier d'artillerie sans avoir manœuvré le canon, tout le monde hausserait les épaules; mais il semble tout naturel qu'un ingénieur obtienne son diplôme sans avoir

jamais touché ni une chaudière, ni une machine à vapeur, ni une machine-outil. Et cependant il aura tous ces appareils à surveiller et à diriger. Mais ces notions pratiques, comment peut-il les acquérir autrement que par le travail manuel, en montant et démontant chacune de leurs pièces, comme le chirurgien étudie le corps humain, le scalpel à la main? Il est vrai que l'ingénieur, pour le servir, a des contremaîtres; encore ne faut-il pas qu'il soit à leur merci; le chirurgien aussi a des aides; leur laisse-t-il le soin de diagnostiquer les cas qui se présentent et de décider des opérations à faire?

L'idée d'un travail manuel scandalise beaucoup nos polytechniciens : « Sommes-nous donc tombés au rang des écoles d'Arts et Métiers? » Hélas! non : elles ne nous feraient plus une aussi redoutable concurrence, quoiqu'elles donnent une culture théorique bien inférieure. Mais l'industrie moderne exige des praticiens, et il faut que nos élèves deviennent aussi des praticiens s'ils veulent lutter contre leurs rivaux.

L'élève qui est entré à l'École polytechnique à vingt et un ans, nous arrive à vingt-cinq ans. C'est à vingt-cinq ans, à l'âge d'homme, à l'âge où partout ailleurs l'ingénieur est déjà entré dans la carrière active qu'il va commencer à apprendre son métier. Jusque-là on l'a entretenu dans une sorte de rêve métaphysique; aussi arrive-t-il souvent que « habitué à vivre dans le demi-jour d'abstractions, pour lui très nuageuses et où il ne parvient jamais à faire pénétrer une extrême clarté, il est mal préparé à bien voir les choses quand il reprend pied sur le monde réel[1] ». Cependant il considère que son éducation transcendante le place au-dessus des choses vulgaires; comment s'étonner si parfois, quand il aborde les problèmes terre à terre de l'industrie, il éprouve une sorte de déception et de dédain et n'apporte pas à ces questions tout l'intérêt qu'elles méritent? Il passe trois ans à l'École des Mines; mais la pratique continue à lui rester étrangère et quand à vingt-huit ans il en sort, c'est alors seulement qu'il met pour la première fois les pieds à l'atelier, et c'est pour en être le directeur : il s'y trouve plus dépaysé que le dernier des apprentis. L'ingénieur,

1. Avis du Conseil de l'École des Ponts et Chaussées, 1850.

qui sort des grandes écoles étrangères, est déjà un praticien; les nôtres ont encore tout leur apprentissage pratique à accomplir. D'où peut venir une telle différence?

Dans le monde entier, les écoles techniques obtiennent de leurs gouvernements tout ce qui est nécessaire à leur prospérité. Les nôtres sont en butte à tous les dédains et à toutes les vexations. Je ne dirai rien de l'École polytechnique; depuis un demi-siècle l'État semble s'en être désintéressé; l'étranger qui, attiré par l'éclat de sa renommée, vient la visiter, en sort confondu. Nos écoles d'application sont aux prises avec toutes les difficultés financières : faute de ressources, notre laboratoire d'électricité est installé dans des caves qui ne reçoivent l'air que de trois soupiraux; notre laboratoire de métallurgie est confiné dans quelques pièces sombres et exiguës, et celui de mécanique ne contient ni chaudière, ni machine à vapeur, ni moteur à gaz ou à essence, ni turbine, c'est-à-dire qu'il est dépourvu de l'outillage le plus indispensable.

Voilà pour le matériel, passons au personnel. Les professeurs de nos grands cours, comme la physique, l'exploitation des mines, l'électricité, les machines, sont payés moitié moins que notre concierge, beaucoup moins que le dernier de nos hommes de peine : ils touchent 1 500 francs par an. Heureux quand nous trouvons quelque maître éminent qui, pour de pareils appointements, veuille se vouer exclusivement à notre enseignement! Mais le plus souvent, nous sommes obligés de nous adresser à des ingénieurs qui ont un emploi, soit dans l'industrie, soit dans l'administration; alors, ils ne peuvent nous consacrer qu'une faible partie de leur temps, et c'est un grand inconvénient pour l'instruction, car nos ressources ne nous permettent pas de leur donner des assistants qui les secondent ou les remplacent au besoin. Il est vrai que tous ne sont pas aussi mal partagés; à notre budget figure un traitement de 14 500 francs pour un maître qui nous donne, en tout et pour tout, huit conférences par an. Mais cela ne fait pas compensation.

Il nous est impossible d'obtenir des Bâtiments civils les sommes nécessaires à l'entretien du très ancien hôtel où nous sommes logés, et c'est souvent sur nos fonds scolaires qu'il nous faut payer la réparation de nos calorifères qui tombent en

ruines, de nos plafonds qui s'effondrent et de nos toitures qui laissent passer l'eau. Le Parlement nous traite encore plus mal; quoique nous soyons misérablement dotés, on nous trouve encore trop riches. Quand, par suite de ces fluctuations inévitables dans les petits budgets, nos dépenses se trouvent momentanément diminuées, immédiatement on réduit notre subvention; quand les dépenses remontent de nouveau, on ne la relève pas; si bien que nos ressources baissent d'une manière lente mais continue, et chaque année nous voyons tomber plus bas les maigres crédits accordés à nos laboratoires. N'a-t-on pas, à la demande d'un député, nommé une commission pour chercher à réunir dans nos locaux l'École des Ponts et Chaussées à celle des Mines, de façon à pouvoir vendre l'immeuble de la rue des Saints-Pères et procurer ainsi des ressources au Trésor?

Entre toutes les administrations, c'est la Guerre qui nous impose les plus lourdes charges et élève les prétentions les plus exorbitantes. Nous sommes, comme tous les services publics, obligés de prendre comme garçons et hommes de peine des rengagés militaires qu'on nous désigne; c'est bien. Mais voici que la Guerre range dans cette catégorie nos préparateurs, nos collaborateurs scientifiques. Tous sont des hommes de valeur; plusieurs sont officiers d'académie; l'un d'eux est membre de sociétés savantes et a publié des mémoires remarqués. Seulement ils touchent un traitement de début compris entre 1 400 et 2 000 francs et la Guerre les assimile au personnel subalterne; elle nous en refuse donc le choix et prétend les recruter, pour nous, parmi les simples soldats rengagés, c'est-à-dire dans cette catégorie d'intellectuels qui a passé quatre années sous les drapeaux sans réussir à gagner même les galons de caporal! Mais nos professeurs touchent un traitement encore plus bas; va-t-on nous forcer de les prendre aussi dans les rangs des vieux coloniaux illettrés? Si absurdes que soient ses prétentions, nous serons obligés de céder.

Une charge plus lourde encore pèse sur nous : la loi de 1905 sur le recrutement de l'armée porte en tête : « le service militaire est égal pour tous ». Plût au ciel qu'il en fût ainsi! Nos élèves ne demandent qu'à être soumis au droit commun. Avant 1905, ils accomplissaient leur service, comme simples

soldats, au régiment des chemins de fer, et ils y acquéraient une éducation manuelle et même technique qui leur était profitable; leur temps de service n'était donc pas entièrement perdu pour leur instruction. Tout ce qu'ils auraient souhaité, sous le nouveau régime, c'eût été d'être employés, au moins une partie du temps, comme ouvriers mécaniciens, soit au régiment des chemins de fer, soit aux ateliers de l'artillerie. Ils n'aspirent nullement aux galons. Cependant l'armée a besoin d'officiers de réserve, et elle veut les recruter parmi les jeunes gens qui ont une certaine culture scientifique; elle a donc jeté son dévolu sur notre école : l'élève des Mines sera officier malgré lui; il est obligé de contracter un engagement que l'euphémisme administratif qualifie de volontaire; pendant son séjour à l'École, il est assujetti à des cours militaires aussi longs que nos plus grands cours techniques, à des exercices plus multipliés qu'aucun de nos exercices de laboratoire; il est considéré comme présent sous les drapeaux, soumis à la discipline de la caserne, passible de consignes et même de prison, s'il n'apporte pas à l'étude de l'artillerie toute l'ardeur désirable.

Si c'était une nécessité de mélanger l'instruction militaire avec l'instruction technique, nous l'accepterions, sinon avec joie, du moins avec résignation. Mais cette surcharge qu'on nous impose est une pure vexation. L'armée garde désormais nos élèves deux ans ; pendant la première, on a tout le temps de leur donner l'instruction nécessaire à un officier de réserve sans nuire au service. « Y pensez-vous? s'écrient nos généraux : que deviendraient les grands principes d'égalité? Voyez-vous ces soldats privilégiés qui assisteraient à des leçons pendant que leurs camarades iraient à la corvée? » Pourquoi pas? Suivre les cours d'art militaire est une corvée tout aussi pénible qu'une autre, et nos élèves ne la recherchent d'ailleurs pas; ce qui est véritablement contraire au principe d'égalité, c'est de leur infliger, dans nos écoles, une sujétion militaire de quatre années, et une somme énorme de travail physique et intellectuel qui vient s'ajouter à l'effort déjà excessif que réclament les études techniques. Voici qu'à l'impôt en argent et à l'impôt du sang, s'ajoutent maintenant l'impôt intellectuel. Mais pourquoi l'exiger de nos écoles et ne pas l'exiger des écoles con-

currentes? Pourquoi ne pas frapper toutes les autres carrières de charges équivalentes? Est-ce justice? D'ailleurs quand même il serait équitablement réparti, nous repousserions de toutes nos forces l'impôt intellectuel; c'est le plus inique et le plus pernicieux; le plus inique, parce qu'il frappe les travailleurs de la pensée, c'est-à-dire ceux qui ont, entre tous, le plus long et le plus rude apprentissage à accomplir, et le plus pernicieux, parce qu'il s'attaque au principe vital d'où découlent toutes les forces vives du pays, l'instruction.

Il est un droit qui semble devoir nous rester, celui de fixer nous-mêmes les règles de notre propre recrutement et de notre propre enseignement. Ne serait-il pas naturel que nous en fussions les maîtres sous l'autorité du ministre dont nous dépendons? Cependant il n'en est pas plus maître que nous.

Parlons d'abord des programmes d'admission. Il s'est trouvé un ministre de l'Instruction publique qui a conçu l'idée singulière d'imposer un programme identique à toutes les grandes écoles de l'État. Pourquoi cette uniformité? Ce qui convient à une école purement savante comme l'École normale peut ne pas convenir à une école pratique comme la nôtre. Cependant le Conseil des ministres a été saisi de la question : il a approuvé le projet et nommé une commission qui l'a réalisé; si bien que nous nous sommes trouvés un beau jour dotés d'un programme d'admission, d'ailleurs tout à fait contraire à nos vues, sans que nos Conseils eussent même été appelés à formuler un vœu.

Pour notre enseignement, qui fixe les règles? C'est sans doute, penserez-vous, une assemblée d'ingénieurs, placée sous l'autorité bienveillante du ministre des Travaux publics? Nullement. C'est le Conseil d'État, une assemblée de jurisconsultes : sans manquer au respect que l'on doit à cette assemblée, on peut déclarer qu'elle ne possède, dans ces sortes de questions, aucune compétence supérieure à la nôtre; mais elle a en outre deux défauts graves : le premier, c'est que sa procédure est infiniment longue; le second, c'est qu'en nous plaçant sous la tutelle de ce grand corps, qui est en quelque sorte un très haut syndicat de toutes les administrations, on nous met sous la dépendance, non seulement du département des Travaux publics, dans les attributions duquel nous sommes

placés, mais encore de ceux de la Guerre, de l'Instruction publique et de tous les autres ministères. Si bien qu'on ne s'y occupe pas seulement des intérêts de notre enseignement, mais encore, et quelquefois de préférence, des intérêts des autres écoles, et l'on nous refuse une réforme, non pas parce qu'elle est jugée mauvaise, tout au contraire, mais parce que si nous étions seuls à la réaliser, nous porterions ombrage aux autres et leur ferions concurrence.

Nous avions demandé en 1905 à abaisser la limite d'âge pour l'entrée. On perd beaucoup trop de temps dans les classes de spéciales, et tout le monde est d'accord que la limite actuelle de vingt et un ans est trop tardive. Le Conseil d'État ne l'a pas voulu : « Attendu, dit la haute assemblée, qu'en abaissant la limite d'âge pour l'École des Mines, sans réaliser la même réforme pour les autres écoles, on risquerait de nuire au recrutement de ces dernières, le Conseil estime qu'une entente doit s'établir entre les ministres des Travaux publics, de la Guerre et de l'Instruction publique. » On a donc réuni une Commission interministérielle et le rapport a été rédigé, comme il convenait, par un conseiller d'État :

La population des classes de spéciales se compose de jeunes gens dont la grande majorité a pour objectif principal l'École polytechnique, mais dont beaucoup sont résignés à se rabattre sur une autre école s'ils ne réussissent pas à y entrer... En fermant l'accès de l'École des Mines un an avant le moment où sera fermé celui de l'École polytechnique, on rendrait plus aléatoire la préparation à celle-ci, puisque les candidats qui auraient persisté à s'y présenter jusqu'à la limite d'âge seraient privés du principal des débouchés subsidiaires envisagés par eux; on risquerait de diminuer le nombre des candidats à l'Ecole polytechnique.

Il nous est impossible de concevoir quel avantage on peut trouver à retenir dans les classes de spéciales des vétérans qui ont échoué trois ou quatre fois au concours et qui ne sont manifestement pas doués pour ce genre d'études. Mais les intérêts de l'enseignement technique, qu'en fait-on dans tout cela? Nous sommes une école où l'on étudie des sciences pratiques et en particulier trois des plus importantes industries du pays, les chemins de fer, les mines et la métallurgie. Celles-ci réclament avec insistance que nous abrégions la durée des études.

Qu'importent les intérêts de la science et de l'industrie? L'École des Mines n'est et ne doit être qu'un appât secondaire, destiné à attirer des candidats à l'École polytechnique; telle est la grandiose conception à laquelle on nous sacrifie!

Cependant la Commission a conclu avec beaucoup de réserves et de circonlocutions à l'abaissement de la limite d'âge, à la condition que la même mesure fût appliquée aux autres écoles et que la réforme ne fût exécutoire que quatre ans après la promulgation du décret qui l'instituerait. Le ministre de la Guerre rédigera un projet, le présentera aux Chambres; celles-ci l'examineront et le voteront, et le Conseil d'État rendra alors un règlement d'administration publique. Combien de temps tout cela va-t-il prendre? Comptons. Voici près de trois ans que nous avons présenté notre demande, et elle dort encore dans les cartons de la Guerre. Avant que toutes les formalités soient accomplies et que le décret final ne soit rendu, il s'écoulera au bas mot quatre années. Il en faudra quatre encore avant que la mesure ne soit appliquée, — au total plus de dix années. Et c'est une réforme urgente!

Nous savons fort bien qu'en demandant des réformes, nous allons nous heurter non seulement au plus redoutable des adversaires, la routine, mais encore à une véritable religion, la tradition polytechnique, religion immuable et infaillible comme les autres. Quand on critique ses dogmes ou ses rites, on est traité de moderniste et excommunié; et cependant nous sommes plus près de la pensée de ses grands fondateurs que ceux qui en suivent aveuglément la tradition abâtardie. Depuis un siècle, la machine à vapeur est née : l'École l'a ignorée; l'industrie électrique est née : l'École l'a ignorée; l'enseignement technique a pris tout autour de nous un prodigieux développement et ses méthodes se sont transformées : l'École l'a encore et toujours ignoré. Nos écoles d'application n'ont guère fait plus de progrès. L'enseignement qu'on donne à nos enfants est, tranchons le mot, absurde. Que tous les hommes de bon sens soient juges : nous sommes sûrs de les voir se joindre à notre campagne de rénovation.

ANDRÉ PELLETAN

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

LIVRAISON DU 15 MARS

LIVRAISON DU 1er AVRIL

LIVRAISON DU 15 AVRIL



15e Année. N° 8. 15 Avril 1908.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1908

LIVRES NOUVEAUX

VIE DE JEANNE D'ARC,

par **Anatole France.**

Après l'éclatant succès qu'a obtenu auprès du grand public et des lettrés le premier volume de l'ouvrage, après l'approbation complète qu'il a reçu des spécialistes, il est presque superflu de vanter le second volume qui vient de paraître. Malgré que l'auteur ne se soit pas départi, même aux moments les plus pathétiques, de son ton objectif, ce n'est pas sans émotion qu'on lit le récit du procès : la Faculté de Théologie, la Faculté des Décrets, l'Université de Paris, réunies en assemblée générale, toute cette lourde machine étouffe les justes protestations de Jeanne et l'écrase sans que les prêtres ou religieux du royaume élèvent la voix pour défendre celle qui avait sauvé le royaume de France.

UNE FEMME,

par **Sibilla Aleramo,**

traduit par Pierre-Paul Plan.

C'est l'histoire des rêves, des déceptions, des misères, des révoltes d'une femme pour qui la vie ne se montre pas tendre : l'intérêt du roman est dans la peinture minutieuse de l'héroïne, peinture faite par elle-même, car ce roman est un journal, tenu avec une absolue sincérité. Le roman fait penser un peu, par le sujet même, à l'admirable roman de Guy de Maupassant, *Une Vie*. Mais la femme du livre italien n'a point l'inaltérable résignation de sa sœur française. Elle finit par s'enfuir, quittant son mari et son enfant et laissant le public juge de sa conduite... Décidément, dans les romans du moins, les femmes ont beaucoup changé depuis vingt ans!

MARIVAUX,

par **F. Vial.**

Ces *Pages choisies* de Marivaux seront très utiles aux étudiants et au grand public. On connaît le *Jeu de l'Amour et du Hasard* et les *Fausses Confidences*, la *Vie de Marianne* et *le Paysan Parvenu*, mais on ne lit plus guère *l'Ile des Esclaves* ou *le Petit-Maître corrigé* et c'est un charme de feuilleter les extraits de ces comédies ou romans un peu oubliés.

ANNÉES TENDRES; — POÈMES DE LA MORT,

par **Etzer Vilaire.**

Nous avons signalé, à diverses reprises, cette intéressante « collection des poètes français de l'étranger » qui, depuis plus de dix ans, sous l'active direction littéraire de M. Georges Barral, a publié de si intéressants volumes. M. Etzer Vilaire, le poète de ces deux nouveaux recueils, est un Haïtien, comme le malheureux Coicou, qui vient de finir si tragiquement. Ses vers ne manquent ni d'harmonie ni de force : on les lit avec sympathie.

FRANCE D'EXIL

par **Henry Bargy.**

Ce court roman, qu'a publié la *Revue*, est l'histoire d'un émigré; d'un intellectuel mêlé à l'action, chez qui les souffrances de l'exil et les difficultés de vivre la vie qu'il rêve ont développé le goût de l'analyse. Quelle psychologie douloureuse et profonde dans les pages où l'auteur note les soubresauts d'énergie et les défaillances de volonté de son héros! C'est aux États-Unis, en Acadie et dans le Canada, resté français de langue, que le spectacle d'énergies saines et de terres nouvelles inspire à l'errant de tristes retours sur lui-même et sur notre éducation française. Parmi les œuvres de « jeunes », c'est l'une des plus fortes et des plus originales qui, depuis longtemps, aient été publiées.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES,

par **L. Houllevigue.**

L'idée de l'unité de la Science domine ce livre: unité d'objet, puisque toutes les sciences s'appliquent à comprendre l'extraordinaire complexité de l'univers et ainsi l'harmonie de ses lois; unité d'esprit puisque d'abord séparées, elles unifient progressivement leurs procédés expérimentaux, leurs méthodes et leurs principes. Et c'est autour de la physique que se groupent les autres connaissances de l'Univers. « La physique a été le nerf des autres sciences; elle leur a imposé ses lois, ses méthodes, ses moyens expérimentaux; aujourd'hui, toute expérience bien faite est nécessairement une expérience de physique. » Il est donc nécessaire que tout savant avant de se spécialiser fasse ses « humanités scientifiques » en étudiant les mathématiques et la physique. Les divers chapitres de cet ouvrage, dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier la merveilleuse clarté, gagnent encore à se trouver groupés sous de telles idées philosophiques.

CORRESPONDANCE DE STENDHAL (1800-1842)

publiée par Ad. Poupe et P.-A. Chéramy.

Au seuil de l'ouvrage, quelques belles page de M. Maurice Barrès sur le *Sentiment de l'Honneur chez Stendhal*. MM. Ad. Poupe et P.-A. Chéramy nous disent ensuite, dans une intéressante introduction, comment ils furent amenés à republier cette correspondance de Stendhal qui faisait les délices de Sainte-Beuve. C'est du moins la première fois que ces lettres paraissent avec une clé et que sont rétablis sous les initiales les noms véritables des correspondants de Stendhal. Ces trois volumes nous apportent les documents les plus minutieux sur les années d'apprentissage (1800-1806), la vie active (1806-1814), l'homme du monde et le dilettante (1815-1830), le fonctionnaire et le romancier (1830-1842).

OFFICIERS MINISTÉRIELS (*Suite*).

VENTE au Palais, le 29 avril, à 2 heures.
1er lot, **PROPRIÉTÉ** au Perreux (Seine), 13, boulevard du Château, 500 m. environ, m. à p. **1.000** fr., plus le service d'une rente viagère de 1.000 fr.; 2e lot, terrain à Sarcelles, 34 a. 19 c. env. M. à p. **5.000** fr. S'adresser à Mes Régnier et Berton, avoués, Brisset, notaire, et Malherbe, notaire à Sarcelles (S.-et-O.).

Terrain d'Angle A BATIR, à Paris, 480 m., angle *r. Convention* et *r. Serret*, près av. Félix-Faure. M. à p. 70.000 fr. A adjr. Ch. n., 5 mai. Me E. Champetier de Ribes, 10, rue Castiglione.

VENTE au Palais, le 15 avril 1908, à 2 heures.
IMMEUBLE sis à Paris, **RUE LAMARCK, N° 79**
Contenance : 430 mètres environ. Revenu brut : 10.620 fr. Mise à prix : 80.000 fr. S'adresser à Mes Peyrot et Beauvais, avoués à Paris.

VILLE DE PARIS
A adjer sr 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 28 Avril 1908.
2 TERRAINS Avenue Félix-Faure. Sces 511 m. et 420m env. M. à p. 70f et 65f le m.
2 TERRAINS r. St-Charles. Sces 449m et 327m env. M. à p. à 30f le m. S'ad. à Mes Mahot de la Quérantonnais et Delorme, r. Auber, 11, *dép. de l'ench.*

VENTE au Palais, le 29 avril 1908, à 2 heures :
PROPRIÉTÉ A CETTE (HÉRAULT)
Grande Rue Haute, 42, et rue Garenne. Contenance : 9.876 mètres environ. — Mise à prix : **100.000** francs. — S'adresser à Mes Delasalle, avoué, et Duez, administrateur judiciaire.

MAISON à Paris **R. ST-LOUIS**-EN-L'ILE, 6 et 8. Contce 423m. Rev. br. 12.248 f. 40. M. à p. : **125.000**f. A adj. sr 1 ench. Ch. not., 5 mai. S'adresser à Me Hocquet, not., 5, quai Voltaire.

VENTE, Mairie de Gargenville, station de la ligne de Paris à Mantes, par Argenteuil, 26 avril 1908, à 2 h.
3 MAISONS A RANGIPORT dont une dite *Le Pavillon*, toutes sur le bord de la Seine. — Un bâtiment, deux jardins, diverses terres au même lieu. Mises à prix : **12.000, 8.000, 5.000, 1.200, 600, 500, 5.000** fr., etc. **Station de pêche** renommée. Gares de Gargenville et Epône (St-Lazare). S'adresser à Mes Prunet, notaire à Limay-Mantes, Tripard et Deveau, avoués à Mantes.

VENTE au Palais, le 9 mai, à 2 heures.
IMMEUBLE A PARIS
53, rue Stéphenson.
Revenu brut : 6.365 francs.
Mise à prix : **50.000** francs.
S'adresser à Paris, à Mes Carré, Vallet et Delacourtie, avoués, et à Me Vallée, notaire.

VENTE, Palais, le 29 avril, à 2 heures.
MAISON avec JARDIN rue Piat, 43, villa Ottoz, 12. Contenance 274 mètres. Mise à prix : **20.000** francs, S'adresser à Mes Raveton, avoué, 8, rue Castellane, Milhaud, avoué, Flamand Duval, notaire à Paris; Corpechot, notaire à Noisy-le-Sec.

VENTE au Palais, à Paris, le 6 mai 1908, à 2 heures.
MAISON A LYON *rue Fénelon n° 4.* Revenu brut : 10.300 fr. environ. Mise à prix : **100.000** francs.
TERRAIN à NOGENT-SUR-MARNE
rue Dagobert. — Contenance : 1.258 mètres 14. Mise à prix : **5.000** francs. — S'adresser à Me Raveton, avoué; Me G. Morel d'Arleux, notaire.

VENTE au Palais, à Paris, le 29 avril 1908, à 2 h.
MAISON à PARIS **R. LOURMEL, 67**
Contenance : 410 mètres 80 environ. Revenu brut annuel : 5.705 fr. 85 environ. Mise à prix : **50.000** francs. S'adresser à Mes Gillet et Thellier, avoués, et à Me Bourdel, notaire.

VENTE au Palais, le 15 avril 1908, à deux heures, en un lot, MAISON A PARIS,
RUE DU MONT-CENIS, N° 42
Contenance : 390 mètres. Revenu brut : 15.208 fr. Mise à prix : **150.000** fr. S'adresser à Mes Peyrot et Leroy, avoués à Paris.

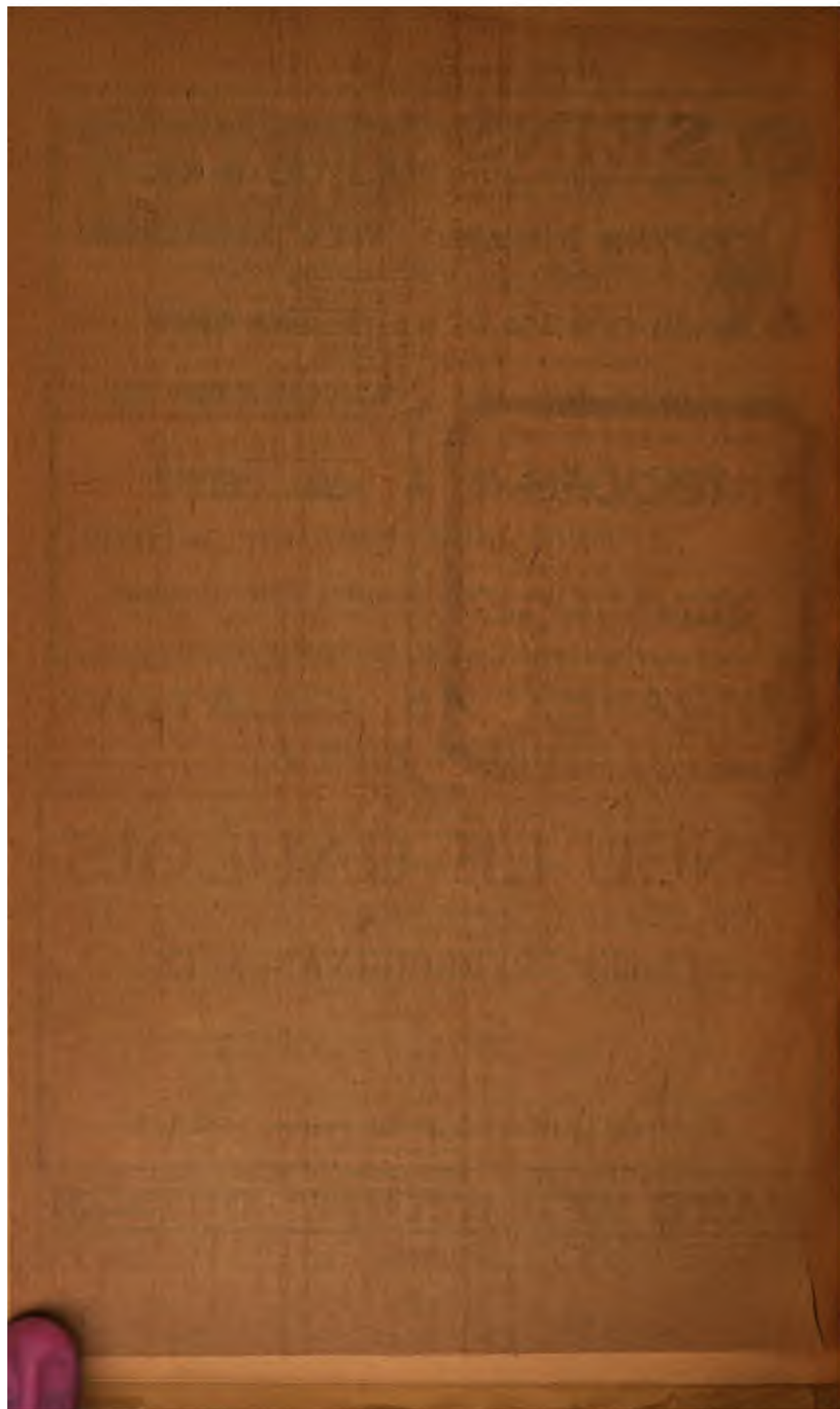
VILLE DE PARIS
A adjer sr 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 28 Avril 1908.
TERRAIN r. de Tolbiac. Sce 1.400m. M. à p. : 40 fr. le m. S'ad. aux not. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, *dép. de l'ench.*

Propriété d'Agrément à Billancourt, quai Billancourt, 39, av. du Cours et r. Traversière. Cce 1700m. A adj. Ch. not. Paris, 28 av. 1908. M. à p. : 70.000f. MeM. Aubron, not. r. Rivoli, 146.

VENTE au Palais, à Paris, le 2 mai 1908.

Désignations :	Contenances environ	Revenus bruts	Mises à prix
1° CHATEAU de la BRETONNIÈRE, à Aignerville (Calvados).	15 h. 65 a. 87	lib. de loc.	**50.000** fr.
2° LA FERME LAIR, à Aignerville et Ecrammeville (Calvados), avec faculté de réunion des deux premiers lots.	97 h. 58 a. 61	14.100 fr.	**200.000** fr.
3° HERBAGES et PATURAGES, à Aignerville (Calvados).....	21 h. 70 a. 03	5.000 fr.	**80.000** fr.
4° TERRES et LANDES, au Tronquay (Calvados)............	14 h. 64 a. 95	70 fr.	**1.000** fr.

S'adresser à Mes J. Hébert, Berryer, avoués; Godet, notaire à Paris.



LIVRES NOUVEAUX

L'AMOUR QUI PLEURE,
par **Marcelle Tinayre**.

Deux de ces contes sur quatre ont paru dans la *Revue de Paris*. *Mirame* est un de ces petits chefs-d'œuvre, comme les romanciers en écrivent parfois en marge de leurs grands ouvrages : Madame Marcelle Tinayre a mis dans ces pages toutes ces qualités les plus charmantes; nulle part, elle n'a mieux décrit ces environs de Paris qu'elle connait si bien; elle ne nous a jamais plus simplement émus qu'en nous contant cette menue aventure de Mirame et de son vieil adorateur. Et *Robert Marie* vaut *Mirame*... Le public aimera ces quatre petits romans : il faut consacrer à chacun une soirée et ne pas les lire à la file : on goûtera mieux leur charme particulier, et ce serait grand dommage de ne pas laisser toute l'émotion sépanouir, peu à peu, après chaque lecture.

LES ÉTATS-UNIS, PUISSANCE MONDIALE,
par **A. Cary Coolidge**.

On trouvera dans cet ouvrage réunies, développées et traduites en français, les conférences que M. Coolidge, professeur d'histoire à l'Université américaine Harvard, fit à la Sorbonne l'an dernier. Pour quiconque désire étudier l'histoire récente de l'impérialisme américain, de ses projets, de ses ambitions, et aussi de ses rapports avec les autres grandes puissances mondiales, Angleterre, France, Allemagne et Russie, il n'est pas de livre plus exact et plus complet à recommander.

LE ROMAN DE LA VINGTIÈME ANNÉE
par **Jacques des Gachons**.

« Mes jeunes héros — avec leurs défauts — sont, par-dessus tout, loyaux... Comme je me promenais dans les bosquets du parc magique qui entoure le château de Versailles, ils sont venus à moi, fantômes souriants, et m'ont guidé à travers leur simple et brusque aventure. » Ces quelques lignes ne sont-elles pas charmantes? On y sent combien M. Jacques des Gachons a vraiment le sincère amour de conter et d'écrire. Et il est impossible de n'aimer pas ce joli roman romanesque, tendre, grave et mélancolique.

LA GALERIE DES BUSTES,
par **Henry Roujon**.

Le public retrouvera dans ce volume les articles qui, sous l'anonymat, avec le titre de *En marge*, ont charmé depuis un an les lecteurs du journal *le Temps*. Tout le monde est d'accord pour reconnaître en M. Henry Roujon l'un de nos plus habiles journalistes : sa longue expérience des hommes lui a donné une acuité et une finesse de jugement qui lui font, du premier regard, discerner le fort et le faible d'un auteur ou d'un caractère.

LES ROYAUTÉS,
par **Abel Bonnard**.

Quelques-uns de ces poèmes, et non des moindres, ont paru dans la *Revue de Paris* : nos lecteurs savent que M. Abel Bonnard est un vrai poète, subtil, abondant, original. Le retentissement de son premier recueil, *les Familiers*, fut considérable. *Les Royautés* ajouteront encore à sa réputation, et voilà ce jeune homme de vingt-cinq ans classé dès aujourd'hui parmi l'élite de nos écrivains. Ce nouveau recueil commence par une belle série de poèmes sur Hercule, — un Hercule latin plutôt que grec, — et la vie du héros, ses exploits, ses rêves, nous sont chantés en vers toujours ingénieux, solides et puissants. Les poèmes qui suivent deviennent peu à peu plus intimes, plus personnels; ce sont des conseils, des impressions, des confidences, des hymnes d'amour heureux : la dernière partie est une sorte de cantique des cantiques à une femme aimée et c'est pour nous dire son bonheur que M. Abel Bonnard a trouvé ses accents les plus purs et les plus émouvants.

HORS DES CHEMINS BATTUS,
par le **Lieutenant-Colonel Péroz**.

Roman vécu, celui-là, et qui donne bien la sensation de la vie même. L'auteur a vraiment une âme d'aventure qu'attirent les dangers et qui s'y jette gaiement, mais sans perdre jamais son sang-froid. Puis, il est de ces hommes privilégiés dont le destin fait les spectateurs ou les héros des histoires les plus extraordinaires; mais à quoi bon rappeler tout cela? Il suffit de signaler à nos lecteurs l'apparition en librairie de ce volume dont ils ont lu ici même bien des pages : ils seront heureux de faire plus ample connaissance avec cet auteur qui est toujours un homme et qui écrit comme on parle, d'un style net, alerte et savoureux.

ESSAIS SUR LE RÉGIME DES CASTES,
par **C. Bouglé**.

Ce volume est le premier de la collection des travaux de l'*Année sociologique* publiés sous la direction de M. E. Durkheim. L'auteur expose ainsi son plan : « J'ai voulu, non pas imaginer à priori, mais rechercher dans les faits les tenants et les aboutissants du régime le plus contraire à celui que les idées égalitaires tendent à instituer en Occident. » C'est donc une contre-épreuve de son étude sur les *Idées égalitaires* qu'il a tenté. Modestement, il ne nous cache pas les difficultés de l'entreprise : l'histoire de la civilisation de l'Inde étant trop imprécise, il est difficile au sociologue de dater, de localiser les phénomènes qu'il étudie. Ce livre, clairement composé et écrit, indiquera aux spécialistes les lacunes de leurs enquêtes, et exposera au grand public l'état des recherches sur les castes.